TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page I

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page II

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page III

Les Catalans dans les camps nazis

Montserrat Roig

Présentation

Préface

Saïd Bouziri, président de Génériques

Histoire d'un document pour l'Histoire

Llibert Tarragó, fondateur et délégué de Triangle bleu - Documentation et Archives des Républicains espagnols déportés de France

Les républicains espagnols vers les camps de la mort

Geneviève Dreyfus-Armand, historienne, directrice de la BDIC

Édité par

Triangle bleu

Documentation et Archives des Républicains espagnols déportés de France

Génériques

PREMIÈRE ÉDITION EN FRANÇAIS novembre 2005

Publié par :
Génériques
34 rue de Cîteaux
75012 Paris
France

Titre original :
Els Catalans als camps nazis
© Hereus de Montserrat Roig i Fransitorra

Droits pour la traduction française
© Triangle bleu
Documentation et Archives des Républicains espagnols déportés de France
2005

Union européenne et Culture 2000

Depuis son inclusion dans le Traité de l'Union européenne, la coopération culturelle est devenue une nouvelle compétence communautaire.
Dans ce contexte, le programme Culture 2000 (2000-2006) vise à encourager la créativité et la mobilité des artistes, l'accès à la culture, la diffusion de l'art et de la culture, le dialogue interculturel et la connaissance de l'histoire et du patrimoine culturel des peuples d'Europe.
Son objectif général est la mise en place d'un espace culturel commun unissant les Européens tout en préservant leur diversité nationale et régionale.
Cet ouvrage est soutenu par la Commission européenne dans le cadre du programme Culture 2000.

Direction éditoriale : Llibert Tarragó

Coordination de la traduction : Anne Charlon.
Équipe de traducteurs : Annie Bats, Marie Bohigas, Michel Bourret, Bernard Cassaigne, Marie José Castaing, Jordi Foguet, Jep Gouzy, Miquela et Antóni Juan (Cercle catalan de Marseille), Marta Montagut, Carmen Nuñez Lagos, Claudia Pavaut, Geneviève Rocher, Renée Sallaberry, Magali Vion, Catherine Xerri.
Révision : Laurence Canal, Ariane Carrère, Denis Dammaretz, Danièle Hainaut, Albert Oliver i Serra, Elsa Tarragó, Sébastien Tarragó, Enrique Urraca.

Réalisation graphique : Maurice Lorut (Matière Grise).

Remerciements

Nos remerciements vont aux héritiers de Montserrat Roig, en particulier à son fils Roger Sempere i Roig, qui nous ont accordé le droit à la traduction de l'ouvrage en français avec l'appui technique de Maria Lynch (agence littéraire Mercedes Casanovas, Barcelone) ; à Josep Benet, historien ; à Pilar Aymerich, photographe.

À toutes celles et à tous ceux, déportées et déportés, familles, associations et amis qui nous ont soutenus dans cette initiative ainsi qu'à l'Institut Ramon Llull (Generalitat de Catalunya) et à la BDIC (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine) qui nous ont encouragé et nous apportent leur soutien pour faire connaître ce document pour l'Histoire.

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page VI

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page VII

Préface

SAÏD BOUZIRI
Président de Génériques

Avec la traduction française et la publication de l'ouvrage de Montserrat Roig *Les Catalans dans les camps nazis*, Génériques s'associe à l'action de Triangle bleu - Documentation et Archives des Républicains espagnols déportés de France, pour la préservation et la sauvegarde de la mémoire des Républicains espagnols déportés de France.

Organisme de recherche et de création culturelle sur l'histoire et la mémoire de l'immigration en France aux XIXe et XXe siècles, Génériques s'emploie depuis 1987 à valoriser le patrimoine de l'immigration. Son action s'est concrétisée notamment à travers un partenariat engagé en 1992 avec la Direction des Archives de France pour la réalisation de l'Inventaire national des archives publiques et privées sur l'histoire des étrangers en France de 1800 à nos jours, qui a donné lieu à la publication de l'ouvrage *Les Étrangers en France — Guide des sources d'archives publiques et privées — XIXe - XXe siècles*. Celui-ci recense, en quatre tomes, l'ensemble des sources d'archives publiques territoriales et nationales, et les sources iconographiques et audiovisuelles sur les étrangers en France. Un cinquième tome est en cours de réalisation.

Consciente par ailleurs de l'importance pour la connaissance de l'histoire de la France contemporaine des archives privées de l'immigration — archives provenant d'associations communautaires ou de solidarité, d'organismes d'accueil et d'hébergement, de syndicats, de militants, … — Génériques s'attache à sauvegarder ce patrimoine et à le valoriser, notamment par sa mise à disposition auprès de tous publics.

Ainsi, le partenariat engagé depuis deux ans avec Triangle bleu - Documentation et Archives des Républicains espagnols déportés de France, répond directement à l'objectif que s'est fixé l'association de promouvoir la connaissance de l'histoire de ces hommes et ces femmes dont on oublie trop souvent qu'ils ont contribué à la construction de la France. Leur redonner toute leur place dans l'Histoire nécessite une démarche de repérage et de sauvegarde de leurs archives aujourd'hui largement menacées de disparition, afin de les rendre accessibles à tous. Ce patrimoine est composé d'une part des archives que possèdent les Républicains espagnols ou leurs familles (correspondance, photographies, notes manuscrites, listes de déportés…), et d'autre part de leurs histoires personnelles.

Ces archives, constituées de pièces conservées depuis la Guerre d'Espagne, sont d'autant plus précieuses que leurs détenteurs ont connu des conditions de vie extrêmement dures, que ce soit durant les combats en Espagne, lors de leur départ précipité pour la France, dans les camps français, ou dans les camps de concentration nazis où il était particulièrement difficile de dissimuler des documents, des photographies ou des objets. La collecte d'archives orales prend également ici toute sa valeur : les témoignages des survivants éclairent les documents existants et permettent de retracer de manière plus précise leurs itinéraires de vie.

C'est pourquoi, Génériques et Triangle bleu ont souhaité mener, dans le cadre d'un projet soutenu par la Commission européenne, une double action en matière d'archives orales. D'une part développer un programme de collecte de témoignages auprès des déportés et de leur famille, sur le thème spécifique du retour en France des déportés espagnols et de leur intégration dans la société française. Et d'autre part, rendre accessible aux chercheurs francophones l'inestimable travail de recueil réalisé par l'auteure et journaliste catalane Montserrat Roig dans les années 1970, alors que de nombreux déportés étaient encore en vie.

Cette version française — enfin disponible grâce au talent et à la persévérance de Llibert Tarragó et de son équipe — ainsi que l'accès aux inventaires d'archives privées et aux témoignages fraîchement recueillis dans le cadre de ce partenariat, permettront, nous l'espérons, d'impulser de nouvelles recherches sur ce sujet encore largement inexploré, et ainsi d'améliorer la connaissance de l'histoire de cette population. Et ce, des deux côtés des Pyrénées.

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page IX

Histoire d'un document pour l'Histoire

LLIBERT TARRAGÓ
Fondateur et délégué de Triangle bleu - Documentation et Archives
des Républicains espagnols déportés de France

Les Catalans dans les camps nazis est un document pour l'Histoire. Publié d'abord en catalan en 1977 deux ans après la mort du général Francisco Franco Bahamonde, puis en 1978 en castillan, il s'agit d'un ouvrage pionnier en Espagne(1). Depuis ces dates, d'autres ouvrages sur la question ont paru dans ce pays(2), essentiellement ces dernières années, pour des raisons à la fois de circonstance (la célébration du soixantième anniversaire de la libération des camps en 2005) et de fond (le mouvement dit de *recuperación de la memoria histórica*, engagé depuis 2000)(3).

Une fonction de révélateur

Les Catalans dans les camps nazis a servi de révélateur dans un pays alors tout juste sorti de trente-cinq années de dictature. Cette fonction ne s'est pas démentie avec le temps(4).

À sa sortie, il a été reçu dans la communauté des déportés encore en exil en France comme un travail de reconnaissance de leur mémoire. Une question a été soulevée :

(1) En France, l'ouvrage pionnier sur la question est *Triangle bleu, les Républicains espagnols à Mauthausen*, Paris, Gallimard, coll. "Témoins", 1969 ; Éd. du Félin, 2001. Il s'agit d'un témoignage collectif réuni sur une idée de Pierre Daix par les déportés Mariano Constante et Manuel Razola, membres du collectif espagnol de solidarité et de résistance créé le 22 juin 1941 au camp de Mauthausen. Voir également Pierre Daix : *Bréviaire pour Mauthausen*, Paris, Gallimard, coll. "Témoins", 2005 ; spécialement chap. 3, *La leçon espagnole.*

pourquoi se limiter aux Catalans ? En effet, cette enquête concerne les déportés provenant de Catalogne et des territoires de l'aire linguistique catalane (Andorre, Baléares, Pays Valencien, frange aragonaise, Roussillon) en vertu du concept de "Pays catalans" plus vivant à l'époque qu'aujourd'hui. Josep Benet, à l'origine de ce livre, répond à ce questionnement dans l'entretien qu'il nous a accordé (voir ci-après). Il invoque une raison banalement pratique liée à l'objectif principal fixé au départ du projet : établir des listes de disparus pour les 300 villes et villages de Catalogne. On remarque que des Espagnols en provenance d'autres régions du pays et installés en Catalogne, avant ou après les faits, font partie du groupe des personnes interrogées dans ce livre enquête qui, par son contenu, dépasse largement la question nationale.

De l'autre côté de la frontière, en particulier dans une Catalogne davantage touchée statistiquement par le drame que les autre régions de l'Espagne, ce fut un choc pour la génération la plus politisée. *« Pour nous qui sommes nés après 1939, les anciens déportés n'ont jamais existé »* explique Montserrat Roig dans son prologue de 1977.

Cet ouvrage représente en soi un document précieux notamment sur la vie dans les camps, sur l'horreur au quotidien, sur les rapports entre déportés, entre déportés et administration nazie, sur les formes de solidarité et de résistance développées notamment par les Républicains espagnols, les premiers déportés de France. Au passage, rappelons que cette spécificité ouvre sa page le 6 août

(2) Parmi ces ouvrages : *Vida i mort dels Républicans espanyols als camps nazis* (en catalan) par Rosa Toran, Barcelone, Proa, 2002. *Francisco Boix : el fotófrafo de Mauthausen* par Benito Bermejo, Barcelone, RBA Libros (en castillan), RBA La Magrana (en catalan), 2002. *El holocausto de los republicanos españoles, vida y muerte en los campos de exterminio alemanes, 1940/1945* (en castillan) par Eduardo Pons Prades, Barcelona, Belacqua, 2005. Il faut souligner aussi les différents ouvrages de Mariano Constante parmi lesquels *Triangle bleu, les Républicains espagnols à Mauthausen* (opus cité en note 1), *Les Années rouges* (Paris, Mercure de France, 1971), *Le Partisan espagnol* : 1933/1945, préface de Pierre Daix, postface de Antonio Muñoz Molina (Paris, Tirésias, 2004).
À noter : les catalogues des expositions itinérantes réalisées par Amical de Mauthausen y otros campos nazis (siège : Barcelone) en collaboration avec le Musée d'Histoire de la Catalogne (Barcelone) ; de l'exposition internationale (2005) *La part visible des camps. Les photographies du camp de concentration de Mauthausen*, à l'initiative de l'Amicale des déportés et familles de Mauthausen (siège : Paris) en collaboration avec Amical de Mauthausen y otros campos nazis (Barcelone) et Bundesministerium für Inneres - Archiv der KZ - Gedenkstätte Mauthausen (Vienne, Autriche), commissaires Stephan Matyus et Ilsen About.
La chaîne publique catalane TV3 joue un rôle important de révélation et de divulgation : voir les documentaires *Les fosses du silence, Les enfants perdus du franquisme, Le convoi des 927,* réalisés par Montse Armengou et Ricard Belis, déclinés en livres (castillan : Éd. Plaza i Janés ; catalan : Éd. Rosa dels Vents).
En parallèle, citons : Carles Torner, *Shoah, una pedagogia de la memòria*, avec une "anti-préface" de Claude Lanzmann, Barcelone, Proa, 2002.

1940 au camp de Mauthausen considéré comme "le camp des Espagnols"[5] avec, selon les estimations, 7 000 à 9 000 personnes détenues (plus de 5 000 morts) auxquelles il faudrait ajouter sans doute les morts lors des transferts.

Ces formes de solidarité et de résistance longuement évoquées par Montserrat Roig constituent un objet d'étude parmi d'autres. Tous sont indissociables de la trajectoire des Républicains espagnols qui commence réellement avec la République de 1931.[6] Après avoir traversé la guerre d'Espagne[7], les camps français et la Deuxième Guerre mondiale, cette trajectoire va jusqu'à la guerre froide et même au-delà, dans la mesure où la déportation trouve des développements personnels et collectifs, à la sortie des camps sur les plans de l'intégration dans le pays d'accueil, de la position et de la situation politiques, de la transmission. On pourrait même considérer qu'elle n'en finit pas puisqu'elle est vecteur et enjeu de mémoire dans le labyrinthe mémoriel espagnol présent[8].

Vecteur et enjeu de mémoire

Document pour l'Histoire, cet ouvrage traduit est principalement destiné au monde de la recherche en Europe. Il est livré sans appareil critique car notre rôle se limite à la transmission de matériaux d'étude. Cependant, nous avons voulu apporter des éléments de contextualisation et d'information sur les acteurs de cette réalisation et sur quelques faits qui ont entourée celle-ci.

---

(3) L'aspect le plus marquant de ce mouvement est l'ouverture de fosses communes enfermant des corps de Républicains et datant de la guerre civile. Sur le plan institutionnel, l'année 2005 a été marquée par les hommages officiels aux déportés du Président espagnol José Luis Rodriguez Zapatero (présent à Mauthausen le 5 mai 2005), du Congrès des Députés à Madrid, de la Generalitat de Catalunya à Barcelone, de la Junta de Andalucía à Séville auxquels il faut ajouter les initiatives locales. Voir aussi *Matériaux pour l'Histoire de notre temps*, n° 70, *Espagne, la mémoire retrouvée (1995-2002)*, Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC).

(4) Voir *El País Semanal* (supplément dominical de *El País*) du 13 février 2005. Dans le courrier des lecteurs, est mis en valeur le témoignage de Delia Torés, de Madrid, évoquant sa découverte toute fraîche de la réalité des camps de concentration grâce à l'ouvrage de Montserrat Roig dans sa version espagnole. Au passage est évoquée la figure de Jorge Semprún dont les articles dans *El País* notamment ont fait mieux connaître la déportation espagnole.

(5) François Bédavida et Laurent Gervereau : *La déportation et le système concentrationnaire nazi*, Musée d'Histoire contemporaine, BDIC, Nanterre, 1995. Voir texte de Pierre Saint-Macary.

(6) *« Nos vies de femme ont commencé au moment de l'instauration de la République. Avant nous étions des servantes. Et puis on a ouvert des écoles comme jamais en plusieurs siècles. »* Entretien de l'auteur avec Neus Català, 28 novembre 2005.

(7) Nous préférons ce terme à celui de Guerre civile afin de souligner le caractère international du conflit marqué par l'intervention de forces allemandes et italiennes et la Non-intervention.

(8) Voir note 3.

Nous avons consulté les archives de Montserrat Roig[9] grâce à l'autorisation accordée par ses héritiers. Une lecture attentive d'une partie des notes prises par l'auteure au cours de ses entretiens (précisément trois sur les quarante témoins directs de la déportation) montrent qu'elles ont été entièrement utilisées. On peut certainement affirmer qu'il s'agit d'un livre enquête respectueux de la parole des témoins. Un travail effectué sur des correspondances consultées ne laisse pas apparaître de contestations qui nous paraissent majeures.

Nous laissons au lecteur le soin de sa… lecture. Cependant, nous souhaitons mettre en évidence un élément : celui concernant les femmes déportées. Pour la première fois en effet, les Républicaines occupaient la part qui leur revient dans ce chapitre de la déportation. Nous avons entendu en 2002 Pierre Laborie (dans son séminaire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, EHESS Paris, avec Arlette Farge) qualifier la mémoire de l'exil républicain espagnol de "politique et machiste". Montserrat Roig a donc contribué à lever ce coin du voile[10]. Cela n'a pas été sans effet sur la réflexion engagée au sein de Triangle bleu, en ce qui concerne l'étude des époux (épouses) de déportées (déportés), des stratégies familiales, de l'intégration en France, du lien à l'Espagne d'origine, de la filiation et de la transmission, thématiques naviguant sur le grand océan des exils.

À propos de Montserrat Roig

Montserrat Roig est née à Barcelone en 1946, elle est décédée dans cette même ville en 1991 des suites d'un cancer. Écrivain et journaliste, elle était la fille de Tomàs Roig i Llop, avocat et écrivain. Titulaire d'une Licence de Philosophie et Lettres (Université de Barcelone), lectrice d'espagnol à l'Université de Bristol (Angleterre) au cours de l'année 1972-1973, professeur invitée à l'Université de Strathclyde à Glasgow en 1983, elle se caractérise par son appartenance à la génération d'écrivains catalans surgie à la fin des années soixante et par son engagement politique et citoyen, avant et après la mort de Franco, en faveur de la démocratie, du féminisme et de la catalanité.

(9) Le fonds Montserrat Roig se trouve à l'Arxíu nacional de Catalunya (Sant Cugat del Vallès).

(10) Signalons le travail de Neus Català, compagne de déportation de Geneviève Anthonioz de Gaulle à Ravensbrück (Els Guiamets, 1915), auteure de *Ces femmes espagnoles. De la résistance à la déportation. Témoignages vivants de Barcelone à Ravensbrück*, Paris, Editions Tirésias, 1995 (édité également en espagnol), ouvrage de témoignages sur les déportées espagnoles dans la Résistance française et dans les camps. Neus Català achève la rédaction d'un mémorial de ces femmes dont elle estime le nombre à un millier environ.

La romancière.— Son premier prix littéraire, le Prix Víctor Català[11] lui fut attribué en 1970 pour *Molta roba i poc sabó… i tan neta que la volen* (Beaucoup de linge et peu de savon… et en plus, ils le veulent tellement propre !), premier roman d'un cycle comprenant *Ramona adéu* (Adieu Ramona), 1972, *El temps de les cireres*[12] (Le temps des cerises), 1977, et *L'hora violeta* (L'heure violette), 1980. Ce cycle narratif couvre l'histoire de la petite bourgeoisie de l'Eixample, quartier aisé de Barcelone, depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la fin des années soixante-dix, avec une attention marquée pour les dernières années du franquisme. Ces œuvres sont marquées par la vision de la société du point de vue de la femme à travers des thématiques comme les relations entre femmes, les rôles sociaux qui leur sont attribués, la sexualité féminine, les relations de pouvoir entre sexes, ce qui ne manquait pas de frapper les esprits aux temps du franquisme finissant, de la Transition démocratique et même de la démocratie consolidée.

Le travail purement romanesque de Montserrat Roig[13] changea de cours à partir de *L'òpera quotidiana* (L'Opéra quotidien), 1982. En raison de sa disparition à l'âge de quarante-six ans seulement, sa maturité littéraire trouva à s'exprimer pleinement dans deux œuvres : *La veu meliodosa* (La voix mélodieuse), 1987, et *El cant de la joventut*[14] (Le chant de la jeunesse), 1989. Toujours dans le domaine de la fiction, elle toucha à la traduction et écrivit quelques œuvres dramatiques pour le théâtre, dont *Retrat de la senyora Clito Mestres* (Portrait de dame Clito Mestres), 1992, et pour la télévision. Elle fut aussi l'auteure d'un livre de réflexions, *Digues que m'estimes encara que sigui mentida* (Dis-moi que tu m'aimes, même si ce n'est pas vrai), 1991, ouvrage au cœur d'une ample bibliographie[15].

---

(11) Víctor Català (1869-1966) est le nom littéraire de Caterina Albert i Paradís ainsi cachée derrière un prénom masculin. Son œuvre principale, *Solitud* (1909, édition définitive), est considérée comme la première du genre de la littérature des femmes en Catalogne.

(12) Prix Sant Jordi 1976, la plus haute distinction littéraire en Catalogne.

(13) Parmi les travaux universitaires publiés en France, voir la thèse *La construction du personnage dans l'œuvre de Montserrat Roig* de Odile Courtois Beaufils, soutenue le 11 décembre 2004 (Paris - La Sorbonne).

(14) Traduit en français par Marie José Castaing : *Le Chant de la jeunesse* (Lagrasse, Éditions Verdier, 1989).

(15) Pour un meilleure connaissance de Montserrat Roig, *Montserrat Roig, un retrat* (Montserrat Roig, un portrait) de Pilar Aymerich et Marta Pessarodona (Institut Català de la Dona et Generalitat de Catalunya, Barcelona, 1994) et *Si em necessites, xiula* (Si tu as besoin de moi, tu siffles) de Isabel-Clara Simó (Edicions 62, Barcelone, 2005), biographie signalant les travaux universitaires sur Montserrat Roig aux États-Unis, au Canada, en Angleterre (p. 119-121). À signaler un livre intime de l'illustratrice française Annie Goetzinger, *Mémoires de Barcelone*, 1993, épuisé, autour de la personne de Montserrat Roig.

La journaliste.— C'est la deuxième facette professionnelle de Montserrat Roig. Elle s'exprima aussi bien dans des supports écrits et télévisés[16] de langue catalane que de langue espagnole : *Tele/eXprés, Destino, Triunfo* (où elle fut engagée par Manuel Vázquez Montalbán), *Cambio 16, Serra d'or* (où elle débuta), *Avui*, etc. Elle couvrit tous les genres, du reportage (dont elle tira aussi des livres dont *L'agulla daurada* - L'aiguille dorée -, 1985) à la critique littéraire. Ses chroniques incisives dans l'*Avui* sont rassemblées sous le titre *Un pensament de sal, un pessic de pebre* (Une pensée de sel, une pincée de poivre), 1992, dont le critique littéraire Josep Maria Castellet dit : *« Ces articles développent globalement un discours ininterrompu contre le pouvoir et une interrogation sans réponse sur le mal. »*

La militante.— La militance de Montserrat Roig s'inscrit sur deux plans : la gauche (elle participa aux luttes étudiantes antifranquistes, elle fut marquée par Mai 68 — on la voit sur une photographie aux côtés du libertaire Mouna, figure du Quartier Latin —, et elle milita au PSUC, Parti Socialiste Unifié de Catalogne, communiste), et le féminisme qu'elle percevait davantage comme un combat politique et social que comme une simple radicalité. Sur le plan éditorial, ces différentes voix d'engagement ont produit notamment les titres suivants : *Los hechiceros de la palabra* (Les sorciers de la parole) 1975 ; *Rafael Vidiella o l'aventura de la revolució*[17] (Rafael Vidiella ou l'aventure de la révolution), 1977, *Els Catalans als camps nazis* (Les Catalans dans les camps nazis), 1977 ; *¿Tiempo de mujer ?* (Temps de femme ?), 1980 ; *Mujeres en busca de un nuevo humanismo* (Femmes en quête d'un nouvel humanisme), 1981 ; etc.

L'engagement, l'œuvre, une personnalité combative, séductrice, et sa disparition prématurée ont fait de Montserrat Roig un personnage de référence pour une partie de la société catalane d'aujourd'hui qui véhicule d'elle une image de femme en mouvement, présente sur le front des valeurs de liberté.

---

(16) Notamment à TVE avec le programme *Personatges*, Personnages, (où l'on découvrit notamment Neus Català, déportée à Ravensbrück), et avec le programme *Los padres de nuestros padres*, Les pères de nos pères, (où fut invité le déporté de Mauthausen, Joan de Diego).

(17) Rafael Vidiella (1890-1982) fut l'un des fondateurs du PSUC (Parti Socialiste Unifié de Catalogne) créé le 23 juillet 1936 de la fusion du Parti Communiste de Catalogne, de la Fédération Catalane du PSOE, de l'Union Socialiste de Catalogne et du Parti Catalan Prolétaire. Membre du comité central des milices antifascistes et du gouvernement de la Generalitat de Catalogne. Favorable au rapprochement avec le Parti Communiste Espagnol, il contribua à l'exclusion de Joan Comorera, secrétaire général du PSUC accusé de "titisme" en 1947, mort dans la prison de Burgos en 1954.

À propos de l'ouvrage

Ce livre occupe une place à part dans l'œuvre et dans la vie de Montserrat Roig[18]. *« Elle s'est construite avec ce livre »* explique sa biographe Isabel-Clara Simó[19]. Amie de l'auteure depuis l'adolescence, Pilar Aymerich, photographe, explique[20] que l'impact provoqué par la révélation de la déportation sur Montserrat Roig fut considérable.

La genèse.— Lorsqu'elle s'engage dans cette aventure, en 1974, elle a 28 ans. Le livre est une commande passée par Josep Benet. Avocat, homme politique[21], éditeur[22] et historien[23], ce dernier connaît son talent de journaliste. Il souhaite que la déportation des Républicains espagnols soit révélée à ses compatriotes sur la base d'entretiens réalisés sur place et en France, mais il tient d'abord à ce que soient établies des listes de disparus[24] afin que la réalité soit connue dans les trois cents villes et villages de Catalogne pratiquement tous concernés, souvent sans le savoir, par la disparition d'un des leurs. Josep Benet souhaite donc une approche du drame sous l'angle de la proximité (voir entretien ci-après).

(18) Voir les écrits de Montserrat Roig sur la déportation (articles, entretiens) rassemblés dans *Montserrat Roig : la lucha contra el olvido* (la lutte contre l'oubli), publié en castillan et en catalan par Amical de Mauthausen y otros campos nazis, Barcelone, 2001.

(19) Opus cité.

(20) Entretien, 18 octobre 2005, Barcelone. Pilar Aymerich est l'auteure du cliché contenu dans l'ouvrage (illustration 70) figurant, de l'avant à l'arrière, Ferran Planes, Joan Pagès et Joaquim Amat-Piniella. Elle raconte : *« Montserrat était en entretien avec eux. Elle faisait des gestes, s'impatientait de ne pas me voir les photographier. Ce n'était pas le moment. Je suis partie faire un tour et j'ai trouvé l'endroit, un simple mur. Je suis allé les chercher, je leur ai demandé de s'aligner l'un derrière l'autre. Ils l'ont fait instantanément. Je suis persuadée qu'ils se sont cru au camp l'espace d'une seconde. J'ai pris une photo, cela suffisait. Leurs visages étaient ceux de leur temps dans les camps. Il n'y a vraiment eu qu'un seul cliché. »*

(21) Josep Benet i Morell (Cervera, 1920) a été l'une des figures clés des mouvements de résistance antifranquiste et, au sein de Entesa Catalana, il a joué un rôle important dans le rétablissement de la démocratie. Il est le sénateur ayant reçu en 1977 le plus grand nombre de suffrages dans l'histoire de l'Espagne. Il a été député au Parlement de Catalogne en 1980.

(22) Il a fondé à Paris en 1967 les *Edicions catalanes de Paris* qu'il dirigeait clandestinement depuis Barcelone.

(23) Auteur de livres essentiels dans l'historiographie catalane : *Maragall i la Setmana tràgica* (Maragall et la Semaine Tragique), 1963, *Barcelona a mitjan segle XIX* (Barcelone à la moitié du XIXe siècle), 1976, *Exili i mort del President Companys* (Exil et mort du Président Companys), 1990, *L'intent franquista de genocidi cultural contra Catalunya* (La tentative franquiste de génocide culturel contre la Catalogne), 1995, *El President Companys, afusellat* (Le Président Companys, fusillé), 2005. Ce dernier ouvrage a été publié également en espagnol à Edicions 62 sous le titre *El Presidente Companys, fusilado*.

(24) *Le Livre-Mémorial des déportés partis de France*, édité par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Paris, 2004, constitue une remarquable avancée sur ce point. Une partie de ce Mémorial est spécifiquement consacrée aux Espagnols.

Il était prévu que le livre fût publié à Paris par les *Edicions Catalanes de Paris*, mais la mort du général Franco en novembre 1975 et l'ouverture du processus politique de Transition démocratique permettent la publication de l'ouvrage en 1977[25] à Edicions 62 (Barcelone), avec une préface de Artur London, d'origine tchèque, ancien des Brigades Internationales, auteur de *L'Aveu*, lui-même déporté à Mauthausen. *Els catalans als camps nazis* reçoit le Prix de la Critique en 1978. Cette même année, l'ouvrage est traduit en castillan sous le titre *Noche y Niebla. Los catalanes en los campos nazis*[26]. À propos de cette édition, Christine Dupláa[27] raconte : *« L'édition en castillan (…) est plus réduite. Elle comprend le texte que Benet lut lors de la présentation du livre à l'Ateneu Barcelonès le 20 avril 1977 ainsi qu'un épilogue faisant référence à la visite effectuée par le roi Joan Carlos au camp de Mauthausen*[28]*. Cependant, ne figure pas une grande partie des annexes que Roig ajoute à la fin de son texte écrit en catalan. »*

Ce qui devait prendre trois mois de travail durera trois années comme l'explique Montserrat Roig dans son prologue. En raison de l'alourdissement du projet, l'entreprise a failli ne pas aboutir pour une raison financière (voir entretien avec Josep Benet).

La dédicace.— L'ouvrage est dédié à Joaquim Amat-Piniella et à Joaquim Sempere.

Joaquim Amat-Piniella (Manresa 1913 - Barcelona 1974) est, des témoins interrogés par Montserrat Roig, celui avec lequel, apparemment, elle entra en

(25) Cette première édition annonce en couverture : *"Un livre impressionnant qui nous fait découvrir l'effrayante aventure de milliers d'hommes et de femmes des Pays catalans, déportés dans les camps d'extermination nazis où les survivants ne furent qu'une minorité"*. Sur l'édition (inchangée) publiée chez le même éditeur à partir de 2001 figure le sous-titre *"Un document incontournable sur l'holocauste"*. C'est sous ce terme qu'est désignée généralement en Espagne la déportation aussi bien dans les travaux universitaires que dans les livres d'histoire. On lit également sur la couverture : *"Cette œuvre majeure traite des citoyens nés ou immigrés dans les Pays catalans qui ont souffert de la déportation dans les camps nazis. De fait, non seulement ce livre parle d'eux mais ce sont eux-mêmes aussi qui parlent. L'un des grands mérites de Montserrat Roig est d'avoir su nous offrir le son vibrant et authentique de leurs voix au point que nous sentons devant nous une présence collective. Ainsi, bien des années plus tard, la lutte héroïque des déportés républicains pour résister à la dégradation et à la barbarie du nazisme et pour rester fidèles à leurs idéaux, représente une leçon encore actuelle, féconde et remplie d'espoir."*

(26) Península, Barcelona, 1978. "Noche y niebla" signifie "Nuit et Brouillard"

(27) Christine Dupláa : *La voz testimonial en Montserrat Roig*, Icaria Editorial, 1996, p. 111-112. Rapporté par Isabel-Clara Simó, opus cité.

(28) Visite effectuée en 1978 par le roi Juan Carlos au cours de laquelle il déposa une gerbe au monument des déportés républicains espagnols.

amitié respectueuse la plus profonde, et dont la mort en 1974 l'affecta énormément. Le roman de ce dernier, *K.L. Reich*[29], proche du réel de Mauthausen où il fut déporté, a connu bien des vicissitudes ; à commencer par une expulsion de Amat-Piniella de sa ville natale de Manresa, le jour où il devait présenter son livre dans une version expurgée.

En 1972, elle avait engagé avec Joaquim Sempere une forte relation sentimentale qui dura sept ans. Alias "Ernest Martí", il dirigeait *Treball*, organe central du PSUC, communiste. Montserrat Roig collabora à ce journal clandestin sous le pseudonyme de "Capitaine Nemo", un des personnages de fiction qu'elle appréciait.

Entretien[30] avec Josep Benet, promoteur du projet

• **Comment vous est venue l'idée de cet ouvrage ?**

Je connaissais cette histoire et je voulais qu'elle avance. Les années passaient, les personnes disparaissaient, il ne fallait pas perdre les témoignages, il fallait prendre une décision. Cela a été fait en 1974 quand Montserrat Roig a accepté ma proposition, elle à qui on doit tout parce qu'à l'époque peu de gens se souciaient de la déportation des nôtres. Nous ne pouvions pas le faire officiellement ici, nous étions encore sous le franquisme. J'avais créé Les *edicions catalanes de Paris* ; je les dirigeais d'ici, il faut dire que bien souvent je n'avais pas de passeport. Le livre était déjà avancé lorsque Franco mourut. Cela ne se justifiait plus de publier à Paris. J'ai donc cédé les droits à Edicions 62 en demandant qu'il y ait des photos, mais je voulais absolument que soient aussi publiées des listes des morts.

• **Pourquoi cette insistance ?**

Très majoritairement, les gens ignoraient tout. De très nombreuses familles ne savaient pas qu'une ou un des leurs étaient morts là-bas, elles l'ont appris dans le livre. Un père, un fils dont elles avaient perdu la trace… Ce fut une chose très émouvante. Je voulais une liste ville par ville, village par village[31]. D'apprendre

(29) L'édition la plus récente en castillan est *K.L.Reich*, Barcelone, Muchnik, El Aleph editores, 2002 (traduction Antonio Padilla). Deux éditions dans la langue d'origine, le catalan, chacune sous le même titre : l'une, selon le manuscrit de 1946 rédigé à Andorre (Barcelone, Edicions 62, 2001), l'autre, rééditée en 2005 (Barcelone, Club Editor, coll. "Club Editor Jove") qui reprend la première version publiée en 1963 par cette maison créée et alors dirigée par Joan Sales. Il s'agit de la version de l'œuvre censurée pour "manque d'objectivité".

(30) Réalisé par nos soins au domicile de Josep Benet, Barcelone, 20 juillet 2005.

(31) Dans la pensée et la conscience catalanes *el poble* (le village) est une notion puissamment structurante.

que un, deux, trois, quatre, cinq habitants avaient perdu la vie à Mauthausen, cela avait un impact très fort dans un village de 50 ou 60 habitants. Oui, il y avait eu des Juifs, des Polonais massacrés, etc., des millions de morts, mais il y avait aussi des gens de chez nous, des parents, des amis, des voisins. Je me souviens aussi de l'impact qu'a eu la présentation du livre le 20 avril 1977 à l'Ateneu de Barcelone, en présence de Artur London, et de sa femme Lise.

Avec ce livre, nous avons obtenu que la déportation devienne un sujet qui nous concerne, nous parmi les autres.

• Quelles ont été les difficultés rencontrées ?

Au départ, il n'était pas question d'un livre aussi volumineux. Au bout de quelques mois, Montserrat est venue me voir. Elle craignait de ne pouvoir continuer à s'investir en raison de l'ampleur qu'avait pris le travail, elle était un peu désespérée. Je lui ai répondu par cette plaisanterie : *« Imagine que ce que tu as fait tous ces derniers mois soit venu aux oreilles du Tribunal d'ordre public, tu aurais passé tout ce temps en prison, donc au lieu d'écrire en prison tu écris là. »* Elle a repris le collier, elle a vraiment beaucoup travaillé, je l'ai aidée économiquement tant que j'ai pu pour les voyages, elle a fait tout ça pour presque rien. À un moment donné, je n'avais plus de moyens. Nous étions bloqués. Nous avons sollicité des gens. Opportunément un chèque est arrivé signé de la main de Josep Andreu i Abelló.(32)

• On a fait le reproche à ce livre d'avoir traité seulement des Catalans ?

Je suis un historien, je suis une personne sérieuse. Je sais ce que je peux faire et ce que je ne peux pas faire. Les Républicains espagnols dans les camps nazis, je ne le pouvais pas. Et puis il y avait, en plus du temps, la question de mes moyens propres. J'avais dit à Montserrat, on aura 1 500, 2 000 fiches à établir, ça on peut le faire ! Toi, tu peux le faire pour l'Estrémadure ?… Non, n'est-ce pas ? Vous savez, on veut tout faire et on ne fait rien. C'est ce que j'ai toujours expliqué à Paris, à Madrid où j'avais présenté la version en castillan : nous avons fait notre partie, en la traduisant nous donnons l'exemple ; messieurs, faites maintenant Madrid, Tolède, etc., ensuite on se rassemble ! J'observe qu'on attend tou-

(32) Josep Andreu i Abelló (Montblanc, 1906-1993). Avocat et homme politique. Président du Foment Nacionalista Republicà de Reus, un des mouvements qui constituèrent Esquerra Republicana de Catalunya. Après la guerre d'Espagne, il s'exile. Il retourne en Espagne en 1964. En 1976, il quitte Esquerra Republicana et il adhère au Partit Socialista de Catalunya-Congrés. Député et sénateur à Madrid (1977, 1979, 1982) et député au Parlement de Catalogne (1980).
À propos de cet épisode, Pilar Aymerich raconte : *« Le chèque est arrivé à Montserrat libre de montant. Cela voulait dire qu'elle pouvait prendre ce qui était nécessaire pour finir. »*

jours, plus de trente ans après. Le nationalisme n'a rien à voir avec cette histoire. Nous avons eu bien des maux de tête, Montserrat et moi, pour arriver à nos fins. Aujourd'hui, nous aurions des subventions, à l'époque nous n'avions rien. C'était un travail de fourmi déjà bien assez conséquent pour nous.

Cette traduction en français s'inscrit dans le programme d'actions de Triangle bleu menées en collaboration avec Génériques et avec le soutien de la Commission européenne. Notre but est de livrer aux chercheurs de toutes disciplines documentation et archives sur les Républicains espagnols déportés de France, ces "oubliés de l'Histoire" pour reprendre une terminologie appliquée à d'autres groupes qui ont formé ou forment des espaces d'études peu fréquentés. Les documents réunis depuis 2004 (archives privées, archives orales, documentation) constituent un corpus dont le dépôt est en cours d'intégration dans une institution offrant toutes les garanties de conservation et d'accès : la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine basée sur le campus de l'Université de Nanterre (Paris, Ile-de-France).

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page XX

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page XXI

Les républicains espagnols vers les camps de la mort

GENEVIÈVE DREYFUS-ARMAND
Directrice de la BDIC (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine) et du Musée d'Histoire contemporaine – BDIC, Conservateur général des bibliothèques, historienne, auteur notamment de *L'Exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999.

6 août 1940 : le premier convoi de républicains espagnols quitte le stalag XIII-A installé près de Munich, en Bavière. Destination : le camp de Mauthausen, situé dans l'Autriche annexée par le Troisième Reich et réservé par les nazis aux détenus de catégorie III, considérés comme irrécupérables. Plus de 7 200 réfugiés espagnols seront déportés à Mauthausen, marqués du triangle bleu des apatrides et du "S" de Rote Spanier, Espagnols rouges. Près de cinq mille d'entre eux ont laissé leur vie dans cet ensemble concentrationnaire, camp central et camps annexes. De nombreux Espagnols — hommes et femmes — seront déportés également, tout au long de la Seconde Guerre mondiale, dans divers autres camps, Buchenwald, Bergen-Belsen, Dachau, Flossenbürg, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen-Orianenburg ou Auschwitz.

La déportation des républicains espagnols commence dès l'été 1940, quelques semaines après la signature de l'armistice par le gouvernement du maréchal Pétain. Elle est liée intimement aux conditions de la défaite française et à celles de l'armistice. Mais elle est liée tout autant aux vicissitudes vécues par les républicains espagnols depuis leur exode vers la France à la fin de la guerre d'Espagne et à leur statut, plutôt à son absence, dans leur pays d'exil.

Après trois années de combats pour défendre la République légalement installée en Espagne contre une partie de l'armée appuyée par les secteurs les plus conservateurs de la société et efficacement soutenue par des renforts en provenance de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, les républicains — combattants et civils — se réfugient en France pour échapper à la vindicte des vainqueurs.

Les camps français

Fin janvier et début février 1939, près d'un demi-million d'Espagnols — femmes, enfants, vieillards, invalides, suivis par les soldats de l'armée républicaine — se trouvent poussés vers le nord par la marche victorieuse des armées insurgées. Malgré la montée de la xénophobie en France, la tradition républicaine du droit d'asile est maintenue, mais les républicains espagnols arrivent dans un pays qui, depuis avril 1938, s'est doté d'un arsenal législatif destiné à surveiller et réprimer les étrangers. La guerre d'Espagne a, en effet, profondément divisé la classe politique et l'opinion publique françaises. Si une partie de la population et de la classe politique demande que l'on accueille dignement les "combattants de la liberté", d'autres secteurs de l'opinion ne cachent pas leur inquiétude face à ce flot de réfugiés jugés souvent inquiétants et se déclarent favorables à des mesures de contrôle, tandis qu'une frange extrémiste affiche sa haine et son mépris. La compassion envers les réfugiés est largement partagée mais la méfiance et la réserve, rapidement supplantées par l'indifférence, dominent, même si ont lieu des actes de dévouement et de solidarité indéniables et parfois inattendus.

Pris dans un faisceau d'opinions contradictoires, partisan de mesures rigoureuses destinées à rassurer l'opinion et indubitablement dépassé par les événements, le gouvernement s'appuie sur le dispositif législatif mis en place. Si femmes et enfants sont généralement évacués vers des centres d'hébergement disséminés sur tout le territoire, les hommes sont internés dans des camps. Les républicains espagnols sont ainsi les premiers étrangers auxquels est appliqué sur une grande échelle le décret du 12 novembre 1938 prévoyant l'internement des étrangers dits "indésirables". Des camps s'ouvrent sur les plages du Roussillon, à Argelès-sur-Mer et à Saint-Cyprien, où aucune installation n'existe. Passé le chaos des premiers temps, un effort d'organisation se

fait jour, non dénué de rigidité administrative et sans remédier pour autant à la précarité des conditions de vie des réfugiés. D'autres camps sont mis en place, notamment au Barcarès dans les Pyrénées-Orientales, au Vernet dans l'Ariège, à Agde dans l'Hérault, à Bram dans l'Aude, à Septfonds dans le Tarn-et-Garonne et à Gurs dans les Basses-Pyrénées. Certains camps fonctionneront toute la guerre et d'autres "étrangers indésirables" viendront y rejoindre ou y remplacer les Espagnols.

Dans ces camps, taraudés par la précarité du quotidien et l'angoisse du lendemain, soumis à une surveillance militaire, les défenseurs de la République assassinée ont le sentiment d'être traités comme des suspects, voire des malfaiteurs. Ceux qui pensent ne pas avoir à craindre pour leur vie ou leur liberté optent pour le retour en Espagne. Un certain nombre sont contraints au retour, incités avec force par des responsables de camps ou des autorités locales, avant qu'une prescription officielle ne tente de mettre un terme aux rapatriements forcés. Une nouvelle émigration tente ceux qui ont les appuis nécessaires pour l'envisager : cette solution concernera moins de vingt mille réfugiés. Le Mexique en accueille le plus grand nombre, suivi par d'autres pays latino-américains comme le Chili, la République dominicaine, l'Argentine ou le Venezuela. Ces départs, rapatriements ou réémigrations, ont concerné plus de 300 000 personnes fin 1939.

L'exil politique des républicains espagnols se constitue alors véritablement sur le sol français. Il est formé des hommes et des femmes qui n'ont d'autre choix que celui de rester en exil. Le statut de réfugié politique, tel qu'il avait été accordé aux Russes et aux Arméniens dans les années 1920, n'a pas le temps d'être attribué aux républicains espagnols en 1939. Aussi, la guerre mondiale accentue-t-elle la précarité de leur sort.

Pour les internés dans l'impossibilité de rentrer en Espagne ou d'émigrer, le travail est un moyen de quitter l'univers clos et contraint du camp. Recrutés directement pour l'agriculture, les mines ou l'industrie — notamment les usines d'armement et d'aéronautique —, les réfugiés espagnols sont aussi enrôlés dans les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE), créées au printemps 1939 en grande partie à leur intention. Les travaux de défense nationale, liés à l'organisation défensive des frontières ou à l'aménagement de camps militaires, conduisent les ex-internés à des destinations diverses. Pendant l'offensive allemande de mai-juin 1940, une forte proportion de CTE se trouvent dans la zone des opé-

rations, ainsi que des Régiments de marche de volontaires étrangers (RMVE), et les Espagnols payent un lourd tribut en morts et blessés.

Les premiers déportés à partir du territoire français

Des républicains espagnols sont faits également prisonniers, en particulier dans les Vosges, dans le Doubs, dans l'Aisne, dans la Meuse ou sur le Territoire de Belfort. Après un temps plus ou moins long passé dans des stalags en compagnie des soldats français — à Strasbourg, à Belfort ou en Allemagne — les prisonniers espagnols en sont extraits et sont transférés dans des camps au régime infiniment plus rigoureux. Car, non assimilés aux soldats de l'armée régulière, ils sont déportés en Allemagne dans des camps de concentration. Les républicains espagnols sont ainsi les premiers déportés à partir du territoire français.

Ce tragique cheminement de nombre de prestataires espagnols vers les camps de la mort tient à la fois aux conditions de l'armistice qui les ignore et ne permet pas de les assimiler aux militaires français et à des décisions allemandes prises, semble-t-il, au plus haut niveau. Divers témoignages font état du souci des Allemands d'identifier, dans les stalags, les juifs et les "Espagnols rouges". Aussi, quand, par ruse ou par hasard, des Espagnols arrivent à être confondus avec les Français, ils ne sont pas déportés mais restent dans les stalags, où les conditions de vie sont celles de prisonniers de guerre ordinaires et d'où les évasions ne sont pas impossibles.

La visite à Berlin de Ramón Serrano Suñer

Les transferts vers des camps de concentration et d'extermination nazis correspondent vraisemblablement à des représailles générales décidées au plus haut niveau, à Berlin même, contre tous les anciens "combattants rouges d'Espagne" qu'ils fassent partie du Reich ou qu'ils soient arrêtés dans les pays annexés ou occupés. Un ordre écrit est daté du 25 septembre 1940. Ce n'est peut-être pas le premier, mais il est avéré que la pratique a précédé ce texte normatif précis ; il émane en tout cas du chef de la Police de sécurité allemande. Il y est prescrit de mettre en détention dans un camp de concentration, au moins pour la durée de la guerre, les combattants rouges d'Espagne arrêtés par la Wehrmacht ou les Einsatzkommandos. Une distinc-

tion est opérée, selon la nationalité, entre les "combattants rouges". S'il s'agit d'individus de nationalité espagnole, leur envoi dans un camp s'effectue directement. Est-ce une simple coïncidence de date si Ramón Serrano Suñer, alors ministre de l'Intérieur de Franco, effectue une visite à Berlin et rencontre, le 23 septembre, Himmler et Heydrich, responsables de l'appareil policier du Reich ?

Les prestataires et les engagés volontaires ne sont pas les seuls à connaître la déportation dès août 1940. Des populations civiles en sont également victimes. Une terrible odyssée attend environ un peu plus de 900 civils, regroupés à Angoulême et tombés sous le contrôle des autorités d'occupation. Ce sont des hommes, généralement d'un certain âge pour avoir échappé à l'internement, ou de très jeunes gens, mais aussi des femmes accompagnées d'enfants ; ils sont conduits par les Allemands, dans des wagons de marchandises, jusqu'à Mauthausen. Les hommes sont internés dans le camp, tandis que les femmes et les enfants de moins de seize ans, après plusieurs jours d'attente, sont reconduits à la frontière espagnole et refoulés dans la Péninsule. Des familles entières ont été ainsi séparées et, souvent, décimées.

L'engagement espagnol dans la Résistance

Ensuite, au fil des années de guerre, la déportation sera le châtiment principal réservé à ceux qui s'engageront contre l'occupant nazi. Dans la continuation du combat mené en Espagne et dans l'espérance que la chute de Hitler et de Mussolini entraînerait celle de Franco, l'engagement des Espagnols dans la Résistance est considérable, tant par le nombre de participants que par la pluralité des modes d'intervention : organisation de réseaux de passage clandestin des Pyrénées, participation à des mouvements français de Résistance et structuration d'une organisation armée autonome. Le nombre de républicains espagnols déportés pour faits de Résistance est difficile à apprécier avec une totale précision car ils se sont trouvés dispersés dans de nombreux camps, mais il est notable. De nombreuses femmes espagnoles ont été déportées, pour leur activité dans la Résistance, essentiellement à Ravensbrück. L'histoire de cette période tragique est redevable à Neus Català d'avoir sorti ses compagnes de l'oubli dans lequel elles avaient été tenues, plus encore que les résistants espagnols de sexe masculin.

Ce nom, le seul que nous ayons choisi d'évoquer faute de pouvoir les citer tous, évoque une origine catalane. De fait, la Catalogne a fourni un fort contingent d'exilés, entre un quart et un tiers selon les estimations, et elle est donc particulièrement représentée dans les régions d'origine des déportés républicains, même si, de par la mobilisation et les divers déplacements à l'intérieur même de la Péninsule — en liaison avec l'évolution des fronts militaires —, la Guerre civile avait provoqué de nombreux brassages de populations. Et Montserrat Roig ne manque pas de souligner combien de localités catalanes ont perdu nombre de leurs enfants dans les camps nazis de la mort. Cette première traduction en français d'un ouvrage pionnier permettra, il faut le souhaiter, d'éclairer enfin une page longtemps oubliée de notre histoire contemporaine.

Les intertitres sont de l'éditeur.

TINTABLAVA-LesCatalans-INTRO-2 6/11/05 17:43 Page XXVII

L'ouvrage

Édition originale publiée en 1977

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 1

Montserrat Roig

Les Catalans dans les camps nazis

Présentation d'Artur London

Edicions 62
Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 2

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 3

Note de l'éditeur :
ci-dessous, les identifiants d'édition de l'ouvrage ayant fait l'objet de la traduction

Première édition dans la collection "Non Fiction" : octobre 2001.
Deuxième édition : mars 2003.
© Héritiers de Montserrat Roig i Fransitorra, 1977, 1991.
© de cette édition : Edicions 62, s.a.,
Peu de la Creu 4, 08001 Barcelone
e-mail : correu@grup62.com
internet : http://www.edicions62.com

La première édition de ce livre a été publiée dans la collection "Culture Catalane Contemporaine" en 1977

Imprimé à Liberdúplex, s., l. Constitució, 19
08014 Barcelone
Dépôt légal : B.14.118-2003
ISBN : 84-297-4969-1.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 4

SOMMAIRE

PRÉSENTATION Page 7

PROLOGUE Page 13

REMERCIEMENTS Page 27

PREMIÈRE PARTIE : DES PAYS CATALANS AUX CAMPS DE LA MORT Page 31
1 - Origine et destin des déportés Page 33
2 - Prisonniers en France Page 53
3 - Les Compagnies de Travail Page 71
4 - Les réfugiés d'Angoulême Page 87
5 - La résistance contre les Allemands Page 95
6 - L'insurrection d'Eysses Page 139
7 - La route vers les camps de la mort Page 151

DEUXIÈME PARTIE : UN MONDE DE SPECTRES Page 171
1 - Les camps de la mort Page 173
2 - Au camp, jour après jour Page 203
3 - La mort Page 239
4 - Le travail Page 285

TROISIÈME PARTIE : LE COMBAT POUR LA LIBERTÉ Page 337
1 - L'ombre ou la lumière Page 339
2 - L'esprit du camp Page 377
3 - Grands dans la faiblesse Page 417

BIBLIOGRAPHIE Page 499

APPENDICE Page 503

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 5

CITOYENS DES PAYS CATALANS MORTS AU CAMP DE MAUTHAUSEN
OU DANS LES KOMMANDOS EXTÉRIEURS AU CAMP Page 505
A - Déportés nés en terres catalanes morts à Mauthausen
ou dans les Kommandos Page 505
Andorre Page 505
Catalogne stricto sensu Page 505
Catalogne aragonaise Page 617
Îles Baléares Page 623
Pays valencien Page 626
Roussillon et Vallespir Page 668
B - Déportés nés en d'autres lieux de l'État espagnol
et immigrés dans les Pays catalans, morts à Mauthausen
ou dans les Kommandos Page 669
C - Déportés en provenance d'autres lieux et établis en
Catalogne, morts à Mauthausen ou dans les Kommandos Page 688
D - Annexe à la liste générale "A" des déportés morts à Mauthausen
et dans les Kommandos Page 690

AUTRES LISTES DE DÉPORTÉS
A - Citoyens des Pays catalans emprisonnés au pénitencier
d'Eysses au moment de l'insurrection Page 695
B - Citoyens des Pays catalans passés par d'autres camps
d'extermination nazis Page 697
C - Liste des transports de Républicains arrivés à Mauthausen Page 701
D - Citoyens des Pays catalans transférés de Mauthausen
vers d'autres camps nazis Page 705
E - Citoyens des Pays catalans qui figuraient sur certaines listes
collectives des prétendus transports de malades et d'invalides
vers un "sanatorium" du camp de Dachau Page 709
F - Les *Poschacher* catalans Page 714

VOCABULAIRE Page 715

INDEX DES ILLUSTRATIONS Page 719

INDEX DES NOMS Page 723

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 6

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 7

PRÉSENTATION

C'est à l'automne 1974 que Montserrat Roig est venue me voir à Paris. Elle avait appris que j'avais eu des contacts étroits avec de nombreux Catalans au cours des années 1938 et 1939. À cette époque-là, après le retrait du front des Brigades Internationales, je travaillais au P.S.U.C. avec Comorera, Olaso, Valdés, Ardiaca, Muñiz, Montero et Canals. Plus tard, aussi bien dans les rangs de la Résistance française que dans les camps de concentration allemands — principalement à Mauthausen — j'ai retrouvé beaucoup de camarades espagnols dont j'appréciais fort le courage et l'esprit de solidarité. Montserrat m'a expliqué qu'elle écrivait un livre sur le destin de ses compatriotes catalans qui, à l'issue de la défaite de la République espagnole, avaient été emportés dans la tourmente de la Seconde guerre mondiale et sur lesquels le franquisme avait essayé de jeter le voile de l'oubli. *« Notre tâche à nous journalistes, écrivains et artistes, est d'éclairer les zones sombres de la mémoire collective de nos peuples et de leur restituer la part héroïque que les Républicains*(1) *exilés ont prise dans la lutte héroïque et sanglante des peuples libres contre le fascisme. »*

Ce projet m'a semblé d'une grande utilité et j'admirais chez cette jeune femme, — alors enceinte de son deuxième fils, — le courage qu'elle avait de suivre, trente ans plus tard, les traces de ses compatriotes exilés, de revivre avec eux le long calvaire qui s'achèverait, pour des milliers d'entre eux — à partir de juillet 1940 —, dans les camps de la mort nazis, principalement à Mauthausen. Et nous savons que bien peu en sont revenus !

Montserrat, s'identifiant à une tragédie qu'elle reconstituait à travers des dizaines et des dizaines d'entrevues et de témoignages recueillis chez les survivants, m'écrivait l'an dernier : *« Quand on s'est vus la première fois, je pensais que je ne tarderais pas à en venir à bout. Mais plus j'avance, plus je me rends compte que la route est longue. Je me suis tant immergée dans l'univers des*

(1) NdT :Tout au long de cet ouvrage le terme Républicains désigne les républicains espagnols.

camps de concentration que je découvre qu'il m'est impossible d'en sortir. Je mange, je dors avec vous, là-bas. J'entends les cris des SS, les aboiements des chiens, je sens les coups, l'odeur de pourriture et de fumée qui s'échappe des fours crématoires. Les yeux ouverts, je continue à vivre cet interminable cauchemar ! »

En dehors de quelques monuments érigés à la mémoire des milliers de camarades exterminés, il ne reste d'eux que le souvenir qu'en ont les survivants. Mais ils disparaissent peu à peu et il faut éviter qu'ils le fassent sans avoir transmis à la jeune génération l'histoire qu'ils conservent dans leur cœur.

En ce qui concerne les Catalans, je voudrais apporter les témoignages que m'ont transmis deux Français, Fernand Albi et André Arlat sur Josep Miret. Ils constituaient avec lui et un Tchèque, Osvald Zavodsky, la direction de la résistance intérieure dans les *Kommandos* de Schwechat et de Florisdorf.

« C'est en 1941 à Bordeaux, — écrit André Ariat, — *que j'ai connu Josep Miret. L'interrégionale du Parti Communiste Français me l'avait présenté afin que je le mette en contact avec les groupes de résistants espagnols qui opéraient en Gironde. La brièveté de la rencontre ne m'a pas empêché d'être marqué par la précision et la concision de son langage ainsi que par la sympathie et l'autorité qui émanaient de sa personne… Je l'ai rencontré une deuxième fois aux environs de juin 1943 et c'est à ce moment-là que j'ai appris son nom (on l'appelait Émile). C'était à Mauthausen. À partir de ce moment-là et jusqu'à sa mort, je n'ai cessé d'être à ses côtés, d'abord dans le* Kommando *de Schwechat puis dans celui de Florisdorf…*

Pendant les bombardements, Josep Miret, l'"amant de la liberté", comme il s'appelait lui-même, ne pouvait supporter de descendre aux abris, de se terrer "comme un rat". C'est pour cela qu'il a demandé à faire partie du Kommando *de pompiers chargés d'éteindre les incendies provoqués par les bombardements. Malheureusement, peu de temps avant la libération, il a été blessé par de la mitraille et achevé par un SS.*

C'était quelqu'un de très modeste qui n'essayait jamais de se faire valoir. Il a fallu de longs mois de vie commune pour que je finisse par apprendre quelles avaient été ses responsabilités au sein du Parti Socialiste Unifié Catalan (P.S.U.C.), dans l'armée républicaine, comme ministre de la Généralité catalane ou dans les rangs de la Résistance française. Mais c'est tout naturellement que sa personnalité hors du commun, son courage tran-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 9

quille et son intelligence s'imposaient. Quand il nous voyait abattus et pensifs, Miret nous disait que ce n'était pas le moment de nous poser des questions sur nos proches auxquelles nous ne pouvions apporter de réponse mais qu'au contraire, il nous fallait nous endurcir et réunir toutes nos forces pour tenir jusqu'à la victoire. Ce n'est qu'après mon retour de déportation que j'ai appris la terrible épreuve qu'avait été pour lui l'arrestation à Paris de son frère Conrad, l'un des premiers chefs des F.T.P.F., torturé à mort à la fin 1941 et disparu sans laisser de trace. Miret me parlait de temps à autre de sa compagne Lili qui avait été arrêtée en même temps que lui et qui lui avait donné une fille. C'est avec une joie immense que Miret avait appris qu'elles étaient sorties de prison, mais il ne connaîtrait jamais sa petite Magdalena.

Il était, parmi nous, celui qu'on aimait et qu'on admirait le plus. C'est donc normal qu'après tant d'années nous en conservions un souvenir aussi vivant qu'au premier jour… »

Et Fernand Albi d'ajouter : *« Il était d'une intelligence supérieure. Et il nous rassérénait. À ses côtés, nous nous sentions en sécurité et son calme imperturbable nous empêchait de douter de l'issue de notre combat. Nous sommes encore quelques-uns à vivre et à pouvoir mesurer la perte qu'a représentée sa disparition… »*

Le livre de Montserrat, écrit avec beaucoup de véracité et d'émotion, est d'autant plus convaincant qu'il donne la parole à ceux qui ont vécu cette expérience. Il fera naître chez le lecteur une pensée d'amour et de reconnaissance envers tous ces hommes et toutes ces femmes — nés en Catalogne, en d'autres endroits de l'Espagne ou au dehors, — dont les combats et les sacrifices immenses nous montrent plus que jamais qu'il ne faut pas laisser attaquer la liberté ou la dignité humaine. Qu'il faut empêcher, partout, les tentatives de retour du nazisme. Plus jamais ça !

Artur London
Paris, janvier 1977

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 10

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 11

À la mémoire de Joaquim Amat-Piniella.
Et pour Joaquim Sempere,
qui croit au combat contre tous les fascismes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 12

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 13

PROLOGUE

« … Il a dit sa réponse :
La liberté vaincra
et tu continueras à vivre
en nous et dans la lutte,
Hans Beimler, camarade. »
(De la chanson, *Hans Beimler, camarade,*
dans la version castillane de M. Sacristán)

Nous qui sommes nés après 1939, nous avons dû avancer en déblayant notre passé récent, un passé qui nous a laissé trop d'anomalies pour que puisse être restitué dans son entier notre état de santé historique. Nous sommes des ignares, consciemment ou non. Si nous en sommes conscients, nous souffrons alors de rancune et de mauvaise humeur. À qui cela plaît-il d'avoir été éduqué comme un benêt ? Outre l'attirance que je ressens pour le monde de la fiction, j'ai toujours été attiré par l'histoire de mon pays. Le silence qu'on a fait planer sur les Catalans, les Républicains, les vaincus de la guerre, a souvent ressemblé, à mes yeux, à un silence qu'on voulait faire planer sur les miens voire sur moi-même. Je voyais bien que, si nous ne leur rendions pas la parole, nous ne l'aurions jamais tout à fait. Mais il y a des silences plus lourds que d'autres. S'il y a eu un brouillard factice mais épais sur notre Guerre civile, il y a des aspects de notre passé récent qui semblent avoir été avalés par l'absurde, le néant. Tel est le cas des Catalans antifascistes déportés dans les camps nazis. J'ai souvent rencontré des amis qui, sachant que j'écrivais un livre sur ce sujet, m'ont dit :

- Ah, mais il y avait des Catalans dans les camps nazis ?

Et je ne parle pas des yeux effarés et des « ah ! » d'effroi quand j'ai donné une conférence publique sur les Catalans qui sont passés par les camps d'extermination nazis. L'ancien déporté Joan Pagès ne peut réprimer un sourire ironique quand, dans les conférences et les tables rondes où il est invité en qualité de témoin privilégié, il doit répondre à des questions qu'on ne lui aurait jamais posées dans un pays bien informé. Nous en sommes aux balbutiements de cette question — et de tant d'autres — et, malgré tout, quand j'ai commencé à en gratter la surface, ce sont des alignements et des alignements de noms catalans ayant connu le nazisme qui ont surgi. Comme nous le verrons dans les listes finales, il n'est pas un village, pas un hameau de Catalogne et des Pays catalans qui n'ait eu un mort dans le camp de Mauthausen. Je dois moi-même avouer que c'est un livre, publié par les éditions 62, qui m'a ouvert les yeux. Il s'agit des *Cartes des dels camps de concentració*(2) de Pere Vives, préfacé par Agustí Bartra. Pere Vives est mort à Mauthausen d'une injection d'essence dans le cœur. Je l'ai déjà écrit en d'autres occasions : ce qui m'impressionne le plus dans le cas de Pere Vives, c'est de quelle façon un destin sinistre a tué dans l'œuf l'une des nombreuses possibilités de nous transformer en un pays normal. Personne n'a jamais le droit de tuer personne, mais Pere Vives représentait alors pour moi quelque chose comme le symbole de l'innocence sacrifiée par l'irrationalisme systématisé à travers un ordre politique.

J'ai lu ce livre en 1972. Avant, j'étais ignorante. J'avais lu *Le grand voyage* de Jorge Semprun mais, même si j'étais horrifié par le thème, c'était encore à mes yeux un fait lointain écrit par un écrivain à cheval entre deux cultures, dont aucune n'était la mienne. J'ai fini de lire les Lettres de Pere Vives et, aussitôt, j'ai lu d'un trait le roman d'un autre possible tronqué : *K. L. Reich* de Joaquim Amat-Piniella. Le livre, dédicacé à Pere Vives, lui-même, est une sorte de grand roman épique, écrit par un homme qui a lutté toute sa vie pour trouver la juste mesure entre l'espoir et le scepticisme du perdant. *K. L. Reich* a été écrit en 1946 en Andorre, un an après que son auteur a été libéré du *Kommando* annexe de Mauthausen, Ternberg, et n'a été publié en catalan qu'en 1963. Il était sorti auparavant en castillan grâce à l'éditeur Carlos Barral. Pendant des années, le roman est resté dans le tiroir des illustres censeurs, comme raconte Ferran Planes. Ils trouvaient que ce roman, qui était presque une autobiographie des souffrances d'Amat-Piniella dans un camp d'extermination nazi, était impubliable en raison de son "manque d'objectivité". Et je crois que c'est

(2) NdT : *Lettres depuis les camps de concentration.*

justement le désir d'objectivité, d'équilibre, pour trouver la juste mesure entre la mémoire malade et la compréhension d'un monde bouleversé, qui a tué une seconde fois Joaquim Amat-Piniella, l'été 1974. Cela faisait près de trente ans qu'il avait été libéré d'un camp d'extermination nazi et il n'avait jamais pu retrouver la sérénité.

J'ai fait connaissance d'Amat-Piniella au printemps 1972 quand les Pappalettera, père et fils, sont venus à Barcelone pour présenter leur livre traduit de l'italien au castillan : *Los SS tienen la palabra*(3). Je connaissais déjà les livres de Vives et d'Amat. Au cours du colloque, j'ai entendu derrière moi et sans voir d'où elles venaient, les voix de quelques Catalans qui avaient subi la déportation nazie. C'est alors que j'ai pris conscience que, pour nous, le nazisme n'existait pas que dans les films et les livres d'histoire, qu'il ne se réduisait pas à la "question juive" ou à la résistance des pays occupés pendant la guerre ; le nazisme avait persécuté des gens de chez nous, des gens qui parlaient ma langue. À la fin du colloque, on m'a présenté un homme au teint mat et à grosses lunettes. C'était Joan Pagès, un habitant de l'Ampurdan, de Palamós plus exactement, qui allait devenir un des témoins de ce livre les plus importants en raison de sa lucidité et de sa capacité de synthèse. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas un écrivain catalan du nom de Joaquim Amat-Piniella. *« Vous êtes à côté de lui »*, m'a-t-il dit. J'ai tourné la tête et j'ai vu un homme myope, au visage large et au sourire triste. Je lui ai dit que je voulais parler avec lui et il m'a fixé un rendez-vous le lendemain même. Et c'est ainsi qu'a commencé une amitié intense mais courte, car il devait mourir deux ans plus tard. On m'avait dit auparavant qu'Amat ne m'expliquerait rien de la déportation nazie *« car c'était un homme très étrange »* et il ne voulait jamais en parler. Or c'est à lui, à ses encouragements, à son récit et à sa vie que je dois l'existence de ce livre.

J'ai connu de nombreux anciens déportés catalans. J'ai vu leurs réactions et leurs attitudes différentes face à la déportation nazie et aux traces qu'elle a laissées en eux mais les yeux terriblement las d'Amat-Piniella ont su me dire le plus de choses sur ce qu'avait représenté l'enfer nazi. Nous avons enchaîné d'interminables conversations chez Amat et aucun de nous deux ne se rendait compte que l'obscurité s'était faite dans la pièce, ou bien nous nous retrouvions au bar Lutécia avec Ferran Planes et Joan Pagès. Mais Amat avait décidé de mourir et ni la fidélité de Planes ni l'espoir du changement ne lui ont redonné le goût de vivre. En plus,

(3) NdT : *Les SS ont la parole.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 16

sa deuxième épouse était morte, le laissant seul. Je lui ai dit que je voulais écrire un livre sur les Catalans dans les camps nazis et, pendant quelques semaines, l'idée l'a animé. Il a commencé à me donner des détails, des adresses d'amis à Paris, des noms de publications, mais il m'a prédit une tâche longue et ardue et qui ne m'éclaircirait pas forcément les idées. *« Les anciens déportés, nous sommes tous un peu dérangés »*, me disait-il souvent. Il me disait également, avec un sourire légèrement ironique, que la vérité, la vraie vérité, je ne la saurais jamais. Je comprends maintenant que c'est lui qui était dans le vrai. Mais je dois dire que ce sont précisément sa vie, l'idée qu'il m'a donnée de Pere Vives, d'Arnal qui vit encore à Paris, nos conversations sur d'autres sujets, qui m'ont conduite à écrire ce livre.

Il y a encore quelqu'un d'autre à l'origine de ce livre : l'historien Josep Benet. Il m'a embarquée dans l'histoire de ce livre, comme peu de personnes auraient pu le faire. Il a la qualité rare d'être à la fois un intellectuel et un homme politique, passionné par la Catalogne et constamment animé par le désir de se forger une idée "totale" et véridique de notre passé douloureux. Josep Benet est assez lucide pour savoir où vont les chemins de l'Histoire mais il n'oublie pas que nombreux sont les canaux de notre mémoire qu'il nous faut remplir. Benet m'a supportée bien des soirs à Barcelone quand le découragement me saisissait et que je me disais que l'entreprise était trop compliquée, que je n'étais pas historienne et que je ne m'en sortirais pas. La vérité, c'est que, aussi bien lui que moi, en toute innocence, nous prétendions rédiger ce livre-reportage en trois mois ! Et il m'a fallu trois ans.

Ce livre est consacré aux citoyens des Pays catalans, nés ou immigrés chez nous, qui ont subi la déportation dans les camps nazis. Il n'y a pourtant aucune intention de ma part de distinguer leur comportement de celui d'anciens déportés du reste de l'Espagne. Tous ont fait en sorte, à parts rigoureusement égales, que le combat pour la liberté ait une issue heureuse. Nous ne pouvons oublier ici les anciens déportés d'autres peuples et d'autres nationalités d'Espagne, compagnons de captivité des témoins catalans. Si je me suis limitée aux citoyens catalans, c'est parce que j'essayais de couvrir un pan imprécis de notre histoire récente. La participation des témoins a été, généralement, extraordinaire : depuis les lettres qu'on m'a envoyées et qui ont éclairé des points obscurs ou erronés jusqu'aux données qu'ils ont eux-mêmes collectées, en passant par les conversations à Paris, Brive-la-Gaillarde, Perpignan, Manresa, etc., aucun des témoins n'a hésité un instant à faire parvenir sa voix jusqu'à moi. En réalité, ce livre n'est que la coordination de toutes ces voix : elles forment, toutes ensemble, une présence

collective convaincante. De toute manière, il faut dire que c'est un livre ouvert, une œuvre qui devra être continuée, révisée et élargie. Je me considérerai amplement satisfaite si un historien s'intéresse au sujet après la lecture et en fasse le livre décisif, d'un point de vue historiographique.

Ces témoins ont été peu nombreux à vouloir garder l'anonymat. L'un d'entre eux m'a dit que ce n'était pas par "fausse modestie". Pour des raisons évidentes, la grande majorité des témoins sont d'anciens déportés de Mauthausen, le camp qui a englouti le plus de Républicains espagnols. Il me faut dire toutefois que j'ai rencontré quelques réticences chez d'anciens déportés catalans de ce camp. Mais cela a été des réticences isolées : l'un d'eux, qui plus tard devait être de ceux qui m'aideraient le plus, ne voulait pas être considéré comme "Catalan" mais comme "Espagnol". Une ancienne déportée de Ravensbrück n'a pas voulu témoigner parce qu'elle est valencienne et qu'elle n'a *« rien à faire dans un livre sur les Catalans »*. Un médecin — dont on m'a dit qu'il avait eu un comportement héroïque à Mauthausen — se "réserve" pour le livre qu'il pense écrire et m'a dit que, dès lors, il ne voyait pas pourquoi il me donnerait la moindre information. Au bout du compte, sur cinquante anciens déportés, seuls sept n'ont pas souhaité répondre à mes lettres ou me recevoir à Paris. L'un d'entre eux parce qu'il était très malade, un petit groupe parce qu'ils pensent écrire un grand livre sur la déportation des Espagnols en général, d'autres, peut-être parce qu'ils n'habitent plus à l'adresse où je leur ai écrit. L'ancien déporté Josep Bailina, secrétaire de la F.E.D.I.P. (Fédération Espagnole des Déportés et Prisonniers de Guerre) m'écrivait en réponse à une lettre où je lui nommais tous les anciens déportés qui n'avaient pas voulu témoigner : *« Je connais bien tous ceux que vous mentionnez dans votre lettre. Quand je les verrai, je leur en toucherai deux mots, c'est déplorable que ça se passe comme ça et pas autrement. »* Il manque donc quelques informations qui auraient été précieuses pour l'ensemble de la déportation des Catalans. J'espère que ces déportés pourront faire leur propre livre. Le thème le mérite. Je dois remercier pour son aide le professeur Josep Milicua qui m'a laissé consulter sa bibliothèque. Et je me dois aussi de signaler qu'un opuscule d'un ancien des Brigades Internationales qui s'appelle Hans Beimler et qui est aux archives du ministère de l'Information et du Tourisme n'a pu parvenir jusqu'à moi : M. Ricardo de la Cierva m'a dit, quand il était directeur général de la Culture Populaire, qu'il m'en enverrait une photocopie. Je l'attends toujours.

Comme je l'ai dit, la majorité de nos anciens déportés se sont retrouvés à Mauthausen. Il y est mort près de deux mille citoyens des Pays catalans. Quand ils sont arrivés à Mauthausen, ils ne savaient presque rien de l'univers concentrationnaire nazi. Selon Eduard Pons Prades, la première information jamais publiée en Espagne sur les camps de concentration allemands l'a été en janvier 1939 dans le journal *Mañana*, porte-parole barcelonais du Parti Syndicaliste. C'était un article intitulé *"C'est cela le fascisme : les horreurs du camp de Buchenwald"*. Malgré tout, nos anciens déportés ne savaient pratiquement pas ce qu'était un camp nazi.

Certains d'entre eux, cependant, se souvenaient de l'histoire qu'avait écrite le brigadiste Hans Beimler sous le titre *"Dans le camp des assassins de Dachau"*, également publiée en catalan en février 1937 dans *Mirador*[4]. Joan Pagès s'est souvenu de Hans Beimler quand il est entré à Mauthausen. Comme Joaquín López-Raimundo qui avait été très impressionné par la lecture de l'histoire de Beimler. Et Ramon Milà, qui n'avait que treize ans quand il a monté la garde, sous l'uniforme des J.S.U. (Jeunesses Socialistes Unifiées), à l'enterrement du brigadiste. Ces témoins ne pouvaient pas savoir qu'ils connaîtraient pire avanie que celle de Dachau, le camp dont s'était évadé Hans Beimler. Figure prémonitoire dans la vie de Pagès, de Milà et de López-Raimundo, comme chez tant d'autres, Hans Beimler était un serrurier allemand né en 1895. Il avait appartenu à l'organisation clandestine "Spartacus" et avait été emprisonné en 1919. Secrétaire du D.K.P., il avait été député au Landstag de Bavière puis au Reichstag. En 1933, il avait été déporté à Dachau d'où il était parvenu à s'échapper. Il fut désigné comme délégué du Front populaire allemand dans la Guerre d'Espagne et il est mort au cours de l'attaque de la Cité Universitaire de Madrid le 11 décembre 1936[5]. L'écrivain catalan Avel.lí Artís Gener, qui est devenu colonel de l'armée républicaine à 26 ans, a écrit un roman en 1969 sous le titre *Prohibida l'evasió* (Evasion interdite) où apparaît un fils de Hans Beimler sous le nom de Willie Blumenkron. Artís Gener se souvient également de Beimler, de son enterrement — presque aussi impressionnant que celui de Durruti — et, surtout, de son récit sur l'expérience de Dachau.

Nos déportés pouvaient arriver dans un camp d'extermination nazi par quatre voies différentes : des Bataillons de marche, des Compagnies de travail, comme civils réfugiés ou bien comme résistants. Ces derniers étaient classés sur la liste

(4) *Quatre setmanes en poder dels bandits nazis* (Quatre semaines aux mains des bandits nazis), *Mirador*, n° 407, 408 et 409.

(5) A. Castells, dans son livre *Les Brigades Internationales dans la guerre d'Espagne*, laisse entendre que sa mort ne fut pas très claire.

des Français. Les autres, les civils réfugiés d'Angoulême, les prisonniers des Bataillons de marche ou des Compagnies de travail, sont allés à Mauthausen. Or il demeure toujours une énigme : comment ces Républicains ont-ils pu être déportés dans un camp d'extermination nazi s'ils n'avaient eu le temps de participer à aucun fait de Résistance et n'étaient pas Juifs. Au camp de Mauthausen, ils ont été considérés comme des apatrides et ont porté le triangle bleu. Dès les *Stalags*, les camps de prisonniers de guerre, ils ont été classés comme "Espagnols rouges". Tandis que la grande majorité de leurs camarades français, les soldats emprisonnés pendant la drôle de guerre**(6) étaient libérés et retournaient dans leur foyer, les Républicains espagnols étaient transférés dans un camp d'extermination de troisième catégorie. Pour quelle raison, dans les premiers jours d'août 1940, le convoi d'Angoulême, composé de vieillards, d'enfants et de femmes s'est-il retrouvé à Mauthausen, d'abord, puis à Ravensbrück ? Certains témoins m'ont laissé entendre que la clé de l'énigme se trouve dans les conversations entre le ministre des Affaires Étrangères espagnol Ramón Serrano Suñer et son collègue allemand, le baron von Ribbentropp. Les témoins disent que, quand Ribbentropp a demandé à Serrano Suñer ce qu'ils devaient faire de ce grand nombre de Républicains emprisonnés, ce dernier lui a répondu que ces Républicains n'étaient pas espagnols, qu'ils n'avaient pas de patrie. Mais nous n'avons aucune preuve de cette réponse qui fait partie de la légende des déportés. De toute façon, il est surprenant que l'unique témoin républicain qui soit allé à Nuremberg, le Catalan Francesc Boix, ait été interrompu par Charles Dubost, délégué adjoint du gouvernement français, au moment même où il allait parler de l'"affaire" Serrano Suñer(7). Suñer, dans ses Mémoires publiées sous le titre *Entre Hendaya y Gibraltar*, dit que, quand il s'est rendu en délégation à Berlin le 13 septembre 1940, il ne savait rien du génocide nazi. De toute manière, il ne nie pas qu'il avait vu l'étoile juive dans le dos et sur le bras des victimes de ségrégation et que cela l'avait fait soupçonner que les engrenages intérieurs de cette machine devaient être terribles. Cela n'empêchait pas Serrano Suñer d'admirer la marche générale de l'Allemagne où il y avait *« une grandeur et un exemple dont le monde d'aujourd'hui doit regretter de les avoir perdus »*.*(8)

(6) NdT : En français dans le texte. Le signe ** signifiera dorénavant : en français dans le texte.

(7) *Procès des grands criminels de guerre devant le tribunal militaire international. Nuremberg 14 novembre 1945 - 1er octobre 1946.* Nuremberg, 1947. Texte officiel en langue française. Tome VI. Débats. Pages 274 et suivantes.

(8) NdT : En castillan (espagnol) dans le texte. Le signe * signifiera dorénavant : en espagnol dans le texte. Editions Nauta, Barcelone, 1973.

Au moment où se terminait ce livre, j'avais l'intention de parler avec Dionisio Ridruejo, le poète castillan qui a fait partie de cette délégation en Allemagne, un homme qui démontrerait plus tard une honnêteté difficile à avoir dans les années quarante quand on était, comme lui, une figure éminente du camp des vainqueurs. Malheureusement, Dionisio Ridruejo devait mourir l'été 1975. Selon ce qu'a admis Serrano Suñer lui-même, dans les conversations finales sur une possible intervention du gouvernement espagnol dans la Deuxième guerre mondiale, il n'y avait que six personnes : Hitler, Franco, Ribbentropp, l'interprète allemand Gross, Serrano Suñer et le baron De Las Torres(9). Serrano Suñer devrait donc être le mieux indiqué pour parler de cette question.

Jacint Cortès, déporté avec ses deux frères et son père au camp de Mauthausen, se souvient qu'au moment où il a été évacué en France, après la libération des camps nazis, les fonctionnaires français ont écrit sur sa fiche que le motif de sa détention était la "convention franco-allemande". Et Cortès lui-même de se demander : pourquoi, avant l'occupation allemande, les prisons d'Angoulême étaient-elles pleines d'anciens des Brigades Internationales de la guerre d'Espagne ? Le gouvernement de Vichy a été complice de la déportation de ces Républicains, mais il n'a pas été le seul responsable.

En avril 1941, la Gestapo est allée au *Stalag* IIA et a demandé aux prisonniers espagnols lesquels d'entre eux avaient participé à la Guerre d'Espagne. Ceux qui ont répondu par l'affirmative ont été envoyés à Mauthausen. Ceux qui sont restés sont partis colmater les digues de l'Elbe. Parmi eux, il y avait des civils allemands. Les Républicains ont parlé avec eux et, en toute innocence, ils leur ont raconté leurs aventures de la Guerre civile. La Gestapo l'a su et les a envoyés sur le champ à Mauthausen. Il est d'ailleurs de notoriété publique que la police espagnole, par la suite, a collaboré largement avec la Gestapo pour arrêter des résistants républicains. Le président Companys devait être arrêté à La Baule le 13 août 1940 par des agents de la Gestapo accompagnés d'agents franquistes(10). Josep Ambròs et Àngel Coca ont été arrêtés par des agents allemands dans un train qui allait jusqu'à la frontière espagnole. Ils ont été déportés parce qu'ils étaient accusés de vouloir entrer en Catalogne pour lutter contre le régime franquiste. Longtemps, les Républicains espagnols déportés à Mauthausen n'ont pas pu écrire de lettres aux leurs. Ils étaient au secret absolu. Pour quelle raison subis-

(9) *Història internacional*, any II, n°10, gener 1976.
(10) Josep Benet, *Arreu*, n°0, 18-X-1976.

saient-ils le même traitement que les N.N., ceux destinés à disparaître dans l'opération "Nuit et Brouillard" ? Les nazis n'éprouvaient pas une haine particulière contre eux, ils n'étaient pas Juifs, ils ne venaient pas d'un pays occupé par l'armée allemande, ils n'avaient pas été arrêtés comme résistants. C'est vers la fin de 1942, alors que la haine se concentrait sur les Tchèques et les Soviétiques, que les Républicains espagnols ont pu écrire des lettres aux leurs depuis Mauthausen. Mais alors plus des deux tiers avaient péri. En 1942, donc, les autorités espagnoles ne pouvaient ignorer leur existence dans l'univers concentrationnaire nazi : la poste distribuait des cartes postales aux familles des déportés en provenance d'un coin d'Autriche(11). Mais déjà, en 1941, le gouvernement du général Franco savait qu'il y avait des déportés du camp républicain dans un camp d'extermination nazi. Selon le témoignage de Josep Bailina, Joan Nos Fibla, d'Alcanar, a été réclamé par l'ambassade d'Espagne à Berlin, par l'entremise de Serrano Suñer, dit-on. Libéré de Mauthausen, il devait arriver chez lui dans les derniers mois 1941. Joan Nos Fibla a été libéré parce qu'il était presque un gamin. Son père, Josep Nos Fibla, devait mourir le 16 octobre 1941 à Gusen, un camp annexe de Mauthausen. Après, il y a eu d'autres libérations. En janvier ou février 1943, un Catalan, Josep M. Queralt Castell est allé au camp de Mauthausen. Queralt revenait de la campagne de la "División Azul" et il s'est arrêté à Mauthausen parce qu'il y avait un cousin, le déporté Joan Subils. Le témoin Jacint Cortès se souvient qu'il portait l'uniforme allemand et que sur l'étui du revolver et une poche de sa veste, il y avait un tout petit drapeau espagnol. Jacint Cortès l'a entendu parler le castillan et a vu qu'il essayait de s'arrêter avant que les SS ne l'obligent à continuer son chemin. D'autres témoins affirment que Queralt était allé à Mauthausen dans l'espoir de recruter des volontaires pour le front de l'Est parmi les déportés républicains et qu'il leur avait fait un discours enflammé.

Ces faits confirment que le gouvernement espagnol savait parfaitement qu'il y avait dans un camp d'extermination nazi des Républicains espagnols qui n'avaient pas été arrêtés pour des faits de résistance contre l'occupation allemande. Et qu'il n'a rien fait pour les libérer. Ce que nous ne pouvons pas faire, pour l'instant, c'est de porter des accusations directes ou dénoncer des responsabilités. La seule façon d'y parvenir consisterait à savoir ce que se sont dit Ramon Serrano Suñer et le baron von Ribbentropp. En juin 1976, j'ai pu parler à Serrano Suñer grâce à Rafael Borràs, le directeur littéraire des éditions Planeta.

(11) Voir Écrire des lettres, chapitre 2 de la deuxième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 22

J'étais allé prendre le café chez ce dernier et Serrano Suñer était assis à mes côtés. M. Serrano Suñer n'était plus ce jeune homme arrogant au regard de braise des photographies. L'ancien ministre du gouvernement franquiste était un vénérable vieillard aux cheveux blancs, aux yeux d'un bleu délavé et à la peau rosée. Lucide, sensible et terriblement intelligent, Serrano Suñer n'arrêtait pas de parler de ses souvenirs. Accroché à l'époque qui l'avait apparemment rendu le plus heureux, 1936-1939, Serrano Suñer a parlé de deux figures mythiques à ses yeux : le général Mola et José Antonio Primero de Rivera. À un moment où il s'est tu, je lui ai demandé s'il savait, au cours de sa conversation avec Ribbentropp en septembre 1940, qu'il y avait des Républicains espagnols au camp de Mauthausen et s'il avait dit quelque chose à ce propos au ministre allemand. Il m'a répondu :

« Je lui en ai parlé comme ça parce que quelqu'un me l'avait dit dans l'avion à l'aller. Les nazis m'ont dit que ce n'étaient pas des Espagnols mais des gens qui avaient combattu contre eux en France. »*

Je lui ai expliqué le cas des réfugiés civils de la ville d'Angoulême(12) et Serrano m'a dit qu'il *« l'ignorait mais que son souci le plus important était que les chars allemands n'entrent pas en Espagne* »*. J'ai prolongé mon idée : qui était le responsable de la présence de milliers d'Espagnols dans le camp de Mauthausen ? Pour quelle raison des civils, des vieillards et des enfants avaient-ils été transférés à Mauthausen pour y être exterminés ? Quand Serrano Suñer s'apprêtait à me répondre, l'homme politique monarchiste Antonio de Senillosa, qui était assis de l'autre côté, m'a interrompue pour dire qu'*« après tout, ce n'était qu'une anecdote »*. L'anecdote, c'est que près de six mille Républicains espagnols, emprisonnés à partir du 6 août 1940, sont morts à Mauthausen ou dans ses *Kommandos* annexes.

Sans les encouragements des témoins, authentiques protagonistes de ce livre et véritables auteurs de son contenu, sans les informations que m'ont apportées dès le premier jour Casimir Climent i Sarrion, sans Josep Escoda, qui a servi de lien avec certains déportés réticents, sans Josep Pons et sans Jacint Carrió qui m'ont ouvert les portes de leur maison et de leurs secrets les plus personnels, comme des journaux intimes ou des bandes de magnétophone enregistrées à des moments de sincérité absolue, sans les documents que m'a envoyés Josep Escoda, sans, enfin, les chiffres, les données, les lettres, etc. de tous les témoins, je n'aurais

(12) Voir le chapitre 4 de la première partie.

pas pu écrire ce livre. Je ne peux pas oublier mes conversations avec Neus Català au Quartier Latin, mes visites à Brive-la-Gaillarde pour voir Joan Tarragó, à Perpignan pour rencontrer Jacint Cortès et son épouse Séverine, dans la banlieue parisienne pour voir Ramon Milà et Joaquín López-Raimundo avec qui j'ai parlé de littérature russe tandis qu'il me détaillait ses vieux souvenirs de déportation. Je ne peux oublier non plus les promenades avec Joan de Diego et les déjeuners chez lui, où il me montrait ses éditions de bibliophile ni les rencontres avec Artur London et son épouse, Lise Ricol. Un riche éventail psychologique s'est ouvert sous mes yeux cependant que je recueillais informations et témoignages. J'ai découvert un des épisodes les plus sensibles de notre histoire récente, j'ai connu de grands hommes et de grandes femmes qui sont encore en exil, pour la majorité d'entre eux, et luttent pour que l'espoir revienne dans leur vie quotidienne. Beaucoup d'entre eux m'ont envoyé leurs témoignages en français, tout influencés qu'ils étaient par leur nouvelle culture. Mais tous ont le mal du pays.

Trente ans se sont écoulés depuis que les témoins de ce livre, — près d'une cinquantaine —, ont été libérés des camps d'extermination nazis par les forces alliées. Et ces trente ans ont pesé sur leur mémoire. J'ai entendu deux témoins, en deux occasions distinctes, me raconter le même fait, selon des perspectives diamétralement opposées. L'un des témoins les plus significatifs de ce livre, Miquel Serra i Grabolosa, m'écrivait en janvier 1975 : *« De la même façon que je boite, que je souffre de l'estomac, que je m'étouffe parfois et que je n'ai aucun os qui s'assemble avec son voisin, j'ai beaucoup de difficultés à me rappeler les détails liés aux faits que j'ai vécus […] Mais ce que je dirai est certain, indubitable. Je dirai la vérité, ce qui ne veut pas dire TOUTE la vérité, car je n'inventerai rien. »* Ce livre, ainsi, n'essaie pas autre chose que de se rapprocher d'une réalité. C'est un ensemble de vérités vécues par des hommes et des femmes différents, avec chacun et chacune un *background* différent, des hommes et des femmes qui n'ont pas affronté les coups du nazisme de la même façon et ne s'en sont pas souvenus dans les mêmes circonstances. Mais ni eux ni elles ne peuvent l'oublier. Et c'est cela qui compte : que leur souvenir nous serve à nous, dans notre lutte particulière et collective, dans nos désirs d'un monde dont ils ont rêvé qu'il existerait à notre époque.

Depuis que j'ai écrit ce livre, quatre des témoins sont morts : Carme Boatell, Francesc Teix, Antoni Turiel et Joaquín Amat-Piniella. Je ne suis pas arrivée à temps pour parler avec d'autres déportés catalans qui auraient été des témoins impor-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 24

tants : je pense à Fradera, Portolés, l'un des fondateurs du P.S.U.C., aujourd'hui exilé en Pologne et à Pey Sardà. Tous sont morts entre 1974 et 1975. D'autres, dont on m'avait dit qu'ils témoigneraient, sont gravement malades. Jaume de Puig, qui a copié à la main la liste des Catalans morts et qui m'a beaucoup aidée depuis Paris, m'envoie des nouvelles des anciens déportés : *« J'ai téléphoné à X,* — me disait-il dans l'une de ses lettres —. *Il est très malade et vous prie de l'excuser : il ne pourra rien faire. Son épouse a perdu la raison et lui aussi du même coup. Il est redevenu normal, mais il ne peut rien faire qui ne lui coûte un effort. Il s'occupe et se distrait mais il a cessé de travailler. Vous n'avez pas de chance. »* Josep Arnal, l'ami de Vives et d'Amat, le dessinateur du fameux chien Pif de *l'Humanité*, vit malade dans la banlieue parisienne, Josep Ester a été hospitalisé d'urgence tandis que je terminais le livre et n'a pas répondu à mes dernières lettres, Casimir Climent fait chaque année un séjour dans une clinique psychiatrique. Beaucoup d'entre eux ont dû passer des années sans voir leurs compagnes, sans pouvoir faire de projet, pensant au passé ou à l'avenir et ayant peur du présent. Périodiquement, on voit surgir le nom d'anciens déportés qui se sont suicidés et beaucoup de témoins de ce livre m'ont avoué, au cours de leurs déclarations, qu'il leur a fallu déployer des efforts titanesques pour ne pas se supprimer. Joan Pagès m'a affirmé qu'aucun d'entre eux, pas même les meilleurs ni les plus équilibrés, n'a échappé aux moments de folie. *« Quand tu entrais dans le camp* — m'a-t-il dit —, *on te déshabillait physiquement. Mais aussi moralement. »* Et Josep Escoda devait me dire, après m'avoir raconté ce qu'il avait vécu : *« On a beau le vouloir, on ne peut rien oublier… Rien que de penser aux amis qu'on a laissés… On pense au présent et tout ça reste là, derrière soi. Le cerveau a tout enregistré, à tout jamais, comme un ordinateur et ça ressort au moment où on s'y attend le moins. On est tous malades du cerveau et je ne comprends toujours pas comment on n'a pas fini fous, fous à lier. »*

J'ai connu des réactions différentes parmi les déportés face à la déportation. Depuis le sceptique qui m'a dit : *« Tout ce que je peux dire est négatif. Qu'est-ce que cinq ans de souffrances à côté des années que doivent endurer ceux qui meurent de faim en Inde ? En plus, trente ans se sont écoulés et nos témoignages ne seront jamais objectifs. Il y a d'un côté ce qui nous est arrivé à l'époque et de l'autre notre mémoire qui s'affaiblit. Ce dont nous nous souviendrons n'est pas la même chose que ce dont nous nous souvenions, il y a dix ou vingt ans. Ça ne vaut pas la peine d'en parler. »* Parfois, au cours de mes

conversations avec les témoins, il y a eu des silences épais, inquiétants. Le témoin s'échappait mentalement de la chambre, ses yeux s'emplissaient un instant de larmes et je ne pouvais rien saisir de cette tristesse soudaine. J'ai vu pleurer, tout à coup, un témoin qui m'avait semblé très équilibré. Il avait soixante ans. Nous étions dans un café de Paris, tout près de l'avenue des Gobelins. Nous prenions un chocolat chaud avec des croissants et il me montrait une lettre qu'il avait écrite à des parents en 1945 après avoir été libéré ; les seuls parents qui lui restaient après la mort de sa mère quand il était encore en déportation. La lettre était un morceau de papier écrit au crayon avec ces mots en majuscules : *« JE SUIS LIBRE ! »*. Mon ami m'a dit : *« Ce n'est pas sur moi que je pleure mais sur les amis que j'y ai laissés. »* Il avait honte de pleurer devant moi et s'est caché le visage dans les mains. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce qu'avaient représenté la déportation et le nazisme.

Il me faut dire qu'après avoir travaillé trois ans à ce livre, je ne sais toujours pas ce qu'est un camp d'extermination nazi. Il est impossible de s'en faire une idée. Le manque de logique, l'incohérence, l'infamie et la cruauté dominaient tout. À la sortie d'un déjeuner qu'organisait l'Amicale de Mauthausen à la Mutualité de Paris, l'ancien déporté Casimir Climent m'a dit : *« J'aimerais vous poser une question indiscrète : maintenant que vous connaissez une bonne partie de la grande famille de la déportation, comment vous est-on apparu ? »* J'ai mis un moment à répondre. Je savais que Climent n'était pas homme à accepter facilement une flatterie. Je me suis rappelé ce que m'avait écrit, en français, un ancien déporté barcelonais : *« Démocratie : joli paravent qui a couvert beaucoup de crimes, lesquels nous ont réduit à l'état de bêtes à vendre, de soldats-esclaves, de prisonniers-esclaves, de déportés-esclaves.*** *»* Et j'ai pensé que les anciens déportés m'étaient surtout apparus comme des hommes qui n'acceptent pas l'hypocrisie des mots, qui ont atteint le fond du puits de la comédie humaine. Mais je n'ai rien dit à Climent. Tout me semblait banal à côté de sa vie et, surtout, de la vision qu'il avait de la vie. J'aurais pu lui répondre, bien sûr, que tous ses amis et ses camarades étaient morts pour un monde meilleur. Mais, à l'heure actuelle, face à une Amérique Latine torturée, à des campements palestiniens rasés au Liban, face au "ventre immonde de la bête" qui respire encore, pour employer des termes brechtiens, je n'ose pas penser à ce "monde meilleur" qu'ils voulaient. Mais il ne fait aucun doute que tous ceux qui sont morts à cause de la déportation nazie et ceux qui y ont survécu dignement sont des hommes

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 26

et des femmes meilleurs. Devant la barbarie nazie, organisée pour dégrader la condition humaine, le combat des déportés pour résister et pour demeurer fidèles à leurs idéaux devient pour nous autres, nés sous le franquisme, extraordinairement fécond et plein d'espoir.

M. R.
Barcelone, octobre 1976

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 27

REMERCIEMENTS

Je remercie, pour leur collaboration, tous ceux qui m'ont aidée à écrire ce livre. Les uns par leur témoignage, les autres par leur aide et leur amitié, tous ont rendu possible un tel livre qui est un hommage à tous les Catalans qui ont souffert du nazisme dans leur corps et dans leur esprit :

Margarida Abril
Ernest Aguiar
Antoni Andreu i Abelló
Josep Andreu i Abelló
Pilar Aymerich
Montserrat Blanes
Roser Carrobé
Jaume Cornudella
Aurora Cortès
Angeleta Curell,
veuve de Josep Ambròs
Pere Ignasi Fages
Docteur Fichez
Albina Fransitorra
Madame Germaine Souveraine
Gimiez d'Arnaud,
veuve de Dídac Sabater
Lina Iglesias
Angèle Kohlikoff
Lilí
Artur London
Albert Manent
José Milicua
Víctor Mora
Guillermina Motta
Pere Narbona
Teresa Pàmies
Ferran Planes
Eduard Pons Prades
Jaume de Puig
Monsieur Ravzier
Enriqueta Ribatallada
Lise Ricol
Montserrat Rodés
Carmina Roig
Tomás Roig i Llop
Émile Valley

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 28

Et je remercie en particulier Josep Benet pour son aide constante et ses encouragements.

Ainsi que, pour ce qu'ils m'ont apporté, Casimir Climent i Sarrion, Neus Català, Joaquín López-Raimundo, Josep Escoda, Jacint Carrió, Jacint Cortès, Joan de Diego, Josep Bailina, Joan Pagès, Ramon Milà, Josep Pons, Miquel Serra i Grabolosa et Joan Tarragó i Balcells qui m'ont encouragée pendant les trois années qu'a pris la confection de ce livre. Je remercie également tous les témoins pour leur intérêt. Sans eux tous, cet ouvrage n'aurait pas été possible.

TÉMOINS

CAMP DE MAUTHAUSEN

Josep Ayxendri (Gusen)[13], Joaquim Amat-Piniella (Ternberg)[14], Josep Arnal (Steyr), Jaume Arnaud (Melk-Ebensee), Josep Bailina, J. B.[15] (Steyr), Jacint Carrió (Gusen), Casimir Climent i Sarrion, Mariano Constante, Jacint Cortès (Gusen), Joan de Diego, Josep Escoda (Steyr), Josep Ester, Salvador Figueres, Antoni Garcia, Joan Gil, Salvador Ginestà, Joan Keyer (St. Lambrecht), Joaquín López (Gusen), Ramon Milà (Gusen), Joan N. (Grossraming), Joan Pagès, Josep Pons (Gusen), Joan Sarroca, Miquel Serra i Grabolosa, Joan Tarragó i Balcells, Francesc Teix.

CAMP DE BUCHENWALD

Joan Garcia Badillo, E. G. (Dora)

CAMP DE DACHAU

Ramon Buj, J. Laborda, Joan Martorell, Antoni Turiel.

(13) Est indiqué entre parenthèses le *Kommando*. L'absence de parenthèses indique un déporté du camp central.

(14) Joaquim Amat-Piniella, Carme Boatell, Francesc Teix et Antoni Turiel sont morts pendant que j'achevais cet ouvrage. Plus tard sont morts Casimir Climent (1978), Joan Pagès (1978) — secrétaire de l'Amicale de Mauthausen — et Joan Tarragó (1979).

(15) Les noms de témoins figurant avec des initiales indiquent qu'ils ont décidé de rester anonymes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 29

CAMP DE SACHSENHAUSEN

Bernat Garcia, Joan Mestres (Hankel).

CAMP DE RAVENSBRÜCK

Secundina Barceló (Abteroda), Carme Boatell (Leipzig), Neus Català (Holleischen), Dolors Gener (Holleischen).

EPERLECQUES

Francesc Boix.

ÎLE D'AURIGNY

Guzman Bosque.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

La majeure partie des photographies qui illustrent ce livre appartenaient au laboratoire SS du camp de Mauthausen. Les clichés et les négatifs ont été sauvés grâce aux déportés catalans Antoni Garcia et Francesc Boix, photographes, ils ont été sortis du camp par les jeunes *Poschacher* et gardés jusqu'à la libération par Anna Poitner du village de Mauthausen. Je suis particulièrement reconnaissante à Joaquín López-Raimundo qui les a gardés pendant des années et les a donnés pour illustrer ce livre.

D'autres photographies appartiennent à Josep Escoda, Neus Català, Dolors Gener, Pilar Aymerich, Miquel Serra et aux publications suivantes : les guides du camp de Mauthausen, édités par l'Amicale du camp ; Dora, éditions du comité international de Buchenwald-Dora et Kommandos ; suppléments de *Le Patriote Résistant*, nº 303 et 363 ; *Camps de mort* d'Irène Gaucher et *Les chambres à gaz de Mauthausen* de Pierre-Serge Choumoff (Paris, 1972).

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 30

Rappel de l'éditeur :
*** pour les mots en castillan dans le texte original.**
**** pour les mots en français dans le texte original.**

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 31

Première partie

DES PAYS CATALANS AUX CAMPS DE LA MORT

« Mais nous, nous ne pouvons
trouver le repos nulle part,
les malheureux humains
se dessèchent et dégringolent
à l'aveuglette, heure après heure,
telle l'eau des montagnes
le long des roches
en descente incertaine année après année. »
HÖLDERLIN, *Hypérion*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 32

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 33

1 - ORIGINE ET DESTIN DES DÉPORTÉS

« Pensez que la paix nourrit,
pensez que la guerre consume. »
PAUL FLEMMING, 1609-1640

La guerre touche à sa fin en ce 15 janvier 1939, jour où les troupes franquistes s'emparent de Tarragone. Le 26, elles entrent à Barcelone et le 4 février, elles occupent Gérone. C'est l'heure de l'exode pour des milliers et des milliers de Catalans qui avaient entrepris de donner, trois ans plus tôt, une réponse à l'insurrection contre la République. Certains d'entre eux devaient connaître dans leur chair les désastres d'une autre guerre, encore plus terrible. Les voilà nos déportés, des hommes et des femmes qui allaient mourir ou survivre dans un quasi désespoir dans les camps de la mort, à Mauthausen, Dachau, Buchenwald, Ravensbrück. Nos compatriotes, à côté des Républicains de toutes les terres d'Espagne, avaient combattu contre ce que Wilhelm Reich appelait la résurrection du Moyen-âge. Ils s'étaient aussi battus pour une Catalogne vivante, pour des terres catalanes plus libres.

Le 27 février 1939, les gouvernements "démocratiques" de France et d'Angleterre reconnaissent le gouvernement de Burgos. Ce gouvernement, présidé par le général Franco, avait dit en 1938 : *« Le caractère de chaque région sera respecté, sans aucun préjudice cependant pour l'unité nationale que nous voulons absolue, avec une seule langue, le castillan, et une seule personnalité, l'espagnole**. » Nos déportés, cela va sans dire, n'entraient pas dans cette définition. Ils avaient le défaut, on ne peut plus grave, de parler une autre langue, le catalan, et de demander, à partir de leur perspective idéologique de gauche, des explications sur le concept d'*« une seule personnalité, l'espagnole »**.

Nos déportés ne pouvaient guère être du goût du général Franco. Ils le savaient et c'est pour cette raison qu'ils ont traversé la frontière, le cœur brisé, en ces premiers jours de février. Ils savaient, d'autre part, qu'ils entraient pleinement dans le champ d'application de la loi du 13 février 1939 sur les responsabilités politiques :

« Le présent texte déclare la responsabilité des personnes, aussi bien morales que physiques, qui, du 1er octobre 1934 au 18 juillet 1936, ont contribué à créer ou à aggraver la subversion de tout type dont a été victime l'Espagne et de celles qui, à compter de la seconde de ces dates, se sont opposées ou s'opposent au Mouvement National par des actes concrets ou une passivité grave. »*

Ces responsabilités politiques ont été alourdies par la suite, comme l'atteste le *Heraldo de Aragón* du 29 février 1939 :

« Il s'étend également à ceux qui ont eu des responsabilités dans l'Administration centrale sous le Front Populaire.

Avoir pris parti publiquement pour le Front Populaire ou pour les partis cités ou leur avoir apporté leur soutien financier de façon volontaire et libre même sans avoir exercé de responsabilités ni être affilié…

S'être opposé au Movimiento(1)*… »*

Seuls étaient exclus de cette responsabilité les mineurs de quatorze ans, ceux qui avaient rendu service au *Movimiento** et ceux qui avaient obtenu pour le défendre la *Laureada* ou la médaille militaire à titre individuel. Les blessés graves, incorporés volontaires dans l'armée dès les premiers temps ou six mois avant leur remplacement. Ceux qui avaient le titre de mutilés de guerre à taux plein. Ceux qui avaient fait acte de repentance publique avant le 18 juillet 1936, avaient adhéré ou collaboré au *Movimiento** seraient l'objet d'une relaxe ou de circonstances atténuantes décidées par les tribunaux.

Nos déportés entraient totalement dans cette loi. Ils ne pouvaient plus revenir. Ils s'étaient opposés au Mouvement en participant à la vie politique chez nous. C'étaient des hommes et des femmes de la C.N.T., du P.S.U.C., d'Esquerra Republicana de Catalunya, d'Estat Català(2), des syndicalistes, des socialistes, des anarchistes, des communistes, des nationalistes ou, pour certains, de simples républicains de cœur ; des hommes et des femmes des classes populaires qui ne

(1) NdT : Le terme "Movimiento" désigne le parti unique créé par le général Franco.
(2) NdT : Il s'agit des principaux partis politiques catalans ayant lutté dans le camp républicain.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 35

s'étaient jamais repentis d'avoir choisi le camp de la République. *« J'ai beaucoup souffert pour défendre la démocratie et la justice sociale. Tout jeune déjà, j'ai eu ces idées qui étaient celles de mon père : "Fais le bien et ne regarde pas à qui tu le fais". J'y suis entré avec tout l'enthousiasme de mes jeunes années. Ça a été mon premier amour, sans aucun égoïsme ni aucune trahison. Après avoir beaucoup travaillé, j'ai été entraîné dans la Guerre civile espagnole et nous l'avons perdue. Car le monde entier, ou une bonne partie du monde, était contre nous parce qu'on était des gens de bonne foi »*, m'a dit avec l'ingénuité des idéalistes un déporté qui avait passé cinq ans à Gusen, le camp annexe de Mauthausen.

Quel genre de personnes sont ces déportés ? Au cours de mes entretiens, j'ai pu constater qu'ils venaient des classes laborieuses, certains des classes moyennes ou de la paysannerie. Ceux qui sont allés à Mauthausen ont été, dans leur immense majorité, arrêtés par les Allemands dans les Compagnies de Travail qui battaient retraite pendant *la drôle de guerre***. Ceux qui sont allés dans d'autres camps, voire certains qui sont allés à Mauthausen, sont tombés entre les mains des Allemands pour faits de résistance. Or, si nous jetons un coup d'œil à leur lieu de naissance, nous verrons qu'il y a surtout, en pourcentage, des Catalans des campagnes et non de la grande ville, que le 19 juillet beaucoup d'entre eux travaillaient comme peintres en bâtiment, menuisiers, serveurs, maçons ou dans des travaux spécialisés et qu'ils ont laissé leurs outils pour se mettre volontairement au service de la République en péril. Ceux qui sont allés dans les camps nazis sont passés par la frontière des Pyrénées. Voilà pourquoi nous y retrouvons tant de Catalans ou de fils d'immigrés installés en Catalogne, principalement dans les zones industrielles, comme la famille Cortès dont certains enfants sont nés à Pechina de Almería, tandis que les plus petits sont nés à Prat de Llobregat. Remarquons d'ailleurs que pratiquement tous les Catalans victimes du nazisme et du fascisme dans les camps allemands étaient issus de la classe ouvrière. C'étaient les plus pauvres, ceux qui trouvèrent le moins d'aide pour pouvoir sortir des camps de concentration français. Ceux qui en sont sortis étaient des intellectuels, des professions libérales ou des gens qui avaient des relations avec la France ou encore des cadres importants des partis ; ceux qui sont restés sont ceux qui n'ont pas trouvé la faille qui leur permette de s'enfuir. Ceux qui n'avaient personne.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 36

J'ai dit que tous nos déportés étaient des antifascistes convaincus. J'ai dit aussi qu'une grande majorité d'entre eux provenaient de la classe ouvrière. Pour le prouver, laissons-les parler.

Joan N. avait 28 ans en 1936. Il est allé sur le front d'Aragon, à Vedado de Zuera, à Tardiente, à Robles. Il s'y occupait de l'intendance. Son groupe montait le pain et l'eau au front et il a vu une fois comment on fusillait quelqu'un qui avait vidé toute l'eau pendant un bombardement. Il ne savait pas si c'était un espion ou si simplement l'homme avait eu très peur. Il a fait toute la Bataille d'Aragon puis la retraite sur Prats-de-Molló. Mais auparavant, il est passé par son village, Campdevànol. On l'a nommé lieutenant quand il a traversé la frontière. *« Tu es lieutenant du train »*, lui a-t-on dit. Mais lui, les grades, il s'en moquait bien et il voulait partir dans les mêmes conditions que les autres. C'était le 13 février et il portait les machines à écrire de l'État-major. Joan N. était de la C.N.T., parce que, disait-il, à Campdevànol on était tous de la C.N.T.

« La déportation a fait beaucoup de mal à nos sentiments », dit Francesc(11). Francesc a maintenant plus de soixante-dix ans. Il parle et ses yeux s'embuent de larmes tandis qu'il essaie de se souvenir. Le souvenir est douloureux et Francesc le retient avec force. Il a peur de le laisser échapper. Son histoire, comme celle de tous les déportés qui ont parlé avec moi, n'est pas une succession d'actions lisses, harmonieuses et liées les unes aux autres de façon logique et naturelle. Son histoire va et vient dans sa mémoire quand il parle. Les faits entrent décousus, par morceaux. Et Francesc peine à leur donner une forme cohérente. Francesc avait trente-deux ans quand la guerre a éclaté. Il faisait alors partie de la réserve et est entré dans les milices. Il avait été, pendant son service militaire, à l'État-major, à la topographie, à Ceuta et à Tétouan. C'était vers 1929 et c'est là qu'il a connu Franco, Moscardó et Millán Astray. Ils lui ont proposé de rester dans l'armée, mais il leur a dit non car c'était un sacrifice trop grand. C'est du moins ce qu'il leur a dit car, en fait, il était antimilitariste. Il en est sorti sergent de réserve. Mais quand il s'est enrôlé dans les milices pour lutter contre ces militaires qu'il avait connus sept ans auparavant, on l'a nommé lieutenant. Il a été sur le front d'Aragon, du côté de Massaluca ; pendant neuf semaines il a été encerclé par les fascistes.

(11) Il s'agit de Francesc Teix. Je l'ai interviewé en octobre 1974. Il est mort en juin 1975. Il m'avait demandé de ne pas faire figurer son nom ; je ne pense pas, cependant, trahir ses volontés en indiquant au lecteur de qui il s'agit. Il est mort en exil.

« On avait beau avoir des idéologies différentes ; socialistes, communistes ou anarchistes, on combattait tous sous le même drapeau, le drapeau républicain. »

Francesc n'aimait pas les grades. À Robles, on lui a demandé de dessiner le drapeau des Jeunesses Communistes avec une devise disant : *« L'Espagne n'appartiendra jamais au fascisme* »*.

« C'est qu'on était convaincus que le fascisme n'en aurait pas pour longtemps. »

Il n'aime pas l'expression "Guerre civile". Francesc dit que c'était en réalité une guerre d'indépendance et il le croit dur comme fer car c'est ce qu'avait dit la Pasionaria.

« Nos frontières étaient bouclées et, par contre, eux, ils recevaient des armes du Portugal et tout était plein d'Allemands et d'Italiens. Si ça avait été une guerre civile, ça aurait été réglé en trois mois. J'en avais marre d'entendre sur le front, "Ne tirez pas, mes frères, je me rends !" Je pourrais dire que quatre-vingts pour cent étaient du côté des Républicains. Une guerre civile se fait entre frères du même pays et pas avec des étrangers, car j'en ai vu. Quand on faisait des prisonniers, beaucoup étaient allemands ou italiens. C'est donc bien une guerre d'indépendance et pas une guerre civile… »

Roc Llop, de la C.N.T., est né à Miravet. Il était inspecteur de l'enseignement primaire et il a mis en pratique, pendant la guerre, ses idées pédagogiques. Salvador Figueres était correspondant de guerre pour La Publicitat. Josep Ambròs était maître d'école, comme me l'a dit sa veuve :

« Mon mari avait une authentique vocation d'instituteur. Il voulait le progrès du peuple et ne pensait qu'à l'humanité. On l'a muté à La Portella quand nous nous sommes mariés et il a essayé de mener l'école selon ses idées. Les parents le regardaient avec scepticisme, surtout certains qui disaient que leurs enfants étaient mauvais, de petits voleurs incontrôlés. Mon mari n'y a pas prêté attention et a commencé à les traiter comme des personnes. Il ne s'était pas écoulé un mois que ces gamins étaient devenus tout autres. Non seulement ils ne volaient plus rien, mais encore mon mari les chargeait de vendre le matériel scolaire aux autres élèves. Ensuite, l'après-midi, après la classe, il continuait les leçons près de la rivière. Il leur confectionnait des cannes à pêche et les emmenait tous avec lui. Le maire du village, quand il a vu qu'il était excellent, a voulu qu'il ne s'occupe que de ses enfants. Mon mari

s'y est refusé ; le maire s'est disputé avec mon mari et, à la fin de la guerre, quand ceux de son camp sont entrés à La Portella, il s'est vengé : il n'a pas voulu que mes enfants bénéficient de l'inscription gratuite à laquelle ils avaient droit en tant qu'enfants d'instituteur. Mon mari était d'Esquerra Republicana, même s'il a évolué au cours de la guerre vers le socialisme, à condition que ce soit un socialisme catalan. Le 18 juillet ma vie s'est terminée. »

Josep Ambròs devait mourir dans l'un des trains de la mort qui allaient à Dachau. Et sa veuve a raison : le 18 juillet a représenté pour elle la fin d'un très grand amour. Elle continue :

« Dès sept ou huit ans, nous avions été attirés l'un par l'autre. Il était d'une famille très riche du village et moi d'une des plus pauvres. Quand Josep a eu quatorze ans, il est allé à Lleida étudier pour devenir maître d'école et moi j'ai pleuré comme une madeleine. J'ai tarabusté ma mère pour aller à Lleida moi aussi, dans un collège de religieuses, et comme nous n'avions pas d'argent à la maison, j'y suis allée comme accompagnatrice. Mais on ne se voyait jamais. Une seule fois, nous nous sommes rencontrés sur la Promenade et il m'a acheté une glace. J'ai gardé la petite cuillère de cette glace je ne sais combien d'années. Les religieuses voulaient que j'entre au couvent et moi, comme je ne le voyais jamais, je ne savais que faire. Quelque temps plus tard, je l'ai rencontré à nouveau et il m'a dit de m'ôter de la tête cette histoire d'entrer dans les ordres, "Tu ne vois pas que ce que tu dois faire, c'est de te marier avec moi ?" m'a-t-il dit.

Pendant la guerre, Josep a été à Lleida, dans l'intendance et il avait toujours des problèmes parce qu'il ne se débrouillait pas pour les seuls soldats mais pour tout le monde. Quand les "nationaux" ont été aux portes de la ville, nous avons voulu partir tous ensemble, nous deux et les deux enfants mais les routes étaient pleines de gens qui fuyaient et on ne pouvait plus passer. Josep n'a pas trouvé de voiture pour nous, il m'a dit : "Je ne peux pas rester davantage, les fascistes sont là", et il est parti. Ça a été la dernière fois que je l'ai vu. »

Josep Ayxendri est de Tarragone. Il s'est enfui de chez lui à dix-sept ans pour aller à la guerre. Joan de Diego, un des rares Républicains qui ont survécu au camp parmi ceux qui y sont arrivés le premier jour, est du quartier de Fort Pius (Fuertepío, à l'origine en castillan), près du pont de la Marina, un quartier de

grande tradition ouvrière et corporative. La Catalogne, Barcelone et son quartier manquent beaucoup à Joan de Diego ; il m'explique comment était son quartier avant, il m'en dessine un plan, afin que je comprenne les batailles rangées des bandes de gamins. Mais Joan de Diego n'y est plus jamais revenu depuis qu'il a passé la frontière en vaincu parce qu'il dit qu'il est *« encore en colère »*. Et il ajoute qu'il ne reconnaîtrait rien parce que les années effacent tout. Il sait que la Catalogne d'aujourd'hui n'est pas la même qu'autrefois, de la même façon qu'il n'a pas reconnu sa propre mère quand il l'a revue après plusieurs années de séparation…

Joan de Diego se souvient de beaucoup de choses de quand il était petit, il a retenu des noms qui lui étaient familiers pour les avoir entendus chez lui, comme Francesc Layret ou Lénine. *« Mon père lisait le journal à la maison à voix haute. Il avait une diction très claire. C'était un homme très cultivé. Les voisins venaient et s'asseyaient autour de la table pour écouter à notre radio les nouvelles de la Première Guerre mondiale. Je me souviens de l'époque des* pistoleros*. Tout à côté de chez moi, ils ont tué un syndicaliste, près d'une tannerie. Deux hommes vêtus de blouses, à la façon des ouvriers de l'époque, sont passés et l'ont abattu de plusieurs coups de feu, devant nous, devant les gosses du quartier. Après, ils ont enlevé les blouses et s'en sont allés. Mon père m'emmenait aux meetings des syndicalistes et j'avais peur d'entendre tous ces gens qui criaient. Encore aujourd'hui, les masses me terrorisent. Mon père qui était cheminot était de Ségovie et ma mère était née à Àvila. Je suis castillan de naissance et catalan de cœur. Ma mère a participé activement à la grève de 1917. Elle a aujourd'hui plus de quatre-vingt-dix ans et suit avec enthousiasme les victoires du* Barça *et d'autres choses. Mon père, à l'issue de cette grève, a été licencié et n'a été réintégré qu'en 1931, sous la République. Ma mère faisait partie du comité de grève des femmes qui prenaient d'assaut les épiceries et allaient manifester avec les enfants et les bébés dans les bras. Elles sortaient le sein et allaitaient devant la Garde Civile qui n'osait rien leur faire. Celle qui dirigeait les femmes était une certaine Antolina, veuve d'un colonel. Cette femme devait en avoir assez du militarisme, parce qu'elle était très courageuse et elle se plantait devant n'importe qui, les bras croisés, attendant les charges des gardes. Les femmes allaient en groupes voler du charbon à la gare du Nord et faisaient chuter les gardes de leurs chevaux en s'accrochant à leurs jambes. Elles obligeaient également les jeunes filles de bonne*

famille qui se promenaient avec leur bonne à se joindre à elles. Quand elles sont allées manifester au siège du Gouvernement civil, elles ont fait fuir le marquis de Pilares par les égouts tandis qu'elles montaient les marches de l'escalier quatre à quatre. Quelqu'un a dévissé la rampe et beaucoup de femmes sont tombées et se sont blessées… »

Voilà pourquoi Joan de Diego, en colère, ne veut pas revenir. Tout comme Josep Arnal, l'ami de l'écrivain Joaquim Amat-Piniella et de Pere Vives. Ce dernier écrivait dans une lettre adressée à Agustí Bartra depuis un camp de concentration français : *« Il y a un autre magnifique garçon, Arnal. Silencieux, taciturne, quand la pression est trop forte à l'intérieur, il laisse échapper des choses d'une façon sidérante. Il y a une relation tacite entre lui et moi, faite de choses qu'il ne faut pas dire et d'autres que nous ne dirons pas non plus mais l'affection est là, pleine et entière… »*[3] Moi aussi, je l'ai vu silencieux et taciturne quand il m'a donné son témoignage[4]. Extrêmement solide, d'une lucidité presque héroïque quand il se rappelait les jours heureux de sa jeunesse de dessinateur plein de promesses et de rêves, quand il était encore capable de penser à un avenir harmonieux. Quand il se souvenait d'un temps que l'éloignement a rendu idyllique, celui des nuits du Bataclan, de la maison de madame Petit, les nuits d'une Barcelone qui n'avait rien à voir avec le cimetière d'aujourd'hui. *« À l'époque, j'étais un sacré fêtard »*. Et Arnal, qui s'est retrouvé dans l'un des pires *Kommandos* de Mauthausen, de me faire un clin d'œil. Josep Arnal, né en 1909 à Barcelone, était fils d'Aragonais. Il était dessinateur professionnel à TBO, Pocholo et KKO. *« On était une bande de jeunes dessinateurs, les premiers à adopter le système américain de faire parler les personnages avec les paroles dans une bulle. On mettait aussi des onomatopées comme paf ! poum ! glouglou ! etc. »* C'est Arnal qui a créé le célèbre chien Pif dans *l'Humanité* et son chien a parcouru tous les pays socialistes. À Leningrad, il y a un théâtre de marionnettes où on représente en boucle l'histoire de Pif et de sa famille. Il a travaillé à *Papitu* et à *L'Esquella de la Torratxa* : c'est là qu'il a fait la première caricature de "Cametes".

Josep Ester est l'un des fondateurs des Jeunesses Libertaires de Berga. Il a fait ses études aux Écoles Chrétiennes, un établissement payant. Et Ester de se demander comment les gens de gauche de Berga pouvaient bien sortir d'une

(3) *Cartes des dels camps de concentració*, collection « Antologia Catalana » Edicions 62, Barcelone, 1972.
(4) Voir le chapitre 4 de la deuxième partie.

école confessionnelle. L'un de ses meilleurs amis de l'époque était le père Armengol qui a fondé à Berga une institution bien distincte, les Congrégations Mariales. On a célébré il y a quelques années une messe qui a réuni les anciens élèves des Écoles Chrétiennes. Le père Armengol, qui est mort en 1976, a dit en chaire qu'il était malheureux que les circonstances historiques ne permettent pas à leur vieil ami Ester d'être parmi eux. Tout en m'expliquant ses origines libertaires, Ester esquisse un bref sourire. Partisan fidèle et convaincu de la C.N.T., Josep Ester s'est retrouvé à Mauthausen pour des faits de résistance ; c'était un N.N. (*Nacht und Nebel*, Nuit et brouillard[5]). Cela voulait dire qu'il pouvait être fusillé d'un moment à l'autre. C'est un des rares déportés qui vient d'une famille aisée et conserve l'air digne et noble des paysans de nos montagnes. Il a été l'un des témoins les plus sereins et a toujours eu une pensée pour ses amis, comme l'Asturien Montero, un communiste qui est mort de façon étrange dans les Asturies en 1946.

Il y avait également des employés aux écritures dans les camps comme Casimir Climent i Sarrion, fils d'un Valencien et d'une Asturienne. Climent, à six ans, allait avec son père voir les anarchistes exécutés. Son père le forçait à venir et lui disait : *« Regarde-les bien et que ça te reste gravé pour que tu ne sois pas comme eux »*. Ça lui est resté gravé mais dans un sens contraire aux souhaits de son père. Il y avait d'autres employés aux écritures comme Bailina et Joan de Diego. Le travail qu'ont accompli ces trois Catalans dans l'appareil bureaucratique du camp est inestimable. Ils ont sauvé de la destruction les listes des morts. Climent i Sarrion, par exemple, contrôlait toutes les entrées des Républicains dans le camp et en a fait une double liste. C'est grâce à son action que l'on a pu connaître les chiffres exacts des morts au camp de Mauthausen et dans ses *Kommandos*. Ces trois Catalans avaient un esprit ordonné, une méthode de travail apprise avant la guerre, de la méticulosité, de l'ordre et de la mémoire, toutes choses qui leur ont permis de rendre leur travail indispensable dans la solidarité et la lutte clandestine[6].

Dídac Sabater, qui est mort au camp de Coswig, faisait partie du Conseil d'Estat Català à Barcelone et son père avait été un haut fonctionnaire de la mairie de Badalone. Francesc Boix, de Gérone, a terminé ses études de médecine à Madrid et est entré à Esquerra Republicana. Nous trouvons des professions libé-

(5) Voir le chapitre 1 de la deuxième partie.
(6) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

rales surtout chez les déportés catalans qui ont été arrêtés pour faits de résistance alors que la grande masse de ceux qui sont allés à Mauthausen après la défaite de la France appartenaient, comme on le voit, aux couches les plus humbles de la société catalane. Bernat Garcia, arrêté pour fait de résistance à Bordeaux et déporté à Sachsenhausen, était expert-comptable et travaillait dans le département commercial des éditions Proa de Barcelone. Cette maison d'édition avait transféré ses locaux rue Pelayo à Barcelone. Ils ont été incendiés quand les troupes franquistes ont occupé la ville. Bernat Garcia se souvient avec beaucoup d'émotion d'Andreu Nin et de Puig i Ferreter, dont il dit qu'il était très *« nerveux »* mais que c'était également un *« grand sentimental »*. Antoni Blanco i Blanch, de la C.N.T., homme de confiance du syndicaliste Joan Peiró se considérait catalan de Badalone même s'il était né dans un village de la province de Huesca. Pendant la guerre, Antoni Blanco a été directeur de la société Casa Gros qui avait été collectivisée. Il est mort à Gusen le 11 septembre 1941, comme sont morts également à Gusen plusieurs champions de boxe, Joan Tosca i Blanch, champion de lutte gréco-romaine, Dídac Lozano i Ribera, Llorenç Vitrià i Barrera, champion professionnel, baptisé par ses camarades *« la merveille du ring »*… Et Salvador Galobardes i Fuentes, d'Estat Català. Galobardes avait été à Prats-de-Molló avec Francesc Macià. Au *Kommando* extérieur de Mauthausen, Gusen, il y avait, parmi ceux qui sont morts, des Catalans de toutes les tendances politiques, comme Francesc Aymerich d'Esquerra Republicana de Catalunya, le maire de Palafrugell, Josep Sedó, d'Acció Catalana, Josep Pons i Carceller, maître d'école qui s'était payé ses études à Tarragone en livrant du lait chaque matin, Jaume Castells, maçon d'Hostalets de Balenyà, Antoni Sayós, menuisier du même village, Josep Iglesias, né à Sierradefuentes (Cáceres), ouvrier d'une usine de liège à Palafrugell. Iglesias était du P.S.U.C. Et à Dachau est mort un traminot de Barcelone. Il était de la C.N.T. et s'appelait Alegria.

Joan Pagès a le teint terreux, les sourcils épais et légèrement proéminents. Les lèvres, serrées quand il écoute, s'entrouvrent de temps à autre pour laisser échapper un sourire contemplatif. Joan Pagès a toujours été un homme d'action et, à Mauthausen, il a décidé de résister et d'aider à résister[7]. Originaire de Palamós, il est d'un caractère placide. Il parle très lentement, avec le désir de nuancer chacun des détails qu'il donne. Joan Pagès n'a pas cessé la lutte quand il est sorti de Mauthausen et il a été emprisonné par le régime franquiste en 1951 avec

(7) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 43

Gregori López-Raimundo, le secrétaire général du P.S.U.C. À présent, il sillonne la Catalogne pour présenter le film *Nuit et brouillard* et se démène pour expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécu ce que c'est que d'avoir été dans un camp d'extermination nazi. Parfois les gens du public posent des questions puériles, fruit d'une ignorance historique de tant d'années de silence, et Pagès sourit en répondant avec tristesse et ironie. Joan Pagès est très fatigué. Il a le cœur et l'estomac malades et, quand une crise survient, il ne peut manger que de la bouillie comme les bébés. Mais jamais il ne cesse de présenter le film d'Alain Resnais, mémoire inlassable de ce qu'a été le nazisme. Il est entré au Parti Communiste Catalan quand il avait dix-sept ans en 1934. On lui a dit que s'il voulait être un bon militant, il devait passer une épreuve : discuter avec les anarchistes de politique dans un débat public et affronter, après le débat, les chevaux et les sabres de la garde mobile. *« J'étais commissaire politique sur le front, volontaire dès le premier jour. Je n'avais pas encore vingt-deux ans. Je défendais l'idée que la Catalogne pouvait avoir sa propre personnalité, comme une nation libre. Je ne me contentais peut-être pas d'une simple autonomie, je voulais aller plus loin, même si je comprenais, comme il me semble le comprendre à l'heure actuelle, que nous ne pourrions pas nous affranchir du reste de l'Espagne, comme d'ailleurs du reste du monde, tant que les circonstances n'auraient pas changé, mais en ayant le même pouvoir de décision que n'importe quelle autre nationalité. »*

Dix-neuf habitants de Manresa sont allés à Mauthausen. Treize y sont morts. Tous, avant le 18 juillet, votaient Esquerra Republicana. Certains sont entrés, par la suite, au P.S.U.C., à la C.N.T. ou à Estat Català. Deux habitants de Manresa étaient vendeurs, Jacint Carrió et Bernat Toran. Carrió a été vice-président du C.A.D.C.I.[8] à Manresa quand il avait vingt ans. En France, il a été secrétaire départemental d'Esquerra Republicana de Catalunya en Dordogne et, entre autres choses, il y a organisé un hommage au président Companys. Bernat Toran, vendeur des magasins Jorba, est mort d'épuisement à Gusen en 1941[9]. Joaquim Amat-Piniella, de Manresa, est mort en 1974, même si la mort l'habitait depuis sa libération en 1945. Manresa lui doit encore un hommage et un dédommagement pour son expulsion à la fin des années cinquante, quand il était allé y signer des exemplaires de son roman *K. L. Reich*.

(8) C.A.D.C.I. : Centre Autonomiste des Employés du Commerce et de l'Industrie, d'abord mutuelle d'assurance puis syndicat.

(9) Voir le chapitre 3 de la deuxième partie.

Josep Escoda est né à Lloà dans le Priorat. À dix-huit ans, il est allé vivre à Tarragone. Sa mère était veuve et, pour ne pas la laisser seule, il a devancé l'appel en 1935. Le *Coup d'État* l'a surpris sous les drapeaux. Son régiment est parti au front et a libéré Alcanyís. Son régiment est parti au complet, à l'exception du général Garcia Rebull qui a participé au fameux procès de Burgos, en décembre 1970, et des frères Landa qui se sont cachés avec d'autres et sont passés dans l'autre camp. Escoda a été blessé à Belchite. Quand les brigades mixtes de l'armée populaire ont été constituées, il a rejoint la brigade 142 de la 32ème division, avec le colonel Manuel Gansedo. Il ne militait pas dans un parti, mais se sentait républicain et progressiste en diable. Petit, il avait vécu à Terrassa et avait grandi dans l'ambiance de la Maison du Peuple et dans l'esprit d'Esquerra Republicana de Catalunya. Une fois, quand il avait quatorze ans, Francesc Macià lui a serré la main et il pense être resté toute une semaine sans se la laver.

Joan Sarroca est fils de paysans, de Benissanet. Son père, quand il a vu qu'il était bon élève, l'a fait envoyer au lycée de Mora de l'Èbre. Il avait seize ans quand la guerre a éclaté. Il était l'un des responsables du comité des J.S.U.C. de son lycée et s'est engagé volontaire très tôt pour le front. Il a appartenu au Vème corps de l'armée républicaine et a fait partie du commissariat comme instructeur des Jeunesses. À l'armée, il y avait beaucoup d'analphabètes et Sarroca travaillait comme instructeur culturel. Ensuite, il est passé au S.E.I.P. (Service Spécial d'Information Périphérique) où ils essayaient d'organiser des infiltrations dans le camp ennemi. *« J'ai été chef de secteur avec le grade de lieutenant jusqu'à la fin de la guerre. Mes parents ont traversé la frontière en tant que réfugiés. Là, on les a séparés. On a envoyé mon père au camp de concentration de Saint-Cyprien. Il s'est retrouvé à Mauthausen comme moi et nous ne nous y sommes jamais vus. Il est mort à Gusen et je ne l'ai su qu'un an plus tard. »* Sarroca a donc appris que son père y était mort comme y sont morts également le père des frères Cortès, celui d'Alcubierre, ceux de Nos Fibla, de Valsells, d'Avinyó ; ces derniers étaient les déportés les plus jeunes, ceux qu'on appelait les *Poschacher*(10), réfugiés d'Angoulême en majorité. Il fallait les sauver. Qu'ils ne soient touchés ni dans leur chair ni dans leur esprit et, comme nous le verrons plus tard, cela a été un des buts de la solidarité des plus "vieux". Dans le groupe des *Poschacher*, il y avait des gamins de treize ans, comme Quesada et le petit Cortès, tous deux de Prat de Llobregat. Ramon Milà, lui aussi, était très jeune. Il avait fêté ses quinze ans

(10) Voir le chapitre 1 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 45

au début de la guerre. *« Je voulais être aviateur et je faisais des maquettes d'avion, mais on n'a pas voulu de moi à l'armée parce qu'on disait que j'étais encore un gosse. Je travaillais comme commis de cuisine au restaurant l'Aigua Fresca. Mon père était un très bon intendant et il avait travaillé dans des endroits comme l'Hôtel Orient ou le Ritz. Il a été trésorier de la F.O.S.I.G., la section hôtelière de l'U.G.T., il a été arrêté à Figueres et il n'a pas pu s'enfuir. Il est resté plusieurs années en prison, c'était un militant de toujours. D'abord à Esquerra, puis au Parti Communiste. Les franquistes l'avaient condamné à mort et il n'a dû son salut qu'au fait qu'il était un grand cuisinier. Les officiers de la prison voulaient le garder pour qu'il leur fasse à manger. Dans les années cinquante, on l'a arrêté à nouveau et, quand il est sorti, on l'a obligé à se présenter chaque semaine jusqu'à ce qu'il ait pratiquement quatre-vingts ans. Ils n'avaient aucun respect pour son grand âge. Je ne pouvais jamais aller le voir et ils lui refusaient toujours les papiers pour aller en France. Je l'ai vu peu de temps avant sa mort. Il avait quatre-vingt-quatre ans. »* Ramon Milà avait été serveur dans une brasserie du Passeig de Gràcia. Tout l'État-major y allait et il se souvient de gens comme Líster, Trueba, Comorera. Il voulait aller au front mais on ne l'a pas laissé faire et il écoutait les exploits de ceux qu'il servait. Il voulait participer d'une façon ou d'une autre, il est entré au Secours Rouge. Longtemps, il est allé retirer les morts et les blessés dans les ruines des maisons bombardées. Le jour où les troupes de Franco sont entrées à Barcelone, toute la famille a dû fuir parce qu'elle s'était engagée dans la lutte contre le fascisme. Il n'est resté qu'une grand-mère qui a dû supporter de voir les franquistes confisquer tout ce qu'elle avait chez elle. La mère de Ramon Milà est allée dans le camp de femmes de Saint-Cyprien. Milà se souvient de la dernière fois où il l'a vue. *« J'y suis venu de mon camp, escorté par un soldat, sa baïonnette dans mon dos. Je ne l'ai plus jamais revue. Elle est revenue à Barcelone et a survécu en pensant qu'un jour ou l'autre on fusillerait son mari et sans avoir aucune nouvelle de moi. En 1943, elle a eu une pleurésie et je crois qu'elle s'est laissée mourir. Elle me cherchait comme une folle… »* Miquel Serra, lui aussi, était très jeune. Il est un de ceux qui connaissent le mieux le catalan écrit car il appartient à "la génération de la République" et il l'a appris à l'école, à Roda de Ter. Miguel Serra est le fils d'un vannier et il avait à peine quinze ans, comme Ramon Milà, quand la guerre a éclaté. *« Mon père était de la C.N.T. et je suis entré aux J.S.U. de Catalogne. Mais j'aurais peut-être été un* balilla* *(jeune fasciste) si j'étais né dans l'autre camp. C'est*

en passant la frontière que je me suis rendu compte que les Républicains avaient entièrement raison d'avoir fait ce qu'ils ont fait.»

Francisco Cortès a fui Almeria et la faim avec sa femme et ses sept enfants. Il est allé s'installer à Prat de Llobregat. Là, tous les enfants ont appris le catalan et se sont enracinés. La famille Cortès devait voir y mourir un de ses enfants de dix-neuf ans et y naître deux enfants de plus. Le père était cordonnier de formation et le fils aîné, Pepe, a bientôt trouvé du travail à la papeterie. Jacint Cortès avait treize ans quand la guerre a éclaté et son frère Manolo en avait à peine onze. Ils voulaient entrer aux J.S.U. de Catalogne mais on ne les a pas admis car ils étaient encore trop jeunes. Ils se sont contentés d'être "pionniers" de Catalogne. Ils allaient avec toute leur bande de copains à pied jusqu'à Gavà et ils y cherchaient du fer dans les décharges, n'importe où, c'était leur façon de contribuer à cette guerre qu'ils s'étaient appropriée. Ils entendaient les grands expliquer les batailles, recevaient des lettres de leur frère Pepe qui était sur le front de l'Èbre, et il leur semblait que tout cela était une formidable aventure. Pepe était parti au front plein d'enthousiasme et de conviction. Il était l'idole de toute la famille et le maître en matière de politique aux yeux de Jacint et de Manolo. Les deux frères, après le bombardement du Komsomol, un bateau soviétique, ont vendu des timbres pour recueillir de l'argent. Et le petit Manolo est celui qui en a le plus recueilli de tout Prat. Jacint Cortès a eu seize ans le jour même où il a traversé les Pyrénées en direction de la France. Il n'a plus remis les pieds en Catalogne.

Jaume Arnaud, de la Catalogne Nord, est né à Mont-Louis. Il n'avait que vingt ans quand les nazis ont envahi la France. Il est parti faire la guerre contre l'Allemagne en 1939, il a été fait prisonnier et, après son évasion, est entré dans la Résistance. Quand je l'ai connu à l'Amicale de Mauthausen de Paris, il s'est adressé à moi en catalan quand il a su que je venais de Barcelone.

Comme nous le verrons plus tard, toutes les femmes catalanes qui ont été déportées avaient combattu dans la Résistance française. La majorité d'entre elles provenait des classes laborieuses ou de la paysannerie. On trouve deux émigrées économiques, Sabina et sa mère, des Pyrénées, une institutrice de Lleida, Coloma Serós, des paysannes comme Neus Català, trois ouvrières du textile, etc. Elles avaient milité activement dans différents partis politiques, comme Roser Fluvià et Mònica Gené, qui étaient d'Estat Català ; il y en avait de la C.N.T., du P.S.U.C., ou de simples syndicalistes, comme Carme Boatell[11] :

(11) Carme Boatell est morte le 31 mai 1976 à Perpignan.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 47

« Mes parents avaient une triperie sur la place Sant Antoni de Sants. Je travaillais à l'usine textile Oller et Planells. Pendant la guerre, j'ai fait partie du comité d'entreprise. On y a créé également un groupe du Secours Rouge qu'on a baptisé Lina Odena, du nom d'une de nos camarades qui s'est suicidée près de Guadix pour ne pas être emprisonnée par les franquistes au début du soulèvement militaire. Pendant l'exode, j'ai été blessée aux jambes dans un bombardement. Je m'étais portée volontaire à l'hôpital de Figueres pour aider à évacuer les blessés et les fascistes l'ont à moitié détruit. Les troupes de Franco entraient à Figueres, tout le monde fuyait et moi je ne pouvais pas marcher parce que j'avais les jambes blessées. Deux anarchistes sont passés et, sans crier gare, m'ont fait monter sur le cheval de l'un d'entre eux. Ils étaient en train de monter un hôpital d'évacuation à Port de la Selva pour un régiment du P.S.U.C. et ils n'avaient pensé qu'aux hommes. Ils ne voulaient pas de moi parce que j'étais une femme. J'ai pensé : "Je vais devoir leur faire le coup des larmes si je veux les attendrir", pourtant je n'avais pas envie de pleurer mais plutôt de leur coller deux claques. Et ils m'ont emmenée. Après j'ai pu passer la frontière avec les gars de l'hôpital. Je suis arrivée blessée à Perpignan. »

« J'étais la seule "Rouge" de la famille, raconte Dolors Gener. *Je me souviens qu'un jour, pendant la guerre, j'ai rencontré sur la Rambla de Barcelone l'un de mes oncles qui habitait mon village. Quand il m'a vue, il est venu vers moi, fou de rage, les yeux injectés de sang, et s'est retenu pour ne pas me donner une paire de claques. Et j'ai même un cousin germain qui a été fusillé par les nôtres.*

En 1936, j'appartenais déjà aux Jeunesses Socialistes Unifiées de Catalogne à Lleida. Mais j'étais une gourde. Je croyais que les communistes étaient des gens qui nettoyaient les cabinets(12)*. J'ai d'abord commencé dans mon village, à Alcoletge, sur la route de Balaguer, puis on m'a envoyée au congrès des J.S.U.C. à Barcelone comme membre de la délégation de Lleida. Peu à peu, je me suis mise au parfum. On m'a envoyée dans une école de la jeunesse à Lleida, où il y avait Avel·lina Pijoan, Aurèlia, Pere Ardiaca, un camarade allemand et d'autres encore qui m'ont beaucoup appris. Des années plus tard, au camp de la mort de Ravensbrück, j'ai vu pendre trois camarades, dont une Républicaine, Mimi*(13)*, et je me suis rappelé cette école*

(12) NdT : En catalan comuna est une manière de désigner les toilettes.
(13) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

de Lleida où j'avais appris tant de choses. C'est ce souvenir qui m'a fait supporter le spectacle, qui m'a servi de dynamique intérieure et je ne me suis pas démoralisée en voyant la façon dont mouraient ces trois filles. On m'a également envoyée sur le front de Huesca, dans la colonne de Del Barrio, avec ceux du service de santé. Là-bas, tout le monde était communiste, des brancardiers aux médecins et ils m'ont vite refilé le virus. Je veux dire qu'ils m'ont fait voir les choses autrement, car à l'époque j'étais très catholique.

C'est au front que j'ai rencontré mon mari. Nous nous sommes mariés en 1938 à Molins de Rei. Quand j'ai passé la frontière, je n'avais pas encore vingt ans. »

Joan Mestres vit encore en exil. Voilà comment il a quitté son pays :

« Je suis un enfant de La Mola, dans la plaine de Tarragone à une quinzaine de kilomètres de Mora de l'Èbre. Mes parents étaient paysans et ils avaient un troupeau de chèvres. Mon père a attrapé le typhus et il a dû vendre ses terres et ses chèvres. Après, il est allé dans les mines de plomb du Priorat, entre Bellmunt et La Mola, mais il n'a plus jamais rien fait de bon : les mines ont fini de détruire ses poumons. Ma mère achetait des coupons de tissu dans un magasin à bon marché pour les revendre dans les villages alentour. C'était elle qui ramenait l'argent pour toute la famille. Quand j'ai eu quatorze ans, j'ai été engagé à la mine comme apprenti mécanicien. J'y travaillais douze heures et après j'allais suivre des cours pour devenir coiffeur. En plus, je m'occupais du théâtre de la Société Ouvrière Républicaine : on y jouait du Guimerà, de l'Iglèsies. Le théâtre m'enthousiasmait ensuite cela m'a été très utile dans les meetings. À la Société, il y avait des gens de beaucoup de tendances, ce qui m'a aidé plus tard à ne pas être sectaire parce qu'il y avait des anarchistes, les plus forts à cette époque-là, des républicains, des radicaux et d'autres comme moi qui représentions l'aile gauche des Jeunesses Républicaines. Notre mythe, c'était Macià.

En 1928, je suis allé à Barcelone pour travailler chez un coiffeur. "Si tu veux vraiment vivre, il te faut aller en France", me disait-il. "Non, je ne partirai jamais d'ici, c'est mon pays."

Quelle erreur ! J'ai fait mon service à Gérone en 1932 ; on m'a affecté comme coiffeur et, bien vite, je me suis rendu compte que la République s'arrêtait à la salle des drapeaux, où sont rassemblés les soldats. Nous étions quelques républicains progressistes à faire notre service. Tous étaient mes

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 49

amis, comme étaient mes amis des anarchistes de Sabadell et quelques-uns du Bloc Ouvrier et Paysan. Il y avait un sergent très anti-catalaniste qui venait faire l'appel et nous lui répondions toujours en catalan. Il nous a punis et il a envoyé au trou l'un de nos camarades, Riera, qui est mort au début de la guerre. Nous ne voulions pas prêter serment au drapeau s'ils ne libéraient pas Riera et nous sommes allés voir un député de Gérone qui était républicain. Il m'a dit qu'il ne pouvait rien faire avec les militaires. Nous lui avons rétorqué que les militaires n'étaient pas avec la République. La majorité des commandants de cette caserne avaient combattu avec Franco en Afrique…

Au début de la guerre, nous, les jeunes les plus dynamiques, nous sommes partis aussitôt au front. Avant, j'appartenais aux Jeunesses Républicaines et je suis entré au P.S.U.C. dès sa création. J'ai été jusqu'à la fin sur le front d'Aragon, dans la montagne de Pàndols, et j'ai pris part à la bataille de l'Èbre, sous les ordres de Tagüeña. Sur trois mille que nous étions, il n'en est resté vivants que trois cents au bout d'une semaine. Les fascistes ont liquidé pratiquement tout le monde. Des bombes, des obus partout, je n'ai jamais vu autant de morts. Si ce n'est dans les camps allemands… Mais nous avions beau risquer notre peau, nous luttions. Nous avons pu passer l'Èbre à la nage, c'était un vrai corps à corps. On a dit que notre brigade, la 140, était celle qui avait combattu le mieux. Nous sommes restés près du Sègre jusqu'à l'effondrement. Puis nous avons commencé notre retraite en direction de Barcelone. Quand nous avons traversé la Diagonal, nous les Catalans, nous n'avons pu retenir nos larmes, car nous pensions peut-être ne jamais y revenir. Nous avons vu les fascistes descendre de Montjuïc, les rues vides, les femmes qui prenaient d'assaut les entrepôts de farine. Voilà le dernier spectacle de Barcelone. Et nous qui reculions, reculions jusqu'à passer la frontière le 10 février au soir. »

Le taxi me laisse dans un quartier ouvrier de la banlieue de la ville française de B. Les immeubles ont la façade d'un rose sale qui s'écaille. La numérotation a changé et ce n'est pas sans difficultés que je trouve l'immeuble de T., un vieux combattant de toujours, l'un de ceux qui ont organisé la résistance dans le camp de Mauthausen. J'entends des voix en castillan et, d'en bas, je demande l'adresse de T.

« - Ici, il y a beaucoup d'Espagnols, vous savez ? Je crois que ce monsieur est un retraité qui habite à trois numéros d'ici. »*

Je vais trois escaliers plus bas. L'escalier est froid, d'une humidité poisseuse. B. est une ville brumeuse et presque sans bruit. Un vieil homme m'ouvre. Il n'est pas très grand et je ne vois pas très bien son visage. Il porte un béret basque, une écharpe autour du cou qui lui cache la bouche, un pull très épais et des charentaises.

« - Entrez me dit-il. *J'allais sortir donner à manger à mes oiseaux sur le balcon. »*

C'est un appartement sombre, aussi sombre que le quartier et que la ville. C'est difficile d'imaginer un homme comme T. dans cette ambiance, si éloignée de son passé, de sa mémoire. C'est comme si je rencontrais un homme qui n'aurait rien à voir avec son image : l'ombre d'un passé de lutte qui se défait à présent parmi les brumes d'une ville de province, les oiseaux du balcon et la retraite. Il est assis dans un large fauteuil, appuie ses mains sur sa canne et commence à parler. Il se fatigue souvent. Sa respiration s'alourdit. Il ferme maintenant les yeux et se repose quelques instants avant de reprendre la conversation. Le retour sur sa mémoire est lent, presque douloureux.

« - On découvre les hommes dans l'exil, me dit-il. *Je ne me rappelle plus qui a dit cela, Marx ou Lénine. »*

T. m'explique qu'il y a moins d'un an seulement que les cauchemars dont il souffrait la nuit se sont calmés. Il me montre la lettre d'une déportée française qui s'est retrouvée à Mauthausen après l'évacuation de Ravensbrück. Ils ont fait connaissance au lavoir du camp quand il a été chassé de la cuisine des sous-officiers parce qu'il y avait là une radio et que ceux-ci ne voulaient pas qu'il écoute les nouvelles de la guerre. *« Le souvenir que j'ai gardé des Républicains de Mauthausen,* dit-elle dans sa lettre, *de la solidarité que vous avez organisée en faveur des femmes, restera gravé en moi. Et de toi, en particulier, mon ami, car à l'âge que j'avais alors, vingt-et-un ans, tu as su m'expliquer comme un véritable camarade beaucoup de problèmes, ce qui m'a été précieux. »*

T. est fils de paysans. Ses parents fuyant la faim du village de Vilosell, dans la province de Lleida, s'étaient s'installés à Tarragone. Il est entré comme groom à l'hôtel Europa. Il avait neuf ans. Il gagnait plus que son père qui travaillait la terre d'un autre parce qu'on lui donnait des pourboires. Il a toujours aimé étudier mais il ne pouvait pas suivre les cours du soir parce que c'était le soir qu'il avait le plus de travail. Sa culture, dit-il, est plutôt anarchique. Ensuite, son père est devenu manœuvre et il est allé à Madrid en 1930. Il y

militait dans les Jeunesses Libertaires. Mais il est revenu en Catalogne et il a voulu s'intéresser plus profondément aux questions de politique. Il est entré comme serveur au bar Nin, à Tarragone. À cette époque, il avait très faim parce qu'on ne lui donnait à manger qu'un *llonguet* (un petit pain) avec des sardines. Un jour, Valdés est allé au bar Nin. T. était en train de lire une revue trotskiste éditée au Vendrell.

« Qu'est-ce que tu lis ? », lui a demandé Valdés. T. lui a montré la revue et Valdés lui a expliqué que ça ne servait à rien. *« Je t'apporterai quelque chose de plus utile. »* Le lendemain, il lui a offert *L'État et la révolution* de Lénine. T. l'a dévoré en une nuit et a demandé sur le champ à entrer au Parti Communiste Catalan. Il a organisé les Jeunesses à Tarragone et, plus tard, le syndicat des garçons de café. C'est alors qu'il est entré en contact avec Lina Odena et son compagnon tailleur.

« En 1934, je passais sur la Rambla de Tarragone, le poing levé, me dit T. *J'étais avec mon copain Ayxendri. Il est tombé sur son père qui lui a donné une paire de gifles. Le père d'Ayxendri m'a regardé d'un air mauvais, parce qu'il pensait que c'était moi qui le pervertissais. »*

Sur le front d'Aragon, T. a fait partie du commissariat de la 31ème division. En 1937, son groupe s'est retiré en direction de la France. Ils ont passé la frontière à Benasc. À Bagnères-de-Luchon, les Français ont fait le tri entre ceux qui voulaient suivre Franco et ceux qui voulaient choisir la République. Ces derniers ont été enfermés au Casino derrière une barrière en fer. Plus tard, alors qu'ils repartaient en Catalogne, que toutes les gares étaient bondées, pleines de gens et de drapeaux rouges, les gardes mobiles ont interdit que des gens de Perpignan leur apportent à manger. C'étaient ceux du Secours Rouge qui leur donnaient des vivres, du tabac ainsi que des médicaments pour les blessés du front. T. est revenu à la 31ème division, réorganisée et commandée par Trueba, dans le secteur de Tremp. Peu de temps après, il est allé en permission chez lui et a revu sa femme. Ils ne savaient pas qu'ils mettraient neuf ans avant de se retrouver.

« Ça a été les pires années de ma vie, me raconte l'épouse de T., *le père de mon mari était en prison. Je travaillais pour survivre dans une usine d'un village à côté de Tarragone. Ma belle-mère habitait à côté d'un collège de religieuses transformé en prison pour femmes. Quand j'allais la voir, j'entendais de la galerie les cris, les hurlements des femmes qui allaient être fusillées. Certaines pourtant chantaient* L'Internationale. *Je ne pouvais pas supporter ça… et sans rien savoir de mon mari… »*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 52

De Tragó de Noguera, de Benissamet, de La Mola, de Badalone, de Manresa, d'Alcoletge, de Palamós, instituteurs, dessinateurs, paysans, coiffeurs, garçons de café, jeunes pionniers, adolescents, émigrés d'autres zones plus misérables de la Péninsule ibérique, volontaires de la Guerre d'Espagne, tels sont nos déportés, les "rouges", les "criminels" qui ont passé la frontière au début 1939. Voilà ceux qui ont fini traités comme des bêtes, comme des sous-hommes, dans les camps d'extermination nazis. Originaires de tous les cantons, de la campagne ou de la ville, de la classe ouvrière, des couches moyennes, ou de la paysannerie, Catalans fugitifs, vaincus, deux fois victimes de l'irrationalité du fascisme.

Ils ne pouvaient pas revenir, Franco l'avait dit bien clairement dans la loi sur les responsabilités politiques, le 13 février 1939. La loi avait été faite contre eux ; dans leur propre pays, il ne leur restait plus que les prisons bondées, l'incertitude d'être fusillé un beau matin. Leur crime était stipulé par les codes franquistes : ils s'étaient opposés au *Movimiento*, ils avaient lutté contre le soulèvement militaire dès le premier jour, ils avaient pris parti publiquement en faveur de la République et de la Généralité de Catalogne, ils l'avaient fait de manière volontaire et libre, et n'avaient jamais fait acte de repentance publique avant le 18 juillet.

Un long exode commençait. Nos déportés ont vécu l'aspect le plus sinistre de cet exode qui débutait pour tant de milliers de Catalans. Les plus fortunés sont parvenus à fuir en Amérique, d'autres sont restés en France et ont vécu de près l'occupation nazie ; mais eux ont connu les zones les plus troubles du fascisme nazi allemand. Beaucoup sont morts au cours de ce long exode, d'autres ont survécu, transformés en une autre espèce d'êtres qui n'avaient rien à voir avec ceux qui s'enrôlaient pour lutter contre les troupes franquistes ; ils étaient devenus d'autres personnes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 53

2 - PRISONNIERS EN FRANCE

« Il y a un mois, la plage d'Argelès était déserte.
Les mouettes volaient joyeusement dans son ciel et le sable
vierge était une ceinture d'or entre l'eau bleue et la plaine verte.
Mais maintenant une ville de cent mille habitants s'y étendait. »
AGUSTÍ BARTRA, *Christ aux 200 000 bras*

Francesc Teix raconte : *« En France, les Français nous ont traités presque aussi mal que les nazis. Il y avait une seule différence : les Français nous faisaient mourir de faim et les nazis nous tuaient directement. Si un chien ou un oiseau vous dérange, il suffit de ne pas lui donner à manger pendant quelques jours et vous verrez si vous ne le retrouvez pas mort. Qui peut accuser les Français d'avoir tué ceux qui mouraient de froid, de faim ou de désespoir dans les camps de concentration ? Personne. »* Il n'existe aucune loi qui puisse accuser tout un peuple de ne pas avoir su accueillir cette foule de vaincus qui envahissait soudain son pays. Pendant que les gendarmes français conduisaient les soldats et les civils vers les camps improvisés sur les plages de Saint-Cyprien et d'Argelès, les paysans les regardaient, les uns les larmes aux yeux, les autres en murmurant *"sales rouges"***… Bien des pages ont été écrites sur les différentes manières dont le peuple français accueillit les réfugiés. Nous n'en parlerons pas dans ce livre, il nous manque encore un récit fort de cette période, où les vaincus de tous les villages d'Espagne durent affronter le froid, l'hostilité, le désarroi, la pitié ou le rejet presque collectif d'un peuple qui avait voté pour le Front Populaire en 1936.

Le gouvernement français leur accorda l'asile, mais il n'était pas préparé à recevoir cette avalanche humaine et il ne voulait pas non plus compliquer ses

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 54

"bonnes" relations avec les vainqueurs. Il faut se rappeler que, tout juste quinze jours après la fermeture des frontières par les troupes franquistes, le gouvernement français reconnaissait le gouvernement de Burgos. Les représentants du gouvernement franquiste parcoururent tous les camps de concentration en invitant les soldats républicains à rentrer en Espagne. Ils promirent que personne ne serait poursuivi pour ses opinions ou pour avoir été membre d'une organisation politique quelconque. Voyons ce que nous rapporte le futur déporté Ramon Milà :

« Les autorités franquistes venaient nous faire de la propagande. Elles nous criaient dans des haut-parleurs : "Rentrez en Espagne ! Franco ne vous fera rien, Franco a besoin de vous, les Espagnols !" Alors, on les sifflait et on les envoyait se faire voir, mais beaucoup y allaient. On les huait, on essayait de les convaincre que là-bas ce serait encore pire, et ils devaient quitter le camp, surveillés par les arabes. Je me souviens encore de ceux-là, toujours à cheval, avec un turban et une cape rouge… Lorsque les arabes revenaient, on devait se cacher à toute vitesse, parce qu'on savait qu'ils avaient installé une prison à Collioure où ils employaient les méthodes de la Légion. »

Ce sont les méthodes des "régimes spéciaux" et Joan N. nous en a donné quelques détails : *« Si on criait trop, ils nous condamnaient à charrier, en courant, des sacs remplis de sable qu'ils nous avaient attachés sur le dos avec du fil de fer. »*

La grande majorité de nos soldats refusèrent d'obéir à l'appel du gouvernement de Burgos. La "loi sur les responsabilités politiques" avait déjà été décrétée et nous avons bien vu qu'elle s'appliquait directement à nos déportés, confrontés à la rancune et à la dureté des vainqueurs. D'après Jackson, environ soixante-dix mille personnes rentrèrent en Espagne, faisant confiance à l'appel du gouvernement de Burgos. Aucun de nos déportés ne répondit à l'appel, bien évidemment. Ils pouvaient peut-être s'échapper des camps de concentration français, mais où pouvaient-ils aller ? Ils n'avaient ni amis, ni argent, ni famille, ils n'avaient personne en France. Ils ne pouvaient pas retourner en Espagne, car ils savaient que, dans le meilleur des cas, on les enfermerait dans des camps de concentration qui n'avaient pas grand-chose à envier aux camps nazis. Il n'y avait pas d'échappatoire. Comme nous le verrons, les déportés catalans et ceux venus de tous les coins de la Péninsule ibérique allaient devoir passer par toute la mise en scène des camps français et rien ne leur serait épargné. Ils étaient, sans doute, des rebuts de réfugiés.

Certains futurs déportés se retrouvèrent au camp de Septfonds, comme Ramon Buj, déporté à Dachau, Joan Pagès et Antoni Vives, déportés à Mauthausen. Ce dernier, comme nous l'a expliqué son ami Mariano Constante, y arriva avec une blessure à l'œil provoquée par un morceau de mitraille qui l'avait atteint pendant la Guerre civile, au cours de la *Retirada* de Catalogne. Rapidement, un groupe important d'ex-commissaires et officiers de l'armée républicaine se retrouva dans le camp. Ils n'acceptèrent pas facilement ces conditions sordides. Nombre d'entre eux furent envoyés à Collioure. Cent vingt réfugiés moururent à Septfonds où était concentré le XIème corps de l'armée républicaine. Ils furent enterrés là-bas. Trente ans après, ce n'était plus qu'un cimetière abandonné, oublié et laissé à la grâce de Dieu, recouvert de buissons, de ronces et de broussailles. Avec l'aide de la mairie de Septfonds, Bustos, un ancien déporté de Mauthausen, a payé de sa poche la reconstruction du cimetière, avec une plaque commémorative et une tombe pour chacun des morts. Grâce à ce geste, de nombreuses familles retrouvèrent des parents qu'elles avaient considérés comme disparus. De nombreux travailleurs spécialisés furent envoyés au camp de Septfonds, car le gouvernement français prévoyait déjà d'organiser les Compagnies de Travailleurs. D'autres déportés devaient aller au Barcarès, comme Josep Escoda :

« Dans le camp, on dormait sur le sable et on se réveillait presque ensevelis. On allait se coucher avec nos vingt ans et on se levait comme si on en avait eu quatre-vingts, tellement on était éreintés. Ensuite, ils ont construit des baraquements qui ressemblaient à des cages à poules et, en plus, ils ont eu l'idée de ne faire qu'une moitié de toiture. Vous nous imaginez tous, les nuits de pluie, entassés comme des bêtes dans le coin couvert de la baraque. Quand on se réunissait entre amis tous les dimanches dans la cour, ils lançaient sur nous les spahis*, un corps de cavalerie d'Alger, avec six ou sept chevaux de front qui, sabre en avant, nous faisaient reculer et nous poussaient vers les baraques, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on se regroupe. C'étaient toujours les Sénégalais qui nous surveillaient. Quelqu'un a pu passer à l'intérieur du camp quelques bombes offensives d'aluminium qui avaient un rayon d'action très limité, de huit à dix mètres seulement. Les gens vidaient la poudre qu'elles contenaient et se servaient de la bombe comme d'une tabatière pour protéger le tabac de la pluie. On en vendait parfois aux gardiens français et aux Sénégalais qui nous achetaient tout, quel qu'en soit le prix. Mais un jour, quelqu'un a vendu une vraie*

bombe à un Sénégalais qui croyait qu'elle contenait du tabac. Il n'est rien resté du Sénégalais. Tout le monde en avait assez de cette exploitation. »

Un autre déporté, A. G., de Tortosa, passa lui aussi par le camp du Barcarès :

« Les camps de concentration français n'étaient pas comme ceux des Allemands, mais on nous faisait mourir de faim. Au début, il n'y avait pas de baraquements et on dormait sur le sable à la belle étoile. Plus tard, ils ont construit des baraques, mais on était toujours sur le sable. Le matin, ils nous servaient un quart de café, de l'eau sale, que l'on mettait où l'on pouvait, dans une gamelle, une boîte de sardines ou une boîte de petits pois. À midi, ils distribuaient un kilo de riz, de haricots secs ou de lentilles, pour deux cent cinquante hommes. C'était une sorte de rata. Ceux de la cuisine en faisaient une soupe, ils la remuaient et la distribuaient. Si on avait droit à trois grammes de riz, on était contents… Le soir, ils nous donnaient un pain de l'armée française pour trois personnes et un morceau de morue salée, ce qui nous obligeait à boire beaucoup d'eau et ce n'était pas bon pour les diarrhées. Les Sénégalais qui nous surveillaient faisaient deux ou trois descentes par jour dans le camp, des expéditions punitives. Des gens essayaient d'échanger leurs objets personnels contre de la nourriture à travers les barbelés. Ils les échangeaient avec des commerçants de l'extérieur, surtout de Perpignan. Un jour où il y avait beaucoup de gens entassés devant les grillages, un officier de gendarmerie qui s'était approché s'est rendu compte un peu plus tard qu'on lui avait pris son portefeuille dans sa veste qui avait été découpée avec une lame de rasoir. Les Sénégalais sont alors entrés partout, même dans les baraques, et ils se sont mis à nous rouer de coups. Nous gisions par terre, incapables de nous relever, parce que nous n'avions pas de forces, tellement nous étions affaiblis par le manque de nourriture…

Un dimanche, je me suis échappé du Barcarès avec l'un de mes amis, Antoni Garcia Cano, de Puig-reig, il mesurait un mètre quatre-vingt-deux et pesait quatre-vingts kilos, c'était un géant et il avait une faim de loup. Nous sommes arrivés dans un village où tout le monde se promenait, endimanché, les magasins étaient remplis de nourriture ; or à cette époque-là, il n'y avait rien en Catalogne, c'était la misère… Je me suis arrêté devant une boulangerie et, bouche bée, je me suis mis à regarder le pain, je n'avais pas d'argent et je mourais de faim, comme Charlot… Une femme est passée et elle m'a demandé si je parlais catalan. Je lui ai dit oui.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 57

"Tu viens de la guerre d'Espagne ?", a-t-elle fait. "Oui", "Oh, les pauvres !" La boulangère s'est alors mêlée à la conversation. Elle m'a demandé si j'avais de l'argent. Et quand je lui ai répondu que non, elle est rentrée dans la boulangerie et en est ressortie avec deux pains. Je pleure chaque fois que je m'en souviens. »

Ensuite, bon nombre des futurs déportés allèrent un peu plus au nord, à Agde, dans l'Hérault, comme Joan Keyer, déporté à Mauthausen, Garcia Badillo, déporté à Buchenwald et Joan Mestres, déporté à Sachsenhausen. Le camp d'Agde était surnommé le "camp des Catalans", parce qu'il y en avait beaucoup et parce qu'il recevait de l'aide de la Généralité de Catalogne. Ce fut l'un des camps de concentration où les conditions de vie étaient les meilleures. L'un des pires était celui de Saint-Cyprien. C'est dans ce camp que se retrouva "la bande des cinq" : le dessinateur Arnal, l'écrivain Amat-Piniella, le critique Pere Vives, Hernàndez et Ferran Planes ; trois d'entre eux iraient à Mauthausen. Ferran Planes, dans son roman *El Desgavell*, parle du camp de Saint-Cyprien :

« Sur la plage de Saint-Cyprien, la tramontane soufflait souvent. Le sable volait en spirales et en tourbillons, de haut en bas, de droite à gauche. Il s'infiltrait dans les fentes des baraques, il traversait la protection fragile de la couverture que nous remontions jusqu'au cou et il nous rentrait dans les yeux, les narines et les oreilles. Il n'y avait rien à faire. Nous le savions et nous supportions cela stoïquement jusqu'à ce que le vent se calme. »(14)

Pere Vives écrit à son ami, le poète Agustí Bartra :

« …Je ne t'ai pas encore parlé du camp et je n'en n'ai pas envie. Il est plus triste, plus inhospitalier, plus morne** *et plus ignoble que celui d'Argelès. Je me souviens d'Agde avec nostalgie, même si ce n'est pas là-bas que j'ai fait ta connaissance.*

…Il faut aussi que je te dise que le mois et demi que j'ai passé, je crois (je n'en ai pas une idée très claire et je ne veux pas le vérifier), au camp de Saint-Cyprien m'a fait beaucoup plus de mal, il m'a plus "usé" qu'Argelès et Agde. Plus exactement, ni Argelès ni Agde n'ont exercé une influence aussi néfaste. J'ai accepté le premier camp avec une sorte d'élan joyeux qui me faisait supporter avec une certaine bonne humeur les désagréments et les vexations. Je ne veux pas parler d'Agde. Il y faisait beau, j'y ai fait ta connaissance, celle de Puig, d'Hernàndez, et en définitive, à part un ou deux amis que j'ai à

(14) *El Desgavell* (La pagaille), récit autobiographique dans lequel Ferran Planes expose, entre réflexion et histoire, ses expériences. Barcelone, Editions Selecta, 1969.

Barcelone, je peux dire tout comme toi que j'y ai découvert l'amitié. Après Agde… le choc brutal avec ce camp barbare et impitoyable…

…Comme l'a suggéré un camarade ce matin, la souffrance, c'est peut-être l'exaspération du corps, la protestation du corps. Une réponse à ces agressions contre la dignité du corps. Les repas sommaires et d'une absurdité idiote, la faim, une faim authentique et lancinante qui vous ronge les nerfs ; les poux, ces petites bestioles qu'on éliminerait en cinq minutes si on le pouvait et contre lesquelles il faut mener une lutte épuisante et stérile. Et le froid, cet ennemi nouveau que je n'avais jamais connu jusqu'à présent, qui vous harcèle et vous use les nerfs. Ces cages à poules, pleines de fentes bien réparties, sont purement théoriques ; elles réconfortent les dix premières minutes, quand on vient de l'extérieur, mais elles ne servent ensuite qu'à séparer des groupes d'hommes maigres qui claquent des dents. Ces jours-là, j'ai compris aussi ce que voulait dire exactement claquer des dents. »(15)

C'est ainsi que Pere Vives — quel grand écrivain il aurait été si les nazis ne l'avaient pas assassiné ! — relate la lente déchéance et la dégradation morale et physique de tous ceux qui ne pouvaient pas quitter les camps de concentration français.

Il était facile de mourir dans le camp de Saint-Cyprien et dans celui d'Argelès. Les réfugiés mouraient sous la pluie, le vent, le froid, la neige, par manque de vivres et de médicaments, victimes aussi d'épidémies. Surtout les plus faibles, les enfants. Le docteur J. Pujol relate son expérience(16) :

« Les réfugiés manquaient de tout, alors qu'il y avait des entrepôts remplis de vêtements et de nourriture. Je me souviens du cas, en 1940, d'un médecin français qui avait utilisé pour secourir ceux qui avaient été évacués d'Alsace tout le lait destiné à nos enfants, un lait qui venait d'organismes suisses et américains. Les évacués d'Alsace avaient besoin de ce lait, mais nos enfants mouraient de gastro-entérite parce qu'ils en manquaient.

Je me trouvais à l'hôpital du camp de Saint-Cyprien. Une épidémie de paludisme s'y était déclarée. Nous autres, les médecins républicains, avons présenté un rapport où nous demandions aux autorités sanitaires du camp de déclarer Saint-Cyprien zone paludéenne. Le ministère de la Santé français refusa de

(15) *Cartes des dels camps de concentració*, p. 41 et suivantes.

(16) Voir Frederica Montseny, *Passion et mort des Espagnols en France*, Editions Espoir, Toulouse, 1969, p. 37.

reconnaître que c'était une épidémie et que Saint-Cyprien était une zone paludéenne. Le docteur Serra et moi-même, nous nous sommes mis à pourchasser le moustique anophèle qui provoquait l'épidémie. Après de nombreuses recherches et après avoir parcouru pendant très longtemps les flaques d'eau stagnante qui entouraient le camp, nous avons trouvé plusieurs moustiques anophèles et nous les avons portés aux autorités sanitaires du camp. Elles ont fini par se rendre à l'évidence et par déclarer Saint-Cyprien zone paludéenne… »

À Argelès, les familles avaient été séparées. Les hommes et les femmes se trouvaient de part et d'autre de fils de fer barbelés et étaient rigoureusement surveillés. Au début, s'ils le demandaient, les hommes pouvaient voir leurs femmes et leurs enfants tous les dimanches. Mais le directeur du camp se lassa très vite en raison de l'avalanche de demandes et il fit placer sur toutes les baraques un décret qui disait textuellement : *« L'unique moyen de se retrouver en famille, c'est de rentrer en Espagne. Que tous ceux qui voudront voir leurs femmes s'inscrivent pour repartir en Espagne. Toutes les autorisations seront donc annulées. »* Dolors Gener a vécu cette expérience, ainsi que celle de Saint-Cyprien :

« Ils nous ont tous rassemblés, femmes et enfants qui étions dispersés dans les refuges du sud de la France, et ils nous ont conduits à la gare de Bordeaux. Là, nous avons compris qu'ils voulaient nous renvoyer en Espagne et nous nous sommes tous mis à crier :"En Espagne, non ! En Espagne, non !" dans le vacarme de nos cris et des pleurs des petits ! Nous faisions tellement de bruit que les Français nous regardaient, effrayés.

Ils nous ont demandé lesquelles d'entre nous avaient leur mari à Argelès ou à Saint-Cyprien et ils nous ont mises dans un coin. Ils ont fait remonter les autres dans le train et, de là, les ont emmenées vers Gurs, puis vers l'Espagne. Nous n'avons plus rien su de ces femmes. Je sais seulement que l'une de mes camarades qu'ils avaient fait rentrer a passé au moins dix-sept ans en prison.

Cela se passait vers le mois de septembre 1939, quand la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne. J'étais au camp de Saint-Cyprien. Nous dormions sur le sable et, la nuit, il commençait à faire très froid. Les enfants tombaient comme des mouches, même ceux qui avaient six ou sept ans et qui paraissaient plus forts. Toutes les nuits, nous entendions leurs pleurs. C'est dans ce camp que ma petite est morte, elle avait trois mois. Et moi, je n'ai rien pu faire. Elle est morte dans mes bras, elle était maigre comme un clou, je suppose que c'était de faim et de froid.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 60

Il y a eu une inondation dans le camp, l'eau nous arrivait jusqu'au cou et les épidémies se propageaient à mesure que l'eau montait… Ils nous ont envoyés alors à Argelès qui était divisé en trois camps. Dans le premier, il y avait de nombreuses familles ; le second n'était pas encore fini, il n'y avait que les fils de fer barbelés et ils ont mis les hommes dans le troisième. Nous étions dans le deuxième camp et nous essayions de communiquer avec les hommes du troisième camp en criant très fort. Lorsque ma fille est morte, mon mari s'est engagé dans l'armée française, parce qu'il croyait pouvoir ainsi me faire sortir du camp. Il a avancé vers le nord et a participé à la bataille de Narvik. Mais il en a eu marre parce qu'il n'avait pas réussi à me faire libérer. Il les a envoyés au diable et il est parti pour la Suède.

À Argelès, au début il y avait les Sénégalais qui traitaient nos maris à coups de pied et à coups de fouet. Mais ils ont été vite remplacés par les gardes mobiles, parce qu'ils devaient trouver que les Sénégalais étaient trop mous. J'ai vu comment ils tuaient l'un des nôtres sous les ruades des chevaux. »

Avant d'aller à Agde, Joan Mestres passa aussi par le camp d'Argelès : *« En France, le premier mot que nous avons entendu fut :* allez-hop !** *et après, un coup de pied au cul. Ils nous ont emmenés au camp d'Argelès et ne nous ont donné ni eau ni nourriture pendant dix jours. Nous buvions l'eau de mer et beaucoup mouraient de dysenterie. Un camion venait de temps en temps et nous lançait du pain comme si nous étions des animaux. Nous échangions nos montres et nos alliances contre de la nourriture. Beaucoup de réfugiés sont morts, il y a eu une épidémie au cours du mois de mars et les fièvres ont emporté beaucoup d'enfants. Au bout d'un certain temps, l'intendance a été organisée et on a fait appel à moi et à d'autres pour y travailler. Nous avons essayé de doubler les rations, mais nous avons été découverts. L'armée est arrivée un jour, on nous a fait lever de bonne heure et on nous a fait retourner au camp à coups de pied au cul. Alors ils se sont occupés eux-mêmes de l'intendance. Après, j'ai atterri à Agde, le "camp des Catalans". C'était mieux, nous n'étions pas sur le sable et nous pouvions dormir sur des planches avec des couvertures. Les Français le présentaient comme un camp modèle et les gens des environs y venaient même pour disputer des matchs de rugby et de football. On nous a demandé de partir dans les Compagnies de Travail, mais nous avons refusé. Nous nous sommes mis en grève, notre chef était Trueba. Ils nous ont envoyé la police pour nous punir et nous ont imposé une discipline de fer.*

Au bout d'un mois, ils m'ont renvoyé à Argelès. J'ai tellement été déçu en revoyant ce camp que j'ai voulu me suicider.»

Nous ne pouvons pas non plus ignorer ceux qui furent déportés en Afrique du Nord. Les uns, catalogués par la police de Vichy comme dangereux et indésirables, venaient du camp disciplinaire du Vernet. Il paraît qu'environ quatre cents hommes(17) y furent déportés. La manière dont ils furent traités peut être parfaitement comparée, sur certains points, à celle des camps d'extermination nazis. D'autres étaient les Républicains qui, durant la Retirada, s'étaient enfuis par mer sur de fragiles embarcations, depuis les côtes valenciennes, alors que la Catalogne était déjà entièrement occupée. Ils avaient débarqué à Oran, Alger, Casablanca et Bizerte. Après la signature de l'armistice en France, le régime, dans les camps de travail d'Afrique du Nord, a considérablement empiré. Ils ont dû travailler dans des endroits absolument inhospitaliers, dans les pires conditions sanitaires, sans médecins ni pharmacies, presque sans vivres, menacés en permanence par les scorpions, les serpents, les loups et les chacals. De nombreux Républicains sont morts de dysenterie et de tuberculose dans les camps de concentration de Djelfa, Bogari, Hadjerat M'Guil, Kenadsa, Colomb-Béchar(18). Des Compagnies de Travailleurs ont été créées dans ces camps, rattachées administrativement aux bataillons de l'armée française et destinées, par mesure disciplinaire de type militaire, à la construction de routes et de chemins de fer, à toutes sortes de travaux forcés. La plupart des déportés catalans, selon toute logique historique et géographique, ont fait la Retirada par les Pyrénées, mais il y a eu aussi des Catalans en Afrique du Nord. Un Catalan, Josep Sarga, se souvient depuis Alger de son séjour au camp de Djelfa :

« Sans vouloir faire de comparaisons car elles seraient excessives, j'ai vécu tous les épisodes de la guerre 39-44 en Afrique du Nord : depuis les interrogatoires en prison, en passant par le tribunal militaire pour finir au camp de Djelfa d'où, selon le commandant, nous ne pourrions sortir que pour aller au cimetière. Je suis passé par toutes les vicissitudes et toutes les misères matérielles que le fascisme d'Hitler et de Pétain nous ont imposées.

C'est tout à l'honneur des prisonniers de Djelfa de s'être organisés d'une manière remarquable dès les premiers mois, tant du point de vue politique que sanitaire : nous avons pu profiter de ce que nous avions des soldats algé-

(17) Ricardo Sanz, *Los que fuimos deportados* (Nous qui avons été déportés), Hispania, n°7, p. 2.
(18) E. Chantada, *Compañías de trabajo en África del Norte* (Compagnies de Travail en Afrique du Nord), *Le Patriote Résistant*, n°409, novembre 1973, p. 8.

riens comme gardiens pour établir des contacts avec l'extérieur et, même, pour manifester énergiquement à l'intérieur du camp, sans conséquences néfastes pour nous.

Il n'y avait pas beaucoup de Catalans à Djelfa, mais je peux assurer que leur comportement fut digne, voire d'une grande utilité : quand les Américains débarquèrent en novembre 1942 nous, ceux de Djelfa, n'avons pas été libérés, parce qu'on nous jugeait trop révolutionnaires, mais notre situation s'est améliorée quand les prisonniers eux-mêmes se sont vu confier l'administration du camp : il y a eu des élections pour élire un administrateur parmi nous et c'est un Catalan qui a été élu à l'unanimité.

L'arrivée de de Gaulle a marqué notre libération. Comme à Djelfa, il y a eu des Catalans dans tous les épisodes de la lutte clandestine durant les quatre années (1941-1945)… [et cela] a contribué à renforcer encore plus notre détermination à ne jamais transiger devant l'injustice et la tyrannie. »(19)

Secundina Barceló n'avait pas encore treize ans et pourtant elle travaillait déjà dans une usine de quilles dans le quartier de Gràcia. Ensuite, à quinze ans, elle est entrée chez Pich i Aguilera, comme tisseuse à la main. Elle était à l'U.G.T. et a fait partie du comité d'usine pendant la guerre tandis que les patrons étaient en France. Au retour des patrons, elle dut s'enfuir. Le 19 juillet, sa mère prit un fusil et partit sur les barricades. Elle se retrouva au front avec la Première Colonne et avec celle qui se constitua plus tard avec Del Barrio.

Coloma Serós, une institutrice de Lleida, passa la frontière avec soixante enfants. Elle dut batailler ferme pour les protéger de femmes espagnoles qui voulaient les renvoyer dans l'Espagne de Franco. Coloma Serós se souvient qu'il y avait trois enfants aux yeux toujours grands ouverts et remplis de terreur. Ils étaient frères et sœurs, enfants d'un certain Martínez, et Coloma Serós les arracha un jour violemment des griffes de ces femmes parce qu'elle avait trouvé la plus petite agenouillée à terre en train de pleurer. L'une d'elles avait dit à l'enfant :

*- Allez, agenouille-toi et prie pour l'âme de ton père qui était un assassin***.

Neus Català passa aussi la frontière avec toute une colonie d'écoliers. Ils étaient cent quatre-vingts enfants, beaucoup venaient du nord de l'Espagne, d'autres, avaient été recueillis dans les bouches de métro où ils avaient été abandonnés. Neus faisait des études d'infirmière, mais elle avait dû les interrompre à cause de la guerre et on l'envoya comme responsable de santé dans une colonie

(19) *Un altre Mauthausen*, Presència, Girona, n°377, 5 juillet 1975.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 63

d'enfants à Premià de Mar. Neus Català avait alors vingt-et-un ans et une immense joie de vivre. Aujourd'hui, elle en a presque soixante et elle est animée de la même vitalité, bien que l'on note parfois dans ses yeux une tristesse fugace. La même tristesse que sur la photographie qu'elle nous a montrée, prise à sa sortie de Ravensbrück. Des yeux d'hallucinée, d'une hallucination contenue, des yeux qui semblent s'être arrêtés sur un point précis et que nous ne parvenons pas à saisir. Portant les vêtements de la déportation, une robe froissée aux manches longues trop grande pour elle, les bras ballants, lourds de fatigue, le visage caché par un énorme foulard, un visage solitaire, étranger à tout ce qui l'entoure, les lèvres serrées et sans aucun mouvement pour en détendre les traits… Voilà l'aspect de Neus aussitôt après la déportation. Que pouvait-il rester de la fille jeune et pleine de vie qui était partie, presque dix ans plus tôt, de Els Guiamets, le village où elle était née ? Je ne sais pas ; je viens juste de faire sa connaissance et j'ai rencontré une femme qui conserve encore le visage des paysans des terres de l'Èbre, un visage dur et terreux, aux yeux remplis d'une bonté que j'ai du mal à décrire. Bavarde, nerveuse, toujours excitée par les événements de la planète, fulminant contre toutes les injustices sans un brin de ressentiment personnel ; avec la nostalgie de sa terre, Neus est animée d'un enthousiasme infatigable pour défendre toutes les causes. *« Vivre, c'est regarder le présent et moi, je veux vivre »*, m'a-t-elle dit lorsque j'ai fait sa connaissance. Neus ne se lasse pas de se souvenir de ses compagnons déportés, des hommes, mais aussi des femmes qui ont subi la déportation et qui l'ont subie pour avoir choisi les difficiles chemins de la liberté. Neus a dû supporter les ironies, les oublis, volontaires ou non, de la plupart de ses compagnons, mais elle a continué, infatigable, dans son rôle d'aide-mémoire impertinent. Elle a cherché des gens pour l'aider et elle en a trouvé, comme Dolors Gener et Carme Boatell, qui ont adhéré à sa lutte avec le même enthousiasme et une humeur identique. Et cela n'a pas été facile. D'abord, en raison de la résistance, latente mais systématique, de bon nombre de ses compagnons déportés. Ensuite, à cause des femmes elles-mêmes. Des femmes qui n'ont jamais nié leur collaboration avec la Résistance, qui ont vu souvent mourir les leurs, qui ont enduré les tortures les plus vexatoires basées, comme dans tous les régimes fascistes, sur les répressions sexuelles des bourreaux, au nom d'un monde meilleur, des femmes qui ensuite se sont réfugiées dans leurs foyers et qui ont recommencé à accepter bien des habitudes qu'elles n'auraient pas eu à tolérer si elles avaient continué leur lutte. Neus a harcelé ces femmes et s'est épui-

sée comme personne pour les convaincre que leur témoignage était essentiel pour reconstruire le passé dont certains voudraient nier l'existence. Elle a rencontré des paysannes qui savaient à peine lire et écrire et qui, dans la France occupée par les nazis, répondirent comme si elles avaient lu tous les livres de la terre. Curieuse dans sa recherche sur l'histoire qu'elle a vécue elle-même, Neus a dû leur répéter plus d'une fois qu'elles *aussi* avaient contribué à la défaite du nazisme en Europe.

Toutefois, j'ai eu du mal à la persuader que son témoignage aussi était important pour nous. Nous avons passé de nombreuses journées à parler des autres jusqu'au jour où je lui ai forcé la main pour l'obliger à me raconter son histoire. J'ai passé des après-midi avec elle, dans un Paris humide et gris, à écouter une partie de sa vie qu'elle n'avait jusqu'alors racontée à personne, ni à sa mère ni à son second mari. Toute la force qu'elle montrait pour rappeler aux autres les injustices de ses compagnons s'est dissipée dans le néant et je me suis retrouvée devant une femme terriblement démunie. Je me souviens, surtout, quand elle a évoqué les derniers moments passés avec son mari. C'est la seule fois où je l'ai vue pleurer et je ne saurais pas comment expliquer ici la tristesse qui m'a envahie : c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que la déportation avait été un acte absolument irréversible. Comme tous ses compagnons et après m'avoir raconté ses expériences dans le camp, Neus s'est retrouvée seule avec ses fantômes :

« J'ai quitté Barcelone alors qu'ils lançaient déjà les obus depuis le Tibidabo. Je voulais attendre jusqu'au dernier moment, mais je savais que je ne pouvais pas rester là. Nous avons passé la frontière du Perthus les premiers jours de février. Ma seule préoccupation était de ne perdre aucun des enfants. Une infirmière française voulait garder une fillette, parce qu'elle avait une éruption de boutons sur la figure. C'était la plus petite des quatre enfants de d'une même famille, ils venaient du Pays Basque et ils étaient orphelins. Je la lui ai prise des mains et je l'ai serrée très fort contre moi, tous les enfants pleuraient, cela déclencha un de ces scandales ! Mais la petite est restée avec moi. Ceux du Secours Rouge allaient et venaient, débordés et sans savoir que faire de cette foule désorganisée, famélique et fatiguée qui leur tombait sur les bras. Et moi, je n'avais qu'une seule obsession, ne perdre aucun des enfants… On nous a installés dans un théâtre municipal au Boulou ; des types sont venus avec du pain et ils nous le lançaient du haut d'un camion pendant que

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 65

d'autres nous photographiaient. Je me suis mise à lancer des coups de pieds à tort et à travers et à crier "Ne prenez pas le pain ! Ne prenez pas le pain !" parce que ce n'était pas juste, nous étions un spectacle pour les Français. Au bout de deux jours, on nous a fourrés dans un château médiéval en Dordogne. Il n'était pas du tout aménagé pour y vivre, il était fermé depuis la Guerre de 14, où il avait servi pour les prisonniers de guerre. La paille n'était pas propre et je ne sais pas qui a fait courir le bruit qu'il ne fallait pas boire l'eau du puits parce qu'il y avait des cadavres dedans. Un Croix de Feu** *nous apportait des vivres et nous insultait toujours. Il faisait un froid terrible dans ce château, l'air entrait de partout, tous les petits étaient enrhumés, eux qui avaient l'habitude des colonies… J'ai écrit une lettre de doléances au Secours Rouge et ces derniers, pensant bien faire, l'ont portée à la* Préfecture**. *Deux policiers sont venus et je leur ai tenu tête. Je leur ai montré les immenses salles où les enfants étaient transis de froid. Je leur ai dit : "D'accord, vous ne nous aimez pas parce que nous sommes des "rouges", mais ces enfants, ils ne sont coupables de rien." Ce fut mon premier contact avec les autorités. Nous sommes allés ensuite à Carsac dans le Périgord, un village où tout le monde s'est très bien comporté. Nous y avons rencontré une religieuse basque qui nous a reçus toutes griffes dehors. Moi, j'étais restée avec soixante-quinze enfants qui n'avaient personne pour s'occuper d'eux. Plus tard, des parents lointains les ont réclamés depuis l'Espagne, mais les enfants ne voulaient pas y retourner. Je me souviens de l'un d'eux, Mariano, il a dit que non, qu'il ne retournerait jamais en Espagne, car ses parents y avaient été assassinés. Mariano est mort lors d'un bombardement allemand. D'autres sont partis avec des familles belges. Nous avons fait en sorte que les frères et sœurs ne soient pas séparés. Auparavant, nous avions reçu des Etats-Unis deux énormes caisses remplies de vêtements, parce que j'avais envoyé une lettre ouverte pour expliquer aux Américains la situation dans laquelle se trouvaient les enfants. J'ai appris par la suite qu'ils avaient distribué partout la lettre sous forme de tracts. Je me suis retrouvée sans aucun enfant et nous avons fermé les colonies. Je me suis mise à travailler comme bonne, la seule chose que l'on avait le droit de faire quand on était une* rouge espagnole**. *C'est à ce moment-là que j'ai rencontré mon futur mari, un paysan de la Dordogne qui s'occupait de recevoir des réfugiés républicains et de les aider. Lorsque la France a déclaré la guerre à l'Allemagne d'Hitler, il a été mobilisé, mais il a*

été fait prisonnier très vite par les nazis et conduit dans un camp en Prusse Orientale. Vers l'été 1942, bon nombre de Soviétiques ont été conduits dans ce camp. Les Allemands ont obligé les prisonniers français à ensevelir les Soviétiques jusqu'au cou et à les laisser mourir de faim. Mon mari et ses compagnons ont refusé de le faire et ce sont les Polonais qui ont pris les pelles. Mon mari a été bouleversé en voyant qu'un officier soviétique demandait un cigare pendant qu'ils l'enterraient vivant. Mon mari était anarchiste. Les prisonniers de guerre français ont été punis : ils ont dû courir pendant quinze jours à l'hippodrome, matin et soir, avec cinquante kilos de carreaux sur leur dos nu. Ils ont fini en sang. Mon mari a été libéré en tant que soutien de famille et c'est à ce moment-là que nous nous sommes retrouvés et nous nous sommes mariés le 29 décembre 1942. Ce jour-là, nous avons caché les deux premiers maquisards de la commune de Tournac. »

La diaspora des Catalans avait commencé. Les plus chanceux partirent vers l'Amérique latine, surtout le Mexique. D'autres restèrent en Afrique du Nord, d'autres encore partirent en Union Soviétique pour lutter aussitôt contre l'invasion nazie ou bien ils participèrent à la grande aventure du Général Leclerc(20). Mais presque tous nos déportés sont passés par les Compagnies de Travail. Pour sortir des camps de concentration français, il y avait plusieurs possibilités : rentrer en Espagne, ce que la plupart refusèrent ; s'engager dans la Légion — ceux qui le firent, comme le mari de Dolors Gener, participèrent aux batailles du Tchad ou de Narvik —, dans les bataillons d'infanterie de l'armée française ou, plus tard, dans les Compagnies de Travailleurs Étrangers. La majeure partie de ceux qui allèrent au camp de Mauthausen appartenaient aux Compagnies de Travail qui étaient tombées aux mains des nazis entre 1940 et 1941. Ceux qui allèrent dans les autres camps d'extermination, comme Dachau, Ravensbrück, Buchenwald, Sachsenhausen et d'autres, furent déportés parce qu'ils avaient participé activement à la Résistance et au maquis. Ils y allèrent à partir de 1942.

Nombre de nos déportés, face à l'accueil hostile de la majeure partie du peuple français et surtout des autorités, écoutèrent sans aucun enthousiasme les propositions de s'engager dans la Légion ou dans les bataillons d'infanterie pour lutter contre les Allemands, quand la France déclara la guerre à l'Allemagne ou au moment du débarquement allié en Afrique. Beaucoup d'entre eux rejetèrent

(20) Sur la participation des Républicains dans la Seconde Guerre Mondiale, le livre le plus documenté est, jusqu'à présent, *Republicanos españoles en la II Guerra Mundial* (Républicains espagnols dans la deuxième guerre mondiale) de Eduard Pons Prades, Edition Planeta, Barcelone, 1975.

jusqu'au bout toutes les propositions, parce que résister était la consigne donnée par les partis politiques et que, surtout, ils ne pouvaient pas accepter de lutter contre l'invasion nazie après avoir été traités comme des bêtes dans les camps de concentration. Les uns étaient des soldats démoralisés et presque tous étaient fatigués, ils ne pouvaient accepter qu'une seule proposition : la possibilité "réelle" de retourner lutter dans leur pays. C'est pourquoi, tous les déportés m'ont dit avoir tenu bon dans les camps tant qu'ils avaient pu et jusqu'au moment où on les a rassemblés "volontairement" dans les Compagnies de Travailleurs Étrangers.

Les Républicains qui s'engagèrent dans la Légion partirent les premiers. C'étaient sûrement ceux qui, malgré leurs convictions politiques républicaines, ne devaient appartenir à aucun parti ou, dans le cas contraire, ceux dont l'état personnel de fatigue et de découragement l'emportait sur une situation qui commençait à devenir absurde. Partirent ensuite les engagés dans les bataillons de volontaires étrangers. La veuve de Josep Ambròs m'a raconté que son mari s'était engagé dans ce bataillon. Josep Ambròs mourut lors d'un transport au camp de Dachau et il emporta le secret de cette décision en mourant.(21) Il s'était engagé dans le second bataillon d'infanterie de volontaires étrangers le 25 octobre 1939 et il avait envoyé à sa femme une lettre dans laquelle il expliquait la fin de son bataillon : après avoir lutté contre les Allemands, ils s'introduisirent en Suisse. Son bataillon avaient été totalement décimé ; Josep Ambròs lui racontait dans sa lettre qu'ils ne furent que onze survivants sur plusieurs milliers de soldats.(22) Après avoir été interné dans un camp suisse, Ambròs retourna à Bergerac où il travailla comme paysan. Le soir, il donnait des cours aux enfants des réfugiés et collaborait à la Résistance. Parmi tous mes témoins, je n'ai pas trouvé un seul déporté qui se fût engagé dans les bataillons étrangers d'infanterie. Même s'il n'a pas été déporté dans un camp d'extermination nazi, le récit que m'a fait un jour Eduard Pons Prades, Catalan de Barcelone, sur son séjour dans un bataillon d'infanterie, peut nous servir d'exemple. Deux mois et demi après le début de la Seconde Guerre mondiale, contraint par les autorités françaises et face à la menace d'une nouvelle dispersion familiale, Pons Prades s'engage "volontairement" dans l'armée française. Il est envoyé dans le XIIIème bataillon d'infanterie et, en compagnie d'autres Républicains, il arrive au début du mois de décembre à Rethel, d'où il

(21) Voir le chapitre 7 de cette première partie.

(22) Je n'ai pas pu recueillir plus d'informations sur les vicissitudes supportées par Ambròs dans ce bataillon d'infanterie. Il est possible que le chiffre de onze survivants soit un peu exagéré.

rejoint son unité qui se trouve à Montmédy, à la limite occidentale de la Ligne Maginot, face à la frontière du Luxembourg. La première tâche du bataillon est de protéger les Compagnies de Travail qui sont presque toutes constituées de Républicains et qui construisent des fortins et des fossés antichars pour compléter la ligne fortifiée qui s'étendait depuis la Ligne Maginot jusqu'à la Manche. Jusqu'au 10 mai 1940, l'activité dans ce secteur se limitera presque toujours à la guerre de position. Avec des affrontements d'artillerie, une faible activité de l'aviation et d'abondantes campagnes d'intoxication psychologique. Parfois, ils protègent les *Corps Francs*** français qui traversent les lignes et opèrent dans l'arrière-garde ennemie. Car, juste en face et presque aussi longue que la Ligne Maginot, les Allemands avaient construit la leur : la ligne Siegfried. Quoique sur un plan plus modeste que celle des Français, bien évidemment.

Le 10 mai 1940, l'offensive de l'armée allemande commençait. Ils envahirent la Hollande et la Belgique et, au bout de quelques jours, le général Guderian lançait ses blindés dans les Ardennes avec le support logistique des Stukas (les premiers modèles avaient été testés au cours de la guerre d'Espagne) et pénétrait en France. Les Allemands n'étaient qu'à une centaine de kilomètres environ du point où se trouvait le bataillon de Pons Prades. C'était le déclenchement du « Plan Manstein ». L'unité de Pons Prades fut transférée en camions dans la région de Sedan. Peu après s'être mis en marche, ils furent bombardés en piqué par les Stukas qui endommagèrent tous les camions. Ayant subi de nombreuses pertes, le bataillon se replia dans un bois des environs et reprit sa marche vers l'ouest, en direction de Sedan. Mais le lendemain, on leur fit faire demi-tour vers l'est, dans la direction d'où ils venaient. Il y eut alors querelle entre les commandements français et républicain. Les chefs républicains demandèrent aux Français des explications sur ces ordres et contre-ordres. D'ailleurs, toutes ces marches ne réussissaient qu'à épuiser les soldats et à les exposer aux bombardements aériens. Mais ils continuèrent vers la Lorraine et les pertes, ainsi que les désertions, étaient de plus en plus nombreuses. Au bout de huit jours exactement, ils repassaient par Montmédy d'où ils furent conduits vers le bassin minier de Longwy, sur le contrefort occidental de la Ligne Maginot. Ils campèrent dans un petit bois entouré de tous côtés de fossés antichars et passèrent cinq ou six jours à attendre avant de retourner au front. Ils se remirent en marche et, une nuit, ils croisèrent un groupe de civils qui fuyaient vers l'Alsace pour gagner ensuite le sud ; ceux-ci leur dirent que les avant-gardes motorisées allemandes appro-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 69

chaient et allaient aussi vers l'est. On leur fit prendre position à l'orée d'un bois pour attaquer la route de Longwy à Thionville. Ils y restèrent deux ou trois jours, puis surgirent des motards allemands qui exploraient le terrain. En voyant que l'on tirait sur eux, ces derniers reculèrent et, au bout d'un moment, les hommes du bataillon aperçurent une douzaine de tanks allemands qui ouvraient le feu à une distance prudente. C'était une précaution inutile, puisqu'il n'y avait pas un seul canon antichar dans tous les environs. Durant les premiers affrontements, il n'y eut presque pas de pertes, mais le bataillon de Pons Prades était condamné à mourir de faim. Ensuite, pour comble de malheur, apparurent les lance-flammes qui mirent le feu au bois. Heureusement, c'était au coucher du soleil. Ainsi, tous ceux du bataillon purent s'enfuir par petits groupes à la tombée de la nuit. Ce fut une initiative du commandement républicain, parce que, se voyant encerclés, les Français avaient proposé, les uns la reddition et les autres un départ en groupe, un *baroud d'honneur***. En fin de compte, ce ne fut que le début de la dispersion finale de l'unité. Pons Prades se mit d'accord avec López, de Murcie et Ortuño, d'Alicante, pour former un petit groupe afin de ne tomber dans les griffes ni des Allemands ni des gendarmes français, ces derniers collaborant déjà ouvertement avec les premiers. Cette nuit-là, grâce à López qui était paysan et avait un bon sens de l'orientation, le groupe des trois réussit à s'esquiver et à filer vers le sud. Ils marchaient la nuit, ils se cachaient le jour et ils eurent la chance de pouvoir plumer trois épouvantails de luxe pour se débarrasser de leurs uniformes. Ils travaillèrent dans plusieurs fermes et rencontrèrent partout un bon accueil, malgré des problèmes de communication. On leur donna des vêtements, des chaussures, de la nourriture et un peu d'argent, ils purent ainsi s'acheter du pain et des fruits, ils réussirent même parfois à trouver du lait. De temps en temps, ils tombaient sur des Allemands et, à mi-chemin, ils furent informés de la signature de l'armistice entre les Allemands et les Français. Ils rencontrèrent aussi d'autres fugitifs qui voulaient se joindre à eux, à leur groupe de trois, mais ils leur recommandèrent de se disperser, car il était dangereux de marcher en groupes trop importants. Quelques jours après, ils apprirent aussi qu'une ligne de démarcation avait été tracée entre la France occupée et la France dite "libre" et ils se rendirent compte qu'ils devaient être à dix ou douze jours de cette ligne. Dans un village qui avait été entièrement évacué, ils couchèrent dans une école municipale et ils emportèrent un livre de géographie qui leur servit à s'orienter et éviter les bourgades importantes. Vers la mi-juillet, ils traversèrent la ligne de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 70

démarcation, après avoir passé presque deux jours à observer et à noter tout ce qu'ils voyaient. Ils traversèrent à la nage la rivière qui servait de frontière et se remirent à marcher à travers bois.

Ils arrivèrent à Toulouse à la fin du mois d'août ; presque cent jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient fui les Allemands et ils avaient parcouru près de mille deux cents kilomètres à pied.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 71

3 - LES COMPAGNIES DE TRAVAIL

« … Que va-t-il se passer ? Devrons-nous affronter une autre aventure affreuse comme celle que nous venons de laisser derrière nous. Guerre civile, camp de concentration, guerre. Qu'avons-nous fait pour mériter ce maudit sort ? »
PERE VIVES, Camp d'Agde, 27 août 1939

Le récit de Pons Prades nous donne une idée de la situation et de l'attitude de l'armée française face à l'offensive allemande. C'était la *drôle de guerre***. D'autres récits que nous verrons plus loin confirment toutes les impressions de désarroi, de laisser-aller, de désordre, d'indifférence ou, dans le pire des cas, la collaboration ouverte avec laquelle le peuple français accueillit au début l'invasion nazie.

Les Républicains qui furent en contact avec l'armée française d'avant la défaite disent, en règle générale, qu'il s'agissait d'une armée stupide et arrogante. Le Haut État-Major français fut surnommé "le sous-marin sans périscope". Le gouvernement français, et même celui de la Grande-Bretagne, préparèrent, grâce à leur bêtise politique, l'irrésistible ascension du nazisme partout en Europe. La plupart des déportés qui ont témoigné confirment la thèse selon laquelle le peuple français craignait la possible victoire, chez nous, des partis républicains. D'ailleurs, la France ne voulait pas d'une autre guerre car elle était sortie fatiguée de la précédente ; comme le disent les gens : *un mort par foyer*. La France avait surtout peur. Il faut peut-être le dire, le Front Populaire français, né au début de l'année 1936, comme le nôtre, et mort à peine deux ans après, n'avait peut-être pas assez de force pour contrecarrer la popularité croissante du fascisme partout en Europe. Ce qui explique les

insultes contre les "*rouges espagnols***" et la méfiance envers ces démons en loques qui fuyaient et s'éparpillaient dans toute la France.

Le jeune colonel André, nom de guerre d'Albert Ouzoulias, explique comment un officier de la Wehrmacht lui dit le 12 juin 1940, tout en l'emmenant prisonnier en Allemagne, : *« Si vous aviez pris soin de votre Front Populaire, les choses auraient été bien plus difficiles pour nous ! »*(23) Les représentants de la grande bourgeoisie française, les soi-disant *patriotes* **, disaient et écrivaient aussi à ce moment-là : *« Plutôt Hitler que le Front Populaire. »* Le 29 septembre 1938, on le sait bien, Hitler, Mussolini, Daladier et Chamberlain, avec la bénédiction de Pie XII, signèrent à Munich l'accord par lequel ils livraient une partie de la Tchécoslovaquie à l'Allemagne de l'époque. Churchill lui-même écrirait plus tard dans ses *Mémoires* : *« … Chamberlain et le Foreign Office semblent fascinés par l'énigme du Sphinx. »* Le 3 septembre, après l'agression allemande contre la Pologne, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne. Nous sommes en 1939. Nos déportés se trouvent dans les camps de concentration, dans les bataillons d'infanterie, dans la Légion, et certains sont déjà partis dans les Compagnies de Travail. Au mois d'octobre de cette même année, sort une ordonnance officielle qui transforme les camps d'Argelès, de Saint-Cyprien, du Barcarès, d'Agde, de Bram, de Gurs et de Septfonds en centres de travail. C'est le début de la *drôle de guerre*** que les Allemands appellent Sitzkrieg, la guerre sédentaire. Les Français ne voient pas le IIIème Reich comme un ennemi, c'est plus contre l'Union Soviétique qu'ils prennent parti. De Gaulle lui-même le reconnaît : *« Il faut dire que dans certains milieux, on préfère considérer comme ennemi Staline plutôt qu'Hitler. On souhaitait frapper la Russie, soit en apportant son soutien à la Finlande, soit en bombardant Bakou, soit en débarquant à Istanbul, plutôt que de lutter contre le Reich. »*(24)

Nous avons déjà dit que la plupart des réfugiés républicains évitèrent, au début, de s'engager dans la Légion ou dans les bataillons d'infanterie. *« Si on se plaignait, on nous disait de retourner dans l'Espagne de Franco ou de nous inscrire dans la Légion. Nous avons été sur le point d'y aller, mais le Parti ne nous a pas laissés faire.*(25) *Nous nous sommes finalement engagés dans les Compagnies de Travail »*, nous dit A. G. de Tortosa. Ils n'avaient pas voulu s'engager en partie par fatigue, mais aussi par pur esprit de revanche face à la froideur

(23) Voir Albert Ouzoulias, *Les bataillons de la jeunesse*, Editions sociales, Paris 1969, p. 26 et suivantes.
(24) Voir Charles de Gaulle, *Mémoires*, Editions Plon, Paris, p. 36.
(25) Référence au P.S.U.C. (Parti Socialiste Unifié de Catalogne).

avec laquelle ils avaient été accueillis en France ou parce qu'ils ne comprenaient pas réellement la situation qui commençait à se créer en Europe. Il ne faut pas oublier non plus que le Parti Communiste ne parvenait pas à entrevoir les horizons de la nouvelle guerre, surtout à cause du pacte germano-soviétique d'août 1939. À la fin de cette année-là et au début de l'année 1940, commencent à se former les Compagnies de Travailleurs Étrangers dans lesquelles, comme nous le disent les témoins, les Républicains furent enrôlés de force. *« J'y suis resté jusqu'à la mi-septembre, puis nous sommes partis pour les Compagnies de Travail, engagés de force. Pour nous, il n'y a pas eu de volontariat »*, nous dit Joan Pagès. Joan Sarroca l'affirme aussi : *« On nous a dit : les Compagnies de Travailleurs Étrangers ou l'armée française, c'est-à-dire, la Légion et les bataillons d'infanterie. Ou rentrer en Espagne. Je ne voulais en aucun cas rentrer dans l'Espagne franquiste… »* Joan Keyer le confirme : *« Nous nous sommes retrouvés à sept kilomètres du front, à Grostenquin. Ma compagnie était la 115ème. On prétendait que nous étions volontaires, mais nous n'avions rien de volontaires. Même si nos certificats le disaient. »* Et Ramon Milà ajoute : *« On nous demandait d'aller dans les bataillons d'infanterie, dans la Légion, aux vendanges. Mais nous, pas question, on refusait, on refusait…. Toutefois, ils ont fermé le camp d'Argelès et nous ont envoyés comme "volontaires" dans les Compagnies de Travail à coups de pied au cul, parce que nous ne voulions pas y aller. C'étaient les* Croix de Feu** *alsaciens qui nous commandaient… »*

« Un jour, raconte Josep Escoda, *alors que la guerre avait déjà été déclarée, un drôle de personnage est arrivé, un commandant français, et il nous a crié : "Camarades espagnols ! La guerre continue, elle n'est pas encore finie pour vous !"** *"Quoi, tu veux des volontaires ? Donne-moi un fusil et arrête ton sermon une bonne fois pour toutes !" lui a dit l'un des nôtres. Et beaucoup se sont engagés. »*

Plus de deux cents Compagnies de Travailleurs Étrangers furent créées, formées de deux cents hommes au bas mot. Elles avaient toutes un commandant républicain qui était sous les ordres d'un Français. La plupart furent envoyées pour renforcer la célèbre et inutile Ligne Maginot, tout au long de la frontière avec la Belgique et le Luxembourg jusqu'à la Manche. Presque tous nos déportés y sont allés. Ils fortifiaient et ils construisaient des briqueteries, des voies ferrées, des fossés antichars et des usines d'armement ; d'autres compagnies furent envoyées dans le département de l'Yonne, dans les mines de Crevant, dans le

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 74

réduit de Dunkerque, dans les Alpes franco-italiennes, dans le département de l'Indre…[26] Les travailleurs étrangers étaient pour la plupart nos Républicains, ils recevaient un salaire d'un demi-franc et une meilleure nourriture. Ils portaient presque tous l'uniforme bleu horizon de la Guerre de 14. Dans ces compagnies, le manque de préparation de l'armée française et l'expérience apportée par les Républicains furent évidents. Ces derniers venaient de sortir d'une guerre et ils savaient de quoi il retournait, ils connaissaient mieux que quiconque les tactiques du nouvel ennemi qui les avait délibérément utilisées pendant la guerre d'Espagne.

« Vers le mois de septembre, nous raconte Joan N., *on nous a obligés à rejoindre les Compagnies de Travail. Un beau jour, ils ont encerclé trois ou quatre baraques, ils nous ont forcés à en sortir et nous ont conduits à Saint-Florentin, dans le département de l'Yonne, dans les mines de Crevant. On nous faisait placer des obus dans l'artillerie lourde française, des obus qui dataient de la Guerre de 14. Ils devaient servir à nous protéger de l'aviation. Nous les faisions rouler sur des planches et nous les placions dans la mine qui faisait un ou deux kilomètres de long. Les Français cultivaient des champignons dans ces mines. Ils nous ont emmenés ensuite dans un autre camp et là, ça a été la débandade. Tout le monde a pris la fuite. Les premiers à disparaître ont été les soldats qui nous gardaient. Ils se sont évaporés. »*

Joaquín López : *« Mon unité, la 108ème Compagnie de Travailleurs Étrangers, est restée encerclée entre la Ligne Maginot et la frontière suisse. Je crois que nous étions suffisamment d'hommes pour contenir les Allemands et que nous avions aussi assez d'armement. Mais, il nous manquait une chose plus importante : nous ne savions pas quoi faire et nous n'avions plus de courage pour quoi que ce soit. Il n'y avait pas d'enthousiasme, les dirigeants français n'avaient pas préparé le peuple à faire la guerre et, en général, nous sentions que le commandement militaire était satisfait de la perdre ; c'était pour cela que les soldats se mettaient à l'ombre, faisaient la sieste et attendaient les Allemands avec leurs gourdes remplies de vin. J'en revois encore un qui portait deux grandes gourdes attachées par les courroies croisées sur la poitrine, comme des fusils… »*

Joan Pagès avait déjà connu une guerre et n'arrivait pas à comprendre l'attitude de l'armée française dans cette *drôle de guerre*** :

(26) Voir Eduard Pons Prades, opus cité, p. 36 et suivantes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 75

« Quand j'ai franchi la frontière, j'étais au P.S.U.C. Je l'ai passée au col d'Ares. Il me semble que j'ai retiré, avec un compagnon de Malaga, le dernier drapeau républicain du territoire catalan. De là, je suis allé à Prats-de-Molló et ensuite au camp de Septfonds. Là-bas, ils commençaient juste à s'organiser. Il n'y avait pas encore de baraques installées et nous avons dû rester dans le camp, dans de très mauvaises conditions, en plein air et en fait de baraque nous n'avions qu'une couverture. Nous avons été très étonnés que le peuple français permette que son gouvernement nous traite ainsi, nous qui n'avions rien fait contre la France et qui méritions, pour le moins, d'être traités d'une manière plus humaine. À mesure que le camp s'organisait, nous nous sommes installés dans les baraques. Je me suis retrouvé dans la baraque 25, celle que nous appelions la "baraque des commissaires", parce que tous, dans cette baraque avions été commissaires. J'y suis resté jusqu'au mois de septembre, puis nous sommes partis dans les Compagnies de Travail, engagés de force. Dans notre cas, il n'y a pas eu de volontariat. Nous avons été envoyés d'abord à Crevant, dans le département de l'Yonne. Nous avons travaillé dans des mines que les Français essayaient de transformer en dépôts pour le matériel de guerre. Nous étions dans la drôle de guerre**. *Je suis resté à Crevant quelques mois jusqu'à ce que, à la suite d'un incident avec le sergent français qui nous surveillait, nous soyons punis et envoyés dans une autre compagnie, à Brienne-le-Château, dans le département de l'Aube. C'était un grand centre d'approvisionnement d'armes et nous travaillions au chargement et au déchargement de camions ; nous extrayions de la poudre enterrée dans un lac. Tout cela pour fournir l'armée française en munitions. C'est là que l'invasion allemande nous a surpris. On nous a évacués rapidement.*

En général, les Français nous traitaient bien. Quand nous sommes arrivés près de Brienne-le-Château, nous n'avons pas vu âme qui vive dans le village voisin, Juzanvigny. Nous avons cru que c'était un village abandonné. On nous a installés dans des granges. Nous nous sommes retrouvés à plusieurs dans une grange qui se trouvait à la sortie du village. Juste en face se trouvait une maison typique avec son petit jardin, presque une villa. Un cheminot y vivait avec sa famille, sa femme et leurs deux petites. Avant notre arrivée, on leur avait expliqué que nous étions des diables, des gens méchants. Nous avons mis trois jours avant de voir quelqu'un dans le village. Ils cachaient leurs enfants, comme si nous allions les manger tout crus. Au bout de quelque temps, nous

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 76

étions pratiquement les maîtres du village, mais pas au sens d'occupation. Certains jeunes allaient danser dans les villages voisins ; au début, nous avons été accueillis avec beaucoup de panique, mais, les derniers temps, certains d'entre nous avaient réussi à trouver une fiancée. Je donnais même des cours de castillan aux filles du cheminot. Nous avions fini par établir les rapports normaux entre personnes civilisées.

Je crois que nous recevions un demi-franc par jour. Cinquante centimes. Nous avions de quoi acheter du tabac et nous faire prendre en photo pour l'envoyer à la famille. Il y avait un sergent qui, malgré des idées absolument opposées aux nôtres, a eu un comportement correct. La nourriture était bonne, il remplaçait le poisson par de la viande quand nous le lui demandions. Quand nous lui disions que nous en avions assez des haricots secs, il nous donnait des pâtes ou autre chose ; et si le budget ne lui suffisait pas, il nous le disait et nous le comprenions parfaitement. Il y avait différents groupes politiques parmi nous et, à cette époque-là, nous nous entendions bien. Il n'y avait aucun problème. Notre idée, et nous l'avions déjà en passant la frontière, c'était que nous retournerions vite en Catalogne.

Certains d'entre nous avaient demandé à passer dans la zone centrale avant de quitter la Catalogne, car on se rendait compte que le combat n'était pas fini. Nous pensions que la guerre d'Espagne n'était que le prélude à une autre de plus grande envergure. Nous étions convaincus que notre pays y jouerait un rôle. C'était le moment de la lutte entre les démocraties et l'Allemagne hitlérienne, et nous étions persuadés que les premières nous aideraient à rentrer. Bon, en Espagne, la guerre était finie, bien sûr, mais nous pensions que l'Espagne s'impliquerait dans la guerre mondiale et que nous y participerions, parce que ce serait en même temps une guerre de libération.

Nous n'étions pas du tout d'accord sur la façon dont le gouvernement français menait les choses. Notre activité dans la Compagnie de Travail mettait en évidence cette drôle de guerre[**]*. Un jour, nous avons chargé un convoi de camions avec des obus de quinze et demi. Le convoi est parti en direction du front et nous avons été surpris, quinze jours plus tard, quand nous avons vu que les camions revenaient pour que nous les déchargions. Ils n'avaient pas trouvé les batteries du front. Plusieurs d'entre nous ont refusé de décharger les camions. Mais le lieutenant-colonel lui-même, le chef de la base, nous a ordonné de les décharger. Nous lui avons répondu que si nous avions été en Espagne,*

même sans être une armée organisée car nous étions, pour la plupart, cordonniers, coiffeurs ou maçons, nous aurions fusillé le chef du convoi et le chef des batteries plutôt que de décharger les camions, et que les camions devaient être déchargés là où étaient les canons d'artillerie, car c'était là leur place.

Avec tout cela, on se demandait si en fin de compte la guerre n'était pas dirigée plutôt contre le peuple français que contre l'envahisseur hitlérien. Il est évident que rien ne nous incitait à nous battre. Je ne vous dirai pas que nous faisions du sabotage, mais nous faisions juste le minimum. Quand les Allemands envahissaient la France à marche forcée, le commandement français mettait en place un dispositif de mitrailleuses lourdes contre nous ! Ce n'était pas la guerre que nous espérions de la démocratie contre le fascisme ! Un jour, nous avons été durement mitraillés par l'aviation allemande. Nous nous étions joints à une colonne de travailleurs républicains, d'Indochinois, de civils et de soldats français mal armés et démoralisés qui battaient en retraite. Malgré tout, c'est nous les Républicains qui avons pris les armes et tiré sur les avions. Nous étions, à tort, convaincus que l'infanterie allemande devait être très près, nous avons alors organisé des piquets de résistance avec les armes des soldats français. Or, quand nous avons su que l'infanterie était encore loin et que les Allemands menaient à terme une opération d'encerclement, nous avons décidé de prendre le maquis et de trouver le moyen de parvenir à la zone non occupée par nous-mêmes, en désobéissant au commandement français de la Compagnie de Travail. Je peux assurer que souvent nous, les Républicains, nous avons été les seuls à affronter les Allemands.

Après avoir marché plusieurs jours dans la montagne, en évitant si possible villages, routes, populations, en essayant de manger dans les fermes et les maisons isolées des paysans, où nous étions toujours bien reçus, bien accueillis, en dépit de la peur des Français envers les parachutistes**, *nous avons appris la signature de l'armistice entre Français et Allemands. Nous avons alors tenté de passer en zone libre et c'est à ce moment-là que nous avons eu la malchance d'être découverts par une patrouille de cavalerie allemande qui nous a arrêtés. »*

Joan Tarragó s'est retrouvé dans la Compagnie de Travail numéro 24, qui travaillait dans une briqueterie de l'usine SIMAC, à Morhange. Les Catalans, rejoints par des compagnons d'autres villages d'Espagne, fondèrent la Penya del Racó[27].

(27) NdT : *La penya del racó* : la bande des gens du coin.

Les travailleurs firent grève parce qu'ils n'avaient pas de chaussures et, finalement, ceux de la Penya en obtinrent. *« Nous faisions cuire des choux et tout ce que nous pouvions sur un poêle que nous avions trouvé. Le poêle servait aussi à nous réchauffer, parce qu'il faisait très froid et que des courants d'air s'infiltraient partout, par les murs pleins de fissures et par les fenêtres sans vitres… »* Dans cette Penya, il y avait aussi le poète Roc Llop et son ami Josep Pons i Carceller qui mourut à Gusen. Peu avant la libération de ce camp, son petit frère devait y mourir aussi. Roc Llop raconte dans la revue *Hispania*(28) les jours passés à la compagnie 24 :

« De la briqueterie, il n'est resté ni briques ni bois pour nous chauffer. De la fumée à nous rendre aveugles et du froid à gogo. L'année 1940 a été terrible. Il nous fallait briser la glace des bassins avec nos pics pour pouvoir nous laver. Pons i Carceller supportait imperturbable et stoïque toutes sortes de misères. Nous, ceux de la Penya del Racó*, nous discutions et nous le faisions toujours dans un esprit de compréhension et de paix. Pons était le plus inspiré, c'était lui qui la dirigeait. Il savait le faire, parce qu'il s'y connaissait en tout… Mais si Pons incarnait l'énergie et la pensée, en revanche, il était faible physiquement. On aurait pourtant dit un colosse en voyant sa carcasse. Il supportait les difficultés matérielles grâce à sa volonté, mais son corps accusait les coups de cette vie si dure. L'alimentation insuffisante avait appauvri son sang et j'ai dû, dès lors, soigner ses furoncles qui laissaient des traces dans sa chair, comme si on lui avait arraché des clous… À la SIMAC, nous avions aussi la* Penya del Caiman*. Elle était moins intellectuelle que celle du* Racó*, mais elle était plus symbolique et amusante. Nous vénérions le caïman autour du poêle avec une bonne flambée et les symboles sacrés étaient la petite louche de navets et le couteau de la divine grillade. Nous avions un hymne sacré et un prêtre qui officiait. Quand nous chantions, nous ne mangions pas et quand nous mangions, nous ne chantions pas. Cela dépendait de l'interprétation des rites et de la nourriture dont nous disposions. Je ne sais pas si Pons prenait part au rituel ou s'il censurait les hymnes du caïman. Il faisait peut-être les deux. L'humour compensait le fait de vivre mal et comme nos vies commençaient à devenir dramatiques… Après la briqueterie, nous avons été affectés à un canal. Je ne me souviens pas du nom du canal, je sais seulement que ça avait l'air de mots allemand juxtaposés, j'en suis sûr…*

(28) *Hispania*, numéro 13, p. 13 et 14.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 79

Ensuite, sur la Ligne Maginot. Nous dormions sous le feu redoutable des deux camps. Notre travail de fortifications n'a servi à rien. On nous a évacués vers une seconde ligne et nous l'avons fortifiée aussi. Mais la poussée des nazis était forte et l'ordre est arrivé de plus haut d'évacuer vers le sud.

On nous a emmenés à côté de Châlons pour fortifier la Marne. Et nous avons dû en partir avec les Sénégalais qui arrêtaient l'ennemi avec des mitraillettes. Nous ne nous sommes plus arrêtés et nous avons fini par tomber entre les mains des Allemands au cœur des Vosges. Des kilomètres et des kilomètres à pied, d'un département à l'autre…, des champs semés d'artillerie au lieu d'épis, d'une artillerie qui n'avait servi à rien, abandonnée et inutilisable. Et nous nous disions que, si nous avions pu en disposer pendant notre guerre, on ne se serait peut-être pas retrouvés dans cette pagaille… Des files interminables de gens et d'animaux, les avions nazis mitraillant au ras du sol tous ces convois sans défense, des centaines de fois à plat ventre pour éviter la pluie mortelle ; nous laissions derrière nous un spectacle désolant, tragique, la mort s'étalait sur toutes les routes, nous avions les pieds couverts d'entailles, sales et poussiéreux. Cela faisait des jours que nous ne mangions pas quand nous sommes arrivés à un refuge d'intendance où nous avons pu récupérer. À Vittel, nous avons subi un bombardement terrible et perdu de nombreux camarades. À Neufchâteau, nous ne pouvions plus marcher : Pons, qui avait les pieds à vif, saignait sans arrêt et moi, j'avais des crampes aux jambes. Un ami nous a mis dans une charrette à bras et nous a conduits tout en haut de la côte. Là, le lieutenant de la compagnie, un pro-nazi, nous a abandonnés. Nous pouvons dire qu'il nous a livrés aux Allemands, comme bien d'autres, en n'obéissant pas aux ordres qu'il avait reçus. J'avais récupéré de ma crampe, mais Pons avait encore les pieds blessés. Que pouvait-il faire ? Il a soudain ravalé sa douleur et, à chaque élancement de ses blessures, il serrait très fort les lèvres à en faire jaillir le sang… Quand nous sommes arrivés à Épinal, on nous a pris pour des parachutistes allemands et nous avons failli être fusillés… La fatalité nous a fait tomber sur la 12ème compagnie, dont le capitaine nous a fait mettre à l'abri dans les montagnes et nous a dit qu'il nous sauverait tous. Mais, dans les Vosges, il nous a abandonnés, tout comme l'avait fait auparavant notre lieutenant. Devant nous, il y avait le village de Granges-sur-Vologne et, quelques kilomètres plus loin, Gérardmer. Mais les Allemands nous attendaient au pied de la montagne, à la recherche de tous

les hommes, militaires ou civils. Nous étions comme des rats dans une souricière. Ils nous ont fait descendre au milieu des cris et nous ont regroupés dans un camp de prisonniers de guerre. Ils nous ont appelés, tous les Républicains faits prisonniers, et ils nous ont ordonné de creuser un trou. La même pensée a traversé l'esprit de tous : "Ce sera la fosse devant laquelle ils nous fusilleront". »

« Les femmes des syndicats catholiques, raconte Dolors Gener*, sont venues nous chercher pour travailler dans les champs. Avant de nous embaucher, elles nous ont fait mettre en rang et ont examiné nos dents, comme on le faisait aux esclaves. Ensuite, elles ont tâté nos bras et nos jambes pour voir si nous étions forts. Nous avions envie de crier et de nous révolter, mais nous ne parlions pas le français. »*

Il y eut aussi des déportés qui travaillèrent à la campagne, pendant la période des vendanges. Plus tard, avec la mobilisation, les paysans riches allèrent chercher de la main-d'œuvre étrangère. Il y eut de tout : ceux qui furent traités comme des êtres humains et ceux qui furent maltraités comme des animaux, exposés sur la place du village ou dans un grand local, tandis que les propriétaires terriens examinaient leur dentition et leurs biceps. Ce fut le cas de Dolors Gener et de A. G. De plus, si ceux qui étaient exploités essayaient un jour de s'enfuir, les gendarmes les poursuivaient jusqu'à ce qu'ils les retrouvent et ils tondaient complètement la tête des fugitifs. C'était le système qu'employait aussi à cette époque-là le régime franquiste avec les femmes qui avaient eu des contacts avec les "rouges".(29)

« Ensuite, on nous a appelés, dit Joan Mestres, *pour aller faire les vendanges et beaucoup d'entre nous sont allés près de Montpellier. Nous, nous étions les réfractaires, ceux qui avaient refusé d'aller, dès le début, dans les Compagnies de Travailleurs. Plus tard, nous sommes allés dans le Loiret, près d'Orléans, et on nous a fait construire une usine. Nous étions au milieu des bois d'un comte et nous voyions de temps en temps passer à cheval les aristocrates et leurs amis. Ils allaient à la chasse et nous entendions les coups de feu quand ils tuaient des faisans, des lièvres, des perdrix, toutes sortes d'oiseaux. On nous faisait dormir dans une espèce de ferme infecte, sale et nous devions parcourir tous les jours environ six kilomètres à pied pour aller au*

(29) Voir Frederica Montseny, opus cité, p. 44 et suivantes. Anita Pujol, femme de médecin, y explique son cas personnel pendant les vendanges et les châtiments que recevaient les femmes qui se révoltaient.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 81

travail. Il n'était pas question de passer devant le château du comte. Un jour, deux des nôtres se sont perdus et un soldat français, qui les suivait pour leur dire de ne pas marcher sur le terrain interdit, a été blessé par les plombs de la comtesse.

Pendant ce temps-là, les Allemands avançaient et on nous a dit que la compagnie devait évacuer. Les Allemands progressaient plus vite que nous et, à quelques-uns, nous avons décidé de nous enfuir. L'un était du P.O.U.M., l'un de la C.N.T. et deux étaient communistes. Nous étions trois Catalans et le quatrième était un immigrant de Valladolid qui m'a appris à parler castillan. Nous avons été rapidement rattrapés par les gendarmes qui, en voyant que nous ne parlions pas français, ont cru que nous étions des parachutistes. Nous nous sommes rendu compte par la suite qu'ils nous détestaient parce que nous étions des Républicains, c'est-à-dire des "rouges". Finalement, ils nous ont laissés partir et nous sommes arrivés à Montluçon, à environ deux cents kilomètres de Paris. Nous sommes entrés dans une boulangerie et nous avons demandé du pain. La boulangère nous a regardés et nous a aidés malgré notre allure. Elle nous a prévenus que les Allemands étaient aux abords du village pour établir la ligne de démarcation. Elle nous a indiqué le meilleur chemin et nous l'avons emprunté. Nous avons frappé à la porte d'une ferme d'où est sorti un paysan qui ne nous comprenait pas du tout. Finalement, il nous a laissés dormir dans sa paille. Puis il nous a apporté du fromage, du pain, du vin, du pâté** *et il nous a expliqué la situation. Là, c'était encore la zone libre, mais les Allemands ne tarderaient pas à arriver. Le lendemain, nous sommes allés au village voisin dont le maire était radical et il nous a dit : "Vous êtes des réfugiés de la zone occupée. Ça m'est égal que vous soyez Français ou non." Et il nous a hébergés dans un réfectoire où se trouvaient plus de deux cents enfants de trois à dix ans qui mangeaient sans faire de bruit. Nous ne comprenions pas : comment était-il possible qu'une si nombreuse marmaille ne pipe mot ? Le maire nous a cherché du travail dans un château dirigé par un ancien colonel de l'armée coloniale française ; c'était un fasciste qui nous exploitait comme si nous étions des animaux. Finalement, épuisés, nous avons décidé que nous ne pouvions pas rester là avec tout ce qui se passait dans le monde. Nous avons demandé notre dû et nous sommes partis. Nous avons pris le train pour Clermont-Ferrand. La nuit, nous sommes allés dormir dans un bois et là nous sommes tombés sur deux*

soldats qui s'étaient engagés dans la Légion et qui étaient blessés. Ils nous ont pris dans leur bataillon qui campait tout près et ils nous ont donné les numéros de soldats morts. Là, nous nous sommes douchés, nous avons bien mangé et bien dormi. Mais, au bout de quelques jours, le commandant nous a réunis pour nous dire qu'il avait découvert que nous n'avions rien de légionnaires. Et qu'il ne nous avait rien dit jusqu'alors, tant que les réserves n'étaient pas épuisées. "Nous ne prendrons aucune mesure contre vous pendant trois jours, nous a-t-il dit, mais le quatrième jour, nous partirons à votre recherche." Nous avons vu que c'était un homme honnête et nous sommes partis. Nous avons fini par arriver dans un autre camp de réfugiés et les gendarmes nous ont obligés à travailler dans les canaux. Un jour, je me suis effondré dans un canal avec une crise d'appendicite. Le directeur du chantier, d'Alsace-Lorraine, m'a obligé à rentrer tout seul. C'était à deux kilomètres et j'ai mis trois heures. Je me suis allongé sur la paille de notre camp de réfugiés, mais j'ai été pris d'une crise très forte et je vomissais sans arrêt. Mes camarades, en me voyant tout jaune, ont dit au directeur de la compagnie que, s'il ne m'emmenait pas à l'hôpital, ils le tueraient. L'homme a eu peur et m'a envoyé à l'hôpital de Saint-Étienne. Le médecin, un Juif, m'a dit qu'il allait devoir s'enfuir d'un moment à l'autre, parce qu'il jugeait la situation très sombre, et il m'a fait opérer aussitôt. »

« Le premier mai 1939, raconte A. G., *nous sommes montés dans un train et nous sommes passés par Suippes, dans le département de la Marne. Et nous qui croyions être passés en France pour rentrer à Madrid et reprendre le combat ! Nous étions militarisés, nous gagnions et mangions la même chose que les soldats français, mais nous ne pouvions pas partir. À ce moment-là, nous avons pu commencer à écrire chez nous. Cela faisait bien quatorze mois que je n'avais pas pu le faire. Car Tortosa avait été occupée en 1938, avant l'été… On parle beaucoup de Guernica, mais il y a eu trente-huit bombardements en onze jours sur Tortosa. La plupart des maisons furent détruites et un tiers de la population ne devait plus y retourner.*

Quand la France a déclaré la guerre, nous sommes partis de Snuippes vers la Ligne Maginot. L'artillerie allemande tirait déjà et nous devions construire des tranchées, des casemates, etc. Snuippes était terrain militaire et il y avait encore des restes de la Guerre de 14. J'ai vu un petit monument élevé en souvenir d'un village qui avait complètement disparu durant la Première Guerre

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 83

Mondiale, Ripont. Nous étions quatre ou cinq Compagnies de Travail constituées seulement de Républicains, on ne nous laissait pas avoir de contacts avec les civils et nous étions commandés par un colonel de l'armée coloniale, issu de l'aristocratie. Cet homme nous considérait, nous les "rouges", comme la peste… Un dimanche, il a voulu nous faire mettre en rangs à la façon militaire pour aller saluer le drapeau français. Nous, après qu'il nous eut laissés mourir de faim et qu'il nous eut traités à coups de pied comme des animaux, nous avons refusé. Nous étions d'accord avec nos officiers. Le colonel a rasé la boule à zéro à tous les officiers et il les a enfermés dans l'hippodrome**, *comme il disait, un carré entouré de fils de fer et exposé au soleil, à la pluie et au vent. Il les a laissés ainsi durant quelques jours et il leur donnait seulement du pain et de l'eau. C'était le même châtiment qu'infligeait l'armée coloniale aux Sénégalais. Mais nous avons décidé que nous n'irions pas travailler s'il ne les libérait pas. Le gendarme qui nous conduisait au travail nous a fait mettre en rangs et lui, devant, a crié le même ordre que d'habitude :"en avant, marche !**", mais nous rien ! Nous n'avons pas avancé d'un seul pas. Le colonel a commencé à s'énerver et il nous a menacés de nous renvoyer dans l'Espagne de Franco où nous attendait le peloton d'exécution. Mais nous avons répété que nous n'avancerions pas s'il ne libérait pas nos officiers. D'après lui, nous étions tous en rébellion militaire. Ils appelèrent alors un général français qui essaya d'arranger la situation. Il dit qu'il ne pouvait pas modifier les ordres de son officier, mais qu'il ferait enfermer nos officiers dans des baraques et dans des conditions plus décentes. Et l'affaire n'est pas allée plus loin.*

Après la déclaration de guerre, les champs ont été laissés à l'abandon. Il a donc été décidé que nous arracherions les betteraves des champs de la zone. Ils nous ont répartis par groupes et le nôtre, composé d'une quarantaine d'hommes, a été envoyé dans un village de l'Est. Nous y sommes arrivés un dimanche matin et on nous a enfermés dans le salon d'honneur de l'école. Des gendarmes, au garde-à-vous, nous entouraient. Quelques propriétaires, les riches du village, sont venus. Ils voulaient tous emmener les plus jeunes et les plus forts, ils tâtaient nos biceps et ils examinaient notre dentition. Ils se disputaient entre eux parce qu'ils ne voulaient pas les vieux, à qui ils devaient donner à manger et payer le même salaire qu'aux jeunes, cinq francs. Ce sont finalement les gendarmes qui ont fait les lots en mélangeant les paysans et

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 84

ceux qui ne l'étaient pas. Le lendemain, nous avons commencé à travailler du matin au soir à arracher les betteraves. Ils nous exploitaient tellement que, sur le chemin du retour au village, nous ne pouvions presque plus marcher. Nous arrivions épuisés.

Au grand désespoir de nos patrons, nous n'avons pas fini les betteraves. On nous a envoyés sur le front, sur la Ligne Maginot. L'hiver 1939-1940 fut terrible. Le pain et le vin nous parvenaient gelés et le cuir de nos chaussures ressemblait à du fer. Nous travaillions dans la forêt : nous taillions des arbres pour en faire des piquets, des tranchées, nous inondions des terrains, des vallées entières, des canaux… Et tout cela n'a servi à rien, parce que les Allemands sont passés par les Ardennes. Ce fut le chaos, tout le monde a pris la fuite, les routes étaient pleines de matériel, de fusils, de camions abandonnés par l'armée française. L'exode a duré plusieurs jours, parce que nous ne voulions pas tomber entre les mains des Allemands. Nous avons réussi à faire quatre-vingt-un kilomètres sans nous arrêter. Mais nous nous sommes retrouvés encerclés, sans échappatoire. Nous étions dans une ferme et les Français ont livré toute notre compagnie aux Allemands. Ceux-ci nous ont emmenés à Baccarat, la ville du cristal. C'était le 17 juin 40. Cela faisait un an et quatre mois que j'étais parti de Catalogne.

Les Allemands nous ont enfermés avec les soldats français dans une usine qui servait de prison. Nous y sommes restés deux mois et ce fut de nouveau la faim. Les premiers jours, il n'y avait presque pas de nourriture pour nous, les Espagnols, les parias de toutes les catastrophes d'Europe qui n'étaient pas encore terminées. On nous donnait quatre carottes par jour et nous allions à la cuisine chercher les feuilles des carottes qui étaient immangeables, même bouillies. Les Français ont très vite reçu des colis de chez eux et nous, nous nous démenions pour trouver des couennes de lard et des épluchures de pommes de terre dans les ordures. Parce qu'ils ne nous donnaient rien… À l'usine, il y avait des miradors comme dans les camps de concentration. Nous étions enfermés dans les souterrains et l'unique bouche d'aération était une grille au ras du sol. Un jour, une femme est passée et s'est acharnée à nous glisser un morceau de pain, elle essayait de le rentrer, mais elle n'y arrivait pas et nous ne pouvions pas l'atteindre. Une sentinelle a vu la femme et l'a chassée. J'avais eu le pain à vingt centimètres ! »

Un million huit cent mille soldats de l'armée française sont envoyés aux Stalags d'Allemagne et d'Autriche. Parmi eux, se trouve la majeure partie de nos déportés, attrapés comme des rats dans les Compagnies de Travailleurs. Cette débâcle a été provoquée par la panique qu'inspirait le Front Populaire bien plus que le nazisme. Le général français Georges Ferré écrivit dans son livre *Le défaut de l'armure : « Quand une nation comme la France se laisse imposer la loi du vainqueur, seulement quelques semaines après le début du combat, les raisons purement militaires ne suffisent pas à expliquer un désastre comme celui-ci. »*(30)

Il n'y avait pas que les raisons militaires pour expliquer cette défaite. Une défaite qu'allaient devoir payer, également, nos déportés, ceux qui furent envoyés au camp d'extermination de Mauthausen.

Mais il y avait d'autres façons de finir à Mauthausen. Par exemple, celle des réfugiés d'Angoulême.

(30) Cité par Albert Ouzoulias, opus cité, p. 307.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 86

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 87

4 - LES RÉFUGIÉS D'ANGOULÊME

« La France que nous portons dans nos cœurs est différente,
et nous la servirions mal en livrant son malheur aux ruses de l'oubli. »
MAX AUB, juin 1944

Les réfugiés qui réussirent à rejoindre leur famille se dispersèrent bientôt dans toute la France. Le sort de ces familles fut divers : nombre d'entre elles s'engagèrent d'une manière ou d'une autre dans la Résistance, d'autres tentèrent de refaire leur vie, avec un avenir très incertain. Une nouvelle sorte d'immigration commença en France, l'immigration politique, dont les conséquences morales, physiques et sociales mériteraient d'être traitées un jour plus longuement. Les enfants s'enracineraient dans le nouveau pays et devraient composer entre la nostalgie de leurs parents et l'attirance pour la culture française, plus forte et plus libre. Les parents, appartenant à la classe ouvrière pour la plupart, vivraient éternellement de façon "provisoire", sans logements adéquats, avec des emplois subalternes, et parfois rejetés, ouvertement ou de façon latente, par la population française. Ils commenceraient à se transformer en quelque chose d'hybride, d'abstrait, de dérangeant.

Les Républicains n'étaient pas des exilés courants. Souvent, ceux qui fuient la répression des vainqueurs après une guerre civile trouvent la paix dans le nouveau pays, ou du moins une certaine tranquillité. Mais les réfugiés de l'après-guerre franquiste furent confrontés à une guerre bien plus dure et à un ennemi bien plus cruel. C'est le cas des réfugiés qui se trouvaient à Oradour-sur-Glane en ce 10 juin 1944 où la fameuse 2ème *Panzerdivision*, formée par les régiments *Das Reich, Deutschland* et *Der Führer* commit un terrible massacre. Trente ans après, l'ancien déporté Casimir Climent m'écrivait :

« Le 10 juin j'ai assisté au trentième anniversaire de la destruction totale du village d'Oradour-sur-Glane et de l'extermination de presque tous ses habitants : 642 personnes, parmi lesquelles il y avait 252 enfants ; seules quelque 52 personnes purent être identifiées. Un cerveau humain ne peut concevoir cela et, de nos jours, après trente années de pluies, les restes de l'incendie ont disparu, mais on trouve encore les ruines telles qu'elles sont restées ce jour-là. Tout est à sa place, les lits en métal, les poussettes pour enfants, les bicyclettes, les cuisinières, les machines à coudre, on voit encore sur une cheminée les restes d'une pendule avec tout son mécanisme et enfin il y a la voiture de l'un des deux médecins du village, brûlée devant ce qui fut la pharmacie. Quelle tristesse, quelle désolation ! »

À Oradour-sur-Glane il y a une plaque de marbre blanc qui dit en lettres noires : Junte Espagnole de Libération. Au-dessous il y a dix-neuf noms. Ce sont les noms des réfugiés républicains qui ont pu être identifiés. Il n'est rien resté des autres réfugiés. Parmi les noms, on trouve deux fillettes de Sabadell, Emilia et Angelina Masach, âgées de onze et huit ans, une famille entière de Murcie, et une autre dont les parents étaient nés à Saragosse et à Prat de Llobregat, et leurs jeunes enfants à Limoges et Barcelone. Leur nom est Telles et le plus jeune est un enfant de deux ans, né à Limoges. Ce pourrait être des immigrés aragonais, tout comme Carmen Silva de Lorente pourrait être une immigrée de Barcelone, née à Bilbao et qui semble avoir eu une fille née à Barcelone, Lorente Prado, âgée de neuf ans. Les Gil Espinosa d'Alcanyís devaient aussi être immigrés à Barcelone. Les noms de la plaque sont imprécis, il manque sûrement des informations et il nous est difficile de nous risquer à affirmer avec certitude lesquels étaient catalans, et lesquels étaient immigrants en Catalogne. Cela dit, cela revient au même. L'existence de cette plaque suggère la possibilité que d'autres réfugiés soient morts carbonisés le jour des fameuses représailles nazies au village d'Oradour-sur-Glane. Les rares témoins qui ont survécu racontent que les Allemands encerclèrent le village, fouillèrent toutes les maisons et jetèrent les gens dehors. Ils les réunirent sur la place du village où ils laissèrent les hommes, et ils enfermèrent les femmes et les enfants dans l'église. À trois heures et demie de l'après-midi on entendit un coup de feu : c'était le signal pour mitrailler les hommes, et en même temps d'autres SS mettaient le feu à l'église en observant, impassibles, cette foule sans défense et épouvantée lutter pour s'échapper entre la fumée, les flammes, les explosions, au milieu des cris et des pleurs. Les portes

de l'église étaient bien fermées et les fenêtres trop hautes pour être atteintes. Si malgré cela quelqu'un parvenait à s'échapper, les SS l'attendaient avec leurs mitraillettes. Toutes les femmes et tous les enfants moururent, à l'exception d'une femme qui parvint à se faufiler par une fenêtre de derrière et qui, plus tard devenue folle, raconterait son histoire. Notre sculpteur Appel.les Fenosa, de qui Paul Éluard avait écrit, entre autres, ces vers :

…Tremblant comme une balance
Calme comme une statue…[**]

ne put supporter en 1945 cette même vision de ce village, alors tout récemment détruit, qui impressionnerait si fortement en 1974 un homme qui connaissait les techniques du fascisme dans sa chair, l'ancien déporté Casimir Climent i Sarrion. Le sculpteur Fenosa raconta dans une interview(31) que les membres du Comité de Libération lui avaient suggéré de réaliser un monument en mémoire de la tragédie d'Oradour. Appel.les Fenosa a réalisé une statue impressionnante : une femme enceinte, nue, qui se tord de douleur, à demi consumée par les flammes qui lui arrivent à la moitié du corps. Mais l'évêque de Limoges, scandalisé par la statue, n'a pas permis qu'on la mette dans cette ville. Aujourd'hui, grâce à Jean Cassou, elle se trouve au Musée d'Art Moderne de Paris.

D'autres réfugiés eurent plus de chance et ne subirent pas les représailles de la terrible division SS. Il y a cependant le cas d'Angoulême, où atterrirent Jacint Cortès et Ramon Milà. Ce dernier y arriva en fuyant les Allemands après que sa compagnie eut été encerclée près d'Orléans : *« Nous marchions de nuit, la couverture sur le dos. Une nuit nous avons dormi dans une ferme à environ vingt-cinq kilomètres d'Angoulême. Alors que nous enlevions la paille de nos couvertures, nous avons vu un casque allemand sur une moto. Mes compagnons ne voulaient pas le croire, qu'il était allemand, et moi je leur disais que si, que je les avais vus au cinéma. À Angoulême nous avons trouvé un centre de réfugiés et mes compagnons et moi y sommes restés durant deux mois. Il y avait parmi nous un garçon qui s'appelait Català. Il a été renversé par un camion allemand qui l'a complètement bousillé. Il a été notre première victime, il devait avoir environ seize ou dix-sept ans… »*

Le 8 février 1939, après un voyage difficile, la famille Cortès parvint à traverser la frontière des Pyrénées. Ils avaient abandonné leur maison de Prat de Llobregat après avoir emballé les matelas, et ils avaient à peine eu le temps de ras-

(31) Interview d'Appel.les Fenosa par Lluis Permanyer, *La Vanguardia Española*, Barcelone, 24 janvier 1973.

sembler quelques affaires pour le voyage. Toute la famille était là, le père, la mère et les six enfants : Àngels, qui avait vingt ans, Jacint, âgé de seize ans, Manolo, treize ans, Aurore, onze ans, Àngel, huit ans, et la petite Carme, qui venait d'avoir trois ans. Ils allaient chercher l'aîné à l'hôpital de Figueres. Il était resté invalide, ayant subi l'amputation d'une jambe à la suite de la bataille de l'Èbre. La famille Cortès, des immigrés andalous installés en Catalogne, laissait derrière elle toute une vie de travail et d'efforts. Ils ne voulaient pas laisser Pepe tout seul, il fallait le sauver coûte que coûte. Au bout d'un an et demi, seuls la mère, les trois filles et Àngel rentreraient ; le père mourrait à Gusen, *Kommando* de Mauthausen, le 26 août 1941. Pepe, le frère blessé, mourrait dans un "camion fantôme", asphyxié par le gaz, également au camp de Gusen. La mère ne retrouverait pas la maison, ni les matelas emballés, ni les meubles. Des voisins de Prat leur avaient tout volé.

Un soldat acheta du pain pour la famille Cortès quand elle arriva en France, à Cerbère de la Marenda. Le père coupa le pain en tranches fines et les distribua. Le pain fut bien vite terminé et les parents ne l'avaient même pas goûté. À la gare de Cerbère, les sœurs de la Croix-Rouge les vaccinèrent tous. Un gendarme voulait envoyer les hommes de la famille Cortès à Argelès, mais ils se cramponnèrent bien fort, les petits blottis contre les parents, et un cheminot français prit leur défense. On les conduisit à Angoulême en train.

À Angoulême, il y avait des gens de toutes sortes, blessés au front pour beaucoup, des hommes âgés, des enfants. On en mit le plus possible dans le souterrain de la gendarmerie, un endroit très sale et humide. Ils dormaient tous sur la paille, tête-bêche et ne pouvaient pas s'étirer ni disposer d'eau. La famille Cortès eut la chance d'échouer dans l'ancienne gare. Il n'y avait là que des femmes et des enfants, des jeunes garçons d'environ seize ans, parmi lesquels Jacint Cortès et quelques hommes d'un certain âge dont son père qui approchait la cinquantaine. On leur apportait à manger de la gare, mais pas grand-chose. Une jeune fille qui servait d'interprète se rendit à la gendarmerie et trouva que les conditions y étaient pires encore. Au bout de quelques jours, les gendarmes leur dirent qu'ils devaient leur changer la paille et que pendant ce temps-là ils les mettraient dans la gendarmerie. Mais tous les réfugiés qui se trouvaient à la gare refusèrent de les croire, méfiants comme ils étaient, et ils refusèrent d'obtempérer. Ils se mirent à crier, tous regroupés dans un coin, les hommes se jetaient sur les gendarmes tandis que les femmes, avec leurs enfants agrippés à leurs jupes, les frappaient, les mordaient, les griffaient, et quelques-unes avaient même ôté leurs chaussures

et essayaient de les frapper au visage. La bagarre dura jusqu'à ce que le commissaire arrivât et rétablît l'ordre. Il leur dit de se calmer, qu'ils voulaient seulement leur changer la paille, que le soir même ils seraient de retour à la gare. Cortès resta avec d'autres jeunes hommes pour aider à cette tâche.

Les réfugiés furent installés à Ruelle, à environ sept kilomètres d'Angoulême. On les installa dans une école sale et pleine de boue. Peu à peu ils l'aménagèrent avec des bâches et tout le matériel qu'ils purent trouver. Les Français les traitèrent bien, car Ruelle était un village de tradition révolutionnaire, même si au début les réactionnaires traitaient les petits comme s'ils avaient été des singes. Ils lançaient des bonbons à terre pour voir comment les enfants se précipitaient pour les attraper et ensuite ils les prenaient en photo. Un jour une petite vieille s'approcha des barbelés, toute timide, elle n'osait pas donner aux enfants le paquet qu'elle portait sous son bras. Finalement elle le passa entre les barbelés et le fit glisser dans l'une des mains qui se tendaient pour l'attraper. À l'intérieur il y avait du chocolat, une savonnette et une poupée au bras cassé. On aurait dit un trésor, tout empaqueté, et la vieille femme avait honte de donner une poupée amputée.

Avec l'aide des partis de gauche et de la C.G.T., ces Républicains qui fuyaient une guerre et qui avaient atterri à Ruelle, montèrent une école pour leurs enfants. Les cours avaient lieu à la Maison du Peuple et il y en avait trois différents ; Morera en donnait un (il avait été instituteur à Barcelone) et un capitaine d'artillerie se chargeait du cours de mathématiques. Cortès n'y allait pas et se cachait dans le refuge. Un jour le commissaire le découvrit et lui dit que s'il le surprenait de nouveau en train de faire l'école buissonnière, il l'enverrait à Argelès. Morera l'embaucha alors pour s'occuper des petits afin qu'il puisse faire cours plus tranquillement. Cortès faisait cela tous les jours, sauf le jeudi, où il disait aux gendarmes qu'il devait aller faire des courses à Ruelle, ce qui était faux : en fait il rentrait en douce dans le cinéma et y passait tout l'après-midi.

Ceux de Cognac échouèrent aussi à Ruelle. Pendant ce temps, la famille Cortès voulut réclamer Pepe, le frère blessé, dont ils n'avaient plus eu de nouvelles depuis qu'ils l'avaient laissé dans une ambulance. Il faut dire qu'à Ruelle il n'y avait aucune famille entière. Elles étaient toutes dispersées. Ils lui envoyèrent leur adresse à travers le S.E.R.E. et le J.A.R.E.[32] et un beau jour ils le virent arriver à Ruelle. Il avait été à Albi où un Polonais, blessé également, lui avait fait lire

(32) NdT : S.E.R.E. : Service d'Évacuation des Républicains Espagnols. J.A.R.E. : Junta de Auxilio de los Republicanos Españoles.

le journal dans lequel sa famille le réclamait. Toute la famille était à présent réunie à nouveau, les sept frères et sœurs, le père et la mère.

Il y avait parfois des gens, parmi les réfugiés, qui repartaient pour l'Espagne. Certains volontairement, d'autres de force. Car les Français maintenaient toujours la même menace : le rapatriement. Et le moindre prétexte leur suffisait, une querelle entre femmes par exemple. Les choses continuèrent ainsi jusqu'à ce que la guerre éclatât, en septembre, entre l'Allemagne et la France. On emmena les réfugiés de Ruelle à Angoulême en toute hâte, comme s'ils devaient battre en retraite. On les installa tous au camp d'Alliers, sur la route de Bordeaux, un camp plein de baraques à demi-construites, qui se remplissaient de boue quand il pleuvait. On fit travailler les jeunes sur la route de Ruelle et, comme les fils Cortès y allèrent, toute la famille put manger un peu mieux. Il y avait là beaucoup d'Indochinois qui venaient du Cambodge, du Laos, du Vietnam. Ils travaillaient dans les mines de sulfate de fer et cela faisait beaucoup rire les enfants des Républicains réfugiés qu'ils soient jaunes, encore plus jaunes que d'habitude, parce qu'ils récoltaient le sulfate et se salissaient énormément le visage et les mains. La population française changea peu à peu sa vision des Républicains (la légende avait entre autres fait courir le bruit qu'ils pendaient les curés dans les boucheries après les avoir égorgés et écartelés) en voyant qu'ils étaient si travailleurs.

Vers le mois de juin, les Allemands entrèrent à Angoulême. Ils arrivaient en chantant et faisaient très bonne impression à la population. Ils étaient bien élevés, indulgents, et promettaient qu'ils ne feraient rien aux Républicains. À la mairie, on offrit cinquante centimes par jour à tous ceux qui ne travaillaient pas, et naturellement beaucoup de Républicains se présentèrent, car ils étaient de plus en plus nombreux à venir du nord, des Compagnies de Travail détruites par l'ouragan germanique, comme c'était le cas de Ramon Milà.

Et ainsi, entre les Républicains battant en retraite et les autres, ils finirent par être très nombreux à Angoulême. Le temps passa et tout semblait très calme. Ceux qui travaillaient gagnaient un salaire et pouvaient se nourrir correctement. De plus, les Allemands distribuaient du chocolat et des confitures aux enfants. Les jeunes montèrent une équipe de football, et ils disputèrent de nombreux matchs avec les Indochinois. Les journaux parlaient de ces matchs. Mais une bonne partie de la presse montait la population contre les réfugiés et un chroniqueur qui signait *"Le Tout Passant**"* (sic) écrivit une chronique dans laquelle il

disait des choses comme : *« …maudite populace que ces rouges espagnols qui ont la peau comme l'âme… »*

Un beau jour les Allemands apparurent dans le camp des réfugiés et ils les mirent en joue avec leurs mitraillettes. Ils encerclèrent les baraques et firent sortir tout le monde. Ils mirent les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, fouillèrent tout et repartirent sans donner aucune explication. Mais les choses se passèrent autrement la journée du 20 août. Le bruit avait couru que les Français emmèneraient les réfugiés en zone libre. Ceux de la *Kommandantur* ne savaient rien de tout cela et ils étaient aussi déconcertés : ils avaient signé peu de temps auparavant des laisser-passer autorisant les réfugiés à se rendre à Paris. Quand les Allemands les firent monter dans le train, les réfugiés pensèrent donc qu'on les envoyait vers le sud.

Le train était bondé car les réfugiés d'Angoulême étaient très nombreux. Les Allemands les traitaient bien, c'était un train normal, un train de voyageurs. Comme ils croyaient qu'ils allaient vers le sud, Pepe, l'aîné des frères Cortès, l'invalide de la guerre d'Espagne, dit qu'il en profiterait pour descendre à Montauban pour y toucher une somme d'argent qui lui revenait comme aide aux réfugiés. Pepe avait une carte de France et il comptait les gares, mais il se rendit compte, d'un seul coup, qu'ils avaient passé le Danube. Quatre jours passèrent environ et ils ne savaient pas où ils allaient, Madame Cortès passait son temps à les réprimander pour qu'ils ne pissent pas par terre. Ils arrivèrent à une petite gare, le père regarda et dit : Mauthausen. Ils ne savaient pas où ils étaient. On ouvrit les portes et des gardes obligèrent les hommes et les jeunes gens, parmi lesquels certains étaient presque des enfants, âgés de treize ans, à descendre. Ils les firent descendre en leur mentant, en leur disant qu'ils allaient revenir tout de suite. Mais les femmes commencèrent à se méfier et elles se mirent à crier. Alors les Allemands passèrent de la politesse à la brutalité et ils firent descendre les hommes en les frappant et en les poussant. Le plus jeune des frères Cortès, Àngel, qui avait huit ans, voulait suivre son père et criait *« papa, papa ! »*, la mère le rattrapa avec furie et se jeta sur les Allemands en leur criant : *« Si vous m'enlevez celui-là aussi, vous devrez me tuer ici même ! »* Ils ne les laissèrent même pas se dire au revoir. Jacint Cortès se rappelle encore les cris de ces femmes, leurs hurlements, beaucoup d'entre elles s'arrachaient les cheveux, désespérées, car elles étaient sûres qu'on les emmenait pour les tuer. Les SS refermèrent les portes des wagons et le train continua son chemin vers

un camp de déportation pour femmes[33]… où il s'arrêta pendant trois jours sans que les femmes et les enfants n'en descendent à aucun moment. Des déportées leur apportaient à manger. Ils fermèrent à nouveau les portes et le train repartit, en direction du sud cette fois. Les femmes entendirent des rumeurs disant que Paris avait envoyé l'ordre de les renvoyer vers leur lieu d'origine, Angoulême. Mais le train roula sans jamais s'arrêter et, quand les portes s'ouvrirent enfin, les femmes étaient à Fuenterrabía et, au lieu des SS, ce fut la Garde Civile qui les reçut. On les enferma dans le stade de foot d'Irun et on les envoya ensuite à Barcelone, au Palais des Missions. La mère y arriva malade, elle ne pouvait rien absorber, sauf de l'eau et du sucre. Ils retrouvèrent leur maison de Prat de Llobregat saccagée par les voisins et ils ne purent rien récupérer, pas même une photo du grand frère, Pepe, le préféré de la mère. Ils surent tout de suite qui l'avait emportée. La mère était une femme d'intérieur, elle n'était jamais sortie seule à Barcelone parce qu'elle "s'y perdait". Mais quand on les fit revenir de force et qu'ils se retrouvèrent sans rien, sans travail, sans maison, sans rien à manger, la mère allait en ville toute seule et se "perdait" dans les ruelles étroites du Barrio Chino en vendant du tabac, du pain et de l'huile au marché noir. Et elle gardait toujours les fruits les plus beaux, les pommes luisantes ou les grosses oranges jusqu'à ce qu'ils moisissent. Elle les gardait pour ses enfants, ceux qui étaient restés en Allemagne, parce qu'elle disait qu'ils auraient faim quand ils reviendraient. Comme nous le savons, ils ne revinrent jamais, Pepe et son père moururent au camp de Gusen.

Nombre des réfugiés d'Angoulême moururent à Mauthausen, beaucoup d'entre eux étaient âgés et ne purent résister. Parmi eux, il y avait presque une centaine de Catalans : Les frères Donadeu Brussallen, de Sant Hilari ; les Artola Casals, majorquins ; Joan Bondi Breva et son fils, Manuel, de Castelló de la Plana ; les trois Piñol Major, de Xerta… et les parents de nombreux "*Poschacher*"[34]…, comme le père d'Enric Ferrer. Enric Ferrer n'avait que quinze ans quand il entra dans le camp et il y mourut à la fin des années 40 des conséquences de la déportation. Étaient-ils des civils, ceux qui ordonnèrent la déportation de ces familles ? La question reste encore sans réponse.

Tel fut le destin de nombreux réfugiés qui avaient recommencé à zéro dans une ville du midi de la France.

(33) Je n'ai pas pu savoir s'il s'agissait de Ravensbrück.
(34) Voir le chapitre 1 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 95

5 - LA RÉSISTANCE CONTRE LES ALLEMANDS

« Je suis entré dans la Résistance française
parce que je pensais pouvoir libérer mon pays.
La France, je n'avais rien à y faire, je m'y trouvais sans le vouloir. »
BERNAT GARCIA, du groupe R6 de Gironde

En juin 1940, les troupes allemandes envahissent la France. Le pays est divisé en deux parties, la zone occupée et la zone dite libre. Les Républicains qui s'enrôlèrent dans la Résistance travaillèrent dans les deux zones. Le 30 octobre 1940, Pétain proclame : *« C'est dans l'honneur et pour maintenir l'unité française, une unité de dix siècles dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen, que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration… Cette collaboration doit être sincère. Elle doit être un effort patient et confiant…*** *»* C'est cette même "collaboration" qui fera tomber le président Companys et le conduira à la mort, et qui torturera la plupart de nos Républicains. Certains d'entre eux sont morts sous la torture ou fusillés, d'autres ont été déportés à Sachsenhausen, tels Joan Mestres et Bernat Garcia ; à Ravensbrück, telles Secundina Barceló, Neus Català, Dolors Gener, Coloma Serós ; à Buchenwald, tels Garcia Badillo et E. G. ; à Dachau, tel Turiel, Ramon Buj, Laborda, Joan Martorell ; à Eperlecques, tel le docteur Boix ; dans l'île d'Aurigny, tel Guzman Bosque ; à Mauthausen, tels Ester ou Josep Miret-Musté, lequel fut assassiné par les nazis en 1944.

Suite aux accords de Montoire, du 24 avril 1940, l'administration, le pouvoir judiciaire et les diverses polices françaises se mettent au service du nouveau gouvernement. En 1941 les tribunaux d'exception sont mis en place ; en 1943, Pétain crée la Milice Française qui a carte blanche pour agir et pour réprimer.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 96

Une bonne partie de la population française, par peur, par commodité ou par sottise, fait l'autruche, tandis qu'une autre partie qui ira croissant commence à résister. De 1940 à 1944, on compte plusieurs périodes et diverses formes de résistance. Les résistants républicains, aussi bien les déportés que les autres, durent dans un premier temps s'initier lentement à la résistance, à travers des actions de soutien, comme celle du Catalan Joan Clot. Le colonel des F.F.I., Serge Ravanel, chef de ces forces dans la région de Toulouse, raconte que le restaurant de Joan Clot était un point de contact pour les résistants. *« Nous n'avions jamais parlé de résistance avec lui. Mais nous savions qu'il était au courant de tout. Nous nous sentions en sécurité chez lui car nous savions que, dès qu'ils sentiraient le moindre danger, lui, sa femme et leur fille Assumpció nous aideraient à nous enfuir par la cour et par les rues étroites qui communiquaient avec le restaurant. »* C'étaient des liens solidaires qui s'établissaient à un niveau très personnel et qui plus tard se déploieraient dans un militantisme convaincu ou dans une participation substantielle à la lutte armée(35). On sait que le 24 août 1944, la fameuse division blindée du Général Leclerc s'est avancée sur Paris avec de nombreux Républicains qui appartenaient à la 9ème compagnie du 3ème bataillon d'infanterie du Tchad, sous les ordres de Raymond Dronne. Ces Républicains s'étaient enrôlés dans la Légion en 1939, avaient été démobilisés en 1940 après l'armistice et envoyés dans des camps de travailleurs en Afrique du Nord. Ils furent libérés en 1942 après le débarquement des Alliés et, s'étant enrôlés dans les *corps francs***, ils participèrent à la bataille de Tunis. Parmi eux, il y avait de nombreux Catalans. Beaucoup gisent pour toujours dans les terres qui bordent l'itinéraire de la libération, depuis la Normandie jusqu'à Berchtesgaden.

Parmi les résistants qui furent déportés vers les camps d'extermination nazis il y avait de tout. De véritables cerveaux, comme l'ex-conseiller du gouvernement de la Généralité de Catalogne, Josep Miret Musté, qui organisa la Résistance des communistes catalans et espagnols dans la zone occupée ou comme ceux qui faisaient la liaison, tel E. G., de Barcelone. E. G. avait quinze ans quand il traversa la frontière avec ses parents, une sœur de onze ans et une autre de trois ans. Toute la famille participa à la Résistance. Ils donnaient de quoi manger aux résistants, ils les soignaient, et la mère cousait et reprisait leurs vêtements. En

(35) Il n'existe aucune étude complète ou détaillée sur la participation des Catalans à la Résistance française. Le livre de Miguel Ángel, Les Guerrilleros espagnols en France 1940-1945 a le mérite d'être l'un des premiers à traiter le sujet de manière documentée, mais il reste tout de même limité. L'ouvrage le mieux documenté jusqu'à aujourd'hui est celui de Pons Prades, déjà cité.

1943, E. G. fut arrêté en tant qu'agent de liaison. Il fut déporté à Buchenwald à l'âge de dix-neuf ans et ensuite aux terribles tunnels de Dora(36). Agirent également en tant qu'agents de liaison : la Barcelonaise Mercedes Núñez, Paquita Colomer de son nom de guerre, qui opérait dans l'Aude ; Carme Boatell dans la région de Marseille ; Neus Català, en Dordogne — la même région où luttait Frederica Montseny et plusieurs de ses camarades libertaires — ; Secundina Barceló, dans le Loiret ; Ramon Buj…

Ramon Buj est né à Barcelone en 1921. À l'âge de dix-sept ans, en 1938, il réussit à s'enrôler dans l'armée, dans le 5ème Corps. Dans les camps de concentration français, il participa activement à la lutte contre l'enrôlement "forcé" dans les Compagnies de Travail. Quand la guerre est déclarée, il est envoyé dans le nord-ouest de la France pour la construction d'un terrain d'aviation. Après la déroute de l'armée française, il parvient à rejoindre l'Hérault, mais est arrêté à nouveau et envoyé à Argelès. Il est incorporé dans un autre groupe de travail, le quatre-vingt-onzième et, durant l'hiver 1940-41, il travaille dans le centre de la France, à l'arsenal de Roanne puis dans l'entrepôt d'obus à gaz à la Ferté Hauterive (Allier). Plus tard il rejoint le 667ème Groupe de Travailleurs Étrangers qui sont employés dans un important parc automobile près de Clermont-Ferrand. C'est de cette époque que date le début de l'action de Ramon Buj dans la Résistance. À son arrivée, il crée, avec d'autres, une cellule communiste : il est chargé des contacts avec l'organisation départementale. Durant l'hiver 1941-42, il collabore activement à la campagne pour la libération de Luigi Longo, communiste italien et ancien membre des Brigades Internationales, ainsi qu'à toutes les actions de sabotage qui eurent lieu dans le parc automobile. Au début de 1942, les communistes catalans et espagnols lancent la "campagne des quatre-vingt-dix jours" où ils appellent tous les Républicains dispersés en France à participer à la lutte contre le nazisme. Ramon Buj participe à l'organisation des Jeunesses Communistes au sein de son groupe de travail et il est le premier responsable de la fabrication de tracts appelant les Républicains à lutter contre l'envahisseur. Il est pris sur le fait par un surveillant du groupe qui le dénonce immédiatement et le livre à la police de Vichy. Il est emmené à la prison de Clermont-Ferrand où il séjourne pendant un mois totalement coupé du monde extérieur. Jugé par un tribunal militaire, il est condamné à dix ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour en France. Il est transféré à la prison de Nontron où il continue ses activités au sein de l'organisation clandestine. Il y avait

(36) Voir le chapitre 4 de la deuxième partie.

une cinquantaine de prisonniers politiques et Ramon Buj leur donnait des cours d'espagnol, ce qui l'aidait, lui et les autres "professeurs", à circuler d'une cellule à une autre. Comme les prisonniers arrivent de plus en plus nombreux à Nontron, Ramon Buj est envoyé avec d'autres à Mende, une prison civile. À Mende les choses deviennent plus difficiles. Les possibilités de communiquer entre les prisonniers sont plus rares, les cellules sont individuelles, cependant, le prêtre de la prison offre un moyen de communication avec l'extérieur tandis que de leur côté les prisonniers hommes parviennent à communiquer en morse avec les prisonnières. Le régime de vie était très dur à Mende, Ramon Buj ne pouvait pas recevoir de courrier de sa famille et il était complètement isolé sans pouvoir lire, ni pouvoir écrire à ses proches. De l'extérieur, la Résistance parvient à obtenir l'amélioration du régime pénitencier en envoyant de petits cercueils en signe de menace au directeur de la prison ; mais le prêtre est remplacé par un autre qui ne se soucie plus de mettre en pratique les principes de l'Évangile. Peu de temps après, le gouvernement de Vichy décide de concentrer tous les prisonniers politiques dans un pénitencier afin de faciliter la répression. Ramon Buj est évacué au pénitencier d'Eysses avec d'autres Catalans : Joan Martorell, résistant dans la zone centre avec Puig Pidemunt qui fut fusillé par le régime franquiste en 1949 ; Turiel, accusé de distribuer de la propagande antinazie à Marseille pour dissuader les Républicains de se laisser convaincre par les Allemands d'aller travailler comme volontaires en Allemagne ; Lluís Canadell, de Barcelone ; Portolés, un Valencien enraciné à Barcelone ; Camarasa, également valencien ; Facundo Famada, qui mourra des suites de la déportation, dans un sanatorium en Catalogne et en pleine clandestinité. Nous les retrouverons plus loin(37).

Ainsi, les Républicains résistants cachaient des hommes et des armes, écrivaient, imprimaient et distribuaient de la propagande contre les Allemands, en catalan et en espagnol, pour convaincre les réfugiés de ne pas s'enrôler pour le travail "volontaire" des Allemands, et pour les inciter à se joindre au combat contre l'envahisseur ; ils participaient à toutes sortes de sabotages, aux groupes de représailles, à la lutte armée ouverte, à tout ce qu'ils pouvaient. Il y avait aussi les *passeurs d'hommes***, des résistants qui formaient les célèbres filières d'évasion ; ils étaient pratiquement tous de la C.N.T. et d'Estat Català, comme nous le verrons plus tard. Peu à peu, les collaborations personnelles et spontanées s'évanouissaient.

(37) Voir le chapitre 6 de cette première partie.

Les Républicains agissaient là où ils pensaient qu'ils devaient le faire et parfois là où ils le pouvaient. Ils avaient subi une fin de guerre plutôt déprimante et ils voulaient poursuivre le combat ; ils ne pouvaient pas attendre passivement de voir comment allait les traiter un ennemi qu'ils connaissaient déjà. Pourtant, dans un premier temps, certains hésitaient à cause du traitement aimable et apparemment généreux de l'envahisseur, et à cause, aussi, de l'incertitude suscitée par le célèbre pacte germano-soviétique. L'organisme qui rassemblait la plupart des Républicains, c'était "Solidaritat", une sorte de front commun. À ce moment-là commencèrent les actes de sabotage et de destruction des voies ferrées, entre autres. Un peu plus tard naîtrait la "Unión Nacional Española", mouvement d'inspiration marxiste, semble-t-il, mais dans lequel luttèrent des anarchistes, des socialistes et des républicains de toutes tendances. Il y eut également quelques groupes libertaires isolés, au centre de la France. Si l'on analysait ici la nature des groupes qui se joignirent en nombre à la Résistance antinazie, on s'apercevrait que perduraient encore les erreurs qui avaient favorisé une tension entre certaines institutions politiques pendant la Guerre civile. Et c'est regrettable. Ces divergences ne constituent pas, en soi, le sujet de ce travail, mais elles apparaîtront à l'occasion, de manière latente ou bien elles seront sous-jacentes à certains sujets dont nous traiterons. Nos résistants étaient des personnes capables de donner leur vie pour un "idéal" élevé, mais certains d'entre eux étaient incapables de réfléchir aux erreurs passées, erreurs qu'aujourd'hui encore, nous n'avons toujours pas assumées. Arrêtons là, cependant, cette digression et reprenons le fil de l'histoire des résistants catalans qui plus tard seront déportés. Hormis ceux qui s'enrôlent dans la "Unión Nacional Española", certains intègrent des groupes français, comme les F.T.P.F. (Francs-Tireurs et Partisans Français) ou l'A.S. (Armée Secrète). Plusieurs des futurs déportés luttèrent également dans la M.O.I. Cet acronyme signifiait, au départ, "Main d'Œuvre Immigrée", mais la guerre durant, les combattants leur donnèrent un autre sens : "Mouvement Ouvrier International". Ce changement sémantique révèle la prise de conscience du fait que la guerre avait provoqué l'émigration économique de ceux qui travaillaient en France. Un des principaux animateurs de la M.O.I. fut Conrad Miret, frère de Josep Miret i Fuster, un Catalan de Barcelone, né dans la rue Urgell, un grand joueur de rugby et un passionné de danse, avant la guerre. Tous ceux qui m'ont parlé des frères Miret Musté en venaient à me donner une image unique des deux individus. Cela vient en partie, du fait de la clandestinité dans laquelle

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 100

ils devaient vivre sous de faux noms, dans des domiciles inconnus et dans une négation totale de leur vie privée. Une sorte de légende des frères Miret est née ainsi sous l'effet des années qui passent et du flou qui atteint les mémoires fatiguées. Par exemple, lorsque Artur London me parla de Josep Miret, il me dit que Osvald Zavodsky, un Tchèque qui serait pendu à l'issue du même procès que le sien, lui fit le récit de la mort de Josep Miret dans un *Kommando* du camp de Mauthausen et lui dit que c'était un homme humble, d'un grand courage, curieux de tout. Mais après il me parla d'un Polonais qui avait également connu Miret et qui le présentait comme un combattant sans ambiguïté. Alors Lise Ricol, la femme de London, interrompit son mari pour lui dire : *« Tu es sûr que ce n'est pas Conrad au lieu de Josep qu'il connaissait ? »* Dans le prologue de ce livre, London apporte le témoignage d'Albi i Arlat sur Josep Miret. Garcia Badillo, quant à lui, me parlait de Josep Miret et me disait que c'était un "jabato"(38), un homme de caractère franc et ouvert, alors que Conrad était un guerrier, qui fut blessé dans la guerre d'Espagne et qui fut un des premiers résistants à être fusillé à Paris. Tandis que d'autres me racontaient que Conrad était mort sous la torture de la Gestapo. Au bout du compte, notre seule certitude est que son corps a disparu et que personne ne sait où il a pu être enterré. Dans le livre d'Albert Ouzoulias, plusieurs fois cité dans ce travail, il y a quelques références à Conrad(39). L'auteur dit, entre autres choses, qu'un certain Conrad Miret Must (sic) dirige, sous le nom de Lucien, les unités armées de Paris de la première Résistance, composées d'hommes et de femmes antifascistes de tous les pays, membres de la M.O.I. Il signale également que "Lucien" était membre du Parti Communiste Espagnol. On peut regretter qu'un homme aussi bien informé qu'Ouzoulias, le colonel André, ignore, comme il semble le faire, que le Catalan Conrad Miret i Musté était militant du P.S.U.C. L'auteur ajoute qu'il voyait souvent Lucien pour coordonner l'action dans le Paris occupé et pour répartir les armes parmi les combattants. Il ne cache pas qu'au début un des problèmes les plus graves était de trouver des armes à distribuer aux combattants. Nous savons, grâce encore à Ouzoulias, que le 5 septembre 1941 un groupe de résistants attaqua un garage allemand, 11 rue de Vincennes, à Paris. C'étaient Conrad Miret, un Français et un Allemand. Le 19 septembre eut lieu une attaque massive contre un garage des forces armées allemandes HKP 503, situé dans le XVIIe arrondisse-

(38) NdT : Héros de la célèbre bande dessinée espagnole, *El Jabato* est un paysan ibère asservi par les Romains, qui devient gladiateur et réussit à s'évader ; il incarne la figure du justicier errant.
(39) Voir *Les bataillons de la jeunesse,* p. 122, 136, 137, 257 et 264.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 101

ment, avec des cocktails Molotov et des bouteilles d'essence. On y retrouve Lucien. Le 2 juillet 1942, une jeune ouvrière communiste est décapitée à la hache. Elle s'appelle Simone Schloss et elle était agent de liaison avec Conrad Miret. Mais Miret avait déjà été arrêté, bien plus tôt, le 5 janvier de la même année. Entre ces deux dates, Miret disparaît et nous savons bien peu de choses sur les circonstances dans lesquelles il est mort. Selon Albert Ouzoulias, notre résistant est le fondateur des groupes de francs-tireurs du M.O.I. Tandis que Josep sait que son frère est arrêté et monstrueusement torturé, il poursuit son travail dans la Résistance dans toute la zone Nord, la zone occupée. Sa compagne, Lilí, témoigne : *« Josep se donne l'air de ne pas être sensible, mais je sais qu'il souffre terriblement. »* Plus tard, quelqu'un lui fait parvenir des photos des enfants de Conrad. Josep regarde longuement le plus petit qui a cinq ans et il murmure : *« C'est le portrait craché de Conrad. Le même sourire ouvert. Enfant, il riait à tout bout de champ. Je les élèverai tous les deux avec mes enfants. Je les éduquerai ensemble. »* Au bout de quelques mois, le 30 novembre 1942, Josep Miret Musté tombera lui aussi aux mains de la Gestapo. Il sera assassiné à Florisdorf en 1944. Il ne connut jamais Magdalena, sa fille, que sa compagne Lilí eut en prison et que Lise Ricol allaita en même temps que son fils.

Selon Pons Prades, il y eut en tout trente-cinq départements français où les Républicains résistants luttèrent de façon autonome. Dans les autres départements, ils participèrent ouvertement aux groupes de Résistance français. Lorsque les forces républicaines des Francs-Tireurs au sein des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) furent contrôlées par le général de Gaulle, l'organisation militaire de la "Unión Nacional Española" devint la "Agrupación Guerrillera Española". Les noms, de toute façon, ce n'est pas le plus important. Durant les presque cinq ans de combat contre le nazisme, les résistants ignorèrent très souvent le nom du réseau qui les encadrait. C'est plus tard que surgit une obsession pour les organigrammes, la classification systématique des groupes, des départements, des tâches commandées. Mais cela est déjà l'affaire des historiens. Tous nos résistants luttèrent motivés par une idée obsédante : celle d'abattre le nazisme en Europe, ce qui pour eux voulait dire, bien que ce fût beaucoup plus tard qu'ils n'auraient pu l'imaginer, reconquérir la liberté dans leur propre pays.

Peu avant le débarquement des Alliés en Normandie, les forces des Francs-Tireurs républicains, qui jouissaient d'une autonomie totale, comptaient douze mille hommes armés, outre ceux qui les soutenaient. En tout, quarante mille per-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 102

sonnes, soit quarante pour cent de la population exilée adulte. Aucun des autres pays occupés n'avait un pourcentage si élevé de combattants. Et pour cause, ce n'était pas une population comme les autres, c'étaient des exilés qui avaient combattu le fascisme dans leur propre pays ; comme s'il fallait qu'ils soient constamment contre ce qui était alors imposé par l'Histoire. On a pu recenser cinq cents morts parmi eux, mais il faut tenir compte du fait que de nombreux résistants disparurent sans laisser aucune trace. Il y a quantité de tombes de combattants qui n'ont pas été identifiées, des fosses communes dans lesquelles pourraient être enterrés des gens comme Conrad Miret, Llussà, Casamitjana, dont on ignore la fin. Dans le livre de Gaston Laroche, j'ai trouvé beaucoup de noms de gens fusillés qui pourraient très bien être catalans, ou du moins, fils d'immigrés économiques. D'après Ouzoulias, le premier août 1941, un franc-maçon nommé Josep Roig est fusillé à Paris. Son crime était le suivant : il avait prononcé des phrases "injurieuses" contre l'armée allemande. Josep Roig est le premier Républicain connu fusillé par les nazis. Qui était-ce ? Souhaitons qu'on réussisse un jour à connaître son identité, ainsi que celle de tant d'autres Catalans qui sont morts, ne serait-ce que pour les archives de l'Histoire. Une affiche circulait dans Paris qui disait : *« Roig José, de Paris, a été condamné à mort pour aide à l'ennemi en faveur de l'armée de l'ex-général de Gaulle. Il a été fusillé aujourd'hui, Paris, le 1er août 1941. Le Tribunal Militaire…** »*

Voyons maintenant la trajectoire de quelques-uns de nos déportés détenus en tant que résistants avant leur arrivée dans les camps d'extermination nazis.

En septembre 1939, Garcia Badillo, émigré en Catalogne très jeune, suit une grève de la faim. Avec d'autres compagnons communistes, il refuse de s'enrôler dans les Compagnies de Travail. Après être allé faire les vendanges, il est ramené au Camp de Saint-Cyprien. Plus tard, il ira travailler la vigne dans la région de l'Hérault. Il commence à établir des contacts avec des camarades et il a, autant qu'il le peut, une vie politique "normale" :

« Après la défaite française, nous avons vu venir le déploiement nazi, nous songions déjà au combat clandestin et nous pensions que nous avions à nouveau le même ennemi qu'en Espagne. Être organisés n'était pas suffisant, nous ressentions le besoin de combattre. Je me rappelle que, quand nous étions aux vendanges, un camarade se donna la mort. Le patron, qui était pétainiste, l'attacha à un cheval et le traîna dans les vignes. Ce fut mon premier choc avec les collabos. Le même jour devait arriver la femme du compa-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 103

gnon mort… La scène fut terrible, mais je me rappelle aussi comment la fille des patrons nettoyait le cadavre, elle le faisait avec une telle tendresse que j'ai pensé qu'en France, il y avait vraiment de tout, des gens qui accepteraient facilement le nazisme et d'autres qui se révolteraient. Après, je suis allé à Montauban. La lutte acharnée contre les nazis n'a commencé que vers le milieu de l'année 1941 ; c'était le moment des empoignades avec les Allemands, des sabotages ; la population française commençait à s'inquiéter parce que les Allemands emportaient la nourriture en Allemagne. Les membres du S.T.O. (Service de Travail Obligatoire) voulaient recruter des gens parmi les nôtres et notre mission était de convaincre les Républicains de ne pas s'enrôler. Nous faisions circuler des tracts, nous organisions des réunions avec eux, et nous leur expliquions ce que signifiait en réalité d'aller travailler en Allemagne. Nous avons sans doute assez bien réussi car les autorités françaises de Vichy ont organisé des brigades spéciales : les brigades « anticommunistes »… Lorsque la « Unión Nacional » est née, nous nous y sommes enrôlés. Pour nous, combattre le nazisme était la même chose que combattre le franquisme. Nous nous préparions à recommencer le combat de l'intérieur. En général, les divers partis s'y sont incorporés : le sentiment de désunion après l'échec était sensible, mais la plupart souhaitait combattre ensemble pour la même cause. Nous étions alors pleins d'optimisme, un optimisme qui n'était peut-être pas justifié ; l'histoire semble du moins l'avoir ainsi démontré. Pendant l'année 1941, nos effectifs ont beaucoup baissé, les brigades anticommunistes nous cherchaient sans répit… J'étais dans un des départements qui tomba en premier. En Haute-Garonne, au village de Fumel, il y a eu une forte répression ; nous savions que dans la région du Nord ils avaient aussi déjà commencé à fusiller. Lors d'une rafle à Fumel ils ont liquidé beaucoup de gens, femmes et enfants compris. Il fallait leur faire croire qu'ils avaient mal visé et nous avons commencé à distribuer à nouveau de la propagande dans toute la région, pour qu'ils voient que nous étions toujours en vie. C'est alors que j'ai été pris dans un village du côté de Cahors. En 1942, nos partisans avaient déjà commencé la lutte armée, dans beaucoup d'endroits bien avant les Français. Ils concevaient des stratégies afin d'attaquer des unités allemandes. Notre réseau était très étendu. Nous avions des camarades aux mines de Decazeville qui y prenaient des explosifs, des détonateurs… et qui nous les faisaient parvenir. Nous les répartissions avec des gens de la C.N.T. et

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 104

d'Esquerra Republicana de Catalunya. J'ai été arrêté en 1942, certains des camarades qui commandaient nos divisions de partisans furent ensuite fusillés par les franquistes. Ils nous emmenèrent tous à la prison militaire de Toulouse. Nous voulions nous en évader mais ce fut un échec. Après, nous avons été transférés à la prison Saint-Michel. Il y avait beaucoup de résistants français, communistes, gaullistes et catholiques.

*Je me suis fait prendre comme un idiot. La VIII*ème *brigade, l'anticommuniste, est venue me chercher chez moi alors que je m'y trouvais. Mes camarades n'avaient pas pu m'avertir.*

La brigade y a trouvé beaucoup de propagande et de bombes parce que nous étions alors en train de monter dans notre réseau, la première division de partisans. Nous avons été treize à être condamnés, dont des gens d'Esquerra Republicana de Catalunya. Les détenus français nous aidaient beaucoup, ils partageaient leurs colis avec nous, même si les gardes en saisissaient quelques-uns. C'était une période très dure, dans les prisons françaises il était également très difficile de survivre. Ils nous donnaient une sorte de bouillon grisâtre avec quatre navets et il était douloureux de voir nos compagnons mourir de dénutrition. Nous ne savions pas que notre juge instructeur était un résistant qui reportait le procès toujours à plus tard, le jugement n'arrivait pas. Pour certains de nous, ils avaient demandé la peine de mort. Ils fusillaient tous les jours quelqu'un dans la prison ; je me rappelle surtout un Polonais qui fut décapité. Quand ils allaient exécuter des camarades ils nous enfermaient tous dans les cellules et nous n'arrêtions pas de manifester bruyamment : nous tapions sur les portes et nous chantions des chants révolutionnaires. Nous savions qu'ils pouvaient nous fusiller n'importe quand puisqu'ils avaient trouvé des bombes chez nous. Mais notre juge reportait le jugement et, ce faisant, les résistants avaient déjà éliminé le président de la Cour d'Appel de Toulouse. Nous avons enfin été jugés à huis clos en juin 1944 et déportés tous les treize à Buchenwald. »

Bernat Garcia, d'Esquerra Republicana, appartenait au groupe R6 de la Gironde. Dans ce groupe il y avait des Français et des Républicains. Bernat Garcia était très ami avec les frères Vaquero, du P.S.U.C. *« Je suis entré dans la Résistance française parce que je pensais pouvoir libérer mon pays. La France, je n'avais rien à y faire, je m'y trouvais sans le vouloir. »* Son groupe était les F.F.I. et pour lui peu importait l'idéologie qui y dominait. Ce qui comp-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 105

tait c'était de lutter contre les nazis. Il pensait aussi qu'il était nécessaire que tous les partis républicains cessent de se disputer. C'est pourquoi il s'enrôla dans la même organisation que son ami Vaquero, de Balaguer, bien que ce dernier soit communiste. La mission de son réseau était d'établir le contact avec les Républicains qui travaillaient dans la base sous-marine de Bordeaux, intégrée dans la célèbre organisation Todt. Il fallait sortir les Républicains de là et les envoyer dans les Landes couper du bois. Il fallait y faire beaucoup de propagande car il y avait presque dix mille Républicains qui travaillaient. La base sous-marine devait être la plus importante d'Europe. Les Allemands voulaient atteindre l'Amérique en passant par l'Angleterre. Les Républicains, bien que travailleurs "volontaires", y étaient très mal traités, ils vivaient sous le régime des camps de concentration. La situation s'est améliorée plus tard avec l'arrivée du célèbre Otto, un Allemand qui auparavant avait été espion dans les Brigades Internationales et qui, une fois notre guerre terminée, dévoila sa vraie personnalité. Otto pensait que les Républicains étaient de braves travailleurs et qu'ils devaient être bien traités… Une autre des missions du réseau de Bernat Garcia était de faire "disparaître" de la base les Républicains qui étaient sur liste noire depuis la Guerre civile, et qui risquaient d'être déportés. Il fallait aussi connaître le travail que faisaient les Allemands, aussi bien dans la base sous-marine qu'au futur camp d'aviation et passer les informations à l'Armée de Libération. Tous les travaux pouvaient être faits grâce à la main-d'œuvre républicaine soustraite aux Compagnies de Travail et déplacée de force de la zone occupée à la zone "libre" à la suite des accords entre Pétain et Hitler. Les Républicains qui combattaient dans la Résistance et qui travaillaient à la caserne Niel de l'organisation Todt obtenaient toute l'information possible et la communiquaient aux groupes de l'extérieur. Joan Mestres y participa, en introduisant de la propagande de "persuasion" tandis que ceux qui étaient à l'intérieur, lui donnaient des uniformes et des armes de soldats allemands. Joan Mestres avait lui aussi été envoyé à Bordeaux pour travailler dans la base sous-marine, mais il s'était évadé lors du transfert depuis Nice. Il avait sauté du train et réussi à échapper à la surveillance allemande. À Bordeaux il a vite trouvé l'agent de liaison de son parti, le P.S.U.C., lequel l'a introduit dans la Résistance. Joan Mestres était aussi chargé d'organiser l'évasion de ses camarades de la caserne Niel vers les forêts des Landes. À mi-chemin ils s'arrêtaient dans la maison d'une femme, émigrée "économique", qui les cachait et leur donnait à manger. Cette dame s'appelait Pérez, c'est tout

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 106

ce dont Mestres se souvient ; son mari et son fils furent déportés, accusés précisément de faire ce qu'elle faisait. Ils sont morts tous les deux en déportation.

Bernat Garcia fut arrêté avec d'autres à la suite de la dénonciation de deux réfugiés. Ils étaient accusés de capter des radios étrangères et de diffuser l'information. La S.P.E.A.C., une police spéciale française, faisait le travail que les Allemands ne voulaient pas faire ; c'était une sorte de bonne à tout faire de la Gestapo. Elle a torturé les détenus, parmi lesquels se trouvaient Bernat Garcia et les frères Vaquero : elle voulait connaître l'identité de tous les Républicains du réseau. Les interrogatoires ont duré huit jours au cours desquels des chiens étaient lâchés sur eux. Une fois, un des deux frères Vaquero regagna sa cellule, la chemise incrustée dans la peau, avec le sang séché complètement collé, tant on l'avait roué de coups. Il fallut lui arracher la chemise par lambeaux. Ensuite ils furent emmenés à la prison de Bordeaux, au Fort d'Hâ, en tant qu'otages. Ils furent menacés : si la Résistance réalisait un attentat, ils seraient tous exécutés, comme cela se faisait à Souges, un camp militaire près de Bordeaux, et au célèbre Mont Valérien de Paris, là où, selon certains, Conrad Miret Musté aurait été fusillé. Ils restèrent quelques mois au Fort d'Hâ avant d'être transférés à Compiègne — durant le trajet, un des frères Vaquero réussit à s'évader —, et de là, déportés à Sachsenhausen. Joan Mestres fut lui aussi déporté à Sachsenhausen :

« Après avoir travaillé pour le P.S.U.C. et pour la Résistance, l'un des nôtres, Fargas, fut arrêté. À l'époque je travaillais comme coiffeur à Bordeaux et le 2 novembre 1942, en rentrant, j'ai trouvé mon beau-frère résistant lui aussi, ligoté, la maison fouillée de fond en comble et pleine d'agents de la Gestapo. Lorsque nous sommes sortis dans la rue, les agents se sont mis à siffler et à crier tandis que leurs chiens aboyaient. Alors, des soldats et des camions ont surgi de tous les coins et de toutes les portes, c'était une véritable armée, comme au cinéma. Ils nous ont emmenés à la Kommandantur *et ils nous ont mis en présence de Fargas. Nous avons eu du mal à le reconnaître à cause des tortures, il ressemblait à un spectre… J'ai tout de suite compris qu'ils m'avaient arrêté à cause de mon engagement dans le Parti, et non pas à cause de la Résistance, autrement j'aurais été fusillé. Nous avons été sauvagement torturés, ils nous attachaient les mains, nous faisaient mettre à genoux et ils nous rouaient de coups. Ils nous fouettaient jusqu'au sang, mais nous étions tranquilles parce que nous avions compris qu'ils ignoraient tout de notre travail dans la Résistance. La nuit, ils nous emmenaient à la prison et*

le jour ils nous enfermaient dans une chambre vide et obscure, attachés sans rien à manger. Ceci, lorsque nous n'étions pas interrogés. Et quand ils nous ramenaient à la prison, on n'avait rien à manger non plus, car la nourriture avait déjà été distribuée. Je pensais :"Tant mieux, ainsi tu tiendras bon sans rien dire grâce à l'insomnie et à la faim"… L'interprète espagnol, qui était sans doute basque, nous disait qu'il savait que nous ne disions pas la vérité. Le Fort d'Hâ était une prison sombre et humide. Je me rappelle que le président Companys y avait séjourné une nuit. Dans cette prison, nous ne faisions rien d'autre qu'attendre, attendre d'être fusillés d'un moment à l'autre. Pendant que nous y étions, le responsable de la Résistance de la région a été arrêté. Et moi, qui étais son adjoint, je pensais que je n'allais pas m'en sortir. C'était un commandant basque qui avait subi une trépanation durant notre guerre à la suite d'une blessure. Ils l'ont torturé au point de lui ouvrir le crâne, ce qui a provoqué une hémorragie et il est mort sans avoir rien dit.

À la prison, ils cherchaient un coiffeur parce que celui qu'ils avaient était du genre à arracher la peau. Nous avons pensé que c'était une bonne occasion pour nous introduire dans le monde des Allemands et découvrir un tas de choses. Les Français m'ont appelé, ils m'ont apporté mes vêtements civils, sauf la gabardine qui était toute trempée de sang ; ils m'ont rasé et je me suis présenté. Mais quand les Allemands se sont rendu compte que j'étais un prisonnier politique ils m'ont flanqué une telle raclée qu'ils ont failli me tuer.Au bout de quelques jours le commandant allemand m'a rappelé pour me faire travailler comme coiffeur. Et les camarades m'ont fait encore plus beau pour que l'on ne se méfie pas de moi. Je devais être tellement pimpant que le commandant a tout à fait cru qu'il avait embauché un vrai coiffeur. Le commandant m'a dit que, quoi que je voie, coups, sang, tortures ou fusillades, j'avais intérêt à me taire. En travaillant comme coiffeur des prisonniers j'ai appris que Mandel avait séjourné dans cette prison ainsi que Lluís Companys, et j'ai vu aussi deux Français des Brigades Internationales, battus à mort dans la pièce d'à côté. Moi, je recevais un pain de plus. Lorsque je rasais les SS ils plaçaient deux soldats à mes côtés, et si j'essayais de parler avec eux, les coups pleuvaient de tous les côtés… »

Jusqu'à présent nous avons vu l'activité de deux Catalans, futurs déportés au camp de Sachsenhausen, qui étaient à l'extérieur de l'organisation Todt et qui avaient pour mission de faire de la propagande auprès des Républicains qui y tra-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 108

vaillaient. À la suite de ma première étude sur les Catalans qui subirent la déportation dans les camps nazis, un Catalan qui avait travaillé dans la puissante organisation Todt, C. Martí, de Reus, écrivit une lettre dans l'hebdomadaire où était paru mon article. J'en reproduis un paragraphe qui démontre comment étaient traités les Républicains qui travaillaient "librement" pour les Allemands(40) :

« Au bout de quelques jours de travail dans la caserne Niel *j'ai été envoyé dans un camp de travailleurs à côté de Bordeaux, pour y faire quelques réparations, il me semble que c'était Saint-Médard. Les travailleurs internés étaient également des exilés… Il ne s'agissait pas d'un camp d'extermination, mais d'une sorte de "dortoir" pour les gens concentrés là qui, pendant la journée, étaient envoyés dans divers lieux de travail de l'organisation Todt.*

… Mon arrivée dans le camp coïncida avec un cas honteux que j'essaierai d'évoquer avec fidélité. Un des travailleurs devait courir avec un seau de charbon dans chaque main, depuis un dépôt jusqu'à la cuisine, à une cinquantaine de mètres, suivi en permanence d'un soldat, un pistolet dans une main et un fouet dans l'autre. Il a fait ainsi plusieurs voyages. À bout de forces, incapable de continuer il a été obligé de tourner autour d'un cercle tracé par terre, en se traînant sur les coudes et les genoux. Ensanglanté, anéanti, il a été emmené aux latrines du camp. Cet homme n'était plus qu'une loque de tissu et de sang ; devant les éclats de rires des autres Allemands, l'un d'eux fut chargé de mener à bien la tâche répugnante et honteuse de forcer l'Espagnol à manger ses propres excréments, tandis qu'il le menaçait avec un pistolet en tirant près de son corps. »

Les rares Républicains qui, au début, furent probablement trompés par la fausse cordialité des nazis, réalisèrent vite que tout n'était pas rose. Ainsi, peu à peu, les Républicains prirent conscience de la situation, et s'engagèrent dans la lutte armée et la propagande contre l'ennemi. Le docteur Francesc Boix — à ne pas confondre avec Francesc Boix le photographe du camp de Mauthausen — va, lui aussi, se retrouver à Bordeaux. La base militaire de toute cette zone était très convoitée par les forces alliées et c'est grâce à l'espionnage du groupe du docteur Boix, commandé par un certain "David", que l'aviation anglaise put bombarder tous les points stratégiques. Deux réfugiés espagnols dénoncèrent en échange de trois fois rien le réseau du docteur Boix, faisant ainsi tomber trente-deux Républicains. Ils furent cependant incapables de localiser le "David" men-

(40) *Triunfo* (Madrid), n° 539, 27-01-1973, p. 41.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 109

tionné ci-dessus. De 1941 à la fin de 1942, le docteur Boix fut emprisonné au fort d'Hâ et pendant cette année la prison se remplit rapidement. Les cellules étaient conçues pour deux personnes mais on en y entassait huit. Ils buvaient l'eau des toilettes et mangeaient du véritable rata. Dans la cellule du docteur Boix, il y avait un ouvrier dont on avait découvert qu'il gardait des armes bien graissées et rangées sous son lit. Cet homme était désespéré car il s'agissait des fusils de chasse de son maître mais les Allemands avaient cru que c'étaient des armes pour la Résistance. En arrivant à la prison, il demanda au docteur Boix ce qu'il allait advenir de lui et ce dernier n'osa pas lui dire la vérité, à savoir qu'ils allaient le tuer. Et en effet, c'est ce qui arriva : le lendemain même, il fut fusillé. Pendant longtemps, la police interrogea le docteur Boix, matin et après-midi, à la Gestapo et à la Kommandantur. Mais il ne parla jamais et ils ne trouvèrent pas son chef, "David". En tant que "prisonnier dangereux" il fut déporté dans le nord de la France, au camp d'Eperlecques(41). Il était le seul Républicain à se trouver dans ce camp et il survécut parce qu'il était médecin.

Les Français les nomment des *passeurs d'hommes***, ce qui veut dire qu'ils sauvaient des fugitifs, des Juifs, des parachutistes alliés, des personnalités antinazies, en les faisant passer, à travers des zones frontalières, vers des pays non occupés. Les résistants, et en particulier les résistants catalans, connaissaient bien la zone frontalière qui sépare les deux Catalognes, — celle de l'État espagnol et celle de l'État français —. Les nazis ne réussirent jamais à empêcher le passage de la frontière ; par les bois, par les difficiles contrées des Pyrénées, nombreux furent ceux qui passèrent et qui, autrement, auraient sans doute été écrasés par les vautours nazis. Des hommes de la C.N.T. et d'Estat Català réussirent à contrôler ces zones, ils se mouvaient comme s'il s'agissait d'un parcours touristique. Ce que tous ces passeurs ont fait n'a pas encore été écrit. Et pourtant, cela en vaut la peine. Jaume Cornudella me raconta, à Perpignan, quelques-uns des hauts faits que menèrent à bon terme des membres d'Estat Català et qui sont d'authentiques exploits dignes du cinéma.

À la fin juillet de 1940, ces combattants considèrent que la guerre n'est pas encore finie. Ils décident de se lier au destin de l'Europe car ils y voient un moyen de prolonger leur propre résistance. Peu à peu se rassemblent des vétérans qui souhaitent poursuivre le combat chez eux mais qui savent qu'avant, ils doivent gagner un autre combat plus important encore. En passant par Osseja,

(41) Voir le chapitre 2 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 110

Castellar de N'Hug, Bellver de Cerdagne, moyennant d'interminables marches nocturnes, commencent à progresser sur le terrain les premiers agents de liaison, des hommes et des femmes connaissant bien ces endroits, accompagnés de militants qui essaient d'apprendre par cœur les chemins. Bien des gens passaient, et une fois, ceux d'Estat Català réussissent à évacuer à travers les montagnes, seize aviateurs, des armes et du matériel d'information. Ils avaient des gens infiltrés partout. Par exemple, un jeune Catalan qui travaillait comme mécanicien dans un camp d'aviation allemand avait plus d'informations que les Allemands eux-mêmes. Ils possédaient aussi les plans détaillés des fortifications de l'organisation Todt de Sète et de Bordeaux, du contrôle du lancement de bombes à Marseille, etc. Des Catalans comme Dídac Sabater ou comme Llussà et Casamitjana, qui ont été déportés et ont disparu sans que l'on sache où ils sont morts, faisaient partie du *réseau*** Maurice, relié à la Résistance intérieure. Les membres de ce *réseau* firent passer un ministre belge et Tizier, un sénateur français, vers la Catalogne espagnole. Ils faisaient souvent des voyages dangereux à Barcelone, chargés de faux papiers et se faisaient passer parfois pour des personnages extravagants qu'ils interprétaient comme de grands acteurs. Ils se glissaient dans les ruelles grises et sales d'une Barcelone famélique, la Barcelone sinistre des années 40 ; ils dormaient dans des bordels misérables et pleins de punaises, souvent sans avoir de quoi manger et, après avoir accompli leur tâche, ils remontaient à nouveau vers le nord pour poursuivre leur mission, avec le calme et l'imagination des esprits aventuriers. Ils ne voulaient presque jamais être payés avec de l'argent mais avec des armes et ils songeaient toujours au combat pour la liberté de la Catalogne. Les membres d'Estat Català, firent passer Maurice Clavel, le maréchal De Lattre de Tassigny, le maire de Paris, Monteil, ministre de la guerre français qui avait été sauvé par Cornudella. Monteil avait trois enfants qui furent fusillés par les nazis car, alors qu'ils essayaient de fuir vers le sud, ils furent dénoncés par leur propre guide. Après la libération, Monteil commanda le piquet qui exécuta le guide, animé par un esprit de vengeance compréhensible, mais peut-être injustifiable… Les membres de ce même réseau réussirent également à sauver des gens qui fuyaient l'Italie, et qui après avoir traversé la Suisse et la France, arrivaient jusqu'à Barcelone. Dans l'admirable engrenage de ce réseau, ils avaient impliqué quelques militaires franquistes. Un colonel de l'armée, par exemple, arriva à faire passer des officiers anglais de haut grade, en échange de trois mille pesetas, une fortune à l'époque. Le témoin qui m'a raconté cela se rappelle comment était

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 111

assis le colonel à l'avant de sa voiture, à côté du chauffeur, et derrière bien calés, le fugitif ainsi que le guide qui l'accompagnait. Mais tout cela est arrivé quand les choses commençaient à aller mieux, quand les Alliés commençaient à gagner. Les *passeurs d'hommes*** étaient des gens intrépides, habitués à l'action pendant la guerre d'Espagne et, grâce à leur audace, leur constance et leur imagination, capables de s'infiltrer dans les milieux les plus difficiles et les plus inaccessibles. Massot, représentant d'Estat Català à Paris, était ami avec le médecin de Daladier ce qui aida le groupe à maintenir le contact avec le gouvernement français, jusqu'à l'armistice, et avec les personnages les plus importants passés dans la clandestinité. Mais l'idée fixe de tous ces gens était de retourner dans leur pays. C'est pour cette raison qu'ils voulaient des armes plutôt que de l'argent : ils visaient la libération de la Catalogne. Georges Debat, dans son livre *La Marine oblige*(42), déclare que les Catalans étaient "indisciplinés". Ce qui l'amène à cette affirmation, du moins peut-on le supposer, que tout ce que les Catalans faisaient répondait à une finalité plus lointaine. L'expérience leur avait appris qu'ils allaient devoir se battre, peut-être sans le soutien de ceux qu'ils étaient en train de protéger. Certains de ces combattants tombèrent dans les griffes des nazis, tels Roser Fluvià, Pallach, Torrents, Buldú, Carme Aguilera et Massot. De nombreux Catalans des réseaux de passeurs eurent la vie sauve grâce aux gens du Capcir, du Conflent, du Roussillon, des gens qui les cachaient sans leur poser de questions : ce fut le cas par exemple de quelques hommes qui trouvèrent refuge dans une résidence de bonnes sœurs, en pleine montagne. Nous avons déjà vu cependant que Llussà, Casamitjana et Sabater n'eurent pas cette chance.

Dídac Sabater fut, semble-t-il, pris sur la place du Capitole à Toulouse. Antoni Andreu i Abelló, l'un de ses amis de l'époque, m'a écrit :

« Durant l'Occupation, Dídac Sabater et un groupe de jeunes d'Estat Català qui s'étaient installés à Montpellier, à Toulouse et à Perpignan, s'enrôlèrent dans la Résistance. Parmi ceux qui tombèrent à Toulouse, je me rappelle Joaquim Casamitjana, qui fut exécuté sans procès quelques heures après sa détention. Casamitjana avait été membre du conseil d'Estat Català à Barcelone. Sabater, intimement lié aux groupes résistants français, anglais et polonais, gagna la confiance de tous et, avec d'autres Catalans, il participa au sauvetage de ceux qui étaient recherchés, en organisant leur passage clandestin de la frontière avec la Péninsule, en assurant leur arrivée au Portugal et,

(42) Editions Flammarion, Paris, 1974, p. 186.

dans de nombreux cas, leur passage en Angleterre et, de là, leur retour vers l'Europe occupée. Il avait organisé un service pour réceptionner les parachutistes de nuit venant d'Angleterre et il leur procurait des papiers pour qu'ils puissent circuler librement dans l'Europe occupée. Il assura également l'envoi de documents vers la Grande-Bretagne. À la fin de la guerre, dans l'une de ses planques françaises, on trouva de nombreux parachutes dont on fit des chemises et des blouses, étant donné le manque de tissu. Entre autres actions, il organisa l'évasion d'une vingtaine de prisonniers du Palais des rois de Majorque de Perpignan et il amena ces derniers à la frontière avec la Catalogne… »

La veuve de Dídac Sabater nous a écrit pour nous décrire la détention de ce dernier. Sabater, né à Badalone en 1910, portant en fait le prénom de Jaume, tomba le 24 juin 1943 à Toulouse, alors qu'il attendait un contact au café *Les Arcades*. Il fut transféré à Fresnes et condamné à mort après un simulacre de jugement, le 25 novembre 1943, en même temps que trois Polonais qui furent décapités dans la même prison de Fresnes. Jaume Sabater, ou Dídac, eut alors la vie sauve grâce à l'intervention personnelle du consul général d'Espagne à Paris, Fiscovitch. Mais, déporté le 11 mars 1944, il mourut à Coswig le 8 mai 1945, quelques jours après la Libération.

Comme nous l'avons déjà dit, il n'a pas été possible de connaître le sort de ses deux compagnons du *réseau*** Maurice, Casamitjana et Llussà. Personne n'a pu me dire s'ils étaient morts des tortures de la Gestapo ou lors d'un transport vers l'Allemagne, dans les fameux « trains de la Mort ». Ils furent nombreux à y mourir, et s'ils n'avaient pas à leur côté un ami, comme ce fut le cas pour Josep Ambròs, qui mourut dans les bras d'Àngel Coca(43), ils pouvaient disparaître sans même pouvoir être présents dans la mémoire de la déportation. Le rôle qu'ont joué les militants de la C.N.T. dans les réseaux d'évasion fut impressionnant. J'ai pu en discuter avec certains anciens militants, comme Manuel Huet Piera de Poble Nou, qui réside aujourd'hui à Perpignan ; il m'a expliqué comment ils parvenaient à cacher quantité de fugitifs, notamment juifs, dans les bateaux de Marseille et dans les grosses barques de Sète. Il fallait aussi gagner la confiance des agents de douane français, ou des habitants de la zone Osseja - Bourg-Madame, afin de pouvoir y cacher les évadés. Josep Ester et toute la famille de sa femme, déportés par la suite, les uns à Mauthausen, les autres à Ravensbrück, tra-

(43) Voir le chapitre 7 de cette première partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 113

vaillèrent activement avec le groupe de l'anarchiste José Ponzan. Ce groupe deviendrait plus tard le *réseau*** "Pat O'Leary" et couvrirait un territoire allant depuis Toulouse jusqu'à Perpignan en passant par Foix, l'Andorre, Narbonne, c'est-à-dire de la mer à la montagne en limite de Cerdagne.

Josep Ester retourna clandestinement chez lui, à Berga, en 1939 ; de sa maison, à travers les fentes des volets, il voyait ses amis de toujours, les regardait entrer au bar, s'asseoir, jouer aux dominos ; il était difficile, après tant de temps, de ne pas leur faire signe et de ne pas aller les embrasser. Mais Josep Ester demeurait en silence chez lui, il ne sortait que la nuit, et ne parlait qu'avec son agent de liaison, une très jeune fille du canton qui, en pleine répression franquiste, l'aidait dans la filière de l'évasion. Josep Ester entrait et sortait ainsi de son pays, clandestinement, pour sauver des aviateurs des forces alliées. Une fois il emmena jusqu'à Barcelone un général anglais, sans en connaître à l'époque l'identité qu'il ne découvrit que beaucoup plus tard.

« En passant en France, affirme Josep Ester, *la C.N.T., l'une des organisations les plus poursuivies, a eu le malheur de voir ses dirigeants déportés en Afrique. Notre secrétaire général, Marianet R. Vàzquez, s'était noyé dans la Seine. La C.N.T. en a été très affaiblie. Pendant un temps, tous les militants se sont cherchés les uns les autres pour se regrouper de nouveau. Nous nous cherchions dans les Compagnies de Travail, lors des vendanges, dans les usines. Et c'est ainsi que la C.N.T. renaquit dans la clandestinité, en France. La réorganisation officielle aboutit en août 1943. Auparavant, les militants continuaient à travailler dans la Résistance, mais à titre individuel. C'était le cas, par exemple, de notre groupe qui, commandé par l'Aragonais Francesc Ponzan, était actif depuis janvier 1941. J'étais l'un des plus jeunes et j'admirais tous ces gens, des gens extraordinaires. Tous, pendant la guerre, avaient servi comme espions en zone ennemie. L'un d'eux termina la guerre à Alicante en tant que général de division. Il gagna Alicante à pied depuis la France. Notre groupe a fait toutes sortes de choses : du sabotage, du passage d'hommes vers l'intérieur… Nous nous mettions en contact avec l'Armée Secrète française. Nous travaillions tout le long de la frontière, depuis Hendaye jusqu'à Banyuls. À la fin de la guerre, il n'y en eut qu'un parmi nous à avoir échappé à l'emprisonnement par les franquistes ou les nazis. Personne n'a réussi à savoir si Ponzan est mort brûlé vif ou s'il a été fusillé avant d'être livré aux flammes. C'est grâce à un anneau mélangé aux cendres que sa sœur a su que son frère était l'un des cadavres*

trouvés au bois de Buzet-sur-Tarn. Du groupe de cinquante personnes, ou peut-être plus, une seule en réchappa, avec dix-sept balles dans le corps ; elle mourra peu de temps après. Ponzan était doué d'une grande intuition. Il flairait tout de suite les traîtres. Les membres de la C.N.T. étaient très nombreux au sein de la Résistance. Il y avait deux frères qui ne se parlaient plus parce qu'ils étaient fâchés depuis longtemps mais, devant une action difficile, ils se retrouvaient parce qu'ils étaient certains qu'ils sauraient au besoin se servir du pistolet au bon moment. Une fois, j'ai fait un voyage clandestin jusqu'à Madrid avec l'un des deux frères et il m'a à peine adressé la parole…

J'ai été capturé parce qu'un Français de Banyuls m'avait dénoncé à la Gestapo. À l'époque j'étais à Toulouse et la police de Banyuls a envoyé un télégramme pour me faire arrêter. Ils m'ont torturé mais ils n'ont pas réussi à me faire parler. Après, j'ai été emmené à Fresnes et à nouveau battu. C'est une femme qui servait d'interprète qui m'a sauvé, car j'avais dit que je ne savais pas le français et ainsi j'avais le temps de préparer les réponses. Et pendant ce temps, les Allemands me frappaient moins… »

Josep Ester serait un des chefs de file de la Résistance au camp de Mauthausen. Son beau-père, Manuel Bueno, mourrait durant une des expérimentations médicales humaines au château de Hartheim et la femme de Josep Ester, Alfonsina Bueno Vela, serait déportée à Ravensbrück et plus tard à Mauthausen où, un beau jour, elle retrouverait son mari dans les douches du camp(44).

L'appareil de répression était mis en route. Pucheu, ministre de l'Intérieur de Pétain, avait crée trois nouvelles polices en octobre 1941 : l'une qui se chargeait des questions juives, la S.P.E.A.C. qui était la police anticommuniste et celle qui poursuivait les sociétés secrètes comme celle des Francs-maçons. La direction de ces forces était confiée à des personnalités d'extrême droite qui, paradoxalement, se présentaient elles-mêmes comme étant très "patriotes". La plupart de nos déportés tombèrent dans les mains de la S.P.E.A.C. qui n'était pas plus bienveillante que la Gestapo. Cet organisme était implanté dans toute la France, c'étaient les fascistes et les forces de la police française qui menaient à bien la répression. La Gestapo supervisait tout et s'occupait elle-même des cas les plus importants. Ainsi, Josep Miret passera des mains des Français aux mains de la Gestapo. Ce sera également le cas d'autres résistants Catalans. Knochen, chef de la Gestapo en France, et Oberg, chef des SS, responsables de nombreuses morts — entre autres celle de Conrad Miret Musté — furent

(44) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 115

condamnés à mort en tant que criminels de guerre en 1954, mais ils furent ensuite définitivement libérés le 28 novembre 1962 en raison de la décision de de Gaulle d'entreprendre une politique de "bonnes relations" avec le gouvernement de Bonn. Il y eut bien entendu des agents de la police française, ainsi que des juges et des magistrats qui collaborèrent avec la Résistance, mais la police est toujours la police quel que soit le pays où elle se trouve. Certains de ces agents de police qui se placèrent du côté du bourreau furent condamnés et sanctionnés après la Libération puis réintégrés à leurs postes de travail, alors que certains résistants en étaient expulsés(45). Nos résistants pouvaient être arrêtés sur dénonciation d'un autre exilé, ainsi le docteur Boix ou Bernat Garcia, ou bien à la suite des enquêtes de la police qui suivait une piste déterminée, comme par exemple pour la détention de Laborda ; ou bien encore parce qu'un compagnon "parlait", succombant aux terribles tortures des nazis et des fascistes. Ce fut là la cause de la chute de Josep Miret et de Mestres, etc. Bien que quelques témoins m'aient donné le nom de ceux qui ne supportèrent pas la douleur des tortures, j'ai préféré les "oublier". Au bout du compte, le coupable n'est pas celui qui parle sous la torture, mais celui qui l'inflige. Le principal responsable c'était le nazisme, l'idéologie qui avait organisé, entre autres choses, la dégradation de la personne humaine.

Après les interrogatoires, les tortures, la lutte interne pour demeurer plus forts que les bourreaux, nos résistants connaîtront les prisons françaises sous le régime nazi, ils connaîtront le zèle de leurs surveillants, la violence des fascistes français, "collaborateurs" de leur plein gré, jusqu'au moment où la situation commencera à s'inverser. Ils connaîtront ainsi le fort Montluc de Lyon, le fort d'Hâ, aujourd'hui disparu, de Bordeaux ; la Santé de Paris, les Baumettes à Marseille, la prison de Rennes, celle d'Orléans… La plupart de ceux qui furent déportés en Allemagne passèrent par les camps de Romainville et Compiègne, des camps de concentration qui étaient une sorte d'antichambre de la déportation. Dans les prisons, nos résistants s'imprègnent de culture française tout en essayant, pour la majorité d'entre eux, de conserver la leur bien vivante. Carme Boatell, ouvrière textile de Sants, raconte comment elle commença sa vraie formation politique dans la prison, puisque avant, elle ne savait presque ni lire ni écrire. Dans de nombreuses prisons, on organise des cours, des conférences. Les professeurs arrêtés réunissent autour d'eux des cercles d'ouvriers animés d'un profond désir d'apprendre. Les résistants se réunissent autour des politiques les mieux formés qui

(45) Voir Albert Ouzoulias, opus cité, p. 245-246.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 116

expliquent leurs propres expériences, tels les Valenciens Turiel et Portolés qui racontent les faits de la guerre d'Espagne à leurs camarades français du pénitencier d'Eysses.

Voyons maintenant ce que fut le séjour de nos futurs déportés dans les prisons françaises. Mariano Constante raconte ainsi comment le Barcelonais Antoni Vives fut deux fois prisonnier des Allemands :

« Le 21 juin 1940, nous sommes tombés aux mains des Allemands et deux mois plus tard ils nous emmenaient au camp de prisonniers de guerre, le Stalag *XVII A, situé à Kaisersteimbruck, en Autriche. Les premiers mois de 1941, Antoni Vives demanda aux médecins allemands du* Stalag *d'être reconnu inapte car il avait presque totalement perdu la vue. Il eut la chance d'être reconnu inapte le 15 mars. Trois jours avant la déportation de ses camarades dans un camp d'extermination, Antoni Vives fut envoyé en France dans un train de malades. Parmi les trois cent quarante compagnons envoyés en déportation les survivants furent très peu nombreux. Du coup Antoni Vives continuait la lutte en France. Il allait contacter les camarades éparpillés dans la région des Alpes et il fut nommé responsable de son groupe. Des groupes de maquisards se créèrent dans les Alpes, mais bientôt la Gestapo devait apprendre que Vives était un des chefs dirigeants des groupes clandestins. Une véritable chasse à l'homme commença dans toute la région et il fut obligé de se déplacer vers une zone où il était moins connu. C'est alors qu'il rejoignit le maquis du Vercors et s'enrôla dans l'A.S. C'était un maquis très étendu et l'un des plus importants de France.*

En décembre 1943, le maquis du Vercors est attaqué par les Allemands et par la milice de Pétain qui réussissent à faire quelques prisonniers dont Vives. Ce dernier est alors emmené à Grenoble où se trouve le commandement central de la Gestapo de la région. Alors commencent les tortures. Vives est immergé dans l'eau bouillante, dans une baignoire, jusqu'à l'asphyxie presque totale. Malgré les tortures, il ne parle pas et, comme punition, il est enfermé dans une cellule, complètement isolé, avec les poignets attachés derrière le corps. Ses camarades lui donnent à manger et ils l'aident à faire ses besoins, car il est interdit de lui ôter les menottes. Le supplice dure un mois entier. Un jour il a suffisamment de forces pour affronter l'un des miliciens qui le surveillent et lui demande de lui enlever les menottes :"Nous n'avons

pas oublié que tu portes les menottes, tu es un rouge espagnol dangereux et tu resteras attaché." La position imposée à son corps a provoqué des douleurs qui ont perduré bien des années après l'emprisonnement.

Vives a eu la chance que ses bourreaux ignorent qu'il avait été en Allemagne en 1940 et 1941, comme prisonnier de guerre. S'ils l'avaient su, il est certain qu'ils l'auraient liquidé immédiatement. Il a été transféré de Grenoble à Lyon, au fort de Montluc, où il a retrouvé plusieurs camarades des maquis et aussi le lieutenant républicain Catalero, de qui on n'a jamais rien su d'autre. Ensuite, Vives a été transféré à la Santé où interrogatoires et tortures ont recommencé. Accusé d'être juif, il a dû leur montrer son sexe pour les convaincre. Ils sont revenus à la charge pour connaître l'identité de ceux qui avaient appartenu au maquis, ils exigeaient de lui qu'il donne des noms, photos et documents à l'appui. Mais il a nié à nouveau. Un soldat allemand lui a annoncé qu'il avait été condamné à perpétuité et qu'il allait être enfermé dans une forteresse. De nombreux Républicains ont été jugés de cette façon, lors de parodies de jugements, dont les détenus étaient absents et dont ils ignoraient les peines officiellement imposées. Plus tard, il a été emmené à Compiègne puis à Mauthausen où il a retrouvé plusieurs des camarades du Stalag XVII A, les survivants. »

Secundina Barceló et Laborda, un couple, travaillaient dans le Loiret. Secundina, que nous retrouverons plus tard, fut agent de liaison et distribuait de la propagande. Elle et son compagnon commencèrent le travail clandestin en 1940, à Paris où ils vivaient avec un groupe de Républicains dans la caserne des Tourelles. Laborda se mit en contact avec Josep Miret et ce fut en effet dans cette caserne qu'ils commencèrent le travail clandestin de propagande et d'organisation entre Républicains dispersés à Paris. En janvier 1941, ils furent envoyés à Orléans, dans le département du Loiret, où Laborda devait organiser non seulement le parti, le P.S.U.C., mais aussi les groupes d'action. À cette époque, les armes étaient encore rares. Une des tâches les plus importantes était le sabotage, avec le risque de peine de mort. Le groupe de Laborda coupait des fils de communication, faisait tomber des poteaux de téléphone, mettait des bétonnières hors d'usage ; ils mouillaient le ciment, car Laborda travaillait comme maçon au camp d'aviation de Bricy. Josep Miret y allait de temps en temps pour mettre en contact les divers chefs de l'organisation. C'était une résistance naissante, qui ne prendrait son essor qu'en 1944, en pleine apothéose de la victoire des Alliés. Ces

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 118

résistants de la première époque firent un travail de sape. Ils ne parlaient pas suffisamment bien le français et ne connaissaient pas assez bien le terrain pour s'y lancer.

À cette époque, Josep Miret était déjà le secrétaire général aussi bien du P.C.E. que du P.S.U.C., Perramon était le secrétaire de l'organisation, et Montero, un Asturien, celui des groupes d'action. Se trouvaient également parmi eux Àlvarez et Uris, la compagne de Sesé, qui avait été assassiné lors des événements de mai 1937. Laborda me dit *« ils assuraient conjointement la direction générale, car les communistes espagnols et catalans avaient décidé de se rassembler puisque les circonstances exigeaient que toutes les forces travaillent ensemble dans l'exil. »* Il ajoute *« Montero et Miret m'ont appelé à Paris et ils m'ont nommé responsable de toute la Bretagne où de nombreux Républicains travaillaient au mur de l'Atlantique. Je suis allé à Rennes et nous avons commencé à nous organiser dans la région, nous avons même établi le contact avec ceux des îles anglo-normandes. La Résistance se renforçait, nous augmentions les actions* de sabotage *sur les bases allemandes. Il y avait beaucoup de Républicains évacués des Compagnies de Travail, nous leur passions la propagande, le journal* Reconquista de España*, et des tracts en catalan. Nous allions également dans une caserne de Nantes et nous y lancions* L'Humanité *clandestine ainsi que de la propagande en allemand. En juin 1942, je ne sais pas comment, la police française a trouvé la filière de l'organisation. Les tracts de propagande étaient fabriqués à Paris, ils partaient par paquets dans toutes les directions. La police a suivi le trajet des paquets et il y a eu de grandes rafles à Nantes, à Bordeaux, à Rennes… Elle a arrêté presque une centaine de Républicains et les a enfermés à la Santé. J'ai été obligé de m'enfuir de Rennes. J'ai dû reconstruire toute l'organisation dans la zone de Bretagne et chercher les camarades car beaucoup s'étaient cachés. Je passais ma vie dans le train. Tous les mois j'allais à Paris recevoir des consignes et donner des informations. J'y voyais toujours Miret, sauf les derniers mois où le contact se faisait avec Perramon. »*

Les Perramon étaient deux frères, semble-t-il. Ils avaient appartenu au Parti Catalan Prolétarien et ils avaient travaillé avec Jaume Compte. L'un des deux frères, responsable de la zone de Bordeaux, fut assassiné par un ancien communiste d'Euzkadi Roja qui était en contact avec la Gestapo. L'autre frère, celui dont il est question ici, fut déporté à Buchenwald et fit partie de la direction de la

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 119

Résistance dans le camp. Dans les *Quaderns de Perpinyà*[46] on trouve l'histoire d'un médecin catalan, Perramon, qui fut également déporté à Buchenwald. Nous ne savons pas s'il s'agit du même Perramon que celui qui fut arrêté avec Miret Musté. D'après les *Quaderns* le docteur Sever Perramon était d'Esquerra, il fut arrêté à Bruxelles et accusé d'être le chef des communistes en Belgique. L'histoire de Laborda et celle des *Quaderns* pourraient-elles se référer à la même personne ? Nous n'en savons rien. Quoi qu'il en soit, la revue de Perpignan consigne ce témoignage du docteur Perramon :

« Avant d'enfoncer le prisonnier politique dans la fange du Konzentrationslager*, il fallait le faire passer par le baptême du feu de la Gestapo. Après avoir été montré aux gens de la cité, menotté, vous étiez conduit devant les spécialistes de cette pourriture qui s'était emparé de tous les coins de l'Europe, depuis Gibraltar jusqu'à Stalingrad, sous le nom de police allemande. L'interrogatoire allemand commençait avec les sonorités gutturales de la* Deutsche Sprache*, dans un vacarme infernal qui vous faisait éclater les tympans. […] Ce n'étaient pas les coups qui vous déchiraient la chair et qui vous brisaient les os qui vous faisaient mal. C'était le mépris de la dignité humaine qui, lorsqu'on vous laissait à nouveau dans votre cellule, complètement abîmé, vous faisait pleurer de rage et de honte même si vous aviez supporté l'interrogatoire sans avouer les noms de vos camarades… »*
Poursuivons maintenant avec le récit de Laborda :

« À cette même époque a été créée la "Unión Nacional" et il fallait chercher des armes coûte que coûte, parce que le moment était venu de liquider autant d'Allemands que possible… La police, de son côté, était en train de remonter la filière jusqu'au moment où elle a localisé Perramon et l'a suivi pendant un mois. Ils ont ainsi découvert le domicile de Josep Miret, entre autres. Nous sommes tombés le 30 novembre. Je rentrais de Bretagne avec les dossiers concernant ma zone, l'argent des cotisations, etc. J'avais rendez-vous avec Perramon dans un bar. Nous y sommes allés, nous sommes entrés dans le bar. Un type s'est alors glissé derrière nous et nous avons vu qu'il allait téléphoner. Cela nous a paru étrange mais nous n'y avons pas attaché trop d'importance. Perramon s'en est allé de son côté et, mon camarade et moi du nôtre. Au moment où nous traversions à un feu, Place d'Italie, une voiture s'est arrêtée à côté de nous ; quatre types en sont sortis qui nous ont

(46) N° 6, Perpignan, 1945.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 120

attrapés, menottés et emmenés directement à la Préfecture avec le pistolet pointé sur la poitrine…

Vers quatre heures de l'après-midi, au métro Père Lachaise, ils ont arrêté Perramon et il me semble qu'à dix heures du matin ils avaient déjà capturé Miret.

À la préfecture nous avons été séparés ; la police qui nous interrogeait était la police française, avec des gifles et des coups, mais sans tortures. Moi, ils m'ont donné moins de coups qu'aux autres car j'avais changé de nom et ils ne me connaissaient pas encore. Celui qu'ils ont le plus battu a été Perramon. Je le voyais les yeux noirs, enflés, incapable de marcher… Ils ont trouvé sur moi une carte d'identité encore en blanc que Perramon m'avait donnée. J'ai inventé que je l'avais achetée à un Juif, mais Perramon a affirmé que c'était lui qui me l'avait donnée. Il le faisait pour sauver les autres, pendant les interrogatoires il a tout pris sur lui. Quand ils nous ont emmenés au Dépôt pour prendre nos empreintes digitales et nous photographier, ils m'ont menotté avec Miret qui m'a dit d'essayer de m'échapper lorsque nous allions traverser la Seine. Mais ce fut impossible. Au Dépôt, j'ai été enfermé avec Miret dans la même cellule. Nous y sommes restés quinze jours, après ils sont venus chercher Miret et il n'est pas revenu.

Nous étions nombreux à passer en jugement ensemble et nous avons été enfermés à la Santé pendant un an sans rien savoir. Nous fabriquions à la main des journaux, que nous faisions passer d'une cellule à une autre ; nous allions quelquefois à la messe pour voir les camarades, nous avons appris à chanter La Marseillaise *et nous avons réinventé les paroles de l'*Himno de Riego*, car aucun de nous ne les connaissait. C'est cela que nous chantions le jour de notre transfert au Palais de Justice dans un* panier à salade**. *On devait être autour de cinquante à aller au procès, et il y avait deux gendarmes pour chacun de nous. Le procès a duré plus de quinze jours, beaucoup plus que la durée habituelle. C'était un procès grotesque, le juge arrivait et nous demandait :* vous comprenez le français ?** *nous répondions que non afin de prolonger le procès. Les avocats commis d'office ont refusé de continuer à nous défendre et ça a fait toute une histoire ! Notre tribunal était spécialement formé pour juger ce qu'ils appelaient des "activités terroristes ou antinationales". Comme ils disposaient de peu de preuves ils nous ont accusés de mener des "activités communistes", c'était le cas lorsqu'on ne trouvait pas d'armes sur vous. J'ai été condamné à deux ans seulement parce qu'ils ne connais-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 121

saient pas mon identité antérieure. Le dernier soir, nous sommes rentrés du tribunal à la Santé, en chantant tous La Marseillaise. *Nous avons presque tous été envoyés à Eysses. J'y suis arrivé le 16 décembre et, un mois et demi après, commençait la fameuse insurrection du pénitencier d'Eysses. »*

Le lieutenant colonel de l'armée républicaine, Garcia Miranda, vivait au Vernet avec huit autres militaires, tous professionnels. Un jour la Gestapo les arrêta sans qu'on puisse en savoir la cause et ils furent transférés à la Citadelle de Perpignan. En juillet 1944, les nazis les emmenèrent à la prison Saint-Michel de Toulouse et, quelques jours après, à Bordeaux. Le colonel Garcia Miranda s'exprime au sujet de cette prison : « Parmi les huit cents que nous devions être, nous étions très nombreux à être Républicains. En plus des mes camarades, nous avons rencontré le colonel Diez Tendero qui mourrait plus tard au Camp de Dachau, un groupe de Perpignan dans lequel se trouvaient, parmi d'autres, Corones et Casanovas qui mourrait, également à Dachau, en février suivant, du typhus. Là, nous avons été maltraités, entassés dans des locaux exigus. Mais la pire torture qu'ils nous infligeaient était celle que nous voyions tous les jours : les Allemands sortaient six ou huit hommes et ils leurs disaient qu'ils allaient les fusiller. Notre heure allait-elle aussi arriver ? À plusieurs reprises, l'un de ces groupes, sorti pour être exécuté, fut ramené après avoir assisté à tous les préparatifs de l'exécution. Mais la troisième fois qu'ils sont sortis, ils ont vraiment été fusillés. En tout il y a eu une quarantaine de morts, parmi lesquels se trouvaient des Espagnols(47). »

Jaume Arnaud, un lieutenant roussillonnais, explique : *« À cause d'une grave négligence, les Allemands se sont emparés de documents importants et, le 16 décembre 1943, ils ont lancé une vaste opération à laquelle ont participé quelques éléments de la Division SS implantée dans le Centre, un bataillon de la* Feldgendarmerie *de Gannat, et tout le personnel de la Gestapo de Vichy et de Clermont-Ferrand. Au total, plus de deux mille hommes avec des tanks, des automitrailleuses et des voitures amphibies. À cinq heures du matin Billom a été totalement encerclée et occupée et les arrestations ont commencé aussitôt. J'ai été capturé, comme la plupart des hommes valides, alors que je descendais d'un bus de Clermont à onze heures du matin. Vers six heures de l'après-midi on nous a amenés, sous bonne escorte, à la caserne du R.I. 92 de Clermont. Nous étions environ quatre-vingts sur un total de trois cents détenus.*

(47) Extrait de l'article *Ce que dit le lieutenant colonel M. Garcia Miranda*, de Pere Fort. *Quaderns*, n° 6, Perpignan, 1945.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 122

Ils nous ont laissés pendant deux jours dans une salle où il n'y avait aucun meuble. La nuit du 20 au 21 de décembre, ils ont fusillé, sur le champ de tir, vingt personnes qui n'avaient même pas été interrogées. Le lendemain, j'ai été enfermé seul dans une cellule de la prison du 13ème Corps mais les interrogatoires n'ont commencé qu'après Noël. J'ai été interrogé 47 fois en trois mois.

La grande épreuve commençait.

Des bruits de clés dans les couloirs, des pas lourds de bottes ferrées : le cœur s'arrêtait, et le battement normal revenait seulement une fois les bruits disparus. Malgré les coups de toutes sortes, la presse à papier pour écraser les doigts et la baignoire où ils m'ont immergé plusieurs fois dans l'eau, tantôt bouillante, tantôt glacée, j'ai réussi à garder silence sur l'essentiel de mes activités. Cela, grâce à la connaissance élémentaire que j'avais de l'allemand, car les interrogatoires étaient faits avec un interprète qui parlait aussi mal le français que l'allemand.

Après quatorze semaines de cachot, j'ai été emmené dans une grande cellule où se trouvaient une vingtaine de détenus. Nous parlions de la pluie et du beau temps et nous ne disions jamais rien des raisons de notre détention. Par l'intermédiaire d'un camarade qui avait été libéré, j'ai pu envoyer une lettre qui est arrivée à destination. Une nuit, ils sont venus me chercher, ainsi que deux de mes compagnons de cellule, pour partir aussitôt. Menottés deux par deux, nous étions une trentaine de détenus à partir pour Paris. Nous avons été internés au Camp de Royal Lieu, à Compiègne, où il y avait trois ou quatre mille détenus. Après huit jours passés dans ce camp, nous avons été emmenés dans une enceinte et soumis à une fouille minutieuse.

Dans un silence lugubre, notre colonne a quitté le camp en direction de la gare. Nous marchions dans les rues désertes de Compiègne. Devant un immeuble abritant divers services administratifs, une vingtaine d'employés nous regardaient, des hommes et des femmes. À notre passage, ils ont pris une pose solennelle, comme s'ils voulaient nous faire un dernier adieu. »

Dolors Gener, quant à elle, déclare : *« J'ai atterri dans un village paumé. Là-bas j'ai rencontré une Castillane du centre de l'Espagne, de la* meseta*, une femme complètement analphabète qui m'a conseillé de me débrouiller pour partir au Mexique. En attendant, ma patronne m'a emmenée à Lyon comme servante. Je suis allée au consulat où on m'a dit qu'on me donnerait un billet*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 123

pour prendre le bateau mais, à ce moment là, les Allemands ont occupé toute cette zone et il n'y a plus eu moyen de partir.

Je me suis retrouvée prise au piège. Nous avons commencé à nous chercher entre camarades pour nous organiser. Nous disposions de la "Unió Nacional" et nous nous sommes rassemblés pour créer un maquis dans la zone. Il s'agissait d'approvisionner en nourriture ceux qui partaient faire de la résistance dans les montagnes et de faciliter le contact entre les différents groupes. Dès qu'il y avait assez de gens pour un groupe, on le formait militairement et on l'envoyait dans les montagnes. Il ne fallait pas non plus oublier les camarades qui mouraient de faim dans les prisons. Ensuite j'ai été envoyée à Grenoble pour organiser un groupe de jeunes combattants constitué de Républicains. Nous étions constamment en contact avec les Français, en particulier parce qu'ils nous fournissaient du matériel comme du papier carbone et des machines à écrire.

Mais en 1942, juste avant d'aller à Grenoble, j'ai été prise par les Français. Ils avaient arrêté un garçon de l'organisation qui avait eu un accident de vélo. Toute la paperasse qu'il transportait s'était étalée sur la route et c'est la police qui l'avait ramassée. Le jeune homme avait eu la présence d'esprit, ayant repris connaissance à l'hôpital, de nous faire parvenir la consigne de tout cacher, les machines à écrire, le papier carbone, etc. Je venais juste de tout cacher lorsque la police est arrivée. J'étais tranquille car je savais qu'ils n'allaient rien trouver. Ils m'ont emmenée à la prison militaire m'accusant de porter atteinte à la sécurité de l'État et d'avoir enfreint je ne sais quelle loi du siècle dernier sur les étrangers. Mais je ne leur ai rien dit et ils n'avaient aucune preuve. Dans le doute, ils m'ont condamnée à deux ans de prison. J'y ai attrapé la diphtérie et j'ai été transportée à l'hôpital des contagieux de Lyon, encadrée par deux gardes. Je recevais les lettres de mon mari de Suède et les bonnes sœurs qui me soignaient voulaient savoir qui était mon mari et pour quelle raison j'avais été détenue. Je répondais : - Parce que je n'aime pas les Allemands. Dès qu'elles ont appris qu'il s'agissait d'une question politique, les bonnes sœurs m'ont prise en affection, elles venaient bavarder avec moi. Par la suite, deux d'entre elles ont été déportées. L'une est rentrée à Lyon et l'autre s'est défroquée après la Libération. Quand j'ai été complètement rétablie j'ai été ramenée à la prison de Lyon où j'ai fait la connaissance d'une institutrice

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 124

aragonaise qui aidait la Résistance. Ensuite, on m'a transférée à Marseille et, plus tard, à Rennes où j'ai rencontré Carme Boatell et d'autres camarades. À l'époque, il y avait aussi Lise Ricol, la compagne d'Artur London, qui était condamnée à mort et qui a échappé à la guillotine parce qu'elle attendait un enfant. Lise Ricol est fille de paysans du Bas Aragon émigrés économiques d'avant la Première Guerre Mondiale.

Peu de temps avant, il y avait eu une insurrection à la prison d'Eysses où deux camarades républicains avaient été fusillés, l'un d'eux était de Lleida. Nous étions révoltées. Un jour ils sont venus chercher trois filles françaises mais nous étions furieuses car nous avons pensé qu'ils venaient pour les tabasser. Nous les avons empêchés de les emmener. Les surveillants ont appelé la police et nous avons dit à toutes les femmes :

- Attention ! dès que la police sera là, vous enlevez toutes vos sabots et vous leur jetez sabots et gamelles à la figure !

Et c'est ce qui s'est passé. Des policiers grands et forts sont arrivés. Nous les avons griffés, nous leur avons tiré les cheveux, nous les avons mordus ; nous nous nous servions de nos mains, de nos dents et de nos ongles. Un policier a crié : Si je trouve qui m'a mordu la fesse…** *Nous les encerclions et, nous nous sommes mises à trois pour les pousser dehors de toutes nos forces. Et ils sont partis. Le sous-directeur de la prison est venu nous voir, il nous a demandé si nous étions devenues folles. Il nous a dit que les Allemands allaient nous fusiller, qu'on avait intérêt à prendre patience, que ce serait bientôt fini. En réponse nous lui avons demandé de nous renvoyer les trois filles qu'ils avaient emmenées. Nous avions de notre côté trois policiers en otages. Finalement nous avons fait l'échange. Ils nous ont infligé un régime de punition : nous n'avions plus le droit de recevoir de paquets, ni de visites et, lorsque nous sortions dans la cour nous devions marcher sans nous arrêter. Mais nous nous arrêtions et parlions quand même.*

Un jour, ils ont fait l'appel par ordre alphabétique, jeunes et vieilles confondues. Il y avait parmi nous une Française de soixante-douze ans qui allait mourir peu de temps après dans une chambre à gaz de Ravensbrück. Nous étions environ une trentaine ; ils nous ont enfermées dans des cellules séparées, comme des animaux. Dans ma cellule, j'ai rencontré une inconnue qui m'a demandé qui j'étais et de quel atelier je venais. Je lui ai répondu que je venais de l'atelier numéro 6 mais elle semblait se méfier de moi, à cause de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 125

mon accent étranger. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que je n'étais pas un mouton**, *une moucharde. J'ignorais où on allait m'emmener mais Carme Boatell a appris qu'on nous envoyait en Allemagne et elle m'a préparé un colis.*

Ils nous ont conduites d'abord à Romainville, dans une forteresse militaire au nord de Paris. Ils nous ont enfermées dans une casemate, un local souterrain sans aucune aération, avec une grille à la porte. C'est là qu'ils mettaient les condamnés à mort. La veille, ils y avaient enfermé quarante-deux hommes qui avaient été fusillés. Ils avaient écrit des messages et leurs noms sur les murs. Nous avons fait la même chose.»

Dans *Mon Combat*, Adolf Hitler affirme : *« Quelle que soit l'amplitude que peuvent atteindre les sphères d'activité de la femme, l'objectif final d'un véritable déploiement organique et logique, doit résider toujours dans la formation de la famille. C'est la plus petite mais la plus précieuse unité dans l'organisation de la structure de l'État vu dans sa totalité. Le travail honore l'homme aussi bien que la femme, mais l'enfant ennoblit la mère.»* La discrimination de la femme en tant que personne active et sexuellement libre est un des principes fondamentaux du national-socialisme. La femme était l'objet essentiel d'une mystique de la maternité, une maternité dont les schémas lui étaient artificiellement imposés de l'extérieur. Mais lorsqu'il s'est agi de la traiter comme une ennemie, réelle ou potentielle du national-socialisme, il n'y a plus jamais eu de discrimination mystique particulière. Plus d'un des déportés qui ont témoigné ont vu une femme accoucher au milieu des éclats de rire des SS et, après, ces derniers assassiner le nouveau-né à coups de pied ou en le fracassant contre un mur. En fait, Hitler — qui comme tous les fascistes voit en la femme l'être antagonique qu'il faut réprimer — ne mit jamais en pratique ce qu'il avait dit dans un discours, le premier septembre 1939 : *« Nous mènerons à bien les actions indispensables pour que la guerre ne nuise pas aux femmes et aux enfants.»*

La guerre a nui aux enfants et aux femmes : les enfants qui sont morts à Oradour-sur-Glane, nos propres enfants à Angoulême, les femmes qui ne pouvaient pas accepter le monde qui leur était imposé. Le fascisme n'épargna rien à Dolors Gener après qu'elle ait vu mourir sa fille de trois mois au camp d'Argelès, personne n'épargna à Neus Català ce qu'elle vit en arrivant à Ravensbrück : une femme électrocutée, recroquevillée et accrochée aux barbelés électrifiés, et deux femmes *Kapos* en train de traîner une femme qu'une SS frappait avec un

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 126

nerf de bœuf. C'était l'heure de l'appel du matin et toutes les déportées devaient rester au garde-à-vous et attendre car il y avait un numéro manquant. Mais apparemment ni les *Kapos* qui traînaient violemment le numéro manquant, ni la SS qui la frappait, n'avaient remarqué un détail : ce qu'elles traînaient c'était un cadavre. Cela faisait des heures que cette femme était morte pendant la nuit. La lutte contre le national-socialisme avait conduit nos femmes à porter un triangle rouge au camp de Ravensbrück, à souffrir autant, physiquement et moralement, que leurs autres camarades déportées. Mais elles peuvent *toutes* affirmer qu'elles y sont allées pour des faits de résistance en France, alors que leurs compagnons, ceux de Mauthausen, étaient tombés dans le piège nazi depuis les Compagnies de Travail. Ce dernier fait est cependant à nuancer : bien que la plupart des déportés républicains aient porté le triangle bleu des apatrides, à Mauthausen ils se comportèrent comme de véritables triangles rouges. Nous verrons plus tard qu'il y eut quelques exceptions de Républicains avilis et sans scrupules, mais ce n'est que l'exception qui confirme la règle. Le nazisme était conçu pour avilir l'homme et le réduire au rang d'animal et il est naturel que les plus démoralisés des nôtres se soient laissés aller[48].

Mais revenons aux femmes. Le national-socialisme n'épargna donc rien aux femmes ni aux enfants : nous aurons l'occasion, tout au long de ce livre, de constater la part que prirent les femmes dans la lutte contre le nazisme et le traitement brutal que les Allemands leur infligèrent[49]. Comme exemple du traitement infligé aux femmes par les nazis, on peut citer le témoignage de Secundina Barceló qui évoque ainsi sa détention :

« Je vivais seule à Orléans avec mon fils et je devais travailler beaucoup pour pouvoir manger. Malgré tout je continuais mes activités de résistante. Ma chambre servait aux réunions des dirigeants de la M.O.I. et des maquis de la région. Elle servait également de cachette à ceux qui étaient poursuivis par les nazis, avant leur passage en zone "libre". Dans mon grenier on cachait aussi la presse clandestine, la propagande antinazie et parfois des machines à écrire, du papier, des armes et des munitions, etc. Moi je me consacrais surtout à faire l'agent de liaison et l'estafette entre les différents groupes de résistants de la M.O.I. et des Français. Je transportais et je distribuais aussi notre presse clandestine, la Reconquista de España *et d'autres*

(48) Voir le chapitre 2 de la troisième partie.
(49) Voir le chapitre 3 de la troisième partie "*Les femmes contre le nazisme*".

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 127

journaux, en catalan et en français, qui appelaient au combat contre l'occupant nazi.

J'ai été arrêtée le 19 juillet 1944 à trois heures de l'après-midi en même temps que six hommes qui n'avaient rien à voir avec la Résistance. Ils m'avaient apporté leurs vêtements pour les faire laver et l'un d'eux n'était entré chez moi que pour savoir s'il y avait une chambre à louer. Ils furent tous déportés, et quatre d'entre eux n'en sont jamais revenus. Pendant huit jours, les agents de la Gestapo et les miliciens français, avec des chiens, mirent en place une souricière** *autour de chez moi. Mais la concierge avait eu le temps de faire courir le bruit de ma détention et personne ne s'est approché. Ils ont fouillé à fond la chambre et y ont trouvé toutes sortes de matériel de propagande qu'ils ont gardé. Ils ont profité de l'occasion pour piller et emporter mes affaires personnelles de valeur. Ils étaient venus à trois heures de l'après-midi et ce fut là une grande chance car, ce même jour au matin des gens de la M.O.I. étaient passés chez moi. J'ai été dénoncée par un des nôtres, quelqu'un qui avait même participé à l'activité clandestine. Arrêté un peu par hasard, il a été relâché en remerciement de sa "bonne volonté" à me dénoncer. Il a affirmé qu'il avait réussi à s'échapper, mais ce n'est pas vrai. Cette personne dont je ne dirai pas le nom, parce que je préfère l'oublier, leur a dit tout ce qu'elle savait de moi et de mes activités.*

Dans le local de la Gestapo d'Orléans, ont commencé les interrogatoires, les gifles, les coups de poing. Face à mon silence, ils ont utilisé la matraque, après, le lavabo, et enfin le supplice de la baignoire. Ils m'ont déshabillée, ne m'ont laissé qu'une chemise d'homme et m'ont plongée dans une baignoire pleine d'eau jusqu'au bord, pieds et mains liés par des chaînes et ils m'y enfonçaient chaque fois que je refusais de parler. J'ai eu l'impression que cela durait une éternité, que je ne ressortirais jamais de l'eau, qu'ils allaient m'y noyer. Je ne pouvais pas respirer, mes yeux brûlaient, je n'y voyais plus. J'étais certaine que j'allais mourir. Voyant que je ne disais rien, ils m'ont menacée en disant que si je ne donnais pas le nom et les adresses de tous les responsables de la Résistance locale et régionale, ils allaient attraper mon fils et le pendre. Ces "traitements" ont duré quinze jours. Pendant ce temps, quelques-uns de mes camarades étaient tombés, à cause d'autres dénonciations. Quand je suis descendue me promener dans la cour de la prison d'Orléans, on ne m'a reconnue qu'aux chaussures, tant mon visage était défiguré et gonflé.

Cependant, en dehors de la douleur physique, j'étais contente. J'avais pu résister à la bestialité nazie et personne n'avait été arrêté à cause de moi. S'ils allaient vraiment me fusiller, comme ils le disaient, je savais que mes camarades allaient me venger et qu'ils allaient prendre soin de mon fils, au moins jusqu'au retour de mon compagnon, à supposer qu'il soit vivant, car il avait été déporté au camp de Dachau en 1942. »

Secundina Barceló fut finalement déportée à Ravensbrück, de même que Neus Català, Dolors Gener, Carme Boatell, ainsi que Sabina, la fille d'un berger des Pyrénées et sa mère, Carme Bartolí qui mourut au camp, dans les bras de Coloma Serós(50). Sabina et sa mère étaient des émigrées économiques, Sabina était en France depuis l'âge de neuf ans. Elles vivaient à Vallmanya et elles participèrent à la Résistance contre l'occupation nazie dès les premiers temps. Quand on alla les arrêter, un instituteur français, un Républicain et un Belge, étaient cachés chez elles. Les deux femmes allèrent au devant de la police de Vichy et se placèrent devant la porte pour empêcher les agents d'entrer. Elles furent frappées, mais elles réussirent à ce que les trois résistants puissent sortir par derrière. Un des fugitifs eut même le temps de tirer et, semble-t-il, de tuer un policier. Quand on demande à Sabina pour quelle raison elle fut arrêtée, elle répond : *« Ils disaient que nous faisions de la résistance. »*

Elles cachaient des hommes du maquis, leur donnaient à manger, les soignaient lorsqu'ils arrivaient blessés. Tout cela, elles le faisaient parce que, de manière naturelle et spontanée, sans détours, elles s'engageaient aux côtés de ceux dont elles savaient, par intuition, qu'ils avaient raison. Elles n'avaient inventé aucun nom pour leurs actions, elles le faisaient et c'était tout. C'est pourquoi Sabina, avec l'innocence des gens simples, répond avec ce *« Ils disaient que nous faisions de la résistance. »* Une autre femme qui faisait de la résistance, c'est Lola, de Gérone. Je n'ai pu savoir que très peu de choses sur elle. Qu'elle s'appelait Lola, qu'elle était de Gérone et comment elle est morte. Elle fut arrêtée en 1944 par la police collaborationniste, pour son aide aux maquis. Quand elle fut arrêtée, Lola attendait un enfant. Les nazis voulaient la faire parler, lui faire dire où étaient cachés les maquisards qu'elle connaissait. Elle ne dit rien : ils la torturèrent, la battirent et surtout, ils piétinèrent violemment son ventre avec leurs bottes. Lola perdit son enfant et, au bout de deux mois, elle mourut à cause des coups et des hémorragies.

(50) Voir le chapitre 2 de la deuxième partie.

Neus Català raconte : *« Nous avons caché les deux premiers maquisards le jour même où nous nous sommes mariés. Mon mari avait trouvé une grotte entourée de précipices dans une presqu'île de la Dordogne. Nous leur apportions de la nourriture et leur donnions des informations tous les jours. Nous avons commencé, à ce moment-là, à organiser le maquis dans la région. Tout le monde savait que ce maquis existait mais personne n'en connaissait l'emplacement exact. Il y avait des Français et des membres des Brigades Internationales. Dans le bois où ils se trouvaient, il y avait un magnifique observatoire depuis lequel ils pouvaient surveiller toutes les manœuvres des Allemands. Dans la ferme où nous habitions, nous organisions l'approvisionnement du maquis et un meunier moulait le blé en cachette. Nous menions une vie normale de paysans et, la nuit, nous préparions de nombreux plans de sabotage avec un homme que le maquis nous envoyait. Quand mes beaux-parents tuaient des animaux, une partie du bétail était aussi destinée aux résistants. Plus tard, j'ai fait l'agent de liaison entre Brive et la Dordogne.*

Un jour mon chef a disparu ; il avait été pris. Mon chef s'appelait Reynald et il m'appelait "la puce" car je suis très petite. Le premier jour où il est venu, il m'a regardée et après il dit à mon mari qu'il était dangereux de laisser traîner un enfant dans la ferme. L'enfant c'était moi ; je portais toujours des shorts et je m'amusais à jouer avec les animaux de la maison… Une autre action de notre maquis était d'endommager les locomotives de Brive, le nœud de ferroviaire le plus important de la région. Derrière la ferme, il y avait un entrepôt où les maquisards fabriquaient du matériel avec du plastic pour faire exploser les machines. Mon mari achetait les planches pour les caisses de transport. Au mas, c'est là également qu'ils ont élaboré les plans pour faire sauter le pont de Souillac, dans un coin au relief très accidenté. Enfin, je contrôlais aussi tous les papiers de l'organisation de nos F.T.P.

Ils nous ont pris le jour même où nous allions quitter la Dordogne car nous nous savions grillés. Nous avions décidé d'aller à Villeneuve-sur-Lot où le maquis ne s'était encore jamais implanté. Nous avions préparé une valise pour partir et c'est avec cette valise que les Allemands nous ont pris. C'était le 11 novembre 1943 et nous étions mariés depuis dix mois exactement. Un faux résistant qui était passé à la maison nous avait dénoncés.

Un camion allemand chargé de bombes est arrivé avec huit SS, ils ont placé une mitrailleuse de campagne en bas de la maison, et ils ont cerné la

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 130

maison avec trois bombes chacun. Le commissaire de police de Périgueux était avec eux. Ils ont déployé toutes ces forces parce qu'ils avaient cru qu'ils trouveraient les résistants chez nous. Au village, tout le monde savait que nous travaillions pour les maquisards mais personne n'avait jamais rien dit. Un jour que nous n'avions pas encore d'armes, tout au début, nos résistants avaient attaqué deux gendarmes pour s'emparer de leurs pistolets mais ces derniers ne les ont pas dénoncés. Notre boulanger travaillait aussi avec nous et il nous avait dit qu'il connaissait un type de la sous-préfecture de Sarlat qui travaillait avec les gaullistes. Nous savions que celui-ci avait eu des armes et de la nourriture provenant des parachutages. Je suis allée le chercher et il nous a dit qu'il allait nous donner des vêtements, du sucre et du chocolat, mais nous lui avons répondu que ce que nous voulions c'étaient des armes et, à la fin après bien des discussions, il nous a donné une mitrailleuse. Il y avait donc beaucoup de gens dans la région qui savaient que nous étions dans la Résistance mais ils ne nous avaient jamais dénoncés.

Ils nous ont arrêtés mon mari et moi, avec deux Républicains qui fabriquaient du charbon de bois, avec un homme qui faisait bien plus que son âge et qui n'était impliqué en rien dans nos actions et avec un Français qui travaillait pour le maquis. Ils cherchaient aussi mes beaux-parents mais ils n'ont pas trouvé la maison, tellement il y avait de brouillard. Les maisons du village étaient très éparpillées et de ce fait beaucoup de résistants ont réussi à s'échapper. Ils nous ont fait monter dans un camion et ils nous ont emmenés dans le Périgord. Ce jour-là, il pleuvait des cordes et ils se sont arrêtés à Carsac pour y faire sauter une maison où il y avait des maquisards. Ils y ont déposé une bombe à retardement.

À Périgueux j'ai demandé à aller au toilettes et j'ai eu la chance de pouvoir avaler les papiers que j'avais : c'étaient des factures du boulanger. Ils m'ont interrogée avec un pistolet de chaque côté, ils me disaient que si je ne parlais pas il allaient me tirer dessus, que mon mari avait tout "avoué", qu'il me trompait, qu'ils avaient des preuves qu'il allait avec d'autres femmes. À côté de moi, il y avait un jeune homme qui saignait abondamment. Ils l'avaient attaché avec des fils de fer.

Après un long moment ils nous ont emmenés à Limoges. Nous n'avions rien bu ni mangé depuis notre arrestation. Une fois enfermée dans la cellule, je me suis mise à crier comme une malade et à frapper contre la porte. Un Allemand

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 131

m'a demandé ce que je voulais et je lui ai dit que j'avais faim ; ils m'ont apporté des pommes de terre froides. Mais je n'arrivais pas à manger car j'étais accablée par l'impuissance de ne plus pouvoir lutter, maintenant que la Résistance commençait à être bien organisée et qu'ils m'avaient nommée agent de liaison de six départements. Et puis, je me demandais ce qui était arrivé à mon mari, l'avaient-ils torturé ? Je n'avais aucune nouvelle de lui. Nous n'étions pas des aventuriers, mais nous savions ce que nous risquions et nous savions qu'ils n'allaient pas nous "ménager". Je suis restée deux mois à Limoges. À cette époque les prisons étaient très pleines ; ils faisaient dormir six femmes dans une cellule de trois lits. Nous communiquions avec celles d'à côté par la lucarne. Un garde est passé et a commencé à chanter Auprès de ma blonde** *; nous avons tout de suite compris qu'il était des nôtres. Le garde nous a dit qu'il nous ferait passer des paquets et qu'il nous donnerait des informations sur la guerre. Nous écrivions ces nouvelles sur des petits bouts de papier que nous faisions parvenir aux hommes, grâce aux prisonniers qui distribuaient la soupe. Les Allemands se méfiaient de nous et nous ont transférées à l'étage du dessus, dans les cellules des condamnés à mort. Ils m'ont emmenée à l'hôpital car j'avais une grave crise de cystite et j'y ai rencontré un médecin qui m'avait déjà opérée auparavant. Nous échangions des informations. Je devais apprendre plus tard qu'ils l'avaient tué en lui cassant la colonne vertébrale.*

Ils nous faisaient laver les vêtements des prisonniers, y compris ceux des prisonniers qui avaient été battus. Des lambeaux pleins de sang séché, imprégnés de bouts de peau et de chair. Et moi toujours obsédée par la peur de trouver, parmi ces tas d'habits sales et déchirés, la chemise de mon mari…

J'ai été interrogée par un certain Schuawe, un SS, et un commissaire qui s'appelait Blum, un homme avec un monocle, aux manières élégantes. Schuawe était un bandit qui, de temps en temps, libérait un prisonnier en échange de quelques bouteilles d'eau-de-vie. Ils m'ont ordonné de dessiner un plan de notre maquis et je leur ai répondu que je ne savais pas dessiner. Ils ne m'ont pas touchée pendant l'interrogatoire et j'ai refusé de signer la déclaration car elle était rédigée en allemand. Le jour de Noël, nous avons reçu des colis. Alors nous les avons mis en tas devant nous et nous leur avons dit que nous n'y toucherions pas. Au bout de quelques jours, Blum nous a appelées et nous a dit que nous allions entreprendre un long voyage, il nous a souhaité une bonne année et nous a serré la

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 132

main à toutes. Mon amie Tití et moi avons refusé, nous avons caché nos mains dans notre dos en disant : "Un jour ce sera votre tour, Monsieur Blum". Et il en fut ainsi : un an plus tard, la Résistance exécutait Blum ainsi que Schuawe.

Ils nous ont emmenées à Compiègne. Avant d'y arriver ils nous ont mélangées à un convoi de Juives. Tití a dit à une femme juive qu'elle avait intérêt à s'échapper. Elles sont allées ensemble aux toilettes. Tití chantait et faisait des plaisanteries, même avec les gardes, tandis que la Juive cassait la vitre et s'enfuyait.

En arrivant à la gare de Compiègne, nous avons croisé un train qui se mettait en route lentement. C'était un train qui partait pour l'Allemagne. J'ai regardé pour voir si je connaissais quelqu'un et soudain j'ai vu le visage de mon mari. Nous avons crié tous les deux, alors que mon wagon allait vers l'ouest et le sien vers l'est. Je ne sais pas ce que nous avons pu crier, mais mes compagnes pleuraient et les gardes détournaient le regard pour ne pas nous voir. Je n'ai jamais revu mon mari.

À Compiègne, nous étions à la caserne, entassées comme si nous étions déjà dans le camp de concentration. Ils nous donnaient un bol d'eau par jour qui devait servir à la fois pour boire et pour se laver. En guise de waters il y avait des trous et quand nous, les femmes, nous y allions, les prisonniers hommes se tournaient pour ne pas nous voir. Nous étions des milliers et nous nous organisions comme nous le pouvions. Je me souviens qu'un gros convoi est arrivé et que nous l'avons accueilli en chantant la Marseillaise*, puis* l'Internationale*.*

Le jour où ils nous ont rassemblées pour partir en déportation, nous étions si nombreuses que je pensais qu'il y aurait peut-être une femme de ma région. Et je me suis mise à chanter l'Hymne de l'armée régulière populaire*. »*

Et pendant que Neus Català disait les premières paroles

Un jour tragique les gens les plus ignobles
de cette terre massacrèrent la paix.
Les vils fascistes dressés contre le peuple,
voulaient de lui faire un esclave à tout jamais.

elle cherchait du regard si une femme reconnaissait l'hymne. Une chanson dont les paroles voulaient dire, à peu près, la même chose que celles de *la*

Marseillaise et *l'Internationale* mais dans la langue de sa terre. Elle ne trouva personne et elle partit à Ravensbrück.

Voici le récit d'une autre femme, Carme Boatell(51) :

« Je faisais partie du premier groupe de résistants qui s'est formé à Marseille en octobre 1941. J'en étais la seule étrangère. Je devais aller prendre le courrier qui arrivait d'Algérie. Je devais rencontrer un camarade français, mais en voyant que j'étais une femme, et pas un homme comme il l'attendait, celui-ci n'a pas voulu me donner les papiers. Il m'a donné rendez-vous** *pour la semaine suivante. Il a dit qu'il devait consulter ses* chefs**. *La semaine suivante je lui ai dit :"Donne-moi rendez-vous où tu veux. Si tu veux, nous pouvons nous retrouver ici" ; nous étions arrêtés devant la porte d'une église. Et il m'a répondu :"Non, pas ici, je ne suis pas sûr de pouvoir te faire confiance." Et j'ai répliqué :"Je pourrais dire la même chose de mon côté, alors donne-moi un rendez-vous où tu voudras et n'en parlons plus." Et il m'a fixé rendez-vous à l'endroit même où nous nous étions retrouvés, dans un bar de la rue de la Bonneterie. Quand j'y suis allée, il s'était déjà fait arrêter par la police et j'ai été arrêtée aussi. Ils m'ont emmenée chez moi et ont fouillé toute la maison de fond en comble, mais heureusement ils n'ont rien trouvé. Ils voulaient savoir avec qui était mon prochain rendez-vous mais je les ai embobinés et j'ai promené les gendarmes durant trois jours à Marseille, afin que les autres aient le temps de disparaître. À la Préfecture ils ont commencé à me faire* parler. *Je n'ai pas* parlé, *car si je l'avais fait, ils en auraient encore arrêté d'autres parmi les nôtres. Ils en avaient déjà arrêté quatre ou cinq et j'ai été la dernière. Ils m'ont tabassée, ils m'ont arraché les cheveux, m'ont rouée de coups partout et m'ont laissée toute meurtrie et pleine de bleus. Mais ils n'ont arrêté personne d'autre. Le plus drôle c'est que j'avais eu envie d'uriner et j'avais demandé à aller aux toilettes. Je portais dans mon sac des lettres qu'ils avaient trouvées sur moi et qu'ils m'avaient demandé de garder et quand je suis revenue, ils étaient persuadés que je les avais jetées aux toilettes. Et c'est à ce moment-là qu'ils ont commencé à me tabasser mais ils n'ont rien tiré de moi. J'ai d'abord été conduite à* l'Évêché(52)*, ensuite à la prison puis au tribunal. J'ai été mise* au secret** *pendant quarante jours et la nuit ils m'empê-*

(51) Ce récit provient d'un dialogue enregistré entre Carme Boatell et Dolors Gener. Les expressions françaises qui apparaissent fréquemment ont été conservées.

(52) L'Évêché est le nom donné au commissariat de police de Marseille, qui se trouve exactement à côté de l'Évêché.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 134

chaient de dormir. Ils me réveillaient toutes les heures, à chaque passage de la ronde. Ils m'ont envoyé un avocat. Qu'est-ce que je pouvais, moi, raconter à un avocat ? Je n'avais confiance en personne. D'après lui il fallait que je dise que l'homme avec qui j'étais quand ils m'avaient arrêtée, l'agent de liaison, était mon amant. J'ai accepté. La police de Vichy, lors des interrogatoires, me disait : « Écoute, ce type-là est un moins que rien*, *il t'a laissée tomber,* ton bon ami** *». Je me suis fait traiter de* salope** *et de tout ce que vous voudrez. Comme de toute façon je ne comprenais pas la moitié de ce qu'ils disaient, ça m'était égal. Le jour du jugement, il y a eu deux condamnés à mort, par contumace, puisqu'ils ne les avaient pas trouvés. Si j'avais parlé, ils y seraient passés, car je savais où ils étaient. Celui qui ne me faisait pas confiance parce qu'il attendait un homme et pas une femme, a été condamné à quinze ans de prison, et moi, à dix ans… Et j'ai été conduite en prison.*

Dans la prison, il y avait une dénommée Casanoves. Un jour où je me lavais, comme on pouvait, tu sais… Casanoves arrive et me dit : "Qu'est-ce que vous faites là ?**" *Et je lui dis :* "Voyez-vous, je m'habillais.**" *Et elle me répond :* "Ah, ces Espagnoles, ce sont des sauvages !**" *Et je lui rétorque :* "Madame, les Espagnoles, nous sommes des sauvages et les Corses sont nos cousins germains !**" *Ha, ha, ha ! tu l'aurais vue, on aurait dit un coq !* "Taisez-vous ! Je vous emmène au cachot.**" *Et je lui réponds :* "Conduisez-moi où vous voulez !**"

Après, ils m'ont emmenée à la prison des Baumettes. Nous y avons fêté le 14 juillet. Nous avions décoré toutes les cellules. J'avais cousu le drapeau bleu blanc rouge**, *parce que j'étais la seule qui savait coudre et les autres avaient peint le célèbre* "Le pain, la paix et la liberté ! Vive la C.G.T. !**" *Et Casanoves a remis ça. Elle a crié comme une malade pour qu'on enlève le drapeau de la cellule et nous lui avons répondu qu'elle n'avait qu'à l'enlever elle-même. Alors elle est entrée, elle a arraché le drapeau, elle l'a jeté au milieu du couloir et elle l'a piétiné. Ça a fait un de ces scandales ! Toute la prison a appris ce qui était arrivé, même les droit commun tapaient sur les portes et toutes, toutes sans exception, nous avons chanté* la Marseillaise*. Et alors, on s'est toutes retrouvées au cachot pendant quinze jours.*

Quelque temps après, les résistants ont fait exploser le Vieux-Port de Marseille où les Allemands voulaient faire construire des bases sous-marines. Ces derniers firent une grosse rafle, arrêtant tous ceux qui étaient sur le port. Ils ont rempli la prison et, tous les jours, nous entendions des fusillades. Ça a

duré quelques jours, ils ont même fusillé l'aumônier de la prison. Nous étions toujours au cachot et, heureusement pour nous, il y avait trois surveillantes** *qui étaient très* gentilles** *avec nous et nous apportaient à manger toutes les nuits. C'est pour ça que nous avons tenu le coup, sans elles nous y aurions laissé notre peau. Le médecin est intervenu en voyant notre état à la sortie du cachot et nous a prescrit 36* piqûres** *de fortifiants. C'est alors qu'ils nous ont accordé le statut de prisonnier politique. C'est aussi parce que Cunégonde avait été descendue. Cunégonde était la directrice de la prison, c'était un monstre, elle était méchante avec tout le monde. Même les prisonnières de droit commun la haïssaient. Elles lui disaient :* "Quand on sortira, on va te faire la peau !**" *Après son élimination, les autres surveillantes avaient une de ces trouilles ! Elles venaient de cellule en cellule et nous demandaient ce qui nous ferait* plaisir** *de manger. Ça a été quelque chose, même Casanoves a attrapé la* jaunisse** *! Et nous ne l'avons plus jamais revue, ha, ha, ha !*

Il y avait là une camarade, Fifi Roussel, qui est morte d'un cancer trois mois avant la Libération. Il y avait également Mireille Losa qui est morte à Ravensbrück. Mireille Losa dit à Fifi que dans la cellule d'à-côté il y avait une "Arabe" qui chantait. Et il se trouve que cette "Arabe" c'était moi, je chantais Mi jaca*. Que pouvais-je faire d'autre, toute seule ? Je m'ennuyais tellement ! Alors je chantais ! Lorsqu'elle m'entendait chanter, la* surveillante** *tapait sur la porte et disait :* "Eh, il ne faut pas chanter !**" *Ici on n'a le droit de rien faire ! On n'a pas le droit de dormir, ni de chanter, ni de chier, ni de pisser ! Enfin… Alors, Fifi Roussel — une émigrée politique de Murcie qui avait épousé un Français — dit à celles qui étaient dans sa cellule :"Taisez-vous !" Elle fit taire celles qui étaient avec elle et elle se mit à écouter à travers le* mouchard**(53)*. Elle dit aux autres :"Mais c'est une Espagnole, elle chante en espagnol !" La nuit, elles ont tapé et Josefina Roussel, Bermúdez de son nom de jeune fille, m'a dit :* "Demain matin, quand tu descendras, regarde en haut des toilettes, tu trouveras quelque chose.*" *Elle m'a préparé un paquet avec du chocolat et des biscuits, une petite feuille de papier et un crayon. Le crayon était minuscule, on le voyait à peine. J'ai gardé tout ça dans ma poitrine, avec la* trouille *d'être découverte par la* surveillante **! *Je me suis même mise à pleurer… La nuit suivante, Josefina a tapé de nouveau et m'a demandé si j'avais trouvé le paquet, j'ai répondu que oui et elle a ajouté :* "Eh bien tu nous écris tout ce

(53) *Mouchard* : carré avec un œil-de-bœuf à la porte de la cellule.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 136

qu'il te faut.*" *La première chose que j'ai faite a été de leur faire parvenir le nom de la camarade française avec qui j'étais en contact dans la Résistance. Il fallait surtout la prévenir que la police la cherchait. Ainsi, cette fille a pu s'échapper. Il y a eu une autre femme qui nous a beaucoup aidées dans la prison, une femme que nous appelions Pauli, une femme faite homme qui était une prisonnière de droit commun. C'était elle qui nous donnait la soupe et nous apportait des ciseaux, des pinces, du fil, des aiguilles, et que sais-je encore ! Elle nous donnait tout ça devant la* surveillante**. *C'était une chose que je n'aurais jamais imaginée. En prison, tu apprends toutes les* roublardises* *possibles et imaginables. Pauli disait toujours* "Ces Allemands, ce sont des salopards, mais on va finir par leur couper, pas seulement la tête mais même le reste !**". *Elle nous a fait beaucoup rire cette Pauli.*

Tout a changé quand ils nous ont attribué le Statut des Politique. Nous avons fait un journal mural, des collectifs de travail et des conférences. Il y avait au moins une conférence par semaine, à tour de rôle**, *les* surveillantes** *et le directeur venaient parfois les écouter. Ils venaient pour apprendre, car toutes préparaient ces conférences avec soin. C'est là que mon éducation politique a commencé pour de vrai, parce que moi, avant, c'est à peine si je savais lire et écrire. Tout ce que je sais, c'est là que je l'ai appris. Elles ont créé une école et les enseignantes étaient des femmes très instruites. Je me souviens de l'une d'elles qui s'appelait Mela, une autrichienne, compagne d'un membre des Brigades Internationales. Elle aussi avait participé à notre guerre, car elle était membre du Comité International Antifasciste. Mela était malade des yeux et elle est morte aveugle. Et nous avons aussi organisé Noël 1943, avec les santons et les* gâteaux**… *Nous avons fait une fête et nous portions toutes des vêtements représentant notre pays. Tu te souviens, Lola, toi et moi nous étions habillées en Catalanes et nous avons chanté* La pageseta moreneta. *Toi, tu faisais le petit paysan et moi, la petite paysanne. Si nous avions bénéficié de ce statut plus tôt, je serais sortie de prison avec le certificat d'études. Avant de nous transférer à Rennes on nous a prévenues que la Résistance viendrait nous libérer. Ça a été tragique, parce que chaque nuit nous nous déshabillions pour ensuite nous rhabiller sans faire de bruit, nous nous mettions au lit pour en ressortir et badaboum ! par terre ! Et nous étions là à attendre qu'ils viennent nous libérer. Et ils ne sont pas venus. Nous nous disions que*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 137

si, ils allaient nous libérer, mais ils feraient peut-être comme à Saint-Étienne. Ils libéreraient qui ils voudraient et nous, ils nous laisseraient. Nous avons su ensuite qu'ils n'étaient pas venus parce qu'il y avait à Marseille un groupe de répression qui avait déjà détruit à trois reprises l'organisation des résistants de cette ville.

On nous a donc emmenées à Rennes. En arrivant à la gare, nous avons montré nos menottes aux gens et l'une de nous s'est mise à chanter "Debout les francs-tireurs de France, la liberté ou la mort**!" *Et les gardes ont commencé à nous donner des coups de poing, de pied, des bourrades, et ils nous poussaient dans les wagons avec rage mais nous, nous continuions à chanter tandis que les cheminots et les gens qui étaient sur la route nous regardaient. Nous avons traversé tout Rennes en chantant.»*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 138

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 139

6 - L'INSURRECTION D'EYSSES

« Combien de Catalans peut-il rester de ce fameux bataillon de combattants qui, comme c'est écrit sur les monuments aux morts, sont morts pour la France** *? »*

Le samedi 19 février 1944 avait commencé comme n'importe quel autre jour. Après la gymnastique du matin, les cours accaparaient la plupart des détenus. Les uns écrivaient, les autres cuisinaient, d'autres encore faisaient du bricolage. Ainsi commença la journée du célèbre combat du pénitencier d'Eysses. Plus de la moitié des prisonniers politiques s'en évaderaient, parmi lesquels une trentaine de Catalans, sans compter les Catalans de France.

Par une de ces journées humides et brumeuses comme il n'y en a qu'à Paris, j'ai échoué dans un hôpital de *banlieue*** plutôt triste et délabré, aux murs poisseux, rempli d'infirmiers noirs et de malades au visage flétri qui se promenaient en blouse dans des couloirs interminables. Dans une chambre pour deux, un malade m'attendait : un homme plutôt maigre, à la peau ridée et aux mains usées. Il avait attrapé une pleurésie au pénitencier d'Eysses. Depuis, il avait les poumons détruits(54). Il s'appelait Antoni Turiel, il était valencien et avait participé aux événements de la bataille d'Eysses. Turiel me raconta l'histoire d'Eysses en s'arrêtant de temps en temps pour reposer ses poumons. À côté de lui, il avait un ballon d'oxygène. Il en avait besoin pour vivre.

Le pénitencier d'Eysses avait été une abbaye bénédictine. En l'an II de la Révolution Française, celle-ci fut transformée en prison. On y envoyait les détenus de onze départements. En 1895, cela devint une sorte de maison de redressement pour jeunes "fourvoyés" et pour rebelles des colonies. On y mélangeait

(54) Antoni Turiel est mort le 1er janvier 1976.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 140

les enfants avec les dépravés. Les gardiens accueillaient les nouveaux résidents en leur disant :

« Il faudra marcher droit, ou vous irez là-bas. »

« Là-bas », c'était le cimetière. Les anciens rebelles des colonies avaient écrit au sortir de la prison : *« Les souffrances morales et physiques d'Eysses étaient plus terribles que celles des forçats de la Guyane. »* En 1917 et 1934, deux révoltes de prisonniers avaient répandu la nouvelle du travail forcé des mineurs. En 1938, de légères modifications adoucirent le régime de détention. En 1940, un décret de Vichy rendit au pénitencier un nom qui avait été abandonné, celui de *Maison Centrale de Force***. Dans ce pénitencier échoueraient une soixantaine de Républicains, parmi lesquels Portolés, un Valencien installé à Barcelone et mort en Pologne en 1975 pendant que j'achevais ce livre. La mort de Portolés nous a privés d'un témoignage important pour comprendre la bataille d'Eysses, car avec Turiel et l'Asturien Llanos, ils avaient assuré la direction des Républicains lors de l'insurrection du pénitencier. Joan Martorell et Ramon Buj de Barcelone, Rafael Laborda de Gérone devaient également s'y retrouver. Tous trois, avec Antoni Turiel du Pays valencien, m'ont aidée à reconstituer l'histoire de la célèbre bataille.

En 1943 commencèrent à affluer au pénitencier des convois venant de tous les coins de France. On réunissait les prisonniers de divers endroits, de Lyon, de Marseille, de Nîmes, de Montpellier, de Nice, d'Aix ou de Toulon et on les emmenait jusqu'à la centrale. Le gouvernement collaborationniste de Vichy prétendait y concentrer le plus grand nombre de détenus accompagnés de forces répressives afin de suivre de plus près les mouvements des maquis en cas de tentative d'évasion. Les détenus qui arrivaient de Nîmes formèrent le fameux "Collectif de Nîmes", auquel appartenaient Serot, de Lérida, Serveto, dont certains disent qu'il était catalan, le Valencien Portolés. Tous les nouveaux arrivants étaient tombés en pleine bataille et ils étaient condamnés à de longues peines de travaux forcés. Les Républicains étant habitués à la lutte depuis la guerre d'Espagne, leur arrivée bouleverserait la vie à l'intérieur du pénitencier. La force, le courage et le sens de la solidarité collective des nouveaux détenus conduiraient à améliorer considérablement les conditions de vie.

À la suite de diverses actions de protestation, on les autorisa à recevoir et envoyer des lettres, à recevoir des colis, à se promener plus librement à l'intérieur de l'édifice, à avoir plus de visites. Les conférences, les discussions, les cours

de langues, d'histoire, de biologie se mirent en place. Les professeurs d'université et de lycée allaient de cellule en cellule et avaient des contacts avec les détenus par le biais des cours. Les Valenciens Portolés et Turiel et l'Asturien Llanos évoquent les faits les plus marquants de notre guerre. Les détenus de tous bords et de diverses nationalités, parmi eux des anciens des Brigades Internationales, commencent un rapprochement insolite à travers la confrontation dialectique de leurs idéologies. Le pénitencier d'Eysses se transforme, se jouant de l'ignorance des gardiens et profitant de la collaboration de quelques-uns, en un vivier de grands militants et résistants. Et la vie au pénitencier, grâce aux continuelles revendications des nouveaux arrivants, devient plus supportable. Par la suite il y en aura de plus importantes, comme la libération d'un jeune garçon qu'on avait mis avec des prisonniers de droit commun et la lutte contre la déportation en zone occupée des prisonniers dits "administratifs"(55).

Pendant ce temps, l'idée de l'évasion prend corps lentement. Grâce à la collaboration de résistants de Villeneuve-sur-Lot, où se trouve Eysses, des armes commencent à entrer dans le pénitencier. L'action de solidarité fait tache d'huile et quelques gardiens apportent leur soutien dès les premiers instants. Afin d'établir le contact avec les résistants de l'extérieur, la direction du collectif décide l'évasion de l'un de ses membres. C'est à un Italien surnommé Kléber qu'il échoit de s'enfuir. Il devait se mettre en contact avec les "groupes francs" de la Résistance. Le chef régional du mouvement *Combat*** avait promis un envoi d'armes. Il y a ici un point obscur, car Kléber ne recevrait jamais ces armes. L'aide extérieure n'arrivait pas et les prisonniers d'Eysses réalisèrent bientôt qu'il leur faudrait tenter l'évasion de façon totalement isolée. L'hebdomadaire *L'Express* de Paris éluciderait quinze ans plus tard l'énigme qui déconcerta les hommes d'Eysses. Le 26 mars 1959, cette revue publiait quelques précisions de l'ancien détenu d'Eysses, Serge Ascher, connu sous le nom de Ravanel, compagnon de lutte au pénitencier, colonel F.F.I., dirigeant du M.L.N. et représentant à Toulouse de la C.O.M.A.C. (Comité Militaire d'Action dépendant du Conseil National de la Résistance). Ravanel répondait à quelques paragraphes de *L'histoire de la Libération* de Robert Aron :

« Dans le Lot-et-Garonne il y avait une prison célèbre, la Centrale d'Eysses, où étaient détenus des centaines de résistants. Vers décembre 1943, ils décidè-

(55) Voir *L'insurrection d'Eysses* de l'Amicale des Anciens Détenus Patriotes de la Centrale d'Eysses, Editions Sociales, Paris, 1974.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 142

rent de tenter une vaste opération d'évasion, à laquelle devaient participer des groupes francs arrivés de tous les départements, et notamment de Lyon.

En collaboration avec les responsables de l'intérieur de la Centrale, ils parvinrent à faire libérer un prisonnier sur lequel nous comptions pour établir un lien efficace entre nos groupes francs et les détenus. J'ai mis en contact ce prisonnier, qui se faisait appeler Tanger, avec le chef des Groupes Francs de Toulouse, Joyeux-Joly, qui avait été chargé de lui transmettre des armes.

Tous les détails de l'opération étaient au point et il ne restait plus qu'à la lancer, mais cela ne s'est pas produit. Fin janvier 1944 j'ai su pourquoi.

En apprenant que Tanger était communiste, Joly avait refusé de lui transmettre les armes promises. Tanger avait cessé de croire en notre volonté de mener à bien l'opération prévue et il rompit tout contact.

Quelques semaines plus tard, les détenus d'Eysses tentèrent par leurs propres moyens de s'évader collectivement. Mais ils ne disposaient d'aucune aide extérieure et ils manquaient d'armes. L'évasion échoua et il s'ensuivit une répression féroce au cours de laquelle de nombreux résistants furent fusillés.»

En effet, les événements se déroulèrent ainsi. Comme je l'ai écrit au début du chapitre, la journée du 19 février 1944 commença de façon tout à fait normale. Un nouveau directeur, Schivo, était arrivé depuis peu, car les deux précédents, jugés trop "faibles", avaient été renvoyés. Au cours du mois de janvier 1944, une cinquantaine de prisonniers du pénitencier d'Eysses s'étaient enfuis ; c'étaient des prisonniers de droit commun ainsi que des prisonniers politiques qui agissaient de leur côté et ne voulaient rien savoir du "Collectif", formé par des résistants de toutes tendances. Cela porta aussi un grand coup à la tentative d'évasion des mille deux cents prisonniers. Le destin leur était contraire : sans aide de l'extérieur et avec le durcissement de la répression à l'intérieur du pénitencier, réussir l'évasion devenait un *tour de force*** presque impossible à réaliser. Schivo, le nouveau directeur, avait été placé par Darnand lui-même, le secrétaire d'État du gouvernement de Vichy chargé de "maintenir l'ordre" et le chef de la Milice, sorte de Gestapo des collaborationnistes. Schivo était colonel de cette Milice et son épouse, Élisabeth Schneider Horn, avait fait partie des Jeunesses Hitlériennes. Avec eux arrivèrent également "Alexandre" et Latapie, deux lieutenants qui avaient été prisonniers de droit commun, puis libérés pour avoir fait du zèle auprès des fascistes. La prison revint au régime antérieur, tous les détenus furent rigoureusement séparés dans leurs galeries respectives, comme s'il s'était agi

d'une anticipation des *Blocks* dans les camps d'extermination nazis. La première chose que Schivo se proposa de faire en arrivant à la prison fut de saper à tout prix la forte unité qui régnait entre tous les prisonniers politiques.

À la suite de mes conversations avec Turiel, Martorell et Laborda, et de la lettre de Ramon Buj que Constante m'envoya, j'ai pu reconstituer le récit du déroulement des événements à Eysses, de la participation des Républicains en général et de celle des Catalans en particulier.(56)

La première action d'Eysses fut un acte de solidarité. Dans le quartier des cellules, il y avait des prisonniers "administratifs", arrêtés comme suspects et qui n'avaient pas été jugés. Ces détenus pouvaient être déportés en Allemagne ou livrés à la Gestapo en zone occupée. Brusquement on les fit sortir d'Eysses, mais les cheminots résistants sabotèrent le train et ils durent retourner à la prison. Les détenus décidèrent de ne pas bouger du réfectoire de onze heures du matin à six heures du soir. On leur promit d'annuler le départ des "administratifs". Mais le soir, les gendarmes et la G.M.R. vinrent les chercher et, pour les effrayer, lancèrent des bombes lacrymogènes dans leurs chambres. Quelqu'un lança le cri d'alarme et les prisonniers politiques sortirent en enfonçant les portes. Ils étaient plus de mille détenus alignés dans une allée intérieure, face à la porte Est, où les attendaient les bouches noires et froides des canons des armes des gendarmes et de la G.M.R. La colonne commença à avancer tandis qu'un chœur de mille voix déchirait la nuit avec les notes de *La Marseillaise*. Les projecteurs lançaient sans arrêt des halos de lumière blanche. Ils avançaient. La distance se réduisait. Il n'y avait que quelques mètres entre les canons et les prisonniers politiques. Ils n'avaient pas d'armes. Seuls quelques groupes spéciaux, parmi lesquels un groupe de Républicains, dissimulaient comme ils pouvaient des hachettes, des pics et des pelles. L'officier hésita ; il n'avait pas confiance en ses subalternes ; il n'osa pas donner à temps l'ordre de tirer. Ensuite il était trop tard, ils étaient tout près des fusils. Avec la promesse que les "administratifs" ne sortiraient pas de la zone Sud, ils retournèrent aux dortoirs, rangés militairement et entonnant de nouveau *La Marseillaise* de la victoire.

Antoni Turiel raconte :

« Nous avons adopté le "plan Bernard". Bernard était le chef de l'organisation militaire qui avait préparé l'évasion du pénitencier. Il avait été, pendant

(56) J'ai utilisé également le témoignage publié dans *Le Patriote Résistant*, numéro 332, mai 1973, pages 3 et suivantes.

notre guerre, commandant des Brigades Internationales. Son plan reposait sur le facteur surprise, car nous avions très peu d'armes : quelques mitraillettes Stern, dix pistolets et une trentaine de grenades, qui étaient entrés dans les paquets envoyés par les familles ou dans les sacs de provisions, grâce à l'aide de la population de Villeneuve-sur-Lot. Quelques gardiens étaient également impliqués dans notre projet. Les armes, nous les avions presque toutes reçues démontées, en pièces détachées. Il y avait longtemps que nous préparions le climat psychologique : nous envoyions de petits cercueils aux collaborationnistes directement impliqués dans la répression au pénitencier. Nous nous rendions tous compte qu'il était impossible à l'Allemagne de gagner la guerre, mais nous ne savions pas encore qu'elle durerait si longtemps. C'était peu après la bataille de Stalingrad et cela se faisait sentir. »

Les lignes générales de l'attaque étaient très simples. Il s'agissait de prendre l'intérieur de la prison par surprise, en remplaçant les vrais gardes par des gardes déguisés, choisis parmi ceux qui s'étaient soulevés. Ensuite, ceux-ci devaient se rendre à la petite caserne des G.M.R. et s'emparer des miradors, et aussitôt après se saisir des camions qu'il y avait dehors pour transporter, avec de faux papiers en règle, le grand nombre de détenus qui devaient s'évader. Naturellement les détenus qui s'évadaient pensaient rallier aussitôt le maquis de la Dordogne.

Antoni Turiel poursuit :

« Moi j'avais dit à Llanos : "S'ils entendent un seul coup de feu, personne n'en sortira vivant." Nous avons profité de la venue d'une inspection de Vichy. Tandis que le cortège composé du directeur, de l'inspecteur et des gardes arrivait dans la cour numéro 1, un groupe de douze détenus se jeta sur eux et les dépouilla tous. Puis en un éclair, les douze leur arrachèrent leurs uniformes et les enfilèrent. L'erreur fut que ceux qui s'étaient déguisés en gardes ne sortirent pas par la grande porte pour attendre la relève de la garde de l'extérieur et ainsi pouvoir tout contrôler. »

Parmi ces gardes déguisés, se trouvait le Barcelonais Ramon Buj. Ils ligotèrent et bâillonnèrent tous les gardes de l'intérieur en leur criant :

- Monsieur Untel, le directeur vous appelle.[**]

En peu de temps ils contrôlèrent tout l'intérieur de la prison. Il fallait maintenant sortir, pour parvenir jusqu'à la petite caserne des G.M.R. Ils n'y arrivèrent pas à cause d'une sottise : un groupe de prisonniers de droit commun qui revenaient du jardin où ils travaillaient virent une chose très étrange, des gardes qui

en fouillaient d'autres. Ils commencèrent alors à crier comme des putois. L'officier s'en rendit compte, sonna l'alarme et tira les premiers coups de feu. Le commandant Bernard fut blessé au genou. La première porte blindée fut immédiatement fermée. L'effet de surprise avait échoué. Antoni Turiel l'avait bien dit : *« s'ils entendent un seul coup de feu, personne ne sortira d'ici. »*

La bataille fut alors très inégale. Antoni Turiel poursuit son récit :

« Nous savions que nous n'avions que huit mitraillettes et quelques grenades. Nous avions participé à une guerre et nous comprenions que nous ne gagnerions pas, mais les camarades français nous ont dit de continuer. Des propositions de toutes sortes apparurent, comme celle de creuser un tunnel. De l'extérieur on nous lançait des grenades et les tirs des mitraillettes retentissaient. Les Allemands arrivèrent, ils voulaient bombarder "les terroristes". Mais il y avait nos otages, un préfet, un sous-préfet et cent gardiens. Il ne nous restait plus de munitions. On nous promit qu'il n'y aurait pas de représailles à condition de pouvoir parler au directeur qui était en caleçon, non pas parce qu'il portait un uniforme, mais parce que nous voulions qu'il soit comme tout le monde. Le directeur dit que nous l'avions bien traité, mais les dénonciations commencèrent le lendemain même… »

Le livre *L'insurrection d'Eysses* raconte la participation de nos Républicains à cette insurrection :

« Llanos, Portolés, Turiel et leurs compagnons, montent de véritables commandos de la mort. Ils sont prêts, même au prix de durs sacrifices, à attaquer éventuellement les miradors, ou, du moins, à les neutraliser…

Les camarades espagnols décident de prendre d'assaut le mirador nord-ouest… Leur groupe comprend une dizaine d'hommes… Les minutes qui suivent sont émouvantes. Tous voudraient serrer la main à ces hommes courageux. Il y en a qui pensent en fin de compte que cette attaque est une folie et qu'il est insensé de croire qu'elle réussira. À cet instant, face à la confiance tranquille des Asturiens, des Castillans, des Catalans, nous sentons par-dessus tout le désir de les remercier et de partager leur foi.

Mais la glorieuse équipe dirigée par Llanos échouera également après des efforts inutiles. Ils attaquent avec des grenades par les fenêtres de l'infirmerie. Cependant, malgré la hauteur des meurtrières du mirador, il est impossible de glisser une seule "patate" par les ouvertures allongées et étroites. Les grenades refluent vers le chemin de ronde au risque de blesser les autres membres de

l'équipe. Armés de pics et de béliers, ces derniers s'efforcent d'ouvrir une brèche dans la muraille.

Chaque percussion de "D 37" s'accompagne de la chute en série de nombreuses vitres. Il n'en restera bientôt plus à aucune fenêtre.

Les Espagnols renouvellent leurs attaques encore et encore.

"Ils vont se faire tuer ! dit Aubert qui dirige le groupe de protection, il faut leur faire parvenir l'ordre de repli !"

"Nous replier ? Retourner dans les locaux ? N'y songez pas !"

Les Espagnols font semblant de ne pas avoir entendu l'ordre. D'ailleurs, comment l'entendre dans ce vacarme assourdissant ?

Lors d'une nouvelle charge, Serot est blessé. Il ne veut pas abandonner ses compagnons et, quand ils parviennent à le traîner à l'intérieur, il est complètement affaibli parce qu'il a perdu beaucoup de sang. La nouvelle de sa blessure se propage dans tous les lieux de combat. Serot blessé. Qui ne l'aime pas parmi les prisonniers ? Serot, dont six frères ont été fusillés par Franco ou par les hitlériens ! Le matin même de l'attaque, une parente réfugiée en France lui avait annoncé que le dernier frère qui lui restait avait été fusillé à peine un mois plus tôt. Et il y en a encore qui s'étonnent que ce garçon ait ce désir de se sentir libre et poursuivre la lutte pour écraser le fascisme !

Finalement les héroïques camarades espagnols se résignent à renoncer à leurs tentatives désespérées. Ils reviennent, les traits du visage tendus. Blessé au genou, Azagra ferme le défilé. Désormais, il traînera sa jambe déchirée par la mitraille.

De son poste de commandement, devant l'état-major du bataillon, Llanos dira tout simplement :

"Nous avons fait ce que nous avons pu. Nous avons tenté d'abattre le mur avec le bélier, mais il nous fallait de la dynamite."

C'est bien vrai, il leur manquait des explosifs, une charge de plastic ou de dynamite… »

À travers les témoignages que j'ai obtenus sur l'insurrection d'Eysses, il n'est pas difficile d'imaginer que nos Républicains n'en menaient pas large. Ils savaient qu'il leur manquait l'aide de l'extérieur et que leur entreprise était presque suicidaire.

L'après-midi du 20 février 1944, Darnand apparut en personne au pénitencier pour se charger personnellement de la répression. Un tribunal d'exception fut

créé sur place et il commença à courir des rumeurs sur un conseil sommaire qui devait juger les meneurs. Darnand annonça que cinquante prisonniers seraient exécutés. Après les interrogatoires et une parodie de procès, on condamna à mort douze détenus, ceux qui avaient été blessés, la blessure étant la preuve irréfutable de leur participation à l'insurrection. Parmi les douze blessés, arrêtons-nous sur deux noms : Jaume Serot et Bertran Serveto.

Au sujet de Bertran Serveto, j'ai pu recueillir bien peu d'informations. Dans l'opuscule écrit sur la vie de Josep Miret par Júlia Uris, la compagne de Sesé, il est fait référence à Serveto comme étant membre du P.S.U.C. de Catalogne. Mais les témoins ne se rappellent pas si Serveto était catalan. Ils se souviennent en revanche de Jaume Serot. Serot était un très jeune garçon né, paraît-il, dans un village des environs de Lleida. Serot était anarchiste, même s'il eut d'excellentes relations avec ses compagnons catalans du P.S.U.C., d'après ce que m'ont dit les témoins. Ramon Buj échappa au peloton d'exécution peut-être grâce au hasard. Quelques jours avant l'assaut, Buj portait une vareuse kaki qu'il céda à un compagnon français. Celui-ci la portait sur ses épaules pendant mais aussi après l'attaque, une fois que tout fut terminé. Ce Français fut l'un des douze fusillés et plus d'un eut des doutes sur cette affaire : n'avait-on pas confondu le Français avec Buj, l'un des chefs de la Centrale ?

Une demi-heure avant de mourir, les prisonniers écrivent à leurs familles et amis. L'épouse de Schivo déchirera les lettres. Le matin, à dix heures cinquante, tout est prêt pour l'exécution. Les douze hommes refusent d'avoir les yeux bandés mais, malgré leurs protestations, on leur met la capuche des condamnés à mort. On leur retire leurs chaînes et ils se mettent à chanter. Les notes de *La Marseillaise* se propagent dans toute la prison. Auzias, un des chefs français, lance le verdict de la Résistance contre les bourreaux. De Schivo jusqu'aux lieutenants et aux chefs des miliciens, tous sont condamnés à mort. Ensuite, les condamnés entonnent le *Chant du départ*. Une rafale de tirs résonne. Au bout d'un court instant, deux ou trois balles isolées, puis le silence. Un silence dense, inquiétant. Lentement, tous les compagnons des galeries entonnent *La Marseillaise* avec rage, avec la flamme que fait toujours surgir la mort sauvage, la mort injuste. Les balles isolées sont celles qu'a tirées ensuite le chef des miliciens, le lieutenant Martin. Un des condamnés, agonisant, laisse encore échapper quelques notes du chant. Les miliciens de l'escadron se refusent à tirer les coups de grâce et il semble, en définitive, que l'un d'eux a fait en sorte de tirer dans une

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 148

autre direction. Par exemple, sur le mur derrière Serveto, on peut voir encore aujourd'hui deux trous bien distincts et derrière Serot, pas une seule trace. L'aumônier protestant de la prison, A. Féral, a écrit dans son journal, un petit carnet de notes, ce qu'il a vu minute par minute. En voici quelques paragraphes :

« Les condamnés chantent le Chant du départ *et disent qu'ils meurent pour la France… Ils sont tous très jeunes, la plupart ne doit pas dépasser trente ans, et leur sérénité à l'approche de la mort m'impressionne. Ils parlent avec naturel, sans gestes désespérés. Jaume Serot me prie de faire parvenir quelques mots à Mme Gisèle Leroy, rue Montalembert, Paris VIIe, pour lui dire qu'il meurt avec courage et que sa dernière pensée est pour elle et sa petite fille. Auzias, qui semble avoir beaucoup d'influence sur tous, lit alors un extrait d'une longue lettre ; j'entends "nous condamnons le directeur" et d'autres noms que je ne comprends pas, il me donne la lettre pour que je la fasse arriver à destination. Je lui dis que ce serait avec plaisir, mais que cela m'est impossible. Un gendarme s'engage à la faire parvenir et il la joint aux lettres des autres condamnés. Ces lettres n'arriveront jamais à destination… »*

Sur la place où l'on dressa les piquets pour les attacher et où on les fusilla, il y a douze plaques de marbre blanc. Chacune porte le véritable nom suivi en lettres plus grosses de *mort pour la France***. Mais est-il certain que Serveto et Serot, le dernier de sept frères fusillés par les franquistes ou par les nazis, soient morts *seulement* pour la France ?

Après l'exécution, le régime du pénitencier se durcit de façon draconienne. Les méthodes étaient les mêmes que celles qu'employaient les nazis dans les camps d'extermination. Les châtiments, les tortures, les interrogatoires continuèrent. Finalement, trente-six prisonniers considérés comme des otages furent transférés à la prison de Blois. Et le 30 mai 1944, tous les détenus de la prison d'Eysses qui avaient participé à l'évasion, presque mille deux cents, furent livrés à la Gestapo et transférés au camp de Compiègne, sous la garde de la division SS *Das Reich*. Craignant des actes de solidarité des habitants de Villeneuve-sur-Lot, les nazis envoyèrent les détenus à Penne d'Agenais. Sous les cris et les coups de bâton, traînant les blessés comme ils le pouvaient, par crainte d'être abattus sur place, la longue file des prisonniers parcourut sept kilomètres au pas de gymnastique. *« Avant de partir,* explique Ramon Buj, *ils nous firent enlever les lacets de nos chaussures et nos ceinturons. D'une main nous devions tenir nos pantalons, et de l'autre serrer bien fort les paquets qu'ils nous faisaient porter sur*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 149

la tête.» Un Républicain, Huergas, tombe à terre, haletant. Quelqu'un tente de le rattraper mais il est déjà trop tard, le SS s'en est rendu compte et les coups pleuvent. Le corps de Huergas tombe lourdement et demeure étendu sur le chemin. Ses compagnons doivent passer à côté de lui sans pouvoir s'arrêter ni, ensuite, regarder en arrière. Au bout d'un moment on entend un coup de feu : on lui a tiré dans la nuque.

L'expédition arrivera à Compiègne et y demeurera durant un mois. Et quand les Alliés débarqueront en Normandie, tous ceux du "bataillon d'Eysses" seront déportés au camp de Dachau. Parmi eux Martorell et Buj, de Barcelone, les Valenciens Turiel et Portolés, Facundo Famada, immigré en Catalogne et qui mourrait à la clinique du Brull, dans un total anonymat, des suites de la déportation.

Combien de Catalans peut-il rester de ce fameux bataillon de combattants qui, comme il est écrit sur les monuments, sont *morts pour la France*** (57) ?

(57) Voir l'appendice.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 150

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 151

7 - LA ROUTE VERS LES CAMPS DE LA MORT

« Ils entendirent la musique, virent le mouvement, dormirent et se réveillèrent ; ils aimèrent ; l'amitié les unissait ; ils demeurèrent seuls ; ils sentirent une vive stupéfaction ; ils caressèrent des fleurs, des peaux, des joues. Tout chemina vers la mort. »

RUPERT BROOKE, *Les morts*

Comme nous l'avons déjà remarqué, il y avait différentes façons d'arriver aux camps de la mort. Les Catalans y arrivèrent soit depuis les Compagnies de Travail en passant par les Stalags (des camps de prisonniers de guerre), soit à partir de l'endroit où ils étaient réfugiés, comme ceux d'Angoulême qui y allèrent directement, soit en tant que résistants, la plupart sous l'étiquette N.N. (Nuit et Brouillard)[58], après avoir connu le régime des prisons françaises. D'autres se laisseraient leurrer par la propagande nazie qui offrait du travail en Allemagne, aussi bien à ceux qui étaient en France qu'à ceux qui étaient en Espagne, sous le régime franquiste et la famine : ils s'engageraient dans le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Nombre de ces derniers se rendraient compte bien vite de la tromperie en voyant comme ils étaient traités en Allemagne et certains d'entre eux finiraient dans les camps de la mort pour faits de sabotage dans les usines où ils travaillaient. Le 2 mai 1945, un groupe de ces travailleurs "volontaires" hisserait le drapeau républicain sur l'ambassade d'Espagne de Berlin après l'avoir occupée[59].

De 1941 à 1945, le nombre de convois en direction de l'Allemagne augmente. 19 convois en 1941, 326 convois en 1945. Avec les personnes entassées dans des

(58) Voir le chapitre 1 de la deuxième partie.
(59) Voir Antonio Vilanova, *Los olvidados*, éd. Ruedo Ibérico, Paris, 1969, p. 87 et suivantes.

wagons à bestiaux, sans le moindre interstice de lumière, tout juste quelques filets d'air imperceptibles, bien souvent sans même s'arrêter pour manger, pour boire ou pour faire leurs besoins. Les convois se différenciaient les uns des autres seulement par des petits détails ; certains furent meurtriers, comme celui de Josep Ambròs qui dura dix-sept jours : seul un tiers de ceux qui étaient partis de Compiègne arrivèrent vivants, la plupart étant devenus fous. Voici le récit de sa veuve :

« Mon mari voulait revenir en Catalogne, les enfants et moi lui manquions. Il m'envoyait des lettres par l'intermédiaire d'un autre, il ne pensait qu'à revenir, mais j'étais angoissée à l'idée qu'il revienne. Je craignais que le maire de La Portella ne se venge de Josep. Le maire était de ceux qui avaient gagné la guerre et pouvait se souvenir que mon époux avait refusé d'accorder un traitement de faveur à ses enfants. Mais à la fin je n'en pouvais plus et j'ai commencé à lui dire : reviens, reviens, car, avec les deux petits je m'ennuyais de lui ; et, tu vois, il n'est jamais revenu. Et j'ai toujours gardé l'idée que c'est moi qui ai tué mon mari. Si je n'avais rien dit, il n'aurait pas essayé de revenir et… »

Alors la femme de Josep Ambròs, instituteur à Tragó de Noguera et à La Portella, alla voir le maire de Tragó, oncle de Josep et homme de la "nouvelle situation". Le maire avait sauvé sa peau grâce à la famille Ambròs, mais il refusa de se porter garant pour son neveu. Josep Ambròs et son ami Àngel Coca décidèrent malgré tout de retourner en Catalogne et ils louèrent les services d'un garçon de Toulouse qui connaissait bien la frontière pour qu'il leur serve de guide. Ils marchèrent toute une journée puis, près de la frontière, ils prirent un train. C'est alors que la police allemande les découvrit. En voyant les Allemands, Àngel Coca murmura : *« Tirons-nous, tirons-nous, il est encore temps ! »*

Mais c'était l'année 1943 et Josep Ambròs pensa que les Allemands savaient qu'ils étaient en train de perdre la guerre et qu'en fin de compte il ne leur arriverait rien. Il calma ainsi son ami et lui dit que c'était une bêtise de fuir car il ne leur arriverait sûrement rien. Les Allemands, cependant, ne voulurent pas croire qu'Ambròs et son ami Coca ne retournaient en Catalogne que pour retrouver leur famille. Ceux-ci indiquèrent qu'en réalité ils voulaient rentrer pour faire la guerre contre Franco et ils furent conduits à la prison de Compiègne.

Au bout d'un certain temps, les nazis emmenèrent un bon nombre de détenus de Compiègne et les firent monter dans des wagons complètement fermés par des verrous. Beaucoup moururent en chemin, asphyxiés. Àngel Coca, de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 153

Castelló de Farfanya, a survécu parce qu'il a pu mettre sa bouche contre une petite fente entre les portes coulissantes et ainsi aspirer le filet d'air qui s'infiltrait. Ambròs était à ses côtés, blotti contre lui, et Coca s'efforçait désespérément de lui faire mettre la bouche devant la petite brèche. C'était inutile, son ami n'atteignait pas la fente et Coca avait beaucoup de mal à se tenir dressé. Il le tenait bien fort, au-dessus des autres, de cette masse humaine qui se contractait et poussait fort. Au bout d'un moment Coca cria :

« Ambròs ! Ça va ? »

Mais personne ne répondit, il tourna la tête comme il put et le regarda : son ami était noir. Il était mort sur ses genoux où il reposait sa tête, tel un enfant. Ils étaient tous noirs, se souvient Coca, très noirs. Ceux qui restaient en vie rassemblaient les morts dans un coin, les uns sur les autres, en un tas désordonné, pour gagner ainsi un peu d'espace.

Àngel Coca raconta à la veuve de Josep Ambròs, il y a peu, comment son époux était mort. Il lui dit également qu'il avait toujours eu beaucoup de présence d'esprit et la certitude qu'il s'en sortirait.

Transporté de Compiègne à Buchenwald, E. G. nous raconte son aventure. Cela fait penser à l'un des *Rêves* de Quevedo :

« Dès le premier jour, un SS a découvert un trou dans un wagon. Ils ont arrêté le train brusquement et y sont entrés avec un nerf de bœuf. Sans comprendre ce qui nous arrivait, nous avons commencé à recevoir des coups à tort et à travers. On aurait dit des animaux et ils nous frappaient sans regarder sur quoi portaient leurs coups.

Ils ont demandé qui avait fait le trou et ont ajouté que, si personne ne se dénonçait, ils nous fusilleraient tous. Trois Français ont avoué et ils les ont tués sur place.

Au cours de ce voyage, beaucoup sont morts et beaucoup sont devenus fous. Avant de fusiller les Français, ils nous ont obligés à nous déshabiller et nous ont forcés, complètement nus, à descendre du wagon à coups de matraque. Nous nous efforcions d'aider les vieux et les malades qui tombaient à terre, désorientés, et ne savaient pas sur quoi s'appuyer. Ils nous ont mis dans un autre wagon complètement fermé avec de la paille sur le sol. Nous y sommes restés cinq jours et ils ne l'ont pas ouvert une seule fois. C'était une étable humaine ; sales et nus, nous ne pouvions pas nous asseoir, nous déféquions et le wagon se remplissait de la puanteur de nos excréments. Je me

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 154

souviens que nous nous sommes arrêtés dans une gare très grande et que nous entendions les railleries de la population civile qui se moquait de nous. On nous a donné une espèce de soupe qui était de l'eau et la saleté empirait. Les gens criaient et perdaient la raison. De temps en temps, les SS ouvraient le wagon de part en part et tiraient pour nous faire taire. Moi j'entendais les coups de feu et je me cachais pour ne pas voir. Certains priaient. Nous avons perdu la notion du temps, de la situation, de tout. Nous glissions sans arrêt d'un côté à l'autre. Quand nous sommes arrivés à Buchenwald, notre wagon était plein de morts, de fous et de blessés, nous avions tous des blessures sur le visage, aux yeux… »

L'expérience de Jaume Arnaud, Catalan de Mont-Louis, fut semblable à celle du Barcelonais E. G. :

« À coups de fouet et de bourrades, ils nous ont fait monter par centaines dans des wagons à bestiaux. Notre installation à l'intérieur a été laborieuse, elle s'est faite dans un vacarme assourdissant. Il était impossible de s'asseoir. Nous serrions tous bien fort contre nous la boule de pain et la saucisse reçues avant le départ. Après une attente interminable, le train a démarré et avec six de mes compagnons, nous avons sorti l'un une lime, l'autre un canif, un autre encore un morceau de scie métallique. Alors a commencé dans un coin du wagon le travail de préparation de la fuite que nous avions planifiée. Dès que l'obscurité a été totale, le premier a sauté hors du train, puis le second. Quand est venu le tour du troisième, le train s'est arrêté. Des projecteurs ont illuminé aussitôt le train et quelques balles ont sifflé. Au milieu des cris et des ordres, il nous a semblé comprendre que les SS fouillaient les environs à la recherche des évadés. Ils ont alors ouvert tous les wagons et ils nous ont ordonné de les évacuer immédiatement et de nous déshabiller. Deux heures après, ils nous ont entassés, nus, environ deux cents par wagon.

Deux cents hommes dans un wagon à bestiaux, sans air, debout, pressés les uns contre les autres, sans pouvoir s'asseoir ni bouger, condamnés à une immobilité exaspérante, les membres ankylosés, gênés par la chaleur nauséabonde que dégageaient tous ces corps nus serrés les uns contre les autres ; deux cents hommes qui, transformés en bêtes féroces, se donnent des coups, s'insultent, se frappent, se mordent en hurlant de douleur, de telle façon que les plus forts écrasent les plus faibles, les piétinent pour tenter de respirer une bouffée d'air frais par les deux petites fenêtres à barreaux. »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 155

« On devait nous emmener en Allemagne, raconte le lieutenant colonel Garcia Miranda, *mais comme on ne pouvait pas passer par Angoulême, à cause de dégâts sur les voies, on est repartis vers Toulouse […] [À Nîmes] on a appris que les Américains avaient débarqué dans le sud de la France. Il faut signaler que jusque-là nous avions fait le voyage enfermés dans des wagons, nous n'avions pas le droit de sortir un seul instant, les femmes non plus — il y en avait aussi un bon nombre — […] Dès qu'ils ont eu connaissance du débarquement, craignant d'être arrêtés et faits prisonniers, nos gardiens ont changé d'attitude. Ils nous ont laissés nous laver à la fontaine du quai, ont autorisé les gens à nous donner du raisin et nous ont même adressé la parole. Ils nous disaient de ne pas répéter qu'ils nous avaient maltraités si les Américains arrivaient […]*

Pour éviter d'emprunter les voies endommagées, nous avons fait dix-huit kilomètres à pied et nous avons pris un autre train qui nous a conduits à Strasbourg. Jusque-là on nous avait traités correctement. Mais une fois la crainte passée, ils ont recommencé à nous maltraiter, à nous houspiller aux cris de "chiens, fils de chiens", et on nous a enfermés hermétiquement dans un wagon dans lequel nous avons voyagé deux jours durant jusqu'à Dachau, sans rien recevoir à manger, ni voir les portes s'ouvrir, pas même pour faire nos besoins. »

Les trains qui emmenèrent les femmes à Ravensbrück étaient très semblables à ceux des hommes. Secundina Barceló quitta la prison de Fresnes au mois d'août 1944 vers une destination inconnue. Soixante-dix femmes furent enfermées dans un wagon à bestiaux pendant sept jours et sept nuits. Neus Catalá arriva à Ravensbrück dans l'un des convois les plus chargés, surnommé "le convoi des 27 000". Elles voyagèrent pendant cinq jours et elles n'avaient qu'une cuvette pour quatre-vingts femmes. Elles ne pouvaient pas s'allonger et il y avait parmi elles des malades et des vieilles femmes qui pleuraient dans les coins. Le transfert de Dolors Giner dura huit jours. C'était en avril 1944 et son train, comme beaucoup d'autres, transportait du matériel de guerre, car les Allemands s'étaient rendu compte que s'ils mélangeaient les déportés avec le matériel de combat, les Alliés ne bombardaient pas les trains. Carme Boatell raconte :

« Quand on nous a sorties de la prison de Rennes, les cheminots nous criaient : "aux chiottes, aux chiottes**"*, je ne les comprenais pas. J'ai dit à Odette : "Que disent ces gens ?" Odette m'a fait taire et m'a dit d'écrire*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 156

quelques mots à ma famille. C'est ce que j'ai fait et on les a jetés dans les W-C. Le papier est arrivé jusqu'à mon mari. »

Neus aussi envoya un message. Les cheminots français ramassaient les papiers qui tombaient sur les voies et les faisaient arriver à destination. La plupart des messages sont arrivés. Carme Boatell poursuit :

« Nous avons quitté la France le 5 juin 1944 et notre convoi s'est arrêté à Sarrebrück, car un bombardement avait détruit tout le nœud ferroviaire. Nous y sommes restées environ quinze jours. C'est là que nous avons appris le débarquement allié. On nous a amenées dans un camp disciplinaire où étaient enfermés tous ceux qui voulaient fuir l'Allemagne. On nous y faisait travailler. C'est là que nous avons commencé à réaliser ce qu'était un camp allemand. Dans une baraque où ne tenaient que cinquante personnes on nous a enfermées à plus de trois cents femmes. Nous urinions dans nos chaussures et nous lancions ensuite le liquide par la fenêtre. Nous voyions les SS faire marcher les hommes comme s'il s'agissait de chiens. Un jour nous avons vu une chose étrange, comme si les SS traînaient un homme qui portait sa veste à l'envers. Mais ensuite nous avons regardé plus attentivement et nous avons vu que ce n'était pas la veste, mais la tête qui, à cause des coups, s'était retournée. Ils le tenaient à deux car l'homme était mort, évidemment. »

Le docteur Pere Freixa, médecin catalan et président de la F.E.D.I.P. (Fédération Espagnole des Déportés et Prisonniers Politiques), raconte son voyage dans la revue *Hispania*(60) :

*« Au mois d'avril 1941, le III*ème *Reich d'Hitler m'a offert un voyage spécial pour ne pas dire de luxe, du Stalag XI-A vers Mauthausen. Un long voyage de plus de six cents kilomètres sur un parcours sans aucun doute pittoresque à travers l'Allemagne verdoyante et les régions touristiques du haut Danube autrichien ; mais ni moi, ni mes compagnons espagnols, qui avions quitté ce même mois d'avril le camp de prisonniers de guerre "Altengravow", n'avons pu jouir d'aucune vue panoramique, ni admirer le moindre paysage d'Europe centrale.*

Dans mon wagon, destiné au transport de chevaux, nous étions environ quatre-vingt-quinze. Quatre petites fenêtres à barreaux, situées dans les angles, laissaient à peine filtrer la lumière du jour et notre confort maximum se résumait à un peu de paille au sol et une cruche dans un coin pour les

(60) *Recuerdos y realidades* (Souvenirs et réalités), *Hispania*, 2ème époque, n°40, décembre 1971, p. 8.

besoins physiologiques. C'était un jeu acrobatique très difficile que d'essayer de résister au mouvement dynamique du train, qui très souvent nous poussait d'un côté à l'autre. De temps en temps jaillissait des voies un bruit assourdissant qui blessait nos oreilles et notre cerveau.

Même s'il y avait longtemps que je ne le voyais pas, je savais que mon ami, "l'Avocat", jouissait des mêmes conditions luxueuses de transport. Brusquement, je le vis se faufiler avec courtoisie et tenter de s'approcher de moi. Son visage reflétait la saine satisfaction de celui qui a enfin réussi à vider sa vessie.

- Pere, me dit-il en arrivant à côté de moi, où crois-tu qu'ils nous emmènent, les Allemands ?

- Je n'ai aucune information valable, mais je crains le pire venant de ces gens-là.

- Tu veux dire qu'ils nous conduisent à l'abattoir ou qu'ils nous livreront à Franco ? insiste l'Avocat.

- Qui peut les en empêcher ?

- Ne soit pas pessimiste, Pere ! S'ils avaient voulu nous liquider, ils se seraient évité les dépenses de ce voyage, parce que dans la plaine de Magdeburg, d'où nous venons, il y a assez de place pour nous fusiller tous et nous y enterrer. Quant à ce que tu dis, qu'ils nous livreront à Franco, ils ne l'ont pas fait en 1940 et je ne vois pas pourquoi ils le feraient maintenant, en 1941. De plus, même s'il est vrai que nous avons perdu les garanties internationales des prisonniers de guerre, je peux t'assurer que, en droit international, notre condition de réfugiés politiques oblige les Allemands à nous traiter humainement. Sous prétexte que nous étions militaires, ils nous ont tirés du Stalag *XI-A et il ne fait aucun doute qu'ils nous utiliseront pour un quelconque travail, que ce soit en Allemagne ou bien en France occupée. Ce que je ne crois pas, c'est cette rumeur qui court partout, qui dit qu'on va tous nous libérer et nous laisser en zone libre. De toute façon, cher Pere, il est bien certain que les Allemands ne peuvent pas nous liquider et qu'ils ne peuvent pas non plus nous livrer à Franco ; du moins, du point de vue moral et juridique.*

L'argumentation élaborée de mon ami m'a un peu apaisé, car à ce moment-là nous ignorions tous complètement — pour quelques heures encore — l'existence des camps de concentration nazis. Le jour a commencé à tomber et, poussés par une sorte de consentement tacite provoqué par notre

fatigue, nous nous sommes les uns et les autres couchés comme nous avons pu. Nous avons dormi serrés comme des sardines et chacun a réussi, ou non, à trouver le sommeil…

Le lendemain même nous sommes arrivés à Mauthausen où mon ami "l'Avocat" laisserait un jour ses cendres, comme tant d'autres compagnons, après avoir été injustement et sadiquement assassiné. »

La plupart de ceux qui arrivèrent à Mauthausen, comme le docteur Pere Freixa et ses compagnons de convoi, partirent d'un *Stalag*. Ces camps de prisonniers de guerre étaient une sorte d'antichambre des camps d'extermination. Les *Stalags* se multiplièrent partout en Allemagne, en Autriche et sur les territoires de la zone occupée. Guzman Bosque, qui serait plus tard déporté vers l'île anglo-saxonne d'Aurigny, séjourna en tant que prisonnier de guerre au camp de Sainte-Anne, à Brest. Les Allemands obligeaient les prisonniers de ce camp à travailler dans la base sous-marine de Brest où les conditions de travail étaient très mauvaises et, chaque jour, les prisonniers eux-mêmes devaient ramasser les morts et les blessés qui tombaient par manque de mesures de sécurité. Beaucoup avaient des blessures aux pieds, car les planches se décomposaient et des clous sortaient de partout. On les traitait très durement : les SS les faisaient se mettre en rang par cinq et ils devaient aller au travail d'un bon pas, presque en courant. Ils travaillaient onze heures par jour et certains devaient rester pour le tour de nuit sans s'être reposés. Nombre de prisonniers se blessaient parce qu'ils s'endormaient. L'aviation américaine bombardait beaucoup et ils pouvaient tomber sous leurs bombes s'ils n'avaient pas été blessés avant à cause des conditions de travail. Le matin, on leur donnait un bol d'eau noire appelée "café", sans sucre, et ils devaient tenir avec ça jusqu'à quatre heures de l'après-midi ; on leur donnait alors de la soupe, une espèce d'eau chaude farineuse et, le soir, un litre de solide. *« Du moins, eux, ils appelaient ça "solide" »*, dit Guzman Bosque. On leur donnait un kilo de pain qui devait leur durer quatre jours et c'était parfois du pain synthétique. Avec cette alimentation quotidienne, ils devaient marcher quatre kilomètres le matin et quatre le soir en revenant du travail.

Après de longues lettres pleines d'ironie, de subtilités, de réflexions intelligentes et vives, envoyées depuis les Compagnies de Travail, écrites en castillan quand elles étaient "officielles" et en catalan quand elles passaient par une voie clandestine, Pere Vives envoie cette note laconique à sa famille, depuis un lieu inconnu :

*« Je suis prisonnier de guerre et en bonne santé. Dans une prochaine lettre je vous ferai part de mon adresse. Inutile d'écrire avant la réception de la nouvelle adresse. Mon affectueux souvenir***. Peret. *»*[61]

En trois mois Pere Vives écrira sept lettres semblables, jusqu'à la dernière, en juin 1941, qui s'achève ainsi : *« J'attends une lettre, une grande lettre de vous***… »*

Ferran Planes raconte dans son livre *El Desgavell* (La Pagaille) comment Pere Vives tenta de s'échapper quand il fut fait prisonnier par les Allemands. Avant de se sauver, affirme Planes, Pere Vives accusait plus que quiconque le coup des circonstances. Indifférent à la vie et à la mort, il marchait en chancelant, sa vue défaillait et il pressentait qu'il ne pourrait pas supporter le reste du voyage. Ses pensées et ses paroles prenaient parfois un ton apocalyptique. Il semblait délirer.

« Un moment viendra où les hommes, à genoux, imploreront Dieu en lui disant :"Que voulez-vous de plus ? Nous avons souffert, on nous a maltraités et persécutés, on nous parque. Que voulez-vous que l'on fasse ? Si vous voulez que nous soyons un troupeau de moutons, nous le serons. Mais sauvez-nous. »

Vives devait sentir sa fin arriver en voyant le cours des évènements. Il s'échappa de Delle et apparut au bout de quelques jours à la caserne Bouchenel de Belfort, titubant et le visage en sang. Dans ce *Stalag* il y avait aussi le dessinateur Arnal, Ferran Planes, Amat-Piniella et Hernàndez, un soldat très courageux lors de la guerre d'Espagne. Tous ensemble, avec Vives, ils avaient essayé par deux fois d'entrer en Suisse, et par deux fois les Suisses les avaient reconduits à la frontière. C'est pour cette raison qu'ils se trouvaient ensemble à Belfort, et c'est aussi pour cela que Vives commença à perdre le moral. Plus tard, Planes et Hernandez parviendraient à s'évader, mais pas de Belfort car, d'après le récit de Ferran Planes, c'était une caserne entourée de barbelés, de projecteurs mobiles, de chiens dressés, de sentinelles. Et si on arrivait à traverser tout cela, il y avait des fossés que seul un champion pouvait escalader. Hernàndez et Planes décidèrent de s'enrôler dans un groupe de travail qui devait se rendre en dehors de la caserne. Les trois autres amis restèrent à Belfort jusqu'au jour où ils partirent pour Mauthausen. Planes raconte dans son livre tous les incidents de l'évasion, qui fut par moment une véritable épopée. De Mulhouse, en Allemagne jusqu'à Lyon, elle dura vingt-et-un jours. Casimir Climent i Sarrion tenta également de s'évader, sans succès. Pris par les Allemands, il fut emprisonné à Château-Thierry

(61) Pere Vives, opus cité, p. 6.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 160

(Aisne), d'où il réussit à s'évader. Mais en sautant le mur de la prison, il se cassa la main droite. Après avoir supporté la douleur de la fracture pendant deux jours, il entra dans une ferme où les paysans le soignèrent, mais le dénoncèrent également. Au bout d'un moment arrivèrent deux motards allemands qui l'emprisonnèrent à nouveau. Dès lors, il porta un disque rouge peint dans le dos qui signifiait qu'au moindre de ses gestes qui éveillerait un soupçon, on l'exécuterait sans le prévenir.

Un *Stalag*, comme nous l'avons déjà dit, était un camp pour prisonniers de guerre. *Stalag* signifie en allemand "camp d'origine" et le numéro placé derrière fait référence à celui de la région militaire. Dans les *Stalags*, en règle générale, on souffrait beaucoup de la faim. Au *Stalag* où séjourna Joan Keyner de Barcelone, situé près de Strasbourg, on distribuait de temps en temps quatre ou cinq kilos de riz pour les quatre cents prisonniers. Ils volaient ce qu'ils pouvaient, comme l'orge des chevaux. Bien moulue, ils en faisaient des bouillies. Ils raclaient aussi les épluchures de pommes de terre qu'ils trouvaient et les faisaient bouillir. Le *Stalag* XVII A, où se trouvait Josep Escoda, était en Prusse Orientale. Les Républicains y furent enfermés dans une baraque, séparés des autres prisonniers de guerre et on les encercla d'une double rangée de barbelés. Ils ne pouvaient pas se promener librement dans le camp et étaient surveillés jour et nuit par des sentinelles. L'ordre de traiter les Républicains différemment des autres prisonniers de guerre avait-il déjà été donné ? C'était le mois d'avril 1941 et les Allemands leur dirent :

« Nous ne vous considérons pas comme des soldats français et vous serez bientôt de retour en Espagne. »

Fransesc Teix resta près d'un an et demi au *Stalag* XVII B, en Autriche. Un soldat de la Wehrmacht se prit d'une grande sympathie pour les soldats républicains. Il leur racontait qu'il était communiste et qu'il avait participé à la révolte de 1932, à Vienne, quand les communistes et les fascistes se battaient dans les égouts de la ville. Il était très audacieux et saluait souvent ses supérieurs en levant le poing au lieu de la main tendue. La nuit, il allait voler du raisin sur les ceps, il prenait les plus belles grappes et les dissimulait dans sa musette. À six heures du matin il allait dans la baraque des Républicains et les leur offrait. Un jour il dit à Francesc Teix :

« Il y a longtemps que tu n'as pas fait l'amour ?

- Oh, oui, ça fait des années ! C'est à peine si je me rappelle ce que c'est. »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 161

Au bout d'un moment il revint avec sa femme, une très jolie jeune fille de dix-huit ans. Il la présenta à Francesc à travers le barbelé et lui demanda si elle lui plaisait.

« *Elle est très jolie, dit Teix*

- Dans ce cas je te l'offre pour que tu fasses l'amour avec elle.

- Mais tu es mon ami, je ne peux pas te faire ça !

- C'est justement parce que tu es mon ami que je te le propose. »

Francesc lui redit non, qu'il ne ferait pas l'amour avec la femme du soldat de la Wehrmacht, et alors celui-ci lui parla des Allemandes et des Autrichiennes qui travaillaient dans le magasin des vêtements. Il lui dit qu'il le leur demanderait. Beaucoup d'entre elles s'offrirent de bon gré, mais le lendemain un des prisonniers fut pendu car on l'avait trouvé en train de faire l'amour avec l'une de ces femmes. Et Francesc dit alors qu'il n'aimerait pas du tout qu'on le pende. Qu'il préférait garder sa gorge intacte, même s'il devait se priver de "ces choses-là".

Un jour, le soldat entra dans la baraque des Républicains. Il pleurait. Il leur raconta qu'on l'emmenait pour lui faire un procès sommaire. Francesc Teix et ses compagnons ne le revirent plus jamais.

« Les Allemands nous ont laissés à Dijon, au camp d'aviation, raconte Joan Pagès. Au bout de quelques jours nous avons été emmenés au Stalag *VI B, en Allemagne, à la frontière hollandaise. De là je suis passé à un autre camp, dans le même* Stalag*, à Alexisdorf. Nous nous sommes retrouvés une quarantaine de Républicains, quelques-uns de la Compagnie de Travail française, d'autres que nous connaissions de la guerre d'Espagne. Nous avons commencé à protester en alléguant que nous n'étions pas des soldats et que, de ce fait, nous ne pouvions pas être traités comme des prisonniers de guerre. Ils semble que nos plaintes ont donné lieu à une révision. On nous a promis que nous serions libérés. Un beau jour, un groupe de Français, parmi lesquels un prêtre, un vieux chauffeur de taxi parisien déclaré totalement inapte à cause de blessures de la première guerre, un autre Républicain et moi, avons étés libérés en tant que civils. Nous avions démontré tous les deux que nous avions été jugés inaptes à faire la guerre, même en Espagne. Mon compagnon avait un morceau de chair arraché à la cuisse, de sorte qu'il avait du mal à marcher. Un homme comme lui ne pouvait être soldat de l'armée française, ni d'aucune armée du monde. Seulement d'Espagne, de l'armée républicaine, parce que celle-ci était constituée de volontaires. Nous sommes partis accompagnés d'un sergent en croyant*

que nous allions en France, mais à la frontière luxembourgeoise nous avons été livrés à la Gestapo. De là nous avons été emmenés à Trèves, d'où s'échappèrent mon compagnon républicain et le chauffeur de taxi français. Les autres furent relâchés au bout de quelques jours. Il ne resta que moi du groupe. Parce que j'étais républicain, communiste et catalan. Je suppose que les services d'information devaient bien travailler.

Je croyais qu'on m'emmènerait en Espagne. Je ne pouvais pas tenter d'évasion, car il était très difficile de s'échapper du camp de Trèves. J'ai seulement réussi à sortir de mon baraquement pour aller au baraquement des officiers français. Au bout de dix ou douze jours, d'autres Républicains ont commencé à arriver. Jusqu'alors j'avais été le seul. Nous avons passé Noël ensemble, c'était en 1940. Je leur ai montré le chemin pour se rendre au baraquement des Français où l'on trouvait de la nourriture car ils en recevaient de l'extérieur. On est arrivés à être deux cents Républicains et plus tard environ huit cents autres sont arrivés, d'un Stalag de Pologne. Eux aussi avaient été renvoyés croyant qu'ils retournaient en Espagne par le biais des organismes de la Croix-Rouge. Mais au lieu de cela, peu après l'arrivée des huit cents derniers, tous les Républicains furent rassemblés à la gare et embarqués dans un train. Même les cheminots français nous disaient qu'ils nous emmenaient en Suisse ; il n'y en a eu qu'un, un Allemand, qui nous a dit qu'il ne savait pas où nous allions, et de nous méfier, car rien de bon ne nous attendait. À cause de la direction du soleil nous croyions que nous allions vers la Suisse. Toujours est-il que nous ne sommes pas entrés en Suisse, mais que nous avons atterri à Mauthausen. »

« Nous nous sommes arrêtés au Stalag *XII D, à Trèves, entre le Luxembourg et la France,* raconte Joan Tarragó. *Là ils ont fait le tri, et nous autres Républicains sommes restés avec les Français qui y étaient en tant que prisonniers de guerre. Environ dix Français et quelques Républicains camouflés en sont partis. Plusieurs Français se sont fait passer pour des Républicains espagnols, en pensant qu'ainsi ils auraient plus de chance. Mais ils ont échoué à Mauthausen et y ont presque tous été battus à mort.*

Au Stalag *nous avons organisé le Parti, dans le but d'analyser la situation politique, l'évolution de la guerre, de maintenir une base morale et de préparer les conditions de résistance locale au cas où nous devrions utiliser la force pour sauver nos vies. Nous étions environs neuf cents hommes et notre secré-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 163

taire général était Emili Romeu, de Tortosa, qui allait mourir très vite à Gusen. Joan Pagès était responsable du secrétariat d'Agit Prop, et moi du secrétariat d'organisation. Nous appartenions tous les trois au P.S.U.C., mais nous contrôlions directement des camarades de la Péninsule ibérique : des Castillans, des Basques et des Galiciens en plus des Catalans. Dans cette situation, il nous fallait être unis, faire bloc et nous avons laissé pour plus tard le sujet brûlant de l'État espagnol. Nous étions arrivés dans ce Stalag *depuis le* Stalag *VIII C, en Haute-Silésie, en décembre 1940. Nous vivions dans des baraques exposées à de très faibles températures et à des courants d'air permanents.*

Nous qui étions organisés risquions nos vies, c'est pourquoi nous avons formé des groupes de trois hommes et nous avons nommé un responsable pour chaque groupe. Pour nous voir, nous nous promenions trois par trois pendant le temps libre. Inutile de dire que nous ne contrôlions que ceux qui nous inspiraient le plus de confiance, car il y en avait qui disaient qu'ils étaient également membres du parti, mais que nous ne contrôlions pas complètement, car nous ne les connaissions pas assez bien. Mais de toute façon nous avons toujours essayé de maintenir un contact étroit entre les neuf cents hommes de notre groupe.

Romeu, commissaire politique d'une brigade du Vème Régiment, formé par les Brigades Internationales, a fait la connaissance au Stalag *d'un Allemand en uniforme de la Werhmacht qui avait été membre des Brigades Internationales. Ils ont maintenu un contact personnel, même si Romeu ne lui a jamais dit que nous étions organisés politiquement. Le 21 janvier 1941, cet Allemand nous a expliqué qu'on nous emmenait en Suisse, sur la requête du comité de la Croix-Rouge internationale et que là-bas nous pourrions choisir le pays où nous voulions aller : la France, le Mexique, la Suisse ou l'URSS. Et que ceux d'entre nous qui voulaient aller en URSS devaient tenir compte de leurs antécédents. Au début nous l'avons cru, mais le lendemain on nous a enfermés. En passant les Alpes, nous avons réalisé que nous allions vers le sud-est et nous sommes arrivés à la conclusion que cet ancien des Brigades avait changé de camp et que c'est pour cette raison qu'il portait l'uniforme de la Wehrmacht.*

À la gare on nous avait fait monter dans ces fameux wagons pour huit chevaux et quarante hommes. Mais nous étions cent. On y tenait à la condi-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 164

tion de rester debout. Dans un coin il y avait un sac de galettes et des morceaux de saucisse. Je ne me rappelle pas si on en a eu un ou deux chacun. Ils ont scellé les wagons et il y avait seulement une petite fenêtre avec des barreaux de fer pour respirer. On s'est organisés pour dormir, mais qui pouvait dormir ? On s'asseyait à tour de rôle et on laissait ceux qui avaient le plus de mal à respirer se mettre près de la fenêtre. Pour nos besoins, nous n'avions qu'un pot vide et tout le wagon se remplissait de nos odeurs nauséabondes. De temps en temps nous vidions le pot par la fenêtre.

Le voyage a duré deux jours et deux nuits. Nous sommes arrivés anéantis.»

Le voyage d'A. G., de Tortosa, fut très semblable :

« Au bout de deux mois, ils nous ont enfermés dans un wagon et nous avons passé trois jours sans manger ni boire. Nous étions tellement habitués aux souffrances, à la faim, à la fatigue, que nous avons pu supporter ces trois jours sans voir un seul brin de lumière et en faisant nos besoins dans des pots de confiture. La peur d'être tué est pire que tout. Nous avons échoué à la prison de Vienne. Les "savants" allemands voulaient découvrir si l'un d'entre nous était d'ascendance juive, même si cela remontait à la troisième génération. Ils nous ont arraché une touffe de poils de l'aisselle, une autre de la poitrine, du crâne et des parties. Ils mettaient chaque mèche dans une enveloppe différente et analysaient les cheveux, le sang, observaient la configuration du visage et la force de la main. Ensuite ils nous ont emmenés au Stalag *XVII A. Nous étions trois cent trente Républicains.*

Quand je suis arrivé au Stalag *il y avait déjà un gars de Tortosa, qui y était en tant que prisonnier français. Il s'appelait Marín et était anarchiste. Nous nous sommes entendus même si nous ne partagions pas le même point de vue idéologique. Il avait été secrétaire du syndicat rizicole du Bas-Èbre. Comme il administrait le riz, il se rendait souvent en France et il semble qu'il en profitait pour remplir son compte en banque. Après les événements de mai, il fut poursuivi et il s'enfuit en France, où l'on racontait qu'il menait la belle vie à Nice et Monte Carlo. Au cours de ses nuits de débauche, il avait rencontré un étudiant allemand avec qui il fréquentait les casinos et les cabarets. Marín s'enrôla dans l'armée française et les Allemands le firent prisonnier. Je me promenais chaque jour avec Marín durant quatre ou cinq heures, nous nous rappelions Tortosa et tentions d'éviter la politique dans nos conversations. Un jour un commandant de la Wehrmacht est entré. Il était jeune, élé-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 165

gant et très beau, avec des traits presque féminins. Il s'est arrêté devant Marín et l'a reconnu. Il s'agissait de l'Allemand des nuits de Nice et Monte Carlo. Il n'était pas étudiant, mais espion. Il a placé Marín dans une chambre très confortable, avec des meubles et une pancarte sur la porte qui disait professeur d'espagnol*. *Au bout de deux mois passés au* Stalag*, Marín est venu me voir pour me dire qu'il avait des nouvelles, que nous allions travailler dans une carrière et que nous n'y serions pas aussi bien qu'au* Stalag*. Mais il était difficile d'imaginer que ce nouvel endroit serait Mauthausen. Le commandant du camp nous a réunis et, à travers l'interprète qui s'appelait De la Rosa, ancien champion de boxe du temps de* El Gironès*, il nous a dit : "Espagnols, vous allez être libérés par ordre du Führer. On vous paiera et vous travaillerez librement. Vous pourrez vous promener dans la ville pendant votre temps libre, seulement avec un brassard pour montrer votre qualité d'étrangers. Faites confiance au Führer.*" Cela dit, moi je ne m'y fiais pas et j'ai songé à m'évader. J'ai rempli mes poches de nourriture mais je ne me suis pas évadé parce que, durant les onze kilomètres qui nous séparaient de la gare, il a plu à torrents. Nous avons fini trempés, pleins de boue, et les galettes que j'emportais dans mes poches se sont écrasées. Sans m'en rendre compte je me suis retrouvé à la gare et à minuit nous étions à Mauthausen. »*

« L'armée allemande nous a faits prisonniers à Bray-Dunes, raconte Miquel Serra i Grabolosa. *Ils nous ont fait traverser tout le nord de la France et la Belgique à pied, et ensuite la Hollande sur une péniche qui remontait le Rhin à contre-courant. Ils nous ont laissés en Allemagne, à Emmerich.*

Il faut reconnaître que, jusqu'à la péniche, les Allemands se sont comportés comme des gens civilisés. Je ne me rappelle pas qu'ils se soient adressés à nous, leurs prisonniers, avec quelque brutalité que ce soit. Mais les choses ont changé en arrivant à la péniche. On y entrait par une échelle et l'ouverture n'était pas très large. Quand les volumes étaient trop importants, les soldats poussaient avec leurs bottes ferrées sur les têtes des prisonniers et ceux-là finissaient par tomber en roulant. D'Emmerich on nous a envoyés à Meppen, à environ deux cents kilomètres au nord. Je ne me souviens que de deux choses : la noirceur d'un camp de concentration et l'hostilité de la population, avec les enfants qui nous huaient et nous menaçaient en faisant le geste de nous trancher la gorge. Ensuite a commencé un autre voyage jusqu'à un camp de prisonniers de guerre à Krems, en Autriche. Notre action politique a pris là-bas

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 166

une grande envergure. Notre groupe de Catalans a étudié la situation et nous avons tenté d'y voir le plus clair possible. Nous faisions comprendre à tout le monde que le succès des nazis ne pouvait pas être éternel et que bientôt les forces de la paix et de la démocratie changeraient le cours de la guerre. Nous expliquions et nous faisions respecter le boycott de la production. Nous donnions des consignes pour saboter tout ce qu'on nous obligeait à faire.

Les Allemands nous ont fait planter des petits pins près de l'endroit où devait passer une nouvelle route. Ou peut-être que ce n'était qu'un simulacre pour tromper l'aviation. Quand nous avons su de quoi il s'agissait, nous avons expliqué aux autres que si nous grattions avec l'ongle tout le tour du petit pin juste au ras de la terre, les pins sembleraient bien plantés mais qu'en fait ils mourraient. C'est ce que nous avons fait. J'ai eu plus tard l'occasion de revoir ces arbres que nous avions plantés : au moins quatre-vingts pour cent d'entre eux étaient tout secs.

Pendant une période, ils nous ont fait couper des pins dans les montagnes des environs de notre Stalag. *Nous avions une spécialité : nous arrachions ceux qui étaient sains et nous laissions les "malades". Naturellement, quand le responsable passait, il n'avait d'autre solution que de nous faire arracher les malades. Couper les arbres sains quand ce n'était pas le moment était une façon de nuire à l'industrie de guerre allemande. Notre groupe de prisonniers travaillait souvent dans les bois et aux étangs. Une des tâches qu'ils nous ont assignée a été de transférer d'un étang à l'autre des poissons qu'ils élevaient. Il y avait beaucoup de viviers dans cette zone. Nous avons expliqué aux autres qu'il suffisait d'un petit coup sur le nez des poissons pour les tuer. Les civils et les soldats qui accompagnaient nos* Kommandos *de travail ont dit, après le travail, qu'ils n'avaient jamais vu autant de "victimes" dans ces viviers. Victimes que nous avons ensuite mangées, en cachette.*

Le sabotage a été une autre de nos tâches. Nous avons été envoyés dans une carrière et chaque soir, quand nous rentrions du travail, nous emportions un ou deux clous des voies où passaient les wagonnets. Individuellement cela n'était qu'un geste inoffensif, mais répété chaque jour et par chacun de nous, cela parvint à immobiliser la carrière, car les voies n'étaient plus fixées. Il faut reconnaître, cependant, que la façon dont nous traitaient les soldats de la Werhmacht, qui nous surveillaient, n'avait rien à voir avec la cruauté que nous rencontrerions ensuite chez les SS du camp de Mauthausen. Je me sou-

viens du chemin que nous parcourions pour aller au travail chaque jour. En rang par trois, nous marchions à un kilomètre à l'heure. Il est clair que nous exagérions, mais c'était notre devoir.

Quand nous étions au détachement de Dollerheim, dans une maison près du bois et non loin de la carrière, nous avons eu notre premier contact avec les prisonniers de guerre yougoslaves. Dans cette maison nous n'étions que des Républicains et nous étions déjà connus pour le charivari que nous faisions et la lenteur de nos déplacements. Un jour, en nous réveillant, nous avons été tout surpris de voir à côté de nous un groupe de vingt Yougoslaves qui s'étaient installés pendant la nuit. Et nous ne nous en étions même pas rendu compte !

Nous ne les connaissions pas et ne savions pas comment ils réagiraient à notre contact, mais il fallait faire attention si nous voulions continuer à maintenir le faible rendement. C'est moi qui ai dû leur parler. J'ai demandé à voir leur chef et ils m'ont emmené devant un homme immense qui devait mesurer environ deux mètres et d'une carrure en proportion. Je lui ai exposé notre "programme" et il a été séduit. Nous le voyions tout content tandis qu'il rapportait notre conversation aux autres. Quand nous sommes partis au travail ce matin-là, les soldats allemands ont placé les Yougoslaves au premier rang. Sûrement dans l'espoir de les voir marcher plus vite que nous. Mais notre joie a été grande en voyant qu'avec eux devant, nous améliorions encore davantage le rendement. Pour parcourir le même kilomètre, nous avons mis deux heures. Nous avions le temps de voir pousser les fleurs qui bordaient le chemin.

Un autre travail que nous réalisions et non des moindres était d'instruire les camarades analphabètes ou qui n'étaient pas allés beaucoup à l'école. Il y avait parmi nous des instituteurs et des personnes très instruites. Nous allions tous à l'école et, à mesure que nous apprenions, nous devenions instructeurs de ceux qui en savaient moins, ainsi tout le monde passait par notre école. Fransesc Teix y enseignait le dessin et la peinture ; moi, la grammaire et l'arithmétique, un autre l'histoire et c'est ainsi que procédaient tous ceux qui savaient quelque chose. Ils l'enseignaient aux autres.

Nous maintenions un moral d'acier et surtout nous recherchions la discussion avec les civils et les militaires allemands qui travaillaient dans la zone des bois et des étangs pour tenter de leur faire comprendre qu'ils allaient perdre la

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 168

guerre. Et c'était très dur à ce moment-là, car il semblait que tout leur souriait. Le jour de l'entrée en guerre de l'Union Soviétique, l'officier du bois m'a appelé pour discuter un peu, comme nous le faisions souvent. Je lui ai dit que l'hitlérisme pouvait d'ores et déjà se tenir prêt. Entre autres arguments, je lui disais que pour chaque avion Katiuska soviétique il y avait deux Messerschmitts allemands et que, malgré cela, les nôtres sortiraient vainqueurs. Produire peu et mal, démoraliser l'ennemi, voilà ce que nous faisions continuellement. Et nous sommes peu à peu passés ainsi d'actions symboliques et de faible envergure à un type d'actions au contenu plus élaboré et efficace. Véritables moteurs de la lutte, nous ne pouvions pas passer inaperçus pendant longtemps. Et c'est comme ça qu'un jour de décembre 1941 ils ont regroupé tous les Républicains du Stalag. *Nous avons tout de suite compris ce qui nous attendait. Mais nous ne pouvions rien faire pour nous échapper. Nous portions en somme dans le dos une pancarte imaginaire "rouge espagnol", on nous l'avait mise en traversant la frontière des Pyrénées et elle nous a suivis partout et, bien entendu, le chemin de Mauthausen nous était ainsi ouvert. Nous nous sommes limités, voyant que nous ne pourrions pas nous en sortir, à préparer les camarades pour que le nouvel endroit ne les surprenne pas trop.*

Mais il faut reconnaître que nul ne pouvait imaginer jusqu'où irait la barbarie et la bestialité du fascisme. »

Le premier convoi de Républicains arriva à Mauthausen le 6 août 1940[(62)]. Ils étaient trois cent quatre-vingt-dix et il resta peu de survivants, parmi lesquels se trouvent les Catalans Joan de Diego et Salvador Ginestà. Ces déportés restèrent au camp exactement quatre ans et neuf mois. 1940 et 1941 furent les années où Mauthausen engloutit le plus de Républicains. Le 26 novembre 1940 les quarante-sept Républicains qui composaient le convoi du témoin Casimir Climent furent inscrits sur le registre du camp. Parmi eux se trouvaient une vingtaine de Catalans : sept seulement en sortiraient vivants. Entre le 6 août 1940 et le 6 juin 1941, cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit Républicains y arrivèrent. Au bout d'un an, mille de plus allaient arriver et, à partir de là, les nouveaux venus seraient les N.N. Selon la liste que nous trouverons dans l'appendice, à la date du 16 avril 1945, sept mille cent quatre-vingt-neuf Républicains y étaient passés. Les deux tiers d'entre eux devaient y trouver la mort.

(62) Voir l'appendice.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 169

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 170

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 171

Deuxième partie

UN MONDE DE SPECTRES

« Toujours derrière
Les oiseaux invisibles
de l'espérance,
Jusqu'où est-elle allée
cette fois, puisqu'elle ne revient pas ? »
CARLES RIBA

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 172

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 173

1 - LES CAMPS DE LA MORT

« Un monde de spectres avançait, les yeux clos,
au milieu d'un silence plus poignant
que les hurlements de terreur poussés
quelques instants auparavant. »
JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K. L. Reich*

L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE NAZI

« À l'arrière-garde sourient les marxistes, les communistes,
les Juifs et un gouvernement du Reich accommodant. »
Deutschland muss leben : Gesammelte Briefe
Von ALBERT LEO SCHLAGETER(1)

L'Allemagne était totalement anéantie après la Grande Guerre. La jeune république allemande, née en 1918, avait dû payer les pots cassés alors que le Kaiser s'enfuyait vers la Hollande. Il restait à l'Allemagne une armée réduite à cent mille hommes, d'énormes dettes de guerre et un orgueil « national » blessé. Le chômage et la faim se répandaient partout. La droite profita du climat de défaite pour accuser la république d'Ebert de trahison. Les assassinats politiques commencèrent — ainsi ceux de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, fondateurs du Parti Communiste Allemand. Il y eut aussi de violentes campagnes de calomnies qui

(1) Cette œuvre pronazie fut publiée par Friedrich Bubenden, Berlin, 1934. Albert Leo Schlageter était un des héros les plus vénérés du Troisième Reich. Il a été capturé et fusillé par les Français en 1920, accusé de sabotage quand ces derniers avaient occupé la vallée de la Ruhr pour obtenir des dommages de guerre. Hans Johst en avait fait une pièce de théâtre dont la première eut lieu en présence d'Hitler, le 20 avril 1933, jour de l'anniversaire du Führer.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 174

attisaient les haines et les affrontements. C'est dans ce climat qu'allait surgir la figure d'un homme étrange : Adolf Hitler. Ses premiers adeptes furent justement les anciens combattants qui se trouvaient au chômage. En Bavière, ils commencèrent à se réunir et rapidement ils devinrent les SA. Entre-temps, Adolf Hitler avait fondé le N.S.D.A.P. (parti ouvrier allemand national socialiste). Sous la direction du capitaine Hermann Goering, les SA répandirent la terreur dans toute l'Allemagne. Peu à peu, la haute bourgeoisie et les financiers les plus importants s'intéressaient à Hitler.

Trente mille SA défilèrent à Nuremberg en 1927, parmi eux il y avait deux cents hommes qui formaient la "section de protection". Il s'agissait des SA les plus fidèles, les plus formés, les plus fanatiques : ils étaient les futurs SS. Dès 1928, l'industrie lourde allemande avait donné son appui au futur chancelier Adolf Hitler. En 1930, ce même Adolf Hitler définissait son groupe politique comme un parti non parlementaire : *« Nous ne luttons pas pour gagner des sièges au Parlement, mais pour pouvoir, un jour, libérer le peuple allemand… »* Or le 30 janvier 1933, Hindenburg nommait Adolf Hitler chancelier du gouvernement allemand. Hitler était arrivé au pouvoir par des voies légales. Le nouveau chancelier disposait des forces du N.S.D.A.P., du Parti National Allemand, et des monarchistes. Le président Hindenburg avait accepté la proposition de Hitler : dissolution du Reichstag et organisation de nouvelles élections. Le N.S.D.A.P. était décidé à mener une campagne électorale très dure. Hermann Goering, Président du Conseil du gouvernement de Prusse, nomma quarante mille membres des SA et des SS "policiers auxiliaires". Ainsi, la répression aurait un aspect de légalité. Les premières arrestations des adversaires de Hitler commencèrent. Les campagnes de propagande et de terrorisme s'étendirent partout. Hitler voulait le pouvoir pour lui tout seul et, six jours avant le scrutin, le 27 février 1933, le Reichstag fut incendié. Hitler avait préparé les réponses : on fit un procès à quelques dirigeants communistes et un Hollandais, Van den Lubbe, fut condamné à mort. Un des inculpés, le Bulgare Dimitroff, avait accusé les nationaux-socialistes d'avoir incendié eux-mêmes le Reichstag pour des raisons politiques. Personne ne put ou voulut répondre : le fait est que l'unique accès non surveillé qui conduisait à l'édifice du Reichstag était un passage souterrain qui menait aux bureaux du président de l'Assemblée, Hermann Goering.

Le 14 juillet 1933, tous les partis démocratiques furent interdits en Allemagne. Le N.S.D.A.P. fut déclaré "parti unique, base de l'État". Les associations de jeu-

nesse, interdites, les syndicats ouvriers supprimés, les premières arrestations de Juifs se produisent : l'Allemagne nazie était un fait.

Les premiers de nos déportés arrivèrent au camp nazi de Mauthausen le 6 août 1940, mais il y avait déjà sept ans que les camps de concentration avaient été fondés. Les premières victimes furent les Allemands eux-mêmes. Des hommes politiques, des intellectuels, des dirigeants ouvriers avaient dénoncé partout en Europe les dangers du national-socialisme(2). Mais l'Europe n'en faisait aucun cas : elle était comme endormie. À partir de la prise du pouvoir par Hitler et de l'apparition des premières mesures de répression à l'encontre de la raison et de la vie sociale, des scientifiques, des poètes, des hommes politiques, des écrivains avaient commencé à s'exiler, Thomas Mann et Bertolt Brecht par exemple qui, eux, par leurs mots, avaient voulu avertir l'Europe. D'autres n'avaient pas eu la chance de fuir devant la vague folle et avaient abouti dans les camps de concentration récemment inaugurés. Une des premières victimes avait été le poète Erich Mühsam, assassiné à Oranienburg en 1934.

LA LOI ET LES DISCOURS

« Il ne s'agit pas de supprimer les différences entre les hommes, mais au contraire de les approfondir et, comme dans toutes les grandes cultures, d'en faire une loi… »
ADOLF HITLER, 1932

Pour constituer une société d'esclaves et de seigneurs, il fallait l'ordonner, la découper en classes. Ce devait être une société parfaitement stratifiée, au-dessus de laquelle devait planer la figure du Führer. C'est pourquoi les SS, au moment de prêter serment de fidélité, ne s'adressaient qu'à Hitler. Ils n'employaient pas des mots comme "patrie" ou "terre allemande". C'était une pyramide sans faille qui remontait vers le Führer et culminait avec lui. Les camps de concentration seraient donc le réduit pour les animaux, les "infra-humains" qui n'avaient pas droit à une vie normale.

(2) En 1933 a été publiée à Paris une œuvre (qui en version espagnole portait le titre de *Premier livre brun*) dans laquelle étaient dénoncés les premiers crimes du nazisme et du fascisme allemands.

Dans les camps de concentration, les SS ne se heurtèrent à aucun obstacle, à aucune barrière qui les empêchât de mettre en pratique les théories qu'on leur avait inculquées. Le règne des SS connaîtra deux étapes : la première de 1933 à 1942 sera l'étape de la "rééducation par le travail". *Arbeit macht frei (le travail rend libre)* était-il écrit à l'entrée de Dachau. Ils ne recherchaient pas la rédemption, mais bien l'exploitation gratuite, l'avilissement, la dégradation de l'homme par des méthodes totalement irrationnelles. Mais dès 1942, le cours de la guerre obligea le Troisième Reich à changer l'organisation des camps. Il fallait aller vers l'extermination de l'ennemi au moyen du travail. Il manquait à ce moment-là beaucoup de main-d'œuvre car le front de l'Est avait englouti beaucoup de jeunes Allemands. En outre, commençaient à se dessiner les premiers désastres matériels de la guerre. Thierack, ministre de la Justice du gouvernement nazi, avait trouvé la formule pour exploiter jusqu'à la fin la main-d'œuvre déportée : *Vernichtung durch arbeit,* avait-il dit. Cela signifiait exactement "extermination par le travail". La formule sera plus tard précisée, le 30 avril 1942, par le chef de la W.V.H.A. (bureau central économique et administratif des SS) : *« Conserver les prisonniers pour les seules raisons de sécurité, de redressement ou de prévention n'est plus l'idée essentielle. Le centre de gravité s'est déplacé vers l'aspect économique. Il faut mobiliser la main-d'œuvre des détenus pour les tâches de guerre. »* De toute façon, dans les camps d'extermination nazis, on continua à assassiner jusqu'à la fin. Les prisonniers étaient exploités jusqu'à leur dernier souffle(3).

Reinhard Heydrich, chef du bureau central de sécurité du Reich (R.S.H.A.), avait partagé, en 1941, les camps en trois catégories : Dachau et Sachsenhausen étaient considérés de première catégorie, Buchenwald et Flossenburg de seconde catégorie, Mauthausen de troisième. Dans ce dernier camp étaient envoyés les éléments irrécupérables pour le régime. Les bureaucrates du R.S.H.A. appelaient Mauthausen le "moulin à os". Ainsi de la "prévention" ou du "redressement" des premiers moments, les nazis étaient passés tout naturellement à l'idée d'extermination. Dès 1941, envoyer des centaines et des centaines de déportés vers une mort certaine était un fait naturel et totalement normal. Pendant ce temps, Heydrich préparait la fameuse "Solution finale" pour tant de millions de Juifs et le camp d'Auschwitz existait déjà. Le 8 juillet 1941, Himmler donna l'ordre que tous

(3) Voir le chapitre 4 de cette deuxième partie et *L'impossible oubli*, supplément du *Patriote Résistant*, n° 363, janvier 1970.

les Gitans arrêtés en Europe fussent exécutés. Seize mille Gitans (hommes, femmes et enfants) furent assassinés par balle ou au gaz monoxyde. Le 9 septembre 1941 le gaz Zyklon B est utilisé pour la première fois au camp d'Auschwitz. Méthode inaugurée par neuf cents prisonniers de guerre russes. Hitler avait dit dans son discours de 1932 : *« Tout le monde ne doit pas avoir les mêmes droits. C'est pour cela que je n'accepterai jamais que les autres peuples aient les mêmes droits que le peuple allemand. Notre devoir est de les dominer. Le peuple allemand a été choisi pour devenir la nouvelle classe des seigneurs du monde… Je veux vous dire, camarades, quel sera l'ordre social du futur : il y aura une classe de seigneurs, une classe historique choisie grâce à la lutte entre les éléments les plus divers. Il y aura la masse des membres du Parti, organisée de manière hiérarchique, ces derniers formeront la classe moyenne. Il y aura la multitude anonyme, la collectivité des serviteurs, les éternels inférieurs… Plus bas, il y aura, encore, la classe soumise des races étrangères. Nommons-la en toute tranquillité la classe moderne des esclaves. »*

Hitler n'avait trompé personne.

Après "la Nuit des longs couteaux", en juillet 1934, les SS remplacèrent les SA au commandement et à la garde des camps. Himmler remplaça Goering comme chef de la Gestapo et, à partir de 1938, cette police fut la seule à décider des arrestations pour des questions de sécurité. En principe, c'est à la Gestapo de rendre compte de toutes les arrestations et également d'avertir les familles des détenus. Mais dans la plupart des cas, le silence entourera les internements des ennemis des nazis. Selon l'ordre donné par Wilhelm Frick(4) le 25 février 1938 alors qu'il était ministre de l'Intérieur, le détenu entre dans le camp de concentration pour toute la durée qui sera jugée nécessaire. Tout accusé est par définition coupable. Il ne s'agit pas de punir une faute précise, mais de détruire un état d'esprit, un comportement, manifeste ou non, de refus de l'idéologie nazie.

De 1933 jusqu'à 1939, plus de deux cent mille antifascistes allemands ont été condamnés à six cent mille années de prison. Au total, un million d'Allemands a été envoyé dans les camps de concentration. Plus de trente-deux mille Allemands adversaires d'Hitler ont été condamnés à mort et exécutés. Avant de parler de nos déportés, il convient de faire un effort de mémoire et de réfléchir sur ces chiffres. Un peuple entier ne fut pas l'assassin d'autres peuples. La responsable

(4) Il fut ministre de l'Intérieur jusqu'en 1943. Jugé à Nuremberg, il fut pendu en 1946. Voir Olga Wormser-Migot, *L'ère des camps,* Union Générale d'Éditions, Paris, 1973, p. 45-59.

fut une idéologie qui, avec l'aide de la grande industrie, a pu fasciner la partie la plus fanatique, la plus irrationnelle, la plus mécontente et, en dernier lieu, la plus faible, de ce peuple. Des industriels coupables, l'impuissance de certains partis politiques, le manque de vision pour comprendre les causes authentiques de la poussée du fascisme, tout cela fut également une incitation qui, consciemment ou non, provoqua ce phénomène(5). Il faut bien sûr, à l'heure de porter un jugement sur les complicités et les responsabilités, être très nuancé.

Vers 1933, les SA avaient installé des camps de concentration dans toutes les villes de quelque importance : tantôt dans des souterrains d'édifices abandonnés, tantôt dans des usines réquisitionnées, tantôt sur un simple terrain entouré de barbelés. Ce n'étaient pas encore des camps de concentration officiels, mais on pourrait dire que l'univers concentrationnaire nazi était déjà en place. La justification juridique de la terreur nazie était basée sur un décret du Président du Reich du 28 février 1933. Ce décret suspendait six articles de la Constitution de Weimar. Le 12 avril 1934, le ministère de l'Intérieur du Reich avait adressé aux autorités locales et au procureur de l'État une instruction où l'internement préventif était de droit en vertu du décret du mois de février 1933. Il y est précisé que cet internement ne pourra se faire que dans les prisons de l'État ou dans les camps de concentration. Les premières victimes seront "concentrées" — euphémisme pour désigner l'idée d'extermination — dans trois grands camps : Esterwegen, Sachsenhausen et Dachau. Dans un discours sur "La nature et les devoirs des SS et de la police" Himmler, le Reichsführer, dit :

« Les camps sont entourés de barbelés électrifiés. C'est normal : celui qui entre dans une zone prohibée ou passe sans permission par un chemin, on lui tire dessus. Celui qui, sur les lieux de travail, sur les barrages, lors de la construction de routes par exemple, essaie de s'enfuir, on lui tire dessus. Si quelqu'un essaie de résister, on le met au cachot, dans le noir, au régime du pain et de l'eau. Et dans les cas les plus graves, il reçoit vingt-cinq coups sur les fesses(6).

Les hommes qui surveillent les prisonniers étaient au début de simples SS. Nous les avons réunis dans des unités nommées "À l'avant-garde de la mort".

(5) Ce manque de vision pour détecter le succès du fascisme parmi les masses a été très bien analysé par Wilhelm Reich dans son livre *La psychologie des masses du fascisme* qu'il termina précisément en 1933. On le considéra comme un "hétérodoxe" et sa lucidité ne fut pas reconnue par ses contemporains. Voir également III.2.

(6) Voir le chapitre 2 de cette deuxième partie.

Ils ne sont pas organisés en compagnies, mais en centuries. Dans chaque camp nous avons deux ou trois miradors équipés de mitrailleuses toujours prêtes à tirer s'il y a une tentative de révolte. Avec ces gens-là, il ne faut pas exclure cette hypothèse. Les unités "À l'avant-garde de la mort" ont été également désignées pour former l'encadrement de centuries de 25 000 hommes en cas de guerre pour maintenir la sécurité interne du pays… »(7)

Pour Himmler, les détenus étaient la scorie parmi les réprouvés. Dans le même discours, il avait dit : *« Il n'y a aucune démonstration plus authentique et plus efficace de l'influence des lois héréditaires et raciales que celle qu'offre un camp de concentration. On peut y trouver des hydrocéphales, des individus difformes, mal constitués, à moitié juifs, inférieurs du point de vue racial. »*

Le 21 mars 1933, le journal de Munich, le *Münchener Neueten Nachrichten*, publiait une circulaire du chef de la police de la ville dans laquelle était annoncée l'ouverture du camp de Dachau. Suivraient : la même année celle de Sachsenhausen ; en 1937 celle de Buchenwald ; en 1938 celle de Mauthausen ; en 1939 celles de Flossenburg et Ravensbrück. Entre 1940 et 1943 on construisit huit camps de plus : Auschwitz, Bergen-Belsen, Gross-Rosen, Kaiserwald (Riga), Majdanek (Lublin), Natzweiler-Sruthof, Neuengamme et Stutthof.

Nos déportés allaient aboutir dans presque tous ces camps. Considérés comme des détenus politiques, ils n'avaient aucune possibilité d'y échapper. *« Le prisonnier politique (…) est envoyé dans un camp de concentration pour une période qui n'a pas été fixée d'avance : qui sait si c'est pour un an ou dix ans ? La décision appartient au bureau qui a ordonné l'internement. Ce dernier n'étant pas disposé à reconnaître qu'il a fait une erreur, le prisonnier est la victime de ce bureau qui a décidé de son sort*(8). *Il n'a aucune possibilité de protester ou de présenter un recours. Dans les cas les plus favorables on procédait parfois, exceptionnellement, à des* enquêtes supplémentaires*, qui pouvaient aboutir à des libérations surprenantes*(9). *Généralement la durée de*

(7) Publié dans *Nationalpolitischer Lehrgang der Wehrmacht*, n°15-23, janvier 1937. Reproduit dans *L'Humanité*, 21 avril 1965.

(8) Nous avons déjà précisé qu'il s'agissait du bureau de la Gestapo.

(9) Que nous sachions, il y eut seize déportés républicains libérés du camp de Mauthausen et transférés dans leur *Stalag* d'origine. Quelques-uns comme Josep Ester Borràs, originaire de Berga, furent libérés par la Croix-Rouge internationale en avril 1945. Les *Poschacher* furent inscrits comme libérés entre octobre et novembre 1944, mais ils étaient toujours considérés comme en déportation, bien qu'ils puissent sortir du camp et aller à Linz.

l'internement dépendait du destin, ou éventuellement du hasard. »[10] Ainsi quand nos déportés entraient à Mauthausen ils ne pouvaient espérer en sortir qu'à l'occasion d'une hypothétique et lointaine fin heureuse de la guerre.

"Quelqu'un" avait décidé qu'ils étaient ennemis du national-socialisme. On les considérait comme "rouges espagnols" et, accessoire complémentaire d'une situation absurde, ils portaient néanmoins le triangle bleu des apatrides. Pourquoi les déportés républicains de Mauthausen ne portaient-ils pas le triangle rouge des déportés politiques alors qu'ils étaient considérés comme "rouges espagnols" ? Dans le prologue, nous avons essayé de donner une explication plausible. Les autres Républicains qui étaient allés à Dachau, Buchenwald, Ravensbrück portaient, eux, le triangle rouge. Il en allait de même pour ceux qui sont arrivés plus tard à Mauthausen, après 1943, comme Miret Musté, Juncosa, Ester et d'autres, arrêtés en France pour faits de résistance.

Il y avait, dans tous les camps, diverses catégories de déportés. Les détenus de droit commun avaient un triangle vert à côté du numéro matricule. Cette couleur désignait les criminels. Le triangle noir était pour les "asociaux". Pour ce qui est des déportés il n'y avait pas de différence entre ces deux catégories où étaient recrutés ceux qui semblaient les plus aptes à servir de *Kapos* ou de bourreaux[11]. Le triangle rose était pour les homosexuels, le jaune pour les Juifs et le violet pour les objecteurs de conscience. Les Espagnols avaient un S cousu sur leur triangle[12].

Le commandant suprême de la Wehrmacht, le maréchal Wilhelm Keitel, est l'auteur de l'ordre *Nacht und Nebel* (Nuit et brouillard), publié le 12 décembre 1941 :

« Les personnes qui dans les territoires occupés commettraient des actions contre les forces armées doivent être transférées dans le Reich pour être jugées par un tribunal spécial. Si, pour une raison quelconque, elles ne pouvaient être jugées, elles seraient envoyées dans un camp de concentration avec un ordre d'enfermement valable, dans des termes généraux, jusqu'à la fin de la guerre.

Parents, amis et connaissances ne doivent pas connaître le sort des détenus, c'est pour cela que ces derniers ne doivent avoir aucun contact avec le monde extérieur. Ils ne pourront ni écrire, ni recevoir des colis ou des visites.

(10) Rudolf Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, René Juillard, 1959, p. 68.
(11) Jean Laffitte, *Ceux qui vivent*, Les éditeurs réunis, Paris, 1958, p. 164.
(12) Voir II.2, premier paragraphe.

On ne doit transmettre à aucun organisme étranger des informations sur la vie des détenus. En cas de décès, la famille ne doit pas être informée jusqu'à nouvel ordre. Nous ne donnons pas encore de réglementation définitive à ce propos.

Les dispositions antérieures sont valables pour tous les détenus pour lesquels, pour des raisons de sécurité établies par l'Office Central de la Sécurité du Reich, il y aura sur le dossier Nacht und Nebel *»*(13)

Comme nous le voyons, les nazis n'ont jamais hésité à employer les formules poétiques pour désigner leurs crimes. Un autre mot employé était *Meerschaum*, qui veut dire "écume de mer" et, tout comme est éphémère la vie de ces bulles qui se forment au-dessus de l'eau, les déportés désignés par cette image étaient destinés à disparaître sans laisser de traces. Antonio Vilanova, dans son livre *Los olvidados* (Les oubliés) dit qu'à Mauthausen il y avait trente-trois Républicains "Nuit et brouillard" et trente et un "Écume de mer".(14) Je n'ai pu trouver aucun Catalan sous cette dernière dénomination, mais il y en a eu plusieurs sous celle de "Nuit et brouillard" : Josep Ester, de Berga, son beau-frère M. Bueno Vela, le Valencien Olaso, Asensio un Aragonais émigré à Barcelone, Josep Miret i Musté, J. Juncosa Escoda — ces deux derniers assassinés par les nazis au *Kommando* de Flörisdorf —, le Barcelonais López Àrias…(15) Donc selon la loi, les N.N. *(Nacht und Nebel)* (Nuit et Brouillard) avaient disparu du monde des vivants. Plus loin(16), nous verrons comment certains de nos "Nuit et Brouillard" pourront avoir des contacts grâce à la solidarité d'autres Catalans. Malgré tout, en arrivant au camp, les N.N. ne perdirent pas facilement le moral. Non seulement ils rejoignirent les rangs des résistants qui luttaient depuis longtemps, mais parfois ils en prirent la tête. L'expérience qu'ils avaient comme résistants dans un pays occupé, la France, s'ajoutait à celle qu'ils avaient comme anciens combattants de la guerre d'Espagne. Joaquim Amat-Piniella le raconte dans son roman *K. L. Reich* :

« Le principal motif, l'intérêt commun (c'est l'auteur qui souligne) *qui devait imposer une trêve raisonnable après des mois de lutte ridiculement stérile, ce fut l'arrivée d'une douzaine d'Espagnols arrêtés en France pour des faits de résistance. Ils amenaient avec eux l'air frais des campements organisés du "maquis", ils s'étaient forgés dans l'abnégation et l'héroïsme de la lutte*

(13) Vicenzo et Luiggi Pappalettera, *Les SS ont la parole*, Éditions Laia, Barcelone, 1969, p. 22.
(14) Opus cité, p. 83-94.
(15) Dans *Hispania*, n° 46, p. 5, on trouve le nom de Francesc Nieto, également classé comme N.N.
(16) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

clandestine, ils étaient les hérauts de la vague de liberté qui fissurait le mur de l'Atlantique. Le mot d'ordre qu'ils apportaient, c'était l'union de tous contre l'ennemi commun. Dans le camp, il y eut une vague d'enthousiasme. Les hauts faits des nouveaux venus couraient sur toutes les lèvres, ils étaient commentés et enviés. Tout le monde avait honte des querelles du passé lorsque les nouveaux venus parlaient de mitraillettes, de plastic sous les piles des ponts, d'attentats spectaculaires contre des officiers allemands ou des collaborateurs, d'arrestations, de tortures dans les cachots de la Gestapo, du sacrifice de ceux qui refusaient la dénonciation… C'étaient des bouffées d'air frais, de vie héroïque, de lutte active(17) *! »*

Ces déportés étaient donc destinés à s'évanouir dans la nuit et le brouillard. Himmler, peut-être emporté par la "poésie", avait pris cette expression dans le livret de l'opéra de Richard Wagner *L'Or du Rhin*, quand Fafner dit aux nains des bois qu'ils doivent disparaître : *Seid Nacht und Nebel gleich !* (Soyez comme la nuit et le brouillard). C'est-à-dire : disparaissez !

Fascinés par la théâtralité, les nazis s'efforçaient de décorer avec de belles images les actes les plus monstrueux. Mais derrière elles demeurèrent, dans toute leur force d'action, la loi et les discours de l'idéologie nazie.

LES CAMPS QUE CONNURENT LES CATALANS

« Quand j'ai vu le camp, j'ai pensé que je n'en sortirai jamais plus. »
DOLORS GENER, en entrant à Ravensbrück.

Nous savons que des Catalans sont passés dans les camps suivants : Mauthausen, Sachsenhausen, Dachau, Bergen-Belsen, Ravensbrück, Buchenwald-Dora, Treblinka, Auschwitz et Neuengamme. Il y en a eu également dans l'île anglo-saxonne d'Aurigny et à Eperlecques(18). Quelques Républicains qui furent d'abord déportés à Mauthausen furent ensuite dispersés dans tous les lieux de déportation. Il a été difficile de connaître le nombre de ceux qui ont survécu dans leur nouveau lieu d'extermination(19).

(17) Club editor, première édition, Barcelone, octobre 1963, p. 142.
(18) Voir l'appendice.
(19) Dans l'appendice, il y a la mention des déportés transférés du camp central de Mauthausen en Autriche, vers d'autres camps d'extermination.

Bien que nous parlions des camps qui centralisaient les arrivants, beaucoup de déportés catalans ont passé presque tout leur temps de déportation dans les *Kommandos* extérieurs, annexes des dits camps. C'est ainsi qu'un grand nombre des déportés à Mauthausen en partirent après quelques mois et allèrent à Gusen, à Ternberg — la majorité étaient républicains, y compris le *Kapo* principal —, à Steyr, à Enbesee ou à Melk, dans des conditions qui rendaient presque impossible la survie. De même les déportées et résistantes catalanes de Ravensbrück furent envoyées peu de temps après aux Kommandos de Holleischen, d'Abteroda ou de Leipzig.

Grâce aux listes que nous a communiquées Émile Valley[20], le secrétaire général de l'Amicale de France des Anciens de Mauthausen, nous avons pu connaître les noms des détenus originaires des Pays catalans — excepté ceux de Catalogne Nord —, qui sont morts dans le camp et ses *Kommandos*. Sauf erreur qui serait due à la copie, nous pouvons dire que là sont morts environ mille huit cents Catalans. Comme nous l'avons déjà dit dans d'autres chapitres, c'est grâce au courage des Catalans qui travaillèrent dans les bureaux du camp, surtout grâce à Casimir Climent i Sarrion, que nous connaissons ces données avec autant de précision. Nous savons également que le nombre des Républicains qui passèrent par Mauthausen a été de sept mille cent quatre-vingt-neuf. Presque cinq mille n'en sortirent pas vivants[21]. Si nous tenons compte du fait que le passage vers la France au moment de l'exode se faisait par la Catalogne, nous devons croire que pour le moins un tiers des Républicains espagnols déportés à Mauthausen étaient des Catalans. Il serait très intéressant de connaître les Catalans qui sont encore vivants, ceux qui ont pu faire face aux destructions physiques et morales, lentes mais obstinées de la déportation.

Les chiffres des autres camps ne sont pas si clairs. La majorité de nos déportés y sont allés pour faits de résistance et sont classés comme "Français". Il y a aussi ceux qui ont disparu lors du transport, nous avons déjà parlé du cas de

(20) Voir l'appendice pour la liste des Catalans qui moururent à Mauthausen et ses Kommandos des alentours. Je remercie Jaume de Puig pour sa collaboration, il a copié ces listes à la main, puisqu'elles ne pouvaient sortir de l'Amicale de Mauthausen de Paris.

(21) Tous les déportés ne sont pas d'accord avec le total des morts donné par Climent. Mariano Constante a eu une polémique avec Climent et il dit qu'à Mauthausen 6 784 Républicains espagnols sont morts. Les arguments qu'il avançait sont que beaucoup de déportés portaient le matricule de prisonniers qui étaient morts auparavant et que Climent est entré au camp en novembre 1940. La place qu'avait eue Climent au camp, sa méticulosité pour n'oublier aucun fait, font penser que les chiffres de Climent sont plus exacts que ceux de Constante. Voir également le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 184

Josep Ambròs. Nous ne pourrons jamais savoir le nombre exact de morts. Certains camps n'ont pas conservé d'archives ou bien elles ont totalement disparu. Encore maintenant les journaux, les bulletins consacrés à la déportation dans tous les pays de l'Europe demandent des données sur les disparus.

Selon Casimir Climent i Sarrion, le nombre de Républicains qui connurent la déportation est de :

À Mauthausen et ses *Kommandos* : 7 189 Républicains espagnols ; dans les camps de Dachau, Buchenwald et autres : 1 000 Républicains espagnols.

Parmi eux moururent : gazés au château de Hartheim : 499 Républicains espagnols ; à Mauthausen même : 473 Républicains espagnols (dont 153 Catalans d'Espagne et d'Andorre) ; à Gusen : 3 839 Républicains espagnols (dont 1 582 Catalans) ; dans d'autres camps : 200 Républicains espagnols.

À ces morts dans les camps, il faut ajouter les morts dans les transports, les bombardements, les prisons de la Gestapo… soit 1 000 Républicains espagnols.

Près de dix mille Républicains espagnols ont connu la déportation dans les camps d'extermination nazis. Soixante pour cent environ y ont laissé la vie. Du camp de Mauthausen et de ses *Kommandos* il n'y a eu que deux mille cent quatre-vingt-trois survivants[22]. Parmi eux, combien de Catalans sont morts ? Combien au total ont connu l'enfer nazi ?

Bien que nous supposions que quelques Catalans ont dû passer par des camps que nous n'avons pas nommés, bien que nous connaissions des noms de Catalans qui ont connu Neuengamme[23], bien que nous sachions que certains aboutirent à Bergen-Belsen après leur évacuation d'autres camps[24], nous avons préféré nous limiter aux noms des camps où ils furent les plus nombreux. En plus du camp de Mauthausen, nous essayerons de décrire ceux de Sachsenhausen, Buchenwald-Dora, Ravensbrück, Dachau, le *Blockhaus* d'Eperlecques et l'île d'Aurigny, bien qu'aucun mot, aucune image, aucune combinaison d'images et de mots, aussi adéquate soit-elle, ne soit capable de reconstruire avec exactitude et fidélité l'univers concentrationnaire nazi. Le temps a effacé les détails, les traits précis ; la poussière a recouvert les lieux où il y avait des camps. Seule la mémoire humaine, la volonté de mémoire et le souvenir

(22) Ces chiffres sont donnés par Casimir Climent. Hans Marsálak dans son livre *Die Geschichte des Konzentrationslagers Mauthausen. Dokumentation*, Vienne, 1974, dit que vers le 15 mars 1945, il y avait à Mauthausen et dans ses *Kommandos* 2 191 Républicains espagnols survivants. Les chiffres de Climent semblent donc très exacts.

(23) Voir l'appendice.

(24) Voir le chapitre 3 de la troisième partie *La fin*. E. G. y arriva de Dora.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 185

vivant de ceux qui l'ont subi, peuvent reconstruire tout un monde qui semble invraisemblable.

La majorité des déportés catalans qui allèrent à Sachsenhausen(25) avaient été arrêtés par la police de Vichy à la caserne Niel, à Bordeaux(26). Deux de ces Catalans, Bernat Garcia et Josep Carabassa, avaient eu des contacts amicaux avec Largo Caballero. Grâce à Bernat Garcia, Largo Caballero avait pu écrire sans problème à sa fille(27).

Le camp de Sachsenhausen, situé au nord de Berlin, est, avec Buchenwald, l'endroit où les nazis ont sacrifié le plus d'Allemands. On parle moins de Sachsenhausen parce qu'il a été libéré par les troupes soviétiques. Quand Joan Mestres y est arrivé, il restait les rares Allemands qui avaient pu survivre aux exactions d'autres Allemands, les "seigneurs", les SS. Mestres nous parle de ses impressions à son arrivée :

« Dans mon convoi, il devait y avoir une cinquantaine de Républicains, tous entassés dans le même wagon. Un catalaniste de Barcelone dont j'ai oublié le nom est mort pendant le transport, il avait perdu tout espoir. On nous avait enfermés dans le wagon sans eau ni rien pour faire nos besoins. Nous nous sommes réunis et avons décidé de ne rien faire, de nous retenir. Dans le même wagon, nous avons formé un comité pour que personne ne pisse, nous avons également décidé qui devait rester debout et qui pouvait s'asseoir. Cela dura trois jours. À notre arrivée, le "spectacle" commença : on nous faisait descendre à coups de matraque. Il y avait parmi nous un curé français. Ces gens-là lui avaient enlevé son chapeau et le faisaient voler. Lui courait pour essayer de l'attraper et, derrière lui, quatre ou cinq soldats le poursuivaient et le frappaient. Comme nous étions arrivés aux premières heures de la matinée, nous avons vu des prisonniers travailler dans les rues du camp et sur les routes qui l'entouraient. Ces gens semblaient appartenir à un autre monde, maigres, sales, en haillons, protégés par du papier tant il faisait froid — à ce moment-là, nous en étions à dix-huit degrés au-dessous de zéro. Ce n'étaient pas des êtres humains… Nous sommes entrés et nous avons vu les fortifications, les mitraillettes et un jardin aux quatre coins. En voyant

(25) Selon Antonio Vilanova, au moment de la libération du camp, il y avait quatre-vingts Républicains. Voir l'appendice.

(26) Voir le chapitre 5 de la première partie.

(27) Voir le chapitre 3 de la troisième partie et dans l'appendice la reproduction d'une lettre que la fille de Largo Caballero a envoyée à Bernat Garcia.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 186

ces pavillons si propres nous nous sommes dit :"Après tout !". Il s'agissait des pavillons des SS. Après nous avons appris que le commandant du camp était un grand ami des jardins, des roses surtout, et de la musique classique. C'était un bon père de famille qui emmenait en promenade ses enfants tous les jours, quand, le matin même, il avait assassiné de nombreux enfants juifs. Nous avons vu également les prisonniers destinés au crématoire. Ils avaient un balai et c'est à peine s'ils pouvaient le tenir. Devant le bureau, il y avait trois hommes nus, couverts de bleus, avec une betterave près d'eux, pour bien montrer qu'ils l'avaient volée. Le directeur du camp nous a dit que le chemin de l'honneur se trouvait dans le travail.»

Il semble que par Buchenwald soient passés quelque trois cents quatre-vingts Républicains(28). Ce camp avait été fondé en 1937. Au début il n'accueillait que les Allemands antinazis. Ensuite sont arrivés des Juifs, des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais. La majorité de nos déportés y arrivèrent à partir de 1943 et certains d'entre eux allèrent à Dora. À l'entrée, on pouvait lire : *Reich oder Unrecht, Mein Vaterland* (C'est mon pays, qu'il ait ou non raison). Il y avait aussi : *Jedem das seine* (À chacun ce qui lui revient). Comme tous les camps, Buchenwald était entouré de barbelés électrifiés, la majorité des *Blocks* étaient en bois, quelques-uns en ciment et le sol devenait un véritable égout à l'air libre quand il pleuvait. *Le Revier*(29), un peu à part, accueillait toutes sortes de malades. Dans un coin, un médecin essayait d'opérer sans anesthésie devant tous les malades. En 1939, les Juifs furent systématiquement fusillés à Buchenwald, mais en 1940 les premiers fours crématoires commencèrent à fonctionner. Le 16 septembre 1941, trois cents officiers soviétiques seront exterminés le jour même de leur arrivée au camp. Peu à peu les prisonniers politiques arrivaient à soustraire la direction interne aux prisonniers de droit commun, d'authentiques gangsters. Parmi ceux qui luttaient pour une résistance intérieure au camp, il y avait Garcia Badillo, émigré en Catalogne depuis son plus jeune âge.(30)

La majorité des Républicains qui furent internés à Buchenwald y arrivèrent en 1944 dans des convois qui étaient partis de Compiègne le 19, le 24 et le 29 janvier. Ils avaient été faits prisonniers lors des combats de la Résistance française. Ils étaient passés par les prisons de Sainte-Anne et Saint-Michel à Toulouse, du fort d'Hâ, de la caserne Niel à Bordeaux ; ils venaient aussi de Romainville, des

(28) *Le Patriote Résistant*, septembre 1973. Voir appendice.
(29) Le mot d'origine allemande appartient au vocabulaire de la déportation.
(30) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 187

Baumettes de Marseille et de la Citadelle de Perpignan(31). Selon Garcia Badillo, quand le camp de Buchenwald avait été libéré, il devait y avoir cent soixante-cinq survivants parmi les Républicains. Plus de la moitié de ceux qui y étaient entrés étaient morts au camp ou dans les Kommandos extérieurs.

Buchenwald était sur le sommet d'une colline à neuf kilomètres de Weimar, la patrie de Goethe. Au milieu du camp il y a un arbre mort très vieux qui se trouvait alors tout contre les cuisines. Il s'agissait du chêne sous lequel selon la tradition s'allongeait l'auteur de Faust. Les nazis l'avaient respecté, ils fusillaient un peu plus loin, peut-être pour que l'esprit du grand écrivain n'éprouve pas de répulsion en voyant comment finissaient ses idéaux d'une Allemagne cultivée et civilisée. Quand arrivait un groupe de déportés, ils étaient salués par ces mots : *« …ici vous n'avez ni honneur ni courage. Vous n'avez aucun droit. Votre destin est d'être esclaves. Amen ! »* Ici sont passés deux cent quarante mille déportés, plus de cinquante mille y sont morts. Le *Kommando* de Dora est devenu indépendant de Buchenwald en 1943. On y fabriquait les V1 et les V2 qui attaquaient Londres. E. G., de Barcelone, à peine adolescent y vit mourir beaucoup de Républicains(32). À Dora, il n'y avait ni eau, ni électricité, ni installations sanitaires. Dans les tunnels les déportés mouraient comme des bêtes. Les maladies infectieuses se multipliaient. Dora ne pouvait accueillir que six mille personnes, et il y eut plus de quinze mille déportés. Beaucoup dormaient dans les galeries latérales des tunnels.(33)

Fin 1938, un *Kommando* de cinq cents détenus de Sachsenhausen avait été envoyé aux alentours de la petite ville de Fürstenberg, à Mecklenburg. Le convoi s'était arrêté au bord d'un lac entouré de dunes de sable presque blanc et de bois de conifères. Le vent était violent à cet endroit, les parages si désolés qu'on les nommait "la petite Sibérie mecklembourgeoise". Les hommes de ce *Kommando* ne savaient pas qu'ils allaient construire le camp pour femmes, le plus grand de l'univers concentrationnaire nazi. En effet Ravensbrück accueillit jusqu'à soixante mille femmes en 1944. L'entrée du camp donnait directement sur la place (*Lagerplatz*) que prolongeait une longue avenue où avaient lieu les appels. On y trouvait tous les éléments du monde concentrationnaire : un grand bâtiment pour les douches et les cuisines, les bureaux du chef de la sécurité du camp et des surveillants, les cellules, et, dominant le mur, bien visible, la cheminée du

(31) Manuel Izquierdo, *Le Patriote Résistant*, septembre 1973.
(32) Voir le chapitre 4 de la deuxième partie.
(33) Dora, supplément du n° 17, juin 1967, du *Bulletin Buchenwald-Dora et ses Kommandos*.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 188

four crématoire. En 1945, on y construisit les chambres à gaz, tout près d'un passage étroit dont les murs étaient criblés de balles et de taches de sang. Ravensbrück n'était guère différent des autres camps d'extermination. (34)

Aux alentours du camp, on pouvait voir les maisons confortables des SS, leurs jardins, les berges du lac, les bois, le sable… Tout cela pouvait composer un splendide paysage, un beau décor pour une station balnéaire. Peu à peu, le camp s'agrandit. On y ajouta des baraques, des bâtiments pour l'administration, et surtout des ateliers, les principaux étaient ceux de *Industriehof* et de *Siemens*. Les premières femmes qui y arrivèrent en 1939 furent les Allemandes. Certaines étaient des prisonnières de droit commun, mais la majorité était antifasciste ou appartenait à la secte des Témoins de Jéhovah. Les conditions de vie étaient bien meilleures que celles de 1944, année où arrivèrent presque toutes les déportées catalanes. En 1939, chaque déportée avait un lit, une armoire, et un coin de table pour manger sa soupe. Un véritable luxe. Les conditions se dégradèrent avec le temps. En 1942 commencèrent les premières "sélections" pour l'extermination. Les malades, les Juives, les Gitanes avec leurs enfants dans les bras, étaient gazées à Bernburg, près de Dessau. Au printemps, il y eut les premières exécutions lors de l'appel du soir. Une de ces exécutions, celle de la Républicaine Mimí, laissa des traces ineffaçables dans le cœur de Neus et de Dolors Gener. Les déportées avaient des journées de travail épuisantes, plus de quatorze heures, sans aucun moment de repos après les repas. Les "transports noirs", durant lesquels disparaissaient de nombreuses femmes et leurs enfants, se multipliaient. C'est ici que le docteur Gebhardt, de l'Université de Berlin, fera ses expériences. Neus se souvient d'une Française qui s'était suicidée : on l'avait inséminée avec du sperme de chimpanzé.

Le 3 février 1944, arriva à Ravensbrück le convoi de femmes le plus important en provenance de France. Parmi elles il y avait une Catalane, c'était Neus Català. Cette année-là arrivèrent Josette Paloma, une Catalane de Céret, Carme Boatell et d'autres… Selon un article publié dans *Le Patriote Résistant* signé de Manuel Izquierdo(35) on a pu comptabiliser jusqu'à deux cent cinquante Républicaines arrêtées en France. Germaine Tillion écrit dans son livre *Ravensbrück*(36) qu'il y avait beaucoup de détenues d'autres pays, mais qui

(34) *Les Françaises à Ravensbrück*, par l'Amicale de Ravensbrück et l'Association des Déportées et Internées de la Résistance, Gallimard, Paris, 1965.
(35) Supplément au numéro 426, avril 1975, p. 10 et 11.
(36) *Cahiers du Rhône*, éditions de la Baconnière, Paris, 1946.

étaient considérées comme nées en France. Manuel Izquierdo a compté vingt-sept Républicaines dans le camp de Ravensbrück. Nous avons trouvé, lorsque nous avons préparé ce livre, une vingtaine de Catalanes. L'une d'elles, Carme Bartolí, y est morte.(37)

Manuel Izquierdo parle également d'une certaine Lina, de Barcelone, compagne de la célèbre Lina Odena, la communiste qui s'était suicidée près de Guadix, dans la province de Grenade, afin de ne pas tomber aux mains des franquistes qui l'avaient arrêtée en même temps qu'un camarade(38). Nous n'avons trouvé aucune preuve du séjour à Ravensbrück de cette Lina, de Barcelone. Le livre *Les Françaises à Ravensbrück* ne mentionne que trois noms à la page 35 : Charlie, Neige et Carme. Il s'agit de Carme Boatell, née dans le quartier de Sants, de Neus Català et de la célèbre Charlie, pseudonyme de la compagne d'Olaso, née probablement au Pays valencien. Dans le livre *On les nommait des étrangers*, déjà cité, nous avons trouvé une référence à une certaine Dolors Casanellas Puig. Son auteur nous en parle comme d'une déportée(38 bis). Il semblerait qu'à Auschwitz soient passées quatre Républicaines qui y sont mortes et que d'autres soient passées également par Swodau et Shoenenfeld.(39)

Nous savons déjà quelles furent les deux premières choses que Neus Català a vues en entrant à Ravensbrück : une femme recroquevillée, accrochée aux barbelés électrifiés, et ce que faisaient les *Kapos* à une femme qui était déjà morte.(40) N'insistons pas. Écoutons maintenant ce que Dolors Gener raconte. Elle est arrivée en avril 1944, elle avait vingt-cinq ans :

« Quand j'ai vu le camp, j'ai pensé que je n'en sortirais jamais vivante. Une de nos responsables, une jeune Française qui avait toujours été courageuse est devenue subitement muette et nous a défendu de lui adresser la parole tellement elle était terrorisée. On nous a enfermées dans une baraque sans que nous puissions en sortir car nous devions rester en quarantaine. Pour garder le moral, nous avons proposé de parler, de chanter, de faire tout ce que nous avions déjà fait dans les prisons de France. Nous avons mis en

(37) Voir le chapitre 3 de la deuxième partie.

(38) Teresa Pàmies me parla pour la première fois de Lina Odenat, qu'elle en soit remerciée.

(38 bis) Voir p. 698.

(39) Voir l'appendice. Il nous a été très difficile d'obtenir le témoignage de nombre de déportées pour ce livre. L'Histoire a donné suffisamment de preuves de l'importance de la femme dans toutes les manifestations de résistance et dans les combats pour la liberté et en même temps de cette sorte de pudeur qui fait qu'elles-mêmes passent sous silence leurs exploits en période de paix.

(40) Voir le chapitre 5 de la première partie.

scène certaines pièces que nous connaissions déjà et des filles hollandaises ont chanté de très belles chansons. Nous avons eu beaucoup de succès et peu à peu nous avons créé une ambiance qui nous a donné un peu de courage. Mais un beau jour est entrée une Blockowa[41] *polonaise pour nous annoncer que, si nous voulions sortir rapidement, il fallait que nous soyons volontaires pour un bordel. Nous, nous avons simplement répondu : "Ouhhhhhhhhhhh !". La* Blockowa *est entrée dans une grosse colère :"Je vous préviens, s'il n'y a pas de volontaires, nous vous emmènerons de force." Ils sont arrivés pour nous faire passer une visite médicale. Nous devions défiler à poil devant un groupe de SS. Ils faisaient faire deux ou trois tours devant eux à celles qu'ils trouvaient bien, ils regardaient leur bouche, les dents. Le lendemain, ils nous ont appelées une nouvelle fois pour une nouvelle visite, nous étions de plus en plus effrayées. À nouveau à poil, à nouveau à faire des tours devant ces hommes. Ils nous ont fait un examen vaginal pour voir si nous avions des maladies vénériennes. Finalement quelques prostituées furent volontaires. Beaucoup d'entre elles disaient que c'était plus par peur que pour "l'amour de l'art". Peut-être que, si elles avaient su ce qui les attendait, elles n'auraient rien dit. Parce qu'on les envoyait sur le front avec les soldats et, épuisées et détruites, elles mouraient ; aucune d'entre nous ne les a revues. Je me souviens d'une qui se faisait appeler "*Pas-de-chance*"** car elle disait qu'elle n'en avait jamais eu et que son malheur était à son point culminant dans ce camp de la mort… Je sais également qu'ils envoyaient des femmes dans la maison de prostitution du camp, pour les SS, comme la femme d'un député communiste belge, et une fille du roi d'Italie, au moment de la conspiration de Badoglio.*

*Quand j'en ai eu fini avec la quarantaine, on m'a emmenée dans la baraque 32, avec les invalides, les Juives et leurs enfants. Nous dormions trois par lit, tête-bêche, dans un espace de moins d'un mètre cinquante. La nuit, on entendait les cris des invalides, les pleurs des enfants, les pas des mères qui les amenaient dehors pour vomir. Beaucoup de ces enfants qui criaient la nuit étaient morts le lendemain. On nous réunissait sur l'*Appellplatz *par rangs de cinq. On alignait également les morts à côté. Les enfants étaient de véritables cadavres et nous étions effrayées de les entendre pleurer de faim. Certaines femmes avaient accouché, leurs enfants mouraient immédiatement. Celles qui*

(41) En polonais, responsable de *Block*.

travaillaient à l'infirmerie s'étaient organisées pour les sauver, elles essayaient de les cacher. Mais il me semble qu'au total seuls deux ou trois ont été sauvés.

Je me suis échappée vers la baraque de la quarantaine pour voir si, dans le convoi des nouvelles, il y avait quelques camarades. J'y ai trouvé Coloma Serós, institutrice de Lleida et une paysanne de Torregrossa. J'y ai vu également une Catalane de la C.N.T. qui m'a dit qu'elle travaillait pour les services secrets anglais. Pendant que je lui parlais, j'ai dû m'enfuir en courant car la Blockowa *m'avait découverte et, si elle avait pu noter mon numéro, j'aurais abouti au* Kommando *disciplinaire d'où il était très difficile de sortir. Un jour, j'ai rencontré une femme qui parlait seule, j'ai compris qu'elle parlait en espagnol. Elle paraissait à demi-folle. Je me suis approchée d'elle et elle m'a dit qu'on l'avait capturée à Leningrad dans une colonne de femmes et d'enfants. Elle était enceinte et on avait tué son enfant… »*

Un habitant de Gérone, le docteur Francesc Boix, est passé par le *Blockhaus* d'Eperlecques. Ce camp est souvent oublié quand il s'agit des lieux où sont passés des Républicains. Il n'a pas été considéré comme un camp d'extermination, quoiqu'il en ait eu toutes les caractéristiques. À Eperlecques étaient construits les V1 et les V2 et, pendant la construction du *Blockhaus*, six Russes furent précipités dans le ciment. Eperlecques se trouve sur le sommet oriental d'un triangle, entre Boulogne au sud, Dunkerque au nord et Calais en face même. Un livre édité à Bruxelles(42) indique la présence de quatre cent vingt-six Républicains arrivés dans ce camp. Il dit : *« Le premier groupe important fut celui des Républicains espagnols livrés par l'autorité de Vichy et provenant des camps de Gurs et de Saint-Cyprien… Le séjour des Espagnols y fut bref. Ils refusèrent de travailler et se croisèrent les bras. Leur sort fut rapidement décidé et, immédiatement, ils allèrent à Mauthausen où ils furent exterminés. »* Nous savons peu de choses de ces Républicains. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que le docteur Boix a séjourné longtemps dans ce camp et qu'il a pu sauver sa vie grâce à sa profession.(43)

Un certain nombre de Républicains furent envoyés également dans les îles anglo-normandes d'Aurigny. Le témoignage de Guzmán Bosque de Maella, fils d'émigrants en Catalogne le confirme. Dans cette île, il y avait le camp

(42) Voir le chapitre 4 de la deuxième partie.
(43) Lippe Théo, *La bosse de béton*, Bruxelles, 1973, p. 26-27.

d'Alderney qui dépendait, pour des raisons difficiles à comprendre, du camp de Neuengamme. Ce dernier s'occupait des problèmes administratifs d'Alderney, il fournissait également les SS qui le gardaient. Les îles anglo-normandes avaient été occupées par les Allemands à partir de 1940. Grâce à Guzmán Bosque nous savons que survivent encore quelques Catalans qui avaient abouti dans ces îles.(44)

Le premier convoi qui y arriva était formé intégralement par des Républicains, exactement deux cent quatre-vingt-dix-sept. Dans l'île, il y avait quatre camps : Borkum, Nordeney, Helgoland et Sylt. Nordeney, le second de ces camps, était considéré comme celui des déportés. À Borkum, il y avait des travailleurs de l'organisation Todt. Helgoland fut très peu utilisé et, à Sylt, il y avait des prisonniers allemands asociaux, ce camp était celui qui jouissait des meilleures conditions. Le nom de Nordeney fut donné par les chefs SS Adler et Evers. Tous les deux provenaient de Neuengamme. À Nordeney, il n'y avait pas de crématoire et les morts étaient enterrés dans des fosses communes ou brûlés à l'essence. Il est impossible de savoir le nombre des morts. Quatre cents décès ont été enregistrés, mais sans nom. Il semble que quelque huit mille personnes y soient mortes, parmi elles beaucoup de Républicains. Le camp présentait toutes les caractéristiques d'un camp d'extermination. C'était une grande masse rocheuse sans aucune possibilité de fuite. Les maladies infectieuses étaient nombreuses et beaucoup de cadavres étaient lancés à la mer pour être dévorés par les requins. C'est ainsi que moururent plus de six cents Soviétiques. Dans le camp, il n'y avait pas d'eau potable et les déportés se jetaient sur l'herbe qui poussait au bord des chemins qui conduisaient à la carrière. Guzmán del Bosque était arrivé avec le premier convoi du mois de février 1942 :

« Le 1er février au matin, les SS ont occupé militairement le camp de Brest. Ils ont organisé deux expéditions, l'une vers Cherbourg, l'autre vers Jersey. À Cherbourg, ils nous ont enfermés dans une caserne pendant quatre jours. Nous dormions à même le ciment et il faisait très froid ; le troisième jour, ils nous ont fait passer une visite médicale, complètement nus. Le lendemain, ils nous ont transférés à l'arsenal de Cherbourg jusqu'au soir du 21 février.

À minuit, les SS et leurs chiens sont arrivés, ils ne nous ont pas laissé le temps de rassembler nos misérables affaires. Les camions avaient reculé tout contre les portes et, de chaque côté, il y avait une rangée de SS. Quand le

(44) Voir dans l'appendice la relation des noms qu'a donnés l'ancien déporté Guzmán Bosque.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 193

camion était rempli au maximum, il partait vers le port. Ils nous ont fait monter dans quatre bateaux et à sept heures du matin nous arrivions à l'île d'Aurigny. J'ai passé plusieurs jours sans savoir où j'étais. Le commandant nous attendait et il ne parlait qu'allemand. Ils nous ont fait avancer en nous frappant pendant quatre kilomètres et nous sommes arrivés dans un camp entouré de barbelés. Ils nous ont entassés nous, les trois cents qui étions là, dans une seule baraque. Nous n'y tenions pas et nous devions jouer des coudes pour trouver un peu de place.

Immédiatement, sans nous laisser nous reposer, sans nous donner à manger, ils ont formé les Kommandos *pour le travail. Je me souviens d'un homme qui était à mes côtés, très âgé, il était originaire de Gérone et il tenait le coup difficilement. Certains d'entre nous ont été affectés à la carrière souterraine aux nombreux tunnels. Les Anglais l'avaient utilisée pour les prisonniers de droit commun. D'autres sont partis comme dockers au port, un travail très dur car, en plus, ils subissaient les mauvais traitements répétés des SS. D'autres étaient employés à la construction d'un mur anti-tank. Au camp, il n'y avait aucune hygiène, pas d'électricité, pas d'eau, nous mangions deux fois par jour, le matin et le soir. Nous devions travailler dans l'humidité, sous la pluie, sans pouvoir nous changer, totalement isolés. Nous travaillions onze heures par jour et nous devions faire quatre kilomètres à pied, à l'aller comme au retour. Nous aidions les plus faibles à tenir le coup. Je me souviens d'un Catalan que nous appelions "El nano" qui avait, grâce à nous, une double ration.*

Au camp, nous n'avions aucune assistance médicale. Si quelqu'un était malade, il devait aller au travail et, à ce moment-là il en parlait à son Kapo *qui, s'il était de bonne composition, le renvoyait au camp. Et à nouveau quatre kilomètres… Un jour, il avait plu à verse sans arrêt, nous étions trempés et, le soir, au lieu de nous ramener au camp, ils nous avaient obligés à rester dans une baraque pleine de courants d'air. Le lendemain, j'avais une bronchite que je traîne encore. J'ai fait les quatre kilomètres pour aller à l'infirmerie, mais l'infirmier, un travailleur volontaire, n'a pas voulu m'ausculter car il disait que j'avais mangé son chat, et que c'était pour cela que j'étais malade… Et une nouvelle fois encore les quatre maudits kilomètres pour aller au travail !*

Au bout d'un certain temps, on m'a fait garder les cochons. J'ai la satisfaction de dire que les Allemands n'en ont pas goûté le moindre morceau. Je ne

leur donnais pas à manger, je leur mettais de l'eau dans les oreilles, je les rendais fous, je leur donnais des coups. Vingt-trois sont morts et le vétérinaire, un SS allemand, en voyant l'aspect de ceux qui restaient — ils ne pesaient même pas cinquante kilos — les a fait distribuer aux prisonniers. Le vétérinaire m'a demandé ce que je faisais en Espagne, je lui a répondu que j'étais maçon. Il s'est pris la tête entre les mains… »

Pour survivre il fallait garder le moral. Et ça, Guzmán Bosque le savait très bien. Comme nous le verrons, les déportés devaient affronter les nouvelles difficultés avec une certaine ironie et une joie de vivre implicite. Une joie de vivre qui, au milieu de tant de mort et de désolation, était l'acte le plus héroïque qui puisse exister.(45)

Selon l'ancien déporté du camp de Dachau, Joan Martorell, il y avait dans ce camp au moment de la libération, deux cent soixante Républicains vivants, sans compter ceux des Kommandos. Cent vingt Républicains y sont morts. Parmi eux, il y en avait beaucoup qui avaient été transférés à la suite de l'insurrection au pénitencier d'Eysses.(46) Certains déportés vers le camp de Mauthausen ont été transférés ensuite à Dachau.

Dachau a été le premier camp inauguré par les nazis. Himmler, le 21 mars 1933, transmettait une circulaire à tous les chefs de la police dans laquelle il annonçait l'ouverture de Dachau, *« en faveur de la pacification nationale et suivant le désir du peuple. »* Tout d'abord, les camps devaient servir à la "surveillance préventive". Plus tard ils allaient devenir une puissante société autonome et parallèle. Eicke, le premier chef de Dachau, rédigea un règlement interne qui commençait par : *« La tolérance est l'équivalent de la faiblesse. »* C'était celui qui avait inauguré la fameuse punition des vingt-cinq coups sur les fesses.(47) Peu à peu les mesures prises à Dachau furent appliquées aux autres camps. Le premiers SS y furent formés. Le silence le plus absolu devait entourer l'existence de ces camps et les quelques internés libérés étaient astreints, sous peine de mort, au silence. Certains déportés allemands y sont restés pendant douze ans. Un déporté qui avait réussi à s'échapper est mort pendant la guerre d'Espagne : il s'agit d'Hans Beimler, nous avons parlé de lui dans le prologue.

L'existence des camps, en Allemagne, personne ne pouvait l'ignorer, ni les civils, ni les ingénieurs, ni les architectes qui avaient aidé à leur construction.

(45) Voir les chapitres 1 et 2 de la troisième partie.
(46) Voir l'appendice.
(47) Voir le chapitre 2 de cette deuxième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 195

Les détenus étaient amenés dans ces camps pour être "rééduqués" dans l'ordre, la propreté, l'obéissance inconditionnelle et une discipline sévère. C'est ce qu'Himmler avait dit en 1937 dans un discours à la Wehrmacht. Il avait justifié les barbelés électrifiés, les châtiments corporels, tout en disant : *« Selon le droit prussien cela n'a rien de brutal, car ces punitions ne peuvent être infligées que par l'inspecteur du camp. »*(48) Cela dit, quand Conrad Crespí, originaire de Sabadell, était arrivé à Dachau, transféré de Mauthausen, il avait trouvé que le nouveau camp était presque un "hôpital" à côté de celui qu'il venait de laisser.

UN CAMP : MAUTHAUSEN

« Notre calvaire touchait-il à sa fin ?
Malheureusement il ne faisait que commencer. »
Colonel JAUME ARNAUD, avant d'entrer à Mauthausen.

Ceux qui y sont allés disent que Mauthausen est un endroit merveilleux. Au cœur de la vallée du Danube, le petit village s'accroche à la rive nord de ce fleuve. Derrière, une ligne de collines le protège des vents du nord. Les habitants de Mauthausen sont des paysans, mais ils vivent également des ressources du fleuve. Avant, ils avaient en plus une autre source de revenus, les carrières, les *Wiener-Graben*. Ces carrières produisaient les pavés destinés à empierrer toutes les rues d'Autriche et surtout de Vienne. L'existence de ces carrières est ce qui décida Hitler à construire à Mauthausen un grand camp de concentration, le plus important de toute l'Autriche. Au bout d'un certain temps, Mauthausen verrait naître de nombreux tentacules, l'un d'eux, Gusen, allait engloutir la majorité des Catalans qui y avaient été déportés.

Mauthausen était une immense société parallèle, avec ses catégories internes, une rigoureuse organisation, une parfaite systématisation de la mort quotidienne. Pendant presque cinq ans, la majorité de nos déportés allaient y vivre totalement isolés du monde des autres, du monde "réel". Beaucoup de Républicains ont laissé leur vie lors de la construction de ce camp et de celle des fameuses 186 marches de la carrière. Ils y ont connu toutes les étapes, tous les massacres, tout

(48) Olga Wormser-Migot, opus cité.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 196

ce qu'ont supporté les autres nationalités. Lorsqu'il en arrivait une nouvelle, celle qui l'avait précédée quittait le premier rang des victimes et ainsi de suite.

Mauthausen était considéré comme un camp d'extermination de troisième catégorie. C'est probablement le premier camp à avoir fonctionné sous le nom de *Ausmerzunglager* et ceci dès le commencement de la guerre. Cela veut dire que les détenus qui s'y trouvaient étaient des cas "graves", emprisonnés pour des raisons de sécurité, condamnés à mort ou à perpétuité. Les Républicains étaient considérés comme faisant partie de ces cas "graves", ils portaient le triangle bleu des apatrides, ils étaient appelés "rouges espagnols". À Mauthausen, il y avait des criminels professionnels, de véritables gangsters qui obéissaient avec zèle aux ordres des SS, il y avait également des asociaux, des homosexuels, des objecteurs de conscience, des déportés politiques, des résistants soviétiques et polonais et aussi quelques détenues. Des détenus appartenaient à d'autres nationalités, des Anglais, des Autrichiens, des Italiens, des Hongrois et tant d'autres… Et les Juifs. Nos déportés républicains ont vu comment les nazis préparaient la mort, systématiquement, avec ordre et précision, des citoyens de race juive. Les Gitans avec beaucoup d'enfants, quel que soit leur âge, ont également disparu. Personne n'a su en donner le nombre exact.(49)

Le camp de Mauthausen avait, comme tous, une place pour l'appel, des baraques, le *Revier*, le crématoire, les cuisines, les bâtiments administratifs, etc. Entouré par un mur épais, pas totalement terminé, il ressemblait à une sinistre forteresse médiévale. Mais écoutons les déportés eux-mêmes. Joaquim Amat-Piniella dit :

« La première impression de Mauthausen, ce fut d'entrer dans une sorte de château indestructible. Tout était fait avec de la pierre tirée de la carrière. C'était un château avec des galeries extérieures, des créneaux, une forteresse avec des murs en pierre de taille, en granit. »

Et cette impression arrivait après un voyage dans des wagons de marchandises fermés avec des verrous d'où ils sortaient épuisés de faim. Son témoignage continue :

« Nous avons entendu subitement le grincement des portes et des hurlements, comme des aboiements de chiens. C'étaient les SS qui, à coups de crosse et de pied, nous faisaient descendre des wagons. Ils nous faisaient sauter, nous

(49) Voir le chapitre 3 de cette deuxième partie. Casimir Climent a été le témoin de la disparition de tout un convoi de Gitans.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 197

tombions, et ouste ! en rang ! Et ce froid ! Un froid terrible. Ce fut une surprise inoubliable. Nous étions tous endormis, et, brutalement on nous avait sortis de cette manière… »

Quand le train s'arrêtait, les déportés ne savaient pas où ils étaient. Ensuite, en descendant, ils voyaient une petite gare, un nom mais qui ne leur disait rien. Certains convois souffraient beaucoup du froid et ils devaient encore affronter les cinq kilomètres qui conduisaient au camp en luttant contre les assauts de la neige. D'autres y étaient arrivés en juillet ou en août, sous un soleil brûlant et aveuglant. Certains déportés arrivèrent dans des trains de voyageurs, comme ceux qui venaient d'Angoulême ou celui qui amena Josep Escoda au camp de la mort :

« Nous ne soupçonnions rien parce que nous étions dans des trains de voyageurs. Le train s'est arrêté longtemps à la gare, nous avons mis la tête à la fenêtre et vu des groupes de voyageurs qui s'irritaient d'un arrêt aussi long. Soudain nous avons entendu les moteurs de camions qui freinaient devant la gare. Et des hurlements d'animaux, semblait-il, les raus, raus, los, los, schnell, schnell*… Jusqu'alors nous avions été surveillés par des policiers qui nous traitaient bien. Quand les SS sont montés, un des policiers a pâli et mis la main à son pistolet. Il a commencé à discuter avec un SS, très étonné de ce qui se passait. On ne nous a même pas permis de prendre nos valises.*

« C'était le 7 avril 1941. La neige était gelée, brillante comme du verre. Les plus âgés tombaient car le chemin était en pente raide. Les SS écrasaient les mains qui essayaient d'attraper les valises tombées. Le long du chemin, nous voyions des déportés et nous demandions qui étaient ces gens bizarres. »

C'étaient ces mêmes personnes qu'avait vues Joaquim Amat-Piniella :

*« La première rencontre, vraiment désagréable, a été de nous trouver face à d'autres Espagnols qui étaient dans le camp depuis quelques mois. De vrais squelettes ! Ils faisaient peine à voir. Et nous nous disions : c'est comme ça que nous serons dans peu de temps. Ils étaient complètement décharnés, le visage couvert de croûtes, de coups, de bleus. Tous boitaient. Enfin, ne cherchez pas à savoir comment ils étaient exactement… Ils étaient vêtus, n'importe comment, de simples tissus légers avec le froid qu'il faisait ! Nous étions au mois de janvier, cette année-là je ne sais pas combien il faisait mais, l'année suivante, la température est descendue à 37° au-dessous de zéro. Ces compagnons nous avaient accueillis avec la "bonne nouvelle" : "Vous voilà bien, vous êtes tombés dans le piège !"**"*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 198

J'avais vraiment l'impression que nous étions tombés au fond d'un puits. C'est alors que j'ai compris que nous n'en sortirions pas, nous étions perdus ! Mais en nous soutenant les uns les autres nous avons tant bien que mal gardé le moral. »

Le photographe Antoni Garcia se rappelle que, sur le chemin qui conduit à Mauthausen, avant un virage, il y avait un panneau qui disait *Hölle-Weg* (chemin de l'enfer). Aucun autre déporté ne m'a parlé de ce panneau. Un habitant du village l'avait-il placé pour s'amuser ? Pour avertir les nouveaux venus ? C'était de toute façon de mauvais goût. Amat-Piniella dit qu'ils essayaient de se soutenir les uns les autres, de conserver le moral. Peut-être par son caractère, par sa conviction politique ou, qui sait, par ignorance de ce qui l'attendait, Joan Pagès vécut différemment son entrée au camp :

« Une fois tous descendus, — nous étions neuf cents Républicains à part cinq ou six des Brigades Internationales —, notre marche vers Mauthausen a commencé. Le premier kilomètre traversait le village, c'est la preuve que ces gens-là connaissaient notre existence. Tous les convois y passaient. La gare elle-même était entourée de maisons. Nous passions cinq par cinq. À l'arrière il y avait ceux qui avaient du mal à avancer. Ils devaient faire un effort terrible pour nous suivre parce que, derrière eux, il y avait les chiens et ensuite les camions qui portaient les bagages des SS ainsi que les morts qu'ils ramassaient au fur et à mesure qu'ils tombaient sur le chemin. S'ils ne se dépêchaient pas, les camions les écrasaient. Tous les cinq rangs de prisonniers il y avait un garde, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces gardes nous faisaient relever à coups de crosse si parfois nous tombions ou glissions. Nombreux ont été ceux qui ont reçu leur premier coup avant d'arriver au camp.

En voyant la forteresse de Mauthausen je me suis souvenu de mon camarade allemand Hans Beimler et de tout ce qu'il m'avait dit. J'en suis arrivé à la conclusion que nous étions devant un camp de concentration. Je l'ai dit à mes camarades en ajoutant que de plus mauvais moments, plus durs, nous attendaient, mais qu'il y en aurait aussi de bons. Je croyais même que je pourrais apprendre quelque chose, avoir l'occasion de suivre des cours, d'aller à la bibliothèque. Nous étions presque tous des manuels. Je ne me souviens pas qu'il y ait eu beaucoup d'intellectuels. Je pensais que le camp pourrait nous être utile pour notre culture et, pourquoi pas, pour notre préparation politique. Malheureusement tout nous a démontré que culture en allemand, et

cela leur va très bien, s'écrit avec un K majuscule. Mais pour les sous-hommes que nous étions, l'unique culture concevable était celle des coups, mot qu'ils doivent écrire sans doute avec un K, surtout quand on les reçoit.

De toute façon, nous savions que profiter des choses favorables qu'il pouvait y avoir dans le camp dépendait fondamentalement de notre organisation. Cela, je l'ai dit aux camarades qui étaient à mes côtés. L'un d'eux était Joan Tarragó, qui était aussi du P.S.U.C., je lui ai dit qu'il fallait une nouvelle fois organiser le Parti. Même plongés dans les conditions de vie d'un camp de concentration. Ainsi, alors que nous montions les escaliers, nous étions déjà trois ou quatre Catalans qui nous organisions politiquement. »

Écoutons maintenant la version de Joan Tarragó à propos de sa première vision du camp :

« Vers une heure et demie du matin, nous nous sommes arrêtés à Linz, nous nous sommes rendu compte que nous étions en Autriche. Au bout d'une demi-heure nous nous sommes arrêtés une nouvelle fois et c'est alors que nous avons vu les premiers SS avec leur tête de mort sur la casquette et sur le col de l'uniforme. Ils avaient des fouets, des fusils, des mitrailleuses et des chiens. L'un d'eux s'est approché de nous : "Froid, Espagnol ?*"

Nous lui avons répondu que oui et il a dû penser que ça nous passerait. Plus tard, nous avons appris qu'il s'agissait du Hauptsturmführer *Bachmayer, principal responsable du camp. La gare était presque dans les ténèbres, eux nous éclairaient avec leurs lampes. Le sol était glacé, on aurait dit du verre. Ils nous faisaient sortir des wagons à coups de crosse, nous tombions par terre et, comme tout était glacé, nous ne pouvions nous relever, nous avions les jambes ankylosées et nous glissions sans cesse. Ils criaient comme des fous :* "Formation, fünf, los, los, raus, schnell, schnell !"

Au milieu des cris assourdissants, des coups, des morsures des chiens, dans l'obscurité de la nuit, sans comprendre un mot d'allemand, les neuf cents personnes que nous étions nous sommes rangées lentement en colonnes de cinq. En traversant le village il y a eu plus de calme, peut-être pour éviter que ses habitants ne soient réveillés et ne voient ce spectacle. Une fois les dernières maisons passées, à nouveau les cris, les coups et les morsures des chiens. Et cela pendant cinq kilomètres. Vue d'avion, notre colonne devait ressembler à un serpent à cause de nos zigzags, tous les vingt ou trente mètres. Les soldats de droite nous frappaient et nous nous tassions vers la gauche, ceux de

gauche lançaient leurs chiens sur nous et nous nous poussions vers la droite. Les vieux et les malades ne pouvaient suivre, ils les assassinaient sur place, sur la route gelée, leur donnant le coup de grâce. Je me souviendrai toujours du pauvre Pau Aluges, de Tarragone et du père de Sarroca, tous deux assassinés à Gusen. Ils me disaient : "Tarragó maintenant nous sommes perdus, ils nous mènent à l'abattoir !" Je leur répondais en les encourageant, alors que j'étais moi-même plongé dans la terreur car je pressentais le dénouement. »

Le groupe de réfugiés que les Allemands attrapèrent à Angoulême est resté quatre jours dans le train. Ils ne s'étaient arrêtés qu'une seule fois à Salsbrück où on leur avait donné de la soupe à base de sciure et du pain noir. C'était la première fois qu'ils mangeaient du pain noir. La Gestapo avait fait un contrôle, on les avait fait descendre pour les compter. Le père de la famille Cortès était malade et descendait du train avec beaucoup de difficultés. Toute la famille s'était battue pour que le père puisse venir avec eux, les Allemands voulaient le laisser à Angoulême. Le frère aîné des Cortès avait une jambe de bois et il marchait en s'appuyant sur une canne. Mais en définitive ils étaient encore tous ensemble.

Ils sont arrivés à Mauthausen le matin du 24 août 1940. Ils sont restés longtemps dans le train arrêté, les portes verrouillées. C'était un wagon de marchandises et, dans l'obscurité, ils ne voyaient rien. Par une petite fenêtre ils pouvaient apercevoir les lettres formant le mot Mauthausen, mais aucun ne pouvait savoir ce que cela voulait dire. Soudain ils ont entendu les cris des SS et les aboiements des chiens. Les SS ont ouvert les portes et fait descendre tous les hommes, les adolescents et même un enfant comme Félix Quesada, de Prat, qui était avec son père et avait tout juste treize ans. Les femmes et les jeunes enfants sont restés dans le wagon, comme la mère, les trois sœurs et le petit frère de la famille Cortès. Il y avait beaucoup de bruit entre le claquement des portes, le grognement des chiens, les coups de talon des bottes des SS, les cris et les pleurs des femmes et des enfants qui se voyaient séparés des leurs. Quant aux hommes, ils ne savaient pas où on les emmenait. Ce convoi avait fait tant de bruit que les gens du village de Mauthausen avaient entendu les cris pendant longtemps. On a dit qu'un Autrichien, le mari d'Anna Poitner, avait protesté et qu'il avait été puni.

Au bout de quatre ans, en 1944, les choses n'avaient pratiquement pas changé pour ceux qui arrivaient à Mauthausen. Voici ce que nous dit le colonel roussillonnais Jaume Arnaud :

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 201

« Pendant trois jours et trois nuits, ce terrible supplice n'a cessé d'augmenter. Nos bourreaux étaient insensibles quand ils vérifiaient le train à chaque arrêt.

La dernière nuit fut hallucinante. Les mots sont impuissants pour en décrire l'horreur. Le convoi était immobilisé sur une voie de garage de Mauthausen. Pendant plus de six heures, nous avions crié pour qu'on nous libère. À cause de l'immobilité du train, il n'y avait plus de ventilation et l'asphyxie, qui devenait de plus en plus pénible à cause de la soif, commençait à produire son œuvre de mort. De temps en temps, un souffle rauque et irrégulier marquait la fin de cette lente agonie et un corps, puis un autre, s'effondraient pour ne plus se relever. Une couche de neige épaisse couvrait le sol. Avec un grand plaisir, malgré la sueur qui couvrait nos corps, nous nous y sommes lancés et en avons rempli notre bouche.

C'était le matin de Pâques 1944. Je suis sorti un des derniers du wagon ; auparavant je l'avais inspecté et avais compté quinze corps étendus qui ne donnaient plus signe de vie. Nos gardiens, qui nous donnaient des coups de crosse, nous ont réunis devant les wagons où étaient entassés nos vêtements qui avaient été jetés sur le ballast. Alors, parmi ces hommes nus, à demi-fous, a commencé une lutte féroce pour avoir les meilleurs habits.

Une fois habillés après bien des efforts, nous avons avancé lentement sur la neige et la boue gelée, entourés de soldats qui nous hurlaient des ordres que la majorité d'entre nous ne comprenaient pas.

Les chiens tournaient autour de nous et nous attaquaient. De chaque rangée s'élevaient des lamentations, des cris. Certains hommes qui tombaient étaient abattus sur place. Le chemin fut long, pénible, interminable. Pendant trois heures, nous nous sommes traînés le long d'un petit chemin de montagne abrupt et pierreux. Le camp nous est apparu au détour du chemin. Notre calvaire touchait-il à sa fin ? Malheureusement il ne faisait que commencer. La colonne s'est immobilisée devant un immense portail. Au-dessus de l'arc, il y avait une immense croix gammée surmontée d'un aigle énorme. Juste après, nous avons été surpris de voir une façade très élevée en pierre de taille, surmontée par quatre ou cinq rangées de barbelés. Des miradors très hauts et très rapprochés où une sentinelle avait à portée de la main une arme automatique et des projecteurs complétaient la première vision que nous avions de Mauthausen. »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 202

Cette vision, presque tous les déportés l'ont eue. Les uns remarquaient surtout les tours, les autres l'aigle, les pierres grises ou les ampoules qui indiquaient que les barbelés étaient électrifiés. Tous avaient senti *« une odeur de cuir brûlé qui faisait tousser »*. Tous avaient vu des flammes sortir des cheminées. Miquel Serra m'a dit : *« Qui aurait pu imaginer que ces flammes si belles, multicolores qui sortaient d'une haute cheminée étaient provoquées par la combustion des corps, ou plutôt des os, des déportés qu'ils assassinaient par dizaines chaque jour ? »*

L'interprète allemand a dit à nos déportés en les accueillant que, s'ils voulaient fuir du camp, ils n'avaient que deux issues : la cheminée du crématoire ou les barbelés électrifiés.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 203

2 - AU CAMP, JOUR APRÈS JOUR

« Nel mezzo del camin di nostra vita
mi retrovai per una selva oscura
che la diritta via era smarrita. »
DANTE, *L'enfer*, I. 1-3

LA MÉTAMORPHOSE

« Les nazis ne disent-ils pas que nous ne sommes pas des hommes,
que nous sommes des porcs ? »
JOSEP PONS I CARCELLER, mort à Gusen en 1941.

Peu à peu, nos déportés doivent cesser d'être des hommes. Ils commencent à être moins que des animaux, un matricule et c'est tout, ils commencent à être rien. La transformation est rapide. Le paysage, l'environnement, la promiscuité, l'habillement, les sons, les lumières, le décor, tout est prêt pour leur métamorphose.

À la gare, ils ont déjà rencontré quelques-uns des personnages principaux : les SS avec leur tête de mort sur le casque et sur le col de la vareuse. Certains portaient un ruban noir au bas des manches où l'on pouvait lire : *Totenkopf* (Tête de mort). Ensuite arrivera le décor : une forteresse médiévale, un mur pas totalement construit, un aigle en cuivre, immense qui donnait sur la place. Les miradors où se promènent les SS, les tours de l'énorme portail d'entrée, les mitraillettes pointées sur les nouveaux arrivants, les barbelés électrifiés qui remplacent à gauche le mur inachevé. Une fois la porte passée, ceux qui avançaient se trouvaient sur un grand espace dépouillé qui était couvert de rangées de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 204

baraques d'un côté et de bâtiments avec de grandes cheminées de l'autre. L'*Appellplatz*, l'un des lieux les plus importants de la mise en scène d'un camp de concentration nazi.

Dans les autres camps, le spectacle devait être plus ou moins le même. Dans le convoi où était E. G., on les avait fait descendre la nuit, nus, Buchenwald était glacé, situé au pied du Hars, plateau allemand très froid et tout couvert de neige. E. G. sentait son corps se glacer, il en était de même pour beaucoup de ses camarades. On les avait fait courir jusqu'à l'entrée du camp. En arrivant on les avait rasés à la main et plus d'un était couvert de sang. *« Nous étions tous pleins de merde,* dit E. G., *et ils nous ont obligés à plonger dans une sorte de lavoir rempli d'eau glacée. Tout cela au milieu de leurs rires et de nos plaintes. »*

Chaque déporté accusa le choc de la première vision du camp d'une façon différente. Chaque déporté a son histoire personnelle à raconter, selon le jour d'arrivée, l'époque, si c'était l'été ou l'hiver, le jour ou la nuit, s'il s'agissait d'un convoi important ou d'un groupe réduit. Mais tous les déportés ont conservé un souvenir marquant de ce premier jour pendant lequel ils se sont trouvés affrontés à un nouvel univers, un paysage qu'ils auraient jugé totalement invraisemblable, s'ils l'avaient vu au cinéma. Un paysage désolé, très froid ou écrasé de chaleur qu'ils découvraient la peur au ventre, au milieu des hurlements des SS (ces *raus, raus, schnell, schnell los, los* qui resteraient gravés dans leur cerveau), des aboiements des chiens, des coups, des bousculades et surtout avec la peur de n'en sortir jamais vivant.

D'abord, ils les avaient alignés et ensuite comptés. C'était la dernière fois qu'on allait les appeler par leur nom, dit Joan Mestres à propos de son arrivée à Sachsenhausen. À partir de maintenant ils auraient un matricule, un numéro qu'ils devraient apprendre en allemand et dire rapidement s'ils ne voulaient pas recevoir vingt-cinq coups de bâton sur les fesses.

« Alors arriva le moment de changer de vêtements, dit Amat-Piniella, *ils nous ont fait passer sous les douches de désinfection, nous devions enlever tout ce que nous portions, tout, tout. »*

Les douches de Mauthausen étaient à l'entrée du camp, à droite, dans la première baraque, au sous-sol. Elles étaient collectives et il y en avait une cinquantaine. Une sorte de rebord de vingt centimètres de hauteur les entourait. Les *Kapos* se plaçaient sur ces rebords, les triques toutes prêtes. Ils arrosaient les Juifs avec leurs jets, d'abord de l'eau brûlante, ensuite de l'eau glacée et ainsi de suite

jusqu'à ce qu'ils tombent exténués. Dans les douches, ils déshabillaient totalement les prisonniers et changeaient leurs habits contre ceux de déporté. Ils avaient donné à A. G. une sorte de pyjama d'été, très léger alors que dehors le froid était glacial. Son pyjama était trop petit, les manches découvraient la moitié de ses bras qui étaient violets de froid. Le jour où A. G. était entré au camp, y était arrivé aussi un anarchiste de Barcelone qui pouvait avoir vingt-six ans. A. G. ne se souvient pas de son nom, mais il dit que c'était un idéaliste à l'état pur, un homme qui croyait en la bonté du monde et de ses habitants. Et qui appliquait ces principes. S'il avait un morceau de viande dans sa gamelle, il le donnait à son ami A. G. quoiqu'ils se soient disputés tout le temps au sujet de l'anarchisme et du communisme. Il était en outre naturiste et végétarien. Il avait une longue barbe qu'il n'avait jamais voulu raser depuis qu'il était prisonnier. En sortant des douches, A. G. a rencontré un homme aux joues creuses qu'il ne reconnaissait pas. C'était son ami l'anarchiste qui lui dit : *« Sais-tu ? Jésus-Christ a fini sur la croix et moi je finirai ici. »* Il a fait la grève de la faim et, au bout de huit jours il était mort.

« En arrivant à Mauthausen, raconte Francesc Teix, *on nous a amenés immédiatement aux douches et l'on nous a fait déshabiller. Nous sommes restés nus comme des vers malgré le froid. Un interprète allemand était arrivé, il avait été volontaire pour lutter aux côtés de Franco. Il nous a adressé une sorte de discours : "Savez-vous où vous êtes ? C'est un camp de troisième catégorie. Vous savez ce que cela veut dire ? Je vais vous donner un conseil d'ami parce que je suis allé en Espagne et que j'ai pour vous une certaine sympathie. Si vous ne voulez pas mourir dans deux ou trois mois, regardez par là-bas."*

Les projecteurs illuminaient les barbelés électrifiés. Il y avait des hommes accrochés aux fils, recroquevillés.

"Je vous le dis sincèrement, avait continué l'interprète, suicidez-vous, c'est la meilleure chose que vous pouvez faire. Sinon, vous mourrez comme ceux qui sont par terre."

C'est alors que je me suis rendu compte que ce que je piétinais et croyais être de l'humidité était du sang… On nous a fait passer sous les douches. Si on se mettait bien dessous, l'eau à 90° brûlait et faisait d'énormes ampoules, si l'on s'en écartait, leurs bandits se chargeaient, avec leurs jets, de nous arroser d'eau bien glacée. Ensuite on nous a envoyés vers les baraques. La nuit, pour faire nos besoins, il fallait passer au-dessus des ventres, des têtes, des nez,

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 206

tu devais marcher sur des bouches ou ailleurs. Il y avait avec nous un Républicain qui aimait plaisanter, il s'appelait Bermejo, avait été garde d'assaut et il faisait plus de deux mètres. Il ne devait pas encore se rendre compte où il était car il a commencé à se moquer des Allemands et les SS l'ont tué sur le champ. Ils lui ont fracassé le crâne avec un gourdin.

Après les explications de l'interprète qui nous conseillait l'électrocution, un Hongrois qui était avec nous et avait lutté avec les Brigades Internationales nous avait dit : "Si vous vous lancez sur les barbelés, surtout touchez un fil positif et un négatif, ainsi la mort sera instantanée. Si vous les touchez avec les deux mains, votre mort sera plus lente." »

« Après nous être douchés, dit Josep Escoda, *ils nous ont emmenés pour nous raser totalement. Nus comme des vers, ils nous ont fait écarter les jambes et, avec un pinceau, ils nous ont passé un liquide blanc qui ressemblait à de la chaux. Nous sautions tellement la douleur nous brûlait car nous avions la peau et la chair entamées. En effet, on nous avait rasés à sec, sans eau ni savon, en utilisant un seul rasoir pour des centaines de prisonniers. Un ancien Brigadiste international autrichien qui était à Mauthausen depuis longtemps nous avait regardés et dit : "Pauvre de vous ! D'ici on ne sort que par la cheminée du crématoire." »*

Il y eut des déportés d'autres convois qui furent rasés avant les douches. C'est ce que nous explique le Roussillonnais Jaume Arnaud : *« Une fois la porte passée, les SS disparaissent et les* Kapos *se chargent de nous. Ils nous regroupent dans une grande cour pavée et, après une longue attente, ils nous font descendre au sous-sol d'un grand bâtiment, dans une salle au plafond bas où il fait très chaud. Ils nous font déshabiller et monter sur un tabouret où ils nous rasent de haut en bas. Ils nous coupent les cheveux à ras avec une tondeuse et un rasoir et nous laissent seulement une rangée de cheveux de quatre centimètres au centre du crâne. »* Ceci afin de reconnaître les déportés parmi les autres au cas où l'un d'eux essaierait de s'évader. Les prisonniers appelaient cela la *Strasse* (la rue, la route). *« Ensuite,* continue Jaume Arnaud, *ils nous mettent sous une douche tantôt bouillante, tantôt glacée. Tout mouillés ils nous font sortir et nous donnent une chemise, des pantalons et des sabots, sans tenir compte des tailles. »*

Comme en dehors, il y avait des classes sociales à l'intérieur du camp. Si le colonel Jaume Arnaud avait reçu des vêtements d'une autre taille que la sienne,

d'autres déportés en revanche, les *Prominenten,* portaient des habits à leurs mesures. Mais la majorité en avaient des trop petits ou des trop grands, comme A. G. par exemple qui a eu un bras gelé parce que la manche ne lui arrivait qu'au coude. Joaquim Amat-Piniella raconte qu'on leur avait donné des espèces de pyjamas en coton à rayures, troués et recousus en de nombreux endroits. *« Sur beaucoup,* dit-il, *on voyait encore le sang. Ils avaient appartenu à des gens qui avaient été fusillés, assassinés, on voyait encore les trous des balles. »* Josep Escoda nous a dit que les habits du déporté étaient si fins que l'on aurait dit de l'écorce d'arbre. Il s'agissait d'une veste, d'un pantalon, d'un caleçon et d'une chemise à rayures verticales. Pour se chausser ils avaient reçu des sortes de sabots en bois et des chaussettes russes, c'est-à-dire des bandes d'une trentaine de centimètres de largeur du même tissu que les chemises qu'on enroulait autour des pieds. Pour finir ils avaient un bonnet du même tissu rayé. Du côté gauche à la hauteur de la poitrine et sur la jambe droite des pantalons était cousu le triangle qui les désignait. Les triangles étaient en tissu et, au milieu, il y avait l'initiale qui désignait leur nationalité. S majuscule pour les Espagnols. Sous le triangle, un rectangle avec le numéro matricule.

À Mauthausen et dans les autres camps, seuls les *Prominenten* avaient droit à un manteau, dans la majorité des cas celui de quelqu'un qui avait été fusillé auparavant. Les *Prominenten* étaient les déportés qui avaient obtenu une place privilégiée dans le camp, ceux qui travaillaient dans les bureaux et dans les *Kommandos* où le régime de vie était moins dur, comme les tailleurs, les mécaniciens, les infirmiers, ceux qui travaillaient à la buanderie, les coiffeurs, les ordonnances des SS, etc. Au début, la majorité des *Prominenten* étaient des triangles verts et noirs, mais bientôt un des grands succès de la lutte clandestine fut d'arriver à placer à ces postes des triangles rouges et à étendre ainsi la solidarité d'une manière plus efficace(50).

Ensuite en route vers les baraques. La quarantaine commençait et ce n'était pas la même pour tout le monde. E. G. parle du camp de Buchenwald : *« Après nous avoir donné ces sabots qui n'étaient pas à notre pointure et nous échappaient sans cesse et ces habits qui ne servaient à rien, ils nous avaient enfermés dans la baraque 43. On y est restés deux mois. Avant de nous transférer à Dora avec quelques autres Républicains, on nous avait fait travailler à la*

(50) Note de l'éditeur : Montserrat Roig oublie de mentionner ici les triangles bleus qui furent les premiers à réussir dans cette entreprise.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 208

gare. On nous faisait décharger de lourdes machines qui arrivaient la nuit et restaient encastrées dans la neige. Je me souviens du froid. Pourquoi est-ce du froid dont je me souviens le plus ? Et des coups qui ne cessaient jamais. C'était vraiment la lutte pour la vie. Ils nous donnaient une espèce de soupe de betteraves pour la journée et, s'il y avait des pommes de terre, c'étaient les Kapos *qui les prenaient. J'étais très impressionné par la vue de tous ces gens avec des regards remplis de souffrance morale, comme s'ils étaient hors de la vie, couverts de boue et mourants. Il y avait des moments où j'espérais que la mort arriverait d'un moment à l'autre, mais souvent je me disais que c'était impossible, que je ne mourrais pas et j'encourageais les plus vieux. »*

Voici comment se déroula la quarantaine de Joan Mestres au camp de Sachsenhausen : *« C'était comme ça : ils nous faisaient apprendre par cœur notre numéro et, si la troisième fois nous ne le disions pas bien en allemand, ils nous rouaient de coups. Ils nous ont envoyés en quarantaine. On entrait dans un Block tout propre, chaud, avec un feu qui brûlait dans un poêle et, soudain, ils arrivaient, nous distribuaient des coups partout et nous renvoyaient dehors. Nous devions rester deux ou trois heures debout, face au mur. Ils nous faisaient également marcher pendant quatre ou cinq heures de suite, sans nous arrêter, pour mettre à l'épreuve la résistance des semelles de bois. Pendant la quarantaine rien ne nous était épargné : si on était dedans on était battu, si on était dehors, on était battu… Au milieu de la nuit, ils nous faisaient lever, déshabiller et aller dehors, totalement nus. Ensuite ils nous envoyaient aux douches et nous devions sauter sans arrêt pour que nos membres ne s'engourdissent pas. Ils nous battaient si nous étions sales, s'ils voyaient un pou, ils nous jetaient à terre sur la neige, ils nous faisaient relever, puis mettre à terre, debout, couché, debout… »*

La quarantaine du colonel Jaume Arnaud n'avait duré que deux jours. Il avait reçu l'uniforme rayé et avait été désigné pour la carrière. Il avait été envoyé au *Block* 19, baraque construite en 1942 et généralement attribuée aux détenus les plus faibles. Ils devaient rester dans la cour de six heures du matin à six heures du soir, été comme hiver, en chemise et souvent sans rien manger. En 1944, peu après l'arrivée du colonel Arnaud, on avait installé dans cette baraque un atelier pour fabriquer de faux dollars et de fausses livres sterling.

Serra i Grabalosa avait été placé au *Block* 12, un des *Blocks* où il y avait le plus de Républicains. Il raconte : *« Je ne me souviens presque pas de la faim que*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 209

j'avais éprouvée à l'arrivée à la baraque 12. La seule pensée que j'ai présente à l'esprit, c'est qu'il fallait que je fasse le moins d'efforts possibles pour conserver le peu de forces que me donnaient peut-être l'eau sale et les navets. Il y a d'autres choses dont je me souviens beaucoup plus clairement. Le plus remarquable était qu'il n'y avait pas de lits, mais des paillasses que nous rangions dans un coin dans la journée et étendions le soir. Comme nous étions tellement nombreux pour si peu de place, nous ne pouvions avoir chacun une paillasse et nous ne pouvions pas dormir sur le dos. Nous dormions entassés, tête-bêche, les pieds des uns sur le ventre des autres pour gagner de la place. Et il fallait dormir recroquevillés, car, je l'ai dit, impossible de dormir couchés sur le dos. Les chaussures, les vestes, les chemises, les pantalons et les bonnets servaient d'oreiller, de toute façon il n'y avait pas d'autre place pour les ranger. Nous mettions notre tête sur nos habits, qu'ils soient secs ou mouillés. Le plus terrible c'était quand il fallait se lever la nuit pour uriner. Probablement à cause de l'alimentation, du froid, de l'énervement, de l'angoisse, tout le monde se levait plusieurs fois par nuit. Pour sortir, on avait beau faire attention, on devait toujours marcher sur quelqu'un que l'on réveillait avant d'arriver à la porte. C'était sans conséquence et cela aurait pu être plutôt comique. Ce qui était tragique au contraire, c'est qu'au retour, il était impossible de récupérer les vingt centimètres qui étaient les nôtres, quelqu'un s'y était déjà glissé. Dans l'obscurité, entre les têtes, les fesses, les jambes et les pieds, s'il était possible de les écarter et de mettre une nouvelle fois la tête sur son coussin, c'était le bonheur. On était plus heureux que lorsque l'on se couchait, comme disent les poètes en parlant de l'herbe des prés, sur un "vert tapis"… Je pense avoir eu beaucoup de chance parce que je me trouvais dans un groupe de personnes de bonne composition, d'une humeur régulière, il n'y a jamais eu un seul vol. Une fois que nous étions plus ou moins en place en nous mettant au lit, arrivait le Stubedienst[51] *et il distribuait les couvertures. Serrés comme nous l'étions, une petite couverture couvrait quatre ou cinq personnes. »*

Amat-Piniella lui aussi a dormi par terre, tête-bêche. Sa baraque, normalement conçue pour cent personnes, en avait abrité jusqu'à sept cents. Il y a des gens du convoi de Joan Pagès, fin janvier 1941, qui restèrent en caleçon les trois premiers jours. Ce convoi remplit les baraques 17,18 et 19. Il raconte : *« C'est ainsi qu'a commencé la vie normale au camp. Vie pendant laquelle, lorsque le chef de*

(51) Personne chargée du *Stube*, une des deux sections de la baraque.

baraque se mettait en colère, nous devions aller dehors pour piétiner la neige pendant une heure ou deux, jusqu'à ce qu'elle soit bien tassée. Moi, j'étais dans la baraque 18. Pendant les jours de quarantaine, notre activité principale a consisté à apprendre les mots de commandement comme mettre le bonnet, l'enlever, nous mettre en rang, nous disperser, regarder devant, à gauche, à droite… Nous étions séparés des autres déportés par des fils de fer qui n'étaient pas électrifiés. Ayant compris qu'il y avait d'autres Républicains, nous avons commencé à communiquer. Il y en avait depuis le 6 août, il y en avait eu jusqu'à deux mille, mais beaucoup étaient déjà morts.»

Le *Block* 18 de Joan Pagès avait été, au début un *Block* de quarantaine. Peu de mois après l'arrivée de notre déporté, on y avait assassiné, d'une façon ou d'une autre, trois mille prisonniers de guerre soviétiques. À partir de janvier 1945 étaient arrivées des femmes, beaucoup avaient accouché pendant le trajet qui les conduisait à Mauthausen, et, en arrivant à la baraque, elles avaient vu assassiner leurs bébés devant leur yeux. Beaucoup de ces mères se sont suicidées.

La majorité des baraques avaient cinquante mètres de long sur huit de large. Un tiers était réservé aux latrines et aux chambres des *Blockälteste Blockschreiber*, c'est-à-dire le chef et le secrétaire de la baraque, aux *Stubendienst,* les responsables des *Stube*, et à ceux qui nettoyaient. Il faut tenir compte que toutes ces places étaient souvent entre les mains de prisonniers de droit commun et, comme nous le verrons plus loin, obtenir une de ces places était l'objectif le plus important des prisonniers politiques. Chaque baraquement était divisé en deux, la *Stube* A et la *Stube* B. Chaque *Stube* avait son chef. Généralement à la Stube A, il y avait les chambres du secrétaire de la baraque, des *Stubendienst*, des *Kapos* et des prisonniers *Prominenten*, coiffeurs, ordonnances et autres… Il y avait aussi le réfectoire où ne mangeaient pas les déportés qui le faisaient dehors, debout et quel que soit le temps. Dans la *Stube* A, il y avait des armoires que les prisonniers ne pouvaient que voir. Elles étaient pour les *Prominenten*. La majorité des déportés dormaient dans les conditions que nous avons déjà évoquées à la *Stube* B. Entre les deux *Stube*, il y avait les lavabos et les douches. Des lavabos où devaient se laver à quatre heures du matin plus de trois cents hommes. C'était aussi le lieu qui servait aux *Kapos* pour "s'amuser" à noyer les détenus qui dans la journée les avaient mis en colère.(52)

(52) Toute l'information sur les baraques de ce camp est extraite du guide édité par l'Amicale de Mauthausen, sous la responsabilité de l'ancien déporté Émile Valley, secrétaire général de l'Amicale. Les détails sur la distribution intérieure des *Blocks*, m'ont été donnés par l'ancien déporté A. G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 211

Josep Escoda s'est retrouvé à la baraque 13. Après l'exécution d'Heydrich à Prague, on y a entassé des centaines de résistants et d'otages tchèques. La plupart d'entre eux ne survécurent pas aux tortures qui eurent lieu dans cette baraque. Josep Escoda raconte : *« On m'avait mis dans la baraque 13 avec Otto comme chef de Block. Un de mes amis, Josep Julià de Terrassa avait été envoyé à Gusen. On disait qu'on l'envoyait dans un hôpital. Je ne voulais pas le laisser partir seul. Je me suis glissé dans son groupe. Le secrétaire de la baraque m'a écarté et m'a donné un coup sur la nuque qui m'a envoyé à plusieurs mètres. Ensuite, quand ils partaient, il m'a demandé en hurlant si j'étais devenu fou, Gusen n'était pas un hôpital, tout le monde y mourait. Mon ami Julià fut tué en novembre 1941. On a dit qu'un* Kapo *polonais l'avait noyé dans une bassine d'eau froide. On ne savait jamais pourquoi on mourait. Ce monde-là était tellement étrange !… »*

Dans cette baraque se sont retrouvés également A. G. de Tortosa et son ami Garcia-Cano de Puig-Reig. Garcia Cano y mourut rapidement. Voici le récit de A. G. :

« Avec les habits de déportés, on nous a conduits à la baraque 13. Notre Kapo *s'appelait Otto, il nous avait reçus avec "Le blond", chef de la* Stube *A et "Le sourd", de la* Stube *B. Tous les trois délinquants de droit commun. On nous avait tous entassés dans la* Stube *B, appuyés contre le mur. Ils nous ont apporté trois sacs remplis de navets crus en nous disant que c'était notre repas. Il devait être entre deux et trois heures du matin. La distribution des navets a commencé, en réalité ils nous les lançaient dessus, nous faisant aller d'un côté à l'autre de la* Stube. *Nous ne nous attendions pas à ce mitraillage et nous essayions de nous protéger comme nous pouvions. Mon ami Garcia-Cano a reçu un navet sur une lèvre qui s'est mise à saigner abondamment. Ils nous menaçaient du geste et ils criaient en allemand, nous ne les comprenions pas. Après s'être amusés un long moment ils nous ont fait mettre en rang. Il était quatre heures du matin. Ils nous ont dit de nous laver et donné dix serviettes pour trois cents hommes. »*

Après les avoir fait doucher et les avoir totalement rasés, ils ont donné au groupe qui venait d'Angoulême le triangle bleu avec un S écrit en gothique, pour *Spanier*. *« Ils nous ont emmenés immédiatement au Block 18 qui était celui de la quarantaine,* raconte Joan Cortès. *Mon frère Manuel et moi sommes arrivés à la* Stube *B, où le chef était Fritz. Mon autre frère, Pepe, et*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 212

mon père, eux, ont atterri au Stube *A, où le chef était Kalt. Les deux* Kapos *étaient des droits communs et ils avaient autour d'eux un essaim de brigands qui ne cessaient de leur faire de la lèche et qui sans arrêt essayaient de nous prendre notre nourriture. Dès le premier jour, ils nous ont fait lever très tôt en criant* raus, raus ! *avec les raclées habituelles et, bien sûr, la pagaille car nous devions passer au milieu des têtes, des bras qui étaient sur le sol. La nuit, si nous voulions aller faire nos besoins nous devions enjamber ces tas de corps et on était toujours piétiné au milieu des jurons et des cris. Après nous avoir donné ce qu'ils appelaient "la soupe", ils nous ont fait faire des exercices à longueur de journée et lorsqu'ils ont estimé que nous avions fait assez d'exercices, ils nous ont amenés à la carrière car le camp était encore en construction et ils le faisaient achever par les prisonniers à toute vitesse. »*

Et après la quarantaine, les premiers contacts avec la mort, avec la faim, et la triste monotonie du travail, les jours passaient, lentement, l'un après l'autre, dans le délabrement des êtres, dans un environnement et un paysage créés volontairement pour porter à son terme la métamorphose des hommes en bêtes. *« Il neigeait toujours à Buchenwald, ainsi qu'à Dora,* dit E. G., *et j'imagine qu'il neige toujours en Allemagne. Je ne peux imaginer ce pays autrement que sous la neige. On nous réveillait la nuit, on nous donnait comme café de l'eau noire, ensuite nous allions à l'*Appellplatz*, on nous regroupait par* Kommandos *et, au rythme d'une marche militaire que chantaient les SS, nous allions au travail. Nous sortions du camp accompagnés par cette marche solennelle. Souvent nous allions au travail sous de violentes averses, nous passions parmi des montagnes de boue, de neige sale, sans aucun abri, tous les jours dehors. Vers une heure, nous mangions et buvions debout, rapidement, nous voyions comment le* Führerweiter *avalait nos pommes de terre. Quand nous avions mangé, en même pas dix minutes, nous revenions au travail. Nous revenions au camp tard et toujours les rassemblements sur l'*Appellplatz*, souvent pendant trois ou quatre heures pour voir combien étaient morts. Ceux qui n'avaient plus de forces tombaient sur place et personne ne pouvait les toucher. »*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 213

LA DISCIPLINE

Sur le sol des prisons et des casemates,
des sirènes accompagnent le bal vers le néant
et sur la piste de l'horreur dansent
des ombres qui à la place de visages ont des croix.
FRANZ FÜHMANN, *Épilogue et prologue*

Une des obsessions qui poursuivent les déportés c'est de devoir rester debout, car le repos n'existe pas. Se lever à trois ou quatre heures du matin, subir les appels interminables, les queues pour la soupe, pour se laver, pour aller aux toilettes. Rester debout ou alors courir au pas de gymnastique d'un lieu à un autre, souvent à l'heure du travail. Pousser les wagonnets au pas de course, les tirer, casser le granit, toujours debout. Souvent prendre les repas debout, sous la menace des coups, des morsures des chiens. Et le soir encore debout, les appels qui n'en finissent pas, se prolongent pour voir s'il manque quelqu'un. Les SS comptent, recomptent encore et encore. La nuit, le repos arrive parmi les odeurs des corps, les plaintes, le manque de place… Tel était le camp, jour après jour. Écoutons Miquel Serra i Grabalosa :

« Nous passions la nuit comme nous le pouvions. Le plus dur, c'était quand on nous réveillait. Quand j'étais petit, j'entendais de chez moi la cloche des filatures de Can Porta Vella, dans mon village, Roda de Ter. À Mauthausen aussi, nous marchions au son des cloches et en les entendant je me souvenais de celle de Can Porta Vella. Au camp, synchronisés avec les cloches, il y avait les "chiens" à deux pattes qui nous surveillaient. Et lorsque la première cloche sonnait, la porte du dortoir s'ouvrait et les cris et les coups commençaient. Vous êtes marqué par le premier matin où vous êtes ainsi réveillé. En revanche, par la suite, dans la vie concentrationnaire, cela devient un acte courant. Aussi courant que mourir de faim, que se lever l'hiver à six heures du matin, quand il fait encore nuit et que sortir sans autre objectif que piétiner la neige. Tout cela devient un des clichés les plus normaux de la vie du camp. »

Le symbole de la discipline, ce sont les appels. Ils avaient de nombreux objectifs : atteindre le moral des déportés, les anéantir physiquement et moralement, les dégrader, les épuiser, les terroriser. Les appels normaux pouvaient durer une

heure ou deux si on avait de la chance, le matin, avant d'aller au travail. Et deux ou trois heures le soir, au retour des *Kommandos*. Il y avait également de petits camps où les appels étaient encore plus longs et se multipliaient. C'était selon l'humeur du commandant du camp ou si quelque chose d'insolite, comme par exemple une tentative d'évasion, désorganisait la vie quotidienne du camp. Dolors Gener dit : *« Le temps des appels servait pour enlever les morts et pour vérifier que personne ne s'était échappé. Ils nous faisaient rester plus d'une heure au garde à vous sur l'Appellplatz, debout sans bouger qu'il pleuve ou qu'il neige. »* Ces places, il y en a dans tous les camps de concentration nazis, c'est là que les Allemands font montre de leur talent "poétique" et de leur imagination. À Ravensbrück, les haut-parleurs diffusaient, à l'heure de l'appel, une chanson alors à la mode : *Schön ist das Leben*, ce qui veut dire exactement "La vie est belle !" À Mauthausen, quand ils réunissaient tous les déportés pour attendre le retour d'un évadé, on entendait la chanson romantique *"J'attendrai ton retour"*.

Il y avait plusieurs types d'appel. Le *Zählappell*, contrôle numérique par *Block*. L'*Arbeitsappell*, contrôle des *Kommandos* de travail. Et les appels généraux, plus exceptionnels. Jacint Carrió explique : *« À l'arrivée au camp, regroupement général. Il y avait tous les groupes qui n'étaient pas partis au travail, ceux qui ne travaillaient pas, tous rassemblés sur la place. Ils nous comptaient. Imaginez-vous : ils nous comptaient un par un ! Cela aurait pu ne pas durer plus d'une demi-heure si les Allemands ne se trompaient pas. S'ils perdaient le fil, ils recommençaient. S'ils voyaient qu'il manquait quelqu'un, il n'y avait pas de dispersion. Et alors c'était interminable. Il leur est arrivé de nous maintenir parfois groupés jusqu'au lendemain à midi, en plein hiver et sans manger. »*

Jacint Carrión parle des appels à Gusen.(53) Tout était pire dans ce camp. Un autre habitant de Manresa, Josep Pons, nous en parle :

« Dans la journée, sous le contrôle des SS, nous avions trois appels interminables. Qu'importe le temps qu'il faisait, tous les prisonniers du camp devaient y aller, y compris les morts qui apparaissaient tous les jours dans les baraques à cause de la faim et de l'épuisement. Leurs cadavres étaient apportés par les prisonniers eux-mêmes. Les officiers SS qui voyaient les morts par

(53) Voir deuxième partie, chapitre 4, dernier paragraphe. Gusen était un *Kommando* extérieur à Mauthausen. De nombreux Républicains y sont morts.

terre au moment de l'appel sautaient sur leur ventre pour vérifier s'ils respiraient ou lâchaient quelque plainte.

Quand un prisonnier s'échappait et qu'ils ne le retrouvaient pas, nous devions rester cinq heures à attendre pendant qu'ils allaient le chercher. En outre, ceux qui dormaient sur la même couchette que celui qui s'était évadé, recevaient vingt-cinq coups sur les fesses. On les pendait pendant un moment par les bras pour voir s'ils désigneraient l'endroit où se cachait leur camarade. Parfois les SS punissaient les prisonniers qui travaillaient au même Kommando. *En 1942 un prisonnier polonais avait disparu et on ne l'a jamais retrouvé. Comme représailles, les SS avaient gardé tous les Polonais du camp sur la place pendant trois nuits. Pendant la journée, ils allaient travailler et, la nuit, rassemblement sur la place. Le matin, ils ramassaient les cadavres de ceux qui n'avaient pu le supporter. Parfois ils punissaient tous les prisonniers, il fallait passer tout le dimanche sans manger. La punition la plus dure que j'aie connue, ils l'avaient appliquée aux Russes du camp. Trois s'étaient évadés et on n'avait pas pu les retrouver. Interdiction pour les Russes d'aller au travail, ils ont été obligés de rester sur la place où ils ont été martyrisés avec une extrême brutalité. Ils sont restés plus d'un mois avec demi-ration de nourriture. Des centaines de Russes en sont morts. »*

Ramon Milà se souvient également d'un appel "particulier" à Gusen. *« Tout Gusen était plein de puces. La nuit, on les trouvait sous les lits, on y mettait une gamelle pleine d'eau et le lendemain, elle était noire de puces. Nous les prenions à pleines poignées. Nous étions rouges à cause des piqûres. C'étaient des piqûres qui rappelaient des piqûres d'aiguilles et je ne sais pas ce que nous préférions, les puces ou les poux… Un jour, ils nous ont fait sortir nus à quatre heures du matin et ils nous ont laissés jusqu'au surlendemain minuit. Pour tuer les puces ils ont répandu un gaz dans les baraques. Ils ne nous avaient rien donné à manger ni à boire, ils avaient laissé la charrette avec le pain devant nous pour que nous le voyions. Dans la journée, il avait fait très chaud et le soleil brûlait au-dessus de nos têtes. Nous avions à ce moment-là le crâne rasé… Mais ce fut pire la nuit, beaucoup se sont suicidés alors à cause du froid. Nous nous serrions les uns contre les autres. Pendant la première nuit, ils nous avaient amenés aux douches où beaucoup étaient également morts… »*

Il faut penser que ces places où ils les amenaient étaient comme des scènes de théâtre. Souvent elles étaient immenses. Devant, de larges portails ; sur les

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 216

côtés, des barbelés électrifiés. Les SS promenaient sur les prisonniers un regard ironique, faisant diffuser par les haut-parleurs des mélodies joyeuses et nostalgiques. Tout près, l'odeur de chair brûlée que dégageaient les cheminées. Au minimum trois fois par jour, rassemblés, sans bouger la moindre partie du corps, sous la pluie, la neige ou le soleil brûlant. Sur ces places avaient lieu les événements les plus importants du camp, les punitions collectives ou individuelles, les pendaisons, les exécutions publiques, les traditionnels vingt-cinq coups sur les fesses… Mais c'est également sur ces places que les déportés ont commencé à constituer les premiers groupes de résistance, en se promenant par groupes de trois ou en courant sur la neige pour supporter les froids de l'Europe centrale. À partir de 1943, les appels journaliers devinrent plus supportables et à Gusen par exemple on les réduisit à un seul par jour. Mais les appels "pour l'exemple" durèrent tout le temps de la déportation. Ainsi en janvier 1945, le colonel Jaume Arnaud en subit un : *« En plus des travaux forcés sous les coups, ce qui nous épuisait le plus c'étaient les appels interminables, quel que soit le temps. Le premier janvier 1945, nous sommes restés de huit heures du soir à quatre heures du matin sur l'*Appellplatz *et, au petit matin, il y avait plus de cent cadavres sur le sol. Sur cette même place, le 4 févier, on m'a fait l'honneur de m'administrer une correction. Depuis quinze jours, je portais sous mon pyjama une véritable cuirasse faite de sacs à ciment qui me protégeaient très efficacement du froid pendant ces appels interminables. C'était défendu et, lorsqu'on s'en est aperçu, on m'a attaché les mains et les pieds sur un chevalet et un* Kapo*, un droit commun, un infâme animal, m'a donné vingt-cinq coups de fouets sur les fesses. »*

Ce châtiment avait été inventé par Eicke alors qu'il commandait Dachau. L'expérience de celui qui allait devenir Inspecteur Général de tous les camps servit beaucoup aux commandants qui n'avaient peut-être pas autant d'imagination que lui. Ainsi son règlement a été suivi à la lettre dans tout l'univers concentrationnaire nazi. Tous ont mis en pratique sa devise : *« La tolérance est l'équivalent de la faiblesse. »* Toute infraction à la discipline du camp signifiait une punition qui pouvait aller de huit jours en cellule — dans tous les camps il y avait une autre "prison" — ou vingt-cinq coups sur les fesses, jusqu'à la pendaison. Mais la discipline avait beaucoup de nuances, non seulement il s'agissait d'assister debout et immobiles aux appels, mais il y avait aussi la discipline dite "du mouvement" :

« On avait passé deux longues heures à se traîner dans la neige, à ramper, à courir à gauche et à droite à travers le camp, à faire Mützen ab*. Popeye, pour manifester sa mauvaise humeur, s'était armé d'un manche et répartissait des coups sans arrêt. Surtout lorsqu'il s'agissait de l'exercice* Mützen ab*. Il fallait arriver à ce que les quatre cents prisonniers (deux cents par aile de* Block*), tous ensemble, enlèvent et remettent leur bonnet avec une impeccable rigueur prussienne. Il fallait le faire des centaines et des centaines de fois, au garde-à-vous, et le bonnet devait s'appliquer sur la cuisse d'un seul coup énergique. Malheur à celui qui ne réussissait pas le mouvement !* Mützen ab, Mützen auf, Mützen ab, Mützen auf… *»*(54)

Tous les déportés catalans que j'ai rencontrés se souviennent très bien des appels et de ces *Mützen ab, Mützen auf*, enlever et remettre le bonnet, enlever et remettre le bonnet sans cesse. Et ne jamais s'arrêter jusqu'à ce que les *Kapos* ou les SS, de manière arbitraire suivant leurs états d'âme aient décidé de passer à autre chose.

Voilà comment était le camp, jour après jour. Toute la semaine s'écoulait dans la grisaille de la monotonie. La mort était une habitude comme une autre ainsi que la faim, le froid ou le travail éreintant. Et que dire des dimanches ? Souvent, le matin, les déportés devaient travailler comme tous les autres jours ou alors nettoyer la baraque ou exécuter ce que désiraient les "seigneurs" du camp. Casimir Climent i Sarrion m'a raconté ce qu'ils faisaient au camp de Mauthausen, un dimanche, alors que les temps les plus durs pour les Républicains étaient passés : *« Après avoir mangé, le matin, nous passions un certain temps à nettoyer les baraques et ensuite ils nous donnaient quelques instants de loisir. La majorité des déportés s'est rassemblée sur la place où avait lieu un match de foot entre Russes et Yougoslaves. Dans un coin, un boxeur espagnol commençait un combat contre un Hongrois. Beaucoup de nos camarades encourageaient l'Espagnol en applaudissant alors que les gens se regroupaient autour des boxeurs ou de ceux qui jouaient au football. D'un autre côté, le chœur des Républicains commençait à répéter. D'autres attendaient bien patiemment dans la longue file qu'il y avait devant le bordel. Les SS se promenaient d'une attraction à l'autre, ils regardaient sans rien dire mais ils nous laissaient faire. Au milieu de tout cela arrivaient les hurlements de ceux qui étaient enfermés en cellule. Ils hurlaient de faim, de*

(54) Voir Amat-Piniella, opus cité, p. 34.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 218

soif et de peur. Ils étaient dans le noir et l'on ne leur donnait rien à manger ni à boire. Au bout de dix jours, certains vivaient encore et s'enterraient sous les morts pour se réchauffer. »

L'HYGIÈNE

« Il faut inculquer aux détenus l'idée que le sens du sacrifice, la vérité, l'honnêteté, l'amour de la patrie, la propreté, la diligence et la sobriété sont les voies qui mènent à la liberté »

Général RICHARD GLÜCKS(55)

Le général Richard Glücks remplaça Eicke comme inspecteur des camps en 1939. Le 22 février, il publia un ordre de son cru et le fit afficher, à côté de la devise *"Arbeit macht frei"*, à l'entrée du camp de Dachau. Même si les nazis n'en avaient guère la nécessité, ils se retranchaient derrière certains masques pour donner l'impression que la concentration de détenus était une affaire normale.

L'un de ces masques était l'hygiène. Miquel Serra i Grabolosa n'a jamais vu le camp de Mauthausen en état de saleté :

« Quand j'y suis arrivé, la désinfection générale avait déjà été faite et il n'y avait pas d'épidémies de poux, de puces ou d'autres parasites. L'hygiène qu'ils nous imposaient et les nombreux contrôles qu'ils nous faisaient passer nous obligeaient à être toujours propres.

Le contrôle des poux avait toujours lieu la nuit. Vers minuit, ils allumaient d'un coup les lumières, alors qu'on était tous endormis, et on devait se mettre en rang, comme ça, déshabillés, pour passer le contrôle. Le chef du baraquement s'asseyait sur un tabouret ou au bord d'une table. Un bâton dans la main droite et une torche électrique dans la main gauche, ou le contraire s'il était gaucher, il nous inspectait les aisselles, la poitrine si elle était velue et le bas-ventre. Avec son bâton il séparait les poils pour voir s'il n'y avait pas de "bestioles". Puis ils nous faisaient grimper sur un tabouret et avec le même bâton le chef nous écartait les doigts de pied. La plupart d'entre nous étaient déclarés "propres" et on pouvait revenir s'allonger, car il serait abusif de dire "se remettre au lit". Mais si quelqu'un était jugé "sale", il pouvait s'attendre à

(55) Vicenzo et Luigi Pappalettera, opus cité, p. 20.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 219

passer une sale nuit. La douche froide durait longtemps, très longtemps, et était assortie de coups et de mauvais traitements. Pourtant, la victime pouvait s'estimer heureuse si ça finissait comme ça. Parfois, sous la douche, ils l'obligeaient à s'accroupir sous un bard, de ceux qu'on employait pour aller chercher le pain. C'était une caisse faite de lattes en bois de dix centimètres de long et de deux centimètres d'épaisseur. Elle faisait environ un mètre de long, quatre-vingts centimètres de large et, en comptant les pieds, elle mesurait aussi quatre-vingts centimètres de haut. La victime se trouvait donc enfermée dans cette caisse et il n'était pas rare qu'on lui fasse passer toute la nuit dans cette position. Si elle n'était pas morte au petit matin, elle était en piteux état. »

Malgré la promiscuité, de nombreux déportés, comme Serra i Grabolosa, n'attrapèrent jamais de poux. Le matin, ils devaient courir pour saisir ce qui restait de savon dans les lavabos et être les premiers à se sécher avec les chiffons qui faisaient office de serviettes. Les derniers à s'essuyer ne trouvaient plus qu'une serpillière noire et gluante. L'hygiène passait avant tout, l'hygiène et la discipline allaient de pair dans cette dégradation programmée de l'homme. Voici que ce qui arriva un jour à Gusen. C'est Jacint Carrió qui nous le raconte :

« Après le souper, ils nous obligeaient à aller nous laver ou à prendre une douche, selon les baraquements. À certains endroits, il fallait juste se laver les pieds, dans d'autres il fallait prendre une douche. Tu parles si on avait l'envie de prendre une douche, mais comme c'était un ordre, on était bien obligés de le faire. Après, on pouvait faire un tour ou griller une cigarette avec un copain. On pouvait aussi aller se coucher, c'était le mieux, mais généralement ils n'imposaient pas le silence avant neuf heures et on devait faire les cent pas dehors ou s'asseoir à côté des morts, ce qui était très désagréable. La cloche sonnait et hop, au lit ! Le moment était enfin venu de dormir et de reposer sa carcasse. Mais jusqu'à six heures du matin, il pouvait se passer bien des choses. Parfois ils avaient la riche idée de faire un contrôle de poux. Le pauvre prisonnier sur qui ils trouvaient un pou prenait au moins cinq coups sur les fesses. Après, on pouvait se recoucher. Mais le sommeil n'était pas garanti : les SS pouvaient revenir d'une petite virée en dehors du camp et ça pouvait les prendre de continuer ça chez nous. Comme ça, alors qu'on dormait déjà, ils rentraient par les fenêtres de nos baraquements et nous obligeaient à nous relever pour voir s'il n'y avait pas d'anomalies. C'était un prétexte pour nous empêcher de dormir et gare à celui qui traînait, ils le sortaient du lit en le

cognant ! Quand ils nous avaient tous inspectés après nous avoir mis en rang à l'extérieur, quand ils avaient liquidé quelqu'un et qu'on avait pris assez de coups, alors ils dégageaient. Les lumières s'éteignaient et on tâchait de dormir, si possible ; on tâchait de profiter des heures de sommeil si jamais il en restait avant le coup de six heures.

Un jour, à six heures, la cloche sonne, debout, vite ! Aux lavabos sans chemise, sinon celui qui la porte reçoit une volée de coups et il n'aura plus jamais envie de la mettre. Après la toilette, dehors et puis dans les baraques pour prendre le café. Mais aujourd'hui il neige très fort et on ne sait pas s'ils vont nous envoyer au travail, même si jusqu'à maintenant on y est allés tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il neige. Mais il neige de plus en plus fort, la chute de neige est si forte qu'il y a déjà une couche de dix centimètres. Pour l'instant, ils ne font sortir que ceux qui doivent aller décharger à la gare ou remplir les tâches indispensables du camp.

Cela fait une heure que l'appel a été fait et ils hésitent encore. Il n'arrête pas de neiger, notre triste chemise, notre veste et notre bonnet sont tout trempés. Soudain ils donnent des ordres : ceux qui restent n'iront pas travailler. Qu'est-ce qu'ils vont nous faire faire ? Ils nous mettent en rang dix par dix et ils nous obligent à piétiner la neige du camp en nous tenant par le bras. La neige doit être bien écrasée pour que les gens puissent circuler. Nous allons jouer les rouleaux compresseurs, nous allons bien aplatir la neige. Ils nous font circuler dans tout le camp par rangées de dix, imaginez ça, deux mille hommes marchant en long et en large, en long et en large, de neuf heures du matin à onze heures du soir, toujours sous la neige, écrasant la neige, en long et en large, en large et en long. Si elle n'est pas écrasée, on recommence, elle doit être bien écrasée, en long et en large ; certains perdent leurs savates, des sortes de mules attachées par derrière avec un cordon. En long et en large, tous se tenant par le bras, avec la neige qui est à moitié glacée, c'est très facile de perdre ses savates ; elles tombent, mais les rangées de dix ne s'arrêtent pas. Ceux qui les perdaient devaient continuer pieds nus, écrasant sans arrêt la neige, et on a avancé, jusqu'à onze heures du soir, quand ils ont dû en avoir marre de cette comédie.

Et alors qu'est-ce qui s'est passé ? Le plus logique, c'était de rentrer aux baraquements. Mais ils n'ont laissé partir que les vétérans, les privilégiés. Les autres, nous la chair à canon, ceux qui travaillaient dans les carrières, le rebut

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 221

du camp, c'est-à-dire quatre-vingts pour cent, la grosse majorité, ils nous ont laissés dehors, dans la rue. Parce que, si on rentrait au baraquement, on allait le salir et il ne fallait jamais salir le baraquement ; le baraquement devait toujours être bien propre et nous, bien sûr, nos chaussures elles étaient sales à force de piétiner la neige. Le baraquement, c'était pour faire joli, avec ses lits qu'on n'utilisait pas, avec son poêle réservé au Kapo*, aux* Prominenten *! »*

Ni Jacint Cortès, ni Ramon Milà, ni Carrió ou Josep Pons n'ont pu oublier les désinfections au camp de Gusen. Josep Pons en parle :

« Les désinfections ne servaient qu'à nous torturer. Ils nous faisaient lever à quatre heures du matin et, après avoir avalé une espèce d'eau teintée, on se déshabillait complètement et on devait aller sur la place du camp. Tous les prisonniers devaient y aller, même les malades de l'hôpital, la plupart avec quarante de fièvre. La désinfection durait toute la journée et toute la nuit, le temps ne changeait rien à l'affaire et, en plus, ils ne nous donnaient rien à manger. Le soir, ils nous faisaient prendre une douche puis, sans même pouvoir s'essuyer, on devait revenir sur la place. Les malades ne résistaient pas à ça et, à l'arrivée, ils étaient bons pour le four crématoire. Tous les soirs il y avait un contrôle du linge pour voir si on n'avait pas de vermine. C'était inévitable d'y trouver un pou, surtout au début, quand ils ne changeaient nos vêtements que tous les trois ou quatre mois. »

À Gusen, il y eut trois désinfections générales. Au cours de la première, le 19 mai 1942, il y eut plus de huit cents morts. La deuxième eut lieu le 13 juin 1942 et la troisième le 1er janvier 1943, par moins 20°. Mais dès 1941 les prisonniers étaient réveillés de temps en temps à minuit et forcés de prendre une douche. En chemin, les prisonniers étaient frappés à coups de fouet et à coups de bâton par les SS qui avaient organisé cette petite fête rien que par plaisir. Josep Pons continue :

« Je me souviens d'une des douches qu'on a dû prendre, ceux de la baraque 17 où on était tous des Républicains, vers la fin 41. À cette époque, la douche était en plein air, aux quatre vents. Après être restés plus d'une demi-heure devant notre baraque en attendant que les autres Blocks *aient fini, on a dû aller aux douches. C'était un des jours où il y avait le plus d'officiers SS, dont l'aide du chef de camp. Dès qu'on entrait, les SS nous frappaient et nous jetaient dans le tas de chair humaine qui s'empilait sur le côté. Et tout ça sans jamais quitter leur sourire moqueur.*

L'aide du chef de camp s'est mis à gueuler un Viva Franco ! *qui a fait diminuer le bruit des jets d'eau. Personne ne lui a répondu. Tous les Républicains tenaient bon sous l'eau. Le nazi a répété son hurlement. Les Républicains faiblissaient, ils n'en pouvaient plus, affaiblis comme ils l'étaient. Quelqu'un a répondu par un* Viva Franco ! *assourdi. Les jets d'eau glacés continuaient à couler sur ces corps contractés. Il s'écoula un bon moment avant que les prisonniers ne répondent à pleins poumons au cri du SS. Celui-ci, satisfait, ordonna de sortir des douches.*

La sortie fut catastrophique. Au fur et à mesure qu'on quittait les douches, les SS multipliaient les coups de fouet avec de grands éclats de rire. Ce jour-là, ça a été l'un des plus meurtriers que nous ayons connus, nous les Républicains de Gusen. »

De temps à autre, les camps d'extermination étaient inspectés par des "commissions" qui s'abritaient derrière la Croix-Rouge. A. G. s'en souvient :

« L'organisation du camp de Mauthausen était extraordinaire. Tout devait être impeccable. Le dimanche, ils te faisaient nettoyer ta gamelle jusqu'à ce qu'elle ressemble à un miroir. Ils t'humiliaient et ils te faisaient recommencer à frotter ta gamelle encore et encore. Mais eux, ils étaient tout aussi propres. Les cuisines étaient ultramodernes, on n'avait rien à manger, mais les chaudières étaient bien astiquées, d'énormes chaudières à vapeur pour tout le monde, des chaudières dernier modèle. La Wäscherei*, où on lavait le linge des officiers, était très propre elle aussi. Ils avaient tous les progrès techniques qu'on trouvait alors en Allemagne. Quand venait une commission, elle visitait tout : le réfectoire des SS, leurs cuisines, les garde-manger, les dépendances tenues par les prisonniers et contrôlées par les SS. Ils inspectaient aussi l'infirmerie des SS, immaculée comme leur salon de coiffure. Les soldats n'avaient que trois minutes pour se faire tondre avec des machines électriques (quand le commandant du camp, Ziereis, arrivait, tout le monde devait se lever, même les officiers).*

En règle générale, les commissions venaient vers six ou sept heures du soir. Elles voyaient toute cette organisation entre les mains des prisonniers, elles voyaient que les SS se laissaient raser par eux. Elles visitaient les douches, qui, sans les prisonniers, faisaient un tout autre effet et c'étaient de bonnes installations. Les SS leur montraient la Wäscherei*, la buanderie où on repassait et raccommodait les vêtements des SS. Ils leur montraient le bordel, l'infirmerie*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 223

n° 5 où il y avait des draps pour les malades. Et à la fin, elles allaient visiter un baraquement. Mais ils ne les emmenaient pas dans n'importe quel baraquement, non, ils leur montraient la baraque 2, la baraque des Prominenten*, des prisonniers qui, précisément, s'occupaient de toutes les tâches à la* Wäscherei*, au salon de coiffure, aux cuisines, etc. et, étant donné qu'ils étaient bien traités, ceux-là avaient meilleure mine et guère l'envie de se révolter. Pendant ce temps-là, tous les prisonniers devaient s'enfermer dans leurs baraquements et ne sortir sous aucun prétexte.*

À la fin, moi aussi j'ai été un Prominent *et j'ai été dans la baraque 2 ; j'ai donc été le témoin de certaines de ces inspections. Cette baraque était "le modèle de Mauthausen". Tout le monde y avait un lit avec des draps, du linge de rechange toutes les semaines, des chaussettes — contrairement à ceux des autres baraques — etc. Dans les autres baraques, les* Prominenten *ou les* Kapos *étaient les seuls qui avaient droit à ces avantages, pas les autres : par exemple à la baraque 6, là où dormaient les cuisiniers. La commission, donc, voyait notre baraque, bien propre, avec des livres de philosophie sur les étagères, avec des journaux allemands, avec un haut-parleur dans chaque Stube pour écouter les nouvelles à la radio, des jeux d'échec, de dames, un poêle à charbon très bien entretenu… Les gens de la commission étaient des civils et parlaient l'allemand. Ils étaient accompagnés de Bachmayer, Ziereis, Schulz*(56)*, le* Streitwieser(57) *qui leur montraient le baraquement et les traitaient avec amabilité. Les gens de la commission voyaient aussi que tout le monde avait une table avec une place assignée, certains lisaient, d'autres jouaient aux échecs… Alors ils entraient dans les dortoirs… »*

Avant de poursuivre avec A. G., voyons ce que nous dit Amat-Piniella de la réglementation quant à la façon de faire les lits :

« Il y avait des baraques avec des lits et des baraques sans ; les prisonniers privilégiés vivaient dans les premiers. Le lit n'était pas seulement un meuble pour se reposer la nuit, mais aussi un signe de catégorie sociale. Pourtant, le lit causait aux privilégiés des soucis non négligeables, puisque les règlements et coutumes du camp faisaient de la "construction des lits" un art difficile. Il fallait transformer une paillasse en un parallélépipède parfait. Les couvertures, draps et housses à petits carreaux devaient être placés dans un ordre

(56) Le chef du *Politische Abteilung*. Voir le chapitre 2 de la troisième partie.
(57) Lieutenant qui s'occupait des détenus. *Ibid*.

spécial, toujours selon le droit fil, en formant des angles droits, le tout consciencieusement lissé. Une fois la tâche accomplie, le Blockälteste *faisait son inspection et au moindre pli ou à la moindre entorse à la ligne droite il saisissait un coin du drap et défaisait d'un coup et en clin d'œil l'œuvre patiente d'une demi-heure. Si le prisonnier était de haute catégorie, cela s'arrêtait là ; mais si c'était un "privilégié" de seconde zone, il recevait normalement des coups ou bien il était souvent obligé de passer l'après-midi du dimanche à faire et défaire des lits. Il faut dire que l'aristocratie suprême du camp disposait de domestiques pour faire ce travail. »*

À la baraque 2, il y avait cent lits dans chaque *Stube* et cinquante armoires. Celles-ci étaient en bois blanc frotté au papier de verre, ce qui le faisait paraître neuf. Les gens de la commission ouvraient une armoire et voyaient une étagère en haut avec deux tasses blanches en faïence. Dans les autres baraques, elles étaient en aluminium. Sur l'étagère d'en bas, ils voyaient deux assiettes, également en faïence, deux serviettes, une pour la toilette, l'autre pour la vaisselle. À la porte de l'armoire, une barre en bois servait à ranger la fourchette, la cuillère ou un couteau, interdit dans le camp, une brosse à dents et du dentifrice. Bachmayer et Ziereis disaient aux gens de la commission que tout le camp était ainsi et ils passaient sous silence le fait que dans les autres *Blocks*, il n'y avait qu'une seule serviette pour deux cent cinquante hommes et qu'elle se transformait en éponge. Dans les armoires, comme par "hasard", il y avait du sucre, de la confiture, du tabac, de la margarine, du pain…

A. G. se rappelle que dans la baraque il y avait aussi des classes et que les *Prominenten* les plus malheureux, comme lui, servaient de domestiques aux autres *Kapos*, généralement des prisonniers de droit commun allemands, bien habillés, avec des pantalons et des vestons faits sur mesures. Un jour, l'un des membres de la commission a demandé au prisonnier qui se trouvait à côté d'A. G. :

- Pourquoi es-tu au camp ?

- Parce que j'ai volé.

- Ça fait combien d'années ?

- Cinq.

- Tu sais que vous êtes très bien, ici ?

- C'est sûr, a répondu l'autre.

Que pouvait-il dire ? Il ne pouvait pas crier que Mauthausen était une boucherie. S'il avait dit la vérité, on l'aurait sûrement torturé. D'autre part, les gens de la

commission avaient-ils le moindre intérêt à la connaître, la vérité ? Ils savaient qu'ils tenaient leur rôle dans la comédie des inspections. Ils n'ont jamais manifesté le moindre intérêt à voir les autres baraquements, ou la prison, ou le four, ou l'infirmerie du camp russe, où les prisonniers mouraient par centaines. Pourtant quelqu'un leur a dit la vérité. C'est Joan Pagès qui me l'a raconté. Un jour où la commission sortait après avoir terminé sa visite, un *Kommando* de travail rentrait, le *Klerenlager*, formé de vingt-cinq déportés, parmi lesquels Otto Peltzer, un champion olympique connu. Les gens de la commission l'ont reconnu et l'ont appelé. Juste sous le grand aigle de l'entrée ils lui ont demandé :

- Comment tu te trouves, ici ?

- Mal, fit le champion.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Que la pitance est maigre.

Le soir, à l'appel, le commandant Ziereis, furieux, hurla :

- Il paraît que quelqu'un a faim, ici. Qu'il se montre, on veut savoir qui c'est.

Ils firent passer le chevalet de torture devant tout le monde et personne n'osa se montrer. La commission avait dû transmettre la plainte d'Otto Peltzer à Ziereis, mais Peltzer fut épargné sans doute parce qu'il était célèbre. La commission ne pouvait pas, de toutes façons, ignorer la réalité du camp. C'était une splendide couverture "légale".

L'hygiène ne comptait pas quand il s'agissait de porter assistance aux malades. Le docteur Sever Perramon en fit l'expérience à Buchenwald : *« N'importe quelle mesure d'hygiène devait être accompagnée de la plus grande humiliation. Pour une simple piqûre dans le bras il était de rigueur que tout le monde se présente nu comme un ver, à la queue leu leu. L'hygiène était toujours caractérisée par un manque de respect envers l'asepsie. Une même aiguille non stérilisée servait pour une foule de gens. Tant pis s'il y avait parmi les prisonniers de présumés syphilitiques. Il était bien évident qu'il ne s'agissait pas d'immuniser les hommes contre d'éventuelles épidémies, mais d'éviter que celles-ci ne fassent irruption à l'extérieur du camp, préserver le peuple allemand, pas les prisonniers. »*

L'admiration pour la Grèce classique s'était merveilleusement infiltrée dans la vie quotidienne des nazis, à base d'hygiène et de sport. Il fallait être de race aryenne, avoir la peau blanche, des yeux bleus, être blond, d'une taille supérieure ou égale à un mètre soixante-quatorze. Et ce n'était pas le cas de beaucoup de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 226

nos déportés. Voici ce qui est arrivé à Josep Pons i Carceller : *« En 1941, à Mauthausen, on dormait par terre, sur des paillasses. Il n'y avait pas de place pour tout le monde et les* Kapos *nous donnaient des coups de fouet pour qu'on se tasse. »* Joan Tarragó raconte : *« Le matin ils nous faisaient nous laver dans les lavabos, au milieu des baraques et ils laissaient les fenêtres des deux côtés grandes ouvertes pour que cela fasse des courants d'air. Ils le faisaient exprès. Après, quand on revenait dans le baraquement, un des* Kapos *frappait méchamment ceux qui avaient l'air d'être sales. Mon ami Pons i Carceller, enseignant à Tarragone, a reçu plus d'une fois des coups parce qu'il avait la peau plus foncée que les autres. Ça le désolait d'avoir la peau si noire, comme il disait. Il se laissa aller, il ne se lavait plus et, vers la fin, il se laissait pousser la barbe. "Je me laisse pousser la barbe, disait-il, avant de mourir. Après tout, les nazis disent que nous ne sommes pas des hommes mais des porcs, non ?" »*

ÉCRIRE DES LETTRES

« Emili déchira l'enveloppe. Les lignes étaient peu nombreuses, en effet, et Emili les lut trois fois avant de relever les yeux. "Ta carte postale à la main, j'ai couru comme une folle dans l'appartement, chez les voisins, dans la rue… Je l'ai montrée à tout le monde, j'ai dit à tout le monde que j'étais très contente…" Désireux d'être seul, il s'en alla dans sa chambre et se réfugia dans son lit.

L'image de Matilde devint d'une invraisemblable précision dans sa mémoire. L'avenir était en lui. »

JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K L. Reich*

Un fait apparemment aussi banal qu'écrire ou recevoir une lettre prenait, dans les camps d'extermination nazis, une transcendance indépendante du texte, des mots écrits. C'était une manière de vérifier qu'on était vivant, que le monde du dehors, le monde "réel" se souvenait encore de vous, qu'il vous gardait une place.

Mais les Républicains qui furent déportés à Mauthausen restèrent près de deux ans et demi sans pouvoir écrire. Ils étaient traités comme les N.N. et, sans aucune forme de jugement, sans savoir de quoi ils étaient accusés, effacés de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 227

toutes les listes officielles. Les nazis savaient très bien que la communication avec le monde extérieur aidait fortement à la survie, constituait un soutien moral qui donnait envie de continuer à vivre. Ce n'est pas un hasard si la plupart des Républicains sont morts pendant les années où ils étaient isolés, sans rien savoir de leurs proches et pensant que ceux-ci devaient les tenir pour morts. Un déporté m'a dit qu'il a survécu en oubliant sa famille, tous ceux qu'ils aimaient. Au contraire, un paysan du Bas-Èbre, grand et fort, habitué à toutes sortes d'inconforts matériels, à n'importe quel climat et aux efforts physiques les plus durs, n'a pas pu résister, parce que l'image de sa femme et de ses enfants restait trop vive. Pourquoi les SS décidèrent-ils qu'ils ne pouvaient pas écrire alors qu'ils n'étaient pas, "officiellement", des N.N. ? Ils avaient dû recevoir un ordre en ce sens. Les Républicains avaient dû être envoyés à Mauthausen dans l'idée de tous les exterminer. Mais les nazis, eux, ne pouvaient pas éprouver à leur égard de haine particulière, ils n'étaient pas Juifs, ils ne venaient pas d'un pays où la résistance était âpre. Alors pourquoi cet ordre ? Nous n'en avons pas de preuves, mais nous avons parlé dans le prologue de la participation directe du gouvernement de Madrid à la déportation de cette masse de Républicains à Mauthausen. Cet isolement, ce traitement discriminatoire envers les Espagnols n'est-il pas une preuve supplémentaire de cette participation ?

Pendant les deux premières années, presque tous nos déportés moururent à Mauthausen et dans ses *Kommandos* sans rien savoir de leurs proches. Mais vers la fin de 1942, il y eut du changement. Deux Catalans travaillent dans les bureaux du camp : Joan de Diego et Josep Bailina. Les Républicains ont obtenu quelques postes clefs. Les SS avaient d'autres affaires à traiter, la bataille de Stalingrad avait commencé, Heydrich avait été assassiné en Tchécoslovaquie quelques mois auparavant, aussi les haines se focalisaient-elles sur les Soviétiques et les Tchèques. Ces deux nationalités étaient traitées sauvagement dans le camp, et, bien entendu, elles ne pouvaient pas non plus écrire à leurs proches.

Joan Pagès pressait Josep Bailina, qui travaillait au *Politishe Abteilung*(58), et Joan de Diego, qui était au *Lagerschreibstube*(59), de rappeler aux SS leur situation anormale. Ils finirent par obtenir la permission d'écrire en novembre 1942. Exactement deux ans et trois mois après l'arrivée des premiers Républicains à Mauthausen.

(58) Section politique du camp.
(59) Bureau interne du camp.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 228

Ils sont autorisés à écrire, sur des cartes postales fournies par les SS, vingt-cinq mots toutes les six semaines. Dans un coin de la carte postale, on voit le nom et l'adresse du destinataire. Sur ce même coin, à gauche, figure le nom de l'expéditeur, le numéro matricule et le nom du camp : Lager Mauthausen (Oberdonau), Deutschland. Tout suggérait qu'il s'agissait de prisonniers de guerre et non de déportés politiques. Dans l'autre coin, on lit les instructions en allemand et en espagnol :

« Instructions pour la correspondance des prisonniers :

1. Le prisonnier est autorisé à écrire une fois toutes les six semaines, idem pour la réception de la réponse. (Pas plus de vingt-cinq mots, seulement à caractère personnel et familial.) Dans la lettre réponse il est permis de joindre (Coupon Réponse International) du timbre monnaie.

2. Dans les colis aux prisonniers il est interdit de joindre des photographies

Der Lager Kommandant. *»*

Du fait que Bailina et Joan de Diego sont dans les bureaux, tous les déportés républicains obtiennent alors la possibilité d'écrire en espagnol alors que les Polonais et les Tchèques, quand on les y autorise, doivent le faire en allemand. Les Républicains qui furent déportés dans d'autres camps, comme Dachau, durent aussi le faire en allemand. Au début, on distribua à ceux de Mauthausen un texte type qui disait à peu près : *« Je vais bien, envoyez des colis, etc. Bises. »* Les lettres passaient par la censure de Climent et Bailina depuis la *Politische Abteilung*. Grâce à Casimir Climent, beaucoup de N.N. français purent écrire à leurs proches sous le nom d'un autre déporté.

Selon Joan Pagès, le Catalan Francesc Boix, qui avait acquis un certain ascendant sur le capitaine SS Bachmayer, intervenait auprès de lui quand on dépassait les six semaines réglementaires. Peu à peu, de nouveaux avantages sont conquis, les mots autorisés atteignent le chiffre de quarante et les déportés peuvent écrire avec plus de liberté. Vers la fin, ce seront environ deux cents mots.

Quand les Républicains N.N. arrivent, vers la fin 43 et en 44, les autres déportés leur cèdent leur nom et leur numéro matricule pour qu'ils puissent écrire à leurs proches. Ainsi, Josep Miret i Musté a pu écrire à sa sœur Magdalena et à sa mère sous le nom de Josep Castells i Porta. Sinon, ces femmes n'en auraient eu aucune nouvelle. Comme nous l'avons dit, Bernat Garcia a lui aussi prêté son nom pour que Largo Caballero puisse écrire à sa fille Carmen, sans que l'écrit passe par la Gestapo. Largo Caballero ne pouvait pas écrire avec l'adresse du

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 229

camp de Sachsenhausen. Bernat Garcia envoya une lettre à Carmen comme si c'était une correspondance normale et, entre les mots habituels, il intercala *« le grand-père va bien*. »* Sa fille communiqua à la Croix-Rouge internationale l'endroit où se trouvait son père et celle-ci lui envoya des paquets. La BBC divulgua immédiatement la nouvelle. Les SS cherchèrent pendant un certain temps la façon dont la nouvelle avait filtré. S'ils avaient découvert l'auteur, il est certain que Bernat Garcia aurait été exécuté.

Nous avons dit auparavant que les Républicains de Mauthausen ne purent pas écrire avant la fin de l'année 1942. Et qu'ils ne reçurent pas non plus de lettres. Ceci n'est pas tout à fait exact : Jacint Carrió en reçut une de son frère, de Manresa, qui lui apprenait qu'au mois d'octobre sa mère était morte. Il la reçut au début de l'année 1941. La mère de Jacint Carrió était morte d'une crise cardiaque après avoir appris que son fils avait été fait prisonnier de guerre à Strasbourg. Carrió ne fut pas autorisé à répondre. Quand il me racontait cela, il se demandait à la fin :

« Pourquoi m'ont-ils transmis justement cette lettre-là alors qu'il y en avait si peu qui entraient ou sortaient ? Il y avait de quoi mourir de chagrin. »

LA FAIM

« La faim est une douleur physique, absorbante et exclusive. »
JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K L. Reich*

Un déporté barcelonais, qui a préféré garder l'anonymat, dit : *« Être jeté dans un camp de concentration, c'est l'état le plus proche de la mort que tu puisses connaître pendant toute ta vie. Ils te battent jusqu'à la mort, ils te donnent entre 500 et 600 calories par jour, tu travailles comme un forçat dix heures par jour, transportant des pierres qui pèsent la moitié de ton corps, remontant l'escalier de 186 marches creusées dans la terre, ils t'obligent à "faire la grenouille" la nuit, parfois sur la neige quand le SS de service entre fin saoul dans le baraquement… Et tout ça parce que tu es encore vivant. »*

« J'ai faim, j'ai très faim », c'est la pensée qui s'empare du déporté dès le début. La dominer, y penser, manger n'importe quoi, se laisser vaincre par cette douleur déchirante qui, comme le dit Amat-Piniella est, en outre, absorbante et

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 230

exclusive. Cette faim est la première sensation qui peut vous transformer en animal. Mais, malgré tout, on est encore vivant, comme le dit le déporté anonyme. Neus Català et ses camarades échangeaient des recettes, se racontaient des repas savoureux la nuit, au moment du repos. De temps à autre, cela leur faisait honte, elles disaient que c'était dégradant, elles se punissaient et se privaient de parler de ripailles imaginaires. Au bout de deux, trois jours au maximum, elles n'en pouvaient plus et revenaient à leurs recettes de cuisine.

Joaquim Amat-Piniella dit : *« La morale, tu peux la respecter un moment, tant que tu manges, mais là-bas la nourriture nous manquait de plus en plus… Il y en avait si peu, de la nourriture ! Le matin on nous donnait un genre de soupe, enfin soupe, c'est vite dit…, c'était comme un bouillon d'os avec un peu de semoule. À midi une gamelle pleine d'une sorte de rata avec des navets. Des fois, il y avait du chou, des fois de la choucroute, quelques pommes de terre ou des betteraves fourragères. Le tout trituré et bien cuit dans de très grosses marmites à pression. À force de cuire, ça finissait pas s'étuver. Voilà le dîner. L'après-midi, ils te donnaient 300 grammes de pain avec un peu d'une espèce de saucisse à la tripe qui, bouillie, n'avait de viande que l'aspect. C'était tout ce à quoi on avait droit, comme protéines. Certains jours, ils nous donnaient de la margarine à base de saindoux et un peu de café. Les vétérans du camp nous conseillaient de ne pas boire d'eau. C'était de l'eau de montagne, très forte, et en quatre jours tu sortais les pieds devant. Elle te donnait des diarrhées affreuses, parce que cette eau était trop bonne. Alors, tout ce qu'on buvait c'était ce café. »*

La nourriture était, à quelque chose près, la même dans tous les camps. Voici ce que nous explique Joan Mestres de Sachsenhausen : *« Personne ne peut arriver à imaginer ce qu'était la faim, là-bas. Ce qu'on te donnait, c'était juste pour tenir debout, pas plus. La faim t'ôtait le sommeil. Le matin, ils te donnaient un peu de pain noir allemand coupé fin avec du chorizo* (sic) *et une eau baptisée café, mais qui était de l'orge sans sucre. À midi, de l'eau bouillante — quelqu'un avait répandu le bruit que les cuisiniers mangeaient la viande qui nous revenait et la remplaçaient par de la chair humaine — avec une pomme de terre bouillie. Le soir, pareil qu'à midi. Dans mon* Block, *il y avait un médecin très jeune, un Belge. Il me racontait des choses de l'infirmerie que, nous, on appelait "l'antichambre de la mort". Un jour il m'a dit que dans un des châlits à trois étages le malade de l'étage d'en haut était*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 231

mort. Celui du milieu a attaché la main du cadavre à une ficelle et il la faisait bouger. Quand ils distribuaient la soupe il faisait bouger la main du mort et disait qu'il était très malade :

- Donnez-la moi, ajoutait-il. Je vais la lui garder et la lui donner quand il va se réveiller.

Pendant deux ou trois jours, il a bouffé la soupe du cadavre. Jusqu'à ce qu'un matin le médecin se rende compte que cette main avait quelque chose de "bizarre" et a découvert que c'était celle d'un mort. »

E. G., déporté à Buchenwald, dit en parlant de la faim dans les camps nazis : *« Ils nous faisaient tomber plus bas que les bêtes, la faim qu'ils nous infligeaient nous faisait perdre la notion de la dignité humaine. Quand on allait travailler, on arrachait l'herbe autour du camp et on la mangeait, toujours en surveillant d'un œil que les gardiens et les* Kapos *ne nous voient pas. »* Le lieutenant colonel Garcia Miranda affirme à propos de Buchenwald : *« Je n'ai pas honte de dire que j'ai joué les cobayes, que je me suis laissé prendre une bonne quantité de sang juste pour pouvoir rester six jours à l'infirmerie, boire un verre de lait et manger un peu mieux. D'autres malheureux camarades ont fait pareil et ils en sont même arrivés à se laisser inoculer de vraies maladies, juste pour pouvoir manger. Mais il y a encore plus horrible. Il y en a un qui a dormi une nuit à côté d'un cadavre, sans le déclarer, pour pouvoir dévorer sa ration… »*

Josep Pons explique comment à Gusen lui et quatre camarades allaient à la baraque 3 chercher les épluchures de pommes de terre que les *Prominenten* y jetaient. Ensuite, ils allaient aux latrines et, en cachette, ils les mangeaient. Il se rappelle aussi un Républicain qui a volé de l'eau de Cologne et qui l'a bue comme si c'était de l'alcool. Le repas qu'on leur servait prenait dans le camp une importance inouïe. Jacint Cortès nous raconte :

« La plupart d'entre nous gardait en faisant bien attention le morceau de pain qui lui revenait avec les miettes qui étaient tombées au moment de la pesée. On n'en perdait jamais une seule miette. On gardait le tout dans notre mouchoir puis, toujours en faisant bien attention, on s'attachait le mouchoir à la ceinture. Après s'être couchés on dépliait lentement le mouchoir et on sortait le pain. Les uns le mangeaient en quatre morceaux, d'autres l'agrippaient et l'avalaient en un rien de temps, d'autres le coupaient comme si c'étaient des morceaux de sucre, d'autres en faisaient des boulettes ou de petites

tranches très fines, tellement fines qu'on pouvait voir à travers. Tous faisaient leur possible pour imaginer qu'ils avaient fait un grand repas, mais ils se martyrisaient parce qu'ils se mettaient à penser aux festins qu'on leur servait chez eux… »

Il y avait un chien très bien nourri à Grossramming, c'était un chien du genre teckel, et les SS s'en occupaient soigneusement. Chaque jour, il courait à côté de Francesc Teix. Un jour, Francesc a entendu le *Kapo* de son *Kommando* de travail demander au cuisinier :

- C'est pour quand ?

- Pour demain.

Francesc a pensé qu'il allait perdre son meilleur ami, le teckel. Le jour suivant, le cuisinier s'est approché de lui avec un plat fumant. Ça sentait bon, mais Francesc n'avait pas confiance et il n'a pas voulu en manger. L'autre a vu un Yougoslave qui fouillait dans les détritus pour chercher des épluchures de pommes de terre, et, en le voyant si affamé, il lui a donné cette cuisse suspecte. Le Yougoslave s'est jeté dessus et n'en a rien laissé, même pas l'os. Au bout d'un moment, Francesc a vu une nouvelle fois le teckel s'approcher de lui et remuer la queue comme d'habitude.

Les *Kapos*, quand ils ne pouvaient pas voler de la margarine à la cuisine pour ajouter à leurs pommes de terre, tuaient quatre ou cinq déportés. Ils les noyaient dans une cuve d'eau et pouvaient ainsi prendre le morceau de margarine qui leur revenait.

Joan Tarragó dit : *« La faim en faisaient tomber bon nombre dans l'obsession de la nourriture. Quand ils recevaient leur ration, il fallait toujours qu'ils s'imaginent que la leur était plus petite que celle du voisin et ils disaient :"Tu vois, moi je n'ai eu aucun morceau de pomme de terre" ou bien :"mon pain est plus petit que le tien". Leurs yeux suivaient les autres plats et, pendant ce temps-là, sans faire attention, ils avalaient leur repas, l'absorbaient et suivaient des yeux les mouvements de cuillère des autres et ils continuaient leurs exclamations :"J'ai pas eu de chance ! Regarde celui-là, il a déjà sorti six morceaux de pommes de terre, j'ai la poisse ! Je ne vais pas sortir vivant du camp" et ces mots aggravaient leur cas à leur insu.*

Le soir, après une rude journée de travail forcé, après une bonne dose de coups, parfois complètement trempés, parce qu'on n'arrêtait jamais de travailler même sous la pluie battante et transis de froid, on recevait notre ration

de nourriture. Quand elle était normale, elle était composée de quelques grammes de pain et d'un morceau de saucisse qui devait faire dans les cinquante grammes.

L'exclamation qui revenait le plus souvent, à juste titre, était que la ration était misérable. Ceux qui étaient de service, les Stubedienst*, n'avaient aucun scrupule à prélever une tranche de pain de chaque ration pour pouvoir augmenter la leur. C'était même conseillé par les chefs de baraque.*

Celui qui était tombé dans l'obsession de la faim faisait, avant de manger, une série de préparatifs : il s'asseyait sur sa paillasse, il prenait la ration de pain qui lui revenait et il commençait à la couper en tranches très fines et alors il mettait le pain dans sa bouche par petits bouts et il les mâchait lentement. Il se martyrisait. Plus les morceaux étaient petits, mieux c'était, plus le "festin" durait. Parfois, il y restait plus d'une heure, avec son pain. Après, quand il avait terminé, c'était toujours la même exclamation : - Ça y est j'ai fini et j'ai encore si faim ! J'en mangerais bien deux rations de plus !

Les malheureux qui entraient sur ce terrain, rien de ce qu'ils mangeaient ne leur profitait. D'autres épiaient chaque action du voisin et, quand celui-ci ne faisait pas attention, ils lui arrachaient son pain et le privaient de nourriture jusqu'au lendemain. »

Pour survivre, il fallait faire travailler son imagination. À Mauthausen il y avait un Républicain qui, le soir, après être rentré du travail et avoir avalé sa ration, s'inventait un repas de première classe. Il s'asseyait par terre et trois ou quatre prisonniers qui voulaient bien l'écouter se pressaient autour de lui. Il commençait par annoncer le menu : *« Qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui ? Peut-être des calamars à l'encre. »* Et il expliquait avec des gestes comment il fallait faire : *« D'abord, on nettoie les calamars, après on va faire revenir quelques petits oignons, qu'est-ce que vous en dites ? On en met six petits ? Il faut qu'ils soient bien dorés. Après, on va ajouter les calamars et la farine. »* Ses camarades criaient : *« Eh ! et le poivre ? » « Du calme »*, répondait-il, et il continuait à expliquer comment il fallait s'y prendre avec l'encre des calamars et le temps que ça devait cuire. *« Zut, j'allais oublier le sel. »* Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il les mange. Il les ingurgitait lentement, il les mâchait avec bonheur dans sa bouche et puis il les avalait avec des yeux de suprême délectation. Ses camarades observaient tous ses gestes comme si les calamars existaient vraiment. Ensuite, le Républicain imaginatif en faisait la critique : *« Ils n'étaient pas mauvais du tout,*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 234

ces petits calamars. Je suis repu, j'ai l'impression qu'aujourd'hui je suis rassasié plus qu'hier. »

À Gusen, ils avaient coutume de donner le pain pour trois ou quatre personnes. Ils le donnaient à un prisonnier et alors les trois autres le suivaient jusqu'à ce qu'il le distribue. Beaucoup de déportés avaient fait des balances en bois, pour que les parts soient strictement égales. Un le coupait en trois morceaux. Un autre les pesait. Pons et ses camarades avaient inventé la manière de les distribuer sans traumatisme. Deux des prisonniers tournaient le dos et l'autre montrait chaque morceau. *« Ce morceau, c'est pour qui ? »* Ses camarades disaient un de leurs noms. Comme ça, si jamais un des morceaux était plus gros de quelques millimètres, personne ne pouvait se plaindre, parce que le chanceux avait été désigné par le hasard. Josep Pons a vu une fois un père et un fils se disputer parce qu'ils trouvaient que les deux morceaux coupés n'étaient pas exactement de la même taille.

On a parlé à plusieurs reprises de l'anthropophagie dans les camps. Goering a dit une fois qu'il n'était pas nécessaire de donner à manger aux déportés, puisqu'ils se mangeaient entre eux. Il paraît qu'à Mauthausen et dans ses *Kommandos* aucun Républicain n'a mangé de chair humaine. Voici ce que raconte A. G :

« J'ai aussi travaillé dans le "camp russe" avec Bachmayer qui nous surveillait avec les chiens. Nous avons dû couper tous les sapins, puis aplanir le terrain. Le dimanche, c'était le jour où on nous obligeait à travailler, nous, les Prominenten. *Il fallait qu'on fasse très attention, car les arbres nous tombaient dessus et, en plus, Bachmayer nous battait avec sa cravache et était toujours prêt à lâcher les chiens sur nous. Quand le "camp russe" a été terminé, ils ont fait une immense infirmerie et c'est là qu'il y a eu les premiers cas d'anthropophagie : un Tartare qui a mangé un bout de fesse — parce que là il y avait de la chair — d'un mort. Un* Kapo *l'a dénoncé et les SS ont demandé pourquoi il avait fait ça. Il a répondu qu'il voulait sortir vivant du camp. Les SS se sont moqués de lui et voulaient savoir quel goût cela avait : c'est que dans le "camp russe", ils les faisaient mourir de faim. Mis à part une centaine de déportés, triés sur le volet, qui étaient mieux nourris, parce qu'on les exhibait aux commissions qui visitaient le camp périodiquement.*

Il y a aussi eu un cas d'anthropophagie pour un Républicain de Gusen. Après la libération, il a commencé à se plaindre de maux à l'estomac et le médecin n'arrivait pas à trouver ce qu'il avait. Il lui a donné plusieurs traite-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 235

ments sans aucun résultat. Le médecin lui a demandé s'il avait mangé de la viande de chien. Il a répondu : "Je n'ai pas mangé de viande de chien, j'ai mangé de la chair humaine." Le médecin ne le croyait pas. Alors le déporté lui a expliqué qu'un jour, à Gusen, il allait d'un coin à l'autre d'une esplanade avec une brouette qu'il devait remplir de terre puis aller vider ailleurs, à côté d'un tas de pierres qui servaient de mur. En passant à côté des pierres, il a vu une tête qui dépassait et qui tout de suite après s'est cachée. Il a posé sa brouette et s'est approché : derrière le tas de pierres, il y avait un groupe de huit Russes qui étaient en train d'ouvrir un cadavre. Ils lui avaient déjà arraché les reins, le cœur et le foie. Il est resté sidéré, les observant sans savoir que faire. Les Russes l'ont regardé et ont souri : l'un d'entre eux s'est levé et lui a offert un morceau de foie après l'avoir soigneusement coupé. L'homme l'a pris et s'est rendu compte que les Russes étaient en train d'en manger depuis un moment. Alors lui, affamé comme il était, il les a imités. Chaque jour, plus ou moins à la même heure, il rejoignait les Russes et ils recommençaient. "Si je suis sorti vivant de Gusen c'est parce que j'ai mangé de la chair humaine", a-t-il dit au médecin après lui avoir raconté toute l'histoire. Le médecin était effaré et il lui a demandé s'il voulait raconter cela devant quelques collègues. L'ancien déporté a accepté et le médecin lui a assuré qu'il le soignerait parce qu'il savait maintenant ce qu'il avait. Un jour, je l'ai rencontré à Paris et il m'a expliqué ce qui était resté son secret pendant si longtemps. Je raconte cela maintenant parce que je sais que cet homme est mort. C'est une preuve supplémentaire que les conditions créées par le nazisme nous réduisaient tous à l'état de bêtes. Quand ils brûlaient les cadavres et qu'on sentait l'odeur de viande brûlée qui venait du four crématoire, beaucoup d'entre nous en auraient mangé, de cette viande, tellement on avait faim. »

Cette folie avait été calculée pour dégrader la personne humaine. Il n'était pas étonnant que beaucoup — et parmi eux des Catalans, bien entendu — cherchent désespérément dans les ordures des épluchures de pommes de terre ou se laissent mourir de faim pour un mégot. Plus d'un a "fumé sa vie". Le soir, on leur donnait un morceau de saucisse et ils pouvaient l'échanger contre une gamelle de nourriture chaude, qui était bienvenue quand on revenait de la carrière avec ses vêtements trempés qui devaient sécher sur soi… Il y en eut, malgré cela, qui l'échangèrent contre du tabac. Et au bout de quelques jours, ils mouraient de ne pas avoir mangé.

Un jour, Joan Tarragó en vit un qui restait assis des heures et des heures contre un des soupiraux qui donnaient sur la cuisine. Il s'approcha, rempli de curiosité et il s'aperçut que ce prisonnier avait fabriqué une canne à pêche avec un fil et une pierre. Il avait mouillé la pierre de salive et, avec une infinie patience, il la glissait entre les barreaux du soupirail pour voir s'il pouvait ramasser un mégot tombé sur le sol de la cuisine.

Et on vit apparaître les commerçants de la faim. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas peur d'exposer leur vie et, même s'ils étaient en quarantaine, ils sortaient de leur baraque, traversaient les barbelés qui les entouraient et allaient faire leurs achats dans les baraques des Juifs. Ceux-là, vers la fin, avaient beaucoup d'argent. Le commerçant improvisé leur donnait un tiers de son pain — sa ration quotidienne — en échange de deux paquets de tabac. Il rentrait dans sa baraque et là il faisait une très bonne affaire : il vendait un paquet de tabac pour un tiers de pain et celui qui achetait le tabac restait sans manger tandis que le premier avait récupéré son pain plus un paquet de tabac. Certains d'entre eux étaient des hommes sans scrupules qui ne volaient que pour eux et étaient prêts à tout pour obtenir un emploi privilégié.

Ils avaient un "Java" — un homosexuel — qui les suivait partout, ils se faisaient faire des vêtements sur mesures, vivaient comme des aristocrates et étaient admirés des chefs de *Block*, des secrétaires et des SS eux-mêmes. *« Non, cela ne leur faisait rien,* m'expliquait Joan Tarragó, *qu'une grande majorité des prisonniers, des hommes qui luttaient pour se maintenir dans leur posture de progressistes, qui faisaient tout leur possible pour ne pas se laisser entraîner dans cette atmosphère pernicieuse, souffrent de la faim et meurent lentement. »* Il y en avait d'autres qui n'avaient pas autant de chance que les "grands délinquants", ce qui arrive aussi dans la vie dite normale. Plus d'un mourut pour avoir chipé la ration de pain de son camarade, tandis que les *Kapos* et les SS eux-mêmes avaient organisé le vol de tous les déportés. C'est ce que raconte Amat-Piniella dans *K. L. Reich* : Vicent est un Valencien qui pendant tout le roman ne fait que rêver de nourriture, l'obsession le mine et le ronge au point qu'il en arrive à prendre le morceau de pain du prisonnier qui dort à côté de lui. Le *Kapo* de son baraquement le surprend et, après l'avoir sauvagement torturé, le tue sous les douches.

À la libération du camp de Mauthausen, les Américains trouvèrent une foule de *Muselmann*, les "musulmans", des hommes qui étaient tout près de la mort.

Avec l'alimentation qu'ils recevaient, s'ils ne pouvaient pas "organiser"[60] quelque chose d'autre, ils était assurés, comme le disait Amat-Piniella, de partir les pieds devant. Les nazis comptaient que la durée moyenne de vie d'un déporté dans les camps devait être de neuf mois. Mais à Mauthausen, cela se réduisait à environ cinq ou six mois. Le SS Zutter, l'aide de Ziereis dans le camp, déclara à Nuremberg que la quantité de calories prescrite à Berlin pour les déportés oscillait, sur le papier, entre 2 300 et 2 400. Le déporté tchèque Podlaha, médecin, observa que, pour survivre dans les conditions de Mauthausen, il en aurait fallu au moins environ 3 000 ; en revanche, ils n'en distribuaient qu'entre 1 000 et 1 500 et, à l'infirmerie, entre 700 et 900. À la fin de la guerre, les calories ne dépassaient pas les 500 par jour. Quand on a demandé à Nuremberg aux SS responsables des vivres pourquoi ils ne respectaient pas les ordres de Berlin et distribuaient moins de calories que celles qui étaient prescrites, tous ont fait semblant de ne rien savoir. Le lieutenant Ludolf, du *Kommando* de Melk, pour lequel le *chef*** de cuisine préparait des gâteaux savoureux, affirma également qu'il n'était pas au courant.[61] De nombreux déportés sont morts de faim. Nous le verrons au chapitre suivant. Il n'y avait pas besoin d'interroger les SS responsables des vivres sur cette question à Nuremberg : les chiffres et les photographies sont suffisamment éloquents. Les Américains ont trouvé des tas et des tas d'agonisants quand ils ont libéré Mauthausen, ces mêmes tas qu'ont vus les Soviétiques dans les camps qu'ils ont libérés. Dídac Sabater pesait quarante-cinq kilos quand son camp a été libéré par les Russes. Sabater ne sut pas rationner convenablement la nourriture que ceux-ci distribuaient et mourut de dysenterie au bout de deux jours. Après la libération de Mauthausen, environ trois milliers sont morts complètement sous-alimentés.

Qui gardait la nourriture que ne recevaient pas les prisonniers ? Il est évident que le pillage des magasins de vivres fut dans tous les camps un fait systématique. Une institution importante du camp était la cuisine des SS où ils cuisinaient à part pour eux. Dans les magasins de vivres, il y avait la nourriture pour les prisonniers et pour les SS. Pour des raisons de sécurité, seuls des Allemands y travaillaient. Dans la cuisine des SS, en revanche, il y avait des criminels professionnels et des Tziganes. Là-bas, on travaillait pour tous les SS, sauf les chefs, les *Unterführer*, la classe dirigeante du camp. Les chefs mangeaient dans les maisons

(60) NdT : Dans le langage du camp, "organiser" veut dire voler.
(61) Voir Pappalettera, opus cité, p. 99, 100 et 103.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 238

des *Unterführer*. Les vivres venaient de la même cuisine, bien que la préparation et les portions aient été considérablement différentes.

En règle générale, les SS mangeaient une fois par semaine un *hochepot***, qui consistait en une purée de pois ou d'autres légumes. Les autres jours, ils mangeaient de la viande, des pommes de terre, des légumes, de la soupe, de la compote ou du pudding. Le soir, on leur servait de la soupe, du café, du thé, avec du beurre, de la saucisse ou du fromage. Ils mangeaient du beurre et non de la margarine. La ration de beurre n'était pas très grosse ; en revanche celle de saucisse ou de fromage pouvait atteindre une demi-livre. Le matin, ils avaient droit à de la soupe ou du café avec du sucre, du thé, de la confiture ou du miel ; ils en recevaient autant qu'ils pouvaient en manger. Les rations de pain étaient, elles aussi, abondantes. Les officiers buvaient de l'alcool après les repas.(62)

Le repas que recevaient les déportés était donc bien différent de ceux des SS. Il est clair que les premiers étaient condamnés, entre autres, à avoir faim, très faim, tellement faim qu'ils en mouraient.

(62) Témoignage au Procès de Cologne de Kanthak, commissaire de police allemand arrêté à Mauthausen. Inédit.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 239

3 - LA MORT

« […] je suis l'ennemi de Zeus qui a encouru la haine de tous les dieux qui fréquentent la cour de Zeus, parce qu'il a trop aimé les hommes… »
PROMÉTHÉE

LA MORT QUOTIDIENNE

« Mourir de cette façon bovine est une supposition qui me révolte. »
PERE VIVES I CLAVÉ, assassiné à Mauthausen en 1941.

Au régime de vie que nous avons exposé jusqu'à présent, il faudrait ajouter le vol de vivres quotidien par les *Kapos*, les mauvais traitements, la fatigue, le travail inhumain, la terreur de ne pas comprendre la langue des Allemands, les coups de bâton, de manche de pioche, les noyades dans l'eau glacée, les barbelés électriques contre lesquels on se jetait — ou on vous jetait —, l'isolement total de l'extérieur, le manque de soins médicaux, le climat… Tout dans les camps était fait pour qu'on y meure. Nos déportés, en y entrant, devaient faire un effort immense pour penser qu'ils pourraient en sortir. De fait, deux tiers sont morts, parce que la mort était partout. La mort les encerclait. Un déporté m'a dit :

« Quand tu dormais par terre, parfois d'autres mouraient à côté de toi et ça avait un avantage, parce que tu prenais les morts comme coussin et comme ça c'était plus moelleux. »

Quand on fusillait quelqu'un, les déportés comptaient les derniers coups de feu, parce que ça voulait dire qu'on allait les laisser se reposer. Quand les nazis menaient une "offensive" contre les Juifs, les prisonniers respiraient avec soulagement, parce que peut-être que ce jour-là on ne s'en prendrait pas à

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 240

eux. Vu du dehors, cela peut nous paraître terriblement inhumain. Mais, comment pouvons-nous en juger si nous ne sommes pas habitués à coexister quotidiennement comme eux avec la mort ?

C'est le premier "spectacle" que Francesc Teix vit à Mauthausen. C'était un Polonais grand et fort. On le fit s'agenouiller sur la neige et plusieurs prisonniers le recouvrirent de pelletées de neige jusqu'à ce qu'il soit entièrement enseveli, sauf la tête, qui semblait un œuf à l'envers. Un SS lui tira dessus, mais rata son coup. Un autre SS essaya à son tour, mais manqua lui aussi sa cible. Les SS essayaient les uns après les autres, et lentement, des filets de sang apparaissaient avant que le sang ne coule à flots et ne se mélange à la neige, et que celle-ci ne devienne rouge. *« À Grossraming,* nous dit maintenant Teix, *il y avait un Russe qui parlait très bien l'allemand. Il travaillait pour les Alliés et les SS l'ignoraient. Un jour, il a mis dans un baraquement en bois qui servait de latrines deux lots de vêtements civils pour aider deux prisonniers à s'échapper. Ils se sont échappés, mais ils ne sont restés dehors que deux jours. Pendant que les SS cherchaient, ils nous ont obligés à rester sur l'*Appellplatz*, par un froid de canard, à moins trente, sans manger et sans boire, obligés de se faire dessus. Quand ils ont découvert que le Russe les avait aidés, ils l'ont sauvagement torturé et l'ont jeté du haut du pont au moment où le train passait. Le lendemain, ils nous ont fait ramasser les morceaux et nous les avons mis dans une caisse blanche. Ensuite, ceux du four crématoire ont protesté contre ce carnage… »*

Joan Tarragó commençait à travailler à quatre heures du matin pour préparer le petit déjeuner des SS. Un jour, il a entendu des hurlements qui faisaient mal aux oreilles et il a vu un empilement de cadavres. Au milieu, des mains bougeaient encore. Soudain, le silence du matin fut brisé par des ululements comme ceux des chiens quand ils pressentent la mort. Les ululements venaient de derrière le baraquement, il en a fait le tour et a vu deux hommes nus et à moitié morts qui se battaient pour une chaussette.

Le premier Catalan qui mourut à Mauthausen fut Miquel Maydeu Pallerola, de l'Albiol. Il resta dans ce camp un mois à peine : il était arrivé le 15 août 1940 et il mourut le 13 septembre de la même année. Il avait 27 ans. Nos déportés sont morts de plusieurs manières. La mort commençait dès le transport ; on pouvait mourir, aussi, au travail, ou "en cours d'évasion", c'est-à-dire en réalité contre les barbelés ; on pouvait se laisser mourir ou on pouvait se suicider, on pouvait mourir exécuté, noyé, comme l'ami d'Emili dans *K. L Reich*, on pouvait mourir

sous les coups, comme un garçon roussillonnais très jeune qui était à Dora avec son père. Le Barcelonais E. G. assistait à la scène :

« Il y avait un Kapo*, qu'on appelait "le Tigre de Dora", qui a tellement cogné ce garçon qu'il l'a tué devant son père. Les coups sont tombés pendant une heure. Le garçon semblait avoir perdu ses facultés mentales et le* Kapo *s'est acharné sur lui. Les jambes du Roussillonnais tressautaient et il a fini par s'écrouler comme une marionnette. On l'a emmené au four crématoire. Ce* Führerzveiter*, après avoir tué deux ou trois personnes par jour, se mettait à jouer du violon dans le baraquement où j'étais. Il en tirait des sons tellement stridents que le violon grinçait. »*

On pouvait aussi mourir pour avoir servi de cobaye dans les expériences pseudo-scientifiques des médecins SS, comme Pere Baró i Gili, de Sant Andreu del Palomar, qui fut "donneur de plasma" dans un camp d'expérimentation en Allemagne.(63) Ou bien sous les tortures des *Kapos*, ou par une injection d'essence au cœur, comme Pere Vives et Joaquim Soriano du quartier barcelonais de Gràcia, ou dans le "camion fantôme", comme nous le verrons plus loin, ou à Hartheim…

Un accusateur a dit à Nuremberg :

« … Et les atrocités ont été perpétrées au cours de la guerre, non sous l'influence d'une passion furieuse, ou d'une colère guerrière, ou d'un ressentiment vengeur, mais en vertu d'un froid calcul, de méthodes parfaitement conscientes, d'une doctrine préexistante.

L'entreprise vraiment démoniaque d'Hitler et de ses compagnons fut de réunir en un ensemble de dogmes, autour du concept de race, tous les instincts de barbarie refoulés par des siècles de civilisation, mais toujours présents dans les entrailles des hommes, toutes les négations des valeurs traditionnelles d'humanité sur lesquelles les peuples comme les individus s'interrogent aux heures troubles de leur évolution ou de leur vie ; de construire et de propager une doctrine qui organise, réglemente et prétend commander le crime. »(64)

Mais il n'était pas besoin de mourir de mort "violente". Les ravages de la faim, du froid et de la soif étaient suffisants. Nous avons vu le régime alimentaire auquel étaient soumis les déportés. On pouvait aussi mourir d'épuisement physique, étant

(63) Voir le chapitre 2 de la troisième partie, dernier volet.
(64) *L'impossible oubli*, déjà cité, p. 44.

donnée la dureté des travaux forcés. À Mauthausen, par exemple, les cadavres n'avaient que la peau et les os, et les prisonniers du four crématoire, plutôt petits, pouvaient les transporter très facilement. On pouvait mourir du typhus, de diarrhées, de pneumonie, etc. Le manque d'hygiène — malgré les "apparences", comme on l'a vu au chapitre précédent —, la promiscuité, l'absence de médicaments, la misère physiologique, provoquaient des œdèmes, des furoncles, la tuberculose, toutes sortes de maladies qui, dans des circonstances normales, ne sont pas mortelles. Dans ces cas-là, un rapport d'autopsie affirmait que le prisonnier était mort d'une mauvaise circulation du sang, d'insuffisance cardiaque ou de faiblesse générale. Quand les déportés mouraient d'accidents du travail, les documents parlaient de "mort par empoisonnement du sang". Mais les médecins allemands pratiquaient les autopsies sans voir les morts.(65) Les médecins détenus s'efforçaient désespérément de sauver ces vies qui s'effaçaient sans remède.

Pere Parés, de Manresa, militant de la C.N.T., mourut à Mauthausen d'épuisement physique ; de même que Jaume Vilagrosa, commissaire du P.S.U.C., et Bernat Toran, d'Esquerra Republicana. Pere Parés, m'explique Jacint Carrió, rendait des services à tout le monde et aussi à Camps, de la C.N.T., qui est mort à Gusen avec son fils :

« Camps était un idéaliste. Son garçon, Miquel, n'a pas supporté les camps et il est mort de faiblesse. Son père, qui était très fort, lui donnait la moitié de sa nourriture et son fils, ayant perdu la raison, lui criait :

- C'est de ta faute si je suis là ! Tu vois pas que je suis en train de mourir ? »

Bernat Toran, de Fígols, est mort à Gusen le 6 janvier 1942. Il avait vingt-quatre ans. Il était employé aux magasins Can Jorba et c'était le meilleur ami de Jacint Carrió. Celui-ci se souvient de sa mort :

« Nous arrivons au camp de Gusen après une journée exténuante de travail. On vient du Kommando *qui construit la voie de chemin de fer qui doit relier Gusen à Saint-Georges, un petit village à quelques kilomètres de Linz, la deuxième capitale de l'Autriche. Il est six heures du soir. Appel quotidien des vivants et des morts. Les vivants iront dans les baraquements et les morts au four crématoire. Ils nous distribuent le triste souper. Nous allons vers les lavabos et, en sortant, Toran me dit :*

- Carrió, pendant que j'étais aux latrines, on m'a piqué mon souper.

- Mince ! T'es sûr ?

(65) *Kanthak*, opus cité, p. 42 et suivantes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 243

- Oui, oui ! Ben tu vois, quelle poisse ! Ça m'était jamais arrivé.

Et moi je le prends par les épaules et je lui dis :

- Bernat, tu sais bien, ce sont des trucs du camp. Te mets pas martel en tête. Aujourd'hui c'est tombé sur toi. Allons au baraquement et on va manger mon repas tous les deux.

Et c'est ce qu'on a fait : on va au baraquement et on partage mon souper en deux.

- Tiens, Bernat, prends la part que tu veux.

- Non, j'ai pas faim.

- Ne sois pas comme ça, Bernat. Tu vas pas faire des manières dans ces circonstances. Il mange et se tait.

Et les larmes aux yeux, il me dit :

- Et toi ?

- Moi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? On avait toujours partagé nos cadeaux, tout, et maintenant tu viens me parler de moi !

- Oui, mais avant c'était pas pareil. Maintenant tu sais très bien qu'un peu de nourriture en moins, c'est la mort.

- Eh ben alors, si un peu de nourriture en moins, c'est la mort, je te donne un peu de la mienne et jusqu'où tu peux arriver, je peux arriver.

Après avoir parlé de la nourriture, commenté les affaires du jour, on est tellement épuisés qu'on s'endort jusqu'au lendemain. À six heures, la cloche sonne et on sort dans la rue. Et une fois de plus, vers les lavabos. Et après, on prend le "café", et on attend le coup de huit heures pour l'appel. Et alors, Toran me dit :

- Carrió, aujourd'hui j'irai pas travailler. Je me sens pas la force d'y aller. Je vais rester ici au camp, quoi qu'il arrive. J'irai probablement à l'infirmerie.

Tous ceux qui allaient à l'infirmerie étaient en route vers le four crématoire. Toran avait toute sa tête et il s'en rendait compte. C'est pour cela qu'il me disait qu'il allait à l'infirmerie, parce qu'il savait ce que cela voulait dire. Je ne pouvais pas le retenir, et je ne savais pas quoi dire. Est-ce que je pouvais l'empêcher de faire ce qu'il avait décidé ? Est-ce que je pouvais l'aider ? Mon cœur pleurait, c'est tout, on pleurait tous les deux et on se regardait et on s'embrassait et on attendait l'heure d'aller au travail. Lui il ne peut pas marcher, il a les jambes gonflées, on doit l'accompagner. Il me dit :

- Carrió, aujourd'hui mon heure est venue.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 244

Moi je voyais bien ce qu'il voulait dire. Je fais comme si de rien n'était :

- L'heure de quoi ?

- Je vais à l'infirmerie.

- T'es sûr ?

- Oui, je vais à l'infirmerie.

Je ne savais pas quoi dire. La situation, ça compte aussi. À la fin, je lui dis :

- D'accord, courage. À bientôt.

Je ne pouvais rien faire, c'était impossible. Je le regarde, je le serre et je l'embrasse sur le front. Les larmes aux yeux, tous les deux, on voulait être optimistes, mais on faisait un effort surhumain pour faire semblant. Il est allé à l'infirmerie et moi j'ai rejoint les groupes de travail. Le soir, je suis allé au baraquement de l'infirmerie pour voir s'il était encore là. Oui ! Je le vois, je l'appelle, il se met à la fenêtre et on commence à parler. Je lui dis :

- Comment ça va Bernat ?

- Moi ça va. Je crois que ça va bien se passer. Regarde, ici il y a de la nourriture et on peut se reposer. Si mes jambes guérissent, je crois que je vais m'en sortir. Parce que, tu sais, d'ici, il y en a qui en sortent.

- Très bien, j'aime bien que tu sois optimiste.

Lui, il avait toujours été optimiste. Il nous avait toujours fait vivre, tous, avec ses encouragements. Et les jours ont passé. Un jour je lui ai porté du pain et il m'a dit :

- Non, non, mange-le, j'en veux pas. J'ai un plat ici, ils le prennent à ceux qui ne peuvent plus manger.

Le lendemain j'y retourne. Je crois que c'était le vendredi de la même semaine. Je le vois plus et je demande :

- Il y a un dénommé Toran ?

Il y avait un Tchèque, il me regarde et répond :

- Pas ici. Je ne sais pas qui c'est. Je suis arrivé aujourd'hui. Tu peux demander à quelqu'un d'autre ?

Il n'y avait que des nouveaux et personne ne savait rien. Toran, où est-ce qu'il avait atterri ? Dans les baraquements du gaz ? Ils lui avaient fait une piqûre d'essence au cœur ? On l'a mis sous la douche pour le noyer ? Ils l'ont emmené dans ce camp où, à ce qu'on dit, ils font des expériences ? Je sais pas. Je file à mon baraquement, le 19, et le secrétaire me passe la liste des morts, où il y a le numéro de mon ami Toran. »

Toran était mort, selon les nazis, de "mort naturelle", mais il est bien évident qu'ils l'ont assassiné. Ils ont dû l'amener à la chambre à gaz ou ils ont dû lui faire une injection d'essence au cœur. C'est ce que se demande son ami Jacint Carrió et nous aussi nous nous le demandons. Il y a tant de morts qui sont restées des énigmes ! Comment ont-ils tué, par exemple, Joaquim Soriano Pérez, du quartier barcelonais de Gràcia ? Il a disparu, en 1941, et la seule chose qu'il avait, c'était un défaut à la jambe. La plupart des "disparus" étaient des jeunes gens ayant un défaut physique ou des faiblesses dues à la déportation. D'autres, comme un conducteur de tramway de Barcelone qui s'appelait Alegria, mouraient juste parce qu'ils portaient des dents en or. Alegria est mort à Dachau en 1944. Il est énorme, le cortège de Catalans assassinés par les nazis : à Dachau, également, un garçon de Molins de Rei qui mesurait un mètre quatre-vingt-dix a disparu et on dit qu'il est mort de faim… À Sachsenhausen, un Barcelonais qui s'appelait Moreno est lui aussi allé au four crématoire. On n'en finirait pas de donner des noms.

D'autres mouraient parce qu'ils étaient trop "vieux". Personne au-dessus de quarante ans ne pouvait survivre à la déportation. La mère de Sabina, Carme Bartolí, n'a pas résisté à Ravensbrück. Agonisante, elle a été jetée sur un tas de cadavres comme il y en avait toujours entre deux baraquements. Dans le tas, il y a des corps qui bougent encore. Deux Françaises la reconnaissent et, le soir, à la lumière des réflecteurs et au risque d'être découvertes, elles la traînent jusqu'à leur baraquement. Là, dans la pénombre et le silence, elle mourra dans les bras d'une autre Catalane, de Lleida, Coloma Serós. Coloma lui dira des mots doux à l'oreille, juste des bruissements de mots, des mots de consolation et Carme Bartolí mourra paisiblement, sans le contact d'autres corps moribonds. Coloma lui fermera les yeux à l'aube, menacée de punition si la *Kapo* de son baraquement la découvrait.

« Peu après mon arrivée à Dachau, dit maintenant le colonel Garcia Miranda, *une épidémie de dysenterie s'est déclarée. Les gens mouraient comme des mouches, mal soignés ou pas soignés du tout. Les camarades Salavera, lieutenant colonel, et Valerio Amer, commandant, sont tombés, emportés par ce terrible mal. Est également mort, d'un mal moins défini, le colonel Velasco, auquel les Allemands, lors de son arrestation à Vernet, avaient pris un livre qu'il écrivait contre Franco et l'avaient détruit devant lui. Cette épidémie a transformé en squelettes ceux qui l'ont subie. La maigreur était invraisemblable. Tous semblaient sans viscères, avec une maigreur de mauvais rêve.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 246

Puis cela a été le typhus exanthématique. Il a emporté le commandant Teodoro Marín et le colonel Redondo. Je ne sais pas si tous ces malheureux amis sont morts de la seule maladie. J'ai des raisons de croire qu'au moins un y a été aidé par une injection et amené au four crématoire encore en vie. »(66)

Nombre de parents des garçons qui venaient d'Angoulême n'ont pas résisté, non plus, au camp de Mauthausen. Trop de stigmates, le tourment d'avoir abandonné leurs proches, le désespoir de voir mourir les plus jeunes, l'impuissance face à la dureté du climat et du travail. Effarés devant tant de violence, les hommes mûrs, d'à peine quarante ans, de cinquante ans, ou qui frisaient la soixantaine, tombaient les uns après les autres comme terrassés par la pesanteur d'un destin collectif. Certains se suicidèrent, comme un homme de Xerta qui s'est pendu. D'autres, simplement, s'en allèrent sans avoir le cœur de conserver un dernier souffle. Le père de Joan Sarroca est mort à Gusen en avril 1942. Sarroca avait à peine dix-neuf ans quand il a atterri à Mauthausen, et, pendant longtemps, il n'a rien su de son père. Un an après sa mort, on lui a dit que l'épuisement l'avait achevé et qu'il avait la tête et les bras gonflés à cause du manque de vitamines. Les camarades qui l'ont aidé à bien mourir ont dit qu'il était mort comme un "Républicain". C'était le meilleur hommage qu'ils pouvaient lui rendre. Tomàs Salaet se rappelle comment est mort un de ses amis :

« Ils massacraient les gens en leur tapant dessus. Un matin, on était sur le point de commencer le travail et il faisait très froid, c'était tout enneigé. Le Kapo *a dit à mon ami Companys, manœuvre dans mon équipe, de ne pas descendre dans la galerie travailler avec moi. Je lui ai dit :"Écoute, ne prends pas le risque de descendre, parce que ce* Kapo *est un criminel." Mais Companys, voyant qu'il faisait si froid, m'a répondu :"Moi je descends, quoi qu'il arrive." Le* Kapo*, ne le trouvant pas, a pensé qu'il était en bas avec moi. Il est descendu fou de colère, comme un chien enragé, et il s'est jeté sur Companys. Coups de pieds, coups de poing, il le cognait partout. Le* Kapo *s'est déchaîné. Il a poussé Companys dans un coin, et vas-y que je te donne des coups dans le ventre, sur le visage, partout. Il l'a massacré. J'ai dû assister à cette mort, sans pouvoir rien faire, en pensant qu'après, ça allait être mon tour. Il m'a menacé, mais comme j'étais maçon et qu'il avait besoin de moi, il ne m'a rien fait. »*(67)

(66) *Quaderns*, Perpignan, n°6, 1945.
(67) *Solc*, organe de la paroisse de Santa Maria de Martorell, septembre 1975, n° 29.

Nos déportés étaient constamment spectateurs de la mort, quand ce n'étaient pas eux les protagonistes. Ils ont assisté, par exemple, aux massacres de Juifs, dans le cadre de la "Solution finale", l'idée conçue par Reinhard Heydrich selon laquelle six millions de Juifs devaient être exterminés : *« Formés en colonnes de travail, les Juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires pour construire des routes ; il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique… »*(68) Amat-Piniella se rappelle comment ils étaient éliminés "tout naturellement" :

« Des Juifs, je me rappelle de scènes très tristes. J'ai assisté à la mort d'un groupe de Juifs hollandais, ils devaient être dans les cinq cents, qui sont arrivés là-bas quand j'étais au Kommando *des vêtements civils. Il n'en est pas resté un seul. Pas un seul. Ils les tuaient de la façon la plus horrible qu'on puisse imaginer. Il y avait de tout, des jeunes et des vieux. En général ils les tuaient en les cognant. Ceux qui résistaient, parce que ça durait des jours, alors ils les gazaient. Ils leur faisaient monter des pierres colossales à la carrière, ils étaient toujours dans des compagnies disciplinaires. Ils les faisaient travailler en courant, par exemple. Et quand ils arrivaient fatigués aux baraquements, ils se couchaient ; alors, à minuit, n'importe quel SS ivre les obligeait à se lever et à faire des exercices physiques. Et sur la neige, en hiver, ils les faisaient sauter accroupis, sous les coups de pied et les coups de bâton des SS. Et quand la persécution était finie, ils étaient contents parce que quelques-uns y étaient restés. Ils savaient qu'ils devaient mourir. Ils voyaient qu'ils n'avaient aucune perspective, aucune possibilité. Il n'y en a pas un qui a été sauvé. »*

Les Juifs n'étaient pas des êtres humains, ont conclu les théoriciens du nazisme. *« De même que le champignon ne peut pénétrer le bois tant que celui-ci n'est pas pourri, le Juif n'a pu s'infiltrer dans le peuple allemand et conduire au désastre que lorsque la nation allemande, affaiblie par la perte de sang de la Guerre de Trente Ans, a commencé à se décomposer de l'intérieur »* a dit le juge suprême du Parti, Walter Buch, chargé des cas de corruption et de calomnie au sein du Parti National-Socialiste. Buch avait écrit que "les mains étaient libres" quand les synagogues furent brûlées le 10 novembre 1938.(69) Goebbels n'était pas en reste, s'agissant d'accuser les Juifs : *« Si quelqu'un donne*

(68) Supplément du n° 303 du *Patriote Résistant*, janvier 1965
(69) Voir Georges L. Mosse, opus cité, p. 82.

un coup de fouet au visage de votre mère, vous n'irez pas lui dire : Merci beaucoup ! C'est un être humain ? Non, c'est un monstre ! Combien de choses bien pires encore le Juif n'a-t-il pas commises contre notre mère l'Allemagne ! Le Juif a corrompu notre race, il a pourri notre force… Il est l'incarnation du démon de la dégénérescence. »(70) Aucun déporté ne pouvait donc s'étonner de voir le sacrifice collectif qui frappait les Juifs. Pourtant, il était terrible de devoir assister, jour après jour, au spectacle des SS précipitant les Juifs du haut de la carrière. Ils fermaient les yeux, les jours où les SS déployaient toutes leurs forces contre les rares Juifs qui survivaient encore à tant de répressions. Ces jours, les déportés les appelaient "offensive". Cela voulait dire que les Allemands avaient perdu un important combat et déchargeaient leur fureur animale sur ceux qui représentaient, d'une certaine manière, l'évidence de cette défaite : les Juifs, les Soviétiques et les derniers déportés arrivés au camp. Il était si difficile et si pénible de survivre, la dégradation qu'ils subissaient était si forte, que nombre de témoins m'ont avoué avoir éprouvé un certain soulagement quand "l'offensive" était dirigée contre les Juifs.

D'autre part, les nazis ne faisaient que porter à leur paroxysme la haine et la mise à l'écart que la tradition, populaire ou non, avait fait régner en Europe de nombreux siècles durant. Jacint Carrió se rappelle comment, dans son enfance, il les "poursuivait" dans les rues de Manresa : les gosses criaient *« Allons tuer des Juifs ! »* et faisaient semblant de les tuer à des coups de massue. C'était tout ce que Carrió savait des Juifs. Et à Mauthausen il se trouva face à des êtres vivants qui recevaient les coups de latte des SS et qui mouraient sans défense. *« On les voyait arriver à la carrière, comme tous les jours. Coups de poing par-ci, coup de trique par là, ils se dirigent vers nous et les* Kapos *nous crient : poussez-vous, aujourd'hui c'est leur fête ! Ils les font monter la pente de la carrière, pieds nus sur ces rochers, les pieds et les yeux chavirent. On dirait qu'ils s'arrêtent, mais les* Kapos *arrivent et les font avancer à coup de trique. Ils leur font porter les plus grosses pierres et il y en a beaucoup qui s'écroulent écrasés comme un accordéon. Il faut qu'ils les portent, de toutes façons, car sinon ils vont mourir, et ils commencent à grimper, et ils retombent et ils sont piétinés à coups de botte, de poing, de trique, de crosse, et ils font un effort surhumain pour continuer, mais ils ont tous été liquidés, ils ont été liquidés plus vite que nous. Pour nous, c'était plus lent. Et on entend les SS qui disent :*

(70) Voir Wilhelm Reich, opus cité, p. 82.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 249

- Combien t'en as tué aujourd'hui ?

- Dix.

- Eh ben moi j'en ai tué vingt.

Et un autre qui crie :

- Moi j'en ai tué trente !

Et ils font leurs comptes, comme si c'était un match de football. Moi, qui ai approché les Juifs de près, j'en suis resté interloqué. Je ne comprends pas l'idéal national-socialiste. Je ne sais pas si c'est un idéal engendré par des bourreaux ou par des fous. »

Beaucoup de Républicains sont morts, eux aussi, à la carrière. *« Je voudrais rendre hommage* — se rappelle Miquel Serra — *à ceux qui sont toujours restés pour moi "les paysans de Lleida". Je n'ai aucune idée de leurs noms, mais c'était un groupe de gens de Lleida qui étaient toujours ensemble. C'était la parfaite représentation du paysan, honnête et sans défauts. Jamais de bagarres ni de cris. Ils ont été victimes du caractère catalan, si je peux m'exprimer ainsi. Je m'explique : pour porter des pierres à la carrière il fallait toujours garder un certain équilibre entre la force que tu avais et la taille de la pierre. Dans ce cas précis, on était si faibles qu'on n'aurait pu charger que des petites pierres pas très lourdes. Mais il y avait les* Kapos *et les SS, qui voulaient qu'on en monte de très grosses.*

Alors pour survivre, tu devais avoir assez bon œil pour choisir les pierres les plus petites sans courir le risque d'être attrapé et roué de coups par les SS. Et c'est là où nos paysans n'ont pas su tricher. Ils ont pris des pierres trop grosses dès le début. On aurait dit qu'ils ne pigeaient pas la situation. Les SS ne les ont pas tués directement, mais ils ont été droit au suicide, malgré nos conseils. Ils ont disparu petit à petit, jusqu'au dernier, ces paysans.

Pendant longtemps, sans en parler, j'ai pris leur attitude pour un modèle qu'il fallait suivre. Une bonne partie de mon éducation civique, je la dois à ces paysans de Lleida dont je n'ai même pas conservé le nom. »

La mère de Jacint Cortès a reçu une lettre, avant la fin de la guerre, où on lui notifiait que son fils Pepe et son mari étaient morts de "mort naturelle" :

« Mon père, je l'ai vu mourir… c'était au mois d'août 41. Il était à la baraque 22 à Gusen et on se voyait pas beaucoup, seulement pendant les appels de midi et, surtout, le soir. Ce jour-là, des camarades l'ont porté comme ils ont pu et ils l'ont laissé à son baraquement. Moi je le cherchais avant l'ap-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 250

*pel, mais un ami m'a dit qu'ils avaient dû le traîner depuis la carrière. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé dans ma tête, je sais seulement que j'ai commencé à courir vers le baraquement 22 et que je l'ai trouvé jeté par terre parmi d'autres Républicains. Les autres m'attendaient au camp pour la fin de l'appel, mais ils ne pouvaient pas me séparer de mon père, qui ne me reconnaissait plus. J'ai dû aller à l'*Appellplatz*, mais je suis revenu et je n'ai même pas pensé à prendre ma nourriture. J'y suis resté jusqu'à la tombée du jour sans que personne me dise rien, je comprends toujours pas. Moi j'essayais de parler à mon père, de lui dire plein de choses, pour qu'il voie que j'étais à ses côtés, que je l'abandonnais pas. Je voulais imaginer que c'était un malaise passager et que mon père allait bientôt récupérer… Au bout d'un moment, le chef du baraquement est entré et il m'a sorti de là à coups de pied et de trique. Mais j'ai gardé l'image de mon père qui avait l'air de me comprendre même s'il ne répondait pas…*

Avant, ils avaient tué mon frère, Pepe. Parmi nous, il y avait quelques invalides qui ne travaillaient pas, à la baraque 23. Le commandant du camp, Chmielewski, qui est toujours vivant et en liberté, en choisissait tous les jours, leur donnait un morceau de pain et le café auquel ils avaient droit et les mettait dans la baraque 3. Au bout d'un moment arrivaient les "camions fantômes" avec leurs fenêtres peintes en bleu et il les emmenait au château de Hartheim. Pendant le voyage ils lâchaient les gaz et je crois qu'ils utilisaient ensuite certains cadavres pour faire des expériences. Je crois qu'ils ont mis mon frère dans un de ces camions, parce qu'il était invalide…, d'après les nazis, il était nocif pour la société. Mon frère était fort même s'il lui manquait une jambe. Il n'allait pas travailler et moi je ne pouvais le voir que le soir. Et un jour je l'ai plus vu… Après, c'est mon père qui est mort et je suis resté tout seul. Très souvent j'allais du côté des barbelés et je voyais les corps des camarades attrapés. On aurait dit un tunnel sans issue, tout noir… »

Au camp où se trouvait Cortès, les années 41 et 42 ont été très dures. C'est pendant ces années-là que sont morts la plupart des déportés républicains. Jour après jour, ceux qui étaient encore vivants devaient subir le spectacle de ceux qui s'en allaient. Les mauvais traitements au travail et dans les baraquements, les appels éreintants pour sélectionner les invalides, les punitions collectives sur la place, tout cela, comme le dit Josep Pons, les faisait vivre dans un état d'alarme et d'anxiété. Les corps attrapés dans les barbelés étaient le lot quotidien. C'était

le soir que s'y rendaient ceux qui voulaient se suicider. Ils sortaient tranquillement du baraquement et, quand ils se trouvaient à quelques pas des barbelés électrifiés, ils se jetaient dessus comme des flèches. La mort était instantanée. Généralement, ceux qui voulaient se tuer prévenaient leurs camarades. D'autres se suicidaient le jour, à l'heure du travail, ils se mettaient à courir devant une sentinelle, qui leur tirait dessus et les descendait. Un syndicaliste de Manresa que, depuis plusieurs jours, le chef du baraquement refusait d'envoyer à l'infirmerie, se taillada les veines. Pey Sardà, qui est mort en 1974 des séquelles de la déportation, se rappelle comment Narcís Galí, de Pals, s'est suicidé. Galí avait vingt-cinq ans :

*« Steyr, mars 1942… On était liés d'une grande amitié. Le destin nous avait réunis, une fois de plus, à la baraque 4, du tristement célèbre "*Kommando *de la mort", comme on appelait Steyr au début. On s'était connu en Espagne, un peu avant la Guerre civile : athlète, boxeur,* braconnier** *à l'époque — pour le plaisir de chasser sur les terres réservées du grand propriétaire terrien Coll, de la commune de Pals — Gali était tout un personnage. Volontaire dès les premiers jours de la guerre, il a fait les fronts d'Aragon, de Guadalajara et, à la fin, il est revenu en Catalogne comme commissaire. On s'est retrouvés en France, à Barcarès (…) Puis on s'est retrouvés au* Stalag *VV-A, à Munich. Là, il m'a expliqué comment lui et ses camarades du 21ème régiment avaient défendu à la baïonnette le canal Albert contre les tanks et l'infanterie allemande. Et, s'il n'est pas mort en Belgique, c'est que le destin lui réservait une autre mort, moins glorieuse peut-être, mais plus spectaculaire… On a été déportés ensemble en août 1941 ; on est arrivés à Mauthausen ensemble et on a été envoyés à Steyr ensemble.*(71) *On dormait dans le même lit, on partageait les quelques gamelles de rata que nous distribuait si capricieusement le sinistre inverti Franz ; on travaillait ensemble à "Flumo", une forteresse en ciment armé, l'usine de construction accélérée qui fut un véritable cimetière pour les Républicains […] et si on n'est pas morts ensemble, c'est parce qu'il était plus homme que moi ; malgré notre amitié, il a su cacher ses projets…*

Habitué à la liberté, il n'a pas voulu se soumettre à la faim, aux coups, au travail épuisant, à vivre comme dans un troupeau de bêtes […] Il avait tout calculé. Près du chantier**, *passaient des trains de marchandises et parfois de voyageurs. Il a choisi le train de voyageurs, celui de trois heures de l'après-*

(71) *Kommando* extérieur de Mauthausen. Voir II.4. le passage correspondant.

midi. Il l'a vu venir…, il s'est mis à courir. La machine n'a pas détruit son corps d'athlète parce que la balle que lui avait tirée la sentinelle avec son fusil l'avait atteint avant. Le train s'est arrêté ; les voyageurs regardaient par les fenêtres, au grand désespoir des SS, qui n'aimaient pas trop que des civils se rendent compte du spectacle… Sa mort a été comparable à sa vie, elle a été son dernier geste de propagande antifasciste. »(72)

Autour du camp de Mauthausen, il y avait une clôture barbelée que, pendant la nuit, les nazis chargeaient de courant électrique à haute tension. Sur un côté, il n'y avait pas un mur, mais ces barbelés. Les premières années, tous les jours, ils retiraient les cadavres, après avoir coupé le courant électrique, de prisonniers électrocutés. La plupart des témoins de ce livre se souviennent d'amis qui se sont jetés dessus pour en finir une bonne fois pour toutes. Par respect, je tairai les noms qu'ils m'ont donnés. Un exemple typique est ce qui est arrivé à un garçon de Puig-reig. C'était l'heure du repas, le soir. Il était assis et, tout d'un coup, il a passé sa gamelle au camarade qui était à côté de lui. *« Tiens, mange,* a-t-il dit, *j'en ai pas besoin puisque que je m'en vais aux barbelés. »* Et il y est allé. Mais à cette heure-là il n'y avait pas de courant. Les amis lui ont dit : *« Ça t'a passé ? » « Non,* a-t-il répondu, *non, s'il y a pas de courant tout de suite, il y en aura d'ici un quart d'heure. »* Il a attendu et, quand ils ont mis le courant, il s'est jeté dessus. Il y a en eu, aussi, qui ont été jetés dessus par les *Kapos* ou par les sentinelles qui les faisaient aller, sous les menaces, jusqu'à la limite interdite, une première clôture barbelée non électrifiée. Ils jetaient leur bonnet au-delà, ils les battaient pour les obliger à y aller et alors la sentinelle tirait, gagnant ainsi huit jours de permission. Casimir Climent a vu se suicider un célèbre juge allemand : *« Le juge Frankfurter a été battu partout dans le camp […] je me rappelle très bien qu'il n'avait plus assez de forces physiques pour se déplacer et pour marcher et il a été aidé par deux prisonniers qui l'ont approché des barbelés. Malgré le temps qui a passé, je revois encore le pauvre Frankfurter juste en sous-vêtements, et comment il marchait devant moi les fesses et le dos à l'air parce que la pluie de coups lui avait déchiré sa chemise et son caleçon. Sa chair violette suppurait, la gangrène avait commencé son œuvre. »* Ils ne s'y jetaient pas tous par désespoir ; aller aux barbelés pouvait être un dernier acte d'héroïsme, comme dans l'histoire que nous raconte Jacint Cortès :

(72) *Hispania*, IIème époque, n° 16, p. 3.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 253

« L'appel de ceux qui étaient en quarantaine se prolongeait tous les soirs bien plus que dans le reste du camp et on pouvait voir depuis nos baraquements le lieu des fusillades. En règle générale tu entendais dans les vingt-cinq décharges et juste après, les coups de grâce.

- Ce sont les résistants de Yougoslavie, nous disaient les vétérans du camp.

Mais c'est toute la Yougoslavie qui devait être résistante, parce que la plupart de ces gens étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Pendant ce temps-là, nos camarades tombaient, et aussi ceux des Brigades Internationales. Il y en avait un groupe, c'étaient des Juifs ; des gens très cultivés et très intelligents, pas mal d'entre eux avaient été blessés pendant notre guerre et ils étaient condamnés à mort dès leur arrivée au camp. Ils savaient eux-mêmes qu'ils ne pourraient pas durer longtemps. Ils allaient travailler à la carrière et les SS n'arrêtaient pas de les provoquer. Ils leur faisaient transporter les plus grosses pierres et, après, ils les faisaient courir avec la pierre, comme ça, gratuitement. Les SS s'amusaient beaucoup en les torturant et tu les voyais toujours, le visage bousillé, les yeux gonflés, les dents cassées, la peau violette… Jusqu'à ce qu'un jour on les a vus s'avancer vers les barbelés électrifiés en se tenant bien fort, ils avançaient en chantant L'Internationale*, la tête bien haute et sans ciller. La sentinelle leur a dit* Halt ! *mais eux rien, ils ne reculaient pas, au contraire, ils continuaient à avancer, avancer, et nous on les regardait et on avait le cœur qui s'arrêtait de battre, et on entendait leur chant, de plus en plus fort et assuré, ils avançaient vers les barbelés, ils étaient déjà tout près quand une rafale de mitrailleuse les a tués… Aujourd'hui encore, ça me semble impossible que des hommes comme eux, qui ont tellement donné pour le bonheur des hommes, soient morts, je les revois encore tels qu'ils étaient, avec cette confiance dans l'avenir, une confiance tellement simple que tu les respectais sans même t'en rendre compte. C'étaient de vrais hommes. »*

Cet épisode est également raconté, dans *Triangle bleu*, par le Hongrois Istvan Balogh, qui avait combattu dans les Brigades Internationales :

« La première victime de notre groupe a été le docteur Emerico Mezei, qui était un médecin militaire. Ils l'avaient catalogué parmi les Juifs, parce qu'il avait une grand-mère juive. Il n'avait aucune préparation pour les travaux de force. Les SS s'en sont vite rendu compte et l'ont surtout frappé à la tête. Le troisième jour, on ne le reconnaissait plus, nous n'avons pu l'identifier qu'à son

numéro matricule ; nous, nous ne savions pas quoi faire pour soulager ses souffrances. Le lendemain, après avoir survécu aux heures de travail et peu avant l'heure de l'appel, les SS lui ont donné un fil de fer et l'ont obligé à se pendre devant la baraque 19… Parmi les dix de notre groupe, huit étaient inscrits comme Juifs. Le lendemain de la mort du docteur Mezei, les sept qui restaient de notre groupe sont montés vers la carrière dans un état lamentable. Mais ils ont refusé la nourriture que leur ont offerte nos camarades républicains, car ils étaient bien convaincus qu'ils allaient mourir. Le soir même, après l'appel, ils ont demandé à nous parler et, une fois réunis, le camarade Sonnereich Sigmund s'est adressé à nous :"Il est bien évident que l'exemple du docteur Mezei confirme ce que nous savions. Tous les Juifs sont condamnés. Cela ne vaut pas la peine que nous résistions et que nous souffrions inutilement. Mais vous…, vous n'êtes pas juifs et qui sait si vous n'aurez pas un peu plus de chance que nous. Si l'un d'entre vous en sort vivant, dites à nos parents et à nos amis que nous sommes morts tels qu'ils nous ont connus et qu'ils considèrent que nous sommes tombés dans la lutte contre le fascisme et pour la liberté." Cette nuit-là, aucun d'entre nous n'a pu avaler une seule bouchée. Ce bref discours a été prononcé dans les lavabos et nous n'avons pas pu serrer les mains de nos camarades tellement elles étaient meurtries. D'autres camarades républicains sont venus pour être avec nous et ils pleuraient devant une si cruelle réalité. »

Istvan Balogh poursuit son récit par le suicide collectif devant les barbelés électrifiés des sept Juifs qui chantaient *L'Internationale*. Puis il continue : *« Les corps de nos camarades étaient déjà au four crématoire quand le* Herr Kommandoführer *nous a appelés pour nous dire :*

- Vous tous, les cochons de communistes, que vous soyez juifs ou pas, vous n'allez plus jamais rechanter cet hymne.

Le même soir, nous avons tous juré que, si on nous tuait, nous chanterions L'Internationale *comme nos camarades. Cela s'est passé le 11 octobre 1940 et nos camarades assassinés étaient les antifascistes roumains Filip Weisz, Bercu Lozneanu, Israël Diamant, Mihail Leb, Saia Abramovici et Sigmund Sonnereich.*

Les camarades républicains étaient très touchés par ces morts. Mais ils n'avaient pas le courage de nous dire qu'après eux ce serait notre tour. C'étaient nous qui devions nous dire : Nous qui ne sommes pas tombés pen-

dant la guerre d'Espagne, nous allons sans doute tomber ici. C'est la même lutte contre le même ennemi. »

Tous ces gens, donc, n'étaient pas morts de "mort naturelle". Josep Iglesias, originaire d'Estrémadure et émigré à Palafrugell, où il travaillait dans une usine de liège, a fini à Gusen. Il avait passé la frontière avec sa famille, sa femme et ses trois jeunes enfants. Ils ont été séparés au Boulou et ne se sont plus jamais revus. Il avait 41 ans quand il est mort à Gusen. Sa femme a été l'une des rares personnes à apprendre immédiatement la mort d'un déporté républicain, en 1942. Grâce à l'intervention d'une comtesse française auprès de la Croix-Rouge, le maire de Bessèges, dans le midi de la France, a adressé une lettre à la femme d'Iglesias dans laquelle il lui disait que son mari était mort de dysenterie *« comme la plupart des Espagnols »*. Il ajoutait que si elle souhaitait une urne avec ses cendres, elle lui serait envoyée. La véritable mort d'Iglesias, comme celle de tant et tant de déportés, restera toujours une énigme. D'autre part, le cynisme des nazis atteignait son paroxysme quand ils prétendaient recueillir, parmi les tas et les tas de squelettes qui brûlaient tous les jours dans les crématoires, les cendres appartenant à tel ou tel cadavre.

En raison du manque d'alimentation, Dídac Sabater est mort au camp de Coswig. N'était-ce pas, aussi, une façon de mourir assassiné ? À ce que m'a raconté un de ses amis intimes, Antoni Andreu i Abelló, et sa veuve, Sabater a été mis au cachot quand on a découvert qu'il faisait du sabotage(73). Lors de la libération du camp de Coswig, il pesait 45 kilos, alors que son poids normal était de 90 kilos. D'après les Français qui étaient avec lui, Sabater est mort d'un excès d'alimentation. En réalité, il est mort des conséquences de la faim. C'était une mort fréquente si on n'habituait pas lentement son organisme à la nouvelle nutrition. Ses camarades ont creusé sa tombe dans le jardin de la maison du commandant du camp. La veuve de Dídac Sabater ajoute : *« Une fois le camp libéré par les Russes, au lieu de se reposer, il va, il vient, il réclame et finit par obtenir pour ses camarades une maison, des aliments et des vêtements. Il s'occupe de tout le monde. L'un de ses amis m'a écrit : "instinctivement, on l'avait pris pour chef". À la fin, un jour, complètement épuisé, il s'est couché pour ne plus jamais se relever. Au bout de quarante-huit heures, il est mort. Il comprend qu'il ne reviendra jamais à Perpignan et ses derniers mots sont : "Ma fille, ma fille". »*

(73) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 256

Beaucoup mouraient avec l'idée qu'ils continuaient à vivre à travers les autres. Ce fut le cas de Manuel Bonet i Bonet, né à Hortells, habitant de Saint Sadurní d'Anoi et mort à Mauthausen le 10 juin 1943, âgé de 37 ans. Cette mort, son ami Serra ne l'oubliera jamais : *« Même si moi je travaillais à la carrière, j'avais pour tâche de distribuer tous les soirs un peu de nourriture obtenue par l'organisation clandestine. Ça peut sembler dérisoire, mais cela représentait quelques jours de survie pour les camarades qui recevaient cette ration en plus. Parmi ceux qui en bénéficiaient, il y avait Manuel Bonet. Au mois de mars ou d'avril 43, on m'a passé une consigne qui aujourd'hui peut paraître sordide ou cynique. La direction du Parti, à laquelle appartenait le camarade Bonet, a décidé de supprimer l'aide qu'on donnait aux camarades déjà condamnés par la maladie ou par l'épuisement. On savait, par exemple, qu'il était matériellement impossible qu'un camarade tuberculeux puisse survivre sans un traitement approprié et, ou bien la maladie l'emportait ou bien, si les SS le découvraient, il était tué.*

Manuel Bonet n'était pas très grand, il avait la peau brune et un air sérieux, bien que je ne l'aie jamais vu triste. Il travaillait comme maçon et c'était un des camarades avec qui j'aimais le plus discuter, parce que j'apprenais toujours quelque chose de nouveau. Donc voilà, Bonet avait faim, très faim, comme nous tous. J'étais chargé, au nom de l'organisation, de lui apporter certains soirs une gamelle de mangeaille ou un peu de pain, car il était tombé gravement malade. Vers la fin mai ou au commencement de juin 1943, quand je suis allé lui porter le supplément que l'organisation lui offrait, il m'a dit qu'il ne pouvait pas l'accepter. Qu'il savait qu'il était tuberculeux et que, par conséquent, ses jours étaient comptés. Non seulement il n'a pas pris ce que je lui portais, mais il m'a fait prendre la moitié de son pain dans le but de le donner à un autre camarade pouvant encore être sauvé. Il m'a dit à la fin :

- Miquel, le Parti avait raison quand il disait qu'il fallait consacrer tous nos efforts à sauver les camarades qui ont encore une espérance de pouvoir sortir d'ici. Aider un mort, ce serait contre-productif. J'ai voté pour cet accord et je veux être le premier à le respecter. Nous allons gagner la guerre et, comme je ne le verrai pas, je compte sur vous tous pour que le monde sache la justesse de notre lutte contre le nazisme.

Au bout de trois ou quatre jours, il a été emmené au "Camp russe", où il est mort dans les bras de Joan Sarroca. Sous le coussin, il y avait encore la

nourriture que le camarade Sarroca lui avait donnée et qu'il n'avait pas voulu garder.»

La mort avait de nombreux visages dans les camps d'extermination. La mort était présente jour après jour, elle a fauché la plupart de nos déportés mais pour d'autres, ceux qui allaient survivre, elle est toujours restée accrochée à eux. C'est cela la mort quotidienne.

LA MORT VIOLENTE

« On voyait que l'autre n'était pas tout à fait mort
parce qu'il leva légèrement le poing,
comme s'il avait voulu les saluer avant de mourir… »
FRANCESC TEIX

En réalité, dans les camps d'extermination nazis, toutes les morts étaient violentes. Même si tu y mourais de dysenterie, du typhus ou tout simplement de faim ou d'épuisement physique. S'ils n'y étaient pas allés, aucun de nos déportés ne serait mort si tôt, sauf à cause d'un accident ou de maladie. C'est un fait : ils ont été envoyés dans les camps pour y être assassinés. De nombreux malades ont été tués alors qu'il leur restait encore un souffle de vie. Pendant des mois et des mois, le docteur Krebsbach, le chef SS de l'infirmerie, exécutait chaque jour de vingt-cinq à cinquante prisonniers avec la fameuse injection d'essence dans la région du cœur. La quantité dépendait du nombre de malades qu'il y avait à l'infirmerie(74). D'autres, à Mauthausen ou à Gusen, disparaissaient un beau jour dans le "camion fantôme" pour Hartheim, comme cela est arrivé à Pepe Cortés, un homme sain et fort, à qui il manquait une jambe. Ils disaient qu'ils les envoyaient dans un supposé sanatorium, à Dachau, et ils ne sont plus jamais revenus. Au procès de Cologne, Casimir Climent a formulé une accusation très grave : un jour, toutes les femmes gitanes qu'il y avait dans le camp, environ trois cents, ont été transférées, d'après ce qui s'est dit, au camp d'Auschwitz. Elles étaient accompagnées de leurs enfants, nourrissons nés au camp ou bébés de quelques mois. À eux tous, ils devaient être à peu près mille deux cents. Ce convoi s'est perdu en chemin et n'est jamais arrivé à Auschwitz. On les a sûrement envoyés au château

(74) Voir le chapitre 2 de la troisième partie, *"Le prix du corps humain"*.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 258

d'Hartheim pour les passer à la chambre à gaz. Casimir Climent a voulu savoir, pour son propre compte, s'il restait des traces de ce groupe de femmes et d'enfants. Il a écrit à d'anciennes déportées françaises qui avaient également été transférées à Auschwitz le même jour. Personne n'avait vu aucune Gitane, elles avaient été avalées(75). Climent a accusé le SS Schulz, chef du *Politische Abteilung*, aujourd'hui en liberté, d'avoir participé à ces crimes. Il l'a aussi accusé d'avoir dressé des actes de décès avant que les détenus ne soient morts, surtout quand il s'agissait d'aller au "sanatorium" de Dachau. Un "sanatorium" qui n'était autre que le château d'Hartheim(76), où on les passait à la chambre à gaz après avoir fait, dans la plupart des cas des expériences sur leur personne. C'est au *Politische Abteilung*, raconte Climent, que furent rédigées les lettres de condoléances pour les familles, dans lesquelles ils détaillaient toutes les attentions médicales qu'avaient reçues le mort.

Casimir Climent, indépendamment de la liste des Républicains morts à Mauthausen, a élaboré une liste des convois où 449 Républicains furent envoyés au supposé sanatorium de Dachau et où, en réalité, ils furent passés à la chambre à gaz à Hartheim. Ce fut la preuve qu'apporta notre déporté pendant le procès qui eut lieu à Francfort en 1970 contre le docteur Renno, médecin SS en chef du sinistre château. Casimir Climent était affecté au *Politische Abteilung* (Section politique), il était chargé d'archiver les fiches de tous les déportés espagnols. Les fiches de ceux qui étaient transférés étaient classées séparément. Pendant l'automne 1941, Climent se rendit compte avec étonnement que ces fiches disparaissaient pour se retrouver ensuite dans le fichier des décès. Par conséquent, les morts avaient lieu en un endroit qui dépendait de Mauthausen et non pas, bien évidemment, de Dachau. Climent se rendit très vite compte de la duperie des SS et suivit de près tous les actes de décès de ceux qui étaient destinés au "sanatorium" de Dachau. Ainsi, Marcellí Boldú i Corbella, de Borges Blanques, fut transféré le 14 août 1941 et l'acte de décès date du 30 septembre 1941. Josep Belles i Escrig, de Castelló de la Plana, Ramon Busquets i Gelabert, de Barcelone, furent transférés le même jour que Boldú i Corbella et moururent aussi le 30 septembre 1941. Cependant, la date de la mort est entièrement fictive. En effet, Climent découvrira bien vite que les actes de décès étaient établis bien avant la date indiquée comme étant celle de la mort. Aujourd'hui, nous

(75) Voir, dans l'appendice, la lettre d'une Française qui répond à Climent à propos de cette disparition.
(76) Voir, dans l'appendice, la liste des Catalans morts à Hartheim.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 259

connaissons ceux qui sont morts à Hartheim grâce à l'intégrité de Casimir Climent, qui sauva les fiches des Républicains espagnols de la destruction par les SS quelques jours avant la libération du camp. Ces fiches étaient tout d'abord classées, selon le déporté barcelonais Joan de Diego, sous le nom d'Hartheim, mais plus tard, ils ordonnèrent que ce nom soit remplacé par celui de Entlassen "laissés partir". Prenons, au hasard, un convoi : celui du 15 août 1941, où on trouve un total de soixante-trois Républicains, classés par ordre alphabétique, de A à S. Et "fortuitement", du premier, qui s'appelle Aba, au septième, qui s'appelle Becerra, tous sont morts de "mort naturelle" le 25 septembre 1941. Du huitième, Caballero, au numéro 31, Larrea, ils sont morts de la même chose, le 27 septembre de la même année. Le lendemain, ceux qui suivaient, jusqu'à Sànchez Canals, sont morts également. Et enfin, le 29, sont morts ceux qui restaient sur les soixante-trois et qui correspondent à la lettre S[77]. Une mort qui prend en compte l'ordre alphabétique !

Quand Francesc Teix est arrivé à Mauthausen, la première chose qu'ils ont faite a été de lui prendre sa boîte de pastels. Ils l'ont destiné à la carrière. Un jour, une pierre de deux tonnes lui est tombée sur le pied. Ils ont lâché les chiens alors qu'il ne pouvait pas bouger. À la fin, deux camarades l'ont aidé à dégager son pied. Mais, il a perdu son gros orteil. Ils l'ont envoyé au *Revier* et, alors qu'il y était depuis quelques jours, deux camarades républicains sont venus le voir pour l'avertir que le "camion fantôme" arriverait le lendemain. Cela voulait dire la mort. Le "camion fantôme" était une espèce de camionnette de police. On pouvait y mettre environ cent prisonniers qui, auparavant, étaient choisis. La majorité était des malades ou des invalides. Le camion partait de Mauthausen pour Gusen en ligne droite et inversement s'il partait de Gusen. Quand le camion démarrait, le gaz commençait à s'échapper. Et Francesc ne voulait pas mourir dans le "camion fantôme". Ses camarades l'ont averti pour qu'il se porte volontaire pour la carrière. *« Mais mon pied était gangrené et le pus n'arrêtait pas d'en jaillir. Le lendemain, ils ont fait sortir tous les malades du* Revier. *L'état-major SS nous a demandé de nous aligner sur l'*Appellplatz*, devant le "camion fantôme". Ils nous ont fait faire des essais, comme pour les chevaux, pour voir si nous pouvions marcher. Ils faisaient le tri et ceux qui étaient sélectionnés devaient se déshabiller devant le camion, enlever leur tenue de déporté, la veste et le pan-*

(77) Voir, dans le cahier photos, la reproduction de l'une des listes des convois envoyés prétendument à Dachau par les SS et celle d'un convoi, écrites de main de Climent.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 260

talon et tout bien plier à côté de la porte arrière et y rentrer, peau contre peau. Mais, mon envie de vivre était si forte que j'ai commencé à courir comme un lapin, je courais et je courais encore et j'avais oublié mon pied gangrené et plein de pus. Soudain, j'ai entendu le commandant qui criait après moi et j'ai pensé : tu es cuit ! Mais, deux camarades m'ont attrapé, m'ont donné une bourrade et m'ont dit : cours, cours, ce n'est pas pour toi ! Le commandant criait après le camarade qui était derrière moi. »

Ils choisissaient arbitrairement ceux qui devaient mourir.

Ceux qui avaient mal au ventre et se faisaient dessus étaient les premiers à être liquidés. Il y avait les *Spekeger*, les plus infortunés, et tout le monde en profitait. Àngel Coca, à Dachau, savait qu'il était un homme mort. Cela faisait très longtemps que la dysenterie le rongeait et, le jour de la sélection, le médecin l'a inscrit. Mais son accent catalan l'a sauvé. Coca a expliqué, comme il a pu, au SS qu'il avait encore des forces pour travailler et celui-ci, qui avait longtemps vécu à Barcelone, lui a dit : *« Si tu es Catalan, alors tu es sûrement un bon travailleur ».* Et il l'a rayé de la liste de ceux qu'ils allaient tuer. À Sachsenhausen, Mestres raconte que, vers la fin, les seuls qui en réchappaient étaient ceux qui pouvaient encore tenir debout pour travailler. Tous les autres avaient été éliminés.

Les sélections éveillaient la terreur chez les déportés. La moindre petite chose pouvait te sauver ou bien te condamner. Qu'est-ce qui a bien pu condamner Bernart Toran ? L'ont-ils emmené dans "le camion fantôme" ? Qu'est-ce qui a pu condamner Salvadores, jeune homme sain et rieur ? Il lui manquait deux jours pour fêter ses vingt-deux ans, quand ils l'ont tué ce 9 février 1942. Manuel Salvadores était né à Madrid, mais la famille s'était installée en Catalogne. Son frère Lluís est aujourd'hui un avocat bien connu à Barcelone. Joaquín López-Raimundo, frère du secrétaire général du PSUC, Aragonais émigré depuis tout petit en Catalogne, se souvient du jour où il a vu Salvadores pour la dernière fois. Il venait d'arriver à Gusen et par la fenêtre des latrines il a vu que Manuel était à l'infirmerie. López-Raimundo dit qu'il avait les mains pleines d'engelures mais qu'il avait l'air bien calme. Salvadores a fait partie d'un des convois qui devait aller au "sanatorium" de Dachau. Ils ont aussi choisi "Panxo" Gascon, autre émigré de Catalogne, qui était très ami avec Salvadores. Gascon a été l'un des premiers volontaires à s'engager dans la guerre d'Espagne. Il avait vingt ans quand ils l'ont tué. *« Ils nous faisaient aligner sur l'*Appellplatz *de Gusen et un SS féroce, que*

nous appelions "le Gitan", nous passait en revue et choisissait ceux qu'il voulait tuer. Un aide notait les numéros de matricule. C'était totalement arbitraire. Ils ne tuaient pas pour des raisons politiques mais parce que nous étions trop. Gascon a été choisi et, avant de s'en aller, il m'a demandé de prendre soin de son petit frère et de faire mon possible pour le sauver. Il a ajouté que, même s'il allait mourir, il avait encore confiance en l'avenir. Et que si nous avions dépassé tous les doutes au sujet du pacte germano-soviétique, nous ne devions pas perdre espoir. » Le petit frère de Gascon a lui aussi disparu un beau jour. Personne ne sait s'il est monté dans l'un de ces "camions fantômes".

Gusen a été l'abattoir des déportés républicains. López-Raimundo se souvient d'une foule d'amis, jeunes et pleins de courage, qui arrivaient de Mauthausen avec l'envie de vivre et que ce *Kommando* détruisait(78). Il se souvient de l'un d'entre eux, qui s'appelait Julio, également émigré, qui travaillait à la banque Zaragozano de Barcelone. *« Il était plus âgé que moi et je ne me souviens pas de son nom de famille. À Mauthausen, il était toujours optimiste, il travaillait avec les maçons et il avait un moral d'acier. C'est à Gusen qu'a commencé sa descente aux enfers. Quand j'y suis arrivé, il n'était plus qu'une ombre. Je l'ai vu dans les douches, vêtu de haillons, avec d'horribles cernes noirs dus au froid et qui faisaient le tour de sa figure, où on ne voyait plus que des os, tout sale, avec la gamelle qui pendait à sa taille, cherchant sans cesse quelque chose à manger… »*

La plupart des Républicains, c'est un fait avéré, sont morts à Gusen. Mais, d'après le témoignage de Joan Pagès, ils arrivaient déjà de Mauthausen pratiquement morts. Le premier convoi de Républicains à destination de Gusen est parti, toujours selon Pagès, le 27 janvier 1941. Il s'agissait d'hommes épuisés, faméliques, les premiers qui étaient arrivés au camp et qui avaient reçu une avalanche de coups de la part des *Kapos* et des SS de Mauthausen. Dans ce convoi, il y en avait quelques-uns qui n'étaient arrivés à Mauthausen que depuis trois jours : ils ont presque tous été épargnés. Ceux qui étaient arrivés par de précédents convois sont presque tous morts au camp de Gusen. Plusieurs facteurs y ont contribué, le changement de carrière, un camp à construire ou à moitié construit, des conditions de vie encore plus inhumaines. Tout d'abord, les SS ont dit aux déportés qu'ils étaient choisis pour aller dans un sanatorium. Certains,

(78) Voir la fin du chapitre 4 de cette deuxième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 262

par ingénuité ou pour en finir une bonne fois, l'ont cru. Mais peu à peu la méfiance s'est installée parmi les Républicains : pourquoi choisissait-on les invalides, les faibles, pourquoi les faisait-on courir pour voir s'ils avaient encore de la force ? En septembre 1941, ils ont fait un tri pour Gusen. Ils ont transféré environ sept cents prisonniers, des Républicains en majorité. Ils leur ont fait faire le trajet à pied et la plupart ne sont jamais arrivés à destination. *« En voyant cette procession de moribonds — peut-on lire dans un témoignage de Triangle bleu*(79) *— je m'imaginais que c'était une espèce de parade triste comme celles que nous avions vues dans les films américains. Ils lançaient ceux qui tombaient à l'intérieur de l'un des deux camions qui suivaient derrière. »*

Il y a, au moins, cent cinquante habitants des Pays catalans qui sont passés par la chambre à gaz au château d'Hartheim. Mais beaucoup ont dû mourir dans l'un des "camions fantômes" ou à Mauthausen même. Il faut s'arrêter sur ce point parce que quelqu'un a nié l'existence de chambres à gaz à Mauthausen et dans ses *Kommandos*, et ceci impliquerait qu'aucun Catalan n'est mort asphyxié par le gaz. Olga Wormser-Migot, dans son livre *Le système concentrationnaire nazi*(80), dit qu'il n'y avait pas de chambre à gaz dans les camps de l'ouest. D'après elle, il y en avait seulement dans les actuels pays de l'Est, exceptée l'Allemagne, pays qui recevaient en majorité les Juifs de tous pays, destinés à être exterminés par la fameuse "Solution finale". Les anciens déportés de Mauthausen, lors d'un congrès, ont demandé au scientifique et ancien déporté du camp de Mauthausen, Pierre-Serge Choumoff, d'écrire une contre-thèse qui réfuterait celle d'Olga Wormser. Ainsi, en 1972, le travail de Choumoff, qui démontrait l'existence de ces chambres à gaz, fut édité par l'Amicale des anciens déportés de Mauthausen(81).

Tous les déportés, à leur libération de Mauthausen, savaient que nombre de leurs amis étaient morts dans les chambres à gaz. Les déportés qui travaillaient au *Politische Abteilung* n'ignoraient pas que bon nombre des décès qu'ils classaient étaient dus aux chambres à gaz. Et Casimir Climent me l'a confirmé. Le commandant Franz Ziereis, agonisant après avoir été blessé lors de sa fuite devant les forces américaines, l'a avoué face à quelques déportés récemment libérés. Parmi ces déportés, il y avait le Barcelonais Francesc Boix. Ziereis a dit : *« Sous la direction du médecin capitaine SS Krebsbach, fut installée au camp de Mauthausen*

(79) Opus cité.
(80) Presses Universitaires de France, Paris, 1968.
(81) *Les chambres à gaz de Mauthausen*, Amicale de Mauthausen, Paris, 1972.

une chambre à gaz asphyxiant dissimulée dans la salle de douches. Dans cette salle, les détenus étaient asphyxiés par le Zyklon B (acide prussique). De plus, une voiture spéciale circulait entre Mauthausen et Gusen ; pendant le voyage, les détenus qui étaient à l'intérieur étaient asphyxiés. Cette voiture a été confiée au directeur de la pharmacie SS, le capitaine SS docteur Wasiski, qui est devenu plus tard le médecin de Ravensbrück. J'ai moi-même conduit cette voiture durant le trajet entre Mauthausen et Gusen et je savais que les détenus y étaient asphyxiés. » Ziereis a ajouté qu'il avait reçu l'ordre de Kaltenbrunner de faire disparaître les camps de Gusen I et II, avant que ces camps soient libérés par les forces alliées.

À Nuremberg, les SS Nierdermayer, Altfuldisch et Trumm[82] ne nièrent à aucun moment l'existence de chambres à gaz à Mauthausen. Plus tard, les déportés qui travaillaient au four crématoire, Johan Kanduth et Wilhelm Ornstein, le confirmèrent. Ce dernier était, de plus, le secrétaire de ce *Kommando* et il enregistrait toutes les morts dues au gaz. À partir, d'avril 1945, elles étaient si nombreuses qu'Ornstein ne pouvait déjà plus noter les décès. On envoyait à la chambre à gaz les hommes et les femmes séparément et on pouvait y caser jusqu'à soixante ou soixante-dix corps, bien tassés les uns contre les autres. Afin d'être toujours disponibles, ceux qui travaillaient dans ce *Kommando* dormaient dans un débarras à côté du four crématoire. D'après le SS Oberscharführer Josef Niedermayer, environ quatre mille détenus furent envoyés à la chambre à gaz de Mauthausen. Avant qu'ils n'y entrent, un médecin SS traçait une croix sur les détenus qui avaient des dents en or. Le gaz provoquait la mort par asphyxie au bout de deux minutes. Plus de quatre mille détenus sont passés par la chambre à gaz, surtout les jours précédant la libération. Un médecin tchèque ancien déporté se souvient du tri de trois mille malades, en trois jours ; plus de mille quatre cents d'entre eux furent asphyxiés.

La chambre à gaz a aussi dévoré de nombreux déserteurs allemands. Francesc Teix a vu comment un de ces convois de jeunes soldats qui n'avaient pas voulu aller sur le front de l'Est a disparu :

« Un jour, j'ai vu tout un bataillon, au moins, de garçons très jeunes qui n'avaient pas voulu faire la guerre. Ils ne savaient pas pourquoi ils étaient là. Et ces bandits avaient encore le cynisme de leur monter toute une comédie : ils ont mis en place une table toute pleine de paperasse et ils demandaient à

(82) Voir Choumoff, opus cité, p. 17-30.

chacun son nom, son lieu de naissance, la date et tout et tout. Comme s'ils allaient rentrer dans le camp comme détenus. Ils remplissaient leurs fiches, en toute solennité.

Après, ils leur ont donné une serviette et, quand un groupe atteignait les vingt ou trente personnes, ils les faisaient rentrer dans la chambre à gaz. Moi, je les voyais depuis l'hôpital. J'étais un Prominenter *et je pouvais aller dans de nombreuses zones du camp sans avoir à donner d'explications. C'est ainsi que, debout sur un tabouret j'ai pu suivre tout le cirque.*

En les voyant si confiants, je ruminais : les pauvres, sur quoi sont-ils tombés ! Mais ils riaient, parce qu'ils étaient jeunes. Et va-t'en rire, tous nus comme ils étaient, ils riaient parce qu'ils croyaient que la guerre était enfin finie pour eux et ils ne savaient pas qu'on les emmenait vers la mort. »

Joan de Diego ne veut pas parler de lui, mais nous savons qu'il réalisa un grand travail au camp. Joan de Diego travaillait au bureau de l'administration intérieure. Il sortait des *Kommandos* aux travaux les plus pénibles ceux qu'il pouvait et il les envoyait là où la tâche était plus supportable. Il cherchait à savoir quand aurait lieu la visite médicale et faisait en sorte que ce jour-là les Républicains les plus atteints s'esquivent dans le *Kommando* de la carrière et il leur évitait ainsi de passer à la chambre à gaz. Son témoignage, ainsi que celui de Casimir Climent, a été capital pour Choumoff. Grâce aux deux Catalans, ce dernier a pu démontrer, dans sa contre thèse, qu'il y avait bien une chambre à gaz à Mauthausen. Sur ordre des SS, Joan de Diego traçait une raie verte dans la marge et une autre horizontale sur les fiches de ceux qui étaient destinés à la chambre à gaz. C'était la seule distinction car les SS cachaient ces morts par asphyxie sous la classification générale de "mort naturelle". Au procès de Cologne, en 1967, cinq ans avant la publication du livre de Choumoff, Joan de Diego a montré les listes des condamnés à la chambre à gaz qu'il avait lui-même signées(83). Ces listes correspondaient à celles qui furent trouvées à Hartheim et qui seraient publiées plus tard par Choumoff.

Un autre Catalan, Tomàs Salaet, apporte un témoignage important pour démontrer l'existence de cette chambre à gaz :

« J'ai travaillé dans une chambre à gaz. C'était comme une salle de douches, une pièce d'environ vingt-cinq à trente mètres carrés, avec les douches et les tuyaux. Au lieu de construire une porte qui s'ouvre vers l'extérieur, ils en ont mis une qui s'ouvrait vers l'intérieur. Quand le gaz se répan-

(83) Voir la transcription d'une de ces listes dans l'appendice.

dait, tous les prisonniers qui étaient dedans se précipitaient vers la porte, poussés par l'instinct de conservation et ils mouraient contre la porte. Et cela demandait beaucoup de travail pour ouvrir la porte. Après, ils ont rectifié et ils ont fait mettre une porte qui s'ouvrait vers l'extérieur. Les nazis faisaient des expériences avec les chambres à gaz. Ils étudiaient la résistance du corps humain et ces expérimentations leur servaient d'expériences pour la guerre bactériologique, les gaz, etc. »

Un Catalan, A. G., a été témoin de l'une de ces exécutions massives :

« Vers la fin, ils ont mis deux mille Russes sur un terrain, dans la partie haute du camp, pour les passer à la chambre à gaz. Les fours crématoires étaient remplis de corps parce qu'il était alors très facile de mourir de faim. Ces Russes, ils les ont mis là-haut, sans aucune protection contre les intempéries, pendant trois jours et trois nuits, sans rien à manger ni à boire. Les Kapos *sont allés chercher les Russes qui restaient. Moi, je marchais en direction contraire et j'ai vu un tas de ces Russes passer à côté de moi, gelés, voûtés, pleurant parce qu'ils savaient qu'ils allaient à la chambre à gaz.*

Ils les y mettaient par tranches de quatre-vingts et les poussaient à l'intérieur comme s'ils avaient dû rentrer dans le métro. »

Amat-Piniella décrit ainsi la chambre à gaz dans *K. L. Reich* :

« En apparence, c'était une inoffensive salle de douches : sol carrelé, murs avec une frise de carreaux de faïence et quelques ampoules blanches très puissantes qui pendaient du plafond. À intervalles réguliers, les pommes de douche sortaient d'un enchevêtrement de tubes. La porte était massive et se fermait par pression contre un cadre caoutchouté. On pouvait observer, à travers un vasistas, ce qui se passait à l'intérieur.

Une fois la porte de la chambre fermée, ces malheureux, nus et en pleine promiscuité, attendaient en vain que jaillisse l'eau des douches. Des pommes, c'est du gaz et non pas de l'eau qui sortait, gaz qui rapidement saturait l'air. L'agonie était horrible : rendus fous de désespoir, nombre d'entre eux se tapaient la tête contre les murs ; d'autres se lançaient contre leurs camarades et avec les ongles et les dents prenaient une revanche absurde ; quelques-uns s'enfonçaient les doigts au fond de la gorge comme si, ainsi, ils pouvaient ouvrir le passage à un air pur qui n'existait pas… Et peu à peu ils commençaient à tomber, les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus, à eux tous, qu'une pile de cadavres verdâtres.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 266

Pendant ce temps, les yeux brillants et les muscles tendus, des spécialistes en gaz, des officiers SS et des agents de la Gestapo contemplaient le spectacle depuis l'autre côté, à travers la vitre du vasistas. »(84)

Nous avons déjà dit qu'il y avait à Mauthausen une autre manière d'utiliser le gaz, le "camion fantôme". Jacint Cortès en a parlé quand il a raconté la mort de son frère Pepe. Joaquín López-Raimundo le rappelait en expliquant la fin de Salvadores et de l'aîné des frères Gascon. Nombre de nos déportés ont disparu un beau jour dans ce camion. Combien ? Difficile à savoir. Francesc Teix a failli y monter. Le commandant Ziereis a confessé, avant de mourir, qu'il l'avait lui-même conduit plusieurs fois. Au total, le camion a dû faire une quarantaine de voyages. Comme le camion ramassait les malades de Mauthausen et les emportait vers Gusen, il est évident que nombre de nos déportés qui étaient à l'infirmerie pour maladie ont été asphyxiés. Le médecin tchèque J. Podlaha se souvient d'un convoi de tuberculeux. Le camion a été utilisé de 1942 à 1943. Un déporté comme Manuel Bonet i Bonet, mort de tuberculose le 10 janvier 1942, a très bien pu être l'une des victimes. Ceux qui montaient à Mauthausen étaient déchargés à l'état de cadavres à Gusen, et allaient directement au four crématoire. Le camion était de couleur bleue et, de la cabine, à travers une petite fenêtre, on envoyait le gaz Zyklon. Le camion revenait quelques heures plus tard avec les habits et les dents en or qu'ils avaient pris aux malades. Tout cela rendit les prisonniers soupçonneux et ils finirent par retirer le camion de la circulation.(85)

Les nazis étaient friands de mythes et de héros. Les héros étaient au-dessus des masses, ils devaient former l'aristocratie. Et ça, il fallait le fabriquer. On raconte que le château d'Hartheim servait à fabriquer les héros. Il paraît qu'ils y éduquaient les futurs SS en leur faisant regarder l'écartèlement d'un homme vivant. Si l'élève était capable de supporter la scène sans s'évanouir, c'est qu'il était capable d'être un SS, un aristocrate.

Le château d'Hartheim se situe à Alkoven, près de Linz. Il a commencé à être connu comme asile d'aliénés et il a été transformé en un lieu d'extermination systématique. On a commencé par y pratiquer l'euthanasie, suite à la loi promulguée par Hitler le 1er septembre 1939, qui concernait les malades mentaux. Peu à peu, des malades en tout genre y sont arrivés, des invalides et, qui sait, des gens en bonne santé. Leurs corps devaient servir de cobayes pour les expériences des pseudo-savants

(84) *K. L. Reich*, opus cité, p. 126.
(85) Voir Choumoff, opus cité, p. 31-33.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 267

d'Hartheim. L'euthanasie est devenue extermination *tout court***. Plus de soixante mille personnes sont mortes euthanasiées en Allemagne entre 1940 et 1941. Ziereis a dit avant de mourir : *« Le SS Gruppenführer Glücks a donné l'ordre de considérer les détenus faibles comme des malades mentaux et de les passer à la chambre à gaz dans une installation située dans le château d'Hartheim, près de Linz… »*(86)

Il a été cependant très difficile de prouver ce qui s'était passé au château d'Hartheim entre 1939 et 1945. Mariano Constante explique dans son livre *Les années rouges*(87) qu'un groupe de Républicains a été envoyé par les SS, peu de temps avant la libération de Mauthausen, au château d'Hartheim. On leur donna l'ordre de ne laisser aucune trace de ce qu'avait été le château durant toutes ces années : ils durent effacer les marques des expériences de vivisection, des castrations, des injections de virus, de typhus, etc. L'entreprise de destruction a duré plusieurs jours et finalement on les obligea à murer quelques chambres. Aujourd'hui, le château d'Hartheim est un lieu touristique. Cependant, un SS, Vinzenz Nohel, a révélé lors du procès de Dachau le mystère du château ; voici sa déclaration :

« Hartheim était destiné, entre autres choses, aux chambres à gaz pour éliminer les détenus qui n'étaient pas morts au camp de Mauthausen. De 1942 à 1945, entre six et huit mille détenus venus de Mauthausen ont été passés à la chambre à gaz, sans compter vingt mille malades mentaux. Un groupe destiné à la chambre à gaz était à peine arrivé que nous les faisions descendre des camions et que nous les obligions à se dévêtir. J'étais chargé de les surveiller pour que personne ne s'échappe avant d'être emmené à la chambre à gaz. Après avoir été photographiés, ils étaient conduits à la chambre à gaz et y étaient enfermés. Le docteur Lohnauer faisait pénétrer le gaz dans la chambre.

Une fois l'opération terminée, les cadavres étaient retirés de la chambre à gaz et brûlés dans le four crématoire. Avant l'incinération, plusieurs dentistes arrachaient les dents en or.

Entre 1942 et 1945, le château et les installations d'extermination furent régulièrement inspectés par des officiers du camp de Mauthausen et aussi par ceux de la Gauleitung, coresponsable de l'administration.

En février 1945, les installations furent détruites par des détenus du camp.

Signé : Vinzenz Nohel. »(88)

(86) *Ibid*. p. 35-36.

(87) Editions Mercure, 1971, p. 175-176. Il existe une version expurgée, en castillan, publiée par Martínez Roca, Barcelone, 1975.

(88) Voir Pappalettera, opus cité, p. 130-131.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 268

Entre 1940 et 1944, Hartheim a produit trente mille cadavres. C'étaient les cadavres d'êtres vivants venus des hôpitaux psychiatriques d'Autriche et de Bavière. Et du camp de Mauthausen. Parmi ces êtres vivants, que l'on a passés à la chambre à gaz comme l'explique Vinzenz Nohel, il y avait cent cinquante Catalans.

D'après Casimir Climent, il y a sept Républicains qui sont morts directement exécutés. Parmi eux, on compte Francesc Ruiz i Garcia, de Barcelone, mort à Mauthausen en 1942. Joaquim Gelis i Ricart, de Bescanó (province de Gérone), mort dans le même camp, également en 1942. Et Boi Ventura i Ventura, de Gavà, mort au *Kommando* d'Ebensee en 1944, quand il avait presque vingt-cinq ans. Ce dernier a été assassiné par le *Hauptsturmführer* Anton Ganz, aujourd'hui en liberté, un jour où il était complètement saoul. Anton Ganz inscrivit le décès de Ventura sur la liste des évadés.

Il y avait deux manières d'être exécuté : fusillé ou alors pendu. Théoriquement, le camp devait demander l'autorisation à Berlin pour pouvoir fusiller un détenu. Si le Bureau de Sécurité de la capitale allemande ne donnait pas son autorisation, le détenu mourait par pendaison. Cela ne voulait pas dire qu'ils ne fusillaient pas sans passer par Berlin. Au début, les exécutions se passaient à l'extérieur et c'étaient les *Unterscharführer* du *Politische Abteilung* qui donnaient les ordres. Les SS Trumm et Backmayer y participaient avec avidité. Plus tard, les exécutions eurent lieu devant un mur spécial, au four crématoire. Il y avait aussi une potence pour pendre les condamnés. Vers 1944, ceux qui attendaient leur exécution étaient si nombreux que les chambres à gaz ont été améliorées pour fonctionner à plein rendement. Les condamnés, de leur arrivée au camp jusqu'à leur exécution, se distinguaient des autres par un point rouge sur leur uniforme. Ils ne pouvaient pas sortir au-delà des barbelés et ils étaient généralement placés dans la baraque 20, où ils recevaient seulement un quart de la ration des autres déportés.(89)

À Grossraming, il n'y avait pas l'eau courante. Il y avait plus bas une rivière qui passait à environ deux kilomètres du camp. Les prisonniers devaient, à chaque fois, faire une longue file et porter des seaux qu'ils se passaient jusqu'en haut. À chaque fois, un peu d'eau tombait et, quand le seau arrivait au sommet, il n'en restait presque plus. Trois cents hommes devaient se laver avec l'un de ces seaux et avec une seule serviette pour s'essuyer. Dans la pièce où ils se lavaient,

(89) Voir *Kanthak*, opus cité, p. 56.

il n'y avait qu'une seule ampoule de quinze watts. Et, dans un coin, on y déposait les caisses qui contenaient les morts. Une fois, il y avait deux caisses contenant deux prisonniers qui avaient été torturés. L'un deux n'était plus qu'une plaie et on aurait dit qu'un de ses yeux sortait. On voyait que l'autre n'était pas tout à fait mort parce qu'il leva légèrement le poing, comme s'il avait voulu saluer les prisonniers avant de mourir…

Une fois, ils ont attrapé quatre-vingts Tchèques. Ils ont mis tout le *Kommando* debout, au garde à vous, pendant plus de deux heures, dehors. Il faisait nuit et la température descendait en dessous de zéro. Petit à petit, les pieds gelaient… Ils ont commencé à fusiller les Tchèques un à un et les prisonniers comptaient les tactactac, tactactac, tactac qu'ils entendaient, les uns après les autres et au fur et à mesure que ces tactactac, tactactac avançaient, les prisonniers étaient contents parce qu'ils savaient que chaque nouveau tactactac qu'ils entendaient voulait dire que c'était bientôt le tour du numéro 80 et qu'on les laisserait s'en aller…

Les exécutions, comme celles de Grossraming, avaient souvent lieu à l'heure de l'appel et devant les déportés. Aucun prisonnier ne pouvait sortir des rangs avant qu'ils n'aient exécuté tous les condamnés. Parfois, cependant, ils le faisaient loin du camp ou pendant les heures de travail. Alors, seuls certains prisonniers, les *Prominenten* qui travaillaient dans des endroits clés du camp, étaient au courant. Nous avons trois témoignages d'exception : celui de Casimir Climent, du *Politische Abteilung*, de Joan de Diego, du *Lagerschreibsstube*, et de A. G., du laboratoire de photographie. Eux pouvaient bouger, pouvaient voir, écouter et regarder tout ce qui était caché aux autres prisonniers. Cependant, souvent, ils se sont risqués à regarder et à écouter plus qu'ils n'en avaient le droit, parce qu'ils savaient qu'il fallait en faire le témoignage. Voici quelques fragments de la déclaration, encore inédite, que Casimir Climent a faite lors du procès de Cologne contre Schulz et Streitwieser :

« Les premiers transports de guerre russes sont arrivés au camp de concentration de Mauthausen en 1942. Le premier transport, qui comptait près de six mille prisonniers, a été reçu par Karl Schulz et Johann Altfuldisch. En effet, il existe une photographie sur laquelle on voit ces deux SS. Cette photo a été reproduite dans les journaux et les revues français. Au bout de quelques mois de séjour dans le camp, le transport se réduisait à quelques individus squelettiques. À partir de cette date-là, les transports de prisonniers russes ont été innombrables. Comme mon travail n'était pas dans le secteur russe, je ne

peux pas parler du chiffre exact, mais je peux affirmer qu'au Politische Abteilung *un tas de Russes, soldats comme officiers, ont été roués de coups. Nombre d'entre eux portaient un K rouge sur leur feuille de route*(90) *et ils étaient exécutés au bout de quelques minutes.*

Il y avait aussi les "transports fantômes", qui ne laissaient aucune trace de leur passage dans le camp ; ni au Kommando *de notre bureau, ni à l'administration du camp, ni au* Kommando *du four crématoire, ni au magasin des uniformes, ni à aucun endroit. Quand l'un de ces transports arrivait au camp, les prisonniers formaient les rangs devant le* Politische Abteilung *; nous ne faisions aucune fiche d'entrée, il n'y avait pas non plus de liste collective et, bien évidemment, il n'y avait aucune fiche de sortie. Une fois contrôlée leur identité sur la feuille de route — je n'ai pas réussi à en voir une seule —, le groupe était emmené tout de suite au peloton d'exécution et était exécuté par les SS du* Kommando *de mon bureau. Les choses étaient rapides : un groupe arrivait, un cri sec, une décharge, quelques heures au four crématoire et, pour finir, un tas d'os calcinés. C'était tout ce qui restait d'un "transport fantôme".*

La plupart de ces transports étaient formés par des femmes, parmi lesquelles il y avait de nombreuses Tchèques ; ces femmes étaient les mères, les sœurs, les épouses et les filles d'un homme qui, volontairement, ou peut-être involontairement, avait participé à un acte qui devant les autorités nationales-socialistes ou leurs représentants, pouvait être considéré comme un acte de sabotage ou quelque chose d'approchant.

Prenons un exemple. Il s'agit d'un citoyen tchèque Karel Hajek, dont les parents vivaient à Prague. Karel Hajek était marié et avait un fils et deux filles, deux frères et deux sœurs. Il travaillait aux chemins de fer et, pour les besoins de la guerre, avait été déplacé. En 1943, il travaillait comme monteur au dépôt des machines à vapeur de la ville de Cologne. Malheureusement, il avait plus d'une fois montré qu'il était mécontent d'avoir été séparé des siens, loin de son pays, et en fin de compte il s'était permis d'exprimer son désaccord avec la doctrine nationale socialiste ; tout ceci avait été écouté et quelqu'un avait dû rapporter ses paroles au responsable du dépôt qui, à son tour, avait dû en informer la direction. Ce qui revient à dire que Karel Hajek était déjà fiché comme mécontent. Un jour ou une nuit d'août 1943, une machine

(90) "Action K" signifiait qu'ils devaient être exécutés dès leur arrivée au camp d'extermination. Voir le paragraphe suivant de ce chapitre.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 271

sortie de ce dépôt a été sabotée et a éclaté ; la Gestapo est entrée en lice et, au vu des antécédents de Karel Hajek, malgré le fait qu'il ait été dans un autre endroit pendant le sabotage, il a été envoyé dans un camp de concentration et la police de Prague a arrêté son père et ses deux frères qui ont été emmenés au camp de concentration le plus proche. En même temps, sa femme, ses deux sœurs, sa mère et ses deux filles étaient envoyées à Mauthausen, sans tenir compte du fait que la mère avait soixante-douze ans, que sa femme était sur le point d'accoucher et que les deux enfants avaient quinze et douze ans.

Nous n'avons jamais pu vérifier si elles étaient arrivées au camp de concentration de Mauthausen pour y être internées et si, par manque de place ou de baraquement, elles avaient été éliminées ou emmenées au camp pour y être fusillées. Et plus d'une fois, mes yeux se sont remplis de larmes en voyant par les fenêtres du Politische Abteilung *comment ces pauvres femmes défilaient d'un pas incertain vers le peloton d'exécution, incapables d'avoir fait quoi que ce soit qui justifie un destin aussi cruel, cette mort ignorée et une sépulture indéterminée.*

Nous nous rendions souvent compte que l'un de ces convois arrivait car les SS de mon bureau mettaient précipitamment leur casque d'acier, sanglaient leur ceinture avec les cartouchières, saisissaient leur Mauser et sortaient pour précéder le groupe. Pourquoi ces femmes étaient-elles passées par les armes ? Je pensais que ce type d'exécution était réservé aux militaires ou bien aux personnes qui avaient quelque chose à voir avec les affaires militaires.

Tous les prisonniers qui avaient un K majuscule rouge sur leur feuille de route devaient être exécutés sans laisser aucune trace. En plus des "transports fantômes", de nombreux officiers et sous-officiers des troupes alliées arrivaient au camp. S'ils venaient par des transports ordinaires, il pouvait arriver que les SS les mélangent, sans faire attention, avec les autres prisonniers. Nous établissions leur fiche d'entrée, les portions sur la liste générale d'entrée et ils passaient par toutes les formalités jusqu'à leur entrée dans le baraquement de quarantaine. Quand le formulaire avec le K rouge arrivait, il fallait détruire toutes les fiches et effacer leurs noms de tous les registres, du bureau politique, du camp et du bureau qui contrôlait toute la main-d'œuvre. »

Joan de Diego a été troisième secrétaire du camp. Il travaillait au bureau central, chargé de l'administration des prisonniers. Il a été le premier déporté politique

à y entrer, le 1er mars 1941. Les autres étaient des prisonniers de droit commun. Joan de Diego se souvient parfaitement du jour où quarante-sept aviateurs des armées alliées sont arrivés à Mauthausen. C'était le 6 septembre 1944 :

« Ils étaient jeunes, sportifs et nous nous sommes vite rendu compte qu'ils étaient une prise spéciale pour les SS. Pour des circonstances inconnues, ils étaient passés par diverses prisons allemandes avant d'arriver à Mauthausen.

Après être passés par le bureau, les aviateurs ont été réunis dans un groupe spécial dont le chef était un prisonnier de droit commun qui s'appelait Pelzer. Ils ont ajusté aux épaules des aviateurs des sacs avec des courroies dans le style des sacs à dos, de façon à ce que le poids des pierres soit plus important et l'effort plus grand. Pelzer a donné l'ordre de marche et ils se sont mis en mouvement d'un pas léger et élastique. Le groupe a passé la porte et s'est perdu dans la côte qui menait à la carrière.

Les SS avaient préparé un grand divertissement. Tous les officiers en service et les hommes de troupe étaient alignés le long de la route qui menait à l'escalier de la carrière. Quand les aviateurs ont atteint l'endroit de la route qui formait une demi-corniche, les SS ont commencé à tirer de tous les côtés comme s'il s'agissait d'un jeu de cow-boys. On n'entendait plus que le bruit des mitraillettes, des fusils, les pistolets… Ils ont provoqué la panique parmi ces hommes pendant que des balles perdues sifflaient dans le camp. L'une d'entre elles a traversé le baraquement des mécaniciens et a blessé un prisonnier sur son lieu de travail. Ils ont monté l'escalier six ou sept fois cette après-midi là. À chaque voyage, quelques-uns y restaient et, quand l'obscurité est tombée, il y avait un total de vingt-deux morts.

Les cadavres arrivaient au camp par étapes. Il fallait d'abord les identifier pour pouvoir établir les actes de décès. Avant que les aviateurs ne partent pour la carrière, les chefs SS nous avaient demandé d'inscrire leur numéro de matricule devant et derrière chaque uniforme à l'aide d'une encre sympathique. Il s'agissait là d'une précaution fréquente quand la loi d'évasion était appliquée de manière massive(91)*. Et le secrétaire avait reçu l'ordre de préparer les actes de décès à l'avance.*

Il était très difficile, voire impossible, de retrouver sur ces cadavres des traces de numéros. Des corps à la poitrine arrachée, au dos déchiqueté,

(91) De nombreux exécutés furent classés dans la catégorie "morts pendant une évasion". Voir les pages suivantes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 273

presque coupés en deux. D'autres au visage méconnaissable, sans tête… Je n'avais jamais vu de pareilles mutilations, sauf sur les champs de bataille pendant notre guerre.

*Les vingt-cinq survivants furent enfermés à l'*Arrest*. C'était la prison du camp et il y avait là divers services spécialement conçus pour tuer. C'est là qu'ils enfermaient les prisonniers considérés comme dangereux, les otages, la plupart des personnalités du monde politique et intellectuel des pays occupés. Il y avait à l'*Arrest *des potences pour pendre les condamnés. On pouvait également les fouetter sauvagement et il était possible de leur mettre une balle dans la nuque à partir d'un trou presque invisible. Comme il était impossible de contrôler les morts, car les corps étaient trop mutilés, le capitaine a donné l'autorisation d'identifier les vivants qui étaient à l'*Arrest*. Nous pourrions ainsi connaître le nombre exact de cadavres et, en plus, établir correctement les actes de décès. C'est moi qu'ils ont désigné pour accomplir cette tâche et je suis allé voir le SS chargé de la surveillance de la prison. Il s'appelait Niedermayer, une espèce de brute sanguinaire, à la voix métallique, grossière, tellement… qu'il te venait des nausées rien que de l'entendre.*

Niedermayer a ouvert les deux cellules. Elles avaient été conçues pour une seule personne mais ils avaient entassé dans chacune d'elles treize ou quatorze survivants. Une puanteur malsaine, fétide et une exhalaison de chaleur rendaient cette ambiance complètement insupportable. Engourdis, courbés, pâles, le regard rempli de toute la misère du monde, les aviateurs sont sortis des cellules et ils se sont mis en rang dans le couloir, attendant quelque nouveau châtiment. J'ai commencé à faire l'appel. Au fur et à mesure que je les appelais, ils sortaient de la file et reformaient un autre rang. J'ai fait l'appel deux fois et je notais les présents sur le papier. Les vingt-deux noms des aviateurs assassinés durant la journée sont restés en blanc. Il y avait parmi les détenus un officier hollandais qui s'appelait Niedermayer, tout comme l'officier SS. Ce dernier, en entendant son nom, a sauté sur le Hollandais et a commencé à le tabasser et à l'insulter grossièrement jusqu'à ce qu'il se fatigue. Les camarades du Hollandais l'ont rentré dans sa cellule et le couloir est resté baigné de son sang.

*Je suis sorti de l'*Arrest *en pensant à tant de choses que mon cerveau avait du mal à préciser les émotions de cette journée. Je revoyais, comme une obsession, les corps atrocement mutilés. Les blessures partaient du cou*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 274

jusqu'à l'abdomen et on avait vraiment l'impression que les hommes avaient été ouverts de haut en bas. La chair saignait sans arrêt et bougeait en tremblements nerveux comme si les cellules cherchaient leur moitié, détruite par le crime. La place était vide. Le couvre-feu avait retenti et la nuit s'étendait. Après les impressions que je venais de ressentir, mes yeux cherchaient une lumière qui m'éclairât l'âme. La cheminée du four crématoire lançait sa langue de feu et exécutait dans l'obscurité de la nuit une danse folle.

Le 7 septembre fut un jour comme les autres. Comme chaque jour, les forçats sont partis travailler. Le bataillon disciplinaire et les aviateurs survivants sont également sortis. Peu à peu, leurs corps mutilés, disloqués, sont arrivés. Avant de mourir, quelques officiers ont déchiré leur chemise et ont offert leur poitrine aux SS, d'autres ont poussé des cris horribles contre les bouchers et certains se sont dirigés vers les barbelés pour en finir plus vite.

À la fin de la journée de travail, les milliers de pieds chaussés de sabots de bois sont arrivés. Un coup sec, brusque, surgissait au milieu du silence, venant de la colonne des déportés. C'était leur manière de protester. »

Joan de Diego tenait tout le fichier de l'administration du camp. Au début, il y avait 3000 fiches et à la fin il y en avait plus de 200 000. Comme on l'a entendu dans son témoignage, il était le chargé de l'établissement des actes de décès. *« J'étais les pompes funèbres,* se souvient-il, *je savais qui devait partir pour la chambre à gaz, je les avais devant moi, bien vivants, et on me faisait déjà enregistrer leur acte de décès. Ensuite, j'accompagnais jusqu'au crématoire. Je marchais derrière eux, tout en portant le registre sous le bras. Je le faisais afin qu'ils ne sentent pas seuls et songeant à leurs familiers. Souvent nous passions devant Climent et celui-ci adoptait une attitude physique ferme et respectueuse comme pour leur rendre le dernier hommage ».*

Lors de sa déclaration au procès de Cologne, Casimir Climent dit que les exécutions par fusillade étaient secrètes. Le lieu d'exécution se trouvait derrière les baraques 15 et 20. Juste avant leur début, les *Kapos* de ces baraques qui étaient tous de droit commun recevaient l'ordre net de couvrir les fenêtres avec des couvertures et d'empêcher de toutes les façons quelque détenu que ce soit de passer à proximité. Ces *Kapos* suivaient ces ordres avec un grand zèle car ils savaient qu'en cas de leur non respect ils encouraient de dures punitions. Toujours est-il qu'un Catalan, A. G., put assister à l'exécution de Yougoslaves :

« Ça c'est passé le 20 avril 1944, le jour de l'anniversaire du Führer. Je travaillais au laboratoire photographique situé dans le prolongement de la baraque 20, dans la dernière rangée du camp. Ils y plaçaient tous ceux qui étaient condamnés à la mort et passaient par le peloton d'exécution. Nous passions chaque jour devant le lieu de ces exécutions et devant la clôture électrifiée où pendaient quelques Juifs dans des poses comme feintes avec la mort sur le visage… Les soldats, casque sur la tête, allaient chercher les condamnés en virant à gauche alors que nous virions à droite.

On extrayait chaque jour des gens de cette baraque pour les fusiller. Sans même regarder, je déterminais combien de personnes étaient fusillées rien qu'au nombre de coups de fusil. Nous ne pouvions sortir du laboratoire. Ils bouchaient les fenêtres avec un tissu noir et nous regardions par un entrebâillement en faisant très attention car il nous était interdit d'observer quoi que ce soit. Un jour, ils battirent le record : ils fusillèrent quarante-huit hommes et quatre femmes. Ce fut interminable. Nous avons su par la suite qu'il s'agissait de Yougoslaves. Ce jour-là, ils installèrent une table et la couvrirent de dossiers. Lorsque les prisonniers arrivèrent, ils leur ordonnèrent de se ranger, et la file indienne semblait sans fin. Ils laissèrent leur costume rayé aux femmes et firent se déshabiller complètement les hommes. Beaucoup étaient squelettiques car il faut savoir que ceux de la baraque 20 ne recevaient que des quarts de ration. Tout au bout de la file, il y avait le chariot du crématoire, une plate-forme en bois avec quatre roues et une barre de traction pour le diriger. Il était mené par deux prisonniers affectés au crématoire qui portaient des gants en caoutchouc. Dès qu'un Yougoslave tombait fusillé, ceux-ci l'attrapaient par la tête et par les pieds et le plaçaient dans le chariot. Ils passaient alors tout près des condamnés qui voyaient ainsi le cadavre de chacun de ceux qui les précédaient. Au milieu de la file, il y avait un garçon d'une quinzaine d'années qui regardait terrorisé les morts. En fait, tous semblaient déjà morts soit de faim, soit de faiblesse, que sais-je encore. Il était difficile de deviner ce qu'ils pouvaient bien penser de tout cela. La première des quatre femmes cracha à la figure de Ziereis avant d'être fusillée. Celui-ci devint fou furieux et commença à hurler tout en la menaçant mais sans toucher un seul de ses cheveux. L'opération dura cinq heures. Ce qui signifie que le dernier des Yougoslaves dut attendre tout ce temps avant d'être fusillé. L'affaire dura si longtemps parce que les SS affectèrent d'identifier chacun en

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 276

consultant les dossiers. Ils ouvraient lentement la chemise, tournaient et retournaient les papiers, ils regardaient le condamné, ils l'identifiaient sur les listes en leur possession puis ils l'envoyaient au piquet d'exécution. Le poteau était sale du sang de ceux qui l'avaient précédé, et tous, eux aussi, étaient sales de marcher pieds nus. Les prisonniers du crématoire empilaient les cadavres sur le chariot jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne à fusiller. Comme nous avions ouvert la porte pour sortir croyant que c'en était fini, nous croisâmes le chariot chargé de morts que tiraient avec beaucoup de mal les deux prisonniers. Nous vîmes de près cette boucherie amoncelée, la plupart d'entre eux avaient les cheveux longs, les corps étaient encore chauds et vibraient à chaque secousse du chariot… »

« J'ATTENDRAI TON RETOUR »

« J'attendrai
le jour et la nuit,
j'attendrai toujours,
ton retour.
J'attendrai
car l'oiseau qui s'enfuit… »[**]
(D'une chanson française des années trente)

Il était presque impossible de s'évader des camps nazis. Les nazis avaient mis en place un puissant réseau de surveillance à travers tous les pays dominés. Ils comptaient, de plus, sur la complicité et la peur de la population civile. Les déportés catalans de Mauthausen se rappellent, entre autres, deux tentatives d'évasion : celle de Fritz, *Kapo* des maçons, avec trois Autrichiens, de droit commun et celle de Hans. Tous furent rattrapés au bout de quelques jours et pendus sur l'*Appellplatz*. Les témoins se souviennent particulièrement de l'histoire de "Hans, le pendu". Sept Républicains espagnols, quatre en juillet 1941 et les trois autres en avril 1942, essayèrent de s'enfuir de deux *Kommandos* extérieurs de Mauthausen. Tous allaient être rapidement repris et, pour une raison inexplicable ou seulement explicable par l'arbitraire, ils ne reçurent que les vingt-cinq coups sur les fesses ou furent envoyés dans la *Strafkompanie*, la com-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 277

pagnie disciplinaire[92]. Tous les témoins se rappellent aussi la fuite des prisonniers de la baraque 20, dans les derniers temps de la déportation. Amat-Piniella en parle dans son livre *K. L. Reich*.

Le 4 mars 1944, le chef de la Gestapo, Heinrich Müller, ordonnait que les militaires évadés des camps de prisonniers soient conduits à Mauthausen et exécutés d'une balle dans la nuque. Quatre mois plus tard, le 27 juillet, le commandant suprême de la Wehrmacht, le maréchal Keitel, complétait cette disposition :

« Tout prisonnier de guerre évadé et capturé, officiers et sous-officiers compris (exception faite des Anglais et des Américains), doit être mis à la disposition du chef de la police de sécurité. Naturellement, cette mesure ne doit, sous aucun motif, être divulguée. Les autres prisonniers ne devront pas en être informés.

Le bureau d'information de l'armée inscrira les évadés capturés comme évadés non retrouvés, et cette inscription sera tamponnée sur leurs lettres.

"Évadés non retrouvés" sera également la réponse à donner aux demandes de la Croix-Rouge internationale. »

Il s'agissait de la Kügel Erlass, l'action K, citée plus haut par Casimir Climent. Plus tard, les travailleurs civils qui désertaient, les soldats ennemis arrêtés pour des sabotages, y compris les Anglais et les Américains, furent exécutés suivant ce même procédé.[93] Certaines de ces exécutions ont été décrites, dans le chapitre précédent, par des déportés catalans.

D'après Casimir Climent, dix Républicains dont un Marocain, s'évadèrent de Mauthausen. Neuf revinrent et subirent le châtiment de cent coups de fouet sur les fesses. Mais il y a d'autres Républicains, dont le nombre est impossible à préciser, qui disparurent et ne figurent pas sur la liste générale des morts. Il s'agit de ceux qui furent appelés *Meerschann*, "écume de mer", et qui furent exécutés "lors d'une évasion".

Selon Kanthak, entre l'inauguration et la libération du camp, environ mille détenus furent exécutés pour avoir réellement essayé de s'enfuir. Mais il en reste cinq mille, assassinés sous le prétexte d'une tentative d'évasion. Casimir Climent m'a dit que beaucoup de corps accrochés aux barbelés électrifiés étaient photographiés de l'extérieur pour montrer qu'ils avaient tenté de s'évader et qu'ils avaient été repris dehors. C'est le cas de Louis Rouquette, un ancien des Brigades Internationales, que les nazis firent mourir par électrocu-

(92) *Hispania*, n°23, p. 11-12, et n°24, p. 6. *Tele/eXprés*, 28-5-1970.
(93) Pappalettera, opus cité, p. 27.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 278

tion à Mauthausen le 12 décembre 1941. Ce le fut peut-être aussi pour Boi Ventura i Ventura, assassiné par Anton Ganz qui fut jugé et libéré plus tard pour "maladie", qui l'avait roué de coups à mort et inscrit, ensuite, sur la liste des "évadés". Bien des détenus qui tombèrent à la *Strafkompanie*, victimes des coups et de la cruauté des *Kapos* de ce *Kommando*, furent eux aussi considérés comme morts lors d'une tentative d'évasion. Les *Kapos* emmenaient exprès les prisonniers vers les barbelés, les sentinelles leur tiraient dessus et ils pouvaient ainsi obtenir vingt cigarettes et huit jours de permission. Le SS Johannes Bernhard Grimm, chef de la carrière de Mauthausen, déclara pendant le procès de Dachau que beaucoup de déportés étaient morts à la carrière à cause de la dureté du travail et de leur propre faiblesse, mais que de nombreux autres avaient été exécutés par les sentinelles, noyés dans l'étang — c'est cette mort que décrit Amat-Piniella pour l'un de ses protagonistes, Francesc — ou précipités du haut de la carrière(94). Les SS indiquaient le matin aux *Kapos* de la Stafkompanie, les déportés qui ne devaient pas revenir le soir. Et ils procédaient de manière à ce que les condamnés le devinent et disent adieu à leurs camarades. Après ces exécutions, commençait une "enquête" très étrange sur cette "tentative d'évasion" : on prenait des photographies et un médecin SS devait établir l'acte de décès. Celui-ci élaborait un rapport réglementaire de l'examen du cadavre, rapport rédigé en réalité par un détenu du *Politische Abteilung*. Alors, le garde qui avait tiré devait rendre des comptes. L'interrogatoire était mené par un SS de ce même bureau et tout le dossier était envoyé à Vienne. Au bout d'un certain temps les conclusions du juge, le docteur Kaltenbrunner, arrivaient avec la mention "Sans suite". Le dossier et l'affaire étaient classés. Les *Kapos* des *Kommandos* n'étaient jamais interrogés, pas plus que les autres déportés. Karl Schulz envoyait une lettre de condoléances à la famille dans laquelle il précisait que le prisonnier avait été tué alors qu'il tentait de s'évader, peut-être victime d'une "crise de folie". Il ajoutait que tous les détenus savaient que toute tentative d'évasion était sévèrement réprimée et, très courtoisement, il terminait par l'expression de "ses sincères condoléances"(95). De nombreux documents de ces dossiers furent sauvés grâce au Catalan Joan de Diego. Celui-ci apporte un démenti au témoignage de Kanthak lors du procès de Cologne reproduit, en partie, dans le livre de Christian

(94) Pappalettera, opus cité, p. 107 et 114.
(95) Kanthak, opus cité, p. 47 et suivantes.

Bernadac *Les 186 marches*(96). Kanthak y déclare que les dossiers avaient été brûlés par les SS peu avant la libération du camp dans l'intention de ne laisser aucune trace. Il ajoute que lui-même, Kanthak, avait réussi à en soustraire quelques-uns et qu'il les avait cachés pour de futures enquêtes. Et qu'il avait confié les papiers à Joan de Diego. Mais la version de notre déporté est très différente :

« Kanthak m'avait dit qu'il avait jeté tous les livres et les documents qui accusaient les nazis des morts qualifiées par eux de "naturelles" ou "pour tentative d'évasion" sous une armoire du Politische Abteilung*, mais qu'il avait très peur d'aller les chercher. Et j'y suis allé, avec un grand sang-froid, j'ai pris les dossiers sous le nez des SS qui, comme des fous, essayaient de tout brûler. Ces documents, surtout ceux des morts "pas naturelles" ont servi pour tous les procès. Je les ai cachés au secrétariat et ensuite je les ai remis à l'organisation du camp. »* Casimir Climent acheva de confectionner la liste des morts avec de nombreux renseignements qui lui avaient été fournis par de Diego.

« Et le temps passait. Hiver, printemps, été, automne, hiver… Bien des vies s'éteignaient pendant ce temps, au rythme d'une horloge insensible et impardonable et chaque mort était une borne que le temps laissait sur son chemin infini. Le calendrier semblait avoir un nombre élevé de feuillets chaque jour. Chaque feuillet était un homme qui devait renoncer à se battre et qui se recroquevillait pour trouver protection dans les ténèbres qui effaçaient tout… Et chaque jour était le calque du jour précédent. »(97)

Les jours passaient, cernés par la mort. La mort quotidienne, la mort violente, le spectacle continuel de la mort. De temps à autre le corps d'un pendu ondoyait sur l'*Appellplatz*. Personne n'a pu oublier les pendus. Neus Català et ses camarades de Ravensbrück m'ont rappelé bien des fois l'image de Mimí, cette très jolie jeune femme, mère de deux petits enfants, pendue pour sabotage. Tout ce qu'elles en savent, c'est qu'elle était républicaine. Jamais plus elles n'oublieront le balancement de son corps pendu à un crochet. Ils lui avaient enfoncé la pointe dans la gorge, comme pour un veau à l'abattoir. Les pendus que E. G. a vus à Dora ne s'effaceront pas non plus de sa mémoire :

*« Ils étaient pendus sur l'*Appellplatz*. Je me rappelle qu'il y en a eu jusqu'à trente ou quarante. Ils leur mettaient un bout de bois dans la bouche, attaché*

(96) Editions France-Empire, Paris, 1974.
(97) Amat-Piniella, opus cité, p. 119.

avec une ficelle derrière la tête, parce que les condamnés insultaient leurs bourreaux avant d'être pendus. Ils leur attachaient les mains dans le dos parce qu'ils montraient leurs assassins du doigt, comme pour les accuser. Ils les pendaient en retirant tout doucement la table afin que le supplice dure plus longtemps. Beaucoup d'entre eux étaient accusés de sabotage. Ils tuèrent un Russe parce qu'il avait pissé à côté d'un V1. Parfois les SS faisaient vider la prison et ils pendaient tout le monde. Et nous, nous devions rester au garde-à-vous au moment de l'exécution ; ils nous faisaient retirer notre bonnet et regarder les pendus droit dans les yeux. Après nous devions défiler devant eux. »

Himmler avait donné l'ordre suivant : *« Ce sera un détenu qui pendra le condamné. Il sera procédé de façon à ce que toute avarie de l'installation soit exclue. Pour cette opération, le détenu recevra trois cigarettes. Quand il s'agira de travailleurs de pays étrangers, le détenu qui pendra le condamné devra être, dans la mesure du possible, de la même nationalité. »* Très souvent, cependant, des détenus refusèrent de pendre leurs camarades. Ils furent exécutés à leur tour(98). On faisait appel alors aux pires criminels parmi les triangles verts ou aux SS eux-mêmes. J. B., de Mauthausen, se souvient :

« L'évadé qui avait été rattrapé faisait deux ou trois fois le tour du camp, emmené sur une charrette tirée par ses compatriotes et précédé de l'orchestre. Ensuite, il était laissé pendant quarante-huit heures entre les barbelés électrifiés. S'il ne se suicidait pas en s'y lançant, il était pendu le lendemain devant tous ses camarades. »

Un Républicain de Neuengamme raconte dans Hispania l'une de ces exécutions en musique au cours de laquelle furent pendus deux Russes, presque des adolescents(99). Mais l'image de "Hans le pendu" ne s'effacera jamais de la mémoire des Républicains. C'était un triangle vert qui s'appelait Hans Bonarewitz et qui fut exécuté le 30 juillet 1942. Pendant son exécution, la corde se cassa à deux reprises et tous les déportés qui se trouvaient sur l'*Appellplatz* attendaient, sur le qui vive, que la corde se casse pour la troisième fois : dans ce cas on lui aurait fait grâce. La corde s'était cassée par deux fois : c'était comme un défi aux ordres d'Himmler, selon lesquels il ne devait y avoir aucun contretemps pendant les exécutions. Les SS allèrent chercher une corde plus solide dans le garage et ils virent, enfin, le corps d'Hans Bonarewitz se balancer en haut du gibet. La nuit était tombée et les ombres l'enveloppèrent.

(98) *Dora*, supplément du n°71, déjà cité.
(99) Deuxième époque, n°26.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 281

La cérémonie avait commencé comme une représentation théâtrale, de théâtre ambulant. Hans était un triangle vert qui travaillait au garage des SS. Pour s'évader du camp, il avait fabriqué lui-même une grande caisse de bois où il s'était caché. La caisse fut chargée sur un camion, emportée à la gare par les SS et, finalement, placée sur un wagon. Trois jours plus tard, Hans revenait au camp ligoté dans la caisse, comme dans son cercueil. Avant que l'évadé ne fasse son apparition par la porte principale du camp, un essaim de Gitans qui jouaient de divers instruments de musique arriva. Ensuite, deux prisonniers traînèrent la charrette sur laquelle l'évadé chancelant pouvait à peine se tenir. Deux pancartes ornaient la charrette avec des phrases de blâme et de critique contre l'évadé. Les musiciens se mirent alors à jouer une chanson d'amour française :

J'attendrai
le jour et la nuit.
J'attendrai toujours
ton retour.
J'attendrai
car l'oiseau qui s'enfuit…[**]

Hans était l'oiseau qui revenait. Le contraste entre cette scène de cruauté et de blâme et, en musique de fond *off*, une tendre chanson d'amour a dû être difficile à oublier. Pendant plus d'une heure, on promena le condamné entre les rangées de déportés. Pour finir, il fut descendu de la charrette et roué de coups sous les quolibets. Pour les SS, le retour de l'oiseau qui s'était enfui était une grande fête. Le corps d'Hans n'était plus que plaies, tant il avait reçu de coups. Son visage était défiguré par les ecchymoses et les hématomes. Enfin, il reçut les vingt-cinq coups sur les fesses de rigueur. Le lendemain, cet homme n'était plus qu'un corps transformé en tas de cendres, au crématoire.

Hans ne fut qu'un pendu parmi tant d'autres, un mort parmi tant d'autres. Les déportés, après avoir assisté à cette scène, regagnèrent leurs baraques. Du coin de l'œil, ils guettaient les chaudrons de soupe fumante. Ils avaient faim après leur journée de travail. Comme me l'a dit un témoin, J. N. : *« En fin de compte ça n'était qu'un autre pendu. Et nous étions habitués à la mort… »*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 282

LE CRÉMATOIRE

« Il regarda par le trou de la cheminée, et là, au fond du trou, sombre et fumant, il vit des cadavres brûler. Ils se tordaient comme des écheveaux ou des guenilles. En un rien de temps, ils étaient calcinés. Et alors, lui, content d'être encore en vie, il leur fit un pied de nez. »
D'après un cauchemar de MIQUEL SERRA.

« Au four crématoire — nous dit Francesc Teix — *la chair brûlait immédiatement mais les os mettaient plus de temps. La chair brûlait la première, et le squelette après, nuit et jour, faisant surgir une immense colonne de fumée qui montait parfois à plus de cinq mètres.*

Un jour, j'ai vu arriver au camp un convoi de soixante-deux femmes yougoslaves. Les coiffeurs étaient contents car ils se voyaient déjà rasant des femmes nues, je veux dire les coiffeurs allemands. Ils étaient fous de joie quand ils entendaient l'ordre Blockfriseur *!…Mais les femmes ont été conduites directement aux douches, et là on leur a envoyé le gaz. Il y avait aussi des enfants et beaucoup de ces femmes étaient enceintes. Les douches ont été remplies de gaz asphyxiant et les SS les regardaient mourir à travers les vitres circulaires. Cette nuit-là, le crématoire a beaucoup travaillé. La fumée montait très haut car les femmes étaient grassouillettes, pas comme nous qui n'avions que la peau sur les os. Elles avaient été arrêtées depuis peu et elles ont dégagé tellement de graisse que la cheminée s'est fendue de haut en bas et que le mur a failli s'effondrer sous l'effet de la chaleur… »*

Miquel Serra, de Roda de Ter, se retrouva à l'infirmerie. Il avait plus de quarante de fièvre et il croyait bien ne pas en sortir. Il délirait, avait des hallucinations et était inondé d'une sueur froide. Les cauchemars le terrifiaient nuit et jour. Une fois, il rêva qu'il s'échappait de l'infirmerie et qu'il se traînait par terre jusqu'au crématoire. Il grimpait contre le mur, s'écorchant les mains et le visage. Il pouvait à peine monter mais il escaladait le mur au prix de grands efforts. Il n'arrêtait pas de monter, il s'accrochait au paratonnerre et il arrivait en haut de la cheminée. Il regarda par l'orifice de la cheminée, et là, au fond du trou, sombre et fumant, il vit des cadavres brûler. Ils se tordaient comme des écheveaux ou des guenilles. En un rien de temps, ils étaient calcinés. Et alors, lui, content d'être encore en vie, ils leur fit un pied de nez.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 283

« Pour les anciens, l'incinération était une cérémonie pleine de grandeur. Ici on brûle les morts pour faire disparaître les traces des assassinats », dit l'un des personnages de *K. L. Reich*. À Mauthausen, il n'y avait, au début, qu'un seul crématoire. Les fours ne cessèrent de fonctionner jusqu'à la fin de 1945. Ensuite, deux autres furent installés car il y avait trop de corps à brûler. Quand un Allemand mourait, le SS Karl Schulz, du *Politische Abteilung*, rédigeait une lettre de condoléances à la famille du mort et il leur proposait de leur envoyer les cendres contre la somme de 0,72 marks. Les proches de certains Républicains reçurent la même proposition, comme la femme de Josep Iglesias qui avait émigré d'Estrémadure à Palafrugell. Le four crématoire se trouvait sous la prison et il fonctionnait au charbon. Sept corps y brûlaient, en moyenne, en une demi-heure, les cendres tombaient dans un dépôt, toutes mélangées. Les corps y entraient accrochés sur des espèces de fourches placées entre les cuisses des cadavres. La petite ouverture était refermée et le cadavre tournait et retournait. Les intestins sautaient les premiers, d'après ce que m'a expliqué un témoin qui avait assisté à la crémation. En 1944, les trois fours fonctionnaient sans arrêt.

Si nous parlons de la mort dans les camps nazis, nous ne pouvons omettre ces sinistres édifices qui se dressaient dans l'ensemble des bâtiments, comme une prolongation supplémentaire de la cohabitation de ceux qui subissaient la déportation. Les cheminées en étaient la sombre clameur et, en les voyant, les prisonniers devaient certainement regretter toutes les certitudes du monde extérieur.

Nombre de nos déportés, morts dans les camps, disparurent définitivement dans les fours. Leurs corps sont devenus des cendres parmi les cendres. Des bribes de poussière perdues et mélangées à celles de milliers et de milliers de morts qui iraient se pelotonner au fond des fosses communes. La première odeur que sentaient ceux qui franchissaient les portes du camp, était celle de cuir brûlé qui s'échappait des cheminées, se répandant partout, à des kilomètres. Après l'odeur, ils devaient guetter les ombres qui s'élevaient dans le ciel et qui les regardaient sournoisement. *« On ne sort d'ici que par le crématoire »*, tels étaient les premiers mots qu'entendaient nos déportés.

Le crématoire était la présence physique de la mort et cette présence était accompagnée de mots, d'odeurs, de flammes qui scintillaient par les nuits glacées d'hiver, de petites flammes bleuâtres qui, de loin, devaient rappeler les étoiles.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 284

Quand ils se sentaient mal, nos déportés devaient observer leur corps, un corps décharné, jaunâtre, fatigué et ils devaient se dire : *« Tu as un pied au crématoire. »* Lorsque l'un de leurs amis disparaissait un jour de l'infirmerie, les yeux de ceux qui restaient devaient se diriger vers les cheminées, vers les flammes bleuâtres qui oscillaient imperturbablement, cherchant peut-être une faible lueur de souvenir chez l'ami qui les avait abandonnés. Le crématoire était la mémoire brûlante de leur destin, de leur présence volatile, de leurs pas éphémères.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 285

4 - LE TRAVAIL

« Ce qui m'est venu alors à l'esprit, ce sont les images du film Ben-Hur,
on aurait dit que l'histoire se mettait à marcher en arrière
tant notre vie ressemblait à celle des esclaves de la Rome antique… »
JACINT CORTÈS, entré à Mauthausen à l'âge de dix-sept ans

LA "PHILOSOPHIE DU TRAVAIL"

« D'emblée et par-dessus tout il y a le travail,
qui signifie entraînement, entraînement et entraînement.
La foi viendra ensuite.»
NIETZSCHE

Les théoriciens du nazisme avaient tiré du philosophe allemand ce qui convenait le mieux à leurs visées d'exploitation de l'être humain, tout en négligeant les aspects plus créatifs. Nietzsche les servait parce qu'il combattait la tradition bourgeoise allemande, l'Illustration et le romantisme ; le rationalisme du XVIIIème siècle et les développements esthétiques du romantisme ; ainsi, naturellement, que l'idée chrétienne du salut. Mais ce qui leur plaisait par-dessus tout, c'était son idée du "travail", de l'action, de l'héroïsme actif contre la contemplation, la méditation, la réflexion. Ils aimaient également cette phrase du philosophe : *« Nous devons nous entraîner nous-mêmes, non pas dans la force des valeurs sentimentales, mais dans l'action, il nous faut savoir comment faire toute chose »*. Les théoriciens du nazisme magnifièrent, bien entendu, l'héroïsme de Nietzsche, son exaltation du pouvoir de la volonté, sa pensée sur la communauté aristocratique,

tout en omettant, bien entendu, son mépris des Allemands et son rejet du nationalisme(100).

Les nazis enveloppèrent de fioritures l'idée d'extermination par le travail : ainsi du "Arbeit macht frei" au seuil de Dachau. Mais leur "idéalisation" de la liberté, de l'action et de l'héroïsme couvrait l'un des exemples les plus effroyables d'exploitation de l'homme par l'homme jamais produits par l'histoire de l'humanité. Et ceci en plein XXème siècle, avec la complicité de bon nombre des grands industriels qui produisent de nos jours en Allemagne et dans d'autres endroits du monde sans la moindre entrave.

Les déportés constituaient une main-d'œuvre extrêmement bon marché qui offrait l'avantage de pouvoir être renouvelée sans cesse grâce à l'expansion allemande en Europe. Le travail devait servir, directement ou indirectement, l'économie de guerre nazie : la plupart des camps d'extermination, ainsi que nous le verrons, furent installés aux abords d'une usine d'armement, d'un terrain d'aviation, d'une mine, d'une gare ou, comme dans le cas de Mauthausen et de Gusen, d'une carrière. Comme l'explique Germaine Tillion, ancienne déportée au camp de Ravensbrück(101), les camps fournissaient non seulement les ateliers ou les entreprises qui se trouvaient aux alentours, mais encore beaucoup de patrons qui leur passaient commande en main-d'œuvre à un prix convenu. Les camps envoyaient également, aux usines converties en *Kommandos* extérieurs, des gardes et des chiens dressés qui se chargeaient de faire marcher droit les déportés, de les contraindre au travail jusqu'à l'épuisement et la mort. Ceux qui mouraient étaient remplacés par d'autres et ainsi les chefs d'entreprise se voyaient épargner de nouveaux frais. C'est dans ces *Kommandos* extérieurs que furent envoyés la plupart de nos déportés, comme E. G. au *Kommando* de Dora à Buchenwald, Joan Mestres à Sachsenhausen pour celui de Heinkel, Miret-Musté à Mauthausen pour Florisdorf, Secundina Barceló à Ravensbrück pour Abteroda, etc.

Un film de Luchino Visconti, *Les Damnés*, décrit magistralement la complicité de la grande industrie allemande avec le nazisme. Si le grand capitalisme n'avait pas donné son consentement et son appui à Hitler dès le début, soyons certains que les idéaux nazis n'auraient pu s'étendre aussi impunément. Dans *Les Damnés*, Visconti analyse comment une famille bâtie sur les idéaux bourgeois du XIXème peut embrasser le nazisme par le biais de ses membres les plus dégradés. Sous l'étoile wagné-

(100) Voir Mosse, opus cité, p. 119 et 122-126.
(101) *Ravensbrück*, opus cité, pages 24-27.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 287

rienne, avec le raffinement et la grandeur qu'apportent habituellement des années de richesse, la dynastie de bourgeois allemands dont traite Visconti n'est qu'une marche de plus vers la construction de l'univers concentrationnaire nazi. Visconti donne assez d'éléments dans ce film pour faire penser à la dynastie Krupp. Dans le monde réel, le 20 novembre 1943, le Bulletin Officiel allemand publiait un décret signé par Hitler selon lequel *« l'entreprise de Fried Krupp, maison familiale depuis 132 ans, mérite la plus haute reconnaissance pour sa contribution incomparable à l'essor du potentiel militaire allemand »*. En conséquence, le Führer décida que cette entreprise porterait dorénavant le nom des Krupp, bien que le nom des héritiers fût autre, et qu'elle resterait pour toujours une maison familiale. Alfred Krupp a déclaré au procès de Nuremberg : *« Nous avions besoin d'être menés d'une main de fer. Et cette main était celle d'Hitler. Après les années passées sous son commandement, nous étions satisfaits. »* Pendant quatre générations, la famille Krupp fut le principal fournisseur de l'Allemagne en matériel de guerre. Nous avons un exemple de cette complicité : en juillet 1944, les Krupp demandent au commandant de Buchenwald, Pister, 2 000 détenus comme main-d'œuvre. Des représentants de l'entreprise sont envoyés pour faire la sélection. Ceux-ci examinent les déportés comme s'il s'agissait de marchandise esclave : ils examinent les corps, les biceps, les dents. Ils éliminent les faibles et emportent avec eux les plus forts. Comme les SS ne pouvaient plus fournir de surveillants, certains chefs d'atelier passèrent quelques jours au camp pour être formés à leurs méthodes.(102) Durant la cinquième année de guerre, en 1944, les Krupp ont gagné plus de 110 millions de marks, obtenus par l'exploitation de 250 000 êtres humains travaillant dans les 81 usines Krupp. Des dizaines de milliers d'entre eux sont morts dans les camps de concentration installés aux alentours de ces usines. Artur Krupp fut condamné en 1948 à douze ans de prison et à la confiscation de tous ses biens. En 1951, il fut libéré et ses biens lui furent restitués sur demande du chancelier Adenauer. Aujourd'hui, le nom de Krupp redevient la colonne vertébrale du réarmement allemand. Il est présent dans 104 entreprises et brasse un chiffre d'affaires annuel de près de six millions de marks, dont une part considérable est produite par le secteur de l'armement.

Krupp est un exemple, un symbole de la symbiose entre capitalisme et fascisme. Il y en a d'autres : IG-Farben, Flick, Thyssen, AEG, Siemens, Haniel, Banque allemande, Banque de Dresde, Banque du Commerce… Fritz Thyssen rappelait dans un livre

(102) *L'impossible oubli*, déjà cité, p. 56-57.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 288

paru en 1941 que les grands noms de l'industrie lourde avaient décidé de financer le NSDAP à la suite d'un discours d'Hitler à Düsseldorf, le 27 janvier 1932. Dès 1933, Friedrich Flick, grand industriel et grand banquier, finançait les groupes de la SS et de la SA. Tous ces industriels mettaient à profit la persécution des Juifs pour s'emparer de leurs entreprises. Dès 1933, la crainte d'une possible victoire communiste parmi les masses étant écartée, ces gens se consacrent entièrement à la préparation industrielle d'une nouvelle guerre d'agression. La collaboration entre l'état-major militaire et les grandes industries est ouverte, sans la moindre dissimulation. Les grands monopoles établissent un vaste programme pour mettre à sac les entreprises des territoires conquis, avant même qu'ils ne soient occupés. Plus de vingt millions de personnes furent emprisonnées et déportées pour travailler comme esclaves. Parmi elles se trouvent nos déportés. Les grands patrons savaient qu'ils utilisaient une main-d'œuvre esclave et en étaient satisfaits, ainsi que l'a déclaré Artur Krupp. Ils savaient également qu'ils enfreignaient l'article 13 de la Convention de Genève. Mais jamais ils n'ont cessé de passer commande.

Des représentants de consortiums comme Siemens, IG-Farbenindustrie, Portland-Zement, Bankhaus Stein, etc., étaient membres du cercle d'amis du Reichsführer SS, Himmler, et lui versaient chaque année plus d'un million de marks pour services spéciaux. Rudolf Hoess a déclaré à Nuremberg que les monopoles qui exploitaient à une plus grande échelle et de la manière la plus inhumaine les prisonniers des camps de concentration étaient les suivants : IG-Farben, Siemens et Halske, Krupp, Daimler-Benz et Henschel. Nos déportés travaillaient aux usines de la plupart de ces groupes. Ceux qui sont morts dans les chambres à gaz de Mauthausen, dans le "camion fantôme" ou à la forteresse de Hartheim, furent asphyxiés, précisément au gaz Zyklon B produit par les laboratoires d'IG-Farben. De nos jours, la plupart de ces entreprises, que ce soit sous le même nom ou sous un autre, continuent de détenir tout le pouvoir économique dans l'Allemagne occidentale. À titre d'exemple, la production de substances chimiques de guerre, d'explosifs et de combustibles spéciaux est dominée par les successeurs du consortium Flick (Dynamit Nobel AG), par IG-Farben (BASF, Bayer et Hoechst) et par Krupp (Wasag-Chemie AG et Nitrochemie GmbH). D'après la Convention de Genève sur les substances chimiques de guerre, l'Allemagne occidentale n'est pas autorisée à produire ce type de substances. La compagnie Bayer fait ce genre de travail aux Etats-Unis, profitant de ce que les Etats-Unis n'ont pas ratifié les accords de Genève sur les gaz chimiques

de guerre. La maison Bayer a ouvert une filiale américaine, la Chemagro Corporation, à Kansas City. À peine six ans après la fin de la guerre, Américains et Allemands collaboraient déjà au développement de l'industrie de gaz chimiques à visées militaires. Nuremberg n'avait pas mis fin au crime. Ce qui allait se passer au Vietnam quelques années plus tard est une preuve que personne ne peut contester. De nos jours, en Allemagne, Bayer AG poursuit ses expériences dans le secteur chimique militaire sous prétexte de protéger les plantes et de combattre les insectes. Dans les laboratoires de Bayer AG à Wuppertal-Elberfeld ainsi qu'à l'Institut Biologique de Leverkusen sont étudiées certaines combinaisons de phosphore qui ont un effet toxique très élevé sur le système nerveux des êtres à sang chaud. Les usines Bayer d'insecticides et herbicides peuvent produire aujourd'hui des substances chimiques autrement plus nocives que le Zyklon B, ce gaz qui assassina tant de déportés.(103)

Grand nombre de nos déportés travaillèrent pour ces consortiums. Dans les *Kommandos* extérieurs de Mauthausen, Melk, Steyr, Grossraming, etc. À Dachau, pour les usines aéronautiques Zeppelin, Dornier et Nieper. À Sachsenhausen pour Heinkel. À Ravensbrück, nos déportées fabriquèrent essentiellement des munitions et des moteurs d'aviation. Il y eut des Catalans dans les tunnels où l'on envoya les fusées V1 et V2 de von Braun. Les noms de Krupp, Siemens, Daimler-Benz se répètent dans la plupart des *Kommandos* où nos déportés travaillèrent jusqu'à l'épuisement. Ils contribuèrent à transformer la déportation en une affaire rentable et à enrichir encore davantage les grands patrons allemands. Mais le destin des uns et des autres devait s'avérer bien différent.

Joan Tarragó rappelle un fait qui illustre la complicité des chefs d'entreprise avec le nazisme :

« Au Kommando *Steyr, on travaillait à la construction d'une usine de moteurs d'aviation qui avait été autrefois une usine de voitures. Elle existe encore aujourd'hui. Un jour, un Républicain s'est coupé le doigt à l'atelier de menuiserie. L'usine était une entreprise privée qui payait nos salaires à l'administration centrale, à Berlin. Le patron a payé quelques marks à la SS pour que l'accident ne soit pas compté comme accident du travail, mais comme sabotage. Il s'épargnait ainsi des problèmes et un travailleur mutilé, puisque celui-ci serait pendu à coup sûr pour avoir porté atteinte à la sécurité du Reich.*

(103) Toute cette information est extraite de *El libro pardo*, version en castillan du bulletin d'information édité en RDA sur les criminels de guerre nazis en Allemagne de l'Ouest. Edit. *Zeit im Bild,* 1965.

Notre camarade a été pris et emmené à l'interrogatoire. Ils ont commencé à le battre. Un Catalan, le camarade Josep Borràs, faisait l'interprète. Il a très vite compris la martingale des SS et de l'employeur, et a conseillé au Républicain :"Mon vieux, ils te tabassent parce qu'ils veulent te faire avouer que tu as fait du sabotage. Ne mollis pas. Tiens bon ou tu y laisseras la peau."

Ils n'ont pas pu lui arracher un mot. Les SS, alors, se sont mis à frapper Borràs parce qu'ils l'ont soupçonné d'avoir prévenu son camarade. Grâce au courage de Borràs, ils n'ont pas tué le Républicain. Et l'employeur qui l'avait dénoncé a dû la fermer, il s'est même fait mal voir par les SS, qui avaient besoin de l'interprète parce qu'il leur rendait vraiment service. Mais les nazis ignoraient les vies qu'a sauvées notre camarade, Josep Borràs. »(104)

Le 30 avril 1942, Oswald Pöhl, le directeur du bureau principal économique et administratif SS, adressa un mémoire à Himmler sur la situation dans les camps de concentration à ce moment-là. Il y écrivait que, quelques jours avant, les inspecteurs et commandants des camps de concentration s'étaient réunis afin que le règlement sur le travail dans l'industrie de l'armement ne souffre aucun retard et soit appliqué immédiatement. Ce règlement précise, entre autres choses, que seul le commandant du camp est responsable de la main-d'œuvre. *« Cette exploitation doit y être exténuante au sens propre pour que le travail atteigne son maximum de rendement. Le temps de travail est illimité. Il dépend de la structure et de la nature du travail, et seul le commandant est habilité à l'établir. Toutes les circonstances qui peuvent limiter le temps de travail doivent être restreintes à un minimum, comme les repas, les appels, etc. »*(105)

Dès le commencement, la guerre contre la Russie ne fut pas ce à quoi les Allemands s'attendaient. Ce ne fut pas une guerre éclair. Le front de l'Est engloutissait les jeunes Allemands. Plus tard, l'entrée en guerre des Etats-Unis, le 11 décembre 1941, contribua encore plus à accélérer la production militaire dans toute l'Allemagne. Mais l'armée appelait tous les Allemands, et les usines d'armement manquaient gravement de main-d'œuvre. Bientôt les nazis s'aperçurent que la production devait sortir des camps de concentration. Ainsi, à la notion de châtiment et d'extermination s'ajouta, comme l'écrirait Pöhl en 1942, celle de *« l'exploitation jusqu'à l'épuisement »*. Dans le mémoire adressé par Pöhl à Himmler, il est dit encore que *« la garde des détenus pour de simples raisons de sécurité, d'éducation et de*

(104) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.
(105) Supplément du *Patriote Résistant*, déjà cité, du mois de janvier 1965, p. 53.

prévention n'est plus une priorité. L'aspect le plus important est aujourd'hui économique. La mobilisation de toutes les forces des détenus, dans un premier temps à des travaux militaires, puis très vite à des travaux de paix, prend une importance de plus en plus marquée. » L'idée de Pöhl allait bien au-delà de la fin de la guerre. Les camps devaient fournir constamment en main-d'œuvre toutes les sociétés industrielles. La DEST, fondée par les SS, qui contrôlait des entreprises comme la carrière de Mauthausen, devait être l'essieu d'une énorme industrie d'État vouée à engranger d'énormes profits grâce à la main-d'œuvre gratuite des camps. Les commandants, obéissant aux ordres de Pöhl, devinrent des commerçants prospères et ajoutèrent un nouveau salaire à celui qu'ils touchaient en tant que chefs SS des camps.(106) Ainsi, en 1942, le grand patron avait changé d'orientation. Grâce à ce changement, ceux de nos premiers déportés qui étaient encore en vie dans le camp de Mauthausen avaient plus d'espoir de survivre. Peu à peu, ils incorporent des *Kommandos* moins durs, comme ceux de la carrière ou de la construction des routes. La mortalité se réduit considérablement. Ils deviennent des vétérans du camp. Ils commencent à se réveiller, à sortir du cauchemar qui les tenaille encore. Ils s'aperçoivent que les Allemands ont cessé d'être les plus forts et que la résistance organisée dans le camp est le seul moyen qui puisse les aider à ne pas devenir, pour toujours, des numéros, des bêtes. Ainsi, jusqu'en 1941, nos déportés avaient perdu la vie dans la construction des camps annexes, dans les carrières de Mauthausen et dans ses *Kommandos*. Dans les compagnies punitives, aussi. À partir de 1942, et surtout après l'automne 1943, la production ralentit dans les carrières et se développe dans l'industrie de l'armement, dans les galeries souterraines. C'est l'apogée de firmes comme Steyr-Daimler, Puch et Messerschmitt, les trois usines d'armement les plus importantes du Reich.(107)

Le 10 mai 1943, la situation stratégique du IIIème Reich devint désastreuse. L'Allemagne devait lutter sur deux fronts à la fois, les soldats allemands mouraient tous les jours par milliers. La bataille de Stalingrad était sur le point de finir, et déjà s'insinuait le prélude à l'écroulement total du régime nazi. Les troupes de l'Afrika Korps, à Tunis, s'effondraient. Plus de trente sous-marins étaient perdus chaque mois. L'Italie doutait et tentait de se sauver toute seule. C'est pour cela que Pöhl misa sur le recours à la main-d'œuvre et s'indigna quand la mortalité était trop élevée. *« Au camp, le meilleur médecin n'est pas celui qui croit bien*

(106) Voir Pappalettera, opus cité, *p. 22-26.*
(107) Marsalek, opus cité, page 81.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 292

faire en usant d'une dureté hors de propos, mais celui qui maintient la capacité de travail des détenus au niveau le plus élevé.» Malgré cela, les exécutions continuèrent jusqu'à la fin. Les chambres à gaz s'ouvraient chaque jour pour engloutir des milliers de détenus. Le nombre de déportés augmentait à mesure que l'armée d'Hitler accumulait les échecs.

Le grand patron avait changé d'orientation. Maintenant, nos déportés devenaient des êtres qui avaient plus de chances de survivre dans la société des esclaves. Ce qu'ils verraient aux *Kommandos* de travail, jamais ils ne l'oublieraient.

LES *KOMMANDOS* DE L'EXPLOITATION

Parce que le temps qui passe n'a pas de mesure
et l'horreur plane comme la tempête sur toutes les têtes.
La mort chevauche nuit et jour des balzans flamboyants,
les fers brisent en mille morceaux la vie et le travail.
RUDOLF HAGELSTANGE, Sonnet du *Credo vénitien*

D'après Marsálek,(108) les déportés se levaient du printemps à l'automne à quatre heures du matin, à cinq heures en hiver. Le rassemblement avait lieu à six heures, une heure plus tard en hiver. En été, le travail dans les carrières commençait à six heures et demie du matin, à sept heures et demie en hiver. Les déportés faisaient une pause d'une demi-heure pour déjeuner à midi. Pour finir, ils travaillaient jusqu'à cinq heures moins le quart en été, jusqu'à six heures et demie en hiver. Par temps de brume, les heures de travail étaient réduites par crainte des évasions. Normalement, la journée de travail était de onze à douze heures, du lundi au samedi soir. Certains devaient travailler encore le dimanche matin. Dans l'industrie de l'armement, il était fréquent qu'on les fasse travailler l'après-midi du dimanche. Dans l'ensemble, ils travaillaient environ soixante heures à la carrière et près de soixante-dix dans les autres Kommandos. À cela il faut ajouter les marches, les châtiments collectifs ou les appels punitifs. Le travail occupait donc pratiquement toute l'existence d'un déporté dans les camps.

Les entreprises qui louaient des déportés payaient leurs appointements directement au Reich. Il semblerait que le rendement d'un déporté équivalait à la moitié

(108) Marsalek, opus cité, p. 81.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 293

de celui d'un travailleur civil, mais Marsálek pense qu'en règle générale, et compte tenu de la menace constante de châtiments corporels, il était bien supérieur. Casimir Climent m'a raconté que les détenus recevaient des bons qu'ils ne pouvaient utiliser qu'à la cantine du camp de Mauthausen. *« On n'y trouvait que des conneries, par exemple des peignes. Et on avait les cheveux rasés ! »* Un autre déporté, J. B., de Barcelone, m'a dit qu'il était dans l'intérêt des employeurs de payer, ne fût-ce qu'une somme misérable, puisqu'ils obtenaient ainsi un niveau de rendement plus élevé. D'après ce même témoin, les manœuvres, pour la plupart des intellectuels, des étudiants, des prêtres, etc. touchaient 0,60 Reichmark, tandis que les spécialistes, d'origine ouvrière et bien formés à leur métier, touchaient le double. Certains employeurs allemands et autrichiens protestèrent contre le manque d'assiduité de leurs ouvriers. *« Nous avons informé nos patrons,* ajoute J. B., *de ce que les absences étaient tout simplement le produit d'assassinats. »* Il va sans dire que ceci constitue une pièce de plus dans l'échafaudage de preuves à charge pour complicité contre la population civile. Aucun ingénieur, aucun architecte, aucun technicien, amené forcément à fréquenter les déportés, ne pouvait ignorer l'existence des camps. Toutefois, les déportés n'ont pas tous accepté d'emblée d'être payés pour leur travail d'esclaves. Le *Kommando* où travaillait Neus Català se refusa net à toucher un seul centime des nazis, sous forme de bons ou pas. Ils firent grève en sachant que cette grève pouvait entraîner la mort.(109) Le paiement des déportés en bons était une affaire pour les SS. Comme ils ne pouvaient être échangés qu'à la cantine, rien ne sortait des murs du camp, d'où un contrôle accru des affaires économiques de la déportation. Les SS, naturellement, empochaient le gros des salaires que les employeurs payaient au Reich pour chaque déporté. Les employeurs, comme nous l'avons vu, y trouvaient également leur compte, puisqu'un déporté ne percevait jamais le même salaire qu'un travailleur civil, ni à plus forte raison qu'un travailleur allemand.

Nous traiterons dans un autre chapitre des carrières de Mauthausen et de Gusen, les deux lieux où moururent le plus grand nombre de Républicains. D'autres *Kommandos* collaborèrent encore à l'assassinat de nos déportés. Beaucoup de témoins ont travaillé à la construction du célèbre "camp russe", comme Pey Sardà et A. G. Ce *Kommando* démarra à l'hiver 1941 et devait recevoir, en principe, les déportés venus d'Union Soviétique, d'où son nom ; mais

(109) Beaucoup de civils des pays occupés, ainsi que d'Espagne, trompés par la propagande nazie, partirent travailler pour les usines d'Allemagne. Ils percèrent bien vite la cynique manœuvre.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 294

plus tard, il deviendrait un énorme hôpital où les prisonniers mouraient par centaines, sans la moindre mesure sanitaire ni d'hygiène. La construction de ce camp fut extrêmement éprouvante, les témoins qui y ont travaillé ne peuvent pas oublier les coups, le froid et le manque de nourriture. Un autre *Kommando* particulièrement dur fut le *Lagerkommando*, baptisé "*Kommando* de la merde" par les déportés. Les détenus y étaient chargés du nettoyage du camp, y compris des latrines. Joaquim Amat-Piniella évoque son séjour dans ce groupe :

« Un autre travail qu'on m'imposa fut le nettoyage des citernes où se déversait toute l'ordure qui s'écoulait du camp. C'était des citernes de "décantation" ; on les remplissait d'eau, puis elles servaient à arroser. On nous donnait des seaux pour les laver, il fallait les remplir avec l'ordure qui s'y était accumulée. C'était pestilentiel. Si je ne suis pas mort à ce moment-là, c'est à croire que je ne mourrai jamais. On travaillait dans un vaste étang de merde et il fallait le vider avec des seaux. »

La plupart des Catalans qui passèrent par ce *Kommando* sont morts du typhus, car ils manipulaient tous les jours les excréments du camp tout entier, les vomis des malades et, de manière générale, l'ensemble des ordures et saletés qui traînaient autour des baraquements.

Le *Baukommando*, consacré à la construction du même camp et des routes, comptait également parmi les plus durs. C'étaient véritablement des travaux forcés. À Mauthausen, on acheva d'abord le mur d'enceinte, puis on construisit des baraques supplémentaires pour les SS. À Dachau, Turiel avait travaillé à la prolongation d'une piste d'aviation qui se trouvait à soixante kilomètres environ du camp central, à côté de Landsberg. On l'y envoya parce que le SS qui commandait ce groupe détestait les Français, et Turiel était considéré comme tel. Ce SS avait appartenu à la Légion Condor. Quand il découvrit que Turiel était républicain, il lui dit : *« Vous, au moins, vous avez lutté. Tandis que ceux-là, les Français, ils ont détalé comme des rats. »*

Guzmán Bosque a travaillé pour sa part à la construction du camp de Nordeney, sur l'île d'Aurigny. Et tous ceux de nos déportés qui allèrent à Gusen eurent à construire le camp qui les retenait prisonniers, car il n'existait pas encore. Miquel Serra se souvient de son passage par le *Baukommando* de Mauthausen :

« Coups de manche de pic et de pelle dans les côtes des déportés. Combien ? Je ne sais plus. Ce dont je me souviens parfaitement c'est que, le soir, j'ai eu à

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 295

pousser la charrette qui transportait une partie des morts de la journée et que j'y ai vu des cervelles, des foies, l'anatomie interne mélangée à des draps, à de la boue, à des cheveux, du sang partout. Commander, frapper, tuer était le seul travail des Kapos *à matraque et des SS qui nous surveillaient. Le froid était intense et ceux qui avaient la malchance de ne pouvoir remuer un instant étaient des hommes morts. Tu n'as jamais entendu dire que ceux qui meurent gelés meurent en riant ? Ça n'est pas vrai, mais ça y ressemble, parce que le rictus de la mort donne aux lèvres un mouvement qui fait qu'ils ont l'air de rire, alors qu'en réalité, ils sont en train de mourir. »*

« À cette époque-là plus ou moins, raconte Jacint Cortès, *ils ont mis mon père, qui était cordonnier de métier, à l'atelier de chaussures des SS. Quand arrivait le soir, on se retrouvait tous en famille, mes trois frères et mon père. C'était le meilleur moment de la journée pour nous, on se racontait nos misères et on ne se sentait plus aussi seuls. Même si tout s'effaçait quand on pensait à notre mère, à nos sœurs et au petit de la famille, dont on ne savait rien. Mon père recevait un peu plus de nourriture du* Kommando *des cordonniers et aussi du tabac, qu'il nous donnait en disant qu'il ne fumait pas et que, pour la nourriture, il en avait largement assez avec sa ration quotidienne. Nous, on n'y croyait pas vraiment, et un jour on a découvert que le bout de pain qu'il nous donnait tous les matins, à mon frère et à moi, avant de descendre à la carrière, c'était celui de sa ration.*

Quand on était en quarantaine, on s'entassait dans les baraques 16, 17, 18, 19 et 20 et, séparés des autres par des barbelés, on était prisonniers parmi les prisonniers. Tous les jours on allait, soit à la carrière, soit au Baukommando*, construire les murs du garage. Il fallait monter les pierres à quatre sur un bard ; on arrivait à peine à charger ces pierres qui avaient l'air deux fois plus grosses, parce que la malnutrition nous avait affaiblis. Mais les* Kapos *s'occupaient bien de nous faire monter les pierres, à coups de gueule et de matraque, comme ils en avaient l'habitude.*

Mon ami Grau et moi, on travaillait presque toujours en tandem. Un jour, on nous a fait trimballer d'énormes barres de fer, et on avait tellement faim, tellement froid qu'on a décidé de se planquer. On s'est faufilé dans une tranchée qui était pleine de cercueils mis de travers. On y a passé un bon moment et, pendant tout ce temps, on s'est imaginé un banquet succulent, de quoi se lécher les babines. Mais après l'appel de midi, on n'a pas pu rester planqués

et on s'est fait renvoyer au travail. Le travail consistait à traîner deux par deux un énorme rouleau en pierre qui avait l'air d'un rouleau compresseur. C'était un travail lent et il fallait suivre une cadence. On n'entendait que nos halètements. Ce qui m'est venu alors à l'esprit, ce sont les images du film Ben-Hur*, on aurait dit que l'histoire se mettait à marcher en arrière tant nos vies ressemblaient à celles des esclaves de la Rome antique… »*

La construction des routes tuerait un grand nombre de nos déportés. Voici ce qu'en dit A. G., qui a connu la construction de la route numéro 3 de Mauthausen :

« Le 7 avril, Otto nous a fait mettre en rangs, tous à poil. Il a trouvé un camarade qui avait une hernie et il l'a envoyé à l'infirmerie. Le camarade ne voulait pas partir et l'autre l'a poussé. Il lui a crié : "N'aie pas peur, demain opération. Homme mort, demain !"*

Passée la quarantaine, on nous a envoyés travailler à la route numéro 3, qui était en construction. Beaucoup de camarades sont tombés là, dont Garcia-Cano, mon ami de Puig-reig. Ils amenaient la nourriture dans trois chaudrons de trente-cinq litres, sur la route. Les Kapos *la distribuaient dans des quarts en fonte très solides. Ces quarts servaient aussi à cogner. Quand les* Kapos *étaient de mauvais poil, ils nous servaient ce qui se trouvait à la surface, là où les patates ne flottaient pas. Comme ils distribuaient le liquide au tout début, on se mettait tous en bout de queue pour voir à obtenir quelque chose de plus solide. Il y avait des grandes bagarres pour ne pas être dans les premiers. Mais Garcia-Cano, qui était une force de la nature, n'osait pas pousser les autres et il repartait tous les jours avec son quart plein de liquide. Et comme c'était le plus fort, ils l'obligeaient à faire le travail le plus dur, le plus lourd. Je lui disais qu'il devait faire gaffe et penser à lui, mais il n'osait pas, parce qu'il était très timide, alors que pendant la guerre d'Espagne c'était un des plus courageux. Bientôt il s'est senti mal et, au bout de dix jours de travail à la route, il s'est fait inscrire à l'infirmerie. La nuit, il est venu me dire en pleurant qu'on lui avait trouvé une tuberculose de cheval. Il savait qu'ils allaient le tuer. J'essayais de l'encourager, je lui disais qu'il se trompait, qu'il reviendrait bientôt à Puig-reig avec les siens. Le lendemain, en revenant du travail, on m'a dit que Garcia-Cano était mort. Ils lui avaient fait une injection d'essence dans le cœur.*

Don Enrique aussi est mort très vite. Don Enrique était un vieil homme. Il avait été maître d'école et on sentait bien que c'était un intellectuel. C'était un

excellent homme, très aimable avec tout le monde, qui avait l'habitude de se taire et de nous regarder, nous les jeunes, avec une espèce de tristesse. Ils l'ont placé comme Stubedienst*, c'était le travail le moins lourd du camp. Il avait seulement à nettoyer le* Stube *et à surveiller que personne ne le salisse. En faisant le* Stubedienst*, il avait plus de chances de survivre, mais on savait que ceux qui travaillaient à des boulots de ce genre étaient obligés de répartir des taloches de temps en temps. Un jour, un déporté est entré dans le* Stube *et il a laissé le sol couvert de boue. Le* Kapo *a ordonné à Don Enrique de frapper le déporté, mais il a refusé, et le* Kapo *l'a dégommé après une sacrée correction. "Je ne lèverai jamais la main contre un camarade", il a dit.*

Il a donc cessé d'être Stubedienst *et il s'est fait envoyer à la route numéro 3. Il est mort au bout de trois jours. Ils étaient peu à s'en sortir, sur cette route. Dans les premiers mois, presque tous ceux qui y travaillaient sont morts. »*

Josep Escoda a travaillé, lui aussi, dans la construction : *« On m'a envoyé au* Kommando *Schiwsbau, où on construisait des routes et des chalets pour les SS. C'était aux abords de Mauthausen, sur des collines très jolies, au-dessus du Danube. Là, tu te faisais taper pour un rien, pour un geste mal compris, pour un mot mal interprété. Moi, mon* Kapo*, un ancien champion de boxe allemand, il m'a flanqué une rossée phénoménale parce que j'avais dit que les* Kapos *formaient une "bande" et il a compris de travers. Il en est mort, des gens, au* Kommando *de Schiwsbau. On nous y a envoyés le 14 juillet 1941 et je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie. Il pleuvait depuis trois jours et on devait dormir trempés, parce qu'ils ne nous autorisaient jamais à changer de linge. La boue nous arrivait aux genoux et on était pratiquement pieds nus, nos sandalettes ne nous servaient à rien. Mais tu n'avais pas intérêt à les perdre. Il fallait charger des sacs de cinquante kilos sur des camions, sur la route, jusqu'à l'endroit où on construisait les chalets. Moi, je devais pousser les bennes, qui dérapaient tout le temps à cause de la boue. Un prisonnier est tombé et, en tombant, il a entraîné les six autres qui étaient derrière lui. Ils sont morts écrasés. Et ceux qui étaient devant tenaient bon pour ne pas tomber. Ils mouraient comme des mouches. Avec cette faim, ce froid qui te rentrait dans les os… Il faisait un petit vent tenace et il tombait une pluie fine qui ne s'arrêtait jamais. Nous, on se disait : "Si c'est ça l'été, qu'est-ce que ce sera en hiver ?" Dans mon convoi, on était un peu plus de deux cents, il en est resté quatorze en vie. »*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 298

Il y avait encore la *Strafkompanie*, le groupe de ceux qui étaient punis. Se retrouver dans ce *Kommando*-là signifiait très souvent la mort. L'un des premiers actes de solidarité avec les Républicains de Mauthausen consista précisément à sauver trois camarades, parmi lesquels se trouvait un Catalan du Poble Nou. Tous trois accusés de sabotage, ils s'étaient fait envoyer dans la *Strafkompanie*. Presque tous ceux qui se trouvaient là étaient Juifs et Soviétiques. Ils devaient transporter les plus grosses pierres, la plupart pesaient plus de cinquante kilos, et ils avaient à supporter constamment la grêle de coups du *Kapo*. Ces mêmes déportés, toutes les nuits, traînaient les corps de ceux qui n'avaient pas tenu bon. Un Catalan d'Hostafrancs, de la C.N.T., Joan Gil, m'a raconté comment il s'était retrouvé par hasard dans ce *Kommando* : *« Je suis descendu à la carrière le 2 ou le 3 février 1941. Ma première réaction a été d'étonnement devant ce trou. Les Allemands ont dit quelque chose que je n'ai pas compris et tous les prisonniers se sont mis à courir, affolés, dans tous les sens. Je ne savais pas quoi faire, je n'avais rien compris… Dans un coin, j'ai vu un petit* Kommando *d'une quinzaine ou une vingtaine d'hommes. Je me suis mis dans leur groupe et un* Kapo *est arrivé, il m'a regardé tout surpris et m'a demandé ce que je faisais là. Puis il m'a demandé si je savais où j'étais. Je lui ai répondu non, alors il m'a montré les prisonniers qui étaient devant moi. Ils portaient tous un point noir sous le triangle. C'était la compagnie disciplinaire. Il m'a montré des manches de pioche cassés et des pelles pleines de sang et il m'a dit de rester, qu'il ne m'arriverait rien. C'était un triangle noir, un bandit qui s'appelait Matucher et qu'ils ont tué au bout d'un temps en le jetant aux chiens, pour qu'ils le mettent en pièces. C'était un homme très cruel, mais moi, il me laissait tranquille. Tous les jours, quelques SS descendaient et s'acharnaient sur les prisonniers. Ils me faisaient transporter les pioches et les pelles pour les faire réparer après la casse. Les SS riaient comme des bêtes et faisaient un grand tapage en martyrisant les prisonniers, ils rigolaient bien. Je ne pouvais pas le supporter et un Catalan, Lluís Juncà, m'a introduit dans son* Kommando*, qui travaillait à la route numéro 2 avec des marteaux-piqueurs. »*

Après être passés en grand nombre par la carrière de Mauthausen, les Républicains occupèrent progressivement des places où le traitement était un peu moins dur. Pour autant, la plupart étaient déjà morts. Beaucoup de Catalans, du fait qu'ils venaient d'une zone industrielle, étaient des ouvriers spécialisés, ils n'eurent donc pas grand mal à occuper peu à peu des postes-clés, ce qui favori-

serait, avec le temps, la solidarité entre camarades.(110) Les Allemands s'aperçurent par ailleurs que c'étaient des gens qui savaient travailler. Ils trouvèrent parmi eux des photographes comme Antoni Garcia de Tortosa et Francesc Boix de Barcelone, des électriciens comme Antoni Roig, des employés de bureau comme Peris, Bailina, Climent, Diego et Subils, des coiffeurs comme Joan Pagès, des cordonniers comme Frederic Freixas et le père de Jacint Cortès. Capdevila, Carratalà et Gispert furent envoyés à la menuiserie ; Raimon Suñer-Aguas, de Tortosa, et Miquel Villena-Solé, de Barcelone, au garage. Alcoverro, un paveur de la mairie de Barcelone, le seul du groupe qui connaissait le métier, se retrouva au *Flakkomando*, créé en 1943 pour paver l'*Appellplatz*. Un typographe catalan, Agustí, se joignit à lui en disant à Bachmayer : *« Je ne suis pas paveur, je suis typographe. Mais si je sais placer des lettres, je dois bien savoir placer des cailloux. »* Son aplomb le servit, puisque Bachmayer l'accepta.(111)

Le musicien Ricard Garriga se retrouva au *Kohlenfahrer*, où l'on distribuait du charbon. Ils y camouflaient des provisions et d'autres choses, car les fouilles n'y étaient pas aussi fréquentes que dans d'autres *Kommandos*. Ceux du *Kartoffelschäller*, les peleurs de patates, "organisaient la nourriture". C'est ce que faisait le jeune Joan Keyer, qui parvint à sortir jusqu'à six ou sept gamelles des cuisines. Certains Catalans, comme Josep Borràs, apprirent vite l'allemand et furent interprètes. D'autres se retrouvèrent à la *Desinfektion*, comme Conill, qui y planquerait un fusil-mitrailleur peu de temps avant la libération. Un Catalan, Carles Cabeza, entré le 6 août 1940 à Mauthausen, lavait les porcs. Au début, il y avait un endroit très difficile d'accès : la cuisine des SS. Joan Vilató et Joan Tarragó parvinrent à s'y faire admettre et joueraient un rôle majeur dans "l'organisation de la nourriture". Il y eut bientôt des Catalans placés comme *Stubedienst* et, vers la fin, Joan Gil atteignit l'un des postes les plus élevés pour un déporté, celui de chef de *Block*. Miquel Serra devint ordonnance des SS, comme Constante et le tchèque Artur London. *« Notre joli travail consistait,* me raconte Miquel Serra, *à faire le ménage dans les chambres des SS que nous servions et à garder impeccables leurs chaussures et leurs habits. Moi, j'étais dans la baraque des "planqués", celle des SS du* Politische Abteilung*. Ils n'étaient pas en contact avec les déportés, mais comme c'était la "fine fleur politique" du national-socialisme, certains participaient aux pelotons d'exécution. Tous les jours, il y avait un*

(110) Voir III.3, le travail que firent les Catalans dans ces *Kommandos*.
(111) Tous ces noms m'ont été donnés par Casimir Climent et Joan Gil i Balenyà.

officier de service qui passait en revue notre ménage. Quand c'était le tour de Schinlauer, il faisait ça en gants blancs et passait le doigt sur les endroits les plus farfelus, sur le rebord des miroirs, sur les baguettes des carreaux, sur les dessus de porte. Et gare à toi s'il salissait son gant ! »

Les ordonnances des SS travaillèrent activement à l'organisation de la résistance, et London fut l'un des chefs du comité international de la lutte clandestine à Mauthausen. Aux lavoirs, il y avait les deux frères Picó. Un Catalan du faubourg barcelonais de Sants, Paco Hernàndez, fut *Kapo* dans le *Kommando* préposé au jardin. Bagur, un minorquin de Maó, apporta toute son aide depuis les cuisines du camp. Il était rare qu'un Républicain devenu *Kapo* frappe les autres déportés. Joan Gil explique : *« Ils ne nous maltraitaient pas, ils ne faisaient que nous crier dessus. »* Il m'a dit également qu'il préférait un coup de pied d'un Républicain, qui n'était qu'une blessure d'amour-propre, aux coups des SS, qui vous tuaient. En tout état de cause, beaucoup de Républicains n'acceptèrent certains postes que pour leur seul profit et certains oublièrent bien vite qu'ils avaient combattu les fascistes pour devenir, à leur tour, des loups. Mais les cas de Républicains dépravés ayant intégré la caste des "bandits", comme les déportés appelaient leurs *Kapos*, semblent avoir été rares. Nous parlerons plus loin de ces Catalans sans scrupules.(112)

Joaquim Amat-Piniella et Josep Arnal intégrèrent *l'Effektenkammer*, l'entrepôt des vêtements civils. À son entrée à Mauthausen, Amat-Piniella fut envoyé à la carrière, mais il se trouve qu'il sauva sa peau, comme son ami Arnal, grâce à la pornographie :

« J'ai eu la chance, grâce aux dessins que faisait mon ami Arnal, de pouvoir filer de la carrière. Dans les entrepôts de vêtements civils on n'avait pas froid, car les SS y étaient aussi et y avaient fait installer une chaudière. On était sous un toit, on ne se faisait pas taper dessus et on mangeait un peu mieux, parce qu'on trafiquait du linge avec les cuisiniers. S'ils nous donnaient un pain, par exemple, on leur envoyait une paire de chaussettes. Moi, j'étais un Prominenter, *je n'avais pas de poux, j'étais propre, je dormais même dans des draps !*

Mais notre Kommando *est tombé en disgrâce. Un jour, le chef SS s'est fait pincer : il volait des bijoux et du linge, il s'est fait enfermer dans un autre camp comme prisonnier. Alors on est tous tombés, et ils ont tué celui qui servait de secrétaire au SS. Ils l'ont battu tellement fort qu'il s'est jeté dans les barbelés. C'était un avocat de Vienne, un chrétien-démocrate. »*

(112) Voir le chapitre 2 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 301

Arnal, dans un coin de ce *Kommando*, devait se presser la cervelle pour imaginer des femmes nues. Pendant ce temps, à travers les carreaux, il voyait charrier les morts, en morceaux pour nombre d'entre eux. Pourtant, il dut à la pornographie, comme Amat, de sauver sa peau :

« Dans les premiers jours de janvier 1941, j'attendais dans un Block *du camp de Mauthausen, avec un groupe de plusieurs centaines d'Espagnols arrivés la veille, qu'on nous assigne un* Kommando*. On était presque tous des Catalans qui avions été dans la même Compagnie de Travailleurs en France, sur la ligne Maginot, puis les Allemands nous avaient emprisonnés dans les casernes fortifiées de Belfort, et pour finir on se retrouvait dans ce camp d'extermination.*

Amat et moi, on était cul et chemise et on avait toujours réussi à rester ensemble. À ce moment-là, dans notre uniforme rayé et rasés de la tête au pieds, on ne parlait pas beaucoup, parce qu'on était conscients d'avoir atteint la dernière étape du voyage. Amat avait résumé la situation en une phrase : "Cette fois on est foutus !" Mais non, on n'était pas foutus. Pas encore. Voilà que tout à coup l'interprète du Block*, après avoir vérifié* de visu *que j'étais bien monsieur Sixmildeuxcentquatrevingtdixneuf, me fait savoir que je dois me présenter sur-le-champ au* Block *des affaires civiles :* Effektenkammer *en allemand. C'est là qu'ils entassaient dans des grands sacs tous les vêtements, les objets personnels, les valises, les baluchons, les photos, les cigarettes, etc. de ceux qui arrivaient au camp. Je n'étais pas tranquille parce que, dans mes affaires, il y avait des dessins pornographiques qui m'avaient été commandés par les policiers allemands de Belfort et que je n'avais pas eu le temps de livrer. J'ai été reçu par le chef SS de la baraque, qui, les foutus dessins à la main et le regard sévère, m'a demandé si j'en étais l'auteur. Je redoutais le pire, mais je ne pouvais nier l'évidence et j'ai répondu par l'affirmative. Alors, dans un grand éclat de rire, il m'a annoncé que je dessinerais pour eux. Il m'a demandé si je n'avais pas un ami qui s'y connaîtrait en travail de bureau. Evidemment, j'ai tout de suite pensé à Amat, qui devait se faire un sang d'encre pour moi au* Block *13. C'est comme ça qu'on a réussi à occuper, dans cet univers de famine et d'horreur, une situation des plus convoitées. Dès le lendemain, on est allés au rassemblement d'où partaient travailler les divers groupes du camp. Chaque* Kommando*, aligné en rangs impeccables, attendait qu'on l'appelle pour sortir de l'autre côté des barbelés, bien encadré par des jeunes SS non*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 302

gradés, pistolet au ceinturon et fusil au poing. L'entrepôt où on travaillait était un baraquement plus long, dont une petite partie était destinée aux bureaux tandis que dans l'autre s'entassaient les rangées de sacs jusqu'au plafond, placées de manière à pouvoir en contrôler les étiquettes avec le matricule de chaque déporté, sa date d'arrivée, sa nationalité, etc. Le travail d'Amat consistait à établir des fiches par ordre alphabétique, à les classer, les reclasser, à copier et recopier des listes interminables. "C'est un travail de routine, le plus con des gratte-papier s'en sortirait les yeux fermés", me disait Amat. Ça n'était pas l'avis du Kapo *allemand, qui se sentait dépassé par ce travail et se déclarait très satisfait de son employé. Le chef SS de notre groupe était un grand couillon d'Autrichien qui tenait le vol pour la première des vertus et qui ne se privait pas de la pratiquer. C'était notre* Kommando *qui était responsable de l'accueil des fournées de gens qui arrivaient. Dans ce but, on mettait une table en plein air sur la grande place de réception, devant laquelle les hommes, déshabillés et leurs affaires sur les bras, devaient passer l'un après l'autre et dire leurs noms et prénoms. À mesure qu'ils passaient, Amat et moi on mettait les vêtements dans des sacs, et deux Allemands les inscrivaient pièce par pièce sur les listes, sans oublier la moindre chaussette. L'opération était rondement et soigneusement menée, sous le regard vigilant des SS. Cette méticulosité n'était qu'une façade, puisque, une fois les sacs entreposés dans le baraquement, les Allemands, aussi bien les SS que les prisonniers, se livraient à un pillage en règle. Les vêtements en bon état étaient remplacés par des loques. Montres, bijoux de valeur, étuis à cigares ou à cigarettes, tout disparaissait méthodiquement. Ça n'était pas les victimes de la spoliation qui iraient demander des comptes après leur passage par le four crématoire. Pour Amat et pour moi, l'avantage de ce poste privilégié se limitait au fait d'être à l'abri des intempéries et de manger à notre faim. C'était déjà énorme, si on comparait avec les nombreux détenus qui mouraient d'épuisement ou des suites d'un passage à tabac terrifiant, infligé pour des raisons futiles. Souvent, quand on entrait au camp, on passait dans nos poches du tabac ou des cigarettes. C'était la monnaie d'échange pour avoir du pain ou des rations de margarine. Ça nous permettait d'aider certains camarades dans le besoin, mais tu courais un gros risque si tu tombais par hasard sur une fouille des SS de garde. Pour nous, le baraquement* Effektenkammer *était un refuge dans la tempête. Novak, le chef, nous traitait avec humanité. Quand on arrivait le matin, il enlevait son cein-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 303

turon avec son pistolet et l'enfermait à clef dans l'armoire du bureau. Ensuite il s'asseyait et, les pieds sur la table, il se mettait à bavarder avec ses "employés" allemands de tout et de rien. Il m'avait arrangé un coin au bout de la baraque où on accédait par un dédale d'étroits couloirs ménagés entre les énormes tas de sacs. Quand un officier supérieur venait nous inspecter, il ne prenait jamais la peine de pénétrer dans ce labyrinthe. C'était donc un endroit sûr, où je pouvais faire tranquillement, dans mon gros cahier à dessin, les croquis des images érotiques qui plaisaient tant au chef. Il venait souvent me rendre visite pour admirer mes œuvres et me suggérer des variations sur le même thème. Ce curieux personnage m'intriguait. Il avait beau être un obsédé sexuel et un type dépourvu de scrupules, il était bon avec nous tous. Un jour, j'ai osé lui demander pourquoi il était devenu membre des Waffen SS, et contre toute attente, il ne s'est pas fâché, au contraire : il m'a avoué presque timidement qu'avant la guerre il gagnait difficilement sa vie comme chauffeur de taxi à Vienne, alors que maintenant, en tant que membre et officier des SS, lui et sa famille ne manquaient de rien et, surtout, il s'épargnait d'être envoyé au front. Bien sûr, mais moi je me disais que, dans ces unités nazies, personne n'était admis sans avoir prouvé qu'il était un assassin. Ce qui n'enlève pas que c'est en grande partie grâce à lui qu'Amat et moi on s'en est tiré en vie, de cette aventure horrible.

Cette vie-là a continué jusqu'à l'automne, quand a éclaté la catastrophe. Le fameux bordel du camp fonctionnait déjà depuis quelque temps et, un jour, une des gardiennes SS qui surveillaient les filles s'est aperçue que l'une d'elles portait une très jolie petite montre en or qu'elle n'avait pas en arrivant au camp. Soumise à un interrogatoire, la fille a fini par avouer qu'elle l'avait reçue d'un prisonnier allemand de l'Effektenkammer *après une "passe". La gardienne a mouchardé au commandant du camp et les événements se sont précipités. Un jour, en tout début d'après-midi, Bachmayer a fait irruption avec un groupe de hauts gradés dans l'entrepôt, ils aboyaient comme des chiens et nous ont fait sortir tous en vitesse pour nous faire mettre en rangs devant la baraque bureau des chefs SS. Cette baraque servait aux "interrogatoires" sérieux. On est restés au garde-à-vous pendant des heures tandis qu'ils fouillaient* l'Effektenkammer. *Le résultat a dû être très fructueux, puisqu'à minuit tous les officiers ont débarqué, très excités et jouissant à l'avance de l'orgie qui s'annonçait. Ils sont entrés au* Block *et il ne s'est rien passé pendant*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 304

un bon moment. Nous, dehors, on ne bougeait pas d'un poil. Dans la nuit, on ne voyait que les fenêtres éclairées de la baraque. Tout à coup, un SS en manches de chemise est apparu à la porte en criant au premier d'entrer immédiatement. Quelques instants plus tard, on a entendu un grand vacarme, un bruit de coups comme si on démolissait les murs, accompagné des hurlements inhumains de la victime.

Ça a duré très longtemps. Finalement, l'homme est sorti, couvert de sang de la tête aux pieds ; il tenait à peine debout, il est retourné à sa place en sanglotant. Sur son visage et son crâne rasé on voyait, ici et là, des plaies horribles qui saignaient. Puis tout de suite ça a été le tour du deuxième, puis du troisième. Amat et moi on était les derniers du rang. Le plus effroyable, c'était cette attente terrible. J'aurais préféré y passer le plus vite possible et, curieusement, ça n'était pas de me faire tabasser à mort qui me préoccupait, mais les cris effroyables des suppliciés. Je me demandais si j'aurais le courage de ne pas crier comme eux. Un de ceux qui avaient eu leur dose a pu nous expliquer, en balbutiant, que les cinq SS les cognaient l'un après l'autre avec des nerfs de bœuf. Deux d'entre eux ont réussi à se sauver après les premiers coups et, fous de douleur, ils se sont jetés sur les barbelés électrifiés. Tout à coup, je me suis rendu compte que c'était mon tour, avant celui d'Amat, qui était à ma gauche. Je me suis retrouvé dans le Block *comme en rêve, comme si je vivais un cauchemar. Là-dedans, les cinq jongleurs, en nage, les manches retroussées et les nerfs de bœuf à la main, s'apprêtaient à me fouetter, mais le chef, en voyant sur ma veste le triangle d'Espagnol, a pris les autres à part. J'ai entendu quelques mots,* "Spanier nicht dieb" *("Espagnols pas voleurs"), puis ils m'ont expédié dehors, comme ça. Je n'ai pas attendu une seconde, j'ai filé à ma place devant le* Block, *sans mesurer tout à fait que j'avais échappé à la boucherie. Avec Amat ça a été la même chose. Les prisonniers qui avaient survécu, oubliant leur douleur, n'en croyaient pas leurs yeux et nous regardaient la bouche ouverte. Finalement, les SS sont sortis et les ont coffrés pour la nuit à l'*Arrest. *Nous deux, ils nous ont donné l'ordre de rejoindre notre* Block. *Il va sans dire qu'on n'a pas pu fermer l'œil de toute la nuit. Le lendemain, on a passé la journée au* Block *à se demander ce qui nous arriverait. On avait raison d'être inquiets, parce que le lendemain ils nous ont coffrés à l'*Arrest, *nous aussi. Au bout de quelques jours, on s'est fait envoyer à la carrière. Là, avec*

d'énormes blocs de pierre sur le dos, tu montais l'escalier tristement célèbre de 186 marches pour aller les déposer à deux ou trois kilomètres, au sommet d'une pente. Pour nous c'eût été la mort assurée dans un bref délai si des Républicains(113) *qui travaillaient dans les bureaux n'avaient pas obtenu de nous faire inscrire sur la liste d'un* Kommando *moins éprouvant. Plus tard j'ai été envoyé au camp de Steyr, de sinistre mémoire lui aussi, où je suis resté jusqu'à la libération, en mai 1945. »*

Jacint Carrió a vu, parmi les numéros des morts, celui de son ami Toran. Il est sorti désespéré de la baraque 19 et s'est mis à chercher son ami Josep Pons. Après l'avoir trouvé, il lui a dit :

« Tu vois, Toran et Dalmau sont tombés comme d'autres de Manresa. Il faut faire quelque chose si on veut s'en sortir. »

Ils décidèrent alors d'essayer de se faire embaucher comme Steinmetz, au Kommando des tailleurs de pierre. À peu près à cette époque, Jacint Carrió travaillait à la carrière de Gusen. C'était vers le mois de mai 1942 et il chargeait des bennes. Il avait vingt-cinq ans et pesait quarante-quatre kilos. Il en était à dix-huit mois de déportation et il était parvenu à supporter ce à quoi nombre de ses camarades n'avaient pu résister. Mais Carrió, à ce moment-là, n'en pouvait plus. Son dernier atout était de quitter la carrière, de se joindre aux tailleurs de pierre. Et ça n'était pas une mince affaire :

« Après le rassemblement, on part pour la carrière. Je suis à côté d'une benne. Tout à coup, je laisse tomber ma pelle et je fais semblant d'aller aux latrines. Je me faufile vers la baraque des tailleurs de pierre. J'y entre et j'y trouve une vingtaine d'ouvriers. Le Kapo *polonais me demande :*

- Tu veux quoi, l'espanche ?

Et, moitié en allemand moitié en castillan, je lui réponds :

- Je viens voir si vous n'avez pas besoin d'un tailleur de pierre.

- Si, on en a besoin. Mais toi, t'y connais quelque chose ?

Je lui réponds qu'en Espagne j'étais tailleur de pierre. En fait, je n'avais jamais taillé une pierre de ma vie. J'étais employé de commerce. Tout à coup, j'entends des pas derrière moi et je reçois une claque, puis une autre et encore une, et des cris de Raus, Raus ! *C'était le* Kapo *de la carrière qui m'avait attrapé. Il m'a traîné jusqu'à la carrière et, à coups de matraque, il m'a fait*

(113) Il fait référence à Casimir Climent et à Josep Bailina.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 306

avancer jusqu'aux bennes. Et encore des coups de matraque et des coups de pied dans le ventre, je tombe à terre, je ne peux pas me relever, il a l'air de vouloir me liquider parce que je me suis échappé de son Kommando. *Mais, tandis qu'il me passe à tabac, on entend la sirène, c'est l'heure de l'appel, il n'a pas d'autre solution que de me laisser partir. Quelques camarades m'accompagnent au rassemblement et je réussis tout juste à atteindre le camp. Dans la baraque 19, la mienne, ils me donnent une gamelle avec des navets bouillis, presque un litre. Ça n'était que des navets, mais cette chaleur m'a fait revenir à moi. Je me suis assis près de ma baraque. Mon camarade Pons est venu, il n'y avait pas longtemps qu'il avait reçu une raclée terrible du* Kapo *de sa baraque, la 17, et je lui dis :*

- Il faut qu'on aille avec les tailleurs de pierre. C'est ça ou crever. Si je retourne avec ce Kapo *il va me liquider.*

On repart en rangs pour la carrière. J'étais mal, très mal. J'avais l'impression que mon cœur s'arrêtait. Au moment de rompre les rangs pour former les groupes de travail, je file vers Kastenoffen, la carrière où travaillaient les tailleurs de pierre. Là, j'attends que démarre le travail et je sors de derrière une porte pour m'adresser à un Kapo *allemand qui s'appelle Begner et qui a l'air brave, bien qu'il soit Allemand. D'une voix plaintive je lui demande du travail.*

- Tu sais ce que c'est, de tailler des pierres ? fait Begner.

Je lui réponds oui, qu'en Espagne j'avais fait ça. Et le Kapo *me met à l'essai. Je prends le maillet et le poinçon qui se trouvaient sur un banc et je me mets à tailler une pierre vive qui faisait un mètre de large. En réalité, je me sentais anéanti. Je faisais un effort surhumain, avec ce maillet qui pesait un kilo, pour tailler cette pierre de Gusen si forte et si dure. Je faisais l'impossible pour démontrer mes talents de tailleur de pierre. Le* Kapo *s'est mis à rire et a fait un geste comme pour dire "Pauvre gars !". Il m'a dit :*

- Ne te tracasse pas, continue à faire ce que tu peux et d'ici un moment je viendrai te voir.

Et, en effet, au bout d'un moment il est revenu avec l'ingénieur civil qui avait trié le personnel, un homme très grand qui m'a regardé et qui a dit :

- Celui-là n'est pas valable.

- Essayons quand même. C'est un jeune type, s'il est bien nourri on pourra toujours en tirer quelque chose. Attendons de voir.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 307

L'ingénieur, qui portait un brassard avec la croix gammée, rouspète tout en demandant au secrétaire d'inscrire mon matricule. Ils poursuivent leur ronde et, pour finir, le Kapo *allemand revient :*

- Assieds-toi et repose-toi, fait-il en me voyant en nage et tout blême. Ne te tracasse pas, tu es inscrit.

Je regarde le Kapo *et je respire : je m'étais trompé, chez les Allemands aussi je constate qu'il y a des braves gens.*

De retour au camp, les choses ont changé pour moi : j'ai été muté au Block *3, la baraque des privilégiés, où étaient installés les tailleurs de pierre. J'ai eu double ration de nourriture et on m'a envoyé à la douche.*

J'avais atteint mon but : le lendemain, je n'aurais plus à aller à la carrière, et ma vie était assurée pour l'instant. »

Les choses, en effet, allaient mieux pour Jacint Carrió de Manresa. Mais il découvrirait bientôt que le nouveau *Kommando* de travail possédait ses propres pièges, plus subtils mais tout aussi mortels. Les tailleurs de pierre recevaient une prime à l'ouvrage qui consistait en deux cigarettes et trois patates bouillies supplémentaires. Mais il fallait travailler jusqu'à l'épuisement, et Carrió s'aperçut que ceux qui recevaient des primes gonflaient peu à peu jusqu'à ce que, à bout de forces, on les envoie au crématoire. *« Pour avoir plus de nourriture, ils sont presque tous morts. Nous qui ne recevions pas de primes, comme le camarade Josep Pons et moi, on est encore là. Si on avait fait un petit effort, à l'heure qu'il est, on ne serait plus en vie. Et on a tenu comme ça, en nous planquant dès qu'on en avait l'occasion… »*

À Ravensbrück, les déportées françaises appelaient *corvées*** les travaux qu'elles avaient à faire quand elles ne quittaient pas le camp avec les *Kommandos* de travail. C'est aussi le mot qu'utilisaient nos déportées. *« On avait à entasser du sable,* raconte Neus Català, *à la chaîne. Ils nous mettaient à la queue leu leu, chacune avec sa pelle. On entassait du sable d'un côté et, le lendemain, ils nous faisaient transporter le même sable à un autre endroit. C'était un travail complètement inutile, conçu seulement pour nous démoraliser. On nous faisait aussi assécher les marécages du coin ou terrasser le camp avec un rouleau tiré par quatre femmes. Mais moi, je supportais n'importe quoi tant qu'on ne m'envoyait pas au* Kommando *de celles qui avaient à pendre les prisonnières accusées de sabotage. Chaque matin, au rassemble-*

ment, quand ils faisaient le tri pour les groupes de travail, je tremblais et je me disais : "Envoyez-moi où vous voudrez, à la colonne de la merde, peu importe, mais qu'on ne m'envoie pendre personne. Je ne supporterais pas…" À la colonne de la merde, on nous faisait faire des boules avec nos propres excréments. Mais pendre une camarade… ça m'effarait. Je savais que, si je m'y refusais, je finirais comme cette femme électrocutée que j'avais vue à mon entrée au camp… »

Ceux qui s'habituaient à l'arbitraire du camp, au hasard, ceux qui savaient qu'il fallait garder le moral coûte que coûte, en faire le moins possible, ceux-là sont sortis du camp. Ils ont sauvé leur peau, oui, en laissant derrière eux une foule de camarades assassinés par le travail, par la conception "philosophique" que les nazis avaient du travail.

LA CARRIÈRE DE MAUTHAUSEN

« Pendant trois semaines ce fut un véritable enfer. Lever à l'aube, douze heures effectives de travail, marcher jusqu'à la carrière pendant un kilomètre et demi, dévaler 186 marches disjointes, de hauteurs inégales, faire six ou sept voyages avec un bloc de pierre de 15 ou 20 kilos sur le dos, et, pour toute nourriture, un litre de soupe, 150 grammes de pain à midi, n'importe quel ersatz le soir… Des deux mille hommes de mon convoi, à peine la moitié survécurent à cette première épreuve. »

Colonel JAUME ARNAUD, du Roussillon

Quand on évoque le camp de Mauthausen, on ne peut pas passer la carrière sous silence. Presque tous nos déportés y sont passés. Les uns y laissèrent leur peau, d'autres, les forces de leur jeunesse. La carrière était la continuité du camp, le camp même. Tous, confrontés à l'univers nazi, surent ce qu'il signifiait à travers la carrière. La carrière était l'endroit incontournable. Certains se sont souvenus de *L'Enfer* de Dante, se retrouvant face à l'escalier à moitié fait, avec autour d'eux, les pierres de granit qui déboulaient, les blocs de pierre à charrier, les Juifs qui étaient précipités dans le vide. Certains de nos déportés se laissèrent mourir dans la neige pour être délivrés.

Les premiers qui arrivèrent en construisirent des marches… Les derniers arrivés comme le colonel Jaume Arnaud, apprirent à connaître la carrière, avant d'aller dans un *Kommando* extérieur.

Après la découverte du pillage au *Kommando* de l'*Effektenkammer*, Josep Arnal et Joaquim Amat-Piniella furent immédiatement envoyés, en guise de châtiment, dans la carrière. Le camp avait un grand besoin de pierres. On construisait des murs gigantesques pour l'édification des baraquements. La meilleure façon de charrier les pierres était de les faire transporter sur le dos des prisonniers. Si vous aviez de la chance, vous vous retrouviez avec une pierre de sept ou dix kilos. Mais si un jour le SS de garde vous prenait pour son souffre-douleur, vous étiez perdu. C'est ce qui est arrivé une fois à Joaquim Amat-Paniella :

« J'ai transporté une pierre qui pesait cinquante ou soixante kilos, et si je suis arrivé vivant en haut, ce fut par un vrai miracle. Le SS m'avait reconnu parce que je portais des lunettes, il me dit :

- Tu étais à l'entrepôt de vêtements, hein !

*C'était un de ces jeunes SS teigneux. Il savait que j'étais passé par l'*Effektenkammer*. Il m'a dit que jusqu'à présent je me l'étais coulée douce, mais que j'allais voir ce que j'allais voir. Il m'a donc appelé, je m'attendais à ce qu'il me roue de coups, mais il m'a simplement demandé de me mettre une pierre énorme sur le dos. On a dû m'aider à charger la pierre. Et me voilà gravissant les marches ; je me disais que si la pierre tombait ou si je tombais, j'étais perdu. Arriver en haut ou mourir. Si la pierre tombait, elle pouvait m'écraser ou bien je ne pourrais plus me la remettre sur le dos. Le fait est que je suis arrivé en haut ! Désormais, ma seule préoccupation a été d'éviter ce SS. Je me débrouillais pour qu'il ne soit pas là, quand je travaillais à la carrière. Je me cachais, car je savais que si, un jour, je devais encore transporter une pierre comme celle-là, je n'aurais jamais l'occasion de le raconter.*

À ce moment-là, je devais peser quarante-cinq ou cinquante kilos. D'habitude, j'en pèse soixante-dix. Mes jambes enflaient, je faisais de la rétention d'eau, c'est l'œdème, propre à la faim. Mon moral était très bas, je me disais que si cela continuait, je ne résisterais pas longtemps. Malgré tout, je tenais bon. »

« Nous descendions à la carrière, dit Jacint Cortès, *en rangs de cinq. Arrivés là-bas, les* Kapos *nous mettaient sous leur "protection" et sous les coups de leurs matraques. Ils choisissaient les plus lourdes pierres, que nous devions*

transporter jusqu'au camp, en passant par l'obsédant escalier, de 187[114] *marches.*

Cet escalier qui hantait nos esprits !

C'étaient cent quatre-vingts marches irrégulières, aucune de la même dimension et qui glissaient atrocement quand elles étaient recouvertes de glace. Parfois, l'escalier se transformait en une pente lisse, une piste glacée. Il était très facile d'y tomber. Beaucoup y sont restés. Cela a duré un certain temps au cours duquel nombre d'entre nous sont morts. Ils s'effondraient, parce qu'ils n'avaient rien pour se nourrir. Ils ne pouvaient pas suivre le rythme que ces monstres nous imposaient. Au goût des SS, il tombait trop peu d'hommes. C'est pourquoi ils nous ont fait travailler sans casquette. Le résultat a été catastrophique. En Autriche, si l'hiver est glacial, l'été est d'une chaleur insoutenable ; nos têtes et nos yeux se sont mis à enfler. Je me souviens du père d'Eustaqui Fernandez, sa tête avait tellement grossi, qu'il ressemblait à une citrouille. On ne voyait plus ses yeux, tellement ils étaient petits, son visage boursouflé les avait mangés. Ils étaient devenus deux traits fins… »

Le travail au fond de la carrière de Mauthausen était organisé par des techniciens civils qui, en 1942, furent incorporés aux SS. Parmi eux, se trouvait Johannes Grimm qui déclara à Dachau :

« […]Le 10 avril 1942, je suis entré à la Waffen SS. J'ai accédé au grade de lieutenant. À Mauthausen, j'ai dirigé la carrière de Wiener-Graben. De 1942 à 1945, près de deux mille détenus y sont morts. Certains sont morts à cause du travail trop dur, dans un état physique lamentable. Ceci dit, la majorité a perdu la vie différemment : certains allaient jusqu'aux barbelés électrifiés, sur ordre des SS, où ils étaient exécutés par les sentinelles. D'autres étaient noyés dans l'étang, d'autres encore, précipités dans le vide. Beaucoup mouraient aussi parce qu'ils étaient forcés de monter les marches qui menaient au camp avec des pierres trop lourdes ; ils tombaient épuisés ou se faisaient tuer par les sentinelles des barbelés électrifiés… »[115]

Wiener-Graben était le nom de la carrière de Mauthausen. Elle avait été creusée dans une montagne de pierre blanche, et l'on y accédait par les fameuses 186 marches qui partaient du camp. Au sommet du cratère, on voyait une enceinte faite de piques, et tous les cinquante mètres, un mirador, édifié avec

(114) Voir un peu plus loin l'explication de la variante, 186 ou 187 marches.
(115) Pappalettera, opus cité, p. 114.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 311

quatre troncs de pins. Dans les murs d'une hauteur de soixante mètres apparaissaient les trous des tunnels creusés par les excavateurs. À une vingtaine de mètres au-dessus du sol, un câble transportait des pierres de plusieurs tonnes.

À la carrière, on distinguait deux sortes de travailleurs parmi ceux du *Kommando* Wiener-Graben : les spécialistes qui manœuvraient les marteaux compresseurs, la dynamite et les prisonniers qui faisaient le travail de chargement et de déchargement. Ces derniers étaient condamnés à y mourir(116).

Les escaliers de la carrière ne furent pas toujours les mêmes.

Joan Gil est arrivé là bas le 27 janvier 1941. Il raconte :

« À l'époque il y avait des endroits que l'on descendait en glissant. Les escaliers ont été construits à mesure que la pierre arrivait au camp. Au début les marches étaient faites de terre et de bois. Il n'y avait pas de pierre. Le minimum pour pouvoir descendre à la carrière. J'y ai travaillé jusqu'à la mort de Pere Vives, en juin 1941. Là-bas, le temps passait sans qu'on s'en rende compte. On s'apercevait que quelque chose changeait quand le soleil faisait fondre la neige. À la carrière, il y avait deux places, avec un talus entre les deux. Il fallait passer par les côtés du talus, avant d'arriver à l'autre place. Le talus était une petite montagne de pierres, que les prisonniers enlevaient au fur et à mesure. Il a fini par ne rester qu'une seule place, celle que l'on voit aujourd'hui. »

Joan de Diegot travailla six mois à la carrière avant d'aller dans les bureaux centraux du camp. Il fait partie du petit nombre de Républicains ayant survécu au premier convoi du 6 août 1940 pour le camp de Mauthausen :

« À cinq cents mètres environ du point de départ, il y a une porte en planches. Une guérite construite au-dessus de colonnes de cinq mètres de haut surveille stratégiquement un mauvais chemin, empierré grossièrement. Le chemin dessine un demi-cercle. Sur la gauche, à pic, un précipice de quarante mètres, au fond de ce gouffre, un cirque immense où il y a la carrière. De l'autre côté de la porte, le regard se porte au bout du sentier et là il découvre l'escalier tragique où tant d'hommes sont morts.

En 1940, les déportés ne disposaient que d'une longue rampe inclinée de terre argileuse, parfois glissante, dangereuse. Elle était fatale à cause des rigueurs de l'hiver. Quand elle était praticable, les SS s'en servaient pour organiser leurs jeux, leurs tueries collectives. Au fond de la carrière, l'escalier comme une couleuvre, serpente autour d'un talus, et se perd dans les bos-

(116) Vilanova, opus cité, p. 169-170.

quets. Vu d'en haut, il s'enfonce vertigineusement, jusqu'au fond de Wiener-Graben et, dans un chambardement de pierres chaotiques, il a l'aspect des dessins de Gustave Doré dans Le Purgatoire *de Dante.*

Les six premiers mois furent très durs pour les Espagnols, surtout le mois d'août. Il tombait un soleil de plomb, les insolations étaient inévitables. Les têtes de beaucoup de nos camarades avaient tellement enflé qu'ils avaient l'air de monstres. Nous étions chaussés de telle façon qu'il nous était impossible de protéger nos pieds et très difficile de garder les sabots de bois qu'ils nous avaient donnés ; nous inventions un jeu de réflexes innombrables pour tenter de garder un équilibre qui nous permette de marcher, monter et descendre par l'escalier ou la rampe. Jour après jour, comme des esclaves, comme des bêtes, comme des bœufs qui tirent le joug pour charrier un fardeau, nous marchions avec des blocs de granit sur le dos. Nous baissions la tête et nous cherchions des yeux où poser nos pieds blessés qui laissaient une rigole de sang. Ce chemin était un long cimetière où chaque pierre était la dalle qui rappelle une vie humaine : tant et tant d'hommes y sont tombés, victimes des passions et des folies que les hommes inventent… »

Une fois l'escalier terminé, les déportés montèrent jusqu'à 186 marches en hiver, quand la neige foulée et durcie, recouvrait la première marche, et 187 en été. Je suppose qu'il est difficile d'imaginer ce que signifiait monter chaque jour cet escalier. Un ami qui est allé à Mauthausen en 1970 m'a avoué qu'en arrivant en haut de l'escalier, il était épuisé. Il l'avait monté sans se presser, se reposant à mi-chemin, sans les hurlements et les coups de matraque des *Kapos* et des SS, sans avoir peur. Et aussi sans les pierres que nos déportés devaient remonter. Selon Miquel Serra, un bloc de pierre du camp, une pierre de granit, devait avoir le poids de quatre volumes d'une encyclopédie, environ trente-trois kilos, peu ou prou. *« Et trente-trois kilos*, dit-il, *nous n'étions pas capables nous autres de les monter au camp d'une manière répétitive. »* Il fallait donc trier les pierres plates et pas très lourdes. Ce que ne firent pas ces paysans de Lleida, que connut Miquel Serra. Ces travailleurs de bonne foi qui ne surent pas se dérober à la barbarie du travail inventé par les nazis.

« Les pierres de la carrière étaient placées avec le côté tranchant vers le haut pour blesser nos pieds, se rappelle Francesc Teix, *il y avait du sang par terre et je m'en écartais parce que ça me faisait de la peine de piétiner du sang humain. C'était épuisant, j'avais l'air d'une danseuse à faire des sauts*

de-ci de-là pour ne pas marcher sur ce sang frais qui ressemblait parfois à de la gélatine. »

La carrière était le théâtre de la mort. Y aller, c'était satisfaire les instincts de sadisme ou de revanche des plus avilis des hommes.

Joan Tarragó raconte :

« J'avais peint le baraquement des Prominenten*, le 2 et son* Kapo*, qui en avait été content, est venu une nuit dans mon baraquement. Il m'a offert un plateau de nourriture, de la margarine, du pain, du tabac. Je l'ai partagé avec mes camarades. Le lendemain, le* Kapo *de mon baraquement enrageait parce que je ne lui avais rien donné. Il m'a donc envoyé à la carrière. Je lui dis que je partageais les cadeaux avec mes camarades, mes amis, mais pas avec les* Kapos*. Il avait faim lui aussi, car parmi les* Kapos*, il existait différentes catégories et il n'était pas des mieux alimentés.*

J'ai travaillé à la carrière un an et demi avant d'aller à Steyr. C'était si terrible que nous désirions qu'il y ait des morts pour nous soulager. Je travaillais au fond de la carrière. Juste à côté il y avait un précipice de soixante-dix à quatre-vingts mètres. À chaque voyage, les SS y lançaient quatre ou cinq Juifs ou des Soviétiques qui recevaient des coups de bâton du haut de l'escalier, jusqu'en bas. Ils disaient à deux déportés :

- Le premier qui lance celui qui est devant lui a la vie sauve.

Les deux hommes commençaient à se battre comme des fauves. Qui gagnerait ? Certains pour en finir au plus vite se précipitaient eux-mêmes dans l'abîme, les mains derrière le dos. D'autres priaient. Pendant ce temps, nous nous reposions, moralement et physiquement. Les Kapos *et les SS, observant ce spectacle, nous oubliaient. Ainsi, du haut de la falaise, ils en tuaient quatre ou cinq, et quatre ou cinq au fond de la carrière. Les SS qui s'apercevaient que les déportés prenaient de petites pierres les forçaient à les laisser et les obligeaient à en prendre de plus grosses, d'une cinquantaine de kilos. Quatre prisonniers leur mettaient la pierre sur le dos. Leurs jambes fléchissaient. Les SS les faisaient se baisser et se relever quatre ou cinq fois, jusqu'à ce que les déportés n'en puissent plus et alors les* Kapos *leur lançaient la pierre, leur écrasant la tête… »*

Nombre de Catalans moururent d'épuisement à la carrière. Joan Sarroca y travailla un an, un record. À la fin, on le remontait du fond de la carrière, il se traînait, entre deux prisonniers, qui le soutenaient par les aisselles. Il fut sur le point d'aller au four crématoire.

« Je ne sais pas encore aujourd'hui comment je m'en suis sorti. Le camarade qui n'en pouvait plus, était balancé par les SS d'une hauteur de soixante mètres. Toujours le même scénario : on ne pouvait aider personne, sinon on était précipité dans le vide. »

D'autres Catalans y moururent tout simplement assassinés. Tel Ramon Sigiràn, un maçon de Huesca, immigré à Barcelone. Sa mort, le 5 novembre 1941, fut racontée par un Républicain de Guadalajara, Sebastiàn Mena, dans *Triangle bleu*. Ramon Sigiràn reçut une raclée si violente d'un des *Kapos* qu'il en resta à demi mort. Il fut impossible de le sauver ; il mourut en disant à son ami castillan :

- Si tu as plus de chance que moi, va de ma part baiser le sol de ma patrie.

Un gars de Gérone, Pere Peacondo, que Sebastiàn Mena avait surpris un jour, alors qu'il embrassait la photo de sa femme et de ses filles, devait y mourir, lui aussi.

Les scènes terrifiantes se multipliaient à la carrière. Un autre Catalan, le numéro 4253, R. Pelejà, se souvient :

« C'était un jour pluvieux de l'été 1941. La nuit précédente, une tempête s'était déchaînée, accompagnée de pluies torrentielles. Ce matin-là, les SS étaient aussi furieux que le temps et l'offensive sauvage contre ceux de la Strafkompanie *allait commencer tout de suite.*

En revenant du premier voyage, la Strafkompanie *fut emmenée au bord du torrent sous un enfer de coups, de cris, de bousculades. Les cadavres mutilés s'entassaient les uns sur les autres. Les plus costauds de ces bandits les attrapaient et les jetaient dans le torrent qui entraînait les corps.*

J'appartenais alors au Malerkommando *et nous travaillions au fond de la carrière. On nous a chargés d'aller récupérer les corps qui allaient s'échouer sur les barbelés au bord de la rivière. Les uns étaient déjà morts, les autres à moitié étouffés et inconscients. Ceux-ci ont été réanimés, poussés devant la guérite d'un gardien et là, une rafale de mitraillette a mis fin à leur cruel martyre*(117)*. »*

Chaque nuit, nos déportés devaient voir comment on rangeait les corps de leurs camarades à côté des cadavres démantibulés des Soviétiques et des Juifs. Ils ne pourront jamais effacer de leur mémoire l'image de cette carrière : le "Mur des parachutistes", d'où l'on balançait les Juifs, la roche noire ouverte, la "Roche Tarpéienne", comme l'appelait un déporté catalan. Le bruit des machines qui creusaient les tunnels, des perforeuses, des rouleaux qui avançaient, tirés par des

(117) Opus cité, p. 77.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 315

hommes, comme s'ils étaient des bœufs, les aboiements des chiens loups qui s'acharnaient sur leurs victimes et les déchiquetaient, les plaintes des condamnés, les cris des *Kapos*, le claquement des fouets, les coups secs des pioches, et des pelles, les rires des SS, satisfaits de toute leur *mise en scène***, tous ces bruits resteront pour toujours dans leurs oreilles.

Devant cette machinerie théâtrale à laquelle ils assistaient, mi-acteurs, mi-spectateurs, nos déportés devaient se demander souvent si tout cela était réel. Nous-mêmes, avec le recul et cette sorte d'innocence que nous accorde l'ignorance, nous pourrions aussi nous poser cette question : comment pouvaient-ils survivre, comment ont-ils pu survivre devant ce spectacle hallucinant ? Joan de Diego répond, en quelque sorte, à notre question :

« La nuit quand le sommeil paraissait délivrer l'homme de tout ce calvaire, la cloche annonçait un nouveau jour, ouvrant une nouvelle fois le chemin de la carrière. Un chemin qu'on endurait, grâce à une lumière lointaine, une lumière qui demeurait cachée dans le recoin le plus intime de notre âme. »

La carrière n'était pas seulement un système gratuit pour tuer, pour terroriser ceux qui en sortaient vivants. C'était une excellente affaire pour les SS. La carrière de Mauthausen fut la plus rentable de toutes les carrières annexes aux camps d'extermination. En 1944, la carrière de Mauthausen produisit un bénéfice de plus de onze millions de marks, du mois de janvier au mois d'octobre. Elle dépassa de loin les bénéfices des cinq autres carrières du Reich : Auschwitz, Flossenburg, Gross-Rosen, Marburg, et Natzweiler(118). La carrière ne devait pas servir seulement à paver les rues de Linz et de Vienne. Elle devait alimenter les rêves de grandeur d'Hitler, encouragé par son architecte Albert Speer, futur ministre de l'armement. Ce dernier le raconte dans ses mémoires : *« Hitler avait dans l'idée de finir sa vie à Linz, la ville de son enfance. Il rêvait aussi d'une magnifique tombe dessinée dans un style néoclassique et impérial inspiré par le nazisme. »* Himmler, le 5 décembre 1941, envoyait une circulaire à tous les condamnés des camps :

« Les plans de la SS, en matière de construction, mais surtout dans la perspective de l'après-guerre, exigent que soient prises des mesures préparatoires à grande échelle. D'ores et déjà, nous avons un ordre du Führer, selon lequel,

(118) Joseph Billig, *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Presses Universitaires de France, 1973, cité par Christian Bernadac, p. 36 et suivantes. Voir également dans l'appendice.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 316

la DEST[119]*, en tant qu'entreprise de la SS, devra fournir annuellement, dès le premier jour de la paix, cent mille mètres cubes de granit pour la réalisation des grands édifices du Führer… »*

Mauthausen était donc l'endroit idéal pour réaliser le rêve d'un paranoïaque. Linz devait être une grande capitale, une Budapest allemande, traversée par le Danube et non pas adossée au Danube, comme l'était Vienne. En 1938, selon Marsálek, Himmler et Pöhl visitèrent les carrières de Gusen et de Mauthausen. Ils décidèrent alors d'y ouvrir un camp de concentration pour les détenus qui travailleraient dans les carrières. Plus tard, Théodor Eicke, l'inspecteur des camps de concentration, devait y aller avec Pölh. Quelques mois après, ils achetaient les terrains et louaient les carrières de Mauthausen, propriété de la ville de Vienne. Enfin, elles seraient achetées par la DEST. Himmler et Kaltenbrunner, visitèrent la carrière de Mauthausen, fortement intéressés par l'essor de ses exploitations.

Un Catalan, Francesc Boix, réussit à cacher les négatifs des photos, prises par les SS pendant cette visite. À Nuremberg, elles constituèrent une des preuves essentielles de leur culpabilité. En fin de compte, les camps étaient leur œuvre.

LES TENTACULES DES CAMPS DE LA MORT

« Si je n'étais pas parti du Kommando Steyr,
c'est sûr que j'y aurais laissé ma peau. »
JOAN TARRAGÓ

L'organisation du travail, pour les nazis, avait deux objectifs : participer à l'effort de guerre et organiser la paix. Pour satisfaire ces deux projets, l'utilisation de la main-d'œuvre surgie des camps de concentration, main-d'œuvre déportée des pays occupés, était indispensable. Les chefs d'entreprise allemands acceptèrent sans le moindre scrupule le travail des enfants déportés de Pologne et d'Union Soviétique. Speer, dans ses mémoires, raconte comment lui et Himmler, se disputaient l'utilisation de toute cette main-d'œuvre. Un combat de loups : Speer raconte, par exemple, que le 20 juillet 1944, Ernst Kaltenbrunner, le chef de la Gestapo, lui avait suggéré d'inculper les directeurs de trois entreprises, en prin-

(119) Deutsch-Erd-Und Steinwerke GmbH, entreprises allemandes de la pierre qui englobèrent toutes les entreprises concentrationnaires spécialisées dans la construction et contrôlées par la SS.

cipe privées, et comment il s'y était refusé. Mais le même Speer ne nie pas avoir inspecté les installations de Krupp, les usines d'acier de Linz, où travaillaient les déportés. Speer voulait orienter toute l'économie du Reich sur la production d'armes, surtout à la fin de la guerre. L'ex-architecte et alors ministre du Reich relate également dans ses mémoires l'enthousiasme d'Hitler devant le projet du V2 qui lui fut exposé par Dornberger et von Braun(120).

Hitler désigna le général Kammer, un ingénieur SS de 42 ans, comme commandant en chef de toutes les unités militaires secrètes allemandes. Après la réunion du 26 août 1943, Kammer reçut tous les pouvoirs afin d'utiliser la main-d'œuvre des camps pour la réalisation du projet des armes secrètes. En 1942, les Allemands avaient découvert l'application du moteur à réaction et ils créèrent les armes V1 et V2. Ils pensaient détruire, grâce à elles, Paris et Londres mais finalement, elles ne servirent pas à grand-chose. Ces armes devaient être construites dans le secret, à l'abri de l'aviation alliée. Les prisonniers qui y travaillaient étaient condamnés à disparaître. Après la défaite de Stalingrad, Hitler était obsédé par la création d'un second front, qui pourrait empêcher l'offensive des Alliés par la côte atlantique. Tout le long du *Mur de l'Atlantique***, il ordonna la construction de quatre immenses Blockhaus sur l'axe rectiligne qui allait d'Eperlecques à Waten, entre Calais et Dunkerque. La firme allemande Polanskif Holzman de Berlin fut chargée d'exécuter les travaux(121).

Speer raconte les conditions dans lesquelles vivaient les prisonniers enfouis dans les caves où l'on construisait les armes secrètes. À Eperlecques, un déporté catalan, Francesc Boix, put sauver sa peau parce qu'il était médecin. Dans une autre de ces installations, à Dora, E. G., de Barcelone, vit mourir nombre de ses camarades :

« Il était énorme ce tunnel, se souvient notre déporté, *on entrait par Northausen, on en sortait par Ellrich. Les trains charriaient leur cargaison dans les galeries latérales. Un petit train servait uniquement à évacuer les morts. Les cadavres n'étaient jamais rangés, il en sortait toujours des bras et des jambes. Certains étaient sûrement encore vivants. J'entends encore les perforeuses, avec leur vacarme inhumain, les explosions à la dynamite, puisque, à ce moment-là, nous construisions le tunnel. Ce vacarme, les explosions, la poudre, les cris, les gens qui mouraient dans les coins… ! Il y avait des Italiens qui étaient couverts*

(120) Albert Speer, *Erinnerungen*, Verlag Ullstein GmbH, Frankfurt/Main-Berlin, 1969.
(121) Voir Lippe Théo, opus cité, p. 14-15

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 318

d'insultes. C'étaient des bersaglieri *qui avaient jeté les armes quand les Alliés étaient entrés en Sicile. De fascistes, ils étaient devenus antinazis. Surtout pendant leur traversée de l'Autriche et de l'Allemagne, lorsque les nazis ouvraient les wagons et que les gens envahissaient le train pour les tuer. Ils les insultaient, leur crachaient à la figure… »* Les prisonniers vivaient dans les tunnels mêmes et mouraient en masse parce qu'il n'y avait aucune mesure d'hygiène ou sanitaire quelle qu'elle soit. Ils étaient tués par la poudre blanche qui émanait des tunnels, par l'humidité, si ce n'était pas par les coups de fouet ou la faim.

Dora avait d'abord été un *Kommando* extérieur de Buchenwald, mais en 1943, il devint indépendant. À la périphérie de Dora, surgirent à leur tour des *Kommandos* extérieurs, comme ceux d'Ellrich, d'Osterode et d'autres encore… L'univers concentrationnaire nazi s'étendait comme une pieuvre. Ses tentacules occupaient des terres jusqu'alors vierges. Ainsi naquirent tout au long de la guerre et vu les nécessités que celle-ci engendrait un grand nombre de *Kommandos* extérieurs. Fabriques de munitions, d'armements de toutes sortes, de moteurs d'avion se multipliaient à travers l'empire allemand. Un grand nombre de nos déportés finirent dans ces *Kommandos*. Dans les camps comme Mauthausen, Sachsenhausen, Dachau ou Ravensbrück, il en resta très peu. Dans un de ces *Kommandos*, dans la fabrique de munitions de Florisdorf, mourut, assassiné par les nazis, l'ex-conseiller de la Generalitat, Josep Miret Musté. Hans Marsalek, premier secrétaire du camp, dénombra jusqu'à quarante-trois firmes, privées ou contrôlées directement par les SS, qui détenaient tout le pouvoir économique de Mauthausen et de ses tentacules.

Ebensee était un *Kommando* extérieur de Mauthausen. Il fut créé pendant l'hiver 1943-1944 dans un endroit des plus attrayants de l'Autriche, au sud du lac de Traunsee. Entouré de hauts massifs montagneux, Ebensee est aujourd'hui un lieu de plaisance pour le tourisme d'hiver. Dans ce *Kommando*, Boi Ventura, de Gavà, mourut exécuté par Anton Ganz et classé parmi ceux qui avaient disparu "au cours d'une évasion". Ce camp fonctionna à peu près dix-sept mois avec pour objectif la création de fabriques souterraines devant produire de l'essence synthétique et des engins de guerre. On y fabriquait aussi des balles pour la maison Steyr.

À Grossraming, par où passèrent Francesc Teix et Joan Nuri, entre autres Catalans, on construisit une centrale électrique. À Gusen, où nos déportés travaillèrent pour la DEST, Steyr-Daimler Puch AG et Messerschmitt, ils fabriquèrent

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 319

des réacteurs, des cabines d'avion, de l'armement, ils construisirent des galeries, en plus du travail constant à la carrière. À Gusen II, ils travaillèrent aussi pour les mêmes entreprises. Ils fabriquaient et montaient des pièces pour les réacteurs. À Ternberg, où fut Joaquim Amat-Piniella, il existait un Kommando de Républicains, connu sous le nom du *Kommando César*[122], qui travaillait pour l'entreprise Ennser Kraftwerkbau à la construction de routes et d'une centrale électrique. À Schwechat-Wien, ils construisirent des avions pour la Heinkel-Werke et montèrent des chasseurs de nuit[123].

En janvier 1944, fut créé l'un des derniers *Kommandos* extérieurs du camp de Mauthausen, Melk. En d'autres temps, Melk avait été célèbre pour son monastère où se retiraient les aristocrates qui embrassaient la vie monastique. Melk était situé dans un vaste périmètre qui encadrait une zone militaire de la Wehrmacht et, malgré cela, le camp était menacé constamment par les bombardements des Alliés. Pendant la guerre, les religieux du monastère se consacrèrent à l'enseignement et transformèrent le monastère en école. Chaque jour, ils voyaient, sentaient la fumée et l'odeur que répandait le four crématoire. Les soldats de la Wehrmacht vivaient très près des baraquements du camp. Ni les religieux, ni les soldats ne paraissaient prêter une grande importance à l'existence d'un camp de déportés près de chez eux[124]. Un Catalan du Roussillon, le colonel Jaume Arnaud, fut l'un des déportés qui construisirent ce camp. Les déportés travaillaient aussi pour l'entreprise Steyr et la Kammler-Programm. Ils creusaient des galeries souterraines où beaucoup d'hommes moururent, ensevelis sous les avalanches de sable qui dévalaient des monticules proches. Ils construisirent aussi des habitations et des entrepôts pour les munitions. Le colonel Jaume Arnaud, du Roussillon, raconte :

« Puis, ce fut le départ vers Melk, petit village situé au bord du Danube. Des 2 000 détenus qui arrivèrent les premiers et créèrent ce nouveau Kommando*, nous étions bien un tiers de Français du même convoi. On a consacré les trois premiers jours à établir le camp. Immédiatement après, les* Kommandos *de travail ont été formés. Pendant trois mois, j'ai travaillé à la construction de la fabrique souterraine de Scharbau comme terrassier. C'était un travail de forçat qui durait huit heures, accompagné de coups de fouet et de coups de manche d'outil. Il fallait à*

(122) Voir le chapitre 2 de la troisième partie.
(123) *Hans Marsalek*, opus cité, p. 57-66.
(124) Evelyn Le Chêne, Mauthausen : *The History of a Death Camp*, Corgi Books, Londres, 1973, p. 246 et suivantes.

tout prix travailler le moins possible pour essayer de conserver ses propres forces, sans que les SS s'en aperçoivent. Le châtiment était pire que le travail. En plus, il y avait les appels interminables à l'aller et au retour. En tout, on passait douze à quatorze heures par jour, debout dehors, quel que soit le temps.

Grâce à mes pauvres connaissances en allemand, un Lagerschreiber *(secrétaire du camp) français m'envoya, début août, au* Kommando *de la désinfection, puis aux douches. Le travail était beaucoup moins pénible à l'intérieur du camp et, tout de suite, j'ai pu m'incorporer à un groupe de solidarité. Ma mission consistait simplement à profiter de l'excitation générale qui se produisait au début de chaque alerte aérienne pour me précipiter dans les cuisines, prendre un pot de soupe et le porter, par étapes, dans une cachette. Le soir, je donnais une demi-cuillerée de soupe aux camarades les plus défavorisés.*

Six mois après notre arrivée, un camarade alsacien fut nommé Lagerälteste *(chef de camp). La situation de quelques Français s'améliora un peu. Ceci dit, en plus du travail forcé sous les coups de fouet, je crois que ce qui nous accablait surtout, c'étaient les appels interminables sous les intempéries. Quel que soit le temps ! Le 1er janvier 1945, on est restés sur l'*Appellplatz *de huit heures du soir à quatre heures du matin. Le lendemain matin, il y avait plus de cent cadavres par terre. »*

Quand Josep Arnal arriva au *Kommando* de Steyr, il pensa qu'il n'en ressortirait jamais, et c'est ce que pensèrent aussi Pey Sardà et Joan Tarragó. Ce *Kommando* fut parmi les pires du système tentaculaire de Mauthausen. Vingt-cinq Catalans y moururent. J. B., de Barcelone, se souvient plus particulièrement des châtiments d'un *Kapo*, Patricio, qui obligea un Républicain à rester debout, le visage contre le mur, pendant les heures des repas. Il le priva de nourriture en plein hiver, alors que cet homme ne pesait que quarante-cinq kilos. J. B. se souvient aussi d'une mare glacée au milieu de l'*Appellplatz* où les SS lançaient les prisonniers exténués. Cette mare fut baptisée par les Républicains le lac Ladoga. Il n'oubliera jamais qu'on les forçait à travailler pendant une heure, en bras de chemise par moins dix, sous prétexte que le travail n'avançait pas.

Le *Kommando* de Steyr fut construit par les déportés qui arrivèrent au cours de l'hiver 1941-1942. Pendant le mois de février, sur quatre cents prisonniers, deux cents eurent les membres gelés. Surtout les doigts des mains et des pieds. Pourtant, il fallait construire une usine en toute hâte. Un médecin catalan, Joan Térmens, qui était à l'infirmerie des SS y volait tout ce qu'il pouvait pour essayer

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 321

de venir en aide à ses camarades. Térmens sauva la vie d'un autre Catalan, Josep Balaguer, parce qu'il put lui faire une transfusion sanguine. L'interprète Josep Borràs s'efforça d'alléger la souffrance des déportés. En arrivant à Mauthausen, Josep Borràs connaissait très bien l'anglais et le français. Vite, il apprit l'allemand et le russe. Il demanda lui-même à aller à Steyr. Il savait qu'il pourrait aider les autres en allant là-bas. Casimir Climent, du camp central, lui envoyait des tas de lunettes. Les SS les détruisaient. Borràs ne cessa jamais d'aider les plus faibles. Pendant les traductions, il prenait toujours le parti des prisonniers et les avertissait de ce que disaient les SS entre eux. J. B. ne peut oublier non plus le jour où un condamné reçut quatre fois de suite vingt-cinq coups sur les fesses et pour en finir douze de plus. En tout cent douze coups de fouet. Cela signifiait la mort. La chair était arrachée de haut en bas sur un corps comme celui de ce prisonnier qui pesait à peine quarante kilos ! Le camp de Steyr fut un des *Kommandos* extérieurs à Mauthausen où la solidarité entre Républicains s'organisa le mieux, quoique les conditions y aient été encore plus dures que dans le camp central.

Josep Escoda se souvient :

« Un jour, on m'a dit :

- Numéro 4.626, au Kommando *de Steyr.*

À Steyr, nous avions un Kapo *berlinois, qui s'appelait Hermann, surnommé Al Capone parce qu'il avait été un escroc professionnel très célèbre en Allemagne. Les SS avaient beaucoup de considération pour lui. Ainsi, il était* Lagerältester*, le chef du camp. Il tonnait pour se faire bien voir des SS. Mais ce n'était pas un mauvais bougre. Il voulait passer pour un* Kapo *redoutable, pourtant il n'aimait pas nous battre. Quand on nous a installés définitivement à Steyr, après être allés et venus de Mauthausen pour construire le camp, il y avait là quatre baraquements. L'administration a été organisée définitivement. Les SS m'ont envoyé à la cuisine ; j'avais inventé, afin de m'introduire dans la cuisine, que mon frère était cuisinier. Ce qui était faux. Je suis resté dans les cuisines des SS pendant trois mois. Chaque jour je prélevais sur la ration des SS, une sorte de pot-au-feu plein de pommes de terre bien préparées, du chou rouge mélangé à des morceaux de viande. Je disais souvent aux SS qu'ils avaient tout mangé pour voler de la nourriture tranquillement. Je l'enfouissais dans mes* vêtements, et je l'emportais dans le camp en cachette.

Je ne faisais alors partie d'aucun groupe. Je le faisais par charité. Je répartissais la nourriture aux premiers détenus que je rencontrais. Là-bas, tout le

monde avait faim. À cause de cela, un de mes amis est resté longtemps sans m'adresser la parole. Un jour, un vieux garde civil castillan m'a épié. Il est allé tout raconter à un Kapo *qui aurait voulu aussi que je lui donne à manger. Le* Kapo *a rapporté les faits au chef de la cuisine des SS. On m'a donné vingt-cinq coups de nerf de bœuf sur les fesses. Et fini, la cuisine ! »*

À Steyr, en plus du camp, nos déportés construisirent des entrepôts de munitions, des souterrains et des abris. Ils fabriquèrent aussi des moteurs d'avion pour l'usine Flumo.

Josep Escoda poursuit :

« Comme châtiment, j'ai été expédié à l'usine Flumo que nous avons construite entièrement, à Steyr même. Là-bas, ils expérimentaient les moteurs que Mercedes Benz avait fabriqués pour les avions allemands. Ensuite, je suis allé à la grande usine de Steyr où l'on fabriquait des camions pour la marque Daimler-Puch. Dans cette usine, encore aujourd'hui, on fabrique du matériel de guerre.

Beaucoup de Républicains sont morts au Kommando *de Steyr. Pendant la construction de la Flumo, un grand nombre de nos camarades allaient disparaître. Je me souviens très bien d'un garçon, d'un village aux alentours de Lleida. Ils lui ont fait une injection d'essence dans le cœur et j'ai vu, par une fente de la fenêtre qui donnait sur l'infirmerie, les médecins étudier son corps. Ils lui ont enlevé le foie. À la fin de la construction de l'usine Flumo, on a respiré. Cependant, beaucoup d'entre nous n'étaient plus là. »*

Joan Tarragó admet que, s'il était resté plus longtemps à Steyr, il y serait mort aussi :

« Si je n'étais pas parti du Kommando *Steyr, j'y aurais laissé ma peau, c'est sûr ! Un jour, il y a eu une averse terrible. Mais la pluie ne nous avait jamais empêchés de travailler. À deux heures, il manquait deux hommes. Les SS pensaient qu'ils s'étaient évadés. Finalement, on les a retrouvés cachés dans la cave. Ils avaient trop froid et ne voulaient pas travailler. L'un des deux était un Républicain, Serrano Calero. Il a reçu sur les fesses vingt-cinq coups de nerf de bœuf. En arrivant au camp, les SS nous ont laissés en rang de trois heures et demie à sept heures et demie en nous obligeant à mettre notre casquette, l'enlever, la remettre, l'enlever, sans arrêt. Nous ne pouvions même pas aider ceux qui n'en pouvaient plus. La pluie n'en finissait pas de nous tremper jusqu'aux os. En revenant au baraquement, je me suis enfoncé un clou dans le pied et*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 323

on m'a emmené à l'infirmerie pour me l'enlever. Au bout de quelques jours la fièvre typhoïde s'est déclarée. Tous les malades étaient mélangés et, parmi nous, cinq ont attrapé la typhoïde. Les SS m'ont dit que j'avais aussi été contaminé. Ils nous ont tous emmenés au camp de Mauthausen, moi et les cinq autres qui avaient le typhus. Ils nous ont séparés des autres malades par des plaques de tôle, avec un écriteau qui indiquait que nous étions contagieux. J'attendais le diagnostic impatiemment, je savais que, s'il était mauvais, personne ne pourrait me sauver de la chambre à gaz. Le résultat a été que j'avais des fièvres dues aux eaux des inondations. Je suis resté à Mauthausen, j'ai eu beaucoup de chance de ne jamais revenir au Kommando *de Steyr.»*

D'autres Catalans furent plus chanceux et, vers la fin, allèrent dans des *Kommandos* extérieurs de Mauthausen moins durs, comme celui de St. Lambrecht, à deux cent cinquante kilomètres. Presque tous ceux qui s'y retrouvèrent étaient des Républicains. Joan Keyer, après avoir bien connu la carrière de Mauthausen et après avoir vu comment les Juifs étaient précipités du haut du rocher, y fut envoyé.

Keyer avait vingt et un ans au début de sa déportation et depuis, il n'a pas cessé de lutter contre le fascisme. Après la carrière, il fut envoyé à la menuiserie et, pour finir, à la cuisine où il put "organiser la nourriture". Puis il alla à St. Lambrecht, aux environs de juin 1943. Les SS réquisitionnaient nombre de ceux qui travaillaient dans les cuisines parce qu'ils étaient en meilleure condition physique.

Saint-Lambrecht était un énorme château qui avait appartenu aux Bénédictins et que les SS s'étaient approprié. C'était une immense demeure entourée de beaucoup de terres. Les Républicains qui furent envoyés dans ce *Kommando* remplaçaient en réalité tout le groupe précédent, exécuté pour avoir entretenu des relations avec des déportées d'un *Kommando* proche. Cela n'empêcha pas beaucoup de Républicains de tomber amoureux à leur tour et d'avoir une courte, dangereuse et intense correspondance amoureuse.

Keyer construisit d'abord des maisons pour les surveillants, puis il devint gardien de vaches. Le traitement était différent : pas de coups et la nourriture était tout autre. Keyer pouvait voler du lait qu'il faisait passer à des camarades qui cultivaient la terre ou construisaient des habitations. Tomás Salaet, de Martorell, travailla à la bibliothèque de "récupération" où étaient conservés tous les livres et les revues que les nazis ramenaient d'URSS.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 324

La majorité des Catalans qui furent déportés à Sachsenhausen finit au *Kommando* extérieur de Heinkel. Dans ce *Kommando*, ils construisaient pour cette firme des avions dont un grand nombre avait été expérimenté pendant la guerre d'Espagne. Vers la fin, ils commencèrent à fabriquer des roquettes et des moteurs à réaction. Le *Kommando* se trouvait dans la fabrique même. Les prisonniers dormaient dans les souterrains et mangeaient dans les cantines qui avaient été autrefois celles des ouvriers allemands. Il y avait là six mille prisonniers. Plus tard, on construisit des baraquements en bois. Joan Mestres dit que Cantó, Carabassa, Marco, Vaquero et lui-même allèrent à Heinkel.

Bernat Garcia, Fabra et un Catalan, très "pessimiste", qui disparut plus tard et dont ils ne surent jamais le nom, restèrent au camp central. Une fois arrivés à Heinkel, tous ces Catalans furent répartis dans des *Kommandos* de travail. Marco, natif de Sants, travailla pour un forgeron, un ancien communiste allemand, *« qui manquait de courage mais pas de cœur »*. Il apportait de temps en temps les communiqués des forces alliées à nos déportés. Cantó s'occupait d'électricité et montait des moteurs d'avion. Il se "trompait" souvent, devait très souvent changer les ampoules, une manière comme une autre de pratiquer le sabotage ! Le *Kapo* le frappait chaque fois qu'il le surprenait une ampoule à la main. Carabassa, qui avait été valet de chambre en Catalogne, fut affecté à la cuisine. Il put venir en aide à beaucoup de ses camarades. Les autres étaient à la fabrique, au travail à la chaîne. Joan Mestres faisait partie d'un *Kommando* qui démontait des baraquements extérieurs pour les remonter dans le camp. Ils devaient traverser un quartier ouvrier en construction. Le jeudi, les enfants des écoles qui étaient en congé leur lançaient des pierres et les bousculaient.

« Un jour, raconte Joan Mestres, *les SS, pour faire rire les femmes et les enfants qui nous regardaient passer, ont lancé les chiens pour qu'ils déchirent nos pantalons. Toutes les femmes nous entouraient et nous jetaient des ordures… »*

Devant ces tortures physiques et morales, Mestres se disait qu'il ne résisterait pas. Il eut envie de se jeter sur les barbelés électrifiés. Son ami Carabassa, pour le réconforter, lui apportait à manger des cuisines. Finalement, Joan Mestres entra dans le *Kommando* des réparations, le *Felkeratum*, un des meilleurs du camp. Celui qui l'avait fait venir était un ancien des Brigades Internationales, un Polonais qui était resté boiteux à cause des tortures qu'il avait subies. Il avait été enfermé pendant des mois dans l'obscurité. Chaque jour, la Gestapo l'interrogeait. Dès qu'il entra au

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 325

Felkeratum, Joan Mestres put faire évoluer son champ d'action dans le camp. Il portait un brassard qui lui permettait de circuler partout pendant les heures de travail. Il s'occupa du courrier dans la lutte clandestine. Joan Mestres raconte :

« À Sachsenhausen et au Kommando de Heinkel, il restait quelques Allemands qui avaient survécu à la déportation. Ils étaient là, depuis que le camp avait été créé. Les Polonais étaient la nationalité la plus hétérogène, celle avec laquelle les contacts étaient les plus difficiles : pauvres et riches étaient mêlés, certains étaient seulement nationalistes, d'autres clairement antifascistes. Les Russes et les Français étaient ceux qui luttaient le plus, les mieux préparés politiquement. Il y avait un colonel belge et un ministre socialiste qui voulait être considéré comme un ministre. Les Hollandais et les Norvégiens mouraient comme des rats parce qu'ils n'étaient pas habitués à ce type de vie, la déportation était pour eux un fait trop insolite. Il devait y avoir une quarantaine de Républicains espagnols. Une majorité de Catalans(125)*. »*

Joan Mestres s'aperçut très vite que le *Kommando* de Heinkel fabriquait aussi de la fausse monnaie. Des millions et des millions de livres sterling.

« Ça se passait dans les baraques 18 et 19 où travaillaient deux cent cinquante personnes. Les nazis demandèrent à un banquier suisse d'envoyer l'argent à la banque d'Angleterre. Les banques anglaises trouvèrent la monnaie bonne… »

Les déportées qui allèrent à Ravensbrück furent aussi dispersées dans les Kommandos extérieurs. Secundina Barceló était à Abteroda, en Thuringe, où les déportées fabriquaient des munitions et des moteurs d'avion. Avant, elle avait été transférée à Torgau, en Thuringe également. Les déportées avaient été enfermées pendant quatre jours dans des wagons. À Torgau, elles travaillaient dans la forêt, elles coupaient du bois et le transportaient.

Un jour, les SS demandèrent des volontaires pour la fabrication du matériel de guerre. C'était à Abteroda. Secundina et ses compagnes refusèrent, elles ne voulaient pas collaborer, ne fût-ce que dans une petite mesure, avec les Allemands. Elles furent transférées de force après un autre voyage pénible de quatre jours. Quelques mois après, Secundina fut déplacée de nouveau au camp de Markleeberg où, pendant la journée, elle remblayait. La nuit, elle déchargeait des wagons de charbon.

(125) Voir le chapitre 1 de la deuxième partie.

Au *Kommando* de Leipzig, à Nordwerk, Carme, de Perpignan, travaillait à l'usine Hasag où l'on fabriquait des obus de D.C.A. Neus Català et Dolors Gener allèrent au *Kommando* de Holleischen où se trouvaient l'usine Muna d'armes automatiques et la fabrique de poudre Skoda. Dans ce *Kommando* le sabotage des balles que firent, entre autres déportées, les Catalanes, fut très important(126).

Dolors Gener raconte son arrivée dans ce *Kommando* :

« Je suis entrée à Ravensbrück en mars 1944 et j'ai eu de la chance. Au bout de deux mois, on m'a envoyée dans un Kommando *extérieur où les conditions de vie étaient très différentes. Nous sommes passées par Berlin enfermées dans un wagon comme ceux dont on se sert pour transporter le bétail, mais nous avons pu voir la ville en ruines. Eux aussi prenaient des coups ! Avec nous, six SS, trois hommes et trois femmes. Les hommes étaient passés par le front de l'Est, ils racontaient aux femmes la raclée que leur administraient les Soviétiques. Les Juives, qui les comprenaient, nous disaient, toutes contentes, que ça allait bientôt finir, que nous serions bientôt libérées… Oui… Il nous a pourtant fallu attendre encore un an, une année qui allait être très dure.*

Le Kommando *où nous sommes arrivées s'appelait Holleischen. Aujourd'hui, il se trouve en Tchécoslovaquie et les Tchèques l'appellent Holosov. Ce n'était pas un camp de la mort, mais un camp de travail et, malgré la discipline très dure et les barbelés électrifiés, nous n'étions pas trop surveillées. Notre chef de* Block*, une Française qui était très humaine, nous a reçues avec amabilité. Dans ce camp, nous avons trouvé une organisation déjà en place, tant du point de vue politique que du point de vue culturel. Il y avait une chorale et des jeunes filles nous ont même accueillies avec des moustaches peintes. Elles dansèrent la* jota *afin de nous donner du courage. Nous autres, nous avions l'expérience de nombreuses années de prison. On nous a incorporées tout de suite, pour renforcer le travail politique du camp. Malgré mes vingt-cinq ans, j'ai été placée avec les plus jeunes. Avec elles, je chantais des chansons soviétiques et tous les hymnes révolutionnaires que nous connaissions. Les Soviétiques, qui jusque-là nous ignoraient, s'approchaient de nous et nous disaient :* Tovarich ! Tovarich ! *»*

(126) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 327

LE "SANATORIUM" DE GUSEN

« Nous n'en sortirons pas, nous n'en sortirons pas.
Nous y mourrons tous. »
ANTONI VALLS MANICH, mort à Gusen en 1941.

Au cours des sélections, les SS mettaient de côté les plus vieux et les invalides en leur disant qu'ils allaient dans un "sanatorium". Au début, les déportés partaient confiants car rien ne pouvait être pire que Mauthausen. Certains, même, se firent passer pour invalides. Le "sanatorium" c'était Gusen, le *Kommando* extérieur de Mauthausen.

Josep Pons de Manresa raconte :

« Gusen était à cinq kilomètres de Mauthausen, sur la rive gauche du Danube. Ce camp était alors en construction et il est devenu l'un des camps les plus meurtriers du régime concentrationnaire nazi. J'ai parlé avec des prisonniers qui ont été à Buchenwald, ils m'ont dit que ce camp était vraiment un sanatorium, comparé au camp de Gusen. Tous les faibles et les malades de Mauthausen étaient transférés à Gusen pour y être éliminés. Gusen : 32 baraquements, 24 étaient des habitations, les autres des entrepôts et l'infirmerie. Les baraquements étaient faits pour 200 personnes, mais ils en abritaient toujours plus de 500. »

Le jeune Ramon Milà, âgé de dix sept ans, allait y voir mourir deux vieux camarades de son père, de la FOSIG, Ferrer i Coll, et Domènec i Ferrer. Il s'était porté volontaire pour aller à Gusen, ne voulant pas les laisser seuls.

« Tout était pire à Gusen, nous dit Milà. *Pour aller aux toilettes, on devait marcher pendant trois cents mètres. Les terrains étaient toujours pleins de boue. Les habitations, encore plus étriquées que celles de Mauthausen. »*

Sur une esplanade de quatre cents mètres se dressaient les baraquements de Gusen, tous peints en noir. Le camp jouxtait la route. Les gosses qui allaient à l'école pouvaient facilement voir ce qui se passait à l'intérieur du camp.

À Gusen, moururent 3 839 Républicains, dont 1 582 Catalans. Le 31 janvier 1944, il ne restait que 440 Républicains vivants. Certains de ces survivants n'avaient pas toujours été à Gusen. Pagès pense que le premier convoi arriva le 27 janvier 1941. D'autres assurent que le premier transport eut lieu le 24 janvier. Sur quelques-uns des baraquements où ils furent entassés, les prisonniers virent

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 328

cette inscription : *« Il y a un chemin qui mène à la liberté. Ses étapes sont : Obéissance, Application au travail, Ordre, Propreté, Sincérité, Esprit de sacrifice, Amour de la patrie. »*

À Gusen, nos déportés connurent jusqu'au tréfonds la barbarie nazie avec des gens comme Chmielewski, qui ne fut jugé qu'à la fin de 1961 et qui, pendant le procès, se qualifia lui-même de "Chef de camp exemplaire".

Chmielewski mit en pratique une manière de tuer qui à Mauthausen était encore inconnue : il s'agissait d'assassiner les plus faibles sous les douches d'eau froide. Ces déportés étaient entassés dans la baraque 32 où ils recevaient la moitié de la ration normale de nourriture. Le soir, ils étaient emmenés sous les douches où ils restaient jusqu'à ce que soit atteint le nombre de morts exigé quotidiennement. Tous les déportés qui sont passés par Gusen n'ont pu oublier les cris de terreur de ceux qui étaient jetés sous les douches. Beaucoup de nos déportés moururent de cette manière. Se sauver de la baraque 32 était devenu une poignante obsession. Ramon Milà, qui travaillait à la menuiserie, put observer comment on éliminait nombre de ses camarades. Il se faufilait par derrière et observait par une lucarne :

« Les invalides de la 32 n'avaient même pas le droit d'être habillés. Ils portaient un caleçon et un tricot de peau. Les Kapos *et les* Stubedienst *leur volaient le peu de nourriture qu'ils recevaient et nous, nous ne pouvions pas les approcher pour leur donner un morceau de pain. Ces déportés recevaient trois ou quatre douches glacées par jour. Les SS bouchaient toutes les grilles d'évacuation et la mare se transformait en piscine. Ils tournaient autour des prisonniers et le déporté qui sortait de dessous le jet recevait un coup de gourdin. Ça durait d'une demi-heure à trois quarts d'heure. Les SS enfonçaient la tête de ceux qui respiraient encore pour qu'ils meurent noyés. Ils finissaient au four crématoire. Des deux cents hommes, on n'en voyait sortir que deux ou trois qui marchaient en titubant jusqu'à leur baraque. »*

« Mon père et beaucoup de vieux, nous dit Jacint Cortès, *sont morts dans la baraque 32 que dirigeait Willy, aussi sanguinaire que petit. À tout casser, il mesurait un mètre soixante. Je ne me souviens pas du nom des* Stubedienst *de la 32 mais celui qui s'en occupait était un Républicain, un des nôtres, qui s'appelait Tomàs. Il répartissait la nourriture, le pain, s'occupait du ménage et faisait tout ce qu'il avait envie de faire. J'ai demandé au secrétaire de mon baraquement qu'on y amène mon père, parce que je savais qu'il souffrirait le*

martyre dans les griffes de "Demi-mètre". Je ne sais pas pourquoi ce Willy a persécuté mon père qui ne se plaignait jamais. Mais, il n'y a rien eu à faire. »

En entrant à Gusen, Carrió retrouve son ami Pons :

« Méfiez-vous du "Gitan", Chmielewski. C'est un type sec, un Allemand répugnant, d'origine polonaise. Plus il rit, plus il est mauvais et celui qui se trouve devant lui, il le massacre. Ici ce sont les Polonais qui commandent.

La cloche sonne, poursuit Jacint Carrió, *et on se met en rangs. Un* Blockführer *SS et les chefs de baraques passent et nous comptent. Soudain, les rangs se défont et alors se forme un tourbillon de chair humaine qui ne sait plus où elle en est. Les anciens crient : – N'allez pas à* Kastenhofen*, n'y allez pas, c'est la mort !*

C'est le premier jour et je vais où on me dit. Je m'aperçois que j'ai perdu mon ami Bernard Toran. Des coups et des bastonnades, je n'en avais jamais vu autant. Pas même dans tous les Kommandos *de travail du camp central de Mauthausen. La place est pleine de blessés, jusqu'à déborder.*

J'entends les cris qui envahissent la place. Je vois des pantoufles, des casquettes, des pantalons, des chemises, des vestes, partout. Une étendue de morts. Ils appelaient ça la "liquidation des stocks". Il n'y avait aucune organisation pour constituer les groupes de travail, les déportés se débrouillaient pour aller dans les Kommandos *où le* Kapo *était le moins cruel. Les meilleurs groupes dépassaient les cent hommes. Personne ne voulait aller dans les* Kommandos *les plus durs. Alors les* Kapos*, à coups de bâton, devaient répartir les déportés dans les différents groupes. Peu à peu, cette foule de trois mille hommes est organisée. Ceux qui restent luttent encore parce qu'ils veulent en sortir. Le "Gitan" et les autres SS sont très contents parce que le premier jour a commencé par une bataille rangée et un tas de blessés qui deviendront, après l'événement, de la viande pour le four crématoire… »*

Le "Gitan" fut condamné à son tour pour contrebande et déporté en Hollande. Après la guerre, il disparut. Anton Streitwieser lui avait succédé. Son chien avait mordu plus d'un de nos déportés. Les Polonais, anciens officiers de l'armée ou délinquants de droit commun, dépassèrent souvent en cruauté les nazis. À la libération du camp de Gusen, beaucoup furent exécutés sur place. Quand les Républicains arrivèrent à Gusen, les Polonais occupaient les postes-clés. En octobre 1941, Josep Ayxendri rejoignit le *Kommando* de Carrió. Ils étaient plus de mille Républicains qui venaient de Mauthausen. Ils firent cinq kilomètres à

pied. Un camion les suivait pour ramasser les morts. Carrió ne trouva pas Gusen aussi terrifiant que Mauthausen parce qu'il n'y vit en arrivant qu'une tour en construction et une porte en bois. Le reste, ils eurent à le bâtir. La terre était de la boue, rien n'était empierré, les murs furent élevés par les Républicains.

Josep Pons faillit mourir très vite à Gusen :

« Un jour, nous étions en rangs devant le chaudron où était la soupe. J'ai mis un pied hors du rang, sur un parterre de fleurs que les Kapos *avaient plantées. Ils m'ont frappé jusqu'à ce que je sois couvert de sang. Si je n'avais pas changé de baraque cette nuit-là, ils m'auraient envoyé au baraquement des invalides. »*

Pons en resta si défiguré que Carrió, son ami de toujours, son camarade de classe à Manresa, ne le reconnut pas.

Streitwieser, un autre tortionnaire de Gusen, ne serait jugé qu'à la fin de 1966. La majorité des SS qui passèrent dans ce camp ne furent jamais jugés. Ce fut aussi dans ce camp qu'il y eut le plus de Républicains corrompus collaborant avec les SS : Jacint Cortès nous a parlé de Tomàs, un Catalan de Sabadell… En 1947, les Américains ont jugé un Asturien, Indalecio Gonzàlez(127).

Nous avons vu qu'il existait à Gusen des usines d'armement pour la DEST, Steyr-Daimler Puch AG et pour Messerschmitt où l'on fabriquait des réacteurs, des cabines d'avion, des galeries souterraines. Mais nos déportés travaillèrent d'abord dans les carrières de pierre de Gusen et de Kastenhofen.

Ramon Milà nous décrit la carrière de Gusen :

« Elle était en haut d'une colline. Quand il y avait du brouillard, on voyait les hommes comme de petits points noirs qui travaillaient. Il y avait aussi d'autres prisonniers à côté, au puits. Ils étaient là pour créer une réserve d'eau. Toute la journée, ils sortaient de la terre d'un énorme trou. Ils ne s'arrêtaient pas de travailler. Les Kapos *les harcelaient du matin jusqu'au soir. Ils extrayaient de la terre, tombaient dans la boue, tourbillonnaient sur eux-mêmes… Gusen était un abattoir. Les Russes arrivaient tous les matins avec un énorme traîneau qui servait à charger les morts de la journée. J'ai pu rapidement échapper à la carrière parce que je dessinais des caricatures pour les chefs des baraquements. Ça les amusait, ces imbéciles. Ils m'ont mis à la menuiserie où je passais ma journée à dessiner. Les officiers SS venaient pour que je fasse le portrait de leur femme, de leurs enfants, ou de n'importe qui.*

(127) Voir le chapitre 2 de la troisième partie.

Mais le commandant du camp a découvert le pot aux roses et il m'a renvoyé à la carrière. »

À Gusen, il était très difficile d'échapper à la carrière. À peu près tous nos déportés y allèrent. Certains parvenaient à y échapper mais, dès qu'ils étaient punis, on les y renvoyait. Ce qui arriva à Ramon Milà ou à Joaquin Lopez Raimundo qui y fut envoyé après avoir été au *Kommando* de l'habillement. Josep Pons travailla trois ans dans la carrière de Gusen. Aujourd'hui, il ne comprend toujours pas comment il s'en est sorti. Finalement, il réussit à entrer dans le *Kommando* des *Steinmez* avec Jacint Carrió. Mais Pons n'avait plus la force de casser les pierres. Il était exténué. S'il passait un surveillant, Pons donnait quatre coups à une pierre. Quand l'homme s'éloignait, notre déporté redevenait inerte. Au bout d'un mois, il cassait toujours la même pierre. On le renvoya de nouveau à la carrière mais, peu après, il entra dans le *Kommando* du pain[128]. Josep Ayxendri travailla à la carrière environ quatre mois. Il se blessa un jour au pied et alla à l'infirmerie. Quelques jours de repos lui sauvèrent la vie. Il rejoignit aussi les Steinmez. Dans ce *Kommando*, les Catalans apprenaient l'allemand, en notant des mots et des numéros sur des bouts de papier ou de sac.

Il y avait à la carrière de Gusen deux *Kapos* terribles surnommés "Le tigre" et "Le long". L'un était allemand, l'autre était polonais. Chaque soir, en revenant au camp, les déportés devaient porter une pierre sur leur dos.

« S'ils s'apercevaient que la pierre était trop petite, ils te rossaient, raconte Josep Pons. *Cette pierre devait servir à édifier le mur du camp. À Gusen, rien n'était terminé. À la carrière, nous étions quatre ou cinq mille déportés. Là-bas, tout le monde te frappait. Une centaine de* Kapos *étaient sur place… L'un d'entre eux, que l'on appelait "La hache", avait la réputation de ne pas trop nous tabasser. Un jour, il nous a fait venir à part. Nous étions un groupe de Républicains, la majorité était des Catalans. Il nous a dit :*

- Faites un trou ici de deux ou trois mètres. Mais, piano, piano.

Il voulait nous dire de ne pas trop nous fatiguer. Nous travaillions dans un coin de la carrière. Chaque matin, il nous faisait aller là-bas. Il venait à midi et contrôlait. Au bout de quelques jours, il nous a dit que le trou était trop profond, qu'il fallait y jeter un peu de terre. Nous avions vu que cet homme voulait nous sauver parce que nous travaillions très peu dans ce recoin de la carrière. Mais ce manège a pris fin. Quelques jours plus tard,

(128) Voir le chapitre 3 de la troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 332

un Kapo *qui n'avait rien à voir avec notre* Kommando *nous a administré vingt coups sur les fesses. Nous sommes retournés au travail normal. Chaque jour, en revenant de la carrière, nous devions charrier quarante ou cinquante morts. »*

Peu de Catalans survécurent à Gusen. De ceux qui allèrent à la carrière, seuls Josep Pons, Carrió, Ayxendri et quelques autres s'en sortirent. Et ils en réchappèrent parce qu'ils furent envoyés dans des *Kommandos* moins terribles. Nous avons vu comment Carrió avait réussi à se glisser parmi les *Steinmez*. D'autres Catalans faisaient partie du *Kommando* du pain, un groupe clé dans l'organisation clandestine du camp. Vers la fin de 1943, un Barcelonais, Jaume Bernaus, était nommé *Kapo* de ce *Kommando*. Bernaus, qui parlait très bien l'allemand, avait été précédemment dans le groupe qui chargeait les ordures dans un wagon de bois. Quand il eut en charge le groupe du pain, il choisit lui-même les déportés qui en feraient partie : deux Français, onze Républicains. Parmi eux, Ayxendri, Pons, Josep Amigó, d'un village près de Tarragone. C'étaient des gens de la C.N.T, du P.S.U.C, d'E.R.C, des Espagnols du P.C.E, des républicains indépendants, qui furent les plus solidaires avec les plus faibles. Ceux de la cuisine jouèrent aussi un grand rôle. Francesc Sentis, qui était dans le "*Kommando* des patates", volait tout ce qu'il pouvait. Roc Llop donnait sa part de nourriture à Ayxendri parce qu'il en recevait davantage à la cuisine. Roc Llop, de la C.N.T et poète, alla deux ou trois fois au baraquement des invalides en vue d'être gazé. Mais il ne le fut pas. Il était petit et mince, physiquement peu de chose. C'était un homme fini quand il est entré dans le Kommando qui s'occupait de la construction du chemin de fer devant relier la carrière de Mauthausen et le petit village de Saint-Georges.

Trente ans plus tard, Roc Llop écrivait :

« Quand j'ai été envoyé au Kommando *"Chocolate" — je ne sais pas pourquoi les Espagnols l'avait appelé ainsi, peut-être parce que les SS y distribuaient beaucoup de coups*(129) *— j'arrivais épuisé du* Kommando *Wambau, proche du village de Saint-Georges où je chargeais des wagonnets à un rythme infernal, sous les coups des caporaux infatigables en présence des SS.*

Cadavérique et sous-alimenté comme je l'étais, je n'en pouvais plus de ce travail de titans. On nous interdisait ce que l'on permet aux bêtes, pouvoir avaler un peu d'herbe au bord des chemins.

(129) NdT : Chocolate était le nom d'un célèbre boxeur cubain de l'époque.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 333

Pour arriver au Kommando *"Chocolate", situé entre la célèbre carrière de Mauthausen et le village de Gusen, nous devions traverser Gusen en empruntant la route qui le sépare en deux. L'endroit où l'on travaillait était à quelques kilomètres du camp. Nous y allions en marchant en rang et en silence. Le travail inhumain sous la pluie, le froid et la neige, nous épuisait.*

Les énergies qui animaient le haut de mon corps étaient l'intelligence et la volonté. Mais mes jambes ne pouvaient plus porter mon corps squelettique et je ne pesais pas lourd. Mes perspectives n'étaient pas très encourageantes, le temps qui me restait à vivre ne devait pas être très long. Comme je le pouvais, je tuais les jours, l'un après l'autre. À chaque tournant, la mort me guettait, rampante, froide, gémissante. Je suis resté quelques jours dans ce Kommando, *au milieu des insultes, des coups de bâton, voyant mes camarades tomber autour de moi, emportés par le rire sinistre et le balancement d'une danse macabre. Je me disais :"Bientôt, cette danse sera célébrée pour toi. Ne te laisse pas abuser par ce rire fatal, ni par cette danse rituelle, macabre."*

Et le jour est arrivé où je suis allé du camp à la carrière sans plus aucune force. Aujourd'hui, la "Faucheuse" ne manquera pas au rendez-vous… Je la sentais proche, au bord du chemin, et pourtant, je me donnais du courage, dans un monologue sourd et plein de rancune :"À trente-trois ans, comme Jésus Christ, non !" Je marchais comme si je flottais, comme si mon corps était en coton. J'ai dit adieu à Gusen. J'ai transmis tout mon désespoir à une vieille femme au visage ridé et triste dans un regard qu'elle n'a peut-être pas compris. Sans aide, j'ai tenu le coup jusqu'à la falaise. J'ai laissé tomber ma bêche et essayé de m'appuyer sur une pelle qui me glissait des mains pendant que mes genoux se dérobaient. "Mon heure est arrivée" me suis-je dit avec lucidité. Il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir que de mourir. Quand nous mourons, nous n'avons pas le temps de nous souvenir, de prier, encore moins d'appeler au secours. Et qui appeler ?

D'un côté, la mort, stoïque, sûre de sa proie. De l'autre, la neige. Plus loin, le SS. Le brasier allumé. La mort et la vie, mêlées. Je me suis jeté dans la neige, vaincu et résigné, comme si j'accomplissais la première étape du chemin de croix. Je songeais avec rancune au rire et à la danse de la mort. À l'épouse qui m'offrirait le repos. Une fois de plus, je guettais le SS et la flamme. Et j'ai retrouvé l'espoir, j'ai réussi à me lever et, quand j'ai été près du feu, j'ai demandé au SS, sans le prier, de me laisser me réchauffer.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 334

L'instinct était plus fort que la peur du SS ou des représailles. Dos à la mort, égratignant avec mes pieds le suaire de neige qui devait m'ensevelir, je lui ai fait comprendre que j'avais envie de vivre, que j'avais pris la décision de le faire, s'il ne me tuait pas pour ma hardiesse. Il n'a rien dit, ne m'a pas chassé et j'ai pu continuer à me réchauffer jusqu'au rassemblement pour aller manger au bord du camp, où ils avaient apporté les marmites. En m'écartant du feu, mes jambes se sont dérobées une nouvelle fois. Je me suis traîné avec ténacité jusqu'à la route. Là, je ne pouvais plus me tenir debout. Le caporal a ordonné à deux hommes de mon rang de me porter dans leurs bras. Ainsi, deux autres squelettes m'ont traîné pendant les kilomètres qui restaient à faire pour arriver à l'endroit du repas. En arrivant, je me suis assis. Le gobelet de prunes bouillies que l'on m'a donné m'a un peu revigoré. On m'en a redonné, je ne sais pas encore pourquoi. Un adjudant caporal, un Polonais famélique, en voyant mon état, a lorgné sur mon repas avec appétit. Je lui ai dit que s'il m'inscrivait pour le Revier*, je le lui donnerais. Il a accepté et il s'est débrouillé pour que je puisse y entrer. »*

Jacint Cortès nous parle de Gusen :

« On tremblait en pensant à la nuit. On devait se lever souvent pour aller uriner, quand on n'avait pas la diarrhée, à cause de la nourriture : très liquide et avec beaucoup de navets. Mon frère, malgré sa bonne volonté, ne pouvait pas se lever seul. Il me réveillait pour que je le transporte sur mon dos jusqu'aux cabinets. Nous portions seulement une chemise et nous étions pieds nus dans le froid et la pluie. Pourtant, nous préférions aller aux cabinets, plutôt que de faire nos besoins entre les Blocks *car, si les* Kapos *nous surprenaient, ils ne nous auraient pas épargné une bonne bastonnade. Très souvent, ils attrapaient quelqu'un qui n'avait pas eu le temps, parce qu'il avait la diarrhée, et avait fait sur lui. Alors, ils s'acharnaient sur lui et, le lendemain, les* Kapos *se le disaient entre eux pour le martyriser encore davantage.*

Cette situation n'était pas le fait uniquement de ce baraquement, elle était générale au camp. Le pire se passait aux Blocks *21 et 32, où Tomàs déployait ses "blagues" et son "ingéniosité".*

Parmi nous, certains étaient optimistes, d'autres pessimistes. Parmi ces derniers, il y en avait beaucoup, tel Antoni Valls i Manich, de Badalone, qui disait toujours :

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 335

- Nous ne nous en sortirons pas, nous ne nous en sortirons pas. Nous allons tous mourir ici.

Un jour qu'il protestait parce que sa gamelle n'était pas assez pleine, Tomàs et le Kapo *du baraquement lui ont administré une raclée terrible, l'obligeant à rester toute la journée et toute la nuit dehors sous une pluie torrentielle. Ils l'ont achevé comme ça. Grand nombre de nos camarades, désespérés, préféraient en finir vite et, plutôt que de se consumer lentement, ils se précipitaient sur les barbelés électrifiés. Beaucoup de nos camarades sont morts de cette façon, comme les frères Pinyol qui étaient nés tous les trois à Xerta et Victorià Sospedra, de Santa Magdalena del Polpis, dans le Baix Maestrat, qui avait vingt-cinq ans quand il est mort à Gusen.»*

On dit qu'aujourd'hui, il ne reste rien de Gusen. À l'endroit même où les nazis édifièrent un *Kommando* annexe au camp d'extermination de Mauthausen, il y a un ensemble de villas avec des petits jardins. Ceux qui y vivent disent que les laitues poussent vite et bien et quelqu'un leur a expliqué que c'est grâce aux cendres des morts parce que, "il y a longtemps", se trouvait là un camp de concentration. Un beau jour, dans ce complexe immobilier, est arrivé un Italien, Sordo. Il a acheté une parcelle de terrain et y a fait construire un mémorial, à côté du four crématoire. Sordo avait un frère qui est mort au camp de Gusen. C'est l'unique souvenir qui reste du camp de Gusen, sinistre *Kommando* annexe de Mauthausen.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 336

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 337

Troisième partie

LE COMBAT POUR LA LIBERTÉ

…L'audacieux se bat
pour une douce miette de paix :
s'il la perd, il veut la liberté.
JOAN SALVAT-PAPASSEIT

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 338

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 339

1 - L'OMBRE OU LA LUMIÈRE

« Forcer le secret du temps ?
Non : sa trajectoire devait avoir inéluctablement un point d'arrivée. Alors, il saurait si c'était l'ombre ou la lumière qui l'attendait. »
JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K. L. Reich*

LE MORAL, LA LUTTE POUR LA SURVIE

« Et le choix que chacun fit de sa vie et de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort. »
JEAN-PAUL SARTRE

Dans les camps, il fallait survivre, il fallait s'en sortir. Nombre de ceux qui y sont morts se l'étaient proposé et ils ont été enlevés par ce que l'on appelle — nous le verrons plus loin — l'"esprit du camp". D'autres préférèrent se laisser entraîner par l'environnement trouble, définitif, qui n'offrait pas le moindre souffle d'espoir. Cependant la majorité, dès l'arrivée au camp et la découverte de sa réalité, allaient entamer un combat lent, tenace, décidé pour la survie. C'était *« le dur désir de durer »*** de Paul Éluard.

Vu de l'extérieur, la première question qui se pose est : qu'est-ce qui leur a permis de survivre ? qu'est-ce qui les a aidés à s'en sortir ? Comment la majorité de nos déportés ont-ils pu tenir, pendant presque cinq ans, dans ce climat hallucinant, imprévisible, irrationnel, alors que la durée de vie normale y était, au maximum, de neuf mois ? L'explication que m'ont donnée la majorité des témoins est très simple : le moral, la volonté de survivre, voilà ce qui les aidait à désirer le lendemain quand ils s'endormaient. Mais nombreux sont ceux qui

moururent à Mauthausen et qui, pourtant, luttèrent pour leur survie jusqu'au dernier moment. Ceux-là furent emportés par la cruauté objective du système nazi.

Dans les camps ni la force physique, ni le fait d'être habitué à toutes sortes de souffrances ou d'incommodités extérieures ne suffisaient. Pas plus que le fait d'être un paysan et de savoir ce que veut dire souffrir du froid, des gelées matinales, de la monotonie des jours de neige interminables, du vent violent ou du soleil implacable. Ceux qui sont sortis des camps sont ceux qui se disaient : *« Malgré tout, nous sommes plus forts que le fascisme » ou ceux qui se répétaient : « Je dois sortir d'ici pour revoir les miens. »* La morale personnelle était le premier pas pour trouver des formes de solidarité et de résistance.

Joan de Diego m'a dit : *« Dans les camps, on nous a volé notre liberté physique, mais notre liberté idéologique, notre liberté de penser, on ne nous l'a jamais volée. »*

Nombreux, comme Pere Vives, décidèrent de mourir en se voyant incapables, de l'intérieur et dans le rôle de victime, d'analyser le phénomène nazi. D'autres, comme Tormo, un champion de boxe du Roussillon, comprirent que le salut était aussi physique et ils se lancèrent dans la lutte pour manger un peu mieux. Salvador Figueres n'avait pas de famille et, pour lui, survivre signifiait revenir en Catalogne : *« Moi, je ne pensais qu'à la Catalogne, m'a-t-il dit le jour où il m'a fait le récit de sa déportation. Je voulais revoir la Catalogne. »*

D'après Joan Mestres, pour sortir vivant des camps de la mort il fallait avoir une foi solide, comme les patriotes, les communistes ou les catholiques. Pour les sceptiques, les pessimistes, les tempéraments excessivement lucides ou sensibles, c'était très difficile. L'un de nos déportés m'a avoué aussi que, pour survivre, il fallait s'endurcir, devenir insensible aux choses immédiates pour conserver une sensibilité plus générale et plus profonde. C'est ce qui explique les "offensives" : *« Il y avait une situation de terreur si forte,* m'a-t-il dit, *que, quand on travaillait à la carrière, on respirait chaque fois que des Juifs étaient jetés dans le précipice, parce que, pendant ce temps-là, on avait la paix. »*

Les limites entre les comportements moraux et la déchéance, la solidarité et la corruption étaient ténues, faciles à détruire. Pour survivre on pouvait en arriver à beugler *« Vive Franco*! »* sous les douches, parce qu'après l'eau glacée, il y avait une existence de bête, si l'on veut, mais une existence qui déboucherait peut-être sur une vie d'homme libre. Joan de Diego nous explique très bien le processus qui conduit de la simple survie physique à la résistance organisée :

« Je n'aime pas les faux héros. Je n'ai pas été un illuminé. J'avais plutôt le sens pratique. J'aimais examiner les choses calmement. J'ai tout fait dans le camp, tenu tous les rôles, parce que, tous, on jouait la comédie. En arrivant au camp on était réduit au plus pur état animal. Je sais ce qu'est le plus pur état animal. Il n'y avait aucune organisation, d'aucune sorte, seul comptait l'instinct ; c'était tellement inimaginable…

Ensuite, en voyant qu'il était vivant, chacun s'organisait avec quelqu'un d'autre et c'est ainsi que commençait la résistance collective. La première chose, c'est l'homme, le politique vient après. Tout le monde a participé à cette dernière phase. Et beaucoup ont risqué leur vie. La solidarité est venue facilement parce que nous sortions d'une guerre. Nous nous réunissions par affinités, pas précisément politiques. Nous nous retrouvions entre copains de quartier, entre amis de jeunesse. Il n'y avait qu'une forme de solidarité : donner ce que nous avions. Je me souviens d'un jeune Républicain qui, chaque fois que je mangeais, se mettait à côté de moi et regardait ma gamelle avec des yeux exorbités, grands comme des soucoupes, obsédés. Je ne pouvais plus supporter son visage, ses yeux et je lui donnais la moitié de ma ration. Je ne le faisais peut-être pas par solidarité mais parce que ce visage me faisait peur…

C'est comme ça, par instinct de conservation, que nous nous sommes organisés. Ensuite le sens politique de la survie collective est venu. C'est venu. C'était un monde nouveau et, peu à peu, nous avons essayé de le rendre meilleur. »

Telle est l'opinion de Joan de Diego.

D'autres déportés se sentaient plus concernés par les événements historiques et s'accrochaient à l'espoir de voir l'Allemagne nazie vaincue par l'Union soviétique. Le plus important était d'oublier qu'à leurs yeux, ils n'étaient qu'un simple numéro et, peu à peu, redevenir une personne, une personne qui reconstruisait toutes les traces d'humanité que la déportation effaçait. Voici ce que nous dit Neus Català :

« Chaque jour, derrière des baraquements, bravant le froid intense, j'ouvrais le robinet et je me lavais. Souvent, je devais attendre un bon moment avant d'avoir de l'eau et, au début, il ne venait que des glaçons. Vraiment, nous étions devenues des loques** *humaines. »*

Neus Català savait très bien que, si elle arrêtait une seule fois de se laver, son corps se dégraderait. Si elle se laissait aller, elle deviendrait une sorte de cloporte,

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 342

ce que les nazis souhaitaient. Parfois ils y parvenaient, comme dans le cas des désespérés qui se jetaient sur les barbelés électrifiés.

Joaquim Lopez-Raimundo raconte :

« Je ne sais sur quoi la force de survivre pouvait se baser. Je ne me rappelle pas. Je sais seulement que je n'ai jamais pensé que j'allais mourir là. Ni là, ni ailleurs. Par contre, je peux te parler de mon copain Torrents. Je l'ai revu à Mauthausen, il était indifférent. Boix, notre ami commun, le taquinait**, *comme on dit en français, souvent pour lui redonner un peu le moral. Il est parti à Gusen avant moi. Lorsque je l'ai revu, j'ai compris qu'il n'y avait rien à faire. Un jour, il s'est jeté sur les barbelés électrifiés. »*

L'un des thèmes importants de Joaquim Amat-Piniella, dans *K. L. Reich*, c'est précisément cette lutte intérieure de l'homme pour préserver dans sa conscience une paix qui lui permette de ne pas se dégrader. Or il est facile de tomber dans la déchéance lorsqu'on n'est qu'un numéro, qu'on se présente comme cela devant ses supérieurs. La même obsession se dégageait de mes conversations avec les témoins catalans : il fallait se maintenir en vie dans la lumière sans tomber dans l'ombre. Où était la lumière, où était l'ombre, leur ai-je demandé. La majorité d'entre eux m'a dit :

« La lumière était du côté de ceux qui mouraient sans avoir perdu l'espoir, comme Manuel Bonet i Bonet, qui a donné sa ration de pain aux autres. La lumière était pour ceux qui avaient la foi. Religieuse, comme les catholiques. En l'humanité, comme les communistes et les anarchistes, qui croyaient en un monde matériel qui, lui aussi, serait meilleur. »

D'autres, peut-être, sans en être réellement conscients, tombaient dans l'ombre, comme ceux qui étaient capables de voler l'unique ration de pain de leurs camarades. Jacint Cortès raconte que, lors du transfert de Mauthausen à Gusen, le 24 janvier 1941, dans un véhicule pour invalides où dix déportés étaient enfermés, un des pains qui avaient été distribués à chacun pour le voyage disparut. Imaginez la scène : dix déportés qui ne savent pas s'ils vont mourir, enfermés dans l'obscurité et luttant pour obtenir le pain d'un camarade ou pour conserver le leur.

Les Républicains qui avaient fondé le "Club des cocus" tombèrent, eux aussi, dans l'ombre.

Après une si longue attente, comme nous l'avons dit au début, après tout ce temps sans recevoir de nouvelles des leurs, quand les déportés reçurent enfin

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 343

des lettres de leur famille, un Républicain apprit que sa femme l'avait quitté pour un autre homme avec lequel elle avait eu un enfant. Cette femme expliquait à son mari très crûment qu'elle ne pouvait l'attendre davantage. Ce fut un Catalan, qui avait pu lire cette lettre, qui eut l'idée de fonder "le Club des cocus", dédié à tous ceux qui avaient été abandonnés par leur femme. Cette anecdote qui ailleurs aurait été une simple blague devenait, à Mauthausen, d'une cruauté indicible parce qu'elle se produisait entre les victimes elles-mêmes. C'était donner des points aux vainqueurs.

Il fallait par-dessus tout survivre avec dignité, garder le moral, trouver le détail de la vie quotidienne qui donne envie de continuer : une ration supplémentaire, un peu de repos, des souvenirs agréables, des plaisanteries. Josep Ester se souvient de l'humour de l'Asturien Montero : un jour où ils étaient tous les deux au garage, le *Kommandoführer* fit irruption. Il s'adressa à Montero ; celui-ci le laissa parler dix minutes, peut-être quinze. Quand le nazi se tut, Montero, impassible, lui dit ne pas avoir compris un mot. Pourtant, parfois, les plaisanteries pouvaient très mal finir. Voici ce que Joan Tarragó nous raconte :

« Un de mes amis, qui était Kapo *et pas méchant, voulait toujours placer au-dessus de la porte un pot avec deux litres d'eau. Celui qui pousserait la porte recevrait la douche. Mais ça ne marchait jamais. Je lui ai dit d'attacher une ficelle au pot plein d'eau et de mettre l'un des bouts sous le paillasson. Quand quelqu'un marcherait dessus, il recevrait l'eau. Parmi nous, il y avait un Catalan de soixante ans, appelé Aliu. Le pauvre homme n'avait pas de mémoire. Un jour, il a décidé de placer le pot, mais il ne s'en n'est pas souvenu et ne nous en a pas parlé. Nous regardions toujours le couloir qui était à côté de la porte au cas où un SS arriverait, pour enlever le pot. Mais comme il ne nous avait pas avertis, le pot s'est renversé sur un SS, surnommé "Main-de-fer", l'un des plus féroces, toujours accompagné de son chien loup. Quand il a reçu cette eau, il est devenu furieux. Les prisonniers allemands, serviles et morts de peur, ont essuyé et nettoyé du mieux possible l'officier. "Main-de-fer", après nous avoir fait mettre au garde à vous, a demandé qui était le coupable. Personne ne répondait. Moi, je souffrais pour le pauvre Aliu, je pensais que, s'il se dénonçait, il ne survivrait pas, vu son âge, aux coups qu'il allait recevoir. Je suis sorti des rangs, j'ai dit que c'était moi. Le nazi m'a flanqué deux grosses gifles qui m'ont fait tomber par terre et son chien s'est jeté sur moi. Je saignais de la tête à la taille. J'ai pu rentrer au camp en m'appuyant sur deux*

copains. Sinon, j'aurais sûrement été expédié au Revier. *Par chance, ça m'est arrivé dans les derniers temps, sinon, aujourd'hui, je serais un homme mort.»*

Ainsi, la majorité de nos déportés s'accrochaient à tout ce qui les aidait à garder le moral. Des plaisanteries collectives, avec la complicité qu'elles entraînaient, il était facile de passer à la solidarité.

C'était le 19 juillet au *Kommando* de Grossraming. Francesc Teix ne se souvient pas si c'était en 1942 ou 1943. Ils ont eu l'idée d'ériger un monument pour unir tous les Républicains. Francesc ferait le dessin, un ébéniste qui était séparatiste se chargerait de faire le moule, un Aragonais qui était maçon, remplirait les colonnes de ciment et un anarchiste amoureux des fleurs tâcherait d'en trouver aux alentours de ce camp de la mort.

Le 19 juillet arriva. Le monument fut placé sur la table de la baraque de Francesc Teix. Ils avaient essayé d'améliorer leur repas, mais ils n'avaient que de l'eau à boire. Mais ça ferait l'affaire. Ils se sont installés solennellement autour de la table et tous ensemble ils ont juré de rester toujours unis quoi qu'il arrive. À ce moment-là, une voix a hurlé :

- Achtung !

Le commandant les prit sur le fait. Il était accompagné de "Mademoiselle", un SS très jeune, très poli et qui était imberbe. Pourtant, c'était le SS qui comptabilisait le plus grand nombre de morts du *Kommando*.

- Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

- Aujourd'hui, nous commémorons un fait important pour nous, survenu il y a longtemps, osa dire Francesc. Nos frères, nos amis sont morts. Nous voulons nous en souvenir. Voilà pourquoi nous avons érigé ce monument, pour honorer nos morts…

Le commandant resta silencieux pendant un moment, puis éclatant de rire, il leur dit :

- Bravo ! Bravo ! Vous les rouges, vous avez toujours des idées magnifiques.

Et il leur offrit une cigarette à chacun. Le 11 septembre arriva. Le séparatiste Vilagrau dit :

- Nous devons commémorer la perte de la liberté de la Catalogne.

Il fit lui-même le monument en bois. Il s'agissait de trois marches autour d'un rectangle, comme une tombe. Francesc Teix se chargea de peindre les quatre barres du drapeau catalan de chaque côté de la tombe. Il les peignit sur un morceau de tôle ondulée et écrivit :

« La Catalogne triomphante redeviendra riche et prospère[1] *1714-1904. »* Francesc Teix mit cette dernière date comme alibi au cas où le commandant se présenterait à nouveau. 1904 était l'année de sa naissance. Le commandant, accompagné de "Mademoiselle" les surprit une nouvelle fois.

- Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? hurla-t-il.

- Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, lequel coïncide avec le jour où la Catalogne a perdu sa liberté.

Cette fois-ci, il était vraiment en colère et, pour le calmer, Vilagrau n'eut pas d'autre solution que de lui proposer de réaliser pour lui des moulages cubistes, pour mettre en valeur ses pots de fleurs. Ainsi, ils s'évitèrent quelques coups de matraque.

Les déportés organisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se distraire. Joaquin López-Raimundo et Jacint Cortès ont appris à jouer aux échecs en déportation. López se rappelle les championnats des prisonniers allemands avec des pions faits de savon durci. À Haenkel, Joan Mestres chantait dans la chorale dont le soliste était un Catalan du nom de Pujol. Leurs chansons préférées étaient *L'Empordà*, *Valencia*, *Granada* et celles d'Emili Vendrell. Un autre Catalan, Argilaga, participait au groupe artistique du camp de Buchenwald. Garcia Badillo, m'a raconté que chaque jour, vers sept heures du soir, il se cachait derrière les latrines du camp, pour répéter une œuvre antifasciste qui s'achevait par un grand soleil qui symbolisait la République. Les Républicains de Buchenwald se réunissaient dans une baraque, en général la 34, où ils chantaient des airs populaires de toutes les régions d'Espagne. Au camp central de Mauthausen, un groupe théâtral avait très vite été créé. Joan Pagès se rappelle qu'aux environs de Noël 1942 Bachmayer leur en donna l'autorisation :

« Barrena, un anarchiste, était acteur. Il faisait des claquettes, il interprétait à la perfection un numéro de garçon de café ivre. Je me souviens de ce trio de Catalans, Barrena, Cereseda — un boy *de Cèlia Gàmez — et Pedro. Ils dansaient tous les trois ensemble. Ceresada faisait la* mise en scène*, il imitait Fred Astaire en chapeau haut-de-forme et en frac. Nous récupérions les effets à l'*Effektenkammer, *là où les gens se déshabillaient. »*

Le groupe de théâtre s'appelait "La Rondalla" et Miquel Serra i Grabolosa, nous en détaille la genèse :

(1) NdT : : il s'agit du premier vers de *Els segadors*, chant qui rappelle la révolte catalane de 1714 et est devenu l'hymne des Catalans.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 346

« L'organisation clandestine du camp nous avait dit qu'il fallait, au retour du boulot, oublier les morts du jour, les poux, la crasse, la misère. Chacun participait suivant ses possibilités. Les menuisiers apportaient du bois, d'autres des cordes et des ficelles récupérées hors du camp, etc. Plus de dix personnes jouaient de la bandurria*. Pour Noël 1944, ils ont joué une œuvre appelée* El Raja de Rajaloya*, écrite par un Madrilène. "La Rondalla" avait été créée parce que nous voulions rester des hommes. »*

Ramon Mila, dessinateur, participa directement à la *mise en scène*** de *El Raja de Rajaloya* :

« C'était l'histoire d'un Radjah qui voyageait incognito sur un navire. Ce n'était pas du tout un Radjah, mais ça lui servait pour vivre comme un pique-assiette. Il tombait amoureux de la fille d'un millionnaire. J'ai réalisé les décors en me basant sur les cartes postales de nos amis, car je ne connaissais aucun des endroits où passait le Radjah avec son navire. La fille et le Radjah entraient dans un cabaret où un prestidigitateur faisait disparaître un Poschacher *qu'on avait surnommé "Sardine". Le prestidigitateur était déguisé en Fumanchu. Moi, j'avais fait trois décors. Le premier représentait de l'eau peinte sur du papier. Trois déportés, cachés derrière, remuaient le papier ce qui donnait l'impression des vagues. Avec des cordes, nous traînions le navire où se trouvait le capitaine, Joan Vilato, un Catalan qui connaissait par cœur l'opéra Marina. Joan Vilato entonnait le thème de "*Costas las de Levante…*" pendant que Negro, un autre Catalan et moi nous agitions vigoureusement les vagues. Le second décor représentait un hôtel avec quatre colonnes néoclassiques. De derrière chacune d'elles surgissaient quatre belles filles dansant des claquettes. C'étaient quatre déportés aux perruques élaborées avec des copeaux dérobés à la menuiserie. Ça leur faisait des anglaises blondes. L'une des filles était un Valencien. Les SS ont cru voir une vraie femme évoluer sur scène. Le troisième décor représentait la ville de Madrid de nuit, dans l'obscurité. Je n'avais jamais été à Madrid, mais j'ai copié fidèlement les cartes postales des camarades. Sur la toile des décors, nous avions fait des trous, pour laisser passer les bougies allumées. Pour pouvoir confectionner les décors, j'avais fait semblant d'être malade pour ne pas aller travailler à la carrière. Je me cachais tous les matins du côté des latrines : un Catalan avait volé la peinture, un petit peu chaque jour. Les menuisiers m'apportaient du bois. Je me suis arraché les poils du pubis pour fabriquer des pinceaux. Nous n'avions*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 347

rien. Nous avons passé des mois et des mois pour tout préparer. Nous volions dans les dépôts des morceaux de toile à drap. Cereseda donnait des cours de danse à ceux du groupe. L'un était chargé des costumes, un autre des perruques. On faisait tout ça pour garder le moral, on en avait tellement besoin…

Les SS occupaient les premiers rangs, les déportés étaient derrière. Les nazis riaient comme des fous en regardant l'œuvre du faux Radjah jouée par nos Républicains. Tout à fait derrière, dans l'ombre, se trouvaient ceux qui préparaient la résistance du camp et organisaient l'appareil militaire au cas où il faudrait occuper le camp. Pendant ce temps, au crématoire, un groupe de Soviétiques étaient décapités. »

Les femmes savaient aussi que l'imagination, la créativité les aideraient à survivre. Dolors Gener raconte :

« Une Française m'a dit un jour :

- Si nous ne sommes pas libérées en avril, je me laisserai mourir de faim. Et elle est morte de faim. Elle avait arrêté de manger. Nous luttions pour nous conserver comme des personnes, pour rester propres, pour survivre… Les camarades qui étaient arrivées avant nous au Kommando *de Holleischen préparaient des petits cadeaux, des dessins, des boîtes peintes pour fêter nos anniversaires. Les jeunes, pour marquer le coup, nous chantaient des sérénades. Le soir de mon anniversaire, je suis revenue épuisée de ma journée de travail et j'ai trouvé mon lit couvert de fleurs de toutes sortes, des fleurs des champs que les camarades avaient ramassées où elles avaient pu, y compris dans les* poubelles**. *Mais la* Blokowa *a tout ramassé pour que les SS ne voient pas ça.*

Le 14 juillet, nous avons voulu démontrer à Messieurs les Allemands — devant eux, nous passions pour des Françaises — que nous n'avions pas oublié nos fêtes. Celles qui travaillaient à la peinture nous avaient apporté les couleurs pour confectionner des petits drapeaux, bleu, blanc, rouge. Nous avons décoré le chemin où devaient passer les prisonniers de guerre avec ces drapeaux. Nous avions fait des cocardes tricolores que nous avons cachées sur notre poitrine. À dix heures du matin le 14 juillet, nous avons cessé le travail, nous nous sommes mises debout devant nos machines et nous avons observé trois minutes d'un parfait silence. Quand les surveillantes ont vu que nous restions debout, sans bouger, sans travailler, elles ont commencé à nous frapper à tort et à travers en criant comme des putois. Et nous, impassibles, nous

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 348

avons sorti nos cocardes et nous les avons arborées sur nos poitrines. Les femmes SS, en voyant nos cocardes, sont devenues folles hurlant de plus belle. Mais nous étions si nombreuses ! L'une d'elles m'a arraché ma cocarde et m'a donné des gifles si fortes que je suis tombée par terre. Et alors j'ai vu, sous la table, des Tchèques qui faisaient semblant de réparer les machines et qui m'applaudissaient. »

Le moral était donc le pas décisif vers la solidarité. Si on le gardait, la difficile bataille pour la survie était gagnée !

DE QUELLE FAÇON SE DÉVELOPPE LA SOLIDARITÉ

« S'il n'en est pas ainsi, c'est à désespérer de la raison humaine. Nous ne sommes pas des déchets, ni des martyrs, ni des victimes. Nous sommes les détenteurs du plus grand des devoirs. »
BRUNO APITZ, *Nackt unter Wölfen*

Comme le magma d'un volcan, la solidarité se répandait dans tout l'univers de la déportation. Les gens se cherchaient, se réunissaient entre vieux amis, entre copains d'école, collègues, camarades de syndicats. Ils se rassemblaient par affinités sociales, esthétiques, sportives. Les amateurs de boxe, de football, de théâtre, en discutaient. La religion et la politique étaient les principaux centres d'intérêt. Lentement, après avoir dépassé le simple instinct de conservation, les déportés commencèrent à s'entraider et à se sentir plus forts. Une bouchée de pain, une ration supplémentaire, un mot aimable, un changement de *Kommando*, et la solidarité s'installait. Les Catalans ne formèrent pas un groupe à part homogène, mais il faut dire que de manière naturelle, ils se retrouvèrent ici et là tout au long de la déportation. Joan Pagès nous expose le cas de Mauthausen :

« Nous, les Catalans, nous avions l'habitude de rester ensemble, peut-être parce que nos caractéristiques sont différentes de celles des autres peuples d'Espagne. Mais aussi parce que nous venons d'un peuple industriel et commerçant. Nous avions presque tous un métier, ce qui nous a aidés à occuper les postes stratégiques. »

Quand nos déportés arrivèrent à Mauthausen, ils s'aperçurent qu'un groupe de Polonais et d'Allemands dominait l'organisation interne. Leurs propres bourreaux

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 349

avaient fait d'eux des bourreaux et ils torturaient, humiliaient et assassinaient par le propre effet du système nazi. Joaquim Amat-Piniella est un témoin objectif ; il n'appartenait à aucun parti politique. Voici, ce qu'il nous dit de la solidarité :

« Lorsque je suis arrivé au camp, il n'y avait que des Allemands, des Polonais et des Républicains espagnols. Il y avait aussi quelques anciens des Brigades Internationales, quelques Hongrois et Tchèques, peu nombreux. Le comportement des prisonniers allemands, en général, a été mauvais, même celui des prisonniers politiques. Beaucoup étaient dominés par la peur et ils étaient devenus des bourreaux. Les Polonais ne s'intéressaient qu'à eux. Quand ça les arrangeait ou s'ils y étaient obligés, ils pouvaient eux aussi commettre des brutalités. Il ne faut évidemment pas généraliser, mais la cruauté et la brutalité sont contagieuses.

Entre nous, les Républicains espagnols, la solidarité s'est organisée grâce à un petit groupe qui est toujours resté très intègre et très honnête. Les premiers à s'organiser de manière politique et à maintenir une cohésion ont été les communistes, il ne faut pas l'oublier. Aussitôt après, les groupes de syndicalistes. Ils se sont d'abord aidés entre eux, c'est logique. Nous avons été les premiers déportés politiques à nous unir, peut-être parce que nous étions arrivés ensemble et que nous nous tenions à l'écart des Allemands. Nous avions aussi l'expérience d'une guerre et nous étions là pour des motifs politiques. Beaucoup de ceux que j'ai connus là-bas étaient d'une grande valeur morale. C'était parfois plus important d'aider de quelques mots, d'un geste, qu'avec de la nourriture. A un moment où mon moral était au plus bas, j'ai bénéficié de tant de soutien que je ne l'oublierai jamais. L'aide la plus décisive a été celle de Bailina. Moi, je suis toujours resté en marge des groupes politiques : je pensais que c'était de la bêtise de transporter les luttes politiques de notre Guerre civile au camp. C'était comme si deux lions en cage s'affrontaient entre eux… »

Miquel Serra a trouvé que Mauthausen était comme une école professionnelle pour adultes.

« Ces écoles, dit-il, *ont l'avantage de vous apprendre un métier dans un laps de temps très réduit. Pour y entrer, il faut avoir des connaissances de base, même si elles n'ont rien à voir avec le nouveau métier qu'on va apprendre. Il faut faire preuve d'ouverture d'esprit. Pour moi, Mauthausen a été une école pour les adultes et pour les jeunes. Ce qu'on y a appris est un métier très ancien, même si on n'en parle pas souvent. On y a appris à être des hommes.*

Dans les écoles professionnelles actuelles, si on n'arrive pas à y apprendre un métier, on s'en va, un point c'est tout. À Mauthausen c'était différent. Ou bien on devenait très vite un homme ou bien, par manque de bases physique et morale, toutes deux étaient également nécessaires, on tombait bas, très bas, tellement bas qu'il était impossible de se relever. Parmi nous, les Espagnols, peut-être parce que nous roulions notre bosse depuis longtemps, peut-être à cause de notre caractère, peut-être parce que nous étions déjà triés, il me semble qu'il n'y en a pas eu beaucoup qui sont devenus mauvais. »

Serra a raison. Tous les témoins ont insisté sur ce fait : très peu de Républicains se sont laissé séduire ou dominer par le système nazi. Nous allons le constater plus loin, en parlant de l'"esprit du camp"(2). Voyons maintenant comment se sont manifestés les premiers actes de solidarité dans le camp de Mauthausen. Joan Pagès nous le raconte :

« Le fait qui a été déterminant pour la solidarité dans le camp, comme acte public et source d'agitation collective, s'est produit lorsque quatre Espagnols qui travaillaient dans le Kommando *de la route du camp ont été punis pour des actes de sabotage. Ils avaient renversé des wagonnets, ils avaient détérioré du matériel nazi. Rassemblement général. Les coupables ont dû s'asseoir sur la chaise des châtiments pour recevoir les vingt-cinq coups sur les fesses. Après, ils ont été envoyés à l'*Arrest *— il y avait encore une prison dans le camp — et ensuite, dans la compagnie disciplinaire où un homme ne pouvait pas tenir plus de quinze jours. Ils devaient monter 186 marches, chargés de pierres pesant plus de quarante kilos. Ils devaient faire quatorze fois le parcours de la carrière au camp. De temps en temps, ils devaient monter et descendre les marches couvertes de glace au pas de gymnastique. Si le dernier de la file tombait, il entraînait tous les autres.*

Lorsque nous avons vu nos copains envoyés dans la compagnie disciplinaire, tous les Républicains, nous nous sommes mis d'accord pour les sauver. Et le seul moyen c'était de leur donner davantage de nourriture. Comme on ne pouvait pas acheter de nourriture, ni en voler — il n'était pas question de voler un autre prisonnier — on a décidé que chacun leur donnerait un peu de sa ration. Nous, les Républicains espagnols qui travaillions dans le camp, nous avons décidé de leur donner une cuillerée de soupe et un tout petit morceau de pain, pas plus gros qu'un ongle. Tous les camarades l'ont fait, sans

(2) Voir le chapitre 2 de cette troisième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 351

exception. Ça a permis aux camarades punis de manger deux plats de soupe à midi et il leur en restait encore un pour le soir. Il y avait toujours quelqu'un du service de nettoyage pour leur réchauffer la soupe, quand ils rentraient le soir. Tous les quatre ont été sauvés. »

Cette entreprise collective servit aux Républicains à être traités d'une autre manière au camp de Mauthausen. Même les SS ont commencé à les considérer différemment. La solidarité était comme un vaste filet qui incluait tous les sens de l'homme. La solidarité confrontée aux vexations des nazis devait être complète pour être réelle. Voici l'opinion de Joan Tarragó :

« Il y avait aussi les liens d'amitié plus forts avec un prisonnier qu'avec un autre, alors le devoir communautaire avait beaucoup de valeur dans les camps. Ce besoin de communion, ce n'était pas une question de perversion sexuelle, ni d'homosexualité, mais la sensation physique de ne pas être seul, d'avoir un copain qui représentait plus que les autres, auprès de qui on pouvait soulager sa conscience !

Nous avions tous notre petite république où nous pouvions nous libérer de ces petites choses sans importance, parfois ridicules, que nous ne pouvions pas dire à n'importe qui sans honte ; ces confidences qu'on réserve d'habitude à son épouse et qu'au camp, on n'osait confier qu'à son meilleur ami. C'était un besoin psychologique très fort, si fort qu'il allait souvent jusqu'à la jalousie. »

Joan Tarragó put échapper à la chambre à gaz de Hartheim parce qu'il s'était dissimulé dans le *Kommando* des peintres. Ce *Kommando* l'aida énormément : il devait être envoyé à la chambre à gaz parce qu'il s'était blessé au pied. Les peintres lui apprirent leur métier, ils démontrèrent qu'il avait toujours été peintre et n'aurait jamais dû passer par la carrière. Mais la solidarité entre Républicains n'était pas un cercle fermé, elle a fait tache d'huile parmi les déportés des autres nationalités.

C'est ce que nous raconte Francesc Teix :

« À Mauthausen on nous disait : tout est interdit. *Un jour, j'ai trouvé par terre un bout de journal qui n'était pas imprimé. J'ai dessiné dessus une femme nue, vue de dos, agenouillée. Tout à coup, j'ai senti un regard posé sur moi. J'ai levé les yeux et j'ai croisé le regard du chef des* Kapos. *Je me suis dit : "Cette fois ils t'ont eu, ils vont te pendre." Le* Kapo *a gardé mon dessin et m'a donné un demi-pain. Un autre jour, il m'a demandé de faire le portrait de la femme du commandant du camp. Quand celui-ci l'a vu, il a demandé qui*

avait fait le portrait. Le cinquante-quarante-un, a répondu le chef des Kapos*. Dans le camp, je n'avais pas de nom, personne n'en avait. On avait seulement un numéro. Ces bandits ont commencé à me commander des portraits ou des paysages, du Tyrol ou de leur région. Les peintres et surtout les Républicains me fournissaient des poudres de couleur et j'en faisais des petits bâtons avec de la colle ; je n'avais pas de papier, alors ils me donnaient du fibrociment. Mais il y a une catégorie de fibrociment qui brûle les couleurs, et une autre qui ne le fait pas. Ma grande inconnue était de trouver le bon fibrociment.*

Un jour, Bonaque est venu me demander si je voulais entrer dans la lutte clandestine. Je lui ai demandé s'ils étaient organisés.

- Oui, m'a-t-il répondu.

- Alors vous pouvez compter sur moi.

Le camarade Nuri et moi-même nous sommes retrouvés au Kommando *de Grossraming. Nuri dessinait des caricatures qui nous faisaient tordre de rire. Nous sommes en 1943. Je dessinais pour le commandant et tous les SS du* Kommando*. Je faisais le portrait du commandant lorsqu'il était assis à son bureau. Il avait en permanence le radio allumée et il me laissait l'écouter. C'était très bien, comme ça je pouvais transmettre les informations aux camarades. Mais un soir, je suis arrivé en retard au camp. Mon* Kapo *faisait l'appel habituel, et, constatant que je n'étais pas à l'heure, il m'a flanqué la gifle la plus magistrale qu'une personne puisse recevoir.*

- Pourquoi es-tu en retard ?

- Je faisais le portrait du commandant.

Alors, cette brute s'est confondu en excuses. Et je pensais :"C'est ça, excuse-toi, si un jour tu tombes entre mes mains, tu verras la raclée que je te flanquerai…"

Ces Kapos *étaient pour la plupart des voleurs et des assassins. Ils étaient condamnés à perpétuité et c'est pour cela qu'ils s'étaient engagés dans le "syndicat des pervertis". L'un d'eux m'a dit un jour :"Notre vie a beaucoup changé depuis que la guerre a éclaté. On nous a ordonné de surveiller les prisonniers et, plus on en tuerait, mieux ce serait. Avant votre arrivée, nous devions passer toutes nos journées, avec la pioche et la pelle, à charger et décharger du gravier de la carrière et notre vie était très dure."*

Le commandant pour qui je faisais des tableaux est parti et il en est arrivé un nouveau. On m'a envoyé travailler au pont et c'était tellement fatigant que j'ai bien cru que je n'en sortirais pas.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 353

Nombreux étaient les camarades républicains que j'avais aidés quand j'occupais mon poste privilégié qui, à présent, me tournaient le dos en me voyant travailler comme eux. Le nouveau commandant avait acheté les tableaux de l'autre. Il m'a fait appeler. Il m'a commandé les portraits de toute sa famille. Et mes camarades ont recommencé à me passer la main dans le dos.

- Francesc, si on te donne du tabac, tu me laisseras tes mégots ? m'a demandé l'un d'eux.*

*- Je ne donne jamais mes mégots à mes amis.**

Et je lui ai donné une cigarette. Je suis revenu à Mauthausen et, un jour, "Mermelada" est venu me trouver de la part du Kapo *de la prison, le sergent qui passait son temps à torturer les prisonniers. Le SS voulait que je réalise le portrait de son fils, un bébé magnifique, tellement potelé qu'il avait des bourrelets aux bras.*

- Il m'a dit que si tu ratais le portrait, tu te retrouverais dans la compagnie disciplinaire.

Je l'ai dessiné assis sur un coussin en soie écossaise avec ses petits souliers vernis, avec un miroir à l'encadrement doré à côté de lui. Visiblement, le SS a été content parce qu'il m'a fait cadeau de margarine, de kilos de sucre, de cinquante cigarettes, de trois pains et d'une saucisse très longue, entière, du genre de celle que l'on donnait au camp. Nous n'étions pas loin de Noël et nous avons pu faire une vraie fête. Nous avons donné le sucre aux malades du Revier. *Je me rappelle que, pour ce dernier Noël passé au camp, le pianiste Garriga avait composé une très belle chanson.*

Au bout de quelque temps, "Mermelada" est revenu me voir. Bachmayer, qui avait vu le portrait du bébé voulait que je peigne pour lui un tableau, avec son épouse et leurs deux fils, deux enfants fort beaux. Mateu a fabriqué le cadre. Je le lui ai donné dans les derniers jours d'avril 1945, mais il n'a pas eu le temps de me remercier. J'ai gardé le portrait pendant longtemps, jusqu'à ce qu'un journaliste yougoslave l'emporte.

C'était Noël 1944. La direction des Républicains espagnols m'a chargé de réaliser les décors du théâtre pour la fête. "Ce sera la dernière année que nous passerons Noël ici et nous devons le célébrer pour de bon." À ce moment-là, un groupe de résistants yougoslaves est arrivé au camp. Ils devaient tous passer au four crématoire dans les douze jours. Bailina est venu nous prévenir que,

parmi eux, il y avait un Républicain des nôtres qui résidait à Belgrade. Quand nous sommes allés le voir, nous avons rencontré un Italien appelé Gino Gregori, un peintre célèbre. Nous ne pouvions sauver que notre camarade espagnol, mais cet Italien m'a dit :

- Je ne suis pas un lâche, mais j'ai deux enfants que je voudrais revoir.

- Je ne sais pas ce que je peux faire pour toi.

- On m'a dit que tu avais de l'influence.

Alors j'ai pensé que je pouvais peut-être demander à Bachmayer quelqu'un qui m'aiderait à réaliser les décors. L'Italien était peintre, mais moi je ne pouvais savoir quelle sorte de peintre il était. Était-il bon, était-il mauvais ?

- Non, répondit Bachmayer, de cette baraque, personne ne sortira et il ajouta que je devrais me débrouiller tout seul. Je suis allé voir Willy, un bandit que je connaissais. Je lui ai dit qu'il y avait au camp un grand artiste de Rome qui avait gagné un prix très important. Le bandit m'a fait un laisser-passer pour la sentinelle de la porte. À peine entré dans mon baraquement, Gino s'est cru sauvé. Il portait la lettre J sur sa poche puisqu'il était d'origine yougoslave, alors nous lui avons sali sa lettre et nous l'avons installé avec nous. Comme il était brun, avec une barbe drue, il avait le même type que nous.

- Dès qu'on entre ici, on respire un air de liberté et d'optimisme. Dans ma baraque tout le monde pleure.

Je ne sais pas si le Kapo *a vraiment réalisé, mais il lui a donné à manger. Durant la nuit, nous faisions les décors en cachette. J'ai dit à Gino de faire attention aux couleurs : comme elles étaient mélangées à la colle elles pâlissaient. Sans qu'on le veuille, le rouge virait au rose.*

- Surtout, n'aie pas l'air étonné !

Ainsi, nous avons formé une communauté d'artistes : Francesc Mateu, le sculpteur valencien, Gino Gregori et moi. Après les fêtes de Noël, les SS s'étaient habitués à le voir avec moi. Gino et Mateo avaient remarqué que souvent, le soir, je sortais, malgré le froid de loup, laissant ma soupe refroidir. Mais j'avais rendez-vous avec quelqu'un de la direction clandestine. Et j'y allais par tous les temps. »

Les Républicains connaissaient la lutte et ils en avaient l'expérience. Ils connaissaient le comportement de l'ennemi. Par contre, certaines nationalités étaient déconcertées, les nationalités qui, presque jusqu'à la veille de leur détention, n'avaient pas compris la portée des intentions du nazisme.

« Moch, un jeune Mexicain se trouvait à Paris, lorsque la France a été occupée, nous dit Miquel Serra. *C'était une tête sans cervelle, un noceur. Son père, un très important joaillier, l'avait envoyé à Paris pour qu'il y travaille pour lui. Mais Moch avait dilapidé toute la fortune du père et, désespéré, il s'était engagé dans la Légion étrangère. Les Allemands l'avaient arrêté comme prisonnier de guerre et il s'est retrouvé à Mauthausen. Il est devenu notre ami, à nous les Républicains. Il nous disait souvent que nous pouvions tenir le coup parce que nous avions une morale. Il se qualifiait lui-même de profiteur. Peut-être qu'il se serait suicidé sans notre soutien et surtout celui des Républicains qui travaillaient dans les bureaux. Joan de Diego, Climent et Bailina, tous les trois ont lutté pour le faire libérer. »*

La solidarité pouvait être anonyme, comme celle dont bénéficia Joan Pagès après avoir perdu connaissance à la suite des coups reçus. Les *Kapos* de la carrière l'avaient longuement roué de coups et l'avaient laissé dans un coin au bas des marches pour qu'il meure en perdant son sang. Des inconnus — il ignore encore de qui il s'agit — le prirent en charge et le traînèrent dans l'obscurité de la nuit jusqu'à leur baraque pour le soigner. Un homme qui s'appelait Serra, de Sabadell, fut caché dans un baraquement après qu'un SS lui eut cassé une jambe avec une barre de fer. Il travaillait avec une pelle et une pioche au nivellement. Josep Escoda, se rappelle bien comment un de ces bourreaux déchargea sa fureur sur Serra : ses camarades l'emmenèrent dans leur baraquement, le cachèrent et lui donnèrent à manger jusqu'à la libération. Sans leur intervention, Serra aurait fini dans la chambre à gaz. Ses camarades risquèrent leur vie pour sauver la sienne. Mariano Constante m'a écrit une lettre dans laquelle il me raconte comment fut sauvé le Catalan "N.N.", Antoni Vives :

« Durant la première quinzaine d'avril 1944, j'ai eu la surprise de voir arriver mon ami Antoni Vives dans un groupe de Français. Je l'ai tout de suite reconnu et, avant qu'ils passent aux douches, je me suis approché pour l'embrasser, sachant que c'était interdit sous peine de mort.

- C'est toi Vives ? lui ai-je demandé ému. Toi aussi, tu te retrouves ici ?

- Je suis venu vous tenir compagnie, m'a-t-il répondu avec l'humour qui le caractérisait.

Mon premier geste a été de lui enlever ses lunettes. Je savais par expérience que ça pouvait le mener à la mort, car ceux qui portaient des lunettes étaient considérés comme des intellectuels et exécutés immédiatement. Je savais aussi

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 356

que tout son groupe était N.N. et que lui, en tant que "rouge espagnol", recevrait un traitement spécial de la part des SS… Il fallait le protéger, lui et aussi Montero, Cagancho, Martin et tant d'autres qui arrivaient de la Résistance française. Et c'était urgent parce que les N.N. étaient exterminés dès leur arrivée au camp.

J'ai recommandé Vives à Pagès et à Azaustre, tous les deux coiffeurs chargés de tondre les prisonniers dès leur arrivée. Après, on les a emmenés au Block *de quarantaine où on pouvait les cacher. Vives nous a fourni beaucoup d'informations sur la lutte clandestine et la situation en France. En accord avec l'organisation internationale du camp, on a décidé de le faire sortir immédiatement du camp central avec plusieurs autres camarades français. On est arrivés à les envoyer au* Kommando *de Melk, où ils pourraient travailler dans le réseau clandestin. En avril 1945, Vives a été transféré au* Kommando *d'Ebensee d'où il a été libéré les premiers jours de mai 1945. De retour en France, il a continué à mener la vie simple qui était la sienne, la vie d'un homme en paix avec sa conscience… »*

Mariano Constante me parla aussi d'un autre Catalan, le docteur Pere Freixa, l'un des piliers de la solidarité au camp. Voici ce que Constante nous dit du médecin catalan :

« J'ai connu le docteur Pere Freixa peu de temps après mon entrée au camp. Je l'ai tout de suite admiré parce qu'il était le seul médecin républicain à se trouver alors parmi nous et aussi à cause de sa corpulence. Il était grand, fort, athlétique, ce qui contrastait avec notre anatomie squelettique. Fin 1942, après les châtiments endurés à la Stakkompanie*, je suis tombé malade sans avoir la possibilité d'aller me faire soigner à l'infirmerie, ce qui n'aurait pas servi à grand-chose, d'ailleurs. J'étais tenaillé par le doute : j'avais peur d'avoir la tuberculose. Je savais que ça voulait dire une injection d'essence dans le cœur.*

Le docteur Pere Freixa a pris ma température : j'avais 39. Il a décidé de me faire des radios avec l'appareil réservé aux SS et cela au péril de sa vie, car s'il avait été découvert on aurait été pendus tous les deux. J'ai demandé le lendemain à me faire transférer au Kommando *du nettoyage et, sous prétexte de ramasser les ordures de l'infirmerie SS, je me suis faufilé dans le laboratoire où le docteur m'attendait. Au nez et à la barbe des SS, il m'a fait une radio des poumons qui a confirmé nos doutes : mes poumons étaient atteints. Avant que je ne m'en rende compte, l'organisation clandestine s'est mobilisée pour*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 357

m'aider. J'avais quelques cuillerées de soupe en plus, quelques bouchées de pain et de la confiture. Et, surtout, des piqûres de calcium. Je crois que ça a été la première fois que nous avons obtenu du calcium. Grâce à Francesc Boix : un officier SS lui avait demandé des agrandissements de photos personnelles et Boix a eu l'audace de lui demander les piqûres. Il a réussi à les obtenir de même que, plus tard, il allait obtenir d'autres médicaments qui devaient sauver la vie d'un bon nombre de camarades.

C'est Pere Freixa qui me faisait les piqûres avec les instruments médicaux des SS. Pour cela, nous avons toujours utilisé le même stratagème. J'entrais à l'infirmerie, je prenais la poubelle et je m'introduisais dans le laboratoire où le docteur se tenait prêt avec la seringue. Quand un SS s'approchait, Freixa réussissait à le faire changer de direction avant qu'il n'entre dans le laboratoire…

À cette époque, il y avait déjà au bureau du camp, le Schreibstube*, des camarades comme Joan de Diego et deux Tchèques, Pany et Joan. Tous les trois étaient de l'organisation clandestine. Grâce à leurs informations et à celles des médecins catalans, Pere Freixa et Salvador Ginestà, on savait que les SS pensaient faire passer des contrôles radio à tout le camp pour connaître l'état de santé de chaque prisonnier. En réalité, il s'agissait de découvrir ceux qui avaient les poumons atteints pour leur faire la fameuse piqûre d'essence ou bien les entasser dans les "camions fantômes" et les expédier définitivement au château de Hartheim ; le docteur Freixa s'est arrangé pour que les hommes en bonne santé passent à la place de ceux qui étaient malades. Les SS et leurs bandits ont essayé d'organiser un nouveau contrôle, ils nous ont fait mettre en rang devant chaque baraquement, complètement nus. Mais, entre les docteurs déportés et les Stubedienst la pagaille a commencé : ceux qui n'avaient rien aux poumons et avaient déjà passé la radio se faufilaient dans la rangée des malades qui attendaient pour passer le contrôle. C'est un Tchèque, Zdenek Dejl, qui est passé à ma place, sans que les SS s'en rendent comptent. Mon ami Zdenet a passé jusqu'à six radios ! »*

Pour organiser efficacement la solidarité dans le camp, il était décisif d'occuper les lieux stratégiques. Le travail des médecins et des infirmiers fut fondamental pour sauver de nombreux Républicains de la chambre à gaz. Ceux qui travaillaient dans les bureaux, jouèrent aussi un grand rôle, comme nous le ver-

rons plus loin[3]. L'une des actions réalisées par nos "bureaucrates" fut de changer les plaques des vivants par celles des morts, et celles des morts par celles des vivants. Ils arrivèrent, ainsi, à camoufler de nombreux prisonniers, espagnols ou non, qui étaient en danger de mort. C'est ce que montre le film thèque *J'ai survécu à ma mort* et il faut dire que trois de nos Catalans ont participé activement à ce camouflage : Josep Bailina, Casimir Climent et Joan de Diego.

Constante a cité les *Stubedienst* à propos des tuberculeux condamnés à la chambre à gaz. Les hommes qui faisaient le ménage des *Stubes* ont joué un rôle très important dans la solidarité organisée. De nombreux Catalans faisaient partie des *Stubedienst* : Joan Gil était chef de Stube de la baraque 2 avant de devenir *Kapo* de la baraque 6. Il cachait la soupe que laissaient les privilégiés de la baraque 2 pour la distribuer, le soir, à ceux de la baraque 12, celle des malheureux qui travaillaient à la carrière. Vicenç Garcia, de Sabadell, fut lui aussi *Stubedienst* de la baraque 9. Ramon Suñer, de Calaceit, travailla au *Stube* de la baraque 2. Joan Gil se rappelle que le Barcelonais Martínez Puyó aida les camarades républicains de la baraque 12. Les *Stubedienst* étaient, en réalité, les bonnes à tout faire du baraquement. Ils pouvaient choisir entre deux solutions : soit profiter de leur situation au détriment des autres déportés, soit participer à l'organisation clandestine.Théoriquement, ils n'étaient pas obligés de donner des coups, mais il leur est arrivé, plus d'une fois, d'avoir la main leste. Joan Gil sait très bien que quelques Catalans *Stubedienst* faisaient du trafic et du marché noir, mais sur quatorze *Stubedienst* républicains, un seul maltraita ses camarades.

Être *Kapo* de baraque c'était disposer d'un pouvoir important dans le camp. Le seul Républicain qui réussit commander absolument une baraque, ce fut le Catalan Joan Gil. C'était un poste privilégié et les délinquants, les triangles verts allemands et polonais, s'étaient battus pour en obtenir un. En novembre 1944, quand la situation militaire changea, les déportés allemands commencèrent à être mobilisés. La baraque 6 se retrouva donc sans *Kapo*. Joan Gil hésitait à prendre ce poste de responsabilité, mais ses camarades de la C.N.T. lui conseillèrent vivement d'accepter : il fallait avoir quelqu'un au courant des intentions des SS. Ce poste comportait de nombreuses contradictions. Joan Gil l'explique lui-même :

« Porter le brassard de Kapo *voulait dire que l'on pouvait tout faire, y compris frapper impunément quelqu'un. Par discipline, j'ai accepté. Mais comment m'en sortir ? J'ai adopté le système du commissaire politique : parler,*

(3) Voir le chapitre 3 de cette troisième partie.

convaincre les camarades. Il était très difficile de maintenir la discipline dans la baraque 6, la moitié des hommes travaillait de nuit, l'autre de jour. Il fallait contrôler les prisonniers, rendre compte de la situation et être directement sous les ordres des SS. Il n'y avait pas d'interférences entre mes rôles et ma situation pouvait être très délicate. Mais pour travailler dans la solidarité, il fallait que l'ordre, la propreté et le silence règnent dans la baraque. »

Dans cette baraque 6 trois prisonniers qui avaient travaillé au four crématoire s'étaient cachés car les SS voulaient les liquider. Ils étaient de très dangereux témoins, ils avaient vu trop de morts. Effectivement, ils ont été dangereux. Au procès de Nuremberg, leurs déclarations furent décisives.

Un autre poste clé pour la solidarité était celui d'interprète. Certains interprètes étaient allés en Espagne, pendant la Guerre civile, avec les troupes allemandes et, dans le camp, ils contribuaient à la démoralisation, comme ce fut le cas du célèbre "Enriqueta" le prisonnier de la Légion Condor qui ne parlait que de la mort sur les barbelés électrifiés ou dans les cheminées du four crématoire. Mais d'autres interprètes rendirent de tels services depuis leur poste qu'ils se sont comportés comme des héros. Tous les déportés catalans qui sont passés par le terrible *Kommando* Steyr, comme Joan Tarragó ou Josep Escoda, se rappellent l'aide qu'ils ont reçue de Borràs, cet homme qui apprit l'allemand en revenant de la carrière, parce qu'il savait qu'ainsi il pourrait aider ses camarades. Borràs, qui était doué pour les langues, est de ceux qui m'ont parlé avec le plus de lucidité des faits de la déportation. Borràs, pour employer les mots de Casimir Climent est *« un homme dans le meilleur sens du terme »*.

Miquel Serra i Grabolosa, se souvient d'un fait de solidarité collective :

« Après avoir travaillé à la carrière, j'ai été envoyé à un autre poste où il était plus facile de survivre. Je devais apporter, avec trois autres Catalans, des outils de la forge à la baraque des tailleurs de pierre qui étaient des prisonniers de guerre soviétiques, très jeunes pour la plupart. Ils avaient été faits prisonniers dans les écoles de rééducation, du type Makarenko. *Dans les ateliers où ils travaillaient, ils suivaient les indications des plans pour les prisons et les bâtiments publics monstrueux, à la mesure de Hitler et de son architecte Speer. Les burins et les poinçons mesuraient au moins trente centimètres et étaient très difficiles à manipuler. À mesure que la pointe s'émousse, il faut les repasser à la forge et, alors, le travail est plus aisé. Les jeunes Soviétiques se répartissaient équitablement les outils et jamais ils ne protestaient. Ils accep-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 360

taient les outils très longs comme les courts alors qu'ils savaient bien que la qualité du travail dépendait de celle du poinçon : avec un poinçon trop long, ils risquaient de casser la pierre et une pierre cassée équivalait à des coups de bâton, voire à la mort au "Mirador".

À la forge, il y avait les deux frères de Tortosa, les Garcia, surnommés, "Macuto" et "Caldera". La porte de leur atelier était toujours ouverte et souvent des déportés pouvaient s'y faufiler et se réchauffer. »

Les déportés de Mauthausen ont dû, comme nous l'avons vu, laisser le temps passer pour reprendre des forces. Les Catalans qui se sont retrouvés dans d'autres camps ont pu s'incorporer tout de suite à la résistance clandestine. La raison en est très simple : eux avaient choisi la Résistance en France. Ils avaient eu le temps de se remettre du choc de la défaite de notre guerre, ils savaient de quoi l'ennemi était capable et ils n'ont pas été surpris par les camps d'extermination. Ceux qui sont arrivés à Mauthausen en 1940 venaient d'essuyer une nouvelle défaite, celle de juin de cette même année en France. Les autres commençaient à entrevoir la victoire, surtout après la bataille de Stalingrad.

Les Catalans qui sont allés à Dachau y ont retrouvé de nombreux déportés républicains qui y avaient été transférés depuis Mauthausen ; ils les ont reçus dans un esprit de solidarité qui facilita leur rapide intégration au camp. Joan Martorell, dont nous avons déjà parlé à propos de l'insurrection du pénitencier d'Eysses, s'est rendu compte en arrivant à Dachau que, s'il s'isolait, il ne s'en sortirait pas. *« Un homme isolé était perdu. »* m'a dit Martorell le jour où il m'a raconté son expérience à Dachau. Joan Martorell se souvient particulièrement d'un groupe de Catalans du P.O.U.M. et de leur comportement très digne dans le camp. Certains d'entre eux avaient été faits prisonniers après les événements de mai 1937 à Barcelone, comme Amadeu Pons, de Borges Blanques. Ce groupe fut arrêté à Montauban avec des Autrichiens. Ils furent transférés au pénitencier d'Eysses et là, les politiques républicains les marginalisèrent, les harcelèrent jusqu'à obtenir qu'ils soient mis dans un groupe de prisonniers de droit commun. Les ravages de la guerre perduraient au milieu d'une autre guerre beaucoup plus féroce… Mais ces hommes du P.O.U.M. oublièrent toutes ces humiliations quand ils arrivèrent à Dachau. Ils s'intégrèrent sans hésiter dans la lutte clandestine. Martorell se souvient de ce docteur qui sauva de nombreux malades atteints du typhus et qui étaient condamnés. Il se rappelle aussi le cas de déportés arrivés du Vernet, tous malades et mutilés. Ils furent isolés des autres prisonniers et ils

recevaient une ration de la moitié de celle donnée à ceux qui allaient travailler. Il fallait leur donner un peu de pain et de margarine supplémentaires car, dans l'état où ils se trouvaient, ils avaient peu de chance de survivre. Un déporté de Barcelone, Almagro, se chargeait de trouver les rations supplémentaires en les subtilisant. Il contracta la maladie car il allait et venait souvent dans leur baraque. *« C'était un camarade magnifique »*, me dit Martorell en terminant son récit.

Ramon Buj, le Barcelonais que nous avions vu au cœur de la lutte du pénitencier d'Eysses, passa lui aussi par Dachau. Voici ce que nous dit son ami Constante :

« Après la quarantaine, Buj a été envoyé dans un Kommando *extérieur. Dans ce groupe, vingt Espagnols devaient faire des tranchées sur un terrain d'aviation nazi. Buj a été blessé dans une petite carrière qui se trouvait à côté. Il poussait un wagonnet vers le haut du talus lorsqu'un autre wagonnet en sens contraire a échappé au contrôle des ouvriers, qui n'ont pas pu le retenir tellement ils étaient épuisés et il a heurté celui de Buj. Celui-ci a sauté pour échapper au choc. Mais son pied est resté coincé entre les deux wagonnets jusqu'à ce que ses camarades arrivent à le stopper. Les gardiens de ce groupe n'étaient pas des SS, mais des soldats de l'aviation, ils ont emmené Buj à l'infirmerie et l'ont soigné. Durant quelques semaines, ses camarades et surtout des Allemands des Brigades Internationales, qui occupaient des postes importants dans l'administration du* Kommando*, se sont occupés de lui.*

La blessure de Buj était devenue un problème pour l'organisation clandestine, mais surtout pour lui. Les bombardements alliés se succédaient jour et nuit et, quand l'alarme sonnait, tout le Kommando *allait se cacher dans le bois tout proche. Buj, ne pouvant pas courir, restait au camp entre les mains de SS qui pouvaient le liquider comme ils le faisaient souvent avec les prisonniers blessés. Les anciens des Brigades ont réussi à le faire évacuer au camp de Dachau et le réseau de la solidarité l'a caché à l'infirmerie après une discussion âpre avec un SS qui voulait le tuer car il disait que les prisonniers blessés ne servaient à rien. Devinant les intentions du SS, Buj a bondi de son lit et, en boitant, s'est dissimulé dans une file de déportés qui allaient travailler. De l'infirmerie, Buj prit contact avec l'organisation clandestine et surtout avec les camarades du "Bataillon d'Eysses".*

Mais Buj a attrapé le typhus alors que sa blessure au pied n'était pas guérie et il a été emmené dans la baraque de quarantaine. Il y en avait plu-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 362

sieurs de ces baraques, isolées du reste du camp par des barbelés. Les malades y mouraient comme des mouches. Les SS les sélectionnaient en les faisant passer sous la douche glacée avant de les présenter aux médecins SS qui inscrivaient un numéro sur la poitrine de ceux qui devaient mourir tout de suite. C'est ce qui aurait dû arriver à Ramon Buj, mais il a eu la vie sauve grâce au docteur Paz qui, aidé par un autre Républicain, l'a caché dans une charrette et l'a éloigné de ceux qui avaient un numéro sur la poitrine. Ensuite, dans le baraquement, il a été protégé par des infirmiers yougoslaves qui l'ont caché jusqu'au moment de passer à la quarantaine. »

Le camp d'Eperlecques était un point essentiel pour les forces alliées qui le bombardaient systématiquement et les prisonniers y mouraient comme des rats. La majorité des déportés étaient russes, polonais, yougoslaves, belges, français et allemands. Ces derniers étaient enfermés séparément et gardés seulement par des chiens, une manière comme une autre de constater leur infra-humanité. Parmi les prisonniers, il y avait un Catalan : le docteur Francesc Boix, de Gérone, qui sauva sa peau grâce à sa profession. Il organisa à lui seul l'assistance médicale du camp avec le peu de médicaments disponibles — aspirine et sulfamide —. Francesc Boix nous raconte comment il s'arrangeait pour sauver ses camarades les plus mal en point :

« Un jour, arrive à Eperlecques un convoi de Juifs qui devaient être exterminés. Parmi eux, trois médecins me supplient de les sauver. Je vais trouver les SS et je leur dis que je ne peux pas assurer le travail de l'infirmerie tout seul et, après bien des difficultés, j'obtiens qu'on me laisse deux des Juifs. Ils se mettent au travail qui était de faire les intraveineuses. Au bout de quelques jours, le commandant du camp se présente à l'infirmerie : les médecins juifs, très nerveux n'arrivaient plus à trouver les veines des malades. Le commandant se met à crier, à hurler comme un fou que ces Juifs n'étaient pas médecins et il les expulse pour les exterminer comme les autres Juifs. Un autre fois, je vais dans le camp des Allemands avec un SS. Un médecin allemand s'approche de moi et le SS se met à le frapper comme un chien. Moi j'ai voulu le défendre et j'ai reçu deux grosses claques. J'ai vu une autre fois un groupe de prisonniers yougoslaves qui recevaient une punition : à genoux sur des règles triangulaires, la tranche vers le haut, ils devaient supporter une grosse poutre sur laquelle des gardiens posaient des pavés. Ensuite, les Yougoslaves devaient soulever la poutre. J'ai voulu profiter de ma situation

privilégiée et je me suis risqué à appeler le SS qui les torturait. Alors, ils m'y ont fait mettre moi aussi… »

Voici ce que nous raconte un déporté belge, H. Van der Hove, prisonnier politique à Eperlecques :

« Le problème le plus important à résoudre après le régime alimentaire était la situation sanitaire. Inutile de demander à consulter le médecin espagnol. Les invalides et les malades formaient une longue file devant la porte de l'infirmerie. Ceux qui avaient encore un peu de vigueur étaient refusés le plus souvent, ce qui augmentait le supplice ; c'était dur de rester planté là des heures et des heures, d'avancer lentement jusqu'à la table du jeune médecin, prisonnier lui aussi, qui n'avait aucun pouvoir et n'avait pas non plus de médicaments ni de matériel pharmaceutique. Les complications provoquées par les plaies aux membres inférieurs étaient innombrables. Il n'y avait même pas d'eau pour nettoyer les blessures. Pour panser les plaies, il n'y avait qu'une solution : les recouvrir avec le papier des sacs de ciment et maintenir le tout avec des pinces… ».

Le 19 mai 1972, l'ancien déporté belge Lippe Théo signait la présente attestation à Bruxelles :

« Je, soussigné Lippe Théodore, président de l'Amicale des Prisonniers Politiques, survivant du bagne de travaux forcés de Watten (Eperlecques), domicilié au 117 avenue Herbert Hoover, Bruxelles, 1040 Belgique, reconnu comme prisonnier politique déclare :

a) avoir fait partie du convoi de 400 détenus arrivé le 23 novembre 1943 à Watten (Eperlecques).

b) Avoir eu connaissance de la présence d'un médecin espagnol détenu, dans les circonstances suivantes : un prisonnier de notre groupe, le docteur J. Louagie, fut désigné pour collaborer avec son collègue espagnol. À partir de ce moment ils durent assurer à eux deux la totalité des soins médicaux de plus de deux mille prisonniers destinés aux travaux forcés pour la construction de l'arme secrète située à l'orée du bois d'Eperlecques.

c) Avoir été mis en contact avec le médecin espagnol dans les circonstances suivantes : des stocks de poison avaient été confiés au Lagerfürher *(chef SS du camp). Ce poison devait être mélangé à la nourriture des prisonniers en cas de débarquement, afin de neutraliser une révolte éventuelle. Après une soirée bien arrosée, le* Lagerfürher *mélangea, le 26 décembre*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 364

1943, le produit à de la nourriture qui fut servie sous forme de boulettes. Seule, la baraque n°1 fut victime de cette expérience. La première manifestation de l'empoisonnement fut constatée après le repas du soir, vers 21 heures, sous forme de vomissements, coliques, chute brutale de la température, intense douleur abdominale suivie de syncope.

Il était rigoureusement interdit de sortir de la baraque sous peine d'être mitraillé. Un détenu avait déjà été tué pour avoir été trouvé sur le chemin de la fosse à excréments. J'avais réussi à convaincre le détenu Brichau Charles, né le 22 janvier 1922, de sortir pour demander de l'aide aux sentinelles de garde. Deux soldats de la légion Vlassov sont venus constater la véracité de nos plaintes et les deux médecins sont arrivés peu après. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du docteur Boix. Les soins qu'il me prodigua et l'autorisation qu'il obtint de m'envoyer au baraquement qui faisait office d'infirmerie me sauvèrent la vie. Je lui serai éternellement reconnaissant. Je dois ajouter que, dans le camp, il n'y avait pas de médecin allemand et que l'O.T. disposait de ses propres médecins.

J'ai pu recouvrer la liberté le 6 janvier 1944.

Il n'y a aucun lien de parenté entre le docteur Boix et moi-même.

Je certifie sur l'honneur l'exactitude des déclarations ci-dessus.

Signé : Lippe Théo. »

L'acte de solidarité le plus risqué, c'était d'aider les Juifs. La race juive était condamnée à disparaître suivant les lois des nazis. Choisir le camp des plus misérables équivalait souvent à se condamner soi-même. Guzman Bosque nous raconte comment, à Brest, ils décidèrent d'aider les déportés les plus persécutés :

« Les Juifs vivaient dans des baraques à part, mais nous faisions la plupart des choses ensemble. Deux actes de solidarité envers eux ont déclenché les hostilités avec les Allemands. En septembre 1941, pendant le tour de nuit, nous devions passer par une plage. Au moment où nous nous trouvions devant la mer, le SS qui nous accompagnait s'est mis à frapper un Juif. Nous, les Républicains, nous avons protesté. Alors, le SS a asséné à l'un des nôtres un coup de cravache au visage, ce qui a provoqué un grand désordre. Le SS nous a ordonné de faire demi-tour. Nous nous sommes retrouvés face à la mer. Le SS, avec les autres gardiens et les chiens, nous a ordonné d'avancer dans l'eau. Les Juifs qui occupaient le premier rang ont commencé à s'enfoncer dans

l'eau, mais au moment où ça allait être notre tour, un Républicain a crié : - Nous n'y allons pas, fils de pute !

Le SS, furieux, a demandé qui avait dit ça. Un jeune type de Madrid s'est avancé. Le nazi a appelé l'interprète, un ancien des Brigades Internationales, un Hongrois, et lui a demandé de nous prévenir que nous, les Républicains espagnols, nous aurions une mauvaise surprise en rentrant au camp. Le dimanche suivant, ils nous ont tous réunis, Juifs et Républicains sur une grande esplanade et, devant nous, ils se sont mis à martyriser les Juifs : ils les faisaient courir, sauter, ils les jetaient à terre, les frappaient sur le ventre, sur l'estomac. Nous avons tous protesté et il nous a dit que, si nous ne nous tenions pas tranquilles, nous subirions le même sort. Et c'est ce qui s'est passé. On a continué à crier, à six ou sept, dont moi, et on a été torturés comme les Juifs. »

Les Catalanes qui sont passées au camp de Ravensbrück ont appris très vite ce que signifiait une parole dite au bon moment, une caresse, un regard de compassion. Coloma Serós, une institutrice de Lleida, l'avait bien compris quand elle accompagna dans sa mort la mère de Carme Bartolí[4]. Neus Catala le savait également lorsqu'elle se mit à danser presque désespérément devant une baraque. Elle le fit parce que les *Kapos*, enragées, poursuivaient une Soviétique pour la torturer. Celle-ci s'était réfugiée dans un baraquement. Tout comme Charlie, une jeune Basque qui était mariée à Olaso, un Valencien. Bien des femmes du camp se souviennent de cette femme gaie qui occupait un poste au consulat soviétique à Barcelone pendant la Guerre civile. Les déportées, surtout les Françaises, ne peuvent l'oublier. Pourtant, dans le livre *Les Françaises à Ravensbrück*[5], tout juste cinq lignes sont consacrées à cette femme qui sut soutenir le moral de ses camarades. Les femmes qui étaient avec elle dans le convoi de Ravensbrück à Mauthausen en 1944 se souviennent d'elle comme d'une mère pour toutes les autres. Toutes s'accordent à dire que c'était une femme exceptionnelle : déjà pendant notre guerre, elle avait eu de nombreux contacts avec des Catalanes, bien plus jeunes qu'elle, des J.S.U.[6] Elle s'arrangeait souvent pour les inviter à manger à l'hôtel Colom. En France, elle s'enrôla dans la Résistance. Une ancienne déportée française, d'origine espagnole, m'a écrit cette lettre :

(4) Voir le chapitre 3 de la deuxième partie.
(5) Opus cité, p. 229.
(6) NdT : J.S.U. Jeunesses Socialistes Unifiées.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 366

« ...Le vrai nom de notre camarade Charlie était Carlota Garcia, elle n'était pas catalane, mais basque et son mari valencien. Charlie était une femme merveilleuse toujours prête à aider les camarades et amies qui en avaient besoin.

À Ravensbrück, au Block *32 où nous étions, elle était comme un rayon de soleil, toujours souriante, nous encourageant avec des paroles aimables et pleines d'optimisme. Quand je suis arrivée au camp de Ravensbrück, on m'a installée au* Block *32 où étaient les N.N. et ma camarade Eliana Rubiano, espagnole comme moi. Et, comme chaque fois qu'un nouveau convoi arrivait, nous avons été entourées par les camarades du* Block *qui nous posaient des questions, nous demandaient notre nationalité, d'où nous venions. Charlie s'est avancée vers nous en apprenant que nous étions espagnoles et elle nous a prises sous sa protection. À partir de cet instant, elle ne nous a jamais abandonnées. Elle nous orientait dans ce maudit camp, en nous avertissant des dangers éventuels, elle nous permettait d'éviter les situations délicates, les travaux trop pénibles. Elle avait toujours un sourire radieux et nous donnait des cours de politique grâce à sa conversation instructive et jamais ennuyeuse. Notre* Block *et beaucoup d'autres* Blocks *organisaient l'aide solidaire pour les malades. Chaque semaine, à tour de rôle, nous donnions notre ration de saucisse, de miel en barre, etc. Cette tâche difficile pour se procurer des aliments revenait à Charlie. Elle avait une telle façon de demander qu'il était rare que quelqu'un lui refuse. Elle se levait toujours avant l'appel de manière à être propre et bien peignée, pour être en forme et garder le moral, comme elle disait. Elle avait bien raison ! C'était une femme très courageuse et pleine d'abnégation. Quand le commandant du camp me fit appeler pour m'infliger une punition de quatorze jours de cachot, elle fit un bout de chemin avec moi en me disant :"Sois courageuse, tu vas t'en sortir, chante et pense à la liberté !" Elle me donna tellement d'encouragements que j'ai pu sortir de ce maudit cachot très affaiblie, mais vivante. Et alors, elle a fait preuve d'une abnégation énorme, elle me gardait les meilleurs morceaux de pommes de terre de sa soupe et Dieu seul sait ce qu'une pomme de terre représentait au camp. Je crois qu'il me faudrait des pages et des pages pour expliquer tout le bien qu'elle faisait autour d'elle et à moi en particulier. Quand elle arrivait dans un groupe, elle y apportait la joie, l'espoir et cet amour qu'elle avait pour l'homme et pour son idéal. Nous toutes, nous l'aimions, elle n'avait pas d'ennemie, elle était pour nous comme une vraie sœur. Quand nous sommes parties de Ravensbrück, nous les*

2 000 N.N., vers une destination inconnue, elle m'a dit :"Sois forte, nous allons vers la liberté, laissons ce maudit camp sans regrets." Durant les cinq jours de trajet, dans des wagons à bestiaux, elle m'a protégée et cajolée. Elle trouvait toujours un mot pour nous faire rire au cours de ce voyage sinistre, évitant ainsi que la panique s'installe. Finalement, on est arrivées à Mauthausen. C'est elle qui m'a sauvé la vie pendant le trajet épuisant jusqu'au camp. Sans elle et notre chère Neni, jamais je ne serais arrivée au camp.

En un mot, c'était une femme merveilleuse, intelligente, modeste, tolérante, et humaine. Vous me pardonnerez ma façon d'écrire, mais c'est avec mon cœur que je vous ai relaté les souvenirs que je garde d'elle. Jamais je ne pourrai l'oublier ; les hommes et les femmes qui l'ont connue ne le pourront pas non plus. J'espère que ces brèves lignes vous permettront de compléter votre travail. »

Charlie est morte tragiquement : au retour de Ravensbrück, c'était une héroïne, pas son mari. Le Valencien Olaso n'avait pu résister aux terribles tortures de la Gestapo. Il semble bien qu'il ait donné les noms de ses amis, de camarades comme Miret Musté. Olaso était démoralisé, à Mauthausen tout le monde faisait le vide autour de lui. Deux ou trois fois, le fourgon cellulaire est venu le prendre au camp d'extermination pour qu'il complète ses déclarations. Après sa libération, il se rendit à l'hôtel Lutétia pour retrouver ses vieux amis. Il se rendit compte que Lili, la compagne française de Miret Musté, détournait la tête et évitait de lui adresser la parole. Lui était revenu vivant, Miret était mort sous les balles des SS. La question : *« Miret Musté aurait-il été déporté à Mauthausen si Olaso n'avait pas parlé ? »* restait sans réponse.

Les livres d'histoire ne s'intéressent pas, peut-être parce que ce n'est pas leur rôle, aux conséquences psychologiques, souterraines de la barbarie organisée. La folie nazie fut vaincue politiquement, mais les ravages provoqués durent encore. Des hommes honnêtes et bons, qui avaient toujours lutté pour la liberté, pouvaient devenir des lâches. À leur retour à Paris, Olaso et sa femme Charlie tentèrent de s'adapter à une vie nouvelle, sans amis, au milieu de grandes difficultés économiques et loin de leur pays. J'imagine le drame que devait vivre une femme comme Charlie, attachée à son compagnon par des liens privés et collectifs, un homme avec qui elle avait tout partagé et avec qui elle devait vivre dans un Paris qui ne leur offrait qu'hostilité et misère. Un matin, on les retrouva morts dans leur *chambre de bonne***, asphyxiés par le gaz. Les uns disent que c'était un accident, les autres parlent de suicide. De toute manière, la mort de Olaso et de sa

compagne ne fut qu'une tragédie strictement personnelle, mais elle est liée à un monde déboussolé dans son ensemble.

Joan Mestres, déporté à Sachsenhausen, est d'accord avec ce que dit Martorell :

« Le malheureux qui vivait isolé dans les camps nazis d'extermination mourait tôt ou tard. »

Joan Mestres se souvient d'un groupe d'Ukrainiens, fils de koulak, qui étaient partis volontairement en Allemagne. Ces gens ignorants, qui ne pouvaient communiquer avec personne, étaient ceux sur qui les SS s'acharnaient le plus. Les civils, en règle générale, réagissaient avec crainte à la nouvelle situation. Les paysans qui habitaient aux alentours de Mauthausen, par exemple, passaient chaque jour sur un petit canal où flottaient les cadavres des déportés que les SS avaient noyés à coups de bottes. Les femmes allemandes jetaient des pierres et des ordures sur les déportés, les enfants qui sortaient de l'école se moquaient d'eux. On aurait dit que tout le peuple allemand s'était mis d'accord avec le désir d'extermination que l'avant-garde nazie préconisait. Joan Mestres se souvient d'un déporté gaulliste qui grommelait quand il était la risée des Allemandes : *« Ce peuple, il faudrait l'exterminer. »*

Et pourtant, les Allemands avaient fait preuve d'héroïsme devant le nazisme. Nous l'avons vu plus haut. À titre individuel, quelques civils aidèrent les déportés. Telle l'Autrichienne, Anna Poitner, la femme qui cacha les clichés des photographies de Boix, ces photos qui ont fait le tour du monde(7). Joan Mestres mangeait chaque jour un sandwich en plus grâce à un civil de Leipzig, un homme de soixante-cinq ans qui avait été communiste et qui tremblait de peur. Cet homme essayait bien inutilement de convaincre Joan Mestres de ce que tous les Allemands n'étaient pas inhumains. Mais les blessures de Mestres étaient encore trop récentes pour le comprendre. Des années plus tard, il se souviendrait que ce civil qui lui apportait à manger en cachette et qui partageait ses gâteaux avec son ami le déporté, s'était mis à pleurer devant lui : il avait un fils qui était commandant d'un groupe d'ingénieurs de la Wehrmacht et qui était mort lors d'un combat avec la Résistance française. *« Mais, ce n'est pas la Résistance française qui l'a tué, c'est Hitler qui me l'a tué… »* avait ajouté cet homme.

Celui qui arrivait dans les camps d'extermination pour des motifs politiques ou moraux, pouvait s'en sortir. Mais ceux qui se trouvaient là pour des motifs

(7) Voir le chapitre 3 de cette troisième partie.

d'ordre personnel avaient peu de chances. La chaîne de solidarité les ignorait s'ils ne faisaient pas le premier pas pour s'y intégrer. Certains s'étaient retrouvés dans les camps simplement parce qu'ils pensaient tirer profit de la guerre. Joan Mestres se souvient du cas d'un Roussillonnais qui était à Sachsenhausen pour avoir fait passer, contre de l'argent, des Juifs français en Espagne. Tout juste arrivé au camp, il se vantait, devant des déportés affamés et en guenilles, d'être bientôt très riche *« parce qu'il irait déterrer l'or et l'argent qu'il avait enterré dans les Pyrénées. »* Le Roussillonnais résista à peine quinze jours :

« Il a attrapé la dysenterie, nous raconte Joan Mestres *et, au camp, c'était fatal. Tu mangeais la soupe et aussitôt tu la perdais par le bas, sans l'avoir digérée. Après, tu ne pouvais même pas marcher. Pendant les rassemblements tu ne pouvais pas suivre et, en restant à la traîne, tu pouvais finir sous les bottes des SS. »*

Mestres se souvient aussi de la manière dont était organisée la solidarité, au *Kommando* de Haenkel :

« On a été divisés en groupes. Carabassa nous distribuait des colis de nourriture que les Français recevaient. Les Allemands prenaient tout ce qu'ils voulaient, ne laissant que des miettes. Mon beau-frère a eu la diarrhée, il s'en est tiré parce qu'il ne mangeait pas de soupe et que le forgeron lui grillait le pain à la forge. Un jour, on a reçu une grande quantité de café, parce que de Gaulle avait débarqué en Afrique du nord. Les SS devenaient fous rien qu'en sentant l'odeur du café. On échangeait du café contre des saucisses, des pommes et du pain. C'était Byzance. On aurait gagné la guerre si les livraisons de café avaient été plus importantes… Ensuite beaucoup de SS ont été destitués, les civils ont été emprisonnés et le Kommando *consigné. Un émigré économique dont les parents étaient aragonais a attrapé la tuberculose. Il était très jeune, il n'avait que dix-huit ans. Un jour, j'ai appris qu'il avait été écarté de la formation et qu'il n'allait plus travailler. Il s'appelait Josep. Je suis allé le voir et j'ai eu bien du mal à le rejoindre au moment où on le faisait monter dans ce camion qui le conduisait à la mort. Il est resté dans les derniers et, quand le camion s'est mis en marche, il m'a lancé son paquet de vivres en me disant :"Tiens, c'est pour vous, là où je vais je n'en aurai pas besoin." »*

Bernat Garcia, de Badalone, fut le premier à recevoir Largo Caballero lorsqu'il arriva à Sachsenhausen. Il avait été arrêté à Lyon, transféré à Paris pour être enfin

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 370

conduit à Berlin, à l'Alexanderplatz. En 1944, lorsque les Alliés commencèrent à bombarder Berlin, Largo Caballero fut conduit à Sachsenhausen. Il y arriva au printemps. Un Hollandais dit à Bernat Garcia : *« Viens voir, le président du Conseil des Ministres de votre République vient d'arriver. »* Au début, Bernat ne voulait pas le croire car le bruit avait couru que Largo Caballero, José Giral et Companys avaient été fusillés. Bernat Garcia se trouva devant un homme vieilli, fatigué, physiquement détruit. Il a été très difficile de lui remonter le moral : la fille de Largo Caballero rappelle dans une lettre adressée à Bernat l'aide que son père reçut des Républicains et surtout ce que fit Garcia pour que le père et la fille puissent communiquer par lettres.

Bernat Garcia et Largo Caballero se promenaient souvent ensemble, en discutant de politique. Largo Caballero lui prophétisa que le régime franquiste allait durer longtemps, mais Bernat prit la mouche et ne voulut pas le croire. Il le laissa au milieu d'une de ces promenades. Ce qui l'avait fait enrager, c'était d'entendre dire à Largo Caballero :

« Ça n'intéresse pas les Alliés de libérer l'Espagne. Les Américains surtout, ce qui les préoccupe c'est la sécurité de la Méditerranée. »

En entendant cela, Bernat décida de ne plus revoir Largo Caballero. Un jour, un infirmier allemand qui s'appelait Fritz vint le chercher pour lui dire que Largo Caballero le demandait. Après un moment de réflexion, Bernat décida d'aller le voir. Largo Caballero le pria de faire la paix :

« Écoute Bernat, je ne veux pas me fâcher avec toi. Toi tu es jeune, moi je suis vieux, même très vieux. J'ai bien plus besoin de toi, que toi de moi. On ne parlera plus de politique, mais reviens me tenir compagnie, ne me laisse pas seul. »

Bernat Garcia ne le laissa plus jamais seul car, nous l'avons vu, la solidarité pouvait avoir plusieurs facettes. C'était aussi de soutenir un ami. Même si cet ami était, en politique, au sommet, comme Largo Caballero. Le jeune Bernat l'aida davantage à survivre que toutes les campagnes internationales.

Le moral pouvait aussi aider les adolescents, les jeunes *Poschacher* de Mauthausen.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 371

LES *POSCHACHER* ET LES FEMMES DE MAUTHAUSEN

« On mènera les actions indispensables de manière à ce que la guerre ne soit pas dirigée contre les femmes et les enfants. »
HITLER, 1er septembre 1931

Lorsqu'arriva le convoi d'Angoulême à la gare de Mauthausen, le commandant Zieris et son détachement de SS l'attendaient. Il donna l'ordre aux femmes et aux enfants de rester dans le du wagon et aux hommes de descendre(8). Il y avait une cinquantaine d'adolescents. Zieris leur demanda de choisir avec qui ils voulaient rester soit leur père ou soit leur mère. Beaucoup décidèrent de rester avec leur père, peut-être pour ne pas le laisser seul ou peut-être parce qu'ils voulaient "faire les hommes". La majorité de ces adolescents allaient voir très vite mourir leur père sans pouvoir rien faire. Quand ils arrivèrent au camp, en août 40, ils avaient entre treize et dix-neuf ans. Le plus jeune n'avait pas fêté ses treize ans. Il s'appelait Felix Quesada de Prat de Llobregat. Josep Alcubierre, de Tardienta dans la province de Huesca, en avait quatorze depuis peu. Son frère, Miquel Alcubierre, avait été directeur général des transports de la Généralité de Catalogne. Manuel Gutiérrez Sanza, connu à Mauthausen sous le sobriquet de "Sardine", né de parents sévillans dans le quartier de La Torrasa de l'Hospitalet del Llobregat, avait quatorze ans, lui aussi. Enric Ferrer, d'Amposta, eut quinze ans un mois après son arrivée. Son père, Enric Ferrer y Berenguer, de Banyeres, devait être un des premiers Républicains morts à Mauthausen, tout juste cinq mois après son arrivée. Son fils Enric devait mourir des suites de la déportation, deux ans après sa libération. Jacint Cortès qui avait dix-sept ans à son arrivée au camp se souvient des camarades qui y sont morts :

« Il y avait un gars de Santander. Les Allemands l'avaient surnommé Eierkopf*, ce qui voulait dire "Tête-d'œuf". À Gusen, un Polonais, un pistonné, lui a donné un coup tellement déplacé qu'il a provoqué une tumeur. Il ne pouvait plus aller travailler et il s'est retrouvé à l'infirmerie. Il avait quatorze ans. Il est mort avant même la création du* Kommando *des* Poschacher*. Un jeune de Madrid est mort également. On nous a dit qu'il avait la jaunisse et que, pour le guérir, il fallait lui faire voir de l'eau couler. Tous les jours, on l'emmenait au bord du Danube parce qu'on croyait que c'était vrai. Il est mort dans*

(8) La scène a été racontée dans le chapitre 4 de la première partie.

d'atroces souffrances, accroché au pied de son lit. On a découvert trop tard qu'il avait une plaie énorme à l'estomac.

À leur retour du camp sont morts Enric Ferrer et Rafael Sivera, d'Alzira ainsi que Batista Valsells, de Calaceit qui s'est pris un pied dans un rail à Fumelle.(9) *Il n'a pas pu se dégager à temps, le train est arrivé et l'a écrasé contre un mur… »*

Un entrepreneur autrichien nommé Poschacher demanda de la main-d'œuvre aux SS de Mauthausen. Ceux-ci flairèrent la bonne affaire : ils fourniraient les jeunes adolescents et ils encaisseraient directement de Monsieur Poschacher les sommes convenues. C'est ainsi que naquit le célèbre *Kommando Poschacher*, le *Kommando* des *Butxaques*(10). C'est ainsi que les déportés catalans surnommaient ce *Kommando* formé exclusivement par quarante jeunes Républicains. L'Autrichien leur donnait dix chaudrons par jour d'une soupe de navets nageant dans l'eau et quelques cigarettes par mois. Travailler à la carrière de Poschacher procurait certains avantages. Sortir par exemple plus souvent, aller et venir plus librement, être un peu mieux traité : c'est-à-dire recevoir des coups et des gifles du *Kapo* surnommé "Bigotis"(11) au lieu d'être assassiné. Les jeunes *Poschacher* s'intégrèrent au mouvement de résistance en réalisant un travail magnifique : voler les clichés des archives photographiques(12), améliorer l'ordinaire des plus âgés en leur donnant de la nourriture et quelques cigarettes. Ils prenaient cela avec philosophie peut-être parce qu'ils possédaient l'arme infaillible de la jeunesse. Ils se moquaient des égoïstes, des resquilleurs, de tous ceux qui ne participaient pas à la solidarité générale. Une fois, par exemple, ils saccagèrent l'armoire d'un prisonnier privilégié. L'armoire était pleine à craquer de tabac, de linge et de vivres. Ils lui laissèrent seulement deux paquets de cigarettes, du linge pour se changer deux fois et une note qui disait : *« Pendant que des gens meurent de froid et ne peuvent fumer, tu t'es accaparé les vêtements dont les autres ont besoin et les cigarettes qu'ils ne peuvent avoir. Pour te montrer qu'on n'est pas comme toi, on te laisse le nécessaire pour ton usage personnel, espérant que cela te servira de leçon*(13)*. »*

(9) NdT : Il doit s'agir de Fumel (Lot-et-Garonne).
(10) Note de l'éditeur français : le surnom habituel des membres du Kommando Poschacher est "Los Pochacas" dans l'usage castillan et "Els Butxaques" dans l'usage catalan. Dans ce dernier cas, il a été opéré à un glissement sémantique de par la proximité avec le mot "butxaca" qui signifie "poche".
(11) NdT : Moustache.
(12) Voir le chapitre 3 de cette troisième partie.
(13) *Hispania*, n°25, 2ème époque, décembre 1967.

Mais ces adolescents vivaient l'un des moments les plus conflictuels de leur existence dans un camp d'extermination nazi. Pour oublier les choses sinistres des alentours et pour vivre un peu mieux, il devenait facile de tomber dans la perversion. C'est là qu'est entrée en jeu la solidarité organisée. Les plus âgés ont décidé de s'occuper de leur formation, de les aider à oublier tous les chemins qui mènent vers la déchéance. C'est ce que nous raconte Joan Pagès :

« Les "Butxaques" étaient traités comme les adultes, ils rentraient le soir fatigués et il était facile de se laisser démoraliser. Nous avons vite compris qu'ils risquaient d'être pervertis par les Kapos*, les SS, les chefs de baraquements qui les assaillaient continuellement, leur promettaient des cadeaux, une vie meilleure. Il fallait leur donner davantage à manger pour qu'ils n'acceptent pas les propositions des SS. On essayait de ne jamais les laisser seuls : on les protégeait physiquement et moralement. On se chargeait aussi de leur éducation. La plupart d'entre eux étaient des enfants quand ils avaient passé les Pyrénées et ils n'avaient pas eu le temps d'aller à l'école. À quelques-uns, dans ma baraque, on a pris en charge trois ou quatre jeunes, tous les soirs, pour les distraire, on leur racontait un film. À présent, il y en a qui disent qu'ils ont "vu" plus de films avec moi qu'au cinéma. Ils se trouvaient dans la baraque 18 et leur* Kapo *était un des plus pervertis. Ils l'appelaient "Al Capone". »*

Aujourd'hui les *Poschacher* se rappellent le camp de Mauthausen comme un mauvais rêve, l'époque de la déportation comme un temps à récupérer. De tous les déportés ce sont eux, sans doute, qui se sont le mieux adaptés à la vie de l'extérieur, à la vie "normale". Mais les *Poschacher*, les *Butxaques* y ont perdu leurs années de jeunesse. Et cela, personne ne pourra jamais le leur rendre.

Presque personne n'a parlé des femmes qui sont passées par Mauthausen. D'après Joan Pagès, il est arrivé deux convois de Ravensbrück. Dans l'un d'eux, au milieu d'un millier de détenues, il y avait quelques Républicaines. Il a été difficile d'en établir la liste exacte mais, grâce à l'effort et l'extraordinaire mémoire de Josep Bailina, nous avons pu retrouver les noms suivants : Charlie Janet ou Carlota Garcia, la femme d'Olaso dont nous avons parlé plus haut, Angelina Martínez, Feliciana Bierge, Hermínia Martorell, Carmen Zapater, Rosita da Silva et Alfonsa Bueno Vela. Cette dernière a été la première femme de Josep Ester. Son père, Manuel Bueno i Gil, l'un des dirigeants de la révolte des

mineurs de Fígols en 1933, était arrivé à Mauthausen sous le nom de Miquel Solano i Garcia et il est mort dans la chambre à gaz de ce camp. Dès l'arrivée de ces femmes à Mauthausen, la nouvelle se répandit : il y avait bien des Républicaines parmi elles. Les retrouvailles du couple Ester, d'après les témoins, furent très émouvantes. Aussitôt, la solidarité s'organisa ; les coiffeurs républicains refusèrent de les raser ; Miquel Serra et Rodolfo Campos "organisèrent" du pain blanc pour les nouvelles camarades, quelqu'un faucha des vêtements à peu près décents, des bas et même du maquillage. Joan Pagès se rappelle comment fut mise au point une stratégie subtile pour que les femmes ne se sentent pas trop désemparées dans ce nouveau camp d'extermination. Elles ne manquèrent de rien et sortirent des douches très bien habillées et maquillées. On ne s'explique pas encore aujourd'hui d'où les Républicains sortirent les vêtements et les produits de beauté : c'était la fin de la guerre et le réseau de solidarité marchait à plein. Rien ne pouvait les arrêter. Mais les Républicains n'aidèrent pas seulement leurs camarades et le capitaine Bachmayer s'en rendit compte. Voici le récit de Fermín Arce dans un article publié dans la revue *Hispania*(14) :

« Malgré l'heure avancée — trois heures du matin — et les mesures prises pour que nous ne sachions rien, la nouvelle de l'arrivée à Mauthausen de plus de mille femmes, parmi lesquelles se trouvaient quelques Républicaines, s'est répandue dans le camp. Une demi-douzaine de camarades ont pénétré dans les douches, les uns se sont fait passer pour des coiffeurs, les autres prétendaient apporter de la nourriture sur ordre de leurs supérieurs. Tous avaient des vêtements et des chaussures d'hommes pour habiller les femmes qui étaient nues. Les deux chaudrons de nourriture qu'ils avaient fait passer pour du café ont été distribués aux nouvelles prisonnières, sans tenir compte de leur âge ou de leur nationalité.

Le capitaine Bachmayer, devenu furieux en apprenant l'infraction, se rendit aux douches pour punir ceux qui avaient désobéi. Mais il a découvert nos camarades qui essayaient des vêtements et des chaussures aux prisonnières pendant que d'autres leur distribuaient des gamelles de nourriture et que quelques-uns leur rassemblaient les cheveux avec tendresse, sans la moindre obscénité. Ce spectacle désarma le capitaine Bachmayer qui s'adressa à ses subordonnés en ces termes :

(14) *Pinceladas de la deportación, Hispania*, 2ème époque, n°19.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 375

- Si un seul d'entre vous a le cœur assez endurci pour ne pas reconnaître ce que vous feriez à vos mères ou à vos sœurs, il a toute liberté pour faire ce que je ne peux pas lui ordonner.

Comme ses subordonnés étaient ébahis devant des mots si peu habituels à Mauthausen, Bachmayer poursuivit :

- Comme vous le voyez, la majorité de ces femmes sont de nationalité allemande. Pas un seul Allemand n'est venu voir si elles avaient besoin de quelque chose et, s'il l'avait fait, ça n'aurait pas été d'une façon aussi désintéressée que ces malheureux.»

Mais d'autres femmes n'eurent pas cette chance. Joan Tarragó vit une de ces femmes, sur le point d'accoucher, jetée à terre. Les SS l'entouraient et riaient de ses cris tout en attendant la naissance du bébé. Quand il apparut, ils le tuèrent d'un coup de feu. Ensuite ils tuèrent la femme.

Joaquim Amat-Piniella savait très bien de quoi il parlait lorsque, dans *K. L. Reich*, il dessinait la frontière qui, pour un déporté, sépare l'ombre de la lumière. La frontière entre ces deux états était floue. La décision était personnelle.Tu te rendais compte que si tu choisissais l'ombre, alors tu t'enfonçais complètement dans l'"esprit du camp". Si tu choisissais la lumière, tu entrais dans les rangs de la résistance organisée.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 376

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 377

2 - L'ESPRIT DU CAMP

« Emili pensa que l'"esprit du camp" continuait à faire son œuvre destructrice. La bestialité du régime pénitentiaire allemand parvenait à trouver des "arguments sensés" pour justifier l'égoïsme et l'indifférence face au mal. L'abrutissement était sournois, mais implacable. »
JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K. L. Reich*

DES MÉGOTS HUMAINS

« Ici, la vie d'un homme vaut moins qu'un mégot. »
Le *Kapo* interprète surnommé "Enriqueta"

Himmler, lors d'une réunion d'officiers en 1937, avait déjà été très clair : *« …les détenus c'est la racaille, les ratés. Il n'y a pas de manifestation plus éloquente et efficace de l'influence des lois héréditaires et raciales que celle qu'offre un camp de concentration. On y trouve des hydrocéphales, des individus qui louchent, d'autres qui sont difformes, des demi-Juifs, des hommes inférieurs du point de vue racial. »*

Quand Miquel Serra resta seul, la nuit, il fit un rêve. C'était la nuit du premier jour de son arrivée au camp de Mauthausen, après la première vision des cheminées, après les coups, les insultes, les douches d'eau glacée, l'eau avec des navets. Miquel Serra était très jeune et il ne s'attendait pas à tout cela. Dans la baraque, les hommes étaient couchés tête-bêche, les uns sur les autres. C'était l'heure noire, l'heure de l'obscurité, des rêves. Et Miquel Serra rêva qu'une mère attrapait son enfant nouveau-né et le fracassait contre le mur en pierre de taille. Miquel Serra n'a jamais pu effacer ce cauchemar de ses souvenirs. L'image de la mère qui

fracasse son nouveau-né, c'était l'image la plus exacte du désespoir dans lequel il avait sombré. Peu de temps après, Miquel Serra atterrit à l'infirmerie où il fit deux rêves. Sa fièvre était très forte et les infirmiers lui avaient fait leurs adieux. Tout le monde était convaincu qu'il allait y laisser sa peau. Miquel Serra avait très peur de mourir. Le premier rêve, on le connaît déjà : Serra se traînait par terre jusqu'à ce qu'il arrive au crématoire, il regardait à l'intérieur et là-bas, au fond du fossé, sombre et fumant, il voyait les cadavres.

Serra se trouvait à l'infirmerie car il avait attrapé une infection alors qu'il travaillait à la carrière. Il s'était égratigné le pouce de la main droite et, comme il était resté longtemps sans recevoir de soins, bientôt l'infection lui était montée au coude. À l'infirmerie, Miquel Serra fut opéré deux fois. La première fois, un pseudo-médecin qui avait été maçon lui pratiqua trois incisions dans le bras entre le poignet et le coude, afin de lui retirer le pus qui s'était accumulé. La deuxième fois, c'est un SS qui l'opéra : le pus s'était infiltré entre les doigts de la main et le poignet et formait une bosse sur tout le dessus de la main. Après l'opération, Serra attrapa une pleurésie et une septicémie à cause du manque d'hygiène. Il devint un "cas", car il avait 42° de fièvre, une température contrôlée par trois thermomètres différents. Serra se souvient confusément de cette maladie, de la sueur, de la fièvre et des cauchemars. Tout le monde l'avait condamné. Mais lui avait décidé de vivre. Pendant qu'il se battait contre la mort, Serra fit le deuxième rêve : il se trouvait dans une chambre énorme, toute pleine de malades. La puanteur devenait insupportable et Serra, pour s'échapper, commençait à piétiner des malades, des jambes cassées, des bras en miettes. Pendant qu'il les piétinait, il entendait les hurlements des agonisants qui lui disaient :

- Je ne souhaite qu'une chose, que tu souffres autant que moi !

Et le rêve se poursuivait ainsi, interminable, entre les gémissements, la chair dépecée, les visages déformés, le sang, la rumeur des voix qui s'élevait du fond de la chambre. Enfin, Serra se mettait dans un coin, par terre, lui non plus ne pouvait pas se lever et d'autres arrivaient qui le piétinaient à leur tour. Alors, Serra disait :

- Je ne souhaite qu'une chose, que tu souffres autant que moi !

Miquel Serra parle de son séjour à l'infirmerie : *« Ceux qui étaient vraiment malades, on les achevait avec la fameuse injection d'essence dans le cœur. Et si moi j'y ai échappé c'est parce que l'officier SS qui en décidait a dit le jour où il m'a examiné :* "Keine Sprize, Morgen ist er tot." *Et cela voulait dire que*

ce n'était pas la peine qu'on me fasse la piqûre, parce que le lendemain je serais mort. Mais le lendemain il a vu que j'étais encore vivant et il a demandé : "Ist er immer noch nicht tot ?" *(il n'est pas encore mort ?) Et cela a duré encore deux ou trois jours jusqu'à ce qu'il envoie mon dossier médical à Berlin, car le SS n'en revenait pas que je sois encore vivant. »*

Serra avait décidé de vivre et son subconscient enregistrait cet immense désir, mais ressentait aussi l'"esprit du camp", l'esprit qui rendait possible l'abrutissement implacable et sournois dont parle Joaquim Amat-Piniella. Miguel Serra s'en sortit, il assura son salut physique et moral grâce à ses propres efforts et à la solidarité. À l'infirmerie, il fut aidé par un ancien champion catalan de boxe, Lozano, d'Estat Català. Et un autre Catalan, un infirmier, lui grillait le pain sur un poêle, pour qu'il puisse le digérer. Il fut aussi aidé par ses amis qui venaient le voir, comme Ramon Sanjaume.

Quand Miquel Serra arriva au camp et rêva de cette mère qui fracassait son nouveau-né, il se rendit compte que, pour sortir vivant de Mauthausen, il fallait faire trois choses. Premièrement, manger. Deuxièmement, garder le moral. Troisièmement, se créer une nouvelle personnalité devant les étrangers, les nouveaux monstres. N'être ni grand ni petit, ni trop vieux ni trop jeune, ni intelligent ni idiot, ne pas savoir trop d'allemand ni pas assez, n'être ni le premier ni le dernier et ainsi pour tout. Il fallait demeurer dans la masse, passer inaperçu. Mais Serra se proposa encore autre chose : oublier sa famille. Il s'était rendu compte que "la lutte pour la vie" transformait les hommes en bêtes, les *Kapos* en monstres. Bientôt, il vit qu'un rien pouvait déclencher le processus de la mort, une pierre trop grosse, un coup de matraque mal encaissé, un sabot abîmé, un peu de fièvre, une éraflure pendant le travail, un *Kapo* mal luné, un jour de grande nostalgie, n'importe quoi pouvait conduire sur le chemin du crématoire. De cette façon, nombreux y sont passés alors qu'ils étaient aussi jeunes, aussi sains, aussi forts et généreux que ceux qui survivaient. Qu'est-ce qui avait raison d'eux ? L'"esprit du camp", cela même que Serra voyait si clairement dans ses rêves : des mères monstrueuses, des agonisants qui se battent, lui-même qui se moque des morts.

C'était cela l'esprit du camp : être dans la carrière à prendre des coups et à se faire bousculer et respirer soulagé devant les nouveaux arrivés, une longue file de Juifs qui doivent être précipités du "mur des parachutistes". On vaut moins qu'un mégot, dans les camps d'extermination. Juste un numéro, un numéro qui peut

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 380

rester accroché aux fils barbelés pour satisfaire la première sentinelle venue. *« Même à nos yeux, nous valions moins que des chiens,* me dit J. B. *Dans le camp, nous traînions comme un boulet tous les maux et les tares de notre vie antérieure. Dans les camps, c'était très dur de devenir un homme altruiste. Seule la conscience révolutionnaire pouvait rendre l'homme meilleur ».* Cet "esprit" était ce qui faisait souhaiter que les pendus meurent vite. Serra raconte comment la sensibilité s'estompait légèrement chaque jour, mais ne disparaissait pas :

« Notre sensibilité se transformait. Nous avons toujours lutté pour nous en sortir, mais cela n'empêchait pas qu'on s'endurcisse de façon anormale. Tiens, je te citerai deux exemples.

*Le premier : quelques compagnons et moi on se promenait sur l'*Appellplatz *et on a vu une charrette toute pleine de morts. On a discuté un bon moment pour savoir combien il y en avait. À la fin, on s'est approché, on a compté d'abord les têtes et ensuite les pieds. Quand on a eu terminé, on a divisé par deux. On observait la mort et les morts avec la même tranquillité qu'on a aujourd'hui pour parler d'une rage de dents.*

*Le deuxième : un déporté devait être pendu. On nous faisait tous mettre en rangs sur l'*Appellplatz*. Le bourreau ne savait pas bien passer la corde dans le gibet. Il ouvrait la trappe, la corde se cassait et le déporté était toujours vivant. Il essayait une deuxième fois et, cette fois encore, la corde se cassait. La troisième fois était la bonne : le bourreau passait la corde correctement et le déporté était resté pendu. Eh bien, quand il est resté pendu, on a tous laissé échapper un soupir de soulagement. On ne pouvait rien faire pour le pendu et plus vite il mourrait, plus vite on rentrerait à la baraque pour dîner. »*

Un jour, les deux sœurs de Pere Vives, Conchita et Carmen, rencontrèrent Joan Pagès, Ferran Planes et Joaquim Amat-Piniella. Je leur avais demandé de me parler de leur frère mort à Mauthausen, après la publication de son livre, *Cartes des dels camps de concentració*. Je me souviens que Conchita ne parvenait pas tout à fait à comprendre ce processus d'insensibilisation et elle demandait comment cela se faisait que les déportés, voyant qu'ils allaient mourir de toute façon, ne se vengeaient pas sur leurs tortionnaires. Joan Pagès prononça des mots qui sont restés gravés dans ma mémoire : *« Dans les camps, il y a toute une mise en scène qui te désarme devant tes bourreaux. »* C'était cette mise en scène qui donnait vie à l'"esprit du camp". Et les SS en étaient les personnages principaux. Durant cette conversation avec les sœurs Vives, Amat se souvint d'un seul cas de

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 381

rébellion individuelle. *« Ce qu'on lui a fait n'est pas racontable »* dit Amat. Joan Pagès se souvint aussi d'un cas : un Républicain qui bouscula un SS et qui, ensuite, se jeta sous les roues d'un camion. Le camion lui coupa les jambes. Les SS le guérirent pour pouvoir ensuite le torturer. *« Ces gens,* me dit aussi Joan Gil à propos de cette affaire, *de la même façon qu'ils te donnaient la vie, ils te la retiraient. »* Miquel Serra me raconta une histoire semblable : un Républicain, Ángel Márquez, travaillait à la construction d'une route. Il fut blessé à une jambe par une balle tirée par un SS. Or, la balle ne lui avait pas été destinée. On l'emmena à l'infirmerie, on le soigna après lui avoir coupé la jambe. On lui fit une jambe de bois pour qu'il puisse marcher et au moment où il était tout à fait guéri et s'était habitué à sa jambe de bois, on l'emporta en "voiture fantôme" en direction de Hartheim. *« Ceux qui se laissaient sombrer devant une telle mise en scène étaient les premiers à mourir »* me dit Joan Pagès. Josep Borràs me raconta les faits suivants : *« Un Catalan qui est mort depuis peu en exil et qui avait été déporté avec moi à Steyr recevait chaque jour des coups dans le dos. C'était toujours le même SS qui le battait et il le faisait avec le manche d'une pioche. On a changé le SS de ce* Kommando *et mon ami m'a avoué que les coups du SS lui manquaient. »*

Dans les camps — tous les témoignages me l'ont raconté — on désirait qu'ils précipitent les Juifs du haut d'une carrière, qu'ils fusillent vite les Yougoslaves, que le bourreau ne se trompe pas avec le pendu. Des camps, d'après le témoignage d'une déportée valencienne à Ravensbrück, soit on ressort l'âme malade, soit on ressort totalement insensible. Personne ne peut juger aucune réaction des déportés dans les camps nazis. Il n'y a qu'eux qui ont la parole. Voici ce que raconte Casimir Climent i Sarrion pendant les préliminaires du procès de Cologne contre l'*Öberturmführer* Karl Schulz, le 16 décembre 1958 :

« La vie des prisonniers dans les camps de concentration allemands a été inimaginable pour ceux qui ne l'ont pas vécue de près ou de loin. Je constate avec tristesse que, malheureusement, il y en a encore qui ignorent ce qui s'est passé dans ces camps. Après presque dix-huit ans qui se sont écoulés et le régime alimentaire auquel on a été soumis, aucun survivant ne peut fournir des données exactes, ni des noms exacts, ni ceux des bourreaux ni ceux des victimes.

Lorsque le représentant du régime national-socialiste, Heydrich, est mort à Prague, des milliers de Tchèques de tous âges, jeunes et vieux, sains et malades, valides et invalides ont été envoyés au camp de concentration de

Mauthausen. Quand ils arrivaient, ils étaient réunis en groupes de cent et un SS avec plusieurs sous-officiers les faisait courir au pas de course, s'aligner, courir, s'arrêter, courir, s'arrêter brusquement, se disperser, s'aligner, s'allonger par terre, se relever, et comme ça pendant des heures et des heures. Naturellement, les prisonniers étaient toujours les mêmes, enfin, sauf ceux qui défaillaient d'une crise cardiaque ou d'une congestion cérébrale, alors que les SS, eux, se relayaient, car ce travail était trop pénible pour eux. Ce supplice collectif, Schulz y a participé avec tous les chefs et officiers SS du camp de concentration de Mauthausen ».

Le photographe Antoni Garcia, de Tortosa, se rappelle comment un de ces Tchèques parvint à sauver sa vie : *« Il y a eu une très grosse offensive contre les Tchèques. On leur faisait faire des exercices militaires pendant toute la nuit, le "saut de la grenouille", courir avec les sandales en bois qui ne s'adaptaient jamais au terrain dénivelé et plein de pierres et comme ça toute la nuit et, le lendemain, au travail et la nuit on y retourne. Ils tombaient comme des mouches. Dans la baraque 2, il y avait un Tchèque qui s'appelait Walter Bek. Je me suis lié d'amitié avec lui. Je ne sais pas pourquoi, mon chef de baraque, une grosse brute, l'a pris sous son aile. Et quand on commençait à punir les Tchèques il faisait cacher Walter. Il le faisait sous sa responsabilité ; si les SS l'avaient découvert ils lui auraient certainement fait la peau. Walter Bek dormait dans un lit derrière le mien, dans le Stube A de la baraque, dans la partie d'en haut. Parfois, à trois heures du matin les cris de dehors, les coups, te réveillaient. Et Walter passait la nuit réveillé, à moitié assis. Moi je lui disais de dormir, mais lui restait toute la nuit les yeux bien ouverts. Il m'a dit :*

- Garcia, si un jour la situation se retournait, ce qu'ils font eux, on ne saura pas le faire.

- Je pense que, si un jour on sort du camp et qu'on raconte tout ça, les gens ne vont pas nous croire.

À cette époque, une commission allemande s'est présentée au camp. Beaucoup de Tchèques ne pouvaient même plus marcher ; ils arrivaient en se traînant et étaient soutenus par leurs compagnons pendant l'appel, car ils étaient nombreux à ne plus pouvoir tenir debout après tant de jours de punition. La commission a demandé pourquoi les Tchèques étaient traités de cette façon-là. Le commandant Ziereis a répondu qu'ils faisaient la grève de la faim depuis qu'ils avaient tué Heydrich et que c'est pour ça qu'ils étaient punis… »

Dans le camp de Mauthausen, il y avait aussi un Noir. C'était un Noir catalan. Sa famille était de Fernando Poo et lui était né à Barcelone. Il avait combattu dans le camp républicain et il avait atterri à Mauthausen, suivant la même trajectoire que ses compagnons. Quand les nazis le virent dans la longue file de déportés qui entraient dans le camp, ils n'en revenaient pas qu'il y ait un Noir. Ziereis le fit venir et, avec des serviettes mouillées, ils lui lessivèrent le visage pour voir s'il était Noir ou s'il était sale. Tous les SS s'amusaient beaucoup devant ce spectacle insolite. Le commandant Ziereis l'habilla en serveur et lui dit de servir la table des officiers. Cela voulait dire que, pour le moment, il sauvait sa peau dans l'un des meilleurs *Kommandos* de travail. Mais bientôt, les officiers allemands commencèrent à se plaindre qu'un Noir leur fasse le service, à eux, qui étaient d'une race supérieure. Ils lui firent la vie impossible, car ils ne voulaient pas que la nourriture passe par les mains d'un être si inférieur. Alors, le commandant Ziereis le déguisa avec l'uniforme de la garde royale yougoslave et voilà "Le Noir Carles" — c'est comme ça que ses camarades l'appelaient — habillé d'un flambant uniforme rouge à cordons dorés, à épaulettes voyantes et gants blancs. Ziereis le mit au vestiaire pour qu'il prenne les manteaux des officiers qu'il invitait à dîner. Mais ça non plus, ça ne leur plaisait pas. Ce n'en était pas moins un Noir qui *« avait les mains sales »*.

Ainsi commença la décadence du Républicain né à Barcelone, l'homme qui avait la peau noire, un des pires crimes aux yeux du nazisme. Notre homme s'appelait Carles Greykey et ceux qui l'ont rencontré le décrivent comme un *« gars d'une belle allure et même cultivé »*. Amat-Piniella dit dans *K. L. Reich* qu'il parlait plusieurs langues et qu'il se faisait comprendre en allemand. Après être passé par plusieurs tâches, "Le Noir Carles" finit au nettoyage des W-C des SS. Les SS le regardaient comme s'il était un phénomène. Ils lui ouvraient la bouche pour voir comment il avait les dents. L'un lui passait le doigt avec de la salive pour voir s'il se décolorait, l'autre lui tirait les cheveux. Comme s'il était un animal, ils lui coupaient des mèches de cheveux pour les emporter comme souvenir. "Le Noir Carles" avait pour fonction d'être le clown des SS, la risée des nazis.

On dit que "Le Noir Carles" fut le seul Républicain à se trouver près d'Himmler le jour où celui-ci visita le camp de Mauthausen. En 1943, le commandant Ziereis présenta "Le Noir Carles" au *Reichführer* SS comme le sous-produit d'une sous-race, de cette façon :

- Regardez, ça c'est un Noir espagnol, mais son père était cannibale et il mangeait de la chair humaine.

"Le Noir Carles" devait dire que oui, tout cela était vrai. Autrement, il aurait été tué, déchiqueté par les chiens. Il fut la distraction de la journée : Himmler, Kaltenbrunner, Ziereis, tous les SS, n'arrêtaient pas de le regarder et de le dénigrer comme s'il était une bête. Et tout cela n'était dû qu'à l'application des théories raciales du nazisme. Dans *Mein Kampf*, Hitler dit que les Noirs d'Amérique du Nord ne sont que des porcs sexuels, des violeurs de femmes blanches. Les Noirs, pour Hitler, sont comme les Juifs : des bâtards qui font partie d'une humanité inférieure, qui veulent détruire les bases d'une existence souveraine.

"Le Noir Carles" vit à présent en France. J'ai voulu faire sa connaissance, je voulais parler avec ce Catalan qui a souffert dans toute son ampleur la théorie nazie destructrice de l'homme. Je ne l'ai pas trouvé à l'adresse que l'on m'avait donnée. Ça fait longtemps que ses lettres me sont retournées.

Nous avons déjà dit plus haut que la plupart des Républicains, en tant qu'anciens combattants d'une guerre qui se fondait principalement sur une lutte de principes idéologiques, se sont comportés dignement dans les camps de concentration nazis. Ceci dit, il y eut plus d'un Républicain qui n'eut aucun scrupule à devenir ce que les nazis voulaient : une bête portée à la démence et à la cruauté. Il n'a pas été très facile de faire parler les déportés sur ces autres déportés, victimes morales du nazisme. Casimir Climent i Sarrion m'a donné les noms suivants : Domingo Félez Burriel, d'Alcorisa dans la province de Teruel ; Moisès Fernández Pascual, du Pays Basque ; Laureano Navas García, des Asturies et Indalecio González González, surnommé "Asturias", *Kapo* des *Kapos*(15) de la carrière. "Asturias", un des *Kapos* les plus cruels, fut, semble-t-il, lieutenant des carabiniers durant notre guerre et certains anciens déportés m'ont dit qu'aujourd'hui il vit à Oviedo. Il avait été arrêté par les Américains, accusé du meurtre de nombreux Républicains et inculpé.

Un Catalan de Barcelone, Flor de Lis, fut exécuté par les déportés eux-mêmes après la libération. *Kapo* du fameux *Kommando César*, dont nous parlerons plus loin, Flor de Lis était un très jeune garçon qui se laissa séduire par le pouvoir. Son père, Acilé Flor de Lis, était mort à Mauthausen le 8 janvier 1941. Certains déportés m'ont dit qu'il ne méritait pas la mort, mais une punition : il était cruel, vaniteux, il avait beaucoup frappé mais, à ce qu'il paraît, il n'avait jamais tué

(15) La liste n'est sans doute pas exhaustive. Il est très difficile d'obtenir le chiffre exact car ce sujet a été très peu évoqué ou de façon ambiguë.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 385

personne. Le seul déporté républicain à être exécuté par les Alliés fut un Catalan, Josep Pallejà. Selon Salvador Figueres, Pallejà était un *Kapo* qui devait avoir environ vingt ans. Une fois, il tua deux Français à coups de bâton. Figueres tentait de donner chaque jour un peu plus de soupe aux déportés qui faisaient les tâches les plus pénibles et il fallait voir comment Pallejà les chassait de la cuisine à coups de bâton. On le surnommait le Négus et il fut fusillé, après avoir été jugé, à Toulouse.

Un jour est apparue dans une baraque la liste de tous les communistes républicains. Aussitôt, le bruit a couru qu'il s'agissait d'un très mauvais tour d'un déporté, d'un Républicain qui voulait se faire valoir devant les SS en dénonçant ses compagnons. Celui qui l'avait fait savait très bien que les hommes qui portaient ces noms pouvaient aller au crématoire. Un jour, on l'a trouvé mort, on l'avait empoisonné. Ce déporté s'appelait Vicenç Ripollès et j'ai deux versions de sa mort. Voici ce qu'en raconte Mariano Constante :

« Ripollès était catalan, de la province de Tarragone, il me semble. C'était un véritable monstre, un type grand et très costaud. Il portait des lunettes — à lui, les Allemands ne lui ont jamais cassé ses lunettes — et les SS et les bandits l'ont appelé Blinde*, qui veut dire le binoclard. Quand les Allemands ont retiré tous les Espagnols du* Block *13, le 1er février 1942, j'ai été le seul Républicain à rester comme* Stubendienst *du* Stube *A. Les SS ont pris Ripollès comme* Stubendienst *du* Stube *B. Il avait appris à tabasser des Espagnols au* Block *17. Le 6 février sont arrivés six cents Tchèques qui ont été entassés dans notre* Block*. Ripollès était un sadique et, non seulement il jouissait en torturant les Tchèques, mais il faisait tout pour compresser trois cents hommes dans ce cagibi si exigu dans le but de se faire bien voir des SS. Il avait une matraque en caoutchouc avec laquelle il cassait le cou à celui qui osait lui tenir tête. J'ai essayé de lui faire comprendre que son comportement était indigne d'un Républicain et il m'a répondu qu'il ferait la même chose avec moi si je continuais mon baratin. Il a appelé un groupe que, moi, j'avais camouflé et dans lequel se trouvait mon ami Zdenek, pour les envoyer à la carrière. Cela voulait dire qu'ils allaient être exterminés. Nous nous sommes affrontés très violemment. À cause de lui j'ai récolté la première punition à la* Strafkompanie*, mais j'ai réussi à sauver ces amis. À partir de ce moment-là, on s'est déclaré la guerre, même si j'avais l'organisation clandestine qui m'épaulait et l'aide des tous les Espagnols honnêtes.*

Il s'est rendu compte que notre force grandissait et, tout comme Cèsar l'avait fait auparavant, il a réussi à se faire muter par les SS à l'extérieur de Mauthausen. Il a atterri dans le Kommando *de Steyr comme chef de* Stube *et l'organisation clandestine du camp lui a préparé sa "réception". Ils ont réussi à le compromettre dans une affaire de contrebande avec d'autres bandits allemands et un jour Ripollès, le sanguinaire, s'est fait empoisonner par ses compagnons de magouille. Mais toute l'"opération" avait été arrangée par les Espagnols… »*

Joan Tarragó m'a raconté l'histoire de Ripollès avec quelques variantes : *« Ripollès n'était pas de Catalogne mais d'Alicante. Avant d'en parler, j'ai voulu prendre connaissance de certaines données que m'a fournies un camarade qui l'a connu de très près : Ripollès a été pendant longtemps chef du* Block *4 ; il avait de très bonnes relations avec les autres* Kapos*, mais un jour il est tombé en disgrâce et on l'a obligé à faire des tours et des tours avec un rouleau compresseur pendant qu'il recevait une pluie de coups. Quelque temps après, il semble qu'il ait retrouvé de bonnes relations, au moins en apparence, avec les Allemands. Un jour, les* Kapos *et chefs de baraque l'ont invité à manger. Ils avaient tué un chien et ils voulaient faire un grand festin. Beaucoup ont mangé de ce chien, mais le fait est que Ripollès a commencé à avoir mal au ventre et à vomir. On l'a emmené à l'infirmerie et le lendemain il était mort. Qui l'a empoisonné ? Le mystère persiste toujours aujourd'hui et personne ne peut rien dire de certain. »* Joan Tarragó finit le récit de son ami musicien qui a été témoin du fait, avec ces mots : *« Avant de le porter au crématoire, on a fait défiler tous les Espagnols devant son cadavre. Les autres musiciens et moi, nous avons dû jouer* L'Émigrant, La Santa Espina, Els Segadors[16]. *»* Aujourd'hui encore, Tarragó se demande pourquoi un homme qui n'a eu aucun scrupule à torturer ses compagnons a été accompagné au son d'hymnes si symboliques.

D'autres Républicains ont humilié leurs compagnons et on n'a pas conservé leurs noms. Josep Ayxendri se souvient d'un Valencien qui volait les dents en or de ceux qui arrivaient au camp de Mauthausen. Tarragó a vu un déporté de Vilanova i la Geltrú noyer des Juifs dans une mare parce qu'il disait que c'était à cause des Juifs que les Républicains avaient perdu la guerre d'Espagne. Il les prenait par la tête, il les plongeait et replongeait puis il les achevait avec une hachette.

Il y a eu un Républicain, Cèsar Orquín, qui a créé une légende autour de lui. Sur ce personnage, il m'est parvenu des informations contradictoires. Cèsar

(16) NdT : Il s'agit d'hymnes catalans.

Orquín était valencien, il avait combattu dans la 35ème Division de l'armée républicaine. Il avait fait partie des Jeunesses Libertaires du Pays Valencien et de la C.N.T. Les déportés affirment que c'était un homme très élégant, une sorte de John Gilbert, toujours bien peigné. Il était d'une famille de musiciens et il jouait très bien du piano. Très vite, il a appris l'allemand, car, autant que Joan Gil et A. G. s'en souviennent, il était très intelligent et très sensible. Il écrivait de la poésie et il jouait de l'accordéon. D'après Gil, Cèsar n'a jamais été identifié comme un homme de la C.N.T. Il a gagné très vite la confiance des SS et ils lui ont confié le commandement d'un *Kommando* extérieur, celui de Ternberg. Dans ce camp se trouvait aussi Joaquim Amat-Piniella. Une grande partie de son roman *K. L. Reich* se déroule à Ternberg. Certains déportés assurent que Cèsar s'est bien comporté avec les Républicains qui étaient sous ses ordres. La mortalité à Ternberg a été faible : en presque quatre ans, il n'y a eu que quatre morts sur quatre cents déportés. Ceux qui le défendent disent qu'un *Kapo* allemand, un triangle vert ou noir, pouvait tuer 80 % des membres de son *Kommando*. Ceux qui l'attaquent se souviennent que, vers 1944, Cèsar a envoyé à Gusen quelques cent cinquante déportés de son Kommando, accusés d'être communistes. Ils ont sauvé leur peau parce que le commandant Ziereis pensait que *« tous les Républicains étaient bolcheviks »*. C'est exactement ce qu'il disait. Cèsar Orquín a disparu après la libération de Mauthausen et certains déportés affirment qu'il est parti en Amérique. Il est dépeint par Amat-Piniella dans son roman *K. L. Reich* sous le nom d'August et il en fait un des personnages principaux. Voici comment il le décrit :

« August avait besoin de flatterie, qu'on l'écoute. Sa mythomanie s'exerçait parfois avec des talents de virtuose. Tantôt il se targuait des prétendues origines aristocratiques de son sang et de sa fortune personnelle, tantôt il tentait de se faire passer pour un dangereux révolutionnaire. Ça ne le dérangeait pas de se déclarer danseur, aussi bien que poète ou auteur dramatique. Un jour il assurait qu'il avait fait médecine et, une semaine plus tard, il était devenu ingénieur ou gérant de l'entreprise paternelle. Et quand il avait envie de choquer l'assistance, il affirmait qu'il s'était uni sexuellement avec une sœur du côté de son père. »

Tous les déportés, malgré leurs contradictions au moment de le définir, en arrivent à la même conclusion : Cèsar Orquín a été un bon vivant qui a essayé de tirer le plus grand profit d'une situation aussi irréelle que l'était la déportation.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 388

Ramon Verge, infirmier, a été un autre personnage controversé. Ramon Verge était l'un des deux visages de l'infirmerie. L'autre, c'était le médecin catalan Pere Freixa. Aux dires de certains, Ramon Verge était un sadique qui disait à ceux qui agonisaient : *« Tais-toi, demain tu ne broncheras plus »*. Voici ce que Francesc Teix m'a raconté :

« Arnau était fou. Il nous faisait rire avec ses âneries. On l'avait emmené de Gusen à Mauthausen car il avait perdu la tête. Il répétait sans cesse : Mi jaca galopa y corta el viento*(17). *À n'importe quelle heure, parfois la nuit, il venait nous demander : "Voyons si vous savez combien de kilomètres il y a entre tel et tel endroit". Une fois, une nuit, Ramon Verge lui a collé un sparadrap sur la bouche et il l'a attaché à son lit. Le pauvre fou s'est enfui et Ramon l'a obligé à dormir avec un Gitan du syndicat. Un matin, lassé sans doute de la litanie du fou, Ramon lui a fait une injection d'essence dans le cœur. Le lendemain, il a joué la comédie : Tiens ! Arnau est mort ! »*

D'autres déportés, cependant, affirment que Ramon Verge pouvait témoigner d'une grande humanité. Il a soigné le visage de Climent i Sarrion démoli par les coups, il grillait le pain de Miquel Serra pour qu'il puisse l'avaler. Voici ce qu'en dit Casimir Climent :

« Ramon Verge, c'est un homme qui a souffert. Apparemment, il avait déjà pratiqué la médecine. Peut-être pour oublier, à Mauthausen il s'est livré à l'alcoolisme, à l'homosexualité et à l'éthéromanie. Il avait très mauvais caractère. Parfois, on l'obligeait à faire des choses qui le dérangeaient. On l'a accusé, après la guerre, de choisir ceux qui devaient mourir, mais ça, il ne pouvait pas l'empêcher… On l'a aussi accusé de maltraiter les cadavres. Mais lui m'a raconté qu'une fois, on lui a fait dévêtir des déportées qui étaient mortes sous les bombes. Les SS envoyaient des femmes prisonnières pour réparer les voies des trains. Un jour, à un aiguillage, près d'Amstetten, ils en ont tué une poignée. Les nazis, toujours aussi nazis, ont ramené les cadavres et ont ordonné à Ramon Verge de récupérer tout ce qu'il pouvait des uniformes. Ramon Verge a été obligé de le faire sans gants, il a été obligé de manipuler ces dépouilles qui ressemblaient à peine à des corps humains. Il paraît qu'au bout du troi-

(17) NdT : *Ma jument galope et coupe le vent.* Il s'agit du premier vers d'une "copla" (chanson espagnole), composée par Ramón Perelló (1903-1978), appartenant au répertoire populaire espagnol. Pendant la Guerre civile, cette chanson battait son plein, interprétée par Juanito Valderrama. Dans les paroles, il est question d'un gitan et d'une jument : "La quiero, lo mismo que a ese gitano / que me está dando tormento / por culpita del querer".

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 389

sième ou quatrième cadavre, il n'en pouvait plus et qu'il a balancé un crâne par terre. C'est pour ça qu'on l'accusait de maltraiter les cadavres. Moi, je l'ai défendu quand on l'a jugé ».

D'après Joan Gil, Ramon Verge n'avait pas de conscience humaine et, après la libération de Mauthausen, il portait une arme, car il craignait de finir comme les autres bourreaux. A. G. nous donne, pour finir, une idée de Ramon Verge :

« Ramon Verge, originaire de Jesús, un petit village près de Tortosa, était imprévisible. Tantôt il t'aidait, tantôt il te tuait. Si ça faisait plus de trente-cinq jours que tu te trouvais à l'infirmerie, on pouvait te faire une injection d'essence dans le cœur. Moi, il m'a prévenu, et il m'a sauvé la vie. Mais je l'ai vu aussi tabasser cruellement un Républicain qui réclamait sa portion de pain. Ramon Verge disait qu'il la lui avait déjà donnée ; l'autre lui demandait avec insistance et, finalement, Verge a perdu patience et, enragé, il l'a roué de coups.

Verge était le maître de l'infirmerie n°5. Il y faisait ce qu'il voulait. Un jour, il a mis dans le lit à côté du mien un Allemand, le chef de ceux qui repassaient les vêtements des SS. Il était tuberculeux. À dix heures du matin, le lendemain, Ramon est arrivé et lui a dit :

- Rhabille-toi, viens avec moi. Tu as cinq minutes.

L'Allemand a tout de suite compris ce que cela voulait dire : Ramon Verge lui a montré ses radiographies. À l'extérieur, vingt-cinq malades attendaient, morts de froid. On les avait rassemblés des autres baraques. L'Allemand m'a donné un morceau de pain et trois ou quatre gousses d'ail. Il était homosexuel, il portait le triangle rose et il ne retenait pas ses larmes. Il avait aimé un Catalan des environs de Tortosa. L'Allemand me disait que son histoire c'était "un amour platonique". L'Allemand traînait et Ramon Verge est entré fou de rage ; il lui a dit de se dépêcher, car les autres étaient gelés. Cette nuit-là, Ramon Verge lui-même m'a annoncé que l'Allemand était mort. Un autre jour, juste à côté de moi, on a opéré un Tchèque d'une péritonite. Il n'a pas repris conscience et moi, ça m'obsédait. Il respirait péniblement, une goutte lui est tombée du nez et il a cessé de respirer. J'ai appelé Ramon et je lui ai dit que le Tchèque était mort. C'était la première fois que je voyais un homme mourir dans un lit à Mauthausen. J'ai pensé que mourir dans un lit c'était plus difficile que mourir dans l'action, dans la lutte. C'était en février 1945. Il faisait très froid. Le seul soin qu'on me faisait était de m'emmailloter les jambes dans une chemise mouillée avec de

l'eau bien glacée. J'avais de terribles maux d'estomac. J'ai demandé à Ramon ce que le médecin lui avait dit de moi.

- Tu es fichu, prépare-toi à sortir sous forme de fumée par le crématoire, m'a-t-il dit.

Ramon Verge, semble-t-il, a été condamné après la libération à douze ans de prison. Il n'y est resté qu'un an ou deux. Aujourd'hui, il travaille comme pompier à Munich. Le docteur Salvador Ginestà m'a dit de Ramon Verge :"Son comportement a été très variable. Pour sortir de cet enfer, il a essayé de se débrouiller comme il a pu". »

Personne, en revanche, n'a dit de bien de Tomàs Urpí, de Sabadell. Ramon Milà l'a rencontré à Angoulême et il affirme qu'à l'époque on aurait dit qu'*« il n'avait jamais fait de mal à une mouche »*. Quand il est entré dans le camp, il était comme tous les déportés. Qu'est-ce qui l'a fait changer ? Casimir Climent se rappelle que, les premiers jours, Tomàs lui a dit que là-bas *« il fallait oublier les idées et sauver sa peau »*. Tomàs Urpí écrivait des poèmes et les cris des agonisants le dérangeaient. Il les écrasait à coups de sabots car ils lui faisaient perdre l'inspiration pendant qu'il regrettait comme un fou la fiancée qu'il avait laissée en Catalogne. Il avait un physique d'athlète et il était très romantique. Il devenait terrible quand il était furibond et on dit qu'il a assassiné des centaines de Républicains sous les douches glacées de Gusen. Tomàs s'occupait de la baraque 31, celle des invalides. Les *Kapos* de cette baraque et ceux de la 32 volaient la ration des invalides et après, ils la vendaient au marché noir. Josep Pons entendait les cris de ceux qui mouraient dans la 31 où, pour la plupart, ils avaient été réunis après le travail dans la carrière. Avant d'aller à la 31, Tomàs avait été à la baraque 22 de Gusen. Dès le début, il a gagné la confiance des SS et celle des autres bandits. Cortès se rappelle comment il maltraitait les vieux :

« – Tomàs, je te signale que beaucoup de nos pères sont là, qu'ils sont déjà vieux. Essaie de faire en sorte qu'on ne les batte pas, s'il te plaît, lui a-t-il dit.

– Ici, il n'y a ni pères ni fils ! a répondu Tomàs.

Willy et Tomàs, se rappelle Jacint Cortès, *ont été mutés à la baraque 31 qui avait servi jusqu'alors de hangar. Après leur installation, la baraque a changé d'air et aussi de nom, car nous, nous avons commencé à l'appeler l'antichambre du crématoire. Je ne connais aucun survivant de cette baraque ; en fait, il n'y en a eu aucun. Tomàs a fait ce qu'il fallait pour ça. À la moindre faute, il les obligeait à rester debout devant les barbelés et, soudain, il leur*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 391

frappait la nuque. S'ils ne mouraient pas à cause du coup, ils mouraient électrocutés, car ils tombaient sur les barbelés. Il avait d'autres méthodes, comme emmener ses victimes aux douches. Les douches étaient à l'extérieur, le sol était tout entier en ciment et entouré d'un muret de quinze ou vingt centimètres. Tomàs bouchait toutes les évacuations d'eau, de sorte que ça ressemblait à une piscine et il appelait les SS et Kapos *pour qu'ils voient le spectacle. Ils y jetaient les prisonniers et, au milieu des rires et hurlements des SS, Tomàs promettait de laisser la vie sauve à ses victimes s'ils noyaient ceux qui se trouvaient à côté d'eux. Il n'y a jamais eu de survivants. Willy et Tomàs faisaient ce qu'il fallait pour ça ».*

Tomàs Urpi avait, semble-t-il, milité au P.O.U.M., même si, une fois ou deux, il avait dit au *Stalag* et en France qu'il était du P.S.U.C. Il a été tué lorsque le camp de Mauthausen a été libéré. Joan Gil a vu un déporté, un Asturien, le tuer devant la baraque 6. Tomàs allait lui donner la main et l'autre a sorti son pistolet et il l'a tué. Tomàs avait tué le père de l'Asturien dans les douches de Gusen. D'après Casimir Climent, il n'est resté que des morceaux du corps de Tomàs Urpi. C'est à peine si on y reconnaissait un corps humain. Urpi a été le seul Républicain, parmi ceux qui ont fait office de bourreau dans l'univers de Mauthausen, à avoir été exécuté par les déportés eux-mêmes à l'intérieur du camp, puisque Flor de Lis est mort à la gare de Ternberg alors qu'il allait au camp central. Au total, d'après un rapport que les Républicains ont fait à leur libération de Mauthausen, il y a eu quatorze Républicains qui n'ont eu aucune espèce de scrupule à devenir les artisans des pratiques nazies. La plupart ont réussi à s'échapper et vivent, comme les SS qui ont sauvé leur peau, dans des lieux inconnus et sous un autre nom.

Tous, bourreaux et victimes, étaient des mégots humains. Les uns l'avaient toujours été. Les autres pensaient qu'en imitant les procédés de ceux qui avaient le pouvoir ils deviendraient des hommes. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils n'étaient rien d'autre que des objets dans l'enfer de la bestialité et de la dégradation.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 392

LES CLASSES À L'INTÉRIEUR DU CAMP

« Une plaine informe, nue et brune,
sans un brin d'herbe, sans un signe de vie,
sans rien pour se nourrir, et nulle part où s'asseoir,
Pourtant, rassemblée dans son vide, se tenait
une multitude inintelligible,
un million d'yeux, un million de pieds alignés,
sans expression, attendant un signe. »
AUDEN, *Le bouclier d'Achille*

La société de l'extermination nazie était rigoureusement une société de classes. Non seulement elle était divisée, comme nous l'avons vu, entre SS et déportés, mais en plus, ceux-ci passaient très souvent des jours et des jours sans avoir aucun type de rapport avec un SS. Ils ignoraient le nom de ceux qui commandaient la garnison, ils les craignaient à distance. Il n'y avait que les *Prominenten* ou ceux qui les servaient directement qui savaient les distinguer. Miquel Serra faisait office de d'ordonnance des SS et il a été un des rares témoins à avoir pu donner des noms aux photographies des SS que je lui ai montrées.

Les déportés connaissaient leurs maîtres immédiats, les *Kapos*. En effet, les prisonniers se divisaient eux aussi en classes et sous-classes. La plupart des *Kapos* étaient des triangles verts, délinquants ordinaires, des voleurs et des assassins qui avaient l'obligation et le devoir de maltraiter les autres victimes. La société nazie était basée, fondamentalement, sur la "non solidarité" humaine. Les prisonniers allemands ont été les premiers à arriver à Mauthausen, ce sont eux qui ont construit les premières baraques. Les *Kapos* avaient du tabac, de l'alcool et l'entrée libre au bordel [18]. L'ancien déporté français Jean Laffitte, dans son roman *Ceux qui vivent*, établit jusqu'à cinq classes de déportés : les seigneurs, c'est-à-dire, les vétérans qui occupaient les lieux clés ; ceux qui ne travaillaient pas ; ceux qui travaillaient à des tâches légères ; les travailleurs de force et les esclaves[19].

Cortès nous raconte ses premiers heurts avec les *Kapos* :

« J'ai atterri au Block *6, commandé par un ancien officier de l'armée allemande, quoique là-bas il ait porté le triangle vert des bandits. Même si ça fai-*

(18) *Los SS tienen la palabra*, p.32.
(19) *Ceux qui vivent,* p. 216-217.

sait très longtemps qu'il était au camp, il n'avait jamais perdu ses habitudes militaires qui, ajoutées aux usages disciplinaires du camp, en faisaient un homme redoutable. Un fait aggravant, c'est qu'il parlait français et qu'on ne pouvait pas se défiler sous le prétexte qu'on ne le comprenait pas. Il m'a affronté plusieurs fois, une fois parce que j'avais perdu un bouton :

- Pourquoi n'avez-vous pas de bouton** ?

Et sans m'avoir donné le temps de répondre, il m'a réprimandé rudement. Là, il avait l'air hystérique, quoique moi je pense qu'il était vraiment fou. Une autre fois, je portais la casquette sur le côté et, très doucement il m'a dit que si je voulais être un bon militaire, il fallait que je porte la casquette bien droite et, comme je lui ai répondu que je n'avais jamais été militaire et que je n'avais pas l'intention de le devenir de toute ma vie, ça l'a rendu fou de rage et il s'est à nouveau acharné sur moi.

Souvent, le samedi était le jour de nettoyage. Cet homme choisissait un groupe pour nettoyer le Block *et, aux autres, il nous donnait un petit morceau de savon qui nous servait à nous savonner la tête avant de nous la raser. Mais on devait faire une longue queue et quand on arrivait chez le coiffeur notre tête était déjà sèche. Quand on en sortait, on aurait carrément dit qu'on était passé chez l'écorcheur, car on saignait comme des porcs. Les jours où il pleuvait, il nous faisait nous déshabiller et il nous sortait des baraques en criant* Tous à la douche !** *et il fallait qu'on reste aussi longtemps qu'il en avait envie. Cet homme s'acharnait sur nous alors qu'on rentrait du travail et qu'on avait le plus besoin de repos. Il y avait tellement de puces et de poux, que, si on voulait se reposer un peu, il fallait jeter les paillasses par terre et dormir à même le bois.*

Un matin, on ne nous a pas laissés sortir travailler après l'appel**, *car il y avait un brouillard très épais. On nous a fait attendre en rang jusqu'à ce que ça s'éclaircisse, car la surveillance était limitée par manque de visibilité. Le commandant en a profité pour faire quelques changements à l'intérieur des* Kommandos*. Il en a fait deux groupes et cela nous a beaucoup inquiétés, car on ne savait pas quel serait notre destin. Il a commencé par nous faire déshabiller et changer nos uniformes qui étaient en bon état, contre ceux d'autres compagnons qui faisaient plutôt pitié. Alors, on a compris qu'il avait l'intention d'envoyer les plus forts à la carrière et les plus faibles à la cuisine, pour éplucher des pommes de terre. Moi, j'ai été désigné pour aller à la cuisine, où on récupérait un peu parce que là on était à l'abri.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 394

Dans la cuisine, il y avait deux Kapos*, Felix et Fritz, deux teignes. Fritz, on l'appelait "El Chino", car il faisait très peu allemand. Tous deux se faisaient aider par un prisonnier ordinaire, Franz, que l'on appelait "La pute". Celui-là, s'il nous voyait bouger ne serait-ce que les mâchoires, il nous faisait aussitôt ouvrir la bouche. Et gare à toi s'il te prenait à mâcher un petit bout de carotte ou de pomme de terre. Tu étais perdu. Alors entraient en scène les trois furies, Franz, Fritz et Fèlix, ils nous faisaient baisser nos pantalons et, à tour de rôle, ils te faisaient encaisser autant de coups qu'ils en avaient envie. C'est comme ça qu'ils ont attrapé un Polonais : lorsqu'il lui ont fait baisser son pantalon, ils ont découvert une montre cachée dans ses parties. Entre-temps quelques SS étaient arrivés qui, après l'avoir torturé, ont rempli à ras bord un des éviers qu'on utilisait pour laver les pommes de terre, ils l'ont plongé dedans et, avec un bidon vide de cinq litres qui lui couvrait la tête, ils lui plongeaient la tête à intervalles réguliers jusqu'à le noyer.*

Quand on devait éplucher des pommes de terre pour les SS, on ne dormait presque pas. On y allait souvent vers deux heures du matin et, comme on n'avait pas de montre, on devait se fier au changement de garde. "El Chino" a eu l'idée de nous coller un coup pour chaque minute de retard. C'est comme ça qu'une fois où je suis arrivé avec dix minutes de retard, j'ai reçu les coups promis. »

Les SS étaient des sortes de dieux qui avaient l'air de se trouver au-dessus du bien et du mal. Les *Kapos* étaient leurs artisans ; les victimes pouvaient devenir, à leur tour, des bourreaux. Les SS s'amusaient beaucoup quand ils voyaient les prisonniers de Gusen se battre presque à mort pour aller, à l'heure du travail, avec le *Kapo* le moins sauvage. C'est la "liquidation des stocks" que raconte Jacint Carrió, originaire de Manresa, dans le chapitre sur le travail. Très souvent, nos déportés étaient témoins de ce grand spectacle théâtral, témoins impuissants au premier rang. Voici ce que nous raconte Antoni Garcia :

« Un jour, le Kapo *de la carrière a aligné les marmites de nourriture et a dit qu'au lieu de louchées, les Juifs en auraient assez avec une cuillerée de soupe. Il en est beaucoup resté. Alors, le* Kapo *a eu une idée géniale : il a fait mettre en rang tous les Juifs, à 50 centimètres des marmites. Il leur a dit que la bouffe était à eux. Il compterait jusqu'à trois et, quand il donnerait le signal, les Juifs pourraient courir et prendre toute la nourriture qu'ils voudraient.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 395

Le revolver à la main, il a commencé à compter : un, deux, deux et demi, deux-trois quart, et le trois n'arrivait jamais. Les Juifs démarraient avant l'heure, ils trébuchaient entre eux, ils tombaient, et les Kapos *donnaient des coups de matraque à qui mieux mieux, et on reprend, on recule encore, et il a hurlé trois, et les Juifs ont commencé à courir, ils butaient les uns contre les autres, tout ça sous les rires des SS qui observaient de loin ; et les prisonniers s'entassaient autour des marmites, les marmites étaient hautes d'un demi-mètre, avec cette foule qui mettait les mains dedans, les gamelles sont tombées par terre et la soupe s'est renversée… »*

Et Joaquim Amat-Piniella de dire :

« Sans doute, la plus forte impression que je garde de mon séjour dans le camp, de celles qui t'anéantissent, c'est le jour où j'ai assisté à une raclée qu'on a collée à des Tchèques qui sont arrivés à Mauthausen un soir. Moi j'y étais parce qu'à ce moment-là je travaillais dans le Kommando *des vêtements civils et je devais ramasser leurs vêtements et les mettre dans des sacs. Ziereis est arrivé soûl comme une grive, parce qu'il venait de fêter je ne sais quelle victoire. Il a commencé l'interrogatoire en leur demandant s'ils étaient communistes ou quoi, et vas-y que je te frappe et que je t'assomme avec le bâton. Alors Ziereis est tombé "amoureux" d'un des Tchèques et, dans un coin, il l'a tué à coups de poings. Moi, il a éclaboussé de sang tout mon uniforme. Ça c'est une des choses les plus atroces que j'aie vues. Je n'avais pas peur, j'étais terrorisé, simplement. Je me sentais impuissant. Mais, bien sûr, tu n'y pouvais rien. Seulement essayer que ça ne tombe pas sur toi. Et attendre que le moment arrive où on pourrait faire justice. Je n'ai pas senti le désir de vengeance quand tout a fini. Seulement de justice. Je ne pouvais pas concevoir que ces crimes puissent rester impunis. Et justice n'a pas été faite ».*

Casimir Climent, lui aussi, a été spectateur d'une acte spectaculaire. Il l'a raconté pendant le procès de Cologne contre *l'Oberstumfûhrer* Karl Schulz :

« Cela a dû se passer pendant l'hiver 1941-1942, je ne peux pas préciser la date exactement. Je me souviens qu'à l'époque le Politische Abteilung *était toujours installée dans une baraque en bois située à l'endroit où plus tard il y aurait la* Kommandantur *du camp. Dans cette baraque, il n'y avait pas de chauffage central, mais seulement des poêles très bas qui chauffaient au charbon. Les poêles étaient remplis jusqu'en haut ; une fois, des prisonniers juifs sont rentrés, des rabbins, qui s'en sont approchés aussitôt. Schulz leur a*

demandé s'ils avaient froid et ceux-ci ont répondu oui, et dans un moment de confusion, Schulz a fait asseoir un des plus vieux rabbins sur le poêle qui brûlait. Le lendemain, on a reçu son acte de décès et on a déduit que l'homme était mort de ses brûlures. »

Enfin, Joan de Diego raconte une journée quelconque dans le camp où l'"esprit du camp" s'infiltre lentement :

« Aucun prisonnier ne pouvait rester à rien faire pendant la journée, quelle que soit l'heure, avant le couvre-feu. Jamais ils ne nous commandaient de faire un travail utile. Parmi les nombreuses humiliations, il nous faisaient frotter sans répit nos assiettes, cuillères et fourchettes en aluminium, bien qu'elles brillent comme des miroirs. Tous ensemble, on ressemblait à des automates, possédés par la danse de Saint-Guy…, jamais la lumière du jour ne nous a semblé aussi sombre, ni la nuit aussi claire qu'alors. Le remue-ménage, les mouvements, cette vie entre convulsions faisaient une sorte de voile devant notre vue et nous empêchait de mesurer les heures et le temps.

…Une fois la journée finie, on rassemblait tous les Kommandos *de travail pour rentrer au camp et pour faire le décompte sur la place. On ressemblait plus à des pénitents qu'à des hommes et nos membres restaient immobiles à cause de tant d'heures de travail ; on ne se serait même pas rendu compte s'ils nous avaient menotté les poignets et s'ils nous avaient mis des fers aux chevilles. La technique nazie transformait l'homme en une chose neutre et on aurait dit que la mort était passée plusieurs fois sur chacun de nous.*

Après arrivait le moment d'un alignement étudié et prolongé qui n'était pas rompu avant que l'officier de service annonce au commandant du camp toutes les nouveautés ; parmi celles-ci, il lisait aussi les rapports qui dénonçaient les sabotages et autres "péchés" commis par les déportés. Après le rapport, le SS chargé de vérifier les motifs convoquait les présumés saboteurs au bureau du camp ; il les recevait un à un et, avec les coudes posés sur la table, il examinait les dossiers. Parmi les objets de bureau, il y avait un presse-papiers qui était un cube en granit de la carrière de Wiener-Graben. Le prisonnier, immobile, regardait le SS ; quelques minutes passaient avant que l'officier lise les accusations. De temps à autre, celui-ci levait les yeux sans bouger la tête afin de voir les réactions de l'accusé et, entre temps, sa main avançait lentement jusqu'à atteindre le cube en pierre ; il le saisissait d'un seul coup, après une pause très étudiée et demandait au prisonnier s'il acceptait sa culpabilité. Si

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 397

celui-ci s'y refusait ou tardait à répondre, le SS se levait brusquement et lui jetait la pierre dans la figure. Si ses réflexes répondaient, le prisonnier pouvait s'en tirer en esquivant les coups. Mais si le SS apercevait quelques gouttes de sang, c'est rare s'il n'en profitait pas pour assouvir toute sa cruauté ».

« Justice n'a pas été faite », m'a dit Joaquim Amat-Piniella à la fin de son récit d'une scène de cruauté des SS. L'idée que justice n'a pas été rendue est présente dans l'esprit de tous les déportés qui ont témoigné pour ce livre. C'est le cas de Climent i Sarrion, un des principaux témoins contre Schulz pendant le procès de Cologne. Schulz était le SS qui commandait le *Politische Abteilung* de Mauthausen, un lieu clé. Climent n'a pas pu oublier de nombreuses scènes de cruauté dirigées par Schulz, cet homme qui a été condamné à six ans de prison et qui est, aujourd'hui, en liberté car il souffrait d'un ulcère à l'estomac. Les déportés qui sont passés par Ebensee se souviennent très bien d'Anton Ganz, le commandant d'un des pires Kommandos de Mauthausen. Il a été jugé et condamné à une des peines maximales d'après les lois de l'Allemagne Fédérale. Aujourd'hui, il est en liberté, pour raison de santé. Les déportés ne pourront pas non plus oublier Anton Streitwieser, aujourd'hui chauffeur de taxi à Cologne, un des SS les plus sanguinaires qu'aient connu nos déportés. Streitwieser avait un chien, cadeau du capitaine Bachmayer, qu'il jetait sur les prisonniers pendant l'alignement, quand il fallait faire le fameux *Mützen ab !* Nos déportés ont dû supporter de nombreuses fois le spectacle du chien de Streitwieser qui déchiquetait un homme devant leurs yeux. Joan Tarragó a eu la poitrine toute ensanglantée parce qu'un jour, Streitwieser s'est amusé à le taillader avec un couteau, alors qu'il était soûl.

Neus Català peut aussi raconter de nombreuses particularités des gardiennes SS du camp de Ravensbrück. Les déportées catalanes se souviennent très bien de Graff, une ancienne gardienne d'asile psychiatrique qui rentrait radieuse à chaque fois qu'on pendait une déportée.

Et ceux qui sont passés par Gusen se souviennent de Chmielewski, le commandant SS qui obligeait les Russes à plonger le matin dans des bacs remplis d'eau glacée, sous le regard des *Kapos* qui riaient bruyamment. Jacint Carrió se souvient d'une scène dont le protagoniste était ce SS d'origine polonaise, surnommé le "Gitan" : *« Un jour, on rentrait épuisés du travail. Un déporté qui n'en pouvait plus est tombé raide par terre et n'avait plus la force de se relever et d'entrer dans la baraque. Il agonisait la bouche ouverte et le commandant Chmielewski lui a pissé dans la bouche. »* Il y avait aussi un SS de Gusen

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 398

qui obligeait les déportés à chanter le *Cara al Sol**(20) quand ils rentraient du travail sans force et malades. Ces mêmes SS étaient ceux qui devenaient mélancoliques quand ils écoutaient Bach et Beethoven : Joan Mestres se souvient de leurs visages attendris pendant qu'ils écoutaient un pianiste de l'Opéra de la Haye jouer du Chopin, le musicien interdit en Pologne. Ceux-là mêmes que la musique classique faisait fondre étaient ceux qui fracassaient contre le mur des enfants juifs ou gitans, comme le commandant du camp de Sachsenhausen. À Noël 1942, à Mauthausen, A. G. a vu pleurer les SS et les *Kapos* allemands devant un arbre tout décoré de bougies, pendant qu'ils écoutaient un chœur chanter les chants de Noël de leur pays. *« Ils pleuraient car ils se rappelaient leurs familles, qui étaient loin »*, a ajouté A. G.

Un jour, alors que Francesc Teix dessinait le portrait du commandant de Grossraming, il a levé les yeux et il a trouvé le SS en train de pleurer, la tête cachée entre les bras. Il lui a demandé ce qu'il avait.

- Tu n'as pas entendu la nouvelle ? On dit que l'Africa Korp a été battue et mon fils y servait comme officier.

Francesc n'a pas su quoi lui dire. Il s'était pris d'une petite amitié pour ce commandant, car il le laissait écouter les informations à la radio et il pouvait, à son tour, les transmettre aux camarades qui travaillaient dans l'organisation clandestine. Francesc lui a suggéré que son fils était peut-être en vie. Le commandant lui a alors expliqué pourquoi il devait travailler comme chef des SS.

- Moi, j'étais professeur à l'École du Travail à Vienne. Un jour, la Gestapo est venue chez moi et on m'a fait choisir : soit je devais aller lutter à Stalingrad, soit je devais travailler comme SS à l'arrière-garde. Moi, je ne suis pas militariste et j'ai opté pour les SS. Mais je ne me doutais pas du travail qui m'attendait.

Pour ne pas aller sur le front russe, il est resté en Autriche et il est devenu un criminel. Car, s'il fallait pendre un déporté, il ne s'en privait pas. Un jour, Francesc a vu comment on torturait un jeune homme qui avait tenté de s'évader. Il a été attaché à un tabouret, les fesses à l'air. D'abord, ils lui ont cassé les bras. S'il perdait connaissance, ils lui jetaient des seaux d'eau pour le réveiller. Il a reçu 190 coups dans le dos avec un nerf de bœuf. La chair des fesses sautait en morceaux pendant que les *Kapos* lui jetaient des seaux d'eau pour qu'il ne perde pas connaissance. Ensuite, ils l'ont pris, l'ont levé et ils l'ont promené comme s'il

(20) NdT : Il s'agit de l'hymne franquiste (Face au soleil).

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 399

était dans une arène, entouré par les SS et avec une affiche sur le dos où était écrit "INRI", en lettres bien grosses. Les gens dans les baraques ont entendu un cri horrible. Les SS avaient jeté leurs chiens sur lui et ils lui arrachaient les parties. Ensuite, ils l'ont tué d'un coup de feu.

Et tout ça, les bourreaux l'ont fait sous la surveillance de ce commandant qui n'était pas militariste et qu'on a obligé à être un SS.

Le capitaine Bachmayer était célèbre pour ses chiens. Il les dressait et les excitait pour qu'ils mettent en morceaux la chair du prisonnier que le capitaine avait choisi. Très souvent, il rouait de coups l'homme qui avait essayé de se défendre des morsures des chiens. Vers 1942, Bachmayer s'est pris d'envie de défendre les Républicains. Les témoins doivent faire des efforts pour ne pas dire du bien d'un homme qui a été si sanguinaire et cruel. Le capitaine Bachmayer, d'après Joan de Diego, n'était pas un homme très grand, il était normalement proportionné et devait avoir dans les vingt-cinq ans. La peau mate, de petits yeux, le regard inquiet, dans les prunelles de ses yeux brillait la vivacité d'un reptile. Quand il s'irritait, son visage changeait de manière ostensible. Il a été *Lagerführer* de Mauthausen depuis l'arrivée des premiers Républicains, le six août 1940, jusqu'au dernier jour, le cinq mai 1945. Il était d'origine bavaroise, il avait travaillé comme cordonnier. Il n'avait pas complètement trouvé sa place dans la caste des SS ; les autres ne le considéraient pas tout à fait comme appartenant à la race des seigneurs et ils disaient qu'il puait. Mais il était, juste après le commandant Ziereis, l'autorité suprême du camp central et il imposait une sévère discipline avec une grande brutalité. Son humeur était très changeante et il était capable d'être extrêmement cruel et, en même temps, d'une grande bonté. Bon père de famille et époux fidèle, c'était un homme plutôt puritain, si on compare sa vie à celle d'autres SS. Avant la libération du camp de Mauthausen, le capitaine Bachmayer s'est suicidé après avoir tué sa femme et ses filles, deux fillettes blondes de cinq et six ans. *« Moi j'ai vu pleurer l'homme le plus sanguinaire et le plus criminel du camp, Bachmayer,* raconte Joan de Diego. *Il pleurait parce qu'il aimait beaucoup sa femme et ses enfants et il s'inquiétait pour sa propre fin*(21)*. »*

Le commandant Franz Ziereis est mort d'une autre façon : traqué comme un lapin par les déportés qui venaient d'être libérés, il a été blessé et, agonisant dans une cabane dans les bois, il a avoué tous ses crimes. Il a dit qu'il n'avait été que

(21) Voir *Hispania*, nº 43, décembre 1972.

l'exécuteur des ordres d'Himmler, d'Heydrich, Pöhl et Glücks. Mais Hitler lui avait octroyé la Croix d'Argent et c'est le chef de camp qui, de tous, a réussi à obtenir le grade le plus élevé. Sa confession n'a pas été retenue au procès de Cologne, car le juge a dit qu'il manquait la signature d'un notaire(22). Il a été le responsable direct de la mort de plusieurs milliers de déportés. Lors d'une déclaration officielle, son propre fils a dit : *« Le jour de mon anniversaire, mon père a aligné quarante détenus devant moi. Il m'a donné un revolver et j'ai tiré sur les détenus, l'un après l'autre, car mon père disait que je devais apprendre à tirer sur des animaux vivants. »* Le commandant Ziereis prenait le plus grand plaisir à conduire le fameux "camion fantôme" et à participer activement aux exécutions. Il exigeait qu'aucun membre de sa garnison n'ait les mains propres. Le déporté Francesc Boix a photographié Ziereis agonisant. La photo de Boix ne représentait pas autre chose que le visage d'un homme qui mourait. Il n'a pas demandé pardon un seule fois et il a déclaré qu'Himmler et les autres étaient les véritables coupables.

« J'étais malade, raconte Dolors Gener*, et pour lutter contre le froid, j'avais mis un carton sous ma robe, un morceau sur la poitrine et un autre dans le dos. On m'a envoyée au* Revier*, et quand la SS a ouvert ma robe pour je me mette le thermomètre, le carton a fait un bond, tout rigide. Cette SS, on l'appelait "*Mouche-à-miel"**. *Elle nous traitait très bien parce qu'elle avait un* amant**, *un prisonnier français. Mais, quand il l'a laissé tomber, elle est devenue très méchante, comme une bête, et alors on l'appelait "*Mouche-à-merde"**. *Elle m'a collée une telle raclée qu'après les gaullistes l'ont cherchée à cause de cette atrocité. Moi j'avais alors quarante de fièvre et cette femme m'a obligée à aller travailler le lendemain. Beaucoup de compagnes sont mortes à cause de ça, pour ne pas avoir mis du carton sur leur poitrine pour avoir moins froid. "*Mouche-à-miel" *ne faisait qu'un mètre cinquante. Elle portait une très grosse bague avec laquelle elle te frappait au niveau des yeux. La première chose que l'on faisait, quand on la voyait arriver, c'était de nous couvrir le visage. Moi je retenais mes mains pour ne pas m'en servir contre elle… »*

Qui étaient ces SS, ces hommes qui ont rendu possible la barbarie nazie ? La plupart venaient, comme nos déportés, de la classe ouvrière. Bachmayer était cordonnier, Schulz, forgeron, Streitwieser, mécanicien, Ziereis avait été menuisier… Le nazisme a profité de leur condition d'aigris sociaux et leur a offert une carrière fulgurante au sein des SS, au sein du *Tötenkopfverbände* (l'unité à la tête

(22) Voir *Los SS tienen la palabra*, opus cité, p. 123.

de mort). Cette unité était l'*élite*** des SS, celle qui allait être à la tête des camps d'extermination. Le nazisme s'est allié à la grande industrie, au puissant capitalisme allemand des Krupp et, en même temps, il exploitait les marginaux, ceux qui n'avaient pas de conscience de classe. Ceux-ci étaient précisément l'envers de nos déportés, qui étaient, pour la plupart, des travailleurs qui s'étaient battus pour la République et pour un monde où leur classe cesserait d'être maltraitée et persécutée. *« La honte d'être prolétaire, qui est l'exact opposé de la conscience prolétarienne et qui est un élément central de la tendance à imiter le petit-bourgeois, constitue également le fondement de la psychologie de masses sur laquelle s'appuie le fascisme dès qu'il commence à pénétrer parmi les ouvriers. Le fascisme promet la suppression des classes, c'est-à-dire, la suppression de la condition prolétaire et, par ce moyen, il réussit à trouver un écho dans les positions petites bourgeoises du travailleur. Dans la mesure où les travailleurs ont émigré de la campagne à la ville, ils ont emporté avec eux l'idéologie de la famille paysanne…, le terrain le plus fertile pour l'idéologie national-impérialiste »*, écrit Wilhelm Reich.

La plupart des SS étaient originaires de la campagne et beaucoup étaient très jeunes, ils n'avaient pas plus de vingt-cinq ans. C'est curieux : nos déportés étaient aussi très jeunes, la plupart venaient de province, pas de grandes villes, et appartenaient à la classe ouvrière. Mais eux, ils ont choisi la République. La plupart des SS étaient aussi des hommes peu cultivés qui méprisaient profondément les intellectuels. Victimes d'un système essentiellement non solidaire, ils se battaient entre eux comme des loups. Ils avaient cru qu'ils étaient le peuple élu, les dirigeants qui ne craignaient pas la justice, la police, ou les institutions comme l'Église Catholique. Ils croyaient à la Race, à la Patrie, au Sang et à l'Espace Vital. Leur devise était : *« Nous ne craignons personne dans ce monde, c'est suffisant que les autres nous craignent »*. Excités par le militarisme, par la virilité des masses en uniforme, par les défilés rythmés, les SS ne se rendaient pas compte qu'ils perdaient toute humanité. À Nuremberg, aucun des SS jugés par les forces alliées n'a défendu son attitude pour des motifs idéologiques. Ils ont tous dit qu'ils obéissaient à des motifs supérieurs, qu'ils n'étaient que les pièces d'un engrenage qui n'avait rien à voir avec eux.

D'après les Pappalettera[23], près de 130 000 hommes sont morts à Mauthausen. Par ce camp sont passés environ quinze mille SS, dont seulement

(23) *Los SS tienen la palabra*, p. 35 et suivantes.

soixante-et-un ont été jugés par le War Crimes Branch, le tribunal de Nuremberg. Joaquim Amat-Piniella a raison, il avait raison : *« Justice n'a pas été faite »*.

LE PRIX DU CORPS HUMAIN

« Pense qu'après les grandes destructions
Chacun démontrera qu'il n'y était pour rien. »
GÜNTER EICH

"Morros", le *Raportfürher* de Grossramming[24] était un SS grand, blond, bien bâti, aux lèvres charnues et aux yeux de Chinois. Il demanda à Joan N., le déporté né à Campdevànol, de faire son portrait. Joan N. lui répondit que le commandant lui avait interdit de peindre quelqu'un d'autre et que, s'il le faisait, il l'expédierait au four crématoire. Mais le *Raportfürher* avait très envie qu'on fasse son portrait et il enferma Joan N. dans la cabane à outils. Quand il eut terminé le portrait de "Morros", Joan N. lui demanda de ne pas l'envoyer au *Ballen*, le *Kommando* où l'on travaillait à la construction de Grossramming, car il savait qu'il y laisserait sa peau."Morros" lui dit qu'il l'enverrait à l'infirmerie de Mauthausen.Tous les malades durent se mettre en rangs, la majorité souffrait de phlébite, ils avaient les jambes gonflées d'eau et étaient à demi-morts. "Morros" dit à Joan de se charger d'un Polonais qui ne pouvait pas marcher et qui était plus mort que vif. Ils descendirent sur la route en se traînant par terre et furent balancés comme des sacs à l'intérieur d'un camion. Ensuite, on les jeta dans un train en direction de Mauthausen. Joan savait qu'en arrivant au camp central le "camion fantôme" les attendrait et, avant de sortir de Grossramming, il s'était mouillé avec un mouchoir au cas où on les aurait gazés. Joan fit tout le trajet avec le Polonais sur le dos, comme un sac de pommes de terre. Joan connaissait très bien la route et, quand on les fit monter dans le "camion fantôme", il prépara son mouchoir tout en comptant les virages qui restaient. Mais cette fois-là, les SS ne déclenchèrent pas le gaz.

Au camp, ils furent reçus par Joan de Diego. Le *Rapportfürher* les fit descendre, Joan portait toujours le Polonais sur son dos, et il les envoya aux

(24) Une photographie de ce SS qui s'appelait Winkel se trouve dans les pages d'illustration. Winkel fut l'un des SS les plus cruels et sanguinaires. Auparavant il avait été *Kommandofürher* à la carrière de Mauthausen. Il tomba malade et alla à l'hôpital où il vit les blessés qui revenaient du front de l'Est. Il revint à Mauthausen démoralisé. Il ne parlait plus et ne sortait plus du baraquement.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 403

douches. Le Polonais ne respirait presque plus et c'était très difficile de le traîner. Joan le déposa sous la douche puis l'emporta jusqu'à l'infirmerie. Il venait tout juste de le déposer sur la table quand le Polonais mourut.

- Tu aurais pu mourir au Kommando, lui dit Joan N., *au lieu de me faire tant souffrir !*

Le lendemain, Joan N. fut emmené au camp russe. Il expliqua au *Kapo* qu'il devait être opéré et il fut rasé des pieds à la tête. Ils étaient sept malades qui furent emmenés sur des civières faites avec des roues de bicyclettes. Ils furent opérés en dehors de la baraque 5, celle des opérations. Ramon Verge, l'infirmier, commença à les appeler tous. D'abord l'un, puis l'autre, et encore un autre… et Joan voyait qu'ils ressortaient tous morts sur les civières à roues de bicyclettes.

Au bout d'un moment Ramon Verge sortit :

- Qui faut-il opérer ?

- Moi, répondit Joan N.

Joan N. n'en menait pas large. *« Je craignais le pire »*, m'a-t-il dit quand il m'a raconté cette histoire. Ils l'emmenèrent à l'intérieur et l'allongèrent sur une table de marbre ; ils lui attachèrent les jambes avec une courroie et les mains à des piquets qui se trouvaient à côté de la table de marbre. Au dessus de la table il y avait une barre de nickel.

- De quoi doit-on t'opérer ?

- De deux hernies.

- Si tu résistes à la première, ça sera déjà bien, lui dit le docteur Podlaha, le médecin tchèque.

Joan ferma les yeux. Il voyait encore la barre de nickel au-dessus de lui. Il attendit un moment le coup de bistouri et, enfin, il vit un bistouri de treize centimètres de long. Mais il ne s'attendait pas à ce qu'on l'opère à vif. Joan se mit à crier et Ramon Verge lui dit d'arrêter et que, s'il continuait, ses boyaux allaient sortir. Il lui fourra un morceau de serviette dans la bouche et lui dit de le mordre car ils allaient le recoudre. C'est alors que Joan perdit connaissance. Il se réveilla sur la civière à roues de bicyclette qui cahotait sur le chemin plein de trous et de pierres. *« Ils étaient en train d'y mettre du gravier et ça faisait catric catrac et, à chaque pas, ma blessure s'ouvrait un peu plus. Ils avaient bouché ma blessure avec ce qu'ils avaient trouvé : un morceau de papier rectangulaire fixé à la chair par des bandes de sparadrap. Quand nous sommes arrivés à la porte d'entrée du camp principal la sentinelle a demandé qui se trouvait sur la civière.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 404

- Un malade, a répondu celui qui me transportait.

- Alors, au four crématoire ! lui dit le soldat. »

Mais Joan fut laissé à la baraque 3, et c'est ainsi qu'il sauva sa peau. D'autres déportés n'eurent pas sa chance. Bien des Catalans ont dû mourir abandonnés dans les infirmeries ou les hôpitaux des camps d'extermination. Nous avons déjà vu combien il était facile de mourir dans les camps. Vous n'étiez rien, votre personnalité n'existait pas, alors votre corps valait encore moins. Si l'on était malade, vieux, ou si on devenait fou ou invalide, on était euthanasié. Pere Vives, Bonet i Bonet, Arnau, le père de Cortès… tous ces Républicains sont morts d'une grippe mal soignée, d'une diarrhée persistante, de la tuberculose, d'une jambe coupée, ou pour avoir plus de cinquante ans. Le corps ne valait quelque chose que pour travailler. Le jeune Salvadores fut assassiné parce qu'il avait des engelures aux mains : ses mains ne servaient plus à rien, les nazis ont fait disparaître son corps.

« Je me suis retrouvé à la baraque 5 parce que j'avais le scorbut à cause de la mauvaise nourriture » nous raconte A. G. *« Mais la baraque 5 n'était rien comparé au Camp russe. Dans cet hôpital ils sont arrivés à entasser jusqu'à sept cents malades. Sur un lit de quatre-vingts centimètres de large, ils faisaient tenir jusqu'à sept malades. Ils les obligeaient à s'allonger, mais eux préféraient dormir assis. Certains malades tuaient ceux qui agonisaient pour gagner un peu de place dans le lit. »*

Le Camp russe était appelé ainsi parce qu'il avait été construit par les Soviétiques. Il était composé de baraques en bois. Quand un malade mourait, les autres le cachaient entre leurs corps et ainsi ils pouvaient récupérer la nourriture qui revenait au mort. C'est dans ce camp que fut découvert le plus grand nombre de cas d'anthropophagie. Quand les déportés tombaient malades, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ne pas être envoyés au Camp russe. Personne, au camp de Mauthausen, n'ignorait que les malades de l'hôpital, ou Revier selon le vocabulaire des déportés, recevaient une demi-ration de nourriture et l'on n'ignorait pas non plus qu'il était plus facile, là-bas, de mourir ou de devenir fou. Les conditions sanitaires étaient déplorables : il n'y avait pas de médecins SS, tous les médecins étaient des détenus et ils n'avaient rien d'autre que leurs mains et un esprit héroïque pour supporter la présence quotidienne de la mort. Deux médecins catalans, les docteurs Pere Freixa et Salvador Ginestà se sont battus pour sauver de nombreuses vies. Le docteur Fichez et le père Riquet, un jésuite, ne sont pas morts en déportation grâce à Salvador Ginestà. Mais il n'y avait pas

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 405

d'anesthésiants pour opérer, ni de médicaments, ni d'instruments. Uniquement les objets les plus élémentaires pour combattre la dénutrition, les infections, la dysenterie, l'hydropisie accompagnée de paralysie cardiaque, le typhus exanthématique, les phlegmons dus au manque de sucre, les empoisonnements du sang provoqués eux aussi par le manque de nourriture… Au *Revier* il n'y avait pas de toilettes, ni d'eau, ni de fenêtres. Les baraquements furent inaugurés le 14 avril 1943. Dans chacun des baraquements il y avait trois bidons qui dégageaient une puanteur insupportable. Les malades y faisaient leurs besoins. Bien des fois un malade y tomba parce qu'il était trop faible pour pouvoir s'appuyer. Au procès de Dachau contre les bouchers de Mauthausen et leurs *Kommandos*, sept SS du service sanitaire furent condamnés. Parmi eux, il y avait le docteur Kressbach, surnommé "L'injecteur". C'est lui qui avait fait faire le plus grand nombre d'injections d'essence. Avant la guerre, le docteur Krebsbach avait été un des plus illustres pédiatres de Cologne(25). Il fut pendu par les Américains. On a dit que c'était un homme pieux et que, pendant le procès de Dachau, il allait tous les jours à la messe. D'après les frères Pappalettera, plus de cent membres du service sanitaire de Mauthausen et leurs *Kommandos* n'ont pas été jugés. Aujourd'hui encore, ils sont en liberté.

Un médecin, le docteur Sever Perramon, nous parle de Buchenwald : *« Personne n'était à la place qui aurait dû lui correspondre. Le forgeron était infirmier, l'infirmier s'occupait des munitions, le pharmacien travaillait à la carrière, les rares médecins qui avaient pu parvenir à travailler à l'hôpital le faisaient sans recevoir aucune considération pour leur profession, presque toujours sous le contrôle de l'infirmier, l'arbitre des cliniques […] Le médecin n'avait pas voix au chapitre. […] Il était toléré pour établir un diagnostic qui était parfois corrigé par l'infirmier qui, souvent, avait l'audace de prendre le gonendoscope (sic)*(26) *et d'émettre son diagnostic devant le médecin. »*(27)

À Gusen sont morts beaucoup de déportés qui, sous le terme d'invalides, étaient confinés dans les baraques 31 et 32. Jacint Cortès a raconté plus haut comment étaient traités ces déportés en se référant au *Kapo* de Sabadell, Tomàs Urpi. Pons nous rapporte à présent comment était l'hôpital :

« Pour entrer à l'hôpital il fallait avoir au moins 39 ou 40 de fièvre. Sinon, ils vous donnaient deux aspirines et vous renvoyaient immédiatement au tra-

(25) Voir *Los SS tienen la palabra*, tout le chapitre 6 et *Kanthak*, opus cité, p. 15-17.
(26) NdT : L'auteur emploie ce mot accompagné de la mention sic sans autre explication.
(27) *Quaderns*, n°6, 1945, Perpignan.

vail. Le traitement à l'hôpital était déplorable dans la mesure où manquaient toutes sortes de médicaments et d'instruments. Les malades mangeaient la même chose que les autres déportés, sauf pendant une période très courte où les déportés qui avaient beaucoup de fièvre ont bénéficié d'un régime spécial. Quand l'hôpital était plein à craquer, ce qui arrivait très souvent, les soins étaient rapides : le médecin SS passait avec le médecin prisonnier et ils sélectionnaient les malades les plus faibles de chaque baraque du Riever. *Les médecins notaient le numéro de ces malades et, à la nuit, ils étaient gazés ou assassinés d'une piqûre d'essence au cœur, dans un baraquement à l'écart. Ces sélections ont été incalculables. Bien des fois des camions ont dû venir de Mauthausen pour chercher les victimes car le four crématoire de Gusen ne suffisait pas pour le nombre de morts qu'il y avait. Les médecins se servaient des malades pour leurs expériences et, à Gusen, beaucoup de déportés sont morts pour avoir servi de cobayes. »*

Hitler, dans un décret de mars 1941, a étendu la loi d'euthanasie aux malades des camps qui n'étaient pas guéris au bout de trois mois et à tous ceux qui n'étaient pas aptes au travail en général. En 1939, il avait décrété l'euthanasie pour les malades mentaux incapables de travailler et pour toutes sortes d'incurables. Au mois de mai 1941, Hitler autorisait le docteur Sigmund Rascher à utiliser les détenus de Dachau comme cobayes humains pour étudier la résistance humaine dans les vols à haute altitude. Les expériences sur les corps humains se sont succédé pendant toute la période de la déportation. Les déportées catalanes se rappellent que de la semence de singe fut inoculée à certaines de leurs camarades du camp de Ravensbrück. Celles-ci, en apprenant ce qu'elles avaient subi, se suicidèrent toutes. Dans son livre sur Mauthausen[(28)], Marsálek note divers types d'expériences scientifiques faites avec des hormones, des poulets et des aliments. Cent soixante-quatre déportés moururent de cette dernière expérience. Le responsable était le docteur Schenk qui vit, aujourd'hui encore, librement en Allemagne Fédérale. Les virus du typhus, du choléra et de la tuberculose furent également injectés aux déportés de Mauthausen. Josep Bailina rappelle comment on lui injecta le virus du typhus. Il resta pendant 48 heures tremblant de fièvre et de froid parce que les nazis voulaient tester la piqûre anti-typhus.

« Nous, les Espagnols, nous avons également servi de cobayes, raconte Casimir Climent. *Le service central sanitaire des SS avait demandé à notre*

(28) Opus cité, p. 142-143.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 407

camp un groupe de personnes qui, de par leur état de santé, présentaient une bonne résistance physique. Ils n'ont pas pris d'Allemands, mais des étrangers. Si je me souviens bien, comme Républicains, il y avait Gil, Calderon et moi. Le camarade Calderon est mort à Paris d'une lèpre foudroyante. À moi, ils m'ont injecté 100 grammes d'un liquide dont les SS eux-mêmes ignoraient l'origine. Je crois que c'était un staphylocoque et ils voulaient en tirer un sérum anti-staphylocoque. L'Institut d'Immunologie de Vienne avait demandé quarante hommes en bonne santé. On a été beaucoup de la baraque 2 à être choisis parce que c'était une baraque où on était mieux nourris. Pendant six mois, ils nous ont fait une piqûre à la poitrine. Tous les mois, Vienne envoyait une caisse métallique contenant les ampoules numérotées et le docteur SS ne savait pas ce qu'il nous injectait sous le sein gauche, toujours au même endroit. Pendant trois ou quatre jours nous avions une réaction très forte, avec de la fièvre ; la température pouvait atteindre 40 degrés. Et cela ne nous empêchait pas d'aller travailler. L'injection, très profonde, n'était pas absorbée immédiatement et cela provoquait une sorte de calcification, comme une tumeur, qui se réduisait jusqu'à disparaître au bout de deux ou trois semaines. Ils nous prenaient alors 200 ou 300 grammes de sang qui, avec le même numéro que l'injection, repartait à Vienne dans la caisse métallique. Nous croyions qu'avec notre sang ils faisaient des sérums ou des vaccins contre le staphylocoque. J'attribue la mort par la lèpre de Calderon à ces injections. Par la suite, j'ai eu des réactions et je ne sais pas si cela en est la cause… »

Au camp de Mauthausen, du pain mélangé à de la sciure fut distribué aux déportés. Cette mesure déclencha des coliques et des occlusions intestinales mortelles. Les témoins ont été assez réticents à parler de ce sujet. Plus d'un déporté catalan a dû servir de cobaye, mais par la suite a préféré l'oublier. Nous avons donc peu de données en notre possession. Nous devons cependant nous souvenir d'un nom : Pere Baró i Gili, d'Estat Català, qui est mort dans un camp d'expérimentation nazi parce qu'on lui retira tout son sang. C'était un donneur forcé de plasma. Une commission vint une fois visiter le camp de Mauthausen. Elle trouva que les déportés étaient très mal nourris et qu'il fallait leur faire manger des oignons. Zieis appliqua immédiatement cette mesure thérapeutique : quand la commission quitta le camp, il réunit plus de six mille hommes sur la place et devant chaque baraque, les SS vidèrent des sacs d'oignons pleins à craquer. Les *Kapos* distribuèrent les oignons entre tous les déportés et les obligè-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 408

rent à les manger sur place, tout crus. Zieris s'amusait, éprouvait une jouissance sadique à voir ces êtres désespérés et faméliques se jeter sur les sacs pour attraper un oignon. Le lendemain, de nombreux déportés moururent de dysenterie et d'autres maladies de l'estomac(29). »

Le corps humain, le physique n'avaient aucune valeur dans les camps d'extermination. Mais il n'en avait pas non plus du point de vue sexuel. Il était considéré comme un succédané de la libido insatisfaite. Wilhelm Reich explique que la sexualité non réalisée peut dévier jusqu'au sadisme : *« Si par un processus de répression sexuelle la sexualité est exclue des voies naturelles de satisfaction, elle emprunte le chemin de diverses satisfactions de substitution… L'agressivité naturelle augmente jusqu'à se transformer en un sadisme brutal qui constitue une partie essentielle du fondement psychologique des masses en période de guerre, dirigées par un petit nombre de personnes poussées par des intérêts impérialistes*(30). » Il faut prendre en compte la répression sexuelle d'une société qui méprisait la femme si elle ne servait pas à la reproduction et qui se basait sur la virilité de la force et de la Race. Sinon, il nous serait très difficile de comprendre le monde où vivaient nos déportés, un monde où le sadisme, basé sur la sexualité non satisfaite, était la chose la plus quotidienne dans le camp d'extermination. Si nous ne voulons pas le comprendre, nous ne saurons pas non plus pourquoi nos déportés sont revenus de déportation le corps et l'esprit malades.

Dans son livre, Wilhelm Reich parle aussi de la castration comme châtiment des fautes sexuelles et du désir sexuel. La castration devint un rite pour les nazis. Nos déportés devaient plus d'une fois constater la pratique de ce rite. Casimir Climent a vu un maître d'école, un vieil homosexuel, bafoué et brimé par les SS du *Politische Abteilung*. Cet Allemand avait été déporté à Mauthausen, accusé d'avoir perverti un de ses élèves. En apprenant cette histoire, la libido des SS se réveilla dans une irrésistible pulsion sadique. Les SS et quelques *Kapos* déshabillèrent l'instituteur, l'habillèrent en femme, l'enveloppèrent dans une serviette et montèrent autour de lui une scène de Grand Guignol. Les SS ne pouvaient s'empêcher de faire du théâtre. Le capitaine Schulz, devant lui, ordonna qu'on lui coupe les parties. Les SS apportèrent des seaux, des couteaux et du savon pour l'opération. Les jeunes Autrichiennes qui travaillaient au bureau, en tant que civiles, applaudirent avec enthousiasme.

(29) Raconté par Joan de Diego dans *Hispania*, n° 48, avril 1970.
(30) *Psychologie de masse du fascisme*, p.4.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 409

Les SS continuèrent de jouer cette comédie jusqu'au dernier moment. L'homme hurlait et tremblait, croyant qu'ils allaient le castrer. Quand ils jugèrent que la comédie avait assez duré, le capitaine Schulz donna l'ordre d'emmener l'Allemand qui n'était plus qu'une loque à force de pleurer et d'avoir peur. Les jeunes filles, dont aucune n'avait plus de dix-sept ans, riaient comme des folles. Une seule ne put supporter le spectacle et, après avoir flanqué une gifle à l'un des bourreaux, se jeta par la fenêtre.

Tandis que Rosenberg et Blüher, les deux théoriciens du nazisme, ne reconnaissaient que l'État comme institution virile de base homosexuelle, tandis que les SA et les SS pratiquaient l'homosexualité parce qu'ils croyaient que l'amour entre deux hommes était plus pur qu'entre un homme et une femme, des hommes mouraient parce qu'ils portaient le triangle rose des homosexuels. Pourquoi cette différence ? Ces derniers étaient très souvent des hommes cultivés, sensibles, civilisés. Ce sont des "roses" qui sauvèrent la vie de Joan Pagès. Mais les triangles roses étaient rejetés et maltraités par les SS parce que, précisément, ils étaient faibles. La base de l'homosexualité était très différente chez les uns et chez les autres.

« L'homosexualité s'était répandue à Mauthausen d'une manière difficile à imaginer, nous raconte Casimir Climent, *et également parmi les jeunes Républicains. J'étais au* Block *II et mon lit donnait sur la fenêtre. Au-dessus de moi, dans la couchette, dormait un jeune beau comme un dieu. Et très bien nourri. Quand il se déshabillait, il avait un corps de femme bien alimentée, avec des seins… C'était l'amant du caporal des tailleurs, un vieux. À moi, il me disait :*

- Climent, tu as une poitrine velue qui m'excite, tu me plais plus que ce vieux.

Si les plis de ma veste tombaient mal, les plis arrière, il venait le samedi soir avec la machine à coudre sur l'épaule et me les recousait, ou bien il arrangeait mon bonnet. Je crois que dans le corps de chaque Allemand sommeille un homosexuel. Une fois, il est arrivé un convoi de Polonais de quinze à dix-sept ans. Les SS se léchaient les babines, rien qu'à voir ces adolescents qui n'avaient pas encore de poils sur la poitrine.

- Regarde ce petit jeune. C'est un bel exemple de la race aryenne. Blond, les yeux bleus, dit un SS en en montrant un. Le petit blond aux yeux bleus a été envoyé aux cuisines. Cela voulait dire qu'il avait sauvé sa peau. Le petit jeune

a cru que c'était à moi qu'il devait ce traitement de faveur. J'avais été le premier à enregistrer son nom au Politische Abteilung.

- Un jour, je vous revaudrai ça, m'a-t-il dit.

Au diable sa reconnaissance. Un jour d'été où il faisait très chaud, on m'a changé de Block. *Je me suis mis au lit complètement nu. Vers les cinq heures, je me suis réveillé parce qu'on me faisait quelque chose qui ne me plaisait pas du tout. C'était l'heure où les garçons des cuisines revenaient de la corvée de patates.*

- Pourquoi as-tu fait ça ? lui ai-je demandé plus tard, à la cuisine.

- C'était la seule façon que j'avais de vous montrer ma reconnaissance, m'a-t-il répondu. »

Si un déporté réussissait à être l'amant d'un SS ou d'un *Kapo* important, sa survie était assurée et même un certain bien-être physique. Un certain nombre de déportés sont devenus homosexuels dans les camps nazis. D'autres l'ont été pendant la déportation et ont cessé de l'être en quittant les camps. Les témoins citent le cas de plus d'un déporté républicain, parmi les plus jeunes, qui se laissèrent pervertir par les *Kapos*. La situation vous y poussait. Mais tous les témoins sont d'accord pour dire que les triangles roses étaient des gens bien. *« C'étaient des gens bien élevés et cultivés,* dit Jacint Carrió. *Ils étaient incapables de faire du mal à quelqu'un. Ils lavaient le linge, faisaient tout ce que voulait leur* amant* *du moment. Les SS les commandaient. Ils vivaient comme des pistonnés dans une baraque à part et ils nous donnaient à manger sans que nous ne leur demandions. »*

« Il y avait un Castillan à l'infirmerie, raconte A. G., *que nous appelions "Caritas". La nuit, il recevait des "visites". Il avait été blessé pendant la guerre d'Espagne et il avait reçu un morceau de mitraille dans le sexe. Il lui en était resté un trou au milieu du membre. On lui avait dit qu'il serait opéré. À l'heure de la visite un* Kapo *est venu, un triangle rose.*

- Comment vas-tu ?

- Qu'est-ce que tu m'apportes ? a fait "Caritas".

- Rien…

"Caritas" lui a dit qu'il avait besoin de margarine, de confiture… et de ne pas revenir les mains vides. Le Kapo *est parti et au bout d'une demi-heure il est revenu avec quatre œufs, un morceau de saucisson et du pain. "Caritas" lui a dit :*

- Comme ça, je t'accepte. Mais ne reviens plus sans rien.

De l'autre côté de mon lit, il y avait un triangle rose.

- Tu as remarqué ?

- Quoi ?

- Écoute, l'autre est venu le voir, il lui a dit d'apporter à manger et il a remué ciel et terre pour y arriver. Ça, c'est de l'amour. Tu ne trouves pas ça sublime ?

Tout près il y avait un autre triangle rose qui relevait de maladie et celui qui était à côté de moi en était jaloux.

- Lui, c'est un inverti cent pour cent, moi je ne le suis qu'à quarante pour cent. J'ai connu des femmes, j'ai fait la fête avec elles. Mais après, j'ai connu des hommes et je préfère…

Au bout de quelques jours, j'ai dit à "Caritas" que tout cela me semblait écœurant et il m'a dit :

- J'ai fait un pacte avec lui. Nous faisons l'amour une fois par semaine et lui, en échange, me donne de la nourriture. Il faut s'adapter à la vie du camp. »

Pour la majorité des déportés, il fallait éviter de tomber dans le réseau de la perversion organisée. La solidarité aidait les plus jeunes. Joan Tarragó raconte :

« Il y avait un garçon très jeune et très beau à la baraque 13. Son Kapo *lui a proposé de coucher avec lui. Il a refusé. Le lendemain, le* Kapo *l'a envoyé à la carrière et l'a "recommandé" à un des* Kapos *les plus bestiaux. Il a passé toute la journée les doigts en sang, par un temps glacial, et il n'arrêtait pas de recevoir des coups. La nuit, le* Kapo *qui en était tombé "amoureux" lui a demandé :*

- Alors, qu'est-ce que tu en dis de la carrière ? Moi, je peux t'en dispenser. En plus, tu auras à manger et tu travailleras à l'intérieur.

Mais le Kapo *n'a pas pu arriver à ses fins. À nous tous, nous l'avons éloigné du jeune garçon. »*

« Nous, les Poschacher*, nous caricaturions tout ce qui était homosexualité,* raconte Jacint Cortès. *C'était une façon de nous défendre. Les plus grands corrupteurs étaient les prisonniers de droit commun, surtout avec les jeunes Polonais. Je me souviens du cas de deux frères de Barcelone. Une nuit, ils nous tous emmenés, les* Poschacher*, à la cuisine pour éplucher des pommes de terre. Les maçons, des Polonais, avaient cimenté le sol et posé dessus une planche épaisse. Comme je marchais dessus, un Polonais m'a crié :*

- Laisse-moi passer !

- Je suis presque arrivé au bout…

Et nous avons commencé à nous disputer. Le Kapo *des maçons m'a flanqué une raclée mémorable. Mon camarade, il s'agissait du frère aîné, a lancé sur le* Kapo *un triangle très tranchant qui servait à couper la base des choux. Il s'en est fallu de peu qu'il ne le tue. On s'est tous mis à courir entre les baraques, mais le* Kapo *l'a attrapé. Il lui a défoncé deux côtes et l'a laissé les lèvres pendantes. Il lui a dit :*

- Demain, je te tue. Quand j'aurai retrouvé le couteau que tu m'as lancé, je te tuerai.

Mais il ne l'a pas fait parce qu'il n'a pas retrouvé le couteau qui n'existait pas. Il est allé aux cuisines pour voir s'il en trouverait un, mais il ne savait pas qu'il s'agissait de l'outil à couper les choux. Le frère aîné a sauvé sa peau. Il était mieux que son petit frère. Celui-là était bien bâti et il y avait un Kapo *qui lui courait après.*

- Ce Kapo *me poursuit.*

- Kapo *ou pas, tu lui colles une paire de baffes, un point c'est tout.*

Un jour, devant moi, il a accepté un cigare du Kapo *et c'est ainsi qu'il est devenu homosexuel. Je ne l'ai pas vu mais on m'a dit qu'à la baraque de désinfection ils étaient nus tous les deux et qu'il faisait ce qu'il voulait du* Kapo*… »*

Les témoins ont tendance à parler de l'homosexualité dans les camps nazis d'un point de vue moralisateur. Quelques-uns parlent des triangles roses avec sympathie. D'autres s'arrangent pour effacer le sujet de leurs souvenirs. Pour beaucoup, l'homosexualité n'était qu'une conséquence de plus de la folie nazie. Pour eux, l'homosexualité est dégradation et perversion. Un de nos témoins, cependant, nous en a donné une version différente :

« Chacun de nous avait des problèmes à résoudre : la nostalgie, l'immaturité sexuelle des plus jeunes… Nous, les plus jeunes, nous avions connu la lutte, pas la vie. La vie, nous l'avons connue au camp. Là-bas, les problèmes sexuels étaient très pénibles et personne n'a jamais voulu prendre la peine de les étudier. Il ne faut pas oublier que le plus jeune d'entre nous était né en 1927 et avait tout juste treize ans quand il est entré à Mauthausen. Il y a eu de nombreux cas de persécution et de perversion de la part des plus dépravés qui couraient comme des fous après les plus jeunes. Mais il ne faut pas en

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 413

parler avec intolérance. Beaucoup ont cédé parce qu'ils avaient le couteau sous la gorge et qu'il fallait survivre. Un jour de nombreux Tchèques sont arrivés. Quand je suis allé au baraquement où ils étaient, j'en ai trouvé un qui pleurait.

- Pourquoi il pleure, celui-là ? ai-je demandé à ses camarades.

- Parce qu'il est à moitié Juif et qu'il voit bien qu'il n'en réchappera pas.

Je suis allé voir Lezinger, le premier secrétaire du camp. Lezinger était un prisonnier de droit commun et un homosexuel déclaré. Lezinger a fait venir le Tchèque et, en voyant que c'était presque un adolescent avec un très beau visage aux petits yeux bleus, il s'est senti immédiatement attiré par lui. Il l'a envoyé dans un Kommando *de travail tout en faisant effacer sa fiche de Juif. Ce Tchèque, par la suite, a vécu maritalement avec un Républicain, ils ont formé une seule et même personne. Ils se sont aidés jusqu'à la libération et, entre eux, il y a toujours eu une amitié authentique et de l'affection. Aujourd'hui le Tchèque est un personnage très important dans son pays et il a refait sa vie. Mais je suis sûr qu'entre ces deux déportés a subsisté un amour véritable. »*

D'après Marsálek, Himmler et Pöhl visitèrent le camp de Mauthausen au mois de juin 1941 et décidèrent d'y construire un bordel. En novembre de la même année ils en construisirent un autre au camp de Gusen. Au début, c'était seulement pour les prisonniers allemands et autrichiens, principalement les droit commun et les fonctionnaires non allemands. En 1944, la clientèle s'étendit aux autres nationalités, à l'exclusion des Soviétiques et des Juifs. L'un des témoins m'a avoué une fois que les Républicains avaient considéré comme une victoire de pouvoir aller au bordel. D'autres témoins ont préféré ne pas en parler : *« Beaucoup peuvent penser que la présence d'un bordel à Mauthausen veut dire que nous, les Républicains, nous n'y étions pas si mal. »* La plupart d'entre eux nient être allés au bordel. Quelques-uns seulement ont dit qu'ils y étaient allés et ont donné le nom des prostituées qu'ils y avaient connues. Ceux qui craignent de donner une idée trop douce des camps nazis ont raison, en partie. Il faut insister sur le fait que celui qui n'y est pas passé ne pourra jamais se faire une idée de ce qu'a été l'univers concentrationnaire nazi. Certains aspects, comme celui des bordels, pourraient désorienter plus qu'informer. Mais il ne faut pas oublier dans quelles conditions le bordel était conçu, ni ce qu'était, en réalité, un camp nazi.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 414

« Nous n'étions pas des hommes mais des morceaux », a dit un jour Casimir Climent. *« Je me rendais compte que les chiens et les poules étaient mieux traités que nous »*, disait Joan Mestres. Les camps étaient le reproduction distordue et grotesque de notre société de classes. Ils étaient l'autre côté du miroir de la réalité. Tous les prisonniers ne pouvaient pas aller au bordel. Il fallait avoir au bas mot 25 % de race aryenne. Les Républicains ont réussi à y aller mais ce fut vers la fin, alors que la plupart d'entre eux étaient morts, qu'ils ne restaient que les survivants, les "vétérans" qui avaient réussi à rester dans les lieux de travail les plus supportables. De nombreux témoins ont insisté pour dire qu'ils n'étaient jamais allés au bordel. D'autres ont été plus sincères. *« L'homme a besoin de satisfaction sexuelle pour son équilibre interne. Il faut avoir le corps apaisé et la conscience tranquille pour vivre »*, m'a dit Casimir Climent quand nous parlions du bordel. Ce même Climent m'a expliqué qu'un jour un général allemand est arrivé au camp de Mauthausen, déporté parce qu'il avait tué son chauffeur alors qu'il était ivre. Il était condamné à perpétuité et complètement séparé des autres prisonniers. Mais, une fois par semaine, une fille allemande, portant l'uniforme des jeunesses hitlériennes, le rejoignait et passait la nuit avec lui. Himmler avait eu l'idée des bordels dans les camps parce qu'il avait pensé que, de cette manière, les prisonniers travailleraient davantage. *« Un beau jour,* raconte Joan Tarragó, *ils nous disent qu'ils ont divisé la baraque 1 en petits compartiments séparés par une cloison de bois. Dans chaque compartiment ils installent un bidet : une cuvette pour pouvoir se laver après. On a vu aussi des rideaux aux fenêtres. Ça nous a beaucoup étonnés, il se disait que c'était peut-être pour les familles des Tchèques et des Autrichiens. Mais au bout de quelques jours, nous avons vu arriver à Mauthausen un fourgon cellulaire avec dix putains à l'intérieur. Pour aller avec elles, les déportés devaient payer deux marks aux SS. Ceux-ci donnaient cinquante centimes aux prostituées. Nous n'avions pas d'argent mais nous trouvions toujours le moyen de nous en procurer. On s'inscrivait mais il fallait attendre au moins deux mois. Il fallait chercher de beaux caleçons, une chemise, des chaussettes, etc., c'était comme aller à une noce. La plupart des femmes étaient des Gitanes ou des prisonnières de droit commun d'autres camps à qui on avait promis la liberté si elles se prostituaient. Elles ont presque toutes disparu et on n'a jamais rien su d'elles. »* En mars 1945, les prostituées allemandes ont été intégrées dans les groupes de surveillance des autres déportées. Les SS utilisaient les bordels des camps d'extermination pour se renseigner sur les plans d'évasion ou sur l'organisation clandestine des prisonniers.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 415

Pour aller au bordel, il fallait remplir un formulaire et y indiquer votre pourcentage de race aryenne. Ensuite il fallait passer une visite médicale pour vérifier que vous n'aviez pas de maladie vénérienne ou contagieuse. En remplissant la feuille, vous pouviez signaler le numéro de la fille qui vous plaisait. Le numéro était celui de la chambre qu'elle occupait. Au bout d'un certain temps, quand on avait vérifié que vous étiez aryen à 25 % et que vous n'aviez pas de maladie, vous receviez l'autorisation du Commandant du camp, lequel, très souvent, vous attribuait une femme tout à fait différente de celle que vous aviez demandée. Si vous la vouliez petite et bien en chair, ils vous en donnaient une grande et mince, ou l'inverse. Le jour où c'était votre tour, vous attendiez longtemps. Quand c'était à vous, une infirmière SS vous examinait le sexe en détail, y projetait une espèce de poudre blanche et vous, en vous tenant le sexe d'une main et, comme vous le pouviez, le formulaire de l'autre, vous passiez dans la salle d'attente. Dans cette pièce les Allemands avaient placé des revues allemandes. C'est là que, pour la première fois, nos déportés ont pu avoir des informations provenant de l'extérieur. Là, vous attendiez votre tour. Beaucoup essayaient alors d'échanger la fille qui leur avait été attribuée contre celle qui leur plaisait.

- Moi j'ai la 6, mais je voudrais la 3.

- J'ai la 2, si tu veux je te l'échange. J'aime mieux la 6, de toutes manières.

- Bon, passe-la-moi. Qui veut la 2 ?

- Moi.

- Laquelle tu as, toi ?

- La 6.

- Très bien, je la prends.

Ensuite, vous aviez exactement quinze minutes pour faire l'amour. Quatre hommes par heure. Quand le temps était écoulé, le SS qui surveillait ouvrait la petite fenêtre qui donnait sur chaque pièce et vous faisait sortir en quatrième vitesse. Si le SS ouvrait tout d'un coup et vous trouvait en train de faire des "cochonneries" le lendemain vous étiez envoyé dans la compagnie disciplinaire. Dans ce domaine, les Allemands étaient très "puritains". Parfois, il arrivait que les déportés tombent amoureux des prostituées. Si les SS le savaient, ils pouvaient avoir votre peau en vous envoyant au Bunker, la prison du camp. Il fallait être fort, oublier les femmes si vous le pouviez. Casimir Climent a passé deux soirées à lire les passages les plus misogynes de Schopenhauer à un ami. Climent voulait le consoler parce qu'il était tombé amoureux fou d'une Hollandaise qui avait disparu du camp. Il

était presque impossible d'avoir des relations amoureuses avec ces femmes. Voici ce que dit Joaquín López-Raimundo du bordel du camp de Gusen :

« Jusqu'à la fin, j'ai travaillé aux cuisines. Chaque nuit je m'arrangeais pour m'approcher du bordel et, par les fenêtres, y faire passer tout ce que je pouvais : tomates, radis, concombres. Un véritable trésor. Je n'osais pas leur parler, mais j'ai eu des relations platoniques avec une de ces prostituées. La chose n'a pas duré longtemps. Au bout d'un certain temps, elle est tombée enceinte, on ne sait pas de qui, et les SS l'ont supprimée à l'infirmerie avec une injection. Cela m'a tellement impressionné que je n'ai plus voulu leur porter de tomates.

Je me souviens aussi que le Kapo *d'une baraque est tombé amoureux d'une prostituée. C'était un footballeur de l'équipe allemande. Les SS l'ont prévenu de ne pas faire de bêtises, il y allait de sa vie. Mais rien à faire, lui n'en tenait pas compte. Il lui envoyait des lettres et des choses de ce genre. Un jour je l'ai vu, très soigné et avec un gros bouquet de fleurs. Il n'était pas méchant, même s'il aimait imiter les manières des SS et il s'arrangeait toujours pour être bien chaussé et bien habillé. Les SS l'ont surpris en train de flirter avec sa maîtresse à travers les barreaux du bordel. Un tabouret est tombé et ils ont entendu le bruit. Un matin on l'a retrouvé criblé de balles près des barbelés. Quant à la prostituée, ils l'ont pendue. »*

« Il me semble que les prostituées de Gusen, nous raconte Jacint Carrió, *étaient six Polonaises, prisonnières de guerre. Ceux qui allaient au bordel, étaient les pistonnés, les Kapos et ceux qui recevaient des primes. Les prisonniers de Gusen étaient trop faibles pour faire l'amour. À chaque fois, quarante déportés y allaient. À la porte du bordel il y avait un SS. Il donnait un coup de sifflet, six d'entre eux entraient et il sifflait à nouveau au bout de quelques minutes. Une fois, un camarade m'a dit :*

- La mienne faisait du crochet. Elle m'a dit "fais ce que tu veux". J'avais juste eu le temps de me déshabiller que le SS donnait son coup de sifflet. Je n'ai rien eu le temps de faire. »

L'écrivain Mario Vargas Llosa a décrit l'ambiance d'une maison de prostitution au milieu d'un camp militaire dans *Pantaleón y las visitadoras* ? Vargas Llosa croyait décrire une ambiance hallucinante. Quand je lui ai expliqué que dans les camps d'extermination nazis il y avait des bordels pour maintenir l'équilibre des déportés et les rendre plus aptes au travail, il ne voulait pas me croire.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 417

3 - GRANDS DANS LA FAIBLESSE

« Je sais combien nous sommes grands dans notre faiblesse. »
BRUNO APITZ, *Nackt unter Wölfen*

LA RÉSISTANCE DANS LES CAMPS DE LA MORT

« …parce que les dieux savent très bien que si je parle ainsi,
c'est parce que j'ai faim de pain, et non soif de vengeance »
SHAKESPEARE, *Coriolan*

Très vite les Républicains espagnols organisèrent la lutte clandestine dans les camps nazis. Souvent ils travaillèrent en liaison avec les anciens des Brigades Internationales ; ces derniers les conduisirent aux comités internationaux. Les Républicains jouirent d'un grand prestige parmi tous les antifascistes européens parce qu'ils avaient résisté trente trois mois pendant la Guerre civile espagnole.

« Les déportés peuvent différer de point de vue dans le jugement qu'ils portent sur les groupes nationaux étrangers, écrit Edmond Michelet[31], *mais tous sont d'accord pour dire que les Espagnols réussirent le tour de force de faire l'unanimité dans la sympathie et l'admiration. Ces rouges de l'Armée républicaine étaient pour la plupart des ouvriers et des paysans. Leur sort était des plus misérables : internés depuis la fin de leur Guerre civile, ils avaient été, après la campagne de France menée à nos côtés, livrés aux nazis par Vichy. Pas de lettres du pays pour eux depuis de longues années. Pas*

(31) *La route de la liberté*, p. 154-155. Cité dans *Hispania*, 1969, p. 10. Edmond Michelet fut déporté à Dachau.

davantage de colis de la Croix-Rouge. Un abandon de tous qui semblait total. Avec cela, une ignorance de la langue allemande qui les rendait encore plus isolés dans leur détresse.

Les Espagnols tiraient de leur adversité une orgueilleuse fierté qui forçait le respect. Jamais on ne les entendait gémir. Une pudeur le leur interdisait. Malgré leurs oppositions politiques (il y avait tout de même chez eux des différences notables entre l'anarchiste de la F.A.I. et le républicain, entre le socialiste et le communiste) ils avaient l'élégance de n'en rien laisser paraître… »

Le 22 juin 1941, le jour même où l'Allemagne nazie déclarait la guerre à l'Union soviétique, il y eut une grande désinfection générale au camp central de Mauthausen. Ce jour-là les communistes de tout l'État espagnol eurent l'occasion de se voir, de parler. *« Nous étions tous nus,* raconte Joan Tarragó, *et nous nous rapprochions tous les uns des autres, parce qu'il faisait très froid. Quand le soleil s'est levé, nous nous sommes tous mis à bouger, on aurait dit les* castellers *de Valls*(32)*. Les communistes se sont mis en cercle et l'un d'eux, au centre, faisait le taureau. Un des nôtres est sorti du cercle et a commencé à le toréer. Nous les encouragions. Les SS étaient perplexes de voir que nous ne perdions pas le moral. Jusqu'à cette date, il n'existait pas de direction unique des communistes, parce que chaque convoi qui arrivait au camp apportait sa direction du P.C.E. ou du P.S.U.C., selon que c'étaient des Catalans ou non. Ce jour-là, donc, nous nous mîmes d'accord pour nommer la première direction unique, laquelle fut composée des camarades Razola, Perlado, Bonaque, Bonet et Pagès. Cest moi qui ai proposé ce dernier comme représentant du P.S.U.C. car ça aurait été une erreur de constituer un autre organisme dans les conditions difficiles et périlleuses du camp. Plus tard, Montero et Raga y sont entrés. »*

Manuel Bonet i Bonet était d'Hortells, mais il vivait à San Sadurní d'Anoia. Selon ce que m'a dit un témoin, il fut décidé d'incorporer un militant du P.S.U.C. après qu'eurent été choisis les quatre premiers, tous du P.C.E., encore que Bonet fût valencien vivant au Principat, et Razola un paysan immigré en terres catalanes. Quand il fut décidé d'intégrer quelqu'un du P.S.U.C. dans l'organisation clandestine du camp, deux hommes arrivèrent à égalité : Jucosa, qui fut plus tard

(32) NdT : Les "*castellers*" sont des pyramides humaines caractéristiques de la ville catalane de Valls et de la partie centre-sud de la Catalogne et formées pour des concours de hauteur et de style entre groupes de villages ou de villes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 419

assassiné par les nazis, et Joan Pagès. Ils voulurent procéder de façon démocratique et ils organisèrent un second vote : Joan Pagès l'emporta avec une voix de plus. *« Au bout de quelques jours,* nous dit maintenant Joan Pagès, *nous avons vu que Manuel Bonet tombait gravement malade. Nous faisions les réunions en marchant après une journée de travail longue et épuisante. Bonet ne pouvait supporter nos longues promenades, souvent nous faisions quatre ou cinq kilomètres en marchant sans nous arrêter à l'intérieur du camp. D'autre part, à cinq nous étions trop nombreux. Nous nous en sommes rendu compte et nous avons réduit notre nombre à trois. L'organisation des communistes républicains dans le camp, nous l'avons établie par baraque et nous avons dû faire les réunions en double. L'effort était énorme. C'est ainsi que nous avons décidé de réduire et de restructurer la direction. Vers novembre 1941, quand Raga est revenu de Gusen, nous avons formé la direction Razola, Raga et moi-même. Nous avons formé une direction locale avec Tarragó, Constante, Bonaque et Perlado. Nous avons essayé également de former des groupes à nous dans les Kommandos extérieurs avec lesquels nous communiquions lorsque c'était possible, grâce aux camions de vivres ou par l'intermédiaire des déportés qui chargeaient et déchargeaient. Partout il y a eu un représentant du P.S.U.C. De ce point de vue, la parité était toujours la même : deux du P.C.E. et un du P.S.U.C. La liberté que nous avons eue le jour de la désinfection, un jour historique pour nous, a été capitale. Nous étions excités par la nouvelle de l'entrée en guerre de l'URSS. Notre direction a renforcé nos différentes cellules et a commencé à faire tache d'huile vers les communistes d'autres nationalités. Au début, la réponse de ces derniers a été très limitée. Seuls, quelques anciens membres des Brigades Internationales ont accepté nos points de vue. Ce n'est qu'à partir de l'année suivante, 1942, qu'on peut dire que les partis communistes d'autres pays ont commencé à s'organiser. Ceux qui l'ont fait en premier ont été les Yougoslaves, les Autrichiens, les Allemands… Après avoir organisé les partis, on a compris la nécessité de créer des comités nationaux unitaires, avec des membres de toutes les tendances, pour arriver à la fédération de tous ces comités nationaux et unitaires au sein d'un Comité International, authentique noyau dirigeant de tous les détenus. Une fois de plus, nous, les Républicains, nous sommes les premiers à organiser notre comité unitaire. Y participent la C.N.T., des républicains, des socialistes, le P.S.U.C., le P.C.E. C'est-à-dire tout le monde. Notre comité unitaire*

peut être considéré comme formé à l'automne 1943 et rapidement commence la même dynamique de vouloir faire tache d'huile. Les Français et les Tchèques répondent favorablement, suivis peu à peu de toutes les autres nationalités. On est déjà en 1944 quand est constitué le Comité International, organe directeur de toute la lutte antifasciste au sein du camp(33)*. »*

Le Comité "National" des Républicains, c'est-à-dire au niveau de tout l'État espagnol, était formé d'un socialiste, Roziano, un républicain, Calmarza, un communiste, Razola (qui faisait partie du Comité International) et un membre de la C.N.T., Josep Ester. *« Dès que ce comité a été formé,* nous raconte Josep Ester, *nous, les groupes politiques républicains, nous nous sommes bien mieux entendus. Tous les quatre, nous nous promenions chaque nuit et nous nous passions les nouvelles. Vers la fin, nous avons décidé de sauver la situation en cas de provocation de la part des nazis. Dans les derniers moments, nous craignions beaucoup cette provocation. »*

Les organisations les plus nombreuses au camp de Mauthausen, selon Josep Balina, étaient la C.N.T et le P.S.U.C. Mais il y avait aussi des gens du P.O.U.M., comme Ricard Garriga, ami personnel de Nin et de Maurín, d'Esquerra Republicana et d'Estat Català, comme Lozano, champion d'Europe de boxe, et Llobera. La C.N.T. fut réorganisée, surtout dès que Josep Ester fut déporté au camp de Mauthausen. *« J'ai décidé de réorganiser la C.N.T.,* nous raconte-il lui-même, *par groupes de gens connus. Nous avons élu un délégué par baraquement, lequel était en liaison avec le comité de la C.N.T., formé par Antoni Daura, d'Ascó, Serralta de Vinaròs, Carratalà, Barcelonais de Sants et moi-même. Ensuite je suis passé au Comité National et j'ai été remplacé par Pere Prat de Terrassa. »* Carratalà était menuisier, Serralta était sculpteur et on l'obligea à faire la tombe de la mère d'Hitler. Pere Prat avait été maire de Terrassa. Selon Joan Gil, de la C.N.T. également : *« Nous étions organisés de manière individuelle, nous ne contrôlions pas les gens, mais nous étions tous en contact. Nous n'étions pas cependant dans l'état d'esprit de faire une action. Nous n'avions pas d'armes. En général les relations entre les différents groupes politiques n'ont pas été mauvaises. Elles ont toujours été correctes et nous avons essayé de rester unis dans la solidarité. Un des piliers de l'union entre tous les Républicains a été Melcior*

(33) Ce récit est basé sur des conversations de Joan Pagès avec l'auteure de ce livre et sur une entrevue réalisée par Alfons Quintà à notre déporté dans la revue *Presencia* en mai 1975.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 421

Capdevila, qui était peut-être d'Esquerra Republicana, mais qui a beaucoup travaillé avec nous, les gens de la C.N.T. Il a été un des premiers à fonder une chaîne de solidarité de nourriture pour les plus nécessiteux. Nous "organisions" la nourriture d'un commun accord avec les communistes, socialistes, etc. Il faudrait peut-être dire que plus que des oppositions entre les différents partis politiques, il y a eu, à Mauthausen, une certaine méfiance envers les Catalans, parce que nous parlions notre langue. Mais les soupçonneux ont été une minorité. Le souvenir de la Guerre civile et de ses conséquences nous a tous rapprochés. » Joan Gil a été l'unique déporté qui a réussi à être chef de *Block*, parce que cela lui a été demandé par le Comité National. Selon Joan Pagès, la C.N.T. a été mieux organisée au *Kommando* de Gusen qu'au camp central de Mauthausen. Par contre, les communistes ont mieux travaillé à Mauthausen qu'à Gusen. Laissons parler maintenant un survivant de Gusen, Jacint Carrió :

« Nous étions tellement accablés à Gusen que nous ne pensions qu'à manger. La résistance, nous avons commencé à l'organiser véritablement très peu de temps avant la libération. Ceux de Manresa étaient pour la plupart d'Esquerra. Certains étaient du P.S.U.C. ou de la C.N.T. Je me souviens avec beaucoup de tendresse de Jesús Dalmau, employé de bureau chez Pirelli. Dalmau était d'Estat Català. Ceux de Manresa, cependant, ne regardaient pas les partis, mais les personnes. Nous nous regroupions par villages, par liens d'amitié ou de famille. Nous n'avons pas fait de politique jusqu'à la libération. Il y avait beaucoup de différences entre Mauthausen et Gusen. Ceux de Gusen étaient des parias. À Gusen nous étions si épuisés que, quand nous revenions de travailler, nous ne parlions que de nourriture.

C'est seulement quand nous avions l'estomac apaisé que nous parlions de politique. Mais de la vraie politique, on ne pouvait pas en faire. Nous autres, ceux de Manresa, nous discutions sans sectarisme. Nous regardions la personne par-dessus tout. Quand en 1943 les Italiens sont arrivés à Gusen, tout le monde leur donnait des coups.

- Pourquoi faites-vous ça ?

- Parce que ce sont les fascistes de Mussolini.

Nous autres, ceux d'Esquerra, nous n'étions pas d'accord. Nous disions que nous en parlerions plus tard de nos divergences. Qu'avant tout il nous fallait sortir. »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 422

Carrió croit que, s'il n'y a pas eu de résistance au camp de Gusen, c'est peut-être parce qu'ils n'étaient pas aussi bien organisés sur le plan politique. Peut-être parce qu'ils n'ont pas planifié aussi bien qu'à Mauthausen la résistance armée. Mais dans les camps nazis il y a eu de nombreuses façons de résister. Il fallait résister à la faim, aux maladies, aux intempéries, aux SS, aux *Kapos*, aux chefs de *Block*, aux chiens, aux tortionnaires, aux pervertis. La résistance a d'abord commencé par organiser la solidarité d'un point de vue collectif. Distribuer davantage de nourriture aux vieux et aux faibles, aider ceux qui se démoralisaient, suivre l'information extérieure sur le cours de la guerre, obtenir les meilleurs *Kommandos* de travail pour les camarades, cacher les "Nuit et Brouillard", dérober les preuves de l'extermination nazie telles que les photos du camp de Mauthausen, faire du sabotage, voler des armes, planifier l'évasion pour les derniers jours, éviter que les camps ne soient détruits selon les ordres d'Hitler…, c'était cela la résistance dans les camps nazis.

Et cette résistance a été faite par tous les groupes politiques. Elle a été faite par les garçons des J.S.U., dont la direction était formée en majorité de Catalans, elle a été faite par ceux de la C.N.T. comme Pere Pey i Sardà, mort récemment à Arcachon, un homme qui cherchait toujours l'union. *« Ce qui était le plus important, c'était de leur tenir tête,* m'a dit Miquel Serra i Grabolosa : *Si nous avons obtenu un certain prestige aux yeux des SS c'est grâce à notre culot. Un jour je marchais avec un seau plein de nourriture volée et je suis tombé, soudain, sur un SS. Le nazi faisait partie de l'équipe de football de Mauthausen. Il était sur le point de me prendre sur le fait, il venait droit sur moi. Je me suis approché de lui avec l'air de ne pas y toucher et je lui ai dit : "Je pense que vous allez gagner, vous êtes les plus forts" et des choses de ce genre, et patati et patata, j'y suis resté un bon moment. Il n'arrêtait pas de me regarder fixement et moi, vas-y que je lui parle, sans m'arrêter et avec le seau plein de nourriture à la main. J'y suis resté presque une demi-heure et, finalement, je n'ai reçu qu'un coup de pied au cul. Ça n'a pas été plus loin. C'était un des SS les plus sanguinaires. Une autre fois, j'étais en train d'écouter la radio d'un des SS que je servais, Tröller. Il est entré à l'improviste. La radio était bloquée sur Radio Moscou, il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Je ne sais pas ce que j'ai inventé, mais le fait est que j'ai fini par la faire réparer par le SS lui-même. Il était important aussi de les démoraliser. Quand les Alliés ont débarqué en Normandie, l'organisation clandestine du camp nous*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 423

a demandé à tous de faire ce que nous pouvions pour démoraliser les SS. Un des sous-officiers des chambres que je nettoyais acceptait de discuter. Il travaillait au Politische Abteilung *et avait participé à de nombreuses fusillades. Un matin, quand je l'ai vu, je lui ai fait voir que j'étais triste. Il m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai dit :*

- Je suis triste parce que j'en ai encore pour longtemps à Mauthausen. J'espérais qu'avec les nouvelles armes dont on parle tant, en quatre jours vous auriez liquidé les Anglais, les Russes et tous les autres et, qu'une fois la guerre terminée, vous nous auriez laissé repartir à la maison. Mais avec toutes ces armes secrètes, vous n'avez pas été capables de liquider la tête de pont que les Anglo-Américains ont établie en France ! Dans ces conditions, il est indiscutable que la fin de la guerre est encore loin.

Il faut reconnaître que les Allemands sont disciplinés. Mais ils ne sont pas grand chose de plus. À midi, tous les sous-officiers commençaient déjà à penser que les "armes secrètes" n'étaient pas aussi efficaces qu'on le leur disait, et que leur "victoire" était encore loin. Il est probable que pendant qu'ils évoquaient cette "découverte", ils ne balançaient pas de bonnes claques à l'un des nôtres, c'était toujours ça de gagné. »

« Nous faisions de la résistance convaincus que nous faisions bien, dit Josep Bailina. *Les internationaux, les Russes, les Tchèques, etc. nous freinaient plutôt parce qu'ils connaissaient mieux la situation. Peut-être que, tout seuls, nous aurions attaqué le camp et l'armurerie sans réfléchir, et que nous aurions attaqué les SS au premier prétexte que nous aurions eu. »*

Les déportés qui se sont retrouvés dans les autres camps d'extermination ont trouvé, en majorité, la résistance clandestine déjà organisée. Ils y sont arrivés plus tard et les vétérans maîtrisaient déjà le terrain. Par contre, les Républicains de Mauthausen ont été les vétérans et les organisateurs de la résistance dans le camp autrichien. *« Quand nous sommes arrivés à Buchenwald,* dit Garcia Badillo, *les camarades nous attendaient avec des bouts de pains et de margarine. Nous sortions d'un terrible voyage de huit jours et nous étions épuisés. Beaucoup des camarades de Buchenwald étaient là-bas depuis 1942. Il y avait beaucoup de petits enfants, environ trois cents. Je les voyais en train d'insulter, de battre et de cracher sur l'un d'entre eux, plus âgé, qui leur servait de* Kapo.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 424

À l'époque où nous sommes arrivés, la situation s'était améliorée. Les premiers prisonniers de ce camp ont été les Allemands. Beaucoup y laissèrent leur vie, au début ils moururent par centaines. Ensuite ce fut le tour des Tchèques et des Polonais. Il y avait aussi deux sortes de prisonniers russes. Les uns vivaient mêlés à nous et les autres étaient séparés dans des baraques par une enceinte de barbelés électrifiés. Nous, les camarades politiques, avons dû lutter férocement contre les prisonniers de droit commun, les triangles verts, qui occupaient les postes intermédiaires. Peu à peu, nous, les politiques, avons occupé ces postes. L'organisation clandestine jugeait ceux qui se conduisaient mal. Une fois j'ai vu comment les Soviétiques faisaient honte à un prisonnier qui avait volé un bout de pain ».

Les déportés ne volaient pas le pain, ils l'"organisaient", et cela veut dire qu'ils subtilisaient de la nourriture des SS ou des *Kapos* afin de la distribuer au sein de l'organisation clandestine. Tous les déportés se rendaient parfaitement compte que, sans la nourriture "organisée", ils ne survivraient pas plus de six mois dans les camps nazis. Carabassa, cuisinier au *Kommando* externe de Sachsenhausen, Heinkel, a sauvé de nombreuses vies grâce aux rations de soupe et de pain qu'il "organisait". Il les distribuait à tout le monde, sans discrimination. Salvador Figueres a été *Kapo* de la cuisine de *Florisdorf*, le *Kommando* où ont été tués Juncosa et Josep Miret Musté. Dans ce *Kommando*, il y avait une quarantaine de Républicains et environ vingt Catalans. Figueres cachait les pommes de terre dans des cabas à double fond. À Noël 1943, ils ont découvert que, dans les baraques, tout le monde mangeait des pommes de terre et des carottes. Les SS n'ont pas pu prouver que Figueres était le coupable. S'ils l'avaient su, ils l'auraient pendu. Mais personne n'a pu lui épargner les fameux vingt-cinq coups sur les fesses.

« Nous nous constituions en républiques de cinq ou six hommes pour nous entraider, dit Josep Escoda, *et chacun allait voler ce qu'il pouvait. La république qui avait trop de nourriture ce jour-là la distribuait aux autres. Le jour où ils m'ont attrapé, c'était mon tour d'aller voler des pommes de terre. Des camions sont arrivés pleins de pommes de terre. La nuit, je me suis levé et j'ai pris un seau de fer. J'étais pieds nus et vêtu seulement d'un tricot de peau et d'un caleçon. Je devais aller vers les enceintes de barbelés électrifiés, parce que les pommes de terre étaient près de la cuisine et à côté de*

cette clôture. Tous les cinquante mètres il y avait un mirador avec une mitraillette et des réflecteurs qui parcouraient tout le camp. Il fallait calculer le moment où les deux réflecteurs illuminaient l'autre côté où celui où on se trouvait restait dans l'obscurité. J'avançais en profitant de ces instants d'obscurité. J'ai rempli le seau et je m'en retournais tout content quand je suis tombé dans un trou que je n'avais pas vu à cause de l'obscurité et de la neige. J'ai fait un raffut de tous les diables avec le seau de fer et les pommes de terre éparpillées. J'ai entendu un Alt ! *et j'ai vu les réflecteurs qui m'illuminaient. Le sergent de garde est venu vers moi et m'a demandé ce que je faisais. "Je viens de voler des pommes de terre" lui ai-je dit. "Pourquoi ?" m'a-t-il demandé, et je lui ai dit que j'avais volé des pommes de terre parce que j'avais très faim. "Est-ce que tu ne manges pas bien, ici ?" a-t-il dit, et je lui ai dit que nous travaillions beaucoup et que nous mangions très peu. "Elles sont pour toi seul, ces pommes de terre ?" a-t-il dit. Je lui ai dit qu'elles étaient pour mes camarades. J'attendais la volée de claques et la raclée avant de d'être envoyé au cachot, d'où je ne sortirais plus que pour être pendu. Il y a eu un long silence. Et à la fin le SS a dit : "Bon, bon Espagnol". Et il a ajouté qu'il devait faire un rapport parce que celui de la guérite m'avait vu. "Prends les pommes de terre et ramène-les. Garde-t'en quelques-unes", a-t-il dit. Je suis resté stupéfait de cette réaction, je croyais rêver. Le lendemain, on m'a convoqué à l'heure de l'appel. "Le numéro 4626, sortez". On m'a attaché au tabouret, les fesses en l'air et on m'a frappé de soixante-quinze coups de bâton sur les fesses. Ils me faisaient compter en allemand et à haute voix et si je me trompais ils recommençaient. Je suis resté trois mois sans pouvoir m'asseoir. »*

Josep Ayxendri et Pons ont également reçu plus d'une fois des coups de nerf de bœuf sur les fesses pour avoir volé du pain. *« Ils nous faisaient compter à voix haute et très souvent nous essayions de sauter un chiffre. Si ça marchait, c'était toujours ça de gagné. Sinon, on recommençait »*. Ces deux déportés catalans faisaient partie du *Kommando* du pain de Gusen, un Kommando qui devint célèbre pour les raclées qu'il recevait et pour les grandes quantités de pain volées pour l'organisation clandestine. À Gusen la faim était effrayante, les mercredis et samedis les déportés recevaient un quart de pain. Les autres jours un tiers. Le soir, ils ne mangeaient jamais chaud, seulement le pain avec un peu de saucisse. Ceux qui volaient du pain ne savaient

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 426

pas à qui ça allait, ils savaient seulement que la préférence allait à ceux de la carrière. Cependant Pons en gardait un pour son ami Carrió et Ayxendri pour Mir. Le pain était noir, en forme de pavé, il pesait un demi-kilo et était fait de tout sauf de blé. *« Vers 1944,* raconte Josep Pons, *j'ai abouti au* Kommando *du wagon de pain. Nous devions charger le pain dans une remorque qui avait devant une longue barre avec un crochet à chaque bout. Dans ce* Kommando*, il y avait trois Catalans, Ayxendri, Jaume, qui en était le* Kapo*, et moi. Je disais à Jaume :*

"Tu te débrouilles comme tu veux, mais aujourd'hui tu dois voler trois pains."

Jaume nous a beaucoup aidés. Il faisait semblant de ne pas nous voir et il allait parler avec le Kapo *allemand, pour que nous puissions voler. À nous tous, on a dû être dix ou onze, je me souviens qu'il y avait deux Français, un Belge et un Aragonais. On devait pousser le wagon et apporter le pain, ensuite, dans de grands entrepôts contrôlés par les SS. Le comité de résistance nous a dit que nous devions voler le pain et ça a été la grande solution pour nous tous : ce pain a sauvé la vie de nombreux camarades.*

De la remorque aux entrepôts, il y avait environ deux kilomètres. Je me suis mis d'accord avec deux Républicains qui travaillaient à la carrière. Nous mettions la remorque à côté du wagon. En entrant dans le wagon, nous prenions deux pains que nous nous mettions sur le ventre, sous notre chemise. Et nous en mettions un autre, coupé en deux, dans notre caleçon. On le passait par la taille et, attaché à une ficelle, on le laissait glisser à l'intérieur du caleçon. Quand j'étais chargé, j'appelais celui de dehors et, ensuite, un autre entrait et il faisait la même chose. À l'intérieur du wagon, personne ne nous voyait. Nous devions le faire avant d'arriver à l'entrepôt, parce que là-bas le pain était contrôlé. Les camarades de la carrière, que nous appelions les partisans, se cachaient dans des latrines qui se trouvaient à mi-chemin, entre le wagon et les entrepôts. Je me mettais dans les cabinets et je commençais à jeter les pains. Ils les attrapaient. Mais nous ne pouvions faire ça que si le Kapo *allemand se mettait devant le wagon, s'il se mettait derrière nous ne pouvions pas le faire, parce qu'il nous aurait vus. Si la chose tournait mal, nous remettions les pains dans le wagon en les jetant. Les partisans ramenaient les trois pains à six heures de l'après-midi, quand ils rentraient de la carrière. Il était peu probable que les SS les fouillent, parce qu'ils ne pouvaient rien voler dans la carrière, à part des pierres. Le soir, les partisans nous rendaient les pains et*

nous les distribuions aux amis. Moi j'en avais déjà mangé pendant la journée. Sur le lit au-dessus du mien, il y avait un Russe qui travaillait à l'usine Messerschmitt et je lui donnais mon pain. Il m'a donné une montre factice qu'il avait faite…. Le jour où nous avons a été bastonnés sur les fesses, nous étions dans un triste état, nous avions le cul plein de bleus. Mais le lendemain nous avons dû aller au travail, parce qu'Ayxendri nous a dit que si nous n'y allions pas, nous perdrions notre poste et que nous ne pourrions plus voler de pain. Il fallait continuer. Les nazis nous appelaient "doubles bandits", parce que nous étions leurs ennemis et, en plus, nous survivions au-delà des six ou sept mois qu'ils avaient planifiés pour nous. Et surtout nous survivions grâce à la nourriture que nous organisions. »

Une des personnes qui a travaillé avec le plus de courage dans l'"organisation" de la nourriture a été Joan Tarragó. Voici son récit :

« A la direction politique du camp, ils se sont mis dans la tête que je travaille à la cuisine des sous-officiers, la Unterführerheim. *J'y suis allé dès le début de 1944. J'y ai recueilli beaucoup d'informations grâce à un sergent de la SS qui était très peu nazi. Deux ou trois fois, je lui ai demandé d'acheter du calcium, des piqûres pour nos malades. Je n'ai jamais rien su de plus de ce nazi. Je devais "organiser" environ quinze pains par jour, huit ou dix kilos de sucre par semaine et ce que je pouvais de margarine et de confiture. "Organiser" la margarine et la confiture de la* Unterführerheim *n'était guère difficile, car j'étais chargé de les distribuer aux sous-officiers. Quant au sucre, c'était plus compliqué. Je l'"organisais" en accord avec un Tchèque qui était communiste. Il y avait une marmite énorme où le Tchèque faisait le café. Pour y verser le sucre il devait gravir trois marches. Je m'approchais d'un côté de la marmite, là où les sous-officiers ne pouvaient me voir. Puis le Tchèque versait les trois-quarts d'un sac de sucre dans un seau que je soutenais. Ensuite nous remplacions le sucre par de la saccharine et ainsi les sous-officiers retrouvaient le goût du sucre. Après, il fallait sortir cela de la* Unterführerheim *et le faire passer. La cuisine était hors du camp proprement dit. Souvent nous passions les pains à travers les barbelés ; nous profitions des jours où il n'y avait pas de courant. De nombreux camarades qui travaillaient au* Baukommando *passaient par la cuisine des sous-officiers et prenaient chacun deux pains qu'ils cachaient sous leurs vêtements. Souvent nous les cachions dans la poubelle, nous les recouvrions de papier*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 428

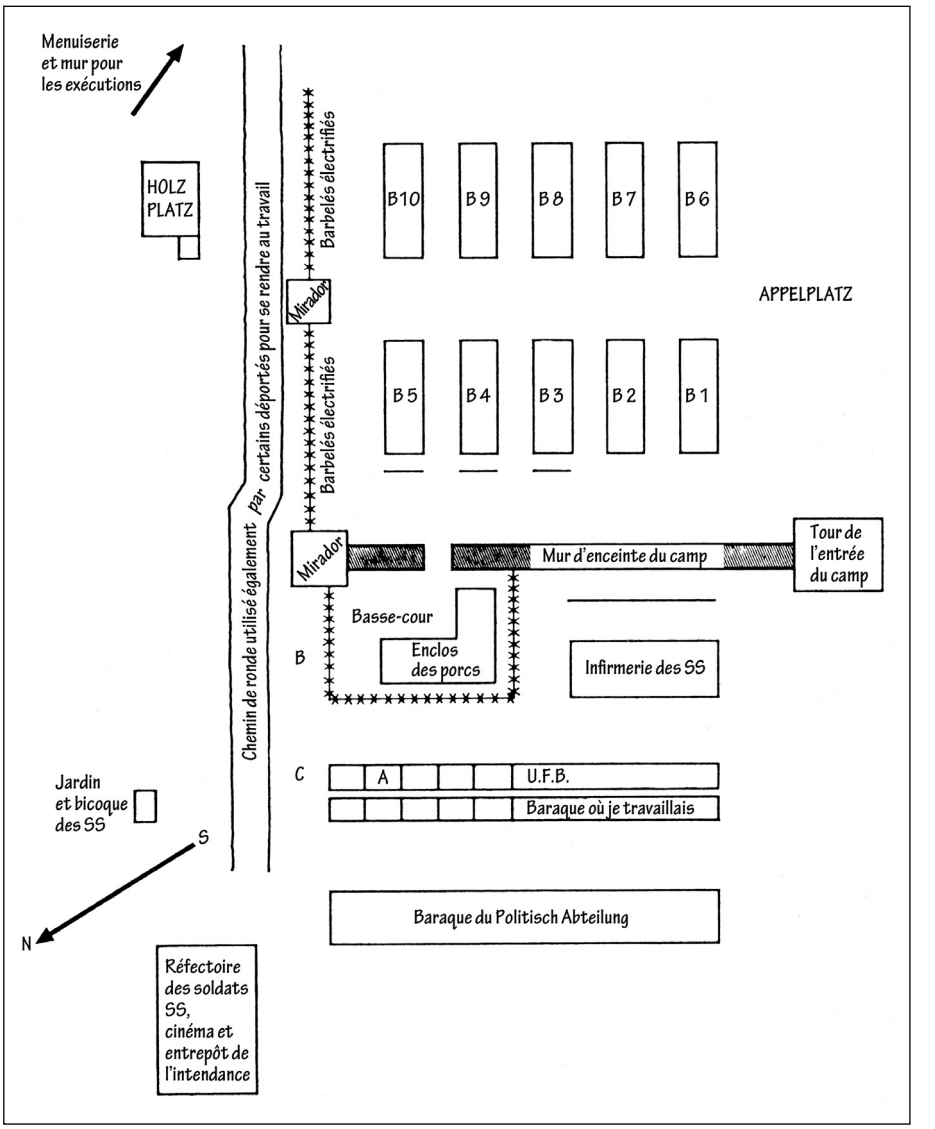
après les avoir mis au fond de la poubelle et nous jetions les ordures par-dessus. Les ordonnances du camp — des prisonniers qui nettoyaient entre autres choses les chaussures des officiers SS — s'ingéniaient à sortir de la cuisine la confiture, le sucre et la margarine. Le sucre, je le cachais dans un seau et le recouvrais sur une épaisseur de deux doigts d'une poudre à récurer, une sorte de blanc d'Espagne, et je la séparais du sucre par un papier très fin. »

Un des "ordonnances", le déporté Miquel Serra, m'a donné sa version de l'"organisation" de la nourriture :

« À la cuisine des SS, travaillait le camarade Tarragó. Tarragó mérite notre reconnaissance pour tout ce qu'il a pu soustraire de la marmite des nazis pour le donner à tous, ses camarades qui en avions besoin. Il appartenait, comme moi-même, à l'organisation clandestine du camp et nous sommes entrés en contact directement. Longtemps, et à une heure fixée au préalable, j'allais à la cuisine des SS sous le prétexte de prendre de la soude caustique. Le camarade Tarragó avait déjà préparé une boîte de confiture qui devait contenir environ deux litres. Au fond, il avait mis tout ce qu'il avait pu trouver : des paquets de purée de pois, des bouts de saucisse, des morceaux de pain, un peu de sucre, de la margarine…. Au-dessus, il étendait une serviette. Par-dessus, il répandait deux doigts de soude caustique. Le seau, je l'apportais à la baraque où je travaillais. Très soigneusement, j'enlevais la soude du dessus et avec la nourriture je faisais des paquets suffisamment petits pour pouvoir les passer à travers les barbelés. Ensuite il fallait les faire rentrer dans le camp. Avant je voudrais ouvrir une parenthèse : une des photos célèbres du camp de Mauthausen représente un de nos camarades avec le visage enflé, défiguré. Si je me souviens bien, il me semble que c'est Joan Poch, un Catalan de Torrelavit qui, un jour, a pu entrer dans la cuisine SS et y a attrapé une poignée de sel. Les SS l'ont chopé et lui ont donné une raclée si phénoménale que ses tortionnaires ont considéré que ça valait bien une photo. Et s'ils ont fait ça pour une poignée de sel, inutile de dire ce qu'ils nous auraient fait à nous s'ils nous avaient surpris avec toute la boustifaille que nous fauchions. Notre mort aurait signifié cent calvaires, car ils auraient vu que les vols n'étaient pas le fait d'une seule personne mais qu'il y avait toute une organisation derrière…

Avant de continuer, je voudrais faire un petit croquis :

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:59 Page 429



Dans la baraque de travail, nous étions trois camarades républicains à servir d'ordonnances aux SS. Pour passer la nourriture à l'intérieur du camp, il devait y en avoir un pour surveiller le point C, un autre pour retirer la nourriture par la fenêtre de la pièce A et un troisième dans la cour des porcs pour recevoir les paquets. Au point C se trouvait très souvent Luis Garcia, des J.S.U. Dans la cour, il y avait un autre camarade qui nous attendait. À cette heure-là,

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 430

presque toujours un peu avant midi, l'électricité de l'enceinte de barbelés était coupée. Nous voyions cela grâce aux petites ampoules rouges qui étaient le long des barbelés. En faisant très attention, je passais les paquets entre les deux barbelés et le camarade qui était dans le camp les prenait. Tout cela était très dangereux, car nous savions que, si nous étions arrêtés, nous ne nous en sortirions pas. Nous devions tous être très conscients du risque que nous courions. Une fois l'organisation nous a envoyé un camarade qui, le second jour, nous a demandé de chercher quelqu'un d'autre car, lui, il n'osait pas. Et je dis cela, car je veux parler de la famille Casabona : le père, un vétérinaire de Seriñena et les deux fils, Antonio et Julio, tous deux aujourd'hui en Amérique Latine. Les Casabona travaillaient dans la cour des porcs et ils nous ont toujours laissé utiliser la cour pour entrer de la nourriture dans le camp. Si on les avait découverts, ils seraient morts comme nous. Ils acceptaient aussi qu'au fond des marmites qu'ils allaient chercher dans la cuisine des SS, les camarades mettent ce qu'ils pouvaient de nourriture. La famille Casabona a fait beaucoup pour les Républicains ; et je veux le souligner parce que ni par leur origine sociale ni par les idées politiques qu'ils exprimaient, ils n'étaient de ceux dont on pouvait attendre le plus dans ces circonstances. C'est pour cela que j'ai voulu en parler.

Une des fois où je suis allé jusqu'aux barbelés de la cour, l'électricité était allumée. Il était totalement impossible de passer les vivres entre les fils, car une fausse manœuvre pouvait me valoir la mort. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, les camarades qui surveillaient le point C me firent des signes pour me prévenir que le Raportführer *que nous appelions "Main-de-fer" arrivait dans notre direction. Il était impossible de reculer. J'ai enveloppé tous les paquets dans une serviette et j'ai tout lancé par-dessus les barbelés qui devaient faire deux mètres de haut. Mais j'avais mal fait le paquet et il s'est défait. Les petits pois et un paquet de sucre se sont renversés sur le sol de la cour et la serviette est restée accrochée aux barbelés comme si c'était un drapeau et une saucisse également, accrochée à une pointe du fil de fer. Vu la distance à laquelle se trouvait le* Raportführer*, il fallait tout ramasser ou mourir. Et il ne nous restait que deux ou trois minutes. Les camarades de l'intérieur ont fait disparaître le sucre avec un seau d'eau et avec un manche ils ont attrapé la serviette. Il ne restait plus que la saucisse, accrochée au fil. J'avais un couteau mince, je l'ai ouvert, j'ai bien mesuré la distance où se trouvait le fil et, d'un mouvement circulaire, j'ai coupé le fil et la saucisse est tombée dans la cour.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 431

Du fait de la décharge d'électricité, je me suis retrouvé sur le cul au milieu du chemin au moment même où arrivait le Raportführer. *Il m'a appelé pour me demander ce qui m'arrivait. Je lui ai dit que j'avais trébuché, il m'a donné un coup de pied au cul et c'est comme ça que s'est achevée l'histoire. »*

Un autre aspect capital de la résistance dans les camps nazis était d'avoir des informations sur le déroulement de la guerre. Savoir que les Allemands commençaient à subir des défaites améliorait le moral des déportés qui se voyaient plus à même de survivre. Mais cela n'arriva que vers la fin, quand les déportés étaient des vétérans et contrôlaient, à leur manière, l'organisation du camp. Ceux qui furent ordonnances des SS ont collaboré à l'entreprise d'information grâce à leur poste de travail. *« Au début, nous ne savions rien de ce qui se passait à l'extérieur,* dit Joan Pagès. *Notre information était très fragmentaire. Nous devions nous fier à ce que disaient les SS ou la radio allemande ou si parfois un journal nazi tombait entre nos mains. Mais à mesure que la lutte s'étendait partout en Europe, qu'en France la Résistance s'organisait et que ceux qui y participaient arrivaient au camp, nous avons commencé à avoir une idée de la guerre, des vicissitudes endurées par l'armée allemande. Plus tard nous avons pu écouter la radio alliée, mais ce fut vers la fin. À ce moment-là nous pouvions être aussi bien informés que les gens de Barcelone. Mais il faut tenir compte du fait que les conditions étaient différentes en 1941 et en 1944. À la fin, nous savions ce que disait la BBC de Londres au bout de deux heures. Ou les informations de radio Moscou. Et il n'est pas besoin de préciser que nous avions un poste de radio. »*

Mariano Constante explique comment ils se sont débrouillés pour avoir un poste de radio : *« Azaustre, un Madrilène qui plus tard sera emprisonné avec Julian Grimau et qui devra passer quelques années à la prison de Burgos, m'a dit qu'il avait camouflé un poste de radio dans le grenier de la* Kommandantur *et qu'il avait des piles et tout. L'organisation clandestine avait dit que le poste devait entrer à l'intérieur du camp. Avec Juli Casabona, qui transportait dans des marmites les restes du repas des SS pour les porcs, nous avons combiné l'opération. Azaustre envelopperait le poste dans un tissu imperméable et nous attendrait à la Kommandantur. Julio et moi entrerions et mettrions le poste dans la marmite, parmi les restes. Tout a été calculé, chronométré. Nous avions des vigies préparées à chaque endroit prévu et au moment choisi.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 432

Le jour dit, j'attendais le groupe derrière la baraque de la cuisine des SS. Les deux camarades qui portaient la marmite, l'un de Saragosse et l'autre, un Catalan, nous ont laissé la marmite et sont restés pour surveiller chaque croisement. En arrivant au coin de la Kommandantur*, le groupe s'est arrêté et a posé les marmites par terre comme s'ils se reposaient. Le camarade qui surveillait les escaliers menant au bâtiment nous a fait un signe pour nous prévenir qu'il n'y avait aucun SS en vue. Nous avons ouvert la porte et nous nous sommes engagés dans les couloirs de la* Kommandantur *l'anse de la marmite à la main et nous sommes arrivés au fond, où nous attendait Azaustre. Sans m'arrêter, j'ai soulevé le couvercle de la marmite de la main droite et Azaustre y a plongé le poste. J'ai refermé le couvercle aussitôt. Deux SS marchaient dans le couloir, sans se rendre compte de ce que nous faisions. En sortant, il y avait plein de SS qui nous regardaient avec perplexité. Sûrement qu'ils devaient se demander ce que faisaient là deux déportés avec une marmite de la cuisine… Je crois que c'était tellement insolite qu'il ne leur est pas venu à l'esprit que ce que nous faisions, c'était leur dérober un poste de radio. Marchant d'un pas décidé, Juli Casabona et moi sommes sortis de la* Kommandantur*, en frôlant presque les SS. La colonne s'est mise en marche derrière nous, car Julio devait donner le* meldung *en passant par le contrôle d'entrée dans le camp où il y avait le SS de garde. Avec une sérénité indescriptible, Juli Casabona a annoncé le retour au camp de ses quatorze hommes avec les restes pour les porcs. Mais en réalité nous étions quinze, car je m'étais rajouté à l'extérieur. Les SS ont compté, habitués comme ils l'étaient à voir passer le groupe des porcs quinze ou vingt fois par jour. Mais aussi incroyable que cela paraisse, aucun SS ne s'est rendu compte que moi aussi j'étais dans ce groupe, alors que j'étais interprète et que peu de mois auparavant j'avais été ordonnance de quelques-uns de ces SS qui montaient la garde. Entre l'entrée dans la* Kommandantur *et le passage par le contrôle, trente secondes seulement s'étaient écoulées. »*

Au camp de Mauthausen, il y avait aussi une bibliothèque. Son organisateur a été notre témoin Joan Tarragó : *« La bibliothèque, je l'ai commencée avec l'arrivée au camp des convois français. Vers la fin de 1942, ou au début de 1943. Les Français apportaient des livres qui, par divers moyens, sont arrivés dans mes mains. Il y avait deux camarades qui travaillaient au magasin installé à l'extérieur de l'enceinte du camp proprement dit. Ils les prenaient et me les faisaient parvenir. Il va sans dire que la bibliothèque était clandestine et que, si*

les SS l'avaient su, nous aurions risqué notre peau. Peu à peu nous sommes arrivés à rassembler cent cinquante ou deux cents volumes. Un camarade catalan qui s'appelait Picot, réparait les livres qui arrivaient en général en mauvais état à cause du transport et des prisons par lesquelles étaient passés leurs propriétaires. Quand on m'a transféré à la Unterführerheim*, les salles à manger des sous-officiers SS, j'ai été remplacé par Juaco Sanchez, qui a continué le travail avec l'aide de Picot. Au commencement, comme tu peux comprendre, les gens n'avaient pas le courage de lire mais, à mesure que les conditions physiques s'amélioraient un peu, la bibliothèque a été davantage fréquentée. Les premiers à y aller, ont été le docteur Fichez et un médecin belge de ses amis. J'ai organisé la bibliothèque au* Blok *13, à la* Stube*. Le chef de la* Stube *était le coiffeur Manuel Azaustre. Lui-même m'a procuré une armoire pour y mettre les livres. Plus tard, je ne me souviens plus pourquoi, nous avons déménagé la bibliothèque au* Block *12,* Stube *B, où elle est restée jusqu'à la libération du camp.*

Les livres étaient très hétérogènes. La grande majorité étaient écrits en français et traitaient de divers sujets. Je me souviens qu'il y avait, entre autres, des romans de Zola, Victor Hugo, Dostoïevski…. La mère *de Gorki. Je crois qu'il y avait un livre ou deux qui étaient marxistes, mais je ne peux l'affirmer. Il y en avait aussi de philosophie. »*

Au procès contre les grands criminels de guerre qui s'est déroulé à Nuremberg du 14 novembre 1945 au 1er octobre 1946 devant le tribunal militaire international, un témoin a accusé directement Kaltenbrunner d'avoir été dans un camp d'extermination nazi, alors que celui-ci l'avait nié plusieurs fois durant le procès. Ce témoin était Francesc Boix. Quand ont été projetées les photographies faites par Paul Ricker, le chef SS du laboratoire de Mauthausen, il a accusé Kaltenbrunner et Speer, d'avoir été dans un camp d'extermination nazi. Ernst Kaltenbrunner, chef de la Gestapo, niait avoir jamais connu un camp d'extermination nazi et s'est tu quand il s'est vu au côté d'Himmler en train de se promener à travers la carrière de Mauthausen. Le témoignage du Catalan Francesc Boix a servi pour pendre Kaltenbrunner. Voici un extrait de son témoignage(34) :

- PRESIDENT : *Voulez-vous épeler le nom, monsieur Dubost ?*

- DUBOST : *B-O-I-X. Vous êtes né le 14 août 1920 à Barcelone ?*

(34) *Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal Militaire International. Nuremberg 14 novembre 1945 - 1er octobre 1946.* Édité à Nuremberg, Allemagne, 1947. Texte officiel en langue française. Tome VI. Débats. P. 275 et suivantes.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 434

- BOIX : *Oui.*

- DUBOST : *Vous êtes reporter photographe. À partir de quand avez-vous été interné au camp de Mauthausen ?*

- BOIX : *À partir du 27 janvier 1941.*

- DUBOST : *Vous avez livré aux enquêteurs une série de photos ?*

- BOIX : *Oui.*

- DUBOST : *Comment avez-vous obtenu ces photos ?*

- BOIX : *En raison de mon métier, je suis entré à Mauthausen au service d'identification du camp. Il y avait un service de photographies et on pouvait photographier tout ce qui se passait dans le camp pour l'envoyer au Haut Commandement de Berlin.*

(Projection de photos) (…)

- BOIX : *Voilà une cour de la carrière, pendant une visite du* Reichsführer *Himmler, de Kaltenbrunner, du gouverneur de Linz et de quelques autres chefs dont je ne connais pas les noms.*

Ce que vous voyez en bas est le cadavre d'un homme tombé du haut de la carrière (70 mètres), comme il y en avait tant chaque jour.

(…)

- DUBOST : *Qu'est-ce que cette photo ?*

- BOIX : *Ici on voit la police de Vienne pendant qu'elle visite la carrière. C'était entre juin et juillet 1941. Les deux déportés qu'on voit ici sont deux camarades espagnols.*

- DUBOST : *Que font-ils ?*

- BOIX : *Ils montrent aux messieurs de la police de quelle façon il fallait soulever les pierres, parce qu'il n'y avait aucun outil pour le faire autrement.*

- DUBOST : *Vous avez reconnu des policiers parmi ceux qui sont venus ?*

- BOIX : *Non, parce qu'ils ne sont venus qu'une seule fois. Nous n'avons pas eu le temps de les regarder.*

(On passe une nouvelle photo)

*Cette photo correspond à 1943. C'était à l'occasion de l'anniversaire du SS-*Obersturmbannführer *Franz Ziereis. Il est entouré de l'état-major du camp de Mauthausen. Je pourrais dire les noms de tous ceux qui sont ici.*

- DUBOST : *Donnez la photo suivante.*

- BOIX : *C'est une photo prise le jour même de l'anniversaire du SS-*Obersturmbannführer *Franz Ziereis. L'autre était son adjoint, je ne me sou-*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 435

viens pas de son nom. Il ne faut pas oublier que certains appartenaient à la Wehrmacht. Une fois arrivé au camp, il a mis l'uniforme des SS.

- DUBOST : *Qui est celui-ci ?*

- BOIX : *C'est encore la visite de la police, entre juin et juillet 1941, à Mauthausen. C'est la porte de la cuisine. Debout il y a un condamné disciplinaire. Ce qu'il porte sur le dos servait à porter les pierres qui pesaient jusqu'à quatre-vingts kilos, jusqu'à épuisement. Il y en avait très peu qui revenaient de la compagnie disciplinaire.*

(On passe une nouvelle photo)

Cette photo représente la visite d'Himmler, en avril 1941, au Führerheim*, au camp de Mauthausen. On y voit Himmler derrière, le gouverneur de Linz et, à gauche, Franz Ziereis, qui commandait le camp de Mauthausen.*

*Cette photo a été prise dans la carrière. Au fond, à gauche, on peut voir un groupe de déportés en train de travailler. Devant il y a Franz Ziereis, Himmler et ensuite l'*Obergruppenführer *Kaltenbrunner. Il porte l'insigne d'or du Parti.*

- DUBOST : *Cette photo a été prise dans la carrière ? Qui l'a faite ?*

- BOIX : *C'est le SS-*Oberscharführer *Paul Ricker.*

C'était entre avril et mai 1941. À cette époque, ce monsieur visitait assez souvent le camp pour voir comment pouvaient être organisés d'autres camps dans toute l'Allemagne et dans les pays occupés.

- DUBOST : *C'est tout. Affirmez-vous avec certitude que cette personne est Kaltenbrunner ?*

- BOIX : *Je l'assure. (…)*

- DUBOST : *Et que la photo a été prise au camp ?*

- BOIX : *Je l'assure. (…)*

- DUBOST : *Continuons. Le tribunal se souvient qu'hier soir nous avons projeté six photos de Mauthausen, qui nous ont été apportées par le témoin qui comparaît encore aujourd'hui devant le tribunal et qui ont été commentées par lui. Ce témoin a indiqué en particulier dans quelles conditions a été faite la photo qui représente Kaltenbrunner dans la carrière. Nous déposons ces photos sous le numéro RF-332 en tant que document français.*

Permettez-moi de poser une autre question à ce témoin et j'en aurai terminé avec lui au moins en ce qui concerne l'essentiel de cette déclaration.

Témoin, reconnaissez-vous parmi les accusés, certains des visiteurs du camp de Mauthausen que vous avez vus au cours de votre internement ?

- BOIX : *Speer.*

- DUBOST : *Quand l'avez-vous vu ?*

- BOIX : *Il est venu en 1943 au camp de Gusen pour faire des constructions et même à la carrière de Mauthausen. Je ne l'ai pas vu personnellement, parce que j'étais dans le service d'identification du camp et que je ne pouvais en sortir, mais au cours de ces visites le chef de service Paul Ricker a utilisé toute une pellicule Leica que j'ai moi-même développée. Sur cette pellicule j'ai reconnu Speer avec d'autres chefs des SS qui étaient venus avec lui. Il était vêtu de clair.*

- DUBOST : *Sur les photos que vous avez développées ?*

- BOIX : *Sur les photos, je l'ai reconnu et ensuite il fallait écrire le nom et la date, parce que beaucoup de SS voulaient toujours des collections de toutes les photos des visites qu'ils faisaient au camp. J'ai reconnu Speer sur 36 photos qui ont été faites par le SS-*Oberscharführer *Paul Ricker en 1943 pendant sa visite au camp de Gusen et à la carrière de Mauthausen. Il avait toujours un air satisfait sur les photos. Il y avait même des photos où il félicitait, d'une cordiale poignée de mains, l'*Obersturmbannführer *Franz Ziereis. C'était à ce moment-là le chef du camp de Mauthausen. (…)*

- PRESIDENT : *La défense a-t-elle l'intention de contre-interroger le témoin ?*

- BABEL : *Témoin, comment étiez-vous identifié au camp ? Quelle était votre marque ?*

- BOIX : *Le numéro ? Quelle sorte de marque ?*

- BABEL : *Les prisonniers étaient différenciés par des étoiles rouges, vertes, jaunes, etc. C'était aussi le cas à Mauthausen ?*

- BOIX : *Ce n'étaient pas des étoiles, c'étaient des triangles et des lettres qui indiquaient la nationalité. Les étoiles jaunes et rouges étaient pour les Juifs, les étoiles à six pointes rouges et jaunes formées de deux triangles entrelacés.*

- BABEL : *Quelle couleur portiez-vous ?*

- BOIX : *Un triangle bleu avec la lettre S, c'est-à-dire "émigré politique espagnol".*

- BABEL : *Étiez-vous* Kapo *?*

- BOIX : *Non, au début j'étais interprète. »*

Francesc Boix i Campo avait à peine vingt ans quand, le 27 janvier 1941, il franchissait la porte du camp de Mauthausen. C'était le numéro 5185. Sur la photo qu'ont faite les SS à son arrivée au camp, son visage est celui d'un garçon adolescent, les lèvres charnues et insolentes, les yeux grands ouverts et provo-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 437

cants. Ensuite vous le verrez, dégingandé, de grandes jambes, le fusil à la main, habillé en soldat et à côté d'un tank, ou du moteur d'un avion, avec une attitude calme et un peu froide. Le sourire de Francesc Boix est un sourire large, comme s'il se moquait de tout. Ses amis se le rappellent un peu moqueur et indiscipliné, parfois impulsif et capable de se laisser emporter par la violence. Mais tous disent qu'il avait très bon cœur et qu'il considérait la vie comme une aventure passionnante. Il était généreux et par son pouvoir de fascination il est arrivé à embobiner les SS pour obtenir les meilleurs postes de travail pour ses camarades.

Il distribuait toujours la nourriture et ceux qui le connaissaient bien disent que c'était celui qui donnait le plus de choses des *Prominenter* de la baraque 2. Serra nomma Francesc Boix membre de la direction des J.S.U. *« Il ne connaissait peut-être pas grand chose au marxisme,* m'a-t-il dit, *mais, dans la pratique, il faisait beaucoup plus qu'aucun grand théoricien. Celui qui ne le connaissait pas bien pouvait dire de lui qu'il avait l'air d'un je-m'en-foutiste… »*

Francesc Boix était fils de son époque, d'une époque qui engloutissait ses enfants avec la promesse de creuser des sillons pour construire un monde meilleur. En réalité, beaucoup y trouvèrent la mort ou la déception. C'était une époque de héros, de surhommes, d'aventuriers.

C'est pour cela que Boix aimait tant se faire photographier au côté des machines qui pouvaient l'aider à dominer le monde. Francesc Boix avait seize ans quand il s'est enrôlé dans les rangs républicains et il est passé avec les vaincus en France, avec un sens de l'humour qui ne le quittera jamais. Un sens de l'humour qui faisait penser aux autres qu'il considérait la déportation comme des vacances et qui le poussait à se lever à cinq heures du matin, une heure avant ses camarades de déportation, pour jouer de l'harmonica et chanter les chansons de son pays avec Joaquín López-Raimundo. Sur la neige, pendant les matins d'hiver gelés, López et lui égrenaient les souvenirs en chantant et sans savoir s'ils reviendraient vivants de l'épuisante journée à la carrière de Mauthausen. Un sens de l'humour qui irritait ses camarades, dominés par la tragédie, incapables de comprendre cet étrange plaisir de vivre.

Après la déportation, Francesc Boix a vécu intensément sa vocation de journaliste. Complètement absorbé par le reportage photographique, il disparaissait tout d'un coup et au bout d'un certain temps ses amis apprenaient que Boix avait vécu parmi les partisans communistes dans la Grèce de la guerre civile. "La Pasionaria", Maurice Thorez, Togliatti, l'enterrement de Largo Caballero, ce fut

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 438

un long défilé de photographies qu'a laissé Boix avant de mourir en 1951.

On aurait dit qu'il défiait la mort et qu'il était pressé de laisser son empreinte. Ses amis disent qu'il était insouciant, qu'il ne prenait pas soin de lui. *« Peut-être aurait-il guéri de la tuberculose, s'il avait eu un autre caractère. »*, m'a dit Jacint Cortès. Il est mort dans la misère, à l'hôpital Rothschild, entouré des rares amis qui apprirent la nouvelle de sa mort. Sans famille, il fut enterré au cimetière de Thiais au mois de juillet 1951. Il avait vécu à Paris dans une *chambre de bonne*** qui ressemblait à une étable, entouré de photos et de négatifs, toujours prêt à faire un reportage. *« Il est mort de la même façon qu'il avait vécu »*, a dit Josep Bailina.

Antoni Garcia travaillait au laboratoire du camp. Les SS faisaient les photos des fusillades, des exécutions, de la vie quotidienne au camp, des visites des hauts personnages, etc. et ordonnaient à Garcia de développer les négatifs et d'agrandir les photos. Garcia s'est rendu compte que cela aurait une grande valeur historique pour pouvoir accuser les nazis du génocide qu'ils étaient en train de perpétrer dans les camps. Au lieu de jeter les clichés et les photos défectueuses, il en a fait une sélection et les a cachés dans le laboratoire même, et là où il pouvait. Au bout d'un certain temps, il a demandé à l'organisation de la résistance qu'on lui envoie quelqu'un pour l'aider, car il ne suffisait pas à la tâche et c'est alors que Francesc Boix est entré au laboratoire du camp. Tous deux ont commencé à faire en double les photos et ils les passaient au comité interne qui les cachait dans la menuiserie, dans le plancher des baraques, sous terre. *« Une fois,* raconte Joan Pagès, *ils les ont cachées dans la lucarne d'une baraque et on a failli être découverts, parce qu'un Russe avait essayé de s'enfuir par cette ouverture. Encore heureux qu'ils n'aient pas fouillé. »* De nombreux résistants à l'intérieur du camp ont collaboré pour fabriquer des cachettes pour les photos. Les menuisiers, les tailleurs (qui les cousaient dans les vestes), etc. Au bout d'un certain temps, Antoni Garcia a été hospitalisé car il avait attrapé le scorbut et Boix, tout seul, a continué à cacher les clichés et à faire des doubles des photos les plus intéressantes. Grâce à Antoni Garcia et Francesc Boix, le camp de Mauthausen est un de ceux pour lesquels on dispose du plus grand nombre de documents photographiques et les photos qu'ont volées ces deux Catalans ont servi à illustrer de nombreux livres sur la déportation et, surtout, à accuser définitivement deux grands responsables de la barbarie nazie. Mais il faut aussi parler des jeunes *Poschacher*, ceux qui ont sorti les photos du camp. Joan Cortès nous le raconte :

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 439

« Les photos, on les a sorties parce ce qu'on étaient les seuls à pouvoir sortir du camp. C'était après le 12 octobre 1944. Boix est venu un jour et m'a dit :

- J'ai un paquet de négatifs et il faudrait le camoufler. Cela fait un trop gros volume. Tu devrais le sortir du camp.

Nous étions les seuls qui sortions sans surveillance. Le lendemain, Boix m'a donné un paquet d'environ vingt centimètres de large et de long. Il était enveloppé d'un morceau de toile cirée noire. Je l'ai glissé dans ma musette. Les SS nous en avaient donné une à chacun pour y mettre notre gamelle. Nous avons passé par chance le contrôle sans être fouillés. Sinon, ils nous auraient pendus. Quand nous sommes arrivés dans la baraque où nous nous déshabillions pour travailler, je l'ai pendu à côté d'un canon antiaérien qu'avaient installé les SS. Le paquet est resté là-bas.

Vers février ou mars 1945, les SS nous ont dit qu'ils nous emmèneraient à Linz.

Nous sommes arrivés chez Anna Poitner, que nous appelions grand-mère, tant elle nous avait aidés.

- Je voudrais vous demander un service, mais vous n'êtes pas obligée, lui ai-je dit.

- Je le ferai, a-t-elle répondu résolue.

- C'est dangereux…

Et je lui ai expliqué qu'il fallait sauver les photos. Elle m'a dit qu'elle les cacherait. Je les lui ai apportées. Pour qu'elle voie que je ne la trompais pas, j'ai défait le paquet et j'ai commencé à lui montrer les photos. La dame s'est montrée très émue quand elle a commencé à voir cette suite d'images de gens torturés, pendus, fusillés, électrocutés. Je lui ai dit que, quand le camp serait libéré, un camarade viendrait chercher les photos. C'était Francesc Boix. »

Anna Poitner a aujourd'hui quatre-vingts ans. Elle a été l'unique civil autrichien qui, avec son mari, a aidé les déportés du camp de Mauthausen.

Trois employés de bureau catalans, Joan de Diego, Casimir Climent et Josep Bailina ont été des notaires de la réalité du camp de Mauthausen. Dotés d'une grande mémoire, minutieux et méthodiques, ils ont gravé dans leur cerveau la plupart des événements et les noms les plus importants de ce camp d'extermination. Leurs témoignages ont été décisifs au procès de Cologne contre les *Oberstumführer* Karl Schulz et Anton Streitwieser. Mais, de plus, ils ont su profi-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 440

ter des postes clés qu'ils occupaient. Joan de Diego travaillait à la *Lagerschreibstube*, le bureau interne du camp. Nous avons déjà vu au chapitre "La mort" comment Joan de Diego dément le témoignage que fait l'écrivain Kanthak dans les *186 marches*(35) où ce dernier s'attribue le sauvetage des listes des morts. *« Kanthak m'a dit qu'il avait jeté tous les livres et documents où l'on accusait les SS des morts qualifiées par eux-mêmes de "naturelles" sous une armoire du* Politische Abteilung*. Mais qu'il avait très peur d'aller les chercher. Et j'y suis allé moi-même, je ne sais d'où m'est venu mon sang-froid, mais le fait est que j'ai pris ces listes devant les SS qui étaient en train de tout brûler, affolés, pour qu'il ne reste aucune trace de leur barbarie. Ces livres, surtout celui des morts naturelles, ont servi pour tous les procès. Je les ai cachés au secrétariat et ensuite je les ai donnés à l'organisation clandestine du camp. »*

La liste des Républicains morts à Mauthausen et dans ses *Kommandos* est peut-être l'une des plus complètes de toutes les listes de morts dans les camps de concentration. Grâce au travail de fourmi que Casimir Climent a fait au *Politische Abteilung* nous pouvons savoir aujourd'hui combien de Républicains et de Catalans en particulier y sont morts. Voici le récit de Climent :

« Je suis arrivé à Mauthausen la nuit du 25 au 26 novembre 1940. Dans mon groupe, nous étions quarante-sept Républicains. Maintenant nous ne sommes plus que deux encore en vie. Cette même nuit, je suis entré en contact avec quelques personnes qui directement ou indirectement m'ont beaucoup aidé pour mon travail dans le camp. Mais je veux parler, surtout, de Sailer, Emili Sailer, prisonnier numéro 889. Il était alors Kapo *de la* Politische Abteilung *et aussi l'interprète allemand-espagnol. Ce déporté avait connu à Barcelone nombre de mes professeurs du* Reial Politècnic Hispano-americà. *Le lendemain de mon arrivée, au magasin où on se changeait de vêtements, Sailer a vu que je regardais une machine à écrire. Il m'a demandé si je savais m'en servir. Je lui ai répondu que je savais taper à la machine depuis que j'avais huit ans. Et il m'a fait écrire les fiches de mon convoi. Une grande partie de l'hiver 1940-1941 j'ai travaillé à la carrière de Mauthausen mais, chaque fois qu'arrivait au camp un nouveau convoi de Républicains, il m'appelait moi pour que j'écrive toute la paperasse correspondante. Entre novembre et mars cinq mille Républicains sont arrivés au camp : le 13 novembre, neuf cents qui venaient de Strasbourg. Le 25 janvier, mille cinq*

(35) Bernadac, *186 marches*, p. 200.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 441

cents de Trèves. Le 27 janvier, deux mille de Fallingbostel. Le 4 mars 1941, Sailer est venu et m'a dit que les Allemands le "libéraient".

"Cela veut dire qu'ils m'ont inscrit dans les troupes de choc, fit-il. Je ne sais pas si je m'en sortirai. Si jamais tu me cherches, fais-le dans ton pays."

Le 16 mars 1941 j'ai commencé à faire partie de la Politische Abteilung. *À partir de ce moment-là, j'ai eu bien présent à l'esprit ce que m'avait dit Sailer : "Tu dois travailler de telle façon que, si un jour on nous libère, le monde sache ce qu'ils ont fait de nous, les Républicains de la guerre d'Espagne. Mais ne fais de confidences à personne, jamais. Même si c'est ton père qui te le demande…" Par le convoi du 27 janvier était arrivé un groupe de Français accusés d'avoir fait partie des Brigades Internationales. Du* Stalag *ils avaient envoyé une lettre à la Croix-Rouge et en mai 1941 est arrivé l'ordre de les réintégrer au* Stalag *XI B. Mais avant j'ai détruit les fiches de quelques Français qui, je l'avais découvert, étaient juifs, les Plougman, Dreyfus, etc. Aux* Stalags *les Juifs ne souffraient pas autant car ils étaient gardés par des soldats de la Wehrmacht et non par des SS.*

À l'époque, il n'y avait qu'un autre Allemand, Josep Single, à la Politische Abteilung. *C'était un policier et il avait été déporté parce qu'un jour où il était ivre il avait violenté une prostituée au commissariat. Politiquement, c'était plus un nazi qu'autre chose. Au début, il m'a reçu très froidement parce qu'il s'était rendu compte que du point de vue "bureau" je lui étais supérieur.*

J'ai organisé tout ce qui concernait les fiches, archives, classements et dossiers. Single se trouvait inutile et c'était très humiliant pour un Allemand.

Aussitôt après l'attentat contre Heydrich, en Tchécoslovaquie, des milliers et des milliers de Tchèques ont commencé à arriver à Mauthausen. C'était un chambardement pour le bureau, nous devions rédiger, entre autres choses, les actes de décès de personnes dont nous ne connaissions même pas le nom. Schulz a demandé à Single de trouver un Tchèque qui parle allemand pour qu'il l'aide. Single a fait la sourde oreille. Il m'a dit de le chercher moi-même. J'ai regardé la liste des Tchèques déportés : c'étaient les intellectuels qui payaient les pots cassés. Il y avait des prêtres, des avocats, des professeurs d'université, etc. J'en ai trouvé un qui parlait russe, slovaque, polonais, allemand et qui avait de la "présence". Il avait posé une bombe dans un train. À partir de ce moment-là, j'ai réalisé qu'on pouvait modeler le Kommando. *Au bout de quatre ou cinq mois, Single a été libéré.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 442

Nous restions le Tchèque et moi, nous nous sommes promis qu'aucun fasciste n'entrerait dans ce Kommando. Ce garçon a obtenu des résultats magnifiques : nous y avons fait entrer des Tchèques, des Grecs, des Polonais, des Espagnols, parmi eux, Josep Bailina. Le seul à avoir été imposé par Schulz a été Kanthak. Nous nous y sommes pris de telle façon que nous avons fini par faire leur propre travail. Quand ils en changeaient un, le nouveau qui arrivait était incapable de travailler sans notre aide. Nous pouvions contrôler tous les dossiers, avoir les clés de tous les tiroirs. Si les dossiers nous parvenaient deux ou trois mois avant l'arrivée au camp, nous pouvions choisir les prisonniers : nous faisions le tri entre les nationaux-socialistes et les hommes qui méritaient notre aide. Nous avertissions ceux qui étaient condamnés à disparaître et leur groupe national s'en chargeait. Nous prenions contact, d'abord, avec les coiffeurs, ils faisaient la liaison. Ceux qui devaient être exécutés, nous les envoyions à l'hôpital pour passer la "quarantaine". Nous les placions là-bas à côté d'un malade du typhus qui devait mourir forcément. Je me souviens d'un Polonais qui s'appelait Ladislau Czaplinski. Nous l'avons placé à côté d'un de ses compatriotes qui agonisait. "Sans lui dire que tu vas prendre sa place, essaie de te renseigner sur sa vie". Il fallait faire parler celui qui allait mourir. Et ainsi, au bon moment, on changeait la feuille et il se faisait passer pour le malade du typhus. Nous cachions aussi les N.N., comme Josep Ester. Nous prévenions quand nous trouvions quelqu'un qui se faisait passer pour politique et qui en réalité ne l'était pas, comme dans le cas d'un comte allemand, fils de l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg. Il avait été arrêté en Russie, en train d'échanger avec le peuple russe de la nourriture contre des objets d'art. Il y était allé comme volontaire dès la déclaration de guerre de l'Allemagne à l'Union soviétique et, comme il était antiquaire, il pensait profiter de la guerre. Au camp, il s'est présenté comme porteur de l'étoile rouge, mais nous avons prévenu les Allemands que ce n'en était pas un, mais un escroc. À Mauthausen il a organisé un groupe de gangsters et quelques Républicains y ont collaboré. Nous sommes également arrivés à assurer la coordination de l'exécution de prisonniers allemands qui étaient des tortionnaires. Notre tâche consistait donc à surveiller ceux qui arrivaient et à éliminer les plus dangereux. Plus tard, Karl Schulz nous a envoyé des gens du "métier" auxquels on ne pouvait pas du tout se fier.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 443

J'étais le responsable des femmes et des Républicains. Comme nous avions deux noms de famille(36)*, j'ai obtenu que nos fiches soient dans des archives à part et qu'elles ne soient pas mélangées aux archives générales du camp. Les Allemands avaient la manie de germaniser les noms, ce qui fait que j'avais deux K : K K, c'est ainsi qu'on m'appelait. Plus tard, vers la fin de l'année 1944, nous est arrivé l'ordre de changer les fiches et d'y ajouter des détails. J'ai pensé reprendre les anciennes fiches. Ainsi, j'en faisais une nouvelle et, au lieu de détruire l'ancienne, je l'enveloppais avec les nouvelles et j'y mettais un petit signe. Je mettais le paquet sous tous les paquets de fiches nouvelles et je ne le brûlais pas. Comme j'avais la clé de l'armoire du matériel neuf, je faisais toujours attention à ce que personne n'y touche. Le jour de la libération du camp, ils ont trouvé dix paquets de cinq cents fiches chacun. Cela faisait quatorze kilos de documents. C'est à partir de ces fiches que les listes des Républicains morts ont été établies après la libération du camp. Et tout cela je l'ai fait parce que j'avais la confiance d'un homme comme Schulz. Il faut dire que la confection de ces listes a été une tâche collégiale, collective, comme l'a été la solidarité des Républicains à l'intérieur du camp.*

En 1945, les SS ont reçu l'ordre que la Politische Abteilung *se passe du travail des prisonniers. Ils croyaient que les parachutistes pouvaient descendre sur le camp et que les prisonniers qui travaillaient aux* Kommandos *extérieurs et dans les bureaux les aideraient. De plus, les SS de notre bureau, devaient être envoyés dans des unités de combat et les prisonniers remplacés par des femmes civiles. Pendant un moment, il y avait donc des prisonniers et les secrétaires que nous devions mettre au courant. Nous avons tout fait, absolument tout, avec elles sauf leur montrer ce qu'elle avaient à faire. Certaines d'entre elles étaient des nazies des jeunesses hitlériennes, elles étaient tellement nazies qu'elles ne nous frappaient pas, mais elles nous volaient. Nous avions fait notre travail de telle façon que nous ne pouvions le laisser aux mains de ces femmes. Nous recevions des documents concernant une vingtaine de* Kommandos *et souvent j'étais débordé. Mais nous ne leur disions rien. Les SS faisaient des erreurs. Une fois, un SS est venu nous voir, Bailina et moi, pour nous dire qu'il s'était trompé. Il avait rédigé l'acte de décès d'un Polonais qui était vivant et l'avait envoyé à la famille pour leur faire part de sa mort, car il y avait trois Polonais avec le même nom. Il nous a demandé ce*

(36) NdT : En Espagne, les personnes portent le nom de famille du père et de la mère.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 444

qu'il fallait faire et nous lui avons conseillé d'écrire à la famille pour présenter ses excuses. Mais Schulz a dit qu'un SS ne se trompait jamais et a ordonné que le Polonais soit tué. »

L'été 1942, Casimir Climent a fait appel à Josep Bailina pour l'aider à la *Politische Abteilung*. Ainsi un autre Catalan s'est ajouté, qui a su combiner la solidarité et la capacité de travail ainsi que l'expérience professionnelle.

« J'ai toujours voulu travailler au camp, nous dit Bailina, *aux postes où je pouvais le plus aider les gens. Je connaissais la psychologie de ceux qui commandaient. À la Compagnie de Travail, en France j'ai aidé à libérer des gens. Je disais au capitaine qu'il fasse le contraire de ce que je voulais obtenir. Si quelqu'un voulait sortir, j'affirmais au capitaine que cette personne voulait rester. Et ainsi j'obtenais qu'elle sorte. »*

En entrant à Mauthausen, le 26 avril 1941, Josep Bailina est devenu le numéro 4971, un numéro qu'avait déjà porté un Catalan, Antoni Manit Perich, mort le 15 février 1941. Avant d'entrer au *Politische Abteilung*, Bailina a aidé de nombreux secrétaires de baraques. Bailina avait été, avant la guerre, secrétaire de la mairie d'Albinyana et était licencié d'administration publique de la Generalitat de Catalogne. Bailina a aidé le secrétaire de la baraque 12, Stuki, à gérer l'organisation interne. Sans que ce dernier s'en rende compte, Bailina changeait les gens de *Kommandos*. *« Je ne regardais pas de quels pays ils étaient,* dit-il. *Peu m'importait qu'ils soient Polonais, Tchèques ou Républicains. L'un venait et me demandait le service de le retirer de son* Kommando *car le* Kapo *avait l'œil sur lui. Le lendemain, je l'échangeais par un autre qui en bavait aussi et les* Kapos*, en ne les voyant pas, croyaient qu'ils étaient malades. Je l'ai fait souvent et il ne m'est jamais rien arrivé. Je me rendais compte de l'état de mes camarades, de la façon dont ils étaient traités. Beaucoup étaient des amis à moi, c'étaient de braves gens qui méritaient le maximum. Peut-être que certains n'étaient guère cultivés, mais c'étaient des gens qui auraient payé de leur personne pour qui que ce soit, qui jamais ne se dérobaient quand ils étaient au front…. Et là-bas ils mouraient comme des mouches. Climent qui m'a fait venir au* Politische Abteilung *m'a dit qu'il ne savait pas si nous nous en sortirions vivants, parce que le travail était très "spécial". J'y suis resté jusqu'à la fin. Nous avons beaucoup travaillé pour aider à la libération de ceux que nous pouvions. Ciro González, un émigré économique en France, un Mexicain… J'ai essayé de libérer Angel Delagneau, un Français qui avait été*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 445

dans les Brigades Internationales. Nous étions tous convaincus qu'il serait libéré parce qu'il était séparé des autres et qu'il était mieux nourri, pour avoir un meilleur aspect. Mais, quand ils ont su qu'il avait fait la guerre d'Espagne, ils lui ont retiré les habits neufs qu'il portait et ils l'ont renvoyé à la carrière. Au bout d'un certain temps il s'est jeté sur les barbelés électrifiés. Il avait pris le pain d'un gars de Malaga. Ce dernier avait mis de l'encre dans son morceau de pain pour savoir qui le prenait. Quand il a su que c'était le Français, il lui a fait honte devant tout le monde. L'ancien brigadiste n'était pas un voleur, c'était seulement qu'il était démoralisé parce qu'il avait déjà un pied hors du camp et qu'on ne l'avait pas libéré. Après ça, le gars de Malaga pleurait quand il a vu le Français se jeter sur les barbelés…

Ma position était d'aider toutes les nationalités. Les seuls avec qui je n'ai pas voulu de relations ont été les Allemands. Il y avait un Anglais, nommé John Kennedy et il avait été parachuté en Pologne. Il était toujours dans la compagnie disciplinaire. Les SS nous disaient qu'ils le libéreraient d'un moment à l'autre. Pour qu'ils se le rappellent, nous mettions son dossier sur la table de Schulz. Ce dernier, quand Kennedy venait, lui disait :"On va te libérer bientôt". Mais le 5 avril 1945 ils lui ont tiré une balle dans la nuque. C'est la première chose que j'ai dite aux Américains quand ils sont entrés dans le camp.

À la Politische Abteilung*, il y avait beaucoup de mouvement. La dernière année, il a dû arriver soixante ou soixante-dix mille déportés. J'étais le responsable des fiches de chacun, des libérés, des morts, des* Kommandos *où ils étaient envoyés et des dossiers des effectifs du camp. Chaque prisonnier avait sa fiche. Je me trouvais au bout du bâtiment avec Kampanellis, un Grec qui a écrit les paroles de la chanson de Mauthausen avec la musique de Theodorakis. Si un condamné à mort arrivait et que sur ces papiers nous voyions qu'il allait être tué, nous faisions en sorte de le faire passer pour un autre. Mais c'était très difficile et on n'a pas pu le faire souvent. En général on l'a fait avec des Juifs et des Américains. Je me souviens d'un Américain, nommé Taylor, qui a sauvé sa peau. Quand le camp a été libéré par la Croix-Rouge, les seuls à pouvoir sortir étaient les Français, les Belges, les Hollandais. Nous avons fait passer Artur London pour un Français qui était mort le jour même. Si je savais qu'on devait appeler un déporté pour l'interroger, je le prévenais. Quand Josep Ester est arrivé au camp, ils lui ont mis le*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 446

triangle rouge et le F de Français. Nous avons fait notre possible pour qu'il change de triangle, car les Républicains étaient à ce moment-là bien mieux traités que les autres prisonniers, en dehors des vétérans. À la Politische Abteilung*, j'ai pris des coups à trois reprises. Un jour ils m'ont apporté des dossiers pour que les archive. Je les ai rangés à leur place habituelle. Au bout de trois-quarts d'heure, un SS est venu et les a cherchés partout sauf là où ils étaient. J'ai dit que c'était moi qui les avais rangés et le SS m'a gratifié de dix-huit coups de fouet, au moyen d'un nerf de bœuf. Quand ils ne trouvaient pas une fiche, c'est moi qui prenais. »*

Les déportés qui sont allés dans les autres camps ont collaboré dès les premiers moments aux sabotages. Ils avaient été résistants en France et ils continuaient à être résistants dans les camps nazis. *« Nous avions la force au-dessus de nous,* dit Garcia Badillo, de Buchenwald, *et le four crématoire devant. La clandestinité dans les camps d'extermination devait être encore plus stricte qu'en France. Nous, les résistants dans les camps d'extermination, nous devions être des personnes connues comme combattants, avoir la confiance des camarades. N'importe qui ne pouvait pas entrer dans les groupes de résistance. Chaque nationalité formait une brigade avec des gens des différents partis, des gens qui devaient avoir fourni des preuves de leur participation au combat. Nous faisions les réunions trois par trois, tout en nous promenant dans la cour, nous entrions en contact avec le relais qui avait des contacts avec le comité central. Buchenwald s'est libéré tout seul, mais beaucoup étaient des prisonniers politiques, même les* Kapos*, des vétérans qui y étaient depuis plusieurs années. Ils ne permettaient pas la plus petite injustice. Au début j'étais surpris de voir comment les* Kapos *qui étaient des triangles rouges traitaient les prisonniers. Mais ensuite j'ai compris que cette dureté leur permettait de survivre, après tant d'années de souffrance…. J'ai compris les Polonais, qui cherchaient comment survivre là-dedans. J'étais dans un* Kommando *qui réparait les canalisations d'eau. Les Polonais avaient réussi à se faire une douche dans un souterrain en travaux. Ils s'étaient fabriqué un chaudron. Dans ce groupe nous avons ajouté un type de Tolède et un autre Catalan. Nous allions travailler à notre* Kommando *toujours en rangs. Quand nous y arrivions, nous sortions du groupe et nous nous séparions. Nous entrions au fond du souterrain avec un ou deux morceaux de bois que nous*

avions fauché dans le garage des SS. Il y avait une cloison qui menait au magasin de charbon, avec un tuyau de soixante centimètres. Un seul corps pouvait tenir dans ce tuyau. Nous entrions à six dans le tuyau, et le premier attrapait le charbon et le passait derrière sans pouvoir se retourner. Le dernier recueillait le charbon du sixième homme et le jetait dans un seau énorme. Ce charbon servait à chauffer le chaudron et ainsi nous pouvions chaque jour nous doucher avec de l'eau chaude ! Un jour le capitaine des SS du garage est entré dans le souterrain en criant comme un fou, parce qu'il avait découvert le vol du charbon. À ce moment-là mon camarade et moi étions en train de nous doucher. Il nous a attrapés et nous a jetés tout nus sur la neige. Je ne comprends pas encore pourquoi il ne nous a pas tués….Aucun de nous n'a jamais dit comment il avait pris le charbon. Et nous doucher à l'eau chaude n'était pas quelque chose de ridicule : ça nous aidait à survivre. »

« Au Kommando *de Heinkel,* dit Joan Mestres, *nous avons aussi fait du sabotage. Cantó changeait les fils électriques et c'est pour ça qu'il lui ont cassé une ampoule sur la tête. Nous avons réussi à séparer les prisonniers de droit commun des politiques. Les relations ont changé du tout au tout : les vols se sont arrêtés, les baraques étaient propres et il nous arrivait même de rire… Nous avons monté une chorale, dirigée par Pujol. Devant les nazis nous chantions* l'Empordà, Els Segadors*. Il fallait atténuer nos souffrances. Mais les SS se sont rendu compte très vite que nous étions en train de créer une organisation parallèle et ils ont eu peur. Les punitions s'étaient arrêtées et cela ne leur convenait pas vis-à-vis du haut commandement du camp central de Sachsenhausen et ils ont recommencé à nous mélanger avec les droits communs. Ils se sont mis à nous envoyer des mouchards. On a vu arriver des Yougoslaves du Montenegro habillés en SS. Ils les avaient envoyés sur le front russe et ils avaient déserté. Ils sont arrivés à Heinkel, en tant que prisonniers, mais avec l'idée d'en devenir les maîtres. Cela convenait aux SS, mais de cette façon nous revenions à la vie dégradée d'avant. Mais nous, tous les prisonniers politiques, nous nous sommes unis pour qu'ils ne soient pas nos tortionnaires et au bout de trois mois il n'en restait pas un seul de vivant. »*

Guzmán Bosque a continué également la résistance dans les camps nazis : *« Vers la fin octobre ils nous ont transférés à Brest. Au camp de Saint-Pierre nous nous sommes réunis avec des Républicains d'autres prisons. Tous, y compris les Juifs, nous portions une combinaison noire et un brassard où il était*

écrit RS, "rouge espagnol". Il y avait beaucoup de laisser-aller et nous faisions du sabotage en permanence. Nous devions construire des murs de grande épaisseur pour monter les quais sous-marins de la TODT. Nous abîmions le tapis roulant**. *Dans le béton nous mettions, à la place du ciment, du sable et des gravats et quand ils décoffraient un énorme trou apparaissait. Nous ne voulions pas sortir des baraques. Ils ont ainsi tué un des nôtres, un Républicain très jeune. "Visage brûlé", le commandant du camp, nous menaçait pendant les appels : il disait que si un seul homme s'échappait du compartiment, il fusillerait tout le compartiment. Cette même nuit tout un compartiment s'est enfui, vingt-cinq hommes. Le camp était en chambard. Nous avions une organisation de résistance très forte. Nous recevions le journal clandestin,* L'Humanité*, et nous nous le passions de main en main… »*

Au camp de Coswig, en Pologne, Dídac Sabater a été affecté à des ateliers de mécanique où on fabriquait des petites pièces de précision pour avions et sous-marins. On lui avait confié une machine qui produisait ces pièces et très rapidement il a éveillé l'inimitié des autres prisonniers, car il produisait deux fois plus que les autres. Personne ne lui parlait, tous l'évitaient. Au bout de quelques mois, ils ont découvert que toutes les pièces qui passaient par ses mains avaient un petit défaut qui rendait inutilisable l'arme à laquelle elles étaient destinées. On l'a fait passer en conseil de guerre et on l'a enfermé dans un cachot pénitentiaire où il ne pouvait pas s'allonger pour dormir ou se reposer. La veuve de Dídac Sabater écrit à Antoni Andreu i Abelló, vieux compagnon d'Estat Català de Dídac : *« J'ai quelques lettres de camarades de captivité qui me parlent du courage de Dídac […] Il ne s'arrêtait jamais : d'abord, le sabotage des pièces fabriquées, ensuite la construction d'un poste de radio pour écouter radio Londres, ensuite la punition. Et il a supporté tout ça avec le courage que tu lui connaissais déjà. […] Quand il a été jugé et condamné à mort à Paris, le secrétaire du tribunal allemand s'est approché de moi quand il a su que j'étais son épouse, a claqué des talons, a incliné sa tête vers moi, et dans un français parfait m'a dit :*

- Madame, je vous félicite. Votre mari est un homme courageux.

Quand on lui a lu la sentence de mort, il est resté impassible ! »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 449

LES FEMMES FACE AU NAZISME

« La catholique a dit à Neus :
- Tu me fais de la peine. Nous avons Dieu, qui est notre espérance.
Mais vous, vous n'avez rien et vous devez être très malheureuses.
- Comment cela ? Je t'ai toi, et elle, et elle. Tu crois que ce n'est rien ? »
D'après le récit de NEUS CATALÀ

Quand le *Kommando* de Neus Català a été libéré, toutes les femmes ont été emmenées dans un village au bord du Rhin. Là-bas, une Française de la Croix-Rouge leur a dit :

- Si vous étiez restées chez vous à laver le linge de vos enfants, rien de tout cela ne vous serait arrivé.

Les prisonniers de guerre français durent la protéger, car Neus et ses camarades voulaient lui taper dessus. Les femmes catalanes qui s'étaient retrouvées à Ravensbrück avaient choisi en toute lucidité de lutter contre le nazisme : pour elles, combattre les nazis, cela voulait dire changer le monde, mais pour faire un monde où les femmes elles aussi vivraient libres. Le nazisme s'opposait à la liberté de la femme. Peut-être les Catalanes d'Alcoletge, de Guiamets, des Terres de l'Èbre, peut-être Secundina, la tisserande qui a été tellement défigurée à cause des tortures des nazis que ses camarades ne purent la reconnaître que grâce à ses chaussures, ne savaient-elles pas que Goebbels avait dit que la mission de la femme, c'était d'être belle et de procréer. Mais elles avaient compris intuitivement que les nazis voulaient seulement des femmes passives, des femmes modelées pour la vie domestique, de purs animaux pour la procréation. Une théorie que les nazis appliquèrent jusqu'aux conséquences les plus extrêmes, mais que beaucoup de gens partagent encore. C'est pourquoi Neus et ses camarades voulaient frapper l'infirmière de la Croix-Rouge. Car la déportation a signifié une double souffrance pour elles : elles étaient des êtres inférieurs en tant qu'antifascistes et en tant que femmes. Elles devaient sans cesse défendre leur dignité.

« Un dimanche, raconte Neus Català, *ils nous ont obligées à aller nues jusqu'aux douches des ateliers centraux. Nous devions parcourir plusieurs couloirs devant les SS et les civils. Et les gardiennes nous disaient :"Vous n'avez pas honte, cochonnes, espèces de cochonnes, de vous promener nues devant des hommes ?" Et nous, comme si de rien n'était, nous affrontions le déluge, impas-*

*sibles et nous nous disions "Ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes !" Elles nous ont fait passer sous la douche, elles ont mélangé nos vêtements pour la désinfection et nous ont obligées à prendre les vêtements d'autres femmes. Moi j'ai eu une culotte pleine de pus et de saletés. Ça me dégoûtait et j'ai été rouée de coups parce que je ne voulais pas la prendre. Pour la première fois j'ai pleuré devant un SS. Le 20 octobre il y a eu une inspection générale du camp. Il nous était interdit de porter des jarretelles ou des élastiques pour tenir nos bas. Pour ces sorcières on devait les faire tenir tout seuls, bien sûr ! Je me suis fait prendre avec des jarretelles noires et "*Mouche-à-miel*" voulait me frapper les yeux avec sa bague. Pendant qu'elle me frappait je me suis rappelé ce que Reinalds m'avait dit : "Quand on te torturera, hais, hais de toutes tes forces !" Je sautais comme un cabri et je criais, je criais. Je les insultais en catalan ; il me venait de ces insultes ! Ils me frappaient à coups de trique, à coups de botte, avec leurs mains. Et ils m'ont jetée toute nue sur mon lit. J'étais couverte de bleus, ils m'avaient laissée dans un état lamentable à force de me frapper. Mais, quand ils sont partis, j'ai crié, rageusement :*

"Vous ne me les avez pas prises, sales putes !"

Et je pleurais et je riais tout à la fois en montrant mes jarretelles à mes camarades. »

Au camp de Ravensbrück, il y avait toutes sortes de femmes : des femmes passives qui attendaient la mort sans trop savoir pourquoi, des bourreaux, comme la Graff, des collaborationnistes conscientes d'une idéologie machiste, des prostituées qui avaient caché des résistants à cause d'un sens de la justice la plus stricte, peut-être enfoui mais certain. Et les résistantes. Au camp de Ravensbrück, les déportées catalanes étaient classées parmi les Françaises et elles éprouvaient, comme des tendrons, une terrible nostalgie de la Catalogne. Des "Françaises" à qui le livre *Les Françaises à Ravensbrück* ne consacre que quatre lignes à peine. Parmi les Républicaines, il y a un nom qui allait accompagner pour toujours nos témoins. Il s'agit d'une très jeune femme, très belle, qu'elles appelaient Mimí. C'était une Républicaine qui, un jour, n'a rien fait pour empêcher que se fracasse tout un chargement de projectiles antiaériens.

« À l'époque de mon arrivée à Holleischen, raconte Dolors Gener, *trois camarades ont été pendues ; l'une d'elles était une Républicaine. Nous savions seulement qu'on l'appelait Mimí et qu'elle avait deux enfants. Ils nous ont fait mettre au garde-à-vous, devant une table très longue. Ils les y ont fait allonger*

et leur ont administré cinquante coups sur les fesses. Ensuite ils les ont emmenées à Flossenbürg et ils les ont pendues. Il y avait avec nous une fille très jeune à qui nous ne faisions guère confiance parce qu'elle était allemande. Après la pendaison de Mimí et de ses camarades, cette femme a écrit ses impressions face à cet événement, le dégoût qu'elle avait éprouvé en voyant des gens de son pays faire ces monstruosités. Lors d'une fouille dans le baraquement, ils ont trouvé les papiers où elle avait écrit cela et elle aussi a été pendue. »

Mimí fut pendue avec une Française qui s'appelait Françoise, la seule qui est nommée dans *Les Françaises à Ravensbrück* quand cette histoire est rapportée. Neus Català n'a appris que très récemment comment Mimí était morte : elle avait été pendue par le cou à un crochet comme ceux servant pour accrocher les veaux à l'abattoir.

Très vite nos déportées ont commencé à commettre des sabotages à Ravensbrück et dans les *Kommandos* : Mercedes Núñez à Schoenenfeld, Secundina Barceló à Abteroda, Torgau et Markleeberg ; Neus Català et Dolors Gener à Holleischen :

« Il y avait trois façons de saboter, raconte Dolors Gener. *Notre travail à l'atelier consistait à ranger soigneusement dans des caisses blindées les obus prêts à être utilisés. C'était du travail à la chaîne. Il fallait d'abord les peser et on essayait d'aller le plus lentement possible pour ralentir la production. C'était le premier acte de sabotage.*

Il y avait un tour avec huit obus et nous avons découvert que la valvule qui montait et descendait le tour pouvait se bloquer ou tomber. Il n'y avait qu'à desserrer la vis qui maintenait la valvule ou bien la serrer à fond. On faisait cela avec l'ongle et on avait un tour qui ne fonctionnait plus. Parfois il n'y avait que deux ou trois valvules qui marchaient bien sur huit tours qui devaient fonctionner… Les mécaniciens venaient réparer et il fallait tout arrêter. C'était la deuxième action.

La troisième était la plus importante. Elle était réservée aux camarades les plus aptes. Il fallait placer les obus, après les avoir pesés, dans des caisses blindées. Un Tchèque, de l'autre côté de la caisse blindée, mettait un couvercle spécial qu'il fermait très bien. Auparavant nous devions essuyer très soigneusement chaque obus parce qu'ils rouillaient facilement. On nous donnait à chacune un chiffon noir très sec pour essuyer chaque obus. Et nous avons pensé que c'était le moment de tout bousiller. Nous avons déposé dans

les caisses les obus mouillés avec de l'eau ou de la neige. Les gardiens ont eu la puce à l'oreille en voyant la différence de production entre les groupes. La responsable de l'atelier, une civile très nazie, voulait savoir pourquoi l'équipe de nuit, qui avait l'air si disciplinée, produisait moins que celle de jour. Elle est venue nous demander de quel pays nous étions.

- D'Espagne ? Je ne comprends pas. Les Allemands sont les amis des Espagnols !

Je lui ai répondu que je n'avais rien à voir avec ce genre d'amitié. Elle m'a changé d'équipe et j'ai trouvé deux camarades qui étaient d'accord pour continuer le sabotage. Mais il y en avait d'autres, de ces sorcières, qui nous enquiquinaient et allaient à toute allure quand elles recevaient des ordres :

- Los, los, schnell, schnell !

Je suis revenue dans mon atelier. Les filles du Kommando *étaient déjà passées à la troisième action et la* Kapo*, furieuse, voulait les pincer. Un jour, je ne me suis pas aperçue qu'elle était à côté de moi à me surveiller. J'ai attrapé une caisse qui avait le fond trempé et, sans la voir, je l'ai remplie d'obus. Elle a vu que la caisse était mouillée et encore elle ne s'était pas aperçue qu'elle était pleine d'eau ! Elle s'est mise à crier* Sabotage ! Sabotage ! *comme une folle. Je n'ai compris que le mot "sabotage" qui est le même dans toutes les langues. Le Tchèque qui réparait les machines a commencé à discuter en allemand avec la nazie. Ils criaient très fort tous les deux, et la femme avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Mais le Tchèque la faisait crier exprès et pendant ce temps il faisait passer la caisse après l'avoir fermée. Cette sorcière ne s'en est même pas rendu compte. Mais moi j'étais repérée.*

Au bout de quelques jours, on m'a tendu un piège pour voir si je me faisais prendre. On m'a apporté une caisse pleine de balles vides. J'étais en train de les peser quand les Tchèques ont prévenu une Française. Celle-ci m'a dit de demander l'autorisation d'aller aux toilettes et elle m'a avertie du piège. Je reviens à ma place et je commence à peser les balles. J'en prends une et je vois que l'aiguille de la balance ne bouge pas, puis une autre et une autre et rien, l'aiguille reste immobile. Je mettais les balles de côté et du coin de l'œil je la voyais qui ne me lâchait pas. En fin de compte je lui ai apporté les balles en lui disant : Kaput.

Mais elle m'a dénoncée pour sabotage. Je m'en suis sortie parce que son rapport n'est jamais revenu au camp. Sinon, j'aurais peut-être été pendue comme "Mimí". Entre temps, j'avais été libérée. Ce n'est pas que j'ai fait plus

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 453

de sabotage que les autres. C'est seulement que moi, j'avais été repérée. Et je n'ai pas fait assez de sabotage. J'en ai encore la rage au corps… »

Neus Català a, elle aussi, participé au sabotage des armes :

« Je devais retirer la poudre collée à chaque balle qui empêchait de placer le détonateur. Je passais une seule balle pendant le temps où il fallait en passer une et demie. Sur chaque tour nous devions faire huit trous par balle, j'en faisais six. Je cassais aussi les presses du tour où devaient passer les obus. On devait appeler le mécanicien sans arrêt. En partant, ma camarade et moi, nous mettions une pancarte qui disait : Blanche Neige et les sept mécaniciens**. *C'était une façon de dire aux autres que nous avions souvent eu besoin du mécanicien. La spécialité qui m'avait été confiée, c'était de ralentir le travail avec une vis sur la machine. On jetait aussi toute la poudre possible chaque fois qu'on allait aux cabinets. On avait reçu la consigne d'utiliser de l'acétone pour nettoyer les machines, juste un peu, et on en versait des seaux entiers. Au mois de mai il n'y avait plus une seule machine qui fonctionnait. À la fin de la guerre, dans l'atelier où nous travaillions, nous avions bousillé, en neuf mois, dix millions de balles. Nous étions comme des Pénélope : nous faisions et défaisions. Si en un mois nous faisions un million de balles, le mois suivant nous en défaisions un million. Je devenais folle à force de compter et décompter. Un jour que la machine s'était arrêtée, la Graff, celle qu'on appelait "La panthère rouge", est arrivée ; elle s'est mise à me frapper le visage à coups de poing. Elle m'attrapait la tête et me la coinçait contre le cylindre de fer. Mais le lendemain on recommençait.*

Le soir, après le travail, on devait nettoyer les cabinets. La merde nous arrivait jusqu'à mi-mollets, c'était un sacré travail de trouver ce qui bouchait les trous. Et de la merde il y en avait beaucoup parce qu'on avait le ventre détraqué. Les dernières semaines, je n'avais plus le courage de me laver. Il fallait voir nos corps comme des squelettes, nos seins qui pendaient comme des lambeaux, deux trous à la place des hanches. Je ne voulais plus me laver, mais je savais que si je ne le faisais pas, tout était fini. »

Et voici comment Neus et ses camarades organisent quelque chose d'insolite dans un camp de la mort : une grève de la faim.

« Il y avait deux équipes de travail dans les ateliers. Une équipe de nuit et une équipe de jour. On dormait très peu à cause de ces horaires irréguliers. À nous, celles de l'équipe de nuit, ce qu'ils nous donnaient à manger nous détra-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 454

quait l'estomac pour toujours. Des espèces de navets déshydratés au goût horrible. Nous avons commencé à protester et lancé l'idée de faire une grève de la faim. Une nuit, Madeleine Lausac, une gaulliste, est venue nous dire que l'ordre de faire la grève de la faim était donné. Elle a ajouté que ses camarades feraient ce que nous déciderions. Dans un premier temps, Titi et moi avons pris peur : nous savions qu'il en allait de la vie de quarante-quatre personnes. Nous avons demandé cinq minutes de réflexion.

- Si nous mangeons ces navets infects, nous aurons mal à l'estomac. De toutes façons, nous finirons à la chambre à gaz. Voilà ce que nous nous disions.

Alors, quand le moment de manger est arrivé, nous avons toutes refusé nos rations. Le lendemain, le commandant du camp nous a attrapées par le cou et nous a secouées pour que nous mangions. Énervement, coups de téléphones, bousculades, menaces. Mais rien à faire, nous n'avons rien voulu manger. Avant de regagner le camp, ils nous ont retenues un bon moment. Nous ne savions pas comment ça allait se terminer, et voilà qu'ils commencent à nous distribuer des salades assaisonnées avec du vinaigre et du sucre, à la mode allemande. Un banquet que nous n'avions pas eu depuis bien longtemps. Ils ont arrêté de nous donner les navets dégoûtants et nous avons gagné notre grève de la faim pour tout le camp !

*Nous faisons aussi partie des rares déportés, dans l'univers concentrationnaire nazi, à avoir refusé d'être payées pour notre travail. C'était un soir, fin 1944. Il commençait à faire froid mais nous avions encore notre tenue d'été. On nous a fait ranger sur l'*Appellplatz *et on nous a dit qu'on allait nous distribuer des bons avec lesquels nous pourrions acheter des peignes, des boîtes de sardines, du dentifrice, des cochonneries mais qui étaient, pour nous, là-bas, un luxe. Nous avons refusé. Nous avons gardé les mains dans le dos pendant qu'ils nous rouaient de coups. Seules les travailleuses "volontaires" ont accepté ce salaire, mais nous, nous avons dit que nous ne voulions pas d'argent, que nous étions antinazis et résistantes. Ils nous ont frappées longtemps mais ils n'ont pas obtenu que nous acceptions un seul centime venant d'eux.*

Et Noël 44 est arrivé. Dans notre Kommando *nous étions considérées comme une bande de folles et de fainéantes parce que notre rendement était très faible. La veille de Noël, il y a eu une fouille et ils nous ont pris tout ce que nous avions. Tout, tout, les crayons, le papier, les bas… On a eu un repas du*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 455

dimanche, de la goulasch *avec un peu de sauce, et ils nous ont obligées à rester en rangs, de deux heures à six heures, dans la partie basse du camp qui était inondée. C'était un châtiment de plus qu'ils nous infligeaient.*

Mais le soir, les Catholiques ont dit qu'elles voulaient célébrer Noël. Qu'elles voulaient dire une messe, sans communion, évidemment. Nous avons fait une crèche et Tití a peint des tableaux avec des scènes bibliques. Une de nos camarades communistes est arrivée et s'est mise à critiquer ce que nous faisions en disant que Staline avait dit que la religion était l'opium du peuple. Je lui ai répondu que c'était Marx, pas Staline, qui avait dit ça. Moi je leur ai fabriqué le bâton de saint Joseph en faisant du sabotage, avec un papier servant à protéger les balles et un poinçon pour les nettoyer. Les Polonaises ont fait les personnages de la crèche. C'était comme de la poésie. Après, il y a eu le souper. Nous avons coupé du pain en morceaux tout petits et nous avons mis dessus de la confiture dessinée. Nous avions plus envie de pleurer que de manger. Tití, qui était un vrai diable, s'est déguisée et s'est mise à danser sur une table. Une Catholique s'est approchée de moi et elle m'a dit :

- Tu me fais de la peine. Nous, nous avons Dieu, qui est notre espérance. Mais vous, vous n'avez rien, vous devez être très malheureuses.

- Comment cela, nous n'avons rien ? Nous t'avons, toi et elle et elle ; ça te semble peu ? »

LA FIN

« Cette marche, nous l'appellerons la marche de la mort. »
JOAN MESTRES, déporté à Sachsenhausen

La dernière phase de la résistance dans les camps de la mort fut celle de la résistance armée. Très tôt, les Républicains du camp de Mauthausen se mirent d'accord, comme l'affirment les témoignages, avant même de s'organiser en un Comité International. Il pouvait y avoir deux sortes d'attaques : de l'intérieur du camp central, dans le périmètre des barbelés électrifiés ou bien de l'extérieur, dans les *Kommandos* de travail. Peu à peu, donc, des idées sur les moyens de sortir du camp ont commencé à se répandre. Devant la baraque 11, il y avait une charrette pleine d'épluchures de pommes de terre et de navets pourris qui

devaient être lancés sur les barbelés afin d'y faire un trou pour pouvoir s'enfuir. Ce fut une idée des hommes de la C.N.T. Quand arriverait l'ordre du soulèvement, il faudrait d'abord couper l'électricité. Ce serait le rôle de Joan Sarroca, de Benissanet, avec d'autres déportés. Mais le plus important était de se procurer des armes. Comment faire ? C'était l'obsession des dirigeants de la résistance à Mauthausen. Ils savaient que, sans armes, ils n'arriveraient à rien.

« Vers la fin, dit Joan Pagès, *nous disposions de davantage d'armes. Comment nous y sommes arrivés est une chose qui n'a pas été totalement éclaircie. Les explications qui en ont été données sont toutes incomplètes. J'y ai participé dans trois circonstances différentes. Tout d'abord pour des armes sorties de l'armurerie des SS elle-même grâce à des camarades républicains qui y travaillaient : Montero, Ester, Pérez, les deux derniers étaient des Catalans… »*

Ecoutons maintenant ce que nous a raconté Josep Ester : *« À l'armurerie le contrôle était sérieux. Nous réparions des pièces. Vers la fin, un corps de sapeurs-pompiers de Vienne et des policiers sont arrivés au camp. Ils ont provoqué une sacrée pagaille et les SS étaient très nerveux parce qu'ils ne pouvaient pas contrôler la situation. Le soir, les SS les ont encerclés mais nous, qui travaillions à l'armurerie, nous avons fait disparaître des mitrailleuses et des grenades avant le comptage… Pérez, un Catalan de Vilanova i la Geltrú, a fait passer beaucoup d'armes à l'intérieur du camp. Une fois, il a fait passer un pistolet : il l'avait glissé par la ceinture dans son pantalon. Les SS l'ont fouillé et, pour ne pas se faire pincer, il a rentré le ventre au point que ses boyaux lui touchaient presque le dos. Pérez était très habile. Une fois, un caporal de Bachmayer lui a demandé de passer, sans se faire prendre au contrôle, un pneu pour le vélo de sa femme. Pérez s'est mis le pneu autour de la taille et ce même caporal qui l'avait enjoint de voler le pneu l'attendait au contrôle avec Bachmayer. Il a découvert le pneu et lui a demandé pourquoi il le voulait. "Pour le vendre" a répondu Pérez. Ils ont appelé un SS qui lui a donné vingt-cinq coups sur les fesses. Une seconde fois, ils lui ont demandé ce qu'il comptait faire du pneu et Pérez a répondu, une seconde fois, que c'était pour le vendre. Et le SS lui a redonné vingt-cinq coups sur les fesses. Ensuite, après le départ du SS qui l'avait frappé, le caporal lui a offert un cigare et serré la main. Pérez était celui qui était depuis le plus longtemps à l'armurerie et il parlait très bien l'allemand. Le jour de l'arrivée des pompiers de Vienne, nous avons fait passer des*

armes démontées dans des bidons de nourriture. C'est ce qu'on faisait souvent : on mangeait à l'armurerie. À midi, on allait chercher un bidon plein de soupe et à trois heures on le rendait presque plein, car nous mangions mieux, grâce aux petits travaux que nous faisions pour les SS de l'extérieur, comme réparer leurs motos, leurs vélos, etc. Nous mettions les armes dans le bidon, enveloppées de papier gras et nous allions avec le bidon jusqu'à notre baraquement. Saturnin Martínez, qui faisait aussi partie de la C.N.T., prenait le bidon et le cachait dans le charbon ou dans les vêtements ou dans un trou sous le plancher. Ce Martínez cachait de tout et c'était un bourreau de travail. Au baraquement il nous faisait nos lits, pour que nous soyons moins fatigués. Il chantait très bien, il avait chanté à l'Orphéon de Sants, dans la chorale de la Farigola où il était basse et dans les chœurs Clavé. Capdevila cachait également du matériel de toutes sortes à la menuiserie. Un autre gars de la C.N.T qui cachait tout ce qu'il pouvait était Gil, de la baraque 6… »

Joan Gil m'a raconté comment il avait caché des armes dans un matelas : *« Àngel Sànchez, de l'armurerie, avait laissé des armes dans la baraque 2. Saturnin Martínez en a caché une partie sous le charbon du chauffage. Moi je les avais fourrées dans un matelas et je dormais dessus. Mais on m'a fait* Kapo *de la baraque 6 et il fallait que je les transporte jusque-là et je ne savais pas comment m'y prendre. Pour finir, j'ai décidé de transporter le matelas. Je l'ai bourré de paille, de chiffons, de papier pour qu'une fois terminé ça fasse une bonne épaisseur. J'ai commencé à traîner le matelas sous le nez du SS. Le* Blockführer *m'a arrêté et je suis resté glacé de peur. Allait-il découvrir qu'il y avait des armes à l'intérieur ? Il m'a fait poser le matelas à terre et s'est assis dessus. Il l'a tâté sur tous les côtés et pour finir il m'a dit "Tu as un matelas très confortable, hein !" et il est parti. »*

« Mais nous avons réussi aussi à nous procurer un fusil mitrailleur, grâce à un camarade du P.O.U.M., poursuit Joan Pagès. *De ça, on n'en a parlé nulle part. Les derniers jours, est arrivée l'armée allemande qui battait en retraite, sale et désorganisée. Les soldats étaient obligés de passer à la désinfection. Conill, du P.O.U.M., travaillait au service de désinfection. Les soldats allemands devaient déposer leurs armes dans un camion, sous la surveillance des SS. Mais un des soldats a oublié son fusil dans la salle de désinfection. Ces pièces avaient deux portes, l'une devant, l'autre derrière. Conill a rapproché le fusil de la porte qui donnait derrière. Quand la désinfection a commencé dans la*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 458

pièce où étaient les vêtements des soldats, Conill a fait le tour de la cabane, il a ouvert la porte de derrière, attrapé le fusil et refermé la porte. Il a, alors, soulevé le cadre de la fenêtre qui était en bois et fait passer le fusil à l'intérieur. C'était une cachette qu'il avait déjà utilisée pour y mettre des vêtements qu'il volait pour les prisonniers.

Mais le problème de faire passer le fusil dans le camp s'est alors posé car il fallait franchir les barbelés électrifiés. Conill a demandé à avoir une entrevue avec deux membres du Comité républicain, deux communistes, parce qu'il s'est dit que nous étions les mieux organisés. Il leur a dit qu'il mettait le fusil mitrailleur à leur disposition à condition d'être le premier à appuyer sur la gâchette. Il avait été officier dans l'armée républicaine et ça nous a inspiré une certaine confiance. Nous nous sommes donc chargés de faire passer le fusil dans le camp. Et nous étions si bien disposés à faire ce que Conill avait demandé que nous avons caché l'engin sous son lit dans la baraque 4, sans qu'il le sache !

Le chef des Kapos *de la carrière était un de ces Silésiens à moitié polonais et à moitié allemand détenu comme asocial. Il était peut-être le prisonnier le plus important car il tenait entre ses mains la vie ou la mort des déportés du camp. Il jouissait d'une grande confiance de la part des SS. Le* Kapo *général des prisonniers lui-même, un droit commun, en avait un peu peur. Il avait un caractère changeant et ne nous inspirait aucune sympathie mais plutôt une bonne dose de prudence. Il était toujours avec un ami intime, du même village, qui s'appelait Emile. C'était le chef des tailleurs de pierre à la carrière. C'était un triangle vert tandis que l'autre avait le triangle noir des asociaux. Emile non plus ne nous inspirait guère confiance, encore que nous ayons remarqué que, pendant ces années de déportation, il donnait rarement des coups et ne prenait jamais part aux assassinats que commettaient les autres* Kapos *de la carrière. Un certain jour, alors que la diane venait de sonner, cet homme m'accoste et me dit qu'il veut parler à la direction des communistes républicains, qu'il a une proposition à nous faire. Je lui dis que je ne vois pas de quoi il parle et lui me répond qu'il sait parfaitement qui dirige les communistes, et il ajoute : "Allons donc, ne sois pas si têtu et ne perdons pas de temps, le sujet est assez important."*

Et il me donne sur-le-champ les noms de tous ceux qui appartenaient à la direction du parti dans le camp. Ça m'a flanqué la chair de poule : pour nous c'était très grave que l'ami intime du chef des Kapos connaisse nos noms, alors

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 459

que la majorité des Républicains ignorait ça. Nous, les membres de la direction, nous avons tenu une réunion immédiatement et convenu que si cet homme était vraiment mauvais il pouvait toujours aller tout raconter aux SS et que, par conséquent, lui parler ne lui en apprendrait pas plus à notre sujet. Deux d'entre nous sont allés le voir et il leur a déclaré qu'il avait la clef d'un baraquement où les SS entreposaient des armes. Il nous a alors proposé d'ouvrir la porte à une heure précise pour que l'un des nôtres puisse entrer y voler des armes. Cette opération devait être faite en quelques minutes, juste au moment de la relève de la garde, parce que le baraquement en était tout proche.

Nous avons désigné tout de suite les camarades qui devraient effectuer l'opération. C'étaient les camarades Codina et Bisbal, tous deux Catalans. Ils ont accepté quand on les a mis au courant. C'étaient eux qui distribuaient le café au corps de garde des SS et étaient donc si connus des SS qu'ils pouvaient se déplacer dans le camp sans éveiller les soupçons. Ils terminaient la distribution de café peu avant la relève de la garde. Il y avait très peu de temps pour mener l'opération à bien.

En apprenant que c'était Emile, le chef des tailleurs de pierre, qui nous avait donné les renseignements, Codina a refusé de participer. Emile ne lui inspirait pas confiance. Il nous a fallu trouver quelqu'un d'autre et nous avons choisi celui qui était chargé de nettoyer le bureau de l'ingénieur de la carrière. Mais au dernier moment, alors que nous étions tous prêts pour l'opération, voilà qu'arrive Codina décidé à faire le boulot. Il nous dit que, si nous faisons confiance à Emile, il n'a pas de raison de se méfier. Ainsi, ils sont trois à participer à l'opération pendant que nous attendons à l'autre bout du camp. Sur le coup de onze heures, je les vois se diriger vers la cuisine pour laisser le pot à café et en remporter un plein. En général un SS les accompagnait jusqu'à l'entrée du camp. Et ce jour là aussi un SS les accompagne. À les voir entrer dans le camp, tranquilles et plaisantant entre eux, j'ai pensé que l'opération n'avait pas pu être réalisée. Mais quelle surprise quand je me suis rendu compte qu'en arrivant à la cuisine ils faisaient demi-tour et venaient droit vers moi, se plantaient devant moi et commençaient à me charger de pistolets qu'ils sortaient de partout. Il me semble qu'ils avaient fauché treize pistolets et treize chargeurs. Celui qui en avait le plus, c'était Bisbal qui en avait sept. Il les avait cachés dans ses bottes, un genre de bottes de SS, il les avait fourrés par devant. Je ne sais pas comment il avait pu marcher.

Cela devait se passer vers le mois de mars de la dernière année. C'était une journée splendide, très ensoleillée, mais il faisait encore froid. On a très peu parlé de ces deux opérations, celle de Conill et celle des pistolets, et dans les deux cas des Catalans ont pris part à l'action : Conill, Codina, qui est de Begur et Bisbal, qui est mort au cours d'une fusillade, le lendemain même de la libération… »

À Dachau, selon Joan Martorell, il n'y avait pas d'armes, mais la résistance a pris diverses formes. Juli Marvà, de Barcelone, connaissait bien l'allemand et faisait passer les nouvelles des journaux nazis. Martorell se souvient combien une petite note passée par Marvà sur le passage des maquisards par le Val d'Aran lui avait remonté le moral. Un jour, à Dachau, les vingt-deux mille déportés qui étaient en rangs sur l'*Appellplatz* ont refusé d'aller travailler. C'était le 4 septembre 1944 et, au bord du camp, quatre-vingt-douze officiers soviétiques qui avaient dirigé la résistance clandestine au camp de Dachau devaient être fusillés. Martorell était l'ami d'un de ces Soviétiques, ils s'étaient rencontrés à Barcelone pendant la Guerre civile. Le Comité international du camp décida que ce jour-là on n'irait pas travailler. Deux compagnies de SS armés de mitrailleuses arrivèrent alors au camp. Les nazis disposèrent les armes face aux déportés et les menacèrent d'ouvrir le feu s'ils n'allaient pas travailler. Le lieutenant colonel Tasarow, un des Soviétiques qui devait être fusillé, les supplia de partir au travail et c'est ce que firent les vingt-deux mille déportés.

L'évacuation des camps commence. Les Soviétiques avancent et c'est le début de longues marches épuisantes vers la mort. Himmler donne l'ordre de miner les camps, de construire des tunnels pour les dynamiter après y avoir entassé tous les déportés ; certains camps sont totalement évacués et les prisonniers sont transportés jusqu'à la Mer du Nord où explosent deux bateaux pleins de prisonniers. Les ordres se succèdent : il faut faire disparaître toute trace des camps d'extermination. La carte de la déportation commence à bouger d'un endroit à l'autre. Les nazis se savent perdus et, dans leur désespoir, ils veulent finir de tout détruire. Franz Ziereis, mortellement blessé le 23 mai 1945, avoue à ceux qui l'ont fait prisonnier, parmi lesquels se trouvait le photographe barcelonais Francesc Boix : *« Selon l'ordre d'Heinrich Himmler, ministre du Reich et chef des SS, qui m'a été transmis par le général des SS, le docteur Kaltenbrunner, je devais exterminer les détenus des camps de Gusen 1 et Gusen 2. Ces déte-*

nus devaient être conduits dans les tunnels souterrains après que les quatre issues, sauf une, en auraient été condamnées. Je devais aussitôt après faire sauter les galeries. j'ai refusé d'exécuter cet ordre. »(37) En mars 1945, une quarantaine de déportés furent transférés de Steyr à Gusen 2, parmi eux se trouvait Josep Escoda :

« Ils nous ont fait traverser un bois à pied et nous ont arrêtés dans une clairière. Nous étions sûrs qu'ils allaient nous liquider, mais non, ils nous ont fait continuer. Ils nous emmenaient à Gusen 2 pour travailler aux tunnels. Ces tunnels faisaient huit kilomètres de long et ils y avaient placé de la dynamite partout pour nous faire sauter, mais ils n'ont pas eu le temps car les Russes et les Américains étaient tout près. S'ils étaient arrivés un peu plus tard, il ne resterait personne pour le raconter. »

Les déportés de Mauthausen et de ses Kommandos se souviennent de l'arrivée des évacués d'autres camps. *« Ils arrivaient à moitié nus,* nous dit Jacint Carrió. *À Gusen c'étaient presque des cadavres. Ils les lançaient des camions comme des sacs de farine. Un jour un convoi de femmes est arrivé à Mauthausen. "Main-de-fer" s'est rendu compte que l'une d'elles venait d'avoir un bébé pendant l'appel. Il a entendu les pleurs de l'enfant pendant qu'il comptait les femmes et il l'a tué à coups de pieds. »*

Vers le mois de février de nombreux groupes de prisonniers avaient été conduits d'Auschwitz à Mauthausen. L'évacuation de ces prisonniers multiplia par mille la mortalité normale d'un camp de concentration. Certains furent envoyés à pied, d'autres transportés en train. Ceux qui étaient dans les trains furent entassés dans des wagons et voyagèrent pendant quinze jours à travers la Pologne, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, l'Autriche, sans qu'on leur ouvre les portes des wagons. Quand elles furent ouvertes, à l'arrivée à Mauthausen, il ne restait que dix à douze survivants par wagon. Ils arrivaient à Mauthausen totalement épuisés et la plupart d'entre eux mouraient au bout de quelques heures. Joan Pagès se souvient d'un de ces convois :

« Vers la mi-février 45 est arrivé un de ces convois qui venait d'Auschwitz. Il me semble qu'ils étaient environ trois mille. À leur arrivée au camp ceux qui pouvaient se tenir debout ont été séparés de ceux qui devaient être soutenus par leurs camarades. Ils les ont laissés depuis les premières heures du

(37) Extrait de l'article "Sur son lit de mort Franz Ziereis parle…", Bulletin de l'Amicale de Mauthausen, numéro 14, mars 1950.

matin jusqu'au soir, complètement nus sur l'ancienne place des appels par une température glaciale.

Le soir, les SS ont donné l'ordre aux coiffeurs de ne pas laisser sortir des douches ceux qui vivaient encore ; ça voulait dire qu'ils allaient leur administrer de longues douches d'eau glaciale. Nous, les coiffeurs, nous avons refusé catégoriquement de le faire. Alors les SS ont fait venir les pompiers pour qu'ils ne laissent pas les évacués se réfugier dans l'espace entre la douche et le mur et éviter ainsi l'eau glacée. Les pompiers étaient des prisonniers, en majorité des droit commun et ils collaboraient souvent avec les SS.

Nous, les coiffeurs, nous avons quitté la douche, tout en sachant que, par notre refus, nous risquions notre vie. Mais nous avons pu voir comment des douches glacées étaient administrées aux évacués pendant vingt, vingt-cinq, trente minutes et comment, aussitôt après, ils étaient envoyés dehors, derrière le bâtiment, entre les douches et les barbelés électrifiés, sans aucun moyen de s'essuyer. Ils formaient un groupe compact et ils faisaient une ronde, ceux qui se trouvaient à l'intérieur passant à l'extérieur et inversement ; mais quand les SS ont vu ce qui se passait, ils les ont fait retourner à la douche et ont recommencé à leur appliquer des douches aussi longues et à les faire ressortir, mais cette fois ils ne les ont pas laissés se regrouper mais les ont alignés face au mur, les uns à côté des autres. L'opération a été répétée cinq fois pendant la nuit. Aux premières heures du jour nous avons été rappelés. Inutile de dire que nous ignorions si nous allions subir des représailles pour avoir refusé de collaborer aux douches. Mais ils nous ont dit de traiter comme des prisonniers normaux les évacués qui avaient survécu. Cela voulait dire que nous devions les raser de la tête aux pieds afin d'éviter les poux ou autres vermines. Il en restait exactement vingt-sept en vie. Quand cette opération, avait commencé ils devaient être environ trois cents.

Quant à moi, je me suis refusé à raser les survivants. Je pensais que ces hommes, vu l'état où ils se trouvaient, ne pouvaient avoir aucune sorte de vermine. Il n'était pas question de répéter le supplice. Mon attitude a été suivie par tous les coiffeurs. Sur ce, les SS ont apporté du café chaud aux vingt-sept survivants, ce qui ne s'était jamais produit pour aucun autre convoi. Du café chaud sucré. Et ils leur ont descendu une serviette de toilette pour qu'ils s'essuient. Le lendemain, aucun d'entre eux n'avait survécu. Un homme qui a résisté à la déportation à Auschwitz, qui est arrivé à Mauthausen incapable de franchir la

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 463

porte tout seul, sans l'aide de ses camarades, qui a subi pendant la nuit cinq séances de douches glaciales pour rester, ensuite, à se geler en plein air, cet homme qui a encore eu assez de résistance pour endurer tout cela… hélas, la résistance a des limites, et le lendemain ils étaient tous morts. Je veux cependant rappeler que si ces gens résistaient ce n'était pas grâce à leur force physique, mais grâce à leur moral. Parce que, en arrivant, ils étaient déjà candidats à la mort.

Mon camarade et moi, assis devant la fenêtre, nous avons allumé une cigarette. Un jeune Russe s'est planté devant nous et, en russe, nous a demandé le mégot. J'ai dit à mon camarade : "Quel moral il a, celui-là ! Demander un mégot quand il vaudrait mieux nous demander du pain." On lui a demandé pourquoi il ne nous demandait pas de pain, et il nous a répondu que le pain ne lui servirait à rien et qu'il voulait avoir le plaisir, avant de mourir, de tirer quelques bouffées de tabac. Et il a ajouté :"Ne vous en faites pas, derrière moi arrivent cent soixante millions de Soviétiques qui vont en finir avec l'Allemagne d'Hitler."

Ces mots, sa force de caractère nous ont impressionnés. Nous sommes allés lui chercher du café chaud dans le chaudron qui n'était pas encore ouvert. Le lendemain, nous sommes allés au "camp russe" pour savoir ce qu'il était devenu, et on a su qu'il restait encore deux ou trois survivants et l'un d'eux était notre ami russe ! Il a dû être pratiquement le dernier à mourir.»

Joan Martorell apporta, en personne, l'ordre d'Himmler d'exterminer le camp de Dachau. Les premiers à mourir devaient être les Soviétiques, puis les antifascistes allemands et autrichiens. En troisième lieu, les Républicains. Le comité de résistance du camp fit passer la consigne, si l'ordre d'évacuation arrivait, de se mettre en rangs par cinq et de placer du côté extérieur les prisonniers les plus valides. Ainsi, ceux-ci pourraient s'élancer sur les gardes, prendre leurs armes et leur place. Les premiers à être évacués furent les Allemands et les Autrichiens qui suivirent les consignes du comité international. Ils se réfugièrent dans une grange des environs. Le lendemain les Américains arrivaient et les autres groupes n'eurent pas à se soulever.

Le comité international de Mauthausen avait prévu, en cas d'évacuation vers les tunnels de Gusen pour une opération d'extermination, premièrement que les prisonniers devaient se soulever à l'intérieur du camp devant une offensive SS ; deuxièmement, qu'ils devaient agir de l'extérieur, à partir des *Kommandos* de travail ; troisièmement au début d'une marche d'évacuation et, quatrièmement,

en pleine marche d'évacuation. Voici comment tout le *Kommando* d'Ebensee refuse d'entrer dans les tunnels. Ecoutons Jaume Arnaud :

« Comme divers autres camps, Melk, devant la menace de l'arrivée des troupes alliées, s'est replié sur Ebensee, le dernier camp à être libéré. Les conditions de vie y étaient horribles. Ce camp était destiné à recevoir un effectif de sept à huit mille hommes et, le 17 avril, il y en avait plus de vingt-cinq mille. Il n'y avait pratiquement plus rien à manger mais le travail continuait dans les six ou sept galeries de plus d'un kilomètre et demi de long, creusées à deux cents mètres sous la montagne. La mortalité était effrayante. Certains jours, il y avait plus de six cents morts. Au début du mois de mai, les évènements se sont précipités. Les Nord-Américains étaient de l'autre côté du lac, à quarante kilomètres. Un SS autrichien qui avait toujours été notre ami nous a prévenus que le commandant du camp avait fait introduire dans les tunnels des wagons bourrés de dynamite et qu'il prévoyait de nous y faire entrer et de tout faire sauter, nous enterrant ainsi sous une avalanche de roches. Quel crime splendide à la gloire d'un SS ! Un des plus beaux et des plus réussis : vingt mille hommes d'un seul coup !

4 mai 1945. Le matin on sonne le rassemblement. Les survivants, entre quinze et vingt mille, se réunissent en silence. Ganz, le commandant du camp, qui se tient à une bonne distance, entouré de ses six cents SS armés, nous explique que les Nord-Américains arrivent, que les Allemands ont décidé de se battre pour l'honneur et que nous courons le risque d'être victimes des coups de feu ; afin de garantir notre sécurité, ils vont nous conduire, chacun avec sa couverture, dans les tunnels où nous serons à l'abri. Ses mots sont accueillis dans un silence de mort. Ganz répète ses explications, il insiste, il ne donne plus d'ordres, il nous conseille seulement d'un ton amical ; ses sbires ne crient plus et ne flanquent plus de coups. Derrière lui, ses SS, le fusil mitrailleur en mains. En face, une armée de squelettes, pâles comme la mort, tenant à peine debout, pratiquement désarmés, mais silencieux, calmes, décidés et qui, peu à peu, avancent vers lui. Ils avancent compacts comme un mur. Moment crucial, tragique. Que vont faire les SS ? Rien ! Ils reculent, lentement d'abord et s'enfuient vers les montagnes. »

« Les derniers mois, raconte Garcia Badillo du camp de Buchenwald, *l'Armée Rouge avançait et les SS commençaient à perdre pied. Il arrivait des convois*

d'évacués de Silésie, de Groos-Rosen, d'Auschwitz. La moitié des évacués étaient déjà morts et les autres devaient traîner leurs cadavres. Quand les cuisiniers — et parmi eux, il y avait quelques camarades — voyaient arriver un convoi de moribonds, ils se mettaient tout de suite à faire de la soupe et faisaient chauffer les chaudrons. Quelle que soit l'heure et en sachant qu'ils risquaient leur vie. Ceux qui avaient encore un souffle de vie s'efforçaient de lever la tête dans l'espoir d'une assiette de soupe. Et ceux qui voyaient qu'ils allaient mourir se mettaient dans un coin, parce que, dans les camps, la mort n'a plus d'importance et la peur de mourir a pratiquement disparu. Le 2 avril 1945, le combat contre les évacuations commence à Buchenwald. Nous cachions les Juifs où nous pouvions, veillant toutes les nuits jusqu'à onze heures ».

Les SS évacuent quelques milliers de déportés, mais le 11 avril le soulèvement du camp de Buchenwald commence. Le combat allait durer deux jours. Buchenwald allait être un des rares camps où les déportés se sont libérés eux-mêmes. Ceux du *Kommando* de Dora n'allaient pas avoir autant de chance. Les prisonniers y ont été liquidés ou bien évacués à Bergen-Belsen. Dans ce dernier groupe se trouvait le Catalan E. G. :

« Les Alliés bombardaient Dora et les SS tremblaient comme des feuilles. Vers février 45 ils nous ont fait monter dans des wagons de V 1 et V 2. En queue de convoi ils ont mis deux wagons pour les cadavres de ceux qui mouraient en chemin. Les V 1 et les V 2 étaient recouverts d'une bâche et les Alliés devaient le savoir car ils nous ont bombardés tout le temps. Quand on est arrivés à Bergen-Belsen, les wagons étaient pleins de morts. Nous avons passé huit ou neuf jours sans manger, on nous donnait seulement un morceau de pain avec de la saucisse et, pour en avoir, la centaine d'hommes se battaient, se piétinant, s'empoignant comme des bêtes. Avant d'arriver à Bergen-Belsen, les SS ont achevé ceux qui ne pouvaient plus se tenir debout d'une balle dans la nuque. Mon camarade et moi, nous nous traînions comme nous pouvions.

Quand les Anglais ont libéré le camp de Bergen-Belsen ils y ont découvert l'enfer. La place du camp était couverte de morts car les SS avaient reçu l'ordre de tuer et c'est ce qu'ils faisaient continuellement. Les déportés cherchaient désespérément à manger, se traînant parmi ceux qui agonisaient, parmi les têtes déchiquetées. Les SS nous tiraient dessus avec des balles dum-dum, des balles dont la pointe était limée en forme de croix. Ça fait un trou dans le

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 466

corps et ça le détruit complètement. Un camarade à moi, de Lyon, en a reçu une dans la jambe et ça lui a arraché toute la chair, on lui voyait l'os. Il est mort en perdant tout son sang à côté de nous, et nous ne pouvions rien faire. À leur arrivée, les Anglais ne pouvaient pas croire ce qu'ils voyaient. Toutes ces charrettes pleines de cadavres avec les bras et les jambes qui pendaient, les moribonds qui portaient des pierres à leur bouche pour tromper la faim qui les rongeait, les montagnes d'enfants juifs déchiquetés… Les déportés des autres camps avaient été entassés à Bergen-Belsen. C'était un grand cimetière, un énorme holocauste. Les Anglais ont dû tout brûler et faire passer les bull-dozers*, même sur les baraquements car le typhus s'était déclaré… »*

Lorsque l'évacuation du camp de Sachsenhausen commença, Bernat Garcia alla chercher Largo Caballero de sorte que tous les Républicains fussent ensemble. Ce dernier lui dit qu'il partirait en camion, c'est ce que lui avaient dit deux gars du *Revier*, mais le camion n'arriva jamais et Largo Caballero rejoignit la colonne. Il fit un kilomètre, tomba trois ou quatre fois, il n'en pouvait plus ; il se traîna jusqu'au camp, persuadé d'y mourir. Il était sale et déguenillé. Il attendit au camp jusqu'à l'arrivée de l'armée soviétique.

Quelques jours avant l'évacuation du *Kommando* extérieur de Sachenhausen, Haenkel, il arriva trois trains chargés de déportés d'Auschwitz. Cela faisait quinze jours qu'ils voyageaient dans des wagons découverts qui transportaient du charbon et même de nombreux SS qui les surveillaient y moururent de froid. Les évacués étaient chargés dans des camions comme des sacs de farine. Quelques-uns remuaient encore un peu la tête. Joan Mestres entendit un civil dire :

- Toute cette honte a commencé depuis qu'Hitler a pris le pouvoir.

Les nouveaux venus furent mis dans des hangars d'usines.

« Ils y mouraient par centaines, nous raconte Joan Mestres. *Ils étaient si raides qu'on ne voyait même pas s'ils étaient morts ou non. Aux douches, ils tombaient comme des mouches. Quand nous avons été évacués nous aussi, ils ont été liquidés ou abandonnés à leur triste sort.*

Vers le 20 avril 1945, les Russes étaient arrivés aux portes de Berlin. Ça faisait des jours qu'on ne nous donnait plus à manger. Nous avions tout préparé pour attaquer le camp et nous emparer des armes. Mais un matin nous avons vu arriver des camions chargés de fusils et de mitraillettes. Ils nous ont répartis en groupes de cinq cents, en rangs par cinq. Ils nous ont donné une livre de pain noir et un morceau de saucisse. C'est toute la nourriture que nous

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 467

avons reçue durant ce long trajet. Cantó nous a dit de ne toucher ni au pain ni à la saucisse. Il suspectait, avec raison, qu'un très long voyage nous attendait et il nous a conseillé de faire trois morceaux pour chaque jour et de ne pas en manger plus. Mais nous étions tellement affamés et sous-alimentés que beaucoup d'entre nous n'ont pas voulu attendre et ils ont bouffé pain et saucisse immédiatement.

On nous a donc évacués du camp de Haenkel entre le 20 et le 22 avril. On a appelé cette marche "la marche de la mort". Tous les six mètres, de chaque côté des groupes de cinq cents prisonniers, il y avait un SS avec un chien ; devant et derrière chaque groupe, les officiers. Nous passions par des routes communales. Le prisonnier qui n'en pouvait plus, qui ne pouvait plus marcher, devait se mettre sur le côté et le SS qui se trouvait là devait l'abattre. S'il n'osait pas le faire, ce devait être celui qui marchait derrière et ainsi de suite jusqu'au dernier SS. Si le dernier ne tuait pas, lui non plus, le prisonnier, alors l'officier tuait le prisonnier et le SS. Après trente kilomètres de marche quotidienne, ils nous laissaient nous reposer dans un bois. Nous nous réunissions entre survivants de deux groupes et, comme les pertes étaient énormes, le lendemain ça ne faisait plus qu'un groupe. La nuit, dans le bois, ils nous encerclaient avec des mitraillettes et des chiens. On ne pouvait pas se lever, même pour aller faire nos besoins car les SS nous tiraient dessus de temps à autre quand quelqu'un se levait. Le lendemain ils abattaient devant nous ceux qui ne pouvaient pas se lever. Une nuit, ils ont fait dormir un des groupes dans une grange et ils y ont mis le feu. Ceux qui essayaient de s'échapper par les fenêtres pour ne pas mourir brûlés se faisaient tirer dessus.

Nous traversions des villages tout petits. Ceux qui tenaient encore debout soutenaient ceux qui ne pouvaient plus avancer et, en passant devant une porte ouverte, ils poussaient leurs camarades à l'intérieur des maisons, mais les Allemands les dénonçaient aux SS. Les petits enfants jouaient à la balle à côté des morts. J'ai vécu trois débâcles : la nôtre, celle de la France et celle de l'Allemagne. Mais ça valait le coup de voir la peur des SS, ces brutes orgueilleuses et cuirassées qui, en voyant un avion allié, se jetaient à terre, morts de panique.

Le 1er mai, notre groupe fermait la marche. Cantó disait qu'il n'en pouvait plus, qu'il ne reverrait jamais sa petite**, *une jeune Andalouse et je lui ai dit que je voulais mourir. Je me suis assis sur le bord de la route et j'ai attendu*

qu'un SS vienne me tuer. Mais mon ami, le colonel belge, m'a vu ; il est venu vers moi très en colère et il m'a crié :

"Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu crois ? Un jeune comme toi, et communiste en plus ! Allons, lève-toi ! Moi qui ai soixante-dix ans, je veux voir la défaite de ces gens-là !"

Et cet homme se tenait droit comme un i, grand et fort comme il était. Tous les matins, quand nous nous levions après la nuit, il se rasait pendant que les SS nous cassaient les pieds. C'était un colonel en retraite très patriote qui s'était engagé dans la Résistance dans son pays pour lutter contre les Allemands.

Nous marchions en direction de l'ouest. Les SS fuyaient les Russes et cherchaient les Américains, parce que le peuple américain n'avait pas souffert aux mains des nazis, contrairement au peuple russe. Nous avons été rassemblés, nous les survivants de Haenkel, près d'une rivière et nous y sommes restés trois jours. Et chaque nuit, il y avait la musique des mitraillettes.

Les SS n'ont libéré que les Allemands. Nous nous sommes réunis, ceux du comité de solidarité, et mon camarade polonais, Joseph, m'a dit que les Soviétiques voulaient se soulever. Mais le lendemain, les camions de la Croix-Rouge sont arrivés, ils nous ont demandé l'autorisation de distribuer un colis par groupe de quatre prisonniers et ils nous ont dit que les Russes n'étaient qu'à quelques kilomètres. Au bout de trois ou quatre jours on a dû reprendre la marche dans la même direction. Des SS venus de partout et des soldats en fuite s'étaient ajoutés. Les SS étaient nerveux et ils discutaient entre eux : les uns étaient partisans de nous zigouiller sur place, les autres de s'enfuir et de sauver leur peau. Joseph m'a dit que la nuit risquait d'être décisive et qu'il fallait s'échapper. J'ai consulté Cantó, un marin galicien et deux Français. Cette même nuit, nous nous sommes échappés tous les cinq. Nous avons rampé jusqu'à la sortie du bois. Nous n'avions pas pensé que le bois pouvait être aussi petit et nous nous sommes bel et bien retrouvés au milieu d'une plaine. Nous ne savions pas quoi faire, impossible de reculer. Alors, nous avons commencé à courir toujours tout droit, vers l'est, en sens contraire de la marche de notre groupe. Au bout de quelques kilomètres, nous avons trouvé une grange et nous nous sommes jetés sur la paille et nous avons dormi comme nous n'avions pas dormi depuis quinze jours. Cantó ronflait très fort. Le lendemain il y avait du soleil et tout était silencieux. On n'enten-

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 469

dait rien, pas un coup de feu, pas un cri, pas un camion. Habitués comme on l'était à des bruits de toutes sortes, ce silence était encore plus douloureux.

Nous sommes allés droit vers la route et des civils nous ont dit que la radio avait annoncé la capitulation de l'Allemagne. C'était le 5 mai. Nous leur avons demandé à manger et ils n'ont rien voulu nous donner. Nous sommes tombés sur un groupe de gens qui faisaient de la soupe et nous nous sommes approchés. C'étaient des soldats allemands. Ils ont appelé leur lieutenant pour savoir s'ils pouvaient partager la soupe avec nous, mais celui-ci nous a regardés d'un air méchant et il a dit :

"Non ! Vous ne voyez pas que ce sont des criminels, ce sont des prisonniers politiques !"

Nous avons pensé que si nous continuions à marcher en sens contraire, nous pourrions être abattus par des soldats allemands qui battaient en retraite. Nous avons repris la direction de l'est, pour voir si nous trouvions l'armée américaine. Nous sommes tombés tout de suite sur une fosse immense. Trois cents cadavres couverts de sang encore chaud y étaient entassés. C'étaient les camarades de notre groupe qui avaient été assassinés. Joseph, qui avait réussi à s'enfuir, nous a expliqué qu'ils avaient été tués par un bataillon de SS qui fuyait le front russe. Un civil nous a dit que ça s'était passé à peine une demi-heure auparavant. Le groupe des trois cents s'était retrouvé libre car les SS qui les gardaient avaient pris la fuite. Alors les prisonniers, nos camarades, avaient volé de la nourriture, de la farine et ils s'étaient assis pour fêter leur liberté. Ils étaient heureux et chantaient L'internationale. *La majorité d'entre eux étaient des Russes et ils attendaient l'arrivée de leur armée.*

Le civil nous a dit qu'à proximité, à un kilomètre, il y avait un groupe de soldats de Badoglio, désarmés. Là-bas, c'était le no man's land. *Tous les trois, parce que les Français n'ont pas voulu nous suivre, nous avons attrapé un fusil chacun, mais en le portant comme s'ils étaient désarmés, pour éviter les provocations. Au bout de deux cents mètres environ nous sommes tombés sur un commandant SS qui est devenu blanc de colère de nous voir libres. Instinctivement, il a porté la main sur son revolver, mais nous avons sauté sur le côté et pris nos jambes à notre cou.*

Nous avons enfin trouvé les Italiens qui chantaient parce que la guerre était finie. Ils nous ont donné de la soupe et ils nous ont accompagnés jusqu'à l'endroit où se trouvait la garde américaine. Les Américains nous ont donné

un gros paquet de vivres. Nous avons pris un camion et attaqué des charrettes de civils. Nous avons mangé tout notre soûl. Avec nous, il y avait un déporté roumain qui est mort d'avoir bouffé plus de cinq kilos de confiture. Un jour, nous avons vu arriver un groupe de Sachsenhausen arborant notre drapeau, le drapeau républicain ; ils avaient été libérés par les Russes. J'ai retrouvé tous mes amis, Carabassa, Fargas, Garcia, Portet, Conill… La République venait d'être proclamée en Allemagne ! En les voyant, Cantó a été tellement ému qu'il a oublié que nous étions sur un camion et il a poursuivi sa marche, mais dans le vide.

Mais tout le monde a été évacué, sauf nous les Républicains. Les jours passaient dans ce camp américain. Enfin, un camarade français, Guérin, qui avait été condamné à mort à Haenkel, a appris où nous étions et il est venu nous chercher dans un avion de guerre allemand, un Junker. Ça faisait un mois et demi que la marche de la mort avait commencé. »

Cette marche de la mort, Carme Boatell de Perpignan, l'avait faite elle aussi, de même que Mercedes Nuñez, une Catalane qui avait été arrêtée comme résistante par la Gestapo à Carcassonne. Carme Boatell se souvient qu'un jour elles faisaient la queue pour la soupe :

« Deux femmes Kapos*,* raconte-t-elle, *ont empoigné Mercedes et les camarades qui l'entouraient. Elles sont toutes parties en courant, sauf Mercedes qui avait mal aux jambes ; et ces brutes se sont mises à la frapper si fort dans le dos qu'on aurait dit qu'elle crachait ses poumons tellement son sang coulait. »*

Mercedes fut envoyée au *Revier* du *Kommando* de Schoenenfeld, certaine de finir dans la chambre à gaz. Le 13 avril 45, les SS faisaient évacuer le *Kommando*. Le camp se retrouvait vide, il ne restait que les malades du Revier, des femmes ravagées par la tuberculose, minées par la dysenterie, couvertes de plaies et de blessures.

« *Quand nous avons vu nos camarades s'éloigner, encadrées par les SS et leurs chiens, ça a été un moment terrible,* raconte Mercedes Nuñez. *L'amère expérience nous avait appris que les SS n'avaient pas l'habitude de laisser de traces de leurs crimes. Quel genre d'extermination en masse avaient-ils préparé ? Il y a eu un long silence, tendu, prolongé. Personne n'osait parler. Malgré notre état de squelettes vivants, il nous restait encore assez de force de volonté pour éviter la panique.*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 471

C'est à ce moment dramatique que nous avons vu entrer au Revier *deux doctoresses soviétiques. La doctoresse Maria, médecin de l'Armée Rouge, et la doctoresse Irena, une bolchevique de la vieille garde qui avait participé à la Révolution d'Octobre. Elles avaient désobéi aux ordres des SS et, au lieu d'évacuer le camp, elles s'étaient cachées pour partager notre sort, quel qu'il soit. Ça a été un moment très émouvant, les unes souriaient, les autres pleuraient en silence. Les deux doctoresses nous avaient redonné espoir. Pendant cinq jours interminables, sous le sifflement des obus qui passaient au-dessus de nos têtes, au milieu du bruit de la bataille, les deux doctoresses nous ont soignées avec la plus grande abnégation jusqu'à notre libération, alors elles nous ont fait hospitaliser. Et alors, on nous a dit que l'on pensait que le camp avait été miné ! »*(38)

Carme Boatell fut évacuée le 13 avril 1945. Elles étaient treize mille femmes.

« Je me souviens que c'était le 13, raconte maintenant Carme, *parce que nous nous étions réunies, les cinq Républicaines, et que je leur avais brodé un petit drapeau républicain à chacune. Je les avais faits pendant les bombardements et les autres me disaient "Tu as un de ces flegmes toi !" Ça faisait huit jours que nous ne mangions pas. Nous sommes parties pendant la nuit et nous avons marché trois jours et trois nuits. Le deuxième jour on nous a fait faire une halte au bord d'une rivière, tu imagines ce que ça peut faire treize mille femmes arrêtées avec des SS autour. Nous avons traversé un bois plein de gros arbres noirs, immenses, quelque chose de magnifique et nous avons commencé à entendre des coups de feu, pan, pan, pan ! Celle qui tombait était liquidée. Et alors, on a commencé à entendre des gens qui couraient. Toutes celles qui parlaient un peu allemand s'enfuyaient. On nous emmenait vers l'Elbe, d'un côté il y avait les Américains, de l'autre, les Russes. Ils nous ont laissées nous reposer au bord du fleuve. Je tenais debout parce qu'on m'aidait, sinon j'aurais été zigouillée sur place. Les SS, hommes et femmes se sont faufilés sous un pont à vingt mètres d'où nous étions, ils se sont cachés sous leurs capotes et ont fait leurs* petites affaires**. *C'était* dégoûtant**. *Et sur ce pont nous avons vu une charrette pleine de valises tirée par des hommes qui ne tenaient plus debout. Et avec le fouet, pan, pan ! ils leur tapaient dessus. Et celui qui tombait recevait des coups de pied. Et nous*

(38) "*Solidarité et abnégation de deux femmes médecins de Ravensbrück*", *Le Patriote Résistant*, janvier 1968.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 472

les avons vus en abattre trois ou quatre. Alors un cri unanime est sorti de nos lèvres. L'une de nous a crié : "Les brutes !" et nous avons toutes hurlé : "Hou… !" On a toutes crié, toutes, et ils ont arrêté de battre ces hommes ! Peu après ils nous ont fait relever et nous voilà reparties. Nous avons marché toute la nuit et, pour finir, ils nous ont emmenées sur un terrain de sport. Il y faisait un de ces froids ! Et sans rien à manger. Les jambes et les pieds enflés. Au matin, nous avons vu qu'à côté de nous, séparés par des barbelés, ils avaient mis les hommes. Une ou deux d'entre nous ont essayé de communiquer avec eux, et elles l'ont payé cher. Elles ont été abattues sur place. Par chance, ce matin-là le soleil brillait.

Au bout d'un moment, ils nous ont fait remettre en rangs et en avant marche ! À la sortie du village, on s'est aperçu que personne ne nous accompagnait. On était seules. Les SS avaient foutu le camp. Les camarades les plus responsables ont commencé à faire passer la consigne de ne pas s'écarter avant d'être en terrain découvert, pour ne pas prendre des coups de mitraillette, hein ! Et c'est ce qu'on a fait. Une fois en terrain découvert, ça a été la débandade ! »

LA LIBÉRATION DES CAMPS DE LA MORT

« Rien ne comptait, sauf ces portes, qui s'étaient enfin ouvertes pour ne plus se refermer. »
JOAQUIM AMAT-PINIELLA, *K. L. Reich*

Et de tous les camps de la mort, les portes s'ouvrirent et les hommes "libérés" sortirent, des hommes qui traîneraient toute leur vie la maladie de la déportation. Ils laissaient derrière eux une cohorte de cadavres, une suite de souvenirs. La discipline des camps s'était relâchée peu à peu, mais les assassinats massifs continuèrent jusqu'au dernier moment. Peut-être parce que les SS se voyaient perdus, ils tuèrent comme jamais ils ne l'avaient fait à Buchenwald et à Dachau, à Ravensbrück et à Mauthausen. Nos témoins ne peuvent oublier les cheminées qui brûlaient nuit et jour, emportant les corps de ceux qui avaient été leurs camarades. Le fanatisme SS s'effondrait devant la rencontre des Soviétiques et des Américains sur l'Elbe. Il semblait qu'une nouvelle époque allait commencer.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 473

Nos déportés n'ont pas tous été libérés de la même façon. Ils n'ont pas tous reçu le même traitement de la part des forces libératrices. L'arrivée des déportés au centre de libération, l'hôtel Lutétia à Paris, fut lente et souvent difficile. Laissons-les nous l'expliquer :

« Lorsque Gusen a été libéré, raconte Jacint Carrió, *beaucoup ne se fiaient à personne, même pas aux Américains. Ils ne voulaient pas sortir par les portes, ils ont démoli les murs et coupé les barbelés dans la partie arrière du camp. Un Noir qui conduisait un char léger est entré à Gusen. La première chose qu'ont fait les Américains ça a été de jeter à terre la mitrailleuse qui se trouvait sur la tour de garde. Ça, c'était un symbole. Nous avons ressenti une joie difficile à expliquer. Tous les Républicains, nous nous sommes rassemblés d'un côté. Et ça a été une grande fête. Nous avions réuni tous les partis et nous avions déployé notre drapeau, le drapeau républicain.*

Ce que nous avons chanté ?

Nous nous sommes regardés sans savoir quoi chanter. Tout de suite quelqu'un a commencé la chanson que nous connaissions tous, la chanson de l'armée populaire. Tous les Républicains, sans considérer d'où ils venaient, entonnèrent les premières paroles de notre hymne : Ces mots : "Impétueux et disciplinés…" Ceux qui ne connaissaient pas les paroles chantaient l'air, mais tous, nous nous en souvenions, tous. »

Il était cinq heures moins cinq de l'après-midi, le 5 mai 1945 quand le *Kommando* de Gusen fut submergé sous les premiers cris de liberté. Ensuite commencèrent les vengeances, comme au camp de Gusen 2. *« Lorsque les premiers tanks américains sont entrés à Gusen 2,* raconte Josep Escoda, *nous avions l'impression de renaître, mais avec une plus grande lucidité. Le premier Américain que nous avons vu était un Canadien avec un nez d'Indien. Il nous a dit : "Tout ce que vous voulez faire, faites-le aujourd'hui. Demain, l'armée américaine entrera et vous contrôlera, et il sera trop tard." Il le disait pour le cas où nous voulions nous venger et ce sont les Soviétiques qui se sont vengés le plus. Car ce sont eux qui avaient le plus de raisons de le faire. Soixante mille d'entre eux étaient morts pour la construction des tunnels de Gusen 2. Ce jour-là, je me suis porté volontaire pour aller m'occuper des malades de l'infirmerie. Nous avions barricadé les portes et les fenêtres car les Soviétiques voulaient s'y glisser pour voir s'il s'y cachait des* Kapos. *Et ils les ont lynchés : le lendemain il y avait une pile de cadavres qui faisait presque*

deux mètres de haut sur deux mètres de large. C'était l'œuvre des Soviétiques qui se maintenaient à peine debout. Lorsque les Américains sont entrés, ils ont ramassés les malades et les ont emmenés au "Camp russe" de Mauthausen qui était si sale qu'il a fallu le nettoyer au lance-flammes ».

Les photos de la libération du camp principal de Mauthausen ont fait le tour du monde. Sur l'une d'elles, il y a un groupe d'anciens déportés qui s'efforcent de jeter à terre l'aigle du troisième Reich. Sur une autre, on peut voir les déportés qui saluent les forces libératrices. Sur la partie supérieure de la photo on devrait voir une banderole avec les phrases de bienvenue, mais la pancarte a été effacée dans la plupart des publications. Et pourquoi ? Eh bien, parce que les lettres les plus grosses sont en espagnol et la banderole fut confectionnée par un groupe de Républicains. L'auteur de la pancarte fut précisément notre témoin Francesc Teix. Il nous explique l'histoire de cette banderole :

« Le 5 mai 1945, un camarade responsable de l'organisation clandestine du camp est venu me voir et m'a proposé de faire une grande banderole pour saluer les forces libératrices. Il fallait la terminer avant quarante-huit heures car c'était l'heure limite où les plus pessimistes avaient situé le moment de la libération du camp. Il nous a chargés de faire un texte en trois langues et cela signifiait que je devais dessiner au bas mot cent cinquante lettres en plus des trois drapeaux des alliés. Cela m'a semblé une tâche presque impossible, mais j'ai accepté.

L'organisation avait décidé que je travaillerais dans les lavabos du baraquement 11, protégé par plusieurs camarades qui devaient surveiller les environs. L'étoffe faisait vingt mètres de long et elle faisait tout le tour des murs des waters. Les tailleurs avaient cousu ensemble un certain nombre de draps volés aux SS. J'ai fixé l'étoffe à ma hauteur avec des punaises et j'ai fait l'ébauche des trois drapeaux, le soviétique, l'américain, l'anglais… Si un policier avait eu la mauvaise idée d'entrer aux waters pendant que je peignais, les camarades qui montaient la garde devaient le neutraliser et le faire passer à l'intérieur mort ou moribond. Je crois que ceux qui me protégeaient étaient armés de couteaux de fabrication clandestine et il me semble même que l'un d'eux avait une arme à feu. »

Bonaque, du comité de résistance clandestine du camp de Mauthausen, se rappelle que Francesc Teix était très nerveux pendant qu'il dessinait la pancarte. On entendait de plus en plus fort à l'extérieur le grondement des canons et les tirs. À

l'heure du déjeuner, les drapeaux étaient terminés ainsi que les textes en anglais et en russe. Teix commença alors le texte en espagnol. Tout d'un coup le Républicain qui faisait le guet depuis le toit du crématoire se mit à crier que les tanks arrivaient.

Il fallait que Teix termine le dernier mot du texte en espagnol : *Liberadoras*. Il le termina à toute allure en quatre coups de pinceau, ce que montrent assez bien les photos. Les photos non censurées dans les ouvrages français, évidemment. Car il semble que les autres nationalités étaient gênés que la grande banderole saluant les forces qui venaient libérer le camp d'extermination de Mauthausen soit écrite en langue espagnole. C'étaient des Républicains qui en avaient eu l'idée et c'est un Catalan qui réalisa la banderole : voilà la vérité historique. Mais continuons avec le récit de Francesc Teix :

« Peu de temps après, notre camarade Corona est entré et m'a dit, tout content, que les Américains étaient en vue et il a exigé que je lui remette le calicot. Avec fermeté et sans guère hésiter, j'ai refusé, car je devais la donner seulement au responsable de l'organisation. Mais Corona n'a fait aucun cas de l'ordre hiérarchique, il m'a arraché la banderole et est parti rapidement vers les miradors de l'entrée principale. Afin d'éviter une action irréfléchie aux conséquences imprévisibles, je l'ai suivi en courant et en criant. Quand il est arrivé sous la tour de garde, le policier de service lui a demandé, sans grande conviction, où il allait. Corona l'a écarté et lui a dit : Raus, Mensch ! *Quelque chose comme : Pousse-toi, blanc-bec ! Et il a monté l'escalier très vite. Lorsque la sentinelle m'a demandé à moi aussi où j'allais, je lui ai répondu de la même façon que Corona. Sarroca et Ferrer étaient déjà montés sur le pont qui reliait les deux tours. Corona, fou de joie, m'a demandé de l'aider à déplier la banderole et à la fixer sur la rambarde qui donnait à l'intérieur du camp. À ce moment-là, nous avons entendu une clameur de joie et, lorsque les tanks sont entrés à l'intérieur, la liesse était une véritable apothéose. »*(39)

Les déportés étaient donc libres. Grimpés sur les toits, ils faisaient voltiger leur veste et leur bonnet tout en saluant ceux qui leur apportaient la liberté. Les cris étaient assourdissants, rapportent les témoins. Ceux qui tenaient debout pleuraient d'émotion. Alors commença une dernière étape, la dernière de la déportation. Laissons Joan Pagès nous la raconter :

« Quand l'officier américain nous a libérés, entrant dans le camp avec un char léger, il nous a dit :

(39) Bonaque, *"Histoire d'une banderole", Le Patriote Résistant*, n°364, février 1970.

- Je ne connaissais pas l'existence du camp. À partir de maintenant, vous êtes libres. Le reste des forces américaines me suivent. De toute manière, je veux l'ordre et la discipline et, par conséquent, je vous demande de rester calmes.

L'homme, peut-être sans s'en rendre compte, nous a lancé une menace :

- Si vous n'êtes pas capables de maintenir l'ordre à l'intérieur, nos forces devront intervenir.

Tout de suite, nous lui avons montré le camp et, lorsqu'il a commencé à voir tous ces tas de cadavres, de squelettes, son visage a changé de couleur, soudain il avait hâte de s'en aller. Nous avons insisté pour qu'il aille libérer Gusen qui ne se trouvait qu'à cinq kilomètres et, pour y arriver, il lui a fallu trois heures. Il disposait d'un tank léger et de deux voitures militaires et il me semble qu'il aurait pu aller un peu plus vite. L'officier est entré en liaison depuis Mauthausen même avec le lieutenant-colonel Richard R. Seibel, chef des forces américaines, qui lui a ordonné de continuer à avancer. Mais il n'est arrivé à Gusen qu'à cinq heures de l'après-midi. »

Pendant ce temps, au *Kommando* de Gusen, les déportés polonais avaient commencé à faire justice pour leur propre compte. Ils ne pouvaient pas attendre : certains *Kapos* furent arrêtés. Parmi eux Tomàs Urpí et Asturias qui furent transférés à Mauthausen. Le gros des troupes américaines n'était pas encore arrivé au camp central de Mauthausen, le désordre s'étendait, l'énervement et la fièvre de la liberté avaient attisé les désirs de vengeance. D'un autre côté les SS s'étaient enfuis vers les bois et la majorité avaient l'intention d'aller en direction des Alpes. Le seul point de passage possible était le village de Mauthausen où se rassemblaient les SS, venant de partout. *« Nous étions seuls à ce moment-là et les Américains qui nous avaient libérés avec leur tank léger ne nous avaient pas laissé d'armes »*, raconte Joan Pagès. C'était un moment très périlleux de confusion et de folie. C'est alors que l'Organisation Internationale prit la responsabilité du camp. Le commandement s'installa dans l'ancien corps de garde des SS, à la porte principale du camp et se chargea de la distribution de la nourriture ainsi que de l'aspect militaire. Afin d'éviter les surprises, on organisa des rondes autour du camp, car on avait conscience du danger constitué par les SS qui avaient quitté le front situé sur la rive droite du Danube en face des Soviétiques. Ils pouvaient revenir et liquider le camp. Par conséquent, le commandement décida d'envoyer des groupes armés vers

l'unique pont qu'il y avait sur la rive gauche du Danube. Certains de ces groupes armés, avec par la suite l'aide des Américains, firent prisonnier le commandant Ziereis et l'emmenèrent à l'hôpital de Gusen où il avoua une grande partie de ses crimes.

Les livres qui parlent de la déportation des Républicains à Mauthausen disent que le Catalan Joan Bisbal fut tué au cours de ces derniers combats contre les SS. Tous laissent entendre que ce fut en luttant contre un groupe de SS désespérés qui ne voulaient pas se laisser chasser comme des lapins. Un témoin m'a rapporté l'affaire d'un autre point de vue. Ce récit a été recueilli par Miquel Serra à partir de divers témoignages :

« Afin de vérifier les endroits les plus adéquats qui renforceraient le secteur du pont, Joan, Lluís, Josep et Felip(40) *furent désignés. Joan et Josep étaient armés d'un pistolet, Lluís et Felip d'une mitraillette. Joan Bisbal, qui devait avoir un pistolet, demanda à se joindre au groupe. Ainsi tous les cinq décidèrent de prendre une voiture réquisitionnée à la SS afin d'aller au village de Mauthausen. En arrivant aux premières maisons du village, un homme, armé d'une mitraillette, cria l'ordre d'arrêter à la voiture. C'était X, déporté du camp et membre de la C.N.T. X était le chef d'un détachement anarchiste qui s'était installé là-bas sans aucun contact avec le commandement central du camp. Il n'empêcha pas la voiture de continuer, mais il ne signala pas non plus qu'il pouvait y avoir des patrouilles incontrôlées plus en avant. Il leur dit qu'ils pouvaient tomber sur des SS qui s'étaient éparpillés sur la zone. La voiture traversa Mauthausen et, en sortant du village, une rafale de mitrailleuse l'endommagea et la paralysa. Aucune sommation n'avait été faite. Les premières rafales réduisirent en miettes le pare-brise et les vitres du côté droit. Trois des occupants furent blessés, deux aux mains, un autre à la gorge. Tous les trois reçurent également des éclats de verre des vitres et du pare-brise sur le visage. On tirait sur la voiture avec une mitrailleuse placée à droite. De la gauche on tirait au fusil. Des hommes sortirent du côté droit, d'autres du côté gauche. Joan Bisbal sortit du côté droit et, sous le feu de la mitrailleuse, cria : "On m'a tué !". Il tomba à plat ventre, sur la route, l'abdomen perforé par deux balles. Un de ses camarades visa la mitrailleuse avec sa mitraillette,*

(40) Le témoin m'a demandé de ne pas indiquer le nom de famille des protagonistes car ils sont encore vivants, pour la plupart.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 478

mais un autre lui dit de ne pas tirer, car il avait reconnu ceux qui mitraillaient des deux côtés de la route. La mitrailleuse et le fusil cessèrent de tirer. Un des attaquants s'approcha, c'était un Galicien qui essaya de se justifier en disant qu'il n'avait pas reconnu ceux qui étaient à l'intérieur de la voiture. Et il assurait qu'il avait fait des signaux pour qu'elle s'arrête, mais ceux qui étaient à l'intérieur niaient avoir vu ces signaux. Un autre de ceux qui avaient attaqué, membre de la C.N.T., dit qu'ils avaient tiré parce qu'ils avaient confondu ceux de l'intérieur de la voiture avec des SS. Quelques-uns restèrent avec Joan Bisbal qui était mourant, tandis que les autres allaient au camp. À six heures du matin, on le transporta au camp de Mauthausen et un médecin tchèque l'opéra. Pendant qu'on l'opérait, Joan Bisbal mourut. Les balles lui avaient transpercé les intestins sur une vingtaine de centimètres. On l'enterra au cimetière du camp de Mauthausen. »

Joan Bisbal, originaire de Barcelone, fut le dernier Républicain qui mourut au camp d'extermination de Mauthausen. *« Le seul point dangereux était le pont,* conclut le récit du témoignage. *Les camarades qui furent attaqués venaient du camp et ils avaient passé un premier contrôle. La voiture avançait avec ses phares allumés et donc ne se cachait de personne. Les incontrôlés auraient dû se rattacher au Comité international qui coordonnait l'organisation et la défense du camp. »* Les témoins ajoutèrent que le commandement de la C.N.T. condamna cette action absurde et inutile qui avait coûté la vie d'un homme qui venait d'être libéré.

Les déportés, donc, virent s'ouvrir les portes de la déportation. Au bout de quelques jours, le gros des forces américaines arriva à Mauthausen. *« Le lieutenant-colonel américain nous a avoué tranquillement,* continue Joan Pagès, *qu'ils ignoraient l'existence de Mauthausen. Et il est certain que lui n'apportait rien pour subvenir à l'existence de vingt mille hommes (ceux de Gusen s'y étaient ajoutés peu à peu) d'un camp de concentration : pas de médicaments, pas de nourriture, rien.*

C'était seulement un régiment qui avançait armé, mais qui ne pensait pas trouver tant de cadavres ambulants. Il leur a fallu tout improviser sur le moment. Le lendemain les services sanitaires ont commencé à arriver et, bien que le lieutenant-colonel eût ordonné de manière catégorique que personne ne sorte du camp, par la suite il a été obligé de transiger et de permettre que

dix hommes de chaque nationalité puissent aller au village afin de trouver de l'approvisionnement. Surtout de la viande, parce qu'au camp il n'y avait que des pommes de terre et des betteraves. Au bout de quelques jours, il lui a fallu supprimer ce système des autorisations de sortie car, pour chaque autorisation délivrée, il y avait dix faux papiers de plus en circulation. La moitié du camp sortait à sa convenance. »

Les jeunes *Poschacher* avaient été libérés depuis novembre 1944. Ils travaillaient dans une boulangerie pour le S.T.O. à Linz. Ils virent les Alliés bombarder la ville et les souterrains des usines s'emplir de femmes et d'enfants qui fuyaient les bombes. *« Linz était pleine de gens qui criaient dans les rues,* raconte Jacint Cortès. *Des Yougoslaves passaient portant des écriteaux qui disaient "Vive Tito". Je suis revenu à Mauthausen après le 5 mai. Le camp était déjà libéré, mais les Américains ne se préoccupaient pas de la nourriture. On voyait beaucoup de déportés mourir de dysenterie ou d'avoir trop mangé parce qu'ils avaient pris d'assaut les entrepôts. »*

Joaquim Amat-Piniella a donné une autre image de l'entrée des Américains : *« Sur ce point, je suis peut-être un peu en désaccord avec les camarades. Je me trouvais dans un camp plus petit, Ternberg, et tous ceux qui nous ont libérés se sont bien occupés de nous. Les SS ont été arrêtés et certains châtiés sur le champ. Il se trouve que les Américains qui étaient entrés étaient de langue espagnole, car ils venaient de Californie ou du Nouveau-Mexique. Nous nous comprenions fort bien. Lorsqu'ils ont vu le spectacle de ces fosses ouvertes et pleines de cadavres, ils ont été indignés. Dans d'autres camps, les Américains n'ont rien voulu voir, mais là, oui. »*

Les déportés du camp de Buchenwald se libérèrent eux-mêmes. Le roman de Bruno Apitz, *Nackt unter Wölfen (Nu parmi les loups)*, explique la fin du camp d'une façon qui doit être considérée comme une des grandes pages épiques que nous a données la littérature. Le déporté Garcia Badillo en fut l'un des protagonistes :

« La résistance clandestine du camp était divisée en brigades. La nôtre participa à la prise du camp et avait des fonctions de responsabilité. Le front se trouvait à cinquante kilomètres.

Nous avions beaucoup discuté avec le comité clandestin et nous étions arrivés à la conclusion que c'était à nous-mêmes de gagner notre liberté. Et aussi vite que nous le pouvions. Nous avions des armes. À l'entrée du camp, il y avait

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 480

des gardes avec des chiens qui surveillaient notre marche vers le Kommando *de travail et qui attendaient qu'on ne puisse pas suivre pour nous tuer ou, s'ils étaient bien disposés, pour nous mettre au cachot. Nous avions soixante fusils, des grenades, des pistolets. Nos camarades allemands connaissaient parfaitement le fonctionnement du camp, les sirènes, les barbelés… Les derniers jours, il y avait à Buchenwald une certaine indiscipline. Nous savions parfaitement comment évoluait le front, nos groupes étaient aux aguets et les nouvelles se propageaient vite dans le camp. À midi, le 11 avril, les brigades armées sont sorties de tous les côtés, ont retiré les barbelés, posé des tables par-dessus… Les SS ont commencé à fuir et nous courions derrière eux pour les pourchasser. Ils étaient démoralisés. Tout de suite, on a aperçu de loin sur la route un petit tank américain, et tous les prisonniers sont montés sur les toits criant comme des fous vers cette liberté qui venait vers nous. Les Américains sont repartis, mais ils nous ont laissé des armes qui nous ont permis de chasser les nazis… »*

Weimar, la ville de Goethe, est à côté de Buchenwald. *« Lorsque les Américains sont entrés dans ce camp,* continue le déporté Garcia Badillo, *ils ont obligé tous les habitants de Weimar à défiler devant les cadavres. Les gens de cette ville n'arrivaient pas à croire qu'il y avait eu tant de morts. Les gens de cette ville disaient que ce n'était pas la peine d'en faire toute une histoire, qu'ils n'avaient rien vu. Ce qui s'est passé alors, c'est que les Américains les ont rassemblés, les ont emmenés contraints et forcés, jusqu'au camp et les ont fait défiler devant cette boucherie. En voyant le spectacle, les hommes avaient la nausée et devaient s'écarter. Les femmes vomissaient, s'évanouissaient… »*

Le *Kommando* d'Ebensee fut libéré le lendemain du 5 mai. Jaume Arnaud, originaire du Roussillon, nous en fait le récit : *« Le 6 mai, vers midi, nous repérons du côté du lac, dans la vallée, d'étranges véhicules qui vont très vite et qui passent partout sans être arrêtés. Plus tard, nous découvrons avec stupéfaction que ce sont des* jeeps. *Vers deux heures de l'après-midi, les premiers tanks pénètrent dans le camp, suscitant un enthousiasme délirant. Les survivants les prennent d'assaut, y grimpent, les acclament, et aussitôt organisent des manifestations et des défilés, tout en chantant les hymnes nationaux.*

Combien d'entre nous n'ont pas connu la joie du retour ? Dans notre convoi qui avait quitté Compiègne le Vendredi Saint de 1944 en direction de Mauthausen, puis de Melk et finalement d'Ebensee, au départ, nous étions plus de deux mille ; au retour, le 26 mai 1945, environ quatre-vingts seule-

ment ont revu la France. Et depuis, combien sont morts, épuisés, malades… ? Combien sommes-nous, qui restons pour porter témoignage ? »

Joan Keyer s'est libéré lui-même et, avec ses camarades, il a fait partie de l'armée de libération autrichienne : *« En avril 1945, on nous a envoyés au* Kommando *de Schloss. Le garde qui nous surveillait nous a montré un papier qui disait qu'il avait été obligé de devenir SS. C'était quelqu'un de bien. Vers la fin du mois, nous nous sommes évadés. Nous avions reçu des renseignements selon lesquels les SS tuaient les déportés au cours de leur retraite et, avec ce SS, nous avons pris le corps de garde et nous y avons enfermé les cinq SS qui s'y trouvaient. Nous nous sommes répartis les armes qu'il y avait et notre ami SS est allé chercher des informations car nous étions isolés. Il est revenu avec un Anglais habillé en officier allemand qui avait été parachuté ; sa mission était d'empêcher que les Allemands ne fassent sauter les ponts. Nous sommes allés chercher un camion, encore avec nos tenues rayées, pendant que le SS faisait mine de nous surveiller. Il nous a conduits à un village et, dans un entrepôt des jeunesses hitlériennes, nous avons pris toutes sortes d'uniformes et d'armes. Nous nous sommes habillés, armés et nous avons rejoint le mouvement de libération de l'Autriche. Nous sommes allés dans un hôpital pour le garder afin d'empêcher que les Allemands n'y commettent des atrocités. Nous avons vu la retraite de toute l'armée allemande qui venait d'Italie. Nous avions nous-mêmes accroché un drapeau autrichien sur notre* Kommando. *Un jour, des tanks allemands sont passés et, en voyant le drapeau, un des tanks s'est arrêté et en est sorti un nazi, armé comme un loup. Devant nous, il a brûlé le drapeau autrichien. Au bout de quinze jours, nous sommes allés à St Lambrecht pour récupérer nos camarades qui n'étaient pas encore libérés. Nous sommes revenus tous ensemble à Schloss pour attendre les Anglais. La première chose qu'ils ont fait a été de nous désarmer. À moi, ils m'ont pris la mitraillette. Les Anglais nous ont conduits jusqu'à un camp. J'ai trouvé par terre des lunettes qui ne valaient rien mais que j'avais envie de ramasser. Au moment où je les prenais, il y a un Anglais qui est venu, et il a fait tout un esclandre, parce que tout ce qui se trouvait dans le camp appartenait à l'Angleterre. J'ai donc laissé ces lunettes à terre. Vous resterez là, ai-je pensé… L'après-midi, avec les copains nous jouions à saute-mouton et ce diable d'Anglais est sorti à nouveau, et encore un esclandre. L'homme ne faisait aucun cas de tout ce que nous avions subi, ni de qui nous étions… »*

« Le jour de la victoire des Alliés, raconte Guzman Bosque, *nous l'avons su grâce à des paysans de Jersey qui écoutaient la radio dans un souterrain. Bien que nous n'ayons pas encore été libérés, nous sommes allés, Domènech, Valls et moi, voir le gendarme allemand qui se trouvait à la* Kommandantur *pour lui dire que nous voulions célébrer la victoire "parce que nous étions antifascistes". Le commandant, tout juste s'il ne nous a pas fusillés. S'il y avait encore eu les SS, c'est sûr que nous n'aurions pas sauvé notre peau… »*

Un déporté, transféré de Mauthausen à Dachau, Suñé, installa sur un mur de ce camp le drapeau républicain et le drapeau catalan. Le lieutenant-colonel Garcia Miranda raconte la libération du camp de Dachau :

« Le 29 avril 1945, nous avons été libérés. La veille au soir, six ou sept mille Juifs et Polonais avaient été emmenés hors du camp et exterminés avec des mitrailleuses à quelques kilomètres. […] À deux heures de l'après-midi, un groupe d'Italiens devait partir vers le même destin et, à dix heures du soir, le périlleux voyage devait être entrepris par des Français, des Belges et des Espagnols. De ces derniers, il restait encore quelques centaines. Le Maire de Dachau nous a sauvés. […] Apprenant que plus de trente mille hommes devaient mourir, il a couru en avertir les Nord-Américains. Un bataillon motorisé s'est pressé et aux premières heures de l'après-midi ils nous libéraient. La majorité des bourreaux ont été exécutés sur le champ. »(42)

Les Républicains avaient été libérés. Mais les problèmes de rapatriement commençaient. Où devaient-ils aller ? Les autorités américaines de Dachau voulaient les renvoyer en Espagne, ou bien les laisser au camp comme personnes déplacées. Les survivants de Buchenwald retournaient dans leur pays. *« Tous s'en allaient,* raconte Garcia Badillo, *mais nous, nous restions. Cela faisait plus d'un mois qu'on nous avait libérés, et on ne nous laissait pas sortir. Le commandant américain du camp nous a dit que nous ne pouvions pas partir parce que nous n'avions aucun gouvernement légal et constitué pouvant nous représenter. Personne ne pouvait sortir du camp sans son autorisation : plusieurs jours avant, ils avaient tué un jeune Français qui n'avait pas pu attendre l'évacuation des déportés vers son pays et qui avait sauté par-dessus les barbelés. On lui a fait un enterrement extraordinaire.*

(42) *Quaderns*, Perpignan, 6 juin 1945.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 483

Il nous a fallu sortir clandestinement du camp. En direction d'Erfurt, où on nous avait promis un train, pour nous et pour les Français. Les Italiens nous avaient laissé un camion et, au bout de quatre heures, notre train de marchandises roulait en direction de la France. Je ne sais pas pourquoi, mais dans les gares tous nous donnaient plus à manger à nous, les Républicains, qu'aux autres… »

« Où devions-nous aller, nous les triangles bleus de Mauthausen ? se demandait Joan Pagès. *Nous avions envoyé une délégation à Vienne pour rencontrer les Soviétiques, afin de voir s'ils voulaient de nous. »* Joan Tarragó n'était pas d'accord pour aller en Union Soviétique. Tarragó pensait que l'endroit où il fallait aller, c'était la France, près de son pays. *« Et en plus nous commencions à apprendre qu'il y avait beaucoup de partisans espagnols qui entraient par la montagne ; nous aussi nous voulions y aller. »* À Vienne, les Soviétiques traitèrent la délégation de déportés républicains comme des rois, les hébergeant dans un château. Mais la solution n'arrivait pas non plus de ce côté-là. Alors les déportés se fatiguèrent d'attendre et essayèrent d'organiser eux-mêmes leur voyage vers Paris. Certains partirent en train, quand ceux-ci commencèrent à fonctionner. Les Tchèques étaient déjà partis, ainsi que les Yougoslaves. Les Soviétiques évacuèrent les leurs et les mirent dans des casernes, avec de la nourriture et une assistance médicale suffisantes. *« Mais qui pouvait se charger de nous ?* dit Joan Pagès. *Personne ne voulait rien savoir. La Croix-Rouge internationale ne voulait se charger que de ceux qui étaient malades. Nous les Espagnols, sommes donc partis comme nous le pouvions. Dans le plus grand désordre. La libération a eu lieu le 5 mai et mon groupe n'est sorti de Mauthausen que le 2 juin. Certains ne sont arrivés à Paris qu'à la mi-juin.*

Au cimetière de Mauthausen, il doit y avoir environ mille cinq cents cadavres de prisonniers qui n'ont pas pu être identifiés et tous ceux qui y sont morts quelques heures avant la libération ou quelques heures après. Le pourcentage de ceux qui sont morts après est terrible. Il en mourait quotidiennement jusqu'à la moitié de ceux qui mouraient auparavant en un jour. Beaucoup de ceux qui accueillaient les forces de libération étaient des cadavres vivants, des gens affaiblis, détruits par la faim et les maladies, par le travail ; ces hommes étaient nécessairement condamnés. Si je me souviens bien, quand Mauthausen a été libéré, à l'infirmerie il y avait six ou sept mille malades, dont un tiers ne pouvait être sauvé. L'aide la plus importante est

venue des prisonniers eux-mêmes, elle a été plutôt sommaire de la part des Américains et très modique de la part de la Croix-Rouge internationale. Inutile de dire qu'à ce moment-là le gouvernement autrichien n'était pas dans une situation lui permettant de nous aider. Pratiquement il n'existait pas. »

« Tous les SS sont partis, raconte Neus Català. *Nous leur criions, "lâches !", nous les insultions parce que nous pensions qu'ils ne reviendraient pas. Mais au bout de vingt-quatre heures, ils sont revenus parce qu'ils n'avaient pas pu franchir le cercle des forces alliées, à dix kilomètres alentour. Les Soviétiques avançaient en direction de Prague, les Américains vers Pilzen. Ils sont donc revenus et ils nous l'ont fait payer. Ils nous frappaient plus que jamais. Ils nous ont envoyées déblayer les ruines des usines bombardées, et c'était très dangereux parce qu'en un rien de temps on pouvait être enseveli. Ils étaient fous, ils paniquaient. Une fois, ils nous ont conduites dans un atelier de fraiseuses et, avec Titi, nous avons brisé toutes les armoires. On démolissait tout ce qui avait appartenu aux Allemands, on se livrait à notre instinct de destruction. Un jour, ils nous ont envoyées éplucher des pommes de terre dans des souterrains et nous avons fait une véritable orgie de navets, de radis et de betteraves. Le lendemain, nous avions toutes la diarrhée. Ils nous envoyaient aussi retirer les germes des pommes de terre et nous en cachions partout, dans nos culottes, sous nos bras, et la nuit on se les partageait avec les camarades. Cela nous a aidées à survivre au cours des derniers jours.*

Nous avons commencé à entendre les coups de feu de la libération de Prague et, la dernière nuit, à quatre-vingts kilomètres de là, on voyait une barrière de feu qui avançait inexorablement. C'était impressionnant. Nous étions comme possédées, nous faisions du feu avec le bois des lits pour faire cuire les pommes de terre, et les Allemands, furieux, jetaient des seaux d'eau sur le feu. On aurait dit que tous nous étions devenus fous. Eux, les SS, avaient très peur des bombardements, ils ne pensaient qu'à se cacher dans les abris, et ils nous laissaient complètement livrées à nous-mêmes. Au cours de ces journées, beaucoup de nos compagnes moururent. Vers onze heures du matin, le 8 mai — huit jours s'étaient écoulés depuis que nous étions revenues — nous regardions par les fenêtres le chemin dans la direction des ateliers situés dans le bois, un paysage merveilleux, quand nous avons vu avancer tout un détachement de soldats. C'étaient des Polonais qui venaient nous libérer ! Nous avons soulevé une énorme barre de fer qui allait d'un côté à l'autre de la porte, et ils sont entrés… »

Laissons Dolors Gener continuer le récit des derniers jours d'un *Kommando* de Ravensbrück : *« À la fin, comme il y avait des bombardements tous les jours, ils nous ont retirées des ateliers et ils nous faisaient remplir de terre des wagonnets. Quand nous apercevions des avions anglais, nous ne bougions pas, parce qu'ils réussissaient toujours, eux, à toucher leur cible. Mais les Américains se sont trompés de nombreuses fois et ils ont fait beaucoup de victimes parmi nos camarades. Un jour, les Anglais ont bombardé la petite centrale où se trouvait l'alimentation électrique de l'usine ainsi que le téléphérique qui actionnait les wagonnets. Les SS ont couru se cacher dans les abris, mais nous, nous sommes allées dans un champ où poussaient des choux que nous avons dévorés. Nous avions tellement faim que nous n'avons rien laissé. Puis nous nous sommes couchées par terre et nous regardions les avions dans le ciel.*

C'était la fin et les SS avaient très peur des bombardements. Un jour, nous allions travailler et, avant d'arriver à l'endroit où nous devions charger les wagonnets, ils nous ont fait arrêter. C'était la place du village et ils nous ont fait mettre en rangs. Ils ont amené trois prisonniers italiens pro-Badoglio et ils les ont fusillés devant nous. Ils ont laissé les cadavres à cet endroit-là pendant huit jours, et chaque fois que nous passions devant, ils nous faisaient arrêter pour qu'on les regarde bien en guise d'exemple.

La dernière chose qu'ils nous ont faite a été de miner l'ensemble du camp afin qu'aucune de nous ne puisse s'échapper. Le camp devait sauter à midi. Mais à dix heures du matin, des soldats ont commencé à sortir des bois alentour, des montagnes, de partout… » C'étaient les mêmes soldats que Neus Català avait vus, des partisans polonais de l'armée Anders. Ils arrêtèrent les SS et les obligèrent à retirer les détonateurs de toutes les mines. Ce fut terminé en une heure. Les Polonais eux-mêmes exécutèrent le commandant du camp.

« Je suis restée deux jours sans sortir du camp, continue Neus Català. *La liberté ne m'attirait pas, je n'avais pas envie de sortir. Ensuite des soldats français, qui apportaient beaucoup de nourriture, et des soldats américains, sont arrivés. Apparemment ces derniers n'avaient jamais vu un camp nazi parce qu'ils nous ont demandé si nos vêtements à rayures étaient le costume régional du pays… Ils ont changé la garde, les Allemands ont disparu et il n'y avait plus que les soldats américains. Parmi eux, il y avait un Mexicain, descendant d'Espagnols, qui nous a mises en garde contre les Américains, d'après lui, ils*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 486

ne voulaient qu'une seule chose, coucher avec les femmes. Ce Mexicain s'est très bien conduit avec nous. Les Français, à la cuisine, nous préparaient plein de bonnes choses, ils nous dorlotaient. Avec Blanche, je suis allée à Pilzen et nous avons trouvé des draps à carreaux dans une usine. Nous nous sommes fait des jupes et un fichu pour la tête. Et nous avons retiré notre uniforme de déportées. Des prisonniers italiens nous ont invitées à dîner. Ils nous ont expliqué que, non loin, il y avait un camp de femmes libéré par les Américains où il y avait encore des SS qui maltraitaient les prisonnières. Nous l'avons fait savoir à Pilzen.

Le lendemain on nous a transférées de Holleischen à Nuremberg. Dans cette ville, j'ai vu les forteresses volantes des Américains et je me suis mise à pleurer en voyant que la guerre n'était pas encore finie. Dans un tout petit village au bord du Rhin, un groupe de paysans nous a donné du pâté, des œufs durs, du café et un pain délicieux qu'ils venaient juste de faire. J'ai tout mangé et je me suis dit que je m'étais réconciliée avec la vie. »

Le monde n'était pas prêt à affronter la réalité de la déportation. Les forces alliées étaient une armée qui avançait et qui savait comment se battre contre un ennemi puissant, mais qui n'avait aucune capacité pour assimiler et comprendre ces monceaux de squelettes et de cadavres, ces multitudes de personnes blessées et malades, ces mourants, ces corps mutilés, ces hommes férocement traités. Le monde n'a pas encore donné une véritable réponse au phénomène nazi, nous écoutons encore les récits comme ceux que ce livre rapporte avec le même étonnement et la même perplexité, avec la même incompréhension que les jeunes Américains quand ils virent des fosses pleines d'enfants innocents assassinés.

APRÈS

« Faites que le jour commence pour les vivants. »
FRANZ FÜHMANN

« Où fallait-il aller ? » se demandaient nos déportés. Les camarades retournaient au pays qu'on leur avait fait quitter pour les déporter. Il semblait que le drapeau antifasciste avait gagné partout. *« Tous rentraient chez eux, sauf nous,* m'ont dit les témoins. *Et nous regardions sans cesse vers notre pays, c'est là*

qu'était notre espoir.» Au bout d'un certain temps, les déportés commençaient à se diriger vers Paris, vers l'hôtel Lutétia, le premier endroit qui devait les accueillir. Mais tout cela devrait être provisoire, le séjour dans cet hôtel ne durerait guère. *« On nous avait promis que… »* Alors débuterait l'étape des rumeurs, des promesses, des déceptions. Un verbe commencerait à devenir une obsession : revenir, il fallait revenir. C'est pour cela qu'ils avaient lutté dans les camps d'extermination nazis. Ils avaient lutté pour revenir.

Les déportés du camp de Buchenwald ne pouvaient pas sortir. *« Nous n'avions aucun gouvernement légal constitué pour nous représenter »* nous a dit Garcia Badillo. *« Les triangles bleus de Mauthausen, où devaient-ils aller ? »* se demandait Joan Pagès. Après quelques difficultés administratives, nos déportés prirent la route de Paris. *« Nous entrons finalement en France,* nous raconte un témoin, *mais notre grand voyage de quatre ans n'est pas encore terminé. Ils nous reçoivent à l'atterrissage de l'avion et ils nous présentent les armes, mais ils nous ont menti. Ils ont voulu désarmer les soldats antifascistes que nous avions été. Ils nous ont désarmés, car ne pas continuer la lutte ouverte antifasciste, c'était nous désarmer. Quand la nouvelle République arrivera-t-elle ? Le temps fera le reste… »*

Le temps a laissé une marque sur le corps et dans l'esprit des déportés, le temps est devenu leur ennemi. D'abord, le temps lent et compact de la déportation, ensuite, le temps provisoire, le temps de l'espérance pour certains, le temps de la mort pour les autres. Et aussi le temps inutile pour ceux qui se sont suicidés. Ou bien, le temps des déceptions qui est peut-être le plus difficile à supporter. *« Une des choses qui m'a fait le plus mal quand on nous a rapatriés,* nous explique Salvador Figueres, *c'est qu'à l'aéroport de Paris il y avait beaucoup de drapeaux, des drapeaux de tous les pays du monde, mais le drapeau catalan n'y était pas. Et ça m'a fait pleurer. »* Et Joan Mestres nous dit : *« Pour rejoindre la Résistance française, on ne m'a pas demandé si j'étais étranger, mais quand je suis revenu de Sachsenhausen, c'est la première chose qu'on m'a demandée. Une chance, que parmi les déportés français, j'aie rencontré la compréhension. »* Les déportés républicains espagnols du camp de Dachau ont eu beaucoup de problèmes après avoir été libérés par les Américains. Aucun pays ne voulait s'occuper d'eux. Après avoir beaucoup bataillé, ils ont obtenu que la France les considère comme des déportés. Grâce au courage et à la détermination de tous les Républicains espagnols et l'aide du dirigeant gaulliste

Edmond Michelet, ils ont obtenu d'être évacués vers la France. Mais quand ils y arrivèrent, on leur dit qu'ils seraient internés dans un camp de regroupement à Châlons-sur-Marne.

« Ceux qui sont revenus, soit ils avaient perdu toute sensibilité pour toujours, soit ils en avaient trop et ça leur fait mal, m'expliqua une ancienne déportée de Ravensbrück. *Revenir signifiait vivre encore une fois comme réfugiée, avec la peur de l'expulsion, sans savoir où aller au cas où la France ne t'accueillait pas. »* En France, nos déportés se sont presque complètement adaptés. Parmi les témoins, beaucoup m'ont écrit en français, dans un français correct. Ils l'ont fait dans cette langue parce qu'ils avaient oublié la leur, du moins la façon de l'écrire.

Arnal n'a pas la nationalité française, c'est un réfugié qui ne peut revenir en Espagne, parce qu'il perdrait sa pension d'ancien déporté politique. C'est également le cas de Juan de Diego et de tant d'autres. En ce qui concerne Arnal, on ne voulut pas lui donner la nationalité française parce qu'il était catalogué communiste.

« Ce qui s'est passé, raconte Arnal, *c'est que les communistes sont les premiers qui m'ont donné du travail. Grâce à eux, j'ai pu dessiner mon chien Pif.*

Quand je suis revenu du camp de Mauthausen, j'ai eu très froid. De nombreuses nuits, je dormais sur un banc. Je n'avais pas d'autre vêtement que celui de déporté et c'est ainsi que je marchais dans Paris. Les gens, dans le métro, dans la rue, me donnaient des sous, à cause de l'allure que j'avais. Je vivais en pleine misère. De temps en temps je dormais dans un hôtel où on voyait les punaises sauter du plafond.

Je me demandais : "Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?" J'étais très démoralisé. C'est ma femme qui m'a sauvé, je serais mort, sinon, perdu en France, comme les autres déportés. » Arnal fit la connaissance d'une jeune fille à Toulouse où elle était serveuse dans un bar. Elle venait de Savoie et avait sept ans de moins que lui. Arnal la voyait aller et venir, nettoyer les tables et servir les clients. Elle se rendit compte très vite de la tristesse qui accablait Josep Arnal et, en cachette, elle commença à lui servir du vin et du vermouth.

« Elle m'a sauvé, répète Arnal, *elle me disait qu'il fallait vivre. Elle me donnait à manger très lentement des petits morceaux de viande de cheval, parce que je n'avais pas faim, alors qu'au camp la faim me tenaillait et je pensais toujours aux festins que je ferais quand on me libérerait. »*

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 489

Il n'y a pas que le déporté, il y a aussi la déportée. *« Et en ce qui nous concerne, personne ne s'en souvient jamais »*, dit Neus Català. En 1975, pour la commémoration des trente ans de la libération des camps d'extermination nazis, la presse de l'État espagnol a très peu parlé de la déportation que subirent les Républicains espagnols. Seulement dans quelques journaux de façon très sporadique et surtout dans la presse de gauche. Mais même ces journaux n'ont parlé que des déportés hommes. En général la presse se souvient du prisonnier, mais elle ne pense pas qu'il y avait aussi des prisonnières ; elle se souvient du déporté et elle oublie qu'il y avait aussi des déportées. Ou bien des femmes de déportés. On a leur distribué peu d'"honneurs". Mais en revanche, eux, les hommes et les femmes qui ont subi la déportation, ont reçu pour toujours l'honneur difficile de ne pouvoir oublier une seule ombre du passé. *« Le passé est un cauchemar qui ne te laisse jamais. Il te poursuit chaque jour à travers des détails, même quand ils n'ont rien à voir avec la déportation »* m'expliqua un jour Jacint Cortès. Tous les déportés, naturellement, partagent ce passé avec leur femme. Joan Pagès, au cours d'une des nombreuses conversations que nous avons eues sur ce livre, m'a dit que ce n'étaient pas eux qui méritaient un monument pour avoir subi la déportation, mais leur femme. *« Vous ne dormez pas à côté d'un déporté… La nuit, ces hommes qui, le jour, marchent libres, parlent, mangent, rient, reviennent au camp. Leur visage est à nouveau paralysé par la peur. Les fours crématoires fument éternellement. Ils revivent cinq ans, jour après jour ; ils ont tout le temps : combien d'années de camp est-ce que cela aura représenté à la fin de leur vie ! Nous les entendons crier, parfois hurler. Vous ne dormez pas à côté d'un déporté »* a écrit Anna Langfus.

« La vie auprès de mon mari est quelquefois insupportable », m'a avoué la femme d'un des déportés qui a survécu à l'enfer de Gusen. Les épouses des déportés pourront difficilement effacer "l'honneur" d'avoir connu, encore que ce soit à travers des cauchemars, et la nuit, un camp d'extermination.

Mais la déportée n'a pas eu besoin des cauchemars d'un autre pour savoir ce qu'est un camp d'extermination nazi. Neus Català a eu ses propres cauchemars de plein droit, depuis qu'elle est revenue de la déportation à Ravensbrück. Elle se réveillait la nuit en criant et parfois cela durait une heure, qu'elle passait en pleine crise de larmes, sans pouvoir récupérer la conscience du temps et du lieu où elle se trouvait. Ses cauchemars étaient une reconstruction exacte et méticuleuse des souffrances du camp, non revécues par elle, mais par ses enfants. Elle m'avoua, au

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:01 Page 490

bout d'un certain temps que nous nous connaissions, qu'après m'avoir fait ce qu'elle-même appelait sa confession, elle a cessé d'avoir des cauchemars et des hallucinations, comme si elle s'était libérée d'un terrible poids moral.

Quand le colonel roussillonnais Jaume Arnaud revint en France le 26 mai 1945, il se demanda, en voyant que, de son *Kommando* de deux mille hommes, il en revenait environ quatre-vingts : *« Combien sont tombés morts, épuisés, malades ? Combien restons-nous pour pouvoir témoigner ? »*

Un déporté arrive difficilement à l'âge de soixante-dix ans. Beaucoup d'entre eux sont atteints de maladies mentales et doivent être hospitalisés régulièrement, parce qu'ils ne peuvent pas faire face aux crises aiguës dont ils souffrent. Ils vivent perturbés par les rêves, les hallucinations, les cris qui les poursuivent jour après jour. Certains des témoins ne pouvaient se retenir de pleurer en se souvenant de l'enfer nazi pour ce livre. On pouvait facilement deviner leurs angoisses, surtout quand ils faisaient revivre leurs camarades morts et le cadre concret du camp d'extermination. Beaucoup m'avouèrent qu'ils avaient eu encore une fois des cauchemars à l'occasion de leurs témoignages pour ce livre. Le docteur Mury, médecin à la polyclinique de la Feuilleraie à Marseille, fit une étude à partir du contrôle médical de deux cent cinquante déportés. Il trouva 28 % d'affections psychiques graves(43). La grande majorité des déportés revient périodiquement au camp où ils ont été internés. Ils s'y sentent attirés tout en voulant l'oublier. Au camp de Mauthausen, le gardien est un Républicain espagnol qui guide les visiteurs. Depuis qu'il a été libéré, il n'a pas quitté Mauthausen. Un des témoins me montra, comme un trésor, des fragments d'ossements et un tas de cendres qu'il conserve soigneusement dans un pot. C'est cela, la "maladie de la déportation", revenir encore et encore, à l'endroit même qui a causé tant de blessures physiques et morales.

Les déportés espagnols en France n'ont pas constitué une seule fédération d'anciens déportés. Au camp de Mauthausen, par exemple, il y avait une solidarité sans exclusive, mais en arrivant en France, les affrontements entre les diverses tendances politiques se sont reproduits. Aujourd'hui, il y a deux associations qui défendent les intérêts des anciens déportés républicains, la F.E.D.I.P. (Federación Española de Deportados e Internados Políticos), formée seulement par des Espagnols, et la F.N.D.I.R.P. (Fédération Nationale des Déportés et

(43) Voir *Doctor*, février 1972. Je suis redevable de cette information au docteur Felip Solé i Sabarís.

Internés Résistants Patriotes) où, en plus des Français, il y a les Républicains espagnols, la plupart sans appartenance politique ou bien communistes. L'effort de certains anciens déportés qui appartiennent aux deux associations pour les unifier n'a eu jusqu'à présent aucun succès.

Les séquelles physiques, le vieillissement prématuré, l'impossibilité à vivre une vie normale, une sexualité perturbée, font que la vie d'un ancien déporté est très difficile et déséquilibrée. Salomé, qui avait été capitaine de la garde d'assaut à Barcelone, est devenu fou et il fallut l'interner dans un asile où il est mort. Beaucoup d'anciens déportés se sont suicidés lorsqu'ils ont été libérés. Joaquín López-Raimundo se souvient de camarades qui sont morts très vite après avoir quitté Mauthausen, parce qu'ils ne supportaient pas la vie à l'extérieur. Des camarades aussi jeunes que lui, comme Francesc Boix, qui est mort tuberculeux en juillet 1951. Des hommes qui avaient une apparence saine mais à l'intérieur, une santé délabrée.

Josep Roman se souvient des derniers jours d'un camarade qu'il avait rencontré dans le combat clandestin, dans la Barcelone de l'après-guerre, Facundo Famada, un des combattants d'Eysses et ancien déporté à Dachau : *« Facundo, appelé Màrius dans la clandestinité, est arrivé à Barcelone en 1949. Il était très jeune et optimiste. À l'époque, ceux qui étaient choisis pour le travail clandestin devaient s'y consacrer totalement. Des camarades ont été brutalement torturés et d'autres fusillés. La police était particulièrement cruelle avec ceux qui revenaient de France. Famada est tombé malade. Le manque d'argent, de nourriture, les difficiles conditions de survie, de transport, etc. l'ont affaibli très vite. Il a contracté la tuberculose. Nous l'avions tous connu en bonne santé et robuste, mais le docteur Reventós, propriétaire du sanatorium du Brull, nous a expliqué que les anciens déportés qui avaient résisté à la déportation, quand ils attrapaient ainsi une maladie, en guérissaient difficilement. Famada voulait seulement ne pas gêner. Il demandait qu'on le laisse mourir seul. La garde civile était à l'affût en contrebas du Brull, au cas où quelqu'un de France viendrait le chercher. Je l'ai vu pour la dernière fois le 20 ou le 22 juin 1951. Il allait très mal ; jusqu'au bout on avait essayé de le transporter pour qu'il ne meure pas au Brull mais chez lui, et ça n'a pas été possible. Il est mort tout seul. »*

Joaquim Raja Garcia, de Sant Celoni, fut arrêté par la Gestapo et déporté au camp de Neuengamme. Un de ses amis rapporte dans la revue *Hispania* qu'en

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 492

revenant de déportation il séjourna dans un hôpital psychiatrique de Marseille. À sa sortie, cet ami lui proposa de quitter la ville et d'aller à la campagne. Et Joaquim Raja lui répondit : *« La terre est faite pour les vers ; les dieux volent et ne meurent pas… Ils s'écrasent plutôt. »* Il abandonna femme et enfant et disparut à nouveau. Au bout d'un certain temps ses camarades apprirent qu'il était mort fracassé dans un accident de moto.

« Je me souviens qu'une fois libérée, nous dit maintenant Dolors Gener, *une camarade française est venue et m'a dit :"Lola ! Ils sont en train de libérer ton pays !"** Et moi, cela m'a rendue très contente. On disait que les partisans y étaient déjà et qu'ils se battaient avec acharnement. Mais je rentre en France, je cherche mes camarades, je ne trouve personne, je lis les journaux et je vois que c'est toujours Franco qui commande… Mon mari est rentré au bout d'une semaine. Il avait trouvé mon adresse dans les journaux. Un jour, j'ouvre la porte, et le voilà tout d'un coup devant moi. Et lui bien gras parce qu'il avait été bien nourri en Suède, et moi une horreur. Mon homme me reconnaissait à grand peine.*

En revenant nous n'avons pas trouvé l'atmosphère que nous espérions. Au camp, nous avions idéalisé la lutte et on croyait que la solidarité entre tous serait réelle. Beaucoup de camarades qui rentraient d'URSS et d'Amérique ne nous comprenaient pas. Nous sommes revenus des camps détraqués, malades. Tout de suite, on a commencé à tomber comme des mouches. Avec l'image des camps qui nous poursuivait partout… La réadaptation à la vie réelle a été très dure. Beaucoup de nos camarades, hommes et femmes, se sont suicidés parce qu'ils ne pouvaient plus rien supporter. Mon mari a fait preuve de beaucoup de patience avec moi et je n'ai pas été obligée de me mettre à travailler tout de suite, mais je connais beaucoup de femmes obligées d'accepter n'importe quel travail pour survivre jusqu'à ce que nos droits soient reconnus. En plus, de nombreux prisonniers de guerre disaient que nous qui avions été dans les camps, nous exagérions. Ils n'ont pas changé d'opinion jusqu'à ce qu'ils voient les camps et que le Procès de Nuremberg fasse connaître tout cela.

Le cerveau est la partie la plus affectée. Mais notre corps aussi, car il ne sert plus à rien. Regarde, maintenant je porte un corset et des chaussures orthopédiques. Si je ne me suis pas suicidée, c'est pour mes enfants, mais j'ai essayé trois ou quatre fois. »

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 493

Dolors Gener nous a parlé de l'incompréhension des camarades qui revenaient d'URSS et d'Amérique. Il faut rappeler ici les marques laissées par le stalinisme chez beaucoup de communistes. À leur retour des camps d'extermination nazis, les militants des partis communistes se sont trouvés rejetés par leurs propres camarades. Un climat d'hostilité et de suspicion entourait les anciens déportés. Un dirigeant communiste insinua que tous ceux qui avaient survécu aux camps d'extermination pouvaient être, en théorie, des traîtres et que les seuls héros véritables étaient ceux qui y étaient morts. Certains de mes témoins appartenaient au P.S.U.C. à l'époque et, en revenant en France, ils en furent automatiquement expulsés. Ceux qui souffrirent le plus de la conséquence de cette attitude si peu généreuse, sont ceux qui venaient de Mauthausen. Voici ce que nous en dit Joan Tarragó : *« L'exécutif du parti nous avait convoqués à Toulouse. On nous a hébergés dans un hôtel près de la gare. Nous avons été très surpris en voyant l'idée que se faisaient nos camarades de notre activité à Mauthausen. Il semble que cette idée provenait d'un camarade de Gusen, qui voulait justifier sa propre attitude dans ce camp. Montero, le seul qui avait assisté à la réunion nous défendit. Mais l'animosité s'est propagée contre ceux qui venaient de Mauthausen. Et les membres de l'exécutif ne faisaient que partager l'idée de Staline qui considérait que chaque ancien prisonnier de guerre pouvait être un traître ou un espion. Je me suis éloigné du parti quand ils en ont expulsé les camarades Valdès et Comorera. J'ai écrit alors un rapport auquel il n'a pas encore été répondu. Mais je me considère toujours communiste et j'espère qu'un jour les malentendus seront dissipés pour le bien de l'Internationale Communiste. »* Francesc Teix quitta alors également le parti, mais il m'assura qu'il se considérait encore communiste et qu'il *« lisait tous les jours* L'Humanité *»*. L'attitude de suspicion et de méfiance fut commune à l'égard de la majorité des Républicains communistes qui venaient des camps nazis. On a dit au deuxième mari de Neus Català qu'il faudrait qu'il se sépare de sa femme s'il voulait rester au parti. Au bout de quelque temps, toutes ces histoires furent éclaircies et tous les communistes qui avaient eu un comportement correct dans les camps furent réintégrés. Les communistes catalans, au moment où ils étaient réintégrés, ont reçu cette lettre :

« Cher camarade,

Au vu des documents en rapport avec ton rôle en France et en particulier au sujet de ton séjour en Allemagne, et à travers ce qui apparaît de ta vie

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 494

honnête et de militant, cette Commission de cadres a le plaisir de te communiquer que tu as l'honneur de continuer à être considéré membre de notre P.

Notre accord ainsi établi est la ratification de ce qui a été adopté par la Commission spéciale pour les déportés.

Nous profitons de cette occasion pour te saluer fraternellement au nom du P.

Pour la Délégation du C.C. du P.S.U.C.,

Le secrétaire aux cadres.»

Vers 1972, Jacint Cortès est tombé malade, à la suite de l'arthrose dont il avait été atteint pendant sa déportation et il fut obligé d'abandonner son travail de maçon. Il n'avait pas encore cinquante ans. Il ne trouva aucun autre emploi et n'eut pas non plus la possibilité de faire une besogne plus facile comme fonctionnaire, parce que sa condition de réfugié ne le lui permettait pas. Les déportés politiques qui ne sont pas considérés comme résistants — et c'est le cas des triangles bleus de Mauthausen — reçoivent une pension du gouvernement français qu'ils perdent s'ils rentrent en Espagne. Les déportés qui vivent en Catalogne ont reçu une indemnisation de la part de l'État allemand après les années soixante. Jusqu'en 1974, les anciens prisonniers de guerre républicains résidant en France n'ont pas touché la pension de vieillesse complète, les années passées dans la Résistance ou dans les camps nazis n'ayant été prises en compte dans le calcul de la pension qu'au bout de trente ans. Cette loi française, la 73-1051, élimine les résistants ou les déportés espagnols nés avant 1914. Comme le suggérait l'auteur d'un article dans *Le Patriote Résistant*, la seule solution pour ces déportés était de mourir dès que possible. Les déportés politiques ont 75 % de réduction s'ils prennent le train ou l'avion à l'intérieur de l'État français, mais curieusement cette réduction n'est plus valable une fois passée la frontière, c'est-à-dire chez eux, en Espagne.

Le gouvernement espagnol n'a pas reconnu l'existence de déportés espagnols avant la fin des années soixante. Vers 1966, le gouvernement espagnol s'aperçut que, s'il prenait en compte les lois allemandes sur les pensions, décrétées en 1958, il pourrait peut-être en encaisser quelques-unes de ceux qui ne sont pas revenus. Tandis que sur le sujet de la Guerre civile les jeunes générations étaient informées de manière plus ou moins fausse, en ce qui concerne les camps d'extermination nazis, il y avait un silence total. Il semblait qu'il n'y avait jamais

eu de Républicains victimes du nazisme. Jusqu'en 1968, il n'y a pas la moindre note officielle sur les morts espagnols dans les camps nazis. Si un déporté pose une question sur sa situation aux services officiels, il lui est répondu que tout cela est à l'étude. Jusqu'en 1974, le gouvernement espagnol n'a transmis aucun certificat de décès pour le camp de Mauthausen.

Les rares déportés qui osèrent revenir en Catalogne ont rapidement vécu avec *« la peur au corps »*, comme me l'a dit Jacint Carrió, de Manresa. Lui-même, quand il est revenu dans sa ville natale, nota autour de lui une forme diffuse d'exclusion. Il fut interrogé plusieurs fois par la police ; une fois, il entendit un des agents dire, en parlant de lui :

*- Celui-ci, les Allemands ne l'ont pas baisé, mais c'est nous qui le baiserons.**

Joaquim Amat-Piniella, nous l'avons déjà dit, fut expulsé, également de Manresa, à la fin des années cinquante, parce qu'il y était allé présenter son livre *K. L. Reich*.Tous ont eu des difficultés, au début, pour trouver du travail. Ce n'était pas seulement l'hostilité et le rejet qui les entouraient, mais ils rencontraient aussi l'indifférence et surtout l'ignorance. E. G., après avoir souffert l'enfer de Dora, est revenu à Barcelone. Il était professeur dans un cours privé, et il était contraint de voir, perplexe, ses élèves lire un illustré pro-nazi, *"Hazañas Bélicas"* (Prouesses guerrières), et il trouvait également des croix gammées dessinées dans les copies qu'il avait à corriger. Le fils de Josep Ambròs, mort asphyxié dans un convoi vers les camps de la mort, pensa pendant longtemps que les "nationaux" étaient les "bons" et que son père était un "rouge" qui s'était trompé en suivant les "méchants". Pendant longtemps, il eut honte du souvenir de son père, il portait avec orgueil la chemise des phalangistes et il pensait qu'il était un "fils de pute" parce que ses parents s'étaient mariés civilement. Les anciens déportés républicains, pour nous qui sommes nés après 1939, n'ont jamais existé. C'est un thème brûlant pour ceux qui ne veulent pas enterrer définitivement la Guerre civile. Il suffit de voir les déclarations faites au cours des années soixante par les membres du CEDADE(44), Blas Piñar et Sánchez Covisa. Ou ce qui s'est passé à Montejurra(45) au mois de mai 1976, ou la façon dont des librairies ont été incendiées en plusieurs endroits de l'État espagnol sans qu'on trouve les responsables,

(44) NdT : Le CEDADE (Círculo Español de Amigos de Europa) est un groupe néo-nazi fondé en 1965 et (officiellement) dissous en 1993. Ce groupe est issu de l'extrême droite de la Phalange ; il a des liens avec le PP (Partido Popular) et des mouvements comme Ordre Nouveau en France.

(45) NdT : Le 9 mai 1976, lors du rassemblement carliste traditionnel de Montejurra, les affrontements entre les partisans des deux prétendants carlistes au trône d'Espagne ont provoqué deux morts et de nombreux blessés.

ou encore les menaces de mort contre des hommes et des femmes qui ont exprimé leurs idées en faveur de la liberté et de la démocratie…(46)

Nos déportés n'ont pas eu leur place dans l'histoire "officielle". Le témoin Joan Pagès a été écarté au début de 1976 de *Directísimo*, une des émissions qui avait le plus d'audience de la TVE. Une heure avant que commence l'émission *La clave*, sur la deuxième chaîne de la TVE, Mariano Constante était avisé que sa présence n'y était pas autorisée. L'ordre venait de la Direction Générale de la Télévision Espagnole. Ricardo de la Cierva, un vrai libéral, avait aussi été invité à prendre part à *La Clave*. Il manifesta vivement son indignation. Il essaya de joindre deux ministres, celui de l'Intérieur et celui de l'Information et du Tourisme. Tous deux étaient "absents" et il fut prévenu qu'il ne fallait pas qu'il essaye une autre démarche car l'ordre venait de plus haut. À l'époque, le président du gouvernement espagnol était Arias Navarro, nommé directement par le général Franco. Le gouverneur civil de Barcelone, Rodolfo Martín Villa, fit retirer la photo de Constante de la deuxième édition de *Tele/eXprés* de novembre 1974 car, selon le gouverneur, *« ceci pouvait sembler une provocation »*. La provocation venait du fait que, sur la photo, Constante apparaissait dans sa tenue de déporté. Mais de toute façon, il ne faut pas s'étonner de cela : les terres ibériques ont été le refuge, dès 1945, d'une quantité de nazis qui fuyaient la justice. Ils y ont trouvé un abri et ont pu se livrer à leurs négoces. En 1962, à Madrid, Léon Degrelle, le chef du parti nazi belge, accompagnait sa fille à l'autel, le jour où elle se mariait, revêtu de l'uniforme militaire, arborant sur la poitrine la croix de fer et la croix gammée(47).

Malgré la marque que la déportation a laissée dans le corps et dans l'esprit de nos témoins, aucun d'eux n'a oublié leur espérance en un monde meilleur. Ils y pensent encore et cet espoir les fait vivre. Leurs revues, *Hispania* et le supplément en espagnol du *Patriote Résistant*, sont pleines de nouvelles sur la réalité de l'État espagnol, la plupart écrites sur un ton combatif et militant. J'ai entendu un délégué de la CGT dire que les déportés espagnols étaient les seuls qui *« n'avaient jamais cessé de lutter »*. Neus Català m'a écrit dans une de ses lettres qu'elle se sentait *« liée d'une façon concrète et matérielle — si on peut employer ce mot pour parler des sentiments et de la pensée — aux femmes et aux hommes de notre pays ». « Il faut nous souvenir du passé parce qu'il nous*

(46) Pendant que je corrigeais les épreuves de ce livre, cinq avocats, un étudiant, deux policiers et un garde civil étaient assassinés par des "incontrôlés" d'extrême droite liés à une Internationale du crime de tendance fasciste.

(47) Voir *Hispania*, 2ème époque, n°6.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 497

assure le présent », m'écrivait Jacint Carrió. *« Il faut éviter que la fatigue ne nous conduise sur les chemins de la droite. Je continue à être démocrate, mais toujours de gauche. »* Au cours de nos conversations, quand nous laissions les souvenirs du camp d'extermination, la conversation avec les témoins se tournait vers le présent. Chez tous, il y a une soif de paix, un désir profond et authentique de réconciliation avec l'existence. Voyez les dernières paroles du dialogue que j'ai eu avec Joan de Diego :

« Tout ce que j'ai souffert m'a fait aimer la vie… Parfois, si je pense à la mort, je me vois en train de dire aux camarades : attendez-moi, je vous rejoindrai, mais il y a encore des choses extraordinaires qui me restent à voir. »

Après ces trente années écoulées depuis la fin de l'enfer nazi, après tant et tant de réveils fascistes dans le monde entier, après les coups d'état du Chili, d'Uruguay, d'Argentine, après ce que les Américains sont parvenus à faire au Vietnam, après les destructions des villages palestiniens par les sionistes, les derniers mots sur lesquels les anciens déportés antifascistes ont prêté serment, au moment de leur libération du camp de Mauthausen ont encore du sens et doivent encore en avoir :

« En souvenir de tout le sang répandu par tous les peuples, en souvenir des millions de nos frères assassinés par le fascisme nazi, nous jurons de ne jamais quitter ce chemin.

Sur les bases sûres de la fraternité internationale, nous voulons construire le plus beau monument qu'il nous sera possible d'ériger aux soldats tombés pour la liberté :

LE MONDE DE L'HOMME LIBRE. »

Barcelone - Bristol - Paris - Barcelone, 1973-1976

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 498

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 499

BIBLIOGRAPHIE

ALFAYA, Javier : *Españoles bajo el III Reich*, Colección "Los Suplementos", Editorial Cuadernos para el Diálogo, Madrid, 1970.

AMAT-PINIELLA : *K. L. Reich*, Club Editor, Barcelone, 1963.

Amicale des Anciens Détenus Patriotes de la Centrale d'Eysses : *L'Insurrection d'Eysses*, Éditions Sociales, Paris, 1974.

Amicale Nationale des Déportés et Familles de Disparus de Mauthausen : *Mauthausen* (Guide de l'Ancien camp de concentration), Paris, 1971. *Ebensee, Kommando de Mauthausen*, Paris.

Amicale de Ravensbrück et l'Association des Déportées et internées de la Résistance : *Les Françaises à Ravensbrück*, Gallimard, Paris, 1965.

ÁNGEL, Miguel : *Los guerrilleros españoles en Francia* (1940-1945), Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1971.

APITZ, Bruno : *Nu parmi les loups* (roman document traduit de l'Allemand), Les Editeurs Français Réunis, Paris, 1961.

BERNADAC, Christian : *Les 186 marches*, Editions France-Empire, Paris, 1974.

CALVOCORESSI, Peter et Wint, Guy : *Total War*, Penguin Books, 1972.

CAPMANY, Maria Aurèlia : *Pedra de Toc 2*, Editorial Nova Terra, Barcelone, 1974.

CASTELLS, Andreu : *Las brigadas internacionales de la guerra de España*, Editorial Ariel, Barcelone, 1974.

Catalunya sota el règim franquista, volume I, Edicions Catalanes de París, Paris, 1973.

CHOUMOFF, Pierre-Serge : *Les chambres de gaz à Mauthausen*, Amicale de Mauthausen, Paris, 1972.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 500

CONSTANTE, Mariano : *Los años rojos (Españoles en los campos nazis)*, Ediciones Martínez Roca, Barcelone, 1974.

DE GAULLE, Charles : *Mémoires*, Éditions Plon, Paris.

GARRIGA, Ramón : *Las relaciones secretas entre Franco y Hitler*, Jorge Àlvarez, editor, Buenos Aires, 1965.

Gusen (K. L. Mauthausen/Unterkunft Gusen) Herangezogen wurden Dokumente und Unterlagen des Internationalen Suchdienstes in Arolsen (BRD) und Angaben ehemaliger Gusener Häftlinge, Vienne, 1968.

HAMILTON, Thomas J. : *La España de Franco*, Editorial Nuevo Mundo, Mexico, 1943.

HOESS, Rudolf : *Le commandant d'Auschwitz parle* (traduit de l'allemand), Julliard, Paris, 1959.

JACKSON, Gabriel : *La República española y la Guerra Civil*, 1931-1939, Princeton University Press, Mexico, D. F, 1967.

La conspiración nazi en España, par l'éditeur de *The Brown Book of the Hitler Terror*, Editorial Revolucionaria, Mexico, D. F, 1938.

LAFFITTE, Jean : *Ceux qui vivent*, Les Éditeurs Français Réunis, Paris, 1958.

LAROCHE, Gaston : *On les nommait des étrangers (Les immigrés dans la Résistance)*, Les Éditeurs Français Réunis, Paris, 1965.

LE CHÊNE, Evelyn : *Mauthausen, The History of a Death Camp*, Corgi Books, 1973.

Libro pardo. Criminales nazis y de guerra en Alemania Occidental, Edition Zeit Im Bild, République Démocratique Allemande, 1965.

MARSÁLEK, Hans : *Die Geschichte des Konzentrationslagers Mauthausen (Dokumentation)*, Österreichische Lagergemeinschaft Mauthausen, Vienne, 1974.

MONTSENY, Federica : *Pasión y muerte de los españoles en Francia*, Editions Espoir, Toulouse, 1969.

MOSSE, George L. : *La cultura nazi (La vida intelectual, cultural y social en el Tercer Reich)*, Grijalbo, Barcelone-Mexico, D. F, 1973.

OUZOULIAS, Albert : *Les Bataillons de la jeunesse (Les jeunes dans la Résistance)*, Éditions Sociales, Paris, 1969.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 501

PAPPALETTERA, Vincenzo : *Nei Lager c'ero anch'io*, Mursia, Milan, 1973.

PAPPALETTERA, Vincenzo et Luigi : *Los SS tienen la palabra*, Editorial Laia, Barcelone, 1972.

PLANES, Ferran : *El desgavell*, Editorial Selecta, Barcelone, 1969.

PONS PRADES, Eduard : *Republicanos españoles en la Segunda Guerra Mundial*, Editorial Planeta, Barcelone, 1975.

RAZOLA, Manuel et CONSTANTE, Mariano : *Triangle bleu (Les Républicains espagnols à Mauthausen)*, Gallimard, Paris, 1969.

REICH, Wilhelm : *Psicología de masas del fascismo*, Editorial Ayuso, Madrid, 1972.

SERRANO SUÑER, Ramón : *Entre Hendaya y Gibraltar*, Ediciones Nauta, Barcelone, 1973.

SPEER, Albert : *Inside the Third Reich*, Sphere Books Limited, Londres, 1971.

THÉO, Lippe : *La bosse de béton*, Bruxelles, 1973.

TILLION, Germaine : *Ravensbrück*, "Cahiers du Rhône", Éditions de la Baconnière, Paris, 1946.

VILANOVA, Antonio : *Los olvidados (Los exiliados españoles en la Segunda Guerra Mundial)*, Ruedo Ibérico, Paris, 1969.

VIVES I CLAVÉ, Pere : *Cartes des dels camps de concentració*, Editions 62, Barcelone 1972.

WORMSER-MIGOT, Olga : *L'ère des camps*, Union Générale d'Éditions, Paris 1973.

Revues, journaux, bulletins et documentation consultés :

Camps de mort, par Irène Gaucher.

Dora, Édition du Comité International de Buchenwald-Dora et Commandos.

Supplément au nº 71, Juin 1976(1), du Bulletin Buchenwald-Dora et leurs Commandos. Entretiens avec les témoins enregistrés au magnétophone ou par écrit. Correspondance avec les témoins, journaux intimes apportés par les témoins (Inédits).

(1) Note de l'éditeur en français : l'édition originale comportant une erreur typographique, il peut aussi s'agir de 1967.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 502

"Hispania", Bulletin interne de la Federación Española de Deportados.

Dossiers du procès de Cologne contre Karl Schulz et Anton Streitwieser. Du 21 novembre 1966 au 30 octobre 1967. (Inédits.)

La Libération des camps de la mort, supplément au nº 303 du "Patriote Résistant", 1965. *(Album souvenir du 20e anniversaire)*

"Le Patriote Résistant", *Deportación española, Suplemento especial en lengua española.*

L'Impossible oubli, supplément au nº 363 du "Patriote Résistant", 1970.

Livre Blanc sur Buchenwald, Les éditions de la déportation et de la Résistance (E. D. R.), Paris, non daté.

Mauthausen, *Bulletin intérieur des déportés et familles de Mauthausen.*

Oranienburg-Sachsenhausen, *Bulletin de l'Amicale d'Oranienburg*, Paris.

Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal Militaire International, Nuremberg 14 novembre 1945 - 1er octobre 1946. Nuremberg, 1947.

Quaderns de Perpignan, 1945.

Ravensbrück, Édition Le Déporté, Paris, non daté.

"World War II", nº 87, *The Death Camps*, Orbis Publishing Limited, 1974.

Nous avons également consulté plusieurs journaux et revues publiés dans les Pays catalans : *La Vanguardia Española, Tele/eXprés, El Correo Catalan, Solc, Presència*, etc.

Documentation inédite fournie par les témoins.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 503

APPENDICE

AVERTISSEMENT

Pour une lecture correcte des fiches des déportés que nous reproduisons ci-dessous il faut tenir compte du fait que :

a) La première ligne est consacrée aux noms et prénoms (parfois incomplets) du déporté et à sa date de naissance. (Si la localité n'est pas indiquée, c'est qu'il est né à l'endroit mentionné en tête de la liste).

b) La deuxième ligne indique les transferts dans les camps ou dans des dépendances. Les abréviations utilisées signifient :

St. = Stalag (camp de prisonniers) ;

M. = Mauthausen (camp d'extermination) ;

G. = Gusen (Kommando de Mauthausen) ;

Dates = dates de transfert et de mort (†);

Nombres = nombre de prisonniers dans chaque camp.

c) Sont ensuite indiqués le nom et l'adresse du familier le plus proche que nous ayons pu localiser. À titre d'exemple, la onzième fiche doit se lire comme suit : « Joan Dalmau, Ferrand, né à Puigpelat (Alt Camp), le 11 janvier 1907. Il provenait du Stalag XI-B, où il portait le numéro matricule de 87 573 ; il a été transféré à Mauthausen le 27 janvier 1941 (numéro 6 312) ; il a ensuite été conduit à

Notes de l'éditeur :

1 - Comme le démontrent les recherches effectuées depuis la parution de cet ouvrage, ces listes sont incomplètes ou imprécises en raison des difficultés rencontrées à l'époque. *Le Livre-Mémorial des déportés partis de France*, édité par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD), Paris, 2004, constitue une remarquable avancée sur ce point.

2 - Sauf rares exceptions, la toponymie en catalan a été conservée afin de faciliter les recherches.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 504

Gusen le 30 juin 1941 (numéro 12 928) ; il est mort à Gusen le 28 août 1941. Le parent le plus proche ayant pu être localisé est son père, Josep Dalmau Calull, qui habite carrer de l'Hospital, 25, à Puigpelat. »[1]

(1) NdT : Les adresses des parents localisés figurent en catalan si elles se trouvent en territoire catalan. c/ = carrer = rue ; plaça = place, etc. En ce cas le lieu indiqué entre parenthèses est la province espagnole à laquelle est rattachée la localité.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 505

CITOYENS DES PAYS CATALANS MORTS AU CAMP DE MAUTHAUSEN
OU DANS LES KOMMANDOS EXTÉRIEURS DE CE CAMP(2)

A - DÉPORTÉS NÉS EN TERRES CATALANES MORTS À MAUTHAUSEN OU DANS LES KOMMANDOS

ANDORRE

Prats de Canillo

Vidal Filipó, Anton, 22.4.00
St. ? 25.3.44 M. 60674 †29.3.45 M.
Frère : Àngel ou Miquel Vidal Filipó, Prats de Canillo (Andorra)

CATALOGNE

ALT CAMP

Alió

Ollé Guasch, Mateu, 24.9.12
St. X1-B 27457 27.1.41 M. 6467 8.4.41 G. 12204 †5.11.41 G.
Père : Joan Ollé Llobet, plaça Catalunya, 3, Alió (Tarragona)

Bràfim

Sentís, Valentí, 28.10.07
F. St. 4849 11.2.41 M. 5033 20.10.41 G. 13125 †15.7.42 G.
Sœur : Mercè Sentís, rambla Sant Carles, 55, Tarragona

(2) Ces listes ont été copiées des originaux qui se trouvent à l'Amicale de Mauthausen de Paris par Jaume de Puig.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 506

Cabra del Camp

Forné Foquet, Pere, 17.2.96
St. Angoulême 24.8.40 M. 4093 †10.12.40 M.
Parent : Jacinta Solé, c/Estral, 7, Tarragona

Figuerola

Balanyà Oliva, Josep M., 6.2.15
St. XI-B 59672 25.11.40 M. 4539 17.2.41 G. 10897 †4.9.41 G.
Père : Jaume Balanyà Vidal, c/ Ceta, 8, Valls (Tarragona)

Maslloreng

Bunde Segú, Salvador, 13.11.99
St. VI1I-C 5688 25.1.41 M. 4139 17.3.41 G. 9835 †14.2.42 G.
Frère : Ramon Bunde Segú, c/ Estanislau Figueras, 25, Vila-rodona (Tarragona)

Montferri

Solans Sanvicens, Josep, 6.1.95
St. XIII-A 19819 6.8.40 M. 3153 24.1.41 G. 9711 †24.1.41 G.
Épouse : Encarnació Caminal Montaña, c/ Sol, 15, Organyà (Lleida)

Nulles

Amat Guibernau, Josep, 18.4.12
St. XI-B 87566 27.1.41 M. 6210 20.10.41 G. 13864 †7.11.41 G.
Père : Antoni Amat Perelló, c/ Sant Sebastià, 6, Nulles (Tarragona)

El Pla de Cabra

Ribé Montserrat, Antoni, 9.3.09
St. V-D 2731 13.12.40 M. 5188 17.2.41 G. 10043 †11.10.41 G.
Épouse : Josefa Català Areu, c/ Estanislau Figueras, 7, El Pla de Cabra (Tarragona)

El Pont d'Armentera

Domingo Benach, Pere, 24.6.03
St. V-D 2933 13.12.40 M. 4619 17.2.41 G. num. ? †8.7.41 G.
Père : Pere Domingo, c/ València, 6, El Pont d'Armentera (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 507

Puigpelat

Dalmau Ferrand, Joan, 11.1.07
St. XI-B 87573 27.1.41 M. 6312 30.6.41 G. 12928 †28.8.41 G.
Père : Josep Dalmau Calull, c/ de l'Hospital, 25, Puigpelat (Tarragona)

Querol

Fernando Rossell, Emili, 14.7.00
St. XI-B 87290 27.1.41 M. 5908 29.3.41 G. n° ? †4.7.41 G.
Épouse : Josefina Closa Vilaplana, c/ del Vapor, 26, Sabadell (Barcelona)

Valls

Juncosa Pascual, Ramon, 29.6.12
St. Angoulême 24.8.40 M. 3818 17.2.41 G. 10804 †18.12.41 G.
Épouse : Núria Palau Migó, c/ Bonifàs, 7, Valls (Tarragona)

Mallorquí Aspert, Albert, 17.9.09
St. 180 3485 11.9.41 M. 5012 20.10.41 G. 13926 †19.11.41 G.
Père : Llorenç Mallorquí Ambròs, c/ Sant Antoni, 38, Valls (Tarragona)

Nadal Bonet, Francesc, 10.7.19
St. XIII - A 40487 6.8.40 M. 3155 29.3.41 G. 11675 †8.2.42 G.
Mère : Concepció Bonet, plaça de les Escudelles, 2, Valls (Tarragona)

Plana Plana, Eduard, 6.9.07
St. XI-B 87299 27.1.41 M. 5691 29.3.41 G. 11412 †12.2.42 G.
Père : Josep Plana, c/ Candela, 17, Valls (Tarragona)

Vila-rodona

Coll Sapera, Josep, 20.1.14
St. XIII-A 40.632 Monburg 6.8.40 M. 3258 17.2.41 G. nº ? †14.3.41 G.
Mère : Leonor Sapera, c/ Catedràtic Riera, 65, Sabadell (Barcelona)

ALT EMPORDÀ

Agullana

Pont Serra, Ramon, 11.6.84
St. 140 8576 22.7.41 M. 3368 20.1.41 G. 13410 †15.11.41 G.
Fille : Maria Pont González, c/ Sant, 125, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 508

Arenys d'Empordà

Juanola Nogués, Pere, 16.3.19
St. VIII-C 55584 25.1.41 M. 3767 17.2.41 G. n° ? †8.4.41 G.
Père : Gabriel Juanola, c/ Casanovas, 4, Arenys d'Empordà (Girona)

Avinyonet de Puigventós

Sibecas Gelí, Pere, 4.11.07
St. Angoulême 24.8.40 M. 3909 24.1.41 G. 9706 †2.12.41 G.
Frère : Joaquim Sibecas Geli, Barri Vic, 6, Sant Climent (Girona)

Biure d'Empordà

Camps Sala, Josep, 27.3.97
St. VIII-B 30275 19.12.41 M. 4647 †25-2.42 M.
Épouse :Teresa Buxeda Oliva, c/ Massanet, 9, Biure (Girona)

Caçà de la Selva

Garriga Planas, Josep, 6.4.02
St. VIII-C 56798 25.1.41 M. 3183 21.4.41 G. 12334 †25.10.41 G.
Père : Manuel Garriga, Santa Cristina d'Aro (Girona)

Maymí Viñas, Ramon, 20.8.09
St. XI-B 00367 Z 27.1.41 M. 6756 29.3.41 G. 11549 †15.11.41 G.
Épouse : Àngela Castella, Figuereta, 6, La Bisbal (Girona)

Nogué Lloberas, Vicenç, 26.3.07
St. XVII-A 80226 7.4.41 M. 4811 20.10.41 G. 13665 †7.12.41 G.
Sœur : Dolors Nogué Lloberas, c/ Guifré 287, Badalona (Barcelona)

Rosendo Muñoz, Fructuós, 2.1.14
St. VIII-C 56566 25.1.41 M. 3526 17.2.41 G. 10049 †6.2.41 G.
Mère : Maria Muñoz, c/ Casilla, Celrà (Girona)

L'Escala

Cortí Sampiebro, Josep, 28.7.98
F. St. 142 4865 3.11.41 M. 3198 †4.4.43 M.
Épouse :Anna Roca Coraminola, La Gendarmerie, Montréal-du-Gers (France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 509

Estela Caballé, Francesc, 9.4.06
St. 122 1084 3.4.41 M. 3950 †21.3.42 M.
Mère : Caterina Caballé Mateu, c/ Codolà, 19, l'Escala (Girona)

Luís Mas, Joan, 11.11.09
St. V-D 3306 13.12.40 M. 4963 8.4.41 G. 12023 †28.9.41 G.
Épouse : Pilar Ribas Benages, rue République, 79 (Gard, France)

Pagès Granollers, Joan, 12.12.12
St. 122 1038 3.4.41 M. 4250 20.10.41 G. 14655 †27.1.42 G.
Père : Pere Pagès Palomeras, c/ José Antonio, 33, L'Escala (Girona)

Parona Quintana, Llibert, 31.9.11
V.F. St. 122 1106 2.3.41 M. 4287 20.10.41 G. 13817 †11.2.42 G.
Mère : Joaquima Quintana Julià, c/ Puig Sureda, 39, L'Escala (Girona)

Parona Quintana, Pere, 5.2.16
St. 122 1149 3-4-41 M. 4293 20.10.41 G. 13.818 †14.12.41 G.
Mère : Joaquima Quintana Julià, c/ Puig Sureda, 39, L'Escala (Girona)

Figueres

Alluera Millan, Josep 7.2.17
St. 56585 VII1-C 25.1.41 M. 4105 8.4.41 G. 11905 †16.11.41 G.
Père : Cirili Alluera Martín, c/ Santa Llúcia, 8, Figueres (Girona)

Gené Llanet, Vicenç 18.8.88
St. Angoulême, 24.8.40 M. 3911 †17.12.40 M.
Parent : Maria Teixidor, Castelló d'Empúries (Girona)

Marmaneu Gratacòs, Tomàs, 13.12.13
St. XI-B 87631 27.1.41 M. 6425 8.4.41 G. 11790 †2.11.42 G.
Père : Francesc Marmaneu Vehí, c/ Filafont, 44, Figueres (Girona)

Galliners

Ametller Reig, Lluís 8.9.11
St. XVII-B 28011 19.12.41 M. 4474 †4.12.42 Steyr
Mère : Júlia Reig, Galliners (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 510

La Jonquera

Tubert Fonts, Geroni, 11.5.12
St. V-D 2780 13.12.40 M. 5322 20.10.41 G. 14490 †8.11.41 G.
Père : Josep Tubert Campmany, Girona

Portbou

Fabregat Calatayud, Ignasi, 5.5.90
St. XI-B 354 L 27.1.41 M. 6323 17.2.41 G. 10424 †25.7.41 G.
Mère : Josefa Calatayud, c/ Sant Gil, 4, Sant Joan dels Horts (Barcelona)

Port de la Selva

Falcó Galí, Joan, 4.10.17
St. VII-A 15220 31.8.41 M. 4328 20.10.41 G. 13952 †16.10.42 G.
Père : Llorenç Falcó Mallolí, Banyuls de la Marenda, Puy-de-Mas (France)

Roses

Romanach Coll, Ermengol, 24.4.06
St. II-E 28634 25.1.41 M. 3528 29.3.41 G. 11538 †30.3.42 G.
Épouse : Josefina Gelabert Rosas, c/ Sant Antoni, 8, Roses (Girona)

Vilamalla

Sadó Freixa, Rafael, 10.5.09
St. VIII-B 3812 19.12.41 M. 4548 †28.5.42 Steyr
Frère : Delfí Sadó Freixa, Bescanó (Girona)

ALT PENEDÈS

Avinyonet del Penedès

Raventós Massana, Patrici, 1.7.96
St. XVII-A 66743 7.4.41 M. 4877 20.10.41 G. 14002 †5.11.41 G.
Épouse : Carme Güell Vall-llosera, Carretera Barcelona, 20, Avinyonet del Penedès (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 511

Gelida

Esteve Cardús, Pau, 12.1.82
St. Angoulême 24.8.40 M. 4209 24.1.41 G. 9200 †25.9.41 G.
Épouse : Maria Ugé Sancho, c/ Àngel Guimerà, 4, Gelida (Barcelona)

L'Ordal

Vendrell Casadellas, Fèlix, 8.7.00
St. XI-B 87086 27.1.41 M. 6697 17.2.41 G. 10838 †30.8.41 G.
Sœur : Maria Vendrell, c/ Raval, 24, Sant Sadurní d'Anoia (Barcelona)

Sant Llorenç d'Hortons

Esteve Torruella, Antoni, 31.8.04
St. VI-D 24824 3.4.41 M. 3955 †16.12.41 M.
Mère : Francesca Torruella, c/ Raval, 4, Sant Llorenç d'Hortons (Barcelona)

Sant Martí Sarroca

Bartrolí Creus, Francesc, 7.8.11
St. XIII-A 42771 6.8.40 M. 3518 17.2.41 G. 10365 †7.1.42 G.
Père : Antoni Bartrolí, c/ Sant Jaume, 16, Rubí (Barcelona)

Musons Torné, Emili, 6.1.11
F. St. 122 645 6.6.41 M. 5107 30.6.41 G. 13085 †18.11.41 G.
Frère : Josep Musons Torné, Sant Martí Sarroca (Barcelona)

Sant Sadurní d'Anoia

Barceló Urgell, Jaume, 30.6.19
St. 142 4870 26.4.41 M. 3668 20.10.41 G. 13558 †25.1.42 G.
Père : Joaquim Barceló Serres, c/Vilafranca, 23, Sant Sadurní d'Anoia (Barcelona)

Tarrida Capellades, Antoni, 29.7.01
St. XI-B 87361 27.1.41 M. 6570 8.4.41 G. 11885 †17.11.41 G.
Épouse : Armanda C. de Tarrida, c/ Castillejos, 241, Barcelona

Sant Pere de Riudebitlles

Parellada Baixes, Josep, 11.11.11
St. XI-B 87569 27.1.41 M. 6741 20.10.41 G. n° ? †25.12.41
Épouse : Maria Bosquet Roger, Sant Pere de Riudebitlles (Barcelona)

Sant Quintí de Mediona

Torres Balada, Ramon, 29.11.18
St. VIII-C 17.9.41 M. 5968 20.10.41 G. 14478 †1.4.43 G.
Père : Pere Torres Terrida, c/ General Weyler, 139, Sant Quintí de Mediona (Barcelona)

Vallverdú Ros, Pere, 2.12.15
St. XI-B 87235 27.1.41 M. 4078 8.4.41 G. 11852 †30.12.41 G.
Épouse : Carme Segarra Fusté, c/ Josep Vallvert, 4, La Masó (Tarragona)

Santa Fe

Vallès Suriol, Francesc, 9.8.12
St. Allenstein 9.8.40 M. 3673 17.2.41 G. 10499 †8.7.42 G.
Mère : Dolors Suriol Torrens, c/ Major, 7, Santa Fe del Penedès (Barcelona)

Terrassola

Cabames Bel, Martí, 13.9.88
St. VIII-C 56871 25.1.41 M. 4037 17.2.41 G. 10557 †13.1.42 G.
Épouse : Neus Codorní Ginot, Passatge Joaquima, 4, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Torrelavit

Poch Sardà, Joan, 1.7.08
St. XVII-B 30115 19.12.41 M. 6497 †1.7.42 Steyr
Épouse : Aurèlia Lloret Ferràs, Can Gomà, Canyós (Lleida)

Torrelles de Foix

Raventós Denís, Josep, 9.10.09
St. Angoulême 24.8.40 M. 4066 24.1.41 G. 9608 †22.9.41 G.
Mère : Gertrudis Denís Carme, c/ Bisbe Morgades, 30, Vilafranca del Penedès

Vilafranca del Penedès

Escudé Balaguer, Pere, 1.3.92
St. XVIII-B 31346 19.12.41 M. 4219 †1.7.42 M.
Épouse : Encarnació Fernández, c/ Puig i Moltó, 43, Vilafranca del Penedès

Junyent Feliu, Josep, 15.1.92
St. V-D 2531 13.12.40 M. 4912 17.2.41 G. 10712 †15.9.41 G.
Épouse : Montserrat Ferran Bolet, Pensol, par Marral (Haute-Vienne, France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 513

Junyent Ferran, Josep, 17.11.20
St.V-D 2532 13.12.40 M. 4913 17.2.41 G. 10713 †1.11.41 G.
Mère : Montserrat Ferran Bolet, Pensol, par Marral (Haute-Vienne, France)

Víñolas Garcia, Rafael, 17.4.10
St. XVII-A 80161 7.4.41 M. 5048 20.10.41 G. n° ? †4.11.42 G.
Mère : Rosa Garcia Soler, Av. Xile, 27, Barcelona

Vilobí del Penedès

Carbó Casas, Joan, 3.10.03
St. XI-B 4337 27.1.41 M. 6265 17.2.41 G. 10676 †30.7.41 G.
Sœur : Maria Carbó, Casa Pujols, Vilobí del Penedès (Barcelona)

ALT URGELL

Alàs

Gabarro Mauri, Pasqual, 14.4.41
St. Angoulême 24.8.40 M. 4029 24.6.41 G. 9243 †26.6.41 G.
Beau-frère : Josep Colom, c/ Macià, 12, Vullpellac (Girona)

Asnurri (Civís)

Córdoba Bordall, Víctor, 1.4.16
St. III-A 29817 25.1.41 M. 4362 †8.3.44 M.
Frère : Rossend Córdoba Bordall, c/ Major, 92, La Seu d'Urgell (Lleida)

Bescaran

Cases Blasi, Pere, 28.1.02
St.V-D 3264 13.12.40 M. 4681 17.2.41 G. n° ? †10.7.41 G.
Père : Josep Cases Piquer, Valldellou (Osca)

Fígols d'Organyà

Serradell Casanova, Pere, 8.6.42
St. XVII-B 28023 19.12.41 M. 4868 8.6.42 G. 168 †25-7-42 G.
Mère : Rosa Casanova, La Seu d'Urgell (Lleida)

Noves de Segre

Bullida Ginot, Fructuós, 9.12.13
St. XVII-B 31159 19.12.41 M. 4227 12.5.42 G. 15370 †28.7.42 G.
Mère : Antònia Ginot Agramunt, Noves de Segre (Lleida)

El Pla de Sant Tirs

Pifarré Fiter, Josep, 16.7.08
St. XI-D 86853 27-1-41 M. 5845 29.3.41 G. 11417 †16.9.41 G.
Parent : Antoni Pifarré Sabater, El Pla de Sant Tirs (Lleida)

Pont de Bar

Azuaga Villalonga, Josep, 4.5.18
St. XVII-A 81033 7.4.41 M. 4519 †31.3.43 M
Mère : Francesca Villalonga, avinguda General Mola, 15, La Granja (Barcelona)

La Seu d'Urgell

Morella Giraut, Remigi, 11.1.04
St. VIII-C 13584 25.1.41 M. 3978 8.4.41 G. n° ? †25.4.41 G.
Épouse : Teresa Garcia, c/ Major del Clot, 26, Barcelona

Sans Sansa, Josep, 7.11.12
F. St. 140 8841 7.6.41 M. 5150 20.10.41 G. 14364 †4.1.42 G.
Mère : Josefa Sansa Melusi, c/ Escorxador, 4, La Seu d'Urgell (Lleida)

ANOIA

Capellades

Saumell Tort, Simó, 2.6.09
St. XIII-A 40709 6.8.40 M. 3512 24.1.41 G. 9693 †17.4.41 G.
Père : Emili Saumell Bartolí, c/ Montserrat, 18, Capellades (Barcelona)

Igualada

Fàbregas Pous, Josep, 24.8.05
St. VI-C 2487 25.1.41 M. 3299 30.6.41 G. 12995 †10.11.41 G.
Sœur : Emília Fàbregas Pons, c/Marquès del Duero, 118, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 515

Gomis Valls, Agustí, 26.5.80
St. Angoulême 24.8.40 M. 4158 24.1.41 G. 9296 †27.3.41 G.
Beau-frère : Abelard Vilardell, Sant Pere-Drog. 2, Central Igualada (Barcelona)

Vidal Claramunt, Salvador, 6.12.17
St. VIII-C 56770 25.1.41 M. 3282 29.3.41 G. 11692 †19.12.41 G.
Père : Martí Vidal Martí, Tom d'Enguitart, Sabadell (Barcelona)

Masquefa

Rovira Isar, Miquel, 12.9.00
St. V-D 2896 13.12.40 M. 5230 24.1.41 G. 9647 †1.12.41 G.
Épouse : Antonia Puig Torres, c/ Major, 58, Masquefa (Barcelona)

Vallbona

Call Planas, Miquel, 16.1.15
St. ? n° ? 13.8.40 M. 3744 17.2.41 G. n° ? †7.4.41 G.
Père : Joan Call, La Plana, 3, Avira (?) (Barcelona)

Ferrer Torrents, Domènec, 26.7.12
St. Angoulême 24.8.40 M. 3976 17.2.41 G. 10500 †13-12-42 G.
Père : Domènec Ferrer, c/ Abundància, 41, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

BAGES

Artés

Castells Aguilar, Josep, 15.2.08
St. XI-B 86880 27.1.41 M. 5872 29.3.41 G. 11222 †24.9.41 G.
Père : Valentí Castells Codina, c/ Raval, 65, Artés (Barcelona)

Coromines Berenguer, Antoni, 18.3.05
St. XI-B 86863 27.1.41M. 5883 20.10.41 G. 14279 †9.11.41 G.
Épouse : Antònia Fie Escalella, c/ Sant Pere, 25, Artés (Barcelona)

Creu Plans, Isidre, 19.7.96
St. XI-B 86876 27.1.41 M. 5885 17.2.41 G. 10394 †24.10.41 G.
Épouse : Francesca Creus Sasmedí, Calvari, 5, Artés (Barcelona)

Estafenell Ramon, Joan, 8.6.00
F. St. 122 590 6.6.41 M. 5085 30.6.41 G. 12940 †14.8.41 G.
Épouse : Maria Mayoral Botant, c/ del Mig, 20, Artés (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 516

Avinyó

Girabau Morral, Josep, 2.7.14
St. VIII-C 36298 25.1.41 M. 3471 8.4.41 G. 12179 †17.9.41 G.
Père : Francesc Girabau Genestar, Turic de Dalt, 7, Avinyó (Barcelona)

Vall Riu, Valentí, 13.10.07
St. VIII-C 36299 25.1.41 M. 3161 29.3.41 G. 11691 †12.8.41 G.
Épouse : Josefa Vila Colla, Avinyó (Barcelona)

Baronia de la Bauzà

Colom Armengol, Agapit, 18.8.93
St. ? Kassel 13.8.40 M. 3723 24.1.41 G. 9139 †2.6.41 G.
Sœur : Rosalia Colom Armengol, c/ Poblenou, 15, Manresa (Barcelona)

Callús

Ubach Peralta, Marcel·lí, 5.7.94
St. XI-B 416 Z 27.1.41 M. 6192 17.2.41 G. 10243 †14.9.41 G.
Fille : Ramona Ubach Corchan, Puig-reig (Barcelona)

Castellbell i el Vilar

Julio Cortada, Emili, 17.3.20
St. 140 8012 22.7.41 M. 3727 20.10.41 G. 13569 †10.2.42 G.
Père : Celestí ?, c/ Galeries, 1, Castellbell i el Vilar (Barcelona)

Gaià

Riba Prat, Antoni, 2.5.12
St. V-D 2620 13.12.40 M. 5185 29.3.41 G. 11450 †12.1.42 G.
Épouse : Concepció Guix Baucells, c/ Barcelona, 15, Manresa (Barcelona)

Manresa

Arnau Soler, Josep, 27.8.19
St. XI-B 87293 27.1.41 M. 5818 21.4.41 G. 12341 †14.11.41 G.
Père : Mateu Arnau Bioscas, Vall de Torroella, 4, Manresa (Barcelona)

Barrull Cuenca, Pere, 15.10.97
St. XIII-A 42746 6.8.40 M. 3534 24.1.41 G. 9043 †23.9.41 G.
Épouse : Emília Viñals, c/ Ali Bey, 102, 2n, 1a., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 517

Camps Puigròs, Miquel, 3.8.17
St. VII-A 80172 7.4.41 M. 4548 20.10.41 G. 14252 †15.1.42 G.
Parent : Adela Cases, c/ Paris, 171, Barcelona

Camps Vives, Antoni, 15.9.99
St. VII-A 80171 7.4.41 M. 4549 20.10.41 G. 14251 †30.12.41 G.
Épouse : Joana Marce Budic, Château des Pommiers (St. Félix-de-Fontcau, France)

Dalmau Colom, Jesús, 24.12.16
St. XI-B 87018 27.1.41 M. 6313 8.4.41 G. 12202 †10.2.42 G.
Père : Ramon Dalmau, c/ Canonge Muntany, Manresa (Barcelona)

Munt Costa, Enric, 19.2.06
St. Allenstein 9.8.40 M. 5063 17.2.41 G. 10247 †1.10.41 G.
Frère : Carles Munt Costa, c/ Fint, 8, Manresa (Barcelona)

Parés Sans, Pere, 21.2.11
St. V-D 2877 13.12.40 M. 5105 †10.9.41
Père : Pere Parés, Circumval·lació, 129, Manresa (Barcelona)

Ribas Pujols, Maurici, 22.4.08
St. V-D 2864 13.12.40 M. 5195 29.3.41 G ? †1.11.41 G.
Épouse : Carme Cristina, c/ Major, 127, Manresa (Barcelona)

Sallés Oliveras, Joan, 7.1.04
St. XVII-B 30269 19.12.41 M. 4101 †31.3.42 M.
Épouse : Carme Vendrell, c/ Pujada del Castell, 71, Manresa (Barcelona)

Serratosa Pons, Joan, 2.2.10
St. VIII-A 40598 6.8.40 M. 3429 24.1.41 G. 9701 †18.5.41 G.
Sœur : Caterina Serratosa Fito, Horta Nova, 22, Sabadell (Barcelona)

Monistrol de Calders

Catot Sallas, Rafael, 10.2.10
St. V-D 3216 13.12.40 M. 4696 29.3.41 G. 11214 †11.5.42 G.
Mère : Josefa Sallas, 95 rue du Maréchal Pétain, Die (Drôme, France)

Navarcles

Oliveras Valls, Salazar, 8.3.94
St. XI-B 87010 27.1.41 M. 6466 17.2.41 G. 10556 †3.11.41 G.
Épouse : Josefa Castellana, c/ Prat de la Riba, 28, Sabadell (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 518

Simón Berca, Ramon, 25.9.11
St. Angoulême 24.8.40 M. 4119 24.1.41 G. 9708 †18.3.41 G.
Oncle : Jaume Berca, La Novella (Aude, France)

Viñas Vilanova, Joan, 17.11.18
St. VI-D 27843 22.7.41 M. 3559 20.10.41 G. 14486 †25.11.41 G.
Père : Josep Viñas Sabater, c/ Riera, 57, Navarcles (Barcelona)

Aris Estrada, Jaume, 19.4.00
St. XVII-B 30116 19.12.41 M. 4939 †1.10.42 M.
Épouse : Dolors de Roa, c/ Antonio Zamora, 7, Madrid.

Escaler Puig, Jaume, 5.3.99
St. Angoulême 24.8.40 M. 3979 24.6.41 G. 9187 †2.5.41 G.
Frère : Ramon Escaler Puig, c/ Sant Bartomeu, 16, Manresa (Barcelona)

Vilaseca Carrió, Llorenç, 15.12.11
St. X-B 50930 3.3.41 M. 3761 8.4.41 G ? †14.7.41 G.
Promise : Juliette Esteve, rue du Temple, Bédarieux (Hérault, France)

Sant Fruitós de Bages

Cura Bosch, Artur, 24.5.04
St. XI-B 86557 27.1.41 M. 5887 17.2.41 G. 10154 †28.1.42 G.
Sœur : Júlia Cura Bosch, carretera de Vic, 81, Sant Fruitós de Bages (Barcelona)

Escoda Claramunt, Antoni, 26.11.93
St. XI-B 87075 27.1.41 M. 6314 17.2.41 G. n° ? †8.7.41 G.
Épouse : Dolors Coll, 15 rue Nationale, Digoin (Saône-et-Loire, France)

Súria

Cazorla Zamora, Francesc, 6.9.19
St. XI-B 86644 27.1.41 M. 6289 29.3.41 G. 11227 †7.11.41 G.
Père : Francesc Cazorla Martínez, Colònia Santa Maria, 29, Súria (Barcelona)

BAIX CAMP

Albiol

Maydeu Pallerola, Miquel, 10.9.13
St. Kenel 15.8.40 M. 3781 †13.9.40 M.
Mère : Josepa Pallerola, passatge Carnisseria, 21, La Selva del Camp (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 519

Cambrils

Figuerola Jané, Xavier, 5.8.18
F. St. 140 5956 8.8.41 M. 3988 20.10.41 G. 14262 †15.1.42 G.
Tante : Concepció Bayés, Cambrils (Tarragona)

Mont-roig

Bru Marcó, Salvador, 10.4.99
St. XI-B 87443 27.1.41 M. 5392 29.3.41 G. 11184 †14.11.41 G.
Épouse : Remei Munto Solé, c/ Cerdanyola, 26, Barcelona

Reus

Cases Salvadó, Pere, 19.8.10
St. VIII-B 30805 19.12.41 M. 4163 †6.10.42 M.
Père : Pere Cases Ferran, c/ Dr. Robert, 8, Reus (Tarragona)

Dolç Gibert, Josep, 6.7.95
St. VIII-C 37486 25.1.41 M. 4126 29.3.41 G. n° ? †13.4.41 G.
Sœur : Remei Dolç Gibert, c/ de la Nau, 3, baixos, Tarragona

Fort Segué, Miquel, 14.2.20
St. 122 2452 3.4.41 M. 3981 20.10.41 G. 14205 †4.12.41 G.
Mère : Trinitat Segué, c/ Barceloneta, 11, Reus (Tarragona)

Freixes Franch, Josep, 18.1.18
St. V-D 2501 13.12.40 M. 4802 29.3.41 G. 11265 †23.10.41 G.
Mère : Dolors Franch, c/ Pi i Margall, 92, 2n., Reus (Tarragona)

Galtés Bordes, Jaume, 18.5.19
St. XIII-A 42714 6.8.40 M. 3417 24.1.41 G. 9247 †7.10.41 G.
Père : Jaume Galtes Vidal, avinguda General Mola, 37, Figueres (Girona)

Grau Palau, Victoria, 2.10.05
St. Allenstein 9.8.40 M. 3589 17.2.41 G. 10259 †20.6.41 G.
Épouse : Maria Roca Rei, c/ Londres, 119, pral., 4a., Barcelona

Marín Pallejà, Joan, 3.5.06
St. XI-B 87398 27.1.41 M. 5604 21.4.41 G. 12413 †14.11.41 G.
Père : Miquel Marín Cabrera, c/ García Hernández, 375, Tarragona

Mercadé Martí, Eudald, 1.1.17
St. V-5108 13.12.40 M. 4771 24.1.41 G. 14370 †27.11.41 G.
Mère : Eulàlia Cañelles Borrut, Charley-par-Blet (Cher, France)

Munné Sentís, Josep M., 6.9.16
St. XI-B 87488 27.1.41 M. 6750 17.2.41 G. 9959 †28.9.41 G.
Sœur : Dolors Munné Sentís, c/ Nou de Sant Josep, 6, Reus (Tarragona)

Sants Gatell, Ramon, 9.11.03
St. X-B 78522 3.3.41 M. 3705 29.3.41 G ? †21.5.41 G.
Père : Josep Sants Barenys, c/ General Goded, 102, Reus (Tarragona)

Trill Franquesa, Joan, 21.9.15
St. VIII-C 36180 25.1.41 M. 3487 20.10.41 G. 13635 †11.1.42 G.
Père : Joan Trill Marbret, Camí de Salou, 25, Reus (Tarragona)

Vergés Aleu Joan, 3.3.86
St. XI-B 394 Z 27.1.41 M. 6592 29.3.41 G. 11496 †12.11.41 G.
Mère : Esperança Aleu Furas, c/ Alcalde Sardà, 29, Reus (Tarragona)

Vergés Aleu, Pere, 20.10.90
St. XI-B 415 Z 27.1.41 M. 7593 29.3.41 G. ? †4.8.41 G.
Mère : Esperança Aleu Furas, c/Alcalde Sardà, 29, Reus (Tarragona)

La Selva del Camp

Baseda Murlà, Pere, 19.6.01
St. XI-B 420 Z-F St. 140 7185 27.1.41 M. 5840 29.3.41 G. 11190. †21.12.41 G.
Épouse : Dolors Ferré Ferrerons, c/Juli Castro, 1, Vilallonga (Tarragona)

Gallofré Morgades, Josep, 29.11.95
St. XI-B 87189 27.1.41 M. 6344 8.4.41 G. 11765 †27.9.41 G.
Sœur : Teresa Gallofré Morgades, Puig Garí, Barcelona

Guinovart Rabassa, Ramon, 14.1.16
St. V-D 3259 13.12.40 M. 4848 17.2.41 G. 10507 †23.12.42 G.
Père : Josep Guinovart, La Selva del Camp (Tarragona)

Simó Dulcet, Alexandre, 25.11.96
St. V-D 2835 13.12.40 M. 5291 30.6.41 G. 12937 †9.12.41 G.
Épouse : Maria Serra, Rambla Massini, 14, Reus (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 521

Vilaplana

Llorens Tort, Joan, 15.3.03
St. ? 9.8.40 M. 3650 24.1.41 G. 9371 †22.7.41 G.
Mère : Dolors Tort, c/ Àngel Guimerà, 3, Vilaplana (Tarragona)

Roig Balcells, Vicenç, 4.3.21
St. VIII-C 55627 25.1.41 M. 3501 30.6.41 G. 12857 †8.10.42 G.
Père : Miquel Roig Salvador, c/ Torres Camarassa, Les Borges Blanques (Tarragona)

BAIX EBRE

L'Ametlla de Mar

Fornós Brull, Josep, 17.7.16
St. X-D 78056 3.3.41 M. 3361 29.3.41 G. 11697 †20.8.41 G.
Père : Ramon Fornós Llambrant, c/ Miranda, 7, L'Ametlla de Mar (Tarragona)

Jamàs Sentís, Josep, 8.9.08
St. ? 3.3.41 M. ? 20.10.41 G. ? †2.2.42 G.
Père : Domènec Jamás Rebull, c/ Candela, 8, L'Ametlla de Mar (Tarragona)

Martí Rebull Ramon, 12.4.16
St. XI-B 87.106 27.1.41 M. 6030 30.6.41 G. 12977 †9.12.41 G.
Père : Ramon Martí Sánchez, c/ Santa Coloma, 1, Tortosa (Tarragona)

Benifallet

Margalef Trigo, Francesc, 8.7.17
St. Ligenheim 13.8.40 M. 3787 24.1.41 G. 9405 †11.7.42 G.
Mère :Teresa Trigo, c/ Nou, s/n, Benifallet (Tarragona)

Castelló de Viladecans

Ballester Gómez, Josep, 4.3.19
St. XI-B 87753 27-1-41 M. 5828 20.10.41 G. 13641 †16.10.42 G.
Père :Vicent Ballester, c/ Sant Lluc, Eslida (Castelló de la Plana)

Les Paüls

Domènech Salvador, Joan, 17.10.96
St. Angoulême 24.8.40 M. 4196 24.1.41 G. 9177 †15.3.41 G.
Père : Francesc Domènech, c/ Serrall, 2, Les Paüls (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 522

Perelló

Balagué Barberà, Eduard, 7.4.03
St. V-D 3297 13.12.40 M. 4604 8.4.41 G. 12119 †22.1.42 G.
Épouse : Cinta Capital, c/ Balmes, 414, baixos, Barcelona

Ferrer Llambrich, Gabriel, 20.8.19
St. XIII-A 42780 6.8.40 M. 3389 24.1.41 G. 9227 †29.11.41 G.
Père : Gabriel Ferrer Rebull, Rossell, 17, L'Ametlla de Mar (Tarragona)

Fornós Gonzalvo, Tomàs, 20.6.91
St. VI 87111 27.1.41 M. 6336 17.2.41 G. 10419 †26.8.41 G.
Famille non localisée

Els Reguers

Casares Vidal, Jacint, 6.1.08
St. XI-B 446 27.1.41 M. 6258 17.2.41 G. 10564 †8.10.41 G.
Famille non localisée

Roquetes

Aleixendri Curto, Damià, 22.5.09
St. XVII-B 30015 19.12.41 M. 4791 †25.3.42 M.
Épouse : Dolors Montserrat, c/Amàlia, 39, Vilafranca del Penedès (Tarragona)

Aleixendri Curto, Joaquim, 8.12.01
St. XVII 30016 19.2.41 M. 3793 †11.1.42 M.
Épouse : Cinta Agramunt, Mangrané, 14, Roquetes (Tarragona)

Lapira Rodríguez, Josep, 22.12.10
St. XI-B 87015 27.1.41 M. 5576 20.10.41 G. 13689 †28.11.40 G.
Épouse :Teresa Barberà Echevarria, c/Magrany, 2, Roquetes (Tarragona)

Vinaroz Maté, Manuel, 1.1.03
St. XI-B 41780 27.1.41 M. 5773 8.4.41 G. 5782 †8.8.41 G.
Famille non localisée

Sant Carles de la Ràpita

Carles Escrihuela, Miquel, 6.3.02
F. St. 140 7356 24.4.41 M. 3675 20.10.41 G. 13920 †9.12.41 G.
Père : Francesc Carles Bel, c/ Migdia, 3, Sant Carles de la Ràpita (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 523

Tivenys

Esmel Canadó, Josep, 15.10.04
St. 122 1090 3.4.41 M. 3947 30.6.41 G. 13052 †7.11.41 G.
Oncle : Pere Torras Faus, c/ de la Palla, 38, Móra d'Èbre (Tarragona)

Tortosa

Andreu Salvadó, Víctor, 13.6.94
St. B-D 2990 13.12.40 M. 4570 24.1.41 G. 8999 †3.12.41 G.
Épouse : Francesca Borrell Aguilera, Las Palmas de Gran Canaria.

Aragonés Piñol, Víctor, 30.5.04
St. V-D 3198 13.12.40 M. 4588 17.2.41 G. 10707 †2.11.41 G.
Épouse : Dolors Fàbregas, c/Joan Bausells, 6, Roda de Ter (Barcelona)

Bella Cugat, Joan, 4.7.08
St. I-A 29190 25.1.41 M. 4125 17.2.41 G. 45972 †2.8.41 G.
Épouse : Manuela Solmo Garcia, Lavelent, 3, rue de la Rige, Ondire (Ariège, France)

Brull Solares, Josep, 10.2.99
St. X-B 80416 3.3.41 M. 3246 29.3.41 G. 11653 † ?
Épouse : Cinta Martínez Solà, c/ Major de Jesús, 22, Tortosa (Tarragona)

Buera Arale, Josep, 2.1.14
F. St. 140 7264 26.4.41 M. 4842 30.6.42 G. 12976 †18.1.42 G.
Épouse : Pilar Guinovart, Pujada Sant Francesc, 2, Tortosa (Tarragona)

Cardona Morell, Rafael, 16.4.04
St. XVII-B 30018 19.12.41 M. 4772 †25.1.44 Steyr
Épouse : Adelina Ubral Talens, c/ Sant Jaume, 11, Tortosa (Tarragona)

Contel Calvet, Antoni, 25.10.13
St. ? 6754 12.9.41 M. 5431 20.10.41 G. 14039 †10.2.42 G.
Père : Ezequiel Contel, c/ Ausiàs March, 159, Barcelona

Curto Arasa, Tomàs, 18.7.03
St. XVII-B 30012 19.12.41 M. 4855 †7.9.42 M.
Épouse : Cinta Cid Giner, Can Puig Moltó, l'Arboç del Penedès (Tarragona)

Fatsini Fontcuberta, Josep, 12.12.85
St. Hohenstein 9.8.40 M. 3624 17.2.41 G. 9897 †4.12.41 G.
Épouse : Trinitat Aguilar Casabó, c/ Ample, 29, Tortosa (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 524

Ferrando Pedret, Francesc, 9.11.28
? 24.8.40 M. 3994 24.1.41 G. 9225 †18.11.41 G.
Épouse : Anna Vilalta Fernandez, c/ Sant Blai, 36, Tortosa (Tarragona)

Galindo Serra, Josep, 4.8.16
St. XI-B 86951 27.1.41 M. 5950 29.3.41 G. 11297 †4.8.42 G.
Mère : Rosa, veuve Galindo, c/ Portella, 1, Tarragona

Guitart Pérez, Josep, 21.4.94
St. 140 7909 23.7.41 M. 3782 21.10.41 G. 13410 †27.11.41 G.
Épouse : Agustina Domènech Benet, Cases Barates d'Horta, c/ 19, nº 357, Barcelona

Jové Carol, Josep, 12.11.04
St. XI-B 87442 27.1.41 M. 5570 8.4.41 G. 12172 †1.1.42 G.
Épouse : Cinta Subirats Cir, c/ Negrell, 40, Barcelona

Múria Piñol, Josep, 19.7.14
St. 140 86628 26.4.41 M. 3585 †2.12.41 M.
Sœur : Manuela Múria Piñol, c/ Carbó, 21, Tortosa (Tarragona)

Navarro Genaro, Joan, 11.3.73
St. V-D 02201 13.12.40 M. 5070 24.1.41 G. ? †23.2.41 G.
Épouse : Carme Camí Cortés, c/ Naprou, 18, Tortosa (Tarragona)

Panisello Expósito, Joan, 9.12.12
St. XIII-A 40517 6.8.40 M. 3184 17.2.41 G. 10853 †22.9.41 G.
Épouse : Mercè Roig Mercades, c/ Enric Morera, 35, El Prat de Llobregat (Barcelona)

Roch Garcia, Josep, 22.11.06
St. XIII-A 6.8.40 M. 3427 17.2.41 G. 10357 †31.7.41 G.
Frère : Rafael Roch Garcia, plaça de Catalunya, Tortosa (Tarragona)

Romeu Subirats, Emili, 2.12.05
St. VIII-C 56260 25.1.41 M. 3529 17.2.41 G. 10045 †11.11.41 G.
Épouse : Empar Martí Hierro, rue Callixte Gamille, chez Mme. de Dina (Narbonne, France)

Salvadó Martí, Manuel, 19.4.94
F. St. 122 1133 3.4.41 M. 4358 24.7.41 G. 13358 †6.10.41 G
Frère : Josep Salvadó Martí, c/ Puríssima, 38, Tortosa (Tarragona)

Segura Sedó, Francesc, 2.3.13
St. 140 8860 22.7.41 M. 3449 20.10.41 G. 13680 †17.2.42 G.
Mère : Amèlia Sedó Pons, Pujada de Palau, 5, Tortosa (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 525

Xerta

Aviñó Ventura, Josep, 24.2.95
St. Angoulème 24.8.40 M. 4001 17.2.41 G. 10749 †4.12.41 G.
Épouse : Antonia Sabaté Climent, c/ del Calvari, 35, Xerta (Tarragona)

Burjales Gas, Joaquim, 21.1.05
St. XVII-B 30658 19.12.41 M. 4967 †1.8.42 M.
Épouse : Carlota Aviñó Rulló, c/Major, 67, Xerta (Tarragona)

Martínez Aliaga, Jaume, 13.6.72
St. Salzburg 1.2.41 M. 3253 17.2.41 G. n° ? †17.3.41 G.
Épouse : Joana Viaferrer, c/ General Franco, 8, Xerta (Tarragona)

Martínez Viaferrer, Manuel 23.10.05
St. VIII-C 13585 25.1.41 M. 3797 17.2.41 G. 9987 †28.7.41 G.
Mère : Joana Viaferrer, c/ General Franco, 8, Xerta (Tarragona)

Pepió Martínez, Josep, 14.7.09
St. XI-B 86543 27.1.41 M. 6104 17.2.41 G. 10153 †4.12.41 G.
Mère : Maria Martínez Huguet, c/ Generalíssim, 15, Xerta (Tarragona)

Piñol Major, Antoni, 15.2.73
St. Angoulème 24.8.40 M. 4206 24.1.41 G. ? †13.1.41 G.
Cousin : Baptista Piñol Galindo, c/ General Franco, 12, Xerta (Tarragona)

Piñol Major, Antoni, 16.9.98
St. Angoulème 24.8.40 M. 4207 24.1.41 G. 9575 †19.7.41 G.
Oncle : Baptista Pinol Galindo, c/ General Franco, 12, Xerta (Tarragona)

Piñol Major, Josep, 22.11.05
St. Angoulème 24.8.40 M. 4208 24.1.41 G. 9576 †7.4.41 G.
Épouse : Elvira Sabaté Clemente, c/ Antoni Aunon, 15, Xerta (Tarragona)

Sabaté Pous, Baptista, 19.1.72
St. Angoulême 24.8.40 M. 4148 24.1.41 G. 9656 †4.5.41 G.
Fils : Baptista Sabaté Climent, Xerta (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 526

BAIX EMPORDÀ

Albons

Costa Saló, Miquel, 9.11.01
St. 140 7461 3.11.41 M. 3201 †27.3.41 Zement
Épouse : Miquela Torrent Bofill, c/ de la Torre, 50, L'Escala (Girona)

Begur

Carner Güell, Bonaventura, 14.6.05
St. XIII-A 40700 6.8.40 M. 3476 24.1.41 G. 69249 †24.9.41 G.
Épouse : Dolors Triadur Casademunt, c/ Sant Gaietà, 3, Begur (Girona)

La Bisbal

Noguer Maria, Martí, 23.3.91
St. XI-B 577 Z 27.1.41 M. 6460 17.2.41 G. 10417 †19.1.42
Épouse : Virgínia Pastelet, c/ Pep Ventura, 27, Palamós (Girona)

Calonge

Bas Rotllan, Josep, 16.10.08
St. XI-B 87699 27.1.41 M. 6233 30.6.41 G. 12906 †16.8.41 G.
Mère : Engràcia Rotllan Cruañes, c/Major, 15, Calonge (Girona)

Homs Vilanova, Pere, 13.7.03
St. XI-B 87696 27.1.41 M. 6383 8.4.41 G. 11879 †11.10.42 G.
Épouse : Lluïsa Corredor Ventura, c/ Adrià Àlvarez, 62, Callner ?

Margarit Salvadó, Andreu, 27.2.01
St. XI-B 87025 27.1.41 M. 6414 21.4.41 G. 12376 †3.8.41 G.
Sœur : Júlia Margarit Salvadó, plaça Nacional, Torroella de Montgrí (Girona)

Castell d'Aro

Vicens Sagué, Eusebi, 11.4.10
St. V-D 2622 13.12.40 M. 5345 17.2.41 G. 10725 †22.9.41 G.
Épouse : Joaquima Vinalaz Cortaré, Can Ballester-Santa Cristina d'Aro (Girona)

Palafrugell

Aymerich Frigola, Francesc, 11.2.96
St. XI-B 87066 27.1.41 M. 6223 29.3.41 G. 11172 †7.12.41 G.
Épouse : Montserrat Bassa, c/ Carretera, 1, Mont-ras (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 527

Bosch Mauri, Joan, 2.8.07
St. V-D 3169 13.12.40 M. 4638 20.10.41 G. 14233 †21.11.41 G.
Épouse : Joana Navarro de la Torre, c/ de la Font, 18, Palafrugell (Girona)

Paquina Mula, Baldomer, 25.1.06
St. XI-B 86622 27.1.41 M. 6086 17.2.41 G. 10185 †17.12.41 G.
Frère : Emili Paquina Mula, c/ Pas, 18, Palafrugell (Girona)

Palamós

Mas Pon, Joaquim, 21.10.11
St. VIII-C 55969 25.1.41 M. 3954 21.4.41 G. n° ? †20.7.42 G.
Oncle : Joan Mas, c/ Major, 25, Sant Joan de Palamós (Girona)

Soler Juanals, Jaume, 28.10.21
St. Angoulême 24.3.40 M. 3802 †5.3.43 M.
Mère : Montserrat Juanals, c/ Barca, 26, Girona

Pals

Galí Palmada, Narcís, 29.6.14
St. VII-A 31.8.41 M. 4364 †19.3.42 Steyr
Parent : B. Solé Marc, 25 rue de Périgueux, Angoulême (France)

Sant Feliu de Guíxols

Coll Cervosa, Josep, 14.1.08
St. XIII-A 40642 Monsburg 6.8.40 M. 3263 29.3.41 G. n.° ? †2.11.41 G.
Père : Joan Coll Vila, c/ Cogoll, 3, Sant Feliu de Guíxols (Girona)

Cubell Gosp, Joan, 13.3.18
St. VIII-C 56576 25.1.41 M. 3644 8.4.41 G. 12175 †15.1.42 G.
Frère : Manuel Cubell Gosp, c/ Romelló, 17, Lleida

Inconi Oliveras, Joan, 1.1.11
St. XI-B 87088 27.1.41 M. 6826 29.3.41 G. 6826 †4.4.41 G.
Père : Antoni Suñer Cal Vet Vell, Avià (Barcelona)

Morgat Clos, Lluís, 25.8.06
F. St. 140 8335 26.4.41 M. 6057 20.10.41 G. ? †28.11.41 G.
Père : Martirià Morgat Pol, plaça Sant Domènec, 29, Sant Feliu de Guíxols (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 528

Parramon Ponjuan, Francesc, 1.11.12
St. XI-B 87500 27.1.41 M. 6481 30.6.41 G. 12901 †30.11.41 G.
Épouse :Teresa Iglésies Alsina, c/ Norte, 2, 1207, Puebla (Mèxic)

Ruscalleda Lloveras, Ricard, 3.2.02
St. XI-B 87556 27.1.41 M. 6505 8.4.41 G. 11772 †12.8.41 G.
Épouse : Maria Vilajoana Prats, c/ Sant Pere, 15, Sant Feliu de Guíxols (Girona)

Sabater Roquer, Francesc, 24.3.04
St.V-B 2792 13.12.40 M. 5244 20.10.41 G. 13872 †20.1.42. G.
Épouse : Carme Isera Valls, carretera de Girona, 12, Sant Feliu de Guíxols (Girona)

Torroella de Montgrí

Miguel Mesuenda, Josep, 24.9.16
St.VII-A 17931 31.8.41 M. 4491 20.10.41 G. 14003 †25.7.42
Famille non localisée

Vidal Jonqueras Salvador, 18.1.05
St.V-D 2619 11.2.40 M. 5351 17.2.41 G. 10999 †24.12.41
Épouse : Maria Hostench Agustí, Plaisance-du-Gers (Gers, France)

Vila-romà

Felip Risech, Llibert, 11.3.10
St.Angoulême, 24.8.40 M. 4172 24.1.41 G. 9204 †7.11.41 G.
Père : Josep Felip Pons, c/ Indústria, 31, Palamós (Girona)

BAIX LLOBREGAT

Cervelló

Ros Tutusaus, 5.2.09
St. 140 8718 26.4.41 M. 4412 †17.6.42 M.
Épouse : Narcisa Hereu Agustí, c/ Alfons XII, 55, Badalona (Barcelona)

Esparreguera

Bartolomé Gajo, Salvador, 25.3.19
F. St. 140 7179 27.1.41 M. 5826 †19.1.43 Steyr.
Famille non localisée

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 529

Bosch Guixa, Manuel, 7.3.05
St. Angoulême 24.8.40 M. 4016 20.10.41 G. 10817 †2.8.41 G.
Sœur : Claudina Bosch Guixa, c/ Laureà Miró, 12, Esparreguera (Barcelona)

Iglesias Hinojosa, Lluís, 7.7.03
St. XI-B 86494 27.1.41 M. 6385 20.10.41 G. 13769 †21.11.41 G.
Épouse : Pilar Hudez Guiradó, c/ Amorós, 4, Esparreguera (Barcelona)

Julià Mer, Manuel, 17.5.06
St. VIII-C 35978 25.1.41 M. 5924 29.3.41 G. 11698 † ?
Épouse : Joana Miró Creus, c/ Hort, 27, Esparreguera (Barcelona)

Munné Gonzalez, Pere, 6.10.10
St. V-D 3313 13.12.40 M. 5030 20.10.41 G. 13974 †5.1.42 G.
Père : Josep Munné, c/ Montserrat, 6, Esparreguera (Barcelona)

Gavà

Ventura Ventura, Baldiri, 4.9.19
F. St. 142 2185 18.7.42 M. 11820 †23.5.44 Zement
Mère : Madrona Ventura Bofill, c/ Sant Nicasi, Gavà (Barcelona)

Molins de Rei

Canals Prat, Amadeu, 6.9.86
St. ? n° ? 24.8.40 M. 4130 24.1.41 G. 9082 †8.7.41 G.
Fille : Maria Canals Rubí, Vilamarí, 149, Barcelona

Olesa

Boada Oliver, Eduard, 6.6.04
St. VIII-C 56768 25.1.41 M. 4614 20.10.41 G. n.° ? †28.11.41 G.
Famille non localisée

Llongueras Marcet, Francesc, 7.7.07
St. XIII-A 65086 6.8.40M. 3301 24.1.41 G. 9370 †16.6.41 G.
Épouse : Maria Monsenys Savall, c/París, lletra 1, 1er. 1a., Barcelona

El Prat de Llobregat

Arnau Tàrrega, Manuel, 15.8.99
St. VIII-C 56878 25.1.41 M. 4670 17.2.41 G. 10571 †12.8.42 G.
Sœur : Mercè Arnau Tàrrega, c/ Bruniquer, 69, El Prat de Llobregat (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 530

Sant Andreu de la Barca

Casas Palau, Pere, 16.2.00
St. XI-B 401 Z 27.1.41 M. 5871 †25.8.42 M.
Père : Josep Casas, Torre Govera, Sant Andreu de la Barca (Barcelona)

Onrubia Arquet Lluís 1.10.10
St. XIII-A 40694 6.8.40 M. 3294 24.1.41 G. 9340 †26.9.41 G.
Père : Ricard Onrubia Úbeda, c/ Carretera de Castellar, 48, Terrassa (Barcelona)

Sant Boi de Llobregat

Beltran Torà, Baldiri, 10.6.96
St. XI-B 399 27.1.41 M. 6241 17.2.41 G. 10512 †17.11.41 G.
Épouse : Magdalena Casas, Passatge Josep Cuxart, 52, Cornellà (Barcelona)

Mariages Fulquet, Salvador, 6.10.17
St. XI-B 87823 27.1.41 M. 6027 17.2.41 G. 10121 †25.11.41 G.
Père : Climent Mariages, c/ General O'Donell, 18, Sant Boi de Llobregat (Barcelona)

Sant Climent de Llobregat

Burrull Font, Josep, 11.6.00
St. V-D 13.12.40 M. 5380 17.2.41 G. 9845 †14.9.41 G.
Sœur : Carme Burrull Font, c/ Sant Albert, 2, Sant Climent de Llobregat (Barcelona)

Sant Esteve Sesrovires

Foralba Tió, Josep, 20.3.98
St. VI-A 39912 3.4.41 M. 3982 8.4.41 G. 11914 †27.9.41 G.
Tante : Emília Foralba Pujadas, c/ Serafí Julià, 37, Sant Esteve Sesrovires (Barcelona)

Sant Feliu de Llobregat

Pujol Orenga Vicent, 29.1.15
St. XI-B 87213 27.1.41 M. 6117 20.10.41 G. 13743 †22.12.41 G.
Père : Josep Pujol Ventura, c/ Creus, 24 Sant Feliu de Llobregat (Barcelona)

Ximenis Sans, Jaume, 4.2.16
F. St. 122 1069 3.4.41 M. 4501 †27.12.41 M.
Mère : Joaquima Sans Portes, avinguda Cabdill, 135, Sant Feliu de Llobregat (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 531

Santa Coloma de Cervelló

Gaudo Peral, Vicenç, 2.3.05
F. St. 140 7785 26.1.41 M. 4008 30.6.41 G. 13264 †24.12.42 G.
Épouse : Teresa Castañera Pascual, c/Arañó, 19, Santa Coloma de Cervelló (Barcelona)

Sàbat Amat, Antoni, 3.2.03
St. VIII-C 56872 25.1.41 M. 3246 17.2.41 G. 10692 †14.8.41 G.
Épouse : Rosina Perecamps Torres, c/Joan Pinyol, 20, Sant Boi de Llobregat (Barcelona)

Torrelles de Llobregat

Cases Caralt, Baldirí, 30.3.02
F. St. 140 7372 26.4.41 M. 3250 20.10.41 G. ? †3.11.41 G.
Père : Ferran Cases Martí, c/ del Sarral, 40, Sant Vicenç dels Horts (Barcelona)

BAIX PENEDÈS

Albinyana

Riambau Figueras, Josep, 8.9.94
St. 142 4890 26.4.41 M. 3745 30.6.41 G. 13007 †5.11.41 G.
Épouse : Rosa Riambau, 19, Place d'Alsace-Lorraine, Annonay (Ardèche, France)

Banyeres

Cunillera Casanyes, Josep, 12.9.01
F. St. 140 7508 26.4.41 M. 4214 †30.1.42 M.
Épouse : Alberta Francès Toda, plaça Generalíssim, 10, Banyeres (Tarragona)

Calafell

Romeu Just, Ferran, 15.11.06
St. XI-B 87698 27.1.41 M. 6135 29.3.41 G. 11447 †20.8.41 G.
Père : Joan Romeu, c/Església, 10, Calafell (Tarragona)

Tetas Miró, Ferran, 1.9.97
St. XII-A 41191 14.5.41 M. 3514 20.10.41 G. 14669 †29.11.41 G.
Frère : Josep Tetas Miró, c/ Barceloneta, 14, Calafell (Tarragona)

Llorenç del Penedès

Mestre Ribas, Joan, 28.11.17
St. XI-B 64511 25.11.40 M. 4541 24.1.41 G. 9444 †28.12.41 G.
Sœur : Magda Mestre Ribas, General Mola, 14, Castellar del Vallès (Barcelona)

Sant Jaume dels Domenys

Calaf Pros, Pau, 4.5.94
Si XII-D 9.8.40 M. 3608 †23.12.40 M.
Épouse : Àngela Palau Calef, carretera de Sant Jaume dels Domenys (Tarragona)

El Vendrell

Esvertit Forcada, Salvador, 29.5.92
St. 161 885 3.4.41 M. 3942 21.4.41 G. 12362 †4.11.41 G.
Fils : Josep Esvertit Salvó, c/Iradier, 8, Barcelona

Jané Borràs, Rafael, 12.2.98
St. 140 7686 3.11.41 M. 3221 †3.6.42 M.
Épouse : Dolors Jané Marlés, c/ Colom, 6, El Vendrell (Tarragona)

Luis Llausà, Antoni, 5.4.18
St. XI-B 87273 27.1.41 M. 6016 29.3.41 G. 11332 †26.12.41 G.
Sœur : Elvira Luís Llausá, c/ Nou, 15, El Vendrell (Tarragona)

Nin Nin, Pere, 3.9.11
St. XI-B 66550 27.1.41 M. 6067 29.3.41 G. 113889 †4.11.41 G.
Père : Joan Nin, c/ Santa Anna, 88, El Vendrell (Tarragona)

Recasens Rimbau, Pere, 9.8.00
St. XI-B 369 27.1.41 M. 6128 21.4.41 G. 12449 †2.11.41 G.
Épouse : Josefa Alonso Artal, Barceloneta Baixa, 18, El Vendrell (Tarragona)

Rius Fortuny, Josep, 15.4.01
F. St. 140 8657 23.7.41 M. 3751 20.10.41 G. 13703 †30.12.41 G.
Épouse :Teresa Tremo Raventós, c/ de la Roda, 17, El Vendrell (Tarragona)

Solé Recasens, Josep, 30.11.09
St. XI-B 86491 27.1.41 M. 6685 30.6.41 G. 13147 †24.9.41 G.
Père : Gil Solé, c/ Raventós, 85, El Vendrell (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 533

Tous Salvó, Jaume, 30.3.01
St. XI-B 86724 27.1.41 M. 6580 8.4.41 G. 11820 †5.11.41 G.
Frère : Josep Tous Salvó, c/ Bresolí, 4, Barcelona

BARCELONÈS

Badalona

Fabrach Galubardes, Calixte, 14.2.15
St. XI-B 87616 27.1.41 M. 6602 21.4.41 G. 12323 †26.1.42 G.
Père : Jaume Fabrach, c/ Centre, 9, Badalona (Barcelona)
Llobet Serret, Francesc, 13.1.02
St. VIII-C 55262 25.1.41 M. 3779 17.2.41 G. 9957 †22.9.41 G.
Épouse : C. Casellas Vila, c/ Sol, 93, Badalona (Barcelona)

López Juàrez, Josep M. 10.8.18
St. XVII-A 80178 7.4.41 M. 4738 20.10.41 G. 2375 †27.11.41 G.
Père : Pere López Expósito, c/ Galileu, 55, Badalona (Barcelona)

Navarro Lorente, Joan, 21.10.17
St. XIII-A 40611 6.8.40 M. 3365 20.10.41 G. 14653 †31.10.41 G.
Père : Miquel Navarro Montesinos, c/ General Mola, 9, Tiana (Barcelona)

Orriols Canal, Joan, 12.10.19
St. 140 8448 23.7.41 M. 3705 20.10.41 G. 13570 †10.2.42 G.
Père : Anselm Orriols, c/ Sant Pere, 21, Badalona (Barcelona)

Pérez López, David, 24.9.06
St. VIII-C 37409 25.1.41 M. 3605 17.2.41 G. 10003 †22.9.41 G.
Famille inconnue

Rizal Ballester, Robert, 12.10.15
St. XIII A 90579 6.8.40 M. 3432 17.2.41 G. 1010 †22.8.41 G.
Épouse : Pilar Marsal Juan, casa Sr. Agustí Manent, Monet (Perpinyà)

Rovira Llansó, Ferran, 16.7.18
St. VII-B 87199 27.1.41 M. 6514 8.4.41 G. 11904 †20.11.41 G.
Cousin : Josep Llansó Barbebe, c/ Campmany, 67, Badalona (Barcelona)

Valls Manich, Antoni, 10.5.13
St. Angoulême 24.8.40 M. 4224 24.1.41 G. 9756 †18.12.41 G.
Père : Agustí Valls Manzano, c/ Prim, 144, Badalona (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 534

Barcelona

Abad Carmen, Antoni, 17.9.07
St. V-B 3290 13.12.40 M. 4546 29.3.41 G. 11177 †4.1.42 G.
Frère : Jaume Abad Carmen, c/ Parlament, 5, Barcelona

Abelló Gràcia Francesc 17.2.03
St. VIII-O 56776 25.1.41 M. 3903 8.4.41 G. 11968 †30.9.41 G.
Sœur : Montserrat Abelló Gràcia, placeta Montcada, 3, Barcelona

Adell Guardiola, August, 11.9.15
St. IX-A 52736 29.4.41 M. 4991 20.10.41 G. 14203 †21.11.41 G.
Père : Joaquim Adell Carol, Torrent del Carmel, 46, Barcelona

Aguilar Garcia, Timoteu, 21.7.19
St. V-D 13.12.40 M. 4550 20.10.41 G. 14219 †27.12.41 G.
Père : Jacint Aguilar, c/ de la Gamba, 6, Verdum (Barcelona)

Albarado Mari, Francesc, 2.1.04
St. V-D 2806 13.12.40 M. 4557 29.3.41 G. 11168 †13.10.41 G.
Épouse : Josefa Agramunt Fornells, c/ de Grasses, 11, 3er. 2a., Barcelona

Albaridi Maristany, Lluís, 27.3.15
St. XIII-A 40705 6.8.40 M. 3375 24.1.41 G. 8980 †11.11.41 G.
Mère : Carme Maristany Truchs, Cases Barates, c/ 11, nº 479, Barcelona

Alegret Roda, Víctor, 23.1.10
Angoulême 24.8.40 M. 4227 29.3.41 G. 11175 †11.8.41 G.
Épouse : Assumpta Lázaro Escuin, c/Aribau, 173, Barcelona

Alejandro Ortells, Miquel, 19.9.91
St. XI-B 87403 27.1.41 M. 6207 9.4.41 G. 12072 †8.11.41 G.
Sœur : Victoria Alejandro Ortells, c/ del Rizal, 38, Alacant

Asmarats Rebollo, Joan, 24.4.21
St. V-D 3249 13.12.40 M. 4568 29.3.41 G. 11165 †15.11.41 G.
Frère : Ricard Olivar, c/ Carders, 46, Barcelona

Andrés Diez, Emili, 9.4.16
St. XIII-A 40595 6.8.40 M. 3449 24.1.41 G. 8997 †30.9.41 G.
Père : Vicent Andrés, c/ Ausiàs March, 132, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 535

Andrés Ullate, Daniel, 3.1.96
St. XI-B 440 27.1.41 M. 6215 17.2.41 G. 10479 †20.9.41 G.
Épouse : Maria Gorostiza Pérez, Revilla de Camargo, Santander

Aniorte Pinar, Antoni, 16.5.07
St. V-D 2851 13.12.40 M. 4574 17.2.41 G. ? †25.6.41 G.
Famille non localisée

Antonio Vidal, Joan 16.7.20
St. III-C F. S. 150 10703 5.8.41 M. 3592 20.10.41 G. 13580 †24.2.42 G.
Père : Josep Antonio Juan, c/ Concepción Arenal, 51, Barcelona

Ascaso Ferreria, Joan, 10.4.09
St. V-D 3085 13.12.40M. 4595 24.1.41 G. 9021 †24.9.41 G.
Sœur : Josefa Ascaso Ferreria, c/ Radas, 35, Barcelona

Astort Masip, Josep, 8.4.09
St. I-B 9840 ? M. 3693 24.1.41 G. 9023 †28.8.41 G.
Épouse : Remei Olans Astort, c/ Clavé, 31, Mataró

Ayala Sánchez, Jaume, 8.3.18
St. III-C 6013 5.8.41 M. 3600 20.10.41 G. 13999 †25.3.42 G.
Mère : Júlia Sánchez Martínez, c/ de la Cadena, 29, Barcelona

Ayora Fontdevila, Francesc, 16.2.02
St. VII-A 71953 3.4.41 M. 3817 †12.2.42 M.
Sœur : Àngels Ayora Fontdevila, c/ de Mir i Gilabert, 8, Barcelona

Badenas Sánchez, Francesc, 18.5.11
St. VIII-C 57117 25.1.41 M. 4323 20.10.41 G. 14227 †28.12.41 G.
Père : Francesc Badenas Bartolomé, c/ Santa Madrona, 24, 4rt, 4a., Barcelona

Bardabió Casanovas, Joan, 17.02.07
St. VIII-C 56881 25.1.41 M. 3810 8.4.41 G. 12063 †4.1.42 G.
Épouse : Dolors Sempere Cantalés, c/Torrent Carabassa, 10, baixos, Barcelona

Baró Gili, Pere, 29.6.11
St. V-D 3145 13.12.40 M. 4610 29.3.41 G. 11149 †17.11.41
Épouse : Maria Balmes Soler, casa Sr. Salvador Mas, 12, c/ Rigaut, Perpinyà

Barrabeig Arribas, Josep, 3.3.14
St. 9.8.40 M. 3666 17.2.41 G. 10249 †21.2.43 G.
Sœur : Teresa Barrabeig, c/ Criador, 1, Sant Andreu, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 536

Basté Enrico, Francesc, 11.7.04
St. XIII-A 40559 6.8.40 M. 3222 30.6.41 G. 13082 †14.1.42 G.
Épouse : Beatriu Grimas, c/Víctor Balaguer, 6, Barcelona

Beltran Cuartero, Francesc, 9.3.08
St. XVII-A 81055 7.4.41 M. 4529 20.10.41 G. 13819 † ?
Mère : Victòria Cuartero Gràcia, c/Molas, 12, Barcelona

Beltran Jardiel, Gregori, 17.3.19
St. XI N. 86779 27.1.41 M. 6238 20.10.41 G. 14244 †6.2.42 G.
Père : Gregori Beltran, c/ Sant Miquel, 4, Rubí (Barcelona)

Beltran Mateu, Tomàs, 30.1.04
St. XVII-B 27786 19.12.41 M. 4838 †13.6.42 M.
Sœur : Magdalena Beltran Mateu, c/ del Lazaret, 14, Barcelona

Benito Ibarra, Víctor 10.10.17
St. XI-B 87130 27.1.41 M. 5426 8.4.41 G. 11802 †17.11.41 G.
Mère : Joana Ibarra Arcediano, c/ Cortinas, 10, 4rt., Barcelona

Bergés Estrada, Anicet, 5.2.07
St. VII-A 14088 31.8.41 M. 3507 20.10.41 G. 14239 †10.4.42 G.
Père : Pere Bergés Acero, c/València, 63, 6è, 1a., Barcelona

Bernal Muñoz Ignasi, 27.5.13
St. XVII-B 28016 19.12.41 M. 4161 †29.3.43 M.
Père : Josep Bernal Muñoz, c/Noguera Pallaresa, 27, Barcelona

Bernard Perit, Enric, 17.12.06
St. V-D 3331 13.12.40 M. 4624 24.6.41 G. 9054 †14.7.41 G.
Père : Marià Bernard Rodellal, c/ Zafranera, 10, Barcelona

Blàzquez Pascual, Domènec, 30.7.21
St. VI-A 3.4.41 M. 3828 8.4.41 G. 11920 †31.12.41 G.
Père : Domènec Blàzquez Fortes, 11 Avenue Saint-Paul, Grelchet (Tarn, France)

Boglio Sánchez, Amadeu, 14.10.10
St. III-A 49876 25.1.41 M. 5021 7.2.41 G ? †10.7.41 G.
Frère : Carles Boglio Sánchez, c/ Magallanes, 7, Barcelona

Bondia Dulcet, Joan 16.5.10
St. XVII-A 59923 7.4.41 M. 4539 20.10.41 G. 14226 †24.10.42 G.
Père : Pau Bondia Casas, c/ Quevedo, 8, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 537

Bonet Estén, Juli, 28.1.18
St. XI-B 2192 25.11.40 M. 4537 29.3.41 G. 11186 †13.11.41 G.
Père : Miquel Bonet Tomàs, c/ Entença, 42, Barcelona

Bonifàs Gotarde, Joan, 11.1.09
St. XI-B 435 T 27.1.41 M. 6251 8.4.41 G. 12069 †28.1.42 G.
Épouse : Sra. Bonifàs, rue Prapide, 7, Aubusson (Creuse, France)

Borràs Manaló, Salvador, 19.7.12
St. num. ? 5.9.41 M. 4763 20.10.41 G. 14237 †21.1.42 G.
Épouse : Joaquima Castellví Flotas, c/Aldana, 8, Barcelona

Bosch Casañas, Alfred, 2.5.21
St. Angoulême 24.8.40 M. 3847 24.1.41 G. 9066 †29.12.41 G.
Mère : Maria Casañas Alfonso, c/Viladomat, 146, Barcelona

Bosch Garcia, Antoni, 16.5.08
St. V-A 2187 24.5.41 M. 4810 20.10.41 G. 13891 †28.1.42 G.
Sœur : Josefa Bosch Garcia, c/ Santa Clara, 18, Gandia (València)

Bosch Inglés, Antoni, 23.1.18
St. 140 7252 8.8.41 M. 3106 20.10.41 G. 14225 †13.5.42 G.
Cousin : Vicenç Mafè Bosch, c/ Sant Antoni, 1, Sant Cugat del Vallès (Barcelona)

Estella Vaillo, Gaspar, 25.4.04
St. XI B 353 T 27.1.41 M. 5197 29.3.41 G. †10.6.41 G.
Épouse : Teresa Rodríguez Giménez, c/ Sant Antoni de Pàdua, Barcelona

Brun Boix, Antoni, 31.8.06
St. XI-B 27.1.41 M. 5853 30.6.41 G. n° ? †22.11.41 G.
Famille non localisée

Buen Abadia, Ramon de, 11.3.02
St. XIII-A 40533 6.8.40 M. 3199 17.2.41 G. 10176 †5.8.41 G.
Épouse : Maria Serrania, c/ Regomir, 13, Barcelona

Besquints Gelabert, Romà, 7.6.11
St. XIII-A 40491 6.8.40 M. 3159 24.1.41 G. 9072 †30.9.41 G.
Père : Josep Besquints, c/Muntaner, 307, 2n., 1ª., Barcelona

Caballero Ferrera, Joan, 3.4.15
St. V-D 3107 (Stranburg) 13.12.40 M. 4645 21.3.41 G. 11234 †21. 12.41 G.
Mère : Antònia Ferrera Lozano, c/ Navas de Tolosa, 345, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 538

Cabré Teixidó, Cristòfol, 3.5.20
St. XVII D 30272 19.12.41 M. 4683 †16.11.42 Teruberg
Tante : Maria Muñoz Gines, c/Amposta, 1, Barcelona

Calderó Figueras, Miquel, 17.9.25
St. XI-B 00409 27.1.41 M. n° ? 17.2.41 G. 10425 †24.9.41 G.
Épouse : Magdalena Juan Belda, c/ Sant Ernest, 11, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

Cals Gabardí, Enric, 24.12.09
St. XI-B 86983 27.1.41 M. 5374 17.2.41 G. n° ? †22.7.41 G.
Sœur : Francesca Cals Gabaldí, c/ Borrell, 72, Barcelona

Calza Barrales, Eloi, 19.4.07
St. 140 7307 22.7.41 M. 3202 20.10.41 G. 14027 †4.2.42 G.
Épouse : Maria Balana Edo, 45, Av. Maréchal Pétain (Montluçon, France)

Campo Pérez, Joan, 26.1.22
F. St. 150 27224 23.7.41 M. 3772 20.10.41 G. 13590 †1.1.42 G.
Mère : Felipa Pérez Tejido, c/ Provença, 365, planta, Barcelona

Campo Vilardebó, Francesc del, 4.2.05
F. St. 142 2502 26.4.41 M. 3698 30.6.41 G. 13193 †19.12.41 G.
Oncle : Gustau Marco Anguera, c/ Quintana, 2, Barcelona

Campos Cedran, Andreu, 10.2.20
St. XIII-A 40525 6.8.40 M. 3496 22.3.41 G. 11623 †21.8.41 G.
Mère : Isabel Cedran, c/Migdia, 12, pral. 4rt., Barcelona

Candela Xicot, Artur, 29.9.09
St. XII-B 6758 24.5.41 M. 5112 20.10.41 G. 13801 †7.12.41 G.
Mère :Teresa Xicot Camins, c/Móra d'Èbre, 50, Barcelona

Capdevila Montserrat Vicenç, 7.5.09
St. VIII-B 56884 25.1.41 M. 4506 8.4.41 G. 12220 †11.1.42 G.
Épouse : Júlia Gómez, c/ Martí Julià, 181, l'Hospitalet

Carbonell Lleal, Albert, 6.6.12
St. VIII-C 35981 25.1.41 M. 4195 20.10.41 G. 14254 †9.11.41 G.
Sœur : Maria Carbonell Lleal, c/ París, 20, Barcelona

Cervelló Valls, Lluís, 2.10.17
St. XI-B 64510 25.11.40 M. 4527 24.1.41 G. 9121 †10.2.42 G.
Père : Josep Cervelló, c/Josep Cuxart, 27, Cornellà (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 539

Casanovas Soler, Antoni, 11.4.17
St. XI-B 87153 27.1.41 M. 5230 20.10.41 G. 14274 †7.1.43 G.
Mère : Pilar Soler Cuello, Consell de Cent, 111, Barcelona

Casanovas Miquel, Ventura, 29.9.12
St. XI-B 86921 27.1.41 M. 5870 30.6.41 G. 12958 †9.12.41 G.
Épouse : Mercè Tortosa Galindo, Place de La Mairie, Montbazin (Hérault, France)

Castejón Pérez, Josep, 27.10.01
St. V-D 3007 13.12.40 M. 4683 10.1.41 G. 14268 †25.12.41 G.
Épouse : Anna Martos Neu, c/ General Sanjurjo, 106, Gavà (Barcelona)

Castro de la Encarnación, Josep, 12.10.19
St. n° ? 9.8.40 M. 3612 17.2.41 G. 10248 †10.7.42 G.
Mère : Encarnació Soriano, Hort de la Bomba, 6, Barcelona

Castro Ortega, Ramon, 20.4.15
St. XI-A 75773 22.5.41 M. 3637 20.10.41 G. 10248 †15.1.42 G.
Père : Francesc Castro Ulecia, plaça Vicenç Español, Barcelona

Català Pastor, Josep, 13.10.13
St. XI-B 87772 27.1.41 M. 587 20.10.41 G. 13650 †15.12.41 G.
Sœur : Carme Català Pastor, Labero, 32, Saragossa

Chiva Ibànez, Josep, 5.3.21
St. 142 2501 26.4.41 M. 3168 20.10.41 G. 13585 †15.1.42 G.
Sœur : Mercè Chiva Ibànez, c/ Sagunt, 85, Barcelona

Cid Mayor, Lluís, 7.1.12
St. ? n° ? 14.8.40 M. 3741 24.1.41 G. 9126 †7.7.41 G.
Cousin : Francesc Cugat, Torrent de les Flors, 8, Barcelona, Gràcia

Claramunt Izquierdo, Benvingut 25.7.03
St. V-D 3291 Stranburg 13.12.40 M. 4707 17.2.41 G. 10738 †11.11.41 G.
Épouse : Maria Ruiz, Parlament, 20, Barcelona

Climent Camí, Joan, 13.7.08
F. St. 142 2495 26.4.41 M. 3351 30.6.41 G. 13040 †26.10.41 G.
Père : Baptista Climent Climent, c/ Sant Joan de Malta, 5, Barcelona

Climent Camí, Miquel 7.7.11
F. St. 142 2416 26.4.41 M. 2256 30.6.41 G. 13039 †13.11.41 G.
Père : Baptista Climent Climent, c/ Sant Joan de Malta, 5, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 540

Coderch Puig, Bonaventura, 18.9.08
F. St. 140 7469 27.1.41 M. 5457 †11.1.43 M.
Père : Conrad Coderch, c/ de la Conquesta, 39, Badalona (Barcelona)

Colomé Pijoan, Josep, 10.3.07
St. V-D 3221 Stranburg 13.12.40 M. 4715 29.3.41 G. 11213 †7.11.41 G.
Épouse : Teresa Calmons Aljiner, c/ Còrsega, 657, Barcelona

Conolla Brunet, Francesc, 23.1.02
St. V-D 3170 Stranburg 13.12.40 M. 4720 24.1.41 G. 9144 †17.11.41 G.
Épouse : Dolors Prunat Izquierdo, c/ Sant Vicenç, 32, Barcelona

Corominas Ribó, Andreu, 2.2.11
St. VIII-C 55046 25.1.41 M. 3826 17.2.41 G. 9862 †14.1.42 G.
Épouse : Esperança Fernàndez Fernàndez, Grup Eduard Aunós, 9, Barcelona

Costa Giménez, Joaquim, 24.7.07
St. V-D 3269 13.12.40 M. 4723 24.1.41 G. 9149 †30.11.41 G.
Épouse : Rosa Costa, 2, Place des Poilus, Perpinyà

Coves Pastor, Agustí, 30.1.09
St. VIII-C 37432 25.1.41 M. 3370 29.3.41 G. 11536 †9.10.42 G.
Épouse : Joaquima Rocha Laoz, c/ Sicília, 230, 1er., Barcelona

Dalmau Comas, Rafael, 2.9.13
St. V-D 3316 13.12.40 M. 4733 20.10.41 G. 3316 †20.12.41 G.
Épouse : Divina Gonzalez Gonzalez, c/ Asland, 9, Montcada (Barcelona)

Damians de las Heras, Ferran, 5.10.07
St. V-D 02756 13.12.40 M. 4734 17.2.41 G. 09884 †2.10.41 G.
Épouse : Rosa Ventura Mallol, Nostra Senyora del Coll, Barcelona

Díaz Mínguez, Joan, 29.8.02
St. XI-B 87784 27.1.41 M. 6310 17.2.41 G. 10567 †1.7.41 G.
Épouse : Sra. Díaz, 2 rue Quinconce, Mortagne-au-Perche (Orne, France)

Diego Miguel, Vicenç de, 24.7.17
St. XIII-A 40521 6.8.40 M. 3188 24.1.41 G. 9165 †5.1.41 G.
Père : Marcel·lí de Diego Tàpia, c/ Còrsega, 315, baixos, Barcelona

Diego Navarro, Carles, 6.5.06
St. V-D 2834 13.12.40 M. 3757 17.2.41 G. 10737 †5.11.41 G.
Parent : Matilde Mir, c/ Diputació, 101, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 541

Enrique Caraboneda, Pasqual, 9.2.98
St. V-D 2526 13.12.40 M. 5106 24.1.41 G. 9185 †18.7.41 G.
Épouse : Gabriela Lafoz, Lapique-Guéret (Creuse, France)

Escribà Domingo, Joan, 13.9.08
St. VIII-C 32399 28.5.41 M. 5064 30.10.41 G. 13416 †10.2.42 G.
Père : Lluís Escriba Ferrer, c/ Carreteras, 38, Barcelona

Español García, Jaume, 16.4.13
St. XI-B 7577 27.1.41 M. 5899 †19.12.41 M.
Épouse : Cèlia Solà, Vilajuïga (Girona)

Español García, Josep 18.1.20
St. XI-B 87674 27.1.41 M. 5980 12.8.41 G. †10.9.41 G.
Père : Josep Español, plaça Diamant, 13, Barcelona

Esparbé Gonzàlvez, Martí, 28.1.10
St. V-D 2614 13.12.40 M. 4763 28.6.41 G. 13088 †17.2.42 G.
Épouse : Beneta Aritzeta Tàpias, chez Casajus, Auterive (Haute-Garonne, France)

Esquerra Lapiedra, Lluís, 11.9.07
St. VIII-C 55644 25.1.41 M. 3670 17.2.41 G. 9835 †16.10.42 G.
Épouse : Carme Ventura, c/ Gros, 14, Tiana (Barcelona)

Fabregat Fabregat, Eduard, 13.5.15
F. St. 140 9102 26.4.41 M. 4391 30.6.41 G. 12875 †22.1.41 G.
Sœur : Josefa Fabregat Fabregat, c/Ausiàs March, 238, Barcelona

Farrés Gispert, Daniel, 17.5.02
St. XI-B 966 Z 27.1.41 M. 6604 29.3.41 G. 11261 †26.12.41 G.
Sœur : Maria Farrés Gispert, c/ Sant Jaume, 27, Vilassar de Mar (Barcelona)

Felimon Ibars, Josep, 7.9.20
F. St. i6i 849 31.8.41 M. 4335 †20.7.43 M.
Père : Lluís Felimon Amella, c/ Cristòfor Colom, 32, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

Fernandez Juderías, Andreu, 25.5.02
St. XI-B 357 Z 27.1.41 M. 5907 17.2.41 G. †13.3.41 G.
Père : Frederic Fernández Vidal, c/Alcanar, 5, Barcelona

Ferrer Blasco, Salvador, 13.2.91
St. XI-B 87678 27.1.41 M. 6333 17.3.41 G. 10570 †18.11.41 G.
Épouse : Concepció Ors Torra, c/ Sevilla, 70, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 542

Flor de Lis Adiego, Abili, 22.2.95
St. XIII-A 40.6.19 6.8.40 M. 3233 †18.11.41 G.
Épouse : Caterina-Lluïsa Pinadir Fernández, c/ General Mola, 24, La Garriga (Barcelona)

Ferrer Vilamala, Andreu, 10.8.02
St. V-D 2859 13.12.40 M. 4569 24.1.41 G. 2226 †23.11.41 G.
Épouse : Antònia Olivar Labay, c/ Igualtat, 309, Barcelona

Font Juan, Ernest, 25.11.16
St. XII-A 50921 14.5.41 M. 3309 †5.2.42 M.
Père : Josep Font Clavell, c/ Corts Catalanes, 232, Barcelona

Font Ribas, Joan, 17.11.08
St. V-D 2566 13.12.40 M. 4793 17.2.41 G. 10718 †13.11.41 G.
Mère : Paulina Ribas, c/ Sant Eudald, 3, Barcelona

Fontanella Fiter, Cristòfol, 6.12.09
F. St. 140 7655 26.4.41 M. 4961 20.10.41 G. 14301 †16.11.41 G.
Épouse : Josefa Mora Gómez, c/Pavia, 39, Barcelona

Forné Forné, Lluís 6.11.06
St. VI-C 8999 3.4.41 M. 3979 20.10.41 G. 13745 †11.11.40 G.
Mère : Maria Forné Garcia, c/ Marià Aguiló, 111, Barcelona

Forné Garcia, Enric, 30.4.17
St. 142 2518 26.4.41 M. 3187 †2.2.42 M.
Père : Enric Forné, c/ Pescadors, 82, Barcelona

Fort Maluenda, Josep, 7.8.92
F. St. 140 07660 26.4.41 M. 4189 30.6.41 G. 13031 †29.9.41 G.
Épouse : Carme Massó Solé, c/ Horta, 485, Carrer, 11, Barcelona

Franquet Barrau, Darwin, 1.1.11
St. V-D 2501 13.12.40 M. 4801 30.6.41 G. 13089 †26.3.42 G.
Mère : Matilde Barrau Rojo, c/ Nou de la Rambla, 162, Barcelona

Galobardes Fuster, Salvador, 27.3.02
St. XI-B 87514 27.1.41 M. 5918 22.3.41 G. 11284 †21.10.41 G.
Épouse : Josefina Van Dyck, Cd. Dixnueda, 34, Bruxelles (Belgique)

Garcia Cánovas, Ramon, 15.10.19
F. St. 122 2453 3.4.11 M. 4001 20.10.41 G. 14625 †16.11.41 G.
Père : Joaquim Garcia Colom, Baix de Sant Pere, 9, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 543

Garcia Ponce, Josep, 24.3.01
St. Angoulême 24.8.40 M. 3977 17.2.41 G. 10822 †29.8.41 G.
Épouse : Maria Garcia Vila, Maison Martin Availles (Limousin-Vienne, France)

Garcia Rodríguez, Manuel, 13.8.17
St. Angoulême 24.3.40 M. 4105 24.1.41 G. 9272 †31.10.41 G.
Mère : Àngels Rodríguez Romero, c/ Roger de Flor, 278, Barcelona

Garí Capdevila, Amadeu, 31.1.05
St. V-D 3115 13.12.40 M. 4835 24.1.41 G. 9276 †14.11.41 G.
Mère : Rosa Capdevila Altissent, c/ Coloma, 9, Barcelona

Garí Pellicer, Antoni, 8.9.93
St. V-D 3274 13.12.40 M. 4836 30.6.41 G. 13185 †17.10.41 G.
Ami : Antoni Blanch, c/ de Cardona, 94, Manresa (Barcelona)

Garrido Payan, Manuel, 15.10.17
St. XIII-A 40711 6.8.40 M. 3366 24.1.41 G. 9278 †20.11.41 G.
Mère : Francesca Payan Blanco, passatge Dr. Torres, 1, Barcelona

Gil Camarassa, Salvador, 24.11.21
St. III A 29692 16.5.41 M. 5200 20.10.41 G. 14624 †6.7.42 G.
Père : Domènech Gil, c/ Independència, 343, Barcelona

Gilbert Albadalejo, Francesc, 1.1.20
St. XI-B 86649 27.1.41 M. 5532 30.6.41 G. 12863 †22.9.41 G.
Sœur : Tomassa Gilbert Albadalejo, c/ Gimnàs, 17, Barcelona

Giménez Cullell, Carles, 11.6.18
St. VIII-C 37140 25.1.41 M. 3726 8.4.41 G. 12037 †5.11.42 G.
Père : Emili Giménez Morales, c/ Ricart, 28, 3er., 2a., Barcelona

Gimeno Cervera, Pasqual, 29.4.90
St. VIII-C 56792 25.1.41 M. 4947 17.2.41 G. 9919 †2.11.41 G.
Épouse : Montserrat Cortés, c/ Sant Domènec, 23, Caldes de Montbui (Barcelona)

Girbau Duran, Joaquim, 10.2.02
St. Angoulême 24.8.40 M. 3821 17.2.41 G. 10329 †3.12.41 G.
Épouse : Teresa Fible, Travessera Vella de les Corts, 91, Barcelona

Gómez Álvarez, Genis, 23.9.12
St. XI-B 87390 27.1.41 M. 5932 †10.9.41 M.
Sœur : Maria Gómez Álvarez, Quai Aristide Briand Blois (Loir-et-Cher, France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 544

Gonzàlez Espinosa, Francesc, 5.5.02
St. 140 7853 26.4.41 M. 3729 †2.2.42 M.
Épouse : Rosa Pedregosa Maino, c/ Valldonzella, 4, Barcelona

Gonzàlez Galera, Joan, 30.3.19
St. XIII-A 65104 6.8.40 M. 3356 29.3.41 G. 11622 †30.11.41 G.
Père : Asensi Gonzàlez Collado, c/ del Carme, 9, Palamós (Girona)

Grassiot Grivé, Joan, 12.8.09
St. ? 9.8.40 M. 3582 24.1.41 G. 9322 †31.3.41 G.
Épouse : Esperança Roig Ordeig, c/ Sant Pau, 8, Arenys de Munt (Barcelona)

Guardiola Quiles, Antoni, 3.7.16
St. VIII-C 35954 25.1.41 M. 4177 20.10.41 G. 13821 †25.12.41 G.
Père : Alexandre Guardiola Manso, c/ Diputació, 479, Barcelona

Guerguis Alamarza, Alfons, 5.6.11
St. XI-B 17.310 21.1.41 M. 5924 †9.11.41 M.
Parent : Leontine Caulbert, 57 rue des Stations (Lille, France)

Guillamont Ballvé, Antoni, 24.12.04
St. XI-D 87322 27.1.41 M. 5127 30.6.41 G. 13267 †4.8.41 G.
Frère : Palmir Guillamont Ballvé, c/ Vilamarí, 155, 3er., 2a., Barcelona

Guillamont Saborit, Cristòfor, 4.9.00
St. V-D 5090 13.12.40 M. 4878 17.2.41 G. 10985 †30.12.41 G.
Épouse : Carme Franco, c/ de la Palma, 4, Barcelona

Herrera Farreras, Joan, 10.7.95
St. VI-B 86781 27.1.41 M. 6380 29.3.41 G. 11524 †14.9.41 G.
Épouse : Antònia Sanz, c/ Sant Rafel, 5, Barcelona

De la Hija Caballé, Joan, 1.6.20
St. 140 7958 27.1.41 M. 5489 8.4.41 G. 12090 †12.1.44 G.
Mère : Teresa Caballé, Nostra Senyora de Coll, 12, Barcelona

Hilario Planellas, Antoni, 13.1.04
St. XIII-A 40518 6.8.40 M. 3185 24.1.41 G. 9339 †8.1.41 G.
Épouse : Balbina Mateo, c/ Comèdies, 19, Sabadell (Barcelona)

Jané Villegas, Josep, 28.7.15
St. 142 2528 26.4.41 M. 3372 20.10.41 G. ? †11.12.41 G.
Mère : Mercè Villegas Bravo, c/ Roger de Flor, 314, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 545

José Elias, Ricard, 19.11.04
St. 142 4880 26.4.41 M. 3737 20.10.41 G. 13882 †5.1.42 G.
Épouse :Trinitat Costa Coro, c/ Granot, 86, Barcelona

Jover Burria, Llibert 1.1.17
St. ? 18.4.41 M. 3154 †26.5.43
Mère :Teresa Jover Burria, Bernes de la Cases, 35, Barcelona

Julià Clemente Josep, 20.2.02
St. XIII-A 65084 6.7.40 M. 3347 24. 1.41 G. 9355 †26.9.41 G.
Beau-père :Antoni Gómez Gómez, Los Santos (València)

Junoy Casas, Francesc, 15.11.00
St. XI-B 387 Z. 27.1.41 M. 5998 17.2.41 G. 10239 †6.8.41 G.
Épouse : Maria Trubia Vesalú, c/ Miquel Bernardas, 4, Puigcerdà (Girona)

Just Campa, Francesc, 8.6.93
St. XI-B 87701 37.1.41 M. 6393 17.2.41 G. 10519 †25.11.41 G.
Épouse : Carme Morella Foses, c/ Salvadors, 12, Barcelona

Liern Linares, Vicent, 7.1.00
St. VIII C 37158 25.1.41 M. 4225 17.2.41 G. 10586 †26.9.41 G.
Mère : Francesca Linares Climent, c/ Organista Placència, 22, València

Llasat Carós, Tomàs 3.1.18
St. VI-G. 8723 3.4.41 M. 4127 20.10.41 G. 13237 †17.11.41 G.
Père :Tomàs Llasat Conchello, Diagonal, 301, 3er., Barcelona

Llopart Solà, Josep, 17.5.00
St. 140 8051 22.7.41 M. 3284 20.10.41 G. 13825 †20.11.41 G.
Épouse :Antònia Bernardas Pons, c/ Gimnàs, 13, Barcelona
Llorens Bruc, Ricard, 31.3.18
St. VII-A 14089 31.8.41 M. 4435 20.10.41 G. 14362 †21.1.42 G.
Père : Josep Llorens Domingo, c/ Valldonzella, 33, Barcelona

López Rojo, Joaquim, 1.1.00
St. XI-B 86809 27.1.41 M. 6403 8.8.41 G. 11821 †12.11.41 G.
Parent : Jesús Ara, Chemin de la Forêt, Av. Florisan, 29 (Marseille, France)

Lozano Bonafont, Manuel, 4.3.12
F. St. 140 8062 26.4.41 M. 4147 †15.10.42 M.
Épouse : Carme Sunyer Tejà, Rambla del Centre, 35, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 546

Manit Perich, Antoni, 1.11.06
St. V-D 3309 13.12.40 M. 4971 8.4.41 G. 12131 †15.11.41 G.
Frère : Enric Manit Perich, c/ Aragó, 57, 1er, Barcelona

Manzanera Hernàndez, Joan, 20.5.12
St. Angoulême 24.8.40 M. 3821 17.2.41 G. 10724 †30.1.42 G.
Parent : Magdalena Millan, General Mola, 214, Barcelona

Marangas Mir, Pere, 10.3.15
St. VIII-C 56274 25.1.41 M. 4723 30.6.41 G. 13127 †17.1.42 G.
Mère : Àngela Mir, c/ Guardiola i Feliu, 3, Barcelona

Marcó Florència, Josep, 20.11.02
St. ? 23.5.42 M. 9840 1.6.42 G. 15485 †6.12.42 G.
Épouse : Lluïsa Berdalles, 106 rue d'Albert Thomas Beyler (Gironde, France)

Marcos Salesa, Josep, 7.9.03
Angoulême 24.8.41 M. 4125 24.1.41 G. 15485 †6.12.42 G.
Parent : Maria Adell, c/ Torrelles, 16, Terrassa (Barcelona)

Marquès Sapiña, Antoni, 14.5.06
St. lee 1134 3.4.41 M. 4170 20.10.41 G. 14648 †3.2.42 G.
Père : Joaquim Marquès Torralba, c/ Pirineus, 12, Barcelona

Marsà Jover, Francesc, 26.3.18
St. XI-B 87702 27.1.41 M. 6434 8.4.41 G. 12207 †9.11.41 G.
Mère : Rosa Jover, c/ Àguila, 24, Barcelona

Martín Laguna, Heribert, 27.12.16
F. St. 140 8182 23.7.41 M. 3676 20.10.41 G. 13852 †19.3.43 G.
Père : Joan Martín Salvador, c/ València, 446, Barcelona

Martín Rúbio, Agustí, 25.12.10
St. XIII-A 40713 6.8.40 M. 3513 12.11.42 G. 10852 †12.11.42 G.
Mère : Remei Rúbio Garcia, c/ Fonthonrada, 28, Barcelona

Martínez Martínez, Josep, 18.3.09
St. 142 2546 26.4.41 M. 3125 10.9.41 G. ? †10.9.41 G.
Épouse : Mercè Vivas, c/ Independència, 67, Barcelona

Martínez Zaragoza, Ferran, 22.8.25
F. St. 140 8216 23.7.41 M. 3664 20.10.41 G. 13427 †20.11.41 G.
Beau-frère : Joan Buigues Codina, ronda Sant Pere, 2, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 547

Martori Massó, Francesc, 15.8.17
St. XVII-A 80163 7.4.41 M. 4778 21.4.41 G. 12367 †22.2.41 G.
Père : Jaume M. Molins, General Mola, 84, Tordera (Barcelona)

Mas Eras, Joan, 6.1.09
St. XZ-B 87112 27.1.41 M. 6641 29.3.41 G. 11371 †6.1.42 G.
Épouse : Carme Giber, c/ Sant Roc, 7, Almacelles (Lleida)

Mas Moret, Josep, 10.5.10
St. VIII-A 40673 6.8.40 M. 3373 17.2.41 G. 10256 †16.10.41 G.
Sœur : Àngela Mas, c/ Juan Peguera, Barcelona

Masip Arenillas, Ferran, 20.6.17
St. XI-B 397 Z 21.10.41 M. 6435 †18.11.41 M.
Épouse : Petra Andrea Franco, Ara (Osca)

Massagué Soley, Joan, 13.3.96
St. 140 8232 26.4.41 M. 4787 30.6.41 G. 12924 †22.10.41 G.
Épouse : Solita Rodríguez, Lien de la Côte, Thuruns (Rhône, France)

Matas Gràcia, Josep, 3.12.12
St. V-D 3062 13.12.40 M. 5006 8.4.41 G. 11770 †5.2.42 G.
Père : Jaume Matas Ferrà, c/ Granot, 93, Barcelona

Mateu Cusidó, Josep, 4.3.06
St. X-B 78821 3.3.41 M. 3547 29.3.41 G. 11702 †6.11.41 G.
Épouse : Mercè Toldrà Poveda, chez Dr. Dessert, Seix (Ariège, France)

Maura Tudurí, Salvador, 14.8.07
St. XIII-A 65121 6.8.40 3339 24.1.41 G. 9433 †1.11.41 G.
Épouse : Maria Tarragó Villegas, c/ Fco. Sancho, 58, 2n., 2a., Ciutat de Mallorca

Miralles Rodés, Enric, 8.10.98
St. XI B 87805 27.1.41 M. 6643 21.4.41 G. 12457 †28.1.42 G.
Sœur : Regina Miralles Rodés, c/ Sant Pau, 2, Sitges (Barcelona)

Miret Musté, Josep, 23.9.07
St. ? 27.8.43 M. 34576 10.9.43 Schwechet †17.11.44 Floridsdorf.
Mère : Cecília Musté Esteve, c/ Aribau, 68, 4rt. 2a., Barcelona

Miró Reig, Miquel, 23.6.98
St. VI-C 5763 3.4.41 M. 4233 20.10.41 G. 13816 †1.1.42 G.
Épouse : Joana Soler Ponet, c/ Sant Sebastià, 35, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 548

Moliné Ahés, Arnau, 25.4.68
St. V-D 3149 13.12.40 M. 5024 29.3.41 G. 11361 †3.9.41 G.
Épouse : Agustina Muñoz, c/ Valldonzella, 10, Barcelona

Moliner Macip, Daniel, 14.2.96
St. II-A 36867 24.5.41 M. 4358 30.6.41 G. 13200 †23.12.41 G.
Épouse : Melciora Pérez Rodrigo, c/ Entença, 162, Barcelona

Moncunill Izquierdo, Joan, 10.6.98
St. XI-B 3562 27.1.41 M. 6441 21.4.41 G. ? †29.12.41 G.
Famille non localisée

Moncusi Pellicer, Joan 10.6.98
St. XII-B 86627 27.1.41 M. 5632 8.4.41 G. 11942 †2.11.41 G.
Parent : Josep Colom Camino, c/ Misericòrdia, 44, Reus (Tarragona)

Montagut Parra, Manuel, 19.6.09
St. ? 9.8.40 M. 3643 24.1.41 G. 9458 †7.11.41 G.
Tante : Consol Parra Serra, c/ Carretas, 33, 3er. 2a., Barcelona

Montregull Servetó, Josep, 29.6.06
St. XI-B 87158 27.1.41 M. 5633 8.4.41 G. 12065 †1.11.41 G.
Mère : Rosalia Servetó, c/ Cerdanyola, 1, Barcelona

Montserrat Grau, Jaume, 29.5.03
St. XI-B 412 27.1.41 M. 6545 17.2.41 G. 10856 †4.9.41 G.
Épouse : Encarnació Díaz ; c/ Xifré, 70, Barcelona

Morales Rey, Victorià, 2.5.00
St. V-D 3035 13.12.40 M. 5047 24.1.41 G. 9468 †3.6.41 G.
Parent : Pilar Morales, plaça Sagarra, 12, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

Muñoz Bayo, Llorenç, 8.5.06
St. VIII-A 40509 6.8.40 M. 3137 17.2.41 G. 10350 †15.11.41 G.
Mère : Constantina Bayo Llorens, c/ Pifarré, 88, Barcelona

Navarro Muñuera, Francesc, 22.1.19
St. V-D 2546 13.12.40 M. 5072 29.3.41 G. 11525 †17.12.41 G.
Père : Francesc Navarro Cuartero, c/ Anselm Clavé, 10, Sant Adrià de Besòs (Barcelona)

Nayac Baró, Cebrià, 24.11.00
St. XIII-A 65095 6.8.40 M. 3437 24.1.41 G. 2501 †15.3.41 G.
Épouse : Mercè Arenys Roqueta, c/ Mig de Sant Pere, 63, 4rt., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 549

Nebot Esteban, Joaquim, 10.10.20
St. 140 8385 26.4.41 M. 3930 20.10.41 G. 13599 †10.1.42 G.
Mère :Teresa Esteban Vall, c/ Vilassar, 9, Barcelona

Nebot Marcó, Antoni, 5.4.05
St. Angoulême 24.8.40 M. 4114 17.2.41 G. 10820 †3.1.42 G.
Mère : Maria Marcó, c/ Peu de la Creu, 20, Barcelona

Nuña Murria, Jesús, 26.4.12
St. V-D 13.12.40 M. 5079 30.6.41 G. ? †21.2.42 G.
Épouse : Dolors Guillamont Mir, c/ Premià, 44, Barcelona

Obrejon Fernández, Isidor, 16.5.02
St. VIII-A 40723 6.8.40 M. 3533 24.1.41 G. 9510 †1.6.41 G.
Épouse : Concepció Aragonès, c/ Ferrell, 15, Barcelona

Oliver Ramon, Enric, 12.9.04
St. XI-B 434 Z 27.1.41 M. 6465 30.6.41 G. 13145 †16.8.41 G.
Frère : Josep Oliver Ramon, c/ Rocafort, 154, Barcelona

0ller Mendizàbal, Joan, 6.1.93
St. Angoulême 24.8.40 M. 4165 24.1.41 G. 9517 †28.9.41 G.
Père : Francesc Oller, c/ Enric Morera, 13, L'Hospitalet (Barcelona)

Orriol Rabassa, Josep, 17.9.07
St. XVII-B 28084 19.2.41 M. 4466 †11.1.44
Épouse : Maria Orozco Belmonte, c/ Joan de Peguera, 86, Barcelona

Pablo Urgell, Frederic 20.8.21
St. XI-B 86816 27.1.41 M. 6653 †25.5.42 M.
Mère : Rosa Urgell, c/ Munné, 3, Barcelona

Parra Candela, Manuel, 17.5.10
St. Angoulême 24.8.40 M. 4005 24.1.41 G. 9543 †15.1.42 G.
Sœur : Maria Parra Candela, c/ Diputació, 128, Barcelona

Pascual Nogués, Joan, 23.4.09
St. Angoulême 24.8.40 M. 3940 17.2.41 G. 10159 †7.11.41 G.
Mère : Magdalena Nogués Carbonero, c/ Coroleu, 35 baixos, Barcelona

Pavó Simó, Eduard, 17.8.00
St. V-D 2608 13.12.40 M. 5095 17.2.41 G. 10524 †8.11.41 G.
Épouse : Francesca Sarguiller Simó, c/ Llull, 159, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 550

Pejó Soriano, Joan, 12.9.08
St. XI-B 87223 27.1.41 M. 6095 29.3.41 G. 11408 †29.1.42 G.
Parent : Maria Giraud, Brecassens - Perriguier (Haute-Savoie, France)

Peñalvert Vilanova, Ricard, 13.3.13
St.V-D 2682 13.12.40 M. 5116 24.1.41 G. 9556 †22.2.42 G.
Père : Francesc Peñalvert Sorolla, c/ Llorella, 44, Martorell (Barcelona)

Perelló Verdés, Josep, 3.10.10
F. St. 140 8503 8.8.41 M. 4082 20.10.41 G. 13842 †2.1.42 G.
Mère : Maria Verdés Furnells, c/ Enamorats, 9 1er., 4a., Barcelona

Pérez López, Joaquim, 31.1.01
St.VIII-C 56583 25.1.41 M. 4693 17.2.41 G. 10026 †8.12.41 G.
Épouse : Carme Mulet Llop, c/ Beat Oriol, 13, 1er., 2a., Barcelona

Pérez Medina, Vicenç, 11.3.51
F. St. 140 8606 26.4.41 M. 4314 20.10.41 G. 13717 †2.1.42 G.
Père : Ricard Pérez Pérez, c/ Pou de la Plana Nova, 13, Barcelona

Pérez Torondel, Joan, 30.8.19
St.V-D 2575 13.12.40 M. 5133 8.4.41 G. 11844 †1.5.41 G.
Mère :Trinitat Torondel, c/ Renard, 28, Barcelona

Peiró Sarrion, Joaquim, 27.2.19
St. XI-B 87200 27.1.41 M. 6105 17.2.41 G. 10138 †16.9.41 G.
Père : Joaquim. Peiró Boldun, avinguda Icària, 70, Ier., 2a., Barcelona

Pié Buenacasa, Josep, 4.6.16
St.VIII-C 36280 25.1.41 M. 9606 29.3.41 G. †28.5.41 G.
Père : Josep Pie Goldell, ronda Sant Antoni, 40, Barcelona

Pinsà Arrabal, Manuel, 1.1.09
St.Angoulême 24.8.40 M. 4136 24.1.41 G. 9572 †30.8.41 G.
Mère : Consol Arrabal, c/ Jardinets, 12, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Piñol Cortés, Antoni, 1.1.07
St.V-D 2823 13.12.40 M. 5140 8.4.41 G. 11773 †17.11.41 G.
Mère : Ramona Cortés Biuda, 8, rue du Colonel Roudaire, Guéret (Creuse, France)

Piñol Morell, Joan, 20.8.97
St.Angoulême 24.8.40 M. 3853 17.2.41 G. 10618 †26.9.41 G.
Épouse : Mercè Vidal Gascon, c/ Balears, 75, Santa Coloma de Gramanet (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 551

Plans Illa, Joan, 11.9.18
St. 140 8568 26.4.41 M. 3767 †2.2.42 M.
Père : Andreu Plans, c/ Gran, 22, Barcelona

Polo Tàpies, Joan, 11.6.14
St. XI-B 86990 27.1.41 M. 6497 8.4.41 G. 11818 †16.11.41 G.
Mère : Emília Tàpies Graner, c/ Laureà Miró, 36, L'Hospitalet (Barcelona)

Porta Lario, Antoni, 3.5.05
St. ? 9.8.40 M. 3653 †20.7.43 M.
Mère : Sílvia Lario Moreno, c/ Marina, 234, 1er., Barcelona

Pous Miquel, Eugeni, 29.11.06
St. XIII-A 65049 6.8.40 M. 3361 17.2.41 G. 10184 †11.11.41 G.
Sœur : Matilde Carreras Miquel, c/ Baix de Sant Pere, 77, Barcelona

Prades Blanco, Pasqual, 16.12.95
St. Angoulême 24.8.40 M. 4152 24.1.41 G. 9587 †8.8.41 G.
Parent : Carme Samper Elcoser, Serra, Osca

Prunera Escofet, Ferran, 6.2.10
St. XIII-A 40696 6.8.40 M. 3503 30.6.41 G. 13090 †11.11.41 G.
Cousine : Aurora Pérez Prunera, c/ Viladomat, 80, Barcelona

Puente Benito, Francisco, 23.4.15
St. X-B 76655 3.3.41 M. 3630 20.10.41 G. 14656 †1.6.43 G.
Épouse : Genoveva Gironella, c/ Cooperació, 25 1er., 1a., Barcelona

Puerto Esteban, Manuel, 17.10.17
St. XIII-A 65098 6.6.40 M. 3466 24.1.41 G. 2590 †11.11.41 G.
Mère : Isabel Esteban Campos, Ptge. Mas de Roda, 31, Barcelona

Querol Fonollosa, Josep, 1.4.20
St. V-D 2805 13.12.40 M. 5165 29.3.41 G. 11427 †26.9.41 G.
Famille : Rosa Benabarre, c/ Sant Pere, 102, Sant Sadurní d'Anoia (Barcelona)

Querol Puyo, Eugeni, 25.6.16
St. V-D 3276 13.12.40 M. 5165 20.10.41 G. 14657 †24.1.42 G.
Mère : Concepció Puyo Valent, Carretera Coll Blanc, 75, Barcelona

Quintana Caro, Nicolau, 10.9.18
St. XI-B 86695 27.1.41 M. 6122 20.10.41 G. 14428 †24.1.43 G.
Mère : Juliana Caro, Ptge. Santa Eulàlia, 11, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 552

Rafanel Teresa, Salvador, 4.8.09
St. X-B 50931 3.3.41 M. 3641 30.6.41 G. 13006 †4.3.42 G.
Ami : Franz Congreval, 14 rue de Barret Bayer, 75014, Paris

Rafart Domènec, Eusebi, 2.9.91
St. XVIII-B 28051 19.2.41 M. 4810 14.2.42 G. 15063 †4.3.42 G.
Ami : Franz Congreval, 14 rue de Barret Bayer, 75014, Paris

Ramal Garcia, Josep, 12.12.97
St. III-A 49886 25.1.41 M. 4810 14.2.42 G. 15063 †12.11.41 G.
Épouse : Laura Aguirre Mausà, c/ Menéndez y Pelayo, 164, Barcelona

Riba Guixeras, Joan, 13.5.07
St. VII-C 56769 25.1.41 M. 3535 20.10.41 G. 14438 †11.1.42 G.
Épouse : Dolors Martínez Blanco, c/ Martínez de la Rosa, 36, Barcelona

Riba Prats, Pere, 24.9.10
St. XIII-A 40552 26.8.40 M. 3154 8.4.41 G. 12138 †14.1.41 G.
Mère : Francisca Prats Coll, c/ València, 412, Barcelona

Ribera Casellas, Emília, 24.6.11
St. XI-B 87096 27.1.41 M. 6664 17.2.41 G. 10964 †15.8.41 G.
Mère : Rosa Casellas, c/ Clos, 29, Igualada (Barcelona)

Rius Castellví, Josep, 12.1.05
St. VIII-C 56852 25.1.41 M. 4204 17.2.41 G. 10016 †19.8.41 G.
Mère : Miquela Castellví Inglada, c/ Vallespir, 97, Barcelona

Roca Bergés, Antoni, 23.9.22
St. Hokenstein 9.8.40 M. 3670 24.1.41 G. 9624 †18.12.41 G.
Père : Joaquim Roca Colomer, c/ Basses de Sant Pere, 10, Barcelona

Riera Juncosa, Eduard, 9.1.03
St. VIII-C 56836 25.1.41 M. 4430 †1.9.43 M.
Épouse : Pilar Garcia Pérez, Pintor Fortuny, 123, Terrassa (Barcelona)

Riera Moll, Eugeni, 18.3.95
St. V-D 2947 13.12.40 M. 5192 †5.8.19 M.
Épouse : Maria Cusidó, c/ Indústria, 428, Barcelona

Rigo Molins, Antoni, 13.7.15
St. VI-C 24853 25.1.41 M. 3537 20.10.41 G. 14004 †3.11.41 G.
Mère : Àngela Molins, c/ Urgell, 220, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 553

Roca Sánchez, Josep, 18.6.15
St. XI-B 86646 21.1.41 M. 6539 29.3.41 G. 11428 †15.12.41 G.
Mère : Mercè Sánchez Consol, c/ Roser, 36, Barcelona

Rodon Beltran, David, 19.3.14
St. V-D 2677 13.12.40 M. 3199 8.4.41 G. 11781 †3.1.42 G.
Père : Sr. Rondon, c/ Ramón y Cajal, 158, Barcelona

Roig Bernet, Josep, 16.11.07
St. XI-B 87333 27.1. 41 M. 5721 17.2.41 G. 10397 †14.12.41 G.
Famille non localisée

Ruiz Carrete, Agustí, 21.8.18
F. St. 140 St. XI-B 87472 27.1.41 M. 5730 8.4.41 G. ? †5 11.44 G.
Sœur : Anneta Ruiz Carrete, Alegre de Dalt, 80, Barcelona

Ruiz Carrete, Carles, 12.4.15
St. X-B 87413 27.1.41 M. 5727 8.4.41 G. 12009 †8.2.42 G.
Sœur : Anneta Ruiz Carrete, Alegre de Dalt, 80, Barcelona

Ruiz Garcia, Francesc, 4.9.11
St. VII-A 11781 31.8.41 M. 4840 †24.4.42 M.
Famille non localisée

Rusca Codina, Agustí, 10.2.00
St. XI-B 87081 27.1.41 M. 6676 17.2.41 G. 10814 †22.8.41 G.
Épouse : Josefa Montserra Capdevila, c/ Badalona, 2, Barcelona

Sabadell Portet, Carles, 20.3.21
St. V-B 2704 13.12.40 M. 5243 24.1.41 G. 9617 †9.2.42 G.
Père : Andreu Sabadell, Valldonzella, 22, Barcelona

Sáez Fernández, Lluís, 14.1.05
St. XI-B 87278 27.1.41 M. 5732 20.10.41 G. 14463 †28.12.41 G.
Père : Pere Sáez Fernández, c/ Wad Ras, 14, Barcelona

Sagarra Casanovas, Vicenç, 13.7.05
St. XI-B 87278 27.1.41 M. 6160 29.3.41 G. 11459 †18.8.41 G.
Épouse : Conxita Graugés Vilajoana, c/ Granot, 101, Barcelona

Salisa Villalba, Josep, 19.3.49
St. V-D 2644 13.12.40 M. 5250 24.1.41 G. 9664 †17.8.41 G.
Épouse : Maria Albalet Pejó, c/ Obreres, 163, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 554

Sánchez Inglabaga, Joan, 14.10.05
F. St. 140 8817 22.7.41 M. 3445 20.10.41 G. 13785 †11.11.41 G.
Mère : Concepció Inglabaga, c/ Ramon Albó, 22, Barcelona

Sánchez Zorden, Josep, 10.2.21
St. II-A 37008 24.5.41 M. 4511 †20.7.43 M.
Père : Josep Sánchez Martínez, c/ Consell de Cent, 120-122, Barcelona

Sánchez Montoro, Salvador, 16.2.18
St. IX-A 51269 29.4.41 M. 5051 20.10.41 G. 14473 †29.11.41 G.
Mère :Teresa Montoro Giménez, c/ Cavallers, 241, Barcelona

Sánchez Rivera, Eduard, 24.11.20
St. XIII-A 40493 6.8.40 M. 3161 24.1.41 G. †17.2.41 G.
Père :Antoni Sánchez Morales, c/ Democràcia, 7, Barcelona

Sanchis Pardos, Enric, 4.11.13
St.Trier 6.6.41 M. 5120 †2.2.42 M.
Oncle :Adrià Pardos Sánchez, c/ València, 195, Barcelona

Santaliestra Ortigosa, Ramon, 23.5.08
St.VIII-C 57143 25.1.41 M. 4944 17.2.41 G. 10053 †30.11.41 G.
Mère : Benvinguda Ortigosa Navarro, c/ Carretas, 15, Barcelona

Santaeulària Pena, Joan, 2.8.11
St.VIII-A 80201 7.4.41 M. 4966 20.10.41 G. 13649 †30.12.41 G.
Épouse : Isabel París Bolida, c/ Metges, 18, Barcelona

Sariñena Esparrey, Francesc, 23.4.14
St. XI-B 87146 27.1.41 M. 5755 29.3.41 G. 11540 †28.8.41 G.
Mère : Emília Esparrey, c/ Comtes de Benlloch, 125, Barcelona

Sariñena Esparrey, 5.6.15
St. XI-B 87147 27.1.41 M. 5757 29.3.41 G. 11539 †22.9.41 G.
Mère : Emília Esparrey, c/ Comtes de Benlloch, 125, Barcelona

Sarrega Hueso, Rafael de, 15.2.12
St.VIII-C 56590 25.1.41 M. 4042 17.2.41 G. 10039 †22.12.41 G.
Parent : Dolors Hueso, Provença, 140, Barcelona

Segú Bonafont, Pere, 28.8.03
St. XIII-A 42763 6.8.40 M. 2526 24.1.41 G. 9698 †3.6.41 G.
Parent : Josefa Fontcuberta, c/ Verdi, 311, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 555

Singla Dautrí, Rafael, 16.10.12
St. Allenstein 9.8.40 M. 3713 24.1.41 G. 9709 †2.11.41
Père : Joan Dautrí Mir, c/ Proclamació, 12, Barcelona

Solà Guinovart, Pere, 14.3.03
St. Trier 685123 3.4.41 M. 4497 20.10.41 G. ? †28.10.41 G.
Épouse : Margarida Casata, c/ Soledat, 14, La Pobla de Lillet (Barcelona)

Solanes Jaile, Romà, 18.6.06
St. XI-B 86850 27.1.41 M. 6560 8.4.41 G. 12206 †30.6.41 G.
Mère : Dolors Jeila (sic) Badia, avda. Gaudí, 36, Barcelona

Solanas Mascarós, Josep, 1.11.00
St. V-D 2630 13.12.41 M. 5296 17.2.41 G. 10732 †28.1.42 G.
Épouse : Pilar Tous Altés, c/ Iolanda, 67, Barcelona

Solé Longares, Joan, 14.3.17
St. 140 8818 8.8.41 M. 4173 20.10.41 G. 13811 †10.1.42 G.
Père : Miquel Solé Agudo, 3, Chemin de l'Espinet (Haute-Garonne, France)

Soler Noguera, Eliseu, 10.4.06
St. XIII-C 695 25.5.41 M. 5898 20.10.41 G. 17865 †13.1.42 G.
Tante : Dolors Noguera Mellado, c/ Primavera, 34, Barcelona

Soler Noguera, Samuel, 1.5.07
St. XIII-C 694 25.5.41 M. 5915 20.10.41 G. 13862 †27.1 1.41 G.
Tante : Dolors Noguera Mellado, c/ Primavera, 34, Barcelona

Soria Rovira, Antoni, 5.5.98
St. ? 9.8.40 M. 3606 29.3.41 G. 11749 †30.12.41 G.
Mère : Dolors Rovira, c/ Caputxes, 1, Barcelona

Soria Rovira, Joaquim, 12.2.12
St. XI-B 87755 27.1.41 M. 6182 20.10.41 G. 14465 †21.11.41 G.
Mère : Dolors Rovira, c/ Caputxes, 1, Barcelona

Soriano Pérez, Joaquim, 30.4.18
St. XIII-A 40719 6.8.40 M. 3383 10.10.41 G. †10.10.41 G.
Père : Cecili Soriano, c/ Mirallers, 9, Barcelona

Soriano Soriano, Josep, 28.6.17
St. XI-B 99727 25.11.40 M. 4533 24.1.41 G. 9717 †19.12.41 G.
Père : Jaume Soriano Lorca, c/ Alcanar, 19, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 556

Soto Gonzàlez, Francesc, 29.1.17
St.V-D 2129 13.12.40 M. 5303 24.1.41 G. 9719 †18.12.41 G.
Mère : Isabela Gonzàlez Cabrera, c/ Sant Andreu, 217, Barcelona

Suñer Parera, Pere, 21.11.06
St. ? 13.8.41 M. 3748 24.1.41 G. 9725 †6.11.41 G.
Père : Salvador Suñer Farrés, c/ Consell de Cent, 426, Barcelona

They Canós, Joan, 10.11.19
St. XI-B 396 27.1.41 M. 6187 20.10.41 G. 14482 †14.11.41 G.
Père : Joaquim They Ribó, c/ Rogent, 110, Barcelona

Tomàs Nogueras, Alfons, 10.12.11
St.V-D 2508 17.12.40 M. 5326 29.3.41 G. 11487 †29.11.41 G.
Mère : Joana Nogueras, c/ Conde del Asalto, 35, Barcelona

Torné Serra, Joaquim, 28.12.01
St.V-D 2727 13.12.40 M. 3321 17.2.41 G. 10720 †14.1.42 G.
Épouse : Maria Bospue, passatge Pruneda, 5, Barcelona

Torras Ribellas, Joan, 10.6.09
F. St. 140 8961 22.7.41 M. 3503 20.10.41 G. 13883 †14.11.41 G.
Promise : Victòria Moreno del Rio, c/ Aribau, 61, Barcelona

Torres Fresquet, Amadeu, 16.3.20
St. XI-B 41620 8.9.40 M. 4434 24.1.41 G. 9745 †23.8.42 G.
Mère : Rosa Fresquet Arnau, c/ Lope de Vega, 48, Barcelona

Torres Jansana, Francesc, 3.8.20
St. XI-B 87762 27.1.41 M. 6190 30.6.41 G. 12858 †27.11.41 G.
Père : Antoni T. Bonet, c/ Molas, 22, Barcelona

Torres Llorente, Agustí, 12.12.18
St. 122 29071 8.4.44 M. 63235 †22.4.45 M.
Famille non localisée

Torts Fernàndez, Pere, 7.6.01
St. X-B 50955 3.3.41 M. 3740 29.3.41 G. 11637 †28.9.41 G.
Épouse : Santas Àlvarez, 5 rue Cornesu, Vierzon (Cher, France)

Tosca Blanco, Joan, 25.1.12
F. St. 140 8971 26.1.41 M. 4923 30.6.41 G. 13197 †30.9.41 G.
Épouse : Carme Aguilar Blanch, c/ Ferlandina, 20, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 557

Tosca Giner, Francesc, 7.12.15
F. St. 140 7809 26.4.41 M. 4749 20.10.41 G. 13417 †4.11.41 G.
Père : Ricard Giner Boix, Moratín, 3, Horta, Barcelona

Trabal Trenchs, Baldomer, 31.5.10
XVII-A 80355 7.4.41 M. 5019 20.10.41 G. 13630 †6.11.41 G.
Épouse : Dolors Barquinero Vandellós, c/ Riera Alta, 12, Barcelona

Tremps Estrada, Francesc, 4.10.00
St. VIII-C 56883 7.4.41 M. 4903 17.2.41 G. 10523 †25.10.41 G.
Épouse : Assumpta Gràcia Gàlvez, c/ Iglesia, 6, Sástago (Saragosse)

Trullenque Medina, Manuel, 26.1.13
St. XIII-A 40678 6.8.40 M. 3285 17.2.41 G. 10067 †14.11.41 G.
Épouse : Josefa Badal Surriba, c/ Ferlandina, 16, Barcelona

Tudela Garcia, German, 28.5.14
St. XI-B 87735 27.1.41 M. 6191 30.6.41 G. 12966 †11.11.41 G.
Sœur : Ramona Tudela Garcia, c/ Vilanova, 2, Súria (Barcelona)

Usó Nicolau, Joaquim, 23.6.21
St. XI-B 87122 27.1.41 M. 5783 8.4.41 G. 12066 †13.1.42 G.
Mère : Empar Nicolau Llorenç, c/ Viladomat, 17, Barcelona

Valls Tenas, Benet, 14.1.12
St. XI-B 87802 27.1.41 M. 6198 17.2.41 G. 10400 †9.8.42 G.
Père : Joaquim Valls Feliu, c/ Oliver, 3, Canet de Mar (Barcelona)

Vaqué Vernet, Medir, 1.9.21
St. 140 9012 23.7.41 M. 3695 20.10.41 G. 13589 †14.1.42 G.
Ami : Antoni Garcia Caes, 71, rue Verte, Bordeus (Gironde, France)

Vidal Casanella, Francesc, 24.12.12
St. V-D 2926 13.12.40 M. 5348 8.4.41 G. 11780 †1.1.42 G.
Épouse : Denise Benecil València, 14, rue de Cauce Annonay (Ardèche, France)

Vila Ruiz, Ramon, 10.5.00
St. V-D 2505 13.12.40 M. 5355 29.3.41 G. 11501 †22.9.41 G.
Épouse : Lluïsa Casablanca Pacheman, c/ València, 405, Barcelona

Vila Soler, Francesc, 23.9.10
St. Allenstein 9.8.40 M. 3588 17.2.41 G. n° ? †23.11.41 G.
Mère : Josefa Soler, c/ Vall d'Aran, 29, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 558

Villanueva Edo, Joan, 2.4.16
F. St. 140 9059 26.4.41 M. 3864 30.6.41 G. 12872 †12.10.41 G.
Mère : Carmen Edo Icar, c/ Ferlandina, 57, Barcelona

Villar Fornas, Lluís, 5.6.00
St. VIII-C 57073 25.1.41 M. 4087 8.4.41 G. 11932 †7.12.41 G.
Épouse : Maria Piquer Noguera, c/ Nàpols, 324, Barcelona

Viñadé Villalba, Jaume, 15.8.15
St. V-D 2535 13.12.40 M. 5368 24.1.41 G. 11874 †25.12.41 G.
Mère : Neus Villalba Gil, plaça Sant Agustí Vell, 11, Barcelona

Vitria Barrera, Llorenç, 2.2.08
St. Angoulême 24.8.40 M. 4074 24.1.41 G. 9785 †18.6.41 G.
Sœur : Eulàlia Vitria Barrera, c/ Comte de l'Asalto, 26, Barcelona

Vives Campos, Josep, 3.5.01
St. XI-B 87488 27.1.41 M. 6822 30.6.41 G. 9785 †14.11.41 G.
Père : Josep Vives Aguilar, Ronda de la Torrassa, 71, Barcelona

Vives Campos, Manuel, 17.8.03
St. XI-B 87490 27.1.41 M. 6823 30.6.41 G. 13245 †13.11.41 G.
Épouse : Carme Torras Capdevall, c/ Pi i Margall, 127, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Vives Clavé, Pere, 24.2.10
F. St. 140 9074 22.7.41 M. 3569 †31.10.41 M.
Mère : Concepció Clavé Torres, c/ Marina, 186, Barcelona

Xarau Caldés, Vicent, 23.11.06
St. XVII-B 30105 19.12.41 M. 4449 †3.10.42 M.
Sœur : Joana Xarau Caldés, Centre Maison Colomb, Saint-Just-Malmont (Haute-Loire, France)

Zanuy Màrquez, Salvador, 26.9.08
St. Thier 5.9.41 M. 4835 20.10.41 G. 14493 †3.11.41 G.
Mère : Maria Zanuy Màrquez, Asil de les Germanetes dels Pobres, c/ Casp, Barcelona

Zapata Celdran, Josep, 20.2.20
St. XVII-B 30802 19.12.41 M. 4489 †13.8.43 Steyr
Mère : Encarnació Celdran Verdun, c/ Guifré, 18, Badalona (Barcelona)

Zapata Hudez, Manuel, 6.5.00
St. V-D 250 ? 13.12.40 M. 5375 24.1.41 G. 9725 †27.8.41 G.
Mère : Genisa Hudez, c/ Picalqués, 57, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 559

Zaragoza Cevellí, Joan, 24.10.19
St. ? 25.1.41 M. 4711 20.10.41 G. 13582 †.3.1.42 G.
Père : Josep Zaragoza, c/ Mari L.A. ; Barcelona

Zuleta Besó, Emili, 9.2.11
St. XI-B 86833 27.1.41 M. 6829 8.4.41 G. 6829 †3.9.41 G.
Cousin : Francesc Zaragoza Besó, c/ Joaquim Costa, 30, Barcelona

L'Hospitalet de Llobregat

Artigau Rivas, Jaume, 23.6.07
St. XVII-A 80131 7.4.41 M. 4547 20.10.41 G. 13413 †22.10.41 G.
Mère : Antònia Rivas Capdevila, c/ Hospital, Pont d'Armentera (Tarragona)

Santa Coloma de Gramenet

Comellas Olivé, Alfons, 6.2.15
St. VIII-C 55641 25.1.41 M. 3374 29.3.41 G. 11641 †19.12.41 G.
Épouse : Felipa Sahuquillo, c/ Baixada Sant Marc, 3, Manresa (Barcelona)

BERGUEDÀ

Bagà

Ventura Tort, Salvador, 25.10.01
St. V-D 2860 13.12.40 M. 5341 24.1.41 G. 9051 †6.10.41 G.
Épouse : Núria Ventura, c/ Santa Llúcia, 24, La Baén (Lleida)

Berga

Pericer Comellas, Antoni, 20.7.08
St. XI-B 86708 27.1.41 M. 6475 8.4.41 G. 12004 †11.1.42 G.
Mère : Josefina Comellas, Carretera, 40, Berga (Barcelona)

Santandreu Trot, Carles, 14.4.06
St. XI-B 86723 27.1.41 M. 6535 8.4.41 G. 11892 †8.11.41 G.
Épouse : Teresa Orrios Calderer, Buxades, 16, Berga (Barcelona)

Cercs

Orrios Marín, Miquel, 17.1.02
St. V-B 3175 13.12.40 M. 5088 †10.9.41 M.
Sœur : Mercè Orrios Marín, c/ Simó Fijos, 2, Sant Salvador (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 560

Fígols de les Mines

Toran Martínez, Bernat, 20.8.18
St. V-D 2623 13.12.40 M. 4625 20.10.41 G. 14476 †16.1.42 G.
Père : Daniel Toran, c/ Joc de Pilota, 16, Manresa (Barcelona)

Gironella

Altarriba Bosoms, Celestí, 14.3.98
St. XIII-A 40693 6.8.40 M. 3292 24.1.41 G. 8993 †20.7.41 G.
Sœur : Ramona Altarriba Bosoms, c/ Infant Martí, 102, Terrassa (Barcelona)

Canals Viladomat, Jaume, 1.8.15
St. ? n° ? 21.8.40 M. 4130 24.1.41 G. 9086 †7.8.41 G.
Parent : Josep Coma, Cap del Pla, 14, Gironella (Barcelona)

Casafont Labrilla, Roc, 15.9.95
St. X-B 81726 3.3.41 M. 3274 10.9.41 G. ? †10.9.41 G.
Épouse : Ramona Castelló, Màrtir de la Tradició, 28, Gironella (Barcelona)

Pajerols Masforrell, Lluís, 13.10.93
St. 140 8459 20.4.41 M. 4078 30.6.41 G. 12970 †6.11.41 G.
Épouse : Josefa Casas Ballús, c/ Olvan Baix, 15, Gironella (Barcelona)

Pujol Soler, Ramon, 15.9.12
St. XIII-A 42770 6.8.40 M. 3401 24.1.41 G. 9594 †13.11.41 G.
Père : Ramon Pujol Rota, Formiguera (Capcir)

Montclar de Berguedà

Riera Borrell, Josep, 16.7.03
St. 140 8653 3.11.41 M. 3253 †10.2.43 M.
Épouse : Gumersinda Surribas, c/ Mallorca, 160, Barcelona

La Nou de Berguedà

Armengol Carderé, Ramon, 10.7.04
St. V-D 3190 13.12.40 M. 4586 †2.12.41 M.
Épouse : Pilar Abril, Colònia Guixaró Carreras, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 561

Olvan

Aloy Montblanch, Benet, 3.1.10
F. St. 140 7053 26.4.41 M. 4131 30.6.41 G. 12972 †20.1.42 G.
Frère : Josep Aloy Montblanch, Colònia Rosal-Eixampla, Olvan (Barcelona)

Illat Ester, Baldric, ?
St. 140 7981 26.4.41 M. 4105 30.6.41 G. 12971 †22.11.41 G.
Beau-père : Antoni Suñer, Cal Vet Vell, Avià (Barcelona)

La Pobla de Lillet

Camprubí Sales, Ramon, 23.12.02
St. X-B 81495 3.3.41 M. 3264 29.3.41 G. 11575 †14.12.41 G.
Frère : Camprubí Sales, c/ Corominas, 5, La Pobla de Lillet (Barcelona)

Vaqué Casas, Emili 19.3.05
St. V-B 84333 3.3.41 M. 3750 8.4.41 G. ? †21.12.41 G.
Épouse : Remei Vilardell Boix, Cours Palmerola, 12, Perpinyà

Puig-reig

Calsina Claret, Àngel, 27.5.04
St. XI-B 87748 27.1.41 M. 6301 8.4.41 G. 12005 †17.1.42 G.
Épouse : Montserrat de Calsina, Prats de Molló (Pirineus Orientals)

Flotats Cases, Esteve, 25.3.04
St. XI-B 87202 27.1.41 M. 5537 8.4.41 G. 12006 †5.11.41 G.
Épouse : Montserrat Castellà Purmals, c/ Nou, 6, Sallent (Barcelona)

Garriga Riera, Enric, 8.9.00
F. St. 123 610 3.4.41 M. 4019 30.6.41 G. 12999 †3.11.41 G.
Épouse : Remei Orrios Casas, c/ General Mola, 44, Puig-reig (Barcelona)

Girona Prades, Climent, 23.2.01
St. X-B 3142 13.12.40 M. 4850 29.3.41 G. 11305 †19.9.41 G.
Épouse : Margarida Jerez Izel, c/ Àngel Guimerà, 23, Manresa (Barcelona)

Puigcercòs Figos, Joan, 5.11.95
St. V-D 2749 13.12.40 M. 5161 29.3.41 G. 11424 †14.11.41 G.
Fille : Josefa Puigcercós Vilaró, Rue Riquet, 88, Tolosa del Llenguadoc

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 562

Sala Besa, Ramon, 9.11.05
St. XI-B 87204 27.1.41 M. 5738 8.4.41 G. 12007 †29.1.42 G.
Épouse : Maria Artigas Trias, c/ Primo de Rivera, 22, Navars (Barcelona)

Serra Gené, Ramon, 11.3.86
St. XI-B 393 27.1.41 M. 6553 17.2.41 G. 10601 †17.2.41 G.
Sœur : Ramona Serra Gené, c/ Argüelles, 205, Sabadell (Barcelona)

CERDANYA

Músser

Sirvent Domingo, Josep, 27.6.97
St. XIII-A 40576 6.8.40 M. 3234 17.2.41 G. 10175 †22.11.41 G.
Frère : Francesc Sirvent Domingo, Rambla Nova, 33, Músser (Lleida)

Puigcerdà

Barnola Colom, Salvador, 7.5.96
St. V-D 3267 13.13.40 M. 4609 24.6.41 G. 903 †16.7.41 G.
Épouse : Carme Gaset, chez M. Sacasas Emile, 30 rue Petite, Saint-Christophe (Indre, France)

CONCA DE BARBERÀ

L'Espluga de Francolí

Rosselló Huguet, Joan, 12.5.14
St. XI-B 142 87444 27.1.41 M. 3781 17.2.41 G. ? †28.5.41 G.
Père : Antoni Rosselló Marc, c/ Templaris, 13, L'Espluga de Francolí (Tarragone)

Sanahuja Nadal, Josep, 10.3.93
St. XI-B 362 27.1.41 M. 6545 17 17.2.41 G. 10426 †21.10.41 G.
Épouse : Maria Marimon Rubió, Chatrana de la Veguda (Bouches-du-Rhône, France)

Vendrell Caseres, Antoni, 16.10.98
St. XI-B 87445 37.1.41 M. 6816 17.2.41 G. ? †18.7.41 G.
Épouse : Teresa Trullols Fuder, c/ Nou, 39, L'Espluga de Francolí (Tarragone)

Montblanc

Figuerola Tous, Josep, 23.3.98
St. Angoulême 24.8.40 M. 3917 24.1.41 G. 9234 †31.10.41 G.
Beau-frère : Jaume Panadès, c/ Riera Alta, 54, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 563

Vilella Olivé, Joan, 11.1.05
St. V-D 3266 13.12.40 M. 5359 17.2.41 G. 10816 †25.12.41 G.
Épouse : Isabel Gendrau Calvet, c/ Bisbe Laguarda, 14, Barcelona

Rocafort de Queralt

Vila Miquel, Eugeni, 20.1.11
F. St. 2590 26.4.41 M. 3402 †6.5.44 Steyr
Père : Josep Vila Malet, c/ Santa Llúcia, 16, Rocafort de Queralt (Tarragone)

Santa Coloma de Queralt

Sendra Ferré, Josep, 1.11.01
St. XVIII-A 79873 7.4.41 M. 4974 †8.11.41 M.
Père : Antoni Sendra, c/ Sant Baldomer, 22, Sabadell (Barcelona)

Tomàs Bartolí, Marià, 2.1.01
St. VIII-C 55634 25.1.41 M. 3400 17.2.41 G. 10088 †20.1.42 G.
Épouse : Carme Sendra Inglès, c/ Font, 14, Santa Coloma de Queralt (Tarragone)

Santa Perpètua de Gaià

Clarasó Ferres, Magí, 3.5.94
St. XI-B 370 Z 27.1.41 M. 6298 17.2.41 G. 10482 †24.9.41 G.
Épouse : Carme Bartolí Martí, c/ de la Font, 9, Santa Coloma de Queralt (Tarragone)

Solivella

Copons Rané, Josep, 12.12.06
St. VIII-C 56877 25.1.41 M. 3827 8.4.41 G. 12076 †27.11.41 G.
Épouse : Antònia Monsalias Armengol, c/ Sant Joan, 3, Solivella (Tarragone)

Massagué Español, Antoni, 5.1.96
St. VIII-C 56888 25.1.41 M. 3956 17.2.41 G. 9968 †22.10.41
Oncle : Carles Massagué, c/ Sant Antoni, 5, Solivella (Tarragone)

Vilaverd

Martorell Torres, Aleix, 4.9.84
St. V-D 3020 13.12.40 M. 5001 17.2.41 G. 9978 †9.8.41 G.
Père : Aleix Martorell, c/ Canonge Almirall, Vilassar de Mar (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 564

Vimbodí

Vallverdú Carré, Lluís, 7.4.20
St. VIII-C 57174 25.1.41 M. 4078 8.4.41 G. 11969 †3.12.42 G.
Père : Pau Vallverdú Figueras, c/ Joan Griñó, 18, Vimbodí (Tarragone)

GARRAF

Garraf

Calventos Sànchez, Manuel, 25.12.09
St. XVII-B 29694 19.12.41 M. 5001 5.12.42 G. 4174 †29.12.41 G.
Père : Pere Calventus, c/ Sant Medir, 40, Barcelona

Sant Pere de Ribes

Colomé Pons, Josep, 15.5.12
St. XI-B 87221 27.1.41 M. 6302 †7.11.42 Steyr
Mère : Dolors Pons, c/ Puigmoltó, 5o, Sant Pere de Ribes (Barcelona)

Robert Alba, Joan, 13.11.18
St. XI-B 86771 27.1.41 M. 6524 8.4.41 G. 11848 †7.11.41 G.
Père : Pere Robert Coll, c/ Milans, 5, Sant Pere de Ribes (Barcelona)

Sitges

Arnau Domingo, Sebastià, 10.5.95
St. VIII-C 55629 27.1.41 M. 4159 17.2.41 G. 10579 †30.6.41 G.
Épouse : Rosalia Pérez, passeig de Vilafranca, 8, Sitges (Barcelona)

Garcia Crespo, Manuel, 1.4.14
St. VIII-C 317 11.9.41 M. 4923 20.10.41 G. 13918 †29.11.42 G.
Père : Manuel Garcia Domínguez, Carretera de Calafell, Sant Boi de Llobregat (Barcelona)

López Martínez, Josep, 1.2.13
St. XIII-A 40496 6.8.40 M. 3164 24.1.41 G. 9382 †11.9.41 G.
Père : Victorià López Herráiz, c/ Marina, 117, Barcelona

Sànchez Gonzàlez, Jaume, 22.12.07
St. VII-A 14851 31.8.41 M. 5103 †8.5.42 M.
Frère : Francesc Sànchez Gonzàlez, c/ Rosselló, 544, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 565

Vilanova i la Geltrú

Camachó Ferré, Lluís, 27.11.13
St. 180 3469 11.9.41 M. 4897 †30.5.44 Ter.
Mère : Roser Ferré Vicente, c/ Acosta, 2, Almeria

Cerdà Perayra, Joan, 23.12.00
St. XI-B 87407 27.1.41 M. 5357 29.3.41 G. 11215 †4.1.42 G.
Épouse : Maria Sunyer, c/ Pere Àlvarez, 11, Sant Feliu de Llobregat (Barcelona)

Inglada Aranababat, Rafael, 5.8.98
St. XI-B 65123 6.8.40 M. 3439 24.1.41 G. 93421 †1.3.41 G.
Épouse : Anna Marquè López (Gaillon, France)

Moliné Batlle, Leandre, 13.1.99
St. VIII-B 28029 19.12.41 M. 4797 †31.7.42 G.
Père : Ramon Moliné Aguader, c/ Sant Felip Neri, 10, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Obiol Bayeri, Miquel, 30.1.94
F. St. 140 8408 26.4.41 M. 3605 30.6.41 G. 13033 †10.8.41 G.
Épouse : Teresa Soler Riba, c/ Navarra, 18, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Pueyo Jornet, Armand, 22.6.06
St. VIII-C 57141 25.1.41 M. 3166 29.3.41 G. ? †16.5.41 G.
Épouse : Soledad Tortera Vilanova, passeig del Born, 26, Barcelona

Sagarra Mateu, Joan, 16.1.16
St. ? 9.8.40 M. 3613 24.1.41 G. 9659 †14.1.42 G.
Père : Ricard Sagarra Xofre, c/ Barques, 6 i 8, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Torné Nolla, Llorens, 11.2.99
St. XI-B 86735 27.1.41 M. 6575 17.2.41 G. 10484 †18.8.41 G.
Frère : Florenci Torné Nolla, rambla José Antonio, 29, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

LES GARRIGUES

Albi

Pons Carcellés, Josep, 24.6.10
St. VIII-C 56817 25.1.41 M. 4221 17.2.41 G. ? †1.4.41 G.
Mère : Joaquima Carcellés Roda, c/ Canonge Callaghan, 29, Ulldecona (Tarragone)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 566

Arbeca

Esqué Motlló, Alexandre, 7.10.01
St. VIII-C 55631 25.1.41 M. 5069 8.4.41 G. 12180 †15.1 1.41 G.
Épouse : Teresa Carnicer, c/ Pou, 3, Arbeca (Lleida)

Montero Canet, Pau, 5.10.10
S. XI-D 86897 27.1.41 M. 6053 29.3.41 G. 11344 †22.12.41 G.
Mère : Adela Canet, Aragó, 215, Barcelona

Perera Bellmunt, Estanislau, 9.4.97
St. VIII-C 55632 25.1.41 M. 4909 17.2.41 G. 10004 †6.11.41 G.
Épouse : Rosa Bosch Capdevila, c/ Abadia, 14, Arbeca (Lleida)

Les Borges Blanques

Aguilar Bru, Miquel, 14.10.20
F. St. 140 7020 6.4.41 M. 4269 †17.6.42 M.
Père : Jaume Aguilar Pous, c/ de l'Est, 10, Les Borges Blanques (Lleida)

Andreu Solans, Benvingut, 10.6.98
St. V-D 2874 13.12.40 M. 4571 17.2.41 G. ? †19.2.41 G.
Épouse : Teresa Bernet, c/ del Carme, 14, Les Borges Blanques (Lleida)

Bodú Corbella, Marcellí, 7.4.03
Dy. ? nº ? 13.8.40 M. 3780 24.1.41 G. 9062 †30.1.41 G.
Famille non localisée

Bovera

Porta Plana, Gener, 14.2.92
St. V-D 2959 13.12.40 M. 5151 24.1.41 G. 2584 †15.11.41 G.
Épouse : Antònia Bruns Marés, c/ Holanda, 63, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Porta Plana, Jaume, 30.11.93
St. V-D 2899 13.12.40 M. 5152 24.1.41 G. 2585 †8.11.41 G.
Épouse : Honorata Justribó Fontana, c/ Capolsasachs, 4, Barcelona

Castelldans

Rei Ferré, Marcellí, 24.2.98
St. XI-B 374 27.1.41 M. 6529 29.3.41 G. 11448 †2.10.41 G.
Épouse : Ramona Corretjé Pons, c/ Font, 8, Castelldans (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 567

Cervià de les Garrigues

Domènech Cortada, Josep, 6.5.08
St. X-B 2392 3.3.41 M. 333o 8.4.41 G. 11829 †14.11.41 G.
Épouse : Emília Asís Estrada, c/ Torrijón, 8, Sabadell (Barcelona)

La Granadella

Cervelló Torruella, Marcel·lí, 3.11.05
St. VIII-B 0757 30.11.40 M. 4599 17.2.41 G. 9846 †10.11.41 G.
Mère : Lianor Torruella Cardiel, c/ Boters, 22, La Granadella (Lleida)

Juneda

Arqués Agilés, Francesc 14.6.00
St. VIII-C 55658 25.1.41 M. 5104 17.2.41 G. ? †1.11.41 G.
Parent : Romà Bobet, c/ Puigvert, 11, Juneda (Lleida)

Barrufet Barrufet, Andreu, 16.6.06
St. II-B 87777 27.1.41 M. 54221 8.4.41 G. 11842 †20.11.41 G.
Père : Antoni Barrufet Tutusau, c/ Castelldans, Juneda (Lleida)

Ferrer Juanos, Antoni, 23.7.16
St. VIII-C 56822 25.1.41 M. 3162 21.4.41 G. 12316 †15.11.41 G.
Sœur : Ramona Ferrer Juanos, Costa del Jan, 4, Lleida

Reig Barrufet, Antoni, 29.6.05
St, V-D 2681 13.12.40 M. 5180 30.6.41 G. 13132 †26.11.41 G.
Épouse : Teresa Masbernat Flix, c/ Prat de la Riba, 16, Juneda (Lleida)

Reig Barrufet, Jaume, 6.1.18
St. V-D 2590 13.12.4o M. 5181 30.6.41 G. 13131 †6.11.41 G.
Père : Antoni Reig Capdevila, la Plaça, 27, Juneda (Lleida)

Pobla de Cérvoles

Reig Fortit, Josep, 14.12.06
St. V-D 2565 14.12.06 M. 5182 8.4.41 G. 11864 †21.9.41 G.
Tante : Maria Fortit Rossell, c/ Major, 8, Pobla de Cérvoles (Lleida)

Valls Guasch, Teodor, 24.7.17
St. XI-B 60129 25.11.4o M. 4542 17.2.41 G. 10075 †14.12.41 G.
Mère : Mariana Guasch Sanahuja, c/ Progrés, 10, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 568

El Soleràs

Sarles Graell, Ramon, 13.12.13
St. Angoulême, 24.8.40 M. 3900 G. 9692 †29.9.41
Épouse : Carme Fané Dalmau, La Floresta (Lleida)

Tamarit Guim, Alexandre, 16.3.01
St. XI-B 41785 8.9.40 M. 4414 17.2.41 G. 10075 †20.12.41 G.
Épouse : Rosa Llurbet Llaveria, c/ Taulí, 29, Sabadell (Barcelona)

Torregrossa

Llovera Pous, Ramon, 5.7.16
St. 180 4890 11.9.41 M. 4995 †7.4.42 M.
Père : Antoni Llovera Cortada, c/ Migdia, 34, Torregrossa (Lleida)

Porta Solsona, Pere, 7.5.13
St. XI-B 87471 27.1.41 M. 6663 17.2.41 G. 10974 †29.10.42 G.
Épouse : Maria Pérez Canut, c/ Capolsasachs, 4, Barcelona

Puig Pardell, Ramon, 23.5.14
St. VI-F 36643 25.1.41 M. 3252 29.3.41 G. 11631 †16.10.41 G.
Père : Josep Puig Romà, c/ Barceloneta, 22, Torregrossa (Lleida)

Vilosell

Huix Masdeu, Camil, 6.1.08
St. Allenstein 9.8.40 M. 3647 24.1.41 G. 9341 †5.8.41 G.
Frère : Domènech Huix Masdeu, Saint Léguer de Valgo - Saint-Simphorien (Gironde, France)

Vinaixa

Pere Moragues, Ramon, 5.7.03
St. VII-C 55635 15.1.41 M. 3996 8.4.41 G. 12059 †28.4.41 G.
Épouse : Balbina Montanda Montaside, c/ Galileu, 105, Terrassa (Barcelona)

GARROTXA

Bassegoda

Renart Vilanova, Joan, ?
St. VIII-C 56272 25.1.41 M. 4021 20.10.41 G. 13696 †20.11.41 G.
Père : Miquel Renart Tubert, Bassegoda (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 569

Begudà

Macias Costa, Pere, 27.11.11
St.V-D 3042 15.12.40 M. 4967 17.2.41 G. 10719 †2.11.41 G.
Père : Jaume Macias Cullé, Les Tosques, Begudà (Girona)

Besalú

Cabretosa Font, Joan, 24.12.99
St. ? 5.8.41 M. 3602 20.10.41 G. 13993 †3.12.41 G.
Épouse : Pilar Sancer, Av. Cabdill, 1, Torroella de Montgrí (Girona)

Oix

Soler Pont, Simó, 29.7.10
St.V-D 2110 13.12.40 M. 4296 †15.10.42 M.
Père : Joan Soler, Colònia Jordana, Sant Joan de les Abadesses (Girona)

Olot

Soy Vilanova, Lluís, 4.6.08
St. Angoulême 24.8.40 M. 4030 24.1.41 G. 9720 †27.9.41 G.
Mère : Francesca Vilanova Planas, c/ Montselvat, 23, Olot (Girona)

Sant Ferriol

Compte Armañan, Joan, 29.5.17
F. St. 140 7459 26.4.41 M. 3891 20.10.41 G. 13780 †16.12.41 G.
Père : Joaquim Compte Roure, Mas Gallola, Sant Ferriol (Girona)

Sant Jaume de Llierca

Vergés Claperos, Joan, 24.6.10
St. 9029 8.8.41 M. 4201 20.10.41 G. 14487 †23.3.42 G.
Épouse : Maria Privat Espígol, Sant Jaume de Llierca (Girona)

Sant Joan les Fonts

Domènech Rigau, Estanislau, 17.4.11
St. XI-B 2392 27.1.41 M. 5340 17.2.41 G. 10976 †20.1.42 G.
Sœur : Anna Domènech Rigau, c/ Casanovas, 117, Barcelona

Trilla Pujolriu, Marià, 15.9.09
St. XIII-A 40678 6.8.40 M. 3359 24.1.41 G. 9749 †24.2.42 G.
Père : Càndid Trilla, avinguda 11 Setembre, 18, Olot (Girona)

Santa Pau

Massó Subirats, Lluís, 18.6.05
St. XIII-A 40683 6.8.4o M. 3289 20.10.41 G. 14373 †6.12.41 G.
Père : Josep Massó Codony, Can Batlle, Santa Pau (Girona)

Tortellà

Carreras Font, Jaume, 15.6.96
St. XI-B 3912 27.1.41 M. 6277 17.2.41 G. 10563 †24.10.41 G.
Épouse : Engràcia Caula, c/ 1 de febrer, 39, Puig-reig (Barcelona)

Duran Cufí, Jaume, 2.7.93
St. 140 7556 26.4.41 M. 4353 30.6.41 G. 12931 †10.11.42 G.
Famille non localisée

GIRONÈS

Banyoles

Batlle Camp, Joaquim, 4.10.12
F. St. 122 1089 3.4.41 M. 3821 †21.2.43 Ternberg
Famille non localisée

Oliva Camps, Antoni, 11.10.16
St. Angoulême 24.8.40 M. 4212 24.1.41 G. 20512 †25.9.41 G.
Mère : Mercè Camps Planes, c/ Olot, 50, Banyoles (Girona)

Solé Solé, Josep, 22.9.19
St. ? 24.8.40 M. 3814 24.1.41 G. 9712 †24.9.41 G.
Frère : Joan Solé Solé, Cornellà de Terri, Cors (Girona)

Bescanó

Galí Ricart, Joaquim, 20.12.07
St. XVII-B 59888 19.12.41 M. 4945 †7.7.42 M.
Promise : Sra. Lambert, Les Roches, 8 You (Verdun, France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 571

Vilardell Corominas, Ferran, 17.6.16
St. XI-B 87040 26.4.41 M. 5790 8.4.41 G. 11889 †8.11.41 G.
Mère : Rosa Corominas, c/ Ter, 5, Bescanó (Girona)

Bordils

Perich Oliveras, Josep, 25.3.01
St. VIII-A 80341 7.4.41 M. 4851 †16.12.41 G.
Épouse : Joaquima Vila Teixidó, Bordils (Girona)

Campllong

Turon Anglada, Miquel, 11.4.26
St. V-D 2854 13.12.40 M. 5327 24.1.41 G. 2750 †28.7.41 G.
Sœur : Joana Turon Anglada, c/ Montilivi, 8, Girona

Canet d'Adri

Capell Muradella, Joaquim, 19.8.89
F. St. 140 7289 26.4.41 M. 4972 †29.12.41 M.
Sœur : Lluïsa Capell Muradella, Canet d'Adri (Girona)

Celrà

Pericot Rossell, Josep, 25.12.97
St. XVIII-C 56567 25.1.41 M. 4258 17.2.41 G. ? †23.6.41 G.
Épouse :Teresa Alabau, c/ Aslan, 80, Celrà (Girona)

Cervià de Ter

Bagué Donatin, Lluís, 2.3.03
St. XI-B 86822 2.3.03 M. 6225 17.2.41 G. 10406 †15.11.41 G.
Épouse : Àngela Alcalà, c/ Balmes, 3, Cervià de Ter (Girona)

Galí Romà, Pere, 21.10.90
St. XI-B 3887 27.1.41 M. 6343 17.2.41 G. ? †5.4.41 G.
Épouse : Dolors Alegrí, c/ Priorat, 5, Cervià de Ter (Girona)

Girona

Bartra Canet, Josep, 19.3.06
St. B 86793 27.1.41 M. 5419 20.10.41 G. 14232 †23.11.41 G.
Épouse : Jovita Deude, c/ Pedret, 2, Girona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 572

Gallego Sànchez, Artur, 25.12.03
St. VIII-C 55643 25.1.41 M. 4155 29.3.41 G. 11291 †25.9.41 G.
Père : Josep Gallego López, c/ Ignasi Iglesias, 153, Sant Andreu (Barcelona)

Gasau Pou, Joan, 16.1.93
St. V-D 3064 13.12.40 M. 4838 17.2.41 G. 10815 †19.12.41 G.
Frère : Josep Pou Jona, c/ Carme, 85, Girona

Malla Franch, Fidel, 27.1.00
St. XI-B 87770 27.1.41 M. 6422 30.4.42 G. 15167 †15.11.42 G.
Épouse : Pasquala Anadon Blesa, Passatge Batlló, 3, Barcelona

Pibernat Parés, Josep, 24.1.88
St. XIII-A 6.8.40 M. 3395 17.2.41 G. 10255 †5.5.42 G.
Frère : Francesc Pibernat Parés, Mallorca, 244, Barcelona

Ribas Llinàs, Josep, 3.5.08
St. XI-B 87348 27.7.41 M. 6152 20.10.41 G. 14434 †8.4.42 G.
Épouse : Pilar Gironès Vila, plaça Molí, 25, Girona

Sànchez Tocalon, Gaietà, 7.2.13
St. XI-B 87346 27.1.41 M. 6165 †2.2.42 M.
Père : Celestí Sànchez, c/ Santa Coloma, Sant Andreu de Palomar (Barcelona)

Verdaguer Dorca, Gregori, 25.1.20
F. St. 140 9026 26.4.41 M. 3633 20.10.41 G. 13551 †26.11.41 G.
Mère : Dolors Dorca Palau, Travessera Auriga, 5, Girona

Llagostera

Llagostera Roig, Francesc, 16.7.20
St. V-D 2639 12.3.40 M. 4927 20.10.41 G. 13584 †14.1.42 G.
Père : Josep Llagostera Ollà, c/ Colom, 18, Llagostera (Girona)

Mascort Missech, Joan, 27.11.98
St. V-D 8262 13.12.40 M. 5004 29.3.41 G. 11377 †12.12.41 G.
Épouse : Rosa Vest Llinàs, c/ Sant Feliu, 25, Llagostera (Girona)

Puigmolí Magrià, Emili, 4.11.09
St. XI-B 7763 13.12.40 M. 51633 †22.10.42 M.
Mère : Emília Magrià Mir, c/ Hospital, 26, Sant Feliu de Guíxols (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 573

Madremanya

Ferrer Llausà, Leandre, ?
St. XI-B 87570 27.1.41 M. 6334 17.2.41 G. 10626 †4.11.41 G.
Mère : Esperança Llausàs, c/ Comerç, 16, Flaçà (Girona)

Porqueres

Port Ferrer, Josep, 14.3.19
St. F. 122 1093 3.4.41 M. 4306 †30.9.41 M.
Père : Ramon Port Siurana, Porqueres (Girona)

Salt

Casademunt Matas, Josep, 22.9.08
St. XI-B 41792 8.9.40 M. 4446 †5.1.41 M.
Épouse : Flora Rovira Servià, c/ Rissal, 19, Salt (Girona)

Franquesa Pigem, Lluís, 28.7.02
St. XI-B 41680 8.9.40 M. 4291 †26.4.43 M.
Épouse : Emília Vera Giménez, c/ Princesa, 172, Salt (Girona)

Rei Roca, Pau, 15.1.03
St.V-D 2601 13.12.40 M. 5185 24.1.41 †31.7.41 G.
Frère : Joan Rei Roca, c/ Manicomi, Salt (Girona)

Riera Granada, Francesc, 17.6.00
St. XIII-A 65042 6.8.4o M. 3541 24.1.41 G. 9618 †8.9.41 G.
Épouse : Roser Carbonell Gómez, c/ Munlau, 56, Barcelona

Viñolas Suñer, Àngel, 29.6.95
St. XVII-B 31347 19.12.41 M. 4354 †23.3.42 M.
Oncle : Pere Suñer, c/ Joaquim Raballat, 14, Salt (Girona)

Sant Gregori

Ribas Timonet, Martí, 18.10.16
St.VIII-C 56270 25.1.41 M. 4027 20.10.41 G. 13698 †9.1.42 G.
Tante :Anna Prat, c/ Àngel Guimerà, Veïnat de Salt (Girona)

Rogé Esteve, Josep, 25.10.11
St. XVII-B 30657 19.12.41 M. 4222 1.6.42 G. 15466 †16.10.42 G.
Père : Pere Rogé, Post Pairet Sant Gregori (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 574

Tarrés Torrent, Miquel, 20.3.10
St. XI-B 87376 27.1.41 M. 6570 8.4.41 G. 12165 †24.5.42 G.
Promise : Dolors Massó, c/ Força, 7, Girona

Santa Eugènia de Ter

Vidal Culubret, Eliseu, 28.5.96
St. V-D 2543 13.12.40 M. 5349 24.1.41 G. 9770 †12.11.41 G.
Épouse : Carme Blanquerna Subirana, c/ Sant Josep, 23, Salt (Girona)

Sarrià de Ter

Pinsà Polomeras, ?, 30.3.16
St. 142 2564 26.4.41 M. 3774 20.10.41 G. 13714 †21.11.41 G.
Père : Salvador Pinsà Fornés, c/ Carme, 24, Sarrià de Ter (Girona)

Serinyà

Coronas Garganta, Pere, 2.10.19
St. V-D 3335 Stranburg 13.12.40 M. 4721 29.3.41 G. 11223 †14.11.41 G.
Père : Salvi Coronas Olivera, Serinyà (Girona)

Planells Curonas, Enric, 22.8.16
St. XI-B 87358 27.1.41 M. 5692 8.4.41 G. 11940 †21.10.41 G.
Mère : Àngela Curonas Freixà, c/ Burriol, Serinyà (Girona)

Vilablareix

Serra Nogué, Josep, 30.6.06
St. VIII-C 35971 25.7.41 M. 4046 †8.5.44 Ternberg
Famille non localisée

Vilademuls

Oliva Viñas, Josep, 20.5.04
St. XIII-A 50541 6.8.40 M. 3440 21.1.41 G. 514 †28.10.41 G.
Épouse : Loreto Dorca Palou, Can Manuel Torradella, Girona

Planes Vila, Josep, 15.12.15
St. XI-B 87358 27.1.41 M. 6110 21.3.41 G. 11409 †21.8.42 G.
Père : Miquel Planes Ribera, Fora Vila, Vilademuls (Girona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 575

Cabrera de Mataró

Rovira Rovira, Esteve, 5.6.98
St. V-D 2559 13.12.40 M. 5231 17.2.41 G. 10014 †1.8.41 G.
Épouse : Josefa Freixenet, c/ Guimerà, 13, Súria (Barcelona)

Canet de Mar

Hereu Dalmau, Jacint, 30.6.07
St. V-D 2863 13.12.40 M. 4883 17.2.41 G. n° ? †15.12.41 G.
Mère : Josepa Salvà, c/ Misericòrdia, 29, Canet de Mar (Barcelona)

Pascual Pujol, Josep, 12.2.15
St. XI-B 87783 27.1.41 M. 6092 17.2.41 G. 10399 †24.1.42 G.
Père : Paulí Pascual Libre, Canet de Mar (Barcelona)

Malgrat

Ríos Egea, Antoni, 7.1.14
St. VIII-A 80157 7.4.41 M. 4878 †17.2.42 M
Père : Manuel Ríos Villegas, c/ Fàbrica, 41, Santa Caterina (Mallorca)

Mataró

Amiento Carmen, Ramon, 18.12.04
St. XI-B 87671 27.1.41 M. 5814 17.2.41 G. 10277 †22.10.41 G.
Mère :Teresa Carmen Marina, c/ Parlament, 47, 2n., Barcelona

Duran Martori, Josep, 25.9.01
St. V-D 2541 13.2.40 M 4755 29.3.41 G. 11245 †10.1.42 G.
Épouse : Maria Yólez Tomàs, Fleys (Yonne, France)

Ferrer Coll, Josep, 19.3.00
Angoulême 24.8.40 M. 3274 24.1.41 G. 13143 †19.12.41 G.
Épouse : Esperança Gimeno Lombarce, c/ Molas, 18, Barcelona

Herrera Altimira, Josep, 22.4.03
St. VIII-C 55848 25.1.41 M. 5085 17.2.41 G. 9932 †14.11.41 G.
Épouse : Dolors Sanvicens, c/ Molins, 11, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 576

Julià Mendoza, Josep, 8.10.10
St. VIII-A 80206 7.4.41 M. 4716 †27.6.42 M.
Père : Maties Julià Pons, c/ Àngels, 33, Mataró (Barcelona)

Mir Brugada, Joaquim, 6.8.06
St. Angoulême 24.8.40 M. 3951 24.1.41 G. 9449 †25.9.41 G
Épouse : Josefa Llopis Cuenca, c/ Aragó, 54, 2n. 3a., Barcelona

Pey Torrents, Juli, 29.7.05
F. St. 140 8546 8.8.41 M. 4185 †3.11.41 M.
Sœur : Antònia Pey Torrents, Sant Miquel, 16, Cardedeu (Barcelona)

Quintana Bassas, Camil, 15.11.06
St. XIII-A 40689 6.8.40 M. 3481 24.1.41 G. 9601 †22.9.41 G.
Mère : Teresa Bassas Tubet, Gran Via, 26, Terrassa (Barcelona)

Soriano Gonzàlez, Elies, 31.5.14.
St. X-B 82827 3.3.41 M. 3722 8.4.41 G. 12142 †19.11.41 G.
Père : Josep Soriano Vilaplana, c/ Sant Cugat, 13, Mataró (Barcelona)

Pineda

Nualart Teixidó, Martí, 29.11.10
St. XVII-A 81141 7.4.41 M. 4813 20.10.41 G. 14398 †4.12.41 G.
Frère : Joaquim Nualart Teixidó, c/ Sant Iscle, 2, Breda (Girona)

Tiana

Amo Díaz, Antoni del, 10.8.14
F. St. 140 7075 26.4.41 M. 3451 20.10.41 G. 13403 †15.11.41 G.
Mère : Isidora Díaz Aguado, c/ Montserrat, 11, Badalona (Barcelona)

Duran Bernadas, Eduard, 22.2.93
St. XIII-A 40494 6.8.40 M. 3162 24.1.41 G. 9183 †31.10.41 G.
Épouse : Clara de Duran, Fleys (Yonne, France)

Tordera

Alós Prats, Francesc, 10.2.09
St. XI-B 87031 27.1.41 M. 6838 20.10.41 G. 13775 †19.12.41 G.
Sœur : Alós Prats, c/ de la Plana, 3, Canet de Mar (Barcelona)

Colom Massó, Joaquim, 15.6.15
St. XI-B 8728 Trier 27.1.41 M. 3239 3.4.41 G. 11912 †19.12.41 G.
Épouse : Rosa Lasaled Romero, c/ José Antonio, 19, Tordera (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 577

Coloma Massó, Miquel, 27.12.12
St. V-D 3045 Stransburg 13.12.40 M. 4714 17.2.41 G. 10744 †1.1.42 G.
Épouse : Rosa Foret Craimiel, c/ General Milà, 78, Tordera (Barcelona)

Martori Massó, Josep, 24.5.12
St. XVII-A 81062 7.4.41 M. 9779 21.4.41 G. 12366 †11.1.42 G.
Père : Jaume Martori Molins, c/ General Mola, 84, Tordera (Barcelona)

Vallmanya

Viñolas Gispert, Joan, 21.6.17
St. II-A 50569 24.5.41 M. 4359 20.10.41 G. 14395 †30.12.41 G.
Mère : Francesca Gispert, Can Lino, Sils (Girona)

Vilassar de Dalt

Galceran Sariguera, Magí, 19.3.12
St. V-D 3038 13.12.40 M. 4808 29.3.41 G. 11287 †14.8.41 G.
Sœur : Paulina Galceran Sariguera, c/ Avinyó, 58, 3er., 2a., Barcelona

Llecha Porqueras, David, 30.3.06
St. X-B 50237 3.3.41 M. 3494 30.6.41 G. 12876 †3.11.41 G.
Épouse : Rosa Gonzàlez Pérez, Banzos (Orense)

MONTSIÀ

Alcanar

Nos Juan, Josep, 15.8.75
St. Angoulême 24.3.40 M. 4228 24.1.41 G. 2505 †16.10.41 G.
Fille : Rosa Nos Fibre, c/ Raval, 25, Alcanar (Tarragone)

Amposta

Jornet Jordà, Ramon, 24.1.94
St. VI-A 39057 22.7.41 M. 3273 20.10.41 G. 13800 †7.12.41 G.
Cousin : Salvador Victorià, Maison de Casa Lunel-Viel (Hérault, France)

Freginals

Tomàs Castell, Miquel, 17.10.04
St. X-B 81425 3.3.41 M. 3737 29.3.41 G. 11688 †16.6.41 G.
Famille non localisée

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 578

Godall

Sànchez Ralda, Josep, 12.8.04
St. X-B 87037 3.3.41 M. 3702 8.4.41 G. 12148 †1.11.41 G.
Épouse : Rosa Muñoz Cabanes, Primera Villa Llarga, 42, Godall (Tarragone)

La Sénia

Lluch Breto, Marià, 29.1.10
St. 140 8055 27.1.41 M. 6004 20.10.41 G. 14363 †27.11.41 G.
Épouse : Felisa Martí Domènech, c/ Moianès, 19-21, Barcelona

Mas de Barberans

Altés Farà, Pere, 11.3.11
Angoulême 24.8.40 M. 3996 24.1.41 G. 8994 †12.1.42 G.
Père : Josep Altés Rojo, c/ Clavell, 62, Mas de Barberans (Tarragone)

Sant Carles de la Ràpita

Gras Reverter, Pere, 9.6.07
St. ? 9.8.40 M. 3600 17.2.41 G. 9912 †26.8.41 G.
Père : Josep Gras, c/ Camp, 7, Sant Carles de la Ràpita (Tarragone)

Navarro Valldejocs, Carles, 27.7.03
St. Angoulême 24.8.40 M. 3810 24.1.41 G. 9500 †31.5.41 G.
Père : Carles Navarro Chalet, Gasòmetre, 33, Tarragone

Serra Castellà, Francesc, 12.3.07
St. Allenstein 9.8.40 M. 3690 24.1.41 G. 9700 †3.1.42 G.
Épouse : Maria Revertés Sànchez, c/ Sant Francesc, 23, Sant Carles de la Ràpita (Tarragone)

Santa Bàrbara

Bel Zaragoza, Joan, 10.2.10
St. V-D 3082 13.12.40 M. 461 ? 17.2.41 G. 45972 †9.10.41 G.
Père : Isidre Bel Pallarès, c/ Sant Roc, 9, La Sénia (Tarragone)

Cid Múria, Gabriel, 25.3.06
St. V-D 3341 13.12.40 M. 4703 28.3.41 G. 11212 †23.8.41 G.
Père : Gabriel Cid Also, c/ Martínez Anido, 38, Santa Bàrbara (Tarragone)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 579

Múria Moliné, Josep, 2.3.17
St. II-B 65159 27.9.40 M. 4472 24.1.41 G. 9488 †5.3.42 G.
Mère : Cinta Moliné Garcia, c/ de la Rosa, 7, Santa Bàrbara (Tarragone)

Ulldecona

Callerisa Albalat, Tomàs, 14.4.15
St. XI-B 86971 27.1.41 M. 5447 8.4.41 G. 11815 †31.1.42 G.
Sœur : Josefina Callerisa Albalat, c/ Sant Vicenç, 16, Ulldecona (Tarragone)

Callerisa Urgellés, Manuel, 6.9.13
St. III-B 47480 25.1.41 M. 3908 8.4.41 G. 12014 †2.1.42 G.
Épouse : Maria Miralles Raga, plaça dels Frares, 40, Ulldecona (Tarragone)

Nadal Serra, Manuel, 11.2.15
St. VIII-C 56269 25.1.41 M. 3621 30.6.41 G. 12959 †21.9.41 G.
Sœur : Agustina Nadal Serra, passeigs dels Plàtans, 27, Badalona (Barcelona)

Pous Carcelles, Antoni, 2.2.13
St. XI-B 87740 27.1.41 M. 5694 17.2.41 G. 10262 †24.8.41 G.
Parent : Mer Carcells, Faubourg Bonnefoy, 171, Toulouse (France)

Reverté Vives, Joan Baptista, 23.3.98
St. XVII 30010 19.12.41 M. 48883 †28.7.42 M.
Épouse : Teresa Saragossa, plaça Manuel Sala, 14, Ulldecona (Tarragone)

NOGUERA

Bellcaire d'Urgell

Llanes Coll, Francesc, 4.10.10
St. ? 26.9.42 M. 13062 †30.3.44 G.R.
Frère : Josep Llanes Coll, c/ Bonavista, 4, Bellcaire d'Urgell (Lleida)

Bellmunt

Riba Crusat, Josep, 19.4.08
St. XVII-B 30276 19.12.41 M. 4490 †17.7.42 M.
Épouse : Elisa Garriga Julià, c/ Villarroel, 60, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 580

Bellvís

Sans Capdevila, Santiago, 30.4.21
St. Angoulême 24.8.40 M. 4193 24.1.41 G. 46660 †21.9.44 G.
Parent : Francesc Sans Segarra, c/ Aurora, 11, Bellvís (Lleida)

Castelló de Farfanya

Ferreró Pey, Ramon, 2.2.06
St. X-B 78262 3.3.41 M. 3376 29.3.41 G. 11636 †26.9.41 G.
Père : Basili Ferreró Franec, c/ Carretera, Organyà (Lleida)

Foradada

Armengol Noyau, Ramon, 6.1.13
F. St. 140 7119 26.4.41 M. 3456 †14.2.42 G.
Père : Joaquim Armengol Muntaner, Foradada (Lleida)

Ivars

Castro Giménez, Josep, 5.5.11
St. II-B 72389 27.9.40 M. 4485 24.1.41 G. 9112 †2.8.41 G.
Parent : Sr. Samuet, c/ Sant Bartomeu, 4, Barcelona

Linyola

Mas Fabregat, Francesc, 1.1.98
St. II-B 72387 27.9.40 M. 4466 21.1.41 G. nº ? †24.2.41 G.
Frère : Joan Mas Fabregat, Linyola (Lleida)

Pascual Carné, Pasqual, 10.8.14
St. Angoulême 24.8.40 M. 3621 24.1.41 G. 9544 †28.9.41 G.
Mère : Providència Carné Roger, c/ Amposta, 4, Linyola (Lleida)

Menàrguens

Buchaca Parramona, Martí, 14.1.06
St. XI-B 87577 27.1.41 M. 6253 8.4.41 G. 12087 †24.11.41 G.
Épouse :Teresa Planella Alemany, c/ del Prat, 15, Menàrguens (Lleida)

Espona Buchaca, Miquel, 9.11.11
St. XI-B 365 Z 27.1.41 M. 6317 8.4.41 G. 11943 †25.10.41 G.
Épouse : Dolors Mirada Solsona, c/ Buenos Aires, 1, Menàrguens (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 581

Forns Mallat, Emili, 15.6.11
St. XI-B 87585 27.1.41 M. 6337 20.10.41 G. 1384 †12.1.42 G.
Père : Emili Forns Puig, Menàrguens (Lleida)

Ortiz Altisent, Manuel, 15.9.86
St. Angoulême 24.8.40 M. 5845 24.1.41 G. 9525 †24.1.41 G.
Épouse : Josefa Montal Torreguitart, c/ Prat, Menàrguens (Lleida)

El Poal

Torres Bosch, Ramon, 24.6.97
St. XI-B 376 Z 27.1.41 M. 6577 21.3.41 G. 11479 †11.11.41 G.
Épouse : Concepció Pedrós, c/ Major, 13, El Poal (Lleida)

Ponts

Gasparc Remolins, Emili, 25.10.18
St. 9.8.40 M. 3581 17.2.41 G. 10345 †25.5.43 G.
Sœur : Joana Gasparc Remolins, c/ Santa Maria, 22, Ponts (Lleida)

Térmens

Torres Massot, Teodor, 31.12.12
St. 140 8968 7.4.41 M. 3339 20.10.41 G. 13699 †26.11.41 G.
Sœur : Carme Torres Massot, c/ Horta, Térmens (Lleida)

OSONA

Balenyà

Sayós Baulenas, Antoni, 26.5.10
St. V-D 2748 13.12.40 M. 5277 29.3.41 G. 11466 †24.12.41 G.
Père : Pere Sayós Gené, c/ Major, 27, Els Hostalets de Balenyà (Barcelona)

Centelles

Roca Mirambell, Joan, 3.3.06
St. V-D 2594 13.12.40 M. 5197 24.1.41 G. 9626 †10.9.41 G.
Père : Francesc Roca, c/ Sardenya, 357, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 582

Gurb

Romà Casas, Joan, 8.9.99
St. XI-B 86591 27.1.41 M. 6147 21.4.41 G. 12453 †10.12.41 G.
Père : Joan Romà Queralt, c/ Nou, 37, Sant Hipòlit (Barcelona)

Els Hostalets de Balenyà

Castells Mas, Jaume, 24.4.11
St. V-D 3251 13.12.40 M. 4687 24.1.41 G. 9108 †11.11.41 G.
Père : Fèlix Castells, c/ Cogullada, 5, Els Hostalets de Balenyà (Barcelona)

Manlleu

Costa Codina, Josep, 28.9.15
St. Allunstein 9.8.40 M. 3633 24.1.41 G. 9150 †6.4.41 G.
Père : Josep Costa Parés, c/ Víctor Pradera, 25, Manlleu (Barcelona)

Pons Freixas, Antoni, 13.6.17
St. V-D 2898 13.12.40 M. 5146 29.3.41 G. 11422 †23.12.41 G.
Père : Isidre Pons, c/ Alta Cortada, 19, Manlleu (Barcelona)

Pous Viñeta, Joan, 2.10.94
St. V-D 2956 13.12.40 M. 5153 29.3.41 G. 11423 †8.11.41 G.
Épouse : Carme Costa Badia, 56, Léon Bourgeois, Castres (Tarn, France)

Vivé Pujals, Josep, 19.10.13
St. V-D 2844 13.12.40 M. 5371 24.1.41 G. 9787 †18.12.41 G.
Mère : Neus Pujals Carreras, c/ Sant Jaume, 18, Manlleu (Barcelona)

Roda de Ter

Fusimana Sabatés, Francesc, 14.3.03
St. XI-B 87309 27.1.41 M. 5917 17.2.41 G. 10130 †3.8.41 G.
Père : Ramon Fusimana Codina, c/ Cavallers, 19, Barcelona

Vilaseca Viñas, Joan, 6.2.09
St. V-D 3028 13.12.40 M. 5356 24.1.41 G. 9777 †8.4.41 G.
Épouse : Lluïsa Navarro Baulenas, c/ Ramón Martí, 47, Roda de Ter (Barcelona)

Xartes Puigdollers, Francesc, 25.9.03
St. Angoulême 24.8.40 M. 3860 24.1.41 G. 9788 †8.7.41 G.
Épouse : Maria Fusimana Sabatés, Costa del Ter, 12, Roda de Ter (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 583

Sant Boi de Lluçanès

Pujals Carreras, Esteve, 15.3.92
St.V-D 2763 13.12.40 M. 5163 †22.10.42 M.
Sœur : Neus Pujals Carreras, c/ Sant Jaume, 18, Manlleu (Barcelona)

Putellas Pujals, Pere, 10.4.10
St.V-D 2764 13.12.40 M. 5164 20.10.41 M. 13995 †15.1.42 G.
Mère : Concepció Putellas, c/ Casanovas, 27, Sant Boi de Lluçanès (Barcelona)

Sant Hipòlit de Voltregà

Marquillas Costa, Domènec, 30.1.15
St.V-D 3092 13.12.40 M. 4978 24.1.41 G. 9430 †19.9.41 G.
Père : Pere Marquillas Díaz, c/ Sant Antoni, 50, Torelló (Barcelona)

Sant Julià de Vilatorta

Castells Roma, Lluís, 17.1.98
St. XI-B 86870 27.1.41 M. 5874 21.4.41 G. 12446 †4.1.42
Épouse : Rosa Mas Lana, c/ Ample, 61, Cerdanyola (Barcelona)

Santa Eugènia de Bages

Sala Maurell, Josep, 21.6.07
St.V-D 2837 13.12.40 M. 5250 29.3.41 G. 11472 †18.1.42 G.
Frère : Ramon Sala Maurell, c/ Raval, 13, Santa Eugènia de Bages (Barcelona)

Seva

Roma Montserrat, Joan, 19.5.10
St. XI-B 87447 27.1.41 M. 5723 8.4.41 G. 11870 †24.11.41 G.
Épouse : Assumpta Malla, c/ Mesó, 4, Palau-solità (Barcelona)

Soler Musada, Damià, 21.2.12
St. XI-A 34636 13.8.40 M. 3802 17.2.41 G. 10654 †9.12.41 G.
Famille non localisée

Torelló

Cotrina Vila, Bonaventura, 12.9.14
St.V-D 5231 13.12.40 M. 4724 24.1.41 G. 9159 †11.9.41 G.
Oncle : Josep Cotrina Escrigues, c/ Exèrcit Espanyol, Torelló (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 584

Vic

Delgado Riubaudulls, Joaquim, 5.6.01
St. VIII-C 55633 27.1.41 M. 3648 30.1.41 G. 13215 †1.12.41 G.
Mère : Clotilde Riubaudulls, c/ Provença, 30, 5è., 2a., Barcelona

Piqué Forgas, Artur, 15.9.00
St. 142 2563 26.4.41 M. 3904 20.10.41 G. 13888 †8.1.42 G.
Père : Ramon Piqué Munts, c/ Sant Hipòlit, 12, Vic (Barcelona)

Serradell Santaneva, Lluís, 6.7.04
St. XI-B 87064 27.1.41 M. 6533 21.4.41 G. 12335 †19.11.41 G.
Belle-sœur : Antònia Fontanals, c/ Deu i Mata, 96, Barcelona

Tona Basas, Felicià, 24.4.03
St. XI-B 87063 27.1.41 M. 6576 8.4.41 G. 11774 †8.11.41 G.
Épouse : Roser Rifà Sidera, c/ Sant Francesc, 68, Vic (Barcelona)

Verdaguer Anglada, Josep, 7.8.03
St. Angoulême 24.8.40 M. 3950 17.2.41 G. 10157 †15.8.41 G.
Épouse : Nativitat Padrod Rosquelles, c/ Sant Pau, 42, Vic (Barcelona)

PALLARS JUSSÀ

Durro

Juanabi Guillén, Josep, 9.3.16
St. 122 28834 8.4.44 M. 62601 †5.9.44 M.
Père : Josep Juanabi, Durro (Lleida)

La Guàrdia de Noguera

Figueras Sanuy, Josep, 24.20.04
St. ? 13.8.40 M. 3722 17.2.41 G. 10320 †24.12.41 G.
Frère : Ramon Figueras Sanuy, c/ Blasco de Garay, 48, Barcelona

Isona

Amorós Roca, Miquel, 18.9.15
St. XI-B 86986 27.1.41 M. 5812 20.10.41 G. 13767 †10.12.41 G.
Père : Francesc Amorós, Isona (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 585

Batalla Subarroca, Miquel, 15.5.10
St. X-B 84569 3.3.41 M. 3198 20.10.41 G. 13961 †10.12.41 G.
Mère :Teresa Subarroca, Isona (Lleida)

Masanes Mestres, Josep, 25.9.03
St. V-D 3288 13.12.40 M. 5004 17.2.41 G. ? †20.10.42 G.
Épouse :Anita Montero Aguilero, c/ Pons i Gallarza, 78, Barcelona

Mestres Torbera, Josep, 16.1.78
St. Angoulême 24.8.40 M. 4201 24.1.41 G. 9443 †2.8.41 G.
Parent : Eleuteri Llinàs, plaça del Bisbe, Isona (Lleida)

La Pobleta de Bellveí

Jaumot Montans, Fèlix, 3.6.09
St. ? 9.8.40 M. 3562 24.1.41 G. 9348 †24.6.41 G.
Frère : Josep Jaumot Montans, c/ Major, 11, La Pobleta de Bellveí (Lleida)

Sant Miguel de la Vall

Roca Roca, Josep, 20.6.97
St. XI-B 87754 27.1.41 M. 6135 30.6.41 G. 13148 †1.10.41 G.
Épouse :Antònia Gabriel Guixi, c/ Irlanda, 8, Barcelona

Sarroca de Bellera

Cierco Castell, Fèlix, 10.7.99
St. ? nº ? 13.8.40 M. 4704 24.1.41 G. 9127 †14.12.41 G.
Épouse : Marcella Jordana Relan, c/ Bonsuccés, 9, Barcelona

Juanico Mateu, Josep, 16.3.19
St. XI-B 87552 27.1.41 M. 5571 20.10.41 G. 14351 †19.11.41 G.
Mère : Elvira Mateu Tunno, c/ Oliva, 60, Barcelona

Vilaller

Canut Pallàs, Àngel, 7.3.99
St. XIII-A 65090 6.8.40 M. 3310 30.6.41 G. †23.9.41 G.
Famille non localisée

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 586

PALLARS SOBIRÀ

Esterri d'Àneu

Portillo López, Antoni, 15.4.06
St. X-B 74116 3.3.41 M. 3625 30.6.41 G. 13252 †11.12.41 G.
Épouse : Natàlia Anglès Rajadell, c/ Crisantems, 1, 1er., L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Isil (Gil)

Coma Aura, Joan, 24.6.09
St. V-D 3153 13.12.40 M. 4716 24.1.41 G. 9140 †13.3.42 G.
Frère : Josep Coma Aura, c/ de la Roca, Isil (Lleida)

Pallerola de Rialp

Cirera Fàbregas, Enric, 20.10.06 Pallerola de Rialp
St. XI-B 87365 Fl. 27.1.41 M. 6297 †28.5.41 K.C.N.
Mère : Dolors Fàbrega Casas, Vila de Barella, Gironella (Lleida)

Soriguera del Cantó

Puvill Batalla, Manuel, 14.10.00
St. XI-B 87691 27.1.41 M. 5697 17.2.41 G. ? †21.7.41 G.
Mère : Maria Batalla, Soriguera del Cantó (Lleida)

Tor

Riba Call, Andreu, 12.12.10
St. VI-C Trier 3.4.41 M. 4366 20.10.41 G. 14452 †19.1.42 G.
Frère : Lluís Riba, c/ Guillem Tell, 25, Barcelona

PRIORAT

L'Arbolí

Estivill Robert, Marcellí, 7.12.01
St. XI-B 41802 8.9.40 M. 4322 17.2.41 G. 10746 †12.9.41 G.
Père : Josep Estivill, c/ Dr. Mallafré, 31, Vilaplana (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 587

Bellmunt del Priorat

Sedó Cabré, Josep, 18.6.07
St. 142 26.4.41 M. 3416 20.10.41 G. 14469 †1.11.41 G.
Frère : Antoni Cabré, c/ Major, 53, Bellmunt del Priorat (Tarragona)

Cabassers

Serra Bru, Miquel, 26.1.14
St. VIII-C 56880 25.1.41 M. 3277 20.10.41 G. 13736 †2.1.42 G.
Père : Wenceslau Serra Abella, c/ Major, 104, Cabassers (Tarragona)

Vellver Llechs, Victorià, 8.12.92
St. ? 13.12.40 M. 5340 24.1.41 G. 9761 †23.6.41 G.
Famille non localisée

Falset

Mana Argelaga, Jaume, 8.12.17
St. ? 13.8.41 M. 3771 24.1.41 G. 2394 †12.12.41 G.
Sœur : Assumpta Maria Argelaga, c/ Príncep de Vergara, 36, L'Hospitalet (Barcelona)

Rull Pallejà, Francesc, 27.1.08
St. XI-B 8654 27.1.41 M. 6158 29.3.41 G. 11446 †16.10.41 G.
Mère : Teresa Pallejà Gassó, c/ Hospital, 17, Falset (Tarragona)

Gratallops

Ripoll Peri, Josep, 6.7.90
F. St. 161 884 3.4.41 M. 4367 21.4.41 G. 12318 †14.11.41 G.
Épouse : Maria Valsell Homdell, Gratallops (Tarragona)

La Figuera

Abelló Mestres, Joan, 23. 11.11
St. VIII-C 37142 25.1.41 M. 3485 29.3.41 G. 11612 †4.11.41 G.
Mère : Maria Mestres Llorens, c/ de Garcia, 1, La Figuera (Tarragona)

Masroig

Inglada Giné, Josep, 3.3.01
St. X-B 84030 3.3.41 M. 3458 8.4.41 G. 84030 †15.12.41 G.
Épouse : Victòria Escoda Margalef, c/ de la Font, 41, Masroig (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 588

El Molar

Vidal Pujol, Andreu, 16.2.09
St. XI-B 87036 27.1.41 M. 6819 21.4.41 G. 12437 †6.10.41 G.
Père : Andreu Vidal, c/ Nou, 1, El Molar (Tarragona)

Poboleda

Gorja Borres, Ramon, 14.8.91
St. XI-B 414 Z 27.1.41 M. 6366 8.4.41 G. 12209 †9.10.41 G.
Épouse : Enriqueta Masgaref, c/ Galera, 10, Reus (Tarragona)

Pradell

Bertran Cabré, Sixt, 25.8.00
St. VIII-C 35977 25.1.41 M. 3177 20.10.41 G. 14235 †29.11.41 G.
Épouse : Maria Aguiló Lleveria, c/ Burguera, 1, Pradell (Tarragona)

Ulldemolins

Casas Alabart, Blai, 3.2.95
St. XI-B 61088 25.11.40 M. 4530 24.1.41 G. 9102 †29.3.41 G.
Famille non localisée

Nogués Franch, Jaume, 25.1.90
St. Angoulême 24.8.40 M. 3897 24 1.41 G. ? †4.3.41 G.
Père : Antoni Nogués, c/ Loreto, 56, Ulldemolins (Tarragona)

RIBERA D'EBRE

Ascó

Medico Ribas, Agustí, 14.2.07
St. XI-B 87020 27.1.41 M. 5619 8.4.41 G. 12046 †1.1.42 G.
Parent : Josep Rivas, c/ Pàtria, Barcelona

Benissanet

Grau Roca, Ricard, 6.4.98
St. Angoulême 24.8.40 M. 3826 24.1.41 G. 9324 †4.2.42 G.
Belle-sœur : Maria Sunyer Sabater, Marquès del Duero, 127, 6è., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 589

Sarroca Papasseit, Elies, 11.2.93
St. VIII-C 57167 ? M. 4144 17.2.41 G. 10377 †29.10.41 G.
Épouse : Rosa Pedrola, c/ Verdura, 4, Benissanet (Tarragona)

Flix

Agramunt Tarragó, Ramon, 13. 1.07
St. XI-B 87580 27.1.41 M. 6204 8.4.41 G. 12068 †26.12.41 G.
Épouse : Maria Casanovas Pedro, c/ Colom, 18, Tarragona

Alentorn Tarragó, Carles, 8.6.06
St. V-D 2790 13.12.40 M. 4563 24.1.41 G. 8288 †23.11.41 G.
Épouse : Maria Garcia Pous, plaça d'Espanya, 7, Flix (Tarragona)

Ferruis Costa, Joan, 23.1.13
St. VIII-C 55585 25.1.41 M. 3679 20.10.41 G. 14304 †24.12.41 G.
Épouse : Mercè Descarrega Massot, c/ Major, 54, Flix (Tarragona)

Sánchez Grau, Agustí, 10.11.10
St. X-B 62163 3.3.41 M. 3691 †19.10.41 M.
Mère : Maria Grau, Sant Roc, 35, Flix (Tarragona)

Vaqué Agramunt, Josep, 17.9.92
St. XI B 87244 27.1.41 M. 6588 17.2.41 G. ? †22.7.41 G.
Épouse : Francesca Tarré Ribera, Saint-Lujan (Mairie) (Gers, France)

Zurita Nogales, Domènech, 5.9.13
St. V-D 2784 13.12.40 M. 5378 20.10.41 G. 13947 †15.5.43 G.
Épouse : Maria Reig, c/ Major, 16, Flix (Tarragona)

Gandesa

Pradells Altés, Miquel, 15.6.95
St. XI-B 87627 27.1.41 M. 6499 29.3.41 G. 11397 †8.12.41 G.
Épouse : Antònia Sabaté Fulqué, c/ Pau Iglésias, 4, Gandesa (Tarragona)

Ginestar

Borràs Penaigues, Joan, 24.3.04
St. VIII-C 57172 25.1.41 M. 4358 21.4.41 G. 12395 †13.11.41 G.
Épouse : Mercè Vilella Gallan, c/ de la Creu, 20, Ginestar (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 590

Miravet d'Èbre

Papasseit Gambiu, Joan, 17.10.04
St. X-B 61564 3.3.41 M. 3605 8.4.41 G. 11923 †28.9.41 G.
Épouse : Regina Ripoll Pedrola, c/ Castell, 12, Miravet d'Èbre (Tarragona)

Pedrola Molina, Josep, 19.7.18
St. XIII-A 65063 6.8.40 M. 3434 17.2.41 G. 10550 †10.12.41 G.
Père : Antoni Pedrola Ramos, c/ Baranes de Po, 1, Miravet d'Èbre (Tarragona)

Sastre Sànchez, Fernàndez, 25.1.10
St. XI-B 62165 3.3.41 M. 3709 4.8.41 G. 12156 †10.12.41 G.
Père : Joan Sastre Pedrola, c/ Raval, s/n., Miravet d'Èbre (Tarragona)

Palma d'Èbre

Ciuraneta Filella, Joan, 3.1.92
St. VIII-C 56790 Trier 25.1.41 M. 3630 17.2.41 G. ? †2.5.41 G.
Épouse : Dolors Abella, c/ Portell, 4, Palma d'Èbre (Tarragona)

Sas Llop, Francesc, 23.2.12
St. Angoulême 24.8.40 M. 4144 17.2.41 G. 10377 †8.11.41 G.
Épouse : Irene Prunera Menjo, c/ Sentmenat, 152, Sabadell (Barcelona)

Prunera Prunera, Josep, 28.2.07
St. XIII-A 40623 6.8.40 M. 3254 24.1.41 G. 9589 †2.4.41 G.
Épouse : Maria Solé Ciuraneta, Centre d'Accueil des Refugiés Espagnols (Draguignan, France)

Tivissa

Aviñó Cedó, Agustí, 24.3.92
St. V-D 2736 13.12.40 M. 4600 24.1.41 G. 9014 †13.10.41 G.
Parent : Tomasa Aviñó, c/ General Goded, 7, Reus (Tarragona)

Bargalló Serras, Joan, 12.12.98
St. VIII-C 56596 25.1.41 M. 4231 17.2.41 G. 4231 †14.4.41 G.
Épouse : Dolors Estopa Grau, c/ del Calvari, 3, Flix (Tarragona)

Caballé Cedó, Josep, 1.9.04
St. VIII-C 57064 25.1.41 M. 3812 †10.5.41 Steyr
Épouse : Dolors Martí Caballé, c/ Fortuny, 1, Tarragona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 591

Castellví Pena, Jaume, 26.1.04
St. III-A 49913 25.1.41 M. 3341 8.4.41 G. 12184 †24.11.41 G.
Épouse : Maria Marjaró Margalef, c/ Joan Vicens, Tivissa (Tarragona)

Cedó Margalef, Domènec, 22.1.05
St. XI-B 87048 27.1.41 M. 5248 17.2.41 G. 10837 †1.1.41 G.
Épouse : Maria Alebart Bargalló, c/ Font, Tivissa (Tarragona)

Cedó Margalef, Ramon, 11.11.97
St. XI-B 87049 27.1.41 M. 5251 17.2.41 G. 10840 †6.11.41 G.
Épouse : Maria Porqueras Tort, c/ Padilla, Tivissa (Tarragona)

Fortuny Sabaté, Josep, 5.12.12
St. VIII-C 37164 25.1.41 M. 3687 †5.2.42 M.
Épouse : Ramona Aguilar Foquet, c/ Salvat, 77, Barcelona

Juncosa Escoda, Josep, 12.1.14
St. XIII-A 42720 6.8.40 M. 3415 †17.11.41 Floresd
Épouse : Maria Monsó Martí, c/ Sant Pere, 33, Reus (Tarragona)

Pujol Margalef, Daniel, 15.6.02
St. III-A 4929 25.1.41 M. 3347 17.2.41 G. 10620 †14.11.41 G.
Épouse : Maria Castellví, c/ Juan Vicente, 8, Tivissa (Tarragona)

Quintana Castellví, Joaquim, 13.12.97
St. XI-B 426 L 27.1.41 M. 6121 22.3.41 G. 11426 †29.10.41 G.
Sœur : Carme Quintana Castellví, c/ Unió, 8, Tivissa (Tarragona)

La Torre de l'Espanyol

Jornet Sentís, Pere, 7.7.04
St. VIII-C 56796 25.1.41 M. 3189 29.1.41 G. 11669 †23.12.41 G.
Père : Josep Jornet Nicolau, c/ Portal, 22, La Torre de l'Espanyol (Tarragona)

RIPOLLÈS

Campdevànol

Soler Gatius, Pelegrí, 20.2.93
St. VIII-C 56379 25.1.41 M. 4233 17.2.41 G. 10423 †7.11.41 G.
Épouse : Mercè Rodríguez Cebrià, c/ Rusiñol, 37, Manlleu (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 592

Camprodon

Claret Barri, Josep, 15.5.01
St. XI-B 86980 Fl 27.1.41 M. 6300 29.3.41 G. 11208 †11.10.41 G.
Mère : Isabel Barri Lanesc, c/ València, 65, Camprodon (Girona)

Cros Serrat, Joan, 15.8.97
St. Allenstein 9.3.40 M. 3705 24.1.41 G. 9155 †10.3.41 G.
Épouse : Jacinta Casanovas, c/ Concepció Arenal, 238, Barcelona

Dòrria

Surroca Bové, Josep, 17.2.14
St. XI-B 87634 27.1.41 M. 6567 8.7.41 G. 11791 †19.6.42 G.
Sœur : ? Surroca Bové, Colònia Recolons, Casa 8, nº 7, Ribes de Freser (Girona)

Ribes de Freser

Bonet Trabal, Pere, 4.6.15
St. II-A 37447 24.5.41 M. 4010 20.10.41 G. 13936 †14.1.42 G.
Épouse : Maria Costi Sampiedro, rue de la Caserne (Mont-du-Gers, France)

Corcoy Surroca, Josep, 19.5.14
St. VI-F 36644 3.4.41 M. 3907 20.10.41 G. 13814 †13.1.42 G.
Épouse : Joana Arriola Figueró, Hotel Barbacam, Foix (Ariège, France)

Ripoll

Altesa Oró, Ramón, 8.1.11
St. VIII-C 56847 25.1.41 M. 4101 20.10.41 G. 13616 †22.4.42 G.
Épouse Àngels Pujols Sols, c/ Sant Joan, 30, Ripoll (Girona)

Puigcorbé Marcé, Lluís, 12.2.00
St. XI-B 41674 8.9.40 M. 4401 24.1.41 G. 9522 †17.12.41 G.
Frère : Josep Puigcorbé Marcé, Can Ganiveta, Ripoll (Girona)

Soler Espinat, Antoni, 17.1.06
St. XIII-A 90490 6.8.40 M. 3158 24.1.41 G. 9713 †16.9.41 G.
Épouse : Anna de Soler, Châtran-Guillon (Eure, France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 593

Sant Quirze de Besora

Surinyat Serrat, Jeroni, 17.7.04
St. V-D 2728 13.12.41 M. 5312 8.4.41 G. ? †20.12.41 G.
Neveu : Lluís Baltés Serrat, Carretera la Ricarda, Montesquiu (Barcelona)

SEGARRA

Biosca

Vilaprosa Nourabets, Jaume, 17.7.10
St. VIII-C 56259 25.1.41 M. 3697 †10.9.41 M.
Épouse : Petra Morales, c/ Amigant, 6, Manresa (Barcelona)

Cervera

Alceda Sarra, Ramon, 16.2.06
St. XVIII-B nº 59641 19.12.41 M. 4687 †2.3.43 M.
Épouse : Dolors Ferrer Nadal, plaça del Santíssim, 13, Vinaròs (Castelló de la Plana)

Porté Rius, Miquel, 12.5.15
St. VII-A 14608 31.8.41 M. 4721 20.10.41 G. 13265 †1.1.42 G.
Père : Jaume Porté Escau, c/ Luchana, 75, pral., Barcelona

Riera Closa, Josep, 28.3.06
St. XI-B 87694 27.1.41 M. 6133 17.2.41 G. 10266 †15.5.43 G.
Épouse : Maria Casanova Ollé, Casa Magí, Curullada (Lleida)

Granyena de Segarra

Bonet Villarubí, Ramon, 3.6.96
St. XI-B 435 27.1.41 M. 6249 17.2.41 G. 10516 †1.12.41 G.
Père : Joan Bonet, Raval Nord, Granyena de Segarra (Lleida)

Prenyanosa

Caldero Alvado, Salvador, 29.6.15
St. XVII-B 55827 19.2.41 M. 5055 12.5.42 G. 15371 †26.7.42 G.
Père : Ferran Caldero Tolosa, Prenyanosa (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 594

Sanaüja

Brunet López, Àngel, 15.1.12
St. XVIII-A 80353 7.4.41 M. 4542 30.6.41 G. 12018 †2.12.41 G.
Parent : Francesca Ribó, Marqués del Duero, 167, Barcelona

Talavera

Solé Ballesté, Magí, 2.2.95
St. XI-B 86798 27.1.41 M. 6561 8.8.41 G. 12216 †24.8.41 G.
Père : Josep Solé, Pati del Castell, Santa Coloma de Queralt (Tarragona)

Les Oluges

Merlú Cornellana, Antoni, 18.4.97
F. St. 140 8261 22.7.41 M. 3310 20.10.41 G. 13832 †21.11.41 G.
Épouse : Josepa Boladeras Pessarrodona, Sant Martí Sesgueioles (Barcelona)

Tarroja de Segarra

Gomà Solé, Genís, 23.9.12
St. XVIII-B 28030 19.12.41 M. 4902 †24.9.42 Steyr
Père : Ramon Gomà, Tarroja (Lleida)

Torà

Cases Blanch, Antoni, 12.6.00
St. V-D 2984 15.12.40 N. 4680 24.5.41 G. n° ? †24.5.41 G.
Famille non localisée

SEGRIÀ

Albatàrrec

Carrera Botines, Carmel, 30.3.16
St. 142 2494 26.4.41 M. 3165 20.10.41 G. 13718 †2.11.41 G.
Mère : Ramona Botines, c/ Sudanell, 7, Albatàrrec (Lleida)

Alcarràs

Companys Castells, Francesc, 7.10.11
St. V-D 2973 13.12.40 M. 4800 †23.8.43 Steyr
Sœur : Pepita Companys Castells, c/ Detrás, 67, Lleida

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 595

Garcia Segués, Ferran, 15.4.15
St.V-D 3308 13.12.40 M. 4832 20.10.41 G. 14341 †12.1.42 G.
Père : Josep Garcia Jové, Vista Alegre, 9, Alcarràs (Lleida)

Mir Escarp, Casimir, 4.6.16
St. IX-C 31463 3.4.41 M. 4221 8.4.41 G. 11935 †13.1.42 G.
Mère :Teresa Escarp, La Polsa, Alcarràs (Lleida)

Vera Jové, Basili, 18.12.00
St. XI-B 86981 27.1.41 M. 6706 17.2.41 G. 10094 †10.9.41 G.
Frère : Manuel Vera Jové, c/ Tallada, 43, Alcarràs (Lleida)

Alguaire

Alcàzar Mistoy, Ramon, 6.9.11
St. VIII-C 36285 25.1.41 M. 4595 30.6.41 G. 12885 †10.12.41 G.
Père : Marià Alcàzar Pastor, Bell-lloc, Alguaire (Lleida)

Almacelles

Terré Vila, Antoni, 28.7.13
St. Angoulême 24.8.40 M. 4098 24.1.41 G. 9733 †26.11.41 G.
Mère : Maria Vila Daroca, c/ Sant Antoni, 44, Almacelles (Lleida)

Almenar

Sarroca Vitrià, Joan, 1.3.19
F. St. 140 8921 7.6.41 M. 5152 20.10.41 G. 13732 †15.5.42 G.
Père : Ramon Surroca Teres, c/ Nou, 10 baixos, Almenar (Lleida)

Sanjoan Cucó, Josep, 20.8.11
St.V-D 2743 13.1.40 M. 5300 17.2.41 G. 10745 †7.11.41 G.
Épouse : Francesca Vilagrasa, c/ Mars, 15, Almenar (Lleida)

Segués Boncompte, Pere, 28.8.03
St. 121 684 23.7.41 M. 3732 20.10.41 G. 13731 †16.11.41 H.
Père : Francesc Segués Magrí, Espadós, 7, Almenar (Lleida)

Corbins

Balaguer Trilla, Alfred, 29.5.20
St. XI-B 87786 27.1.41 M. 5823 30.6.41 G. 12862 †11.10.41 G.
Père : Francesc Balaguer Amella, c/ del Raval, A, Corbins (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 596

Carné Serana, Pau, 31.3.90
St.V-D 3001 13.12.40 M. 4670 24.1.41 G. 9026 †21.4.41 G.
Parent : Pere Serana, c/ Clot, 69, Barcelona

Torreguitart Bari, Antoni, 3.3.19
St.VD 2538 13.12.40 M. 5313 †2.2.41 G.
Père : Antoni Torreguitart, Pont Calsians, Corbins (Lleida)

La Granja d'Escarp

Estiarte Teixidó, Julià, 5.4.94
St. XI-B 87008 27.1.41 M. 6322 17.2.41 G. 10442 †5.11.41 G.
Épouse : Josefa Estivill, c/ Dr. Mallafré, 31, Vilaplana (Tarragona)

Lleida

Baqué Coll, Josep, 25.12.02
St. XI-B 87275 27.1.41 M. 6228 21.4.41 G. 12336 †13.11.41 G.
Épouse : Ramona Pons Solé, passatge Caminal, 133, Barcelona

Borràs Soler, Miquel, 17.9.15
St. XI-B 87810 27.1.41 M. 5850 29.3.41 G. 11191 †28.12.41 G.
Mère : Josefa Soler Borrell, c/ Vista Alegre, 9, Amposta (Tarragona)

Chacó Palau, Carmel, 15.3.14
St. XI-B 86941 27.1.41 M. 5479 20.10.41 G. 13975 †24.11.41 G.
Épouse : Maria Cuñat Terres, Santa Maria d'Oló (Barcelona)

Casteras Oró, Esteve, 11.2.01
St. XI-B 87639 27.1.41 M. 6284 17.2.41 G. 10585 †7.1.42 G.
Épouse : Jacinta Casas, Castellbell i Vilar (Barcelona)

Casteras Oró, Miquel, 11.10.08
St. ? n° ? 9.8.40 M. 3554 17.2.41 G. 10605 †24.9.41 G.
Père : Carmel Casteras, c/ Sant Gil, 20, Lleida

La Cruz Manguillot, Francesc, 10.5.19
St. XI-B 86579 27.1.41 M. 5573 8.4.41 G. 11865 †17.3.42 G.
Sœur : Josefa La Cruz Manguillot, c/ Major, 24, Lleida

Estrada Fabregat, Josep, 27.5.17
St. 140 7592 26.4.41 M. 4841 20.10.41 G. 14293 †3.12.41 G
Père : Josep Estrada Carulla, c/ Cavallers, 6, Lleida

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 597

Miñano Lozano, Domènec, 1.8.16
St. Angoulême 24.8.40 M. ? 24.1.41 G. 9447 †10.2.42 G.
Père : Andreu Miñano Garcia, c/ Torresolona, 1, Lleida

Morello Pinto, Benet, 31.10.21
Angoulême 24.8.40 M. 4123 24.1.41 G. 9471 †1.3.42 G.
Père : Ramiro Morello Campinto, rue du Pavoir, Bois de les Baronnies (Drôme, France)

Pinós Abad, Pau, 28.8.90
St. Angoulême 24.8.40 M. 4058 †19.12.40 M.
Parent : Ramonga Domingo, c/ Fraga, 17, Lleida

Piñol Millàs, Josep M., 28.4.80
St. VIII-A 80338 7.4.41 M. 4853 20.10.41 G. 13673 †11.11.41 G.
Épouse : Mercè Nogués Roy, c/ Magdalena, 37, Lleida

Sari May, Josep, 3.11.02
St. VIII-C 57145 25.1.41 M. 3372 17.2.41 G. ? †19.10.41 G.
Mère : Maria May, Lleida

Teixidó Badia, Josep, 5.7.14
St. VIII-C 37143 25.1.41 M. 3283 29.3.41 G. 11689 †19.3.42 G.
Père : Esteve Teixidó Bargalló, c/ Dr. Robert, 25, Lleida

Tori Borra, Julià, 30.10.19
St. XVII-A 81031 7.4.41 M. 5001 20.10.41 G. 13594 †28.12.41 G.
Père : Benet Toro Apaz, c/ Pau Sahyn, 26, Barbastre (Osca)

Maials

Aresté Aresté, Josep, 29.11.09
St. 140 7112 27.1.40 M. 6220 30.6.41 G. 12862 †13.1.42 G.
Parent : Mateu Aresté, 8 rue d'Arkier, Nîmes (France)

Triguell Font, Artur, 3.7.03
St. XVII-B 28028 19.12.41 M. 4132 †25.6.42 M.
Épouse : Eulàlia Olaya Cases, 69 rue de la Paix, 2, La Chau-de-Fonds (Neuchâtel, Suisse)

Massalcoreig

Arbonés Gallinat, Josep, 22.7.15
St. XI-B 87776 27.1.41 M. 6219 20.10.41 G. 14218 †5.11.42 G.
Père : Miquel Arbonés Vugí, c/ Major, 29, Massalcoreig (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 598

Miralcamp

Aldoma Villabrija, Miquel, 26.3.01
St. 140 7034 26.4.41 M. 4404 30.6.41 G. 12918 †13.8.41 G.
Sœur : Engràcia Aldoma Villabrija, Rambla d'Aragó, 1, Lleida
Épouse : Ramona Puigsmon, Raval del Carme, 87, Tàrrega (Lleida)

Mollerussa

Torres Tribó, Josep, 3.10.99
St. XIII-A 65137 6.8.40 M. 3444 24.1.41 G. 9742 †22.9.41 G.
Mère : Teresa Tribó, c/ Arbeca, Mollerussa (Lleida)

Rosselló

Cuberes Porta, Josep, 11.2.15
St. XI-B 86607 27.1.41 M. 6306 17.2.41 G. 10498 †15.12.41 G.
Père : Joaquim Cuberes, Carretera, 17, Rosselló (Lleida)

Curia Gatins, Enric, 15.2.11
St. XI-B 86577 27.1.41 M. 5887 17.2.41 G. 10154 †28.1.42 G.
Épouse : Josefa Curai Miranda, c/ Cavallers, 46, 2n., Lleida

Jové Farré, Benjamí, 25.6.08
St. XI-B 86787 27.1.41 M. 5995 20.10.41 G. 13288 †10.1.42 G.
Épouse : Manuela Villas Terrassa, c/ Julià Lluc, 36, Monistrol de Montserrat (Barcelona)

Seròs

Ibars Alba, Josep, 31.1.15
St. VIII-C 56795 25.1.41 M. 4841 29.3.41 G. 11521 †8.12.41 G.
Mère : Magdalena Alba Nogués, c/ Aresté, 17, Seròs (Lleida)

Mir Vallès, Francesc, 30.8.11
St. V-D 3124 13.12.40 M. 5023 †1.2.42 G.
Père : Àngel Mir, plaça Major, 3, Seròs (Lleida)

Puig Guim, Felip, 24.4.07
F. St. 122 1148 3.4.41 M. 4342 †16.3.45 Steyr
Père : Àngel Puig, c/ de la Palma, 15, Seròs (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 599

Roca Albà, Ramon, 20.4.00
St. XI-B 322 L 27.1.41 M. 6525 17.2.41 G. ? †27.4.41 G.
Parent : Carme Oliva Gascon, c/ Barceloneta, 5, Seròs (Lleida)

Roca Soldevila, Antoni, 26.4.18
St. Trier 3.4.41 M. 4371 20.10.41 G. 14558 †12.11.41 G.
Père : Francesc Roca Jové, c/ Sant Miquel, 4, Seròs (Lleida)

Teixidó Romia, Andreu, 9.6.18
St. 122 1065 3.4.41 M. 3457 20.10.41 G. 14481 †14.10.41 G.
Père : Antoni Teixidó, Raval de la Sèquia, 8, Seròs (Lleida)

Torrebesses

Pelegrí Porqueras, Pelegrí, 28.7.96
St. XI-B 87766 27.1.41 M. 6026 29.3.41 G. 11418 †8.12.41 G.
Épouse : Pilar Agustí Malet, c/ Convent, 96, Sabadell (Barcelona)

Torrefarrera

Bicardí Casals, Bonaventura, 27.11.14
St. III-C 49922 25.1.41 M. 4129 17.2.41 G. 9836 †22.10.41 G.
Famille non localisée

Torres de Segre

Ruestes Camí, Antoni, 10.2.05
F. St. 140 8751 8.8.41 M. 4117 20.10.41 G. 14436 †17.8.42 G.
Épouse : Enriqueta Vidal Pascual, c/ Barraques, 1, Almacelles (Lleida)

Ruestes Camí, Joan, 13.5.11
F. St. 140 8752 8.8.41 M. 4116 20.10.41 G. 14437 †2.2.41 G.
Père : Sebastià Ruestes Munné, c/ Barraques, 1, Almacelles (Lleida)

Villagrasa Zorda, Gaspar, 28.5.19
St. XI-A 34649 13.8.40 M. 3797 24.1.41 G. 9771 †9.9.41 G.
Mère : Gregòria Zorda, c/ Sant Agustí, 12, Bujaraloz (Saragosse)

Vilanova de Segrià

Torrellas Bañeras, Ramon, 12.10.04
St. X-B 81427 3.3.41 M. 3738 20.10.41 G. 14080 †7.11.41 G.
Épouse : Maria Tomàs Taulet, c/ Parra, 9, Alfarràs (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 600

LA SELVA

Amer

Torrent Corominas, Amadeu, 24.2.16
St. VIII-C 35976 25.1.40 M. 4209 20.10.41 G. 14483 †14.11.41 G.
Père : Joan Torrent Gujeula, c/ Rose, 15, Cornellà de Llobregat (Barcelona)

Anglès

Bellver Busquets, Rossend, 13.6.15
St. XI-B 86575 27.1.41 M. 6244 17.2.41 G. 10673 †7.8.42 G.
Père : Josep Bellver Costa, c/ de les Escoles, 16, Anglès (Girona)

Manau Taberner, Joan, 8.4.20
St. V-D 3193 13.12.40 M. 4969 20.10.41 G. 13561 †17.12.41 G.
Sœur : Pilar Manau Taberner, c/ Nou, 28, Sant Julià de Ramis (Girona)

Perecaula Perecaula, Pere, 10.3.00
St. XI-B 41796 8.9.40 M. 4313 24.1.41 G. ? †14.2.41 G.
Épouse : Àngels Rigau, c/ Santa Magdalena, Anglès (Girona)

Tomàs Blanc, Bartomeu, 25.3.19
St. XI-B 87650 27.1.41 M. 6689 29.3.41 G. 11486 †24.2.42 G.
Sœur : Enriqueta Tomàs Blanch, c/ Montjuïc, 5, Girona

Riudellots de la Selva

Borrell Roure, Joan, 29.10.14
St. X-B 80034 3.3.41 M. 3240 29.3.41 G. 11655 †26.12.41 G.
Père : Francesc Borrell Turró, c/ Perelló, 8, Vilablareix (Girona)

Camps Masgrau, Carles, 4.2.94
St. V-D 3096 13.12.40 M. 4656 24.1.41 G. 9085 †17.6.41 G.
Épouse : Antònia Castellet, c/ Verdaguer, 9, Roda de Ter (Barcelona)

Blanes

Verdalet Guardiola, Francesc, 14.7.14
St. XI-B 87486 27.1.41 M. 5841 17.2.41 G. n° ? †17.10.41 G.
Frère : Josep Verdalet Guardiola, c/ Joaquim, 69, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 601

Caldes de Malavella

Vendrell Valentí, Joan, 4.10.13
St. VIII-B 31333 19.12.41 M. 4390 †10.3.43 M.
Famille non localisée

Maçanes

Clos Expósito, Enric, 11.2.14
St. V-D 3221 27.1.41 M. 5456 8.4.41 G. 11995 †12.11.41 G.
Sœur : Carme Clos Expósito, c/ Colom, 12, Pineda (Barcelona)

Madí Mola, Emili, 12.2.10
St. XI-B 86854 27.1.41 M. 6021 29.3.41 G. 11370 †15.11.41 G.
Épouse : Lluïsa Salip Torrent, c/ Caseta Olivé, 26, Martorell de la Selva (Maçanet, Girona)

Sant Feliu de Buixalleu

Masacles Carreras, Lluís, 1.5.18
St. VIII-C 56273 25.1.41 M. 3953 †2.2.42 M.
Père : Josep Masacles, Maçanes (Girona)

Sant Hilari Sacalm

Artola Casals, Àngel, 2.8.03
St. Angoulême 24.8.40 M. 4203 24.1.41 G. 9018 †31.8.41 G.
Épouse : Rita Verdolet Serrallonga, c/ Vilanova, 16, Olot (Girona)

Donadeu Brusallén, Isidre, 15.3.18
St. Angoulême 24.8.40 M. 3812 24.1.41 G. 9179 †28.11.41 G.
Parent : Hilari Brusallén Redó, Hospital, 54, Sant Hilari Sacalm (Girona)

Donadeu Brusallén, Narcís, 26.8.07
St. Angoulême 24.8.40 M. 3809 24.1.41 G. 9180 †3.5.41 G.
Parent : Hilari Brusallén Redó, c/ Hospital, 54, Sant Hilari Sacalm (Girona)

Vidreres

Alemany Peyret, Rossend, 6.1.20
St. XVIII-A 80248 1.4.41 M. 4513 20.10.41 G. 12566 †29 ? (incomplet)
Sœur : Agnès Alemany Peyret, Bovera (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 602

Vilobí d'Onyar

Francisco Palahí, Esteve, 15.3.06
F. St. 140 7666 26.4.41 M. 4643 30.6.41 G. 13242 †7.11.41 G. (electro)
Épouse : Maria Serra Domingo, Can Talaià, Aiguaviva (Girona)

SOLSONÈS

Guixers

Costa Cardona, Agustí, 25.8.07
St. 140 7473 26.4.41 M. 3253 20.10.41 G. 14609 †7.11.41 G.
Sœur : Dolors Costa Cardona, ptge. Viladomat, 17, Berga (Barcelona)

Lladurs

Muntada Villero, Pere, 16.11.05
St. V-D 3071 13.12.40 M. 5063 24.1.41 G. 9485 †1.12.41 G.
Beau-frère : Valentí Canal Uró, Colònia Pons, Puig-reig (Barcelona)

Navès

Soler Torrens, Josep, 12.9.09
St. XI-B 87163 27.1.41 M. 5765 20.10.41 G. 13875 †25.12.41 G.
Épouse : Àngela Sol Busquets, c/ Sant Miquel, 24, Cardona (Barcelona)

Odèn

Riba Orrit, Josep, 27.12.97
St. XI-B 430 Z 27.1.41 M. 6727 17.2.41 G. 10015 †30.9.41 G.
Épouse : Matilde Orrit Prat, Odèn (Lleida)

Solsona

Furnell Call, Lluís, 27.11.06
St. XI-B 87785 27.1.41 M. 5916 30.6.41 G. n° ? †17.7.41 G.
Mère : Antònia Coll Maura, c/ del Bisbe, 76, Ciutat de Mallorca

Nosas Augé, Josep, 15.3.18
St. VIII-C 56813 25.1.41 M. 3279 29.3.41 G. 11670 21.1.42 G.
Père : Manuel Nosas, pl. Sant Joan, 15, Solsona (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 603

Constantí

Alegret Mané, Lluís, 10.10.15
St. XI-B 87601 27.1.41 M. 5399 8.4.41 G. 11916 †30.9.41 G.
Père : Vicent Alegret Golarons, c/ General Mola, 33, Constantí (Tarragona)

Alegret Mané, Damià, 2.7.07
St. XI-B nº 87614 27.1.41 M. 5400 8.4.41 G. 11917 †25.11.41 G.
Épouse : Maria Seguí Folch, Raval de les Creus, 2, Constantí (Tarragona)

Maduell Nuto, Joan, 31.11.12
St. Angoulême 9.8.40 M. 3580 8.4.41 G. 10760 †17.12.41 G.
Sœur : M. Teresa Maduell Nuto, c/ Generalísimo, 99, Tarragona

Martorell Martí, Maties, 1.11.91
St. XI-B 423 L 27.1.41 M. 5617 17.12.41 G. 10221 †8.11.41 G.
Épouse : Antònia Ferran Solé, c/ General Mola, 1, Constantí (Tarragona)

Molas Minguellas, Fèlix, 22.11.96
St. XI-B 413 Z 27.1.41 M. 6050 29.3.41 G. 11347 †31.8.41 G.
Mère : Cristina Minguellas, c/ Sant Pere, 17, Constantí (Tarragona)

Pérez Martí, Pere, 15.11.15
St. XI-B 87424 27.1.41 M. 6495 17.2.41 G. 10669 †26.12.41 G.
Frère : Lluís Pérez Martí, c/ General Mola, 26, Constantí (Tarragona)

Seguí Folch, Josep M., 12.6.17
St. XI-B 87602 27.1.41 M. 5759 8.4.41 G. 11215 †29.9.41 G.
Père : Josep Seguí Ràfols, c/ Creus, 2, Constantí (Tarragona)

Tàpies Roig, Joan, 3.6.04
St. XI-B 87499 27.1.41 M. 6684 29.3.41 G. 11476 †23.11.41 G.
Épouse : Dolors Torrabadell Munné, c/ 28 març, 29, Constantí (Tarragona)

Morell

Grau Guinovart, Martí, 15.10.04
St. XI-B 86824 27.1.41 M. 6370 17.2.41 G. 10404 †1.12.41 G.
Père : Martí Grau Gassol, c/ Major, 42, Morell (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 604

La Pobla de Montornès

Mercadé Tell, Joan, 31.1.18
St. VIII-C 56713 25.1.41 M. 3268 8.4.41 G. 11869 †29.12.41 G.
Mère : Cinta Tell Vallvé, c/ Sol, 7, La Pobla de Montornès (Tarragona)

Roda de Berà

Mercadé Arall, Josep, 16.7.08
St. XIII-B 40659 6.8.40 M. 3275 17.2.41 G. 11869 †21.12.41 G.
Mère : Antònia Arall Vives, c/ Salvador, 19, Roda de Berà (Tarragona)

Mercader Cañellas, Pere, 12.11.13
St. 140 8259 26.4.41 M. 4703 20.10.41 G. 14370 †27.11.41 G.
Mère : Eulàlia Cañellas Sorrut (Charley-par-Blet, France)

Tarragona

Alsina Amorós, Josep, 17.5.09
St. XI-B 85760 27.1.41 M. 5810 17.2.41 G. 10261 †31.7.42 G.
Père : Antoni Alsina, c/ Colom, 18, 4rt., 4a., Tarragona

Alujes Bericat, Josep, 6.1.21
St. VIII-C 57070 3.4.41 M. 3792 20.10.41 G. 13589 †7.12.41 G.
Mère : Lluïsa Bericat, et Père : Pere Alujas, c/ Puig-reig, 13, Tarragona

Alujes Llagostera, Pau, 9.4.98
St. VIII-C 57069 25.1.41 M. 4102 17.2.41 G. 9810 †5.9.41 G.
Famille non localisée

Barba Roca, Josep, 17.7.07
St. XI-B 87711 27.1.41 M. 5831 29.3.41 G. 11192 †23.9.41 G.
Parents : Josep Torredemer, et Épouse : Tecla Rovira, c/ Barcelona, 42, Tarragona

Bonifás Gotarola, Lluís, 11.9.13
St. XI-B 87625 27.1.41 M. 5423 8.4.41 G. 12070 †3.1.42 G.
Épouse : Felisa Esteve, c/ Almagro, 16, Saragossa

Español Abella, Sixt, 21.10.93
St. VIII-C 55595 25.1.41 M. 3661 17.2.41 G. 9883 †14.9.41 G.
Épouse : Providència Tomàs, Vallfogona de Riucorb (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 605

Garcia Gomis, Antonio, 27.1.91
St. VIII-C 86662 25.1.41 M. 5961 30.6.41 G. 18071 †3.12.41, G.
Père : Marià Garcia Andrés, c/ Mora Alta, 6, Alacant

Gras Ferré, Jordi, 12.6.12
St. XI-B 87184 27.1.41 M. 5540 29.3.41 G. 11295 †9.12.41 G.
Mère : Antònia Farré Gacas, c/ Santa Anna, 8, Tarragona

Lleveria Sauvé, Josep, 9.3.81
St. Angoulême 24.8.40 M. 4149 24.1.41 G. 9367 †12.4.41 G.
Épouse : Gertrudis Pedrosa Solé, Besan (Hérault, France)

Madarro Rodríguez, Josep, 20.9.15
St. XI-B 68781 25.11.40 M. 4529 17.2.41 G. ? †25.12.41 G.
Sœur : Àngels Madarro Rodríguez, Tournissan (Aude, France)

Marquès Anguera, Miquel, 29.11.09
St. XIII-A 40647 6.8.40 M. 3267 24.1.41 G. 9429 †4.11.41 G.
Parent : Maria Anguera, c/ Llibertat, 5 bis, Barcelona

Martí Roig, Josep, 17.2.41
St. 140 8160 26.4.41 M. 4491 †9.9.41 M.
Père : Joan Martí Lafont, pl. de la Riba, 31, Tarragona

Olivé Saperas, Salvador, 10.4.02
St. 140 3421 22.7.41 M. 3356 20.10.41 G. 13705 †10.1.43 G.
Épouse : Mercè Roig Bladé, c/ Colom, 35 baixos, Tarragona

Vilallonga del Camp

Cassà Guillamet, Ramon, 9.6.07
St. V-D 3070 15.12.40 M. 4682 17.2.41 G. 10527 †7.12.41 G.
Épouse : Providència Sendra Ciscar, placa General Primo de Rivera, 22, Vilallonga del Camp (Tarragona)

Queralt Pascual, Josep, 13.2.05
St. Allenstein 9.3.40 M. 3574 24.1.41 G. 8595 †10.4.41 G.
Épouse : Dolors Juncosa Marcó, c/ Raval, 28, Vinyoles (Tarragona)

Reig Andreu, Pere, 23.3.18
St. V-D 2729 13.12.40 M. 5178 19.3.41 G. 11451 †22.9.41 G.
Mère : Raimonda Andreu Queralt, c/ Nou, 22, Vilallonga del Camp (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 606

Reig Andreu, Ramon, 19.8.02
St. V-D 2515 13.12.40 M. 5179 24.1.41 G. 9610 †9.7.41 G.
Mère : Raimonda Andreu Queralt, c/ Nou, 22, Vilallonga del Camp (Tarragona)

Vila-seca de Solcina

Mariné Granell, Esteve, 17.3.07
St. Allenstein 9.8.40 M. 3577 28.11.42 G. 3850 †3.4.43 G.
Mère : Antònia Granell, c/ Monterols, 32, Vila-seca de Solcina (Tarragona)

Martí Escoda, Esteve, 2.9.18
St. Angoulême 24.8.40 M. 3867 24.1.41 G. 9406 †11.11.41 G.
Tante : Filomena Escoda, Camí de Valls, 9, Tarragona

TERRA ALTA

Arnes

Moliné Pallarés, Joaquim, 27.7.96
F. St. 142 2545 3.11.41 M. 3239 †21.4.42 M.
Parent : Gregori Cresc, c/ de l'Aigua, 2, Martorell (Barcelona)

Samper Inglès, Antoni, 16.5.08
St. XI-B 41629 8.9.40 M. 4441 24.1.41 G. 9667 †23.12.41 G.
Sœur : Palmira Samper Inglès, Rosalia de Castro, 43, Barcelona

Serrano Ramón, Isidor, 4.4.05
St. VI-G 8726 3.4.41 M. 4485 20.10.41 G. 14661 †18.12.41 G.
Parent : Francesc Muñoz, rue Izard, Serignand (Hérault, France)

Corbera d'Èbre

Busquets Folquet, Miquel, 25.2.05
St. XIII-A 65047 6.8.40 M. 3462 17.2.41 G. ? †11.11.41 G.
Épouse : Antònia Granell, c/ Billar, 9, Barcelona

Casadó Bargalló, Joan, 14.3.02
St. III-A 49912 25.1.41 M. 3814 30.6.41 G. 13059 †9.11.41 G.
Épouse : Consol Pena Miró, c/ Ramon Margalef, 21, La Serra d'Almos (Tarragona)

Hurtado Altadill, Ramon, 4.4.14
St. XI-B 87778 27.1.41 M. 5565 29.3.41 G. 11309 †7.12.41 G.
Épouse : Balbina Cruz Albí, Raval, Corbera d'Èbre (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 607

Llop Cardona, Josep, 10.3.06
St. XI-B 87780 27.1.41 M. 5599 20.10.41 G. 13978 †17.11.41 G.
Épouse : Antònia Bosquet Llor, 2, rue Dupuy Bourquet, Auveillan (Aude, France)

Vandellós Lliberia, Francesc, 30.11.17
St. VIII-C 58851 25.1.41 M. 4080 17.2.41 G. ? †4.7.41 G.
Sœur : Josepa Vandellós Lliberia, Corbera d'Èbre (Tarragona)

La Fatarella

Ruana Fuchó, Ramon, 15.5.15
St. II-B 85160 27.9.40 M. 4473 24.1.41 G. 9649 †3.12.42 G.
Famille : Elvira Descarreja, La Fatarella (Tarragona)

Tigell Pasqual, 6.7.15
St. XI-B 86775 27.1.41 M. 5777 29.3.41 G. 11485 †31.10.42 G.
Parent : Maria Gironès, c/ Villalba, La Fatarella (Tarragona)

Gandesa

Batista Sans, Llorenç, 4.11.05
St. X-B 81850 3.3.41 M. 3199 †7.10.41 M.
Épouse : Teresa Celma, c/ Idearte, 18, Gandesa (Tarragona)

Salvadó Sabaté, Emília, 24.8.07
St. X-B 79075 3.3.41 M. 3682 8.4.41 G. 11922 †10.7.42 M.
Père : Llorenç Salvadó, c/ Cul de Sac, 15, Gandesa (Tarragona)

Serra Pallarès, Tomàs, 8.3.03
St. V-D 2893 13.12.40 M. 3429 17.2.41 G. 10583 †13.10.41 G.
Père : Pere Serra, c/ Sant Antoni, 20, Gandesa (Tarragona)

Horta de Sant Joan

Cortès Grau, Josep, 31.10.18
St. X-B 80672 S1 3.3.41 M. 3309 21.4.41 G. 12351 †15.1.42 G.
Père : Ramon Cortès Moragreda, Manittat, par Maguey Vexin (Seine-et-Oise, France)

Fornós Viñet, Antoni, 12.3.06
St. VIII-C 35979 25.1.41 M. 4541 20.10.41 G. 14300 †14.11.41 G.
Épouse : Roser Mestre Bonfill, c/ Modolell, 12, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 608

El Pinell de Brai

Martí Marc, Pere, 4.8.04
St. VIII-C 56785 25.1.41 M. 4615 17.2.41 G. 10612 †9.11.41 G.
Père : Martí, c/ Mora, 3, El Pinell de Brai (Tarragona)

Vallès Pallarès, Pere, 25.5.02
St. XI-B 86493 7.1.41 M. 6707 28.8.41 G. 12368 †20.10.41 G.
Frère : Manuel Vallès Pallarès, c/ Bon Aire, 7, El Pinell de Brai (Tarragona)

La Pobla de Massaluca

Melich Curons, Carles, 8.1.18
St. ? 9.8.40 M. 3637 21.4.41 G. 12549 †19.12.41 G.
Père : Francesc Melich, Plaça, 4, La Pobla de Massaluca (Tarragona)

Prat de Comte

Cardona Viña, Josep, 15.1.98
St. Karrel 13.8.40 M. 3729 17.2.41 G. 10264 †13.8.41 G.
Épouse : Carmen Alcubero, c/ del Beat Salvador, 4, Prat de Comte (Tarragona)

Laosa Viña, Antoni, 10.2.98
St. VIII-C 36311 25.1.41 M. 3934 17.2.41 G. 9953 †29.11.41 G.
Épouse : Carme Roselló Viña, c/ Bot, Prat de Comte (Tarragona)

Parallès Miralles, Lluís, 31.5.05
St. Kanel 13.8.40 M. 3602 24.1.41 G. ? †31.1.41 G.
Père : Josep Parallès Garcia, c/ del Frontó, 3, Prat de Comte (Tarragona)

Puvill Borrull, Miquel, 1.3.01
St. VIII-C 36514 25.1.41 M. 3562 17.2.41 G. 10024 †15.10.41 G.
Cousin : Joan Viña, Jardin de Saint-Jean-de-Leron, Crussades (Aude, France)

Rosselló Viña, Bartomeu, 29.5.95
St. VIII-C 36833 25.1.41 M. 4018 17.2.41 G. 10048 †20.9.41 G.
Cousin : Josep Viña Viña, c/ Alcolea, 20, Barcelona

Rosselló Viña, Salvador, 31.3.97
St. VIII-C 36832 25.1.41 M. 4017 17.2.41 G. 10044 †12.1.42 G.
Épouse : Miquela Pallarés Alcoberre, c/ Paloma, 15, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 609

Sabater Pagerolas, Josep, 9.1.02
St. XI-A 13.8.40 M. 3730 17.2.41 G. 10269 †14.9.41 G.
Épouse : Marianna Alcoberro Rodriguera, c/ Major, 6, Prat de Comte (Tarragona)

Vilalba dels Arcs

Blanch Domènech, Ramon, 11.8.12
St. X-B 82933 3.3.41 M. 3221 20.10.41 G. ? †15.1.42 G.
Mère : Dolors Domènech Cacistany, c/ de la Unió, 9, Corbera d'Èbre (Tarragona)

URGELL

Anglesola

Gabernet Genet, Llorenç, 30.5.04
Allenstein 9.8.40 M. 3603 24.6.41 G. 5244 †18.8.41 G.
Tante :Anita Bonastre, c/ Sierra Camero, 21, Sabadell (Barcelona)

Gabernet Macià, Antoni, 28.2.08
St. XIII-C 00678 24.5.41 M. 5536 20.10.41 G. 13603 †7.12.41 G.
Père : Pere Gabernet Mula, c/ Ali Bey, 201, 1er., 2a., Barcelona

Gues Vidal, Pau, 17.1.20
St. III-A 54105 16.5.41 M. 5203 30.6.41 G. 1286 ? †15.12.41 G.
Père : Delfí Gues, c/ Major, 9, El Tarròs de Tornabous (Lleida)

Barbens

Grano Alsina, Joan, 3.6.17
St. XI-B 68872 27.1.41 M. 6369 30.6.41 G. 13167 †13.11.41 G.
Mère : Maria Alsina Ribera, c/ Indústria, 37, Sant Boi de Llobregat (Barcelona)

Belianes

Claramunt Segura, Josep, 24.7.80
St.Angoulême 24.8.40 M. 4214 29.3.41 G. 11696 †28.7.41 G.
Fils : Josep Claramunt, Balelles (Lleida)

Bellpuig

Grano Sala, Pere, 15.3.13
St. XI-B 87567 27.1.41 M. 6619 17.2.41 G. 10834 †26.1.42 G.
Père : Francesc Grano, c/ de la Plaça, 30, Bellpuig (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 610

Pont Llobera, Miquel, 26.8.18
St. XIII-A 40583 6.8.4o M. 3239 27.2.41 G. ? †25.3.41 G.
Père : Miquel Pont Font, Belevoux-de-Vieux, Hérault, (France)

Castellseràs

Valero Villagrasa, Manuel, 26.5.06
St. V-D 2786 13.12.40 M. 3361 24.1.41 G. 9755 †28.9.41 G.
Mère : Isabel Villagrasa, plaça de l'Església, Castellseràs (Lleida)

Ossó de Sió

Jové Flotats, Jaume, ?
St. XI-B 364 Z 27.1.41 M. 5996 29.3.41 G. 11322 †28.10.41 G.
Mère : Dolors Flotats Palou, c/ Cervantes, 5, Linyola (Lleida)

Rocafort de Vallbona

Capdevila Pons, Baldomer, 22.12.13
St. Angoulême 24.8.40 M. 3947 17.2.41 G. 10158 †24.9.41 G.
Père : Josep Capdevila, Rocafort de Vallbona (Lleida)

Tàrrega

Foquet Doll, Antoni, 28.1.14
St. Hohenstein 9.8.40 M. 3601 24.1.41 G. 9239 †9.12.41 G.
Oncle : Paulí Planas, c/ Mallorca, 371, 1er. 1a., Barcelona

Peruga Puy, Emili, 9.3.12
St. X-B 82676 3.3.41 M. 3622 †16.2.43 M.
Père : Jacint Peruga Carme, c/ Verge del Pla, Barbastre (Osca)

Real Llores, Josep, 8.12.00
St. VIII-C 56258 25.1.41 M. 3532 17.2.41 G. ? †24.6.41 G
Épouse : Ramona Llors, c/ Sant Josep, 42, Tàrrega (Lleida)

Ibos Briansó, Josep, 15.6.09
F. St. 140 9080 25.4.41 M. 4091 30.6.41 G. ? †1.12.41 G.
Mère : Antònia Briansó Delaggio, c/ Freser, 24, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 611

Tornabous

Garriga Flotats, Joan, 3.8.99
St. XI-B 4367 27.1.41 M. 6355 17.2.41 G. 10427 †28.10.41 G.
Mère : Raimonda Flotats, c/ de la Guàrdia, Tornabous (Lleida)

Vilanova de Bellpuig

Florensa Tudela, Manuel, 15.11.00
St. XI-B 87618 27.1.41 M. 6324 29.3.41 G. 11262 †26.9.41 G.
Mère : Teresa Tudela Puig, c/ Palau, 14, Mollerussa (Lleida)

VALLÈS OCCIDENTAL

Caldes de Montbui

Catapau Rabadà, Josep, 7.9.14
St. XI-B 87440 27.1.41 M. 6237 8.4.41 G. 11890 †22.11.41 G.
Mère : Maria Rabadà Grimau

Malla Carreras, Isidre, 9.5.12
St. XI-B 27.1.41 M. 6421 20.10.41 G. 14636 †15.1.42 G.
Parent : Josep Carrera, Major, 59, Caldes de Montbui (Barcelona)

Deu Casanovas, Joan, 27.6.14
St. XI-B 87449 27.1.41 M. 6311 8.4.41 G. ? †22.11.41 G.
Père : Prim Deu Altarriba, c/ Vic, 29, Caldes de Montbui (Barcelona)

Manuel Blaví, Josep, 7.2.79
St. V-D 3314 13.12.40 M. 1635 24.1.41 G. 9395 †4.7.41 G.
Parent : Francesc Masachs, Progrés, 1, Caldes de Montbui (Barcelona)

Ramon Comas, Marcel, 15.3.10
St. XVIII-A 81032 7.4.41 M. 4875 †3.5.43 M.
Épouse : Teresa Ventura Padrós, c/ Sant Climent, 6, Caldes de Montbui (Barcelona)

Castellar del Vallès

Puigdellogs Sastre, Ramon, 17.3.20
St. XII-B 13080 24.5.41 M. 5811 20.10.41 G. 13803 †6.12.41 G.
Père : Lluís Puigdellogs Ratat, Baretas, 25, Castellar del Vallès (Barcelona)

Mogent

Gramage Martínez, Llorenç, 27.9.13
St. VIII-C 56864 25.1.41 M. 3742 17.2.41 G. 9917 †19.1.42 G.
Épouse : Maria Castellon Farré, Avg. Alfonso XIII, 410, Badalona (Barcelona)

Palau de Plegamans

Casañas Codina, Pere, 4.2.95
St. XI-B 363 L. 27.1.41 M. 6280 8.4.41 G. 12055 †21.12.41 G.
Épouse : Anna Fontcuberta Plantada, Can Mora, Palau de Plegamans (Barcelona)

Ripollet

Datzira Casamitjana, Josep, 12.2.12
St. VI-H 5762 3.4.41 M. 3916 †2.2.42 M.
Épouse : Paquita Celrés, plaça Major, Balaguer (Lleida)

Pallàs Alsina, Pau, 5.9.06
St. XIII-A 40650 6.8.40 M. 3269 24.1.41 G. 5938 †11.4.41 G.
Père : Sebastià Pallàs, Primo de Rivera, 333, Sabadell (Barcelona)

Rubí

Aragonès Campedrós, Enric, 14.10.04
St. VIII-C 56869 25.1.41 M. 4478 17.2.41 G. 10549 †7.8.41 G.
Sœur : Assumpta Aragonès Campedrós, Sant Isidre, 29, Rubí (Barcelona)

Rossinyol Folch, Joaquim, 16.2.13
St. XIII-A 42766 6.8.40 M. 3456 17.2.41 G. 10355 †27.7.41 G.
Sœur : Josepa Rossinyol Folch, c/ Pere, 5, Rubí (Barcelona)

Sabadell

Alemany Figueres, Pau, 7.7.15
St. X-B 84602 3.3.41 M. 3174 21.4.41 G. 12324 †11.11.41 G.
Épouse : Maria Cardona Rodenes, c/ Torre Amparo, 3, Sabadell (Barcelona)

Anglès Anglès, Venanci, 4.4.12
St. V-D 2735 13.12.40 M. 4572 20.10.41 G. 13960 †16.12.41 G.
Père : Francesc Anglès, Latorre, 2, Sabadell (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 613

Arqués Simó, Eugeni, 28.12.12
St.V-D 3027 13.12.40 M. 4590 24.1.41 G. 9011 †10.2.42 G.
Mère : Dolors Simó, c/ Còrsega, 648, Barcelona

Batet Planas, Ramon, 2.2.09
St.V. D 2975 13.12.40 M. 4615 24.1.41 G. 9045 †8.11.41 G.
Mère :Teresa Planas, Casa Sunyer, 4, Sabadell (Barcelona)

Cañellas Mañé, Esteve, 2.6.06
St. X-B 74117 3.3.41 M. 3266 29.3.41 G. 11662 †3.11.41 G.
Épouse : Maria Hinojo Pérez, Cirés, 12, Barcelona

Cañellas Mañé, Melcior, 7.11.99
St. X-B 74407 3.3.41 M. 3268 21.3.41 G. 11659 †2.12.41 G.
Épouse : Pilar Moragas, d'en Caberó, 3, Sabadell (Barcelona)

Casanellas Gené, Jaume, 9.4.98
St.V-D 3014 13.12.40 M. 4663 24.1.41 G. 9116 †8.4.41 G.
Épouse : Àngela Figuera, c/ Sierra Camarro, 24, Barcelona

Llonch Casanovas, Marià, 19.2.98
St. XI-B 87758 27.1.41 M. 6003 30.6.41 G. 12909 †31.8.41 G.
Épouse : Dolors Vivas Bisbal, Pius XII, 172, Sabadell (Barcelona)

Navarro Bielsa, Pere, 27.5.19
St. XI-B 00405 27.1.41 M. 5655 8.4.41 G. 12098 †14.11.41 G.
Sœur : Mercè Navarro Bielsa, Covadonga, 225, Sabadell (Barcelona)

Paloma Massafret, Jaume, 22.4.17
St. XI-B 86481 27.1.41 M. 6742 20.10.41 G. 15786 †1.11.41 G.
Père : Domènec Paloma Creus, Raval de Fosa, 34, Sabadell (Barcelona)

Rodríguez Escursell, Josep, 3.2.19
St.VI-C 24862 25.1.41 M. 4868 29.3.41 G. 11683 †17.5.43 G.
Cousine : Maria Casas Escursell, Campmany, 26, Sabadell (Barcelona)

Serratosa Fitó, Daniel, 12.6.00
St.V-D 2924 13.12.40 M. 5285 24.1.41 G. 9702 †30.7.41 G.
Sœur : Caterina Serratosa Fitó, Horta Nova, 122, Sabadell (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 614

Sant Llorenç Savall

Gras Puigmartí, Joan, 18.1.97
St. V-D 5235 13.12.40 M. 4873 17.2.41 G. 10447 †21.11.41 G.
Épouse : Virgínia Iranzo Pérez, c/ Ramon Borrell, 67, Terrassa (Barcelona)

Santa Perpètua de la Moguda

Forns Ninou, Projecte, 7.8.07
St. VIII-C 57142 25.1.41 M. 3856 17.2.41 G. 9896 †7.11.41 G.
Épouse : Francesca Roca Parera, c/ Caldes, 14, Parets del Vallès (Barcelona)

Rovira Prats, Josep, 14.10.06
St. VIII-C 56816 25.1.41 M. 5063 20.10.41 G. 14405 †18.11.41 G.
Épouse. Maria Planes Riera, Castellar del Vallès (Barcelona)

Terrassa

Cirera Mayor, Josep, 25.11.99
St. V-D 3135 Stranburg 13.12.40 M. 4706 24.1.41 G. 9149 †9.7.41 G.
Frère : Salvador Cirera Mayor, Cd de la Place, Restaurant Disnettis, Alès (Gard, France)

Costa Sanllehí, Magí, 18.2.95
St. Angoulême 24.8.40 M. 3944 24.1.41 G. 9152 †22.9.41 G.
Sœur : Maria Costa Sanllehí, Societat, 34, Terrassa (Barcelona)

Guàrdia Bonet, Josep, 25.4.41
St. XI-B 87727 27.1.41 M. 5223 20.10.41 G. 14310 †14.1.42 G.
Mère : Teresa Bonet Berenguer, c/ Marquès de Comillas, 5o, Terrassa (Barcelona)

Julià Bruguera, Josep, 11.10.17
St. XVII-B 72878 7.4.41 M. 4714 20.10.41 G. 14350 †24.12.41 G.
Père : Llorenç Julià Balcells, c/ de la Bassa, 102, Terrassa (Barcelona)

Pallerols Guiteras, Lluís, 21.9.07
St. X-B 77945 3.3.41 M. 3602 21.4.41 G. 12333 †25.10.41 G.
Sœur : Maria Pallerols Guiteras, Carretera de Matadepera, Terrassa (Barcelona)

Peirí Miró, Josep, 20.3.15
St. XIII-A 40654 6.8.40 M. 3272 17.2.41 G. 10181 †17.11.41 G.
Sœur : Maria Peirí Miró, Monlan, 38, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 615

Puig Ferrer, Martí, 11.9.07
St. XIII-A 65056 6.8.40 M. 3465 17.2.41 G. 10311 †15.4.43 G.
Épouse : Maria Ferrer Cibrada, c/ Bartomeu Amat, 10, Terrassa (Barcelona)

Terricabras Macarulla, Ramon, 22.11.16
St. X-B 78053 3.3.41 M. 3735 29.3.41 G. 11735 †1.11.41 G.
Mère : Maria Macarulla Escolà, carretera Martorell, Barcelona

Vidal Almirall, Andreu, 15.11.12
St. XI-B 87746 27.1.41 M. 6595 29.3.41 G. 11493 †12.1.42 G.
Père : Janer Vidal Mateu, c/ Sant Miquel, 13, Rubí (Barcelona)

Vidal Forcada, Eugeni, 28.12.03
St. VIII-C 56564 25.1.41 M. 3429 21.4.41 G. 12330 †23.8.41 G.
Épouse : Rosa Jové Muntané, c/ Sastre, 43, Olesa de Montserrat (Barcelona)

VALLÈS ORIENTAL

Granollers

Masjuan Reverter, Artur, 22.1.04
St. XI-B 220 Z 25.11.40 M. 4522 21.3.41 G. 11345 †20.11.41 G.
Famille non localisée

Jané Bauras, Miquel, 17.4.20
St. 140 7811 8.8.41 M. 4002 20.10.41 G. †3.12.41 G.
Père : Nicolau Jané Espardenyes, c/ Lletjós, 19, Granollers (Barcelona)

Pont Artigas, Josep, 18.11.03
St. VIII-C 56813 25.1.41 M. 3380 20.10.41 G. 13874 †7.11.41 G.
Épouse : Concepció Macià Carbonell, c/ Cogulada, 3, Balenyà (Barcelona)

Mollet del Vallès

Bach Vilà, Vicenç, 10.10.06
St. XI-B 87089 27.1.41 M. 5821 21.3.41 G. 12146 †7.7.41 G.
Épouse : Rosa Fransi Mayoles, Sometent, 14, Mollet del Vallès (Barcelona)

Cuyàs Niubó, Pere, 25.5.05
St. V-D 3137 13.1.41 M. 6313 8.4.41 G. 13987 †26.12.41 G.
Mère : Nati Sans (!), Entença, 49, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 616

Molins Maynom, Joan, 3.5.11
St. Allenstein 9.8.40 M. 3622 24.1.41 G. 9455 †23.10.41 G.
Frère : Miquel Molins Maynom, c/ Sol, 35, Mollet del Vallès (Barcelona)

Tura Ros, Joan, 3.5.12
St. I-B 44231 9.8.40 M. 3555 29.3.41 G. 11484 †23.10.41 G.
Épouse : Roser Mas Giménez, avinguda General Franco, 17, Mollet del Vallès (Barcelona)

Montornès del Vallès

Clivillers Joan, Marià, 20.1.02
St. V-D 3279 13.12.40 M. 4710 †2.4.41 G.
Épouse : Josefa Nueto, c/ Matas, 2, Barcelona

Clivillers Joan, Joan, 7.9.09
St. V-D 3236 13.12.40 M. 4709 17.2.41 G. 10739 †1.12.41 G.
Épouse : Maria Corominas, Rambla, 20, Vic (Barcelona)

Montseny

Expósito Masnou, Pere, 29.6.00
St. V-D 2523 13.12.40 M. 4773 29.3.41 G. 11257 †6.11.41 G.
Épouse : Isabel Valldenou, c/ Urgell, 38, 2n., Manresa (Barcelona)

Sant Celoni

Pahissa Bruguera, Josep, 11.11.80
St. XI-B, 41797 8.9.40 M. 4375 24.1.41 G. 2532 †26.4.41 G.
Père : Josep Pahissa Expósito, c/ Palaudàries, Granollers (Barcelona)

Soler Berlet, Martí, 13.3.95
St. 140 8092 22.7.41 M. 3495 20.10.41 G. 13414 †1.12.41 G.
Fille : Antònia Soler Muns, c/ Ramon i Cajal, 96, Barcelona

Sant Esteve de Palautordera

Clos Pujades, Enric, 24.10.07
St. VIII-C 56584 25.1.41 M. 3828 17.2.41 G. n° ? 4.5.41 G.
Sœur : Teresa Clos, Sant Esteve de Palautordera (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 617

Sant Feliu de Codines

Sans Tortera, Manuel, 20.10.14
St. XVII-A 80194 7.4.41 M. 4965 20.10.41 G. 13666 †9.12.41 G.
Parent : Antònia Tortera Fruns, c/ Bassella, 43, Sant Feliu de Codines (Barcelona)

Sant Fost de Campsentelles

Sarriel Castellà, Ramon, 6.7.02
St. XI-B 443 27.1.41 M. 6549 8.4.41 G. 11799 †1.1.42 G.
Mère : Rita Castellà, Mas La Llagosta, Sant Fost de Campsentelles (Barcelona)

Parets del Vallès

Xicota Àlvarez, Pere, 24.4.05
St. XI-B 442 27.1.41 M. 6801 17.2.41 G. 10582 †11.9.41 G.
Épouse : Maria Guasch, c/ Nou, 5, Pèrets del Vallès (Barcelona)

Vallgorguina

Illa Pujades, Jaume, 20.11.04
St. XI-B 87561 27.1.41 M. 6777 17.2.41 G. 9927 †26.9.41 G.
Épouse : Mercè Bonsoms Ribera, c/ Molí de ? Sant Celoni (Barcelona)

CATALUNYA ARAGONESA

ALTA RIBAGORÇA

Montanui

Escales Subirats, Modest, 15.12.15
St. X-B 84571 3.3.41 M. 3346 29.3.41 G. 11616 †4.12.41 G.
Oncle : Joaquim Subirats, Rabat Usine Électrique, Tarascon (Ariège, France)

BAIXA RIBAGORÇA

Estopanyà

Teres Mirada, Agustí, 11.2.16
St. VIII-C 56809 25.1.41 M. 3848 17.2.41 G. 10076 †13.11.41 G.
Père : Agustí Teres Romero, Estopanyà (Osca)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 618

BAIX CINCA

Fraga

Lahuerta Alba, Joaquim, 23.8.17
St. V-D 2507 13.12.40 M. 4917 17.2.41 G. 10521 †2.12.41 G.
Mère : Pilar Alba Arbonès, c/ Tossal, 36, Fraga (Osca)

Orús Cantain, Antoni, 19.6.07
St. XI-B 87289 27.1.41 M. 6080 29.3.41 G. 11392 †31.12.41 G.
Parent : Andreu Castan, Castelet Closes, Castelnaudary (Aude, France)

Serrans Guardiola, Antoni, 13.6.12
St. V-D 2740 13.12.40 M. 5274 †5.4.41 G.
Famille non localisée

Mequinensa

Silvestre Ibars, Josep, 1.1.12
St. IX-B 13.8.40 M. 3739 17.2.41 G. †19.6.41 G.
Père : Antoni Silvestre, c/ Calvari, 1, Mequinensa (Saragosse)

Saidí

Pelai Jordan, Ramon, 31.8.13
St. XI-B 86957 27.1.41 M. 5677 8.4.41 G. 12067 †2.1.42 G.
Épouse : Dolors Guillèn Turmo, c/ del Rin, 10, Saidí (Osca)

Torrent de Cinca

Tarragó Izquierdo, Miquel, 19.7.13
St. VIII-C 35963 25.1.41 M. 4060 8.4.41 G. 12165 †24.5.42 G.
Sœur : Delfina Tarragó Izquierdo, c/ Raval, 4, Torrent de Cinca (Osca)

LLITERA

Sanui

Blanco Blanch, Antoni, 16.2.02
St. ? 9.8.40 M. 3683 24.1.41 G. 9057 †19.11.41 G.
Frère : Josep Blanco Blanch, c/ Sant Nicolau, 12, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 619

Albelda

Llaresa Ballester, Ramon, 12.6.18
St. III-B 46830 25.1.41 M. 4475 29.3.41 G. 11338 †4.11.41 G.
Frère : Josep Llaresa Ballester, c/ Trinitat, 18, Alfarràs (Lleida)

Torres Pardo, Vicenç, 14.3.03
St. XI-B 41754 8.9.40 M. 4273 17.2.41 G. 10943 †31.7.41 G.
Épouse : Carme Solanes, c/ Parra, 6, Alfarràs (Lleida)

Peralta de la Sal

Casals Bailac, Miquel, 22.6.17
St. XIII-A 42734 6.8.40 M. 3421 24.1.41 G. 9103 †22.4.42 G.
Mère : Maria Bailac, Carrer del Tossal, Peralta de la Sal (Osca)

Farradellas Llavas, Joaquim, 16.8.03
St. XI-B 87140 janvier 41 M. 5912 20.10.41 G. 14302 †14.11.41 G.
Épouse : Antònia Pendralu Calvet, Bonnytonis (Loiret, France)

Tamarit de Llitera

Blanco Zavilla, Felip, 13.3.07
St. XI-B 86969 27.1.41 M. 3668 29.3.41 G. 11652 †20.11.41 G.
Épouse : Mercè Curet Tersol, c/ Copèrnic, 12, 1er., 2a., Barcelona

Vidal Tomàs, Ramon, 16.1.06
St. VIII-A 26302 3.4.41 M. 4411 20.10.41 G. 13836 †27.12.41 G.
Épouse : Soledad Valls Admetlla, Carretera de Torre Selosa, Lleida

Valldellou

Cases Borràs, Josep, 2.7.09
St. Angoulême 24.8.40 M. 4106 24.1.41 G. 9104 †24.9.41 G.
Père : Josep Cases Piquer, Valldellou (Osca)

MATARRANYA

Aiguaviva de Bergantes

Cipres Cipres, Francesc, 15.8.14
St. XI-B 87165 27.1.41 M. 5470 8.4.41 G. 11856 †9.9.41 G.
Mère : Rafaela Cipres Blanca, c/ Progrés, 20, Badalona (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 620

Margeli Vidal, Manuel, 1.3.10
St. VII-A 71961 3.4.41 M. 4161 20.10.41 G. 14642 †26.12.42 G.
Mère : Agustina Vidal Pastor, c/ Sant Miquel, 15, Aiguaviva (Terol)

Martí Zurita, Antoni, 10.5.10
St. 204 2288 22.1.42 M. 3094 †31.3.43 M.
Père : Joaquim Martí Guimerà, c/ Joaquim Ciprés, 10, Aiguaviva (Terol)

Sebastian Clemente, Joaquim, 5.7.15
St. X-B 62162 3.3.41 M. 3712 20.10.41 G. 14662 †20.12.41 G.
Père : Pau Sebastian, c/ Alt, Aiguaviva (Terol)

Tallada Margeli, Josep, 14.11.11
St. XI-B 87034 27.1.41 M. 6569 8.4.41 G. 11896 †2.11.41 G.
Père : Dídac Tallada Faulo, c/ Alt, Aiguaviva (Terol)

Zapater Blau, Francesc, 5.1.89
St. XI-B 87035 27.1.41 M. 6804 †2.2.42 M.
Père : Joan Zapater, c/ del Raval, 12, Aiguaviva (Tèrol)

Arenys de Lledó

Julian Gil, Nicolau, 22.11.01
St. XI-B 87761 27.1.41 M. 6391 8.4.41 G. 12217 †25.11.41 G.
Épouse : Maria Soler Celma, Rosselló, 295, Barcelona

Beseit

Falgàs Martí, Santiago, 23.7.87
St. Angoulême 24.8.40 M. 3995 †18.12.40 M.
Fille : Miquela Falgàs Ribas, Beseit (Terol)

Gil Dalmau, Àngel, 10.1.14
St. XIII-A 40538 6.8.40 M. 3204 24.1.41 G. 9282 †19.5.41 G.
Père : Domingo Gil, c/ Vilanova, Beseit (Terol)

Gil Gil, Ramon, 5.1.12
St. VIII-C 56261 25.1.41 M. 3724 20.10.41 G. 14335 †14.11.41 G.
Mère : Ramona Gil Gil, Beseit (Terol)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 621

Calaceit

Estrada Abad, Lluís, 19.3.96
St. X-B 84069 3.3.41 M. 3357 21.4.41 G. 12372 †7.12.41 G.
Épouse : Assumpta Gimeno, c/ de la Carreta, 7, Calaceit (Terol)

Monclús Roig, Josep, 16.10.97
St. XI-B 87099 27.1.41 M. 6051 20.10.41 G. 13691 †21.11.41 G.
Épouse : Teresa Senyer Fonollosa, c/ Costa, Calaceit (Terol)

Suñer Apras, Baptista, 30.3.84
St. XI-B 378 Z 8.4.41 G. †2.7.41 G.
Épouse : Adelina Ejarque, c/ Roquetes, 13, Calaceit (Terol)

Suñer Nielles, Pere, 14.7.16
St. Amiens 9.8.40 M. 3701 24.1.41 G. 9724 †12.11.41 G.
Tante : Encarnació Suñer Jaques, C/ Major, Calaceit (Terol)

Valsells Bielsa, Francesc, 5.2.87
St. Angoulême 24.8.40 M. 3835 24.1.41 G. 10943 †31.7.41 G.
Sœur : Ramona Valsells Bielsa, c/ Maella, Calaceit (Terol)

Zapater Blau, Francesc, 5.1.89
St. XI-B 41567 8.9.40 M. 4335 †15.11.40 M.
Épouse : Mercè Pitarque, c/ Pajerias, 9, Terol

Favara

Balaguer Navarro, Benvingut, 19.7.95
St. III-A 49916 25.1.41 M. 3193 17.2.41 G. 10474 †15.2.42 G.
Épouse : Dolors Gràcia Latorre, c/ de la Juderia, 19, Favara (Saragosse)

Llop Hueso, Pere, 19.12.08
St. XI-B 41795 8.2.40 M. 4399 17.2.41 G. nº ? †20.3.41 G.
Épouse : Josefina Gresca, P. de la Verge, 3, Casp (Saragosse)

La Ginebrosa

Armengol Artigas, Tomàs, 1.1.91
St. XI-B 86896 27.1.41 M. 6221 17.2.41 G. n° ? †17.6.41 G.
Frère : Manuel Armengol, La Ginebrosa (Terol)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 622

Lledó

Navarro Martí, Antoni, 2.5.08
St. XI-B 86706 27.1.41 M. 4594 20.10.41 G. 13691 †25.9.41 G.
Cousine : Lleòncia Casasús, c/ de les Roquetes, 9, Calaceit (Terol)

Nonasp

Andrés Andreu, Agustí, 25.2.95
St. III-A 49918 25.1.41 M. 4656 17.2.41 G. 10435 †2.10.41 G.
Épouse : Pilar Monforte Giner, avinguda de Millan, 100, Nonasp (Saragosse)

Franch Rams, Miquel, 5.9.03
St. XI, 87639 27.1.41 M. 5911 29.3.41 G. 11266 †7.11.41 G.
Épouse : Carme Estrada Llop, Dr. Cerrada, 280, Saragosse

Ramos Taberné, Manuel, 12.2.07
St. XI-B 87632 27.1.41 M. 5701 8.4.41 G. 11952 †10.12.41 G.
Père : Bertomeu Ramos, c/ del Raval, 9, Nonasp (Saragosse)

Vall-de-roures

Arrufat Bosch, Benet, 24.11.85
Angoulême 24.8.40 M. 3969 24.1.41 G. 9020 †19.6.41 G.
Fille : Maria Arrufat Llonga, Chas du Capitaine, Chemin, 115, Montpellier (France)

Bergé Albesa, Gil, 5.9.98
St. XI-B 41690 8.9.40 M. 4410 17.2.41 G. 10947 †19.9.41 G.
Épouse : Mercè Godas, Bell-Bonaire, Vall-de-roures (Terol)

Celma Puig, Joaquim, 15.2.00
St. XI-B 41698 8.9.40 M. 4409 24.1.41 G. 9119 †6.10.41 G.
Épouse : Feliciana Gil Cardona, c/ Carme, 2, Vall-de-roures (Terol)

Gil Llonga, Amador, 16.9.11
St. XIII-A 40551 6.8.40 M. 3216 24.1.41 G. 9285 †22.12.41 G.
Parent : Francesc Gil, chez Zemulliuer Lucien, Gouillirtrd (France)

Monfill Albesa, Ramon, 6.2.07
St. VII-A 40643 6.8.40 M. 3372 24.1.41 G. 9457 †21.5.42 G.
Épouse : Carme Ajut, c/ Sant Antoni, 16, Vileseu (Terol)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 623

Vidal Manero, Emili, 11.12.18
St. XI-B 87174 27.1.41 M. 6818 20.10.41 G. 13677 †14.11.41 G.
Mère : Dolors Manero Pòrtoles, Vall-de-roures (Terol)

ÎLES BALÉARES

IBIZA

Bonet Ribas, Joan, 6.11.99
St. XI-B 87174 27.1.41 M. 6250 8.4.41 G. 11962 †1.12.41 fi.
Sœur : Mari Bonet Ribas, c/ Rebico, 7, Maó (Menorca)

Rosselló Roig, Antoni, 19.9.01
F. St. 142 2576 26.4.41 M. 3395 †21.4.42 M.
Mère : Eulàlia Roig Ferrer, Pl. de la Draçaneta, 13, Eivissa

FORMENTERA

Colomar San, Jaume, 5.4.12
St. XII-A 40641 Monburg 6.8.40 M. 3509 17.2.41 G. 10271 †10.1.41 G.
Père : Vicent Colomar Escandell, Formentera

Costa Isesa, Miquel, 17.11.04
St. XIII-A 40617 6.8.40 M. 3451 17.2.41 G. 10275 †15.12.41 G.
Père : Miquel Costa Bonet, Sant Francesc (Formentera)

Planells Guasch, Antoni, 7.4.13
St. V-D 2882 13.12.40 M. 5143 24.1.41 G. 9580 †16.11.41 G.
Épouse : María Romera Sánchez, c/ Almeda, 12, Cartagena (Múrcia)

Riera Mayans, Josep, 25.8.14
St. XIII-A 40636 6.8.40 M. 3506 17.2.41 G. 10273 †30.11.41 G.
Famille : Antoni Riera Marí, Sant Francesc (Formentera)

Roig Maians, Jaume, 25.7.12
St. XIII-A 40616 6.8.40 M. 3502 17.2.41 G. 10050 †29.7.41 G.
Fils : Vicenç Roig Serra, El Pilar (Formentera)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 624

MALLORCA

Camps del Port

Artola Casals, Ramon, 28.5.12
St. Angoulême 24.8.40 M. 4203 24.1.41 G. 9018 †31.8.41 G.
Mère : Maria Casals, c/ Vilanova, 16, Olot (Girona)

Ciutat de Mallorca

Molins Martí, Manuel, 22.1.13
St. XI-A 4877 ? 29.4.41 M. 5029 20.10.41 G. nº ? †30.11.41 G.
Sœur : Anna Llerban (sic), Cité de la Grande Paroisse, 12, Grand-Quevilly (Seine-Maritime, France)

Roy Rivas, Josep, 7.1.12
St. VIII-A 12065 31.8.41 M. 4753 20.10.41 G. 13928 †27.11.41 G.
Sœur : Caterina Roy Rivas, c/ Colom, 22, Ciutat de Mallorca

Santa Caterina

Chamena Moll, Rafael, 15.4.01
St. VI-A 39044 3.4.41 M. 3896 30.6.41 G. 13057 †6.1.42 G.
Mère : Anna Moll, c/ Dos, 7, Santa Caterina (Mallorca)

Sineu

Gelabert Miquel, Joan, 11.11.95
St. V-D 3346 13.12.40 M. 4841 24.1.41 G. 9281 †3.8.41 G.
Épouse : Sra. Gelabert, rue Laterale Raymond, 6, Toulouse

Sóller

Azuaga Villalonga, Miquel, 10.10.11
St. XVII-A 81095 7.4.41 M. 4524 †22.10.42 M.
Mère : Francesca Villalonga Iza, avinguda General Mola, 15, La Garriga (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 625

MENORCA

Alaior

Florit Pellicer, Bartomeu, 13.8.99
St. XI-B 86780 27.1.41 M. 6326 29.3.41 G. 11516 †24.11.41 G.
Épouse : Rosa Morante Torras, c/ Santa Eulàlia, Maó (Menorca)

Mercadal Orfila, Jaume, 12.10.12
St. XI-B 86547 27.1.41 M. 6046 21.4.41 G. 12403 †13.10.42 G.
Père : Jaume Mercadal Ubet, c/ Bisbe, 7, Alaior (Menorca)

Es Castell (Villacarlos)

Van-Walve Coloma, Josep, 4.7.02
St. XIII-B 910 30.5.41 M. 6414 G. 13244 †6.12.41 G.
Frère : Joan Van-Walve Coloma, c/ General Goded, Es Castell (Menorca)

Ciutadella

Caules Pous, Josep, 16.3.11
St. XI 87234 27.1.41 M. 6288 8.4.41 G. 12248 †9.1.42 G.
Épouse : Teresa Triadú Camps, c/ Sant Miquel, Ciutadella (Menorca)

Marquès Pous, Manuel, 8.2.08
St. XI-B 87238 27.1.41 M. 6423 8.4.41 G. 12090 †25.4.41 G.
Épouse : Àngels Jacas Viñas, c/ Ferran Puig, 46, El Prat de Llobregat (Barcelona)

Moll Caymarés, Ignasi, 20.11.14
St. ? 9.8.40 M. 3561 24.1.41 G. 9456 †5.10.41 G.
Père : Sebastià Moll Florí, c/ Nolava Quintana, 3, Ciutadella (Menorca)

Fornells

Rosselló Gómez, Ernest, 20.10.17
F. St. 142 87444 26.4.41 M. 3781 30.6.41 G. 13192 †24.12.41 G.
Mère : Gertrudis Gómez, c/ del Mar, 4, Fornells (Menorca)

Maó

Ballester Dalmedo, Enric, 12.10.18
St. XI-B 75788 25.11.40 M. 4512 17.2.41 G. 10850 †31.1.42 G.
Père : Miquel Ballester, Calvià, 41, Mas Collet (Ciutat de Mallorca)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 626

Cardona Carreras, Alvar, 21.4.14
St. V-D 3151 13.12.40 M. 4667 24.1.41 G. 9025 †18.12.41 G.
Père : Manuel Cardona, c/ Buenos Aires, 3, Maó (Menorca)

Garriga Arrou, Sebastià, 8.3.10
St. VIII-C 56882 25.1.41 M. 3706 17.2.41 G. n° ? †26.7.41 G.
Épouse : Magdalena Anglada, c/ Serra, 19, Alcúdia (Mallorca)

Mercadal Borràs, Llorenç, 10.11.08
St. XI-B 87222 27.1.41 M. 6427 8.4.41 G. 11897 †25.8.41 G.
Mère : Caterina Borràs Roger, c/ General Sanjurjo, 17, Maó (Menorca)

Mercadal Cardona, Antoni, 26.12.05
St. XI-B 87198 27.1.41 M. 6436 8.4.41 G. 11902 †28.9.41 G.
Mère : Caterina Cardona Pous, Maison Padron, Rue de la République, Villars (Loire, France)

Noguera Olives, Antoni, 7.4.12
St. XI-B 65639 27.1.41 M. 5659 29.3.41 G. 11386 †16.12.41 G.
Mère : Magdalena O. Enrique, c/ Mir i Mir, 142, Maó (Menorca)

Pons Mercadal, Joan, 6.8.10
St. XI-B 86632 27.1.41 M. 5693 †29.3.41 M.
Mère : Margarida Mercadal, c/ Verge de Gràcia, 160, Maó (Menorca)

Saura Moll, Rafael, 13.12.07
St. XVII-A 81050 7.4.41 M. 4968 8.6.42 G. 81050 †27.10.42 G.
Épouse : Joana Milagros Barro, c/ Sant Josep, 26, Maó (Menorca)

Sintés Pous, Crescenci, 19.5.11
St. XIII-C 692 24.5.41 M. 5875 20.10.41 G. 13602 †3.12.41 G.
Père : Josep Sintés Baner, c/ Sant Joan, 51, Maó (Menorca)

PAÍS VALENCIÀ

L'ALACANTÍ

Alacant

Aparicio Leon, Josep, 24.3.20
St. XI-B 41650 8.9.40 M. 4419 17.2.41 G. 10746 †1.1.42 G.
Père : Josep Aparicio López, platja Bogatell, 24 bis, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 627

Blasco Blasco, Pasqual, 26.10.90
St.V-D 2670 13.12.40 M. 4631 24.1.41 G. 9060 †31.7.41 G.
Cousine :Teresa Blasco, c/ Sant Jaume, 11, Elx (Alacant)

Estévez Fuentes, Ramon, 24.12.99
St. XI-B 4327 27.1.41 M. 5501 17.2.41 G. 10212 †3.12.41 G.
Épouse : Mercè Alarcon, c/ Mónac, 10, Barcelona

Guillèn Rubio, Vicent, 6.10.10
St. XI-B 87297 27.1.41 M. 5928 29.5.41 G. 11296 †14.11.41 G.
Épouse : Maria Oris Rodríguez, Hameau de la Mairie (Côte-d'Or, France)

Jover Pérez, Daniel, 15.7.07
St. ? 9.8.40 M. 3638 24.1.41 G. 9352 †8.11.41 G.
Belle-sœur : Manuela Gómez, c/ Pere IV, 162, Barcelona

Llobregat Serra, Manuel, 15.4.17
St. XIII-A 42776 6.8.40 M. 3386 24.1.41 G. 9369 †28.12.41 G.
Mère :Antònia Serra Rios, c/ Poeta Campos Vasillo, 20, Alacant

Marc Vives, Artur, 29.4.06
St. XI-B 87480 27.1.41 M. 5617 8.3.41 G. ? †15.7.41 G.
Père : Pascasi Marc Ramon, c/ Calabuig, 17, Puente de Vallecas (Madrid)

Ramos Torres, Jaume, 25.7.19
St. XI-B 87181 27.1.41 M. 6127 29.3.41 G. 11438 †1.1.42 G.
Sœur : Josefina Ramos Torres, La Marie-Saint Alban (Haute-Garonne, France)

Rodríguez Llinares, Rafael, 3.2.19
St. X-B 77224 3.3.41 M. 3664 29.3.41 G. 11682 †9.2.42 G.
Épouse : Josefina Méndez, c/ Taquígraf Martí, 47, Alacant

Rubió Sànchez, Francesc, 24.8.17
F. St. 140 8748 26.4.41 M. 3795 30.6.41 G. ? †9.2.42 G.
Père : Josep Rubió, c/ Capità Rueda, 27, Alacant

Rusó Mulet, Vicent, 20.6.14
St.V-D 2950 18.12.40 M. 5347 29.3.41 G. 11440 †28.10.41 G.
Mère : Dolors Mulet Vives, Nova Tavarca, Alacant

Sancho Garcia, Antoni, 3.5.13
St.V-D 2662 13.12.40 M. 4831 20.10.41 G. 13614 †10.1.42 G.
Père :Antoni Sancho, c/ Dénia, 58, València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 628

Tortosa Gonzàlez, Leopold, 23.3.13
F. St. 161 887 31.8.41 M. 5937 20.10.41 G. 13908 †29.12.41 G.
Parent : Ramon Còrdoba Martínez, 102, rue du Soleil, St. Etienne (Loire, France)

Verdú Soler, Jaume, 8.3.14
St. XI-B 71920 25.11.40 M. 4531 17.2.41 G. 10827 †6.11.41 G.
Mère : Tomassa Soler Llorens, c/ Flammarion, 24, Elx (Alacant)

Torre de les Maçanes

Vano Verdú, Josep, 17.9.11
St. XI-B 87145 27.1.41 M. 6199 20.10.41 G. 13772 †6.1.42 G.
Père : Antoni Vano Santamaría, c/ Forn de Vidre, 4, Alcoi (Alacant)

Sant Vicent del Raspeig

Santana Orts, Francesc, 29.8.14
St. XIII-A 40507 6.8.40 M. 3174 17.2.41 G. 10016 †10.8.41 G.
Père : Francesc Santana, c/ Partida, 18, Sant Vicent del Raspeig (Alacant)

Xixona

Cots Xirvent, Francesc, 14.2.08
St. VIII-C 36443 29.9.42 M. 13104 5.12.42 G. 4175 †19.12.42 G.
Frère : Alfred Cots Xirvent, 34, rue Léon Roche, Alger (Algerie)

L'ALCALATÉN

L'Alcora

Ferrer Salvadó, Vicent, 5.5.00
St. V-D 2905 13.12.40 M. 4791 17.2.41 G. 13188 †7.12.41 G.
Épouse : Felipa Solsona, c/ Crisantem, 12, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Herrero Pons, Vicent, 24.4.02
St. 150 5045 28.5.41 M. 5068 †22.10.41 M.
Sœur : Trinitat Herrero Pons, c/ Alcolea, 46, Barcelona

Costur

Pallarés Garcia, Joan, 15.12.07
St. V-D 2955 13.12.40 M. 5100 24.1.41 G. 9536 †2.11.41 G.
Épouse : Dolors Pallarés Rosalvo, c/ del Sol, Costur (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 629

Llucena

Montoliu Ribas, Antoni, 1.9.20
St. V-D 2982 13.12.40 M. 5035 21.4.41 G. 12456 †5.11.41 G.
Tante : Encarnació Ribas Garcia, avinguda de València, 505, Castelló de la Plana

Tena Nebot, Enric, 17.7.18
St. XI-13 87022 27.1.41 M. 5303 †1.10.42 M.
Père : Antoni Tena, c/ Metge Nebot, 31, Llucena (Castelló de la Plana)

Les Useres

Chiva Garcia, Miquel, 11.5.04
St. XI-B 87458 27.1.41 M. 6295 8.4.41 G. 11846 †21.12.41 G.
Épouse : Adela Bonite Lizondeo, c/ Comtes de Bell-lloc, 174, Barcelona

Pérez Ribas, Josep, 12.9.98
St. XIII-A 80197 7.4.41 M. 4848 †28.11.41 M.
Épouse : Roser Nebot Sabater, c/ Premià, 39, Barcelona

Rubió Mates, Joan, 7.3.99
St. XVII-B 27900 19.12.41 M. 4257 †27.9.42 M.
Épouse : Adelina Domènech Bel, rue Saint Josef de la Bosca, Serra de Temps (Bouches-du-Rhône, France)

Vistabella del Maestrat

Folch Gómez, Alexandre, 6.8.10
St. VIII-C 56568 25.1.41 M. 3857 24.7.41 G. 13350 †19.10.41 G.
Mère : Dolors Gómez Salvador, c/ del Pont, 22, Caldes de Montbui (Barcelona)

L'ALCOIÀ

Alcoi

Català López, Emili, 22.3.03
St. XI-B 87062 27.1.41 M. 5360 8.4.41 G. 12177 †15.1.41 G.
Parent : Enriqueta Català, Escudellers, 5, 7 i 9, Barcelona

Cortés Faus, Jordi, 25.4.00
St. II-B 87103 27.1.41 M. 5112 21.4.41 G. 12328 †10.12.41 G.
Épouse : Maria Abad, c/ Sant Miquel, 21, Alcoi (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 630

Grau Ibàñez, Francesc, 12.3.17
St. 133 8441 25.1.41 M. 3743 8.4.41 G. 11947 †12.5.42 G.
Père : Eugeni Grau Pere, c/ General Mola, 26, Alcoi (Alacant)

Jordà Santamaria, Josep, 17.5.13
St. X-B 85413 3.3.41 M. 3462 20.10.41 G. 13813 †25.12.41 G.
Père : Pasqual Jordà Verdú, c/ Santa Isabel, 41, Alcoi (Alacant)

Linares Gisber, Joaquim, 31.8.08
St. Allenstein 9.8.40 M. 3645 24.1.41 G. 9366 †11.12.41 G.
Épouse : Josepa Garrido Benito, c/ Verge Maria, 103, Alcoi (Alacant)

Marquès Aracil, Emili, 7.7.08
St. XVIII-B 30111 19.2.41 M. 6423 †1.4.41 G.
Père : Rafael Marquès, c/ Ponent, 17, Sabadell (Barcelona)

Monllor Berenguer, Rafael, 19.2.16
St. XI-B 87097 27.1.41 M. 6755 8.4.41 G. 12176 †22.9.41 G.
Épouse : Maria Llorens Ferrer, c/ Tojeta, 39, Sabadell (Barcelona)

Montagut Ferrer, Vicent, 19.4.05
St. XI-B 87138 27.1.41 M. 6450 29.3.41 G. 11342 †18.11.41 G.
Épouse : Felisa Abad Peidro, c/ Sant Mateu, 60, Alcoi (Alacant)

Payà Rumbau, Emeteri, 28.2.91
St. Angoulême 24.8.40 M. 4216 24.11.41 G. 2547 †22.3.41 G.
Épouse : Concepció Valera, c/ Claveguera, 10, 3er., Barcelona

Pérez Alemany, Ernest, 12.4.08
St. XIII-A 40563 6.8.40 M. 3226 29.3.41 G. 11620 †14.9.41 G.
Mère : Maria Alemany, c/ Sant Nicolau, 135, Alcoi (Alacant)

Reig Llopis, Antoni, 10.4.96
St. V-D 2750 13.12.40 M. 5183 17.2.41 G. n° ? †3.7.41 G.
Frère : Desideri Reig, c/ Sant Nicolau, 147, Alcoi (Alacant)

Sirera Domènech, Antoni, 8.10.02
St. III-B 45738 5.8.41 M. 3836 20.10.41 G.13404 †27.10.41 G.
Oncle : Rafael Domènech Francès, 2, rue Malantier, Lure (Hérault, France)

Banyeres de Mariola

Albero Puertas, Enric, 8.8.08
St. XIII-A 40660 6.6.40 M. 3276 17.2.41 G. 10174 †19.12.41 G.
Épouse : Llúcia Pastor Vila, c/ de l'Ermita, 9, Banyeres (Alacant)

Ferrer Berenguer, Enric, 31.12.89
Angoulême 24.8.40 M. 4204 †6.1.41 M.
Père : Enric Ferrer, La Sènia (Tarragona)

Camp de Mirra

Mas Francès, Santiago, 1.5.00
St. XI-B 87072 27.1.41 M. 6433 17.1.41 G. 10402 †3.10.41 G.
Épouse : Rosita Parés Pérez, c/ Espartell, 5, 3-2, Barcelona

Castalla

Bernabeu Pérez, Victorià, 4.6.04
St. XI-B 86566 27.1.41 M. 6245 21.4.41 G. 12424 †1.9.41 G.
Mère : Maria Pérez Cerdà, plaça Reina Regent, 8, Castalla (Alacant)

Chivert Ruiz, Josep, 5.6.00
St. XI-B 87458 8.9.40 M. 4450 29.3.41 G. 11515 †4.8.41 G.
Épouse : Carme Timoteu Caballer, c/ Sant Tomàs, 4, Castalla (Alacant)

Jordà Rico, Leopold, 10.7.99
St. XVII-B 31189 23.1.42 M. 3146 †27.4.42 M.
Épouse : Eurica Hudez Garcia, c/ Horta, 43, Alacant

Ibi

Pina Pérez, Antoni, 27.7.09
St. VIII-C 56571 25.1.41 M. 4005 30.6.41 G. 13176 †8.12.41 G.
Épouse : Innocència Guillèn Navarro, c/ Santa Elena, 21, Ibi (Alacant)

Onil

Vicent Berenguer, Ferran, 29.4.05
St. Angoulême 24.8.40 M. 4002 29.3.41 G. ? †1.6.41 G.
Père : Ferran Vicent, c/ Pedro Bravo, 14, Madrid

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 632

Penàguila

Llorens Ortiz, Miquel, 5.9.00
St. VIII-C 57171 3.4.41 M. 4128 20.10.41 G. 13902 †14.1.42 G.
Épouse : Joaquima Xiberga, Belle-Ile-sur-Mer (Morbihan, France)

Mullè Català, Manuel, 13.6.13
St. XI-B 87399 27.1.41 M. 5645 8.4.41 G. 12116 †27.1.41 G.
Famille non localisée

Tibi

Morató Feliu, Emili, 17.10.01
F. St. 142 2458 26.4.41 M. 4957 30.6.41 G. 12880 †2.9.41 G.
Parent : Elisa Bernabeu Méndez, c/ Cabisol, Tibi (Alacant)

ALT MAESTRAT

Albocàsser

Carceller Albalat, Pau, 29.11.89
St. XI-B 87705 27.1.41 M. 6266 17.2.41 G. n° ? †26.3.41 G.
Épouse : Julieta Telez, c/ Madrid, 16, Burgos

Albert Falcò, Josep, 19.3.08
St. V-D 3056 13.12.40 M. 4548 29.3.41 G. 11519 †14.11.41 G.
Épouse : Teresa Armengol Conques, Raval del Mig, 23, Albocàsser (Castelló de la Plana)

Miralles Barberà, Tomàs, 3.5.04
F. St. 40 8272 22.7.41 M. 3313 20.10.41 G. 13632 †29.11.41 G.
Épouse : Vicenta Prats Segarra, c/ Església, 12, Albocàsser (Castelló de la Plana)

Montañés Bellmunt, Angelí, 17.8.18
St. 180 3493 11.9.41 M. 5023 †9.12.42 Steyr
Père : Pau Montañés Bellmunt, c/ General Aranda, 34, Albocàsser (Castelló de la Plana)

Montañés Escrig, Vicent, 7.4.08
St. V-D 5057 13.12.40 M. 5346 17.2.41 G. 10503 †2.1.42 G.
Père : Lluís Montañés Bellmunt, c/ Sant Miquel, 42, Albocàsser (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 633

Ares del Maestrat

Rovira Pitarch, Alfred, 27.10.07
St. XVII-B 30106 19.12.41 M. 4569 †11.9.42 M.
Mère : Maria Pitarch, Ares del Maestrat (Castelló de la Plana)

Atzeneta del Maestrat

Bellés Escrig, Josep, 17.1.17
St. XI-B 86973 28.1.41 M. 5425 8.4.41 G. 11814 †30.9.41 G.
Mère : Josefa Escrig Collado, c/ de l'Hort, 1, Atzeneta del Maestrat (Castelló de la Plana)

Benassal

Sangüesa Tena, Gravià, 18.12.05
F. St. 1823546 22.1.42 M. 3107 †18.1.43 M.
Ami : Francesc Sanjaime Soler, c/ 18 de Juliol, Martorell (Barcelona)

Les Coves de Vinromà

Castellet Jover, Pasqual, 21.4.07
St. VIII-C 35958 25.1.41 M. 3906 8.4.41 G. 12254 †29.10.41 G.
Sœur : Vicenta Castellet Jover, c/ Melcior de Palau, 121, 4rt., la., Barcelona, ou rue Geyrat, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme, France)

Ribas Miralles, Ramon, 25.5.14
St. XIII-A 42779 6.8.40 M. 3474 24.1.41 G. 2615 †11.4.41 G.
Père : Ambrosi Ribas Verger, c/ 26 de Gener, Barcelona

Rodrigo Sancho, Tomàs, 11.6.11
St. XI-B 87807 27.1.41 M. 5710 8.4.41 G. 11919 †30.11.41 G.
Mère : Francesca Santo Muñoz, c/ Raval, 72, Les Coves de Vinromà (Castelló de la Plana)

Culla

Bellés Bellés, Josep, 22.6.99
St. X-B 83832 3.3.41 M. 3200 29.3.41 G. 11690 †20.9.41 G.
Épouse : Trinitat Gonzalvo Segura, avinguda de Colomer, 26, Gelida (Barcelona)

Castellfort Ortells, Camil, 29.4.07
St. XI-B 86895 27.1.41 M. 6285 20.10.41 G. 13846 †14.12.41 G.
Épouse : Benilda Climent Roy, c/ Zapatero, Culla (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 634

La Torre d'En Besora

Centelles Ibàñez, Jaume, 21.4.12
St. VI-G 8725 3.4.41 M. 3895 30.6.41 G. 13072 †31.10.41 G.
Sœur : María Centelles Ibàñez, c/ Baix, Torre d'En Besora (Castelló de la Plana)

Vistabella del Maestrat

Robres Montferrer, Josep, 7.9.03
St. VI-F 36637 3.4.41 M. 4370 20.10.41 G. n° ? †31.12.41 G.
Frère : Ramón Robres Montferrer, Vistabella del Maestrat (Castelló de la Plana)

ALT MILLARS

Aiòder (Ayódar)

Moliner Prades, Sebastià, 25.11.95
St. V-D 3220 13.12.40 M. 5026 24.1.41 G. 9454 †22.7.41 G.
Épouse : Teresa Felip, c/ Wad Ras, 112, Barcelona

Servis Peres, Pasqual, 12.6.18
St. V-D 2802 13.12.40 M. 5302 †7.2.44 M.
Père : Pasqual Servis Santclarís, c/ Creus, 13, Cirat (Castelló de la Plana)

Cortes d'Arenós

Mas Catalan, Manuel, 22.2.10
St. XI-B 86683 27.1.41 M. 6034 17.2.41 G. 10192 †9.1.42 G.
Père : Josep Mas, c/ Torrassa, 7, Sant Adrià de Besòs (Barcelona)

Font de la Reina

Villalba Villalba, Rafael, 15.6.02
St. XVII-B 30266 19.12.41 M. 4813 †16.4.42 M.
Épouse : Carme Nebot Tamborero, c/ Josep M. Orense, 10, València

Fuentes d'Aiòder

Nebot Chacon, Agustí, 28.8.11
St. XI-B 87095 27.1.41 M. 6745 29.3.41 G. 11532 †16.10.41 G.
Père : Salvador Nebot, c/ Baux, i3, Fuentes d'Aiòder (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 635

Montanejos

Bonet Navarro, Josep, 3.12.99
St. X-B 64652 3.3.41 M. 3228 30.6.41 G. 13260 †20.12.41 G.
Épouse : Josefina Bolofer Calpi, c/ Dalmases, 76, Barcelona

Montant

Peiró Esteban, Manuel, 7.12.00
28.8.41 Z. L. Dachau 94076 16.9.44 M. 98817 †15.1.45 Melk
Épouse : Carme Daniel, 2n. Grup Cases Barates, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

Sucaina

Castillo Palanques, Vicent, 1.5.17
St. V-D 3089 Stransburg 13.12.40 M. 4691 24.6.41 G. 9110 †6.11.41 G.
Mère : Pilar Palanques, Sucaina (Castelló de la Plana)

Vivas Montolio, Àngel, 3.3.03
St. III-A 49917 25.1.41 M. 4792 17.2.41 G. 10091 †22.9.41 G.
Sœur : Petra Vivas, Albareda, 18, Barcelona

ALT PALÀNCIA

Les Alcubles

Ferrer Cerveron, Josep, 4.5.19
St. V-D 2512 13.12.40 M. 4787 29.3.41 G. 13143 †9.12.41 G.
Épouse : Josefa Ruiz Bernal, c/ Boada, 14, Barcelona

Assuévar

Nuña Muria, Jaume, 4.4.08
St. V-D 2733 13.12.40 M. 5078 21.3.41 G. 11390 †11.2.42 G.
Épouse : Teresa Ferran, 23 rue Galliner, Mazamet (Tarn, France)

Begís

Ponz Berjal, Josep, 10.1.08
St. VIII-C 56827 25.1.41 M. 4009 17.2.41 G. 9999 †6.1.42 G.
Épouse : Rafaela Cabalete, c/ Canaleta, 2, 1er., València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 636

Caudiel

Pérez Quesas, Joaquim, 4.6.10
St. V-D 2602 15.12.40 M. 5131 29.3.41 G. 11415 †1.12.41 G.
Sœur : Rosalia Pérez Quesas, c/ Empordà, 3, 2n., València

Gàtova

Sierra Sànchez, Ricard, 28.1.10
St. XVII-B 31095 19.12.41 M. 4088 †27.5.43 M.
Épouse : Francesca Domingo Pueyo, c/ Morera, 16, Gàtova (Castelló de la Plana)

Sogorb

Piquer Barrachina, Ramon, 8.3.19
St. VIII-B 1749 30.11.40 M. 4545 17.2.41 G. 10867 †10.7.42 G.
Père : Ramon Piquer Martínez, c/ Franco Ricart, 35, Sogorb (Castelló de la Plana)

Viver

Aliaga Flor, Josep, 19.3.02
St. VIII-C 56265 25.1.41 M. 4186 8.4.41 G. n° ? †23.6.41 G.
Père : Ramon Aliaga Vives, c/ Serrallo, Viver (Castelló de la Plana)

ALT VINALOPÓ

Elda

Amat Pérez, Manuel, 8.8.08
F. St. 140 7069 26.4.41 M. 4445 20.10.41 G. 14601 †21.1.42 G.
Épouse : Lluïsa Cortí Jaime, c/ General Dàvila, 24 alt, Elda (Alacant)

Gonzàlez Sirvent, Josep, 5.9.97
St. XI-B 41755 8.9.40 M. 4332 24.1.41 G. 9299 †10.8.41 G.
Épouse : Genoveva Poveda Garcia, c/ Forn Major, 7, Elda (Alacant)

Leal Rico, Lluís, 4.6.06
St. V-D 2799 13.12.40 M. 4922 8.4.41 G. 12172 †18.9.41 G.
Père : Josep Leal Durè, c/ Castropealez, 52, Elda (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 637

Alcalà de Xivert

Àvila Arnau, Manuel, 12.2.09
St. XIII-A 40532 6.8.40 M. 3198 17.2.41 G. 9821 †23.12.41 G.
Père : Francesc Àvila Obiol, c/ Progrés, 26, Benicarló (Castelló de la Plana)

Anó Juan, Marià, 9.11.01
St. XI-B 87263 27.1.41 M. 6217 8.4.41 G. 12166 †1.1.42 G.
Épouse : Felicinda Sostín Castillo, c/ Font, 19, Alcalà de Xivert (Castelló de la Plana)

Galarza Garcia, Joaquim, 17.2.03
St. XI-B 410 27.1.41 M. 6798 29.3.41 G. 11286 †7.11.41 G.
Épouse : Manuela Abell Querol, c/ dels Dolors, 22, Alcalà de Xivert (Castelló de la Plana)

Martorell Calduch, Josep, 26.4.08
St. XI-B 86832 27.1.41 M. 5617 17.12.41 G. 10221 †8.11.41 G.
Mère : Lionor Calduch, c/ Hoya, 1, Alcalà de Xivert (Castelló)

Sospedra Herrera, Antoni, 24.10.98
St. XI-B 87534 27.1.41 M. 6183 29.3.41 G. 11569 †10.1.42 G.
Famille : François Palau, rue de la Postre, Vias (Hérault, France)

Benicarló

Calvet Febrer, Josep, 1.11.14
St. X-B 77524 3.3.41 M. 3258 30.6.41 G. 17083 †15.1.42 G.
Père : Josep Calvet, c/ Santa Isabel, 19, Benicarló (Castelló de la Plana)

Machordom Coll, Antoni, 12.2.01
St. 140 8122 26.4.41 M. 4604 20.10.41 G. 14646 †1.11.41 G.
Épouse : Rosa Pons Coll, c/ Premià, 21, Barcelona

Càlig

Anglés Vilanova, Estanislau, 4.12.07
St. X-B 84036 3.3.41 M. 3187 29.3.41 G. 11646 †27.8.41 G.
Frère : Leopold Anglés Vilanova, c/ Estret, 8, Càlig (Castelló de la Plana)

Gascon Borràs, Julià, 10.7.80
St. Angoulême 24.8.40 M. 4104 24.1.41 G. 9280 †23.9.41 G.
Frère : Joaquim Gascon Borràs, c/ Navas de Tolosa, 333, Barcelona

Quixal Monroig, ?, 5.3.04
St. V-D 3183 13.12.40 M. 4964 29.3.41 G. 11293 †25.8.41 G.
Épouse : Joaquima Bell Conesa, carretera de Cervera, 10, Càlig (Castelló de la Plana)

Castell de Cabres

Gil Abella, Joaquim, 28.10.02
St. XI-B 231 Z 25.11.40 M. 4514 17.2.41 G. 10813 †30.11.41 G.
Mère : Vicenta Abella, c/ d'Àfrica, 12, Santa Bàrbara (Tarragona)

La Jana

Bas Soler, Joan B., 15.7.12
St. XI-B 87670 27.1.41 M. 6232 20.10.41 G. 13873 †11.11.41 G.
Épouse : Bernarda Pérez Giménez, c/ Victoria Eugènia, 66, Polinyà de Xúquer (València)

Gargallo Roca, Blai, 29.5.97
St. X-B 84031 3.3.41 M. 3406 21.4.41 G. 12412 †5.11.41 G.
Mère : Antònia Balaguer, c/ de la Font, Castelló de la Plana

Peníscola

Castells Roca, Ramon, 2.2.08
St. XIII-A 40630 6.8.40 M. 3428 24.1.41 G. 9106 †10.4.41 G.
Frère : Josep Castells, c/ Ruiz de Padron, 26, Barcelona

Santa Magdalena de Polpis

Aicart Pruñoriosa, August, 30.4.15
F. St. 140 7024 26.4.41 M. 4635 20.10.41 G. 14213 †11.12.41 G.
Sœur : Maria Aicart, c/ Calvo Sotelo, Santa Magdalena de Polpis (Castelló de la Plana)

Marín Marín, Ricard, 22.7.12
St. 140 6171 26.4.41 M. 4765 20.10.41 G. 14394 †10.1.42 G.
Père : Joaquim Maria Beltran, c/ Los Farros, Santa Magdalena de Polpis (Castelló de la Plana)

Sospedra Lluch, Victorià, 19.3.16
St. 184 Angoulême 24.8.40 M. 3892 17.2.41 G. 10892 †31.12.41 G.
Père : Miquel Soler (!), Terme les Hayes, Bouteran-de-Loire (France)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 639

Vinaròs

Forner Sabater, Sebastià, 22.5.15
St.V-D 2514 13.12.40 M. 4795 17.2.41 G. 10555 †16.12.41 G.
Père : Baptista Forner, Camí Alcarrero, 40, Vinaròs (Castelló de la Plana)

Juan Zaragoza, Artur, 19.5.96
St.VIII-C 57140 25.1.41 M. 4701 17.2.41 G. 9942 †3.11.41 G.
Épouse : Ramona Pla Pla, c/ Assaonadors, 2, Barcelona

Lucas Ripoll, Francesc, 11.11.02
St. XVIII-A 79903 7.4.41 M. 4744 20.10.41 G. 13971 †28.11.41 G.
Épouse : Dolors Ferrer Sabater, Camí Alcarrero, 40, Vinaròs (Castelló de la Plana)

Ramelleira Codorniu, Antoni, 3.3.16
St. XI-B 87334 27.1.41 M. 6124 20.10.41 G. 14432 †14.11.41 G.
Mère : Lluïsa Codorniu Riba, c/ Major, 24, Vinaròs, (Castelló de la Plana)

Xert

Jovany Beltran, Manuel, 15.3.94
St.VIII-C 55606 25.1.41 M. 4181 17.2.41 G. 10634 †5.1.42 G.
Épouse :Teresa Sabater Sabater, c/ Sant Josep, 6, Bell-lloc (Castelló de la Plana)

BAIX SEGURA

Albatera

Ballesta Martínez, Antoni, 11.12.10
St. XI-B 87328 27.1.41 M. 5827 29.3.41 G. 11181 †3.9.42 G.
Mère : Carme Martínez Lorca, 2a. Travessera de Xapalaujarra, Alacant

Berna Quinto, Miquel, 8.2.02
St. X-B 84034 3.3.41 M. 3204 30.6.41 G. 13010 †7.11.41 G.
Épouse : Obdúlia Verna Martínez, c/ de Cirs, 3, Barcelona

Callosa de Segura

Martínez Flores, Francesc, 4.10.07
St. XI-B 87417 27.1.41 M. 6431 21.4.41 G. 12402 †13.1.42 G.
Épouse : Maria Iñijo Segura, c/ Baixa del Pou, 19, Callosa de Segura (Alacant)

Catral

Costa Navarro, Manuel, 23.5.10
St. VIII-B 31344 19.12.41 M. 4336 †2.11.42 M.
Épouse : Dolors Sierra Bri, c/ Santa Agueda, 29, Catral (Alacant)

Pardo Lázaro, Josep, 29.5.09
St XVII-B 31291 19.12.41 M. 4105 8.6.42 G. n° ? †18.11.42 G.
Épouse : Assumpta Laplana Possan, c/ Colom, 15, Elx (Alacant)

Coix

Marín Bernabeu, Francesc, 5.4.20
St XI-B 87186 27.1.41 M. 6426 20.10.41 G. 13586 †10.2.42 G.
Père : Antoni Marín Rogamora, c/ Rodeo, 16, Coix (Alacant)

La Granja de Rocamora

Fernández Martínez, Joan, 11.7.11
St. 142 2509 26.4.41 M. 3709 20.10.41 G. 13977 †19.11.41 G.
Épouse : Maria Ibàñez Cutillas, c/ Franco, La Granja de Rocamora (Alacant)

Oriola

Bascuñana Garcia, Ramon, 1.12.14
St. V-D 3227 13.12.40 M. 1613 20.10.41 G. 14242 †1.11.41 G.
Père : Ramon Bascuñana Nadal, c/ Bonaire, 54, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Blasco Hidalgo, Josep, 26.2.96
St. XI-B 87343 27.1.41 M. 5433 17.2.41 G. 10205 †9.12.41 G.
Épouse : Salut Gómez Cartagena, c/ Colmenas, 1, Redovà (Alacant)

Cano Cano, Jesús, 11.11.16
St. 142 2491 26.4.41 M. 4153 20.10.41 G. 13664 †8.12.41 G.
Mère : Cecília Cano Cano, c/ Castillo, 4, Vilanova del Camí (Barcelona)

Mestre Mestre, Josep, 4.5.13
St. XI-B 87577 27.1.41 M. 6757 29.3.41 G. 11359 †2.1.42 G.
Père : Antoni Mestre Cutillas, c/ Martínez Anido, 24, Elda (Alacant)

Pardines Torres, Jesús, 1.1.07
St. Angoulême 24.8.40 M. 4179 21.4.41 G. 12454 †29.11.41 G.
Épouse : Maria Pardines Peñalver, c/ Sepulcre, 12, Oriola (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 641

Rogel Aparicio, Antoni, 16.5.16
St. XIII-A 65058 6.8.40 M. 3330 17.2.41 G. 10343 †22.9.41 G.
Père : Francesc Rogel Cistillas, c/ Jordi Joan, 18, Alacant

Redovà

Cartagena Ballesta Manuel, 25.4.11
St. XI-B 87254 27.1.41 M. 5869 20.10.41 G. 14026 †29.11.41 G.
Mère : Dolors Ballesta, c/ Màrtirs, 4, Redovà (Alacant)

Rafal

Parres Villaescusa, Agustí, 13.8.15
St. I-B 9.8.40 M. 3621 24.1.41 G. 9544 †28.9.41 G.
Mère : Adelina Villaescusa Vicente, c/ Major, 2, Rafal (Alacant)

Rojals

Carbonell Figueroa, Felip, 3.9.11
St. VIII-C 36867 25.1.41 M. 3207 20.10.41 G. 14257 †6.1.42 G.
Épouse : Maria Sànchez Rojales, c/ de la Costa, 4, Rojals (Alacant)

Fernàndez Garrí, Manuel, 3.1.04
St. XI-B 87681 27.1.41 M. 5506 8.4.41 G. 12095 †9.12.41 G.
Frère : Antoni Fernàndez Garrí, c/ Pérez Galdós, 8, Oriola (Alacant)

Navarro Chezarras, Antoni, 2.9.02
St. VIII-C 36304 25.1.41 M. 3985 17.2.41 G. 9991 †19.12.41 G.
Père : Francesc Navarro Rodríguez, c/ Nou, 4, Rojals (Alacant)

Sant Miquel de les Salines

Gràcia Sànchez, Manuel, 21.6.16
St. VIII-C 55659 25.1.41 M. 3748 20.10.41 G. 14319 †5.12.41 G.
Cousine : Josepa Sànchez Pastor, ptge. Gelabert, 10, Cornellà de Llobregat (Barcelona)

Torrevella

Paredes Ubeda, Josep, 2.1.05
St. V-D 3345 13.12.40 M. 5104 24.1.41 G. 9541 †14.11.41 G.
Épouse : Trinitat Valero Paredes, c/ Sant Metger, 12, 2n., Alacant

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 642

Crevillent

Aznar Galipiense, Eleuteri, 18.4.17
St. XI-B 87789 27.1.41 M. 6813 29.3.41 G. n° ? †15.11.41 G.
Sœur : Josefa Aznar Galipiense, c/ Salut, 111, Crevillent (Alacant)

Pons Galvany, Manuel, 16.12.11
St. 122 1071 3.4.41 M. 4297 †7.9.41 M.
Épouse : Concepció Manchon, c/ Carme, 26, Crevillent (Alacant)

Quesada Sànchez, Antoni, 2.7.03
St. XI-B 87287 27.1.41 M. 6120 30.6.41 G. 13152 †26.10.41 G.
Sœur : Teresa Quesada, c/ Boquera, 9, Crevillent (Alacant)

Elx

Agulló Quirant, Antoni, 13.2.18
F. St. 120 3477 24.5.41 M. 4530 20.10.41 G. 14214 †10.2.42 G.
Mère : Teresa Quirant Mas, Travessera Colom, 10, Elx (Alacant)

Campello Agulló, Josep, 27.10.07
St. XIII-A 40546 6.8.40 M. 3211 24.1.41 G. 9083 †14.10.41 G.
Épouse : Dolors Agulló, c/ Blai Valera, 76, Elx (Alacant)

Garcia Sànchez, Josep, 6.6.14
St. 140 7736 23.7.41 M. 3721 20.10.41 G. 14327 †21.1.42 G.
Épouse : Roser Escarabajal Torres, c/ Vista Alegre, 9, Alcarràs (Lleida)

Gómez Garcia, Francesc, 3.12.17
St. VI-C 24829 25.1.41 M. 5056 8.4.41 G. 12225 †14.11.41 G.
Mère : Eduarda Garcia Moreno, c/ Escultor, 42, Monòver (Alacant)

Martínez Caves, Jaume, 25.7.02
St. V-D 3273 13.12.40 M. 4994 17.2.41 G. 10437 †30.9.41 G.
Fille : Teresa Martínez Martí, c/ Tinent Ganges, 8, Elx (Alacant)

Martínez Gilabert, Pasqual, 17.5.99
F. St. 161 386 3.4.41 M. 4194 30.6.41 G. 13172 †22.9.41 G.
Épouse : Francesca Alonso Almeda, General Cuaidó, 4, Elx (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 643

Rizo Torres, Antoni, 27.3.15
St. VIII 057103 25.1.41 M. 3353 20.10.41 G. 14442 †17.11.41 G.
Père : Josep Rizo Treviño, c/ de les Torres, 26, Elx (Alacant)

Rodríguez Blasco, Ramon, 14.9.07 G.
St. XI-B 402 27.1.41 M. 6521 8.4.41 G. 12045 †25.10.41
Mère : Margarida Blasco San Pablo, c/ General Sanjurjo, 45, Guardamar, (Alacant)

Tomàs Brotons, Josep, 23.12.18
St. XI-B 86841 27.1.41 M. 6188 20.10.41 G. 14477 †11.12.41 G.
Père : Lluís Tomàs Sobrecasas, c/ Ramon Jaen, 1, Elx, (Alacant)

EL CAMP DE MORVEDRE

Sagunt (Morvedre)

Agustí Hervàs, Ramon, 9.8.18
St. XVII-B 55942 19.12.41 M. 4339 †23.5.43 M.
Père : Ramon Agustí, c/ del Calvari Vell, 39, Sagunt (València)

Barberà Solà, Joan, 6.1.10
St. ? 30.8.40 M. 4249 20.10.41 G. 14605 †14.11.41 G.
Ami : Enric Borjas, c/ de l'Est, 5, Barcelona

Garcia Ancejo, Francesc, 4.10.17
St. XI-B 71915 25.11.40 M. 4503 24.1.41 G. 9256 †19.12.41 G.
Mère : Maria Ancejo Martínez, c/ del Dolors, Sagunt (València)

Villaplana Rius, Andreu, 14.12.11
St. VIII-C 36308 25.1.41 M. 3433 †18.3.43 M.
Épouse : Roser Domènech, c/ José M. Pemán, 8, Sagunt (València)

EL CAMP DE TÚRIA

Benaguasil

Herrero Asoina, Josep, 24.4.86
Dachau, 94106 16.9.44 M. 99590 †24.1.45 M.
Épouse : Agnès Blecus, Leux (Côte-d'Or, France)

Bétera

Tren Campos, Francesc, ?
St. XI-B 86663 27.1.41 M. 6573 8.4.41 G. 11898 †3.1.42 G.
Sœur : Joaquima Tren, Avignon (France)

Tren Campos, Josep, 10.10.10
St. XI-B 86665 27.1.41 M. 6574 20.10.41 G. 13848 †7.1.42 G.
Sœur : Joaquima Tren Campos, Avignon (France)

L'Eliana

Coll Valero, Joan, 19.3.12
St. II-E 28633 25.1.41 M. 3643 8.4.41 G. 12158 †20.12.41 G.
Père : Baptista Coll, c/ Santa Teresa, 2, L'Eliana (València)

Nàquera

Pérez Aroca, Antoni, 25.6.08
St. XI-B 86603 27.1.41 M. 5681 8.4.41 G. 12032 †20.1.42 G.
Épouse : Gràcia Pérez Estellós, Camí de Barcelona, València

LA POBLA DE VALLBONA

Navarro Bargués, Benjamí, 19.1.19
St. XI-B 87030 27.1.41 M. nº ? 20.10.41 G. 13849 †9.2.42 G.
Mère : Fidela Bargués Cortina, c/ de l'Hort, 23, La Pobla de Vallbona (València)

LA CANAL DE NAVARRÉS

Anna

Pérez Garcia, Eduard, 17.2.14
St. XI-B 87335 27.1.41 M. 6485 8.4.41 G. 12058 †12.10.42 G.
Mère : Josefa Estévez, c/ Marrà, 22, 2n., València

Bolbait

Martínez Pardo, Vicent, 29.9.05
St. XI-B 86831 27.1.41 M. 6036 17.2.41 G. 9964 †13.10.42 G.
Épouse : Avelina Marco Barrey, c/ Ramon y Cajal, 4, Bolbait (València)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 645

Saló Gómez, Antoni, 26.8.08
St. X-B 79075 3.3.41 M. 3682 21.4.41 G. 12441 †12.1.41 G.
Mère : Dolors Gómez, c/ Mallorca, 485, Barcelona

Quesa

Albuchec López, Vicent, 15.3.06
F. St. 142 2485 26.4.41 M. 4753 30.6.41 G. 13189 †13.11.41 G.
Épouse : Adela Camps Lacalle, c/ Àngel Guimerà, 15, Esplugues de Llobregat (Barcelona)

Villanueva Galdon, Bernabé, 19.10.10
St. X-B 78524 3.3.41 M. 3763 21.4.41 G. 12409 †19.10.41 G.
Épouse : Serradora Abad Barrassús, c/ Comtal, 28, Barcelona

Tous

Meseguer Galdós, Joan, 4.5.13
St. XVII-A 81305 7.4.41 M. 4781 5.12.41 G. 4171 †13.1.45 G.
Sœur : Càndida Meseguer Galdós, c/ Progrés, 26, Tous (València)

Xella

Puig Fayós, Vicent, 7.4.19
St. XI-B 41619 8.9.40 M. 451 24.1.41 G. 9593 †25.8.41 G.
Mère : Carola Fayós Castillo, c/ Músic Peyró, 6, València

EL COMTAT

Alcosser

Pérez Jordà, Eduard, 21.5.97
St. XIII-A 40505 6.8.40 M. 3173 24.1.41 G. 9557 †17.10.41 G.
Épouse : Àngela Rabell Peiró, c/ Vallespir, Barcelona

Muro del Comtat

Calatayud Bas, Joaquim, 23.5.10
F. St. 140 07292 26.4.41 M. 3695 30.6.41 G. 12951 †29.9.41 G.
Parent : Manuel Camps Calvo, plaça Principal, Muro d'Alcoi (Alacant)

Carbonell Nicolàs, Antoni, 23.12.08
St. XI-B 87515 27.11.41 M. 5865 30.6.41 G. 13265 †15.1.42 G.
Père : Josep Carbonell Prats, c/ Àngel, 6, Muro del Comtat (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 646

Tomàs Magino, Vicent, 15.9.10
St. XI-B 87525 27.1.41 M. 6189 20.10.41 G. 14479 †6.1.42 G.
Épouse : Miracle Ferré Calafí, c/ Santos, 2, Muro d'Alcoi (Alacant)

Planes de la Baronia

Cervelló Bay, Miquel, 13.2.14
St. Allenstein 9.8.41 M. 3204 24.1.41 G. 9122 †2.4.41 G.
Père : Miquel Cervelló, plaça Cabdill, 18, Planes de la Baronia (Alacant)

Quatretondeta

Vercher Cortell, Alvar, 7.10.17
St. XI-B 87164 27.1.41 M. 5787 8.4.41 G. 12008 †15.1.42 G.
Père : Josep Vercher, Quatretondeta (Alacant)

LA COSTERA

Canals

Moreno Ballester, Antoni, 7.1.17
St. XIII-A 40575 6.8.40 M. 3233 24.1.41 G. 9473 †4.2.42 G.
Sœur : Filomena Moreno Ballester, plaça del Forn, 10, Torreta-Canals (València)

Pérez Colomer, Francesc, 14.2.96
St. X-B 77798 3.41 M. 3069 29.3.41 G. 11707 †28.11.41 G.
Sœur : Neus Pérez Colomer, c/ Carme, 113, Sant Adrià de Besos (Barcelona)

Llanera de Ranes

Esteve Chafer, Bernabé, 5.11.18
St. XVII-A 81073 7.4.41 M. 4636 20.10.41 G. 13578 †14.7.42 G.
Père : Bernabé Esteve Mateu, c/ Crist, 30, Llanera de Ranes (València)

Sànchez Gonzàlez, Jaume, 22.12.07
St. XIII-A 42709 6.8.40 M. 3397 17.2.41 G. 10337 †31.12.41 G.
Père : Joaquim Sànchez Chafer, c/ José Antonio, 27, Llanera de Ranes (València)

Moixent

Pla Carreras, Daniel, 3.1.10
F. St. 140 8560 8.8.40 M. 4081 20.10.41 G. 14425 †11.1.42 G.
Père : Vicent Pla, c/ de les Eres del Raval, 12, Moixent (València)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 647

Torroella de la Costera

Soriano Giménez, Vicent, 7.12.15
St. XIII-A 40527 6.8.40 M. 3193 24.1.41 G. 9718 †1.1.42 G.
Fils : Ramon Soriano Sans, c/ Calixte III, 42, Torroella de la Costera (València)

Vallada

Barberà, Rafael, 26.6.15
F. St. 151. nº 78 19.12.41 4320 †27.12.42 Steyr
Père : Francesc Barberà, Saint-Hippolyte-de-Montaigne (Gard, France)

Xàtiva

Amat Carol, Ramon, 11.2.17
St. XI-B 87799 27.1.41 M. 54707 8.4.41 G. 11939 †20.12.41 G.
Frère : Josep Amat Carol, c/ General Franco, 3, Logroño

Colomer Vila, Vicent, 16.2.09
St. XIII-A 40718 6.8.40 M. 3380 24.1.41 G. 9138 †29.11.41 G.
Père : Àngel Colomer Barberà, c/ de la Triarca, 16, Xàtiva (València)

Chafer Daroca, Ricard, 1.5.15
St. XIII-A 45549 6.8.40 M. 3214 20.10.41 G. nº ? †22.4.45 G.
Père : Ricard Chafer, c/ Sant Domènec, 7, Xàtiva (València)

Francesc Vidal, Josep, 18.3.11
St. XIII-A 40517 6.8.40 M. 3530 29.3.41 G. 11632 †30.7.42 G.
Père : Joaquim Francesc Tortosa, c/ Horta de Santa Tecla, 2, Xàtiva (València)

Perelló Tormo, Rafael, 8.2.11
St. XI-B 87157 27.1.41 M. 5776 8.4.41 G. 11796 †7.12.41 G.
Frère : Josep Perelló Tormo, Grup Cases Barates, 8, Xàtiva (València)

LA FOIA DE BUNYOL

Bunyol

Gàlvez Benlliure, Rafael, 15.12.12
St. XI-B 87384 27.1.41 M. 5511 8.4.41 G. 11994 †15.11.41 G.
Mère : Paulina Benlliure Herrera, c/ Roca, 10, València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 648

Boldo Zanon, Jaume, 6.2.98
St. Angoulême 24.8.40 M. 4024 24.1.41 G. 9031 †20.11.41 G.
Épouse : Maria Lloberas Querol, c/ Autonomia, 5, Cornellà de Llobregat (Barcelona)

Macastre

Blesa Muñoz, Joaquim, 5.12.09
St. VIII-C 36001 25.1.41 M. 4369 20.10.41 G. 13629 †15.11.41 G.
Père : Francesc Blesa Sànchez, c/ Marengo, 4, Múrcia

Xiva de Bunyol

Celda Lahuerta, Joan, 22.4.04
St. III-A 29818 25.1.41 M. 3457 17.2.41 G. 10684 †24.9.41 G.
Épouse : Maria Adell Castello, c/ José Antonio, 16, Massalavés (València)

L'HORTA DE VALÈNCIA

Albalat dels Sorells

Sànchez Fuertes, Bernabeu, 11.6.00
St. XI-B 87536 27.1.41 M. 6173 17.2.41 G. 10393 †20.9.41 G.
Sœur : Anneta Sànchez Fuertes, c/ Peris Mencheta, 10, Albalat dels Sorells (València)

Catarroja

Alafont Guillén, Vicent, 1.8.19
St. XI-B 87739 27.1.41 M. 5804 17.2.41 G. 10398 †26.11.41 G.
Mère : Encarnació Guillén Lucas, c/ Canonge Lorente, 24, Beniarjó (València)

El Grau de València

Monton Francisco, Manuel, 24.12.14
St. XVII-B 30008 19.12.41 M. 4517 †8.5.42 Steyr
Père : Agustí Monton, c/ Larga, 33, Sot de Xera (València)

Manises

Cases Escobar, Francesc, 15.9.13
St. XI-B 86468 27.1.41 M. 6282 29.3.41 G. 11210 †24.9.41 G.
Mère : Empar Escobar, c/ Maria de la Coba, 53, Fonollosa, Manises (València)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 649

Garcia Gimeno, Rafael, 21.10.10
St. XI-B 86467 27.1.41 M. 6346 30.6.41 G. 12060 †15.1.42 G.
Mère : Pilar Gimeno Cases, c/ Fàbrica, 6, Manises (València)

Paterna

Martí Oliva, Josep, 5.2.10
St. II-A 49532 24.5.41 M. 4474 20.10.41 G. 14387 †25.12.41 G.
Père : Pelegrí Martí Blanquer, c/ Godella, 68, Paterna (València)

Picassent

Díaz Dòria, Joan, 24.12.13
St. VI-D 8645 3.4.41 M. 3922 20.10.41 G. 14289 †30.12.41 G.
Épouse : Dolors Fernàndez Dias, c/ Ramón Joan, 2, València

Romaguera Pastor, Ramon, 22.3.18
St. XI-B 86602 27.1.41 M. 6148 20.10.41 G. 14449 †27.11.41 G.
Père : Ramon Romaguera Ibàñez, c/ Forn de Vibet, 4, Picassent (València)

Montcada de l'Horta

Garcia Navarro, Baptista, 21.4.17
St. 140 7738 26.4.41 M. 4054 20.10.41 G. 13659 †15.5.42 G.
Mère : Pilar Navarro Navarro, c/ Vinyeta, 29, Terrassa (Barcelona)

Puçol

Piquer Montañana, Jacint, 15.11.03
St. V-B 1286 6.9.40 M. 4762 24.1.41 G. 9587 †2.12.41
Épouse : Teresa Segura Àvila, c/ Barreras, l00, Puçol (València)

EI Puig

Calles Ribelles, Vicent, 4.10.04
St. XI-B 87034 27.1.41 M. 5374 17.2.41 G. n° ? †14.10.41 G.
Épouse : Domitila Sampedro Ruiz, c/ de la Nau, 25, València

Torrent

Andreu Garcia, Màxim-Albert, 21.4.07
St. XI-B 87736 27.1.41 M. 6216 8.4.41 G. 12181 †8.11.41 G.
Épouse : Bàrbara Blanc Salmeron, Pst. Oficial, 17 (Sant Martí) Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 650

Carratalla Climent, Josep, 8.5.14
St. XI-B 87512 27.1.41 M. 5454 8.4.41 G. 12106 †10.1.42 G.
Sœur : Josefa Carratalla, Torrent (València)

València

Almenar Vives, Miquel, 6.11.16
St. VIII-C 56854 25.1.41 M. 4254 21.4.41 G. 12383 †1.8.41 G.
Famille non localisée

Ballester Pérez, Francesc, 1.4.15
F. St. 184 24.8.40 M. 3830 24.1.41 G. 9034 †19.11.41 G.
Mère : Maria Pérez, Av. Adolfo Beltrán, 6, València

Badenas Garcia, Josep, 3.9.14
St. XIII-A 65073 6.8.40 M. 3498 24.1.41 G. 9029 †9.3.41 G.
Mère : Roser Garcia Martínez, c/ Capdepont, 64, El Grau de València

Beltran Pérez, Josep, 6.11.13
St. XI-B 87690 27.1.41 M. 6239 17.2.41 G. 10403 †20.12.41 G.
Cousin : Vicent Garrigues, Campronne (Rhône, France)

Breil Manzano, Amadeu, 6.1.13
St. XIII-A 42724 6.8.40 M. 3478 24.1.41 G. 9069 †30.11.41 G.
Épouse : Josefina Guillén, c/ Pintor Valer, 3, València

Cabanes Francès, Josep, 13.3.01
St. II-B 70379 25.1.41 M. 4851 17.2.41 G. 10263 †14.11.41 G.
Père : Josep Cabanes Navalon, c/ Sevilla, 4, València

Cabezudo Guillén, Lluís, 14.6.19
St. XI-B 87485 27.1.41 M. 5216 8.4.41 G. 11884 †19.12.41 G.
Mère : Maria Guillén Guarda, c/ Fernando Poo, 17, Barcelona

Caudet Martínez, Josep, 12.4.89
St. VIII-C 56591 25.1.41 M. 4684 17.2.41 G. 10520 †11.8.41 G.
Sœur : Manuela Caudet Martínez, Torre Molina, Les Corts (Barcelona)

Cid Reig, Antoni, 15.6.13
St. V-D 3341 13.12.40 M. 4704 24.1.41 G. 9127 †19.12.41 G.
Sœur : Concepció Cid Reig, c/ Piquer, 46, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 651

Cifres Ferrando, Albor, 1.9.12
St. V-D 3117 Stransburg 13.12.40 M. 4559 †8.3.43 Steyr
Famille non localisée

Cubedo Casares, Vicent, 8.6.04
St. XI-B 87367 27.1.41 M. 5476 21.4.41 G. 12329 †15.1.42 G.
Épouse : Teresa Lozano, 69 rue de la Gare, Terray (Ain, France)

Cucarella Hernàndez, Eleuteri, 4.4.04
St. V-B 3013 13.12.40 M. 4729 24.6.41 G. 9164 †8.4.41 G.
Référence : Ptge. Perera, 36, Barcelona

Esplugas Giménez, Francesc, 21.7.16
St. Angoulême 24.8.40 M. 4173 24.6.41 G. 9177 †12.1.42 G.
Mère : Isabel Giménez Montes, c/ Castillejos, 379, Barcelona

Esteve Roch, Antoni, 16.2.08
St. V-D 2607 13.12.40 M. 4770 †1.10.42 M.
Épouse (?) : Ramona Martínez Planells, c/ Picassent, 11, València

Fernàndez Berganon, Càndid, 4.9.04
St. XI-B 59670 25.11.40 M. 4502 17.2.41 G. n° ? †14.7.41 G.
Sœur : Sebastiana Fernández Berganon, c/ Carreras Amor, 50, Vaència

Ferrer Lizondo, Rafael, 24.4.01
St. Allenstein 9.8.40 M. 3549 17.2.41 G. 9092 †27.9.41 G.
Épouse : Neus Galan Palau, Av. Jules Canturie, 91 (Laoncogue, France)

Gallego Gil, Vicent, 26.3.15
St. II-E 28632 25.1.41 M. 3693 8.4.41 G. n° ? †31.5.41 G.
Mère : Maria Gil, c/ Pintor Gilbert, 16, València

Garcia Lizando, Francesc, 7.7.14
St. XI-B 87524 27.1.41 M. 5528 8.4.41 G. 12174 †17.9.41 G.
Mère : Dolors Lizando, c/ Tucumán, 1953, Buenos Aires (Argentine)

Genovés Tamarit, Josep, 10.6.10
St. XVII-A 80150 7.4.41 M. 4882 20.10.41 G. 14334 †6.11.41 G.
Père : Rafael Genovés, c/ Benlliure, 14, El Grau de València

Gotarredona Serra, Sever, 19.8.13
St. XVII-B 30809 19.12.41 M. 4302 †17.7.42 M.
Épouse : Georgina Raimond Ibern, c/ Àlvarez, 6, 3er., la., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 652

Jarque Carbonell, Manuel, 26.12.13
St. VI-G 8740 3.4.41 M. 4092 20.6.44 G. n° ? †30.12.44 G.
Épouse : Josefina Chust Visini, c/ Ciril Amorós, 14, València

Latorre Blanco, Enric, 2.8.17
St. XI-B 86894 27.1.41 M. 6396 17.2.41 G. 10606 †18.12.41 G.
Épouse : Catalina Garcia Landete, c/ Coves Carolines, 26, Benimasset (València)

Làzaro Domingo, Vicent, 30.1.17
St. Angoulême 24.8.40 M. 3896 24.1.41 G. 9364 †23.9.41 G.
Père : Antoni Làzaro Garcia, c/ Villahermosa, 5, València

Llacha Ferràndiz, Antoni, 17.1.15
St. XI-B 87028 27.1.41 M. 6631 20.10.41 G. 13850 †27.11.41 G.
Mère : Tomasa Ferràndiz Domingo, L'Orxa (Alacant)

Maigués Xifres, Isidre, 13.4.89
St. Angoulême 24.8.40 M. 4157 17.2.41 G. 10760 †10.10.41 G.
Mère : Teresa Maigués, Coso Bajo, 92, Osca

Marí Miralles, Rafael, 22.2.00
St. XI-B 372 Z 27.1.41 M. 6026 29.3.41 G. 11583 †30.7.42 G.
Épouse : Maria Pinar Figueras, c/ Aragó, 479, Barcelona

Moya Torres, Ramon, 24.6.14
St. VII-A 14080 31.8.41 M. 4565 20.10.41 G. 14372 †14.7.42 G.
Épouse : Carme Rocosa, c/ Mestre Cuevas, 17, Guadassuar (València)

Murillo Sànchez, Ricard, 12.4.15
St. Angoulême 24.8.40 M. 4189 24.1.41 G. 9789 †20.4.41 G.
Beau-père : Manuel Alcayua, Elèctrica Valenciana, S. A., València

Navarro Escalante, Ferran, 6.4.18
St. VIII-C 33584 17.9.41 M. 5927 20.10.41 G. 14404 †25.12.41 G.
Père : Isidor Navarro Rodríguez, General Mola, 36, València

Navarro Navarro, Vicent, 13.8.14
St. XI-B 87516 27.1.41 M. 6746 29.3.41 G. 11388 †30.8.41 G.
Sœur : Encarnació Navarro Navarro, plaça Pintor Pissarro, 6, València

Ponz Martín, Manuel, 28.4.20
St. XI-B 86871 27.1.41 M. 6598 30.6.41 G. 13068 †31.12.42 G.
Père : Manuel Ponz Montaner, c/ Oriola, 9, València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 653

Quixal Pedro, Vicent, 12.11.07
St. XI-B 61089 25.11.40 M. 4528 17.2.41 G. ? †29.4.41 G.
Famille non localisée

Rodríguez Pérez, Joan, 30.9.15
St. XIII-A 40568 6.8.40 M. 3228 17.2.41 G. 10056 †9.2.42 G.
Père : Francesc Rodríguez Blasco, c/ Epifani Lozano, 9, València

Rosalén Ruiz, Gaspar, 17.5.05
St. XI-B 86843 27.1.41 M. 6154 29.3.41 G. 11588 †30.6.41 G.
Épouse : Elena Baquena Murciano, c/ Fluvià, 9, Badalona (Barcelona)

Sanfulgencio Donderiz, Agustí, 28.4.09
St. Angoulême 24.8.40 M. 4126 24.1.41 G. 9682 †17.11.42 G.
Mère : Vicenta Donderiz Latorre, c/ Dr. Olèria, 12, València

Sebastian Martínez, Àngel, 12.8.06
St. XI-B 87656 27.1.41 M. 6176 30.6.41 G. 13217 †16.12.41 G.
Mère : Vicenta Martínez Juan, c/ Actor Riberas, 3, baixos, València

Tamarit Ros, Miquel, 14.11.16
St. V-D 2735 8.9.40 M. 5318 21.4.41 G. 12378 †13.5.42 G.
Père : Miquel Tamarit Montaña, c/ Sol, 26, Mauella, València

Vigo Garcia, Josep, 12.3.20
St. XI-A 58130 29.4.41 M. 5056 30.1.41 G. 12853 †23.1.42 G.
Père : Doménec Vigo Pérez, 7 rue Cité de Sant-Pierre La Ricamarie (Loire, France)

Viñals Fortes, Vicent, 16.10.91
St. XI-B 41780 8.9.40 M. 4270 24.1.41 G. 5782 †8.8.41 G.
Épouse : Emília Sànchez, c/ Llanterna, 24, baixos, València

Venta del Moro

Borja Mola, Amanci, 26.9.12
St. XI-B 86672 27.1.41 M. 5436 17.2.41 G. 10305 †27.11.41 G.
Mère : Adoració Moia, c/ Cases de Moia, Venta del Moro (València)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 654

LA MARINA ALTA

Dénia

Crespo Vengut, Jaume, 15.2.92
St. XVII-B 30277 19.12.41 M. 4809 †21.4.42 M.
Mère : Josefa Vengut Crespo, c/ Méndez Núñez, 39, Dénia (Alacant)

Ramis Grimal, Josep, 13.8.97
F. St. 140 8619 3.11.41 M. 3250 †3.4.44 M.
Épouse : Agustina Llopis Moncho, c/ Laureà Miró, 84, L'Hospitalet (Barcelona)

Vives Rosselló, Asensi, 14.4.96
St. XVII-A 81139 7.4.41 M. nº ? 20.10.41 G. 13943 †26.11.41 G.
Épouse : Maria Martín Izquierdo, c/ Historiador Chabàs, 4, Dénia (Alacant)

Pedreguer

Carrió Marsal, Josep, 10.4.10
St. XI-B 87662 27.1.41 M. 6279 20.10.41 G. n° ? †26.10.41 G.
Mère : Maria Marsal, c/ Estret, 1, Pedreguer (Alacant)

Pego

Cerver Morell, Josep, 19.3.17
St. LX-A 34643 13.8.40 M. 3801 24.1.41 G. 9123 †18.11.41 G.
Mère : Teresa Morell Lloret, Sant Blai, 25, Pego (Alacant)

Sendra Escribà, Vicent, 14.3.10
St. XIII-A 40534 6.8.40 M. 3200 17.2.41 G. 10327 †20.10.41 G.
Mère : Rosa Escribà, Pego (Alacant)

Sendra Morell, Andreu, 15.2.08
F. St. 120 2028 14.6.41 M. 6659 20.10.41 G. nº ? †19.11.41 G.
Épouse : Pilar Portes Alentade, c/ Carretera Dénia, 3, Pego (Alacant)

Sendra Sendra, Carles, 2.7.04
F. St. 120 2754 14.6.41 M. 6661 30.6.41 G. 13198 †5.10.41 G.
Épouse : Roser Sendra Bary, c/ Sant Joan, 13, Pego (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 655

Vila-seca de la Sagra

Jerez López, Emili, 25.3.17
St. V-D 2726 13.12.40 M. 4905 28.11.41 G. 14719 †25.1.43 G.
Parent : Lucas Jerez, Vila-seca de la Sagra (Alacant)

Xàbia

Cardona España, Bartomeu, 23.2.19
St. 140 7362 26.4.41 M. 3467 20.10.41 G. 13572 †9.11.41 G.
Père : Baptista Cardona Chelbí, c/ Portal del Clot, 1, Xàbia (Alacant)

LA MARINA BAIXA

Altea

López Ripoll, Joan, 5.12.12
St. XI-B 87526 27.1.41 M. 6014 31.6.41 G. 13266 †17.9.42 G.
Père : Joan López Torres, c/ Pont, 12, Muro d'Alcoi (Alacant)

Callosa d'En Sarrià

Seguí Savall, Jaume, 28.2.18
St. 140 8858 22.7.41 M. 3479 20.10.41 G. 13881 †22.3.42 G.
Épouse : Dolors López Muñoz, 2 rue de Pithou, Troyes, (Aude, France)

Cella

Garcia Gimeno, Francesc, 25.7.99
St. XI-B 87769 27.1.41 M. 5524 17.2.41 G. 10220 †19.10.41 G.
Épouse : Adelaida Moliner Rojo, c/ Rosselló, 544, Barcelona

Relleu

Pamplona Lladó, Vicent, 10.10.01
St. XIII-A 40520 6.8.40 M. 3187 23.4.41 G. 2540 †23.4.41 G.
Mère : Vicenta Lladó Climent, c/ Dr. Boadas, 39, Carolines Baixes (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 656

LA PLANA ALTA

Almassora

Adsuara Segarra, Vicent, 3.3.12
St. XI-B 86952 27.1.41 M. 6825 20.10.41 G. 13660 †17.6.42 G.
Mère : Maria Segarra Beltran, Almassora (Castelló de la Plana)

Agustí Bomboi, Josep, 28.12.96
St. Angoulême 24.8.40 M. 3923 24.1.41 G. 8977 †29.11.41 G.
Épouse : Dolors Avino Vidal, c/ Sant Antoni, 21, Cubelles (Barcelona)

Falaguera Messeguer, Josep, 9.9.10
St. XI-B 41655 8.9.40 M. 4346 17.2.41 G. 11.11.41 G. † ?
Mère : Maria Messeguer Res, c/ Josep Guanter, 18, Tavernes Blanques (València)

Benicàssim

Mir Sales, Vicent, 10.3.14
St. VI-G 8488 3.4.41 M. 4223 21.4.41 G. 12404 †6.1.42 G.
Mère : Teresa Sales Capdevila, c/ Dolors, 41, Benicàssim (Castelló de la Plana)

Burriol

Calpe Vidal, Josep, 16.1.93
St. V-D 13.12.40 M. 4650 29.3.41 G. 11220 †24.9.41 G.
Épouse : Justa Centelles, c/ Leira, 24, Barcelona

Cabanes de l'Arc

Montoliu Segarra, Victorià, 21.8.14
St. Kanel 13.8.40 M. 3779 24.1.41 G. 9462 †14.10.41 G.
Sœur : Teresa Montoliu Segarra, c/ General Aranda, 26, Benicàssim (Castelló de la Plana)

Mulet Renla, Vicent, 17.3.12
F. St. 140 8342 26.4.41 M. 4721 30.6.41 G. 13163 †5.2.42 G.
Père : Vicent Mulet Segarra, c/ del Mar, 47, Cabanes de l'Arc (Castelló de la Plana)

Castelló de la Plana

Batalla Paul, Manuel, 28.10.14
St. VIII-C 56242 25.1.41 M. 3319 20.10.41 G. 13740 †22.12.41 G.
Père : Manuel Batalla Miró, c/ del Ángels, 61, Borriana (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 657

Bondi Breva, Joan, 15.8.89
St. Angoulême 24.8.40 M. 4044 24.6.41 G. 9063 †24.7.41 G.
Frère : Josep Bondi Breva, c/ Mercè, 3, Barcelona

Bondi Ribes, Manuel, 26.8.15
St. Angoulême 24.8.40 M. 4157 24.1.41 G. 9064 †25.9.41 G.
Frère : Eduard Bondi Ribes, Ronda Millars, 107, Castelló de la Plana

Breva Gil, Tomàs, 11.3.11
St. XI-B 41727 8.9.40 M. 4302 24.1.41 G. 9070 †29.11.41 G.
Frère : Josep Breva Gil, c/ Pintor Vilar, 3, València

Flors Pastor, Ramon, 27.3.10
St. VIII-C 57091 25.1.41 M. 4636 17.7.41 G. 10492 †25.9.41 G.
Parent : Vicent Aguilar, c/ Cisternes, 1, Castelló de la Plana

Gayà Martínez, Josep, 29.6.08
St. 140 7787 26.4.41 M. 3543 10.9.41 G. n° ? †10.9.41 G.
Épouse : Francesca Abelló Caldés, c/ Navarra, 37, Premià de Mar (Barcelona)

Jura Naspla, Francesc, 2.4.03
St. XI-B 4179 8.9.40 M. 4445 29.3.41 G. 11529 †18.12.41 G.
Amie : Carme Sedó, c/ Ramon y Cajal, 10, Tarragona

Martí Domènech, Pasqual, 13.8.10
St. XI-B 86681 27.1.41 M. 6029 29.3.41 G. 11339 †7.12.41 G.
Parent : Vicenta Pitarch, Av. de Pesenac, Florensac (Hérault, France)

Montroig Cuartero, Jesús, 9.4.03
St. V-D 3119 13.12.40 M. 5038 24.1.41 G. 10856 †9.1.42 G.
Épouse : Francesca Martínez Castaña, c/ Murillo, 13, Rubí (Barcelona)

Peris Tormos, Josep, 31.6.07
F. St. 140 8518 7.6.41 M. 5144 †16.12.41 M.
Épouse : Joaquima Frigo, c/ Sant Martí, 6, Mislata (València)

Orenya Branchadell, Joan, 25.4.11
St. XI-B 86859 27.1.41 M. 6469 17.2.41 G. 10640 †26.9.41 G.
Père : Francesc Orenya Gil, Tir de Colom, 2, Castelló de la Plana

Ramos Romero, Vicent, 22.5.21
St. XI-B 87191 27.1.41 M. 6732 20.10.41 G. 13595 †26.8.42 G.
Tante : Josefa Ramos, c/ Sant Vicent, 1, Castelló de la Plana

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 658

Sos Navarro, Eleuteri, 4.8.18
St. 142 2605 26.4.41 M. 3411 20.10.41 G. 13686 †4.12.41 G.
Mère : Pietat Navarro Sànchez, c/ Gumbau, 26, Castelló de la Plana

Serra d'En Galceran

Barreda Font, Joan, 25.4.06
St. B. 87774 27.1.44 M. 6230 21.4.41 G. 12423 †14.11.41 G.
Frère : Vicent Barreda, av/ Vila-real, 45, Castelló de la Plana

LA PLANA BAIXA

Borriana

Barrachina Martí, Ramon, 22.8.04
Stuttgart 24.5.41 M. 4734 24.9.42 Gunberg †30.12.43 Trunb
Frère : Francesc Barrachina Martí, Marseille (Bouches-du-Rhône, France)

Fas Ballester, Vicent, 16.6.06
F. St. 140 7603 26.4.41 M. 4416 3.6.41 G. 13135 †30.12.41 G.
Épouse : Joaquima Quinto Palanques, c/ Cabanes, 28, 4rt., Barcelona

Guillem Comas, Francesc, 12.11.09
St. Angoulême 24.8.40 M. 4194 17.2.41 G. 10757 †15.11.41 G.
Épouse : Encarnació Sidera, c/ Pons i Gallarza, 8, Ribes de Freser (Girona)

Martí López, Vicent, 18.7.10
St. 150 11627 5.8.41 M. 3627 20.10.41 G. 14049 †29.11.41 G.
Épouse : Dolors Llopis Travesa, c/ Sant Andreu, 14, Borriana (Castelló de Li Plana)

Ripollés Burdeos, Vicent, 10.3.13
St. III-A 49692 25.1.41 M. 3325 †29.12.41 Steyr
Épouse : Teresa Montoliu Segarra, c/ General Aranda, 24, Benicàssim (Castelló de la Plana)

Saura Marcos, Josep, 27.5.15
St. ? 9.8.40 M. 4043 21.4.41 G. 12345 †1.10.41 G.
Mère : Emiliana Benages, c/ Terré, 11 L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Moncofa

Català Martí, Vicent, 8.3.17
St. VI-F 36621 22.7.41 M. 3204 20.10.41 G. 13402 †5.12.41 G.
Père : Marià Català Capella, c/ del Mig, 16, Moncofa (Castelló de la Plana)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 659

Onda

Dobon Auilella, Joaquim, 9.9.10
St. XI-B 87663 27.1.41 M. 5891 20.10.41 G. 14287 †23.11.41 G.
Épouse : Pilar Teixidor Viñals, c/ Cignàs, 1, baixos, Barcelona

Guirot Molines, Josep, 15.11.21
St. XI-B 87593 27.1.41 M. 6350 8.4.41 G. 11893 †29.11.41 G.
Père : Manuel Guinot Castell, c/ Borriana, 27, Onda (Castelló de la Plana)

Vila-real

Cubero Carda, Pere, 25.3.15
F. St. 122 1101 3.4.41 M. 3913 20.10.41 G. 13638 †10.7.41 G.
Parents : Mateu Marco, R. Planes, Mordies-des-Beseres (Hérault, France)

Gil Arnau, Joaquim, 29.7.12
St. X-B 74405 3.3.41 M. 3407 30.6.41 G. 13253 †2.11.41 G.
Mère : Joaquima Arnau Mezquita, c/ Aliaga, 12, Vila-real (Castelló de la Plana)

Pastor Cubero, Ramon, 12.8.19
St. XI-B 86667 27.1.41 M. 6093 20.10.41 G. 15805 †9.12.41 G.
Père : Ramon Pastor Tuchal, c/ Espartero, 17, Benifaió (València)

Portas Marín, Manuel, 6.8.91
St. Allunstein 9.3.40 M. 3676 †17.12.40 M.
Épouse : Pilar Martí Martí, c/ Darrera Seminari Vell, 25, Lleida

Vermut Salvó, Joaquim, 8.1.90
St. Hohenstein 9.8.40 M. 3629 24.1.41 G. 10260 †18.12.41 G.
Épouse : Teresa Gimeno Ventura, c/ Sant Joaquim, 18, Badalona (Barcelona)

LA PLANA D'UTIEL

Fuenterrobles

Pérez López, Manuel, 15.1.05
St. X-B 83475 3.3.41 M. 3617 29.3.41 G. 11679 †3.12.41 G.
Père : Perfecte Pérez, c/ Mallorquins, 1, València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 660

Requena

Domínguez Garcia, Bonifaci, 12.12.12
F. St. 192 2007 22.1.42 M. 3086 †3.7.42 M.
Père : Àngel Domínguez Ramos, c/ Libertad, 16, Requena (València)

Martínez Aser, Francesc, 12.7.19
St. XI-A 13576 26.4.41 M. 3548 20.10.41 G. n° ? †13.1.42 G.
Père : Francesc Martínez Pérez, c/ Dos de Mayo, 18, Utiel (València)

Ortiz Garcia, Eugeni, 1.6.09
St. XI-B 87125 27.1.41 M. 6652 17.1.41 G. 10843 †4.9.41 G.
Mère : Eusèbia Garcia Mislata, c/ Cases de Rufera, Requena (València)

Utiel

Díaz Cañada, Antoni, 14.6.98
St. XI-B 87682 27.1.41 M. 5130 17.2.41 G. nº ? †21.7.41 G.
Épouse :Teresa Ras Roldan, c/ La Nau, 9, 2n., Tarragona

Ferré Díaz, Eloi, 24.6.07
F. St. 142 2514 26.4.41 M. 3185 30.6.41 G. 13143 †9.12.41 G.
Épouse : Josefa Ruiz Bernal, c/ Boadas, 14, Barcelona

Giménez Arriza, Benet, 11.6.18
St. V-C 2969 13.12.40 M. 4846 17.2.41 G. 10902 †14.1.42 G.
Père : Aureli Giménez, Cases d'Utiel (València)

Hernàndez Escamilla, Lluís, 21.6.13
St. VI-G 8497 3.4.41 M. 4069 †7.3.44 M.
Père : Gregori Hernàndez Mayordomo, c/ Aribau, 100, Barcelona

Masegoso Latorre, Eulogi, 21.1.96
St. V-D 3046 13.12.40 M. 5005 17.2.41 G. nº ? †5.7.41 G.
Épouse : Sra. Masegoso, rue Maréchal Pétain, 13, Genon (Gironde, France)

Venta del Moro

Pérez Múrica, Romà, 9.8.03
St. V-D 2798 13.12.40 M. 5218 17.2.41 G. 10670 †29.11.41 G.
Épouse : Maria Múrica Giménez, Santa Catalina, 6, Casas Ibáñez (Albacete)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 661

Hortells

Bonet Bonet, Manuel, 15.8.05
F. St. 123 219 Z 25.11.40 M. 4537 29.3.41 G. 11136 †13.11.41 G.
Père : Miquel Bonet Tomàs, c/ Entença, 42, Barcelona

Morella

Bellés Beltran, Manuel, 9.4.09
St. 40 7197 26.4.41 M. 4466 20.10.41 G. 13968 †20.11.41 G.
Épouse : Maria Cheto Ripollés, c/ Nou, 10, Santa Magdalena de Polpis (Castelló de la Plana)

Ferrer Casulla, Manuel, 27.7.03
St.V-D 2522 13.12.40 M. 4788 †18.2.43 M.
Épouse : Ramona Carcelles, Xiva de Morella (Castelló de la Plana)

Portell de Morella

Centellas Guarch, Julià, 17.3.19
St. 140 7419 26.4.41 M. 4960 20.10.41 G. 14267 †7.11.41 G.
Père : Benet Centellas Piquer, Zadriñán (Terol)

Vallibona

Benet Vives, Francesc, 17.11.11
St.V-D 3043 13.12.40 M. 4620 17.2.41 G. 10414 †24.11.41 G.
Épouse : Cinta Fonellosa, c/ de la Piqueta, 27, Rossell (Castelló de la Plana)

Ortiz Meseguer, Marcellí, 22.3.19
St. XI-B 86974 27.1.41 M. 6465 8.4.41 G. 11843 †8.12.41 G.
Père : Joaquim Ortíz Fonollosa, c/ Maria Suñer, Amposta (Tarragona)

Villores

Fuster Prats, Manuel, 5.9.02
F. St. 140 7680 22.7.41 M. 3222 20.10.41 G. 13933 †16.3.42 G.
Épouse : Antònia Patrocinio, c/ Cavallers, 19, pral., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 662

LA RIBERA ALTA

Algemesí

Camarassa Bamboi, Josep, 9.8.08
St. n° ? 13.8.40 M. 3752 24.6.41 G. 9081 †15.1.42 G.
Mère : Joaquima Bamboi, c/ Sant Vicent, 21, Algemesí (València)

Alzira

Abril Escudero, Avel.lí, 10.11.15
St. V-D 2789 13.12.40 M. 4547 24.1.41 G. 8972 †9.2.42 G.
Mère : Nicolassa Escudero, c/ General Goded, 21, Alzira (València)

Flores Iborra, Agustí, 12.4.06
St. VI-A 29910 3.4.41 M. 3977 †29.5.43 Ternberg
Épouse : Trinitat Àlvarez Pla, c/ Sucre, 6, Alzira (València)

Fuentes Mascarell, Josep M., 24.12.99
St. XI-B 86588 27.1.41 M. 6341 29.3.41 G. 11263 †1.11.41 G.
Épouse : Maria Gonzàlez, c/ Sombrerers, 5, Barcelona

Carcaixent

Cogollos Giner, Ramon, 23.12.11
St. XII-A 40500 6.8.40 M. 3168 17.2.41 G. 10383 †22.12.41 G.
Mère : Rosa Giner Alberel, Pobla Llarga (València)

Giner Ferrer, Eduard, 8.12.16
St. XIII-A 40542 6.8.40 M. 3207 24.1.41 G. 9287 †22.8.41 G.
Épouse : Assumpta Linares Vallès, c/ del Crist, 28, Carcaixent (València)

Termens Bris, Manuel, 12.7.18
St. 140 8944 8.8.41 M. 4182 20.10.41 G. 13619 †15.5.43 G.
Mère : Virgínia Bris, c/ Roca, 6, València

Carlet

Primo Hervàs, Bernard, 20.7.12
St. VIII-C 30637 25.1.41 M. 4374 17.2.41 G. 10608 †25.12.41 G.
Tante : Remei Tamarit Peris, c/ Ramon y Cajal, 17, 2n., València

Guadassuar

Ribes Cruz, Eduard, 25.6.08
St. X-B 51500 3.3.41 M. 3661 20.10.41 G. 13420 †29.11.41 G.
Mère : Vicenta Cruz Climent, c/ Colom, 33, Guadassuar (València)

Torís

Vidrier Giménez, Vicent, 23.11.00
F. St. 161 880 3.4.41 M. 4446 30.6.41 G. 13262 †21.1.42 G.
Épouse : Teodora Casado Ruiz, c/ Sardenya, 88, Barcelona

Vilanova de Castelló

Martínez Torregrosa, Eliseu, 12.9.08
St. V-D 3111 13.12.40 M. 4980 20. 10.41 G. 14392 †18.1.42 G.
Épouse : Maria Sancho, c/ General Sanjurjo, 9, Vilanova de Castelló (València)

Sanz Garcia, Salvador, 11.1.17
St. XI-B 52 14.5.41 M. 2440 20.10.41 G. 14666 †11.12.41 G.
Frère : Ricard Sanz Garcia, Primo de Rivera, 55, Vilanova de Castelló (València)

LA RIBERA BAIXA

Corbera de la Ribera

Monsalvà Alminyana, Benjamí, 1.9.95
St. XI-B 56844 27.1.41 M. 6449 17.2.41 G. 10552 †2.11.41 G.
Épouse : Antònia Giménez Giménez, c/ Manso, 39, Barcelona

Sollana

Andrés Córdoba, Joan, 24.6.14
St. X-B 85426 3.3.41 M. 3185 29.3.41 G. 11520 †15.8.41 G.
Parent : Antoni Andrés, c/ de Sueca, 30, Sollana (València)

Sueca

Canut Martí, Antoni, 15.4.05
St. Angoulême 24.8.40 M. 4060 24.1.41 G. 9089 †10.2.42 G.
Tante : Conxita Gaseni, Pl. del Teatre, 6, Barcelona

Perales Canut, Salvador, 4.8.98
F. St. 140 8500 26.4.41 M. 4617 30.6.41 G. 13243 †18.12.41 G.
Épouse : Maria Mezquita Barber, Rosselló, 354, pral., 2a., Barcelona

LA SAFOR

Bellreguard

Seguí Garcia, Ferran, 31.8.06
St. II-B 72381 27.9.40 M. 4489 24.1.41 G. 9699 †15.8.41 G.
Mère : Vicenta Garcia Borràs, c/ Sant Roc, 61, Bellreguard (València)

Beniopa

Escribà Moran, Francesc, 26.9.93
F. St. 140 7573 26.4.41 M. 5266 20.10.41 G. n° ? †15.11.41 G.
Épouse : Aurèlia Tomàs Just, c/ del Calvari, 6, Beniopa (València)

Gandia

Calabuig Buigues, Enric, 23.9.18
F. St. 140 7291 26.4.41 M. 3259 20.10.41 G. 13405 †9.12.41 G.
Mère : Maria Buigues Mas, c/ Almirall Manuel de Vierna, Reus (Tarragona)

Ferrer Segura, Jaume, 26.1.16
St. 140 7639 3269 26.4.41 M. n° ? 20.10.41 G. 13419 †18.12.41 G.
Mère : Rosa Segura Fornés, Gutiérrez Mas, 19, Gandia (València)

Prefasi Alberola, Francesc, 8.3.08
St. V-A 663 14.6.41 M. 6627 20.10.41 G. 14009 †16.11.41 G.
Épouse : Roser Fuster Pineda, Barri de Marduegueta Alta, Gandia (València)

Oliva

Pellicer Beneyto, Ricard, 2.2.16
St. VIII-C 57157 25.1.41 M. 4257 20.10.41 G. 14412 †14.1.42 G.
Père : Ricard Pellicer Fuster, c/ Duc d'Osuna, Oliva (València)

Potries

Garcia Grimal, Vicent, 22.1.07
St. VIII-C 56821 25.1.41 M. 3707 8.4.41 G. 12128 †29.8.41 G.
Épouse : Matilde Sànchez Ferrer, c/ Moreras, 10, Potries (València)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 665

Xeraco

Camarena Estrujo, Josep, 15.4.12
St. VIII-C 56856 25.1.41 M. 4333 8.4.41 G. 12221 †18.8.41 G.
Mère : Dolors Estrujo, c/ Sant Josep, 19, Xeraco (València)

ELS SERRANS

Loriguilla

Cervera Moratín, Frederic, 1.2.03
St. XI-B 87609 27.1.41 M. 6293 29.3.41 G. 11226 †14.11.41 G
Épouse : Empar Galan Miralles, c/ Posada, 7, Loriguilla (València)

Cervera Moratin, Isidre, 24.9.99
St. XI-B 87160 24.1.41 M. 6294 29.3.41 G. 11211 †10.3.41 G.
Épouse : Emília Nicasio Tadeo, c/ Posada, 7, Loriguilla (València)

La Llosa del Bisbe

Aguilar Martínez, Manuel, 23.2.15
St. XVII-B 30817 19.12.41 M. 4560 †25.8.43 M.
Père : Francesc Aguilar Gómez, c/ Larga, 16, La Llosa (València)

Xelva

Martínez Ruiz, Josep, 20.4.14
St. XI-B 8705 27.1.41 M. 6039 30.6.41 G. 13157 †23.11.41 G.
Parent : Antoni Martínez, Carreró Aparici, 2, Xelva (València)

VALL D'ALBAIDA

Aieló de Rugat

Moll Majarler, Josep, 7.11.27
St. V-D 3367 13.12.40 M. 5027 29.3.41 G. 11351 †7.8.41 G.
Épouse : Emília Moulins, 7 rue Rabelais, Mésiargue (Hérault, France)

Castelló de les Gerres

Navarro Gimeno, Baptista, 11.4.16
St. Allenstein 9.8.40 M. 3644 24.1.41 G. 9492 †29.9.41 G.
Mère : Milagros Gimeno Català, c/ V. Maria, 133, Alcoi (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 666

Ontinyent

Donat Vidal, Rafael, 11.6.10
St. XI-B 86774 27.1.41 M. 5499 29.3.41 G. 11254 †16.10.42 G.
Épouse : Purificació Camarena, c/ Losa, 42, Ontinyent (València)

Santamaria Tortosa Francesc, 5.10.01
St. XI-B 87765 27.1.41 M. 5753 8.4.41 G. 11970 †5.3.42 G.
Mère : Teresa Tortosa Lin, c/ Trinitat, 20, Ontinyent (València)

Saiz Micó, Vicent, 8.11.16
St. ? 13.8.40 M. 3747 24.1.41 G. 9660 †27.11.41 G.
Père : Vicent Saiz Castelló, c/ Escalinata, 44, Ontinyent (València)

Torró Garrigós, Rafael, 15.11.07
St. VIII-C 25.1.41 M. 4609 †24.4.44 M.
Épouse : Ramona Aixent Tost, c/ Rosselló, 548, Barcelona

Urena Doval, Gonçal, 30.8.97
St. Kamel 13.8.40 M. 3799 †12.12.40 M.
Cousin : Vinaned o Bisanet (Narbonne, France)

El Ràfol de Salem

Arqués Agulés, Francesc, 14.6.00
St. Allenstein, 9.8.40 M. 3575 29.3.41 G. 11645 †6.8.41 G.
Mère : Roser Hurtado Juan, El Ràfol de Salem (València)

Cloquell Pallàs, Bru, 29. 6.13
St. V-D 3109 13.12.40 M. 4711 24.1.41 G. 9132 †4.1.42 G.
Sœur : Josefina Cloquell Pallàs, c/ Viladomat, 12, Barcelona

LA VALL DE COFRENTS

Cortes de Pallars

Castiblanques Grau, Pere, 2.2.00
F. St. 122 1131 24.5.41 M. 5318 20.10.41 G. 13833 †21.11.41 G.
Sœur : Agnès Castiblanques Grau, Cortes de Pallars (València)

Monteagudo Pérez, Antoni, 20.8.12
St. V-D 3214 13.12.40 M. 5346 17.2.41 G. 10599 †9.12.41 G.
Mère : Maria Pérez Pérez, Masanas, c/ Periodista Anani, 44, València

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 667

Pérez Pérez, Albert, 12.3.95
St. XIII-A 40666 6.8.40 M. 3279 24.1.41 G. 9553 †16.7.41 G.
Sœur : Josefina Pérez Pérez, c/ Alta, 5, Cortes de Pallars (València)

Valiente Villena, Joaquim, 12.3.18
St. V-D 3176 13.12.40 M. 5361 29.3.41 G. 11591 †17.1.42 G.
Père : Juli Valiente Pérez, c/ Morera, 12, Cortes de Pallars (València)

LES VALLS DEL VINALOPÓ

Monòver

Alfonso Monzó, Joan, 16.2.04
St. VIII-C 36309 25.1.41 M. 4538 17.2.41 G. nº ? †7.7.41 G.
Famille non localisée

Gil Amorós, Joan, 14.11.03
St. XI-B 87314 27.1.41 M. 5530 29.3.41 G. n° ? †11.8.41 G.
Mère : Joaquima Arnau Mezquita, c/ Aliaga, 12, Vila-real (Castelló de la Plana)

Guardiola Santa, Lluís, 19.7.08
S. XI-87121 27.1.41 M. 6620 30.6.41 G. 12934 †2.9.41 G.
Épouse : Maria Masin Amat, c/ Dàvila, 36, Elda (Alacant)

Poveda Bellet, Demetri, 25.12.10
S. XI-B 41634 8.9.40 M. 4313 29.3.41 G. n° ? †5.5.41 G.
Parent : Leandre Poveda, Salelles d'Aude (Aude, France)

Poveda Grau, Josep, 8.3.00
St. X-B 77526 3.3.41 M. 3627 8.4.41 G. n° ? †12.7.41 G.
Sœur : Remei Poveda, c/ Sant Josep de Calassanç, Elda (Alacant)

Sànchez Boterra, Romà, 11.3.01
St. ? 27.10.44 M. 10910 5.11.44 G. n° ? †24.1.45 G.
Épouse : Rafaela Martínez Guillén, c/ Glorieta, 3, Monòver (Alacant)

Novelda

Navarro Escolano, Antoni, 1.6.94
St. XI-B 86924 27.1.41 M. 6457 17.2.41 G. ? †24.7.41 G.
Mère : Dolors Escolano, c/ Anselm Rius, 78, Badalona (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 668

El Pinós

Deltell Prats, Xavier, 15.11.11
St. XI-B 87123 27.1.41 M. 5485 8.4.41 G. n° ? †18.11.41 G.
Cousine : Engràcia Martínez, c/ Ruiz de Alda, 4, El Pinós (Alacant)

Falcó Dura, Rafael, 5.10.15
St. XVIII-B 27638 19.12.41 M. 4549 12.5.42 G. 49265 †21.3.44 G.
Père : Rafael Falcó Carbonell, avinguda Pintor Gisbert, 2, Alacant

López Gràcia, Josep, 7.3.03
St. V-D 2576 13.12.40 M. 4944 24.1.41 G. 9375 †27.11.41 G.
Épouse : Dolors Arnedo Cano, c/ González Bueno, 8, Elda (Alacant)

Payà Lara, Heliodor, 2.2.01
St. XIII-A 5212 6.8.40 M. 3413 17.2.41 G. 10018 †10.9.41 G.
Parent : Josefa Payà, Barri Sant Gabriel, Alacant

Petrer

Amorós Maestre, Josep, 21.5.86
St. XI-B 87366 27.1.41 M. 6213 17.2.41 G. 10460 †4.7.41 G.
Famille : Rosario Poveda, Maison Cap de Pla, Narbonne (Aude, France)

VINALOPÓ MITJÀ

Asp

Botella Pavia, Josep, 26.2.05
St. Angoulême 24.8.40 M. 4133 17.2.41 G. 10753 †23.9.41 G.
Épouse : Concepció Palacio Horet, c/ Meridiana, 174, Barcelona

ROUSSILLON ET VALLESPIR

ROUSSILLON

Perpignan

Porta Pedrola, Joaquim, 5.4.20
St. XIII-A 40537 6.8.40 M. 3203 24.1.41 G. 2586 †12.9.41 G.
Mère : Victorina Pedrola Llorens, c/ Gasòmetre, 135, 2n., 1a., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 669

Le Perthus

Ortiz Rúbio, Lluís, 10.8.16
St. XI-B 86736 21.1.41 M. 6078 20.10.41 G. 13878 †11.5.42 G.
Père : Josep Ortiz Martínez, c/ Esparregal, 4, Calaspera (Múrcia)

Saint-Paul de Fenollet

Navarro Garcia, Antoni, 13.6.12
St. III-B 77747 5.8.41 M. 3635 20.10.41 G. 13693 †14.11.41 G.
Oncle : Martí Camps, rue d'Aragó, Sant Pau de Fenollet (Pirineus Orientals)

VALLESPIR

Collioure

Puig Teixidor, Carles, 17.3.90
St. V-D 2615 13.12.40 M. 5162 24.1.41 G. 9591 †25.4.41 G.
Sœur : Angelina Puig, c/ August Pagès, Palamós (Girona)

B - DÉPORTÉS NÉS EN D'AUTRES LIEUX DE L'ÉTAT ESPAGNOL ET IMMIGRÉS DANS LES PAYS CATALANS, MORTS À MAUTHAUSEN OU DANS LES KOMMANDOS

ANDALOUSIE

Prov. Almeria

Andreo Jordan, Francesc, 15.9.24, Vélez-Rubio
St. Angoulême 24.8.40 M. 4217 24.1.41 G. 9000 †22.9.41 G.
Épouse : Agnès Gálvez Laso, c/ Indústria, Badalona (Barcelona)

Ardite Pérez, Pere, 29.3.14, Cuevas de Vera
St. V-D 2753 13.12.40 M. 4582 20.10.41 G. 14209 †16.10.42 G.
Épouse : Isabel Urena Camposa, Cases Barates, c/ 4, Can Tunis (Barcelona)

Artés Navarro, Manuel, 3.3.03, Alhama
St. XI-B 41359 8.2.41 M. 4397 17.2.41 G. 1099 †11.12.41 G.
Épouse : Apollònia Gonzàlez, P. Chile, 62, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 670

Caballero Vélez, Josep, 31.8.96, Vélez-Rubio
St. ? 9.8.40 M. 3565 24.1.41 G. 9074 †15.5.41 G.
Épouse : Catalina Oliver Cuevas, c/ La Riva, 3, Monistrol de Montserrat (Barcelona)

Carrillo Pérez, Joan, 18.10.18, Cuevas de Almanzora
St. ? 9.8.40 M. 2593 24.1.41 G. 9109 †21.8.42 G.
Père : Joan Carrillo, c/ Galileo, 287, baixos, Barcelona

Cazorla Zamora, Manuel, 5.1.16, Monjácar
St. XI-B 86648 27.1.41 M. 6290 10.9.41 G. n° ? †10.9.42 G.
Père : Francesc Cazorla Martínez, Colònia de Mines, 24, Súria (Barcelona)

Cortés Borràs, Francesc, 27.7.86, Huecija †26.8.41 G.

Cortés Garcia, Josep, 9.5.13, Pechina †25.9.14 G.

Crespo Carmona, Manuel, 29.12.09, Turre
St. VIII-C 56778 25.14.1 M. 4165 21.4.41 G. 12364 †16.10.41 G.
Épouse : Concepció Torroella Bernat, c/ Pere Roura, 11, Blanes (Girona)

Estrada Cien, Tesifon, 8.3.17, Herja
St. VIII-C 7594 28.8.41 M. 3978 20.10.41 G. 14294 †12.11.41 G.
Père : Manuel Estrada Gallardo, c/ Roses, 40, Barcelona

Forniales Abad, Joan, 20.10.15, Canjállar
St. VIII-C 56812 25.1.41 M. 3855 21.4.41 G. 12380 †28.10.41 G.
Mère : Francesca Abad, primer passatge del carrer Ample, 5, Terrassa (Barcelona)

Garcia Cano, Antoni, 23.12.15, Mojácar
St. XVIII-A 80328 7.4.41 M. 4667 20.10.41 G. 13617 †30.12.41 G.
Père : Francesc Garcia Flores, Colònia Puig, 8, Puig-reig (Barcelona)

Giménez Garrido, Manuel, 9.10.03, Ballarque
St. XI-B 41672 8.9.40 M. 4379 17.2.41 G. 10879 †18.10.41 G.
Épouse : Anna Castillo Carrau, c/ Blasco Ibáñez, 28, Sallent (Barcelona)

Gómez Asensio, Joan, 25.3.16, Huercal Overa
Mère : Joana Agnés Asensio, c/ Circumvalació, 2, Cerdanyola (Barcelona)

Herèdia Ramón, Antoni, 9.11.15, Vélez-Rubio
F. St. 142 2524 26.4.41 M. 3189 20.10.41 G. 13426 †25.10.41 G.
Père : Antoni Herèdia Garcia, Cases Barates, c/ Nou, 120, Santa Coloma de Gramenet (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 671

Huertas Martínez, Francesc, 8.11.15, Vélez-Rubio
St. ? 5.8.41 M. 3621 20.10.41 G. †8.1.42 G.
Père : Josep Huertas Morales, c/ Coll, 13, Barcelona

Las Cabañete, Josep, 24.6.08, Alnicenar
St. VIII-C 56811 25.1.41 M. 3935 †21.12.41 M.
Épouse : Carme Vives, c/ Ample, 236, Terrassa (Barcelona)

López Tarragona, Antoni, 21.2.10, Lucar
St. XIII-A 40687 6.8.40 M. 3426 24.1.41 G. 9385 †15.11.41 G.
Mère : Amàlia Tarragona Llorente, c/ Gallachs, 16, Mollet del Vallès (Barcelona)

Lozano Ribera, Oidac, 30.10.16, Alavia
St. 140 8112 26.4.41 M. 4908 20.10.41 G. 14360 †12.5.42 G.
Père. Josep Lozano Pérez, c/ González Alba, 10, Terrassa (Barcelona)

Marín Morales, Andreu, 13.11.19, Almería
St. V-D 3189 13.13.40 M. 4974 24.1.41 G. 9402 †30.10.42 G.
Mère : Josefa Morales Sance, c/ Meridiana, 259, Barcelona

Muñoz López, Francesc, 2.12.16, Lubren
St. XIII-A 65065 6.8.40 M. 3296 24.1.41 G. 9483 †1.4.41 G.
Père : Francesc Muñoz, c/ Orient, 50, La Torrassa, Barcelona

Pérez Castro, Miquel, 13.7.10, Cuevas de Vera
St. XI-B 411 Z 27.1.41 M. 6657 17.2.41 G. 10805 †30.11.41 G.
Épouse : Dolors Ripoll Lejidos, c/ París, 5, Barcelona

Rodríguez Martínez, Guillem, 16.9.15, Santa Cruz
St. V-D 2907 13.12.41 M. 4879 29.3.41 G. 11433 †31.12.41 G.
Mère : Maria Martínez Martínez, c/ Santa Magdalena, 38, Terrassa (Barcelona)

Rubio Jorquera, Manuel, 6.7.16, Sierra
St. ? 13.8.40 M. 3750 17.2.41 G. 10330 †11.1.42 G.
Mère : Maria Jorquera Martínez, passatge Puigbert, 1, Badalona (Barcelona)

Simon Carmoni, Anton, 25.7.08, Mijar
St. 180 3491 11.9.41 M. 5181 20.10.41 G. 14029 †31.12.41 G.
Père : Antoni Simon Hudez, c/ Nou, 28 Cardona (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 672

Prov. Cádiz

Aldeguez Vélez, Antoni, 1.7.10, Cadis
St. 30800 19.2.41 M. 4832 †13.12.44 M.
Épouse : Francesca Rosa Cervantes, c/ Agricultura, 19, Barcelona

Amador Mayano, Eugeni, 6.1.06, Ceuta
St. XI-B 87377 27.1.41 M. 6837 30.6.41 G. 13138 †13.3.42 G.
Épouse : Maria Martínez Espada, c/ Rosselló, 272, Barcelona

Prov. Còrdova

Alcázar Sanilar, Bernabé, 23.1.10, Villa del Río
St. XVIII-B 59641 19.2.41 M. 4687 †2.3.43 M.
Épouse : Dolors Ferrer Nadal, Plaça del Santíssim, 13, Vinaròs (Castelló de la Plana)

Prov. Granada

Almazan Garcia, Joan, 5.5.58, Alcudia
St. VIII-C 56903 25.1.41 M. 4225 17.2.41 G. n° ? †20.7.41 G
Épouse : Prudència Almeida Martínez, Castillejos, 398, baixos, Barcelona

Caballero Vico, Tomàs, 18.9.97, Castellejar
St. VIII-C 56820 (Trier) 25.1.41 M. 3896 17.2.41 G. 9866 †14.9.41 G.
Épouse : Adoració Teruel Alonso, c/ Sagrera, 9, Ripollet (Barcelona)

Prov. Jaén

Almagro de Ruz, Josep, 13.9.18, Jaén
St. XI-B 86587 27.1.41 M. 5402 17.2.41 G. 10217 †7.1.42 G.
Mère : Anna de Ruz, Bassegoda, 43, Barcelona

Aranda Alvarado, Antoni, 22.3.07, Úbeda
St. VIII-C 56860 25.1.41 M. 4190 20.10.41 G. 13654 †2.11.41 G.
Sœur : Lluïsa Aranda Alvarado, c/ València, 470, Barcelona

Garcia Ramos, Miquel, 1.3.12, La Carolina
St. XIII-A 40615 6.8.40 M. 3445 24.1.41 G. 9270 †27.9.41 G.
Épouse : Magdalena Sánchez Martos, c/ Pau Eterna, Cerdanyola (Barcelona)

Martínez Lazo, Miquel, 20.12.20, Villa Carrillo
St. XI-D 86734 27.1.41 M. 5614 8.4.41 G. 11960 †19.3.42 G.
Père : Salvador Martínez Heredia, c/ Carretera-Artesa de Segre, Lleida

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 673

Prov. Málaga

Castillo Pérez, Joan, 15.2.08, Valle de Abdalafis
St. XIII-A 40488 Mosaburg 6.8.40 M. 3157 17.2.41 G. 10180 †20.11.41 G.
Père : Sisidor Castillo Garcia, passeig de Gràcia, 68, Barcelona

Palomar Calabria, Àngel, 22.7.09, Màlaga
F. St. 140 8467 20.6.40 M. 4925 30.6.41 G. 2540 †23.4.41 G.
Épouse : Carme Miralles Sobrepera, c/ Dr. Boadas, 39, Codines Baixes (Alacant)

Salves Laborda, Antoni, 19.11.03, Màlaga
St. X-B 76657 3.3.41 M. 3721 30.6.41 G. 13186 †26.12.41 G.
Mère : Eulàlia Laborda Sanjuan, c/ Vilamarí, 159, Barcelona

Prov. Sevilla

Marín Sánchez, Joan, 18.11.05, Villanueva de Fuentes
St. XI-A 34648 13.8.40 M. 3791 24.1.41 G. 9404 †28.3.41 G.
Épouse : Antònia Guillamén, c/ Lepanto, 374, Barcelona

Oliva Ramírez, Antoni, 27.9.06, Navas de la Concepción
St. 140 8418 26.4.41 M. 4360 30.6.41 G. 4260 †5.11.41 G.
Épouse : Empar Domènech Naya, c/ Marqués del Duero, 92, Barcelona

ARAGON

Prov. Huesca

Alcubierre Panzano, Miquel, 18.12.73, Tardienta
Angoulême 24.8.40 M. 4218 24.1.41 G. 8984 †24.3.41 G.
Fille : Consol Alcubierre Pérez, c/ Daoiz i Velarde, 38, Barcelona

Ansaldo Ubierga, Pascual, 22.8.09, Montsó de Cinca
St. III-A 76997 16.5.41 M. 4086 †10.4.43 Steyr
Mère : Francesca Ubierge Latorre, c/ Major, 27, Sant Quirze de Besora (Barcelona)

Arcos Trallers, Marià, 19.6.09, Biescas
St. V-D 2717 13.12.40 M. 4518 17.2.41 G. 10704 †14.1.42 G.
Épouse : Presentació Anglès, c/ València, 532, Barcelona

Aveneza Ovan, Julià, 12.12.12, Peralta de Alcofra
St. 140 7004 26.4.41 M. 4558 20.10.41 G. 14603 †23.12.41 G.
Sœur : Victòria Aveneza Ovan, c/ Ali Bey, 7, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 674

Biescas Banders, Eleuteri, 9.10.14, Besaran
S. XVII-A 80139 7.4.41 M. 4538 20.10.41 G. 13640 †31.10.41 G.
Père :Antoni Biescas, c/ Villeta, 17,Artesa de Lleida (Lleida)

Calvo Almerjo, Josep, 16.3.05, Serra
St.V-D 3201 13.12.40 M. 4651 29.3.41 G. 11206 †27.8.41 G.
Épouse : Pilar Torner, c/ Primavera, 20, Guinardó, Barcelona

Campo Nasarro, Josep, 13.9.95, Naflos
St. XVII-A 81096 7.4.41 M. 4547 21.4.41 G. 12448 †6.10.41 G.
Parent : Joaquim Camps, carretera de La Mina, 4, C., Poble Nou, Barcelona

Coto Coto,Antoni, 7.2.11, Sarinyena
St. XVII-B 28069 19.12.41 M. 4829 8.6.42 G. 167 †22.8.42 G.
Père :Tomàs Coto, Fabra i Puig, 105, Barcelona

Escartín Vall, Pompeu, 12.12.06, Ontinesa
St.Angoulême 24.8.40 M. 3983 17.2.41 G. 10373 †2.8.41 G.
Père :Trinitat Escartín, Slavà, 10, Poble Sec, Barcelona

Ferrer Mur, Francesc, 15.10.14, Ontinyena
St. IX-C 31455 3.4.41 M. 3975 20.10.41 G. 14622 †6.11.41 G.
Sœur : Mercè Ferrer Mur, psg. Jubany, Riera d'Horta, 18, Barcelona

Fontán Pérez, Àngel, 13.1.03, Esplós
St.VIII-C 56806 25.1.41 M. 3864 17.2.41 G. 9891 †26.12.41 G.
Épouse : Basilissa Raulera Pueyo, c/ Roig i Bonet, 23, Barcelona

Lloret Teres, Josep, 12.10.12, Castillonroy
St. XI-B 86970 27.1.41 M. 5597 17.2.41 G. 10282 †22.8.41 G.
Épouse : Maria Vidal Martí, c/ Muntaner, 252, Barcelona

Mur Castan, Josep, 2.11.95,Alins
St.VIII-C 56802 25.1.41 M. 4262 17.2.41 G. 10469 †3.11.41 G.
Épouse : Eulàlia Castañeda Entrecanales, c/ Duran i Bas, 19, Barcelona

Quiroga Andreu, Gerard, 7.7.07, Graus
St. X-B 87343 3.3.41 M. 3635 8.4.41 G. 12143 †17.8.42 G.
Épouse : Dolors Guasch Pons, c/ Vallhonrat, 24, Barcelona

Sigirán Barrau, Ramon, 15.7.05, Castilló de Sos
St. XI-B 41769 24.1.41 M. 4315 ? G. 9707 †15.11.41 G.
Mère : Concepció Barrau Fontuño, Castilló de Sos (Osca)

Simó Brià, Manuel, 1.1.06, Alcampell
St. XI-B 87692 27.1.41 M. 5748 17.2.41 G. 10298 †5.9.41 G.
Père : Antoni Simó Cristòbal, c/ Sant Jaume, 24, Almacelles (Lleida)

Solano San Juan, Miquel, 25.3.03, Ballobar
St. VIII-C 35964 25.1.41 M. 4047 17.2.41 G. 10062 †17.11.41 G.
Tante : Modesta San Juan Sasot, c/ Girona, 65, Barcelona

Torner Ferrer, Francesc, 4.10.94, Alcolea de Cinca
St. Angoulême 24.8.40 M. 4170 17.2.41 G. n° ? †25.6.41 G.
Sans famille. Vivait à Sabadell (Barcelona)

Visa Merell, Francesc, 29.9.01, Fraga
St. XI-B 130 z 25.11.40 M. 4516 17.2.41 G. 10574 †23.11.41 G.
Épouse : Teresa Costafreda Mas, Sant Andreu, 12, Lleida

Prov. Zaragoza

Aldea Jaraba, Lamberto, 19.6.05, Muneros
St. VI-G 08647 3.4.41 M. 3790 8.4.41 G. 11925 †30.9.41 G.
Épouse : Dolors Albella Àlvarez, c/ del Carme, 87, Lleida

Andrés Medrano, Antoni, 16.6.18
F. St. 140 7080 22.7.41 M. 3181 20.10.41 G. 13778 †19.3.43 G.
Père : Antoni Andrés Castaño, Pl. Palau, 2, 4rt. 2a., Barcelona

Cervetó Ruiz, Gonçal, 19.8.14, Maella
St. XI-B 87438 21.1.41 M. 5352 29.3.41 G. 11211 †23.11.42 G.
Père : Jaume Cervetó Pedret, Psg. Marimon, 18, Barcelona

Garcia Alafont, Ramon, 21.6.20, Saragossa
St. XI-B 87236 27.1.41 M. 5526 8.4.41 G. 12013 †6.1.42 G.
Père : Francesc Garcia, c/ Maternitat, 1, Barcelona

Garcia Roca, Sebastià, 7.12.01, Faió
St. V-D 30005 13.12.40 M. 4829 20.10.41 G. 14313 †19.11.41 G.
Épouse : Carme Pedrola Castellà, c/ Bou de Sant Pere, 12, Barcelona

Navarro Bagué, Emili, 31.1.96, Mequinensa
St. V-D 2707 13.12.40 M. 5069 24.1.41 G. 9491 †18.12.41 G.
Épouse : Joaquima Oliver Roca, c/ Pi i Margall, 48, Terrassa (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 676

Navarro Burruel, Julià, 28.1.90, Muntanyana
St. XI-B 405 27.1.41 M. 6455 17.2.41 G. 10509 †28.9.41 G.
Épouse : Justa Llop Ríos, c/ Independència, 276, Barcelona

Pellisa Capistrany, Vicent, 8.2.95, Favara
St. III-A 49915 25.1.41 M. 4648 17.2.41 G. †18.10.41 G.
Père : Isidre Pellissa Bañeras, Favara (Saragossa)

Querol Pedrol, Joaquim, 13.11.12, Favara
St. 122 1124 3.4.41 M. 4344 20.10.41 G. 14427 †12.10.42 G.
Sœur : Teresa Querol Pedrol, c/ Horta, 2, Gandesa (Tarragona)

Vicente Deban, Antoni, 13.2.09, Carinyena
St. 140 9035 26.4.41 M. 3634 30.6.41 G. 13272 †11.11.41 G.
Père : Vicenç Vicente Mezquita, Pasg. Prunera, 7, Barcelona

Prov. Terol

Anglés Garcia, Pere, 24.6.06, Alcorisa
St. XI-B 87574 F. S. 140 27.1.41 M. 6834 17.2.41 G. 9824/47226 †30.3.41 G.
Épouse : Daniela Sescos, Còrsega, 646, Barcelona

Bequena Murciano, Pere, 26.11.05, Viguillas
St. XI-B 86842 27.1.41 M. 5822 17.2.41 G. n° ? †17.5.41 G.
Mère : Dòmina Murciano, c/ Sant Sebastià, 54, baixos, Barcelona

Bielsa Pitarch, Gregori, 4.1.16, Mosquerola
St. Allenstein 9.8.40 M. 3675 17.2.41 G. 10370 †3.8.41 G.
Père : Miquel Bielsa, Mas de Simón, Mosquerola (Terol)

Campos Izquierdo, Francesc, 18.10.10, Alcalà de la Selva
St. VIII-C 56898 25.1.41 M. 3295 17.2.41 G. 10690 †24.9.41 G.
Épouse : Remei Borrell, c/ Prat de la Riba, 3, Prat de Llobregat (Barcelona)

Herrero Esteban, Antoni, 5.1.06, Alcanyís
F. St. 161 1053 31.8.41 M. 4426 20.10.41 G. 13919 †8.3.42 G.
Épouse : Dolors Soler, Colònia Bausili, Can Tunis, Barcelona

Gil Blanch, Calixte, 23.8.07, Pena-roja de Tastavins
St. XVII-B 31290 19.12.41 M. 4438 †29.4.42 M.
Frère : Joan Gil Blanch, Pena-roja de Tastavins (Terol)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 677

Ibáñez Elhombre, Joaquim, 10.10.09, Samper de Calanda
St. 142 2526 26.4.41 M. 3190 20.10.41 G. 14347 †23.1.42 G.
Épouse : Anita Vilabrou, c/ Sant Antoni, 24, L'Escala (Girona)

Izquierdo Benedicto, Ramò, 28.2.93, Alcalà de la Selva
St. XVII-A 80339 7.4.41 M. 4712 †5.2.42 M.
Épouse : Maria Vilalya Orriols, Colònia Soldevilla, Balsareny (Barcelona)

Izquierdo Garcia, Fèlix, 27.7.07, Jorcas
St. V-D 2778 13.12.40 M. 4903 24.1.41 G. 9344 †1.11.41 G.
Épouse : Rosa Daygués, Rambla d'Egara, 67, Terrassa (Barcelona)

Lorente Gálvez, Manuel, 13.6.12, Anadón
St. XI-B 86778 27.1.41 M. 6768 30.6.41 G. 13704 †31.1.45 G.
Épouse : Josefa Llorens Figueres, Sant Vicenç de Castellet (Barcelona)

Lou Rupellés, Joaquim, 8.3.06, Plon
St. Angoulême 24.8.40 M. 4145 17.2.41 G. 10859 †6.11.41 G.
Épouse : Pepita Ferrer Lloret, c/ Mulla, 63, Sabadell (Barcelona)

Martín Gascon, Ramon, 29.3.03, Mas de las Matas
St. VIII-C 56814 25.1.41 M. 3951 †22.5.42 G.
Épouse : Carme Matas, c/ Santa Llúcia, 64, Tordera (Barcelona)

Mata Mir, Rafael, 11.5.95, Mas de las Matas
St. X-B 83476 3.3.41 M. 3543 28.3.41 G. n° ? †6.7.41 G.
Épouse : Petra Domingo Delgado, Av. Martí Pujol, Barcelona

Prades Burriel, Llorenç, 30.4.21, Anadón
St. 140 8583 7.6.41 M. 5147 20.10.41 G. 13591 †28.1.42 G.
Père : Joan Prades Martín, c/ Gayarre, 29, Barcelona

Pizarro Cros, Félix, 16.12.04, La Cerollera
? ? 1940 M.
Épouse : Pilar Borràs Martínez, Barcelona.

Ruiz Olmos, Eleuteri, 6.9.06, Campo de Robles
St. XIII-A 6598 6.8.40 M. 3309 17.2.41 G. 10246 †4.12.41 G.
Père : Nolasc Ruiz Méndez, c/ Havana, 35, Barcelona

Saura Benages, Remigi, 25.9.03, Linares de Mora
St. VIII-C 57125 25.1.41 M. 4043 21.4.41 4043 †1.10.41 G.
Mère : Emiliana Benages, c/ Terré, 11, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 678

Tirado Franco, Miquel, 20.4.98, Fuenferrada
St. XI-B 87546 27.1.41 M. 6799 17.2.41 G. †13.7.41 G.
Épouse : Balbina Parera, c/ Sant Jaume, 22, Igualada (Barcelona)

Prov. Asturias

Bautista Serrano, Santiago, 17.9.16. Oviedo
St. 140 19181 23.7.41 M. 3781 20.10.41 G. 13765 †10.2.42 G.
Père : Fèlix Bautista, c/ Balmes, 5, Lleida

Fernández López, Manuel, 6.8.04, Iranzo
St. XIII-A 40651 6.8.40 M. 3270 17.2.41 G. 10367 †13.10.41 G.
Épouse : Anna Ros Acosta, c/ Diputació, 16, Súria (Barcelona)

Garcila Abelló, Manuel, 21.12.08, Queiruas
St. XI-B 87227 27.1.41 M. 5968 30.6.41 G. 13065 †12.8.41 G.
Épouse : Blanca Ferrer Ripoll, c/ Vilallonga, 31, Figueres (Girona)

CASTILLA LA NUEVA

Prov. Ciudad Real

Munguia Antolí, Ricard, 18.11.17, Ciudad Real
St. VII-A 26528 31.8.41 M. 4594 20.10.41 G. 14641 †21.1.42 G.
Père : Pere Munguia Peinador, c/ Font Canyelles, 28, Sant Andreu, Barcelona

Prov. Guadalajara

De la Cruz Simón, Francesc, 2.4.16
Angoulême 24.8.40 M. 4163 24.1.41 G. 9166 †10.12.41 G.
Père : Eusebi de la Cruz, Sant Feliu de Llobregat (Barcelona)

García Suárez, Gaietà, 22.2.05, Masegoso de Tajuna
St. V-D 3159 13.12.40 M. 4833 21.4.41 G. 12337 †7.12.41 G.
Père : Prudenci Garcia Santos, c/ La Font, 26, Arenys de Mar (Barcelona)

Prov. Madrid

Albir Grasero, Josep, 17.1.92, Madrid
St. VIII-C 35989 25.1.41 M. 4217 29.5.41 G. 11558 †29.6.41 G.
Fille : Josefa Albir Nieto, c/ Rosselló, 22, entr., 4rt., Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 679

Casamajor Nicolàs, Josep, 19.9.13, Madrid
St. X-C 38055 18.11.41 M. 4542 †20.4.42 M.
Mère : Àngela Nicolàs Herrans, passeig del Born, 27, 5è., Barcelona

Gonzàlez Gallego, Faustí, 17.11.19, Madrid
St. 140 7873 26.4.41 M. 3727 30.6.41 G. 13225 †28.11.42 G.
Père : Némosi Gonzàlez Àlvarez, c/ de Blai, 40, Barcelona

Martínez Giménez Julià, 29.6.09, Manzanares el Real
St. 120 1220 6.6.41 M. 5103 20.10.41 G. 13912 †17.11.41 G.
Père : Fruitós Martínez Giménez, c/ de la Tenda, 26, Flix (Tarragona)

Santos Giménez, Gervasi, 19.6.01, Guadarrama
St. XIII-A 40536 6.8.40 M. 3202 17.2.41 G. 10358 †2.11.41 G.
Épouse : Beneta Flotats, Diagonal, 318, Barcelona

CASTELLA LA VIEJA

Prov. Burgos

Rubio García, Severià. 21.2.20, Roz de Duero
St. XVII-B 30113 19.12.41 M. 4916 †2.10.42 Steyr
Père : Constantí Rubio Soto, c/ Campalans, 5, Barcelona

Prov. Palencia

García Bernal, Lluís, 15.11.13, Carrión de los Condes
F. St. 140 7714 26.4.41 M. 3273 30.6.41 G. 13274 †12.1.41 G.
Parent : Francesca Alcalà, c/ Valldonzella, 50, Barcelona

Giménez Martínez, Emili, 30.9.15, Luguera
St. XI-B 86546 27.1.41 M. 6359 20.10.41 G. 13777 †30.10.41 G.
Mère :Trinitat Martínez, c/ San Juan, 10, Luguera (Palència)

Lagunas Díaz, Pantaleó, 27.7.07,Arroyo Grezo
St. XI-D 86670 27.1.41 M. 5575 17.2.41 G. 10137 †29.11.41 G.
Épouse : Maria de la Pau Blasco Ferrer, c/ de la Plaza,Arroyo Grezo (Palència)

Nozal Fuentes, Santos, 22.8.05, Barruelo
St.Allenstein 9.8.40 M. 3634 24.1.41 G. 9479 †7.12.41 G.
Mère : Joana Fuente Prieto, c/ Ferrocarril, 16, Barruelo (Palència)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 680

Prov. Santander

Fernández Torres, Manuel, 3.1.04, Cobreces
St. II-B 65165 27.9.40 M. 4482 29.3.41 G. 11270 †25.12.41 G.
Épouse : Rosa Déu Via, c/ Independència, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Flores Sans, Màxim, 4.2.10, Santander
St. XI-B 86731 27.1.41 M. 6325 29.3.41 G. ? †22.7.41 G.
Père : Domingo Flores Marcos, plaça Sant Antoni, 3, 2n., Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Prov. Segovia

Arrauz Barrio, Antoni, 17.1.96, Segòvia
F. St. 142 2484 26.4.41 M. 4650 31.6.41 G. 13261 †16.11.41 G.
Épouse : Rosa Gregori Benellan, c/ Viena, 20 (La Torre), L'Hospitalet (Barcelona)

Prov. Valladolid

Àlvarez Escudero, Marià, 5.10.05, Valladolid
St. XI-B 96615 22.5.41 M. 3522 20.10.41 G. 14203 †16.11.41 G.
Sœur : Maria Álvarez Escudero, c/ Àngel Guimerà, 37, Barcelona

Hidalgo Pérez, Pere, 29.4.05, Nava del Rey
St. XI-B 87185 27.1.41 M. 5562 29.3.41 G. 1130 †13.8.41 G.
Épouse : Rosa Costa Casas, Travessera de Capulat, Berga (Barcelona)

Olea Babon, Marià, 7.10.02, Reneda de Baquera
St. XI-B 87260 27.1.41 M. 6073 21.4.41 G. 12440 †24.11.41 G.
Épouse : Rosa Culubret Solà, c/ Patis, 2, Sant Quirze de Besora (Barcelona)

Olea Madrid, Agustí, 28.8.18, Reneda de Baquera
St. XI-B 87266 27.1.41 M. 6074 29.3.41 G. 11523 †26.11.41 G.
Père : Félix Olea Baron, plaça, 9, Sant Quirze de Besora (Barcelona)

PAYS BASQUE

Prov. Àlaba

López Angulo, Josep, 22.4.06, Alcedo
St. X-B 81496 3.3.41 M. 6004 8.9.41 G. 11875 †28.9.41 G.
Épouse : Josefina Font Vidal, passeig Sant Roc, Mollerussa (Lleida)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 681

Prov. Guipúzcoa

Reballo Echaniz, Tomàs, 21.12.07, Elqueta
F. St. 142 2580 3.11.41 M. 3252 †22.6.42 M.
Épouse : Maria Olivant Casares, c/ Estació, Les Borges Blanques (Lleida)

Vàzquez Sanz, Marcel, 16.1.01, Hernani
St. VIII-C 56863 25.1.41 M. 3421 21.4.41 G. 12374 †14.9.41 G.
Épouse : Rosa Andreu, c/ Llagostera, 26, Barcelona

ESTRÉMADURE

Prov. Badajoz

Ruiz Sabido, Lluís, 16.17.05, Azuaga
St. V-D 2611 13.12.40 M. 5242 19.12.41 G. 9653 †24.1.42 G.
Épouse : Magdalena Molina, c/ Puigmartí, 5, Barcelona

GALICIA

Prov. Lugo

Díaz Ortas, Victoriano, 21.5.10, Mosteiro
St. XI-B 86814 27.1.41 M. 5494 8.4.41 G. 11840 †6.1.42 G.
Père : Guillem Díaz, c/ París, 131, Barcelona

López López, Ricard, 12.5.21, Beleigan
St. XVII-B 97643 19.12.41 M. 4738 †11.9.42 M.
Père : Jesús López, c/ José Antonio, 57, Caldes de Montbui (Barcelona)

LEÓN

Prov. León

Orús Cantain, Antoni, 19.6.07, San Juan de la Mata
St. XI-B 87289 27.1.41 M. 6080 29.3.41 G. 11392 †31.12.41 G.
Parent : Andreu Castan, Castelet Closes, Castelnaudary (Aude, France)

Ovalle Ovalle, Agustí, 18.10.01, San Juan de la Mata
St. 142-B 2557 3.11.41 M. 3240 †12.4.42 M.
Épouse : Pilar Pallarés Ferrer, c/ Princesa, 47, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 682

MURCIA

Prov. Albacete

Alcaraz Gómez, Manuel, 7.8.07, Albacete
St. XIII-A 40671 6.8.40 M. 3282 24.1.41 G. 8983 †14.11.41 G.
Oncle : Vicente Lisandra, Sugranyes, 32, Barcelona

Barba Garcia, Joaquim, 5.9.04, Yeste
St. XVII-A 80179 7.4.41 M. 4526 21.4.41 G. 12315 †24.11.41 G.
Épouse : Sagrari Velàzquez Garbí, c/ 24, nº 701, Santa Coloma de Gramanet (Barcelona)

Garcia Navarro, Obduli, 14.9.98, Hellín
St. V-D 3126 13.12.40 M. 4827 24.6.41 G. 9266 †10.9.41 G.
Épouse : Concepció Pujol Agustí, c/ Calàbria, 160, La Garriga (Barcelona)

Prov. Murcia

Alcaraz Personal, Josep, 8.3.14, Múrcia
St. XIII-A 40666 6.8.40 M. 3285 17.2.41 G. 10272 †22.11.41 G.
Mère : Dolors Personal Salat, c/ Galileu, 271, 2n., Barcelona

Alcaraz Pujante, Francesc, 12.12.05, Múrcia
F. St. 142 nº 2483 26.4.41 M. 3644 †30.9.41 M.
Épouse : Àngels Galian, Les Guixeres, 12, Barcelona

Alcaraz Tudela, Carlos, 5.1.06, Cartagena
St. XI-B 87684 27.1.41 M. 6206 17.2.41 G. 10459 †23.9.41 G.
Oncle : Emili Alcaraz Manzanero, Gasòmetre, 120, Poble Nou (Barcelona)

Andreu Méndez, Antoni, 21.4.07, Mazarrón
St. VIII-C 57085 25.12.40 M. 3386 20.10.41 G. 14221 †31.12.41 G.
Épouse : Bàrbara Molina, Campoamor, 28, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Aragon Muñoz, Josep, 19.7.04, Múrcia
St. XI-B 86917 27.1.41 M. 6218 8.4.41 G. 12083 †30.7.41 G.
Épouse : Fuensanta Medina Plano, c/ París, 50, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Aragonés Martínez, Joan, 26.5.96, Múrcia
St. XI-B 425 Z 27.1.41 M. 5410 29.3.41 G. 11553 †5.11.41 G.
Mère : Encarnació Martínez Sabaté, c/ de les Aigües, 40, Esplugues de Llobregat (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 683

Ballester Serrano, Josep, 10.5.10, Seneta
St. VIII-C 55582 25.1.41 M. 4943 29.3.41 G. 11182 †15.12.41 G.
Père : Santiago Ballester Castaño, c/ de l'Estrella, 12, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Bermúdez Rubí, Didac, 20.8.13, Portman
St. XIII-A 40655 6.8.40 M. 17.2.41 G. 10250 †2.11.41 G.
Mère : Júlia Rubí Ruiz, c/ de Matamàs, 10, 1er., La Sagrera, Barcelona

Callejon Martínez, Àngel, 25.5.19, La Unión
St. ? 20.12.41 M. 5.12.42 G. 4173 †4.10.43 G.
Mère : Maria Martín Victòria, c/ Orient, 50, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Calventós Navarro, Francesc, 31.8.04, Lorca
St. Hohenstein 9.8.40 M. 3686 17.2.41 G. 10281 †15.10.41 G.
Père : Francesc Calventós Padilla, c/ Hospital, 2, St. Cugat del Vallès (Barcelona)

Calventus Muñoz, Antoni, 12.6.15, Cartagena
St. XI-B 87686 27.1.41 M. 5647 8.4.41 G. 12086 †25.12.41 G.
Père : Pere Calventus, c/ Sant Medir, 40, Barcelona

Campillo Blàzquez, Maurici, 10.6.09, Zargal
St. XI-B 87818 27.1.41 M. 6262 16.2.41 G. 10642 †30.11.41 G.
Père : Faustí Campillo, c/ de la Guàrdia, 5, 3er., Barcelona

Campillo Imbernon, Salvador, 16.9.07, Mazarrón
St. VIII-C 36509 25.1.41 M. 4175 29.3.41 G. 11230 †17.7.41 G.
Épouse : Joana Español Zamora, c/ Wifred, 320, Badalona (Barcelona)

Caparrós Gutiérrez, Gabriel, 24.12.12, Portman
St. X-B 64650 3.3.41 M. 5361 20.10.41 G. 13826 †30.11.41 G.
Sœur : Dolors Caparrós, c/ Lope de Vega, 18, Barcelona

Caparrós Mora, Didac, 22.12.14, Mazarrón
St. XI-B 85951 27.1.41 M. 5361 30.6.41 G. 12883 †6.11.41 G.
Père : Pere Caparrós, c/ Capellans, 9, Barcelona

Casas Sancho, Claudi, 8.6.05, Cartagena
St. ? n° ? 9.8.40 M. 3689 17.2.41 G. 10629 †30.4.42 G.
Mère : Fulgència Vèlez Fernàndez, Sicília, 15, Barcelona

Egea Díaz, Andreu, 19.4.01, San Javier
St. XI-B 87538 27.1.41 M. 6315 29.3.41 G. 11630 †24.10.41 G.
Mère : Purificació Díaz Montesinos, c/ Watt, 153, Terrassa (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 684

Ejea Garcia, Josep, 27.9.41, Alcocer
St. XI-B 87538 27.1.41 M. 8.4.41 G. 11863 †27.9.41 G.
Épouse : Josefa Pujante Sànchez, Lapique-Guéret (France)

Espinar Zamora, Joan, 24.6.17, Mazarrón
St. 140 7580 26.4.41 M. 3707 20.10.41 G. 13991 †2.1.42 G.
Sœur : Joana Espinar Zamora, c/ Tortosa, 8, Badalona (Barcelona)

Fernàndez Benavente, Màxim, 4.7.04, Arjal
St. VIII-C 35953 25.1.41 M. 3677 17.2.41 G. 2893 †2.11.41 G.
Cousin : Joan Garcia Benavente, c/ Reverter, 7, Barcelona

Fernàndez Blasco, Josep, 8.4.92, San Pedro de Pinatar
St. VIII-C 25.1.41 M. 3847 8.4.41 G. n° ? †25.6.41 G.
Épouse : Juliana Bueno, c/ Duran i Borrell, 25, Barcelona

Fernández Dinero, Santos, 1.11.17, Cehegín
St. XIII-A 65113 6.8.40 M. 3325 24.1.41 G. 9223 †25.11.41 G.
Père : Santos Fernández Robles, c/ Indústria, 385, Barcelona

Flors Martínez, Ginés, 30.8.03, Múrcia
St. XIII-A 40628 6.8.40 M. 3458 17.2.41 G. n° ? †16.4.41 G.
Épouse : Roser Gilabert, c/ Alcolea, 86, Barcelona

Francés Acosta, Manuel, 23.2.19, Mazarrón
St. X-B 81500 3.3.41 M. 3379 18.12.41 G. 11629 †18.12.41 G.
Tante : Maria Francés Acosta, c/ Manso, 58, Barcelona

Garcia Caballero, Joan, 10.11.09, Cehegín
F. St. 122 606 6.6.41 M. 5092 24.7.41 G. 13351 †2.2.42 G.
Père : Joan Josep Garcia Herrera, c/ Igualtat, 95, Barcelona

Garcia Gómez, Joan, 27.8.06, Zargal
St. XI-B 87559 27.1.41 M. 6349 17.2.41 G. 10415 †16.10.41 G.
Épouse : Pilar Ribalta Porta, c/ Major, 13, Cervera (Lleida)

Garcia Martínez, Pere, 15.4.16, Mazarrón
St. V-D 3180 13.12.40 M. 4824 17.2.41 G. 10929 †3.1.42 G.
Mère : Isabel Martínez, c/ Novell, 32, Barcelona

Garcia Roldan, Antoni, 23.1.06, Mazarrón
St. XI-B 87797 27.1.41 M. 5969 17.2.41 G. 10119 †10.8.41 G.
Frère : Francesc Garcia Roldán, c/ Pau Iglesias, 39, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 685

Giménez Navarro, Francesc, 30.11.14, Lorca
St. XI-B 86721 27.1.41 M. 6360 8.4.41 G. 11866 †27.9.41 G.
Épouse : Antònia Comaposera Pons, c/ Buixarró, 57, Berga (Barcelona)

Giménez Torrecialla, Antoni, 17.6.96, Santornera
St. X-B 73094 3.3.41 M. 3427 †10.9.41 M.
Épouse : Maria Benito, avinguda Vérge de Montserrat, 67, Barcelona

Gonzàlez Ginés, Genís, 15.1.18, Múrcia
St. Allenstein 9.8.40 M. 3552 †20.1.41 G.
Père : Carles González, c/ Sant Carles, 39, Igualada (Barcelona)

Herèdia Romero, Bernabé, 2.5.15, Mazarrón
St. XI-B 51791 8.9.40 M. 4432 24.1.41 †13.7.41 G.
Père : Pere Herèdia, Carretera a Puig Trunet, Ciutat de Mallorca

Hernàndez Garcia, Genis, 25.1.00, Mazarrón
St. IX-A Kassel, 13.8.40 M. 3761 24.1.41 G. 9335 †23.9.41 G.
Épouse : Pilar Capella Torres, c/ Sant Josep, 18, Palafrugell (Girona)

Hernàndez Pujantes, Josep, 26.4.04, Molina de Segura
St. XI-B 87790 27.1.41 M. 5554 8.4.41 G. 11996 †2.12.41 G.
Épouse : Maria Alas Martín, c/ Rector Triadó, 7, Barcelona

Marín Aroca, Rafael, 29.9.03, Cartagena
St. II-B 71589 27.9.41 M. 4481 24.1.41 G. 9403 †23.9.41 G.
Épouse : Maria Tubau Belenguer, passatge Llavallol, 9, Barcelona

Martínez González, Tomàs, 1.2.11 Mazarrón
St. XVII-B 27648 19.12.41 M. 4707 †7.6.43 Steyr
Père : Joan Martínez Miñarres, avinguda Santa Coloma, 27, Santa Coloma de Gramanet (Barcelona)

Monreal Beltran, Francesc, 3.2.15, Lorca
St. XIII-A 4698 6.8.40 M. 3431 †20.12.40 M.
Père : Fulgenci Monreal, c/ Valentí Almirall, 12, Barcelona

Moreno Zamora, Celestí, 24.6.11, Mazarrón
St. XI-B 87276 27.1.41 M. 6445 20.10.41 G. 12880 †2.9.42 G.
Parent : Joan Caparrós Àlvarez, c/ Clot, 47, Igualada (Barcelona)

Moreno Zamora, Genís, 11.10.17, Mazarrón
St. XI-B 87159 27.1.41 M. 50557 †10.9.41 M.
Mère : Maria Zamora, c/ Llas, 31, Igualada (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 686

Nadal Guerrero, Fèlix, 14.7.21, Caravaca
St. XVIII-C 30542 19.12.41 M. 4309 †11.3.45
Épouse : Maria Roda Egea, c/ General Mola, 8, Tarragona

Onteniente Martínez, Joan, 25.7.10, Mazarrón
St. XI-B 58819 27.1.41 M. 6075 17.4.41 G. 10129 †12.11.41 G.
Mère : Antònia Martínez Avellaneda, c/ Concepció Arenal, 51, Barcelona

Pérez Garrido, Genís, 2.7.11, Cartagena
St. XI-B 87722 27.1.41 M. 6022 20.10.41 G. 14419 †7.11.41 G.
Père : Salvador Pérez Conesa, c/ Maria Bellot, 58, Sabadell (Barcelona)

Pérez Martínez, Salvador, 3.1.21, Mula
St. XVII-B 59864 19.12.41 M. 4173 †28.9.44 M.
Épouse : Maria Martínez Rosa, c/ Indústria, 476, Barcelona

Quiles Sànchez, Josep, 9.8.09, Jumilla
St. XIII-A 65055 6.8.40 M. 3321 8.4.41 G. 12144 †23.7.41 G.
Mère : Josefa Sànchez Martínez, c/ Alfons XII, 2, Badalona (Barcelona)

Quiles Sànchez, Pasqual, 21.10.06, Jumilla
St. XIII-A 65057 6.8.40 M. 3315 24.1.41 G. 9600 †26.5.41 G.
Mère : Josefa Sànchez Martínez, c/ Alfons XII, 2, Badalona (Barcelona)

Ramón Alcaraz, Josep, 23.1.15, Estrecho de San Ginés
St. XIII-A 40620 6.8.40 M. 3500 8.4.41 G. 1439 †1.11.41 G.
Mère : Modesta Alcaraz Navarro, c/ General Sanjurjo, 173, Barcelona

Reverté Pérez, Francesc, 1.1.01, Lorca
St. XI-B 86661 27.1.41 M. 6130 29.3.41 G. 11441 †31.8.41 G.
Mère : Dolors Pérez Millán, P. Brujaies, 10, Montcada (Barcelona)

Rodríguez Martínez, Francesc, 23.12.12, Santa Cruz
St. V-D 2719 13.12.40 M. 5208 29.3.41 G. 11434 †4.12.41 G.
Épouse : Dolors Brocal, c/ Santa Magdalena, 51, Terrassa (Barcelona)

Ros Torres, Damià, 15.6.15, Torre Nicolás Peret
St. XI-B 86631 27.1.41 M. 5725 20.10.41 G. n° ? †9.11.41 G.
Mère : Josefa Torres, avinguda Caudillo, 88, Santa Coloma de Gramanet (Barcelona)

Ruiz Gómez, Josep, 13.12.01, Múrcia
St. XI-B 41794 8.9.40 M. 4370 17.2.41 G. 10747 †11.11.41 G.
Épouse : Mercè Giol Cerclera, c/ Valladolid, 36, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 687

Ruiz Gómez, Marià, 11.12.00, Cabeza de Torre
St. V-D 3188 13.12.40 M. 3241 17.2.41 G. 10755 †13.9.41 G.
Épouse : Anna Maria Quiler, Pg. Vinyeta, 7, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)

Sànchez Oliva, Josep, 26.8.10, Múrcia
St. V-D. 2683 13.12.40 M. 5263 24.1.41 G. 9672 †22.9.41 G.
Mère : Josefa Oliva Quinto, c/ Montserrat, 72, 1er., Martorell (Barcelona)

Sans Pérez, Jeroni, 12.12.98, Cartagena
St. ? 13.8.40 M. 3724 24.1.41 G. 9626 † ?
Épouse : Núria Oliver Català, c/ Rafael, 7, Barcelona

Saura Tomà, Guillem, 2 5.6.95, Múrcia
St. Angoulême 24.8.40 M. 3820 24.1.41 G. 9525 †7.11.41 G.
Épouse : Magdalena Allepus Viñaló, c/ Monistrol, 34, Barcelona

Tomàs Delcor, Josep, 10.9.10, Pineda
St. Angoulême 24.8.40 M. 3905 24.1.41 G. 9736 †13.10.41 G.
Parent : Josep Maria Delcor, c/ Creu Coberta, 8, Barcelona

Tomàs Tomàs, Rufus, 3.5.12, Jumilla
St. XVII-A 79889 7.4.41 M. 4913 20.10.41 G. 13757 †20.10.42 G.
Mère : Antònia Tomàs Navarro, c/ Coll i Pujol, 7, Badalona (Barcelona)

Yepes Moreno, Antoni, 18.10.13, Ricote
St. VIII-C 57062 25.1.41 M. 4091 17.2.41 G. 10098 †2.2.42 G.
Belle-sœur : Rosa Farriol, c/ Solans, 56, Montblanc (Tarragona)

Provinces non localisées

Aragon Santiago, Brauli, 18.3.86, Castromo
St. XI-B 87078 27.11.40 M. 6811 17.2.41 G. 12083 †24.6.41 G.
Fille : Consol Aragon López, c/ Tàpies, 13, Figueres (Girona)

Barceló Soler, Francesc, 21.6.98, Camada de Banajam
St. XI-B 87302 27.1.41 M. 5833 17.2.41 G. 10124 †23.9.41 G.
Épouse : Josefa Pajan, c/ Navarra, 31, baixos, Vilanova i la Geltrú (Barcelona)

Fernàndez Saz, Joan, 17.2.00, La Gineta
St. XI-B 87281 27.1.41 M. 6606 17.2.41 G. 10832 †17.12.41 G.
Épouse : Carme Larracabal, Samneray, Eure-et-Loire (France)

Garcia Cebrian, Joan Francesc, 4.7.04, Villa de Ves
St. XIII-A 65126 6.8.40 M. 3320 17.2.41 G. 10379 †13.11.41 G.
Sœur : Maria Carcia Cebrian, c/ Tucumán, 1953, Buenos Aires (Argentina)

Riaza Cases, Vicenç, 25.2.00 Brigutsada
St. VIII-C 57102 25.1.41 M. 4319 17.2.41 G. 10526 †22.9.41 G.
Épouse : Teresa Surió Segarra, c/ Carretera, 131, Sant Feliu de Llobregat (Barcelona)

Romero Romero, Daniel, 17.6.16, Caterva
St. XVII-B 31342 19.12.41 M. 5073 †31.7.42 M.
Père : Just Romero Martínez, c/ Canado, 7, Caterva

Susín Lorenzo, Joan, 24.12.97, Luceni
St. XI-B 87659 27.1.41 M. 6568 17.2.41 G. 10471 †27.9.41 G.
Épouse : Maria Cleriques Rovira, Sant Quintí, 102, Barcelona

Torró Calataiud, Virgili, 29.1.11, Fuentelares
St. XI-B 27.1.41 M. 6579 29.3.41 G. 11477 †23.10.41 G.
Sœur : Trinitat Torró, c/ Gómez, 24, Ontinyent (València)

Vega Jiménez, Lluís, 4.3.12, Armuna
St. ? 24.1.42 M. 3585 †17.6.42 M.
Sœur : Matilde Vega, c/ Barcelona, 52, Canet de Mar (Barcelona)

Viruete Artigas, Bonifaci, 14.5.00, Letús
St. XI-B 41673 8.9.40 M. 4298 24.1.41 G. 9784 †15.10.41 G.
Mère : Maria Artigas Curiel, c/ Bacardí, 7, Barcelona

C - DÉPORTÉS EN PROVENANCE D'AUTRES LIEUX ET ÉTABLIS EN CATALOGNE, MORTS À MAUTHAUSEN OU DANS LES KOMMANDOS

Algérie

Aguilar Sànchez, Antoni, 27.4.02, Oran
St. XIII-A 40720 6.3.41 M. 3535 24.1.41 G. 8976 †12.9.41 G.
Épouse : Isabel Segura Hernández, Besós i Carcelles, 81, Sabadell (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 689

Cuba

Cortezon Martínez, Robert, 8.12.10, La Havane
St. VIII-C 56816 25.1.41 M. 3631 20.10.41 G. 13655 †7.12.41 G.
Mère : Maria Martínez, c/ Valldonzella, 40, Barcelona

France

Casellas Falcó, Emili, 10.6.20, Mirepoy (Ariège)
St. 122 2984 8.4.44 M. 62086 †25.5.44 Melk
Mère : Guillermina Falcó, Villiard des Villes (Aude, France)

Castells Cervera, Manuel, 7.3.18, Bezenes
St. VIII-C 57108 29.1.41 M. 3898 17.2.41 G. 9865 †10.12.41 G.
Mère : Joaqima Cervera, c/ Claveguera, 4, baixos, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 690

D - ANNEXE À LA LISTE GÉNERALE "A" DES DÉPORTÉS MORTS À MAUTHAUSEN OU DANS LES KOMMANDOS

Nom	*Lieu de naissance*	*Date de la mort ou de la disparition*
Esplugas Giménez, Francesc	València	12.1.42 G.
Espona Buchaca, Miquel	Menàrguens (L.)	25.10.41 G.
Esqué Motlló, Alexandre	Arbeca (L.)	15.11.41 G.
Esqué Motlló, Romà	Arbeca (L.)	3.12.41 G.
Esquerra Lapiedra, Lluís	Barcelona	16.10.42 G.
Estafanell Ramon, Joan	Artés (B.)	14.8.41 G.
Estella Caballé, Francesc	L'Escala (G.)	21.3.42 G.
Esteve Cardús, Pau	Gelida (B.)	25.9.41 G.
Esteve Chafer, Bernabé	Llaneda de Ranes (V)	14.7.42 G.
Esteve Roch, Antoni	València	1.10.42 M.
Esteve Torruella, Antoni	Sant Llorenç d'Hortons (B)	16.12.41 M.
Estévez Fuentes, Ramon	Alacant	3.12.41 G.
Estiarte Teixidó, Julià	Granja d'Escarp (L.)	5.11.41 G.
Estivill Robert, Marcellí	Arbolí (T.)	12.9.41 G.
Estrada Abad, Lluís	Calaceit (T.)	7.12.41 G.
Estrada Fabregat, Josep	Lleida	3.12.41 G.
Esvertit Forcada, Salvador	El Vendrell (T.)	4.11.41 G.
Expósito Masnou, Pere	Montseny (B.)	6.11.41 G.
Fabrada Galubardes, Calixte	Badalona (B.)	26.1.42 G.
Fàbregas Pons, Josep	Igualada (B.)	10.11.41 G.
Fabregat Calataiud, Ignasi	Portbou (G.)	25.7.41 G.
Fabregat Fabregat, Eduard	Barcelona	22.1.42 G.
Falaguera Massaguer, Josep	Almassora (C.)	11.11.41 G.
Falcó Durà, Rafael	Pinós (A.)	31.3.44 G.
Falcó Galí, Ferran	Port de la Selva (G.)	16.10.42 G.
Falgàs Martí, Santiago	Beseit (Terol)	18.12.40 M.
Farradellas Llaras, Joaquim	Peralta de la Sal (Osca)	11.11.41 M.
Farrés Gisper, Daniel	Barcelona	26.12.41 G.
Fas Ballester, Vicent	Borriana (C.)	30.12.41 G.
Fatsini Foncuberta, Josep	Tortosa (T.)	4.12.41 G.
Felimon Ibars, Josep	Barcelona	20.7.43 M.
Felip Risech, Llibert	Vila-rodona (G.)	7.11.41 G.
Fernàndez Barjamon, Càndid	València	17.7.41 G.
Fernàndez Martínez, Joan	Barcelona	13.8.41 G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 691

Fernàndez Juderias, Andreu	Granja de Rocamora (Alm.)	19.11.41 G.
Fernàndez Sànchez, Josep	Barcelona	30.3.41 G.
Fernández Saz, Joan	La Giretas (V)	17.12.41 G.
Fernàndez Garrí, Manuel	Rojales (A.)	9.12.41 G.
Fernando Pedret, Francesc	Tortosa (T.)	18.11.41 G.
Fernando Rossell, Emili	Carol (T.)	4.7. 41 G.
Ferré Blasco, Salvador	Barcelona	18.11.41 G.
Ferré Call, Josep	Mataró (B.)	18.2.42 G.
Ferré Gasulla, Manuel	Morella (C.)	13.2.43 M.
Ferré Lizondo, Rafael	València	27.9.41 G.
Ferrer Berenguer, Enric	Banyeres (A.)	6.1.41 G.
Ferrer Cerveron Josep	Alcubles (V.)	31.1.42 G.
Ferrer Díaz, Eloi	Utiel (V.)	9.12.41 G.
Ferrer Ferrer, Antoni	Bellver de Cinca (Osca)	25.5.41 G.
Ferrer Gambrilla, Gabriel	Perelló (T)	29.11.41 G.
Ferrer Juanos, Antoni	Juneda (L.)	15.11.41 G.
Ferrer Llansàs, Leandre	Madremanya (G.)	4.11.41 G.
Ferrer Salvador, Vicent	Alcora (C.)	17.8.41 G.
Ferrer Segura, Jaume	Gandia (V)	18.12.41 G.
Ferrer Torrents, Domènec	Vallbona (B.)	13.11.42 G.
Ferrer Vilamala, Andreu	Barcelona	23.11.41 G.
Ferreró Pey, Ramon	Castelló (L.)	20.9.41 G.
Ferruis Costa, Joan	Flix (T.)	24.12.41 G.
Figueras Mazuy, Josep	La Guàrdia (L.)	24.12.41 G.
Figuerola Jané, Xavier	Cambrils (T.)	15.1.42 G.
Figuerola Tous, Josep	Montblanc (T)	31.10.41 G.
Filió Larva, Miquel	Dolores (A.)	1.11.41 G.
Fiñana Larosa, Miquel	Dolores (A.)	1.11.41 G.
Flor de Lis Adiejo, Abali	Barcelona	8.1.41 M.
Florensa Tudela, Manuel	Vilanova de Bellpuig (L.)	26.9.41 M.
Flores Iborra, Agustí	Alzira (V.)	29.5. 43 Trberg
Florit Pellicer, Bartomeu	Alaior (Menorca)	24.11.41 G.
Flotats Caus, Esteve	Puig-reig (B.)	5.11.41 G.
Foquet Doll, Antoni	Tàrrega (L.)	29.12.41 G.
Folch Gómez, Alexandre	Vistabella (C.)	19.10.41 G.
Folch Pons, Antoni	Olles de Nagalla (L.)	29.12.41 G.
Font Juan, Ernest	Barcelona	5.2.42 M.
Font Ribas, Joan	Barcelona	13.11.41 G.
Fontanella Fiter, Cristòfor	Barcelona	16.11.41 G.
Flors Pastor, Ramon	Castelló	25.9.41 G.
Forné Forné, Lluís	Barcelona	11.11.41 G.
Forné Fuguet, Pere	Cabra del Camp (T.)	10.12.40 M.
Forné García, Enric	Barcelona	2.2.42 M.
Forner Sabater, Sebastià	Vinaròs (C.)	16.12.41 G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 692

Fornolls Serraller, Ermengol	Ascó (T)	5.11.41 G.
Fornós Brull, Josep	L'Ametlla de Mar (T.)	20.8.41 G.
Fornós Gonzalvo, Tomàs	Perelló (T.)	26.8.41 G.
Fornós Viñet, Antoni	Horta de Sant Joan (T.)	14.11.41 G
Forns Mallet, Emili-Antoni	Menàrguens (L.)	7.11.41 G.
Forns Ninou, Projecte	Santa Perpètua Moguda (B)	29.9.41 G.
Fort Maluenda, Josep	Barcelona	14.12.41 G.
Fort Segué, Miquel	Reus (T.)	5.2.42 M.
Fortuny Sabaté, Josep	Tivissa (T.)	27.9.41 G.
Fosalba Tió, Josep	Sant Esteve Sesrovires (B.)	30.7.42 G.
Francès Vidal, Josep	Xàtiva (V.)	7.11.41 G.
Franch Rams, Miquel	Nonasp (Saragossa)	7.11.41 G.
Francisco Palahí, Esteve	Vilobí d'Onyar (G.)	26.4.43 G.
Franquesa Pigem, Lluís	Salt (G.)	25.3.42 G.
Franquet Barrau, Adrià Darwin	Barcelona	23.10.41 G.
Fréixans Franch, Josep	Reus (T.)	1.11.41 G.
Fuentes Mascarell, Josep M.	Alzira (V.)	17.7.41 G.
Furnell Call, Lluís	Solsona (Ll.)	3.8.41 G.
Fusiana Sabaté, Francesc	Roda de Ter (B.)	10.3.42 G.
Fuster Prats, Manuel	Villores (C.)	36.6.41 G.
Gabarrou Mauri, Pasqual	Alòs (L.)	18.8.41 G.
Gabernet Genet, Llorenç	Anglesola, (L.)	7.12.41 G.
Gabernet Macià, Antoni	Anglesola (L.)	7.11.41 G.
Galarza Garcia, Joaquim	Alcalà de Xivert (V.)	7.11.41. G
Galceran Soriguera, Magí	Vilassar de Dalt (B.)	14.8.41 G.
Galí Parrad, Narcís	Pals (G.)	19.3.42 Steyr
Galí Romà, Pere	Cervià de Ter (G.)	5.4.41
Galindo Serra, Josep	Tortosa (T.)	4.4.42
Gallego Gil, Vicent	València	31.5.41 G.
Gallego Sànchez, Artur	Girona	25.9.41 G.
Galobardes Fuster, Salvador	Barcelona	21.10.41 G.
Gallofré Morgades, Josep	Les Salines (T.)	27.9.41 G.
Galtés Bordes, Jaume	Reus (T.)	7.10.41 G.
Gàlvez Bonlliure, Rafael	Bunyol (V.)	15.11.41 G.
Gandó Peral, Vicenç	Santa Coloma de C. (B.)	24.12.42 G.
Garcia Ancejo, Francesc	Sagunt (V.)	19.12.41 G.
Garcia Bernal, Llucià	Carrión de los Condes	12.1.41 G.
Garcia Cànovas, Ramon	(Palén.) Barcelona	16.11.41 G.
Garcia Lizando, Francesc	València	17.9.41 G.
Garcia Cebrian, J. Francesc	Vila de Ves (A.)	17.2.41 G.
Garcia Crespo, Manuel	Sitges (B.)	29.11.42 G.
Garcia Gimeno, Francesc	Silla (V.)	19.10.41 G.
Garcia Gimeno, Rafael	Maicas (?)	15.1.42 G.
García Gomis, Antoni	Tarragona	3.12.41 G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 693

Garcia Grimal, Vicent	Potries (V)	29.8.41 G.
Garcia Navarro, Baptista	Montcada (V.)	15.5.42 G.
Garcia Ponce, Josep	Barcelona	29.8.41 G.
Garcia Rodríguez, Manuel	Barcelona	31.10.41 G.
Garcia Sánchez, Josep	Elx (A.)	21.1.42 G.
Garcia Nogués, Ferran	Alcarràs (L.)	12.1.42 G.
Gargallo Roca, Blai	La Jana (C.)	5.11.41 G.
Garí Capdevila, Amadeu	Barcelona	14.11.41 G.
Garí Pellicer, Antoni	Barcelona	17.10.41 G.
Garrido Payan, Manuel	Barcelona	20.11.41 G.
Garriga Arrori, Sebastià	Maó (Menorca)	26.7.41 G.
Garriga Flotats, Joan	Tornabous (L.)	28.10.41 G.
Garriga Planas, Josep	Cassà de la Selva (G.)	25.10.41 G.
Garriga Riera, Enric	Puig-reig (B.)	3.11.41 G.
Gasau Bou, Joan	Girona	19.12.41 G.
Gascon Borràs, Julià	Càlig (C.)	23.9.41 G.
Gasparó Remolins, Emili	Ponts (L.)	25.5.43 G.
Gayà Martínez, Josep	Castelló de la Plana	10.9.41 G.
Gelabert Miquel, Joan	Sineu (Mallorca)	3.8.41 G.
Gelis Ricart, Joaquim	Bescanó (G.)	7.7.42 M.
Genet Llanet, Vicenç	Figueres (G.)	7.12.40 M.
Genovés Tamarit, Josep	València	6.11.41 G.
Gil Abella, Joaquim	Castell de Cabres (C.)	30.11.41 G.
Gil Albadalejo, Francesc	Barcelona	22.9.41 G.
Gil Amorós, Joan	Monòver (A.)	11.8.41 G.
Gil Aranau, Joaquim	Vila-real (C.)	2.11.41 G.
Gil Blanc, Calixte	Pena-roja de Tastavins (Terol)	29.4.42 G.
Gil Camarasa, Salvador	Barcelona	6.7.42 G.
Gil Dalmau, Àngel	Beseit (Terol)	19.5.41 G.
Gil Gil, Ramon	Beseit (Terol)	14.11.41 G.
Gil Llonga, Amadeu	Vall-de-roures (Terol)	22.12.41 G.
Giménez Ariza, Benet	Cases d'Utiel (V.)	14.1.42 G.
Giménez Cullell, Carles	Barcelona	15.11.42 G.
Giménez Martínez, Emili	Enguera (V.)	30.10.41 G.
Gimeno Cervera, Pasqual	Barcelona	2.11.41 G.
Giner Ferrer, Eduard	Carcaixent (V)	22.8.41 G.
Girabau Morral, Josep	Avinyó (B.)	17.9.41 G.
Girbau Duran, Joaquim	Barcelona	3.12.41 G.
Giron Pena, Josep	Albelda (Osca)	20.3.42 M.
Girona Prades, Climent	Puig-reig (B.)	19.9.41 G.
Gomà Soler, Ramon	Tarroja (L.)	24. 9. 42 Steyr
Gómez Álvarez, Genís	Barcelona	10.9.41 G.
Gómez Garcia, Francesc	Elx (A.)	14.1.41 G.
Gomis Valls, Agustí	Igualada (B.)	27.3.41 G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 694

Gonzàlez Espinosa, Francesc	Barcelona	2.2.42 M.
Gonzàlez Galera, Joan	Barcelona	30.11.41 G.
Gonzàlez Sirvent, Josep	Elda (A.)	10.8.41 G.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 695

AUTRES LISTES DE DÉPORTÉS

A - CITOYENS DES PAYS CATALANS EMPRISONNÉS AU PÉNITENCIER D'EYSSES AU MOMENT DE L'INSURRECTION

Ballester, Jaume	Ampolla, 3-9-1919. Quatre ans de prison. Dachau, 73042.
Bonet, Manuel	(?), 12-10-1907. Cinq ans de travaux forcés (invalide depuis la Guerre civile, mort à son arrivée à Dachau).
Buj Ferrer, Ramon	Barcelone, 25-9-1921. Dix ans de travaux forcés. Dix ans *"d'interdiction de séjour"*. Dachau.
Camarasa Martin, Demòfil (?)	Pays Valencien (?). Un an de prison. Dachau-Landsberg.
Canadell, Lluís	Barcelone, 6-5-1917. Huit ans de travaux forcés.
Canet, Joaquim	Gérone (?), 2-3-1922. Quinze ans de travaux forcés. Quinze ans *"d'interdiction de séjour"*.
Canet, Modest	Gérone, 2-2-1907. Un an de prison.
Capella, Josep	Ametlla de Mar, 1.4.1912. Trois ans de prison. Dachau, 73206.
Cardona, Josep	Valence (?), 19-3-1911. Deux ans de prison. Dachau-Bleichach, 73292.
Cerrada, Pedro	Andalou immigré en Catalogne ? Trois ans de prison.
Comabella, Josep	Ponts, 12-10-1908. Cinq ans de travaux forcés. Dix ans *"d'interdiction de séjour"*. Dachau, 73281.

1. C'est bien entendu une liste incomplète. Dans la liste générale des républicains, il pourrait y avoir des immigrés en Catalogne, mais il n'est pas possible de le vérifier. J'ai rassemblé le maximum de données grâce à la collaboration de Rafael Laborda, prisonnier d'Eysses. J'ai tenté de vérifier cette liste, mais j'ai constaté que certaines données ne correspondent pas à celles du livre d'Eduard Pons Prades, déjà mentionné. La liste originale provient de la première édition, aujourd'hui épuisée, de *L'insurrection d'Eysses*.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 696

Famada, Facund	Les Lloses, 17-10-1917. Quatre ans de prison.
Gibert, Baldoví	Valence, 27-9-1905. Cinq ans de travaux forcés. Dachau, 73517.
Guàrdia Fernàndez	Valence, 5-1-1905. Trois ans de prison. Dachau, 73536.
Hernàndez, Alfons	Gailans (?), 16-2-1921. Dachau-Allach, 73559.
Laborda, Rafael	Girona, 24-10-1910. Deux ans de prison. Dachau-Allach, 73612.
Latorre, Domingo	Alcorisa, 17-I-1910. Deux ans de prison. Dachau, 73637
Marbà, Juli	Barcelone, 10-12-1902. Trois ans de prison. Dachau, 73711.
Marrassé, Lluís	(?). Dix-huit mois de prison, cinq ans de réclusion. Dachau, 73777.
Martorell, Joan	Barcelone, 1-4-1918. Deux ans de prison. Dachau, 73721.
Múrcia, Josep	Sant Xavier (Formentera ?), 25-5-1900. Deux ans de prison. Dachau, 73793.
Pons, Amadeu	Les Borges Blanques. Cinq ans de travaux forcés.
Portolés, Miguel	Dix ans *"d'interdiction de séjour"*. Dachau, 73892.
Serot, Jaume	Valence, 5-1-1902. Un an de prison. Allach. Fusillé le 23-2-1944.
Serveto, Bertran	Fusillé 23-2-1944.
Turiel, Antoni	Niceroces ? 2-5-1913. Vingt ans de travaux forcés. Dachau-Kempten, 74060.
Zayuelas, Cèsar	Barcelone, 28-12-1921. Cinq ans de travaux forcés. Dachau, 74109.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 697

B - CITOYENS DES PAYS CATALANS PASSÉS PAR D'AUTRES CAMPS D'EXTERMINATION NAZIS[1]

Sachsenhausen[2]

Joan Mestres, de la Mola (coiffeur) ; Bernat Garcia, de Badalona (expert commercial) ; Muñoz, de Barcelone (horloger ; il semblerait qu'il ait aussi travaillé a Ràdio Barcelona) ; Frederic Portet, de Ripoll (menuisier) ; Manuel Vaquero, de Balaguer (instituteur) ; Josep Carabassa, de Lleida (?) (garçon de café) ;Tiurana, de la Seu d'Urgell (cuisinier) ; Fargas, de Barcelone (mécanicien) ; Comí, de la Vall d'Aran (?) (boucher) ; Jaume Marco, de Sants[4] ; Pujol, de Barcelone ; Recasens, de Reus (fondeur) ; Àngel Borràs, d'Amposta (paysan)[5] ; Joan Bonet, d'origine inconnue (professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de Barcelone (?); Josep Romeu, de Barcelone ; Cantó, d'origine inconnue.

Neuengamme[6]

Enric Comacasas, Josep Domènech, Ernest Baulo,[7] Francesc Pijoan i Alegret et Joaquim Raja i Garcia.[8]

Buchenwald[9]

Antoni Canut, de Barcelone ; Antoni Gomis, de Barcelone ; Lluís Ametller, de Gérone ; Francesc Abelló, de Granollers ; Eugeni Riera, de Barcelone ; Josep Serra i Mistral, de Barcelone.

1. Les listes sont très incomplètes. Les noms ont été rassemblés à partir de plusieurs conversations entre l'auteure et quelques survivants de chaque camp. Ceux qui ont été transférés à partir de Mauthausen n'y figurent pas.
2. Source : Joan Mestres et Bernat Garcia anciens déportés de Sachsenhausen.
3. Il est mort phtisique après la libération des conséquences de la déportation.
4. Il a disparu dans un Kommando vers Buchenwald. Les témoins ne savent pas s'il y est mort.
5. Franc-tireur dans la Résistance française.
6. Source : Joan Pagès et Josep Bailina, ainsi que la revue *Hispania*.
7. Il semblerait qu'il ait appartenu au Comité national de la CNT.
8. Pijoan i Alegret et Raja i Garcia sont morts à Neuengamme.
9. Source : *L'Humanité*, éditée en France. Ces noms ont été fournis par Sauret, qui les tenait de l'historien Josep Benet. Tous sont morts à Buchenwald. Les témoins E. G. et Garcia Badillo, survivants de Buchenwald, n'ont pu se souvenir avec précision de noms d'anciens déportés catalans.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 698

Île d'Aurigny[10]

Llorenç Cobos, Francesc Font Saboya, Joan Lluís Puig, Josep Murillo, Domènech Valls Arino, Ricard Llàcer i Arnau, germans Moragues, Pomar, Paredes, Santamaria i Guzman Bosque, Bartomeu Cardona Torrandell.

Ravensbrück[11]

Roser Fluvià, Mònica Janer, Carme Aguilera, Maria et Mercè Morange, Felicitat Gassa, Mercè Núñez, Mercè Balcasen, Marita, Neus Català, Dolors Gener, Carme Boatell, Coloma Seròs, Carme Cuevas, Secundina Barceló, Sabina González, Hermínia Martorell, Charlie Olaso, Carme Bartolí,12 Dolors Casanellas i Puig.

Dachau[13]

Ramon Serra, de Barcelone ; Germans Vergés, de Reus ; Coderc, de Badalona ; Riera, de Badalona ; Joan Clos, de Figueres ; Joan Corones, de Figueres ; Francesc Casanovas, de Barcelone ; Joan Casamitjana, de Barcelone.

10. Source : Guzman Bosque. Selon Bosque, Pomar, Valencien, et Paredes, Murcien immigré à Barcelone, y sont morts. Cardona m'a écrit une lettre et je l'ai ajoutée à la seconde édition.
11. Source : Neus Català, *On les nommait des étrangers* et *Le Patriote Résistant*.
12. Carme Bartolí est morte à Ravensbrück.
13. Sources : *L'Humanité*, éditée en France. Ces noms ont été fournis par Sauret, qui les tenait de l'historien Josep Benet. Il faut se souvenir que les déportés catalans qui provenaient du pénitencier d'Eysses ont échoué à Dachau. Tous les déportés de cette liste sont morts au camp de Dachau. Le témoin Joan Martorell se rappelle également un conducteur de tramway du nom d'Alegria, Barcelonais. On ne sait pas si Joan Casamitjana était parent de Joaquim, d'Estat Català.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 699

Républicains morts au camp de Dachau, après le 9 décembre 1944 [14]

Date de la mort	*Nom*	*Matricule*
9-12-1944	Abaurruza, Domènec	94.186
14-12-1944	Polo Miró, Josep	94.174
16-12-1944	Jané, Antoni	77.164
17-12-1944	Aspe, Pere	94.127
24-12-1944	Ibàñez, Llorenç	94.052
27-12-1944	Aznar, Àngel	77.938
27-12-1944	Bermejo, Miquel	74.150
28-12-1944	De la Rosa, Antoni	94.079
9-1-1945	Díaz, Alari	94.199
11-1-1945	Montaña, Antoni	94.308
15-1-1945	Mateu, Juli	94.063
16-1-1945	Marín, Vicenç	94.210
23-1-1945	Agustín, Francesc	94.188
23-1-1945	Cortizo, Manuel	74.171
23-1-1945	Sarrate, Robert	94.179
28-1-1945	Clos Reig, Joaquim	74.179
28-1-1945	Muro, Pere	74.230
29-1-1945	Arri, Saül	94.082
3-2-1945	Crusat, Víctor	94.212
3-2-1945	Sillero, Domènec	94.282
8-2-1945	López, Cristòfol	94.139
8-2-1945	Marcos Rojo, Lluís	94.156
8-2-1945	Oliver, Antoni	94.072
8-2-1945	Ortega Sánchez, Àngel	94.170
8-2-1945	Pérez Calderon, Esteve	94.163
8-2-1945	Rosa Campillo, Cecili	94.168
9-2-1945	Martí Pons, Joan	94.241
9-2-1945	Prat, Joan	74.241
9-2-1945	Yagüe Concha, Gregori	94.097
11-2-1945	Àlvarez Requeso, Lluís	94.192

14. Source : Casimir Climent i Sarrion. Tous ces déportés y moururent. On ignore leur lieu de naissance dans l'État espagnol. Certains de ces déportés ont été cités par le colonel García Miranda dans *Quaderns*, (Perpignan), numéro 6, 1945. Cf. le premier alinéa du chapitre 3 de la deuxième partie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 700

Date de la mort	*Nom*	*Matricule*
11-2-1945	Sanmartín Balduque, ?	94.180
13-2-1945	Díaz Tendero (colonel)	94.142
13-2-1945	Jiménez Domaire, Felip	94.149
15-2-1945	Antoñana López, Simó	94.124
15-2-1945	Peralta Fontanes, A. ?	39.382
15-2-1945	Vilar Ortega, Josep	94.331
16-2-1945	Escudero Requejo, ?	94.216
16-2-1945	Garcia, Miquel	94.147
16-2-1945	Rocafull, Marià	74.251
17-2-1945	Moron Ruedo, Patrici	94.246
21-2-1945	Amer Badero, Joan	94.193
21-2-1945	Bachiller, Benet	94.030
21-2-1945	Cacho Cacho, Nicolau	74.175
21-2-1945	Cantarero Sans, Martí	94.133
23-2-1945	Barragan Laitas, ?	94.131
24-2-1945	Rodríguez Martínez, ?	74.253
1-3-1945	Magdalena Forcado, ?	94.159
3-3-1945	Garcia, Marcellí	74.286
3-3-1945	Zamora, Francesc	72.548
4-3-1945	Càmara Pérez, Gregori	94.202
5-3-1945	Hill Vidal, Gerard	74.196
6-3-1945	Tersa, Joaquim	74.274
9-3-1945	Redondo Flores, Carles	94.269
10-3-1945	Rigal, Josep	94.248
16-3-1945	Ade Navarro, Pau	94.187
18-3-1945	Fondos Rios, Josep	94.146
19-3-1945	Frigola, Joaquim	45.525
20-3-1945	Artola Iturran, ?	94.288
25-3-1945	Pallarès Ferré, P. ?	94.266
31-3-1945	Causillas Grau, J. ?	44.136
18-4-1945	Madeguer Galia, ?	94.085
19-4-1945	Duro, Francesc	94.103
22-4-1945	Rodríguez Vendrell, ?	?
?	Blasco (colonel), Cèsar	?
?	Rodríguez, Nicolau	?
?	Salavera (colonel), ?	?

Dachau, 14 mai 1945

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 701

C - LISTE DES TRANSPORTS DE RÉPUBLICAINS ARRIVÉS À MAUTHAUSEN

Date d'arrivée	*Nombre*	*Stalag*	*Nom du Stalag*	*Stapo ayant procédé à l'arrestation*
6.8.40	392	VII-A	Moosburg bei Freising	München
9.8.40	169	I-B	Hohenstein	Allenstein
13.8.40	91	?	Ziegenheim kreis Kassel	Kassel
22.8.40	3	?	?	Magdeburg
24.8.40	430	FS 284	Angoulême	R.S.H A.
30.8.40	22	?	?	Schneidemühl
6.9.40	4	V-B	Villingen	Stuttgart
8.9.40	200	XI-B	Fallingbostel bei Hannover	Lüneburg
27.9.40	28	?	?	Schneidemühl
4.10.40	2	?	?	
11.10.40	1	?	?	Allenstein
26.10.40	1	?	?	
2 5.11.40	47	XI-B	Fallingbostel bei Hannover	Lüneburg
30.11.40	3	VII-B	?	Augsburg
13.12.40	846	V-D	Strasbourg	R.S.H A.
16.1.41	3	?	?	Bronberg
25.1.41	775	XII-D	Trier	Trier
27.1.41	1.506	XI-B	Fallingbostel bei Hannover	Lüneburg
1.2.41	1	?	?	Salzburg
9.2.41	1	?	?	
3.4.41	254	X-B	Sandbostel bei Bremerwörde	Wessermünde
7.4.41	200	XVII-A	Kaisersteinbruck	Trier
18.4.41	1	?	?	Stetting
26.4.41	469	XI-A	Altengrabow	Magdeburg
29.4.41	28	IX-A	Ziegenheim kreis Kassel	Kassel
2.5.41	1	?	?	Magdeburg
14.5.41	20	?	?	Trier
14.5.41	1	?	?	Kassel
14.5.41	1	?	?	Den Haag (B.d.S.)
16.5.41	9	III-A	Luckenwalde	Potsdam
22.5.41	24	XI-B	Fallingbostel bei Hannover	Lüneburg
24.5.41	34	?	Neubrandenburg	Schwering
24.5.41	17	?	?	Stuttgart
24.5.41	11	?	?	Neustadt

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 702

Date d'arrivée	*Nombre*	*Stalag*	*Nom du Stalag*	*Stapo ayant procédé à l'arrestation*
24.5.41	6	?	?	Würsburg
	5	I-B	Hohenstein	Allenstein
28.5.41	5	?	?	Stetting
28.5.41	2	?	?	Liebnitz
30.5.41	4	?	?	Nürnberg-Fürth
30.5.41	2	?	?	Berlin
6.6.41	18	?	?	Stuttgart
6.6.41	1		?	Trier
6.6.41	1	?	?	Alachen
6.6.41	1	?	?	Zichenau-Plock
7.6.41	20	?	?	Karlsruhe
14.6.41-	17	?	?	Stuttgart
14.6.41	1	?	?	Weimar
20.6.41	2	?	?	Berlin
28.6.41	8	?	?	Trier
4.7.41	1	?	?	Hannover
22.7.41	61	VI-C	Bathorn	Osnabrück
23.7.41	20	I-A	Stablack	Königsberg
5.8.41	3	?	?	Trier
5.8.41	21	?	?	Frankfurt auf dem Odor
8.8.41	62	FS 141	Vesoul	R.S.H.A.
12.8.41	1	?	?	Weimar
19.8.41	2	IV B	Mülberg	Halle an der Salle
22.8.41	1	SL 21	Sonder Lager 21	Baunschweig
31.8.41	108	VII-A	Moosburg	München
5.9.41	7	?	Trier	Trier
11.9.41	40	FS 137	Marckt-Pongau	Salzburg
12.9.41	21	?		Klagenfurt
12.9.41	4	?		Trier
17.9.41	13	VIII-C	Sagan	Breslau
19.9.41	1	?		Halle an der Salle
26.9.41	1	VI-B	Mühlberg	Halle an der Salle
26.9.41	1	XI-A	Altengrabow	Magdeburg
11.10.41	4	W-F	Hartmannsdorf	Chemnitz
25.10.41	1	IX-C		Weimar
25.10.41	1			Trier
1.11.41	1	?	?	Hannover
1.11.41	51	XI-A	Altengrabow	Magdeburg
8.11.41	2	?	Nienburg-Weesser	Hannover
18.11.41	1	?	?	Klagenfurt

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 703

Date d'arrivée	*Nombre*	*Stalag*	*Nom du Stalag*	*Stapo ayant procédé à l'arrestation*
22.11.41	1	X-B	Sandbostel	Hannover
19.12.41	342	XVII-B	Krems-Gneixendorf	Wien
20.12.41	2	?		Trier
2.1.42	13	XVII-B	Krems-Gneixendorf	Wien
16.1.42	1	?		Königsberg /Pr/
22.1.42	10	FS 204	Saint Quentin	R.S.H.A.
23.1.42	17	XVII-B	Krems-Gneixendorf	Wien
24.1.42	3			Brussel (B.d.S.)
24.2.42	18	IX-B	Bad-Orb	Kassel
28.2.42	1	X-B	Sandbostel (KL Auschwitz)	Bremen-Bessermünd
11.4.42	12	VI-D	Dortmund	Dortmund
23.5.42	3	V-B	? (KL Dachau)	Karlsruhe
23.5.42	I	X-B	Sandbostel (KL Dachau)	Hannover
23.5.42	2	?	?	Trier
23.5.42	1	VI-A	?	Dortmund
23.5.42	1	?		Bremen
20.6.42	1	?	?	Brussel (B.d.S.)
27.6.42	1	?	?	Trier
18.7.42	9	?	(KL Buchenwald)	Weimar
18.7.42	18	IX-B	Bad-Orb	Kassel
1.8.42	9	IX-B	Bad-Orb	Kassel
1.8.42	1	?	?	Trier
8.8.42	R	?	(KL Dachau)	Stuttgart
15.8.42	I	FS 192	Laon	Trier
15.8.42	2	MM	Martag und Milag (Wester-Trinker)	Bremen
12.9.42	1	MM	Martag und Milag (Wester-Trinker)	Bremen
26.9.42	1	?	?	Trier
29.9.42	I	VIII-A	Görlitz	Breslau
25.10.42	1	?	Trier	Trier
28.11.42	I	?	?	Trier
6.2.43	I	?	?	Trier
20.2.43	1	?	?	Hamburg
27.3.43	1	FS 122	Compiègne	Paris (Sipo)
29.3.43	4	FS 122	Compiègne	Paris (Sipo)
3.4.43	9	FS 122	Compiègne	Paris (Sipo)
22.5.43	1	?	?	Trier
29.5.43	4	?	?	Karlsrühe
5.6.43	1	?	?	Trier
6.8.43	1	?	?	Potsdam

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 704

Date d'arrivée	*Nombre*	*Stalag*	*Nom du Stalag*	*Stapo ayant procédé à l'arrestation*
24.8.43	I	KL	(KL Buchewald) (Gustloff-Werken)	Weimar
27.8.43	4	?	?	Sipo Paris
18.9.43	10	?	?	Sipo Paris
25.2.44	10	FS 122	Compiègne (KL Buchenwald)	Sipo Paris
11.3.44	12	FS 122	Compiègne (KL Flossenburg)	Sipo Paris
18.3.44	1	?	?	Sarrebruck
25.3.44	27	FS 122	Compiègne	Sipo Paris
9.4.44	45	FS 122	Compiègne	Sipo Paris
20.4.44	1	?	?	Braunschweig
29.4.44	4	?	?	Saarbrücken
24.6.44	1	?	?	?
20.7.44	1	?	?	?
18.8.44	10	KL	(KL Dachau)	?
16.9.44	64	KL	(KL Dachau)	?
18.10.44	2	?	(Polizeihàftlinge)	Linz
27.10.44	1	?	?	?
27.1.45	2	KL	(KL Auschwitz)	?
29.1.45	1	?	?	Darmstadt
30.1.45	1	KL	(KL Auschwitz)	?
14.2.45	2	KL	(KL Grossrosen)	?
16.2.45	5	KL	(KL Sachsenhausen)	?
25.2.45	2	?	(L Sachsenhausen) (I züclz)	?
27.2.45	1	?	?	Berlin
16.3.45	1	?	?	Linz
1.4.45	2	?	?	Wien
2.4.45	2	?	?	
7.4.45	2	?	?	Linz
16.4.45	1	M-L ?	Lager Maria-Lazendorf	Wien

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 705

D - CITOYENS DES PAYS CATALANS TRANSFÉRÉS DE MAUTHAUSEN VERS D'AUTRES CAMPS NAZIS

Abelló Guasch, Manuel, 2.3.05, Alcoletge (Lleida)
St. X-B 85765 3.3.41 M. 3159 2.8.43 Sachsenhausen
Épouse : Francesca Corbinos Puig, c/ Font, 6, Montsó (Osca)

Adelantado Andreu, Joan, 17.1.12, Barcelona
St. VIII-A 6500 6.6.40 M. 3195 24.11.41 Buchewald
Mère : Leònila Andreu Vàzquez, c/ Rovira, 19, Barcelona

Agustí Camú, Francesc, 21.12.20, Aitona (Lleida)
Ft. St. 122 25.3.41 M. 59668 1.12.44 Auschwitz
Père : Delfí Agustí Piñol, c/ Moreira, 43, Aitona (Lleida)

Alión Tordiu, Joan, 12.4.19, El Vendrell (Tarragona)
F St. 140 7020 3.11.41 M. 3165 8.11.42 Dachau
Mère : Assumpció Tordiu, c/ Sant Francesc, 45, El Vendrell (Tarragona)

Arnau Viña, Manuel, 14.3.20, L'Hospitalet de Llobregat (Barcelona)
St. XIII-A 50564 6 : 8.40 M. 3238 24.11.44 Buchenwald
Père : Isidre Arnau Solivé, c/ General Mola, 3, Puig-reig (Barcelona)

Barbarroja Sala, Pere, 4.12.15, Lleida
St. VIII-C 37274 25.1.41 M. 3491 8.11.42 Dachau
Père : Pere Barbarroja, c/ Calvo Sotelo, 6, Lleida

Burjanot Palau, Emili, 5.4.05, Barcelona
F. St. 123 24.5.41 M. 5011 3.8.45 Sachsenhausen
Épouse : Teresa Tomàs Pejo, c/ Vilallonga, 43, Godall (Tarragona)

Candel Escobar, Francesc, 21.1.19, Barcelona
St. VI-F 36645 3.4.41 M. 3892 14.10.42 Sachsenhausen
Oncle : Antoni Iirora, 33 rue Victor Hugo, Vénissieux (Rhône, France)

Crespi Verjés, Conrad, 4.8.08, Sabadell (Barcelona)
St. XIII-B 27763 19.12.41 M. 4794 8.11.42 Dachau
Épouse : Emília Niubó Domènech, c/ P. Sallarés, 40, Sabadell (Barcelona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 706

Duran Duran, Santiago, 10.8.15, Ribadavia (?)
St. XIII-A 651o ? 6.8.4o M. 3363 29.3.41 G. 11608 8.11.42 Dachau
Famille inconnue

Expósito Serra, Vicenç, 8.0.09, Sabadell (Barcelona)
St. XVII-A 8116 7.4.41 M. 4637 26.10.46 Buchenwald
Épouse : Júlia Segarra Mir, c/ Boixeda, 47, Sabadell (Barcelona)

Garcia Aragó, Enric, 11.5.11, Cullera (València)
St. VII-A 14137 31.8.41 M. 4365 8.11.42 Dachau
Père : Tomàs Garcia, c/ París, 22, Cullera (València)

Garcia Rutes, Joan, 22.8.13, Barcelona
St. 140 7712 26.4.41 M. 3726 3.11.42 Dachau
Père : Ambrosi Garcia, c/ Pi i Margall, 52, Terrassa (Barcelona)

Garcia Sánchez, Manuel, 2.2.16, Enguera (València)
St. 140 7712 26.4.41 M. 3726 8.11.42 Dachau
Mère : Teresa Sànchez, c/ Sant Antoni, 38, Enguera (València)

Granena Molina, Manuel, 26.1.12, Tarragona
St. XI-D 87615 27.1.41 M. 5541 8.11.42 Dachau
Frère : Santiago Granena Molina, Rambla Gené, 26, Arboç del Penedès (Tarragona)

Ibars Sorolla, Francesc, 17.3.12, Barcelona
St. V-D 2561 27.1.41 M. 5800 8.11.42 Dachau
Épouse : Agnès Belles Prades, Carcenac-Peyrals (Avignon, France)

Liern Barberà, Miquel, 16.8.07, Paterna (València)
St. XI-B 2401 27.1.41 M. 663o 8.11.42 Dachau
Famille non localisée

Magrañé Suñer, Antoni, 6.2.06, Alcover (Tarragona)
F. St. 142 2547 3.11.41 M. 3227 8.11.42 Dachau
Père : Francesc Magrañé, c/ Major, 50, Alcover (Tarragona)

Martí Balda, Josep, 5.1.14, Ontinyent (València)
St. XII-B 31294 19.12.41 M. 4964 8.11.42 Dachau
Père : Enric Martí, c/ 2 de Maig, 26, Ontinyent (València)

Martínez Gómez, Jaume, 25.7.07, Elx (Alacant)
St. V-D 3273 13.12.40 M. 4994 16.8.41 Dachau †26.9.41 Dachau
Fille : Teresa Martínez Martí, c/ Tinent Ruiz Bru, 8, Elx (Alacant)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 707

Messeguer Cabellad, Miquel, 25.8.20, Barcelona
St. XVII-B 30009 19.12.41 M. 5010 8.11.42 Dachau
Père : Francesc Messeguer, c/ Marià Aguiló, 26, Barcelona

Molina Balaguer, Ricard, 21.7.09, Sot de Ferrer (Castelló de la Plana)
St. XVII-A 81086 7.4.41 M. 4789 8.11.42 Dachau
Père : Gregori Molina, c/ Progreso, 9, Sot de Ferrer (Castelló de la Plana)

Monreal Monclús, Pere, 15.6.16, Calaceit (Terol)
F St. 1221062 3.4.41 M. 4241 8.11.42 Dachau
Sœur : Damiana Monreal Monclús, c/ Mayor, Calaceit (Terol)

Olivan Jordil, Antoni, 17.1.06, Barcelona
F. St. 1221082 3.4.41 M. 4265 3.4.41 Sachsenhausen
Père : Pere Olivan, c/ Monistrol, 29, Barcelona

Olivares Arcos, Joan, 30.8.16, Barcelona
St. V-D 2668 13.12.40 M. 5081 8.11.42 Dachau
Père : Vicenç Olivares Olivares, c/ Carretera de Ribes, 57, Barcelona

Ortís Candela Marià, 10.10.10, Crevillent (Alacant)
St. 192 3186 11.4.42 M. 9340 8.11.42 Dachau
Mère : Assumpció Candela Hurtado, c/ Perdigoner, 70, Crevillent (Alacant)

Peralta Fonteva, Antoni, 17.9.05, Belianes (Lleida)
St. V-D 2593 13.12.40 M. 5119 8.11.42 Dachau
Épouse : Maria Caimons, c/ Castellote, 18, Belianes (Lleida)

Pérez Pastor, Àngel, 1.8.07, Alacant
St. 142 4886 26.4.41 M. 3894 8.11.42 Dachau
Oncle : Joan Carbonell, Bissier les 9 Croix, Montplaisir (Hérault, France)

Pérez Vicedo, Josep, 20.5.04, Agost (Alacant)
St. XVII-B 31348 19.12.41 M. 5051 8.I 1.42 Dachau
Frère : Joaquim Pérez Vicedo, c/ Bonaventura, 13, Alcoi (Alacant)

Pintó Cortina, Secundí, 8.9.01, Calders (Barcelona)
St. XVII-B 29693 29.12.41 M. 4996 8.I 1.42 Dachau
Sœur : Josefa Pintó Cortina, c/ Pucas, 4, Manresa (Barcelona)

Ripoll Pedrola, Joan, 8.5.18, Miravet d'Èbre (Tarragona)
St. X-B 61563 3.3.41 M. 3662 3.4.42 Sachsenhausen
Frère : Josep Ripoll Pedrola, c/ Castell, 12, Miravet d'Èbre (Tarragona)

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 708

Sala Cros, Albert, 29.1.09, Olot (Girona)
St. XVII-B 31190 19.12.41 M. 4148 8.11.42 Dachau
Frère : Esteve Sala Cros, c/ Banys Nous, ?, Barcelona

Serra Minestral, Ramon, 3.10.03, Barcelona
St. Angoulême 24.8.40 M. 4051 7.12.40 Dachau
Épouse : Rosa Beltrán, c/ Dr. Turró, 155, Barcelona

Tarradellas Noguera, Josep, 11.5.17, Prats de Lluçanès (Barcelona)
St. 140 8945 26.4.41 M. 4840 20.5.41 Dachau
Père : Pere Tarradellas, c/ Pint, 8, Prats de Lluçanes (Barcelona)

Solsona Solsona, Francesc, 1.1.08, Barcelona
St. VIII-C 36498 25.1.41 M. 3582 8.11.42 Dachau
Mère : Dolors Solsona Solsona, c/ Urgell, 10, Barcelona

Sufié Martí, Lluís, 1.4.18, Navarcles (Barcelona)
St. XVII-B 30006 19.12.41 M. 4922 8.11.42 Dachau
Père : Lluís Suñé Macià, ronda Sant Pere, 18, Barcelona

Solervicens Fontcuberta, Jaume, 26.1.04, Navarcles (Barcelona)
St. V-D 2669 13.12.40 M. 5299 24.1.41 G. 2714 20.5.41 Dachau
Épouse : Conxita Plana, plaça de l'Església, 13, Navarcles (Barcelona)

Trenc Purroy, Blai, 28.11.15, Abelda (Huesca)
St. XIII-A 42777 6.8.40 M. 3392 8.11.42 (?)
Père : Pau Trenc, c/ Forn, 30, Albelda (Huesca)

Victoria Nieto, Josep, 9.1.09, Barcelona
St. VII-A 13381 21.8.41 M. 6141 8.11.42 Dachau
Cousine : Adelina Victòria Sànchez, c/ Olivo, 72, Barcelona

Vitales Cancer, Ramon, 18.3.20, Lleida
St. XVII-B 28085 19.12.41 M. 4338 2.8.43 Sachsenhausen
Père : Antoni Vitales, Primo de Rivera, 3, Sabadell (Barcelona)

Zamorano Lloret, Josep, 111.1.111, Barcelona
St. XIII-A 65120 6.8.40 M. 3327 17.2.41 G. 10100 20.5.41 Dachau
Épouse : Carme Baus Alvarea, c/ Margant, 10, Barcelona

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 709

E - CITOYENS DES PAYS CATALANS QUI FIGURAIENT SUR CERTAINES LISTES COLLECTIVES DES PRÉTENDUS TRANSPORTS DE MALADES ET INVALIDES VERS UN "SANATORIUM" DU CAMP DE DACHAU

Mauthausen, 12.8.1941

Casafont Latrilla, Roque	15.9.95	Gironella (Barcelona)	†10.9.41 G.
Cerda Peraire, Ramon	6.3.06	Barcelona	†10.9.41 G.
Español García, Josep	18.1.20	Barcelona	†10.9.41 M.
Martínez Martínez, Josep	18.3.09	Barcelona	†10.9.41 G.
Pares Sans, Pere	21.2.11	Manresa (Barcelona)	†10.9.41 M.
Pons Galvany, Manuel	16.12.14	Crevillent (Alacant)	†7.9.41 G.

Mauthausen, 13.8.1941

Gaya Martínez, Josep	29.6.08	Santa Coloma de Cervelló (B.)	†10.9.41 M.
Gómez Álvarez, Genís	23.9.12	Barcelona	†10.9.41 M.
Martí Roige, Josep	17.2.14	Tarragona	†9.9.41 M.
Soriano Pérez, Joaquim	30.4.18	Barcelona	†10.9.41 M.

Gusen, 14.8.1941

Abello Gracia, Francesc	17.2.03	Barcelona	†30.9.41
Alegret Mané, Lluís	10.10.15	Constantí (Tarragona)	†30.9.41
Andrés Díez, Emili	9.4.16	Barcelona	†30.9.41
Balles Escrich, Josep	17.1.17	Atzeneta (Castelló de la Pl.)	†30.9.41
Boldú Corbella, Marcellí	7.4.03	Les Borges Blanques (Lleida)	†30.9.41
Bondí Rives, Manuel	16.8.15	Castelló de la Plana	†25.9.41
Busquets Gelabert, Ramon	7.6.11	Barcelona	†30.9.41
Calatayud Bas, Joaquim	23.5.10	Muro d'Alcoi (Alacant)	†29.9.41
Canut Pallàs, Àngel	7.3.99	Vilaller (Lleida)	†29.9.41
Fort Maluenda, Josep	7.8.92	Barcelona	†29.9.41
Pilar Meneses, Àngel del	2.12.18	Villena (Alacant)	†29.9.41

Gusen, 15.8.1941

Alceda Sanan, Ramon	16.2.06	Cervera (Lleida)	
Fosalba Tió, Josep	20.3.98	Sant Esteve de Sesrovires (B.)	†25.9.41
Galofré Morgades Josep	29.11.95	Selma Aiguamúrcia (T)	†27.9.41
Mercadal Cardona, Antoni	26.11.05	Maó (Menorca)	†27.9.41

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 710

Munné Sentís, Josep Maria	6.9.16	Reus (Tarragona)	†28.9.41
0ller Mendizábal, Joan	6.1.93	Barcelona	†28.9.41
Papasseit Gambin, Joan	17.10.04	Miravet d'Èbre (Tarragona)	†28.9.41
Parrés Villaescusa, Agustí	13.8.15	Rafal (Alacant)	†28.9.41
Pere Moragues, Ramon	3.7.03	Vinaixa (Lleida)	†28.9.41
Sarle Graell, Ramon	13.12.13	Soleres (Lleida)	†29.9.41
Seguí Folch, Josep M.	19.6.17	Constantí (Tarragona)	†29.9.41
Serrano Navarro, Antoni	24.8.12	L'Alzina (Alacant)	†29.9.41

Gusen, 16.8.1941

Caldero Figuera, Miquel	17.9.95	Barcelona	†24.9.41
Calpe Vidal, Josep	16.1.93	Burriol (Castelló)	†24.9.41
Carner Gelí, Bonaventura	14.6.05	Begur (Girona)	†24.9.41
Cases Escobar, Francesc	15.9.13	Manises (València)	†24.9.41
Castells Aguilar, Josep	15.2.08	Artés (Barcelona)	†24.9.41
Casteras Oro, Miquel	11.10.08	Lleida	†24.9.41
Illa Pujadas, Jaume	20.11.04	Vallgorguina (Barcelona)	†26.9.41
Jovani Beltran, Manuel	15.2.99	Xert (Castelló de la Plana)	†26.9.41
Julian Clemente, Josep	20.2.02	Barcelona	†26.9.41
Liern Linares, Vicent	7.1.00	València	†26.9.41
Martínez Gómez, Jaume	25.7.02	Elx (Alacant)	†26.9.41
Onrubia Arquet, Lluís	11.10.10	Barcelona	†26.9.41
Orenga Eranchadell, Joan	25.4.11	Castelló de la Plana	†26.9.41
Peris Martí, Pere	15.11.15	Constantí (Tarragona)	†26.9.41
Pinol Morell, Joan	20.7.97	Barcelona	†26.9.41
Serra Giné, Ramon	11.3.86	Puig-reig (Barcelona)	†26.9.41
Soy Vilanova, Lluís	4.6.08	Olot (Girona)	†27.9.41

Gusen, 18.8.1941

Esteve Cardús, Pau	12.1.82	Gelida (Barcelona)	†25.9.41
Forés Pastor, Ramon	26.3.10	Castelló de la Plana	†25.9.41
Gallego Sànchez, Artur	25.12.03	Girona	†25.9.41
Marqués Pons, Manuel	8.2.08	Ciutadella (Menorca)	†25.9.41
Mir Brugada, Joaquim	6.8.06	Mataró	†25.9.41
Navarro Martí, Antoni	2.5.09	Lledó (Girona)	†25.9.41
Oliva Camps, Antoni	11.10.16	Banyoles (Girona)	†25.9.41
Solé Solé, Josep	22.9.19	Banyoles (Girona)	†25.9.41

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 711

Gusen, 19.8.1941

Raventós Dehís, Josep	9.10.09	Torrelles de Foix (B.)	†22.9.41
Torres Tribó, Josep	3.0.09	Mollerussa (Lleida)	†22.9.41
Vivas Montoliu, Àngel	3.3.03	Sucaina (Castelló)	†22.9.41

Gusen, 20.8.1941

Barba Roca, Josep	18.7.07	Tarragona	†23.9.41
Botella Pavia, Josep	26.2.05	Asp (Tarragona)	†23.9.41
Gascon Borràs, Julià	10.7.80	Càlig (Castelló)	†23.9.41
Làzaro Domingo, Vicent	30.1.17	València	†23.9.41

Gusen, 21.8.1941

Barceló Soler, Francesc	21.6.98	Canada de Benajama (A.)	†23.9.41
Barrul Cuenta, Pere	16.10.97	Manresa (Barcelona)	†23.9.41
Vlonllor Belenguer, Rafael	19.2.06	Alcoi (Alacant)	†23.9.41
Panisello Expósito, Joan	24.12.12	Tortosa (Tarragona)	†22.9.41
Pérez López, David	24.9.06	Badalona (Barcelona)	†22.9.41
Quintana Bassas, Camil	15.11.09	Mataró (Barcelona)	†22.9.41
Roig Andreu, Pere	23.3.17	Villalonga (Tarragona)	†22.9.41
Rogel Aparicio, Antoni	16.5.16	Oriola (Alacant)	†22.9.41
Vicens Sagué, Eusebi	10.4.09	Castell d'Aro (Girona)	†22.9.41
Vila Ruiz, Ramon	10.5.00	Barcelona	†22.9.41

Gusen, 2.12.1941

Avino Ventura, Josep	24.2.95	Xerta (Tarragona)	†4.12.41
Camprubí Sellas, Ramon	23.12.02	La Pobla de Lillet (B.)	†4.12.41
Cogollos Giner, Ramon	23.12.11	Carcaixent (València)	†24.12.41
Fatsini Fontcuberta, Josep	12.12.85	Tortosa (Tarragona)	†4.12.41
Juncosa Pasqual, Ramon	29.6.12	Valls (Tarragona)	†18.12.41
Maduell Nuto, Joan	21.1.12	Constantí (Tarragona)	†17.12.41
Roca Bergés, Antoni	23.9.22	Barcelona	†18.12.41
Soto Gonzàlez, Francesc	29.1.17	Barcelona	†18.12.41
Valle Manich, Antoni	10.5.13	Badalona (Barcelona)	†18.12.41
Vermut Salvó, Joaquim	8.1.90	Vila-real (Castelló)	†18.12.41

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 712

Gusen, 4.12.1941

Fernàndez Sanz, Joan	17.2.00	La Gineta (València)	†17.12.41
Navarro Mumuera, Francesc	22.8.19	Barcelona	†17.12.41
Paguina Mula, Baldomer	25.1.06	Palafrugell (Girona)	†17.12.41
Puigcorbé Martí, Lluís	12.2.00	Ripoll (Girona)	†17.12.41

Gusen, 5.12.1941

Gasau Pou, Joan	16.1.93	Girona	†19.12.41
Mellich Cutanda, Carles	8.1.18	Pobla de Massaluca (T)	†19.12.41

Gusen, 6.12.1941

Cardona Carreras, Alvar	21.4.14	Maó (Menorca)	†18.12.41
Jura Naspla, Francesc	2.4.03	Castelló de la Plana	†18.12.41
Latorra Blanco, Enric	2.8.17	València	†18.12.41

Gusen, 8.12.1941

Cid Reig, Antoni	13.6.13	València	†19.12.41

Gusen, 9.12.1941

Cabezuelo Guillén, Lluís	14.6.19	València	†19.12.41
Soriano Soriano, Josep	28.6.17	Barcelona	†19.12.41
Vidal Claramunt, Salvador	6.12.17	Igualada (Barcelona)	†19.12.41

Mauthausen, 30.1.1942

Datsira Casamitjana, Josep	12.2.12	Ripollet (Barcelona)	†2.2.42 M.
Forné Garcia, Enric	30.4.17	Barcelona	†2.2.42 M.
Plans Illa, Joan	11.9.18	Barcelona	†2.2.42 M.
Sànchez Cucalon, Gaietà	17.2.13	Girona	†2.2.42 M.
Sanchís Pardos, Enric	4.11.13	Barcelona	†2.2.42 M.
Torreguitar Basi, Antoni	3.3.19	Corbins (Lleida)	†2.2.42 M.

Mauthausen, 2.2.1942

Font Juan, Ernest	25.11.16	Barcelona	†5.2.42 M.
Fortuny Sabaté, Josep	5.9.12	Tivisa (Tarragona)	†5.2.42 M.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 713

Mauthausen, 3.2.1942

Ríos Egea, Antoni	7.1.14	Malgrat (Barcelona)	†7.2.42 M.

Gusen, 4.2.1942

Abril Escudero, Avel.lí	10.11.15	Alzira (València)	†9.2.42
Agulló Guirant, Antoni	18.2.18	Elx (Alacant)	†10.2.42
Arqués Simó, Eugeni	28.12.12	Sabadell (Barcelona)	†10.2.42
Canut Martí, Antoni	15.4.05	Sueca (València)	†10.2.42
Cervelló Valls, Lluís	2.10.17	Barcelona	†10.2.42
Contel Calvet, Antoni	25.10.13	Tortosa (Tarragona)	†10.2.42
Dalmau Colom, Jesús	24.12.16	Manresa (Barcelona)	†10.2.42
Escriba Domingo, Joan	13.9.08	Barcelona	†10.2.42
Julio Cortada, Emili	12.3.20	Castellvell i Vilar (B.)	†10.2.42
Marín Bernabeu, Francesc	4.4.19	Cox (Alacant)	†10.2.42
Minano Lozano, Domènec	1.8.16	Lleida	†10.2.42
Orriols Canals, Joan	12.10.19	Badalona (Barcelona)	†10.2.42
Rodríguez Linares, Rafael	27.7.10	Alacant	†9.2.42
Rodríguez Pérez, Joan	30.3.15	València	†9.2.42
Rubio Sànchez, Francesc	24.8.17	Alacant	†9.2.42
Sabadell Porter, Carles	20.3.21	Barcelona	†9.2.42

Gusen, 9.10.1942

Ballester Gómez, Josep	4.3.19	Eslida (Castelló)	†16.10.42
Donat Vidal, Rafael	11.6.10	Ontinyent (València)	†16.10.42
Esquerra Lapiedra, Lluís	11.9.07	Barcelona	†16.10.42
Falcó Camí, Ferran	4.10.17	Port de la Selva (Girona)	†16.10.42
Martínez Pardo, Vicent	29.9.05	Bolbait (València)	†13.10.42
Mercadal Orfila, Jaume	12.10.12	Major (Menorca)	†13.10.42
Pérez Garcia, Eduard	17.2.14	Anna (València)	†12.10.42
Rogé Esteban, Josep	25.10.11	Sant Gregori (Girona)	†16.10.42
Teixidó Romia, Andreu	9.9.18	Seròs (Lleida)	†14.10.42
Vinclas Garcia, Rafael	17.4.10	Vilafranca del Penedès (B.)	†14.10.42

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 714

F - LES *POSCHACHER* CATALANS

Alcubierre, Josep	Barcelona
Benedicto Albalate, Gabriel	Sabadell, 24.10.1921.
Benedicto Ibars, Antoni	Vilanova d'Alpicat (Lleida), 5.1.1925.
Cerdan Alcaraz, Joan	Barcelona, 6.11.1921.
Cortès Garcia, Jacint	Pechina (Almeria), 30.1.1923.*
Cortès García, Manuel	Pechina (Almeria), 22.2.1925.*
Cortès Garcia, Manuel	Amposta (Tarragona), 25.9.1925.
Ferrer Duran, Enric	Barcelona, 29.3.1923.
Grau Suñer, Jesús	Calaceit (Teruel) 25.12.1923.
Gutiérrez Sanza, Manuel	Barcelona, 16.5.1926.
Milà Ferrerons, Ramon	Barcelona, 21.11.1922.
Nos Fibla, Baptista	Alcanar (Tarragona), 18.5.1924.
Pedrol Carbonell, Joan	Barcelona, 27.3.1923.
Picot Clemente, Enric	Barcelona, 28.2.1922.
Quesada, Fèlix	Province d'Almeria.**
Sarroca, Joan	Benissanet (Tarragona), 17.12.1921.
Sivera Escrivà, Rafael	Alzira (València), 23.3.1923.
Valsells Casassús, Baptista	Calaceit (Teruel), 29.5.1925.
Vallori Andrada, Bartomeu	Eivissa, 15.8.1924.

* De famille immigrée en Catalogne.

** A vécu depuis sa plus tendre enfance à Prat de Llobregat.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 715

VOCABULAIRE

ACTION K : Kügel Erlass (Décret balle). Ordre signé par le maréchal Keitel, commandant suprême de la Wehrmacht, le 27 juillet 1944. Selon cet ordre, tout prisonnier de guerre évadé puis capturé devait être immédiatement exécuté.
APPELL : appel.
APPELLPLATZ : place d'appel.
ARBEITSDIENSTFÜHRER : responsable du travail dans un camp.
ARREST : arrestation, détention. Prison.
AUSMERGUNGSLAGER : camp de troisième catégorie, d'extermination.

BAUKOMMANDO : *Kommando* de la construction.
BLOCK : baraque du camp.
BLOCKÄLTESTE : chef de baraque.
BLOCKFRISEUR : coiffeur de la baraque.
BLOCKFÜHRER : SS chargé de la surveillance des baraques.
BLOCKHAUS : à l'origine, fortin, construction fortifiée.
BLOCKOWA : femme responsable d'un *Block* (forme polonaise du féminin).
BLOCKSCHREIBER : scribe de baraque.

COMAC : Comité d'Action Militaire, dépendant du Conseil national de la Résistance, créé en France en automne 1943.
CORVÉE (mot français) : travail accompli à l'intérieur même du camp.

DEST :"Deutsche Erd und Steinbruch Gesellschaft", société constituée par les SS qui administrait des carrières, dont celle du camp de Mauthausen.

EFFEKTENKAMMER : entrepôt des vêtements civils. Dans cette baraque, les SS rassemblaient tous les objets personnels des déportés à l'arrivée de ceux-ci dans le camp.
ENTLASSEN : relâchés, libérés.

FEDIP : Fédération espagnole des déportés et prisonniers de guerre. Le siège central est à Paris.
FELKERATUM : *Kommando* des réparations.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 716

FFI : Forces Françaises de l'Intérieur, constituées en février 1944 par le Comité français de Libération Nationale, dont le chef était le général de Gaulle, dans le but d'unifier les groupes armés de résistants en France.
FLAKKOMMANDO : *Kommando* de la défense antiaérienne.
FÜHRER HEIM : résidence des chefs.

GAULEITER : fonctionnaire du NSDAP au-dessous de la fonction de Reichsleiter. Responsable d'un Gau (district), pour toute l'activité politique et économique, ainsi que pour la mobilisation de la main-d'œuvre et la défense civile. Le parti nazi était organisé selon la division territoriale du pays en 42 Gaue.
GAULEITUNG : commandement du Gauleiter.
GMR : Gardes Mobiles de Réserve, groupes armés qui furent utilisés en France comme forces de répression au service des occupants allemands.
GRUPPENFÜHRER : au sein des SS, l'équivalent de lieutenant général.

HAUPTSTURMFÜHRER : au sein des SS, l'équivalent de capitaine.
HERAUS ! : Dehors !
HERR : Monsieur.

KAPO : chargé de la surveillance dans un camp de concentration, aux ordres de l'Arbeitsdienstführer. Les *Kapos* étaient généralement recrutés parmi les détenus de droit commun.
KARTOFFELSCHÄLER : éplucheur de pommes de terre.
KARTOFFELSCHÄLMESSER : couteau à éplucher les pommes de terre.
KASTENHOFEN : cachot.
KOHLENFAHRER : à l'origine, soutier dans un bateau. Dans les camps, celui qui s'occupait d'un four crématoire.
KOMMANDO : K. extérieur ou annexe, petit camp de concentration qui dépendait d'un camp principal (par ex. Gusen était un *Kommando* de Mauthausen). K. de travail : groupe de prisonniers travaillant à l'extérieur du camp.
KOMMANDOFÜHRER : chef d'un *Kommando*.
KONZENTRATIONSLAGER : camp de concentration.
KÜGEL ERLASS : cf. "action K".

LAGERÄLTESTER : vétéran du camp.
LAGERFÜHRER : officier adjoint qui avait sous sa surveillance les prisonniers du camp et répondait de sa discipline devant le *Lagerkommandant*.
LAGERKOMMANDANT : responsable supérieur de la sécurité extérieur et de l'ordre intérieur d'un camp.
LAGERKOMMANDO : Cf. "*Kommando* extérieur".
LAGERPLATZ : place du camp.
LAGERSCHREIBER : employé de bureau du camp.
LAGERSCHREIBSTUBE : bureau du camp.
LOS ! : En avant !

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 717

MALERKOMMANDO : *Kommando* de peintres.
MEERSCHAUM : écume de mer.
MUSELMANN : Musulman.

NN ou NACHT UND NEBEL (en allemand,"nuit et brouillard") : expression par laquelle les nazis désignaient la catégorie de prisonniers condamnés à mourir sans laisser de trace. L'expression vient de l'opéra wagnérien *L'Or du Rhin*, où un personnage, Fafner, tancent les nains afin qu'ils disparaissent : *« Soyez semblable à la nuit et au brouillard ! »*

OBERGRUPPENFÜHRER : le supérieur des Gruppenführer.
OBERSCHARFÜHRER : chez les SS, équivalent de sergent.
OBERSTURMBANNFÜHRER : chez les SS, équivalent de lieutenant-colonel.
ORGANISER : voler, dans le jargon du camp.
OT ou Organisation Todt : agence allemande, paramilitaire, créée en 1933, destinée principalement à la construction d'autoroutes stratégiques et d'installations militaires. Après la mort de Todt en 1942, le ministre des Armements et de la Production de guerre, Speer, en devint le chef.

POLITISCHE ABTEILUNG : Section politique.
POSCHACHER : nom d'un chef d'entreprise autrichien qui utilisa la main d'œuvre jeune de Mauthausen dans une carrière particulière ; on désignait sous ce nom ceux qui travaillaient dans cette carrière. (En jouant sur l'homophonie, les Catalans les appelaient butxaques – "poches".)
PROMINENTER : les plus importants.
RAPPORTFÜHRER : fonctionnaire SS d'un camp chargé de faire l'appel et des tâches administratives générales.
RAUS ! : Dehors !
REVIER : infirmerie.

STALAG : camp de prisonniers de guerre.
STAPO : forme abrégée de *Staatspolizei* (police d'État). C'était le nom de l'ancienne police politique prussienne et il a été employé pour désigner la police politique nazie ou Gestapo.
STEINMETZ : tailleur de pierre. Nom d'un *Kommando* de travail chargé de tailler des blocs de granit manuellement.
STRAFKOMPANIE : compagnie disciplinaire.
STRASSE : rue.
STUBE : chambre, pièce.
STUBENDIENST : service d'entretien des chambres.

TOTENKOPFVERBÄNDE : unités de la Tête de Mort. À l'origine, composées de volontaires SS, organisés en quatre enseignes et chargés de la surveillance des camps. En 1939 ils entrèrent dans le noyau de la SST Division, l'une des premières formations SS de combat.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 718

UNTERFÜHRER : officier subalterne, sous-officier.
UNTERFÜHRERHEIM : résidence des sous-officiers.
UNTERSCHARFÜHRER : chez les SS, équivalent de sergent.

WÄSCHEREI : lavoir, blanchisserie.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 719

INDEX DES ILLUSTRATIONS

1 - Camp de Ravensbrück : le "couloir des fusillés".
2 - La mort dans les camps : une fosse commune à Ravensbrück.
3 - Un four crématoire à Ravensbrück.
4 - Plan du camp de Mauthausen établi par le déporté français Roger Bahier, qui figure dans le Guide de l'ancien camp de concentration, édité par l'Amicale de Mauthausen.
5 - Lieu de pendaison des déportés à Mauthausen : les deux taches noires marquent l'endroit d'où sortait le crochet que les SS, avant de fuir, arrachèrent précipitamment.
6 - Cheminée du crématoire de Mauthausen.
7 - Le mur des "parachutistes", près du camp de Mauthausen, d'où étaient jetés les Juifs. Au fond, des déportés un jour de travail. Au premier plan, un SS en train de surveiller.
8 - Fours crématoires de Mauthausen.
9 - Le mur qui entoure le camp de Mauthausen. Au centre, les cheminées des fours crématoires.
10 - Femmes déportées à Mauthausen.
11 - Lieu où était la caisse distributrice de gaz au camp de Mauthausen : les SS l'enlevèrent le jour avant leur fuite.
12 - Chalet des SS, à Mauthausen.
13 - Le camp de Mauthausen après sa libération. Le déporté catalan Francesc Teix peignit la pancarte donnant la bienvenue en plusieurs langues aux troupes alliées.
14 - Plan approximatif du camp de Gusen exécuté par le déporté catalan Ramon Milà. Une zone urbanisée occupe actuellement l'emplacement du camp de Gusen.
15 - Libération de Gusen.
16 - L'Appellplatz de Gusen. Au premier plan, les cheminées de la cuisine.
17 - Vues du château de Hartheim près de Linz (Autriche), centre d'extermination et d'expérimentations sur des corps humains.
18 - Atelier souterrain où se fabriquait la fusée V2 à Dora, Buchenwald.
19 - Plan du camp de Melk, un *Kommando* de Mauthausen.
20 - Le colonel Franz Ziereis, commandant du camp de Mauthausen, félicite les SS du camp, à l'occasion de l'anniversaire de Hitler (1942). Il y avait alors plus de cent mille déportés.
21 - L'officier SS Hans Altfudisch, tortionnaire des déportés.
22 - Karl Schulz (à gauche), en compagnie d'un autre officier SS : l'Obersturmfürher Bachmayer qui se suicida quand Mauthausen fut libéré.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 720

23 - L'Obersturmfürher Karl Schulz, officier SS responsable du Politische Abteilung de Mauthausen. Accusé au procès de Cologne (1996-1997) d'assassinat et tortures, aujourd'hui en liberté.

24 - Franz Ziereis photographié en haut du mur du camp de Mauthausen : au fond, les tours de surveillance.

25 - Les SS Blocksfürher du camp de Mauthausen. A gauche, Winkel, surnommé "Morros", qui fut Kommandofürher de la carrière.

26 - Heinrich Himmler, ministre de l'Intérieur, accompagné par le commandant Ziereis (à sa droite), visite le camp de Mauthausen.

27 - Himmler parlant avec un groupe d'officiers SS pendant sa visite à Mauthausen.

28 - L'officier SS Fassel, aide de camp de Schulz au Politische Abteilung et responsable d'opérations de fusillades massives.

29 - Le docteur Krebsbach, officier médecin SS, ordonna d'injecter de l'essence dans le cœur de beaucoup de déportés de Mauthausen. Jugé et exécuté à Nüremberg.

30 - Officiers SS montant "l'escalier de la mort" de la carrière de Mauthausen.

31 - Viktor Zoller, capitaine aide de camp du commandant Ziereis, comparait au procès de Nüremberg, accusé d'assassinats en masse.

32 - Quelques femmes SS de Ravensbrück.

33 - Les trains de la mort : transport depuis la France vers les camps d'extermination.

34 - Le jour de la désinfection à Mauthausen (21 juin 1941) : les déportés républicains s'organisèrent pour la première fois dans le camp.

35 - Groupe de la 32ème Compagnie de Travail, au service de l'armée française, que commandait Josep Escoda. Ils furent envoyés à Mauthausen le 7 avril 1941. Seulement deux survécurent. La plupart étaient catalans. La photo fut prise en 1941 au Stalag XVII. Marqué d'une croix, Josep Julià i Bruguera, de Terrassa, mort à Gusen, le 24 décembre 1941.

36 - Pere Vives i Clavé assassiné à Mauthausen par une injection d'essence au cœur le 30 octobre 1941, à 31 ans.

37 - A gauche, marqué d'une croix, Manuel Salvadores assassiné à Mauthausen en 1942.

38 - Déportés tirant un wagonnet dans la carrière de Mauthausen.

39 - Déportés morts contre les barbelés électrifiées à haute tension de Mauthausen : selon la version officielle il s'agissait "d'un suicide par électrocution".

40 - Un autre "suicide électrocuté" à Mauthausen : il s'agit d'un officier soviétique mort à l'automne de 1942.

41 - Neuf Tchèques mitraillés dans le dos au nom de la "loi des fugues", au printemps de 1942. Selon la version officielle, ils furent "tués pour tentative d'évasion".

42 - Cadavre d'un Juif hollandais mort pendant la construction du terrain de sports des SS "pour tentative d'évasion" (printemps 1943).

43 - Déporté à la potence à Mauthausen.

44 - Déporté — il semblerait que ce soit le Catalan Poch — brutalement frappé à Mauthausen.

45 - Le jour où le déporté Hans fut pendu : les musiciens accompagnent le condamné au son de *"J'attendrai…"* Sur le rang de gauche, en troisième et quatrième positions, les déportés catalans Joan de Diego et Casimir Climent.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 721

46 - L'heure de repos dans un *Kommando* de femmes.
47 - Femmes déportées dans un *Kommando* de travail.
48 - La déportée Dolors Gener, après la libération de Ravensbrück.
49 - Carles Greykey, né à Barcelone — sa famille était originaire du Fernando Poo —, déporté à Mauthausen.
50 - Neus Català, déportée au camp de Ravensbrück, après la libération.
51 - Le photographe Francesc Boix à son entrée à Mauthausen (1941).
52 - Le même Francesc Boix après la libération de Mauthausen. Boix fut un témoin d'exception au procès de Nüremberg : ses photos et d'autres qu'il a pu sauver des archives nazis servirent comme preuves des crimes de guerre.
53 - Drapeau des Jeunesses Socialistes Unifiées confectionné clandestinement par les déportés.
54 - A mesure que les troupes alliées avançaient, elles découvraient les atrocités des nazis. La photo montre les morts dans la gare de Nordhausen.
55 - Près de Dachau, les Alliés découvrirent des wagons abandonnés et remplis de cadavres.
56 - Avec la fuite des SS, la résistance contre les nazis s'organisa immédiatement à Mauthausen. Cette photo de Francesc Boix nous montre une mitrailleuse capturée par les déportés face au pont du Danube.
57 - Le cadavre du Catalan Joan Bisbal, dernier républicain mort à Mauthausen. A gauche, Perlado ; à droite, Luis Montero.
58 - Un groupe d'anciens déportés soviétiques et républicains préparent les derniers combats pour la liberté. Celui de droite — portant un casque pris aux Allemands — est Félix Quesada, de Prat del Llobregat, qui entra dans le camp à l'âge de 13 ans.
59 - La photo de Francesc Boix nous montre une expédition d'ex-déportés, au moment de leur sortie du camp libéré. Le second à gauche est le dessinateur catalan Francesc Arnal.
60 - Les ex-déportés de l'armée républicaine qui survécurent à Mauthausen. Au fond, le panneau de bienvenue aux libérateurs réalisé par Francesc Teix qui, dans certaines photos des Alliés, "a disparu".
61 - Les jeunes *Poschacher*, après la libération (13 mai 1945). A gauche et debout, Jacint et Manuel Cortès ; tout à fait derrière et commençant par la droite, Manuel Serra i Grabolosa ; les deux à l'extrémité, Joan Caltellnou et Jesús Grau ; à genoux et second en commençant par la droite, Joan Capellas ; à gauche, accroupis, Francesc Boix (avec son appareil), Luisín Garcia, Ramon Milà et Lluis Gorgui.
62 - Le 3 juin 1945 arrivait à Paris cette expédition de républicains libérés à Mauthausen un mois avant. Ils voyagèrent dans un B-29, un des bombardiers les plus grands de l'époque. A gauche, avec des lunettes de soleil, Josep Bailina ; à droite, marqué avec une croix, Josep Escoda.
63 - Garrigós, un des Catalans survivants du camp de Mauthausen.
64 - Ramon Milà, après sa libération.
65 - Joan Pagès une fois libéré. Il fut blessé lors d'un des derniers combats contre les SS.
66 - Joan Tarragó, libéré, devant les barbelés de Mauthausen.
67 - Casimir Climent.
68 - De gauche à droite, au premier plan : Ramon Milà, Francesc Boix et Luisín García.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 722

69 - Sur la moto, au premier plan, le déporté Grau, de Calaceit.

70 - Sur cette photo de Pilar Aymerich (faite en 1972 à Barcelone), apparaissent, de gauche à droite, Ferran Planes, Joan Pagès et Joaquim Amat-Piniella (mort en 1974).

71 - Plan du camp de Mauthausen fait à vue par l'organisation clandestine de la résistance. Le déporté Miquel Serra le portait toujours sur lui : s'il avait été découvert, il aurait été fusillé sur le champ.

72 - Tickets ou bons que les déportés recevaient comme argent pour leur travail forcé à Mauthausen.

73 - Fragment du cahier où étaient notés tous les morts et les changements de matricule par le déporté Casimir Climent. Dans les première et sixième colonnes sont notés les numéros de matricules, et ensuite les données personnelles. Grâce à cette liste, nous savons avec certitude quels sont les Républicains qui sont morts à Mauthausen et dans les *Kommandos* annexes.

74 - Première page d'une liste de déportés d'un supposé sanatorium de Dachau : en réalité, ils furent tués dans les chambres à gaz du château de Hartheim. Les nazis ne prirent pas la précaution de dissimuler leurs crimes ; dans ce cas, la "mort naturelle" se produisait curieusement d'une manière classifiée (les Espagnols morts ce jour-là allaient de la lettre A jusqu'à la lettre M, avec seulement deux exceptions : Ruiz et Sanchez).

75 - Dessin réalisé par le déporté de Barcelone, Manuel Alfonso Ortells, pour "commémorer" le quatrième anniversaire de sa captivité.

76 - Un autre dessin de Manuel Alfonso.

77 - Caricature de Josep Bailina se promenant devant le bordel de Mauthausen.

78 - Face et verso d'une carte postale que les nazis distribuaient aux déportés de Mauthausen. Celle-ci est de Josep Miret Musté — envoyée sous le nom de "Josep Castells", parce qu'il était un "NN" et qu'il lui était interdit d'écrire — adressée à sa famille. Elles étaient rédigées en castillan pour ne pas être retenues par la censure espagnole.

79 - En 1942, il était déjà connu que des déportés républicains mouraient dans les camps nazis. Le maire de Bessèges le certifie à Cristina, femme de Josep Iglesias. Originaire de Palafrugell, il est mort à Gusen, annexe de Mauthausen.

80 - Modèle du certificat que délivraient les Alliés pour accréditer la captivité des déportés au camp de Mauthausen.

81 - Après enquête d'une Commission spéciale du parti, les déportés catalans appartenant au PSUC, recevaient une lettre comme celle-ci (adressée à Francesc Boix).

82 - Lettre que le déporté Josep Escoda écrivit à sa famille, une fois que Mauthausen fut libéré par les Américains.

83 - Le Juif français Robert Dreyfus certifie que Casimir Climent lui sauva la vie.

84 - Lettre d'un ancien déporté français — le docteur L. F. Fichez — certifiant l'aide donnée par Casimir Climent.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 723

INDEX DES NOMS*

A

A. G., 56, 72, 80, 82, 164, 205, 207, 210, 211, 222, 224, 265, 269, 274, 293, 296, 387, 389, 398, 404, 410
Aba, 259
Abramovici, Sala, 254
Abril, Margarita, 27
Adenauer, 287
Adler, 192
Aguiar, Ernest, 27
Aguilera, Carme, 111
Agustí, 299
Albi, Fernand, 8, 9, 100
Al Capone (cf. Hermann)
Alcoverro, 299
Alcubierre, Josep, 44, 371
Alcubierre, Miquel, 371
Alegria, 245
Alexandre, 142
Alfaya, Javier, 499
Aliu, 343
Almagro, 361
Altfuldisch, Johann, 263, 269
Aluges, Pau, 200
Àlvarez, 118
Amat-Piniella, Joaquim, 11, 14, 15, 23, 28, 40, 43, 57, 159, 173, 181, 196, 197, 198, 204, 207, 209, 217, 223, 226, 229, 230, 236, 237, 247, 265, 277, 278, 279, 294, 300, 309, 319, 339, 342, 349, 375, 377, 379, 380, 383, 387, 395, 397, 402, 472, 479, 495, 499
Ambròs, Josep, 20, 27, 37, 38, 67, 112, 152, 153, 184, 495
Amer, Valerio, 245
Amigó, Josep, 332
André, 72, 100
Andreu i Abelló, Antoni, 27, 111, 255, 448
Andreu i Abelló, Josep, 27
Àngel, Miguel, 96, 457
Antolina, 39
Apitz, Bruno, 348, 417, 479, 499
Arce, Fermín, 374
Ardiaca, Pere, 7, 47
Argilaga, 345
Arias Navarro, 496
Arlat, André, 8, 100
Armengol, mossèn, 41
Arnal, Josep, 16, 24, 28, 40, 57, 159, 300, 301, 309, 320, 488
Arnau, 388, 404
Arnaud, Jaume, 27, 28, 46, 121, 154, 195, 200, 206, 208, 216, 308, 309, 319, 464, 480, 490
Aron, Robert, 141
Artís Gener, Avel.lí, 18
Artola Casals, 94
Ascher, Serge, 141
Asensio, 181
Astaire, Fred, 345
Astray, Millán, 36
Asturias, 384, 476
Aubert, 146
Auden, 392
August, 387
Aurèlia, 47
Auzias, 147, 148
Avinyó, 44
Aymerich, Francesc, 42
Aymerich, Pilar, 27, 29
Ayxendri, Josep, 28, 38, 51, 329, 331, 332, 386, 425, 426, 427
Azagra, 146
Azaustre, Manuel, 356, 431, 432, 433

B

Babel, 436
Bach, 398
Bachmayer, 199, 223, 224, 228, 234, 299, 303, 345, 353, 354, 374, 375, 397, 399, 400, 456

* Établi par Manuel Serradell i Adell. Ne figurent dans cet index ni les noms de lieux, ni les noms des personnes apparaissant dans les listes de déportés.

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 724

Bagur, 300
Bailina, Josep, 17, 21, 28, 41, 227, 228, 299, 305, 349, 353, 355, 358, 373, 406, 423, 438, 439, 442, 443, 444
Balaguer, Josep, 321
Balogh, Esteve, 253, 254
Barceló, Secundina, 29, 62, 95, 97, 117, 126, 128, 155, 286, 325, 451
Baró i Gili, Pere, 241, 407
Barral, Carlos, 14
Barrena, 345
Bartolí, Carme, 128, 189, 245, 365
Bartra, Agustí, 14, 40, 53, 57
Becerra, 259
Beethoven, 398
Begner, 306
Beimler, Hans, 13, 17, 18, 194, 198
Bek, Walter, 382
Belles i Escrig, Josep, 258
Benet, Josep, 16, 20, 28
Bermejo, 206
Bermúdez (cf. Roussel, Josefina)
Bernadac, Christian, 279, 315, 440, 499
Bernard, 143, 145
Bernaus, Jaume, 332
Bernhard Grimm, Johannes, 278, 310
Bierge, Feliciana, 373
"Bigotis", 372
Billig, Joseph, 315
"Binoclard", le, 385
Bisbal, Joan, 459, 460, 477, 478
Blanche, 486
Blanco i Blanch, Antoni, 42
Blanes, Montserrat, 27
Blinde, 385
Blüher, 409
Blum, 131, 132
Blumenkron, Willie, 18
Boatell, Carme, 23, 28, 29, 46, 63, 97, 115, 124, 125, 128, 133, 155, 156, 188, 189, 470, 471
Boix i Campo, Francesc, 19, 29, 108, 228, 262, 299, 316, 342, 357, 368, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 460, 491
Boix, Docteur, 29, 41, 95, 108, 109, 115, 191, 317, 362, 364
Boldú i Corbella, Marcellí, 258
Bonaque, 352, 418, 419, 474, 475
Bonarewitz, Hans, 280
Bondi, Manuel, 94
Bondi Breva, Joan, 94
Bonet i Bonet, Manuel, 256, 266, 342, 404, 418
Borràs, Josep, 290, 299, 321, 359, 381
Borràs, Rafael, 21
Bosque, Guzmán, 29, 95, 158, 191, 192, 194, 294, 364, 447, 482
Braun, von, 289, 317
Brecht, Bertolt, 175
Brichau, Charles, 364
Brooke, Rupert, 151
Bubenden, Friedrich, 173
Buch, Walther, 247
Bueno i Gil, Manuel, 114, 373
Bueno Vela, Alfonsina, 114, 373
Bueno Vela, M., 181
Buj, Ramón, 28, 55, 95, 97, 98, 140, 143, 144, 147, 148, 149, 361, 362
Buldú, 111
Busquets i Gelabert, Ramon, 258
Bustos, 55

C

Caballero, 259
Cabeza, Carles, 299
Cagancho, 356
"Caldera", 360
Calderon, 407
Calmarza, 420
Calvocoressi, Peter, 499
Camarasa, 98
Campos, Rodolfo, 374
Camps, Miquel, 242
Camps, 242
Canadell, Lluís, 98
Canals, 7
Cantó, 324, 447, 467, 468, 470
Capdevila, Melcior, 299, 421, 457
Capmany, M. Aurèlia, 499
Carabassa, Josep, 185, 324, 369, 424, 470
"Caritas", 410, 411
Carratalà, 299, 420
Carrió, Jacint, 22, 28, 43, 214, 219, 221, 229, 242, 243, 245, 248, 305, 307, 329, 330, 331, 332, 394, 397, 410, 416, 421, 422, 426, 461, 473, 495, 497
Carrobé, Roser, 27
Casabona, famille, 430
Casabona, Antonio, 430
Casabona, Julio, 430, 431, 432
Casamitjana, Joaquim, 102, 110, 111, 112
Casanellas Puig, Dolors, 189
Casanovas, 121

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 725

Casanoves, 134, 135
Cassou, Jean, 89
Castells, Andreu, 18, 499
Castells, Jaume, 42
Castells i Porta, Josep, 228
Català, 89
Català, Neus, 23, 28, 29, 46, 62, 63, 95, 97, 125, 128, 129, 132, 188, 189, 230, 279, 293, 307, 326, 341, 397, 420, 449, 451, 453, 484, 485, 489, 493, 496
Catalero, 117
Cereseda, 345, 347
Chamberlain, 72
Chantada, E., 61
Charlie, 189, 365, 366, 367, 373 (cf. aussi García, Carlota)
Charlot, 56
"Chino", El, 394
Chmielewski, 250, 328, 329, 397
Chopin, 398
Choumoff, Pierre-Serge, 29, 262, 263, 264, 266, 499
Churchill, 72
Ciro González, 444
Clavel, Maurice, 110
Climent i Sarrion, Casimir, 22, 24, 25, 28, 41, 87, 89, 159, 168, 183, 184, 196, 217, 228, 252, 257, 258, 259, 262, 264, 268, 269, 274, 277, 279, 293, 299, 305, 321, 355, 358, 359, 381, 384, 388, 390, 391, 395, 397, 406, 408, 409, 414, 415, 439, 440, 444
Clot, Assumpció, 96
Clot, Joan, 96
Coca, Àngel, 20, 112, 152, 153, 260
Codina, 459, 460
Colomer, Paquita (cf. Núñez, Mercedes), 97
Comorera, 7, 45, 493
Companys, Lluís, 20, 43, 95, 107, 246, 370
Companys, 246
Compte, Jaume, 118
Conill, 299, 457, 458, 460, 470
Constante, Mariano, 28, 55, 116, 143, 183, 267, 293, 299, 355, 356, 358, 361, 385, 419, 431, 496, 500, 501
Cornudella, Jaume, 27, 109, 110
Corona, 475
Corones, 121
Cortès, Àngel, 90, 93
Cortès, Àngels, 90
Cortès, Aurora, 27, 90
Cortès, Carme, 90
Cortès, famille, 35, 46, 89, 90, 91, 92, 200, 438
Cortès, Francisco, 46
Cortès, frères, 20, 44, 93, 211
Cortès, Jacint, 20, 21, 23, 28, 46, 89, 90, 91, 92, 93, 221, 231, 249, 250, 252, 266, 285, 295, 299, 309, 328, 330, 334, 342, 345, 371, 390, 392, 404, 405, 411, 438, 479, 489, 494
Cortès, Manolo, 46, 90, 211
Cortès, Pepe, 46, 90, 91, 93, 94, 211, 249, 250, 257
Crespí, Conrad, 195
Cunégonde, 135
Curell, Angeleta, 27
Czaplinski, Ladislav, 442

D

Daladier, 72
Dalmau, Jesús, 305, 421
Dante, 203, 308, 312
Darnand, 142, 146, 147
Daura, Antoni, 420
"David", 108, 109
Debat, Georges, 111
De Gaulle, Charles, 62, 72, 101, 102, 115, 369, 500
Degrelle, Léon, 496
Delagneau, Àngel, 444
De la Rosa, 165
De las Torres, Baron, 20
De Lattre, 110
"Demi-mètre" (cf. Willy), 444
Diamant, Israël, 254
Diego, Joan de, 23, 28, 38, 39, 40, 41, 168, 227, 228, 259, 264, 269, 271, 272, 274, 278, 279, 299, 315, 340, 341, 355, 357, 358, 396, 399, 402, 408, 439, 440, 488, 497
Díez Tendero, 121
Dimitroff, 174
Domènech, 482
Domènec i Ferrer, 327
Donadeu Brusallen, 94
Doré, Gustave, 312
Dornberger, 317
Dostoïevski, 433
Dronne, Raymond, 96
Dubost, Charles, 19, 433, 434, 435, 436
Durruti, 18

E

E. G., 28, 95, 96, 97, 153, 154, 184, 187, 204, 231, 241, 279, 286, 317, 465, 495

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 726

Eicke, Theodor, 194, 216, 218, 316
"El nano", 193
Éluard, Paul, 89, 339
Émile, 8, 27, 183, 210
Émile (cf. Miret, Josep)
Enrique, 296, 297
"Enriqueta", 359, 377
Escoda, Josep, 22, 24, 28, 29, 44, 55, 73, 160, 181, 197, 206, 207, 211, 297, 321, 322, 355, 359, 424, 461, 473
Ester Borràs, Josep, 24, 28, 40, 41, 95, 112, 113, 114, 179, 180, 181, 343, 373, 374, 420, 442, 445, 456
Evers, 192

F

Fabra, 324
Famada, Facundo, 98, 149, 491
Fargas, 106, 470
Félez Burriel, Domingo, 384
Felip, 477
Fèlix, 394
Fenosa, Appel.les, 89
Féral, A., 148
Fernandez, Eustaqui, 310
Fernández Pascual, Moisés, 384
Ferré, Georges, 85
Ferrer, Enric, 94, 371, 372, 475
Ferrer i Berenguer, Enric, 371
Ferrer i Coll, 327
Fichez, 27, 404, 433
Fifí (cf. Roussel, Josefina)
Figueres, Salvador, 28, 37, 340, 385, 424, 487
Fiscovitch, 112
Flemming, Paul, 33
Flick, Friedrich, 287, 288
Flor de Lis, 384, 391
Flor de Lis, Acilé, 384
Fluvià, Roser, 46, 111
Fort, Pere, 121
Fradera, 24
Franco, 20, 21, 33, 34, 36, 45, 47, 49, 51, 52, 54, 62, 72, 74, 83, 146, 152, 157, 205, 222, 245, 340, 492, 496, 500
Françoise, 451
Frankfurter, 252
Fransitorra, Albina, 27
Franz, 251, 445
Freixa, Pere, 156, 158, 356, 357, 388, 404
Freixas, Frederic, 299
Frick, Wilheim, 177
Fritz, 211, 276, 287, 370, 394
Fühmann, Franz, 213, 486
Führer (cf. Hitler, Adolf)

G

Galí, Narcís, 251
Galobardes i Fuentes, Salvador, 42
Gàmez, Cèlia, 345
Gansedo, Manuel, 44
Ganz, Anton, 268, 278, 318, 397, 464
Garcia, 470
Garcia, frères (cf. "Macuto" et "Caldera")
Garcia, Bernat, 29, 42, 95, 104, 105, 106, 115, 185, 228, 229, 324, 369, 370, 466
García, Carlota, 366, 373
García, Luis, 429
Garcia, Vicenç, 358
Garcia Badillo, Josep, 28, 57, 95, 100, 102, 186, 187, 345, 423, 446, 464, 479, 480, 482, 487
Garcia Cano, Antoni, 28, 29, 56, 198, 211, 299, 382, 394, 438
García Miranda, 121, 155, 231, 245, 482
Garcia Rebull, 44
Garriga, Ramon, 500
Garriga, Ricard, 299, 353, 420
Gascon, 260, 261, 266
Gaucher, Irène, 29, 501
Gebhardt, 188
Gelis i Ricart, Joaquim, 268
Gené, Mònica, 46
Gener, Dolors, 18, 20, 29, 47, 59, 63, 66, 80, 95, 122, 125, 128, 133, 182, 188, 189, 214, 326, 347, 400, 450, 451, 485, 492, 493
Germaine, Madame, 27
Gil Espinosa, 88
Gil i Balenyà, Joan, 28, 288, 299, 300, 311, 358, 381, 387,389, 391, 407, 420, 421, 457
Gilbert, John, 387
Gimiez d'Arnaud, Souveraine, 27
Ginestà, Salvador, 28, 168, 357, 390, 404
Giral, José, 370
Gironès, El, 165
Gispert, 299
"Gitan", Le, (cf. Chmielewski), 261, 329, 397, 388
Glücks, Richard, 218, 267, 400
Goebbels, 247, 449
Goethe, 187, 480
González González,

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 727

Indalecio, 330, 384
Goering, Hermann, 174, 177, 234
Gorki, 433
Graff, 397, 450, 453
Grau, 295
Gregori, Gino, 354
Greykey, Carles, 383
Grimau, Julian, 431
Grimm, Johannes, 310
Gross, 20
Guderian, 68
Guérin, 470
Guimerà, 48
Günter Eich, 402
Gutiérrez Sanza, Manuel, 371

H

Hagelstange, Rudolf, 292
Hajek, Karel, 270, 271
Hamilton, Thomas J., 500
Hans, 276, 280, 281
Heinkel, 424
Hermann, 321
Hernàndez, 57, 159
Hernàndez, Paco, 300
Heydrich, Reinhard, 176, 211, 227, 247, 381, 382, 400, 441
Himmler, Heinrich, 176, 177, 178, 179, 182, 194, 195, 280, 288, 290, 315, 316, 377, 383, 384, 400, 413, 414, 433, 434, 435, 460, 463
Hindenburg, 174
Hitler, Adolf, 20, 61, 65, 72, 105, 125, 156, 173, 174, 175, 177, 195, 241, 266, 286, 287, 288, 292, 315, 317, 359, 368, 371, 384, 400, 406, 420, 422, 463, 466, 500
Hoess, Rudolf, 180, 288, 500
Hölderlin, 31
Hove, H. Van der, 363
Huergas, 149
Huet Piera, Manuel, 112
Hugo, Victor, 433

I

Iglesias, Josep, 42, 255, 283
Iglesias, Lina, 27
Ignasi Fages, Pere, 27
Irena, 471
Izquierdo, Manuel, 187, 188, 189

J

J. B., 28, 280, 293, 320, 321, 380
J. N., 281
Jackson, Gabriel, 54, 500
Janet, Charlie, 373
Jaume, 112, 426
"Java", 236
Joan, 357, 177
Johst, Hanns, 173
José Antonio, 22
Josep, 369, 477
Joseph, 468, 469
Joyeux-Joly, 142
Julià, Josep, 211
Julio, 261
Juncà, Lluís, 298
Juncosa, J., 180, 181, 424

K

Kaiser, 173
Kalt, 212
Kaltenbrunner, Ernst, 263, 278, 316, 384, 433, 434, 435, 460
Kammer, 317
Kampanellis, 445
Kanduth, Johan, 263
Kanthak, 238, 242, 268, 277, 278, 279, 405, 440, 442
Keitel, Wilhelm, 180, 277
Kennedy, John, 445
Keyer, Joan, 28, 57, 73, 299, 323, 481
Kléber, 141
Knochen, 114
Kohlikoff, Angèle, 27
Krebsbach, 257, 262, 405
Krupp, famille, 287, 288, 289, 317, 401
Krupp, Alfred, 287
Krupp, Arthur, 287
Krupp, Fried, 287

L

Laborda, J., 28, 95, 115, 117, 118, 119, 140, 143
Laborda, Rafael, 140
Laffitte, Jean, 180, 392, 500
"La hache", 331
Landa, 44
Landsberg, 294
Langfus, Anna, 489
Largo Caballero, 185, 228, 369, 370, 437, 466
Laroche, Gaston, 102
Larrea, 259
Latapie, 142
Lausac, Madeleine, 454
Layret, Francesc, 39
Leb, Mihail, 254
"Le blond", 211
Le Chêne, Évelyne, 319
Leclerc, Général, 66, 96
Lénine, 39, 50, 51
Leo Schlageter, Albert, 173
Leroy, Gisèle, 148
"Le long", 331

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 728

"La panthère rouge" (cf. Graff)
"La pute", 394
"Le sourd", 211
"Le tigre", 241, 331
Lezinger, 413
Liebknecht, Karl, 173
Lilí, 27, 101, 367
Lina, 189
Líster, 45
Llanos, 140, 141, 144, 145, 146
Llobera, 420
Llop, Roc, 27, 37, 78, 332
Lluís, 477
Llussà, 102, 110, 111, 112
Lohnauer, 267
Lola, 128, 136
London, Artur, 1, 9, 23, 27, 100, 124, 299, 300, 445
Longo, Luigi, 97
López, 69, 345
López Àrias, 181
López-Raimundo, Gregori, 43
López-Raimundo, Joaquín, 18, 23, 28, 29, 74, 260, 261, 266, 345, 416, 437, 491
Lorente Pardo, 88
Losa, Mireille, 135
Louagie, 363
Lozano i Ribera, Dídac, 42, 379, 420
Lozneanu, Bercu, 254
Lubbe, Van den, 174
Lucien (cf. Miret i Musté, Conrad)
Ludolf, 237
Luxemburg, Rosa, 173

M

Macià, Francesc, 42, 44, 48
"Macuto", 360
"Mademoiselle", 344,345
"Main-de-fer", 287, 343, 430, 461
Mandel, 107
Manent, Albert, 27
Manit Perich, Antoni, 444
Mann, Thomas, 175
Marco, 324
Maria, 499
Mariano, 65
Marín, 164, 165
Marín, Teodoro, 246
Màrius, 491
Màrquez, Àngel, 558
Marsálek, Hans, 291, 292, 293, 316, 318, 319, 406, 413, 500
Martí, C., 108
Martín, 147, 496
Martín Villa, Rodolfo, 496
Martínez, 62
Martínez, Angelina, 373
Martínez, Saturnin, 457
Martínez Puyó, 358
Martorell, Hermínia, 373
Martorell, Joan, 28, 95, 98, 140, 143, 149, 194, 323, 360, 361, 368, 373, 460, 463
Marvà, Juli, 460
Marx, 50, 455
Masach, Angelina, 88
Masach, Emília, 88
Massot, 111
Mateu, 353, 354
Matilde, 226
Matucher, 298
Maurín, 420
Max Aub, 87
Maydeu Pallerola Miquel, 240
Mazei, Emerico
Mela, 136
Mena, Sebastián, 314
"Mermelada", 353
Mestres, Joan, 29, 48, 57, 60, 80, 95, 105, 106, 115, 185, 204, 208, 230, 260, 286, 324, 325, 340, 345, 368, 369, 398, 414, 447, 466, 487
Michelet, Edmond, 417, 488
Milà, Ramon, 18, 23, 28, 44, 45, 54, 73, 89, 92, 215, 221, 327, 328, 330, 331, 390
Milicua, Josep, 17, 27
Mimí, 47, 188, 279, 450, 451, 452
Mir, 426
Miret, Magdalena, 9, 101, 228
Miret i Musté, Conrad, 9, 100, 101, 102, 106, 114
Miret i Musté, Josep, 96, 100, 101, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 147, 181, 318, 424
Moch, 355
Mola, Général, 22
Monteil, 110
Montero, 7, 41, 118, 343, 356, 418, 456, 493
Montseny, Frederica, 58, 80, 97, 500
Mora, Víctor, 27
Morera, 91
"Morros", 402
Moscardó, 36
Mosse, George L., 247, 286, 500
Moreno, 245
Motta, Guillermina, 27
"Mouche-à-miel", 400, 450
Mühsam, Erich, 175
Müller, Heinrich, 277
Muñiz, 7
Mury, 490
Mussolini, 72, 421

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 729

N

N., Joan, 28, 36, 54, 74, 81, 402, 403
Narbona, Pere, 27
Navas García, Laureano, 384
Negro, 346
Negus (cf. Pallejà, Josep)
Neige, 189
Neni, 367
Niedermayer, Josef, 263, 273
Nieto, Francesc, 181
Nietzsche, 285
Nin, Andreu, 42, 420
Nohel, Vinzenz, 267, 268
Nos Fibla, Joan, 21, 44
Nos Fibla, Josep, 21
Novak, 302
Núñez, Mercedes, 97, 451, 470
Nuri, Joan, 318, 352

O

Oberg, 114
Odena, Lina, 47, 51, 189
Odette, 155
Olaso, 7, 181, 365, 367, 373
Ornstein, Wilhelm, 263

P

Pagès, Joan, 14, 15, 18, 24, 28, 42, 43, 55, 73, 74, 161, 163, 198, 209, 210, 225, 227, 228, 261, 299, 327, 345, 348, 350, 355, 356, 373, 374, 380, 381, 409, 418, 419, 420, 421, 431, 438, 456, 457, 461, 475, 476, 478, 483, 487, 489, 496
Pallach, 111
Paloma, Josette, 188
Pàmies, Teresa, 27, 189
"Panxo" (cf. Gascón)
Pany, 357
Pappalettera, 15, 237, 267, 277, 278, 291, 310, 401, 405
Pappalettera, Luigi, 181, 218, 501
Papalettera, Vicenzo, 181, 218, 501
Parés, Pere, 242
"Pas-de-chance", 190
Pasionaria, La, 37, 437
Patricio, 320
Pauli, 136
Paz, 362
Peacondo, Pere, 314
Pedro, 345
Peiró, Joan, 42
Pallejà, Josep, 385
Pelejà, R., 314
Peltzer, Otto, 225
Pelzer, 272
Pérez, 245, 456
Peris, 299
Perlado, 418, 419
Perpinyà, Carme de, 119
Permanyer, Lluís, 89
Perramon, 118, 119, 120,
Perramon, Sever, 119, 225, 405
Pétain, 61, 95, 105, 114, 116
Petit, Madame, 40
Pey Sardà, Pere, 24, 251, 293, 320, 422
Picó, 300
Picot, 433
Pie XII, 72
Pijoan, Avel.lina, 47
Pilares, Marquis de, 40
Piñar, Blas, 495
Piñol Major, 94
Pinyol, 335
Pister, 287
Planes, Ferran, 14, 15, 27, 57, 159, 380, 501
Poch, Joan, 428
Podlaha, J., 237, 266, 403
Pöhl, Oswald, 290, 291, 316, 400, 413
Poitner, Anna, 29, 200, 368, 439
Pons, Amadeu, 360
Pons, Josep, 22, 28, 42, 78, 203, 214, 221, 226, 231, 234, 250, 305, 306, 307, 327, 329, 330, 331, 332, 390, 425, 426
Pons i Carceller, Josep, 42, 78, 203, 226
Pons Prades, Eduard, 18, 27, 66, 67, 68, 69, 71, 74, 96, 101, 501
Ponzan, José, 113, 114
Popeye, 217
Portet, 470
Portolés, 24, 98, 116, 140, 141, 145, 149
Poschacher, 372
Prat, Pere, 420
Prométhée, 239
Pucheu, 114
Puig, 57
Puig i Ferreter, 42
Puig, Jaume de, 24, 27
Puig Pidemunt, 98
Pujol, 345, 447
Pujol, Anita, 80
Pujol, J., 58

Q

Queralt Castell, Josep M., 21
Quesada, Félix, 44, 200, 371
Quintà, Alfons, 420

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 730

R

R. Vàzquez, Marianet, 113
Raga, 418, 419
Raja García, Joaquim, 491
Rascher, Sigmund, 406
Ravanel, Serge, 96, 141
Ravzier, 27
Razola, 418, 419, 420, 501
Redondo, 246
Reich, Wilhelm, 33, 178, 248, 401, 408, 501
Reichführer, 383
Reinalds, 450
Renno, 258
Resnais, 43
Reventós, 491
Reynald, 129
Ribatallada, Enriqueta, 27
Ribbentropp, Baron von, 19, 20, 21, 22
Ricardo de la Cierva, 17, 496
Ricker, Paul, 433, 435, 436
Ricol, Lise, 23, 27, 100, 101, 124
Ridruejo, Dionisio, 20
Riera, 49
Ripollès, Vicenç, 385, 386
Riquet, 404
Robles, 36, 37
Rodés, Montserrat, 27
Roig, Antoni, 299
Roig, Carmina, 27
Roig, Josep, 102
Roig, Montserrat, 7, 207
Roig i Llop, Tomàs, 27
Roman, Josep, 491
Romeu, Emili, 163
Rosenberg, 409
Rouquette, Louis, 277
Roussel, Josefina, 135
Roziano, 420
Rubiano, Elionor, 366
Ruiz i Garcia, Francesc, 268

S

Sabater, Dídac, 27, 41, 110, 111, 112, 237, 255, 448
Sabater, Jaume (cf. Sabater, Dídac)
Sabina, 46, 128, 245
Sacristán, M., 13
Sailer, Emili, 440, 441
Salaet, Tomás, 246, 264, 323
Salavera, 245
Salomé, 491
Salvadores, 404
Salvadores, Lluís, 260
Salvadores, Manuel, 260
Salvat-Papasseit, Joan, 337
Sànchez Canals, 259
Sànchez, Àngel, 457
Sànchez, Juaco, 433
Sánchez Covisa, 495
Sanjaume, Ramon, 379
Sanz, Ricardo, 61
"Sardine" (cf. Gutiérrez Sanza, Manuel)
Sarga, Josep, 61
Sarroca, Joan, 28, 44, 73, 200, 246, 256, 257, 313, 456, 475
Sartre, Jean-Paul, 339
Sayós, Antoni, 42
Schenk, 406
Schinlauer, 300
Schivo, 142, 143, 147
Schloss, Simone, 101
Schneider Horn, Elisabeth, 142
Schopenhauer, 415
Schuawe, 131, 132
Schulz, Karl, 223, 258, 269, 278, 283, 381, 382, 395, 396, 397, 400, 408, 409, 439, 441, 442, 443, 444, 445, 502
Sedó, Josep, 42
Seibel, Richard R., 476
Sempere, Joaquim, 11
Semprun, Jorge, 14
Senillosa, Antonio de, 22
Sentis, Francesc, 332
Serós, Coloma, 46, 62, 95, 128, 191, 245, 365
Serot, Jaume, 140, 146, 147, 148
Serra, Docteur, 59
Serra i Grabolosa, Miquel, 23, 28, 29, 45, 165, 202, 208, 213, 218, 219, 249, 256, 282, 294, 299, 312, 345, 349, 350, 355, 359, 374, 377, 378, 379, 380, 381, 388, 392, 422, 428, 437, 477
Serralta, 420
Serrano Calero, 322
Serrano Suñer, Ramón, 19, 20, 21, 22, 501
Serveto, Bertran, 140, 147, 148
Sesé, 118, 147
Séverine, 23
Shakespeare, 417
Sigirán, Ramon
Silva, Carmen, 88
Silva, Rosita da, 373
Single, Josep, 441
Sivera, Rafael, 372
Solano i Garcia, Miquel, 374
Solé i Sabarís, Felip, 490
Sonnereich, Sigmund, 254
Sordo, 335
Soriano Pérez, Joaquim, 241, 245
Sospedra, Victorià, 335
Speer, Albert, 315, 316, 317, 359, 433, 436, 501
Staline, 72, 455, 493
Streitwieser, Anton, 223, 269, 329, 330, 397, 400,

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 17:02 Page 731

439, 502
Stuki, 444
Subils, Joan, 21, 299
Suñé, 482
Suñer, Ramon, 358
Suñer i Aguas, Raimon, 299

T

T. 50, 51
Tagüeña, 49
Tanger, 142
Tarragó i Balcells, Joan, 23, 28, 77, 162, 199, 200, 226, 232, 236, 240, 289, 299, 313, 316, 320, 322, 343, 351, 359, 375, 386, 397, 411, 414, 418, 419, 427, 428, 432, 483, 493
Tasarow, 460
Taylor, 445
Teix, Francesc, 23, 28, 36, 53, 160, 161, 167, 205, 232, 240, 257, 259, 263, 266, 282, 312, 318, 344, 345, 351, 388, 398, 474, 475, 493
Telles, 88
Térmens, Joan, 320, 321
"Tête-d'œuf", 371
Théo, Lippe, 191, 317, 363, 364, 501
Theodorakis, 445
Thierack, 176
Thorez, Maurice, 437
Thyssen, Fritz, 287
Tillion, Germaine, 188, 286, 501
Titi, 132, 454, 455, 484
Tito, 479
Tizier, 110
Togliatti, 437
Tomàs (cf. Urpí, Tomàs)
Toran, Bernat, 43, 242, 243, 244, 245, 260, 305, 329
Tormo, 340
Torrents, 111, 342
Tosca i Blanch, Joan, 42
Tröller, 422
Trueba, 45, 51, 60
Trumm, 263, 268
Turiel, Antoni, 23, 28, 95, 98, 116, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 149, 294

U

Untel, 144
Uris, Júlia, 118, 147
Urpí, Tomàs, 390, 391, 405, 476

V

Valdés, 7, 51, 493
Valley, Emile, 27, 183, 210
Valls Manich, Antoni, 327
Valsells, Baptista, 44, 372
Vaquero, 104, 105, 106, 324
Vargas Llosa, Mario, 416
Velasco, 245
Vendrell, Emili, 345
Ventura i Ventura, Boi, 268, 278, 318
Verge, Ramon, 388, 389, 390, 403
Vicent, 236
Vilagrau, 344, 345
Vilagrosa, Jaume, 242
Vilanova, Antonio, 151, 181, 185, 311, 386, 456, 501
Vilató, Joan, 299, 346
Villena i Solé, Miquel, 299
"Visage brûlé", 448
Visconti, Luchino, 286, 287
Vitrià i Barrera, Llorenç, 42
Vives, Antoni, 55, 116, 117, 355, 356
Vives, Carmen, 380
Vives, Conchita, 380
Vives i Clavé, Pere, 14, 15, 16, 24, 40, 57, 58, 71, 158, 159, 239, 241, 311, 340, 380, 404, 501

W

Wagner, Richard, 182
Wasiski, 263
Weisz, Filip, 254
Willy, 328, 329, 354, 390, 391
Winkel, 402
Wint, Guy, 499
Wormser-Migot, Olga, 177, 195, 262

Z

Zapater, Carmen, 373
Zavodsky, Oswald, 8, 100
Zdenek, Dejl, 357, 385
Ziereis, Franz, 222, 223, 224, 225, 237, 262, 263, 266, 267, 275, 382, 383, 384, 387, 395, 399, 400, 434, 435, 436, 460, 461, 477
Zola, 433
Zutter, 237

TINTABLAVA-LesCatalans-10 6/11/05 18:13 Page 732

ISBN : 2 908833 07 7
Dépôt légal : 4e trimestre 2005